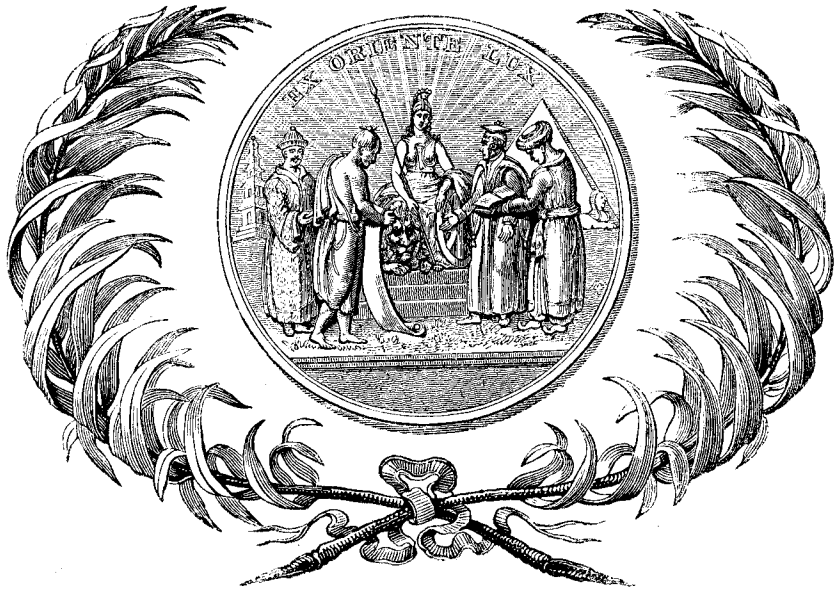


Oriental Translation Fund
INSTITUTED 1828.

UNDER THE PATRONAGE OF HIS MOST GRACIOUS MAJESTY
WILLIAM THE FOURTH.



THIS COPY
WAS PRINTED FOR
THE MOST NOBLE
THE MARQUESS OF NORTHAMPTON,
A SUBSCRIBER
TO
The Oriental Translation Fund.

Graphie

Le tableau suivant donne les correspondances entre Langlois et la graphie moderne:

	â	=	ā (a long)
	î	=	ī (i long)
	ri	=	ṛ (r voyelle)
	ou	=	u
	oû	=	ū (u long)
	ê	=	ai
	ô	=	au
c, k	=	k (Caparddhin = Kaparddhin, Pinâkin = Pinākin)	
	tch	=	c
	tchh	=	ch
	dj	=	j
djh	=	jh (Djhardjhara = Jharjhara)	
w	=	v après consonne (dwi)	
v	=	v avant consonne ou voyelle (Vyâsa)	
ch	=	ç (s cérébral, kchatriya = kṣatriya)	
s	=	ś (s palatal), s sifflante	

Les consonnes cérébrales ne sont pas marquées. Ainsi: Crichna = Kṛṣṇa, Sambhou = Śaṃbhu. Sauf devant une labiale (comme dans Śaṃbhu), l'anuvāra et toutes les autres nasales sont représentées par n devant une consonne (Harivansa = Harivaṃśa, Cansa = Kaṃsa, Kanka = Kaṅka, Ripoundjaya = Ripuñjaya).

INTRODUCTION.

Je dois avant tout payer un juste tribut de reconnaissance à l'honorable Société sous le patronage de laquelle mes travaux voient aujourd'hui le jour. En daignant adopter l'ouvrage d'un étranger pour qu'il paraisse sous ses auspices, elle donne une preuve de cet esprit vraiment libéral qui a su, sans acception de personnes, sans préjugé de nation, fonder un commerce nouveau, une précieuse réciprocité par laquelle se trouvent réunis comme en un fonds commun, pour le bien de la science, d'un côté les encouragements de l'estime la plus éclairée, de l'autre les fruits des veilles les plus laborieuses. Aussi, durant tout le cours de mon travail, je n'ai jamais perdu de vue la double obligation qui m'était imposée, de répondre à l'espoir de l'érudition française comme à la confiance du Comité anglais.

La littérature sanscrite attire en ce moment les regards du monde savant, qui semble attendre avec impatience la lumière qui vient de l'Orient. Personne n'apprécie plus que moi les immenses travaux exécutés par les savants anglais dans le vaste champ de l'indianisme. Mais il m'a semblé que les idées de ceux qui s'étaient occupés de l'histoire ancienne de l'Inde, avaient toujours manqué de base, et que nous, appelés à être leurs juges sans avoir sous les yeux les pièces du procès, qu'eux seuls avaient consultées, nous étions obligés d'accorder à leurs assertions une foi implicite, souvent ébranlée par les contradictions mêmes de leurs divers systèmes. J'ai désiré qu'il fût possible de fournir à la critique les preuves dont elle a besoin pour donner à l'Inde cette histoire qu'on lui conteste jusqu'à présent.

Je n'ai pas cru que ce peuple, qui vit depuis si longtemps et occupe sur le globe un si vaste espace, qui tient une si grande place et dans les siècles et sur la terre, pût rester déshérité de ses antiques annales: j'ai pensé qu'il fallait les aller chercher dans ses propres livres, où elles se trouvent confondues avec des fables de toute espèce, et qu'on ferait bien, en traduisant ces écrits, de livrer à la critique, franchement et sans esprit de système, les matériaux qui doivent servir à cette oeuvre de réhabilitation.

C'est alors que, voulant concourir pour ma part à ce grand résultat, j'ai entrepris la traduction d'un ouvrage que me désignait l'estime même dont il jouit parmi les Indiens. Le Harivansa est un poème regardé comme sacré, et qu'on lit avec recueillement à l'époque des réunions solennelles: les promesses les plus brillantes, pour cette vie et pour l'autre, sont faites à ceux qui en écoutent la lecture. Dans le pays de Camaon, on le place sur la tête de celui qui dépose en justice; dans d'autres contrées, il est honoré à l'égal du Sâlagrâma et des feuilles de toulasî, et les juges le présentent à celui qui fait un serment devant le tribunal. Enfin les Djênas, voulant sans doute mettre à profit la vénération qu'inspire ce livre, en ont usurpé le titre pour un de leurs ouvrages, qui, dit-on, est différent de l'ouvrage orthodoxe.

Le Harivansa forme ordinairement un appendice du Mahâbhârata: même genre de récit, mêmes interlocuteurs, même auteur présumé. Cependant ce poème n'est pas original, et, comme beaucoup d'autres livres sanscrits, ce n'est qu'un recueil, assez maladroitement compilé, de précieux fragments, débris épars d'une littérature plus ou moins ancienne, que le malheur des temps avait sans doute dispersés, et qu'une main plus moderne a pris soin de rassembler. On y rencontre des vers empruntés aux lois de Manou et au Bhagavad-gîtâ, des citations et des extraits peut-être des Pourânas; mais rien n'y révèle le nom du compilateur.

Une simple conjecture ne saurait remplacer la vérité que j'ignore: seulement je ferai remarquer comme une chose bien singulière, que parmi les cinq cents auteurs qui ornaient la cour de Srî Bhodja, il y en avait un qui portait le nom de Harivansa, de même que, parmi les neuf perles du roi Vicrainâditya, il se trouvait un poète nommé Ghatacarpara.

Ces deux mots, qui sont les titres de deux ouvrages célèbres, ne seraient-ils pas devenus les noms d'honneur des deux écrivains qui les avaient composés? Le but avoué de l'auteur du Harivansa est de raconter l'histoire de la famille de Crichna: il remonte à l'origine des choses, indique les généalogies des diverses races royales, et arrive jusqu'à son héros, regardé comme un avatare du dieu Vichnou. Cependant il se livre çà et là à quelques digressions sur la mythologie, la philosophie religieuse et la cosmogonie des Indiens. L'extension que prendra de jour en jour l'étude de la langue sanscrite, rendra nécessaire la connaissance de toutes les fictions qu'a enfantées l'imagination exaltée des poètes de l'Inde, habiles à personnifier la nature entière et prodiguant la vie à tous les êtres soit matériels, soit métaphysiques. Le Harivansa initiera son lecteur à une partie de cette histoire fabuleuse, source de comparaisons continues et d'allusions intarissables; mais surtout il lui présentera les commencements de cette histoire politique que je voudrais voir assise sur quelque fondement un peu solide. Le malheur est qu'il la lui montrera environnée d'ornements poétiques qui déparent toujours et dénaturent la vérité. Mais que la main d'une critique impartiale arrache tous ces voiles mensongers, que la raison explique ces fables frivoles, et je crois qu'il restera au savant des matériaux historiques dont la valeur l'étonnera. Pour le prouver, je résumerai ici en peu de mots les faits principaux consignés dans le Harivansa.

Cet ouvrage ne parle point du déluge tel que nous l'entendons, mais bien d'un déluge imaginaire qui arrive à la fin de chaque âge, de même que la saison des pluies arrive à la fin de chaque année. La monarchie indienne, une fois fondée, se divise, dès son origine, en deux branches collatérales distinguées par les noms de "race solaire" et de "race lunaire", dont l'une, s'étendant vers l'est, établit sa capitale à Oude, et l'autre, s'arrêtant à l'ouest, fixe la sienne vis-à-vis d'Allahabad. Cependant, avant ces deux familles royales, une autre dynastie avait existé; mais je doute que le siège de son empire ait été dans l'Inde même, et le nom de "Tchâkchoucha", donné à l'un de ses chefs, semble indiquer qu'elle régnait sur les bords de l'Oxus (Tchakchous).

Sous l'influence de princes nationaux, l'Inde se peuple et s'organise; des états se forment de tous les côtés, et la civilisation s'étend dans la presqu'île. Les rois ont à lutter contre la nature et contre les barbares des montagnes, contre les inondations du Gange et les invasions des peuples occidentaux.

Une puissance, émule de la puissance royale, grandit dans l'intérieur des états, les prêtres commandent et les princes sont exilés. Le second roi de la race solaire manque d'être frustré du trône qui l'attendait: un de ses successeurs, menacé de voir son fils occuper sa place, ne sauve sa couronne que par le schisme, et se jette entre les bras d'un guerrier qui ose se faire prêtre. Plus tard un Brahmane ne se contente pas de l'arme de l'excommunication: il prend lui-même la hache meurtrière, et, terrible exterminateur des Kchatriyas, il dédaigne de régner et donne la terre qu'il a conquise.

Cet événement s'était accompli sur les côtes occidentales de la presqu'île. Peu de temps après, un roi, partant de la ville d'Oude, descendait dans cette même presqu'île, en suivait la côte orientale, et allait jusque dans l'île de Ceylan punir le ravisseur de sa royale épouse. Le privilège de la suzeraineté ne semble avoir été établi en faveur d'aucune famille princière. La victoire, incertaine et changeante, décidait tour à tour entre tous ces rivaux la question de prééminence; le vainqueur, après avoir triomphé de ses voisins, prenait orgueilleusement le titre précaire de maître du monde, et prétendait avoir soumis les sept "dwîpas" ou continents.

Dès le commencement, la famille des Yâdavas, issue de la race lunaire, était allée chercher un établissement dans le nord de la presqu'île: peu à peu elle avait pris un grand accroissement, divisée en plusieurs branches qu'unissaient toujours étroitement les liens

d'une ancienne parenté. Une de ces branches s'était fixée plus tard sur les bords du Jumna et avait pour capitale la ville de Matra: c'est là que naquit Crichna. A l'époque de sa naissance, le trône était occupé par un prince ambitieux qui, après avoir renversé son propre père, se soutenait au dedans par la terreur, et au dehors par l'alliance puissante du roi de Bahar, dont il était le gendre. Crichna, élevé parmi les bergers, ouvrit sa brillante carrière par la mort du tyran, rendit le trône à son père, se mit à la tête des Yâdavas, et livra au roi de Bahar et à ses confédérés dix-huit batailles, dont il sortit toujours vainqueur. Mais la victoire avait affaibli ses forces; et quand un roi de l'occident, appelé par ses ennemis, vint pour l'attaquer, il fut obligé d'abandonner Matra et de se réfugier au fond du golfe de Cutch, où il fonda une ville quelque temps florissante, que la mer a maintenant engloutie. Cependant son puissant ennemi s'était mis à sa poursuite: Crichna le laissa s'engager dans les défilés du Bindh, où les montagnards l'exterminèrent.

Quelque temps après, une guerre violente s'éleva entre les héritiers du trône de Dehli. Crichna prit part à cette querelle, et assura la victoire à Youdhichthira. Héros chéri et vénéré de ses compagnons d'armes, il fut dans la suite choisi par une secte de dévots contemplatifs pour l'objet divin de leurs méditations ascétiques, et sa vie de guerrier a été dénaturée par les pastiches bizarres de la mysticité.

Tels sont les traits les plus saillants que nous présente en abrégé le Harivansa, et que d'autres livres racontent plus longuement. On ne saurait disconvenir que ce ne soient là les éléments d'une histoire sérieuse et véritable. Je ne crois même pas qu'aucune nation puisse se vanter d'en avoir une plus ancienne, puisque les événements consignés dans le Harivansa sont presque tous antérieurs à l'époque d'Youdhichthira, que divers calculs et documents, insérés en différents endroits des Recherches asiatiques, nous permettent de placer hardiment 1000 à 1200 ans avant J. C. Même au milieu des fables qui obscurcissent souvent ces antiques récits, il y a dans la narration un tel ton de candeur, dans l'exposition des généalogies une telle précision de détails, qu'il est bien difficile de se résoudre à fermer entièrement cette mine précieuse, et à rejeter un métal aussi riche, parce qu'il se trouve mêlé à un alliage poétique qui souvent en diminue le prix.

Je sais bien qu'il existera toujours contre cette histoire un motif de défiance, parce qu'elle ne possède aucune garantie de sa véracité fournie par nos écrivains d'Occident. Etrange condition de l'Inde! tout indique qu'elle a été riche, et par conséquent civilisée de bonne heure. De temps immémorial, les sages, les marchands et les conquérants ont dirigé leurs pas vers cette contrée qui remuait tant de passions diverses: ils en ont rapporté, les uns des systèmes de philosophie, les autres de riches trésors, et les derniers quelques lauriers achetés chèrement. Aucun d'eux n'a daigné nous transmettre des détails authentiques sur un pays dont ils convoitaient la sagesse ou l'opulence.

Seulement près de trois cents ans avant notre ère, Mégasthène, envoyé dans l'Inde par Séleucus, avait composé un ouvrage qu'Arrien et Diodore de Sicile¹ ont évidemment consulté tous deux, mais dont ils n'ont pu tirer que de faibles renseignements, car ils ne nous ont appris que peu de chose. Cependant examinons ces documents vagues et imparfaits que nous leur devons. Mégasthène rapporte que jusqu'à Sandracotus, les Indiens comptaient cent cinquante-trois rois, et se donnaient une antiquité de six mille quarante-deux ans. Les voilà en partie, ces tables généalogiques dont on a dû parler à l'ambassadeur grec: elles donnent un démenti formel à ses assertions. D'abord Mégasthène semble croire qu'il n'a existé qu'une seule monarchie indienne, quand il est de fait que deux dynasties principales, avec quelques-unes de leurs branches, se partageaient cette vaste contrée, et qu'aucune de ces maisons royales n'exerça jamais une constante domination. Les listes du Harivansa, qui méritent discussion², ne sont pas tout à fait

exactes: il y a interpolation dans celle des princes de la dynastie solaire, que l'auteur porte au nombre de soixante et dix-neuf jusqu'au temps d'Youdhichthira, ou soustraction dans celle des rois de la race lunaire, dont il ne compte pas plus de quarante jusqu'à la même époque. Mais même en prenant le chiffre soixante et dix-neuf, et y ajoutant quinze générations qui ont pu précéder l'établissement de la monarchie, et trente-cinq rois de Magadha (Bahar) qui régnèrent après Youdhichthira jusqu'à Sandracotus, on n'arrivera pas au total, cent cinquante-trois. Si le nombre des princes est trop fort, il y a aussi exagération évidente dans le calcul des années d'existence que l'auteur grec prête à la nation indienne.

Mais trompé sur ce point, Mégasthène a du moins révélé à Arrien et à Diodore de Sicile une circonstance qui est vraie, et que le Harivansa nous apprend presque dans les mêmes termes que ces deux historiens. Ceux-ci disent que le fondateur de la monarchie indienne, qu'ils appellent Hercule, eut plusieurs fils et une seule fille; qu'il partagea ses états entre ses enfants et voulut que sa fille eût dans son héritage une part égale à celle de ses fils. Le Harivansa rapporte également que le Manou Vêvaswata eut neuf fils et une fille, et que ses états furent divisés en dix parts. Ce seul trait me déciderait à reconnaître l'Hercule de Mégasthène dans Vêvaswata; mais il y a plus: le poète indien et l'historien grec s'accordent à placer sa demeure ordinaire dans le Doab ou la presqu'île formée par le Jumna et le Gange. Si ces conjectures sont fondées, le début de l'histoire indienne se retrouvera en entier dans les historiens grecs. Il me semble même qu'il est encore possible de remonter plus haut.

J'ai dit que je ne croyais pas devoir rapporter à l'Inde même l'origine de sa première monarchie: j'ai signalé une contrée plus septentrionale comme ayant été le siège d'un empire d'où serait parti un législateur ou un conquérant. Diodore de Sicile vient à l'appui de cette opinion, dont j'avais trouvé le premier élément dans le Harivansa. Je remarquerai d'abord que les anciens donnaient au mot "indien" une extension bien plus grande que nous, et qu'ils appliquaient ce nom à des peuples situés en deçà de l'Indus. Diodore de Sicile nous parle (I,12) d'un Osiris qui va chez les Indiens fonder des Villes, et entre autres celle de Nysa à l'ouest de l'Indus, et qui laisse dans ces contrées assez de monuments de sa puissance pour faire douter à la postérité s'il ne fut pas Indien. Arrien, qui dit positivement que l'Hercule appelé "Indien" fut un grand roi du pays situé au-dessus de l'Inde, attribue la fondation de Nysa à Bacchus. Le même Diodore (II,38) nous représente Bacchus arrivant de l'Occident, s'établissant dans un pays de montagnes au nord de l'Inde, et répandant les bienfaits de la civilisation dans cette contrée, à laquelle il enseigne l'agriculture; fondant des villes, réunissant les hommes, les formant au respect des dieux et de la justice, et méritant par ses bienfaits les honneurs divins. En lisant ce passage, je n'ai pu m'empêcher d'y reconnaître le portrait que nous trace le Harivansa d'un prince de la race de Tchâkchoucha; ce prince, c'est Prithou considéré comme une incarnation du dieu Vichnou ou d'Isvara: c'est lui qui, réparant les maux causés par ses prédécesseurs, entreprit de défricher la terre et de civiliser les hommes, abattit les forêts, bâtit des bourgs et des villes, favorisa le commerce, et apprit aux mortels à chercher leur nourriture dans les produits de leurs champs ou de leurs troupeaux; monarque ferme et bienfaisant, guerrier et législateur. D'un autre côté, si l'on voulait supposer que le Bacchus de Diodore est Swâyambhouva, on pourrait, du règne de ce Manou jusqu'à celui du Manou Vêvaswata, compter les quinze générations mentionnées par Arrien.

Il résulte de ces documents comparés que le berceau de la civilisation indienne doit être cherché vers le nord-ouest de l'Indus, d'où elle descendit dans les plaines du Gange pour y perfectionner un jour ses arts et ses croyances. Mais à quel temps est-il possible de rapporter ces événements? Les historiens de l'Occident, par ces noms de "Bacchus" et

d'“Hercule”, désignent une époque ancienne, mais vague et indéterminée; car ils disent eux-mêmes qu'il n'est ici question ni de l'Hercule thébain, ni de l'Hercule tyrien ou égyptien, mais d'un Hercule d'origine indienne. Quant à Bacchus, malgré l'assertion d'Arrien, qui prétend que Nysa fut fondée par des Grecs, je crois que s'il fallait réellement le chercher vers l'occident, on le trouverait encore plutôt dans l'Égypte que dans la Grèce, où le Bacchus thébain n'a été qu'une pâle copie d'Osiris³, surtout quand on pense que bien avant qu'il existât, l'Assyrienne Sémiramis s'était déjà laissé tenter par les richesses et par la puissance de l'Inde, où florissait dès lors la civilisation. (Diod. Sic. II,16.) Mais toutes ces conjectures ne sauraient nous fournir une date, et la question ne sera bien établie que quand, les généalogies indiennes étant une fois assises sur une base certaine, on pourra remonter de Sandracotus jusqu'à cet Hercule et à ce Bacchus, par une série non contestable de princes auxquels la critique aura, d'après les règles générales des hypothèses chronologiques, assigné une place convenable dans la suite des âges.

J'appelle ce résultat de tous mes vœux, et c'est vers ce but que j'ai dirigé mes travaux. Je n'ai voulu, dans cet examen, me servir que des éléments tirés du Harivansa. Si j'avais admis d'autres preuves, je me serais trouvé en contradiction avec moi-même, puisque j'exprime le désir de voir les systèmes que l'on proposera désormais, uniquement fondés sur des documents accessibles à tous les juges. J'espère que d'autres suivront mon exemple, et à mesure que le nombre des traductions augmentera, le cercle de la discussion pourra s'agrandir. Mon travail, qui ne s'étend que jusqu'au règne d'Youdhichthira, a besoin d'être complété, confirmé ou même contredit; et c'est là le service que rendra bientôt à la science la publication du Bhâgavatapourâna que nous devons au zèle infatigable de M. E. Burnouf, savant aussi distingué par la variété et la profondeur de ses connaissances que par la sûreté de son jugement.

Je suis le premier à sentir toute l'imperfection de mon oeuvre. Elle a été exécutée sur un texte formé d'après trois manuscrits peu corrects, dont deux, l'un bengali et l'autre dévanâgari, appartiennent à la bibliothèque royale de Paris, et dont le troisième, donné par M. Tod à la Société asiatique de Londres, m'a été obligeamment communiqué. Mais aucun d'eux n'avait de commentaire, et j'en ai trop souvent éprouvé le besoin. Des phrases singulièrement concises, des allusions incompréhensibles, des mots inconnus m'ont bien des fois arrêté, et je ne dois pas me flatter d'avoir toujours évité l'écueil qui se présentait à moi.

J'aurai commis des fautes: mais j'ose espérer que les savants, qui seuls s'en apercevront, voudront bien me les pardonner, appréciant eux-mêmes avec loyauté toutes les difficultés que j'avais à vaincre.

J'ai donné une attention toute particulière à l'orthographe des noms propres: le système que j'ai suivi généralement est de les reproduire à leur forme absolue.

Cependant j'ai adopté quelques exceptions, par exemple: pour les noms féminins; pour les mots déjà connus, comme “Brahmâ”; pour les noms masculins qui auraient pu être confondus avec des noms neutres, comme les mots terminés en “mân” ou “vân”, etc. Ces noms propres seront tous recueillis dans une table alphabétique. Je n'ai point observé la distinction des “slocas”, parce qu'il ne m'était pas permis de publier le texte, et qu'un livre, déjà peu attrayant par lui-même, eût paru plus bizarre encore sous cette forme.

J'ai cru pouvoir changer quelques titres de lectures, qui étaient trop vagues, et en ajouter partout où le texte n'en donnait pas.

Enfin j'ai tout fait pour que cet ouvrage ne fût pas indigne de la Société qui daignait le publier, et du maître distingué qui a dirigé mes études sanscrites, de M. de Chézy, professeur aussi modeste que savant, et qu'une mort funeste a enlevé aux lettres et à mon

amitié, au moment même où l'impression de ce livre allait commencer. D'autres, par leurs publications, achèveront le vaste édifice pour lequel j'apporte aujourd'hui ma pierre; ils compléteront cette histoire de l'Inde dont je n'ai pas désespéré. Ils révéleront des choses que j'ai ignorées. En constatant des synchronismes et des homonymies, ils éclairciront des questions obscures et modifieront des idées reçues. Même ils relèveront mes erreurs: mais cependant il me restera l'honneur de leur avoir ouvert le chemin; et en corrigeant mes fautes, ils daigneront se souvenir qu'il y avait quelque mérite à moi, privé comme je l'étais des conseils de mon digne maître, loin des commentaires et des avis des Pandits, à entreprendre une oeuvre aussi longue et aussi difficile que la traduction du Harivansa.

¹ Voyez Diodore de Sicile, I et II, Arrien, *De reb. Ind*; Strabon, XVI; Pline, VI.

² L'examen de ces listes et leur comparaison avec celles que nous présentent d'autres ouvrages, formeront le sujet de plusieurs mémoires que je me propose de publier.

³ Je crois qu'il me serait possible de prouver par le Harivansa même que Prithou venait du midi plutôt que de l'ouest. Voyez encore Diodore de Sicile (I,35), et consultez la xviiiie lettre écrite d'Égypte par M. Champollion.

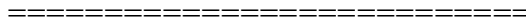
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME PREMIER
(HARIPARVAN)

PREMIÈRE LECTURE PREMIÈRE CRÉATION.

Aum¹ ! Adoration à Nârâyana!

Aum! Après l'hommage rendu à Nârâyana, à Nara, le premier des êtres, gloire soit à la déesse Saraswatî! Honneur à celui qui chassa les ténèbres de l'ignorance, au Maharchi² dont la science fut profonde et l'âme généreuse, à l'illustre fils que Satyavatî eut de son union avec Parâsara, et qui, enfanté par elle au milieu d'une île (dwîpa), reçut le surnom de Dwêpâyana! De ses lèvres sortit le Bhârata, poème incomparable, aussi pur que purifiant, dont la lecture détruit le péché et donne le bonheur, plus efficace que l'aspersion même des eaux du Pouchcara³. Gloire au fils de Parâsara, à Vyâsa, dont la naissance a réjoui le coeur de Satyavatî! Le monde boit avec avidité le nectar poétique qui découle de sa bouche. Donner au Brahmane instruit dans les Vèdes et les écritures sacrées cent génisses aux cornes dorées, ou entendre la lecture du saint Bhârata, c'est acquérir des mérites égaux.

Le Maharchi Vyâsa est aussi l'auteur du Harivansa, qui assure à ses lecteurs les mêmes fruits éternels que produisent ici-bas cent aswamédhas⁴ et quatre cent mille sacrifices ordinaires¹, ou bien ceux que l'on retire du sacrifice royal (râdjasoûya)² par le moyen des cérémonies appelées vâdjapéya et hastiratha. Car tels sont les avantages accordés aux discours de Vyâsa, comme aux chants du Maharchi Vâlmîki³. Pour celui qui tire une copie

¹ Exclamation mystérieuse et symbolique, dont les trois lettres représentent la triade indienne. Bhagavad-gîtâ, lect. XVII, sl. 23. Lois de Manou, lect. II, sl. 76 et suiv.

² Maharchi signifie *grand Richi*, c'est à dire un de ces personnages qui pour leurs actions pieuses sont considérés comme saints. Il y a parmi eux des degrés, désignés par des noms particuliers suivant la classe à laquelle ils appartiennent, comme *Bramarchi*, *Devarchi*, *Râjarchi*, etc. Nous saisissons cette occasion pour avertir notre lecteur que nous nous sommes fait une loi de reproduire le mot sanscrit, toutes les fois que notre langue ne nous offrait pas d'expression équivalente.

³ Le mot *Pouchcara* désigne en général un étang consacré, et en particulier un lac, à quatre milles d'Ajmère, près duquel il existe une petite ville, nommée aujourd'hui Pokur, qui est un lieu célèbre de pèlerinage.

⁴ Sacrifices dans lesquels un cheval était pris pour victime: cent sacrifices de ce genre valaient à celui qui les avait fait la dignité d'Indra.

¹ Je rends ainsi शतक्रतु, *satacratou*, dans ce passage obscur. Ce mot est quelquefois une épithète d'Indra Je crois qu'il faut ici le décomposer, et traduire चतुःसहस्रस्य शतक्रतोः par *cent sacrifices multipliant quatre mille*, c'est-à-dire quatre cent mille; comme ailleurs दश वर्षसहस्राणि dix milliers d'années, ou mille années multipliées par dix.

² Sacrifices offerts par un prince suzerain assisté de ses grands feudataires. On y présentait aux dieux une liqueur fermentée, formée de farine et d'eau; c'était la cérémonie du *râdjapéya*. Pour celle de l'*hastiratha*, j'avoue que j'ignore en quoi elle consistait: ce mot est composé de हस्ति, *hasti*, éléphant, et de रथ, *ratha*, char. Le Nouveau Journal Asiatique, n° 54, Juin 1832, p. 550, décrit une cérémonie, moderne il est vrai, mais peut-être conservée des anciens temps, et qui pourrait avoir quelque rapport avec l'*hastiratha*.

³ Vâlmîki est l'auteur du Râmâyana. Ce passage semble établir une différence entre les genres de ces deux écrivains: pour Vyâsa, on emploie le mot वच्, *vachas*, qui désigne plutôt l'orateur ou le

du Harivansa, en se conformant d'ailleurs aux règles de la pénitence, il est admis à savourer les doux parfums des pieds de Hari⁴, comme l'abeille qui pompe avec délices les sucs du lotus.

Honneur donc à celui qu'on appelle le sixième Maharchi, qui ne voit avant lui que le père commun des êtres, qui fut doué d'un pouvoir merveilleux et sans bornes, à Dwêpâyana, fils unique, avatare partiel de Nârâyana, et dépositaire de la science des Vêdes!

Dans la forêt de Nêmicha, Sônaca, chef d'une famille sacrée, venait d'adorer le premier et le plus puissant des êtres, objet de tant d'hommages et d'honneurs, source de justice, celui dont le nom s'exprime par une seule lettre⁵, ce Brahmâ visible et invisible, orné de formes apparentes et imperceptible aux sens, suprême, ancien, infini, auteur de toutes les créatures, grandes et petites, ce Vichnou, heureux et donnant le bonheur, choisi entre tous, pur de toute souillure, maître du monde animé et inanimé, connu sous les noms de Hrichîkésa et de Hari. Le pieux Mouni adressa la parole au fils de Soûta, habile dans la science des livres saints.

Sônaca dit:

Fils de Soûta, tu nous as raconté la grande histoire des fils de Bharata, et des princes leurs alliés. Tu nous as dit les oeuvres vraiment admirables des Dévas et des Dânavas, des Gandharvas, des serpents, des Râkchasas, comme celles des Dêtyas, des Siddhas et des Gouhyacas. Les récits variés où tu nous représentais ces luttes de la puissance et de l'injustice, ces généalogies illustres et renommées, ces hauts faits des anciens; oui, tous ces récits que nous faisait ta voix harmonieuse, pénétraient par notre oreille jusqu'à notre âme qui les recevait comme une douce ambrosie, et frémissait de plaisir. Nous connaissons ainsi la naissance des Courous, mais non celle des enfants de Vrichni et d'Andhaca. Te plairait-il de nous la faire connaître?

Le fils de Soûta répondit:

C'est aussi la demande que fit autrefois Djanamédjaya au pieux disciple de Vyâsa. Je te rapporterai le récit de ce dernier, dans lequel il remonte à l'origine de la famille des Vrichnis. Le sage Djanamédjaya, ce descendant de Bharata, venait d'entendre toute l'histoire de ses ancêtres: il s'adressa à Vêsampâyana.

Djanamédjaya dit:

J'ai entendu le long récit que tu m'as fait du Mahâbhârata, de cette histoire immense et variée. Tu m'as conté les exploits d'une foule de héros; j'ai distingué, entre autres, les noms et les actions des enfants de Vrichni et d'Andhaca, habiles à diriger les chars. Saint Brahmane, tu m'as parfois entretenu, d'une manière générale ou particulière, de leurs hauts faits les plus renommés. Puisque je n'ai plus de plaisir à espérer de ces récits, comme les Vrichnis et les Pândavas sont sortis d'une souche commune, toi qui connais leur origine, qui as vu l'illustration de leur race, pieux pénitent, dis-moi en détail ce que fut la première de ces deux familles. Je voudrais bien apprendre les filiations successives des Vrichnis. Raconte moi sans réserve leur histoire tout entière, en remontant même jusqu'à la première création de l'espèce humaine.

9

moraliste; pour Vâlmîki, le mot गीत, *gîta*, qui convient mieux au rythme harmonieux et cadencé du poète.

⁴ Baiser les pieds d'une personne est une marque de respect que le disciple donne à son maître, que le dévot donne à l'image de son dieu. L'Indien, après sa mort, est admis dans le paradis de la divinité qu'il a spécialement adorée, et sa piété doit y être récompensée par la faveur de pouvoir baiser les pieds parfumés de son dieu. Si je ne craignais d'être accusé de vouloir prêter trop d'esprit à mon auteur, je verrais dans ce passage une allusion ingénieuse. Le mot पद, *pada*, signifie pied et fragment de vers. Celui qui copie le Harivansa, doit nécessairement goûter la douceur des vers de ce poème dont Hari est le héros.

⁵ Voyez la note 2: le son *Aum* est représenté par une seule lettre ॐ

Le fils de Soûta dit:

Le noble et vertueux Mouni le salua, et, pour répondre à ses vœux, commença son récit à l'origine même des choses.

Vésampâyana dit:

Écoute, ô roi, une histoire sainte et divine, dont la vertu est d'effacer le péché, et qui, féconde en incidents variés, a mille rapports avec nos écritures sacrées. Quiconque en gardera fidèlement le souvenir, ou voudra plusieurs fois en entendre le récit, assurera pour jamais à sa race la félicité du paradis (swarga).

Celui qui à la fois est et n'est pas, cause indépendante, éternelle, spirituelle, a produit de lui-même la matière première (pradhâna) et l'esprit (pouroucha), et ce grand tout qui est en même temps Îswara. O prince, sache que c'est là Brahmâ⁶, dont l'énergie créatrice est infinie; Brahmâ, auteur de tous les êtres, accompagné partout de Nârâyana. Agent spontané⁷ dans cet univers, de lui sont sorties les diverses classes de créatures; de lui vient cette création éternelle qui se renouvelle dans le monde. Je vais, comme la science de nos sages me l'a enseigné, te raconter, pour la gloire même de nos premiers ancêtres, cette longue histoire dont le récit assure la fortune, la renommée, la victoire, le bonheur céleste, une longue existence à tous ceux qui marchent fermement dans les voies de l'honneur et de la sainteté. Ainsi, puisque tous deux nous sommes également purs et préparés, je te dirai l'oeuvre merveilleuse de la création, pour arriver ensuite à la famille de Vrichni.

Le divin Swayambhou voulant créer les différents êtres, forma d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe vivifiant. Les eaux ont été appelées nâras, comme étant filles de Nara, qui est le premier mâle⁸. Elles lui servaient de voie (ayana); de là vient qu'il a été appelé Nârâyana. Dans le lit même des eaux parut un oeuf d'or. Là, de lui-même était né Brahmâ: ce qui l'a fait nommer Swayambhou. Il y resta un an, et il doit son nom d'Hiranyagarbha à son séjour dans cette enveloppe d'or. De cet oeuf, brisé en deux parties, il fit le ciel et la terre, et dans l'intervalle qui les sépare il répandit l'air. La terre nagea sur les eaux qui l'entourent, et les régions célestes furent établies au nombre de dix.

Brahmâ donna naissance au Temps, à l'intelligence⁹, au Désir, à la Colère et à la Volupté, et, pour exécuter la création dont il avait fait le type, il mit au monde les Pradjâpatis, Marîtchi, Atri, Angiras, Poulastya, Poulaha, Cratou et Vasichtha. Ce sont aussi les sept Mânasas¹⁰, ou les sept Brahmâs, que les anciens livres nous représentent comme nés de Brahmâ et animés par Nârâyana.

⁶ Brahmâ doit être distingué de Brahma. Le premier est le créateur agissant, la cause efficiente du monde: le second est l'essence du monde, la source divine d'où sortent les êtres et où ils retournent. L'un est en sanscrit un nom masculin, l'autre un nom neutre. Brahma renferme Brahmâ, Vichnou et Siva.

⁷ J'ai rendu de cette manière une expression bien difficile à entendre dans son acception philosophique. L'*ahancâra* est un des cinq grands éléments, *mahâbhoûtas*, comme il est aussi une des facultés de l'âme humaine. Est-ce la conscience de soi-même? Est-ce la faculté d'agir par soi-même, ou la liberté? Quelquefois on doit le traduire par *orgueil*. Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. XIII, sl. 53 et Lois de Manu, lect. 1, sl. 24. Brahma est ici appelé अहङ्कारः महतः, ce qui me semble indiquer la spontanéité du *mahat*, c'est-à-dire du principe intellectuel. Voyez pour ce mot la note spirituelle de M. Haughton dans son édition de Manou, t. I, p. 425.

⁸ Voyez Lois de Manou, lect. I.

⁹ C'est le mot मनस्, *Manas*, que j'ai traduit par *intelligence*.

¹⁰ Le mot *mânasa* a pour racine *manas*, l'âme, et il me semble qu'il désigne ici des êtres issus de l'âme universelle, dont l'auteur immédiat est Brahmâ ou Nârâyana. Ce sont peut-être aussi les types primordiaux, n'existant que dans la pensée du Créateur. Dans les lois de Manou, liv. I, ces Pradjâpatis sont fils de Manou. On a donné leur noms aux sept étoiles qui forment la constellation du Chariot (*septem triones*). Ce sont en sanscrit les Saptarchis, ou sept Richis. L'étude des poèmes sanscrits m'a convaincu, et le lecteur pourra aussi le reconnaître, que beaucoup de leurs fables sont astronomiques.

Ensuite il créa Roudra, formé d'un souffle de colère, et le seigneur Sanatcoumâra, l'aîné des ancêtres du monde. O fils de Bharata, les sept Pradjâpatis, Roudra, Scanda (son fils) et Sanatcoumâra se mirent à produire les êtres, répandant partout l'inépuisable¹¹ énergie du Dieu. Des sept patriarches sortirent sept grandes familles, qui, attachées aux exercices de la piété et fécondes en rejetons, ont pour leur honneur donné au monde les Maharchis et les divers ordres de Dévas.

Brahmâ créa encore dès le commencement les éclairs, les nuages chargés de tonnerre, l'arc d'Indra, les saisons et le bruit précurseur de la foudre. De lui sont venus les trois Vèdes, le Rig, l'Yadjour et le Sâma, pour l'accomplissement du sacrifice. De sa bouche il produisit les Dévas, les Pitris de sa poitrine, de parties plus ou moins nobles les hommes, les Asouras, les Sâdhyas, tous les êtres de quelque forme qu'ils soient. Tant que le Créateur, distingué par le nom d'Âpava, parce qu'il se jouait sur les eaux¹², fut occupé de cette première oeuvre, les êtres qu'il produisait ne se multipliaient point. Il se partagea lui-même en deux moitiés, dont l'une fut mâle, l'autre femelle: dans cette seconde moitié de lui-même, il forma l'immense variété des êtres, embrassant tout de sa grandeur, et pénétrant tout ce qui existe dans le ciel et sur la terre¹³: de cette circonstance est venu le nom de Vichnou. Il créa Virâdj: Virâdj donna le jour au premier homme (Pouroucha); et ce Pouroucha est le premier Manou. Chaque Manou règne pendant une période de temps appelée manwantara. Celui qui préside au second manwantara surnommé Âpava¹⁴. Ainsi Pouroucha Manou fut père et roi des hommes. Cette création, issue de Nârâyana, fut faite sans le concours des sexes.

Celui qui aura bien connu l'histoire de cette première création, obtiendra ce qu'il aura désiré, une longue vie, de la gloire, des richesses, de la famille.

DEUXIÈME LECTURE. NAISSANCE DE DAKCHA.

Vêsampâyana dit:

Grand prince, quand Âpava, père des êtres, eut achevé sa création, Pouroucha Manou prit pour épouse Satarouîpâ, qui n'avait point eu de mère, mais qui était née de la volonté pieuse¹ du Créateur, dans le temps que le Dieu, enveloppant tout le ciel de sa grandeur,

11

Roudra, Scanda ou Cârthikéya, et même Sanat-Coumâra, sont des personnages de la sphère indienne, qui nous est peu connue malheureusement, et qui nous donnerait la clef de toutes ces fictions qui, au premier abord, paraissent absurdes.

¹¹ Ce passage présente le verbe तिष्ठति dont la signification est objet de contestation. Il se trouve aussi dans le Bhagavad-gîtâ, lect. X, sl. 42. M. de Schlegel a cru pouvoir y retrouver l'idée de ce repos que la Genèse attribue au Créateur le septième jour de son oeuvre. M. de Chézy, dans ses remarques sur la traduction de cet ingénieux professeur, pense que ce mot représente l'état immuable de Dieu, dont la création ne diminue pas la grandeur et l'énergie. S'il m'était permis de parler après ces deux maîtres, je dirais que ce mot indique la présence du Créateur au milieu de son ouvrage: et ces mots de mon texte, महिम्ना व्याप्य तिष्ठति, je les rendrais en latin par ceux-ci: *magnitudine penetrans commoratur*.

¹² Je dois cette explication à un commentaire inespéré que m'a fourni un de mes manuscrits.

¹³ Voyez note 16

¹⁴ Ce passage me semble incomplet. Un manuscrit porte *mânasa* au lieu d'*âpava*. Le Bhagavad-gîtâ dit que quatre Manous sont appelés Mânasas, parce qu'ils sortent de l'esprit de Dieu, lect. X, sl. 6.

¹ Le texte porte धर्मोण. J'ai d'abord cru que ce pouvait être un nom propre. De plus, le Sâmkhya admet une création première des êtres abstraits, appelée *bhâvasarga*. Mais enfin j'ai regardé धर्म

l'animait par sa présence. Satarôûpâ, après s'être livrée pendant dix mille ans à de pénibles austérités, obtint pour époux ce Pouroucha Manou², brillant de vertu et de piété. C'est lui qui est connu sous le surnom de Swâyambhouva (fils de Swayambhou). Son règne fut de soixante et onze yougas.

Ce Pouroucha, fils de Virâdj, engendra Vîra de Satarôûpâ. Celui-ci eut de Câmyâ, Priyavrata et Outtânâpada³.

O noble guerrier, il y eut aussi une Câmyâ⁴, fille du Pradjâpati Cardama. Elle épousa Priyavrata, et lui donna quatre fils, Samrâdj, Coukchi, Virâdj et Prabhou.

Le patriarche Atri adopta Outtânâpada, qui de la belle Soûnritâ, fille de Dharma, eut aussi quatre enfants, Dhrouva, Kîrtimân, Âyouchmân et Vasou. La naissance de Dhrouva fut brillante et célébrée par un sacrifice de cheval. Pendant trois mille années divines, ô noble fils de Bharata, il s'adonna aux exercices de la pénitence, et se prépara un trésor de gloire et de mérites. Père et maître de la nature, Brahmâ, satisfait de sa piété, lui donna une demeure pareille à la sienne, demeure inébranlable, en face des Saptarchis⁵. C'est en voyant sa grandeur et sa glorieuse élévation, qu'Ousanas, instituteur des dieux et des Asouras, a fait ce sloka:

Sambhou, femme de Dhrouva, enfanta Slichti et Bhavya. Slichti eut de Soutchhâyâ cinq fils, modèles de pureté: Ripou, Ripoundjaya, Pouchpa⁶, Vricala et Vricatédjas. Ripou épousa Vrihatî, qui lui donna le brillant Tchâkchoucha. Celui-ci eut pour femme Pouchcarinî, fille du grand patriarche Vîrana, et devint père d'un Manou.

Ce puissant Manou, ô fils de Bharata, eut de Nadwalâ, fille du patriarche Vêrâdja (fils de Virâdj) dix fils, nommés Oûrou, Pourou, Satadyoumna, Tapaswin, Satyavâk, Cavi, Agnichtou, Atirâtra, Soudyoumna et Abhimanyou.

Âgnéyî (fille d'Agni) donna à Oûrou six fils, resplendissants de gloire: Anga, Soumanas, Swâtî, Cratou, Angiras et Gaya.

Anga, uni à Sounîthâ, eut un fils unique, nommé Véna. Ce Véna par son impiété excita contre lui une grande colère. (On le prit:) pour lui donner un successeur, les Richis battirent les humeurs de son bras droit⁷, et il en naquit un prince, qui fut le grand Prithou. Les Mounis, en le voyant, s'écrièrent: Ainsi parut au monde Prithou, fils de Véna, habile à tirer de l'arc et à porter l'armure éclatante, pareil à un feu brillant, et de son bras

12

comme un nom commun, qui signifie *devoir pieux*, rempli par le Créateur occupé de son œuvre. मैथुन धर्म, lect. III, sl. 5, signifie *devoir matrimonial*.

² Voyez dans l'Oupnék'hat, t. I, p. 123, la description des diverses métamorphoses de Satarôûpâ (*centiformis*) fécondée par Manou sous toutes ses formes différentes.

³ Outtânâpada est, dans la sphère indienne, le nom de l'étoile β de la Petite Ourse.

⁴ Le texte, ici, ne s'explique pas clairement sur le nom de la femme de Priyavrata, qu'ailleurs on nomme *Varhichmatî*, fille de Viswacarman. Le nom du Pradjâpati Cardama signifie *limon, terre*.

⁵ J'ai déjà prévenu le lecteur que ces antiques histoires n'étaient souvent que des allusions astronomiques. Dhrouva est l'étoile polaire; Brahmâ demeure au mont Mérou, pôle des Indiens. Non pas que je croie que tout est fiction dans ces anciennes légendes; mais je crois que ceux qui ont arrangé la sphère indienne, y ont introduit ces noms de patriarches, et que les poètes ont ensuite confondu l'histoire et la fable. Voyez l'histoire des sept Richis et de Dhrouva dans le Câsi-khanda, section du Scanda-pourâna.

⁶ Les manuscrits ne sont pas d'accord sur ce mot. Au lieu de Pouchpa, l'un porte *Vipra* et l'autre *Kchipra*.

⁷ Le lecteur ne verra sans doute dans ce conte qu'une allégorie. Il pensera que Véna n'ayant point laissé d'héritiers directs, les sages du royaume choisirent pour lui succéder un prince d'une branche collatérale. L'histoire de ce prince et dans le Padma-pourâna racontée en détail, mais différemment.

protégeant la terre, vache nourricière du genre humain⁸. Ce roi fut l'aîné des Kchatriyas, le premier de ceux que baptise l'eau du Râdjasoûya. O grand prince, ce fut lui qui, pour l'avantage des hommes, sut traire la vache (mystérieuse) avec les dieux, les Richis, les Pitris, les Dânavas, les Gandharvas, les Apsarâs, les serpents, les saints, les plantes et les montagnes. Le lait que donne la terre fut recueilli dans des vases⁹ différents suivant la nature différente des êtres, et le prince le leur présenta, pour qu'ils pussent soutenir leur existence. Prithou eut deux fils, qui furent vertueux, et jouirent du pouvoir de se rendre invisibles (antardhipâlin).

L'un des deux, Antardhâna, eut de Sikhandinî un fils nommé Havirdhâna.

Drichanâ, fille d'Agni et femme de Havirdhâna, devint mère de six enfants, Prâtchînavarhis, Soucla, Gaya, Crichna, Vradja et Adjina.

Le fils aîné de Havirdhâna fut un grand Pradjâpati, un saint qui favorisa la propagation de l'espèce humaine. O Djanamédjaya, quand il marchait sur la terre, les pointes de cousa étaient courbées vers l'orient; de là son nom de Prâtchînavarhis¹⁰. Il épousa une fille de l'Océan (Sâmoudra), nommée Savarnâ, qu'il mérita par l'épreuve d'une longue pénitence. Celle-ci eut de lui dix enfants, appelés Pratchétas, tous habiles à tirer de l'arc, tous scrupuleux observateurs de la loi divine et fidèles à leurs devoirs. Pendant dix mille ans, ils se livrèrent aux plus rigoureux exercices de la pénitence au milieu des flots de l'Océan. Cependant la terre, sans protection et sans défense, se couvrait d'arbres, et les hommes dépérissaient; tel fut l'état du monde sous le règne du Manou Tchâkchoucha. Les vents ne pouvaient plus souffler, le ciel était caché par l'ombre des arbres. Pendant dix mille ans, le genre humain se trouva réduit à l'impuissance la plus complète. A cette nouvelle qui vint les surprendre au milieu de leurs pieuses occupations, tous les Pratchétas irrités soufflèrent de leurs bouches le vent et le feu. Le vent déracinait les arbres, les desséchait, et le feu les consumait. Cette destruction prenait un cours effrayant, quand Soma, apprenant ces désastres, voulut sauver le reste des arbres. Il vint et dit à ces patriarches: «Modérez votre colère, princes fils de Prâtchînavarhis. Apaisez le vent et le feu. Ces arbres vous donneront une femme, véritable miracle de beauté. Remplie, dès le sein de sa mère, de mon influence divine, elle enfantera pour le monde la science et la vérité. Le nom de cette fille des bois est Mârichâ¹¹. Que cette illustre vierge soit votre épouse: elle est destinée à propager la race de Soma. Par la vertu de votre influence et de la mienne, agissant chacune également, elle aura pour fils un Pradjâpati, nommé Dakcha. Celui-ci apparaîtra comme une flamme brillante, et cette terre que vous avez consumée de vos feux, il la couvrira d'habitants.» Soumis aux conseils de Soma, les Pratchétas épargnèrent les arbres, et, suivant les rites sacrés, prirent pour épouse Mârichâ. Son sein fut fécondé par leur esprit¹²,

⁸ Le mot गौ, *gô*, signifie vache et *terre*; et les poètes n'ont pas manqué de bâtir plus d'une fable sur la double signification de ce mot. Pour ce qui est de l'histoire de Prithou, on dit qu'il épousa Lakchmi, qui est en même temps la Terre. Celle-ci ayant refusé ses secours aux hommes, fut battue et blessée par son mari. Elle prit alors la forme d'une vache, et se rendit au mont Mérou pour s'y plaindre aux dieux, qui ne voulurent point l'entendre. Ainsi replacée sous la puissance de Prithou, elle fut obligée de se soumettre à lui, et à ses descendants qui la déchirent avec toutes sortes d'instruments. Du nom de Prithou, elle est appelée *Prithivî* ou *Pritwî*. Voyez lect. IV, V et VI.

⁹ L'Oupnék'hat, t. I, p. 207, donne la définition de ce mot vase.

¹⁰ Le *cousa* est une espèce de gazon sacré (*poa cynosuroides*); le mot *varhis* a la même signification. Je suppose que ce prince avait tourné ses pensées et porté sa domination vers l'est. Il semble que son empire pouvait s'étendre jusqu'à l'Océan, dont il est dit qu'il épousa la fille. Il est possible aussi que ce ne soit qu'un personnage du zodiaque indien, représenté sur une jonchée de *cousas*, dont la pointe est tournée vers l'est. Dans les Lois de Manou, il est indiqué qu'au moment de la prière, on est assis sur un paquet de *cousas* dont les pointes sont tournées vers l'orient.

¹¹ Ailleurs, il est dit que Mârichâ était fille du Mouni Kandou.

¹² Il est impossible de ne pas regarder comme allégorique le récit qui donne dix époux à Mârichâ. Le texte porte qu'elle dut son fruit au *manas* des Pratchétas, comme Dakcha fut père par son *manas*

et des dix Pratchétas, ô fils de Bharata, naquit l'illustre Dakcha, issu d'un avatare partiel de Soma.

Dakcha donna naissance à des fils qui augmentèrent la race de Soma, êtres animés et inanimés, bipèdes et quadrupèdes. Par la puissance de son esprit, il créa un certain nombre de filles, dont dix furent données à Dharma, treize à Casyapa, et les autres au roi Soma: ce sont celles-ci que l'on nomme Nakchatras (constellations). Ces filles de Dakcha sont devenues mères des dieux, des oiseaux, des vaches, des serpents, des Dêtyas, des Dânavas, des Gandharvas, des Apsarâs, et de beaucoup d'autres êtres.

O roi, depuis cette époque, les familles diverses durent la vie au mélange des deux sexes: la naissance des premiers êtres fut le résultat d'une volonté créatrice (*sancalpa*)¹³, d'une force intuitive (*darsana*), ou du toucher (*sparsa*).

Djanamédjaya dit:

On m'a déjà parlé d'une naissance plus ancienne des Dévas, des Dânavas, des Gandharvas, des serpents, des Râkchasas, et du grand Dakcha lui-même. O saint Mouni, celui-ci, m'a-t-on dit, était né du pouce droit de Brahmâ, et sa femme du pouce gauche. Comment donc ce pieux personnage devint-il le fils des Pratchétas? C'est pour moi une chose obscure que je te prie de m'expliquer. Issu d'une fille de Soma, comment fut-il aussi son beau-père?

Vêsampâyana reprend:

«O prince, il y a dans les êtres une succession continue de naissance et de mort: c'est une vérité que connaissent les Richis et les savants. Dans chaque âge existent tous ces rois et saints personnages, tels que Dakcha et les autres: ils y reviennent habiter un nouveau corps. L'homme instruit ne doute point de ce fait. Ils n'en sont ni plus jeunes, ni plus vieux, et croissent cependant en pénitence, en grandeur, en mérites.

Roi de la terre, quiconque connaîtra cette création d'êtres animés et inanimés produits par Dakcha, obtiendra une famille nombreuse, et, après cette vie, un long séjour dans le Swarga.»

TROISIÈME LECTURE. CRÉATION DE DAKCHA; NAISSANCE DES VENTS.

Djanamédjaya dit:

O Vêsampâyana, raconte-moi, je te prie, en détail la naissance des Dévas et des Dânavas, des Gandharvas, des Râkchasas.

Vêsampâyana dit:

Swayambhou¹ d'abord commandant à Dakcha: O maître de la terre, écoute comment ce patriarche s'acquitta de cette fonction. Par la puissance de son esprit, il produisit d'abord les Richis, les Dévas et les Asouras², les hommes, les Râkchasas³, les Yakchas, les Bhoûtas⁴,

14

(*mente sua*), ainsi qu'il sera dit plus bas. Selon moi, Dakcha n'est qu'un savant astronome, inventant un système du monde, divisant la sphère céleste, donnant des noms aux constellations, et regardé par les poètes, toujours menteurs, comme le père de tous ces êtres fabuleux que son imagination avait créés.

¹³ Voyez dans l'Oupnék'hat, t. I, p. 67, la définition de cette faculté appelée *sancalpa*.

¹ Swayambhou, comme nous l'avons vu dans la première lecture, est le nom du Créateur, *né spontanément*.

² Les Devas ou dieux portent aussi le nom de *Souras*: leurs ennemis se nomment par opposition *Asouras*.

³ Les Râkchasas sont de mauvais génies, ennemis des dieux, avec lesquels ils sont en guerre continue. Ils viennent troubler et souiller leurs sacrifices. Ils prennent toutes les formes, et l'on croit surtout que sous celle d'oiseaux ils se tiennent à quelque distance de ceux qui sacrifient: pour les apaiser, on leur jette alors leur portion de riz. Les Râkchasas sont encore, comme les Yakchas, une classe de divinités inférieures, qui accompagnent le dieu Couvéra.

les Pisâtchas⁵, les oiseaux, les quadrupèdes, les serpents. Ces êtres issus de sa pensée ne prenaient aucun développement: alors le pieux Pradjâpati⁶, réfléchissant au moyen de produire au dehors ces créatures diverses, se soumit au devoir matrimonial, et prit pour épouse Asiknî, fille du Pradjâpati Vîrana, noble et sainte pénitente, qui est devenue le soutien du monde. D'Asiknî, fille de Vîrana, le grand patriarche Dakcha eut cinq mille enfants.

Nârada⁷, ce Dévarchi au doux langage, vit cette illustre race possédée du désir de s'étendre et de se développer: il osa leur donner un conseil qui causa leur mort, et qui devait lui attirer à lui-même l'imprécation de Dakcha⁸. Le Mouni Casyapa, craignant pour Nârada la colère de ce patriarche, s'entremet pour que l'imprudent conseiller devînt dans une seconde naissance fils de Brahmâ et d'une fille de Dakcha. Nârada était déjà une fois né de Brahmâ: le Dévarchi Dakcha, époux d'Asiknî, fille de Vîrana, fut l'aïeul de cet illustre Mouni, ainsi régénéré. On avait dit à Dakcha:

Le puissant Dakcha demandait la mort du coupable: il se présenta devant les Maharchis, mais se laissa fléchir par Brahmâ, à qui il fit cette condition: Brahmâ y consentit, et l'une des filles de Dakcha lui fut donnée. De cette union naquit le Richi Nârada, qui échappa de cette manière à la malédiction de Dakcha.

Djanamédjaya dit:

Comment le Maharchi Nârada fut-il cause de la mort des enfants de ce patriarche? Sage Brahmane, instruis-moi de la vérité.

Vêsampâyana reprit:

Les Haryaswas⁹, enfants de Dakcha, témoignaient l'envie de croître et de s'étendre. Un jour que cette famille forte et courageuse était rassemblée, Nârada leur dit: Après avoir entendu ces mots, les malheureux s'éloignèrent de tous côtés: mais l'air seul ne pouvait les nourrir. Ils succombèrent, du moins ils ne sont pas revenus; ils ont été reçus dans l'espace comme les fleuves dans la mer.

15

⁴ Les Bhoûtas sont des êtres malins et impurs, qui trompent les hommes, et quelquefois les dévorent.

⁵ Les Pisâtchas sont des êtres méchants, des démons qui tourmentent les hommes. Comme les précédents, on les donne pour compagnons au dieu des Richesses, Couvera. Les Orientaux pensent que les trésors cachés au sein de la terre y sont gardés par des génies méchants. Cependant les Yakchas n'ont pas ce caractère, et ils semblent aimer les hommes.

⁶ Ce mot de *pradjâpati* signifie *père* ou *maître des êtres*. Je le traduis aussi par *patriarche*.

⁷ Dans la mythologie indienne, quand il y a une malice à faire, une indiscretion à commettre, c'est toujours Nârada qui s'en trouve chargé.

⁸ Toutes les fois qu'une imprécation (*sapa*) est lancée par une personne irritée, l'effet en est certain, serait-elle même injuste. Voyez donc dans le drame de Sacountalâ la malédiction de Dourvâsas. Tout ce que peut faire un dieu protecteur, ou celui même qui a prononcé cette malédiction, c'est d'en éluder l'accomplissement en changeant le sens des mots.

⁹ Fr. Hamilton (Genealogies of the Hindus) pense que les Haryaswas, comme leurs frères les Sabalâswas, furent des ordres de moines, institués par Dakcha. Il me semble qu'il est un moyen plus naturel d'expliquer cette histoire. Le devoir pieux que voulaient remplir les Haryaswas n'étaient pas une obligation religieuse de célibataires dévots, mais l'obligation, toute aussi sainte, d'hommes appelés à propager leur espèce, et qui se trouvant trop resserrés sur un point, s'aventurent dans des contrées d'où ils ne reviennent pas. Comme tout ce chapitre est une allégorie astronomique, on pourrait y voir la création de ces étoiles fixes, dont le nombre est infini: le mot *hari* signifie *jaune, doré, rayon de lumière*, le mot *sabala* signifie *varié*, et tous deux peuvent s'appliquer aux étoiles que le poète considérerait comme des coursiers (*aswa*) lancés dans les plaines de l'air. Mais j'aime mieux la première explication. Au reste, on serait aussi peu fondé à voir de l'histoire dans tous les détails de ce chapitre qu'à en chercher dans les aventures de Coelus et de Tellus.

Après la mort des Haryaswas, Dakcha, fils des Pratchétas, eut encore de la fille de Vîrana mille enfants, qui se nommèrent Sabalâswas. Nârada les engagea à se mettre à la recherche de leurs frères. Les Sabalâswas se dirent tous mutuellement: Attachés à cette idée, fermes dans leur résolution, ils suivirent les traces de leurs aînés, et se dispersèrent de tous côtés: comme leurs frères ils ne sont pas revenus, et sans doute ils ont trouvé la mort dans des régions lointaines.

Alors le grand Dakcha, irrité de la mort des Sabalâswas, dit à Nârada: Meurs maintenant, et va te renfermer dans le sein d'une femme.» C'est ainsi, ô roi, qu'un frère, en courant témérairement sur les pas de son frère, trouve bientôt la mort: le sage sait éviter cette destinée.

Le patriarche Dakcha, après la mort de ses fils, rendit la fille de Vîrana mère de soixante filles; c'est ce que dit la tradition. Ces filles eurent pour époux le grand Casyapa, Soma, Dharma, et d'autres Maharchis. Dakcha en donna dix à Dharma, treize à Casyapa, vingt-sept à Soma¹⁰, quatre à Arichtanémi, deux à Vahoupoutra¹¹, deux aussi à Angiras, deux au docte Crisâswa¹². O fils de Courou, voici maintenant des détails sur quelques-unes d'entre elles. Aroundhatî, Vasou, Yâmî, Lambhâ, Bhânou, Maroutwatî, Sancalpâ, Mouhoûrttâ, Sâdhyâ et Viswâ, ce sont là les dix épouses de Dharma. Je vais te dire quels furent leurs enfants.

Les Viswadévas¹³ naquirent de Viswâ, les Sâdhyas¹⁴ de Sâdhyâ, les Marouts¹⁵ de Maroutwatî, les Vasous de Vasou, les Bhânous de Bhânou, les Mouhoûrttas de Mouhoûrttâ. Lambhâ donna le jour à Ghocha¹⁶, Yâmî à Nâgavîthi¹⁷, Aroundhatî à tous ces

¹⁰ Il est à regretter que la sphère indienne ne nous soit pas connue: je suis persuadé qu'on y trouverait l'explication de toutes ces allégories: car ces nombreuses épouses, données à des patriarches, ne sont, selon moi, que des divisions d'une région du ciel placées sous leur influence. Ainsi on sait que les vingt-sept épouses de Soma ne sont que les constellations qui partageaient la route céleste de la lune. Soma pourrait donc représenter la région de l'écliptique dont il serait le régent, comme Casyapa présiderait à une portion de l'hémisphère septentrional et Dharma à une portion de l'hémisphère méridional. En effet Dharma-râdja est un des noms d'Yama, régent du midi. Je prie encore une fois le lecteur de me pardonner mes conjectures, qu'au reste je ne lui donne que comme telles, faute de renseignements certains. Je veux seulement appeler son attention sur ces idées. Angiras est une des étoiles qui composent la Grande Ourse.

¹¹ Le manuscrit de M. Tod porte *Bhrigoupoutra*.

¹² Crisâswa est un Mouni fameux par ses écrits sur l'art dramatique: de là vient le nom de *Crisâswin* qu'on donne aux acteurs. Non pas que l'art dramatique puisse être considéré comme aussi ancien que ce Crisâswa: mais des ouvrages modernes sont, chez les Indiens, fréquemment attribués à de saints personnages de l'antiquité, soit que les auteurs aient voulu de cette manière donner plus d'autorité à leurs écrits, soit qu'ils aient en effet porté le même nom que ces anciens personnages, avec lesquels ils sont maintenant confondus.

¹³ Les Viswas ou Viswadevas sont au nombre de dix, savoir Vasou, *Satya*, *Dakcha*, *Câla*, *Câma*, *Dhriti*, *Courou*, *Pourourava* et *Madrava*. On les honore dans les *srâddhas*, cérémonies funèbres où ils reçoivent une offrande de beurre.

¹⁴ Les Sâdhyas sont aussi des divinités, astronomiques selon moi, au nombre de douze.

¹⁵ Voici un exemple de l'inconséquence des mythologues. Les Marouts, ce sont les vents; et à la fin de cette même lecture, leur naissance est attribuée à Diti.

¹⁶ *Ghocha* signifie *le bruit du tonnerre* et le mot *lambha* veut dire suspendu. Le bruit du tonnerre vient en effet du nuage suspendu dans l'air.

¹⁷ *Nâgavîthi* signifie *le chemin de l'éléphant*, et c'est le nom que l'on donne à la voie lactée. Le mot *Vrichala*, qui est le nom du fils de Nâgavîthi signifie *cheval* ou *soûdra*, homme de la quatrième caste.

êtres dépendants de la terre¹⁸, et Sancalpâ à Sancalpa, qui est l'âme de tout¹⁹. Nâgavîthî, fille d'Yâmî, enfanta Vrichala.

O roi, les épouses que le fils des Pratchétas, Dakcha, accorda à Soma, sont célèbres dans les livres astronomiques et connues sous le nom de Nakchatras²⁰.

Je te donnerai quelques éclaircissements sur les huit fameux Dévas, qui s'appellent Vasous, et qui marchent devant la lumière²¹. On les nomme Âpa, Dhrouva, Soma, Dhara, Anila, Anala, Pratyôûcha et Prabhâsa.

D'Âpa naquit Srama, saint pénitent et Mouni irréprochable²²; de Dhrouva, le divin Câla, qui compte le nombre des vivants²³; de Soma, le pieux Vartchas, père de Vartchaswin; de Dhara, Dravina, saintement occupé d'offrandes et de sacrifices²⁴. Dhara eut encore de Manoharâ Sisira, Prâna et Ramana. Sivâ fut l'épouse d'Anila: elle en eut deux fils, Manodjava et Avidjnâtagati. Anala donna le jour à Coumâra, qui parut à sa naissance environné des tiges brillantes du gazon sara²⁵; qui, surnommé Sâkha et Visâkha, est représenté dans les livres sacrés sortant du sein de la flamme étincelante; et qui, élevé comme un fils par les Criticâs, est pour cette raison appelé Cârthikéya, surnom qu'il honore aussi bien que les noms de Scanda et de Sanatcoumâra. Quant à Pratyôûcha, il eut pour fils, comme on sait, le Richi Dévala, père de deux enfants célèbres par leur patience et leurs austérités. Le huitième Vasou, Prabhâsa, prit pour épouse une soeur de Vrihaspati, qui connaissait la science divine, et qui purifiée par la dévotion, traversait le monde sans s'y attacher: elle se nommait Varastrî. Elle fut la mère du grand Pradjâpati Viswacarman,

18 Ce passage obscur est traduit littéralement. पृथिवीविषयं, *phritivîvichayan*. Voyez lecture XLVII, note 6.

19 Nous avons vu, dans le chapitre précédent, la création attribuée au *Sancalpa*, que peut-être on personnifie dans cet endroit-ci.

20 Voyez, pour ces Nakchatras ou constellations, les détails que donnent les Recherches Asiatiques, tom. III et IX.

21 Qu'est-ce que les Vasous ? J'avoue qu'à cet égard, je ne puis former que des conjectures. C sont peut-être les génies qui président aux divisions de l'horizon vers l'orient: car j'ai traduit littéralement ज्योतिःपुरोगमाः *marchant devant la lumière*. Cependant, voyez l'Oupnêk'hat, t. I, p. 207: il donne une explication différente. On compte aussi huit points cardinaux à l'horizon. Mais les noms de ces points ne ressemblent pas à ceux des Vasous.

22 Je ne suis pas d'accord ici avec Fr. Hamilton, qui donne à Âpa une postérité que je ne trouve point dans le texte: Babhrya, fils d'Âpa, est, suivant lui, père de Srama, Srama de Srânta et Srânta de Mouni. Ces quatre noms sont au nominatif et ne semblent pas indiquer une généalogie.

23 Câla est ordinairement le dieu du temps.

24 Fr. Hamilton fait encore ici des noms propres de ce que je regarde comme une épithète de Dravina, *houtahavyavaha*. Il dit que Houta est fils de Dravina et Havyavaha fils de Houta: il croit, quant au vers suivant, que Sisira est fils de Havyavaha et Prâna fils de Sisira. Je n'ai pu voir en cet endroit une pareille filiation.

25 Le *sara* est une espèce de gazon ou de roseau (*saccharum sara*). *Coumâra*, *Cârthikéya* et *Scanda* sont des noms du dieu de la guerre, fils de Siva: la naissance de ce dieu est une histoire assez obscène, qui ne peut être qu'allégorique. Le germe d'un enfant fut jeté par Siva dans le feu (*anala*): il en sortit un garçon, qui exposé d'abord sur une couche de *sara*, fut ensuite élevé par les Criticâs, constellation de six étoiles qui correspond aux Pléiades. Le mot *sanatcoumâra* qui accompagne le mot *scanda*, me semble ici un autre nom de ce dieu. (Voyez cependant la première lecture, où ces deux mots se trouvent de même réunis.) Pour expliquer l'épithète de *Visâkha*, le docte Wilson dit que ce dieu fut nourri par la constellation Visâkha: ce qui n'est guère possible, puisque cette constellation est la seizième, quand Criticâ est le troisième. Ne serait-ce pas *Vésâkha* ? Si j'osais, j'expliquerais ces deux épithètes en considérant ce dieu comme une branche (*sâkhâ*) s'élevant sur le foyer: *ramus ramis privatus* ou *ramosus, ignis dorso natus*, शाखः विशाख आग्निपृष्ठजः.

inventeur des arts, ouvrier céleste, dont la main industrielle façonne tous les ornements, et fabrique les chars des Dévas, et dont les mortels intelligents imitent l'heureuse adresse pour l'avantage et l'agrément de leur vie.

O fils de Bharata, Sourabhi, sanctifiée par sa pénitence et la faveur de Mahâdéva, épousa Casyapa, à qui elle donna les onze Roudras; savoir, Adjêcapâd, Ahirvradhna, Pinâkin, Hara, Vahouroûpa, Tryambaca, Aparâdjita, Vrichâcapi, Sambhou, Caparddhin et Rêvata²⁶. Voilà ceux que l'on appelle les onze Roudras, maîtres des trois mondes; mais il existe encore cent autres Roudras tout-puissants.

Apprends que Casyapa est le père d'une infinité d'enfants que les livres antiques nous représentent comme répandus par toute la nature, et attachés à tous les êtres animés ou inanimés. Voici les noms de ses femmes: Aditi, Diti, Danou, Arichtâ, Sourasâ, Sourabhi, Vinatâ, Tâmrâ, Crodhavasâ, Irâ, Cadrou, Khasâ et Mouni. Je vais te dire, ô roi, quelle fut leur postérité.

Pendant le premier Manwantara, il y avait eu douze grands Souras on les appelait Touchitas²⁷. Quand ils virent arriver le règne du Manou Vêvaswata, ils se dirent mutuellement: Ainsi parlèrent ces Dévas du temps du Manou Tchâkchoucha, et ils consentirent à renaître de Casyapa, fils de Maritchi, et d'Aditi, fille de Dakcha. Voici les noms des douze fils d'Aditi: Sacra, Vichnou, Aryaman, Dhâtri, Twachtri, Poûchan, Vivaswân, Savitri, Mitra, Varouna, Ansa, et le brillant Bhaga. Et c'est ainsi que les dieux qu'on avait appelés Touchitas, sous le règne de Tchâkchoucha, prirent le nom d'Âdityas²⁸, sous celui de Vêvaswata.

Les vingt-sept pieuses épouses de Soma, dont nous avons parlé plus haut, eurent des enfants qui les égalèrent en éclat et en splendeur.

Les femmes d'Arichtanêmi lui donnèrent seize fils.

Le sage Vahoupoutra eut quatre filles, appelées les Vidyouts²⁹.

Angiras produisit les Ritchas³⁰, si distinguées, et honorées par les Brahmarchis.

Crisâsua le Dévarchi fut père de ces traits animés et vivants, appelés Armes des dieux³¹.

Tous ces ordres de Dévas, au nombre de trente-trois³², au bout d'une révolution de mille yougas, meurent pour renaître quand leur devoir les rappelle. O roi fils de Courou, leur

²⁶ Mes différents manuscrits ne sont d'accord ni sur le nombre ni sur les noms des Roudras: à ces onze noms qu'on vient de lire, quelques uns ajoutent ceux de Capâlin et de Sarpa.

²⁷ Wilson en compte trente-six: c'est peut-être une autre manière de diviser l'année indienne qui, étant composée anciennement de 360 jours, contenait trente-six dizaines.

²⁸ *Âditya* est devenu un nom du soleil: et l'on voit que cette classe de dieux représente les douze mois de l'année. Il serait à désirer que les fonctions des autres divinités dont nous venons de parler fussent aussi distinctes.

²⁹ Le mot *vidyout* signifie éclair.

³⁰ *Ritchas* et le pluriel de *Ritch* ou *Rik*, et même *Rig*, l'un des trois Vêdes contenant des prières, qui sont ici personnifiées. Comme cependant les Vêdes passent pour être venus de Brahmâ, les Ritchas ne seraient en cet endroit que des *mantras*, des invocations pieuses particulièrement composées par Angiras.

³¹ Dans le Râmâyana, ces personnages jouent un rôle: ces armes sont vivantes, elles ont un corps, elles parlent et demandent les ordres de Râma. Quand il n'a plus besoin d'elles, elles le saluent avec respect et se retirent. Elles servent à paralyser un ennemi ou à l'endormir, ou bien amènent la tempête, la pluie ou le feu. Elles sont au nombre de cent. Voyez aussi la pièce d'Outtara Râma-tcharitra, actes 1, 5 et 6.

³² Le texte porte bien trente-trois ordres de dieux: देवगणाः त्रयस्त्रिंशत्. Cependant, en lisant l'Oupnék'hat, t. I, p. 207, il semble que ce soit plutôt trente-trois personnes: savoir 8 Vasous, 11 Roudras, 12 Âdityas, Indra et Pradjâpati. M. Haughton, savant aussi recommandable par la bonté de son caractère que par l'étendue de ses connaissances, a bien voulu attirer mon attention sur ce passage qui se répète plusieurs fois et qui offre diverses variantes. Tantôt on y voit l'épithète कामजः, tantôt

disparition (nirodha) et leur retour ressemblent à ce que nous voyons ici-bas pour le coucher et le lever du soleil. Telle est, dans la suite des âges, l'action de ces dieux qui viennent tour à tour revêtir des corps.

On dit que Casyapa eut de Diti deux fils, Hiranyacasipou et le vaillant Hiranyâkcha, dont les descendants reçurent le nom de Dêtyas. (De Danou il eut entre autres)³³ Vipratchitti, qui épousa Sinhikâ³⁴, et dont les courageux enfants ont porté le nom particulier de Sênhikéyas.

Cette race fut innombrable, ô roi: c'est par dix mille, par cent mille qu'on les compte.

Hiranyacasipou eut quatre fils renommés, Anouhrâda, Hrâda, le vaillant Prahrâda³⁵ et Samhrâda. Hrâda eut pour fils Hrada: Hrada donna le jour à Âyou, à Sivi et à Câla. Prahrâda fut père de Virothana; Virothana, de Bali; Bali, de cent fils, dont l'aîné était Bâna. Parmi les autres on distingue Dhritarâchtra, Soûrya, Tchandramas³⁶ Indratâpana, Coumbhanâbha, Gardabhâkcha, Coukchi. Bâna, le plus âgé et le plus vaillant, fut aimé du dieu Siva. Ayant autrefois rencontré le puissant époux d'Oumâ³⁷, il lui avait demandé le privilège de marcher à ses côtés.

Les fils d'Hiranyâkcha furent au nombre de cinq, remplis de sagesse et de force: c'étaient Djhardjhara, Sacouni, Bhoûtasantâpana, l'invincible Mahânâbha et Câlânâbha.

Danou eut cent enfants, tous célèbres par leur force, leurs austérités et leur puissance: Je n'en citerai que les principaux, tels que Dwimôûrddhan³⁸, Sacouni, le grand Sancousiras, Sancoucarna, Vivâda, Gavechthin, Doundoubhi, Ayomoukha, Sambara, Capila, Vâmana (Marîchi, Maghavan, Ilwala, Swasrima³⁹), Vikchobana, Kétou, Kétouvîrya, Satahrada, Indradjit, Satyadjit, Vadjranâbha, l'invincible Mahânâbha, Câlânâbha, Ècatchacra au bras puissant, le vaillant Târaca⁴⁰, Vêswânara, Pouloman, Vidrâvana, Mahâsoura, Swarbhânou, Vrichaparwan, Hounda, grand parmi ses frères, Soûkchma, Nitchandra, Ournanâbha, Mahâgiri, Asiloman, Késin, Satha, Balaca, Mada, Gaganamôûrddhan, Coumbhanâbha, Pramada, Maya, Coupatha, le robuste Hayagrîva, Visripa, Viroûpâkcha, Soupatha, Hara, Ahara, Hiranyacasipou, Sambara aux cent formes magiques, Sarabha, Salabha, et le fameux Vipratchitti. Tous ces héros furent fils de Casyapa et de Danou, et appelés par

19

celle de ँदसः, d'autres fois le mot सहस्रश. Ce dernier mot renforce l'explication de l'Oupnék'hat.

Quant aux épithètes, il me semble qu'elles expriment la naissance successive de ces dieux dans les différents âges, à mesure que la marche du temps les appelle à agir. Les astronomes en ont, dans leurs calculs, exagéré la longueur: je crois bien que quelquefois les poètes n'entendent par ce mot qu'une révolution annuelle, et non pas une révolution de plusieurs siècles. La durée du monde et partagée en quatre *yugas*, Crita, Tréta, Dvâpara et Cali, qui forment douze mille ans (*varcha*) C'est là un âge des dieux: mille âges des dieux font un jour de Brahmâ. Soixante et onze âges des dieux font un Manwantara: les Manwantaras sont au nombre de quatorze et constituent un *calpa*. Voyez lecture VIII.

³³ Ces mots sont ajoutés au texte: ce passage est déplacé et semble intercalé: plus bas, il est répété.

³⁴ Sinhikâ était fille de Dêtya Hrada, et devint la femme d'un Dânaava.

³⁵ On dit aussi Prahlâda.

³⁶ C'est à dire le soleil et la lune. Ce passage me rappelle que la Théogonie d'Hésiode cite parmi les Titans Hypériorion et Phébé.

³⁷ C'est-à-dire Siva, dont la femme s'appelle *Oumâ* ou *Pârvatî*.

³⁸ Fr. Hamilton, dans un moment de préoccupation, a mis *Bimôûrddhan*, en confondant la syllabe sanscrite *dwi* avec le mot latin *bis*.

³⁹ Fr. Hamilton dit *Sasrima*. Le manuscrit de M. Tod ne donne pas ces quatre noms, dont les deux derniers sont cités plus bas parmi ceux des fils de Vipratchitti. Marîchi est un Saptarchi et Maghavan un nom du dieu Indra.

⁴⁰ *Târaca* est aussi le nom d'un ancien roi d'Égypte.

cette raison Dânavas⁴¹; tous furent courageux et forts, mais Vipratchitti était le premier parmi eux. Ils eurent une infinité de fils et de petits-fils, ô prince, et il est impossible de compter le nombre de leurs descendants.

Prabhâ fut fille de Swarbhânou; Satchî, de Pouloman; Oupadânavî, Hayasiras et Sarmichthâ, de Vrichaparwan; Poulomâ et Câlacâ, de Vêswânara.

L'épouse du fils de Marîtchi⁴² lui donna une postérité nombreuse. De ce saint pénitent et d'elle sortirent soixante mille Dânavas, dont quatorze cents habitèrent à Hiranyapoura⁴³. Les fils de Poulomâ et de Câlacâ furent des Dânavas doués d'un grand courage; ils demeuraient à Hiranyapoura, et avaient obtenu de Brahmâ le privilège de n'être jamais détruits par les Dévas: ils périrent plus tard sous les coups d'Ardjouna.

Nahoucha fut fils de Prabhâ; Djayanta, de Satchî⁴⁴; Sarmichthâ fut mère de Pourou; Oupadânavî, de Douchmanta⁴⁵.

Une famille de Dânavas courageux et intrépides sortit de Vipratchitti et de Sinhicâ, dont le mariage unit les deux races des Dêtyas et des Dânavas, et produisit treize enfants, distingués par le surnom de Sênhikéyas. Voici les noms de ces enfants: les vaillants Vyansa et Salya, le robuste Nabha, Vâtâpin, Namoutchi, Ilwala, Swasrima, Andjica, Naraca, Câlânâbha, Saramâna, Souracalpa⁴⁶, et Râhou, qui était l'aîné, Râhou, le fléau du soleil et de la lune.

Soûca et Sounda furent tous deux fils de Hrada⁴⁷, et Mârîtcha, fils de Sounda et de Tâdacâ. Ils augmentèrent la race de Danou, ainsi que leur propre gloire, et leurs rejetons furent innombrables.

Le Dêtya Samhrâda eut des fils aussi fameux par leur adresse à porter l'armure guerrière que par leurs pieuses austérités. On en comptait trois millions, habitant Manimatî: les Dévas ne pouvaient les vaincre; mais Ardjouna finit par les détruire.

L'épouse de Casyapa, nommée Tâmrâ, lui donna, dit-on, six filles d'une grande sagesse: Câkî, Syénî, Bhâsî, Sougrîvî, Soutchi et Gridhrî. Câkî fut la mère des corbeaux et des chouettes; Syénî, des faucons; Bhâsî, des éperviers; Gridhrî, des vautours; Soutchi, des oiseaux aquatiques; et Sougrîvî, des chevaux, des ânes, des chameaux: telle fut la race de Tâmrâ. Vinatâ eut deux fils, Arouna et Garouda, autrement appelé Souparna, roi des oiseaux et terrible dans ses oeuvres.

Sourasâ enfanta mille dragons puissants et courageux, ornés de têtes innombrables, et parcourant les plaines de l'air.

Cadrou fut mère de mille serpents, forts et brillants, fiers de leurs têtes nombreuses, et cependant soumis à l'empire de Garouda.

⁴¹ Ce mot ressemble trop à celui de *Danoi*, les Grecs, pour que le rapprochement n'ait pas été fait. Voyez Rech. Asiat. t. VIII, p. 362.

⁴² Ce fils de Marîtchi, est-ce Casyapa ? Ou bien est-il question d'un fils de Danou, cité plus haut ? Je suppose que c'est Casyapa.

⁴³ Je cherche à m'abstenir de tout rapprochement frivole et indiscret. Je crois cependant pouvoir faire remarquer à mon lecteur que quelques livres indiens placent vers l'ouest le pays d'Hiranmaya dont Hiranya-poura pourrait être la capitale, et que précisément à l'ouest de l'Inde est la contrée appelée *Irân*, ou la Perse. (Tabl. hist. de M. Klaproth, p. 2.)

⁴⁴ Satchî, épousa le dieu Indra. Singulière mythologie où les dieux épousent ainsi les filles de leurs ennemis !

⁴⁵ Il y a eu plusieurs princes appelés *Douchmanta*: celui-ci est l'époux de *Sacountalâ*. Voyez plus bas, à ce sujet, la lecture XXXII.

⁴⁶ Ainsi dit le manuscrit de M. Tod. Les autres portent trois noms de plus, savoir Sara, Potarana et Vadjranâbha, ce qui donne seize noms au lieu de treize.

⁴⁷ Il a été question plus haut de Hrada et de ses enfants qui ne sont pas les mêmes que ceux que l'on donne ici. De plus ce Hrada descendait de Diti, et par conséquent ses deux fils Soûca et Sounda n'ont pu augmenter la race de Danou. C'est tout au plus ce qu'il serait permis de dire de Sounda seul, qui avait épousé Tâdacâ, fils du Dânava Marîtchi.

Je dirai les noms des principaux parmi ces dragons et ces serpents⁴⁸: ce sont Sécha, Vâsouki, Takchaca, Êrâvata, Mahâpadma, Cambala, Aswatara, Êlâpatra, Sankha, Carcotaca, Dhanandjaya, Mahânîla, Mahâcarna, Dhritarâchtra, Balâhaca, Couhara, Pouchpadanchtra, Dourmoukha, Soumoukha, Sankhapâla, Capila, Vâmana, Nahoucha, Sankharoman, Mani. Leurs fils et leurs petits-fils ont été détruits par Garouda, servi dans sa colère par les quatorze mille enfants de Crodhavasâ⁴⁹, tous armés d'un long bec, et qui ont fait de ces serpents leur sanglante pâture.

Les montagnes⁵⁰, et sur la terre et dans les eaux, furent les enfants de Dharâ⁵¹. Sourabhi produisit les vaches et les buffles; Irâ, les arbres, les plantes, et les gazons qui couvrent la terre; Khasâ, les Yakchas et les Râkchasas; Mouni, les Apsarâs; Arichtâ, les pieux et brillants Gandharvas⁵².

Tels furent les enfants de Casyapa, parmi les êtres soit vivants, soit inanimés: leur race s'est multipliée à l'infini.

Le Manou Swârotchicha⁵³ avait cessé de régner, quand cette création eut lieu: c'était sous l'empire du Manou Vêvaswata, le sacrifice⁵⁴ de Varouna avait commencé. La première création fut celle de Brahmâ, quand il jugea qu'il était temps de procéder à son sacrifice, et que, souverain aïeul du monde, il forma lui-même dans sa pensée et enfanta les sept Brahmarchis.

O fils de Bharata, par suite de l'inimitié qui s'était établie entre les Dévas et les Dânavas⁵⁵, Diti voyait périr tous ses enfants. Elle se plaignit à Casyapa, qui, touché de sa douleur, tâcha de la consoler, et lui donna le choix d'une faveur (vara). Le saint patriarche, fils de Marîtchi, lui accorda le don qu'elle demandait, et ajouta aussitôt: dit la déesse au vertueux pénitent. Épouse heureuse et sainte, dans les embrassements de Casyapa, elle conçut un fils. Après avoir déposé dans son sein un germe fécond, d'où devait sortir un ordre de dieux forts et puissants et que les autres immortels ne sauraient détruire, le Mouni se rendit à la montagne pour y suivre les exercices de la pénitence. Cependant le vainqueur de Pâca⁵⁶ vint visiter Diti; il voyait que le terme des cent automnes allait expirer. Par malheur Diti, avant de se mettre au lit, oublia l'ablution des pieds. Indra profita de son sommeil pour se glisser dans son sein, armé de sa foudre, et y coupa son fruit en sept parties. Le fœtus, taillé par la foudre, gémissait. lui disait de temps en temps

⁴⁸ On a supposé que sous le nom de *Nâgas*, serpents à face humaine, on désignait un peuple sauvage, vivant dans les bois ou peut-être dans les mines: d'autres ont cru que c'était le nom d'une nation qui adorait les serpents. Dans le catalogue des provinces du Bhârata-khanda, on en trouve une nommée *Nâga-khanda*, laquelle est arrosée par le Sindhou ou Indus.

⁴⁹ J'ai ici un peu forcé le sens: tous les manuscrits portent क्रोधवसं: J'ai traduit comme s'il y avait क्रौधवसं.

⁵⁰ On croyait que les montagnes, dans l'origine, avaient des ailes et s'élevaient dans les airs. Indra avec sa foudre les leur a coupées. Le texte, au lieu de *les montagnes*, dit *les oiseaux nés de la terre et de l'eau*.

⁵¹ Le nom de *Dharâ* n'est pas compris plus haut parmi ceux des femmes de Casyapa. C'est un des noms de la Terre.

⁵² Les Apsarâs sont des bayadères célestes, et les Gandharvas, les musiciens de la cour des dieux.

⁵³ Ce Manou Swârotchicha est le second: Vêvaswata est le septième.

⁵⁴ Quand un dieu remplit ses fonctions, on dit qu'il sacrifie: car l'action par laquelle on s'acquitte de son devoir est un sacrifice. Varouna est le régent de l'ouest: le poète veut-il par ces mots, *sacrifice de Varouna*, désigner une position des corps célestes pour déterminer une époque? Je ne saurais l'affirmer. Je crois plutôt que Varouna était aussi un des Âdityas, on fait ici allusion au mois de l'année auquel il préside. Voyez lecture X.

⁵⁵ On remarquera que le mot *Dânava* est ici général et comprend l'idée de Dêtya: dans d'autres circonstances, ce sera réciproque.

⁵⁶ Surnom du dieu Indra, vainqueur d'un géant de ce nom.

Sacra⁵⁷. Cependant le terrible Indra, assurant sa vengeance, coupa encore en sept parties chacun des sept premiers fragments. O fils de Bharata, ce sont là les dieux qu'on a appelés Marouts⁵⁸; ils étaient au nombre de quarante-neuf, et Maghavan⁵⁹, ce même dieu qui porte la foudre, leur accorda d'être ses compagnons. Ils grandirent, et devinrent un ordre de divinités puissantes et redoutables.

C'est ainsi que les divers patriarches contribuèrent à la propagation des êtres, dont les chefs reçurent ensuite, en commençant par Prithou, une espèce d'investiture royale. Mais le souverain auteur de ces créations, c'est Hari, qui plus tard fut Crichna; c'est Pouroucha, l'homme par excellence (vîra), toujours vainqueur, et le premier des patriarches: il est dans la nature le nuage et le soleil: il est invisible, et tout ce monde est une partie de lui-même.

O fils de Bharata, quiconque aura connu cette création des êtres, quiconque aura lu et entendu le récit de la naissance des vents, ne manquera de rien ici-bas, et n'aura aucune crainte pour l'autre monde.

QUATRIÈME LECTURE. HISTOIRE DE PRITHOU: PROMOTION ROYALE.

Vêsampâyana dit:

Le maître de la création éleva à la royauté terrestre Prithou¹, fils de Vêna. Il donna ensuite des chefs aux différents ordres des êtres créés. Soma fut consacré roi des Brahmanes, des plantes, des constellations, des astres, des sacrifices et des austérités. Varouna fut souverain des eaux; Vêsravana², des rois; Vichnou, des Âdityas; Pâvaca, des Vasous; Dakcha, des Pradjâpatis; Vâsava, des Marouts³; Prahârâda, le fort et le puissant, des Dêtyas et des Dânavas; Nârâyana, des Sâdhyas; Vrichabhadhwadja⁴, des Roudras; Vipratchitti, des Dânavas⁵; Yama, fils de Vivaswân, des Pitris⁶; Siva, armé du trident (soûla), des Mâtris⁷, des observances religieuses (vrata)⁸, des prières (mantra), des vaches, des

57 Autre nom du dieu Indra.

58 *Marout* (au pluriel *Maroutas*) est le dieu du vent, appelé aussi *Vâyou*, *Anila*, *Pavana*. Il naquit avec quarante-neuf formes, parce que l'aire des vents indienne a quarante-neuf divisions. Voilà encore un de ces contes allégoriques dont les poètes indiens ne sont pas avarés. Ces poètes aiment aussi à donner des étymologies, quelquefois assez mauvaises: en voici un exemple: ils font venir *marout* de *mâ rodîh*, (मरुत्

(मा रोदी:), oubliant que d'une syllabe où se trouve un *â* long, on ne peut en dériver une où se trouve un *a* bref.

59 Autre nom du dieu Indra.

1 Voyez la deuxième lecture où il a déjà été question de Prithou.

2 Vêsravana, c'est à dire le fils de Visravas, est Couvera, le dieu des richesses. Est-ce à cause de l'opulence qui accompagne ordinairement les rois que le poète les met ici sous l'inspection de Couvera ? Au reste, il y a dans cette lecture des inexactitudes et des répétitions que nous révélerons.

3 Vâsava signifie *fils de Vasou*: c'est ordinairement un des noms d'Indra, considéré ici comme le maître des vents (marouts), *auxquels on donne cependant, un peu plus bas, le dieu Vâyou pour souverain*.

4 *Vrichabhadhwadja* est une épithète de Siva, lequel a pour monture un taureau, et pour symbole le même animal peint sur son drapeau: le nom de Siva revient encore plus bas.

5 Tour à l'heure on a dit que Prahârâda était le chef des Dêtyas et des Dânavas.

6 Les Pitris sont les mânes, les âmes des ancêtres déifiés, qui, dit-on, habitent la lune. Yama, leur prince, est en général le dieu des morts.

7 Une Mâtri est considérée comme l'énergie personnifiée d'un dieu, ou comme sa femme. On en compte huit: quelques auteurs n'en reconnaissent que sept, d'autres en admettent jusqu'à seize. On les

Yakchas, des Râkchasas, des êtres terrestres⁹, des mauvais génies de toute espèce et des Pisâtchas¹⁰; Himavân¹¹, des montagnes; Sâgara¹², des fleuves; Vâyou, fort et vigoureux, des odeurs, des vents, des êtres sans corps, doués du son, et vivant dans l'éther. Le chef des Gandharvas fut Tchitraratha; Sécha, celui des dragons; Vâsouki, des serpents; Takchaca, de tous les reptiles; Êrâvata, des éléphants; Outchtchêhsravas, des chevaux; Garouda, des oiseaux; le tigre (sârdoûla), des quadrupèdes des bois (mrîga); le taureau, des vaches¹³; le plakcha¹⁴, des arbres; Pardjanya, des mers et des fleuves, des nuages, de la pluie et des Âdityas¹⁵; Câmadéva¹⁶, des divers choeurs d'Apsarâs, et Samvatsara¹⁷, des saisons, des journées, des demi-mois, des jours lunaires, des époques mensuelles appelées parwan¹⁸, des minutes, des secondes, des deux portions de la route céleste¹⁹, et de l'yoga²⁰ astronomique. Le grand maître du monde, l'aïeul de la nature, après cette consécration royale et la distribution de ces divers empires, établit encore, ô fils de Bharata, des gardiens particuliers pour chaque région céleste (dis)²¹: il donna la garde de l'orient à Soudhanwan, fils du patriarche Vêrâdja; celle du midi au généreux Sankhapada, fils du patriarche Cardama; celle de l'occident au grand Kétoumân, vénérable fils de Radjas; enfin celle du nord au fils du Pradjâpati Pardjanya, à l'invincible Hiranyaroman. C'est à eux qu'est confiée la charge de veiller sur cette terre, couverte de villes, et divisée en sept continents (dwîpa): chacun d'eux est au poste que je viens d'indiquer. Ces princes furent réunis pour le sacrifice royal (râdjasoûya), où Prithou fut sacré roi des rois, selon le mode indiqué par les Vèdes. Quand le brillant Manwantara de Tchâkchoucha

23

honore comme les Pitris, en leur présentant les restes des offrandes, la face tournée vers le sud. Le Dêvî-mahâtmya les représente avec un costume; des chars et des armes.

⁸ Actes de mortification, comme le jeûne, la continence, la patience à souffrir le chaud et le froid: en général, c'est la pratique des devoirs d'un état considéré comme religieux.

⁹ Ce mot pourrait signifier aussi *prince* पार्थिव.

¹⁰ Ce sont les *Bhoûtas* dont nous avons parlé dans la lecture précédente, note 4.

¹¹ Le mont Imaüs ou Emodus.

¹² C'est le nom qu'on donne à la mer, en mémoire du roi Sagara.

¹³ Tout à l'heure, c'était Siva: c'est que Siva peut être confondu avec le taureau, son symbole.

¹⁴ C'est un des noms qu'on donne au *ficus religiosus*.

¹⁵ Les Âdityas, plus haut, ont pour prince Vichnou.

¹⁶ Câmadéva est le dieu de l'amour.

¹⁷ Samvatsara est l'année, ainsi personnifiée.

¹⁸ *Parwan* est le nom que l'on donne à certaines époques du mois, comme par exemple à la pleine lune, au changement de lune; c'est encore par ce nom que l'on désigne le 6e, le 8e et le 10e jour de chaque mois, dans lesquels on célèbre des fêtes appelées aussi parwan.

¹⁹ On nomme *ayana* les deux parties de l'écliptique, l'une au nord, l'autre au midi de l'équateur

²⁰ Un yoga est la vingt-septième partie des trois cent soixante degrés d'un grand cercle mesuré sur l'écliptique, et servant à calculer les longitudes du soleil et de la lune. Chaque yoga a un nom particulier. Les astronomes distinguent encore de ces yogas vingt-huit autres yogas différemment nommés, et qui correspondent aux vingt-huit Nakchatras, mais en variant selon le jour de la semaine. (Dictionnaire de Wilson.)

²¹ On appelle *dis* chacun des points cardinaux, lesquels sont au nombre de dix, y compris le zénith et le nadir. Ici le poète n'en désigne que quatre. Les régents des huit points sont ailleurs différemment nommés: Couvéra est au nord, Indra à l'est, Yama au midi, et Varouna à l'ouest. Pour les points intermédiaires, ce sont Agni, Vâyou, Nêrrita et Îsâna. Dans la représentation du pied de Bouddha, que je regarde comme un zodiaque (Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain, t. III, p. 57), je vois aux quatre coins quatre personnages qui pourraient bien être les quatre régents ici mentionnés.

fut terminé, alors commença à régner sur la terre le Manou, fils de Vivaswân: c'est son histoire, ô prince, que je te raconterai, si tu as le désir de l'entendre. Mais j'ai cru devoir te parler de cette solennelle inauguration des rois, que célèbrent les Pourânas, inauguration sainte et glorieuse, dont le récit procure le bonheur, une longue vie et la possession du ciel. Djanamédjaya dit:

Vêsampâyana, donne-moi quelques détails auparavant sur la naissance de Prithou: dis-moi comment la terre devint une vache nourricière pour ce prince magnanime, pour les Pitris, les Dévas et les Richis, pour les Dêtyas, les serpents, les Yakchas, les arbres, les montagnes, les Pisâtchas, les Gandharvas, les Brahmanes, et même les Râkchasas qui peuvent avoir de la piété. Explique-moi la différence du vase qu'ils emploient, du veau^[22] qu'ils sèvrent, du lait qu'ils sont appelés à boire. Mais avant tout, ô mon vertueux ami, raconte-moi comment autrefois les Maharchis irrités battirent les humeurs du bras de Véna.

Vêsampâyana reprit:

Eh bien, je vais te dire la naissance de Prithou, fils de Véna. O Djanamédjaya! purifié par la pénitence, écoute ce récit avec attention et piété. Il ne saurait être confié à l'homme d'une âme impure et basse, d'un esprit orgueilleux et impénitent, qui, négligeant de se préparer, détruit lui-même le fruit de son oeuvre. Je te raconterai en toute vérité un secret que les Richis ont jadis révélé: c'est une histoire dont parlent les Vèdes, et qui donne le ciel, la gloire, de longs jours et du bonheur. Quiconque se fait raconter cette naissance de Prithou, fils de Véna, après avoir rendu aux Brahmanes l'hommage qui leur est dû, n'aura jamais à se repentir de ses oeuvres, ni même de ses omissions.

CINQUIÈME LECTURE. HISTOIRE DE PRITHOU: SA NAISSANCE.

Vêsampâyana dit:

Dans la famille d'Atri, naquit le patriarche Anga, fidèle observateur des lois et semblable à son aïeul. Il eut pour fils Véna, qui ne marcha point sur ses traces: la mère de Véna était Sounîthâ, fille de Mrityou¹, autrement appelé Câla. Ainsi par sa mère petit-fils d'un être nuisible et redoutable, ce prince abandonna les règles du devoir, et n'eut de goût que pour le mal. Il suivit une route qui l'éloignait de la vertu, et transgressant les lois des Vèdes, il ne se plut que dans l'impiété. Du temps de ce patriarche, les mortels ne faisaient point la sainte prière, ou l'exclamation pieuse qui accompagne les libations (vachat)²; les dieux n'étaient point invités dans les sacrifices à boire le soma³. Sous peine de mort, le tyran avait défendu toute espèce de culte et d'offrande. C'est ainsi, ô fils de Courou, que ce prince, sans honte, sans retenue, usurpait les honneurs divins: les Maharchis, ayant à leur tête Casyapa, vinrent lui faire des remontrances. «C'est à nous, dirent ils, qu'il a été donné de présider encore au culte pendant de nombreuses années: c'est par nous seuls que le sacrifice peut être efficace. O Véna, n'oublie point les règles de la justice: ta conduite n'est pas celle des sages. Oui sans doute, tu appartiens à la famille d'Atri; mais tu dois te dire à toi-même: mon devoir est de régner sur mes sujets.» Ainsi parlèrent les Maharchis. Véna, ignorant et insensé, leur répondit en riant: «Quel autre que moi a créé la loi? quel autre a le droit de se faire écouter? Quel autre est pareil à moi sur la terre pour l'instruction, la force,

²² Le veau est l'être qui par sa naissance a droit au premier lait de la vache. Voyez plus bas la sixième lecture, où sera expliquée cette allégorie de la vache, dont le lait sert aux différentes créatures, suivant leur rang et leurs mérites.

¹ Mrityou ou Câla est la Mort personnifiée; il était fils d'Adharma (l'Impiété).

² C'est le mot que l'on prononce en jetant dans le feu du sacrifice le beurre fondu. Dans les sacrifices offerts aux mânes, c'est le mot *swadhâ* qui est employé.

³ Du jus de *Asclepias acida* on forme un breuvage que l'on offre dans les sacrifices, et dont boit ensuite le sacrificateur. Ce breuvage porte le nom de *soma*.

la pénitence, la vertu? Aveugles, insensés que vous êtes, vous ne voyez donc pas que je suis au-dessus de tous les êtres, au-dessus de toutes les lois? Si je voulais brûler la terre, ou l'inonder, ou bien bouleverser la nature, qui pourrait y trouver à redire?»

Voyant qu'ils ne pouvaient éclairer l'esprit de Véna ni guérir son orgueil, les Maharchis se mirent en colère. Ce fut alors que malgré sa force l'impie commença à trembler. Dans leur sainte indignation, ils le saisissent, et battent les humeurs⁴ de sa jambe gauche. De la jambe du roi ainsi remuée naquit un homme petit, trapu et noir. Tout effrayé, il se tenait debout, dans la posture du respect⁵. Atri, qui le voyait trembler, lui dit: C'est lui qui fut le père de la race des Nichâdas⁶. Mais comme il était né sous l'influence de l'impiété de Véna, ses enfants furent pécheurs. O Djanamédjaya, sache que d'autres peuples habitant le Vindhya⁷, tels que les Touchâras⁸ et les Toumbouras, barbares sans loi et sans religion, sont ainsi descendus de l'impie Véna.

Cependant les Maharchis, toujours irrités, prirent son bras droit et l'agitèrent, comme on agite l'arani⁹. Pareil à une flamme brillante, Prithou en sortit: son corps resplendissait comme un feu éblouissant. Il avait à sa main l'arc divin et retentissant qu'on appelle Adjagava¹⁰, sur ses épaules des flèches sacrées, et autour de son corps une armure étincelante. Il venait de naître, et déjà tous les mortels, ivres de joie, accouraient en foule auprès de lui. Son père fut transporté dans le séjour des dieux, ô noble rejeton de Courou: il dut à la piété de son généreux fils d'être sauvé de l'enfer destiné aux hommes morts sans enfants¹¹. Le moment du baptême royal de Prithou était venu: de tous côtés arrivèrent auprès de lui les dieux des mers, des fleuves et des eaux, chargés de pierres précieuses

⁴ Le lecteur a déjà vu que ce conte est une allégorie, non pas astronomique, mais historique. Qu'est-ce que le pied gauche, ou la main droite de Véna ? Ne serait-ce pas une partie de son royaume ? Le côté droit, en sanscrit, est le midi. Véna, prince orgueilleux et impie, veut régner sans les Brahmanes, qui se vengent de lui en soulevant les diverses contrées de son empire, et finissent par lui donner un successeur. Le mot sanscrit qui signifie *battre* exprime l'opération par laquelle on fait le beurre. Rien de plus commun chez les Indiens que ces images où figurent et le lait et le beurre. La Terre est une vache dont tous les êtres boivent le lait. Sous la forme de Lakchmî, elle est sortie, comme une espèce de beurre, de la mer barattée par les dieux. Ici les Maharchis se livrent à une opération pareille: c'est un baratterment.

⁵ Cette posture est appelée *andjali*. Elle consiste à se placer devant une personne, la tête un peu inclinée, et les main rapprochées l'une de l'autre avec les paumes en dessus qui forment une espèce de creux. Cette posture me semble indiquée dans le VIII^e livre de l'Énéide:

*Surgit, et atherei spectans orientia solis
Lamina, ritè cavis undam de flamine palmis
Sustulit.*

⁶ Encore une de ces étymologies forcées pour rendre compte des mots: c'est une manie chez les poètes indiens. Un Nichâda est un homme qui n'a point de caste; c'est, par exemple, le fils d'un Brahmane et d'une Soûdrâ.

⁷ Le Vindhya ou Bindh est la chaîne de montagnes qui sépare l'Indoustan du Décan.

⁸ *Touchdra* veut dire *froid, glace*. On désigne sans doute par ce mot les peuples sauvages qui habitent le sommet des montagnes glacées.

⁹ L'*arani* est l'instrument avec lequel les Brahmanes allument le feu du sacrifice. On fait avec le bois de *samî* une pièce cubique de cinq pouces de diamètre, ayant une petite ouverture dans la partie supérieure, où l'on introduit un morceau d'*aswattha* que tirent deux personnes, chacune de son côté: la friction produit du feu.

¹⁰ C'est le nom de l'arc de Siva.

¹¹ Le Padma-pourâna donne des détails sur la vie de Véna. On y lit qu'il avait embrassé la foi de Djina. Les Richis avaient réussi à le convertir, et il avait fait pénitence. Après avoir abdiqué en faveur de son fils Prithou, il s'était retiré au paradis de Vichnou. Les hommes sans enfants allaient dans un enfer appelé पुन्नरक Voyez Wilson, au mot पुन्न.

pour les lui présenter. Brahmâ lui-même avec les dieux, les enfants¹² d'Angiras, tous les êtres animés et inanimés s'assemblèrent pour assister au sacre d'un prince vertueux, environné de gloire et de puissance, et élevé au rang suprême pour le bonheur de la terre. Les cérémonies solennelles furent accomplies, suivant le rite sacré, par de savants Brahmanes, et Prithou, fils de Véna, fut reconnu roi des rois.

Alors les mortels opprimés par son père éprouvèrent sa bienveillance; et les vertus d'un prince chéri semblaient accroître une population heureuse de naître sous lui. Quand il devait aller sur la mer, les flots s'arrêtaient calmes et tranquilles; les montagnes s'ouvraient pour lui faire un passage. Son drapeau était partout respecté. La terre, d'elle-même et sans travail, produisait à volonté des fruits toujours mûrs; les vaches donnaient sans cesse leur lait à qui voulait les traire, et le miel se formait dans la coupe du lotus. Ce fut dans ce temps, qu'au moment d'un sacrifice brillant en l'honneur de Brahmâ, au jour appelé sôtya, naquit de Soûtî le sage Soûta¹³. Ce fut encore au moment de ce grand sacrifice que vint au monde le docte Mâgadha. Les Richis les chargèrent de célébrer les louanges de Prithou. Soûta et Mâgadha répondirent alors aux Richis: «Eh bien, dirent les Richis, chantez le noble Prithou, pour les actions qui doivent le distinguer un jour. Dites ce qu'un roi doit être: ami de la vérité, toujours égal, équitable, plein d'honneur, affable, patient, fort, puissant contre les méchants, instruit dans les lois, reconnaissant, clément, aimable en ses discours, respectable, religieux, savant dans la science sacrée, doux, calme, agréable et habile à terminer les procès.»

C'est depuis cette époque, ô Djanamédjaya, que les poètes et les chantres savants, nommés Soûtas et Mâgadhas, ont, dans les réunions solennelles, relevé par leurs éloges la gloire et le bonheur des grands.

Ils avaient chanté Prithou, et ce prince, pour récompense, donna¹⁴.

Les Maharchis dirent aux mortels heureux de le voir: Alors ceux-ci vinrent trouver le fils de Véna: Prithou, ainsi pressé par les mortels qui l'entourent, tâche de condescendre à leurs désirs. Il prend son arc et ses flèches, et violente la Terre. Celle-ci effrayée fuit devant le fils de Véna, et se change en vache¹⁵. Prithou, l'arc à la main, poursuit la fugitive qui, poussée par sa crainte, parcourt tous ces mondes, où règnent Brahmâ et les autres dieux¹⁶. Mais toujours elle aperçoit le fils de Véna, tenant son arc tendu, et la menaçant de ses flèches aiguës et brillantes: elle aperçoit Prithou, puissant par sa piété, magnanime et

¹² Nous avons vu, lect. III, que les Ritchas étaient filles d'Angiras. Celui-ci eut d'autres enfants; car Vrihaspati, le précepteur des dieux, est son fils. Je fais cette remarque, parce que le nom patronymique, employé ici dans le texte, est masculin, quoique Ritchas soit du féminin.

¹³ On donne le nom de Soûta et de Mâgadha à ces poètes qui célébraient les louanges des princes, à ces panégyristes, souvent improvisateurs, que les rois avaient à leur solde. Ces bardes ou ménestrels exerçaient même une espèce de fonction, chantaient les vertus de leur patron, sa généalogie et les exploits de ses ancêtres; ils l'accompagnaient à l'armée, et par leurs accents ils animaient le courage des soldats. Il ne faut pas confondre ces Soûtas et ces Mâgadhas avec ceux dont parlent les Lois de Manou, lect. X, et qui appartiennent par leur naissance aux classes mêlées, chargés, les premiers de conduire les chars des combattants et de soigner les chevaux, les autres de voyager pour le commerce

¹⁴ Le Mâgadha est devenu aussi célèbre par ses princes que par ses poètes. Ces derniers ont porté le nom général de Mâgadha.

¹⁵ Le lecteur pourra comparer cette fable avec celle de la vache Io. Dans les Lois de Manou, lect. IX, sl. 44, il est dit que l'histoire de Prithivî, la terre, est une allégorie.

¹⁶ Ces mots désignent sans doute les diverses régions du globe, d'après leur position géographique; car le monde de Brahmâ est situé vers le pôle. La Terre changée en vache me semble indiquer la vie pastorale des anciens. Prithou voulut y ajouter l'agriculture, et il éprouva d'abord de la résistance. Je suppose qu'il fut, dans le commencement, obligé d'employer pour cela la violence. C'est là tourmenter, d'après le langage poétique, la terre qu'il doit protéger, et qui bientôt, sous sa tutelle pacifique, deviendra féconde par le bienfait de l'agriculture.

redoutable pour les dieux eux-mêmes. Ne trouvant aucun protecteur, elle s'approche enfin de lui. Elle, que les trois mondes doivent révéler, elle est devant lui dans une attitude respectueuse. Elle lui dit: «Non, tu ne voudras point te déshonorer par la mort d'une femme... Et cependant, sans moi, comment pourrais-tu faire vivre les mortels? C'est moi qui soutiens tous les hommes, de moi dépend la vie du monde. O roi, avec moi mourraient tous les êtres. Si tu veux le bien de tes sujets, tu ne dois pas vouloir ma mort. O toi, qui es mon protecteur, daigne écouter ma voix. On prépare par la réflexion le succès d'un projet. Réfléchis donc aux moyens d'assurer la subsistance des mortels. Ce n'est pas en me détruisant, ô roi, que tu peux remplir ce dessein. On a dit qu'il faut respecter la vie des femmes: ce n'est point à l'égard d'un être d'une condition inférieure^[17], ô prince, que tu peux oublier les règles du devoir.» Le sage monarque, en entendant ces discours, sentit fléchir son courroux: et lui, que l'amour du devoir animait, il répondit à la Terre.

SIXIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE PRITHOU: LA TERRE NOURRICE DE TOUS LES ÊTRES.

Prithou dit:

Celui qui pour l'intérêt d'une seule personne, de lui-même ou d'un autre, donne la mort à plusieurs êtres animés, ou même à un seul, commet un péché. Mais quand cette mort a pour motif l'intérêt du grand nombre, alors, ô ma chère, il n'y a point de faute, il n'y en a pas même l'apparence. Mais surtout, si la mort d'un méchant doit faire le bonheur de la multitude, c'est dans cette circonstance que l'homicide est une action pieuse. «Oui, je te frapperai, ô Terre, pour le bien des mortels, si tu refuses d'écouter mes avis. Je veux le bonheur des hommes: c'est en vain que tu détournes la tête, et que tu t'obstines à désobéir à mes ordres. J'emploierai le fer contre toi; ce sera pour moi une gloire, et je saurai suffire à la nourriture des mortels. Soumets-toi plutôt à ce que je demande, ô toi qui connais les règles du devoir. Fournis à la subsistance de tous les êtres: car tu le peux. Deviens ma fille¹; alors je retiendrai cette flèche redoutable, prête à te percer.»

La Terre répondit:

O prince, je remplirai toutes tes volontés, je le promets. C'est par la réflexion qu'on prépare le succès d'un projet. Réfléchis donc au moyen d'assurer la subsistance des mortels. Voistu ce veau² que je nourris? il faut m'en séparer, et niveler partout le sol terrestre, en sorte que mon lait, ô sage monarque, s'épanche également de tous côtés.»

Vêsampâyana continue:

¹⁷ On voit dans le Bhagavad-gîtâ, lect. IX et ailleurs, comment les hommes sont récompensés, après cette vie, suivant leurs oeuvres, en montant ou en descendant dans l'échelle des êtres. Ceux d'une caste inférieure peuvent espérer, après avoir rempli les devoirs de leur condition, de passer dans une caste plus relevée. L'état de la femme est regardé comme une dégradation, ce qu'indique le mot *तिर्य्यग्योनिः*: employé dans ce passage, et qui traduit littéralement, signifie *un être qui est entré dans une matrice rétrograde*.

¹ Ici la Terre est considérée comme la fille de Prithou: ailleurs elle est sa femme. Prithou lui-même est regardé comme une incarnation de Vichnou, dont la femme Lakshmî s'incarne aussi pour suivre son mari sur la terre. Le lecteur doit s'habituer à cette idée: devenir fils ou fille d'un personnage, c'est prendre un nom qui est dérivé du sien. Ainsi la terre est appelée *Prithivî* du nom de Prithou

² Voyez l'Oupnêk'hat, t. I, p. 272. On y parle de cette allégorie appliquée au Vède. On y dit: *Ipsum hoc cor vitulum lac cormedentem ejus irnaginari oportet*. Il me semble qu'il faut entendre ici par le mot veau celui qui a droit au premier lait de la vache, celui qui est le chef dans chaque ordre, et qui a été nourri comme par privilège. Car le veau est l'enfant chéri, l'enfant de prédilection. Le Manou Swâyambhouva est le chef du premier Manwantara, que la terre a nourri jusqu'à présent, et qu'elle quitte pour donner son lait à tous les hommes.

Alors le fils de Véna, de la pointe de son arc, aplanit mille et mille montagnes, qui semblent s'étendre à sa voix. La Terre se découvre de toutes parts. Pendant les Manwantaras précédents, elle était inégale et, de sa nature, hérissée d'immenses aspérités. Tel fut son état sous le règne du Manou Tchâkchoucha. Lors de ces premières créations³, la Terre raboteuse et rude n'était point partagée en villes ou en bourgs. Point de moisson, point de soin des troupeaux, point de labourage, point de commerce; mais aussi point de fourberie, de cupidité, d'envie. C'est aux approches du Manwantara de Vêvaswata que le fils de Véna opéra ce grand changement. Partout où la terre s'aplanissait, les hommes venaient y établir leurs demeures. Quand ils ne se nourrissaient que de fruits et de racines, leur vie, dit-on, était extrêmement malheureuse. Mais dès l'instant que Prithou eut sevré le veau de la Terre, qui est le Manou Swâyambhouva, ô prince, de sa propre main il se mit à la traire. Alors parurent des moissons de toute espèce, grâce à la prévoyance du fils de Véna; c'est à lui que les mortels d'aujourd'hui doivent aussi leur nourriture.

Les Richis vinrent ensuite pour boire le lait de la Terre. Leur veau fut Soma: le brillant Vrihaspati, fils d'Angiras, fut chargé de traire la vache. Le vase de ces Richis⁴, c'étaient les chants sacrés (tchhandas); leur lait, c'était la pénitence, et la science éternelle de Brahma.

Les divers ordres de Dévas se présentèrent avec Indra à leur tête: c'est lui qui fut leur veau; leur vase est d'or⁵, et Savitri presse pour eux la mamelle de la vache, d'où sort un lait qui leur donne la force.

La Terre est aussi la nourrice des Pitris, dont le vase est d'argent⁶, et dont le lait est la swadhâ. Le brûlant Yama, fils de Vivaswân, est leur veau; et Câla, qui donne la mort, Câla, qui sait le compte des humains, a la fonction de traire la vache pour eux.

Les serpents, dont le veau est Takchaca, et dont le vase est une gourde, tirent aussi le lait de la Terre, et ce lait pour eux est du poison. O fils de Bharata, c'est Êrâvata, ou le fier Dhritarâchtra⁷, qui doit, pour ces êtres redoutables, immenses, vigoureux, traire le lait qui est leur nourriture, leur espoir, leur force, leur ressource.

Les Asouras, dans un vase de fer, reçoivent également le lait de la Terre, qui pour eux est la magie⁸, funeste à leurs ennemis. Virochana, fils de Prahrâda, est leur veau; et, pour traire le lait, ils ont le Dêtya Madhou, ou Dwimoûrddhan, leur prêtre. C'est sur la magie que les Asouras fondent leur puissance: c'est là leur science particulière; c'est par là qu'ils excellent.

O grand roi, dans un vase de terre non cuite⁹, les pieux Yakchas prennent le lait de la Terre; et ce lait pour eux, c'est le pouvoir d'être invisibles et immortels. Leur veau est

³ Le poète semble indiquer par ce passage que ces créations diverses ne sont que des changements amenés par la civilisation.

⁴ Le vase désigne la qualité particulière qui distingue chaque ordre, le titre auquel la Terre lui accorde sa nourriture. Les Richis s'occupent des sacrifices qui sont accompagnés de chants,

⁵ On se rappelle qu'Indra, roi des Dévas, est un Âditya ou une forme du soleil, ainsi que Savitri: il n'est pas étonnant que le vase des Dévas soit d'or.

⁶ Les Pitris habitent la lune: ce qui explique pour quelle raison leur vase est d'argent. Nous avons déjà vu qu'on appelle swadhâ la nourriture offerte aux mânes dans les sacrifices.

⁷ Ici, comme dans les deux paragraphes suivants, le texte semble désigner deux personnes pour l'emploi de celui qui traie la vache. Mais peut-être les mots que j'ai pris pour des noms propres ne sont-ils que des épithètes.

⁸ Les Asouras sont renommés dans les poèmes sanscrits pour leur habileté dans les arts magiques. De là vient que quelques personnes, qui ne voient que les mots, ont cru retrouver les Assyriens dans les Asouras, se rappelant que les Chaldéens, peuple de l'Assyrie, étaient fameux sous ce rapport.

⁹ आमपात्र, *âmapâtra*.

Vêsravana; celui qui tire pour eux le lait est Radjatanâbha¹⁰, père de Manivara, ou Trisîrcha, fils d'Yakcha, grand par sa force, grand par sa pénitence. C'est ce lait qui les soutient; c'est cette prérogative qui fait leur mérite.

Les Râkchasas et les Pisâtchas s'approchent ensuite pour traire la Terre. Leur vase est un crâne: ce sont des débris de cadavres qui font leur nourriture. Leur veau est Soumâlin, ô fils de Courou; le sang est leur lait, que Radjatanâbha est chargé de traire; et c'est de ce lait que se nourrissent les Râkchasas, les Yakchas, pareils aux immortels, les Pisâtchas, et tous les Bhoûtas.

Les Gandharvas et les Apsarâs font couler le lait de la Terre dans une coupe de lotus; à l'entour s'exhalent de suaves parfums. Leur veau est Tchitraratha; et celui qui tire pour eux le lait, c'est Souroutchi, prince puissant, courageux parmi les Gandharvas, et pareil au soleil.

Les montagnes aussi prennent le lait de la Terre. Leur vase est le rocher même dont elles sont formées, et dans ce vase sont les plus belles plantes et les pierres les plus précieuses. Leur veau est l'Himâlâya; c'est le grand Mérou¹¹ qui doit traire le lait.

Enfin la Terre donne son lait aux arbres et aux plantes, dont la coupe est de palâsa¹² et renferme l'heureuse qualité qu'ils ont de repousser après avoir été coupés ou brûlés. Le Sâla¹³, couvert de fleurs, est chargé de traire le lait, et c'est le Plakcha¹⁴ qui est leur veau.

Ainsi la Terre qui contient et produit tout, la Terre, source de toute pureté, est le siège et la matrice de tous les êtres animés et inanimés. Donnant à chacun, selon ses besoins, un lait nourricier, elle se nourrit elle même aussi de ce lait, et produit de son sein toute espèce de moisson. Elle fut de tous côtés bornée par la mer, et, reçut le nom de Médinî, quand elle fut engraisée de la moelle (médas) de Madhou et de Kêtabha. Ce nom est connu de ceux qui étudient les livres sacrés. Mais quand elle consentit à devenir fille de Prithou, on lui donna le nom de Prithivî. C'est ce prince qui la divisa; c'est par lui qu'elle fut purifiée, et qu'elle se couvrit de fruits; c'est de lui qu'elle reçut son bonheur et sa couronne de villes et de cités.

O le meilleur des rois, tel fut le grand Prithou; sans contredit il mérite les hommages et le respect de tous les êtres divers. Les Brahmanes eux-mêmes, instruits dans les Vèdes et les Vedângas¹⁵, les Brahmanes, si bien partagés dans la création, doivent honorer Prithou, source éternelle de la science divine. Les princes de la terre, élevés au-dessus des autres mortels et avides de domination, doivent honorer Prithou, roi des rois, auguste fils de Véna. Les guerriers invincibles, qui désirent la victoire dans les combats, doivent aussi honorer Prithou qui fut le premier roi guerrier. Celui qui marche au combat en célébrant le nom du roi Prithou, traverse heureusement les champs de bataille les plus terribles et s'y couvre de gloire. Les Vêsyas riches et opulents, occupés de leurs affaires, doivent également honorer l'illustre Prithou, qui assura jadis la subsistance des hommes. Les Soûdras eux-mêmes, purifiés par la dévotion, les Soûdras, serviteurs des trois autres castes, doivent honorer le noble Prithou, qui établit l'ordre sur la terre.

Je viens de te dire en détail quels sont les veaux de la vache divine, quels sont ceux qui sont chargés de la traire, dans quels vases son lait est reçu. Quel récit veux-tu maintenant que je te fasse?

¹⁰ Ce mot va se reproduire dans le paragraphe suivant, ainsi que le mot *Yakchas*: ce qui est un grand défaut d'exactitude, que le traducteur est obligé de reproduire.

¹¹ Montagne fabuleuse que les Indiens placent dans la grande Tartarie,

¹² C'est le *butea frondosa*.

¹³ Le sala est le *shorea robusta* (sâl tree).

¹⁴ C'est le *ficus religiosa*. Voyez lect. précéd.

¹⁵ Les Vedângas signifient *membres des Vèdes*; on appelle ainsi certains livres destinés à l'explication des Vèdes, et nécessaires pour en compléter la connaissance. On comptait six Vedângas: le Sikchâ, éléments du langage; le Calpa, livre des rites; le Vyâcarana, grammaire; le Tchhandas, prosodie; le Djyotis, astronomie; le Niroucti, explication des mots et des phrases difficiles qui peuvent se rencontrer dans l'interprétation des Vèdes.

SEPTIÈME LECTURE. DESCRIPTION DES RÈGNES DES MANOUS.

Djanamédjaya dit:

Saint pénitent, donne-moi des détails sur tous les Manwantaras¹, et sur l'époque de leur première création. Combien y a-t-il de Manous? Combien de temps dure un Manwantara? Voilà des choses, ô pieux Brahmane, que je désire apprendre de toi.

Vêsampâyana répondit:

O fils de Courou, pour te donner sur les Manwantaras les détails que tu demandes, il faudrait un récit qui durerait cent ans: encore ne suffirait-il point. Je vais seulement t'en instruire d'une manière sommaire.

Il y a quatorze Manous, passés, présents et futurs: on les nomme Swâyambhouva, Swârotchicha, Outtama, Tâmasa, Rêvata, Tchâkchoucha, Vêvaswata, le présent Manou, Sâvarna, Bhôtya, Rôtchya², et les quatre Mérôsâvarnas. Tels sont les Manous eux-mêmes: voici maintenant les noms de leurs enfants, des Richis et des dieux qui les accompagnent.

Marîtchi, le divin Atri, Angiras, Poulaha, Cratou, Poulastya, Vasichtha, ces sept fils de Brahmâ, qui, fixés dans la région du nord, sont appelés Saptarchis, et les Yâmas, voilà les Richis et les dieux du Manwantara de Swâyambhouva. Ce dernier eut dix fils, forts et puissants: Agnîdhra, Agnibâhou, Médhâ, Médhâtithi, Vasou, Djyotichmân, Dyoutimân, Havya, Savana et Satra. Ce fut là le premier Manwantara.

Ôrwa, le fils de Vasichtha, Stamba, Casyapa, Prâna, Vrihaspati, le pénitent Atri et Tchyavana, ce sont là les saints Maharchis, qui, selon Vâyou³, existèrent sous le règne de Swârotchicha: les dieux de ce Manwantara furent les Touchitas. Havirdha, Soucriti, Djyotis, Âpa, Moûrtti, Ayas, Prathita, Nabhasya, Nabha, Oûrdja, tels furent les nobles enfants de Swârotchicha, renommés pour leur valeur et leur puissance. Ainsi se compose le second Manwantara.

Dans le troisième Manwantara parurent, comme Saptarchis, les fils de Vasichtha, de son nom appelés Vâsichthas⁴, les fils d'Hiranyagarbha, et les illustres enfants d'Oûrdja⁵. Le Manou Outtama eut dix enfants, remplis de grâces et d'agréments: Icha, Oûrdja,

¹ Un Manwantara est la quatorzième partie d'un Calpa, grande division astronomique, sur laquelle le savant Bentley a fait un mémoire intéressant que l'on peut voir dans les Recherches asiatiques, t. VIII. Voyez aussi le *Quarterly oriental Magazine*, n. X, Avril - Juin 1826. Bentley distingue le Manwantara poétique ou Pûranique, et le Manwantara astronomique. Il paraît que le premier est une division du temps d'après la révolution de Saturne ou de Jupiter: l'autre est une invention de l'astronome Maya, qui le fait commencer au temps où toutes les planètes étaient en conjonction dans le Bélier. On les a confondus; ce qui a donné de la chronologie indienne, assise sur de pareilles bases, une assez mauvaise opinion. En tout cas, ce chapitre est de la plus grande importance: car, si l'on parvient jamais à restituer la sphère indienne, tous les noms cités ici trouveront leur place. L'inexactitude des manuscrits m'a donné un peu de peine; j'avais à cœur de mettre de l'ordre dans cette matière. Il y avait trois points qu'il était nécessaire de déterminer: le nom des Richis, appelés Saptarchis; la distinction des dieux régents de chaque Manwantara; et enfin la mention des enfants de chaque Manou. J'indiquerai au lecteur les endroits sur lesquels j'ai pu conserver quelques doutes. Quelle fonction remplissait chacun de ces personnages? A quel besoin astronomique répondait-il? Je ne saurais le dire: je rassemble des matériaux pour les savants, et ma seule ambition est de les donner exacts. *Fungor vice cotis... exsors ipse secandi.*

² Ce n'est pas l'ordre dans lequel les Manous doivent être présentés: Bhôtya et Rôtchya sont les derniers, comme on le verra plus bas. Je remarque que Manéthon compte quatorze dynasties chez les Égyptiens. Mais les lois de Manou ne parlent que de sept Manous.

³ Je crois que par ce mot on désigne le Vâyou-pourâna. On le verra souvent cité ainsi.

⁴ Nous avons déjà vu que la manière d'exprimer grammaticalement la descendance consiste à allonger la voyelle de la première syllabe du mot. Vâsichtha est le descendant de Vasichtha.

⁵ Le texte ne cite point le nom de ces personnages.

Taroûrdja, Madhou, Mâdhava, Soutchi, Soucra, Saha, Nabhasya et Nabha. Les dieux attachés à ce Manwantara se nomment les Bhânous.

Les Pourânas donnent pour Saptarchis au règne de Tâmasa le quatrième Manou, Câvya, Prithou, Agni, Djahnou, Dhâtri, Capîvân et Acapîvân. Les dieux de cet âge furent les Satyas. Tâmasa eut aussi dix fils, Dyouti, Tapasya, Soutapas, Tapomoûla, Tapodhana, Taporati, Acalmâcha, Tanwin, Dhanwin et Parantapa. C'est Vâyou qui a raconté l'histoire de ces personnages, lesquels ont illustré le quatrième Manwantara. Védabâhou⁶, Yadoudhra, le Mouni Védasiras, Hiranyaroman, Pardjanya, Oûrddhwabâhou, fils de Soma, et Satyanétra, fils d'Atri, voilà les sept Richis du cinquième Manwantara, dont les dieux furent les Pracritis, dépourvus de colère et de passion, (avec Pâriplava et Rêbhya)⁷. Les fils du Manou Rêvata furent Dhritimân, Avyaya, Youcta, Tatwadarsin, Niroutsaca, Âranya, Pracâsa, Nirmoha, Satyavân et Cavi.

Pour le sixième Manwantara, les sept Richis sont Bhrigou, Nabha, Vivaswân, Soudhâman, Viradjas, Atinâman et Sahichnou; les dieux qui président à cet âge sont les cinq ordres de Dévas, nommés les Âdyas, les Ribhous, les Prithoucas, les Divôcasas et les Lékhas⁸, ainsi que les grands Maharchis, nés d'Angiras. O grand roi, ce Manou, qui était Tchâkchoucha, eut dix fils, tels qu'Oûrou et les autres, qui du nom de leur mère Nadwalâ, sont appelés Nâdwaléyas.

Il eut pour successeur Vêvaswata⁹, dont les sept Richis sont Atri, le divin Vasichtha, le grand Casyapa, Gotama, Bharadhwadja, Viswâmitra, et Djamadagni, fils vénérable de l'illustre Ritchîca. Ce Manwantara a pour dieux les Sâdhyas, les Viswas, les Roudras, les Vasous, les Marouts, les Âdityas et les deux Aswins. Des dix enfants du Manou Vêvaswata, le plus célèbre est Ikchwâcou.

Ces Maharchis, brillants de gloire, dont je viens de te dire les noms, ont eu des fils et des petits-fils, qui sont les régents de toutes les contrées du ciel. Dans chaque Manwantara, ils apparaissent pour accomplir leurs devoirs au poste qui leur est fixé, et pour y garder le monde. A la fin de la révolution céleste, après avoir rempli leur tâche, ils se retirent dans le ciel au séjour éternel de Brahmâ¹⁰. Alors d'autres se soumettant aux mêmes règles de pénitence, viennent occuper leur place.

⁶ Le manuscrit de M. Tod porte *Dèvabâhou*.

⁷ Ce passage m'a embarrassé: je serais tenté de le regarder comme interpolé. Qu'est-ce que Pâriplava ? qu'est-ce que Rêbhya ? Sont-ce des noms de ces dieux Pracritis ? Sont-ce des noms de Richis qu'il faut ajouter à la liste de ces dieux ? L'auteur ne s'explique pas davantage. Au lieu de *Satyavân* et de *Cavi*, le manuscrit de M. Tod donne *Satyavâk* et *Dhriti*.

⁸ Le texte porte qu'il y a cinq ordres (*gana*) de dieux: quant aux cinq noms que l'auteur m'a semblé ensuite assigner à ces ordres, il y en a deux qui sont hors de doute, savoir, le nom des Ribhous et celui des Lékhas; mais les trois autres ne sont peut-être que des épithètes. Un manuscrit porte *Âpyas* au lieu d'*Âdyas*. Les dix fils du Manou Tchâkchoucha ont été nommés au commencement de la deuxième lecture, où se trouve leur généalogie. Voyez page 9.

⁹ Ce Vêvaswata, c'est-à-dire fils de Vivaswân ou du soleil, ne doit pas être confondu avec Vêvaswata ou Yama, qui plus bas est le père du Manou Sâvarna. Pour les deux Aswins et les enfants de ce Manou, voyez lect. et X

¹⁰ Je crois devoir prévenir le lecteur que ce passage est traduit, contre mon habitude, d'une manière générale, et qu'il y a dans le texte un mot dont je n'ai pu me rendre compte. On dit que les Saptarchis सप्त सप्तकाः c'est-à-dire les sept personnages appartenant à une classe qui compte sept individus, viennent dans chaque Manwantara remplir leur place; quand le Manwantara est fini, ils se retirent. Mais ici le texte porte qu'il n'y en a que quatre qui s'en vont, च वारः सप्तकाः. Ce mot च वारः m'embarrasse. D'où vient que trois resteraient après les autres Que deviendraient-ils ensuite? L'auteur n'en dit rien. Veut-il faire entendre que des sept étoiles qui forment la grande Ourse, dans la position du ciel indiquée, quatre sont déjà cachées? Comme un Manwantara est composé de deux parties, ainsi qu'on le verra dans la lecture suivante, à la fin du jour de Brahmâ, quatre Richis pourraient se retirer,

Tel est l'ordre dans lequel sont arrivés les Manous passés et le Manou présent. Il y'en a encore sept qui ne sont point venus.

Je te dirai d'abord les noms des sept Maharchis qui doivent apparaître au ciel sous le règne du Manou Sâvarna: ce sont Râma¹¹, Vyâsa, Dîptimân, fils d'Atri, le petit-fils de Bharadhwadja, le brillant Aswatthâman, fils de Drona, Gôtama, surnommé Saradwân, fils de Gôtama, Gâlava, fils de Côsica¹², et Rourou, fils de Casyapa. Voilà les Saptarchis futurs de ce Manwantara, Mounis pieux et riches de mérites, auteurs de saintes prières, et qui ont obtenu par leur naissance, leurs austérités et leur dévotion, la première place dans le monde de Brahmâ, où ils brillent autant que lui, décorés du nom de Brahmarchis. Ils ont la connaissance du présent, du passé et de l'avenir: par la perfection de leur pénitence, par la sagesse et la convenance de leurs pensées, par la sainteté de leurs oeuvres, ils se sont élevés à ce rang suprême d'où ils veillent sur toute la nature. Gloire, heureuse postérité! Dans le Crita¹³ et les autres âges qui suivront, ces illustres et vertueux Saptarchis propageront le respect pour les castes et les sages distinctions de la vie de l'homme régénéré¹⁴ Leur race se multipliera, féconde en pieux personnages, qui par leurs mantras¹⁵ et leurs brâhmanas chercheront à réchauffer le zèle affaibli. Implorés par ceux qui auront besoin de leur secours, ces Saptarchis les combleront de faveurs, et prouveront que ni l'âge ni le temps n'influent sur leur puissance.

O fils de Bharata, je te dirai maintenant les noms des dix enfants futurs du Manou Sâvarna: Varîvân, Avarîvân, Sammata, Dhritimân, Vasou, Varichnou, Ârya, Dhrichtnou, Vadjra et Soumati.

Voici les sept Mounis¹⁶ du règne du premier Mérousâvarna, surnommé Rohita: Médhâtithi, fils de Poulastya, Vasou, fils de Casyapa, Djyotichmân, fils de Bhrigou, Dyoutimân, fils d'Angiras¹⁷, Savana, fils de Vasichtha, Routchyavâhana, fils d'Atri, et Satya, fils de Poulaha. Sous ce Manwantara il y aura trois ordres de Dévas, fils de Dakcha. Les fils de ce Manou seront Dhrichtakétou, Pantchahotra, Nirâcriti, Prithou, Sravas, Bhoûri, Dyounna, Richica, Vrihata, Gaya.

Dans le dixième Manwantara présidé par le second Mérousâvarna, on verra comme Saptarchis Havichmân, fils de Poulaha, Soucriti, fils de Bhrigou, Âpomôurtti, fils d'Atri,

32

et les trois autres à la fin de la nuit, autrement appelée le *Sandhyâ* ou la fin du Calpa. Que l'on traduise *sapta saptacâh* par $7 \times 7 = 49$, et *tchatwârah saptacâh* par $4 \times 7 = 28$, la difficulté sera la même. Ces quarante-neuf personnages seront les régents de l'aire des vents. Mais pourquoi n'y aurait-il que vingt-huit de ces régents qui s'en iraient à la fin du Manwantara Je n'ai point encore de solution pour cette difficulté. Je me contenterai de dire que dans le IXe volume des Recherches asiatiques, p. 83 et 358, il est parlé d'une période astronomique des sept Richis, qui dure 2,700 ans; on y voit aussi que chacun de ces Richis préside à chaque astérisme pendant cent ans.

¹¹ Ce Rama est celui qu'on appelle *Parasou-râma*.

¹² C'est le personnage appelé *Viswâmitra*.

¹³ Ainsi s'appelle le premier des quatre âges du monde.

¹⁴ Cette périphrase rend le mot **आश्रम** La vie de l'Indien est partagée en quatre conditions:

Brahmatchârin, élève; Grihastha, maître de maison; Vanaprastha, ermite; Bhikchou, vivant d'aumône. Voyez sur ce point les Lois de Manou.

¹⁵ Les Vèdes contiennent deux parties: les *mantras*, invocations ou prières; et les *brâhmanas*, instructions et commentaires, la partie théologique.

¹⁶ Ces détails relatifs aux six derniers Manous ne se trouvent que sur le manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale, généralement peu correct.

¹⁷ A l'occasion de ce mot Angiras, je ferai remarquer qu'il faut distinguer les noms de famille des noms patronymiques. Ces derniers prennent la voyelle longue à leur première syllabe: Ângirasa est le fils d'Angiras; Bhârata, le fils ou le descendant de Bharata: mais Angiras ou Bharata peut signifier un membre de la famille des Angiras ou des Bharatas.

Achtama, fils de Vasichtha, Prâptati, fils de Poulastya, Nabhoga, fils de Casyapa, et le pieux Nabhasa, fils d'Angiras. Deux ordres de dieux y apparaîtront. Les dix fils de ce Manou seront Outtamôdjas, Coulisadja, Vîryavân, Satânîca, Nirâmitra, Vrichaséna, Djayadratha, Bhoûri, Dyoumna et Souvartchas. Les Saptarchis du onzième Manou, autrement du troisième Mérousâvarna, seront Havichmân, fils de Casyapa, et Havichmân, fils de Bhrigou, Tarouna, fils d'Atri, Tanaya, fils de Vasichtha, Tchâroudchichnya, fils d'Angiras, Nistchara, fils de Poulastya, et Agnitédjas, fils de Poulaha. A ce règne présideront trois ordres de dieux, fils de Brahmâ. Ce Manou n'aura que neuf fils, Sarwatraga, Soudharman, Devânîca, Kchéma, Dhanwan, Dridha, Âyous, Âdarsa et Pandaca.

Le quatrième Mérousâvarna aura pour Saptarchis Dyouti, fils de Vasichtha, Soutapas, fils d'Atri, Tapasomoûrtti, fils d'Angiras, Tapaswin, fils de Casyapa, Taposana, fils de Poulastya, Taporavi, fils de Poulaha, et Tapodhriti, fils de Bhrigou. Il sera accompagné de cinq ordres de Dévas, surnommés Mânasas et Brahmâs. Les fils de ce douzième Manou seront Dévavâyou, Adoûraswa, Dévasrechtha, Vidoûratha, Mitravân, Mitradéva, Mitraséna, Mitracrit, Mitrabâhou et Souvartchas.

Sous le treizième Manwantara, les Saptarchis seront Dhritimân, fils d'Angiras, Havyapa, fils de Poulastya, Satyadarsin, fils de Poulaha, Niroutsouca, fils de Bhrigou, Nichpracampa, fils d'Atri, Nirmoha, fils de Casyapa, et Soutapas, fils de Vasichtha. A son règne seront attachés (ainsi l'a dit (Brahmâ) trois ordres de dieux. Les enfants du Manou fils de Routchi (autrement Rôtchya) seront Tchitraséna, Vitchitra, Tapodharma, Bhritha, Dhrita, Sounétra, Kchatravridhi, Soutapas, Nirbhaya, Dridha.

Durant le quatorzième Manwantara, sous le Manou Bhôtya, on verra comme derniers Saptarchis Agnîdhra, fils de Casyapa, Mâgadha, fils de Poulastya, Atibâhou, fils de Bhrigou, Soutchi, fils d'Angiras, Youcta, fils d'Atri, Soucla, fils de Vasichtha, et Adjita, fils de Poulaha. Cinq ordres de Dévas accompagneront ce Manou, qui aura pour fils Taranga, Bhêravaghna, Tara, Sânougra, Abhimânin, Pravîra, Djichnou, Sancrandana, Tédjaswin et Sabala.

Le règne du Manou Bhôtya complétera le Calpa. O fils de Bharata, je viens de te donner quelques éclaircissements bien concis sur les sept Manwantaras qui sont déjà passés, et sur les sept autres qui doivent suivre. Il y aura cinq Manous surnommés Sâvarnas: l'un sera le fils de Vêvaswata; les quatre autres seront petits-fils du patriarche Dakcha, et naîtront d'une de ses filles et de Brahmâ. Ils porteront le nom de Mérousâvarna, parce que par leur glorieuse pénitence ils auront brillé sur le sommet du Mérou. Le Manou Rôtchya sera ainsi nommé du patriarche Routchi, son père; et Bhôtya, autre fils de Routchi, recevra son nom de la divine Bhoûti, sa mère. O prince, les Manous sont rois du monde; ils sont chargés de protéger cette terre avec ses mers et ses cités; et quand la révolution de mille âges (youga) est achevée, leur pénitence se trouve parfaite, et les êtres sont absorbés avec eux (samhâra) dans Brahmâ.

L'homme qui étudie la nature d'un Calpa, et qui célèbre la gloire de ces Maharchis passés et futurs, voit croître son bonheur; il obtient une grande gloire et une longue vie.

HUITIÈME LECTURE. DIVISION DES MANWANTARAS.

Djanamédjaya dit:

Savant Mouni, daigne me dire comment on compte un Manwantara et ses âges (youga), et quelle est la mesure d'un jour de Brahmâ.

Vêsampâyana répondit:

On distingue trois espèces de jours: jour humain (lôkica), jour de Manou (mânava), jour supérieur ou divin (para)¹. Écoute, ô prince, les détails et les calculs que je vais te donner à

¹ Le manuscrit de M. Tod ne parle que des jours humains et divins.

ce sujet. Quinze Niméchas² font une Câchthâ; trente Câchthâs, une Calâ; trente Calâs, une heure (mouhoûrtta); trente Mouhoûrttas, un jour (ahorâtra)³ mesuré par le cours de la lune et du soleil; mais c'est surtout la marche du soleil qu'il faut observer ici. Quinze jours forment un Pakcha; deux Pakchas, un mois; deux mois, une saison (ritou)⁴. Une année renferme deux semestres appelés ayanas⁵; un Ayana, trois saisons (ritou). Des deux Ayanas, l'un est méridional et l'autre septentrional.

Le mois ainsi composé de deux Pakchas est reconnu par les savants pour être un jour entier des Pitris, dont le Pakcha noir⁶ est le jour, et le Pakcha blanc la nuit. C'est pendant le Pakcha noir, qui est le jour des Pitris, qu'on célèbre le srâddha⁷ en leur honneur.

Ce qui, suivant le calcul humain, est une révolution annuelle (samvatsara), est un jour entier des dieux: l'Ayana septentrional est leur jour, l'Ayana méridional est leur nuit. C'est là ce que nous ont enseigné les sages et les savants.

Dix années des dieux font un jour de Manou; dix jours des dieux font un Pakcha de Manou; dix Pakchas des dieux, un mois de Manou; douze mois des dieux, une saison (ritou) de Manou: tel est le secret des hommes instruits.

Quatre mille années (varcha) composent l'âge (youga) appelé Crita. Le Sandhyâ et le Sandhyânsa⁸ de cet âge sont chacun de quatre cents ans.

² *Nirnécha* est l'espace de temps mesuré par un clin d'oeil. Les lois de Manou, lect. I, sl. 55, disent qu'il faut dix-huit Niméchas pour une Câchthâ.

³ L'*ahorâtra* est le jour astronomique, le jour et la nuit.

⁴ Les Indiens comptent six saisons dont voici les noms: *sisira*, *vasanta* (printemps), *grîchma* (été), *varcha*, *sârada* (automne), *hémanta* (hiver).

⁵ *Ayana* signifie route: c'est une moitié de l'écliptique coupée par l'équateur.

⁶ Le mois lunaire est partagé en deux moitiés: le Pakcha noir est celui qui court de la pleine lune à la nouvelle; le Pakcha blanc va de la nouvelle à la pleine lune. Les Pitris ou mânes habitent le côté non éclairé de la lune, qui est divisée en seize parties appelées *calâs* et comme on croit que la lune est le réservoir de l'ambrosie, on suppose que, chaque jour de son déclin, les Pitris et les dieux prennent une de ces parties.

⁷ On appelle *srâddha* les cérémonies funèbres célébrées en l'honneur des mânes. Voyez les Lois de Manou. Voyez aussi les Recherches asiatiques, tome VII.

⁸ Le *Sandhyâ* est une période de temps qui s'écoule au commencement de chaque âge. Ce mot signifie crépuscule. On distingue le crépuscule du matin, qui précède l'Youga, et le crépuscule qui le suit: c'est ce crépuscule du soir qu'on appelle aussi Sandhyânsa, ou partie du Sandhyâ. Au lieu de Sandhyâ, on dit encore *Sandhi*, qui signifie *noeud*, *conjonction*. On peut remarquer, sur l'emploi du mot *youga*, que c'est un âge simple, comme le Crita ou le Trétâ, etc., ou bien la réunion des quatre âges: dans ce dernier sens on l'appelle encore *mahâyouga* ou grand Youga. Voici le calcul pour retrouver les douze mille années divines.

Crépuscule du matin, ou Sandhyâ du Crita	400
Crita-youga	4,000
Crépuscule du soir, ou Sandhyânsa	400
Sandhyâ du Dwâpara-youga	300
Dwâpara-youga	3,000
Sandhyânsa	300
Sandhyâ du Treta-youga	200
Treta-youga	2,000
Sandhyânsa	200
Sandhyâ du Cali	100
Cali-youga	1,000
Sandhyânsa	100
	=====
	12,000

Le Trétâ est formé de trois mille ans; son Sandhyâ et son Sandhyânsa, de trois cents chacun. Le Dwâpara renferme deux mille ans; son Sandhyâ et son Sandhyânsa, chacun deux cents.

Les sages assignent mille ans au Cali, et cent ans à son Sandhyâ, comme à son Sandhyânsa.

Telle est la division des quatre âges (youga) appelés Crita, Trétâ, Dwâpara et Cali, en douze mille années divines. Or nos maîtres nous ont appris que soixante et onze périodes de quatre âges forment un Manwantara. Le règne d'un Manou se partage aussi en deux Ayanas, l'un méridional, l'autre septentrional. Lorsque les deux Ayanas d'un Manou sont finis, un autre Manou survient, et subsiste autant de temps que ceux qui l'ont précédé. Quand un de ces règnes est terminé, l'année (samvatsara) de Manou est finie. Voilà aussi la révolution de temps que le Mouni, qui voit la vérité, appelle un jour de Brahmâ, et qu'on désigne sous le nom de Calpa⁹.

Les savants donnent encore le nom de nuit de Brahmâ à une période de mille âges (youga)¹⁰, pendant lesquels la terre est submergée avec ses montagnes, ses bois et ses forêts. Au bout de ces mille âges, le jour complet de Brahmâ est terminé; ce complément est appelé la fin du Calpa. Ces soixante et onze périodes renfermant chacune, comme nous l'avons dit, les quatre âges Crita, Trétâ, Dwâpara et Cali, et de plus cette dernière addition, composent un Manwantara.

Il y a quatorze Manous, dont les Vèdes et tous les Pourânas célèbrent la gloire. Brillant d'un éclat radieux, ils sont les pères de tous les êtres; et publier leurs mérites, c'est pour nous une source de prospérités. A la fin de chaque Manwantara survient une destruction générale (samhâra); après cette destruction arrive une nouvelle création. Je parlerais cent ans, qu'il ne me serait pas possible de décrire ces règnes successifs des Manous, ramenant

35

Une note écrite en sanscrit en marge du manuscrit bengali, et qui s'accorde avec les calculs de Bentley, estime ces années divines en années communes, de cette manière:

Crita, ou Satya-youga	1,728,000
Trétâ	1,296,000
Dwâpara	864,000
Cali	432,000

En multipliant ce nombre	4,320,000
par 71 <i>Mahâyogas</i> qui composent le <i>Manwantara</i> ,	71

on obtient	306,720,000
On y ajoute le <i>Sandhyâ</i> निःशेषकल्प	1,728,000
	=====
Ce qui porte le total d'un Manwantara à	308,448,000

Le calcul des quatorze *Manwantaras*, en y comprenant un Sandhyâ, donne l'énorme somme de 4,320,000,000 d'années. Voyez dans le Mémoire de Bentley, la manière dont il réduit tous ces calculs exagérés, et comment un *Mahâyoga* peut n'être plus qu'une période de cinq ans.

⁹ Je ferai remarquer qu'il faut aussi distinguer deux espèces de Calpa; il y a les Calpas particuliers, composés de la somme des 71 Mahâyogas; il y a encore le grand Calpa, composé des 14 Manwantaras. Il n'est ici question que d'un Calpa particulier.

¹⁰ Quelle est l'espèce de ces Yougas ? Comment les suppute-t-on? car ce mot a une acception spéciale, comme il a aussi une signification vague et indéterminée. Je dirai que l'usage, pour ce complément du Calpa, निःशेषकल्प est de le compter comme le Satya-youga. Ce complément du Calpa porte aussi le nom de *Sandhyâ* ou de *Sandhi*: car il sert à joindre les deux périodes; il sert de crépuscule de nuit à l'une, et de crépuscule de jour à l'autre. Voilà aussi pour quelle raison on l'appelle la nuit de Brahmâ.

tour à tour la naissance et la fin des êtres. O fils de Bharata, le moment de la destruction arrive, quand les dieux du Manwantara et les Saptarchis, tous d'une pénitence, d'une dévotion, d'une science accomplie, s'arrêtent et cessent enfin d'agir: c'est-à-dire à l'époque où les mille âges de la fin du Calpa sont achevés.

Cependant tous les êtres brûlés par l'ardeur du soleil, précédés de Brahmâ et des Âdityas, sont entrés en Nârâyana, qui est Hari, vénérable maître de la dévotion, dieu qui n'est point né et qui s'unit à la matière (kchétradjna), qui à la fin de tous les Calpas devient le créateur de la nature entière, dieu éternel et spirituel (avyacta), de qui dépend tout ce monde.¹¹ Sur l'univers règne une nuit profonde: tout n'est qu'une mer^[12], au sein de laquelle est Nârâyana. Cette nuit est celle de Brahmâ; comme on l'a dit, elle dure mille âges (youga), pendant lesquels le dieu est livré au sommeil. Enfin l'aïeul des mondes se réveille: alors il songe à la création, et s'occupe aussitôt du grand oeuvre. Ainsi le racontent les Pourânas: ce monde est produit, formé par lui. Partout il rétablit l'ordre; les sièges où doivent se placer les dieux sont relevés; les êtres brûlés par les rayons du soleil, les Dévarchis, les Yakchas, les Gandharvas, les Pisâtchas, les serpents, les Râkchasas, renaissent successivement. Comme on voit au printemps les divers bourgeons des plantes, ainsi à la fin de la nuit de Brahmâ apparaît de nouveau toute la création. Au moment où l'auteur de la nature se manifeste lui-même au dehors, les Manous, les dieux et les Maharchis qui étaient en lui se montrent aussi pour se remettre à leur travail éternel, toujours saints, toujours vigilants. A cette nuit de mille âges (youga), le dieu, qui connaît le compte du temps, fait ainsi succéder le jour; ainsi ce dieu des dieux, Nârâyana, Hari, invisible de sa nature, visible par sa création (vyactâvyacta), produit alternativement et détruit le monde. O grand roi, je te raconterai maintenant la naissance du Manou Vêvaswata, qui est le présent Manou. C'est de sa race que sont descendus les Vrichnis, dans a famille desquels est né le puissant Hari pour la perte des Asouras et le salut du monde.

NEUVIÈME LECTURE. NAISSANCE DU MANOU VÊVASWATA.

Vêsampâyana dit:

O prince invincible, de Casyapa et d'une fille de Dakcha naquit Vivaswân¹: il épousa Sandjnâ, fille de Twachtri, que l'on connaît encore dans les trois mondes sous le nom de Sourénou. Sandjnâ, jeune, belle et pieuse, devint donc la femme du dieu qui est surnommé

¹¹ Depuis cet endroit jusqu'à l'alinéa suivant, ce passage n'est que sur le manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale.

¹² J'ai déjà dit que la poésie s'était emparée de l'idée de cette période des Manous pour représenter la révolution annuelle. L'automne des Indiens amène des inondations que l'exagération poétique dépeint comme une vaste mer: la nature alors est en quelque sorte assoupie, et elle se réveille ensuite au printemps, qui est comme l'époque d'une nouvelle création. C'est à peu près depuis juillet jusqu'à novembre que dure cette saison des pluies. Voyez, dans le troisième acte du Moudrâ-Râkchasa, le chant de la scène de Tchandragoupta et de Tchânakya. Quant au Mahâyouga, on ne peut douter qu'il ne représente l'année, puisqu'il est dit que le Satya commence au troisième jour de la lune de Visêkha (avril), et le Cali au quinzième de la lune de Mâgha (janvier).

¹ Nous avons vu, lect. III, que Vivaswân était le nom de l'un des douze Âdityas, qui représentent les douze mois de l'année: c'est donc le soleil présidant à l'un des mois. Mais ici c'est un des noms du soleil, qui s'appelle ordinairement *Sourya*, et qu'on surnomme encore *Vivaswân*, *Âditya*, *Mârtânda*, *Vibhâvasou*, etc. Pour plus de clarté, je n'ai employé que le mot *Vivaswân*. Le lecteur va trouver dans ce chapitre une histoire allégorique, et je laisse à sa sagacité à en expliquer tous les détails. Qu'il se rappelle seulement qu'Yama est le régent du midi. Qu'il sache aussi que la première des constellations lunaires est Aswinî, représentée par une tête de cheval, et que l'on retrouve dans trois étoiles de la tête du Bélier: on appelle encore cette constellation *Badavâ*, mot qui signifie jument.

Mârtânda: mais elle ne pouvait se faire à la forme de son époux, Âditya brûlant, qui, sortant de l'oeuf du monde, avait le corps tout rouge de flammes, et fort peu attrayant. Cependant Casyapa, ignorant l'effet de ces feux, heureux de revoir son fils, s'écriait avec amour: C'est de ce mot que Vivaswân a été nommé Mârtânda². Mais sa chaleur extrême et continuelle accablait les trois mondes. Ce dieu puissant eut de Sandjnâ trois enfants, une fille et deux fils, qui devinrent, ô fils de Courou, d'illustres patriarches: ce fut le Manou Vêvaswata d'abord; puis deux jumeaux, le dieu qui préside aux Srâddhas, Yama, et sa soeur Yamounâ.

Sandjnâ, voyant les traits noirs et défigurés de son époux, ne put supporter plus longtemps la douleur qu'elle éprouvait. Elle forma une figure qui portait sa propre ressemblance et sa couleur (savarnâ). C'était précisément son ombre (tchhâyâ), devenue par un pouvoir magique une autre elle-même. Tchhâyâ, saluant Sandjnâ avec respect, lui parla en ces termes:

C'est bien, lui dit Sandjnâ, écoute-moi. Je vais me retirer dans la demeure de mon père. Reste ici sans crainte à ma place: prends soin pour moi de ces deux garçons, et de cette jeune et charmante fille. Et surtout sois discrète.» Sandjnâ, après avoir donné toutes ses instructions à Tchhâyâ, qu'on appelle aujourd'hui Savarnâ, se rendit auprès de son père, confuse et cependant toujours vertueuse. Twachtri lui fit des reproches en la voyant. Lui dit-il plusieurs fois. Alors cachant sa forme sous celle d'une cavale, cette épouse fugitive et excusable se rendit dans les régions septentrionales, où tranquillement elle errait sur le gazon.

Cependant Vivaswân, trompé par l'apparence de l'autre Sandjnâ, eut d'elle un fils qui fut tout le portrait de son père, et qui ressemblait au Manou Vêvaswata son aîné. Or, ce fils fut le Manou que l'on a nommé Sâvarna. Tchhâyâ donna encore le jour à celui qui porta le nom de Sanêstchara. C'étaient là les propres enfants de la terrestre³ Sandjnâ: aussi leur témoignait-elle une grande tendresse, et elle semblait négliger les aînés. Le Manou Vêvaswata supportait cette préférence avec tranquillité: il n'en était pas de même d'Yama. Un jour, dans sa colère, sans trop savoir ce qu'il faisait, celui-ci menaça Tchhâyâ d'un coup de pied. La mère de Sâvarna, irritée, maudit Yama: s'écria-t-elle avec emportement. Yama se présenta avec respect devant son père, et lui raconta tout ce qui s'était passé. Les paroles de la fausse Sandjnâ le tourmentaient, et il craignait l'effet de son imprécation. «Détournez de moi sa malédiction, disait-il à Vivaswân. Une mère doit traiter tous ses enfants avec une égale tendresse; et elle, elle nous repousse et n'aime que nos jeunes frères. Oui, j'ai levé le pied contre elle; mais je ne l'ai pas touchée⁴. J'ai été inconsidéré, insensé; daignez me pardonner, ô Seigneur, puissant maître du monde! Ma mère m'a maudit; mais empêchez, par votre protection, que je ne perde le pied.» «Mon enfant, lui répondit Vivaswân, ce sera sans doute une chose difficile. Tu connaissais les règles du devoir, tu savais en quoi consistait le bien; et cependant tu t'es livré à l'emportement. Il n'est pas possible d'échapper à la malédiction de ta mère. Pour qu'elle soit accomplie, je veux au moins que

² Ce passage est fort concis, et j'ai été obligé de recourir à quelques conjectures. On donne au soleil l'épithète de अण्डस्थ, c'est-à-dire *qui se tient dans l'oeuf*; je suppose que cet oeuf est celui qui représente le monde. J'ai donc traduit ce mot par poussin. *Oeuf mort* se dit mritânda; d'après la règle déjà citée, sur la manière d'indiquer la filiation, la voyelle de la première syllabe est allongée; ainsi *Mârtânda* signifie *fils de Mritânda*, c'est-à-dire, sorti de cet oeuf que l'on avait cru mort

³ J'ai traduit littéralement पार्थिवी. Je ne veux faire perdre à mon lecteur aucun de ces petits détails, qui peuvent mener à quelque éclaircissement. Dans d'autres livres, on appelle encore cette femme निःशुभा, *Nihkchoubhâ*, *immobile*.

⁴ Je me figure dans une sphère céleste un personnage, la jambe levée, à quelque distance d'un autre; et le ridicule de ce conte s'évanouit. Cette jambe, qui est sur le point de tomber, ne désignerait-elle pas une étoile particulière, descendant vers l'horizon ?

des vers, formés dans ta jambe par ma chaleur, s'en détachent et tombent à terre. Ainsi sa parole sera éludée, et ton pied sera sauvé.»

Cependant Vivaswân dit à celle qu'il croyait Sandjnâ: Tchhâyâ s'abstint de répondre à Vivaswân. Alors le dieu, se recueillant en lui-même, par la force de la dévotion (yoga)⁵, vit toute la vérité: il voulait maudire cette femme, ô fils de Courou; mais il se retint. Tchhâyâ s'arrachait les cheveux de douleur; elle sentit qu'il était temps de parler, et révéla à Vivaswân tout ce qui s'était passé. A ce récit, le dieu irrité se rendit auprès de Twachtri. Celui-ci accueillant son gendre avec les honneurs accoutumés, chercha à calmer ses feux que la colère rendait encore plus ardents.

Tes traits, lui dit-il, défigurés par l'excès de ton ardeur, ne brillent plus du même éclat. Sandjnâ n'a pu supporter ta chaleur: retirée dans un bois, elle se promène sur un gazon verdoyant. Tu peux la revoir aujourd'hui même, cette épouse toujours vertueuse, toujours occupée d'exercices pieux. Mais elle est cachée sous la forme d'une cavale, se nourrissant de feuillage, maigre, et souffrante. Sa crinière est relevée et nouée à la manière des pénitents⁶. Son esprit n'est rempli que de saintes pensées, et son corps tremblant est comme le lac qui vient d'être agité par la trompe des éléphants. Elle mérite nos respects aussi bien que nos éloges, pour l'ardeur de sa piété. Cependant, ô dieu fort et puissant, écoute, et suis mon conseil, s'il peut te convenir. Je veux te donner aujourd'hui une forme plus aimable.» Et en effet la figure de Vivaswân était singulièrement élargie par ses rayons, dont la déesse, quand elle habitait avec lui, s'était vue entièrement enveloppée. Vivaswân réfléchit beaucoup au discours de Twachtri, et à la fin consentit au changement qu'on lui proposait. Alors s'approchant de son gendre, Twachtri fit mouvoir une meule qui émoussa ses rayons aigus. Une fois privée de cet éclat importun, la figure du dieu devint de plus en plus brillante, et recouvra sa beauté ordinaire. Son visage fut d'abord couvert de sang; mais bientôt de sa face naquirent douze dieux⁷, Dhâtri, Aryaman, Mitra, Varouna, Ansa, Bhaga, Indra, Vivaswân, Poûchan, Pardjanya, Twachtri et Vichnou, qui n'est pas le moindre, quoiqu'il soit né le dernier. Vivaswân ne put retenir sa joie, en voyant ces Âdityas qui venaient de naître de lui-même. Twachtri lui présenta aussi des fleurs, des parfums, des bracelets, une aigrette brillante, et lui dit: Le dieu l'aperçoit en effet, par l'effet de sa dévotion, telle que Twachtri la lui dépeignait; par l'éclat de sa pénitence⁸ elle surpassait tous les êtres, et se promenait sans crainte sous la forme qu'elle avait choisie. Alors Vivaswân lui-même se change en cheval: il accourt, la déesse l'attend, tous deux sont ivres d'amour: le cheval impatient s'élance, et c'est dans la bouche de la cavale que

⁵ La méditation religieuse donne à l'homme, suivant les Indiens, un pouvoir surnaturel. Le dévot jouit dans ce moment d'une espèce de vision intérieure. Comment nous étonner de cette opinion, quand près de nous, en Écosse, on croit à la seconde vue ?

⁶ Cette espèce de coiffure s'appelle *djatâ*.

⁷ Le poète oublie que ces dieux sont déjà nés d'Aditi, et qu'il nous a raconté leur naissance. Il faut nous accoutumer à ces récits contradictoires. Voyez, en effet, ici même Vivaswân et Twachtri, c'est-à-dire le gendre et le beau-père, au nombre de ces dieux qu'ils viennent de créer. *Nil fuit unquam sic impar sibi*. Cette opération de Twachtri donne lieu encore à un autre conte. La face du soleil était si douloureuse, que Twachtri fut obligé de la lui frotter avec les drogues qu'on emploie pour les contusions, et de l'envelopper: ce qui donnait à cet astre une figure large et pâle. Cette allégorie s'explique par le séjour du soleil dans le nord pendant six mois, du solstice d'hiver au solstice d'été, c'est-à-dire du mois de Mâgha au mois de Srâvana. C'est au moins ce que raconte le Bhavichyat-pourana.

⁸ Nous avons déjà dit que ce mot pénitence n'exprimait que le zèle avec lequel on remplit ses fonctions. Dans cette situation, Sandjnâ est devenue une constellation, *Aswinî*, et elle a par conséquent un devoir à remplir: c'est ce sens qu'il faudra toujours donner, dans le même cas, aux mots pénitence et austérités.

s'accomplit le mystère de cet hymen merveilleux⁹. Celle-ci renifle, et sa narine devient le dépôt d'un germe divin, d'où naissent les deux Aswins, Nâsatya et Dasra, dieux qui président à la médecine, et fils du huitième Pradjâpati¹⁰.

Vivaswân se montra bientôt après sous sa forme aimable et gracieuse à Sandjnâ, qui la vit et s'en réjouit. Yama, qui dans cette circonstance avait eu le plus à souffrir, devint Dharmarâdja, c'est-à-dire juge souverain, chargé de contenir les humains dans les règles du devoir¹¹: dans cet emploi brillant, il est le roi des Pitris, et l'un des gardiens du monde. Un des fils de Tchhâyâ fut le Manou Sâvarna, qui doit régner dans le Manwantara prochain, et qui en attendant se livre sur le mont Mérou aux exercices d'une longue pénitence. Son frère Sanêstchara fut élevé au rang de planète (graha), et il reçoit les hommages du monde entier¹². Les deux enfants de Sandjnâ Aswinî, appelés les Nâsatyas, sont les médecins du ciel¹³. De ces rayons que Twachtri avait enlevés à Vivaswân, il forma le tchakra¹⁴ de Vichnou, que rien ne peut surmonter dans les combats, et qui fut inventé pour la mort des Dânavas. La jeune soeur de ces dieux, la glorieuse vierge Yamî, devint sur la terre la célèbre rivière nommée Yamounâ¹⁵.

Celui qui écoute et conserve en sa mémoire le récit de la naissance de ces divinités, sera délivré des malheurs qui pourraient fondre sur lui, et il obtiendra une gloire sans tache.

⁹ Je n'aurais point reproduit ces infamies, si elles n'indiquaient la forme et la position relative de quelques constellations. Aswinî porte aussi le nom de *Nâsicâ*, qui signifie narine. Il y a dans la mythologie grecque une métamorphose du dieu Saturne, et une autre de Neptune en cheval. Cérès se change en cavale, Neptune en cheval, et ils donnent le jour au cheval Anon. Saturne prit aussi cette forme, et eut de Philyre le centaure Chiron. Toutes ces fables ne sont que des allégories du même genre.

¹⁰ Qu'est-ce que ce huitième Pradjâpati ? En comptant le nombre des douze Âdityas, je trouve que Vivaswân est le huitième. Cependant à la troisième lecture, page 18, ces dieux sont nommés dans un autre ordre.

¹¹ *Dharmarâdja* signifie roi de la justice. On donne encore à ce mot une autre étymologie, comme s'il voulait dire *brillant par la justice*. Ce passage semble faire allusion à cette étymologie, car il signifie littéralement: *celui qui brille par ta justice, fait briller les humains par la justice*. Yama est le roi des morts, chargé de surveiller la conduite des hommes pendant leur vie, de prononcer sur leur sort, de les punir ou de les récompenser. Le poète a peut-être eu tort d'employer ici le mot *Pitris*: les Pitris sont les âmes des ancêtres habitant la lune, qui est sous la dépendance de Soma et non d'Yama. Celui-ci est encore, comme nous l'avons dit, régent du midi.

¹² Sanêstchara ou Sani est le régent de la planète de Saturne. Les Indiens honorent les planètes, et surtout Sani, dont l'influence est redoutée. Son regard, dit-on, brûle et dévore: il fait périr les moissons, il envoie la sécheresse, et ne se plaît qu'au mal. On le représente habillé de noir, et porté sur un vautour.

¹³ Ce sont là les Dioscures indiens. Cependant leurs attributions sont différentes de celles des Dioscures grecs.

¹⁴ Un *tchakra* est un instrument en forme de disque ou de roue. Le bord en est aiguisé et tranchant: on lance cette arme au milieu des bataillons armés, et on la ramène par le moyen d'une courroie. Le dieu Vichnou, dans une de ses quatre mains, tient un *tchakra*, qui représente aussi le soleil.

¹⁵ L'Yamounâ est le Jumna qui descend de l'Himâlaya, et va se jeter dans le Gange, au-dessous d'Allahabad.

DIXIÈME LECTURE. NAISSANCE DU FILS D'ÎLA.

Vésampâyana dit:

Le Manou Vêvaswata eut neuf¹ fils qui lui ressemblèrent: Ikchwâcou, Nâbhâga, Dhrichta, Saryâti, Narichyanta, Prânsou, Nâbhâgâricta, Caroûcha et Prichadhra. Ce patriarche, ô fils de Bharata, faisait un sacrifice pour obtenir un enfant, sous l'influence céleste de Mitra et de Varouna². Ses neuf fils n'étaient pas encore nés. Pendant ce sacrifice, et sous l'influence que je viens de désigner, Vêvaswata présenta son offrande, qui réjouit les dieux, les Gandharvas, les humains et les saints Mounis. C'est alors que naquit, suivant la tradition, Îlà, jeune vierge dont le corps, la robe, les ornements sont tout divins. Îlà, sachant ce que le devoir exigeait d'elle, répondit au patriarche heureux d'avoir obtenu une fille: Ainsi parla la belle vierge, et se présentant devant Mitra et Varouna, elle leur dit avec respect: «Je suis née sous votre influence, ô dieux. Que m'ordonnez-vous? Vêvaswata m'a déjà dit: Mitra et Varouna répondirent à la pieuse Îlà, qui venait avec dévotion se soumettre à son devoir: «Sache que nous sommes charmés, aimable vierge, de ton zèle, de ton attachement religieux, de ta vertu. Par nous tu obtiendras une heureuse célébrité. O femme, un jour tu deviendras un homme fameux dans les trois mondes sous le nom de Soudyoumna, et tu contribueras à étendre la race de Manou. »

A ces mots, elle les quitta, et retourna auprès de son père. Cependant par ses ordres elle épousa Boudha⁴, fils de Soma, dont elle eut Pouroûravas. C'est après avoir mis au monde cet enfant, qu'Îlà devint Soudyoumna. Ce Soudyoumna eut trois fils, distingués par leur vertu: Outcala, Gaya, et le vaillant Vinatâswa. Outcala habita le pays qui porte son nom⁵; Vinatâswa se fixa vers l'occident, et Gaya vers l'orient à Gayâpour⁶.

¹ La septième lecture, p. 39, lui donne dix fils, parce qu'elle y comprend sa fille Îlà, qui est regardée comme un garçon.

² Mitra et Varouna sont deux Âdityas ou deux des douze formes du soleil, qui représentent les mois de l'année. Comme l'ordre des Âdityas n'est pas bien fixé, il n'est pas possible de dire à quel mois chacun d'eux correspond: il en est deux cependant qui ont de plus les fonctions de régents des points de l'est et de l'ouest: ce sont Indra et Varouna; ce qui conduirait à supposer qu'ils présidaient aux mois où arrivaient les équinoxes. Ou je me trompe, ou ce passage que nous traduisons peut être important: car un sacrifice fait dans la région du génie de l'ouest et de son collègue Mitra मित्रावरुणयोरंशे, *Mitrâvarounayoransé*, me semble indiquer le pays où se serait trouvé alors ce Manou, pays à l'occident de l'Inde, et dans lequel on honorait Mitra. Qu'on se rappelle la signification ordinaire du mot sacrifice; ce n'est pas seulement un acte de religion, c'est l'ensemble de la conduite d'un homme dirigé par l'amour de ses devoirs. C'est donc du côté de l'occident que sacrifie ce Manou, fils du soleil: c'est aussi des régents de cette contrée qu'Îlà sa fille se reconnaît dépendante. Faible preuve sans doute de l'origine persane ou bactrienne de ce Manou: mais toutefois elle peut venir à l'appui des conjectures déjà hasardées sur ce point.

⁴ Boudha est le régent de la planète de Mercure. On le fait naître de Soma, qui est la lune, et par son mariage avec Îlà, il devint l'auteur de la race royale appelée la dynastie lunaire. Ikchwâcou est le père de la dynastie solaire.

⁵ Le manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale ne parle point du pays d'Outcala: il dit qu'Outcala s'établit dans le nord, ce qui est fort peu probable; car le pays d'Outcala est, dit-on, la province d'Orissa, qui se trouve au contraire dans le midi de l'Inde.

⁶ On croit que le pays de Gaya est celui qui plus tard a été appelé *Magadha*. C'est aujourd'hui le Béhar, dont un district porte le nom de *Gaya*. La ville de Gayâ existe encore, et c'est un lieu célèbre de pèlerinage. Fr. Hamilton dit que Gaya a régné dans le midi: mes textes disent unanimement, l'orient.

Quand Vêvaswata eut quitté le monde pour aller habiter le soleil, les Kchatriyas partagèrent cette terre en dix parties. La région du centre⁷ remarquable par les poteaux où l'on attache les victimes des sacrifices⁸, et ornée par la piété de ses habitants, fut le royaume d'Ikchwâcou, l'aîné de la famille. Car, en sa qualité de fille, Soudyoumna ne put avoir cette portion: mais d'après l'avis de Vasichtha, il s'établit, ô fils de Courou, à Praticthâna⁹, où il régna par lui-même¹⁰, et par sa justice et sa puissance il fonda un glorieux empire, qu'il transmit à Pouroûravas.

Il donna encore en cet endroit naissance à trois enfants, Dhrichtaca, Ambarîcha et Dandaca¹¹. Ce fut ce Dandaca qui disposa la forêt, appelée de son nom Dandacâranya, si connue dans le monde par la célébrité de ses pénitents, et dans laquelle il suffit d'entrer pour être délivré de tout péché. Laissant le trône à son fils Pouroûravas, surnommé Êla¹², Soudyoumna se retira dans le ciel: cet enfant de Vêvaswata avait été un grand roi, aussi distingué comme femme que comme homme, autant sous le nom d'Ilâ que sous celui de Soudyoumna.

Narichyan¹³ eut pour fils Saca; et Nâbhâga fut père d'Ambarîcha, le meilleur des princes.

Dhrichta¹⁴ donna naissance aux Dhârchtacas, race de Kchatriyas audacieux.

De Carôûcha descendirent les Cârôûchas¹⁵, Kchatriyas nombreux et terribles dans les combats.

Les fils de Nâbhâgârichta, Kchatriyas d'origine, devinrent Vêsyas¹⁶.

Prânsou n'eut qu'un fils nommé Saryâti¹⁷.

Narichyanta donna le jour à Dama, prince juste et sévère.

⁷ Les bornes de ce pays, surnommé Madhyadésa, sont données dans les lois de Manou, lect. II, sI. 20 et 21. Il s'étendait depuis la contrée de Vinasana à l'occident jusqu'à Prayâga à l'orient, depuis l'Himâlâya au nord jusqu'au Vindhya au midi. Le Vinasana était au nord-ouest de Delhi, et Prayâga est Allahabad

⁸ Ces poteaux s'appellent *yoûpas*. C'est aussi quelquefois un trophée, une colonne élevée à la suite d'une victoire.

⁹ Praticthâna était sur la rive gauche du Gange, vis-à-vis d'Allahabad. On en voit encore les ruines à Jhousi. Son nom signifie *résidence* ce que le poète fait entendre, en disant प्रतिष्ठा सुद्युम्नस्य *praticthâ Soudyoumnasya*).

¹⁰ Voilà l'explication de la fable d'Ilâ; voilà sans doute pourquoi on a prétendu qu'elle avait été changée en homme: c'est qu'en effet elle avait régné en véritable roi. Ainsi se conduisit Sémiramis, gouvernant sous le nom de son fils Ninus.

¹¹ Le manuscrit bengali porte en note que ce prince fut aussi appelé Cousa. Fr. Hamilton dit que ce roi, et par conséquent ses frères, étaient fils d'Ikchwâcou. Il me semble que leur place même dans cette généalogie indique qu'ils sont fils de Soudyoumna. Le même Fr. Hamilton place le Dandacâ au bas de l'Himâlâya: M. Wilson le met sur la côte nord-est de la péninsule.

¹² Nom patronymique qui signifie fils d'Ilâ.

¹³ Il y a ici une petite difficulté: on lit Narichyan en cet endroit, et plus bas Narichyanta. C'est le même personnage cité deux fois, et avec une descendance différente. Il doit y avoir une erreur: l'auteur ne serait pas revenu deux fois, à cette distance, sur le même objet. Le manuscrit de M. Tod s'accorde sur ce point avec les autres; seulement au lieu de Saca au singulier, il dit que les Sacas sont les enfants de Narichyan: le nom de *Sacas* (*Saca*) était connu des auteurs de l'Occident.

¹⁴ Les manuscrits ne donnent pas ce nom de la même manière. Les uns portent *Dhrichtou*; celui de M. Tod, *Dhrichtnou* et *Dhârchnaca*; mais de même que les autres, il a d'abord appelé ce fils de Manou, *Dhrichta*.

¹⁵ Les Cârôûchas habitaient près du Malwa, peut-être dans le Bundelcund.

¹⁶ Les Vêsyas forment la caste des marchands et des cultivateurs: ce passage indique que ces gens de guerre se livrèrent au commerce.

¹⁷ Le manuscrit de M. Tod l'appelle Pradjdâpati.

Pour Saryâti, il eut deux jumeaux, un fils et une fille. Le fils se nomma Ânartta, et la fille, Soucanyâ; elle épousa Tchyavana. Le fils d'Ânartta fut un prince illustre, appelé Rêva. Il habita le pays d'Ânartta¹⁸, et sa capitale fut Cousasthalî. Rêvata, surnommé Cacoudmin, fut l'aîné des cent enfants de Réva, et lui succéda sur le trône de Cousasthalî.

Ce prince, accompagné de sa fille Révatî, se rendit un jour à la demeure de Brahmâ, où pendant plusieurs âges humains qui ne sont qu'un instant¹⁹ pour ce dieu, il assista à un concert de Gandharvas²⁰. Quand il s'en retourna, il trouva sa capitale occupée par les Yâdavas. Elle avait pris le nom de Dwâravatî, à cause de ses nombreuses portes, et elle se trouvait embellie par le séjour des Bhodjas, des Vrichnis et des Andhacas, à la tête desquels brillait le fils de Vasoudéva. A cette vue, Rêvata prit un parti fort convenable; il donna sa fille en mariage à Baladéva, connu aussi sous le nom de Râma. Pour lui, il se retira sur le mont Mérou, pour s'y livrer aux exercices de la pénitence, confiant le bonheur de Révatî à l'amour de Balarâma.

ONZIÈME LECTURE. MORT DE DHOUNDHOU.

Djanamédjaya dit:

Vénération Brahmane, comment se fait-il qu'au bout de tant de siècles Révatî et Rêvata Cacoudmin ne se trouvassent point accablés par la vieillesse? Quand celui-ci fut parti pour le mont Mérou, que devint sur la terre la postérité de Saryâti? Voilà des choses que je désire apprendre de toi.

Vêsampâyana répondit:

Dans le monde de Brahmâ, les saisons se succèdent, ô pieux enfant de Bharata, et ses habitants n'éprouvent ni les ennuis de la vieillesse, ni les tourments de la toux et de la soif, ni l'horreur de la mort. Pendant que Rêvata Cacoudmin séjournait dans ce monde, Cousasthalî fut ravagée par les Râkchasas impies. Les cent frères de ce prince religieux étaient pleins de courage: mais attaqués, poursuivis par les Râkchasas, ils se dispersèrent de tous côtés: la crainte poussa ces Kchatriyas çà et là dans diverses contrées, où leur race se multiplia. Ils se réfugièrent au milieu des montagnes, où la plupart conservèrent la pureté de leur caste. Ainsi les Cârôûchas soutinrent l'honneur de l'ordre de Kchatriyas. Deux des fils de Nâbhângârîcha, tombés au rang des Vêsyas, s'élevèrent ensuite à la dignité de Brahmane.

Pour Prichadhra¹, ayant blessé la vache de son Gourou², ô Djanamédjaya, il fut, par suite de l'imprécation de celui-ci, réduit à la condition de Soûdra: tel fut le sort des neuf fils du Manou Vêvaswata.

¹⁸ Le pays d'Anartta était au nord de la côte de Malabar. Cousasthalî était, à ce qu'il paraît, le non de sa capitale; et il ne faut pas confondre ce mot avec celui qui désigne le pays de Canouge. Dwârâcâ ou Dwâravatî, fondée par Cricna, était dans une île du pays d'Anartta, au fond du golfe de Cutch.

¹⁹ Le texte porte: *une heure*; mais d'après les détails donnés dans la huitième lecture, une heure divine ne ferait pas plusieurs yougas. J'ai donc traduit le mot मुहूर्त्त, *mouhoûrtta*, d'une manière générale.

²⁰ Voilà une manière très-commode d'expliquer une lacune dans une table généalogique. Comme on ne cite que deux princes de cette dynastie, le poète fait vivre le dernier jusqu'au temps de Cricna. Les princes de cette maison portèrent peut-être tous ce nom de *Rêvata*, c'est-à-dire descendant de *Réva*; et alors la licence du poète s'explique encore mieux.

¹ Deux manuscrits donnent Vrichadhra: d'après celui de M. Tod, j'ai mis Prichadhra.

² *Gourou*, en latin *gravis*, est le nom que l'on donne au maître de qui on a reçu l'éducation spirituelle. Rien ne peut égaler le respect qui lui est dû, et ce passage montre quelle pouvait être la punition d'un outrage fait à la sainteté d'un Gourou; car les Soûdras étaient les serviteurs des trois autres castes supérieures.

Ikchwâcou, son fils aîné³, eut cent enfants, riches et magnifiques en présents. L'aîné fut nommé Vicoukchi⁴, à cause de son embonpoint; et cette raison l'empêchant d'aller faire la guerre, il habita Ayodhyâ, où il remplit avec honneur tous ses devoirs de prince. Cinquante⁵ de ses frères, à la tête desquels était Sacouni, furent chargés de la défense des provinces septentrionales; et quarante-huit autres, ayant pour chef Vasâti, furent préposés à la garde du midi. Ikchwâcou avait un jour invité Vicoukchi à l'une des cérémonies du Srâddha, appelée achtacâ⁶; les animaux de la forêt avaient été immolés, et leur chair préparée pour le moment du sacrifice. Mais le prince, avant que ce sacrifice fût achevé, se mit à manger un lièvre, et partit pour la chasse. Il reçut pour cette raison le nom de Sasâda⁷. D'après l'avis de Vasichtha, il fut exilé: cependant après la mort d'Ikchwâcou, il lui succéda⁸.

Le fils de Sasâda fut plein de vaillance, et se nomma Cacoutstha. Dans une guerre des Asouras contre les Dévas⁹, il vainquit les Asouras, porté sur le dos d'Indra changé en taureau: de là lui vint son nom de Cacoutstha¹⁰.

Il eut pour fils Anénas: Anénas donna le jour à Prithou; Prithou, à Vichtarâswa¹¹; Vichtarâswa, à Ardra; Ardra, à Youvanâswa; Youvanâswa, à Srâvasta, qui fut le fondateur

³ J'ai passé ici une épithète donnée au Manou Vêvaswata: c'est un mot qui signifie *éternuant*, क्षुब्धन् *kchouvan*. J'ignore quelle a pu être l'intention de l'auteur, à moins qu'il n'ait trouvé un rapport entre ce mot et le mot Ikchwâcou, que cependant M. Wilson dérive de इक्षु, *ikchou*, canne à sucre. L'éternuement semble être un signe de mauvais présage. Quand une personne éternue, on lui dit: et elle répond: .

⁴ Le mot कुक्षि, *coukchi*, signifie *ventre*: *vicoukchi* veut dire également *un homme qui a du ventre* ou *qui est privé de ventre*. J'ai choisi la première idée. J'avais eu la pensée de donner à ce mot un sens figuré; j'avais cru que *vicoukchi* s'appliquait à un homme qui vivait au sein, au centre d'un royaume, les autres enfants d'Ikchwâcou se trouvant placés aux extrémités. J'ai à la fin rejeté cette explication, quoiqu'il me fût possible de l'appuyer sur celle que M. Wilson donne de *Ciracoukchîya*. Outre cela, il y a dans la phrase un jeu de mots qui roule sur l'état où était le prince, *ayodha* (*non combattant*), et le nom de la ville d'Ayodhyâ; toutefois M. Wilson traduit ce dernier mot comme signifiant *une ville contre laquelle on ne combat point*. Ayodhyâ est la ville d'Oude.

⁵ J'ai adopté la leçon du manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale. Les deux autres portent *cinq cents*.

⁶ L'*achtacâ* se célébrait le huitième jour de chacun des trois mois pendant lesquels on honorait les mânes.

⁷ Le mot *sasâda* signifie mangeur de lièvre. Vasichtha, qui semble avoir été le chef religieux en permanence sous la race solaire, fut fâché de l'irréligion du prince et le fit punir. On peut voir, à la fin de la troisième lecture des lois de Manou, quelles étaient les viandes permises dans ces sacrifices, et dans quels mois on pouvait en manger. On y trouve sur ce sujet des détails minutieux, mais propres à piquer la curiosité de l'homme philosophe qui prend en pitié les petites choses de l'esprit humain.

⁸ Le manuscrit dévanâgari de Paris dit: il habita Sasâdapour.

⁹ J'ai encore pris cette leçon dans le même manuscrit: les deux autres contiennent un mot qui m'a semblé être un nom propre, .

¹⁰ *Cacoutstha* signifie *placé sur les épaules*. Bali allait, en consommant le centième Aswamédha, devenir le maître du ciel. Indra demanda le secours de *Cacoutstha*, qui consentit à combattre pour lui, à condition que le dieu le porterait sur ses épaules.

¹¹ Je ne discute point ici sur les noms de ces princes, et sur les différences que présentent d'autres listes. Je traduis, et je n'examinerai pas avec Fr. Hamilton si ce prince est le même que Viswagandhin et Trisancou, et si Ardra doit être confondu avec Tchandra, etc.

de Srâvastî¹²; Srâvasta, à l'illustre Vrihadaswa; Vrihadaswa, à Couvalâswa, prince accompli, qui, pour avoir causé la mort de Dhoundhou, prit le nom de Dhoundhoumâra. Djanamédjaya dit:

O Brahmane, je voudrais bien entendre le récit de la mort de Dhoundhou. Comment celui qui avait été Couvalâswa devint-il Dhoundhoumâra?

Vésampâyana reprit:

Couvalâswa, du vivant même de son père, avait eu cent fils, tous excellents archers, tous savants, courageux, invincibles, pieux et magnifiques. Vrihadaswa prit pour collègue son fils Couvalâswa. Ce prince, entouré de ses enfants qui étaient sa force et sa richesse, entra dans une forêt, où le reçut le saint Richi Outtanca. «Prince, lui dit ce solitaire, vous nous devez secours et protection, et je compte sur votre pouvoir. Il m'est impossible de suivre tranquillement les exercices de la pénitence. Près de mon ermitage, vers ces lieux plats et arides, s'étend une mer couverte de bancs de sable, et appelée Oudjdjânaca. Au sein de la terre, sous le sable, habite un Asoura, géant énorme et robuste, qui résiste à la puissance des dieux. Il est fils du Râkchasa¹³ Madhou, et se nomme Dhoundhou. Il se livre aussi à de rudes pénitences, mais c'est pour la perte du monde. A la fin de l'année¹⁴, quand le monstre respire, alors la terre tremble avec ses montagnes et ses forêts. Le vent de son souffle soulève une grande poussière qui couvre la route du soleil: pendant sept jours le sol s'agite, l'air est chargé d'une fumée noire, étouffante et mêlée d'étincelles. Voilà ce qui m'empêche de rester dans ma solitude. Pour le bien du monde, ô roi, donne la mort à ce géant. Que cet Asoura disparaisse, et que la confiance renaisse sur la terre. Toi seul es capable de cet exploit. Dans un âge antérieur, Vichnou m'a accordé la mort de cet Asoura terrible; et c'est à toi que je donne la gloire de le détruire. Il ne faut pas un faible bras pour dompter ce robuste géant: on l'essayerait en vain pendant cent ans: telle est la force de Dhoundhou, que les dieux eux-mêmes ne peuvent triompher de lui.»

Ainsi parla le grand Outtanca au pieux monarque Vrihadaswa. Celui-ci lui offrit pour cette expédition son fils Couvalâswa. Après lui avoir ainsi désigné son fils pour ce

¹² Le docte Wilson, dans son dictionnaire, donne Srâvasnî, qu'il appelle aussi Dharmapattana. J'ignore si c'est la même ville que Srâvastî, portée également sur les trois manuscrits.

¹³ Le lecteur doit s'accoutumer à voir employés indistinctement les mots Asoura et Rakchasa, et même ceux de Dêtya et de Dâna. Ce sont les noms des ennemis des dieux. Au commencement de ce chapitre, on a vu figurer les Râkchasas: je suppose qu'on désignait par ce nom des peuplades sauvages, ou des pirates, qui forcèrent les habitants à se retirer sur les montagnes pour se mettre à couvert de leurs déprédations. Mais ici il me semble que le Râkchasa Dhoundhou est un être allégorique, servant à désigner un lieu aride, marécageux et malsain, où peut-être même était le siège d'un volcan, soit que ce phénomène fût accidentel ou permanent. Nos journaux racontent quelquefois des faits, sur lesquels les Indiens bâтираient des contes mythologiques. Ainsi on lit dans le Courrier français du 5 octobre 1828, qu'en Murcie, entre Torre Laguna et Vieda, il existe un petit étang dont les eaux stagnantes rendent en tout temps le pays très malsain. Un jour, la chaleur du soleil enflamma les miasmes qui s'exhalent de cet étang. Les flammes, enveloppées d'un tourbillon de fumée, mirent le feu au chaume des guérets, d'où il se communiqua à une montagne voisine, et détruisit toute la végétation. Cet incendie donna lieu à mille explications superstitieuses. On lit aussi dans le Constitutionnel du 18 avril 1829, qu'à Benifusar, il s'est formé quatre ouvertures, dont deux lancent de la lave, et les autres des vapeurs sulfureuses qu'on sent à plus d'une lieue de distance, et que les ouvertures formées sur l'emplacement de Torre Vieja jettent des torrents d'eau fétide. Je n'ai cité ces faits que pour chercher à rendre raison d'une fiction merveilleuse, qui peut être expliquée par une cause naturelle.

¹⁴ En le faisant fils de Madhou, le poète a voulu probablement nous indiquer le moment où le phénomène avait eu lieu. C'était aux approches du printemps: *Madhou* (मधु) signifie *doux*, et s'emploie pour désigner le mois de Tchêtra, mars-avril.

glorieux exploit, le Richi royal se rendit sur la montagne¹⁵ pour s'y perfectionner par la pénitence. Cependant Couvalâsua avec ses cent fils marcha, accompagné d'Outtanca, pour aller attaquer Dhoundhou: Vichnou lui-même vint l'environner de sa puissance. Au moment où le héros s'avançait au combat par l'ordre d'Outtanca et pour le salut des trois mondes, une grande voix se fit entendre dans le ciel: En même temps les dieux lui jetèrent de tous côtés de magnifiques guirlandes. Les tambours célestes retentirent, ô fils de Bharata. Le vaillant prince et ses enfants firent des tranchées dans les sables de cette mer profonde. La force de Nârâyana lui-même vint augmenter celle du roi, qui redoubla d'activité. Ses enfants continuaient à creuser des canaux: Dhoundhou, attaqué par eux dans sa retraite souterraine, s'enfuit du côté de l'occident: sa bouche vomissait des flammes, et dans sa colère, il semblait vouloir détruire les mondes. Les eaux qu'il soulève s'élançant avec la rapidité d'un torrent: on dirait l'Océan qui se gonfle à l'apparition de la lune: ce sont des pluies orageuses, ce sont des vagues menaçantes. Les feux du Râkchasa dévorèrent les cent enfants du roi, à l'exception de trois. Alors le prince, avec plus d'acharnement encore vient assaillir son puissant ennemi. Par la force de sa dévotion, il dessèche les flots impétueux ou éteint les flammes dévorantes, et finit par donner la mort au géant, malgré le feu et l'onde qu'il emploie pour se défendre. Vainqueur et triomphant, il montre à Outtanca son ennemi terrassé; et celui-ci, pour récompenser ce prince généreux, lui accorda le don d'une puissance à l'épreuve du temps et des attaques de ses voisins, et d'une sagesse qui ne devait jamais se démentir. Il lui promit une place éternelle dans le séjour céleste, à lui et à ses enfants qui avaient été tués par le Râkchasa.

DOUZIÈME LECTURE. HISTOIRE DE TRISANCOU.

Vésampâyana dit:

Les trois fils qui restaient à Dhoundhoumâra étaient Dridhâsua, l'aîné, et les deux plus jeunes, Tchandra et Capilâsua. Dridhâsua eut pour fils Haryasua; Haryasua fut père de Nicoumbha¹, vaillant et zélé Kchatriya; Nicoumbha, de Samhatâsua, habile dans les combats; Samhatâsua, d'Acrisâsua et de Crisâsua. Acrisâsua eut une fille nommée Hémavati; il avait épousé Drisadwati, renommée dans les trois mondes. Son fils fut Prasénadjit. Celui-ci eut pour épouse une femme vertueuse, nommée Gôri; par l'effet d'une imprécation de son mari, elle devint la rivière Bâhoudâ². Son fils fut le grand roi Youvanâsua, qui lui-même donna le jour à Mândhâtri, vainqueur des trois mondes. Mândhâtri épousa une fille de Sasivindou³, petite fille de Tchitraratha, nommée Vindoumati, femme pieuse, attachée à son mari, et dont la beauté n'avait point d'égale sur la terre. Elle avait dix mille frères⁴, dont elle était l'aînée. Elle donna à Mândhâtri deux fils: Pouroucousa, fidèle observateur des lois, et le vaillant Moutchoucounda⁵. Le fils de

¹⁵ Il était d'usage dans ces anciens temps que les rois, fatigués des affaires, cédassent le trône à leurs fils, et se retirassent dans les bois sacrés ou sur les saintes montagnes, pour ne plus penser qu'à leur salut. Voy. Lois de Manou, lect. VI.

¹ Fr. Hamilton, cherchant encore à concilier les listes, voudrait faire de *Nicoumbha* et de *Samhatâsura* un seul et même personnage. Il donne aussi à Samhatâsura le nom de Varhanâsua, qui ne se trouve pas ici.

² C'est la rivière appelée aujourd'hui le *Djilem*, et nommée par les Grecs l'*Hydaspe*.

³ Prince de la race lunaire; son nom Sasavindou ou Sasavindou désigne des marques naturelles qui représentent ou un lièvre, ou les taches de la lune. *Sasa* veut dire *lièvre*, et *sasin*, la *lune*. Les Indiens voient des lièvres dans les taches de la lune.

⁴ Ce nombre est sans doute exagéré. Au reste, l'expression sanscrite अयुत désigne quelquefois un nombre indéterminé très-considérable.

⁵ Nous retrouverons ce Moutchoucounda dans l'histoire de Câlâyavana

Pouroucoutsâ fut Trasadasyou, qui fut puissant sur la terre. Celui-ci eut, de Narmadâ, Sambhoûta, qui donna le jour à Soudhanwan, redoutable à ses ennemis. Soudhanwan fut père du grand Tridhanwan, et Tridhanwan du sage Trayyârouna.

Ce dernier prince eut pour fils un vaillant héros, nommé Satyavrata. Un habitant de la ville, où il demeurait, avait une fille dont ce prince devint éperdument amoureux. Elle venait d'être mariée: déjà les mains des deux époux avaient été unies, et les saints mantras prononcés sur eux. Alors Satyavrata, par ignorance ou par passion, que sa raison fût aveugle ou égarée, osa enlever celle qu'il aimait. Le roi Trayyârouna exila un fils souillé d'une semblable faute. lui dit-il à plusieurs reprises dans son indignation.

demanda aussi plusieurs fois à son père le prince banni. D'après l'ordre de son père, Satyavrata sortit de la ville, et le saint Richi Vasichtha⁷ ne vint point à son secours. Le héros alla donc demeurer près de l'endroit où se tenaient les Swapâcas. Pour son père, il se retira dans la forêt afin d'y vivre dans la méditation. Par suite de cette impiété, ô roi, tout le pays fut pendant douze ans privé de pluie: Indra resta sourd à tous les vœux. Dans ce même temps, le grand pénitent Viswâmitra s'était retiré dans un lieu voisin de la mer pour s'y livrer à de terribles austérités; il avait renoncé à tout, même à sa femme. Celle-ci, pour subvenir à la nourriture de ses autres enfants, se trouvait obligée de vendre pour cent vaches l'aîné de ses fils, qu'elle-même avait lié d'une corde (gala) par le milieu du corps. Satyavrata, malgré sa faute, toujours pénétré de bons sentiments, vit l'enfant du grand Richi ainsi exposé en vente. Il l'accueillit, lui donna la liberté, et l'éleva autant par pitié que pour plaire à Viswâmitra. Ce fils de Viswâmitra, délivré par Satyavrata et, à cause de la corde qui l'avait lié, nommé Gâlava, devint dans la suite un Maharchi célèbre par sa piété.

TREIZIÈME LECTURE. SUITE DE L'HISTOIRE DE TRISANCOU.

Vêsampâyana dit:

Satyavrata ne se contenta pas d'élever le fils de Viswâmitra: par attachement pour celui-ci autant que par humanité, il nourrit aussi sa femme, et sut toujours conserver avec elle les lois de la décence. Il allait dans la forêt tuer des cerfs, des sangliers et des buffles, et venait en suspendre la chair à un arbre dans le voisinage de l'ermitage de Viswâmitra. D'après la sentence de son père, il était depuis onze ans dans cet état de retraite et de pénitence¹.

Le roi, comme nous l'avons dit, s'était retiré dans une forêt, et pendant ce temps, ce fut le Mouni Vasichtha qui gouverna la ville d'Ayodhyâ, le royaume et même l'intérieur du palais², joignant ces fonctions à celles de prêtre et de précepteur spirituel. Satyavrata, dans son ressentiment irréflecti, nourrissait toujours contre Vasichtha une colère extrême, et reprochait au Mouni de n'avoir rien fait pour empêcher un père d'exiler son fils. Le mariage, dit la loi, n'est accompli qu'au septième pas que font les époux; et, lors de

⁷ Vasichtha, comme nous l'avons déjà vu, était le maître spirituel des rois de la race solaire. On retrouve ce personnage toutes les époques; ce qui me fait soupçonner que le mot de *vasichtha* est aussi un nom de dignité. On verra plus bas qu'il s'éleva une querelle entre Vasichtha et Viswâmitra. Il est probable que ce fut une division sacerdotale: Viswâmitra, issu de la caste des Kchatriyas, devint Brahmane.

¹ Le texte porte ici deux mots dont le sens n'est pas suffisamment indiqué dans le dictionnaire de M. Wilson: ce sont उपांशु, *oupânsou* et दीक्षा, *dîkchâ*. *Oupânsou* me semble signifier une pénitence imposée dans la vue d'éclairer l'esprit d'une personne des rayons de la science; *dîkchâ* est l'expiation d'une faute, qui doit initier le pénitent à une vie nouvelle.

² C'est la traduction du mot अन्तःपुर, *antah poura*, qui veut dire la *ville intérieure* ou le harem du prince.

l'attentat de Satyavrata, ce septième pas n'avait pas encore été fait³. Ainsi, prétendant que Vasichtha, qui connaissait les lois, ne voulait point le protéger, il avait conçu contre lui une violente animosité. Mais Satyavrata s'était montré insensible à sa pénitence: ce qui avait causé un profond chagrin à son père. Indra, partageant la colère de celui-ci, n'envoya point de pluie pendant douze ans. Ce n'était pas assez d'avoir à supporter cette terrible punition, Satyavrata fut encore dégradé des honneurs de sa famille et de sa caste; et, loin de défendre ce prince banni par son père, l'intention de Vasichtha était d'en appeler le fils au trône, et de lui conférer le baptême royal.

Il y avait douze ans qu'il expiait sa faute et subissait sa peine avec courage, quand, un jour, ne pouvant trouver de gibier, il aperçut la vache nourricière⁴ de Vasichtha, cette vache merveilleuse qui suffisait à tous les désirs. Poussé par la colère qui l'aveuglait, par la fatigue et la faim dont il était accablé, ce prince, dominé en cet instant par la passion⁵, tua la vache de Vasichtha, et fit manger de sa chair aux enfants de Viswâmitra⁶. A cette nouvelle, Vasichtha irrité dit au fils du roi: «Misérable! j'aurais pu te délivrer de ton premier péché, si tu ne l'avais pas aggravé de deux autres. Tu as affligé ton père, tu as tué la nourrice de ton Gourou, et par ces crimes irrémissibles, tu as complété le nombre de

³ Voyez les Lois de Manou, lect. VIII, sl. 227. Tel est le sens que M. Loiseleur Deslongchamps, habile traducteur des lois de Manou et disciple distingué de M. de Chézy, a conservé dans sa version française, sur la foi de Jones et de M. Colebrooke. Cependant il pense, et c'est aussi l'idée que j'avais eue, qu'il se pourrait que सप्तमे पदे signifiât aussi bien le septième verset des *mantras* récités en cette circonstance. Si je n'avais pas autant de respect pour l'opinion des savants anglais qui nous ont précédés dans la carrière, j'aurais préféré ce dernier sens. Voy. dans les Recherches asiatiques, tom. VII, le Mémoire de Colebrooke sur les cérémonies des Indiens. Il y parle, à la vérité, des sept pas nécessaires à l'accomplissement du mariage, mais il y fait aussi mention des sept invocations qui les accompagnent.

⁴ Je crois qu'il faut entendre par la vache de Vasichtha les domaines affectés à son titre de prêtre, domaines que Satyavrata, qui était en hostilité déclarée avec lui, ne songea point à respecter. Ce n'était pas seulement du lait qu'elle fournissait à Vasichtha, cette vache miraculeuse: dans la querelle qu'il eut avec Viswâmitra, elle lui fournit des soldats Mletchhas ou barbares, qui lui procurèrent la victoire. Je crois donc que l'on désigne par ce mot une partie fertile de l'Inde qui était l'apanage de Vasichtha, ou des princes auxquels il prêtait son appui sacerdotal.

⁵ L'auteur semble indiquer ici que dans cet état de passion, on est capable de manquer à dix devoirs. Veut-il faire allusion aux dix devoirs désignés par les lois de Manou, lect. VI, sl. 92, ou bien aux dix vices mentionnés dans ces mêmes lois, lect. VII, sl. 47, et cités par le savant Wilson aux mots दसकामजव्यसन et व्यसन. Je l'ignore. D'un autre côté, le manuscrit dévanâgari de Paris a inséré deux vers que je n'ai pas traduits, parce qu'ils m'ont paru déplacés; ils indiquent dix états dans lesquels un homme peut se trouver, quand il commet une faute, l'ivresse, la folie, la fureur, la fatigue, la colère, la faim, la précipitation, la peur, l'avidité, la passion.

⁶ Comme ce personnage, ainsi que Vasichtha, apparaît à diverses époques fort éloignées les unes des autres, ne pourrait-on pas regarder le mot de *Viswâmitra*, qui signifie *ami de tous*, comme un nom général donné à quelques sectaires ennemis des Brahmanes ? L'histoire de Trisancou semblerait appuyer ma conjecture: ce prince excommunié se jeta dans les bras d'un hérétique, qui lui promit le ciel, lutta contre les Dévas, et eut la puissance de sacrer lui-même son protégé. Viswâmitra est, à mes yeux, le représentant permanent du protestantisme indien, comme Vasichtha est celui de l'orthodoxie. On voit dans l'histoire de Rama que ce prince devient le disciple de Viswâmitra, quoique Vasichtha soit tout-puissant à la cour. Dans l'Outtara-Râma-tcharitra, Viswâmitra intervient dans le sacrifice du mariage de Râma, et de plus on y trouve Vasichtha et son rival Satânanda bénissant ensemble cette union. J'avais déjà développé cette idée dans une des notes que mon digne et excellent maître, M. de Chézy, avait bien voulu insérer dans sa belle édition de Sacountalâ. Voyez pag. 199.

trois péchés. O homme trois fois coupable (Trisancou)!» Ainsi dit le saint pénitent; de là vient le nom de Trisancou donné à ce prince.

Viswâmitra revint chez lui, et apprenant que Trisancou avait nourri sa famille, il voulut lui témoigner sa reconnaissance. Il lui donna le choix d'une récompense. Cependant la sécheresse des douze années avait cessé; le Mouni (Viswâmitra) le sacra dans un Srâddha⁷ royal, et l'admit aux sacrifices. Malgré les dieux et Vasichtha, il le fit monter au ciel⁸, comme il le lui avait promis.

Trisancou épousa Satyarathâ, de la famille de Kêkêya. Il en eut un fils, nommé Haristchandra⁹, qui sut se garantir de toute faute. Celui-ci accomplit le sacrifice royal du Râdjasoûya, et eut le titre de monarque universel (Samrâdj). Son fils fut le vaillant Rohita, qui fonda Rohitapoura¹⁰: songeant à protéger ses sujets et à fortifier son royaume, ce saint roi entoura cette ville de murs et de défenses, et la confia aux Kchatriyas¹¹. Rohita eut pour fils Harita; Harita donna le jour à Tchanchou¹², qui eut deux fils, Vidjaya et Soudéva. Vidjaya est fameux pour avoir été le vainqueur de tous les Kchatriyas. Son fils fut Rourouca, prince habile dans la science du devoir. A Rourouca succéda Vrica son fils, qui laissa le trône à son fils Bâhou. Ce roi, dans un siècle où le devoir était respecté, donna l'exemple d'y manquer: il vit ses lois méprisées par les Sacas, les Yavanas¹³, les

⁷ Le mot est *pitrya* ou *pêtrya*. Voy. les lois de Manou, lect. III, où les cérémonies du Srâddha sont détaillées d'une manière très-minutieuse. Je suppose qu'il est ici question du sacrifice fait en l'honneur de Trayyârouna qui venait de mourir. Cette histoire de Trisancou est très-curieuse, et nous montre l'empire fort ancien exercé au nom de la religion jusque sur les princes, l'interdit lancé sur tout un royaume, et l'administration tombant entre les mains d'un prêtre, le ciel lui-même fermé et devenu d'airain; mais d'un autre côté, le prince persécuté lutte contre l'excommunication, il élève autel contre autel, et règne à la faveur du schisme qu'il introduit. C'est là de l'histoire ancienne, dont les temps modernes offrent également des exemples.

⁸ Le lecteur croira avec moi que cette expression de monter au ciel indique la réhabilitation religieuse de Trisancou, qui fut imposée par Viswâmitra aux Brahmanes, lesquels se sont vengés de cette contrainte, en imaginant un conte sur ce prince. Ils prétendent que dans le ciel il a les pieds en haut et la tête en bas, et que de sa bouche coule une salive sanglante, qui tombe sur le Vindhya et lui donne une teinte rougeâtre; cette salive souille et rend impures les eaux d'une rivière qui sort du Vindhya et qui s'appelle Carmamâsâ.

⁹ On dit aussi que Haristchandra demanda à monter au ciel: ce qui veut dire peut-être qu'il continua le schisme. Il voulut même y monter avec ses sujets. Nârada, afin de lui faire perdre quelque chose de ses mérites, l'interrogeait sur ses actions, que ce prince racontait avec la complaisance de l'orgueil. A chaque réponse, Haristchandra descendait d'un étage; mais il s'aperçut à temps de sa faute; il rendit hommage aux dieux et il obtint de rester avec sa capitale au milieu de l'air, où on le voit encore de temps en temps.

¹⁰ Rohita est aussi appelé Rohitâswa. Fr. Hamilton croit que Rohitapoura est aujourd'hui Rotas, sur le Sona.

¹¹ Le mot est द्विज *dwidja*, c'est-à-dire, régénéré. Il s'applique aux trois premières castes: j'ai pensé qu'il s'agissait ici de la seconde.

¹² Fr. Hamilton le confond avec Tchampa, fondateur de Tchampapourî. Il exprime, au reste, son indécision sur la descendance des différents princes dont les noms vont suivre.

¹³ Ce nom est donné par les Indiens à des nations venues de l'Occident, comme il l'a été, dans les temps modernes, aux Mahométans et ensuite aux Européens. Quelques auteurs ont cru que ce mot désignait les Grecs, à cause du rapport qui existe entre *Yavana* et *Ionien*. Mais les temps dont il est ici question sont trop anciens pour que ce mot puisse être appliqué à des nations d'origine grecque: il désigne plutôt un peuple placé sur les frontières occidentales ou septentrionales de l'Inde.

Câmbhodjas¹⁴, les Pâradas¹⁵, les Pahlavas¹⁶, les Hêhayas¹⁷ et les Tâladjanghas¹⁸. Le fils de Bâhou fut Sagara, qui naquit empoisonné¹⁹: recueilli dans l'ermitage d'Ôrva, il eut pour protecteur ce fils de Bhrigou, qui lui donna une arme de feu, avec laquelle il vainquit la terre et frappa les Tâladjanghas et les Hêhayas. Rigoureux observateur des lois, il priva de leur caste les Kchatriyas Sacas, Pahlavas et Pâradas.

QUATORZIÈME LECTURE. NAISSANCE DE SAGARA.

Djanamédjaya dit:

Comment Sagara naquit-il empoisonné? Comment dans sa colère priva-t-il du privilège de leur caste les puissants Kchatriyas du pays des Sacas et des autres contrées? Saint anachorète, donne-moi quelques détails sur ces événements.

Vêsampâyana reprit:

O roi, le royaume de Bâhou, prince vicieux, avait été envahi par les Hêhayas, les Tâladjanghas et les Sacas. Cinq autres nations vinrent aussi appuyer les Hêhayas: c'étaient les Yavanas, les Pâradas, les Câmbhodjas, les Pahlavas et les Khasas¹. Bâhou, dépouillé de ses états, se retira dans une forêt, accompagné de son épouse, et là, il mourut dans la misère. Cette épouse était de la race d'Yadou: elle était enceinte quand elle se décida à le suivre. Avant son départ, un poison lui avait été donné par une de ses rivales. Après la mort de son mari, elle éleva un bûcher dans la forêt, et monta dessus avec résignation. Le fils de Bhrigou, Ôrva, eut pitié d'elle et l'emmena dans son ermitage, où elle fut délivrée à la fois de son fruit et du poison qu'elle avait pris. Ainsi vint au monde le grand roi Sagara. Ôrva lui-même fit pour cet enfant toutes les cérémonies ordonnées par la loi²; il lui servit de père, lui fit lire les Vêdes, et lui donna une arme de feu³ redoutable, et que les dieux eux-mêmes ne pouvaient supporter. Fort de cette nouvelle arme, et doué lui-même d'une vigueur singulière, Sagara attaqua les Hêhayas, et les frappa rapidement, comme Roudra⁴ dans sa colère frappe les troupeaux. Il s'acquît dans le monde la plus grande gloire. Il

¹⁴ Ces peuples habitaient l'Arachosie, ou une province au nord de la Perse. Le Târâ-tantra désigne les Câmbhodjas comme bons cavaliers.

¹⁵ Les Paradas étaient les habitants de la Paropamise

¹⁶ Les Pahlavas, dont le nom s'est conservé dans le mot Pehlevi, étaient les anciens Perses.

¹⁷ Les Hêhayas demeuraient peut-être dans le Caboul.

¹⁸ Les Tâladjanghas ne devaient pas être éloignés des Hêhayas, car il y avait entre les princes de ces deux peuples alliance de parenté.

¹⁹ Le mot गरं *gara* signifie *poison*. Sagara veut dire simul-venenatus. Dans la lecture suivante on expliquera, cette histoire.

¹ Ce peuple habitait au nord de l'Inde; peut-être leur pays est-il aujourd'hui le Cachgar.

² Le poète désigne ici les dix ou douze cérémonies indiquées au commencement de la IIe lecture des lois de Manou, telles que le *djâtacarma*, qui a lieu quand l'enfant vient de naître; le *nâmacarana*, quand on lui donne un nom; l'*annaprâsana*, quand on le sèvre, etc. Voy. le dictionnaire de Wilson, au mot *Sanscâra*.

³ Nous verrons ailleurs l'histoire d'un être, appelé aussi Ôrva, et qui vomissait des flammes. Le poète n'aurait-il pas confondu les deux personnages? Pour qu'un saint puisse donner une arme de feu, il faut qu'il soit doué des qualités qu'on prête à Ôrva, fils du Mouni Ourva. Au reste, nous retrouverons encore cette arme de feu, qui paraît être particulière à la famille de Bhrigou, aux Bhârgavas. Il me semble aussi qu'Ôrva est un nom du Richi Angiras, qui fut, dans une de ses renaissances, fils d'Ourva, et par sa mère petit-fils du dieu du feu, Agni.

⁴ Roudra, autrement Siva, est surnommé *pasoupati*, maître des troupeaux, des animaux en général.

voulait anéantir entièrement les Sacas, les Yavanas, les Câmbhodjas, les Pâradas et les Pahlavas, qu'il poursuivait avec acharnement. Ces peuples vinrent en suppliant demander la médiation du sage Vasichtha. Cet illustre solitaire, les voyant abattus, chercha à les rassurer, et leur ménagea un traité avec Sagara. Celui-ci consentit à les épargner, à la prière de son maître spirituel: mais il les dégrada, et les força de prendre des vêtements qui devaient les faire distinguer. Il voulut encore que les Sacas eussent la moitié de la tête tondue, les Yavanas et les Câmbhodjas toute la tête rasée, que les Pâradas portassent les cheveux longs, que les Pahlavas laissassent croître leur barbe: il les priva aussi de toute lecture spirituelle et du droit de faire la prière avec la libation de beurre consacré⁵. Ainsi les Sacas, les Yavanas, les Câmbhodjas, les Pâradas, les Pahlavas, les Colas⁶, les Sarpas⁷, les Mahichas, les Dârbas⁸, les Tcholas⁹, les Kéralas¹⁰, les Khasas, les Touchâras¹¹, les Tchînas¹², les Madras¹³, les Kichkindhas¹⁴, les Cântalas¹⁵, les Bangas¹⁶, les Sâlwas¹⁷ et les Concanas¹⁸ furent, d'après la décision de Vasichtha, privés par le grand Sagara de leurs privilèges de Kchatriyas.

Après avoir établi ainsi le règne des lois, vainqueur de la terre, il donna la liberté à un cheval destiné à être immolé¹⁹. Ce cheval, dans sa course vagabonde, arriva sur les bords de la mer méridionale: à quelque distance des flots, il disparut sous terre. Le roi fit creuser ce terrain par ses fils. Après avoir creusé à une grande profondeur, ils y trouvèrent le premier des dieux, le grand Esprit, celui qu'on appelle Hari, Crichna, Vichnou, le père de

5 C'est la cérémonie qu'on appelle *vachat*.

6 Les Colas habitaient sur la côte qui s'étend de Cuttack à Madras. Dans le Mémoire de M. Sterling sur le Cuttack (Rech. asiat. t. XIV, p. 203), il est parlé d'une tribu sauvage, nommée les Coles.

7 Il est possible que ce mot *sarpa* soit synonyme de *nâga*. Le pays de Nâga est situé près de l'Indus. Les manuscrits dévanâgaris portent *Mâhicha* ou *Mâhichaca*. Le Brahmânda-pourâna place les Mâhichacas vers l'est.

8 Les géographies indiennes mettent les Dârbas près des Khasas.

9 Les Tcholas se trouvaient dans la partie de l'Inde appelée aujourd'hui Tanjore.

10 Le pays des Kéralas est le Malabar.

11 *Touchâra* signifie *neige*; les Touchâras (les Tochari de Pline) habitaient les montagnes qui sont vers le nord-ouest de l'Inde. Wilford les met dans le Turan. Un manuscrit porte Toukhâra, qui rappelle le mot Tokharestan.

12 Il ne faut pas confondre ce mot avec le nom des Chinois, qui n'exista que postérieurement: les Tchînas étaient un peuple à l'ouest de l'Inde, quoique quelques personnes les placent vers la partie orientale, près du pays d'Asam. Les lois de Manou en parlent, lect. X, sl. 44. Les Mahâtchînas, ou grands Tchînas, étaient près de la source de la Sarayou ou Sarjou.

13 Le pays des Madras s'étendait au nord-ouest de l'Indostan propre. Fr. Hamilton croit que c'est le Bhoutan.

14 La contrée des Kichkindhas répondait à la partie septentrionale du Mysore. Dans le Râmâyana, c'est le royaume de Bâlin.

15 Les Cântalas aux longs cheveux étaient près des Tchînas.

16 De ce mot vient celui de *Bengale*. Les Bangas habitaient dans le voisinage de Dacca

17 La contrée des Sâlwas est placée au centre de l'Inde; cependant M. Wilson dit, au mot Câracoukhtya, qu'il faut la chercher au nord de l'Indostan.

18 Les Concanas habitaient le pays qu'on nomme encore aujourd'hui le Concan.

19 Le cheval désigné pour l'*aswamédha* était mis en liberté après quelques cérémonies particulières. Il portait sur son front une inscription qui annonçait sa destination et menaçait de la colère du roi quiconque l'arrêterait. Il errait en liberté pendant douze mois, suivi de loin par des soldats. Au bout de l'an il était ramené, et lié à un poteau. Son corps, coupé en morceaux, était ensuite brûlé. La fumée et la cendre de la victime servaient à purifier le prince et sa royale épouse.

tous les êtres, endormi sous la forme de Capila²⁰. Ce dieu s'éveilla, frappé par la lumière, et les feux de ses regards brûlèrent tous les fils de Sagara, à l'exception de quatre, savoir, Varhakétou, Soukétou, Dharmaratha, et le héros Pantchadjana, qui perpétua la race de Sagara. Le dieu Hari, le grand Nârâyana, pour consoler celui-ci, lui promit que la postérité d'Īkchwâcou n'aurait point de fin, que sa gloire, à lui, ne serait jamais éclipsée, que Sâmourdra (l'Océan) serait son fils, et qu'enfin des demeures éternelles lui seraient données dans le ciel, à lui et à ses enfants qui venaient de périr. Samoudra, prenant dans ses mains les présents qu'il destinait au maître de la terre²¹, le salua avec respect, et se soumit à devenir Sâgara (c'est-à-dire, fils de Sagara)²². Il lui rendit le cheval destiné au sacrifice, et le monarque glorieux célébra cent Aswamédhas. La tradition rapporte qu'il avait eu soixante mille fils.

QUINZIÈME LECTURE. FIN DE L'HISTOIRE DE LA FAMILLE SOLAIRE.

Djanamédjaya dit:

Comment ces héros, fils de Sagara, sont-ils nés? Sage Brahmane, comment ont-ils été vaincus, quoiqu'ils fussent au nombre de soixante mille?

Vêsampâyana répondit:

Sagara avait deux femmes renommées par leur piété et leur vertu. La plus âgée, fille de Vidarbha, se nommait Késinî. La plus jeune, fille d'Arichtanêmi, renommée pour sa conduite sage et ses sentiments élevés, n'avait point de rivale sur la terre pour la beauté. Ôrva, voulant par un don merveilleux les récompenser, leur dit un jour: Aussitôt l'une demanda cette nombreuse lignée de héros, l'autre ne désira qu'un fils. dit le Mouni. Késinî donna pour fils à Sagara le prince Asamandjas, qui fut connu dans la suite par sa vaillance sous le nom du roi Pantchadjana. Sa compagne accoucha d'une courge¹ remplie de pépins: c'est là du moins ce que rapporte la tradition. Ces pépins étaient au nombre de soixante mille; ils formèrent autant d'embryons, qui avec le temps reçurent la naissance, et prirent un accroissement successif. Sagara avait d'abord fait placer ces embryons dans des vases remplis de lait: ensuite ils eurent chacun une nourrice: au bout de dix mois, ils marchaient heureusement. Ces enfants, élevés avec soin par la tendresse de Sagara, grandirent, et

²⁰ Nous devons croire que ce récit est une fiction par laquelle le poète a voulu représenter les travaux opérés pour donner un écoulement aux eaux du Gange, dont les terres d'alluvions arrêtaient le cours, en formant des marais noirs et fangeux; car le mot *capila* veut dire *noir*. Capila est regardé comme le fils de Cardaméswara, qui signifie *maître du limon*. On place son ermitage en différents lieux, comme au pas de Haridwâra, et vers l'embouchure du Gange, à l'endroit appelé *Gangâ-sâgara* (ou *mer du Gange*), et situé au sud de Calcutta, non loin de Fulta qui, à cette époque, était près de la mer. En général on met Capila à l'embouchure de toutes les rivières. Ce personnage est considéré comme un avatare de Vichnou résidant à Gangâ-sâgara, où dans sa colère il anéantit les fils de Sagara: ce qui veut dire que les ouvriers périrent des suites d'une épidémie causée par la chaleur qui avait échauffé ce limon fétide. Il est possible aussi qu'on appelle enfants de Sagara ces canaux mêmes qui furent creusés par ordre du prince, et desséchés ensuite par la chaleur. Le nombre de soixante mille est exagéré.

²¹ Le nom particulier de cette offrande est *argha*. Elle se compose de fleurs, de riz, de *tila* (*sesamum orientale*), de bois de sandal, et d'eau présentée dans un vase en forme de bateau. Quelquefois on n'offre que de l'eau, comme ce paysan persan qui ne fit que cette offrande à son roi Artaxerce Mnémon.

²² Un des noms de la mer, en sanscrit, est *sâgara*: on explique l'étymologie de ce mot en disant que l'Océan devint fils de Sagara. La syllabe longue indique filiation.

¹ Je ne chercherai point à expliquer cette fable fondée sans doute sur quelque équivoque de mots.

formèrent ses soixante mille fils sortis, ô roi, du sein d'une courge. Ils furent donc absorbés par les feux de Nârâyana; ce fut Pantchadjana qui succéda à son père.

Le fils de Pantchadjana fut le vaillant Ansumân, qui donna le jour à Dilîpa, surnommé Khatwânga². Ce prince, venant du ciel sur la terre, n'obtint la vie que pour une heure³, et, toutefois, il eut le temps de faire un seul faisceau des trois mondes par sa prudence et sa justice. Il eut pour fils le grand roi Bhagîratha, qui fit descendre du ciel⁴ la noble rivière du Gange et la conduisit à Samoudra (l'Océan)⁵ prince glorieux, fortuné, puissant, pareil au dieu Indra. La déesse Gangâ devint fille de Bhagîratha⁶, et pour cette raison elle est nommée Bhâgîrathî par ceux qui connaissent l'histoire de cette royale famille.

Bhagîratha donna le jour au roi Srouta; Srouta à Nâbhâga⁷, prince attaché à ses devoirs; Nâbhâga à Ambarîcha; Ambarîcha à Sindhoudwîpa; Sindhoudwîpa au vaillant Ayoutâdjît; Ayoutâdjît au glorieux Ritaparna, connaissant à fond la science divine⁸, et puissant ami d'Anala⁹. A Ritaparna succéda le roi Soudâsa son fils, ami d'Indra, et du nom de son père surnommé Ârtaparni¹⁰. Soudâsa eut un fils, surnommé Sôdâsa par la même raison: ce fut le vaillant Mitrasaha, autrement appelé Calmâchapâda. Sarwacarman reçut la naissance de Calmâchapâda; Anaranya, de Sarwacarman; Nighna, d'Anaranya. Nighna eut deux fils, Anamitra et Raghou, renommés parmi les héros. Le fils d'Anamitra fut le sage Doulidouha, dont le fils Dilîpa fut le trisaïeul de Râma. De Dilîpa naquit Dîrghabâhou, autrement appelé Raghou¹¹, qui régna avec force et puissance dans Ayodhyâ. Le fils de Raghou fut Adja; Adja donna le jour à Dasaratha; et de Dasaratha naquit le glorieux Râma, constamment animé par l'amour du devoir.

Ce dernier eut pour fils Cousa: Cousa donna le jour à Atithi; Atithi à Nichada; Nichada à Nala; Nala à Nabha; Nabha à Poundarîca, surnommé Kchémadhanwan; Kchémadhanwan au superbe Dêvânîca; Dêvânîca au puissant Ahînagou; Ahînagou au noble Soudhanwan; Soudhanwan à Nala¹²; Nala à Ouctha, prince religieux; le généreux Ouctha à Vadjanâbha¹³.

De celui-ci¹⁴ naquit le sage Sankha, surnommé Vyouchitâswa; Sankha fut père du sage et riche Pouchpa; Pouchpa, de Siddhi; Siddhi, de Soudarsana; Soudarsana, d'Agnivarna;

² *Khatwânga* est le noix que l'on donne à l'une des armes de Siva, qui ressemble à un pied de lit.

³ C'est un compliment poétique, comme quand nous disons que le ciel ne fait que prêter les grands hommes à la terre.

Nimiùm vobis Romana propago

Visa potens, superi, propria hâc si dona fuissent.

⁴ La déesse du Gange prit une forme matérielle: aussi le texte, dit-il qu'elle vint ici-bas comme avatare.

⁵ Bhagîratha l'amenait sur la terre pour rappeler à la vie par ses eaux les fils de Sagara. Ne sachant pas précisément où ils étaient, la déesse se divisa en cent torrents pour être plus sûre de les rencontrer. Voy. lect. précéd, not. 20.

⁶ Nous savons ce que signifie, dans ce sens, *devenir le fils ou la fille d'un personnage*, c'est prendre son nom modifié par une syllabe longue.

⁷ Je ne parle que pour mémoire des peines que se donne, ici et plus bas encore, Fr. Hamilton, pour concilier la table de Vâlmîki et les autres avec celles du Harivansa.

⁸ J'ai rendu ainsi le mot *दिव्याज्ञहृदय*, non pourtant sans quelque scrupule.

⁹ Anala est le même qu'Agni, le feu.

¹⁰ Quelques personnes font de ce nom patronymique le nom d'un prince particulier, fils de Ritaparna

¹¹ C'est de son nom que Râma est appelé *Râghava*.

¹² Le manuscrit de M. Tod porte *Sala*. Le manuscrit bengali, par correction, met *Gaya*.

¹³ Le même manuscrit de M. Tod donne pour successeur à Vadjanâbha le prince Nala.

¹⁴ Je dois faire remarquer que tout cet alinéa ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale.

Agnivarna, de Sîghra; Sîghra, de Marou, prince qui se livra à la dévotion et se retira à Calâpadwîpa¹⁵. Son fils fut Visroutavasou, qui donna le jour au roi Vrihadbala¹⁶.

O fils de Bharata, il est à remarquer que les Pourânas citent deux¹⁷ princes du nom de Nala¹⁸, l'un fils de Vîraséna, et l'autre qui était de la race d'Ikchwâcou.

Je viens de te nommer les princes les plus remarquables, descendants d'Ikchwâcou, et issus de Vivaswân. Celui qui lit avec attention l'histoire de la famille de l'Âditya Vivaswân, de ce dieu qui préside aux Srâddhas¹⁹ et qui donne l'accroissement à tous les êtres, celui-là aura beaucoup d'enfants; il sera exempt de péché et de passion, il vivra longtemps, et se trouvera un jour dans le monde de l'Âditya Vivaswân.

SEIZIÈME LECTURE. CULTE DES PITRIS.

Djanamédjaya dit:

Tu viens de me dire que l'Âditya Vivaswân préside aux Srâddhas, illustre Brahmane. Je désire obtenir quelques détails sur ce sujet. Qu'est-ce que cette importante cérémonie du Srâddha? D'où viennent les Pitris¹? qui les a créés? Ce sont là des questions sur lesquelles les savants docteurs de nos saintes lois ont déjà donné des éclaircissements. On dit qu'il y a des Pitris dans le ciel, Pitris (pères) des dieux, et dieux eux-mêmes. Voilà donc ce que je désire savoir. Dis-moi quelles sont leurs qualités et leur influence; quelle satisfaction cause aux Pitris le Srâddha que nous offrons; quelles faveurs ils peuvent nous accorder en échange; quelle est enfin l'origine des Pitris. Daigne répondre à ma curiosité.

Vêsampâyana répondit:

Oui, je te raconterai l'origine des Pitris: je te dirai comment le Srâddha, que nous célébrons, leur cause du plaisir, et quels biens ils peuvent répandre sur nous. Ce sont des renseignements que Mârcandéya avait autrefois donnés à Bhîchma qui lui avait fait les mêmes questions. Youdhichthira, surnommé Dharmarâdjâ, profitant d'un moment où Bhîchma se reposait sur un lit de roseaux², le pria de lui donner les explications que tu viens de me demander. Je vais te répéter ce que dit Bhîchma; et ces détails, Mârcandéya lui-même les tenait de Sanatcoumâra.

Youdhichthira dit:

O toi qui connais les règles du devoir, je voudrais bien connaître comment on obtient l'accroissement et la prospérité qu'on désire, et par quels actes on peut éviter le chagrin.

Bhîchma répondit:

15 Calâpa est une île de l'Alacanandâ

16 Ce Vrihadbala fut tué par Abhimanyou, fils d'Ardjouna. Je constate ce fait pour établir un synchronisme.

17 Il y a ici une inexactitude, car le poète vient de citer deux Nala de la race solaire.

18 Ce Nala, de la race lunaire, est le héros de l'épisode raconté dans le Mahâbhârata, et dont nous devons une édition et une traduction latine au savant M. Bopp.

19 C'est plutôt Yama, fils de Vivaswân, qui préside aux Srâddhas, et qui porte le nom de *Srâddhadeva*. Cependant ici cette épithète se rapporte au soleil, à Vivaswân lui-même, comme le prouve le commencement de la lecture suivante.

1 Le mot *pitri* signifie proprement *père, pater*.

2 Nous connaissons déjà le nom de ce roseau; c'est le *sara* (*saccharum sara*). Bhîchma était fils de Santanou, roi d'Hastinâpouira, et de Gangâ. Il renonça au trône en faveur de son frère. Dans la querelle qui eut lieu entre ses petits-neveux, il prit parti contre les Pândavas. Il y fut même blessé par Ardjouna. A la fin de cette guerre, il donna des avis à Youdhichthira appelé à régner, et quitta ensuite la terre pour monter au ciel. Comme il n'avait point eu d'enfants, ce sont tous les Indiens qui doivent chaque année, dans un *srâddha* en son honneur, faire sa commémoration, comme s'ils étaient ses descendants.

Celui qui avec empressement et dévotion s'acquitte du Srâddha, et donne aux Pitris une satisfaction complète, est sûr d'être heureux dans ce monde et dans l'autre. O Youdhichthira, les Pitris donnent à celui qui est fidèle à son devoir, des enfants, s'il en demande, de la fortune, s'il en désire.

Youdhichthira reprit:

Il y a des Pitris dans le ciel, d'autres aussi dans les enfers. Les hommes recueillent toujours un fruit de leurs oeuvres pieuses: on célèbre un Srâddha avec le désir d'en obtenir quelque avantage. On y comprend dans une triple offrande³ son père, son aïeul, son bisaïeul. Comment des Srâddhas ont-ils quelque résultat pour les mânes? Comment ceux qui sont en enfer peuvent-ils en retirer quelque fruit? Quels sont donc ces autres Pitris, ceux auxquels nous faisons des sacrifices, et que les dieux honorent, dit-on, dans le ciel? Noble héros, voilà des difficultés sur lesquelles je voudrais avoir des explications. O toi qui as tant de savoir, dis-moi comment il est possible que le Srâddha change la destinée des Pitris?

Bhîchma répondit:

Prince invincible, je vais t'enseigner ce que j'ai pu apprendre; je te dirai quels sont ces autres Pitris auxquels nous adressons un culte. C'est ce que me révéla un jour mon père, qui était déjà parti pour les mondes intermédiaires. Je célébrais le Srâddha, et je faisais l'offrande du pinda en son honneur. La terre se fendit devant moi, mon père parut, et pour recevoir mon offrande, tendit ses bras chargés d'ornements et couverts de bracelets, ayant, comme je l'avais vu autrefois, ses doigts rougis de la couleur du sandal. «Voilà, disais-je en moi-même, une cérémonie qui n'est point dans le rituel⁴; et sur le siège de cousa⁵, où j'étais en lui donnant le Pinda, je réfléchissais sur cet incident. Mon père, satisfait de ma piété, me dit d'une voix douce: «O le meilleur des enfants de Bharata, je suis content de toi. Tu as propagé ma race⁶, j'ai obtenu par toi tout ce que je pouvais désirer dans cette vie et dans l'autre; par toi, mon fils, qui t'es montré homme sage et instruit, fidèlement soumis à la loi. Ferme dans la bonne voie, c'est de moi que tu as appris à suivre constamment dans ce monde la règle du devoir. Si celui qui remplit son devoir recueille un quadruple fruit, l'insensé qui le néglige obtient aussi le fruit de son péché. L'exemple que donne le prince dans l'accomplissement de ses propres obligations est toujours imité par les sujets. O noble enfant de Bharata, tu as fait des Vêdes et de leurs lois éternelles la règle de ta conduite; le bonheur et la gloire de ton père sont incomparables. Pour te témoigner ma joie, je veux te faire un don: vois dans les trois mondes ce qu'il y a de plus difficile à obtenir, et choisis. Tu ne quitteras cette vie que lorsque tu voudras; la mort ne viendra te prendre que de ton consentement. Quel autre privilège veux-tu encore que je t'accorde? Parle, illustre rejeton de Bharata, dis-moi ce qui se passe dans ton âme.»

Le saluant avec respect, je lui répondis: Alors profitant avec empressement de sa bonne volonté, je l'interrogeai, lui qui connaissait le monde invisible et qui avait visité le séjour des hommes vertueux, et je lui fis les questions suivantes: «On parle de Pitris, qui sont Pitris (pères) des dieux, et dieux aussi, et de dieux qui sont Pitris (pères). Quels sont ceux auxquels on offre des sacrifices? Comment se fait-il que nos Srâddhas causent du plaisir aux Pitris habitants d'un autre monde? Quel est le fruit du Srâddha? Quels sont ceux

³ Le nom particulier de cette offrande est *pinda*: un *pinda* est une boule formée de riz, de lait caillé, de fleurs, etc., et que présentent aux mânes des ancêtres les membres d'une même famille, lesquels par cette raison on appelle *sapindas*. Voyez pour tous ces détails la IIIe lecture des lois de Manou, et le VIIe volume des Recherches asiatiques.

⁴ Je rends ainsi le mot कल्प *calpa*. Bentley l'a entendu dans ce sens, en le traduisant par *forme particulière du culte*. Voyez le sloka 147 de la 111e lecture des lois de Manou, où se trouvent *calpa* et *anoucalpa*. Le Calpa est aussi le Védânga qui contient la description des rites religieux. Les chapitres que nous allons traduire portent le titre général de *Pitri-calpa*.

⁵ On appelle *cousa*, ou *darbha*, un gazon employé dans les cérémonies religieuses.

⁶ Ceci est peu exact car Bhîchma n'avait point donné de petit-fils à Santanou.

auxquels sacrifient les dieux, les hommes, les Dânavas, les Yakchas, les Râkchasas, les Gandharvas, les Kinnaras⁷ et les grands serpents? Voilà des points sur lesquels je désire beaucoup d'être éclairé. Daignez satisfaire ma curiosité: car je sais que vous connaissez tout.» Santanou, mon père, reprit la parole: «O Bhîchma, je répondrai en peu de mots à tes questions. Écoute avec attention, et apprends pour quelle raison on offre le Srâddha aux Pitris, quels en sont les fruits, quelle est l'origine des Pitris. Les fils de Brahmâ lui-même⁸ existent dans le ciel des Pitris avec le rang de dieux. Ce sont eux à qui sacrifient les dieux, les Asouras, les hommes, les Yakchas, les Râkchasas, les Gandharvas, les Kinnaras et les grands serpents. En récompense des hommages qu'on leur rend dans les Srâddhas, ils protègent ce monde qui renferme les Dévas et les Gandharvas, et qui obéit à Brahmâ. Il te faut constamment décerner à ces grands Pitris les honneurs du Srâddha: ils te combleront de biens, ils exauceront tous tes vœux. Si tu célèbres le nom et la famille de ces Pitris, ils nous procureront à nous-mêmes dans le ciel un surcroît de bonheur. Mais Mârcandéya achèvera de t'instruire sur cet objet. Il est aimé des Pitris⁹, il est savant. Aujourd'hui, pour me faire plaisir, il est venu assister au Srâddha. Tu peux l'interroger.» Après m'avoir ainsi parlé, Santanou disparut.

DIX-SEPTIÈME LECTURE. ORIGINE DES PITRIS.

Bhîchma continua:

Alors je suivis le conseil de mon père, et m'adressant avec respect à Mârcandéya, je lui fis la question que j'avais déjà faite à Santanou. Le saint anachorète me dit:

Mârcandéya dit:

O Bhîchma, je vais te donner les détails que tu demandes: écoute avec attention. Par la faveur des Pitris, j'ai obtenu de longs jours: par mon dévouement à leur culte, j'avais déjà dans l'âge précédent acquis une grande gloire dans le monde¹. Au bout de la révolution de plusieurs milliers d'années, je montai sur le mont Mérou, et je m'y livrai à une austère pénitence. Un jour j'aperçus un char qui venait de la partie septentrionale de la montagne, et qui éclairait tout le ciel de son éclat. Dans ce char, je vis, étendu sur un lit de repos, un personnage éblouissant comme un soleil, et de la grandeur du pouce²: en voyant ce char et celui qu'il portait, on aurait dit un feu dans un autre feu. J'inclinai avec respect la tête devant cet être supérieur, dès l'instant qu'il fut près de moi; je lui offris les présents de l'Argha et de l'eau pour le bain de pieds. Je lui dis: Ce saint personnage me répondit en souriant: Aussitôt prenant à mes yeux une figure différente et merveilleuse, il m'apparut sous une forme telle que je n'en avais jamais vu de semblable.

«Je suis, me dit-il, le premier-né de Brahmâ, issu de sa pensée (mânasa), puissant par la force de la pénitence, et animé de l'esprit de Nârâyana: je suis ce Sanatcoumâra³ dont parlent les Vêdes. O fils de Bhrigou, salut. Que désires-tu de moi? Ils sont aussi fils de Brahmâ, et par conséquent mes frères, mais cependant plus jeunes que moi, ces sept grands Richis dont les enfants sont si renommés, Cratou, Vasichtha, Poulaha, Poulastya,

⁷ Les *Kinnaras* sont des musiciens célestes qu'on représente avec une tête de cheval. On les appelle aussi Kimpourouchas.

⁸ Voyez les détails que donne la III^e lecture des lois de Manou, sl. 194, sur les diverses classes de Pitris et sur leurs noms.

⁹ On pourrait traduire aussi: *il est attaché au culte des Pitris*.

¹ Nous verrons ailleurs Mârcandéya subsister après la destruction du monde. Ce saint est même considéré comme dieu personnifié. Son nom, en sanscrit, est précédé quelquefois du mot *sri*, qu'on attribue aux personnages divins.

² Ceci me fait rappeler que d'un poil de Brahmâ furent produits soixante mille petits Brahmanes de cette taille, que, l'on appelle Bâlakhilyas. Voyez le Nouveau Journal asiatique, n° 63, p. 221.

³ Voyez la première lecture.

Atri, Angiras et le sage Maritchi. Honorés des dieux et des Gandharvas, ils soutiennent et protègent les trois mondes, et ne sont pas moins respectés des Dânavas que des Dévas. Poursuivant les exercices d'une rigoureuse pénitence, ô grand Mouni, nous vivons recueillis en nous-mêmes, exempts des devoirs comme des passions des autres créatures. Tu me vois toujours jeune, comme quand je suis né: de là mon nom si connu de Sanatcoumâra⁴. Pour me regarder et m'honorer, tu as interrompu ta pénitence. Ton premier désir est satisfait. Que demandes-tu encore?»

Ainsi parla l'immortel Sanatcoumâra: je lui répondis, ô fils de Bharata, encouragé par sa bonté, et je l'interrogeai sur l'origine des Pitris et les fruits du Srâddha. O Bhîchma, ce maître des dieux mêmes daigna m'éclairer. A la fin d'un récit qui dura bien des années, ce saint personnage me dit:

Sanatcoumâra dit:

Pieux Brahmane, je viens de m'amuser avec toi: écoute la vérité telle qu'elle est. Brahmâ créa les dieux, ô fils de Bhrigou. avait-il dit. Mais voilà qu'oubliant le Créateur, ceux-ci ne sacrifiaient que pour recueillir eux-mêmes tout le fruit de leur action. Brahmâ les maudit: devenus fous, ils n'avaient plus aucune espèce de connaissance d'eux-mêmes; la folie des dieux s'était communiquée au reste du monde. Les malheureux, prosternés devant le père des êtres, demandèrent grâce et pardon; et pour le salut des mondes, Brahmâ leur dit: Ils vinrent donc, dans leur affliction, demander à leurs enfants de quelle manière on pratiquait les exercices de la pénitence et du culte. Leurs fils, humbles et pieux, leur donnèrent ces leçons dont ils avaient besoin. Instruits dans la science du devoir, et habiles à l'expliquer, ils leur enseignèrent ces genres d'austérités par lesquels on mortifie sa voix, son esprit, son corps, et joignirent l'exemple au précepte. Quand par la pénitence les dieux eurent connu la vérité et recouvré leur raison, leurs fils leur dirent: Ce mot frappa les dieux, qui se présentèrent à Brahmâ pour en avoir l'explication. Brahmâ leur dit: «Vous êtes aujourd'hui savants dans la science divine, et le nom dont on vous a appelés est fort juste. Vous pouvez bien, ô dieux, avoir fait leurs corps: mais ils vous ont donné la science, ils méritent certainement le titre de pères (pitris). Vous avez, les uns et les autres, votre genre de paternité; vous êtes tous Pitris⁶, et les Pitris aussi seront dieux.» Alors les dieux vinrent retrouver leurs enfants et leur dirent: «Brahmâ nous a éclairés, nous nous devons une affection mutuelle. Vous êtes en effet nos pères, vous par qui nous avons été instruits. Pieux instituteurs, que pouvez-vous désirer? quel don pouvons-nous vous accorder? Que la parole que vous avez prononcée se trouve vérifiée, et puisque vous nous avez appelés vos enfants, soyez aussi désormais nos Pitris (pères). Quiconque en célébrant un Srâddha oubliera ses parents décédés, verra passer le fruit de son sacrifice aux Râkchasas, aux Dânavas, aux serpents. Les pères décédés, croissant par les honneurs funèbres, feront sans cesse croître la lune⁷ qui aura reçu de vous son premier accroissement. La lune, prospérant par suite des Srâddhas, fera aussi prospérer ce monde avec les mers, les montagnes, les forêts, les êtres animés et inanimés qui le couvrent. Les mânes donneront de la fortune et des enfants aux mortels qui pourront en désirer, et qui célébreront le Srâddha. Ceux qui, dans cette cérémonie, invoquant, par leur nom et leur famille, leur père, leur aïeul et leur bisaïeul, auront fait l'offrande de trois pindas, en quelque lieu qu'ils se trouvent, seront à jamais protégés par ces mânes qu'ils auront honorés. Telle est l'instruction que nous a

⁴ *Coumâra* veut dire jeune homme, et *sanat* signifie toujours. Voyez dans le dictionnaire de M. Wilson le mot लोक *loca*.

⁶ L'auteur joue continuellement sur le mot *pitri*, qui signifie à la fois *père* et *mânes*. Voyez au reste la IIe lecture des lois de Manou, sl. 151 et suiv., 170 et 171, où l'on retrouve plusieurs idées de ce passage du Harivansa.

⁷ Il faut se rappeler que la lune est considérée comme le réservoir de l'ambrosie divine, et qu'en même temps on lui reconnaît une grande influence sur la terre. Le dieu de la lune est le roi des plantes, et préside au principe aqueux. Voyez lect. XL, vers la fin. Toute cette matière peut être éclaircie par ce passage des lois de Manou, lect. III, sl. 201:

donnée le grand Brahmâ: que sa parole soit accomplie aujourd'hui; habitants du ciel, soyons mutuellement entre nous enfants et pères (Pitris).» C'est ainsi, continua Sanatcoumâra, qu'il y a des Pitris dieux et des dieux Pitris: ils sont les uns et les autres mutuellement Pitris et dieux.

DIX-HUITIÈME LECTURE. ORIGINE ET DISTINCTION DES PITRIS.

Mârcandéya dit à Bhîchma:

Ainsi me parla le brillant Sanatcoumâra, dieu parmi les dieux; je fis ensuite à ce divin Mouni une question sur un sujet qui m'embarrassait. Écoute, ô prince, fils de Gangâ, ce que je vais te dire en reprenant les choses dès le commencement. Je lui demandai donc: Il me répondit:

Sanatcoumâra dit:

Illustre pénitent, il y a dans le ciel sept ordres de Pitris; il y en a quatre qui sont déterminés par des formes, et trois qui n'ont point de forme apparente. Je vais te dire le monde qu'ils habitent, leur influence, l'excellence de leur nature, leur grandeur.

D'abord je te parlerai de ces trois ordres supérieurs qui peuvent devenir sensibles pour nous par les devoirs auxquels ils se soumettent¹: voici leurs noms et leurs demeures.

On appelle Sanâtanas(éternels) les mondes où résident les Pitris dépourvus de formes, nommés Bhâswaras², et du nom de leur père, le Pradjâpati Virâdja, surnommés Vêrâdjas. On les honore comme des dieux, suivant les rites prescrits. Quand les habitants des mondes Sanâtanas se relâchent dans les devoirs de leur dévotion³, au bout d'une révolution de mille ans, ils renaissent dans de saintes familles, où l'on s'occupe de la science sacrée; ils y acquièrent de nouveaux mérites, de nouvelles connaissances; ils se perfectionnent dans la philosophie sacrée, et reprennent ensuite cette voie où il est si difficile d'entrer. Ce sont là les Pitris auxquels les pieux yogins⁴ sont appelés à donner de

¹ Comme nous le verrons plus bas, les quatre ordres de Pitris regardés comme matériels, comme terrestres, sont ceux qui sont spécialement composés des âmes de gens appartenant aux quatre castes c'est là en quelque sorte leur forme. Les trois autres ordres, qui renferment les Pitris des Richis supérieurs, des dieux et des génies de tous les rangs, n'ont point, pour ainsi dire, de figure sociale. Cette idée de forme extérieure, de figure apparente, me menait sans doute à l'idée d'êtres matériels, et à l'idée contraire d'êtres immatériels. J'ai évité ces expressions, et me suis rapproché de mon texte autant qu'il m'était possible. Les Pitris supérieurs n'ont point de forme, dit-on; cependant *ils portent la forme du devoir*, धर्ममूर्तिधर. C'est surtout pour de pareils passages qu'il m'eût été agréable d'avoir un commentaire. Abandonné à mes faibles forces, j'ai cherché un sens; je ne me flatte point d'avoir rencontré juste. Ou ces Pitris sont soumis à des devoirs particuliers dans la grande organisation de l'univers, ou ils reviennent de temps en temps sur la terre porter le fardeau de l'humanité et des devoirs qui lui sont imposés.

² Ce mot signifie *soleil*: j'en ai fait un nom propre, ce n'est peut-être qu'une épithète. Six des sept Richis sont nommés comme patriarches des Pitris. Atri seul n'est pas cité: à sa place se trouve Virâdja. Celui-ci serait-il Manou, nommé विराज au lieu de विराज (Voy. lect. I.) Les lois de Manou parlent des fils de Virâdj, lect. III, sl. 195.

³ J'avais d'abord reproduit cette pensée du Bhagavad-gîtâ, lect, VI, qui insinue que l'homme surpris par la mort dans le cours de sa pénitence, revient plus tard l'achever et acquérir de nouveaux mérites. Mais l'histoire qui va suivre de la vierge Atchhodâ, montre que ces esprits peuvent faillir et s'écarter un instant des règles de la dévotion (*yoga*) ce qui les expose à une renaissance terrestre.

⁴ Les yogins, c'est-à-dire les personnes qui se livrent aux exercices de la pénitence pour arriver à l'union intime avec Dieu, sont admis après leur mort dans le monde de ces Pitris; ou bien les yogins ne sont que ces mêmes Pitris déchus.

l'accroissement, et qui par la force de leur propre dévotion font eux-mêmes croître la lune. Ainsi dans les srâddhas n'oubliez pas les yogins: que ce soit là le premier soin de ceux qui donnent à boire le soma⁵.

Une fille de ces Pitris, qui ne dut sa naissance qu'à l'énergie de leur esprit (mânasî), fut Ménâ, épouse du mont Himâlaya; elle eut pour fils le glorieux Mênaca, qui lui-même donna le jour au mont Crôntcha⁶, brillant et riche de pierres précieuses. Le roi des monts eut de Ménâ trois filles, Aparnâ, Écaparnâ et Écapâtalâ. Celles-ci se livrèrent à une pénitence terrible que n'auraient pu supporter ni les dieux, ni les Dânavas, et elles éblouirent de l'éclat de leur dévotion les êtres animés et inanimés dans les trois mondes.

Écaparnâ ne vivait que d'une seule feuille, Écapâtalâ d'une seule fleur de Pâtalâ⁷; Aparnâ se passait de nourriture. Sa mère cherchait à modérer son zèle. Telles étaient les paroles que la tendresse inutile de sa mère adressait à cette déesse célèbre par ses austérités, et que les trois mondes connaissent maintenant sous le nom d'Oumâ. O fils de Bhrigou, elle habita aussi la terre, cette illustre pénitente: on l'y honore sous ce même nom d'Oumâ. Sa gloire y vivra comme celle de ses deux soeurs; toutes trois, chastes et pieuses, d'une dévotion accomplie et possédant la science divine, ont été la pénitence même incarnée. Oumâ, la première en âge et en mérites, devint par sa profonde piété la compagne de Mahâdéva. Écaparnâ fut l'épouse de Djégîchavya, et Écapâtalâ celle de l'illustre Asita Dévala⁹, tous deux rivaux en science et en vertu, et maîtres dans le grand art de la dévotion.

Les mondes Somapadas sont ceux où résident les Pitris, fils de Marîtchi: ces Pitris ont autrefois animé les corps des Dévas; on les appelle Agnichwâttas, et leur influence est puissante.

De leur esprit est issue une fille: c'est la rivière Atchhodâ, qui a donné naissance au lac Atchhoda¹⁰. Elle n'avait point eu le bonheur de voir les auteurs de ses jours. Comment aurait-elle pu apercevoir des Pitris immatériels, qui ne l'avaient créée que par la force de leur pensée? Honteuse de cette disgrâce, elle se choisit un père: c'était un Vasou, le glorieux Amâvasou¹¹, fils d'Âyous, qu'elle avait vu traverser le ciel sur un char avec l'Apsarâ Adricâ. Égarée par cette pensée, la belle vierge se met à la poursuite de ce père qu'elle adopte, et renonçant à ses exercices de dévotion, elle va errant dans l'espace. Dans sa course incertaine et vagabonde, elle aperçoit tout à coup trois chars aussi petits que des atomes, et sur ces chars trois Pitris presque insensibles: mais son oeil les voit cependant sur ces chars merveilleux, brillant comme des feux placés sur d'autres feux. leur dit-elle, faible et la tête baissée. D'une voix timide, elle cherche à s'excuser auprès de ces Pitris, qui sont ses véritables pères. «Par ta faute, lui dirent-ils, tu as perdu le haut rang que tu occupais: pauvre enfant, au lieu d'avancer, tu as rétrogradé. Mais console-toi, les dieux recueillent ici le fruit des oeuvres qu'ils ont accomplies, tandis qu'ils étaient revêtus d'un corps divin. Toujours les oeuvres portent leurs fruits dans un autre monde, qu'elles aient été faites dans l'état d'homme ou de dieu. Ainsi, chère enfant, compte qu'en ces lieux mêmes tu trouveras le fruit de ta pénitence.» En entendant ces mots, la jeune vierge

⁵ Le *soma*, comme nous l'avons vu, est le jus de l'*asclepias*, que celui qui offre le sacrifice donne au Brahmane sacrificateur.

⁶ Le Crôntcha et le Mênaca sont deux montagnes.

⁷ C'est la fleur du *Bignonia suave olens*, que les Anglais appellent *trumpet flower*.

⁹ Malgré l'autorité du Bhagavad-gîtâ, lect. X, sl. 13, je suis forcé ici de faire d'Asita et de Dévala un seul et même personnage. Il sera de nouveau question de Dévala dans la lecture XXIII, où les deux manuscrits dévanâgaris semblent encore indiquer qu'Asita est une épithète, un second nom de Dévala, comme si l'on disait Dévala le Noir. Le mot *djégîcharya* m'avait d'abord paru n'être qu'une épithète; mais il se trouve cité dans les Vêdes comme le nom d'un personnage célèbre par sa piété et son savoir.

¹⁰ Le lac Atchhoda se trouve sur l'Himâlaya, près du pic Tchandrâprabha, d'où sort la Mandâkini

¹¹ Une partie de cette fable est astronomique Amâvasou est le génie qui préside au jour de la nouvelle lune.

cherchait encore à se rendre ses Pitris toujours plus favorables. Ils entrèrent en méditation, et voyant l'avenir, ils lui dirent avec affection: «O vierge, tu seras la fille de ce roi Vasou, qui lui-même naîtra sur la terre parmi les mortels, et tu reviendras ensuite dans ce monde qui est le tien, et où il est difficile d'arriver. Tu auras pour fils le Brahmane, fils de Parâsara, qui divisera le Vède unique en quatre parties¹²: tu auras encore du grand roi Santanou deux fils qui feront ta gloire, le pieux Vitchitravîrya et le brillant Tchitrângada. Après avoir donné au monde ces enfants, tu reviendras dans ces demeures des Pitris, dont tu t'éloignes pour te dégrader par ta naissance. Va donc, tu seras la fille du prince que tu as vu et d'Adricâ. Tu naîtras à la vie humaine, dans la vingt-huitième partie¹³ du Dwâpara, et tu te trouveras enfermée dans le ventre d'un poisson¹⁴.» Ainsi parlèrent les Pitris, et leur protégée devint Satyavatî, surnommée Dâséyî ou fille de pêcheur, parce qu'elle sortit du sein d'un poisson, toute fille qu'elle était du roi Amâvasou.

Viennent ensuite les mondes Vêbhrâdjas, dont l'éclat brille dans l'air et frappe tous les regards: ils sont habités par les Pitris appelés Varhichads. Tous les ordres de divinités, les Yakchas, les Gandharvas, les Râkchasas, les dragons, les serpents, les oiseaux célestes, ont été animés par les esprits de cette classe de Pitris, nobles fils du patriarche Poulastya¹⁵: le sort de ces Pitris est magnifique, ils sont puissants et adonnés aux saintes occupations de la pénitence.

Une vierge est née de leur âme: c'est Pîvarî: elle est encore appelée Yogâ, épouse d'Yoga et mère d'Yoga¹⁶. Elle descendra aussi sur la terre pendant l'âge Dwâpara. Un grand pénitent de la race de Parâsara, nommé Souca, et fameux entre les Brahmanes, existera dans ce temps: il sera né de Vyâsa et d'Aranî¹⁷, comme on voit naître du sein de la fumée la flamme étincelante. De cette vierge des Pitris, de Pîvarî, Souca aura une fille et quatre fils, célèbres dans l'enseignement de la philosophie sacrée. Ces quatre fils seront Crichna, Gôra, Prabhou, Sambhou: leur soeur sera Critwî, mère de Brahmadata, et femme du roi Anouha. L'illustre Souca, animé de l'amour de la loi sainte, après avoir donné le jour à ces

¹² Ce fils de Parâsara est Vyâsa, connu sous le surnom de Vêda-vyâsa, ou compilateur des Vêdes. Ce vers indique que la division de cet antique ouvrage en quatre livres est de lui: cependant dès l'origine on a compté trois Vêdes, et le quatrième, l'Atharva, passe pour moderne. Il est curieux de voir, dans le Bhâgavata, Vyâsa partager son travail entre ses disciples, et charger Pêla du Rig.vêda, Djêmini du Sâma, Vêsampâyana de l'Yadjour, et Soumantou de l'Atharva.

¹³ Si j'avais traduit littéralement, j'aurais mis: *dans le 28e dwâpara*. Ce nombre 28 m'a embarrassé. A quoi se rapporte-t-il ? y a-t-il plusieurs *dwâparas* ? Sans doute, puisqu'un manwantara est composé de 71 *mahâyogas*. On lit dans les Recherches asiatiques, tom. II, p. 231, que nous sommes à présent dans le *satya-youya* du 28e *mahâyoga*. D'un autre côté, je savais que le *dwâpara* commence le 28^e jour de la lune de Bhadra. Mais je me suis rappelé ensuite que dans le VIIe vol., ibid. p. 230, on cite un vers du Câlîcâ, où se trouvent les mots त्रेताश्याः प्रथमे भागे: d'où j'ai conclu que chaque youga peut se partager en vingt-huit parties, et c'est ce mot भागे que j'ai ici sous-entendu.

¹⁴ Satyavatî fut trouvée dans le ventre d'un poisson, dont elle retint même l'odeur jusqu'à ce que son amant Parâsara l'eût changée contre celle du lotus. Delà ses surnoms de *Matsyodarî* et de *Matsyagandhâ*.

¹⁵ J'ai déjà renvoyé le lecteur aux détails que donne Manou sur les classes de Pitris, lect. III, sl. 194. Je n'entreprends pas de concilier ce législateur avec l'auteur que je traduis: ce serait peut-être une tâche inutile; le lecteur en jugera par l'exemple suivant. Manou fait les Varhichads enfants d'Atri, et mon auteur dit qu'ils descendent de Poulastya. Je n'ai pas cru non plus devoir m'arrêter sur ces différences de nom, que l'on pourrait signaler dans les épithètes. La matière est assez confuse par elle-même, sans qu'elle doive être encore embarrassée par des citations superflues.

¹⁶ Nous avons vu que ce mot signifie dévotion; c'est un nom que l'on peut donner à tous les membres de la famille d'une vierge divine.

¹⁷ Aranî est l'instrument avec lequel on fait du feu pour le sacrifice; et c'est à cet usage que l'auteur fait allusion par sa comparaison. Voyez, pour ce mot, l'histoire de Pouroûravas, lect. XXVI.

maîtres dans la science divine, après leur avoir transmis la sagesse éminente qu'il aura reçue lui-même de Djanaca¹⁸ et de Vyâsa, partira pour faire ce grand voyage qui nous mène à la vérité éternelle, infaillible, infinie. Voilà les trois classes de Pitris dépourvus de formes, ô pieux Mouni, mais, comme je l'ai dit, soumis cependant à des devoirs qu'ils supportent.

O fils de Bhrigou, après eux sont les Pitris Soucâlas, enfants du Pradjâpati Vasichtha. Ils se jouent au milieu des airs, dans ces mondes éclairés par les astres; tous leurs désirs s'y trouvent satisfaits. Ces Pitris sont ceux des Brahmanes.

La vierge née de leur pensée se nomme Gô: c'est elle qui, dans ta famille, sous le nom d'Écasringâ, deviendra aussi épouse de Souca, pour la plus grande gloire des Sâdhyas.

Les mondes appelés Marîchigarbhas¹⁹ forment le séjour des Pitris, enfants d'Angiras, auxquels se réunissent les Sâdhyas. Ce sont là les esprits qui animèrent les Kchatriyas, maintenant admis à recueillir le fruit de leurs oeuvres. La vierge que leur pensée a enfantée est Yasodâ, qui devint l'épouse de Viswamahân, la bru de Vriddhasarman, la mère du grand et saint roi Dilîpa. C'est dans un Aswamédha solennel de Dilîpa, alors que l'âge des dieux durait encore, que les Maharchis, transportés de joie, chantèrent la naissance d'Agni²⁰, fils du Mouni Sandila. Heureux l'homme qui a pu entendre ce chant! qui a pu voir le sacrifice du vertueux prince Dilîpa! Sa piété sans doute lui ouvrira le chemin du ciel.

Dans les mondes Soumédhas résident les Pitris du Pradjâpati Cardama, issus de Poulaha, nobles, généreux, grands parmi les Dwidjas²¹. Ils demeurent au milieu de l'air, errant çà et là dans des mondes mouvants, et sont formés de Vêsyas jouissant du fruit de leurs oeuvres.

La vierge issue de leur esprit se nomme Viradjâ: elle fut la mère d'Yayâti, l'épouse de Nahoucha, l'aïeule de l'illustre race des Vrichnis et des Andhacas.

Je te dirai enfin quels sont les Pitris de la septième classe, appelés Somapas, enfants de Swadhâ et de Bhrigou²². Les Soûdras, fils d'Hiranyagarbha²³, composent cette classe, qui demeure au milieu de l'air, dans des mondes que l'on appelle Mânasas.

La vierge qui a dû sa naissance à leur pensée, est Narmadâ, rivière fameuse qui coule vers le midi, pour y répandre la fécondité. Épouse de Pouroucoutsâ, elle fut mère de Trasadasyou.

Le Pradjâpati Manou, par une prévoyante succession des êtres, a pourvu aux Srâddhas dès la première création de tous les Pitris: il veut que l'indifférence soit extirpée, et Srâddhadéva, dit-on, a la charge de veiller à l'exécution de ses règles pieuses. Dans une coupe faite d'argent, ou du moins ornée de ce métal, on présente aux mânes la swadhâ; et

¹⁸ Djanaca était un roi de Mithilâ, connu par sa sagesse et sa piété: mais il a dû vivre bien avant Souca, car il était le père de Sitâ, femme de Râma.

¹⁹ Marîchi est proprement la lumière personnifiée. Ce sont donc les *mondes enveloppés de lumière*, ou du sein desquels naît la lumière. Voy. Nouv. Journ. asiat. n° 64, p. 292 et suiv.

²⁰ Agni est le dieu du feu, qui, dans une de ses incarnations, fut fils du Mouni Sandila.

²¹ *Dwidja* se dit également des individus des trois premières castes. J'ai laissé exprès cette expression indéterminée.

²² Ce passage est presque un hémistiche des lois de Manou, lect. III, sl. 198. Il y a dans les deux auteurs l'épithète कवि *cavi* (poète), mise à la place d'un nom propre. Dans les lois de Manou, c'est Bhrigou que cette épithète désigne, parce qu'on regarde ce Richi comme l'auteur du poème. S'agit-il ici du même personnage? C'est ordinairement le fils de Bhrigou, Soucra, que l'on distingue par le nom de *Cavi*, mais comme le Harivansa renferme quelquefois des fragments de vers des lois de Manou, j'ai supposé que celui-ci avait été copié comme les autres, et qu'il devait être traduit suivant la pensée de l'original: d'autant plus que Soucra s'appelle *Cavya*, mot que l'on peut regarder comme un nom patronymique dérivé de *Cavi*.

²³ Brahmâ fut ainsi nommé, parce qu'il s'était renfermé dans l'œuf d'or au commencement du monde.

cette offrande les réjouit. En même temps on honore la lune, le feu et Yama, en tournant toujours par la droite vers le nord²⁴; et pour cette cérémonie on se sert du feu, ou de l'eau, faute de feu. Quiconque adresse son hommage aux Pitris en est récompensé par eux: ils lui accordent des richesses, une nombreuse famille, la possession du ciel, une bonne santé, enfin tout ce qu'il peut désirer.

Sage Mouni, il faut distinguer le sacrifice fait aux dieux, et le sacrifice fait aux Pitris²⁵. C'est aux Pitris que les dieux doivent leur premier accroissement: que les Pitris soient favorables et satisfaits, et le monde entier prospère. Il faut tâcher de fixer leur faveur: ô fils de Bhrigou, ne manque jamais de les honorer.

Tu es aimé des Pitris, et je t'aime également. Je veux te faire un présent qui soit une preuve de cette affection. Je te donne l'oeil divin de la science: mais ne va point imprudemment, ô Mârcandéya, révéler ces secrets. La voie divine de la dévotion, la voie supérieure des Pitris ne saurait être aperçue par un oeil de chair tel que le tien, quelle que soit sa perfection.

Mârcandéya dit:

A ces mots, ce maître des dieux, s'approchant de moi, me donna l'oeil de la science, que les dieux eux-mêmes n'obtiennent qu'avec peine. Il reprit ensuite cette route vers laquelle nous tendons tous; son char et lui brillaient comme deux feux. O fils de Courou, apprends ce que j'ai pu entendre de lui, détails que les mortels ne sauraient connaître sur la terre, et que je tiens de sa bonté.

DIX-NEUVIÈME LECTURE. PUNITION DE L'IMPIÉTÉ.

Sanatcoumâra dit:

Il y eut anciennement des Brahmanes, fils de Bharadwâdja, qui s'étaient livrés avec fruit à l'exercice de la dévotion (yoga); mais ensuite prenant une route toute différente, ils s'éloignèrent du sentier du devoir, et ils subissent maintenant la peine de leur erreur¹. Sur les bords du grand lac Mânasa², ils reprendront un instant leur raison: ils réfléchiront sur le passé, et verront le trésor de leurs mérites perdu pour eux, comme s'il eût été submergé au milieu des flots. Cependant égarés encore par leurs frivoles désirs, sans avoir réparé ce mal par la piété, ils seront tous engagés de nouveau dans les liens de la mort et de la renaissance. Ainsi déchus de cet état désirable d'union sainte avec le grand Être, après avoir longtemps habité avec les Dévas³, ils sont nés maintenant dans le pays de

²⁴ Voy. sur ces détails les sl. 202, 211 et 214 de la IIIe lecture des lois de Manou. Mon auteur, pour rendre cette dernière idée, emploie le mot उदगायनं (M. Wilson donne उदगायनं) que j'ai rendu par le sens renfermé dans le mot अपसव्यं des lois de Manou. Le Brahmane qui veut imiter la marche du soleil dans le ciel, tourne toujours par sa droite sur lui-même. La *swadhâ* est à la fois la nourriture que l'on offre aux mânes., et l'exclamation dont on se sert dans cette cérémonie. (Lois de Manou, lect. III, s.l. 224.) On personnifie cette offrande; on en fait une nymphe, qui est ordinairement l'épouse d'Agni: en effet, l'offrande présentée aux mânes ou, aux dieux est jetée dans le feu. Cependant, un peu plus haut, Swadhâ est la femme de Bhrigou.

²⁵ C'est un vers des lois de Manou, lect. III, s.l. 203. L'auteur a pris en entier le premier vers du distique, mais il a modifié le second, que j'ai traduit littéralement, et qui me semble expliqué par les vers que j'ai cités dans la dernière note de la lecture précédente.

¹ J'ai traduit ainsi le mot अपभ्रंस, qui signifie *faute, erreur, égarement*, mais qui peut aussi désigner un langage contraire aux règles de la grammaire sanscrite.

² Le Mânasa ou Mânasarovara est un lac sur le mont Himâlaya. Les fables indiennes font sortir de ce lac quatre rivières qui coulent vers les quatre points du globe

³ Le commencement de cette lecture me paraît assez confus: j'ai tâché d'y trouver quelque suite. J'ignore ce que l'on entend ici par le mot *Déva*. Il est possible que l'intention de l'auteur ait été

Couroukchétra⁴ et dans la famille de Côsica⁵. (Telle sera leur destinée⁶.) Conservant dans leur désordre l'amour raisonné du devoir, ils honoreront les Pitris; et lorsqu'en punition de leur faute ils descendront dans l'échelle des êtres, ils garderont, grâce à leurs protecteurs et pour prix de leurs anciens mérites, la mémoire du passé dans leurs naissances successives. C'est alors qu'attachés à la loi divine, toujours attentifs à éviter le mal, ils mériteront enfin par leurs oeuvres de redevenir Brahmanes. Reprenant cette dévotion qu'ils possédaient dès leur première naissance, ils arriveront de nouveau à la perfection, et obtiendront une demeure éternelle.

Car, n'en doute pas, la science consiste pour toi dans l'accomplissement du voir; heureux des exercices de cette piété qui t'identifie avec Dieu, tu posséderas la perfection. Mais cette piété est rare; quelques sages à peine peuvent y parvenir. Quelquefois même maîtres de ce trésor, ils le perdent, et le vice étouffe la vertu. Les hommes qui se plaisent dans les bonnes œuvres, qui respectent toujours leur maître, qui ne demandent rien de ce qu'ils ne doivent pas obtenir, qui sont les protecteurs de ceux qui les implorent, qui ne méprisent pas les malheureux, qui n'abusent point de l'art de tirer les flèches, qui dans leur repos, leurs promenades, leurs actions, leurs méditations, leurs lectures, ne perdent jamais de vue leur dévotion, qui ne poursuivent pas des richesses mortes, qui s'abstiennent des plaisirs et ne mangent ni viande ni miel, qui ne préfèrent point leurs passions à tout, qui respectent les Brahmanes et aiment les saintes histoires, qui ne sortent point de leurs habitudes calmes et tranquilles, qui ne sont pas trop orgueilleux et n'aiment point les assemblées, voilà les hommes qui arrivent à cette union divine qu'on appelle yoga, et qui s'obtient rarement sur la terre. Doux, vainqueurs de leur colère, exempts d'orgueil et de présomption, tels sont les pénitents qui sont des vases d'élection pour le bonheur suprême. Tels furent autrefois ces Brahmanes: mais se rappelant la faute qu'ils ont commise dans l'excès de leur égarement, livrés à la méditation et à la sainte lecture, concentrés dans le repos, ils obtiendront enfin, n'en doute pas, cet état de tranquillité suprême qui est le bonheur.

Pour toi, tu sais ce qu'il faut faire; attache-toi à la dévotion; que ce soit là ton premier devoir, et tu arriveras à la perfection. Rien n'est au-dessus de cette union qui s'établit entre l'homme et le grand Être: c'est la plus belle des occupations que cet exercice de l'yoga. O fils de Bhrigou, il faut t'y livrer sans relâche: apprends avec le temps à te mortifier pour la nourriture, à triompher de tes sens; zélé pénitent, ne néglige point les cérémonies du srâddha, et tu pourras te vanter du nom d'yogin.

Mârcandéya dit à Bhîchma:

Ainsi me parla le divin personnage, et il disparut: il avait passé dix-huit ans à m'instruire, et ces dix-huit ans ne m'avaient paru qu'un jour. Tant que je restai auprès de lui, grâce à sa protection, je n'éprouvai aucune fatigue, aucune incommodité, aucun besoin: je ne sentais pas la marche du temps, et ne m'en aperçus qu'en revoyant mes élèves.

d'indiquer l'état de bonheur dont avaient joui les Brahmanes avant leur chute, alors que par la vertu de leur piété ils méritaient d'être admis dans la société des dieux, dont ils fréquentaient les saintes demeures. Peut-être aussi veut-il dire qu'ayant été admis, en faveur de leur pénitence, dans la première classe des Pitris, par punition ils sont d'abord descendus chez les Dévas, dont les âmes appartiennent à la deuxième et à la troisième classe.

⁴ Couroukchétra ou Couroudésa est le pays où a régné le roi Courou, prince de la dynastie lunaire. Ce royaume était dans le nord-ouest de l'Inde.

⁵ On donne le nom de *Côsica* à différents personnages: c'est un nom patronymique, qui signifie *fils de Cousica, prince de la race lunaire*.

⁶ J'ai ajouté ces mots pour donner plus d'ensemble aux idées. C'est Sanatcoumâra qui parle; et les Brahmanes existent dans le Couroukchétra, au moment de son discours. Mârcandéya les verra ensuite poursuivre leur carrière et racontera leurs aventures.

VINGTIÈME LECTURE. HISTOIRE DE POÛDJANIYA.

Mârcandéya continua:

Le saint avait disparu; et suivant sa recommandation, j'ouvris sur tout ce qui m'environnait l'oeil divin de la science. Alors j'aperçus, dans le Couroukchétra, ô noble enfant de Gangâ, ces Brahmanes dont m'avait parlé le sage Mouni: ils étaient alors fils de Côsica. Ils étaient sept; l'un d'entre eux qui se nommait Pitrivarttin, à cause du culte qu'il rendait aux Pitris, devint ensuite Brahmadata. Il eut pour mère Critwî, fille de Souca, et pour père le grand prince Anouha: sa ville natale fut la belle ville de Câmpilya¹. Bhîchma dit à Youdhichthira:

Grand roi, je vais te dire sur la famille de ce prince ce que m'a raconté le saint pénitent Mârcandéya: prête l'oreille à mon récit.

Youdhichthira l'interrompt:

De qui était fils Anouha? dans quel temps vivait-il? quel fut le glorieux père de ce fils vertueux? quelle fut la puissance du roi Brahmadata? Et comment devint-il roi, lui qui était un des sept Brahmanes dont tu m'as parlé? Sans doute le divin Souca, si honoré dans le monde, si animé de l'amour du bien, n'a pu donner l'illustre Critwî qu'à un prince redoutable par les forces de son empire. Voilà des détails que je désire apprendre de toi, noble héros; raconte-moi, je te prie, l'histoire de Brahmadata; répète-moi ce que Mârcandéya t'a dit sur les transmigrations de ces Brahmanes.

Bhîchma dit:

On m'a dit que ce Brahmadata, saint Richi parmi les rois², était contemporain de mon pieux aïeul Pratîpa: ce fut un grand prince, adonné aux exercices de la dévotion, connaissant la langue de tous les êtres, pour lesquels il éprouvait une tendre sympathie. Il eut pour précepteur spirituel et pour ami le fameux Gâlava, qui, par la force de sa pénitence³, composa l'art de prononcer les mots⁴, et mit plus d'ordre et de clarté dans les préceptes de la loi divine. Son ministre fut Candarîcha, qui ne connut d'autre amour que celui du devoir. Or, dans leurs sept naissances⁵ successives, ces sept Brahmanes se trouvèrent toujours ensemble, et se distinguèrent par leur mérite.

Je vais te dire, d'après le grand Mârcandéya, quelle a été l'antique famille de Brahmadata, cet illustre rejeton de Pourou.

Le roi Vrihatkchétra⁶ avait eu pour fils le pieux Souhotra: Souhotra donna le jour à Hastin, qui fut le fondateur de la fameuse ville d'Hastinâpoura⁷. Celui-ci eut trois fils, renommés

¹ La suite nous montrera que cette ville de Câmpilya ou Câmpilla se trouvait dans le Pantchâla, contrée du nord-ouest de l'Inde, qui n'était pas le Penjab d'aujourd'hui mais qui pouvait en être une portion. Voyez la dissertation de M. Lassen, de Pentapotamiâ Indicâ.

² C'est-à-dire, Râdjarchi.

³ Remarquez l'étendue de la signification de ce mot *pénitence*, qui désigne à la fois l'ardente application à une chose, et les travaux zélés et méritoires par lesquels on mortifie le corps et l'on rend l'esprit plus actif.

⁴ Sikchâ est le nom de cet art, et en même temps celui d'un des six Védângas. Ce Védânga enseigne la prononciation des mots employés dans les Vèdes: il est attribué à Pânini, petit-fils de Dévala, sous le nom duquel on a publié des souâtras ou aphorismes de grammaire, où sont cités les prédécesseurs de Pânini, parmi lesquels se trouve Gâlava. Au reste, le mot *sikchâ* veut aussi dire instruction en général, et c'est dans ce sens que Vyâsa est surnommé Sikchâcara.

⁵ Le nombre sept a sans doute ici quelque rapport avec les sept ordres de Pitris.

⁶ Prince de la dynastie lunaire, dont nous parlerons plus loin.

⁷ Ville dont les rois lunaires firent pendant un temps leur capitale. Elle fut submergée par le Gange, et le siège de l'empire transféré à Côsâmbi. On a prétendu que Dehli occupe l'emplacement de l'ancienne Hastinâpoura, qui paraît toutefois avoir été à près de cinquante-sept milles plus loin vers le nord-est. Le roi Hastin a pu vivre du temps de Rama, roi d'Ayodhyâ.

surtout par leur attachement à la loi divine: Adjamîdha, Dwimîdha, et Pouroumîdha. D'Adjamîdha et de Dhouminî naquit le roi Vrihadichou: Vrihadichou laissa pour fils le glorieux Vrihaddhanou, qui à cause de sa grande justice fut surnommé Vrihaddharma. Vrihaddhanou donna le jour à Satyadjit; Satyadjit à Viswadjit; Viswadjit au grand monarque Sénadjit.

Sénadjit eut quatre fils connus dans le monde: Routchira, Swétakétou, Mahimnâra, et Vatsa, roi d'Avantî, d'où est sortie la famille des Parivatsacas. De Routchira naquit le fameux Prithouséna, qui donna le jour à Pâra; Pâra fut père de Nîpa, et Nîpa de cent un fils, héros pleins de courage, habiles à conduire les chars de guerre et à manier les armes; tous surnommés Nîpas. Un prince, héritier de ces Nîpas et soutien de leur gloire, régna à Câmpilya. Il se nomma Samara, à cause de son amour pour les combats. Il eut trois fils, Para, Pâra et Sadaswa, particulièrement amis de la justice. De Para naquit l'illustre Prithou. Celui-ci eut pour fils Soucrita, ainsi nommé à cause de ses bonnes actions; ce fut un prince orné de toutes les vertus. Il donna le jour à Vibhrâdja, et Vibhrâdja à Anouha, gendre de Souca et glorieux époux de Critwî. C'est de cet Anouha que naquit le saint roi Brahmadata. Celui-ci eut pour fils un prince célèbre par ses austérités et sa dévotion, nommé Viswakséna: c'était Vibhrâdja revenu au monde en récompense de ses bonnes oeuvres.

Brahmadatta eut un autre fils, appelé Sarwaséna, qui eut les yeux crevés par l'oiseau Poûdjanîyâ, depuis longtemps commensal de Brahmadata.

Nous avons dit que son autre fils était Viswakséna: ce fut un prince très puissant. Il donna le jour au monarque Dandaséna, et Dandaséna à Bhallâta, qui fut tué par Carna, fils de Radhâ⁸. Bhallâta était un guerrier magnanime, fait pour honorer sa famille; son fils⁹ fut insensé et causa la perte de cette maison des Nîpas; à cause de lui, Ougrâyoudha extermina¹⁰ tous les membres de cette famille, et vint ensuite périr sous mes coups, emporté par sa déraison; prince ambitieux, n'ayant d'autres pensées que celles de son orgueil, et ne se plaisant que dans le désordre.

Youdhichthira dit:

De qui était fils cet Ougrâyoudha? quelle était sa famille? dis-moi comment il a trouvé la mort sous tes coups.

Bhîchma reprit:

Adjamîdha avait eu un fils, nommé Yavînara¹¹, qui régna et se distingua par sa sagesse. Yavînara donna le jour à Dhritimân; Dhritimân, à Satyadhriti; Satyadhriti, au vaillant Dridhanémi; Dridhanémi, au pieux Soudharman; et Soudharman, au grand Sârwabhîma, ainsi appelé parce qu'il fut roi de toute la terre. Dans sa nombreuse lignée exista Mahân, honneur de la race de Pourou. Mahân fut père du roi Roukmaratha; Roukmaratha, de Soupârswa; Soupârswa, du sage Soumati; Soumati, du vaillant Sannati; et Sannati, du puissant Crita, disciple du fameux Hiranyanâbha, surnommé Côsalya. C'est Crita qui divisa en vingt-quatre chapitres le Sâma-Véda: de là vient que dans le Prâtchya¹², les Brahmanes qui lisent le Sâma sont appelés de son nom Cârthis. Il eut pour fils cet Ougrâyoudha qui pouvait faire la gloire de la race de Pourou. C'est celui-ci qui vint attaquer et qui tua le roi de Pantchâla, Nîpa, aïeul de Prichata. Ougrâyoudha eut pour fils

⁸ Carna était fils naturel de Countî, mère des Pândavas. Il fut exposé par elle sur les bords de l'Yamounâ, et recueilli par Radhâ, femme de l'écuyer de Dhritarâstra. Celle-ci l'éleva, ce qui l'a fait appeler *fils de Radhâ*. Carna fit la guerre aux Pândavas ses frères, et périt de la main d'Ardjouna.

⁹ Ce fils n'est pas nommé; l'auteur ne le désigne que sous le nom général de Nîpa.

¹⁰ Cette destruction ne fut pas générale, puisque le petit-fils de Nîpa, Prichata, monta depuis sur le trône après la mort de l'usurpateur Ougrâyoudha.

¹¹ D'autres donnent pour père à Yavînara le prince Dwimîdha, frère d'Adjamîdha. Fr. Hamilton suppose que, fils d'Adjamîdha, Yavînara avait été adopté par Dwimîdha.

¹² Ce mot me fait soupçonner que le royaume de ces princes était précisément une contrée du Prâtchya, pays à l'orient de la Saraswatî, et comprenant le Tirhut et le Béhar méridional. C'était là qu'habitaient les Prasii.

l'illustre Kchémya; Kchémya donna la naissance à Souvîra; Souvîra, à Nripandjaya; et Nripandjaya, à Vahouratha. Ces princes ont été distingués par le nom de Pôravas. Or, Ougrâyoudha fut un prince bien malavisé. Habile à lancer un tchakra étincelant, et rempli de courage, il avait donné la mort au roi Nîpa. Ce triomphe l'enfla d'orgueil, et les autres princes de cette famille tombèrent aussi sous ses coups. Mon père venait de mourir: assis à terre, j'étais entouré de mes conseillers, quand un envoyé d'Ougrâyoudha vint de sa part me faire cette insolente proposition. «Bhîchma, me dit-il, je te demande aujourd'hui pour épouse ta mère¹³, l'illustre Gandhacâlî, qui est la perle des femmes. O fils de Courou, si tu condescends à mes désirs, j'agrandirai ton royaume, et je te comblerai de présents. Je possède des richesses et des pierres précieuses: choisis ce qui peut te faire plaisir.» Cependant, en entendant ces mots, je sentais mon terrible tchakra s'enflammer dans ma main, ce tchakra dont la vue, ô fils de Bharata, fait fuir mes ennemis au milieu du combat. Son envoyé osa ajouter: tu désires le bien de ton royaume ou de ta famille, si tu tiens à la vie, obéis à mon ordre: autrement tu n'as point de repos à espérer. Assis sur mon lit de feuillage, j'écoutais cet émissaire: il se tut, et finit un discours qui me brûlait comme un trait de feu. Connaissant donc les intentions de cet insensé, je fis assembler de tous côtés les chefs des armées. Vitchitravîrya, encore enfant¹⁴, courut lui-même aux armes pour me défendre. A cette vue, je cessai de retenir mon ressentiment et je me préparai au combat. Entouré de conseillers expérimentés, de prêtres pieux, d'amis sages et prudents, pleins d'instruction et d'intérêt pour moi, avant de commencer l'attaque, je demandai leur avis sur la conduite que me dictait la circonstance. «Sans doute, me dirent-ils, l'impie a son tchakra levé contre toi: mais, de ton côté, tu ne t'es pas encore purifié¹⁵. Et certes ce n'est pas par le combat qu'il faut commencer. Nous te recommandons d'abord les moyens de conciliation, de séduction même; cherche ensuite à diviser tes ennemis¹⁶. C'est alors que, purifié de toute souillure, tu pourras invoquer les dieux, faire ton sacrifice au feu, demander la bénédiction des Brahmanes¹⁷, et les honorer par tes hommages. C'est alors que, de leur aveu, tu marcheras à la victoire. Mais, avant la cérémonie de ta purification, ne va pas engager le combat, et croiser tes armes avec celles de ton ennemi. Tel est l'avis des vieillards. Quand les trois moyens légaux auront été provisoirement employés, alors tu iras à l'ennemi, et il succombera sous tes coups, comme a succombé Sambara sous les coups d'Indra¹⁸. » Il faut écouter le conseil des sages et des vieillards: leur voix calma un instant mon courroux. Toutes les cérémonies furent faites par ces hommes instruits dans nos saints livres, et alors il me fut permis d'exécuter ma résolution. On essaya d'abord des moyens de conciliation et des autres conseillés par les sages. Mon imprudent ennemi ne voulut rien écouter. Le tchakra de l'impie, que le désir de l'épouse d'un autre lui avait fait lever, était toujours dans sa main: il persista dans son égarement, et périt, victime de ses propres oeuvres, et blâmé par les hommes de bien. Pour moi, lavé de ma souillure, armé de mes flèches et de mon arc, monté sur mon char, je sortis de ma ville, et béni par les Brahmanes, j'allai combattre mon ennemi. Les deux armées furent bientôt en présence: pendant trois jours elles se livrèrent un combat furieux, pareil à ceux que se livrent les

¹³ C'était sa belle-mère, autrement appelée *Satyavatî*. De Parâsara, elle avait eu d'abord Vyâsa; devenue ensuite l'épouse du roi Santanou, elle lui donna pour fils Vitchitravîrya. Le même Santanou avait eu auparavant de Gangâ ce Bhîchma qui parle dans cette lecture.

¹⁴ Je rends ainsi le mot *bâla* que je ne regarde pas comme un nom propre.

¹⁵ Les funérailles causaient une impureté qui ne pouvait être effacée que par certaines cérémonies, telles que l'ablution *mritasnâna*. Voyez Rech. asiat. t. VII.

¹⁶ Ce précepte est dans les lois de Manou, lect. VII, sl. 198.

¹⁷ C'est la cérémonie appelée *swastivâtchana*, dans laquelle les Brahmanes invoquent les dieux en répandant à terre du riz bouilli.

¹⁸ C'est à Pradyoumna, fils de Crichna, que cet exploit est ordinairement attribué. Mais l'auteur a peut-être voulu éviter un anachronisme. Le dieu Indra est de tout temps, et a pu combattre le Dêtya Sambara.

Dévas et les Asouras. Ougrâyoudha, frappé par mon tchakra brûlant aux premiers rangs de son armée, tomba par terre et mourut du moins en héros.

C'est alors, ô roi fils de Courou, que Prichata vint à Câmpilya, après la mort du chef de la maison des Nîpas et d'Ougrâyoudha. Au royaume de ses pères, cet illustre prince ajouta celui d'Ahitchhatra¹⁹. Il se laissa diriger par mes conseils, et fut le père de Droupada. Celui-ci, devenu roi, osa insulter Drona: aussitôt il fut attaqué et vaincu par Ardjourna, qui fit don à Drona d'Ahitchhatra et de Câmpilya. Drona les reçut; mais il rendit, comme tu le sais, Câmpilya à Droupada.

Tel est le récit que j'avais à te faire sur la famille de Droupada, de Brahmadata, de Nîpa et d'Ougrâyoudha.

Youdhichthira dit:

O fils de Gangâ, comment l'oiseau Poûdjanîyâ creva-t-il autrefois les yeux du fils de Brahmadata? Par quelle raison cet oiseau, depuis longtemps commensal et ami de ce prince, commit-il envers lui cette indignité? Qu'était-ce que Poûdjanîyâ? qu'était-ce que cette amitié qui existait entre cet oiseau et le roi? Fais-moi le plaisir de me dire là-dessus toute la vérité.

Bhîchma répondit:

Grand roi, voici cette aventure²⁰, telle qu'elle arriva dans le palais de Brahmadata. Ce prince avait pour ami un oiseau dont les ailes étaient noires, la tête rouge, le dos et le ventre blancs. Cette amitié semblait ferme et durable. L'oiseau avait fait son nid dans le palais du roi: il sortait pendant le jour et volait sur les bords de la mer, des lacs, des fleuves et des rivières, sur les montagnes, dans les bois et les forêts, sur les étangs fleuris, au milieu des lotus odoriférants, qui abandonnent aux vents les parfums de leurs fleurs épanouies; après avoir erré dans tous ces lieux enchanteurs, il revenait le soir à Câmpilya, et se reposant auprès du sage Brahmadata, il lui faisait des récits de tout ce qu'il avait vu dans ses courses aventureuses. Le roi Brahmadata eut un fils nommé Sarwaséna. Dans le même temps, Poûdjanîyâ (c'est le nom de l'oiseau) devint mère: dans son nid elle déposa un seul oeuf, qui vint à éclore; il en sortit une masse de chair dont les membres²¹ n'étaient pas encore bien distincts, qui entrouvrait un large bec, et semblait privée d'yeux. Peu à peu les yeux parurent, les ailes grandirent, et cette masse d'abord informe devint un oiseau charmant. Poûdjanîyâ aimait également le fils du roi et son petit; et cet attachement croissait de jour en jour. Quand la nuit revenait, elle apportait dans son bec pour les deux enfants deux pommes d'amrita²², égales pour le goût à l'ambrosie céleste. C'était un vrai plaisir pour eux de manger ces fruits. Pendant que Poûdjanîyâ était sortie, la nourrice du fils de Brahmadata faisait jouer le petit prince avec le petit oiseau²³, et allait prendre celui-ci dans le nid de Poûdjanîyâ.

Un jour l'enfant du roi, en badinant, saisit par le col et serra fortement dans sa main l'oiseau, qui fut promptement étouffé. Brahmadata, en voyant par terre, le bec ouvert et sans vie²⁴, le fils de son amie, mis à mort par son propre fils, se livra à toute sa douleur. Il

¹⁹ C'est l'*Adisathrus* de Ptolémée, qui correspond au pays de Barranagpour.

²⁰ Cette fable se retrouve dans le chapitre XII de Calila et Dimna, et dans le chapitre VIII de la IIIe partie des Contes et fables indiennes, traduites par Galland et Cardone. La Fontaine l'a imitée dans ses fables, Liv. X, fab. 12.

²¹ Le texte renferme les mots de *pieds* et de *main*: par le mot *main* l'auteur désigne sans doute les deux membres supérieurs, c'est-à-dire les ailes de l'oiseau, non encore garnies de plumes.

²² Rien n'indique l'espèce de cet arbre. Jones, IIe vol. des Rech. asiat., dit que l'*amrita* est le jambosier (*rose apple*).

²³ On emploie ici d'une manière générale le mot चटक, tchataca, qui signifie proprement moineau. C'est peut-être ce mot mal entendu qui a fait introduire dans la fable le moineau qui est la cause de la dispute des deux amis. Voyez la Fontaine.

²⁴ L'expression sanscrite indique que l'animal est réuni aux cinq éléments, il est entré dans le *Pantchatwam*.

se mit à pleurer, et gronda sévèrement la nourrice. Son chagrin était extrême, et il plaignait le sort du pauvre oiseau, quand Poûdjanîyâ revint dans le palais, par les routes de l'air, apportant les deux fruits selon sa coutume. A son arrivée, elle aperçoit son enfant, celui qui a été formé de son corps, étendu sans mouvement et sans vie. D'abord elle perd l'usage de ses sens; mais quand elle revient à elle-même, elle fait entendre ces tristes lamentations: «O mon cher petit, j'arrive, je t'appelle, et tu ne sautilles pas autour de moi! tu ne fais pas entendre ces sons inarticulés et si doux à mon oreille! Ouvrant ton bec jaune et mignon, et me découvrant ton palais empourpré, pressé de la faim, pourquoi ne viens-tu pas aujourd'hui? Pourquoi ta mère n'entend elle plus tes cris²⁵ ? Quand reverrai-je cet enfant, qui faisait mes délices, le bec ouvert, me demandant de l'eau, et agitant ses ailes devant moi? En te perdant, j'ai perdu tout mon bonheur.».

Après avoir exhalé bien d'autres plaintes, elle s'adressa ainsi au roi: «Ne sais-tu pas quels sont les devoirs prescrits par la loi divine, toi qui as reçu l'eau du baptême royal? Par le fait de cette nourrice, tu as toi-même immolé mon enfant; par la main de ton fils, c'est toi qui l'as tué. Injuste Kchatriya, pour éclairer ton esprit, Angiras²⁶ n'avait-il pas dit: Vous devez toujours protection à celui qui est venu implorer votre secours, soit qu'il fût pressé de la faim ou poursuivi par son ennemi, surtout quand il est longtemps resté sous votre toit. L'homme qui refuse de le protéger va certainement en enfer. Comment les dieux pourraient-ils recevoir son offrande, et les Pitris sa swadhâ?» A ces mots, s'abandonnant à tout son courroux²⁷, elle, si bonne, si sensible, égarée par la douleur, elle creva les deux yeux de l'enfant royal. D'une serre cruelle elle lui arracha la vue, et s'élança aussitôt après dans les airs.

En voyant son fils dans cet état, le roi dit à Poûdjanîyâ: «Ma belle amie, sois sans crainte, ton action n'est que trop légitime. Tâche de te consoler, et demeure avec moi: que notre amitié reste inaltérable. Comme auparavant, continuons nos rapports et nos récréations. Je n'ai point contre toi de ressentiment à cause du malheur de mon fils; soyons amis, tu n'as fait que ce que tu devais faire.»

Poûdjanîyâ lui répondit: «Je juge de ton amour pour ton fils par celui que j'avais pour le mien. Prince, après avoir privé ton enfant de la lumière, et coupable envers toi, je ne veux plus rester dans ton palais. Je te rappellerai les sentences du sage Ousanas²⁸: Il faut éviter d'avoir un mauvais allié, un mauvais pays, un mauvais roi, un mauvais ami, de mauvais enfants et une mauvaise femme. Avec une mauvaise alliance, point d'amitié; avec une mauvaise femme, point de plaisir; avec de mauvais enfants, point de srâddhas²⁹; avec un mauvais roi, point de justice; avec un mauvais ami, point de bonne foi; dans un mauvais pays, point de vie agréable. Avec un mauvais roi, on éprouve une crainte continuelle; avec de mauvais enfants, des malheurs naissent de tous côtés. L'inférieur qui se fie au méchant périt bientôt, privé de protecteur et de force. Ne comptez point sur un homme de mauvaise foi; même comptez peu sur l'homme de bonne foi. La crainte qui succède à la confiance coupe jusqu'aux racines de la sécurité. C'est aventurer ses jours que d'oser follement se reposer sur la foi des hommes de cour, dont le coeur est naturellement gâté.

²⁵ Je me suis abstenu de reproduire ces cris, exprimés cependant dans le texte. Je les insère ici pour ceux que ces petits détails pourraient flatter; voici la transcription de cette onomatopée que j'ai rencontrée plusieurs fois: *tchitchî-coutchi*.

²⁶ On prête à un personnage, nommé *Angiras*, un traité sur les lois, qui subsiste toujours. J'ignore si les maximes suivantes en sont extraites.

²⁷ Voyez XIIIe lecture, note 5.

²⁸ Ousanas est le même que Soucra, fils de Bhrigou, et régent de la planète de Vénus. Il est le précepteur et le prêtre des Dêtyas. On lui donne aussi le nom de *Cavi*, poète, et on cite souvent de lui, dans les grands poèmes, des maximes morales qu'on lui attribue.

²⁹ Les Indiens tenaient à ces cérémonies funèbres, qui devaient assurer leur bonheur après leur mort; et c'était un devoir de bon fils que de les célébrer à certaines époques déterminées.

Celui qui cherche à se grandir auprès des rois, est bientôt écrasé comme un vil insecte³⁰. Ousanas a dit encore, ô prince: Un adroit ennemi, sous le masque de la bonté, vous embrasse et vous étouffe ensuite, comme la plante rampante qui presse un grand arbre. Il se fait doux, souple et petit; peu à peu il vous enveloppe: c'est la fourmi qui ronge insensiblement les racines d'une plante. Hari lui-même, endormant la défiance de Namoutchi³¹ pendant quelque temps, finit, en présence des Mounis, par le tuer avec l'écume des eaux. Les hommes, pour se défaire de leur ennemi, attendent le moment du sommeil, de l'ivresse, de la passion; ils emploient le poison, le feu, le fer et la magie même. Leur sollicitude va jusqu'à détruire tout ce qui peut rester de lui: ils donnent la mort à ses enfants, ne doutant pas qu'un jour ceux-ci professeront aussi contre eux la même inimitié. Ce qu'on laisse d'un ennemi, est comme un reste de dettes ou de feu, qui ne peut, ô prince, que croître et s'augmenter. Tout ce qui lui a appartenu, doit donc être anéanti. Un ennemi rit et cause avec vous, il mange au même plat, il s'assied sur le même siège, et ne perd pas le souvenir de son injure. Il ne faut point se fier à lui, lors même qu'il deviendrait votre parent. Indra³² devint le gendre de Pouloman, et cependant il lui donna la mort. Le sage ne doit point s'approcher de celui qui lui parle amitié, et qui cache l'inimitié dans son cœur: il doit le fuir, comme le cerf fuit le chasseur. Gardez-vous de rester auprès de celui dont la haine a gonflé le cœur: il vous entraînera avec vos racines, comme le torrent emporte l'arbre de sa rive. Ne comptez pas sur la fortune que vous pouvez recevoir d'un ennemi; ne dites pas avec confiance: Je suis bien haut. Cette élévation même causera votre perte: vous serez écrasé comme l'insecte méprisable. Voilà les maximes d'Ousanas, maximes que doit retenir le sage et celui qui veut sa propre sûreté. Pour moi, j'ai commis envers toi une faute horrible, j'ai ôté à ton fils la lumière du soleil: je ne puis plus me fier à toi.» A ces mots, l'oiseau s'envola dans les airs.

Voilà le récit que tu m'avais demandé, ô roi, sur Brahmadata: telle est l'histoire de Poûdjanîyâ, tels sont les renseignements que tu désirais sur le srâddha, ô sage Youdhichthira Je te dirai maintenant l'antique histoire que Sanatcoumâra a racontée à Mârcandéya pour lui prouver l'avantage du srâddha et des bonnes oeuvres. Écoute, ô grand roi, ce qui arriva pendant sept naissances successives à Gâlava, à Candarîcha, à Brahmadata et aux autres Brahmanes, compagnons de leurs pieux exercices.

VINGT-UNIÈME LECTURE. TRANSMIGRATIONS DES SEPT BRAHMANES.

Mârcandéya dit à Bhîchma.

Le monde est fondé sur le srâddha; c'est de ce dernier que provient l'yoga. Je vais donc te dire quels sont les fruits souverains du srâddha, et ce que Brahmadata en a obtenu pendant sept renaissances. O fils de Bharata, celui-ci ne se forma que peu à peu à la science du devoir. Or, il était arrivé que dans un srâddha, ce qui devait préjudicier au devoir servit au contraire aux Brahmanes compagnons de Brahmadata. Voici le fait.

L'oeil divin, que m'avait donné Sanatcoumâra, me fit apercevoir les sept Dwidjas¹ dont il m'avait parlé, infidèles à leurs règles sacrées, et du reste attachés au culte des Pitris. Ils portaient des noms conformes à leurs oeuvres: on les appelait Vâgdouchta, Crodhana, Hinsâ, Pisouna, Cavi, Swasrima et Pitrivarttin: ils étaient fils de Côsica et disciples de

³⁰ L'insecte dont on parle ici est le pou, प्रावारकीत.

³¹ *Namoutchi* est le nom d'un Asoura, d'un ennemi des dieux, et nous verrons ailleurs les combats variés que se livrent ces terribles rivaux, combats dans lesquels Vichnou est toujours obligé d'intervenir.

³² Indra est le dieu du ciel, et sa femme se nomme Satchî: c'était la fille du Mouni Pouloman, qui avait le malheur d'être de la race des Dânavas, et par conséquent ennemi des dieux. Indra avait enlevé Satchî, et pour prévenir la malédiction d'un père irrité, il tua Pouloman.

¹ *Dwidjas* signifie ici *brahmanes*.

Gârgya. Leur père étant venu à mourir, ils commencèrent les cérémonies prescrites sous la direction de leur maître. Par son ordre ils gardaient sa vache nourricière, nommée Capilâ², et accompagnée de son veau déjà aussi grand qu'elle. En chemin, la vue de cette vache magnifique, qui fournissait à tous les besoins de Gârgya, les tenta: la faim les poussait, leur raison était aveuglée; ils conçurent le projet cruel et insensé de la tuer. Cavi et Swasrima essayèrent de les en empêcher. Que pouvaient-ils contre les autres? Mais Pitrivarttin, celui d'entre eux qui était toujours occupé du srâddha, songeant alors au devoir dont la pensée l'obsédait, dit à ses frères avec colère: s'écrièrent-ils tous, et la vache fut sacrifiée en l'honneur des Pitris. Ils dirent ensuite à leur maître: Le Brahmane, sans soupçonner le mal, reprit le veau qu'ils lui remettaient. Mais ils avaient manqué aux égards et au respect qu'ils devaient à leur maître; et quand le Temps vint les enlever tous ensemble de ce monde, pour avoir été cruels et méchants, pour s'être rendus coupables d'impiété envers leur précepteur spirituel, ils reparurent tous les sept à la vie dans la famille d'un chasseur, du pays de Dasârna³. Cependant, comme en immolant la vache de leur maître, ils avaient rendu hommage aux Pitris, ces frères, remplis de force et d'intelligence, conservèrent dans cette existence le souvenir du passé: ils se montrèrent attachés à leurs devoirs, remplissant leur. fonctions avec zèle, et s'abstenant de tout acte de cupidité et d'injustice: tantôt retenant leur respiration aussi longtemps que durait la récitation d'un mantra⁴, tantôt se plongeant dans de profondes méditations sur leur destinée. Voici les noms de ces pieux chasseurs: Nirvêra, Nirvriti, Kchânta, Nirmanyau, Criti, Vêghasa et Mâtrivarttin. Ainsi ces mêmes hommes qui autrefois avaient aimé le mal et l'injustice, étaient maintenant tellement changés qu'ils honoraient leur mère courbée sous le poids de l'âge et réjouissaient le coeur de leur père. Quand la mort eut emporté leurs parents, alors laissant leur arc, ils se fixèrent dans la forêt, où bientôt après eux-mêmes aussi rendirent l'âme. En récompense de leur bonne conduite, ils eurent encore dans leur vie suivante le souvenir du passé: ils naquirent sur l'agréable montagne de Câlandjara⁵, sous la forme de cerfs à la haute ramure, tour à tour éprouvant et inspirant la terreur. Leurs noms étaient alors Ounmoukha, Nityavitrasta, Stabdacarna, Vilotchana, Pandita, Ghasmara et Nadin. Ainsi repassant dans leur mémoire leurs anciennes actions, ils erraient dans les bois, détachés de tout sentiment, de toute affection, soumis avec résignation aux devoirs qu'ils avaient à remplir, et dans leur solitude se livrant aux exercices de l'yoga⁶. Exténués par le jeûne et la pénitence, ils moururent à la suite de leurs pratiques pieuses⁷, et l'on voit encore, ô fils de Bharata, sur le mont Câlandjara la marque de leurs pieds.

² *Capilâ* veut dire *noire*: ce mot n'est peut-être qu'une épithète. Nous avons vu ailleurs que la vache représentait la terre, et la vache du Gourou n'est autre chose que les domaines affectés à son service. Si par Côsica on entend Viswâmitra, ce manque de respect pour les propriétés d'un Brahmane n'est pas étonnant de la part de ses fils ou descendants. Voyez plus haut l'histoire de Trisancou.

³ Contrée au sud-est du Vindhya, d'où sort une rivière qui est le Dosaron de Ptolémée. Voyez Rech. asiat. t. XIV, pag. 391.

⁴ C'est un acte de piété nommé dhârana, ou prânadhârana. Le pénitent se recueille et retient son haleine jusqu'au moment où la prière qu'il a commencée mentalement est achevée. Voyez dans Wilson le mot प्राणायन

⁵ Cette montagne est dans le Bundelcund, et on l'appelle aujourd'hui *Callinger*. C'est un lieu célèbre pour les pèlerinages, et le séjour des pénitents.

⁶ Il est bizarre pour nous de voir de pareils sentiments prêtés à des animaux. Mais lisez dans les lois de Manou, lect. IV, sl. 148, et lect. XI, sl. 240, comment un pénitent se rappelle ses naissances précédentes, et comment les animaux et les végétaux même ont le mérite de la dévotion.

⁷ Le texte présente ici un mot que je n'ai pu traduire littéralement. Les trois manuscrits portent que ces cerfs solitaires avaient accompli le *marou*, मरुं साध्य, *maroum sâdhya*. Je ne sais en quoi consiste cet exercice de piété. Le mot *marou* désigne un lieu aride et sablonneux, un désert. Le nom donné à ce genre de dévotion viendrait-il de la nature du terrain couvert de sable et stérile où se

Leur piété fut cause qu'ils passèrent alors dans une classe d'êtres plus relevée; transportés dans le beau pays de Sarodwîpa⁸, ils eurent la forme de ces oies qui habitent le séjour des lacs: entièrement isolés de toute société, véritables Mounis uniquement occupés des choses divines, ils se nommaient alors Nihsprîha, Nirmama, Kchânta, Nirdwandwa, Nichparigraha, Nirvriti et Nirbhrita. Au milieu de leurs austérités et de leurs jeûnes, ils moururent, et revinrent à la vie sous la forme de cygnes, fréquentant les ondes du Mânasa. Les noms de ces sept frères étaient Padmagarbha, Ravindâkcha, Kchîragarbha, Soulotchana, Ourouvindou, Souvindou et Himagarbha. Dans le souvenir de leur vie passée, ils poursuivaient leurs saints exercices; la faute commise envers leur maître, lorsqu'ils étaient Brahmanes, les avait fait rétrograder dans l'échelle des êtres; mais le culte qu'ils avaient alors, au milieu même de leur égarement, rendu aux Pitris, leur avait procuré la faculté d'augmenter leur science à mesure qu'ils renaissaient. Enfin ils revinrent au monde sous l'apparence de canards sauvages, et sous les noms de Soumanas, Swani, Souvâk, Souddha, Tchitradarsana, Sounétra et Soutantra. Par un effet des pénitences qu'ils avaient accomplies dans leurs naissances diverses, de leurs exercices de dévotion et de leurs bonnes oeuvres, la science divine qu'ils avaient précédemment puisée dans les leçons de leurs différents maîtres, forma un trésor qui alla toujours en s'accumulant par leurs transmigrations. Dans leur nouvelle condition d'habitants de l'air, ils continuaient leurs saintes pratiques; dans leur langue ils ne parlaient que de choses sacrées⁹, et l'yoga était l'unique objet de leurs méditations.

Telle était leur existence, quand Vibhrâdja, descendant de Pourou et prince de la famille des Nîpas, brillant de beauté, éclatant de puissance, superbe et entouré de toute sa maison, entra dans la forêt où vivaient ces oiseaux. Soutantra le vit, et soudain ébloui de tant de richesses, il forma ce souhait:

VINGT-DEUXIÈME LECTURE. PRÉDICTION DE SOUMANAS.

Mârcandéya dit à Bhîchma:

Alors deux des canards sauvages, ses compagnons, lui dirent: répondit Soutantra, jusqu'alors uniquement animé par des pensées religieuses, et ils s'associèrent tous trois pour cette résolution. Souvâk lui dit: C'est ainsi que les quatre oiseaux, fidèles à leur vocation, adressaient des imprécations et des reproches à leurs anciens compagnons que le désir d'un trône avait détournés de la bonne voie. Maudits, déchus de leur dévotion, tout éperdus, ces trois malheureux demandaient grâce à leurs camarades. Leur désespoir était touchant, et Soumanas leur parla au nom des autres:

Quand nous avons tué la vache de notre maître, c'est lui qui nous a conseillé de l'offrir en sacrifice aux mânes: c'est donc à lui que nous devons attribuer la science que nous possédons, et la dévotion que nous avons pratiquée. Oui, un jour, en entendant quelques mots qui vous rappelleront, d'une manière concise, un passé dont la conscience aura été cachée au fond de vos âmes, alors vous abandonnerez tout pour revenir à la dévotion.»

70

retirait le pénitent, ou plutôt du résultat produit par son séjour continu sur la même place, qui devait ainsi être dépouillée de toute végétation ? Ceci expliquerait pour quelle raison le sol avait conservé la trace des pas de ces cerfs.

⁸ Je suppose que le Sarodwîpa est le pays où se trouve le lac Mânasa. Je me suis permis, en cet endroit, de réunir deux passages que j'ai trouvés seulement sur le manuscrit dévanâgari de Paris, et d'en friser un petit ensemble qui complète ce qui manque dans les autres, pour deux naissances dont ils ne parlent point. De cette manière, on retrouve le nombre de sept transmigrations, annoncé si souvent dans ce récit, mais je préviens que c'est grâce à mon arrangement: au reste, je n'ai rien ajouté.

⁹ J'ai ainsi traduit le mot ब्रह्मवादिनः.

VINGT-TROISIÈME LECTURE. NAISSANCE DE BRAHMADATTA.

Mârcandéya continua:

Je disais donc que, tandis que ces sept oiseaux, sur les ondes du Mânasa, ne se nourrissant que d'air¹ et d'eau, laissaient dessécher leurs corps, le roi Vibhrâdja se rendit dans ces bois, entouré de toute sa cour, et brillant comme Indra au milieu de son jardin céleste du Nandana². Il y vit ces oiseaux occupés de leurs pieuses pratiques: humilié de la comparaison qu'il fit d'eux et de lui-même, il revint tout pensif dans sa ville. Il eut un fils extrêmement religieux, qui fut nommé Anouha, parce qu'oubliant ce corps composé d'atomes (anou) matériels, il s'élevait jusqu'à la contemplation de l'âme³. Souca lui donna pour épouse sa fille, l'illustre Critwî, non moins estimable par ses bonnes qualités que par sa dévotion. C'est elle dont m'avait parlé Sanatcoumâra, quand il daigna m'apparaître, et qu'il me désigna, ô Bhîchma, comme née de l'esprit des Pitris, comme vertueuse entre toutes les personnes vertueuses, échappant par l'excellence de sa nature à l'intelligence même des plus habiles, enfin comme étant Yogâ, l'épouse d'Yoga, et la mère d'Yoga⁴. C'est là ce que je t'ai déjà dit en te racontant l'origine des Pitris. Vibhrâdja, ayant cédé le trône à son fils Anouha, donna ses derniers avis à ses sujets, fit ses adieux aux Brahmanes, et se rendit, pour y faire pénitence, sur les bords du lac où il avait vu les sept amis. Là, jeûnant, se contentant de l'air pour toute nourriture, renonçant à toute espèce de désirs, il ne pensait qu'à mortifier son corps. Son but, cependant, était d'obtenir par la force de ses austérités le privilège de devenir le fils de l'un de ces êtres qu'il admirait. L'ardeur de sa pénitence donna bientôt à Vibhrâdja une apparence lumineuse. C'était comme un soleil qui éclairait toute la forêt. O fils de Courou, ce bois fut de son nom appelé Vêbhrâdja⁵, ainsi que le lac, où les quatre oiseaux, constants dans la dévotion, et les trois autres, égarés du bon chemin, abandonnèrent leur dépouille mortelle.

Alors tous de concert, ils se rendirent à Câmpilya; et là, ces sept âmes nobles et saintes, purifiées par la science, la méditation, la pénitence, instruites dans les Vèdes et les Védângas, subirent une naissance nouvelle. Mais il y en eut quatre seulement qui conservèrent la mémoire du passé; les trois autres se trouvèrent dans les ténèbres de leur folie.

Soutantra devint fils d'Anouha, et fut le glorieux Brahmadata: le souhait qu'il avait formé, quand il était oiseau, fut ainsi accompli. Pour Tchitradarsana⁶ et Sounétra, ils naquirent dans une famille de Brahmanes⁷: ils furent fils de Bâbhavya et de Vatsa, habiles dans la science des Vèdes et des Védângas, et amis de Brahmadata, comme ils l'avaient été dans ses naissances précédentes. l'un se nomma Pantchâla ou Pântchica: c'était celui qui, dans

1 Expression consacrée pour représenter l'excès de l'abstinence d'un pénitent. Cet acte d'austérité s'appelle *prâya*, et va quelquefois jusqu'à donner la mort.

2 C'est ainsi que l'on nomme les jardins, l'Élysée du dieu Indra.

3 Le poète veut donner l'étymologie du mot अणु *anouha*. *anou* signifie *mince, petit, atome*. J'ai cherché quelque temps le sens de ce passage. Les trois manuscrits me présentaient trois leçons diverses: ce qui me prouvait que le vers renfermait une véritable difficulté. J'ai adopté la leçon du manuscrit de M. Tod, et je me suis efforcé d'en rendre compte. L'exercice que faisait Anouha porte le nom d'*anoudharma*. Le manuscrit bengali m'aurait mené à un sens différent: il semble indiquer la lecture d'un genre de vers, appelé *anou*. Cette idée d'atome est encore exprimée, dans les livres sanscrits, par le mot सूक्ष्म, *soûkchma*.

4 Voyez ce mot dans la XVIIIe lecture.

5 Le Matsya-pourâna met ce bois sur les bords du Mânasa

6 Les manuscrits l'appellent ici *Tchhidradarsin*.

7 Le mot par lequel on désigne un Brahmane dans ce passage est *Srotriya*, c'est-à-dire instruit dans les Vèdes.

les diverses transmigrations, avait été le cinquième; le sixième s'appela alors Candarîca. Brahmadata avait été le septième. Pantchâla, savant dans le Rig-véda⁸, fut un grand Âtchârya⁹; Candarîca posséda deux Vèdes, le Sâma et l'Yadjour¹⁰. Le roi, fils d'Anouha, eut le privilège de connaître la langue de tous les êtres. Il cultiva l'amitié de Pantchâla et de Candarîca. Livrés, comme le commun des hommes, à l'empire des sens et des passions, à raison de ce qu'ils avaient fait dans leurs naissances précédentes, ils savaient cependant distinguer avec sagesse les exigences du devoir, des désirs et des richesses¹¹.

L'excellent prince Anouha, après avoir sacré roi le vertueux Brahmadata, animé par la dévotion, entra dans la voie qui mène au ciel. Brahmadata épousa la fille de Dévala, appelée Sannati, et qui devait ce nom au respect qu'elle inspirait¹². Son père l'avait instruite lui-même dans la grande science de la dévotion, et sa vertu était telle qu'elle était destinée à ne naître qu'une fois sur la terre.

Les quatre amis, qui avaient suivi à Câmpilya Pantchâla, Candarîca et Brahmadata, naquirent dans une famille de Brahmanes fort pauvres. Ces quatre frères se nommaient Dhritimân, Soumanas, Vidwân et Tatwadarsin; profonds dans la lecture des Vèdes, et pénétrant tous les secrets de la nature, ils réunissaient toutes les connaissances qu'ils avaient recueillies dans leurs précédentes existences. Heureux de l'exercice de leur dévotion, ils voulurent encore aller se perfectionner dans la solitude. Ils le dirent à leur père, qui s'écria: Ces Brahmanes répondirent à ce père désolé: «Nous allons vous donner un moyen de sortir de cet état de pauvreté. Écoutez ces mots: ils vous procureront de grandes richesses. Allez trouver le vertueux roi Brahmadata, dites-les-lui devant ses conseillers. Heureux de vous entendre, il vous donnera des terres et des richesses, il comblera enfin tous vos désirs. Allez, et soyez satisfait.» Alors ils lui dirent certaines paroles, et après l'avoir honoré comme leur maître spirituel, ils s'adonnèrent uniquement aux pratiques de l'yoga, et obtinrent l'émancipation finale¹³.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE. RETRAITE DE BRAHMADATTA.

Mârcandéya continua:

Le fils de Brahmadata fut Vibhrâdja lui-même régénéré; animé par la piété, et couvert de gloire, il se nomma Viswakséna. Un jour Brahmadata, l'âme contente et heureuse, se promenait dans un bois avec son épouse: il ressemblait à Indra accompagné de Satchî. Ce prince y entendit la voix d'une fourmi: c'était un amant qui cherchait à fléchir sa maîtresse par son tendre langage. En recueillant la réponse de l'amante courroucée, et en pensant à la petitesse de cet être, Brahmadata ne put s'empêcher de rire aux éclats. Sannati en parut offensée, et rougit. Son ressentiment alla jusqu'à lui faire refuser de manger: son mari voulut en vain l'apaiser. Elle lui répondit avec un sourire amer: Le roi lui dit le fait tel qu'il était. Elle ne voulut point y ajouter foi, et lui répondit avec humeur: «O prince, cela n'est pas dans la nature. Quel homme peut connaître le langage des fourmis? à moins que ce ne soit un effet de la faveur d'un dieu récompensant les bonnes actions d'une vie précédente, ou le fruit d'une grande pénitence, ou le résultat d'une science surnaturelle. O roi, s'il est

⁸ Autrement Bahwritcha.

⁹ L'Âtchârya est le maître spirituel, qui donne l'instruction et en même temps l'initiation religieuse. Voyez dans la XXe lecture; ce Pantchâla est le même personnage que Gâlava.

¹⁰ Autrement Tchhandoga et Adhwarjou.

¹¹ C'est là ce que les lois de Manou, lect. II, sl. 228, appellent le *trivarga* त्रिवर्ग, la réunion des trois qualités.

¹² Le mot सन्नति *sannati* signifie respect.

¹³ C'est-à-dire qu'ils moururent pour ne plus renaître.

vrai que vous ayez ce pouvoir, si vous connaissez la langue de tous les êtres, daignez me communiquer votre science, ou que je meure, comme véritablement maudite de vous.»

Brahmadatta fut touché des tendres plaintes de la reine: il eut recours à la protection de Nârâyana, seigneur de tous les êtres. Recueilli, et jeûnant, pendant six nuits, il l'adora: alors ce glorieux prince, dans une vision, aperçut le dieu, qui est l'amour de toute la nature, et qui lui dit: Ainsi parla le dieu, et il disparut.

Cependant le père des quatre Brahmanes ayant appris de ses enfants les paroles mystérieuses qu'ils lui avaient confiées, se regardait comme sûr de son fait. Il cherchait un moment où il rencontrerait le roi avec ses conseillers, et ne put de quelque temps trouver l'instant de lui faire entendre les mots qu'il avait à lui dire. Nârâyana avait rendu son oracle; le roi, satisfait de sa réponse, avait fait son ablution de tête, et monté sur un char tout brillant d'or, rentra dans la ville. Le chef des Brahmanes, Candarîca, tenait les rênes des chevaux, et le fils de Bâbhavya portait le tchâmara et l'éventail royal¹. se dit le Brahmane, et aussitôt il adresse ces mots au roi et à ses deux compagnons: «Les sept chasseurs du pays de Dasârna, les cerfs du mont Câlandjara, les oies du Sarodwîpa, les cygnes du Mânasa étaient anciennement dans le Couroukchétra des Brahmanes instruits dans les Vèdes: dans ce long voyage pourquoi donc restez-vous en arrière² ?» A ce discours, Brahmadatta demeura interdit, ainsi que ses deux amis Pantchâla et Candarîca. En voyant l'un laisser tomber les rênes et l'aiguillon, et l'autre, l'éventail royal, les spectateurs et les courtisans furent frappés d'étonnement. Un instant après, le roi, élevé sur le char avec ses deux compagnons, reprit ses sens et continua sa route. Mais tous les trois se rappelant les bords du lac sacré, recouvrèrent aussi leurs anciens sentiments de dévotion. Ils comblèrent de richesses le Brahmane, à qui ils donnèrent des pierres précieuses et d'autres présents. Brahmadatta céda son trône à Viswakséna, et le fit sacrer roi: pour lui, il se retira dans la forêt avec sa femme. C'est là que la pieuse fille de Dévala, Sannati, heureuse de se livrer uniquement à la dévotion, dit à son époux: «O grand roi, je savais bien que tu connaissais la langue des fourmis; mais en feignant de la colère, je voulais t'avertir que tu étais dans les chaînes des passions. Nous allons maintenant suivre la route sublime qui est l'objet de nos désirs. C'est moi qui ai réveillé en toi cet amour de la dévotion qui n'y était qu'assoupi.» Le prince fut charmé de ce discours de sa femme; et par le moyen de la dévotion, à laquelle il se consacra avec toutes les forces de son âme, il entra dans cette voie supérieure où il est difficile d'arriver.

Candarîca, animé du même zèle, fut aussi habile dans la science du sânkhya que dans celle de l'yoga³, et, purifié par ses oeuvres, il obtint la perfection et l'union mystérieuse avec Dieu.

Pantchâla travailla à expliquer les règles de la loi sainte, et s'appliqua à développer tous les préceptes de la prononciation⁴; il fut maître dans l'art divin de la dévotion, et par sa pénitence il acquit une haute gloire.

Fils de Gangâ, voilà ce qui s'est passé autrefois, et ce que j'ai vu par l'oeil de la science. Conserve ce trésor de connaissances; tâche même de le répandre et de l'accroître. Quiconque racontera l'histoire de ces antiques personnages, ne risquera point de rétrograder dans la chaîne des renaissances. Celui qui écouterait ces grands récits sur la voie que suivent les êtres supérieurs, et conservera toujours dans son coeur le sentiment qui l'attache à la dévotion, obtiendra, par le moyen de cette continuelle application, une

¹ Les insignes de la puissance royale sont l'étendard (*dhwadja*), le parasol (*tchhatra*), l'éventail (*vyadjana*) et le chowri (*tchâmara*), qui est un é mouchoir formé d'une queue de vache de Tartarie.

² J'ai suivi le manuscrit dévanâgari de Paris. Les deux autres présentent un sens plus obscur: ils semblent dire que ces trois personnages restent, quand leurs compagnons sont déjà partis.

³ Le Sânkhya est le système de philosophie enseigné par Capila. L'Yoga est un autre système de philosophie attribué à Patandjali, et qui a été développé par Vyâsa dans le Bhagavad-gîtâ.

⁴ Voyez la XXe lecture et la note 4. Cette science de la prononciation est appelée *sikchâ*. Pantchâla est le même personnage que Gâlava. Pânini, qui a écrit le Védânga appelé *sikchâ*, était petit-fils de Dévala: on peut ici juger de son âge, puisque l'épouse de Brahmadatta est une fille de Dévala

tranquillité d'esprit, présage de son bonheur, et il entrera dans cette route divine de l'yoga, où sur la terre il est si difficile de parvenir même pour les hommes les plus purs. Vêsampâyana dit à Djanamédjaya:

Voilà ce que dit autrefois à Bhîchma le sage Mârcandéya, voulant lui enseigner le fruit du srâddha et les moyens de concourir à l'accroissement de la lune. Je vais t'apprendre maintenant quelle est la famille de cet être divin que l'on appelle Soma, afin d'arriver ensuite à celle de Vrichni.

VINGT-CINQUIÈME LECTURE. NAISSANCE DE SOMA.

Vêsampâyana dit:

O roi, le père de Soma fut le divin Richi, nommé Atri¹, qui naquit quand Brahmâ de sa pensée forma la première création. Atri se trouva bientôt entouré d'une foule d'êtres de toute espèce qui étaient ses enfants. Grand par ses oeuvres, ses pensées, ses paroles, bon envers toutes les créatures, animé par la dévotion, parfait dans ses actions, il était devenu pour les choses du monde insensible comme le bois et la pierre². Il pouvait pour se mortifier tenir constamment son bras élevé³; les feux de sa pénitence l'entouraient d'un brillant éclat; et pendant trois mille ans, dit-on, il avait supporté la rigueur de ces austérités incomparables. Tandis que ce vertueux personnage demeurait les yeux fixes et immobiles⁴, subissant toutes les privations de la continence⁵, son corps produisit la substance de Soma: cette substance, animée de son esprit, s'éleva vers sa tête, et sous la forme d'eau coula de ses yeux, illuminant les dix déesses qui président aux dix points de l'horizon. Celles-ci recueillirent ce germe, et toutes réunies le conçurent en leur sein: mais elles ne purent l'y garder longtemps. Il tomba promptement, entouré de lumière, éclairant le monde de ses froids⁶ rayons, embryon destiné à féconder un jour la nature. Ainsi comme les déesses ne pouvaient porter ce fruit, avec elles il descendait rapidement vers la terre. A cette vue, le père du monde, Brahmâ, retint Soma dans sa chute, et le fit monter sur un char pour le plus grand avantage des mortels. Considéré comme l'essence même des Vèdes⁷, animé par un zèle pieux, et riche en vertus, il s'avance sur ce char traîné par mille⁸ chevaux blancs: tel est le récit de la tradition. En voyant le noble ils d'Atri, les sept

¹ Toute cette lecture est une fable astronomique, dont il faut chercher l'explication dans les phénomènes célestes. Je ne donnerai pas au lecteur mes propres conjectures, dans la crainte de l'induire en erreur. Je le prie seulement de remarquer que tous les personnages dont il sera question appartiennent à la sphère céleste. Somâ c'est la lune. Atri est une des sept étoiles qu'on appelle les sept Richis et qui forment la constellation de la grande Ourse M. Colebrooke (Rech. asiat. t. IX, pag. 338) nous apprend qu'Atri est une des étoiles du carré, au coin du N. E.. Wilford (*ibid.* pag. 83) dit que c'est l'étoile γ . Vrihaspati est la planète de Jupiter; Ousanas ou Soucra, c'est Vénus, et Boudha, c'est Mercure. Târâ est un mot par lequel on désigne une étoile.

² C'est là une qualité du pénitent arrivé à la perfection. On cite comme exemple de cette insensibilité ces Mounis, autour desquels des fourmis forment et construisent leurs habitations sans être dérangées par aucun mouvement. Voyez Sacountalâ, act. VII

³ Genre de mortification encore très-commun dans l'Inde. Par suite de cette habitude contractée en esprit de pénitence, les articulations du bras s'endurcissent tellement qu'on ne peut plus l'abaisser.

⁴ C'est ici un privilège des dieux, dont la paupière est toujours fixe. Voyez à ce sujet une note de M. Wilson, dans sa traduction du théâtre indien, acte IIIe de Vicramorvasî.

⁵ Le pénitent qui se livre à cet acte de mortification s'appelle Ourdhwarétas.

⁶ L'imagination des poètes indiens donne de la fraîcheur aux rayons de la lune, et fait naître le cristal de ces mêmes rayons congelés. Voyez dans Wilson le mot *Tchandrâcânta*.

⁷ वेदमयः: *Vêdamayah*.

⁸ Ordinairement, le char de la lune n'a que dix chevaux.

fils de Brahmâ, ces fils issus de sa pensée, se mirent à chanter ses louanges. Les enfants de Bhrigou et d'Angiras, les Ritchas, les Yadjours, les Sâmas, les Atharvas⁹ se joignirent à leurs transports. Soma, célébré par eux, brilla de tout son éclat, et les trois mondes éprouvèrent un heureux accroissement. Son char illumine la terre que borne au loin l'Océan. Vingt-une fois¹⁰ il reprend sa glorieuse carrière en tournant par la droite. A mesure qu'il éclaire le monde de ses rayons, les plantes naissent et brillent de l'éclat qu'elles lui empruntent, ces plantes qui doivent servir à la nourriture des trois mondes, et au soutien des quatre castes. Car Soma est le protecteur des mondes, ô prince: ce dieu acquérant chaque jour plus de force et par les éloges qu'on lui adresse et par ses propres oeuvres, se soumit aux rigueurs de la pénitence pendant des milliers de padmas¹¹ d'années. Il est le trésor où puisent ces déesses¹² dont les ondes dorées sont le salut de la terre, et c'est pour cela qu'on l'appelle Vidhou¹³. Brahmâ, dans sa sagesse suprême, le fit roi des semences et des plantes, des Brahmanes et des eaux. Soma fut solennellement consacré souverain d'un si puissant domaine, et les trois mondes furent remplis de sa lumière incomparable.

Le fils des Pratchétas, Dakcha, donna au dieu qui préside à la lune ses vingt-sept filles célèbres par leur vertu, et connues sous le nom de Nakchatras.

Soma, le plus illustre de ceux qui distribuent la boisson du sacrifice¹⁴, fut à peine monté sur le trône, qu'il se disposa à faire la cérémonie du râdjasoûya, pour laquelle cent mille présents étaient préparés. Celui qui y chantait le Rig-véda (Hotri)¹⁵, c'était le divin Atri; le divin Bhrigou y lisait l'Yadjour (Adhwaryou); Hiranyagarbha y récitait les prières du Sâma (Oudgâtri); Brahmâ y faisait les fonctions d'officiant (Brahman)¹⁶; Hari Nârâyana lui-même y remplissait l'office de directeur suprême (Sadasya), entouré de Sanatcoumâra et des principaux Brahmarshis. Soma donna, dit-on, les trois mondes pour présent à ces Brahmarshis et au dieu qui dirigeait le sacrifice. Il était assisté de neuf déesses, la Veille de la nouvelle lune (Sinî), la Nouvelle lune (Couhoû), la Lumière, la Prospérité, la Splendeur, la Richesse, la Gloire, la Constance et la Fortune (Lakchmî).

⁹ Ces différents êtres ne sont que les diverses parties des Vèdes personnifiées. Nous avons déjà vu les Ritchas, IIIe lect. note 3o.

¹⁰ Je ne sais à quoi peut avoir rapport ce nombre 21, ou plutôt trois fois 7, suivant le texte. On compte 3o jours lunaires ou *tithis*: peut-être déduit-on ceux pendant lesquels la lune est obscure. Voyez dans les Rech. asiat. t. VII, pag. 252, un passage des Vèdes où les bûches du foyer sacré sont au nombre de 21

¹¹ Ce mot est un nombre exagéré, équivalent à dix billions. Une note du manuscrit bengali exprime cette idée en disant que *c'est comme une montagne d'années*. Je n'ai donc pas dû croire qu'il fût ici question de cette ère nommée *Padma calpa* qu'inventa Sri Dhara Padma, il y a huit à neuf cents ans, et que cite Bentley (Rech. Asiat. t. VIII, pag. 196).

¹² Ces déesses me semblent être les rivières: voilà pourquoi j'ai parlé de leurs ondes. Mon texte ne portait qu'une épithète हिरण्यवर्णी, *hiranyavarnâ*, dont M. Wilson, dans son Dictionnaire, forme un nom qu'il attribue aux rivières.

¹³ Cette étymologie du mot *Vidhou* ne semble pas d'accord avec celle que donne M. Wilson: il paraît que le poète regarde ce mot comme composé de वि et de धा.

¹⁴ Cette boisson porte le nom de *soma*. Il en a été question déjà plusieurs fois.

¹⁵ J'ai conservé à dessein tous ces mots techniques, dont la signification spéciale m'a été fournie par M. Wilson.

¹⁶ Dans les sacrifices solennels, ces fonctions sont toujours remplies par un Brahmane instruit; qui, d'ailleurs, peut être représenté par un paquet de cinquante brins de *cousa*. Voyez le Mémoire de M. Colebrooke, Rech. Asiat. t. VII, pag. 234.

Après s'être acquitté de la cérémonie qui complète le sacrifice¹⁷, heureux et chéri de tous les Dévarchis, il brilla parmi les rois dont il était le souverain, étendant sa lumière sur les dix régions du ciel. Mais à peine eut-il obtenu cette domination si difficile à acquérir, et que les Mounis eux-mêmes avaient sanctionnée de leurs bénédictions, que sa raison se troubla, égarée par l'orgueil. Il enleva la glorieuse épouse de Vrihaspati, nommée Târâ, manquant ainsi au respect qu'il devait au fils d'Angiras. En vain les dieux et les Râdjarchis vinrent-ils le prier de réparer cet affront: il refusa de rendre Târâ. Le précepteur des dieux, Vrihaspati, fut indigné de sa conduite, (et lui déclara¹⁸ la guerre.) Ousanas se mit dans l'arrière-garde du fils d'Angiras; il avait été le disciple de Vrihaspati, plutôt que de Bhrigou son père. Le dieu Roudra lui-même, par amitié pour son maître outragé, prit le commandement de cette arrière-garde et s'arma de son arc appelé Adjagava. Il lança contre les dieux (partisans de Soma) un trait redoutable nommé Brahmasiras¹⁹, qui abattit tout leur orgueil. Alors se livra ce combat terrible auquel Târâ a donné son nom²⁰, combat sanglant, également funeste aux Dévas, aux Dêtyas, et aux mondes. Ceux d'entre les dieux qui avaient échappé, et les Touchitas²¹, se présentèrent devant Brahmâ leur protecteur, maître suprême et éternel. Ce dieu arrêta Ousanas et Roudra, et rendit lui-même Târâ au fils d'Angiras. Mais Vrihaspati s'étant aperçu qu'elle était enceinte, lui dit: Aussitôt il la débarrassa avec violence d'un enfant, qui devait un jour être terrible pour ses ennemis, et qui brilla comme un feu qui tombe sur une jonchée de roseaux. A peine était-il né que déjà il avait toute la beauté des dieux. En ce moment les Souras indécis dirent à Târâ: A cette question des dieux elle ne répondit rien de satisfaisant: son fils lui-même allait la punir par une imprécation. Brahmâ le retint, et interrogea cette épouse embarrassée: Saluant Brahmâ avec respect, elle répondit au dieu qui répand ses dons sur la terre: Alors Soma, père et protecteur des êtres, embrassant ce noble fils, si grand, si redoutable, s'écria-t-il, et ce fut là le nom d'un dieu qui devait se distinguer par sa sagesse. Il s'élève dans le ciel d'un côté opposé²³. Boudha épousa Ilâ, fille d'Ikchwâcou. Il eut pour fils le grand roi Pouroûravas, surnommé Êla, à qui la nymphe Ourvasî donna sept fils nobles et généreux. Soma, attaqué d'une consommation funeste, sentit diminuer ses forces, et son disque s'amaigrit. Il se rendit auprès d'Atri son père pour lui demander aide et protection. Atri, recommandable par sa pénitence, délivra son fils de la punition de son péché, et Soma reprenant ses forces, brilla de nouveau de tout l'éclat de sa splendeur.

Je t'ai raconté la naissance de Soma, source d'honneur et de gloire: ô grand roi, je vais te dire maintenant quelle fut sa postérité.

On est délivré de ses péchés, quand on entend ce récit de la naissance de Soma, récit qui procure des richesses, de la santé, une longue vie, de la famille et l'accomplissement de tous les désirs.

VINGT-SIXIÈME LECTURE. HISTOIRE DE POUROURAVAS.

Vêsampâyana dit:

¹⁷ Ce sacrifice de supplément s'appelle *avabritha*. Il est fait pour expier les fautes qu'on a pu commettre dans le sacrifice principal.

¹⁸ Ces mots sont ajoutés pour liaison.

¹⁹ Dans ce sujet tout astronomique, je ne puis pas dire ce que c'est que *Brahmasiras*, tête de Brahmâ; il y a une étoile- (Capella) qu'on appelle *Brahmahridaya*, cœur de Brahmâ.

²⁰ तारकामयः *Târacâmaya*.

²¹ Nous avons vu ailleurs ce que c'était que les Touchitas. Voyez IIIe lect. note 27.

²³ Ces mots expliquent sans doute la position relative de Mercure dans le moment indiqué: j'ai traduit littéralement प्रतिकूलं, *praticôulam*. Mais ce mot n'indique pas assez le rapport des deux astres entre eux.

Grand roi, le fils de Boudha fut Pouroûravas, prince sage, glorieux, magnifique, dévot, généreux, habile dans la science sacrée, puissant, invincible dans les combats, et maître sur la terre, aimant à allumer le feu du sacrifice, et à présenter les offrandes, partisan de la vérité, sage en ses projets et heureux en mariage. Nul dans les trois mondes n'eut plus de renommée que lui. En voyant les lumières de ce monarque, sa vertu, sa justice, son amour pour la religion, la célèbre Ourvasî¹, renonçant à l'orgueil de sa naissance, le choisit pour époux. Il passa avec elle cinquante-neuf ans², tantôt dans le parc de Tchêtraratha³, tantôt sur les bords de la Mandâkinî⁴, ou dans la belle cité d'Alacâ⁵, ou bien dans les jardins du Nandana⁶. Transporté dans ces régions septentrionales, si riches en arbres magnifiques, en fruits délicieux, en suaves parfums, errant sur le mont Mérou dans ces belles forêts habitées par les dieux, ce prince accompagné d'Ourvasî s'abandonnait aux doux plaisirs de l'amour. Il établit sa capitale à Prayâga⁷, lieu célèbre pour sa sainteté, et vanté par les Maharchis. Il eut sept fils, pareils aux enfants des dieux, et que leur mère Ourvasî enfanta dans le séjour céleste: ce fut le sage Âyous, Amâvasou, le pieux Viswâyous, le grand SROUTÂyous, Dridhâyous, Vanâyous et Satâyous.

Djanamédjaya dit:

Comment Ourvasî, une déesse de la race des Gandharvas, dédaignant ceux de son rang, a-t-elle pris un époux parmi les mortels? Toi, qui sais tant de choses, raconte-moi cette histoire. Vêsampâyana reprit:

Ourvasî, par suite d'une imprécation de Brahmâ, avait été réduite à la condition humaine. Cette beauté s'unit au fils d'Ilâ, mais à une condition, qui devait contribuer à la relever de cet état d'interdit. «J'exige, lui dit-elle, que, tout le temps de notre union, mes yeux ne vous voient jamais nu, que deux béliers soient constamment attachés près de notre lit, et que le lait, prince, soit mon unique nourriture. Tant que les clauses de ce traité seront observées, je resterai auprès de vous: telles sont mes conditions.» Le roi se montra fidèle à son

¹ Ourvasî est une de ces bayadères célestes qu'on appelle *Apsarâs*. Ses aventures avec Pouroûravas sont un épisode fameux de l'histoire antique de l'Inde: mais elles sont racontées différemment par les auteurs. Câlidâsa, dans sa pièce intitulée *Vicramorvasî*, a suivi une autre tradition que celle du Harivansa, et il faut avouer aussi qu'elle est plus intéressante et plus digne de son siècle civilisé. A l'occasion du titre de cette pièce, je consignerai ici une observation de mon savant maître et regrettable ami, M. de Chézy. Si la mort n'était point venue le surprendre, il eût donné une édition critique de ce drame, pour faire le pendant de Sacountalâ. Dans sa conversation, j'ai recueilli une de ses idées sur la traduction que le docte Wilson a donnée du titre *Vicramorvosî*. Ce savant décompose ce mot, et traduit *vicrama* par héros. Mais dans son Dictionnaire, *vicrama* est plutôt donné comme un nom de chose que comme un nom de personne. Ce mot signifie *force, héroïsme*, et c'est विक्रमिन्, *vicramin*, qui représenterait mieux le sens de héros attribué विक्रम. Ensuite l'opposition, établie entre un nom abstrait et un nom propre, le héros et *Ourvasî*, ne serait pas très logique. C'est ce qu'a fort bien senti M. Wilson en traduisant le héros et la nymphe. Raisonnant d'après l'analogie de quelques autres titres, comme *Gîta Govinda*, *Abhidjnâna Sacountala*, où le nom de chose précède celui de personne qu'il régit. M. de Chézy était porté à traduire *Vicrama Ourvasî* par *la retraite, l'exil d'Ourvasî*, ou peut-être, *le triomphe d'Ourvasî*, puisque cette nymphe subjugué le roi par son amour.

² Le manuscrit bengali dit 61 ans.

³ C'est le jardin du dieu Couvéra.

⁴ Nom du Gange céleste.

⁵ On donne ce nom à la ville céleste du dieu Couvéra.

⁶ Le Nandana est le séjour de plaisance du roi des dieux, Indra.

⁷ Le nom de *Prayâga* est donné aux lieux situés au confluent de deux rivières. On désigne ici l'endroit où l'Yamounâ se jette dans le Gange. Ce Prayâga, aujourd'hui Allahabad, était sur la rive droite de ce fleuve, et Praticthâna, capitale de *Pouroûravas*, était, comme on le dira plus bas, sur la rive gauche. Voyez Xe lect. note 9.

engagement, et Ourvasî ne songea point à le quitter. Leur union dura cinquante-neuf ans, et la déesse se trouvait heureuse de la malédiction qui l'attachait dans de pareils liens. Cependant les Gandharvas commençaient à regretter l'absence de cette nymphe. Alors le prudent Viswâvasou leur parla en ces termes:» J'ai entendu autrefois les conditions du traité qu'ils ont fait ensemble. Si le roi y manque jamais, elle doit l'abandonner. Je connais un moyen de lui faire violer sa promesse; et sans employer la violence, je vais travailler à remplir vos intentions.» Ainsi parla l'illustre Gandharva, et sur-le-champ il partit pour Pratichthâna: se glissant pendant la nuit auprès des deux époux, il enleva un des béliers. La belle Ourvasî avait pour ces animaux une affection presque maternelle: elle avait connu l'arrivée du Gandharva, et comprenait que son exil touchait à sa fin⁸. Elle dit alors au roi: A ces mots, le prince se rappelle qu'il est nu et ne veut point se lever. Les Gandharvas aussitôt enlèvent encore l'autre bélier; et la déesse de dire au fils d'Ilâ:

Aussitôt le prince se lève avec empressement, nu comme il était. Il cherche où sont les béliers. En ce moment, un brillant éclair, produit par les Gandharvas, parcourt tout l'appartement. Ce rayon de lumière a montré Pouroûravas nu aux yeux de son épouse, et la belle Apsarâ a disparu soudain. Les Gandharvas, voyant le succès de leur ruse, retournent au ciel, et le roi, qui a retrouvé les deux béliers, revient dans son appartement; mais Ourvasî n'y est plus. Le malheureux pousse des cris de douleur: il parcourt la terre, cherchant de tous côtés l'épouse qu'il a perdue. Enfin dans le pays de Couroukchétra, il l'aperçoit sur l'étang sacré de Plakcha⁹, au moment où elle se baignait dans ses ondes fraîches, et se livrait avec cinq autres Apsarâs à de joyeux ébats. Ourvasî folâtrait, et lui, il était en proie au chagrin. Il la voit toujours brillante de mille attraits: elle aussi le voit à peu de distance, et dit à ses compagnes en le leur montrant: Celles-ci étaient toutes frappées d'étonnement. Le roi prend alors la parole: Ils échangent ensemble mille tendres discours. Entre autres, Ourvasî lui dit:

Le roi, content de cette assurance, retourna dans sa capitale. Au bout de l'année, Ourvasî vint le visiter, et une seule nuit fut accordée à leurs amours.

Ourvasî dit un jour au fils d'Ilâ: Tel fut le vœu que forma Pouroûravas, et ceux-ci le lui accordèrent. Ils remplirent un vase de feu, et lui dirent:

Pouroûravas, emmenant avec lui ses fils, entra dans sa capitale et se rendit à son palais; cependant le feu qu'on lui avait donné était au sein de l'arani¹⁰; et à son arrivée, à la place de ce feu, il vit avec étonnement une branche d'aswattha¹¹, insérée dans un morceau de bois de samî¹². Il se plaignit aux Gandharvas que le feu se fût éteint: alors ceux-ci lui enseignèrent l'usage de l'arani. Ils lui montrèrent comment avec l'aswattha on produit du feu par le frottement. Pouroûravas les imita, et pour les divers sacrifices, il inventa trois feux¹³. Ce présent qu'il avait reçu des Gandharvas le conduisit à imaginer la distinction du

⁸ Ourvasî a presque l'air de conspirer avec les Gandharvas: ce qui ôte l'intérêt qu'on peut porter à son amour. Dans le drame, au contraire, elle aime véritablement forcée de retourner la cour d'Indra, elle a des distractions, qui lui attirent la malédiction du Mouni Bharata, regardé par les Indiens comme l'inventeur du drame.

⁹ Plakcha est aussi le nom d'une des sept provinces qui partagent le monde.

¹⁰ Le lecteur se rappelle que l'*arani* est l'instrument avec lequel les Brahmanes font le feu pour les sacrifices. Voy. Ve lect. note 9.

¹¹ *Ficus religiosa*.

¹² C'est ainsi que j'ai traduit l'épithète difficile शमीजात. Le samî est, suivant M. Wilson, l'*acacia sema*.

¹³ Pouroûravas a ce rapport avec le second roi de Rome qu'il introduisit le culte du feu et, fut aimé d'une nymphe. Ce rapprochement est peut-être utile: le lecteur en jugera.

trétâgni¹⁴. Autrefois on n'avait connu qu'un seul feu, ce roi en établit de trois sortes, et par sa piété il obtint d'être admis dans le monde des Gandharvas. Telle fut la puissance du fils d'Ilâ: il fut grand parmi les hommes; et, comme nous l'avons vu, il avait transporté sa capitale à Prayâga, lieu sacré; il l'avait établie sur la rive septentrionale du Gange, et, environnant cette ville de toute sa gloire, il l'avait nommée Praticthâna.

VINGT-SEPTIÈME LECTURE. FAMILLE D'AMÂVASOU.

Vêsampâyana dit:

Pouroûravas eut d'Ourvasî, comme nous l'avons dit, sept fils généreux, et pareils aux enfants des dieux, qui naquirent dans le ciel, et se nommèrent le sage Âyous, Amâvasou, le pieux Viswâyous, le grand SROUTÂYOUS, Dridhâyous, Vanâyous et Satâyous.

Le fils d'Amâvasou¹ fut le grand roi Bhîma, qui donna le jour au riche Cântchanaprabha². De celui-ci naquit le sage et vaillant Souhotra; Souhotra et Késinî mirent au monde Djahnou³. Ce dernier prince fit un jour un grand et magnifique sacrifice⁴; Gangâ se présenta à lui pour être son épouse. Il la refusa: celle-ci, pour se venger, submergea le champ du sacrifice. En voyant ce désastre, le fils de Souhotra irrité dit à Gangâ: Alors les Maharchis, s'apercevant qu'il avait bu les eaux de Gangâ, décidèrent qu'elle serait sa fille, et qu'elle se nommerait Djâhnavî⁵.

Djahnou eut pour épouse la vertueuse Câvéri, fille d'Youvanâsua, qui, par suite d'une imprécation de son père, fut changée en une rivière célèbre, formée d'une moitié du Gange⁶. Le fils chéri de Djahnou et de Câvéri fut le pieux Sounaha; Sounaha donna le jour à Adjaca; Adjaca, au roi chasseur Balâcâsua, et Balâcâsua, à Cousa. Cousa eut quatre fils, instruits dans la science sacrée: Cousica, Cousanâbha, Cousâmbha et Moûrttimân. Ce

¹⁴ Il paraît que l'on n'est pas d'accord sur la distinction de ces trois feux. M. Wilson, au mot त्रिता, dit que ce sont le feu du midi ou du soleil, le feu ordinaire ou domestique, et le feu du sacrifice, tiré de l'*Arani*. D'autres les distinguent en feu domestique, feu du sacrifice, et feu perpétuel, allumé à la naissance d'un Indien et destiné un jour pour son bûcher. Dans une de ses notes sur Mâlatî et Mâdhava, M. Wilson reconnaît cinq feux, qu'il nomme *gârhapatya*, *dhavanîya*, *dakchinâgni*, *sabhya* et *âvasathya*. A ce sujet, on peut remarquer qu'il y a une pratique de pénitence qui consiste à s'exposer à l'action de quatre feux placés aux quatre points cardinaux, et à celle du soleil qui est le cinquième feu: delà, le pénitent qui supporte ces cinq feux, est appelé *Pantchâgni*.

¹ Francis Hamilton pense qu'Amâvasou se nomma aussi Vidjaya.

² On le nomme aussi simplement *Cântchana*.

³ Le lecteur retrouvera ce prince dans la XXXIIe lecture, où son histoire est répétée, avec les mêmes détails sur sa race; mais il éprouvera une difficulté pour constater la généalogie de Djahnou, qui est ici fils de Souhotra, et qui, dans cette XXXIIe lecture est fils d'Adjamîdha. Il faut supposer qu'ici, par une méthode assez ordinaire, on a omis quelques princes intermédiaires, le mot fils signifiant alors descendant. De même, dans la XXe lecture, le père d'*Adjamîdha* est *Hastin*, qui est omis dans la XXXIIe. Ce qu'il y a de singulier pour Djahnou, c'est qu'en lui donnant ainsi deux pères différents, on lui donne la même mère.

⁴ Ce vers renferme une répétition que je n'ai pu rendre en français, मिहासत्रं सर्व्वमेधं महामखं.

⁵ Le roi Djahnou fit sans doute des tranchées, des canaux pour prévenir les inondations du Gange: un de ces canaux fut appelé de son nom *Djâhnavî*. De là cette fable que Djahnou était devenu père du Gange: fiction que nous avons vue déjà employée plusieurs fois.

⁶ La Câvéri est une des sept rivières regardées comme sacrées: on l'appelle Arddha Gangâ, ou moitié du Gange. On annonce par ce mot qu'elle possède la moitié des vertus de ce fleuve. La Câvéri est une rivière du Décan, qui porte encore le même nom.

prince augmenta sa puissance de l'alliance des Pahlavas⁷, et se plut à parcourir les forêts. Cousica fit une pénitence austère pour avoir un fils pareil à Indra. Celui-ci, par crainte, devint son fils. Car ce dieu aux mille yeux⁸, ayant remarqué les sévères austérités que ce prince subissait déjà depuis mille ans, consentit à naître lui-même, et cet avatare⁹ d'Indra fut le roi Gadhi. C'est pour cette raison que, fils de Cousica, le roi des dieux est surnommé Côsica. Il eut pour épouse Pôroucousî, qui lui donna un fils nommé Gâdhi. Ce Gâdhi eut une fille belle et vertueuse, appelée Satyavatî, qui fut donnée pour épouse à Ritchîca, fils de Soucra et petit-fils de Bhrigou. Gâdhi avait préparé un sacrifice à l'effet d'obtenir un fils. Ritchîca dit alors à son épouse: «Il faut t'unir à ta mère pour ce sacrifice. Voici deux offrandes, l'une pour toi, l'autre pour elle. Ta mère aura un fils, brillant de gloire et célèbre parmi les Kchatriyas, qui ne pourront le vaincre et dont il sera le fléau. Au contraire, la vertu de cette autre offrande te donnera un fils plein de fermeté, d'amour pour la pénitence, et de résignation: il sera fameux parmi les Brahmanes.» Ainsi parla à sa femme le petit-fils de Bhrigou; et toujours occupé de ses austérités, il se rendit à la forêt. Cependant Gâdhi, accompagné de son épouse, arriva à l'ermitage de Ritchîca pour visiter sa fille, profitant de l'occasion du voyage¹⁰ qu'il faisait à l'étang consacré. Satyavatî prenant les deux offrandes préparées par le saint Richi, s'empressa de les montrer à sa mère; celle-ci les toucha et, par une fatalité inexplicable, se trompa en les remettant à sa fille: elle lui rendit celle qui lui était destinée à elle-même, et, au moment du sacrifice, elle obtint, par le fait de cette erreur, un fruit qui n'était point pour elle. Satyavatî au contraire conçut un enfant qui un jour devait être le fléau des Kchatriyas, héros à la forme lumineuse, à l'aspect effrayant. Ritchîca, par la force de sa dévotion, vit la méprise qui avait eu lieu; il revint auprès de sa femme et lui dit: «Tu as été trompée par ta mère, et ton sacrifice aura un effet contraire à celui que tu attendais. Ton fils sera un jour terrible et cruel dans ses oeuvres: ton frère sera un pénitent que l'on pourra regarder comme la science divine incarnée: car j'ai réuni en lui pour composer ce personnage et l'amour de notre loi sainte, et le goût de la mortification.» Tel fut le discours de Ritchîca à l'illustre Satyavatî. Celle-ci chercha à fléchir son mari. Le Mouni lui répondit: Satyavatî reprit la parole et lui dit: «Vous avez l'empire sur les mondes, et vous n'auriez point de pouvoir pour vous créer un fils! Donnez-m'en un qui soit juste en ses oeuvres et patient dans sa conduite. Et s'il faut absolument que la destinée s'accomplisse, que ce caractère, que je redoute, passe à notre petit-fils.» Le solitaire, par le privilège de sa pénitence, lui accorda cette faveur. Satyavatî mit au monde Djamadagni, surnommé Bhârgava ou descendant de Bhrigou, fameux par sa pénitence, sa mortification et son égalité d'âme. Dans ce sacrifice où l'influence de Roudra¹¹ et celle de Vichnou étaient en balance, l'influence de Vichnou l'emporta, et Djamadagni naquit comme avatare de ce dieu sur la terre. Satyavatî, pure de

⁷ Au lieu de Pahlava, le manuscrit de M. Tod porte le mot *vallava*, qui veut dire pasteur. Il faudrait alors comprendre que Cousa étendit sa domination sur des peuples pasteurs qui erraient dans les bois, विल्लवौः वनचरौः.

⁸ L'aventure du dieu Indra condamné par une malédiction du sage Gôtama à porter cent marques ressemblant à l'organe féminin, est racontée dans le Râmâyana. Le dieu avait abusé d'Ahalyâ, femme du Mouni: celui-ci consentit plus tard à ce que ces cent marques devinssent autant d'yeux. On a dit que ces yeux représentaient les étoiles, Indra étant dieu du ciel.

⁹ Un *avatare* est l'incarnation d'un dieu qui descend dans un corps terrestre. On distingue l'*avatare* complet de l'*avatare* partiel, ou *ansavâtare* ce dernier a lieu quand ce n'est qu'une portion de la divinité qui revêt des organes matériels. Ici, il est question d'un *ansavatare*. Voy. lect. LIV, note 1.

¹⁰ Ce voyage porte le nom d'*yâtrâ*.

¹¹ Roudra ou Siva est considéré comme le dieu de la destruction. Vichnou est le dieu conservateur: Djamadagni, Mouni sage et paisible, paraît comme une image vivante de cette divinité. Son fils Parasourâma fut un héros exterminateur, véritable représentant du dieu de la mort.

toute souillure du péché et fidèle aux règles de la piété, fut changée en rivière sous le nom de Côsikî¹².

Il y eut un prince de la race d'Ikchwâcou, nommé Rénou, dont la fille, riche en bonnes qualités, se nommait Câmalî, et du nom de son père était aussi appelée Rénoucâ. Elle épousa ce fils de Ritchîca, Djamadagni, fameux par ses austérités et son instruction: elle en eut un fils terrible en sa colère, habile dans toutes les sciences et surtout dans celle de l'archer, Râma¹³, qui extermina les Kchatriyas et brilla comme un feu destructeur.

Ainsi par la vertu de la pénitence de Ritchîca, descendant de Bhrigou, et surnommé Ôrva¹⁴, Satyavatî donna la naissance au célèbre Djamadagni, instruit dans la science divine. Son second fils fut Sounah-sépha, et le dernier Sounah-poutchha. Gâdhi, petit-fils de Cousica, engendra Viswâmitra, qui fut un trésor de pénitence, d'instruction, de patience, et qui, devenu Brahmane¹⁵, s'éleva jusqu'à la dignité de Saptarchi.

Outre le pieux Viswâmitra, Gâdhi, par la faveur de Bhrigou, eut encore un fils nommé Viswaratha¹⁶.

Les fils de Viswâmitra furent Dévarâta et d'autres, dont la gloire est répandue dans les trois mondes; voici leurs noms: Dévasravas; Cati, qui donna son nom aux Câtyâyanas; Hiranyâkcha, fils de Sâlâvatî; Rénoumân, fils de Rénou; Gâlava, fils de Sâncriti; Moudgala, Madhouthchanda, Djaya, Dévala, Achtaca, Catchhapa et Harita.

Voici les noms des familles dont les membres portèrent le surnom de Côsica: les Pânins, les Babhrous, parmi les sages et les hommes pieux; parmi les princes, les Dévarâtas, les Sâlancâyanas, les Vâchcalas¹⁷, les Lohityas, les Yâmadoûtas, les Cârîchis, les Sôsroutas¹⁸, les Sêndhavâyanas, les Dévalas, les Rénous, les Yâdjnavalkyas, les Aghamarchanas, les Ôdoumbaras, les Abhiglânas¹⁹, les Târacâyanas, les Tchantchoulas, les Hiranyâkchas, enfants de Sâlâvatî, les Gâlavas, enfants de Sâncriti, tous issus du sang du sage Viswâmitra. Celui-ci eut également un grand nombre de gendres, qui portèrent aussi le nom de Côsicas, entre autres les Vâdarâyanis²⁰. La race de Pourou et celle du Brahmane-Kchatriya, descendant de Cousica, s'unirent par des liens de parenté.

L'aîné des fils de Viswâmitra avait été auparavant Sounah-sépha²¹. Cet illustre Mouni, après avoir paru dans la famille de Bhrigou, voulut naître aussi dans celle de Cousica: il se fit enfant de Viswâmitra. Dans une autre existence, il avait été un des coursiers attelés au

12 Rivière du Bahar, appelée *Cosî* ou *Cousa*.

13 C'est celui des trois Râmas qu'on a appelé *Parasou râma* (le mot पिरशु signifie *hache*). On le regarde comme un *avatare* de Vichnou: cette opinion semble un peu contraire à ses actions cruelles.

14 Voyez plus haut, note 3 de la XIVe lecture.

15 Nous avons déjà vu plusieurs fois le nom de ce personnage. Il était, par sa naissance, de la caste des Kchatriyas: il obtint d'être Brahmane, c'est-à-dire qu'il usurpa les fonctions sacerdotales. Émule de Vasichtha qui était prêtre et Saptarchi, il partagea avec lui l'honneur de ces deux titres. J'ai dit aussi que l'on pouvait regarder le nom de *Viswâmitra* et celui de *Vasichtha* comme des noms de dignité, et par conséquent reconnaître plusieurs personnages ainsi nommés. Cette explication peut rendre la chronologie des enfants de Viswâmitra bien moins incertaine.

16 J'ai traduit ce vers en le comparant au 55e sloca de la XXXIIe lecture.

17 La XXXIIe lecture, au lieu de ce mot, porte celui de Sôsravas.

18 Au lieu de ce mot, cette même lecture donne विश्रुताः; de manière à signifier: il y a d'autres *Côsicas* appelés *Sêndhavâyanas*.

19 Ce mot est peut-être une épithète. Le manuscrit bengali donne *Abhichnâna*.

20 Le même manuscrit bengali, au lieu de ce mot, porte les noms de *Nârâyana* et de *Nara*.

21 Plus haut il est dit qu'un fils de Satyavatî se nommait *Sounah-sépha*. Il paraît qu'il y eut un second personnage de ce nom, fils de Viswâmitra: et pour expliquer cette ressemblance de mot, on suppose que c'est la même personne qui revient à la vie.

char du soleil²²; les dieux le donnèrent à Viswâmitra, et, par cette raison, il fut ensuite appelé Dévarâta. La mère de Dévarâta donna sept enfants à Viswâmitra. Celle d'Achtaca se nommait Drisadwatî: Achtaca eut un fils appelé Lôhi. Telle fut la postérité de Djahnou: je vais te dire maintenant quelle fut la famille du grand Âyous.

VINGT-HUITIÈME LECTURE. CHUTE ET RESTAURATION D'INDRA.

Vêsampâyana dit:

Âyous eut cinq fils, tous courageux et habiles à conduire un char. Leur mère fut Prabhâ, fille de Swarbhânou. L'aîné fut Nahoucha, et les autres, Vriddhasarman, Rambha, Radji, et Anéna, fameux dans les trois mondes.

Radji eut cinq cents enfants; cette famille de Kchatriyas, appelée de son nom Râdjéya, inspirait une juste crainte à Indra. Une guerre cruelle avait éclaté entre les Dévas et les Asouras. Les deux partis se présentèrent devant le père commun, et lui dirent:

Brahmâ leur dit: Les Dévas et les Dânavas, contents de la réponse du dieu qui leur montrait la victoire dans l'assistance de Radji, se rendirent auprès de lui, pour gagner l'amitié de ce roi puissant, petit-fils de Swarbhânou² par Prabhâ sa fille, et descendant de Soma. Ils lui dirent avec empressement: Radji, en prince habile et prudent, déclara aux Dévas et aux Dêtyas quelles étaient les conditions et les honneurs qu'il exigeait. Les Dévas aussitôt lui répondirent avec joie: Radji, après avoir entendu le discours des Asouras, leur fit aussi la même demande. Les Dânavas pleins de présomption, et ne voulant rien céder de leurs droits, répondirent orgueilleusement au grand Radji: Radji, d'après cette réponse, préféra la condition que lui offraient les Dévas: se fiant à la parole qu'ils lui avaient donnée de le prendre pour Indra après la victoire, il extermina tous les Dânavas que le maître du tonnerre n'avait pu frapper, et, puissant, chargé de dépouilles, il se rendit maître des richesses que ceux-ci avaient enlevées aux Dévas. Alors le roi du Swarga vint avec ses sujets complimenter le vaillant Radji, et lui dit: C'était de la part du dieu une flatterie trompeuse. Radji accepta cet hommage avec affection. Quand ce prince, semblable à un dieu, fut parti pour le ciel⁵, ses enfants vinrent demander à Indra sa succession: ils étaient cinq cents, qui envahirent de tous côtés le Swarga⁶, demeure de cette divinité qu'ils dépouillaient. Un long temps s'était déjà écoulé, quand le puissant Indra, ainsi privé de son royaume et de ses honneurs, dit à Vrihaspati⁷: «Saint Brahmarchi, daignez au moins m'accorder une offrande⁸ de fruits du badari⁹ pour que je puisse reprendre et soutenir mes forces: faible, éperdu, privé de ma royauté, de mon ancienne splendeur, de ma nourriture

²² On lit dans le texte *Haridaswa*, qui est un nom du soleil, dont le char est attelé de sept chevaux verts, dit-on. Le manuscrit bengali porte le nom de *Haristchandra*, prince qui habite une ville suspendue au milieu des airs. Voy. la XIIe lecture.

² Swarbhânou (voyez IIIe lecture) était Dânava. Ainsi Radji tenait par sa mère à la race des Dânavas, et par son père, descendant de Soma, à la race des Dévas.

⁵ C'est-à-dire, quand il fut mort.

⁶ Le Swarga est le paradis, royaume du dieu Indra. On le place vers l'est: mais il semble quelquefois que ce n'est qu'un royaume allégorique, et que l'on désigne par ce mot la part d'honneurs et d'autorité accordée à une espèce de roi des sacrifices. Indra est un chef spirituel, dont quelques princes temporels usurpèrent les prérogatives.

⁷ Maître, spirituel des dieux. C'est lui qui, dans leurs palais, leur explique les Vèdes et accomplit les rites religieux.

⁸ Le mot employé ici est पुरोडाश, *pourodâsa*.

⁹ *Zizyphus juuba* ou *scandens*.

même, je suis, par les fils de Radji, réduit à la dernière extrémité, et l'excès de la misère m'a presque ôté la raison.»

«O Sacra¹⁰, lui répondit Vrihaspati, si tu m'avais plus tôt appelé à ton secours, mon amitié pour toi ne serait pas restée oisive. Roi des dieux, compte sur les efforts que je vais faire pour te servir: avant peu tu auras recouvré tes honneurs et ton royaume. Oui, je vais agir pour toi; que ton âme ne soit point abattue.»

C'est alors que Vrihaspati conçut et exécuta un projet qui devait rendre à Indra toute sa splendeur, en privant ses spoliateurs de leur raison. Il fit un livre¹¹ où l'athéisme était enseigné, où l'on conseillait la haine des devoirs sacrés, où par une suite de récits et de raisonnements on engageait les hommes à s'attacher plutôt aux doctrines des livres impies qu'aux enseignements d'une religion divine. Les enfants de Radji écoutèrent la lecture de ce livre: faibles de raison, ils conçurent du mépris pour les livres qui jusqu'alors avaient dirigé leur conduite. Ils oublièrent les règles d'une saine logique (*nyâya*), et se prêtèrent ainsi au dessein de Vrihaspati. Leur impiété les conduisit au péché, et le péché à la mort. Par le secours du saint Richi, Indra recouvra l'empire des trois mondes qu'il est si difficile d'acquérir, et rentra dans toutes ses prérogatives. Ses adversaires, persistant dans leur folie, poussés par les passions, dégagés des liens du devoir, se rendirent les ennemis de Brahmâ, et perdirent leur force et leur puissance. Indra, les voyant livrés à la colère et à tous les désirs, leur donna facilement la mort, et se trouva de nouveau prince souverain des Souras.

Celui qui écoute et garde en sa mémoire le récit de la chute et de la restauration d'Indra ne connaîtra point les décadences de la fortune.

VINGT-NEUVIÈME LECTURE. DESCENDANTS DE KCHATRAVRIDDHA.

Vêsampâyana dit:

Rambha n'eut pas d'enfants: je te parlerai de la famille d'Anéas, dont le fils fut l'illustre roi Pratikchatra. Celui-ci donna le jour à Srindjaya; Srindjaya, à Djaya; Djaya, à Vidjaya; Vidjaya, à Criti; Criti, à Haryaswata; Haryaswata, au grand roi Sahadéva; Sahadéva, au pieux Nadîna; Nadîna, à Djayatséna; Djayatséna, à Sancriti; et Sancriti, au juste et fameux Kchatradharma.

Tels furent les enfants d'Anéas: voici ceux de Kchatravridha¹.

Kchatravridha eut pour fils l'illustre Sounahotra²; de celui-ci naquirent trois fils, distingués surtout par leur attachement aux lois: Câsya, Sala et le puissant Gritsamada³.

¹⁰ Nom du dieu Indra.

¹¹ Ce moyen de séduction est employé souvent dans les livres indiens: c'est ainsi qu'on explique l'origine des sectes. Le Bouddhisme lui-même, suivant les légendes brahmaniques, a été prêché par Vichnou pour faire perdre à des Dêtyas vertueux le fruit de leurs bonnes oeuvres, Il est aisé de reconnaître ici l'histoire d'une famille qui, parvenue au pouvoir spirituel, quitta les principes orthodoxes, et se trouva bientôt déchu du rang qu'elle avait usurpé. Voyez Rech. asiat. t. XVI p. 5, où un Vrihaspati est le chef d'une secte d'athées.

¹ C'est le prince que, dans le chapitre précédent, l'auteur a nommé *Vridhasarman*. Nous avons déjà vu plus d'un exemple de cette confusion de noms: ou le poète a oublié d'avertir qu'un prince avait plusieurs épithètes, ou bien ces chapitres, réunis par un compilateur, appartenaient à des auteurs différents

² Dans la XXXIIIe lecture où se retrouvent plusieurs passages de celle-ci, ce prince est Souhotra, fils de Vitatha. Il y a dans l'histoire de ces dynasties une confusion qu'il est difficile, surtout ici, de débrouiller. On y voit plusieurs anachronismes choquants. Cette matière exige un examen particulier, que nous ne pouvons faire ici, et qui a déjà été tenté par Fr. Hamilton dans l'introduction de son ouvrage sur les généalogies des Hindous.

Gritsamada fut le père de Sounaca, qui donna naissance aux Sônacas⁴, parmi les quels on compte des Brahmanes, des Kchatriyas, des Vêsyas et des Soûdras.

Archichéna dut le jour à Sala; et Câsyaca, à Archichéna.

De Câsya naquit Casyaya⁵; de Casyaya, Dîrghatapas; de Dîrghatapas, le savant Dhanwantari. Le sage Dîrghatapas était déjà vieux, quand à la suite d'une longue pénitence il obtint que le dieu Dhanwantari⁶ descendît ici-bas sous une forme humaine.

Djanamédjaya dit:

Comment le dieu Dhanwantari s'est-il fait homme? Ce sont là des détails que je désire avoir de toi.

Vêsampâyana reprit:

O chef des Bharatas, je vais te raconter la naissance de Dhanwantari. Il était déjà né de la mer quand elle fut barattée pour produire l'ambrosie: il sortit aussi⁷ jadis d'un de ces vases de terre où l'on met l'eau; de brillantes parures le couvraient. Non loin de là était Vichnou qui regardait le travail: s'écria-t-il, et ce nom resta à Dhanwantari. Abdja dit donc à Vichnou: Vichnou lui répondit en ces termes: «Depuis longtemps les Souras ont pris dans les sacrifices la part qui leur est réservée. Les Maharchis ont déterminé les cérémonies et les holocaustes par lesquels on peut honorer les dieux. Il n'est point possible d'y faire pour toi aucune addition. Tu es venu après les autres dieux, dont tu es l'enfant et non le maître. Mais tu naîtras une seconde-fois dans le monde, et tu obtiendras de la célébrité. Tu posséderas dans cette naissance la faculté de te rendre invisible¹⁰, et les autres privilèges des êtres surnaturels. Dans ton corps mortel tu obtiendras la condition des dieux, et les Brahmanes t'honoreront par des offrandes, des invocations et des prières. Ensuite tu donneras huit divisions à l'Âyours-Véda¹¹. Tel est le sort qui t'est destiné par celui qui est né du sein du lotus¹². Tu apparaîtras dans la seconde partie du Dwâpara¹³: tu peux compter sur ma parole.» Vichnou, après avoir rendu cet oracle, disparut.

La deuxième partie du Dwâpara était arrivée: le roi de Câsi, Dîrghatapas, petit-fils de Sounahotra, voulant avoir un fils, se livra aux exercices de la pénitence. Il adressait ses vœux à Dhanwantari, à ce même dieu qui porte le nom d'Abdja: il le priait et lui demandait un fils. Satisfait de son hommage, Dhanwantari lui dit: répliqua le dieu, et il disparut.

C'est ainsi que le dieu Dhanwantari naquit dans la maison de Dîrghatapas, et devint roi de Câsi, aussi habile à gouverner les hommes qu'à les guérir de toutes les maladies. Il reçut de Bharadwâja l'Âyours-Véda, ouvrage qui contient les préceptes de la médecine. Il le divisa en huit parties, et le donna à ses disciples. Dhanwantari fut père de Kétoumân;

84

³ Dans la XXXIe lecture, c'est Gritsamati.

⁴ Le personnage à qui se raconte le Harivansa est précisément de cette race. Voy. la Ière lecture.

⁵ On peut lire aussi Casyapa. Ce vers est un peu obscur; il serait possible que ce mot ne fût qu'une épithète, et que Dîrghatapas fût le fils de Câsya. Lect. XXXII, on lit Câséya au lieu de Casyaya

⁶ Dhanwantari est le dieu de la médecine: il sortit de la mer, quand elle fut barattée, tenant à sa main la fiole où était l'*amrita*, breuvage d'immortalité. Voyez ce récit dans les notes que M. Wilkins a mises à la suite de sa traduction du Bhagavad-gîtâ.

⁷ Je suppose que l'auteur parle ici d'une naissance de Dhanwantari pareille à celle d'Agastya, surnommé par cette raison *Calasîsouta* et *Ghatodbhava*.

¹⁰ Cette faculté s'appelle अणीमन्, c'est la propriété de se réduire à un atome imperceptible. Il y a huit facultés de ce genre, regardées comme surnaturelles, et que les humains peuvent obtenir par la voie de la pénitence. On en peut voir le détail dans le dictionnaire de M. Wilson, au mot विभूति.

¹¹ L'Âyours-Véda est celui des quatre Oupavédàs qui est consacré à la médecine. Ce livre, dit-on, est perdu. L'Agni-pourâna en contient un abrégé.

¹² C'est Brahmâ, né du lotus qui est sorti de l'ombilic de Vichnou.

¹³ Voy. plus haut la note 13 de la XVIIIe lecture.

Kétoumân, du vaillant Bhîmaratha; Bhîmaratha, du grand Divodâsa, qui fut animé de l'amour des lois, et fut roi de Bârânasî¹⁴.

Or dans ce temps¹⁵, cette ville de Bârânasî, devenue déserte, fut occupée par un Râkchasa, nommé Kchémaca. Elle avait été maudite par le sage et magnanime Nicoumbha, qui l'avait condamnée à rester déserte pendant mille ans. Tandis qu'elle subissait les effets de cette imprécation, le roi Divodâsa habita, à quelque distance, une ville charmante sur les bords de la Gomatî¹⁶. La ville de Bârânasî avait auparavant appartenu à Bhadrasrénya, qui avait cent fils, tous excellents archers. Divodâsa leur avait donné la mort, s'était emparé de Bârânasî, et le royaume de Bhadrasrénya était devenu la proie du plus fort.

Djanamédjaya dit:

Pour quelle raison Nicoumbha¹⁷ avait-il maudit Bârânasî? Comment un personnage pieux avait-il pu lancer une imprécation sur une terre sainte, sur le champ de perfection?

Vêsampâyana répliqua:

Le Râdjarchi Divodâsa, maître de Bârânasî, habita quelque temps avec gloire cette ville agréable. C'était à l'époque où Siva venait de se marier, et où, toujours épris de sa femme, il demeurait auprès de son beau-père. D'après l'ordre du dieu, les doctes pénitents qui formaient sa suite, charmaient Pârwatî¹⁸ par la représentation de pièces anciennes¹⁹. La

¹⁴ C'est Bénarès, mot formé de Bârânasî par transposition de lettres. Fr. Hamilton fait venir le nom de Bénarès de Banar-Râdja, prince moderne. M. Wilson donne deux étymologies du mot Bârânasî ou Vârânasî, qu'on écrit aussi Varanasî. Il dit que *Varanâ* est un petit ruisseau, aujourd'hui le Berna, qui passe au nord de Bénarès et va se jeter dans le Gange; et *Asî*, un autre ruisseau qui coule au midi: de là le nom de *Varanasî*. Mais dans ce cas, ce serait *Varanâsî*. Ailleurs il dérive ce mot de *vara*, qui signifie *très-bon*, et d'*anas*, qui veut dire *eau*, parce que la ville est située sur les bords du Gange, fleuve sacré par excellence.

¹⁵ Voy. la lecture XXXIIe, où ce passage est répété. Il est singulier que Bârânasî, qui avait disparu, soit cependant occupée par les Râkchasas. Mais comme les Râkchasas représentent des peuples sauvages et pillards, on doit supposer que ce pays livré à Siva, c'est-à-dire à la destruction, par suite d'une guerre qui semble avoir eu la religion pour objet, devint le séjour de bandes errantes et barbares, qui ne furent chassées que plus tard. Au reste, l'histoire de Divodâsa est assez importante à étudier: elle est racontée diversement suivant les opinions religieuses des écrivains: dans les livres des Brahmanes, elle sert à expliquer comment le Bouddhisme s'est établi. Les Recherches asiatiques, t. III, pag. 409, donnent une légende extraite du Sancara-prâdourbhâva. Cette légende est moderne; celle qui est contée ici indique également quelque intrigue religieuse, mais elle ne parle point du réformateur Bouddha, que les Brahmanes plus tard ont représenté comme un *avatare* de Vichnou, destiné à tromper les Dêtyas pour leur ravir leurs mérites. C'est, je crois, une preuve de l'antiquité de cette partie du Harivansa.

¹⁶ La Gomatî est aujourd'hui le Goumti. Wilford dit que les ruines de la ville habitée par Divodâsa subsistent encore à Chanwoc, à quatorze milles au-dessus du confluent du Goumti et du Gange, et à vingt milles de Bénarès.

¹⁷ Ce Nicoumbha est un génie de la cour du dieu Siva, chef d'une de ces classes de divinités qui composaient sa suite.

¹⁸ C'est un des noms de l'épouse de Siva, ainsi appelée parce qu'elle était la fille du mont Himâlaya: पर्वत, parwata veut dire montagne.

¹⁹ Le mot employé pour exprimer cette idée est अपवेश ou अपवेश qui indique une suite d'entrées et de sorties formant des scènes ou bien la pompe des costumes et des décorations. Le manuscrit bengali donne उपदेश, *instruction*, *avertissement*. Il ne faut pas s'étonner de voir des pénitents occupés de pareils divertissements: le Mouni Bharata passe pour l'inventeur du drame; les Mounis Silâlin ou Siloûcha et Crisâswa, pour les auteurs des préceptes de l'art mimique; et le Moui Tandou, pour le premier maître d'une danse de caractère nommée *tândava*, accompagnée de gestes violents, et en usage parmi les sectateurs de Siva. Dans l'*Outtara-Râma-tcharitra*, le vénérable Vâlmîki

déesse était dans l'enchantement: mais Ménâ, sa mère, ne partageait point ses transports; elle blâmait sa fille qui recevait de pareils hommages, elle blâmait aussi son gendre.

En entendant ce discours de sa mère, la bienfaitrice déesse éprouva du chagrin: cependant elle sourit, et alla retrouver son époux. Elle était pâle et abattue, et elle dit à Mahâdéva²⁰: Pour complaire à ses désirs, Mahâdéva regarda tous les mondes, et se déterminant à se fixer sur la terre, ce dieu embellit de tout l'éclat de sa puissance, à Bârânasî, le champ de perfection (Siddhikchêtra). Mais comme cette ville était occupée par Divodâsa, il appela Nicoumbha, un de ses officiers ordinaires, et lui dit: Nicoumbha exécute cet ordre: il arrive à Bârânasî, et apparaît en songe à Divodâsa sous la forme d'un barbier²², nommé Cantaca. Le roi suivit les indications qui lui avaient été données en songe: il fit faire à la porte de la ville les proclamations d'usage: Et en effet c'était merveille de voir les parfums, l'encens, les guirlandes, les victimes, les gâteaux et les liqueurs que les dévots apportaient; et l'officier de la cour céleste ne cessait de recevoir ces marques de respect. En revanche, il accordait aux habitants tout ce qu'ils lui demandaient, des enfants, de l'or, de la santé: il accédait à tous leurs vœux. La première des femmes du roi, nommée Souyasâ, d'après l'avis de son époux, vint aussi à la chapelle pour y demander un fils: elle ne ménagea pas les dons et les offrandes. Elle s'y rendit bien souvent, toujours dans la même intention, et Nicoumbha n'accomplit point le juste désir de la reine. Il avait son motif. En effet, à la fin, le prince se fâcha. «Comment, s'écria-t-il, celui dont j'ai fait proclamer la puissance à la porte de ma ville, accorde aux habitants, et avec profusion, tous les bienfaits qu'ils demandent! Pourquoi ne fait-il rien pour moi? Il est par mes sujets entouré de toute espèce d'hommages. Il a été supplié par moi et par la reine mon épouse de nous accorder un fils, et il se refuse à notre désir. Pour quelle raison manque-t-il à la reconnaissance? Il est évident qu'il repousse les vœux que je lui adresse. Je ferai détruire la chapelle de cet ingrat.» Telle fut la résolution du roi, et, suivant l'habitude des princes, emporté par sa passion, il l'exécuta: la chapelle du chef des choeurs célestes fut abattue, et, en voyant son autel renversé, celui-ci maudit le roi. Par suite de cette imprécation, Bârânasî cessa d'être habitée: elle disparut dans les airs. Nicoumbha retourna auprès de Siva, après avoir lancé cette malédiction puissante. Le dieu établit sa demeure dans ces lieux et s'y livra aux plaisirs, aimé de la fille d'Himâlaya, et la rendant heureuse de son amour. Cependant la déesse était distraite par l'admiration que lui causait ce séjour. Ainsi parlait en riant le dieu qui vainquit Tripoura²⁴, et que l'on surnomme Tryambaca²⁵. Ces mots de Siva ont fait donner à Bârânasî, soumise à l'imprécation de Nicoumbha, le nom d'Avimoukta²⁶. Mahâdéva y demeura avec la déesse pendant trois âges, animé par le sentiment du devoir, et honoré de tous les dieux. Dans le Cali-youga, l'habitation du grand Siva a disparu; alors l'ancienne ville s'est rétablie, et Bârânasî autrefois maudite a été habitée de nouveau.

(Un fils de Bhadrâsrénya, nommé Dourdama, avait été épargné par Divodâsa, à cause de son enfance. S'étant emparé de l'héritage d'Héhaya, ce prince céda les domaines que Divodâsa lui avait enlevés, voulant, Kchatriya généreux, mettre fin à toutes les inimitiés.

86

donne ses soins à la représentation d'une pièce. Les directeurs des troupes de comédiens sont des Brahmanes. Voyez les prologues des différentes pièces contenues dans le recueil du docte Wilson.

²⁰ Mahâdéva est une épithète de Siva, signifiant grand dieu.

²² Les barbiers ont partout une réputation de gens adroits. Dans la légende citée note 15, Ganésa (mot qui a la même signification que *Ganésvara*) se déguise en astrologue.

²⁴ Nom d'un pays situé à l'est de l'Inde, aujourd'hui le Tipperah, ainsi appelé à cause de trois villes qui le défendaient. Ce pays fut subjugué par Siva.

²⁵ Ce mot *Tryambaca* rappelle l'épithète *τριαμβος*, donnée à Bacchus; on a dit de même que le nom de *Bacchus* n'était autre chose que le mot sanscrit *Bhagavân*. *Tryambaca* signifie *trioculus*. M. Wilson donne cependant de ce terme une autre explication.

²⁶ M. Wilson assigne à ce mot une étymologie différente. Voyez son Dictionnaire.

Divodâsa eut de Drichadwatî un fils qui fut le belliqueux Pratardana, et qui était encore enfant quand il recueillit l'héritage de son père²⁷.) Pratardana donna le jour à deux fils, Vatsa et Bharga. De Vatsa naquit Alarca; et d'Alarca, Sannati²⁸.

Alarca, roi de Câsi, fut dévoué au culte divin et ami de la vérité. Les Pourânas chantent dans leurs vers la gloire de Râdjarchi Alarca. Illustre rejeton de la maison de Câsi, il resta jeune pendant soixante-six mille ans, et dut ce privilège à la faveur de Lopâmoudrâ, qui lui accorda de régner aussi longtemps, toujours remarquable par sa jeunesse et sa beauté. La fin de l'imprécation étant arrivée, ce vaillant prince donna la mort au Râkchasa Kchémaca, et revint habiter la belle ville de Bârânasî.

Sannati fut père du pieux Sounîtha; Sounîtha, de l'illustre Kchémya; Kchémya, de Kétoumân; Kétoumân, de Soukétou; Soukétou, de Dharmakétou²⁹; Dharmakétou, de Satyakétou, habile à conduire un char; Satyakétou, du roi Vibhou; Vibhou, d'Ânartta; Ânartta, de Soucoumâra; Soucoumâra, de Dhrichtakétou, renommé pour sa justice; Dhrichtakétou, du prince Vénouhotra; et Vénouhotra, du roi Bharga.

Le fils de ce prince fut appelé Vatsabhoûmi, du nom de son aïeul Vatsa, et Bhargabhoûmi, du nom de Bharga³⁰.

Tous ces princes étaient de la race d'Angiras, et ils s'allièrent à celle de Bhrigou: il sortit d'eux un nombre infini d'hommes puissants, appartenant aux castes des Brahmanes, des Kchatriyas et des Vêsyas.

Je viens de te parler de la famille des rois de Câsi; je vais t'entretenir de celle de Nahoucha.

TRENTIÈME LECTURE. HISTOIRE D'YAYÂTI.

Vêsampâyana dit:

De Nahoucha et de Viradjâ, une des vierges des Pitris¹, naquirent six fils, nobles et puissants, comparables à Indra, savoir: Yati, Yayâti, Samyâti, Âyâti, Yâti et Souyâti. Yati était l'aîné; mais ce fut Yayâti qui régna, bien supérieur en mérite à son frère. Yati, modèle de piété, épousa Gô, fille de Cacoutstha: occupé de la pensée de son salut², il devint un Mouni identifié avec Brahma. L'un des cinq autres fils, Yayâti, subjuga ce monde terrestre; il prit pour épouses Dêvâyanî, fille d'Ousanas³, et Sarmichthâ, fille de l'Asoura Vrichaparwan. Dêvâyanî lui donna deux fils, Yadou et Tourvasou: Sarmichthâ fut mère de Drouhya⁴, d'Anou et de Poûrou⁵.

²⁷ Ce passage, dans cette lecture comme dans la XXXIIe, est d'une concision presque incorrecte, et j'avoue que j'ai deviné plutôt que je n'ai trouvé le sens de ces phrases. Les vers d'ailleurs ne sont pas identiques dans les deux lectures

²⁸ Dans la XXXIIe lecture, ce prince est omis, et à sa place se trouve une épithète qui se rapporte à Alarca.

²⁹ Plusieurs de ces princes ne se trouvent point sur la liste donnée dans la XXXIIe lecture.

³⁰ J'ai suivi la leçon de la XXXIIe lecture et celle du manuscrit bengali pour ce passage, en me permettant toutefois de changer le mot भार्गवान् en भर्गति, issu de *Bharga*, au lieu de issu de *Bhârgava*. Il est juste de dire que les deux manuscrits dévanâgaris présentent une leçon qui donnerait ce dernier sens: venant de *Vatsa* et *Bhrigoubhoûmi* de *Bhârgava*.

¹ Voy. la XVIIIe lecture.

² Cette idée est exprimée par le mot मोक्ष qui signifie délivrance. L'âme arrivée à un certain degré de perfection, ne doit plus s'unir à la matière, et se trouve identifiée avec Dieu.

³ *Ousanas* est un nom de Soucra, régent de la planète de Vénus. Il était fils de Bhrigou et précepteur des Dêtyas.

⁴ Ce personnage est, dans cette lecture, appelé *Drouhya*: dans la lecture suivante, c'est *Drouhyou*.

Indra donna à ce prince, comme gage de satisfaction, un char divin, tout brillant d'or, incomparable pour sa légèreté, et traîné par des chevaux divins, superbes, et rapides comme la pensée. C'est sur ce char qu'il avait emmené son épouse⁶. C'est avec ce même char qu'en six nuits il avait conquis la terre, et, toujours invincible, soumis les dieux eux-mêmes avec leur chef. Ce char appartint ensuite à tous les Pôravas, jusqu'à ce qu'il fût possédé par Vasou, et perdu pour Djanamédjaya, fils de Parîkchit et petit-fils de Courou. Ce prince avait encouru la malédiction du sage Gârgya, dont il avait par ses paroles outragé le jeune fils: il fut puni comme s'il eût donné la mort à un Brahmane. Ce Râdjarchi fut condamné à errer par le monde, portant partout avec lui une odeur de sang. Tous les hommes et ses propres sujets le fuyaient; il ne pouvait plus goûter aucun plaisir. Le malheureux, accablé de chagrin, ne recevait aucune consolation. Indra lui fit obtenir la protection de Sônaca: ce saint Brahmane, à la prière du roi des dieux, fit célébrer à Djanamédjaya le sacrifice du cheval, pour le purifier de sa faute; et dès que la cérémonie supplémentaire⁷ eut été achevée, l'odeur de sang disparut. Cependant, ô prince, le char divin⁸ fut donné par Indra à Vasou, roi de Tchédi, en récompense de sa piété: après lui, Vrihadratha le posséda, et le laissa en héritage à son propre fils. Après avoir tué Djarâsandha, Bhîma en fit présent au fils de Vasoudéva, à Crichna son allié et son ami. Le fils de Nahoucha, Yayâti, maître des sept Dwîpas et de leurs mers, divisa la terre en cinq parties pour ses enfants. Dans sa sagesse, il donna le sud-est à Tourvasou, l'occident et le septentrion à Drouhya et à Anou, le nord-est au fameux Yadou, et le milieu à Poûrou qu'il fit sacrer roi. Ces princes gouvernèrent donc les sept Dwîpas et les villes qui en dépendent dans les limites que je viens de te dire, et se firent remarquer par leur justice. Noble rejeton de Courou, je t'apprendrai quels ont été leurs enfants. Laisant à ces cinq fils le soin des affaires, Yayâti quitta l'arc et les flèches; sa faiblesse ne lui permettait plus de porter le poids du gouvernement. L'invincible monarque, ainsi désarmé, contemplait avec plaisir la terre qu'il avait partagée à ses enfants. Il dit un jour à Yadou: Yadou lui répondit: «Ce n'est point ici la charité¹⁰ que demande le Brahmane mendiant, et qu'on ne peut s'empêcher de lui accorder. O roi, je ne saurais prendre votre vieillesse avec tous ses inconvénients. La vieillesse est sujette à mille souffrances que lui cause la nécessité de boire et de manger. Par conséquent je ne puis accepter cette proposition. Vous avez d'autres fils qui vous sont plus chers que moi. Prince, choisissez parmi eux quelqu'un qui accède à vos désirs.» Ainsi parla Yadou; et le puissant Yayâti, outré de colère, dit à son fils en l'accablant de reproches: Et dans son indignation il maudit Yadou: Il s'adressa pareillement à Tourvasou, à Drouhya, à Anou, et il reçut d'eux la même réponse. L'invincible Yayâti, emporté par son courroux, prononça aussi contre eux la même imprécation. Après avoir maudit ses quatre fils aînés, il tint à Poûrou un

88

⁵ La première syllabe de ce mot est presque toujours longue elle n'est brève que dans quelques exemples.

⁶ Telle est la leçon du mss. bengali. Les autres au lieu de भाय्या donnent कार्या; ce qui pourrait s'expliquer par cette idée, *que ce char lui avait servi à exécuter ses exploits*.

⁷ Ce sacrifice s'appelle अवब्रिथ avabritha: quand le sacrifice principal est achevé, on en fait un autre pour suppléer à tout ce qui a pu manquer dans le premier.

⁸ Il me semble que ce char est un symbole de la souveraineté: il y a peut être quelque rapport entre cette fiction et le mot *tchacravartin*, épithète donnée à certains souverains car le mot चक्र, tchakra signifie aussi roue d'un char.

¹⁰ Le mot sanscrit qui désigne cette aumône, est भिक्षा, *bhikchâ*. Il y a quatre ordres religieux appelés आश्रम, âsramas, dont le quatrième est l'ordre des mendiants. Il ne faut pas refuser l'aumône à un mendiant; car sa malédiction est inévitable. Voyez, dans le drame de *Sacountalâ*, l'effet de la malédiction de Dourvâsas.

semblable discours: Le généreux Poûrou accepta sa proposition, et Yayâti, prenant la jeunesse de son fils, se mit à parcourir la terre. Pour terminer dignement le cours de cette carrière de plaisirs, il séjourna dans le bois de Tchêtraratha¹², occupé de ses amours avec la belle Viswâtchi¹³. Quand il fut rassasié de ce bonheur que donne le désir satisfait, ce prince revint trouver Poûrou, et reprit sa vieillesse.

Voici, ô grand roi, fils de Bharata, les vers que prononça alors Yayâti, et dans lesquels il conseille à l'homme de concentrer en soi ses désirs¹⁴, comme la tortue retire ses membres dans son écaille. «Jamais, dit-il, la passion n'est contente des concessions qu'on lui fait: c'est ainsi que le feu du sacrifice est alimenté par le beurre sacré qu'on y jette. En voyant que tous les biens de la terre ne suffisent pas aux désirs d'un seul homme, que le riz, l'orge, l'or, les bestiaux, les femmes, rien n'est assez pour lui, on doit devenir raisonnable. Celui qui respecte tous les êtres et ne les outrage ni en actions, ni en paroles, ni en pensées, obtient un jour le bonheur de Brahmâ. Ce bonheur est réservé à celui qui ne craint pas les autres et qui n'en est pas craint, qui n'éprouve aucun sentiment d'amour ni de haine. Heureux celui qui n'est point tourmenté de cette soif, funeste maladie qui ne vieillit point dans l'homme, lors même qu'il vieillit! Ses cheveux, ses dents vieillissent toujours; son désir de richesses, son amour de la vie ne vieillissent point. Le bonheur que donne en ce monde la passion satisfaite, et la félicité supérieure que l'on goûte dans le ciel, ne valent pas la seizième¹⁵ partie du contentement que procure l'extinction de cette soif insatiable.»

Après avoir ainsi parlé, le Râdjarchi se retira dans la forêt avec sa femme, et pendant longtemps encore il s'y livra à une austère pénitence. Après avoir, sur la montagne de Bhrigou (Bhrigoutounga), subi tous les genres de mortifications, enfin ce glorieux monarque, s'abstenant de manger, quitta son corps mortel, et, avec son épouse, alla au ciel. Les cinq Râdjarchis ses fils ont rempli toute la terre de leurs enfants, comme le soleil la remplit de ses rayons.

Apprends quels furent les descendants du Râdjarchi Yadou, objets de vénération pour les Râdjarchis, et parmi lesquels on compte Nârâyana, autrement Hari, né dans la maison de Vrichni.

Celui qui lit ou qui écoute l'histoire sacrée d'Yayâti, ô roi, obtiendra une juste confiance en soi-même, une famille nombreuse, une heureuse vieillesse et une grande gloire.

TRENTE ET UNIÈME LECTURE. HISTOIRE DE LA FAMILLE DE CAKCHEYOU.

Djanamédjaya dit:

Cependant je voudrais bien, ô saint Brahmane, entendre séparément l'histoire de la race de Poûrou, de Drouhya¹, d'Anou, d'Yadou et de Tourvasou. Avant d'arriver à la famille de Vrichni, donne-moi, en remontant vers la première source, quelques détails préliminaires sur ma propre généalogie.

Vêsampâyana reprit:

O grand roi, écoute en détail l'histoire de la race de Poûrou, si féconde en héros, et de laquelle tu es sorti. Je te parlerai d'abord de la noble famille de Poûrou, et ensuite de celles de Drouhya, d'Anou, d'Yadou et de Tourvasou.

¹² Tchitararatha est un Gandharva de la cour d'Indra, et de son nom le parc de plaisance de ce dieu est appelé *Tchêtraratha*.

¹³ C'est le nom d'une Apsarâ ou nymphe céleste.

¹⁴ Cette pensée, et quelques-unes de celles qui viennent après, se trouvent dans le Bhagavad-gîtâ. Voy. lect. II, sI. 58 et alibi.

¹⁵ Le diamètre de la lune est divisé en seize parties que l'on appelle *calâs*. Ce passage fait allusion à cette division.

¹ Dans le texte de cette lecture on trouve *Drouhyou* au lieu de *Drouhya* que porte la lecture précédente.

Le fils de Poûrou fut le généreux Djanamédjaya: il donna le jour à Pratchinwân, qui soumit l'orient; Pratchinwân, à Pravîra; Pravîra, à Manasyou; Manasyou, au roi Abhayada; Abhayada, à Soudhanwan; Soudhanwan, à Vahougava; Vahougava, à Samyâti; Samyâti, à Ahamyâti; et Ahamyâti, à Rôdrâswa².

Rôdrâswa eut de l'Apsarâ Ghritâkchî dix fils, savoir: Ritchéyou, Cricanéyou, Cakchéyou, Sthandiléyou, Sannatéyou, Dasârnéyou, Djaléyou, le glorieux Sthaléyou, Dhanéyou, et Vanéyou. Il eut aussi dix filles, Bhadrâ, Soûdrâ, Madrà, Sâladâ, Mâladâ, Khalâ, Tchalâ, Baladâ, Sourasâ, et Gotchapalâ, qui fut la perle des femmes.

Un Richi de la race d'Atri, nommé Prabhâcara, épousa ces princesses. Il eut de Bhadrâ un fils célèbre qui s'appela Soma³. C'est lui qui, dans un moment où le soleil frappé par Swarbhânou⁴ tombait du ciel, et où le monde était couvert de ténèbres, fit apparaître la lumière; lui qui bénit⁵ ce soleil, et par ses paroles l'arrêta dans sa funeste chute; lui qui, fameux par ses austérités, a enrichi la famille d'Atri de ses plus beaux rejetons; qui dans les sacrifices a reçu des dieux les avantages⁶ d'Atri. Prabhâcara, adonné aux rigueurs de la pénitence, eut de ces dix épouses dix nobles fils qui portèrent les mêmes noms que leurs mères: pieux Richis, attachés aux préceptes des Vèdes, ils furent chefs d'une race nombreuse, et connus sous le nom de Swastyâtréyas; mais ils n'héritèrent point des prérogatives d'Atri.

Cakchéyou eut trois fils habiles à conduire un char de guerre, et nommés Sabhânara, Tchâkchoucha et Paramanyou. Sabhânara donna le jour au sage Câlânala; Câlânala, à Sringjaya renommé pour sa connaissance des lois; Sringjaya, au vaillant Pourandjaya; Pourandjaya, à Djanamédjaya; le Râdjarchi Djanamédjaya, à Mahâsâla estimé parmi les dieux et célèbre parmi les hommes; et Mahâsâla, au juste Mahâmanas honoré par les Souras eux-mêmes. Mahâmanas fut le père de deux enfants, d'Ousînara instruit dans la science du devoir, et du puissant Titikchou.

Ousînara eut cinq épouses, filles de Râdjarchis et nommées Nrigâ, Crimî, Navâ, Darbâ et Drichadwatî. Elles lui donnèrent cinq fils qui, enfants de sa vieillesse, furent une récompense accordée à ses oeuvres de pénitence. Nrigâ fut mère de Nriga; Crimî, de

² Cette partie est, sur les manuscrits dévanâgaris, incomplète: plusieurs princes y sont omis. J'ai suivi le manuscrit bengali, qui donne plus de détails.

³ Ce nom est celui de la lune: mais le personnage dont il s'agit dans cet endroit, n'est pas le dieu Soma, fils d'Atri, puisqu'on y dit qu'il n'en est que le descendant. On prétend que des yeux d'Atri sortit un rayon, suivant d'autres une humeur blanche, qui fut recueillie par la mer, et qui donna naissance à la lune, appelée Soma. Mais la légende rapportée ici, quoique un peu obscure, ne me paraît pas devoir s'appliquer au dieu, régent de la lune. Il me semble plutôt qu'il s'agit d'un astronome qui expliqua les éclipses du soleil. Au reste, le texte est assez peu clair pour qu'il me soit permis de douter si le fait dont on parle doit être attribué à Soma ou à son père Prabhâcara. Par les dix princesses qu'on donne pour épouses à celui-ci, il semble qu'on désigne les *disas* ou points cardinaux, qu'on a en effet représentés ailleurs comme dix déesses. Je trouve dans le dictionnaire de M. Wilson, que *Bhadrâ* est le nom de l'une de ces périodes astronomiques, nommées *Câranâs*. Il serait possible que ce conte allégorique indiquât l'invention d'un système céleste sur lequel le poète ne donne ici aucun détail. Cependant, d'un autre côté, il est question de ces *Câranâs*, tom. IX, pag. 366 des Recherches asiatiques. On en compte onze, dont sept variables et quatre invariables. Mais leurs noms ne répondent pas à ceux des dix filles de Rôdrâswa. C'est encore là un de ces petits problèmes que j'indique, mais sans pouvoir les expliquer.

⁴ C'est un Asoura, ennemi des dieux, et par conséquent de Soûrya, le soleil. Il joue un rôle dans tous les combats allégoriques des Dêtyas contre les habitants du ciel.

⁵ Littéralement, *il lui dit svasti (bene est)*. Cette parole était une bénédiction, ou une expression de bon augure, ou un terme d'approbation.

⁶ Le mot employé ici est धन, *dhana*, qui signifie *richesses, propriété*. Je suppose qu'il désigne les privilèges que pouvait avoir Atri dans les sacrifices, les offrandes qu'on lui faisait comme à l'un des patriarches.

Crimi; Navâ, de Nava; Darbâ, de Souvrata; et Drichadwatî, du roi Sivi, surnommé Ôsînara.

Sivi donna naissance aux Sivi⁷, Nriga aux Youdhéyas. Le pays de Navarâchtra fut ainsi appelé du nom de Nava, et la ville de Crimilâ de celui de Crimi. De Souvrata sont descendus les Ambachthas.

Je te dirai quels furent les fils de Sivi; il en eut quatre, dont la renommée s'étendit dans le monde: Vrichadarbha, Souvîra, Kêkéya et Madraca. Leurs sujets furent nombreux: on les connaît sous les noms de Kêkéyas, de Madracas, de Vrichadarbhas et de Souvîras⁸.

Voici maintenant, ô descendant de Bharata, la famille de Titikchou. Son fils, nommé Ouchadratha, régna dans l'orient. Il donna le jour à Phéna; Phéna, à Soutapas; Soutapas, à Bali. Ce dernier prince, au carquois d'or, était l'ancien roi Bali, connu par sa haute dévotion⁹, et qui se soumit à naître de nouveau parmi les hommes. Il eut cinq fils dont la race s'étendit sur la terre. Anga fut l'aîné: les autres étaient Banga, Souhma, Poundra et Calinga¹⁰. Ces enfants de Bali sont connus comme Kchatriyas: il en eut d'autres qui furent Brahmanes¹¹ et chefs de familles nombreuses.

Brahmâ, satisfait de la piété de Bali, lui avait accordé, pour récompense, d'être un dévot parfait, de vivre un calpa¹² entier, d'être victorieux dans les combats, d'être le premier dans l'accomplissement de ses devoirs royaux, de voir les trois mondes¹³, d'avoir une nombreuse postérité, de jouir d'une force incomparable, et de connaître les principes de la sagesse et de la vertu. Brahmâ lui avait dit: . Cette pieuse assurance du dieu donna à Bali une tranquillité parfaite. Tous ses enfants reçurent d'un illustre Mouni une instruction solide, qui dissipa en eux les ténèbres de l'ignorance, et les fit briller de tout l'éclat du savoir. Ils détestèrent le vice. Bali les fit sacrer tous les cinq; alors heureux père et prince vénéré, animé de l'amour de la dévotion, il s'y livra entièrement. Enfin respecté de tous les êtres, il retourna près de Câla¹⁵ qu'il assiste dans ses fonctions, et rentra dans son royaume infernal.

⁷ Ces différents princes ont donné leurs noms à des peuples ou à des provinces. La description de l'Inde que Ward a insérée dans le commencement de son premier volume, pag. 9, range Sivi parmi les provinces de l'est, et Youdhéya parmi celles du nord. Au nombre des régions du nord-est, je vois Vanarâchtra; c'est probablement Navarâchtra. Je ne me rappelle rien sur Crimilâ. Quant aux Ambachthas, Wilford (t. VIII de Recherches asiatiques) croit que ce sont les *Ambastâ* d'Arrien: ils habitaient dans l'est de l'Inde. C'est au moins ce qu'indique la liste ci-dessus indiquée.

⁸ Je trouve encore là trois noms de pays cités sur la même liste: Kêkéya et Madra, placés parmi les provinces du nord, et Souvîra parmi celles du sud-ouest. Le Târâ-tantra appelle le Souvîra le pire des pays, et le place à l'est du Soûraséna; quant au Macira, il le met entre la province de Virâta et celle de Pândya. Il ne dit rien sur le Vrichadarbha.

⁹ C'était un Mahâyogin, महायोगिन्. Nous verrons plus tard l'histoire de cet ancien Bali, dans l'*avatare* de Vâmana: par sa piété il avait obtenu l'empire du ciel et de la terre; il en fut dépossédé par Vichnou, et envoyé, comme souverain, dans l'enfer ou *Pâtâla*. La ressemblance des noms a donné lieu à la fable de sa renaissance.

¹⁰ Banga habita le Bengale; Anga, le Bhâgalpore ou Bengale propre; Poundra, une partie du Chandail; et Calinga, le Bundelcund. Le pays de Souhma ou Soukcha devait se trouver dans l'est de l'Inde.

¹¹ Voilà une nouvelle preuve que la distinction des castes n'était pas déterminée dans ces temps anciens comme elle le fut plus tard, et qu'elle s'établissait plus par la position sociale que par la naissance.

¹² Voy. lect. VIII.

¹³ Le ciel, la terre et les enfers.

¹⁵ Câla est ici le même qu'Yama, juge des hommes et souverain de l'enfer ou *Nâraca*

Les peuples sur lesquels régnèrent ses cinq enfants sont les Angas, les Bangas, les Souhmacas, les Calingas et les Poundracas¹⁶.

Apprends quelle fut la postérité d'Anga. Il eut pour fils le grand roi Dadhivâhana. Dadhivâhana fut le père du prince Diviratha; Diviratha, du sage Dharmaratha, qui confondit ses ennemis par sa puissance; et Dharmaratha, de Tchitraratha.

Dharmaratha fit, sur le mont Vichnoupâda¹⁷, un sacrifice avec Indra, et ce grand prince y but le soma¹⁸.

De Tchitraratha naquit Dasaratha, surnommé Lomapada, dont la fille se nomma Sântâ. Il eut pour fils un héros fameux, nommé Tchatouranga, qu'il dut à la protection de Richyasringa¹⁹. Tchatouranga donna le jour à Prithoulâkcha; Prithoulâkcha, à l'illustre roi nommé Tchampa, qui habita la ville de Tchampâ²⁰, auparavant Mâlinî, et qui, par la bienveillante intercession de Poûrnabhadra²¹, obtint un fils appelé Haryanga. Celui-ci eut pour protecteur le fils de Vibhândaca, qui lui servit de bouclier contre ses ennemis, et qui par des mantras particuliers il descendre pour lui sur la terre un char merveilleux.

Le fils de Haryanga se nomma Bhadraratha. De Bhadraratha naquit le roi Vrihadcarman; de Vrihadcarman, Vrihaddarbha; de Vrihaddarbha, Vrihanmanas; du grand roi Vrihanmanas, le vaillant Djayadratha; de Djayadratha, Dridharatha; de Dridharatha, Viswadjit; de Viswadjit, Carna; et de Carna, Vicarna, qui eut cent fils, glorieux rejetons de la famille des Angas.

Le roi Vrihanmanas, fils de Vrihaddarbha, eut deux femmes, Yasodévî et Satyâ²², qui lui donnèrent deux fils. D'où il arriva que sa race se partagea en deux branches. Yasodévî fut mère de Djayadratha; et Satyâ, de Vidjaya qui fut accordé par Brahmâ à sa piété. Vidjaya donna le jour à Dhriti; Dhriti, à Dhritavrata; Dhritavrata, à Satyacarman, fameux par sa mortification; Satyacarman, à Adhiratha, surnommé Soûta, qui recueillit Carna; de là vient que celui-ci est appelé fils de Soûta²³. Telle est la tradition qui court sur le vaillant Carna, qui eut pour fils Vrichaséna: Vrichaséna fut père de Vricha.

Ce sont là les princes issus d'Anga, princes vertueux, magnanimes, habiles à diriger un char, et pères de nombreux enfants.

O roi, je vais te parler maintenant, comme je te l'ai annoncé, de la famille de Ritchéyou, fils de Rôdrâswa, famille dans laquelle tu es né.

TRENTE-DEUXIÈME LECTURE. HISTOIRE DE LA FAMILLE DE COUROU.

Vêsampâyana dit:

Ritchéyou, respectable Râdjarchi, fut distingué par le titre d'Écarât (souverain unique). Il eut pour femme Djwalanâ, fille de Takchaca. Elle donna le jour au saint roi Matinâra, qui fut le père de trois fils, renommés pour leur piété, Tansou¹, Pratritha, et le sage Soubâhou, tous savants dans les Vèdes, possédant la science sacrée, et professant la vérité

¹⁶ Voy. la note 10.

¹⁷ Sur le manuscrit dévanâgari de Paris, au lieu de *Vichnoupâda*, on lit *Câlandjara*, le Callinger, montagne du Bundelcund.

¹⁸ Jus de l'*asclepias acida*, qu'on buvait dans les sacrifices.

¹⁹ Voy. dans les notes de Sacountalâ, p. 201, l'épisode de Richyasringa, traduit du Râmâyana.

²⁰ Ville du Bhâgalpore.

²¹ Je suppose que c'est une épithète de Richyasringa, fils de Vibhândaca.

²² Le manuscrit dévanâgari de Paris l'appelle *Satwî*.

²³ Le mot *Soûta*, qui signifie *conducteur de char*, est regardé par M. Wilson comme synonyme de *Soûrya*, c'est-à-dire le soleil, dont Carna était fils illégitime.

¹ Le manuscrit bengali et celui de M. Tod portent *Tansourodha*. J'ai pris la leçon du mss. dévanâgari de Paris, parce que plus bas on nomme ce prince simplement *Tansou*. Sur les tables de Fr. Hamilton, on lit *Tansarasa*, que ce savant confond avec le prince Soumati.

dans leurs discours, tous exercés au métier des armes, courageux et guerriers expérimentés. Matinâra eut aussi une fille nommée Gôri, qui fut la mère de Mândhâtri². Le fils de Pratiratha se nomma Canwa. Il régna, et eut pour fils Médhâtithi, saint Dwidja³ qui est aussi appelé Cânwa. O Djanamédjaya, Médhâtithi donna le jour à une fille habile dans la science de Brahma; elle se nommait Îlâ. Elle fut l'honneur de son sexe, et devint l'épouse de Tansou.

Tansou eut pour fils Sourodha, roi pieux et illustre, qu'on nomme aussi Dharmanétra⁴ (oeil de la justice). Celui-ci fut invincible et habile dans la science des saints. Il eut pour épouse Oupadânavî⁵, qui le rendit père de quatre fils, Douchmanta⁶, Souchmanta⁷, Pravîra et Anagha.

Douchmanta donna le jour au vaillant Bharata, qui eut la force de dix mille éléphants⁸, et fut surnommé Sarwadamana⁹. C'est à ce grand roi Bharata, fils du magnanime Douchmanta et de Sacountalâ, que tu dois, ô prince, ton surnom de Bhârata¹⁰. Je t'ai déjà raconté comment¹¹ les fils du roi Bharata périrent par la jalousie de ses épouses. O roi, le grand Mouni Bharadwâdja, fils de Vrihaspati et petit-fils d'Angiras, fut, par la vertu de grands sacrifices et l'invocation aux vents¹², transféré dans la famille de ce prince, et

² Ce prince est celui qu'on a surnommé *Yôvanâswa*, c'est-à-dire fils d'Youvanâswa, et dont il a été question lect. XII, p. 61. Ce passage renferme un synchronisme précieux pour l'histoire des deux races des rois indiens; synchronisme observé dans les tables de Jones et de Bentley, mais non dans celle de Wilford.

³ Canwa était Kchatriya: ainsi le mot *dwidja* ne peut signifier un Brahmane, quoique Médhâtithi soit regardé comme un Mouni. Dans le drame de Sacountalâ, le solitaire à qui se trouve confiée cette princesse, se nomme aussi Canwa. Mais je ne pense pas que ce puisse être ce personnage, quoique ce fût alors un usage, pour les rois, de se retirer dans les bois, et de s'y livrer aux exercices de la piété.

⁴ Ailleurs il est appelé Dharmamitra.

⁵ Ce passage prouve que les rois indiens, malgré leur piété, ne se faisaient point un scrupule de s'allier aux familles étrangères qui peut-être professaient d'autres sentiments religieux. Car Oupadânavî, comme nous l'avons vu, IIIe lect., était fille du Dâna Vrichaparwan. Fr. Hamilton appelle son époux *Soughora* au lieu de *Sourodha*.

⁶ Le manuscrit bengali porte *Douchmanta*, et les autres *Douchyanta*, qui est, à ce qu'il paraît, la leçon la plus usitée; car, sur ce même manuscrit, par surcharge, on a écrit *Douchyanta*. Dans le drame de *Sacountalâ*, on lit *Douchmanta*.

⁷ On peut lire également Souchyanta.

⁸ Le texte peut se prêter à un autre sens. आगायुतबलः, *nâgay ütavalah*.

⁹ Voy. au septième acte du drame de *Sacountalâ*, la scène où le jeune Sarwadamana joue avec un lion. Je saisis cette occasion pour recommander à mes lecteurs la traduction de ce drame, qu'a donnée quelque temps avant sa mort mon savant maître, M. de Chézy, traduction qu'un de ses confrères à l'Académie a si justement appelée le chant du cygne.

¹⁰ Le manuscrit dévanâgari de Paris contient ici cinq vers empruntés (lect. VI, sl. 107) à l'épisode du Mahâbhârata où est racontée l'histoire de Sacountalâ, épisode qui se trouve à la suite de la belle édition du drame dont je viens de parler. Ces cinq vers donnent l'étymologie du mot *Bharata*, que le poète dérive de la racine भृ, *porter*, laquelle fait au présent भरति. J'ai déjà indiqué que l'â, comme dans Bhârata, marquait la descendance.

¹¹ Il est probable que cette histoire est dans le Mahâbhârata. Cependant Ward, qui a donné l'analyse de ce poème, n'en parle point.

¹² J'ai traduit littéralement le mot मरुद्धिः. Comme il s'agit ici d'une cérémonie qui doit servir à continuer une famille, peut-être on invoque le vent parce qu'il (Bhâgavata, liv. II.) J'avais cru d'abord que, Bharadwâdja étant un Angiras, et les Marouts se trouvant associés aux Angiras dans la cérémonie du sacre de Djanamédjaya, rapportée dans les Vêdes, et mentionnée par M. Colebrooke (Recherches

appelé, dit-on, à perpétuer sa race. Ce sage indiqua au roi les cérémonies qu'il avait à remplir dans cette circonstance. C'est ainsi qu'il naquit à ce prince un fils qu'il n'avait pas engendré, et qui reçut en conséquence le nom de Vitatha¹³. Après cette naissance de Vitatha, Bharata alla au ciel: Bharadwâdja donna au nouveau prince le baptême royal, et se retira ensuite dans la forêt.

Ce roi Vitatha eut cinq enfants, Souhotra, Souhotri, Gaya, Garga et le grand Capila.

Souhotra donna le jour à deux fils, le pieux Câsica et Gritsamati.

Gritsamati eut des enfants qui furent Brahmanes, Kchatriyas et Vêsyas¹⁴.

Le fils de Câsica fut Câséya: Câséya fut le père de Dîrghatapas, qui eut lui-même pour fils le sage Dhanwantari. Le fils de Dhanwantari se nomma Kétoumân: celui-ci donna le jour au sage Bhîmaratha; Bhîmaratha, à Divodâsa, roi de Bârânasî¹⁵, qui extermina les Râkchasas. En ce temps, un prince Râkchasa, nommé Kchémaca, occupa la ville de Bârânasî, qui devait rester déserte pendant mille ans, par suite d'une malédiction prononcée contre elle par le sage et grand Nicoumbha. Voyant sa capitale sous le coup de cette imprécation, le roi Divodâsa habita, non loin de là, une ville charmante sur les rives de la Gomatî. Bârânasî avait auparavant appartenu à Bhadrâsrénya, prince de la famille d'Yadou, qui trouvait son bonheur dans les oeuvres de pénitence¹⁶. Il eut cent fils habiles à tirer de l'arc: le roi Divodâsa les avait tués, et s'était emparé de leur capitale.

Le fils de Divodâsa fut un héros: on l'appela Pratarâdana. Il eut deux fils, Vatsa et Bharga.

Le fils de Vatsa fut Alarca, prince qui sut se faire respecter sur la terre¹⁷.

(Cependant il était resté un fils de Bhadrâsrénya, nommé Dourâdama, que Divodâsa avait épargné parce qu'il était encore enfant. Maître de tout l'héritage d'Héhaya, ce prince céda à Divodâsa les domaines de son père. Bhîmaratha avait aussi laissé un autre fils, nommé Achtâratha: généreux Kchatriya, ce souverain jaloux de mettre un terme à toutes les inimitiés, rendit à Dourâdama la partie de son héritage qu'il possédait et qui lui avait été enlevée dans son enfance par Divodâsa¹⁸.)

Alarca, roi de Câsi, fut attaché à la loi divine et ami de la vérité. Il régna soixante-six mille ans¹⁹: son royaume avait une grande étendue. Noble rejeton de la maison de Câsi, il fut beau de sa personne, et conserva toujours sa jeunesse, par un privilège particulier que lui donna Lopâmoudrâ²⁰. Il obtint aussi de cette sainte la faveur d'une longue vie. Quand le

94

asiatiques, t. VIII), il fallait regarder cette cérémonie comme un sacrifice de famille. Je pense maintenant qu'il faut y voir une adoption par les vents, comme dans la XXXIVe lecture il y en a une autre par les eaux. L'enfant ainsi adopté est nommé Critirna par les lois de Manou, lect. IX, sl. 169.

¹³ *Vitatha* signifie *faux*. On voit par ce passage que ce prince fut un fils adoptif de Bharata. Quelques-uns pensent qu'on doit considérer Vitatha et Bharadwâdja comme la même personne. Le texte indique, cependant, qu'en effet Bharadwâdja fut adopté, mais qu'il ne régna point, et que le trône passa à son propre fils qui reçut le nom de Vitatha, et qui n'était que le petit-fils adoptif de Bharata. Le poète appelle *sancrarnana*, संक्रमन, cet acte de translation, dont Manou ne parle point.

¹⁴ Ce n'est pas la première fois que nous remarquons une pareille circonstance, qui indique la confusion des castes, et par conséquent l'oubli des lois divines. Pour ce passage et pour le nom de Gritsamati, comparez la lecture XXIXe.

¹⁵ C'est Bénarès. Ce passage se trouve déjà dans la XXIXe lect.: il y a seulement ici quelques vers de plus, qui servent à expliquer plusieurs endroits trop concis de l'autre lecture.

¹⁶ Cette phrase manque sur le man. bengali.

¹⁷ Cette périphrase est la traduction du mot सन्नतिमाण्, *Sannatimân*, épithète donnée ici au roi Alarca. Dans la XXIXe lecture, le fils de ce prince se nomme *Sannati*.

¹⁸ J'ai traduit ce passage sans être bien assuré du sens. Il y a confusion dans les phrases, et transposition dans les vers. J'en ai tiré ce que j'ai pu, et j'en avertis le lecteur.

¹⁹ Exagération plus que poétique, que le lecteur réduira peut-être à soixante-six ans.

²⁰ Lopâmoudrâ était la femme du saint Mouni Agastya.

temps de l'imprécation fut terminé, le vaillant Alarca donna la mort au Rākchasa Kchémaca, et vint habiter la belle ville de Bârânasî.

Le fils d'Alarca fut le prince Sounîtha: Sounîtha donna le jour à l'illustre Kchémya; Kchémya, à Kétoumân; Kétoumân, à Varchakétou; Varchakétou, à Vibhou; le roi Vibhou, à Ânartta; Ânartta, à Soucoumâra; Soucoumâra, au belliqueux Satyakétou²¹.

De ce prince naquit un fils qui, du nom de son aïeul Vatsa, fut appelé Vatsabhoûmi, et du nom de Bharga, Bhargabhoûmi²². Vatsabhoûmi fut un roi puissant et juste.

Ces enfants d'Angiras contractèrent des alliances avec la race de Bhrigou, ô fils de Bharata: dans ces familles on trouve des Brahmanes, des Kchatriyas, des Vêsyas et des Soûdras.

Un fils²³ de Souhotra fut Vrihan²⁴, qui eut trois fils, Adjamîdha, Dwimîdha, et le vaillant Pouroumîdha²⁴. Adjamîdha avait trois épouses célèbres pour leur beauté, Nîlinî, Késinî et Dhoûminî. Késinî devint mère de l'illustre Djahnou²⁶. Ce prince faisait un jour un grand et magnifique sacrifice. Gangâ se présenta à lui pour être son épouse. Il la refusa: celle-ci, pour se venger, submergea le champ du sacrifice. En voyant ces désastres, Djahnou irrité dit à Gangâ: Alors les Maharchis s'apercevant qu'il avait bu Gangâ, décidèrent qu'elle serait sa fille, sous le nom de Djâhnvî.

Djahnou eut pour épouse Câvérî, fille d'Youvanâsua, laquelle, de la moitié de son corps, qui fut doublé par suite d'une imprécation de Gangâ, a formé une rivière²⁷ de son nom. Le fils bien-aimé de Djahnou fut le vaillant Adjaca; Adjaca eut pour fils le roi Balâcâsua, prince chasseur; celui-ci donna le jour à Cousica²⁸, qui augmenta sa puissance de l'alliance des Pahlavas²⁹, et se plut à parcourir les forêts. Cousica fit une pénitence austère pour avoir un fils pareil à Indra. Celui-ci, par crainte, devint son fils, et fut le roi Gâdhi³⁰: c'est par cette raison qu'on surnomme Indra Côsica.

Gâdhi donna le jour à Viswâmitra, à Viswaratha, à Viswakrit et à Satyavatî.

Satyavatî épousa Ritchîca et mit au monde Djamadagni.

Viswâmitra eut pour fils Dévarâta et d'autres dont la gloire est répandue dans les trois mondes. Voici leurs noms: Dévasravas; Cati, qui donna son nom aux Câtâyânas; Hiranyâkcha, fils de Sâlâvatî; Rénou, qui fut père de Rénoucâ³¹; Gâlava, fils de Sâncriti; et Moudgala.

Voici maintenant les noms des familles dont les membres portèrent le surnom de Côsica: les Pânins, les Babhrous, dévoués à la méditation et à la prière; et parmi les princes, les Dévarâtas, les Sâlancâyânas, les Sôsravas, les Lohityas, les Yâmadoûtas, les Cârîchis. Parmi les Côsicas, on cite encore les Sêndhavâyânas. Le Richi Viswâmitra eut aussi un

21 Il y a ici quelque différence avec les noms cités dans la XXIXe lect., et plusieurs omissions.

22 Le texte porte भार्गवान्. Je traduis comme s'il y avait भर्गवान्, ou plutôt भर्गतः. On a vu un peu plus haut que Vatsa et Bharga étaient deux fils du roi Pratardana. Voy. la note 30 de la XXIXe lecture.

23 Voy. lect. XX.

24 Fr. Hamilton pense que Vrihan est le même que Vrihatkchétra.

24 Ces trois princes, dans la XXe lect., sont fils de Hastin; Hastin, de Souhotra; et Souhotra, de Vrihatkchétra. Voy. la XXIXe lect, note 2.

26 Voy. la XXVIIe lecture, où cette histoire est déjà racontée. Djahnou s'y trouve indiqué comme fils de Souhotra.

27 Voyez lect. XXVII, note 6. La Câvérî sort du mont Sahya. L'auteur fait sans doute ici allusion à l'épithète *Arddha-Gangâ*.

28 Voy. la XXVIIe lecture: Cousica y est fils de Cousa, et Adjaca de Sounaha

29 ci le manuscrit de M. Tod porte le nom des Pahlavas. Voy. lect. XXVII, note 7.

30 Encore une lacune: on passe le roi Gadhi, pour ne citer que son fils Gâdhi. C'est Gadhi qui était Indra incarné. Voy. la XXVIIe lecture.

31 Voy. la XXVIIe lecture; la femme de Djamadagni s'appelait aussi Rénoucâ, mais ce n'était pas certainement la personne dont il s'agit dans ce passage.

grand nombre de gendres qui portèrent ce nom de Côsica. La race de Poûrou et celle du Brahmane-Kchatriya, descendant de Cousica, s'unirent par des liens de parenté.

L'aîné des fils de Viswâmitra eut aussi le nom de Sounah-sépha. Ce Mouni, après avoir appartenu à la famille de Bhrigou, voulut encore paraître dans celle de Cousica.

Ainsi Dévarata et les autres sont les fils de Viswâmitra.

Achtaca fut fils de Viswâmitra et de Drisadwatî.

Lôhi dut le jour à Achtaca: telle fut la postérité de Djahnou³².

Je te dirai maintenant, ô fils de Rharata, quelle fut d'un autre côté la noble race d'Adjamîdha. Ce monarque eut de Nilinî le prince Sousanti: celui-ci donna le jour à Pouroudjâti, et Pouroudjâti à Vâhyâswa. Vâhyâswa eut cinq fils, semblables à des immortels: Moudgala, le roi Srindjaya, Vrihadichou, Yavînara l'invincible, et Crimilâswa. Telle est l'origine de ce nom de Pântchâla, donné à cinq princes puissants, qu'environnaient de nombreux vassaux.

Le fils de Moudgala fut le glorieux Môdgalya.

Tous ces Kchatriyas furent généreux et pleins de qualités dignes de leur caste. Les enfants de Moudgala, et ceux de Canwa, reçurent aussi le surnom d'Angiras, et s'unirent entre eux par des alliances.

Le fils aîné de Môdgalya³³ fut un illustre Brahmarchi, qui épousa Indrasénâ et donna le jour à Badhryaswa. Badhryaswa eut, dit-on, de Ménacâ deux enfants jumeaux, le Râdjarchi Divodâsa et la glorieuse Ahalyâ. Ahalyâ fut l'épouse de Saradwân³⁴, et lui donna pour fils le grand Richi Satânanda. Satânanda fut le père du fameux Satyadhriti, aussi habile à tirer de l'arc qu'à expliquer les Vèdes. Un jour, à la vue d'une Apsarâ, il laissa échapper sa liqueur séminale, qui tomba sur un faisceau de ces roseaux appelés sara: il en naquit deux jumeaux, que le roi Sântanou rencontra à la chasse, et qu'il prit par compassion (cripa); de là vient que le garçon fut appelé Cripa, et la jeune fille Cripî; on la nomme aussi Gôtami³⁵. Ceux qu'on distingue par le surnom de Sâradvatas, sont les mêmes que ceux qu'on appelle Gôtamas.

Je reprends la suite de la famille du Râdjarchi Divodâsa. Son fils fut le Brahmarchi Mitrayou, qui a donné naissance à la branche des Mêtréyas. Kchatriyas distingués, ils se multiplièrent, unis entre eux par des alliances, et connus quelquefois par l'épithète de Bhârgavas ou enfants de Bhrigou.

Le noble Srindjaya³⁶ eut pour fils Pantchadjana: celui-ci fut le père du roi Somadatta; Somadatta, de l'illustre Sahadéva; Sahadéva, du prince Somaca, lequel donna son nom à cette famille, qui portait auparavant celui d'Adjamîdha. De lui naquit Djantou, qui eut cent fils. L'aîné fut Prichata, père de Droupada: Droupada donna le jour à Dhrichtadyoumna, et Dhrichtadyoumna à Dhrichtakétou.

Voilà pour quelle raison les généreux Âdjamîdhas furent dès lors appelés Somacas, parce qu'une partie d'entre eux sont les fils de Somaca.

La troisième épouse d'Adjamîdha était Dhoûminî: c'est elle qui fut, ô roi, la mère de tes ancêtres. Elle n'avait point d'enfants, et elle en désirait vivement. Livrée à tous les exercices de la piété, elle se soumit pendant dix mille ans³⁷ à une pénitence sévère, entretenant le feu du sacrifice selon l'usage, ne mangeant qu'une nourriture légère et purifiée, dormant³⁸ sur le gazon sacré qui avait servi pour les offrandes. Enfin Adjamîdha,

³² Cette phrase peut vouloir dire aussi:

³³ Les deux manuscrits dévanâgaris disent *Moudgala*.

³⁴ Saradwân est sans doute ici un surnom de Gotama, l'époux d'Ahalyâ

³⁵ C'est-à-dire, petite-fille de Gotama.

³⁶ L'auteur a oublié de dire que Srindjaya était fils de Mitrayou, que l'on donne pour un Brahmarchi, et qui engendra des Kchatriyas.

³⁷ Exagération poétique pour exprimer un temps fort long.

³⁸ J'ai traduit ainsi littéralement le verbe सुष्राप. Voy., dans le dictionnaire de M. Wilson, le mot

स्थण्डिलशायिन्. Je me suis rappelé à cette occasion les vers de Virgile, *Enéid.* I, VII..

usant avec elle des droits d'époux, engendra Rikcha, Dhoulmravarna et Soudarsana. Rikcha fut le père de Samvarana; Samvarana, de Courou, qui soumit le pays au-dessus de Prayâga, et le nomma Couroukchétra³⁹, terre sacrée, agréable, et habitée par des hommes vertueux. La postérité de Courou fut nombreuse, et ses descendants s'appelèrent Côravas. Les fils de ce roi furent au nombre de quatre, Soudhanwan, Soudhanous, le puissant Parikchit et le vaillant Arimédjaya. Soudhanwan donna le jour au sage Souhotra; Souhotra, à Tchyavana, prince ami de la justice; Tchyavana, à Critayadjna, qui aux soins qu'il prit des sacrifices, joignit la connaissance des lois; Critayadjna, à un prince fameux⁴⁰, aimé d'Indra, héros s'élevant dans les plaines de l'air et planant au-dessus du pays de Tchédi, d'où lui est venu le surnom de Tchédyouparitchara. Son nom était Vasou; il eut⁴¹ de Giricâ sept enfants:

Vrihadratha, qui fut un roi célèbre de Magadha, habile à conduire le char de bataille; Pratyagraha; Cousa⁴², appelé aussi Manivâhana; Sâcala⁴³, Yadou, Matsya, et Câlî.

Le fils de Vrihadratha porta le nom de Cousâgra: il donna le jour au sage et vaillant Richabha; Richabha, (au pieux Pouchpavân; Pouchpavân⁴⁴), à l'invincible Satyahita; Satyahita, à Oûrdja, animé de l'esprit de justice. D'Oûrdja naquit un fils, rempli de valeur, qui se trouva formé de deux parties séparées, unies par Djarâ; de là lui vint son nom de Djarâsandha⁴⁵. Ce monarque puissant fut le vainqueur de tous les Kchatriyas.

Djarâsandha fut le père de l'illustre Sahadéva; Sahadéva, de l'auguste et glorieux Oudâpi⁴⁶; et Oudâpi, du pieux Sroutasarman.

Le fils de Courou, nommé Parikchit ou Parikchit, engendra le juste Djanamédjaya. Celui-ci eut trois fils, habiles à conduire un char, Sroutaséna, Agraséna et Bhîmaséna, tous trois pleins de hautes qualités, de force et de valeur. Sroutaséna⁴⁷ donna la naissance à deux fils, Souratha et Matimân; Souratha, à l'invincible Vidoûratha; Vidoûratha, à Rikcha, prince

97

*Cæsarum ovium, sub nocte silenti,
Pellibus incubuit stratis somnosque petivit.*

Au reste, cette expression se trouve dans l'épisode extrait du *Brahmavêvarta-pourâna*, dont M. Stenzler a donné une édition. Mais il la traduit par *incidit in mârorem*, lect. I, sl. 31.

³⁹ C'est la contrée qui environne Dehli

⁴⁰ J'ai traduit par une épithète le mot विश्रुत, *Visrouta*, que quelques-uns regardent comme nom de ce prince. Il est dit, lect. XXX, que Vasou reçut un char volant. On conçoit aisément pour quelle raison on a feint que ce monarque avait le privilège de voler dans l'air: occupant les hautes montagnes d'un pays, il semblait avoir des ailes. Ainsi les Sogdiens, en voyant les soldats d'Alexandre maîtres de leurs rochers, pouvaient croire qu'ils y avaient volé. Alexandre disait à leur chef:

*Se effecturum ut crederet
Macedones etiam volare...
Pennas ait habere milites Alexandri.*

Quint. Curc. 1. VII. Voyez plus loin la lecture CXV.

⁴¹ Les grammairiens regardent le verbe तन् comme n'ayant qu'un sens neutre. Je le trouve dans cette phrase avec un sens actif: जज्ञे गिरिका सप्त मानवान्, M. Wilson, au mot जनि, traduit जन par *naître* ou *porter*.

⁴² Le manuscrit de M. Tod appelle ce prince *Cratha*.

⁴³ Le manuscrit bengali, au lieu de *Sâcala*, porte *Mârouta*.

⁴⁴ Ce vers ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

⁴⁵ *Djarâ* est le nom d'un démon femelle qui réunit les deux parties dont fut formé ce prince. *Sandha* signifie *union*, *jonction*. On raconte, à ce sujet, qu'un saint solitaire ayant partagé une grenade entre deux femmes d'Oûrdja, elles conçurent chacune une moitié d'enfant, et que Djarâ réunit les deux moitiés. De là ce prince est surnommé *Dwâmâtoura* (*qui a deux mères*).

⁴⁶ Les deux manuscrits dévanâgaris portent *Oudâyou*.

⁴⁷ Le texte dit *Djanamédjaya*; mais c'est une faute, et d'ailleurs le vers aurait une syllabe de trop.

habile à diriger un char, et qui fut le second de ce nom. Il y eut dans ta famille deux Rikcha, deux Parîchit, trois Bhîmaséna, et deux Djanamédjaya.

Bhîmaséna dut le jour à Rikcha; Pratîpa, à Bhîmaséna; Sântanou, à Pratîpa. Sântanou eut deux frères, Dêvâpi et Bâhlica; tous trois ils furent fameux dans l'art de conduire un char de guerre. O prince, c'est de Sântanou que tu es descendu.

Le royaume de Bâhlica fut Saptabâhlî. Ce prince eut pour fils le célèbre Somadatta, qui fut le père de Bhoûri, de Bhoûrisravas et de Sala.

Dêvâpi fut un Mouni, précepteur spirituel des Dévas.

Pour Sântanou, il fut roi et ancêtre des Côravas. O prince, je te dirai la généalogie de cette famille qui est la tienne. Sântanou eut de Gangâ un fils nommé Dêvavrata, et qui est le même que Bhîchma, aïeul⁴⁸ des Côravas. Câlî lui donna aussi un autre fils bien-aimé, Vitchitravîrya, monarque ami de la justice et pur de tout péché.

L'épouse de Vitchitravîrya conçut de Cricna-Dwêpâyana⁴⁹ trois fils, Dhritarâchtra, Pândou et Vidoura.

Dhritarâchtra eut de Gândhârî cent fils, dont l'aîné fut le prince Douryodhana.

De Pândou naquit Ardjouna, surnommé Dhanandjaya: le fils d'Ardjouna fut Abhimanyou, surnommé Sôbhadra, du nom de sa mère Soubhadrà: le fils d'Abhimanyou fut Parîkchit ton père, ô Djanamédjaya.

Telle est l'histoire de la race de Poûrou, dont tu es sorti⁵⁰. Je vais te parler maintenant des familles de Tourvasou, de Drouhya, d'Anou et d'Yadou.

Tourvasou donna le jour à Vahni; Vahni, à Gobhânou; Gobhânou, à l'invincible monarque Trêsânou; Trêsânou, à Carandhama; Carandhama, à Maroutta. Je t'ai déjà parlé d'un roi Maroutta, fils d'Avikchita.

Maroutta n'avait point d'enfants: par ses sacrifices et ses présents magnifiques, il obtint une fille, nommée Sammatâ, qu'il accorda, comme cadeau de sacrifice⁵¹, au grand Samvartta. Il adopta aussi pour fils un prince de la race de Poûrou, le vertueux Douchmanta⁵². C'est ainsi que par suite d'une imprécation d'Yayâti, la famille de Tourvasou s'éteignit, et fut remplacée par celle de Poûrou.

De Douchmanta naquit le roi Carouthama, et de Carouthama naquit Acrîda, qui eut quatre fils, Pândya, Kérala, Gola, et le vaillant Tchola: d'eux est descendue la nombreuse population des Pândyas, des Tcholas et des Kéralas⁵³.

Drouhya eut pour fils Babhrousétou, qui donna le jour à Angârasétou, comparable pour sa force aux Marouts. Ce vaillant prince périt dans une guerre terrible qu'il soutint contre

⁴⁸ Bhîchma n'était point, comme le dit le texte, l'aïeul (पितामह) des Côravas, mais leur grand oncle. Il n'eut point d'enfants, et nous avons déjà dit que les Indiens font une fois par an des libations funéraires en son honneur, afin de remplir envers lui le devoir de fils.

⁴⁹ Les uns disent que ces trois princes furent fils de Vitchitravîrya; les autres, que ce roi étant mort sans enfants, son frère de mère, nommé Vyâsa, autrement Cricna-Dwêpâyana, épousa sa veuve dont il eut Dhritarâchtra et Pandou, et, de plus, l'esclave de cette princesse, qui lui donna Vidoura. Chez les Juifs, c'était aussi l'usage que les frères suscitassent de même des enfants à la veuve de leur frère. Cette espèce d'enfant chez les Indiens s'appelait क्षेत्रज्ञ. Voy. lois de Manou, lect. IX, sI. 167. Il est permis aussi de ne voir dans cette paternité de Vyâsa qu'une paternité toute spirituelle: il n'a peut-être été que le tuteur de ces jeunes princes et leur gourou.

⁵⁰ Le manuscrit de M. Tod termine ici la XXIIe lecture. Ce qui suit forme la XXXIIIe; celle qui porte ici le n° 33 est sur ce manuscrit la XXXIVe, et ainsi de suite.

⁵¹ A la fin des sacrifices, on fait des cadeaux aux Brahmanes présents: ces cadeaux portent le nom de दक्षिणा, *dakchinâ*.

⁵² C'est le Douchmanta que nous avons vu tout à l'heure, le père de Bharata et l'époux de Sacountalâ. Il paraît qu'il eut deux fils, Bharata et Carouthama

⁵³ Le Pândya est le pays de Maduré; le Kérala, le Malabar; et le Tchola, le Tanjore.

Yôvanâswa (fils d'Youvanâswa), et qui dura quatorze mois. Angârasétou fut père du prince Gândhâra, qui donna son nom à la grande province de Gândhâra⁵⁴, où naissent les meilleurs chevaux.

Anou donna le jour à Gharma; Gharma, à Ghrita; Ghrita, à Doudouha; Doudouha, à Pratchétas; Pratchétas, à Southétas. Voilà les Ânavas ou fils d'Anou.

Je vais actuellement ajouter quelques détails sur la race de l'illustre et grand Yadou. Écoute les éclaircissements que tu désires.

TRENTE-TROISIÈME LECTURE. NAISSANCE DE CÂRTAVÎRYA.

Vêsampâyana dit:

Yadou eut cinq fils, pareils aux enfants des dieux. Sahasrada, Payoda, Crochtou, Nîla et Andjaca.

Sahasrada fut père de trois fils, renommés par leur justice: Hêhaya, Haya et Vénouhaya.

Hêhaya donna le jour à Dharmanétra; Dharmanétra, à Cârtti; Cârtti, à Sâhandja, qui bâtit la ville de Sâhandjanî. Le fils de Sâhandja fut le prince Mahichmân, fondateur de la ville de Mâhichmatî¹, lequel donna le jour au superbe Bhadrasrénya, qui, comme je l'ai dit plus haut, régna sur Bârânasî. Bhadrasrénya eut pour fils Dourdama; et Dourdama, le sage Canaca. Canaca fut le père de quatre fils célèbres dans le monde, Critavîrya, Critôdjas, Critadhanwan et Critâgni. Critavîrya eut pour fils Ardjoura, qui, armé de mille bras², devint le maître des sept dwîpas³, et seul parcourut le monde en vainqueur sur un char brillant comme le soleil. Après dix mille ans d'une pénitence rigoureuse, il avait obtenu de la bonté d'Atri quatre dons merveilleux: c'étaient d'abord mille bras forts et vigoureux⁴; c'était la faculté de prévenir avec l'aide des gens de bien les mauvaises pensées des impies, de s'illustrer par ses victoires et sa terrible justice sur la terre, et de terminer sa vie après mille combats heureusement soutenus, après mille ennemis terrassés, au milieu d'une bataille qui couronnerait sa carrière glorieuse.

Par la vertu de la piété du saint Richi, les mille bras de ce prince, ô fils de Bharata, apparaissaient, dit-on, au moment du combat. C'était une espèce de magie: et la terre avec ses sept dwîpas, avec ses montagnes, ses mers et ses villes, ressentit la force terrible d'un semblable vainqueur. On dit, ô Djanamédjaya, que dans les sept dwîpas ce roi fit sept cents sacrifices, suivis de cent mille présents: les poteaux où se trouvaient attachées les victimes, ainsi que les tabernacles⁵, étaient d'or. Ces sacrifices étaient honorés de la

⁵⁴ Il paraît que le Gândhâra est le Candahar d'aujourd'hui.

¹ Cette ville était située dans la partie occidentale de l'Inde; Wilford la place sur les bords de la Narmadâ. En effet nous verrons tout à l'heure le prince Ardjoura prendre ses ébats dans les eaux de cette rivière. Cependant l'Hêhaya est un pays que les tables géographiques mettent plus haut parmi les provinces de l'ouest; le confondant avec le Kékaya, et le prenant pour le Caboul. Voy. la XCIXe lecture.

² On lui donne pour cette raison l'épithète de *Sahassrabâhou*.

³ Les Indiens partagent la terre en sept provinces, ou plutôt en sept îles (dwîpas) séparées les unes des autres par un océan particulier. Le Djambhou-dwîpa, qui est l'Inde, occupe le centre. Voyez pour ces notions le tome VIII des Recherches asiatiques.

⁴ Le lecteur comprend que ces mille bras désignent les nombreuses armées de ce puissant monarque.

⁵ J'ai rendu ainsi le mot वेदि, *védi*. Tantôt c'est une place carrée dans la cour d'un temple ou d'un palais, contenant une espèce d'estrade, et couverte d'un toit que soutiennent des colonnes. Tantôt c'est un simple autel, qui peut avoir différentes formes, et sur lequel on place les vases du sacrifice, on allume le feu sacré, on attache la victime. Ainsi s'explique M. Wilson. J'ai suivi le premier sens.

présence des dieux assis sur leurs chars divins⁶, et toujours embellis par les chants des Gandharvas et des Apsarâs.

Dans une de ces solennités, un sage Ghandharva⁷, Nârada, fils de Varîdâsa, frappé de la grandeur de ce prince, célébra ainsi sa gloire: «Aucun héros n'égalera Cârta-vîrya (le fils de Critavîrya) pour la magnificence des sacrifices, pour sa générosité, sa pénitence, sa force et son instruction. Ceint du cimenterre, couvert de la cuirasse, armé de son arc, porté sur son char, il parcourt les sept dwîpas, et apparaît aux yeux des mortels, recommandé par sa piété. Tout prospère; il n'est plus ni trouble ni chagrin dans le monde: la puissance et la justice du grand roi protègent ses sujets. Dans son trésor il a rassemblé toutes les pierres précieuses; maître universel, il a les rois pour vassaux⁸. Depuis cinquante mille ans, ce prince apparaît comme un génie qui veille sur les bestiaux et la campagne⁹, ou comme le nuage qui répand la pluie, et tel est l'heureux fruit de sa dévotion (yoga). Avec ses mille bras armés de l'arc formidable, il brille comme le soleil d'automne resplendissant de mille rayons. Vainqueur des fils de Carcotaca, des Nâgas¹⁰ habitant sur la terre, il est venu orner de sa présence la ville de Mâhichmatî. Ses yeux ressemblent aux fleurs du lotus; et dans la saison des pluies, de ses bras il fend, comme en se jouant, les vagues de cette mer qui couvre la plaine, et les fait reculer devant lui. La Narmadâ¹¹, troublée par ses jeux, se couronne d'écume, et roule ses flots nombreux, agités et tremblants. L'Océan lui-même est ému par le balancement de ses bras, et la terreur va glacer les grands Asouras jusqu'au fond du Pâtâla¹². Les flots sont réduits en poussière humide, les monstres marins tremblent dans leurs retraites: on dirait une tempête soulevant, du fond des abîmes, les ondes écumeuses, et excitée par le souffle du dieu des vents. De ses mille bras le roi agite les flots, comme jadis le mont Mandara, ébranlé par les dieux et les Asouras, battait la mer de lait¹³. A l'aspect de ce roi terrible, les grands serpents tremblent, comme s'ils allaient voir renaître le jour où, effrayés par le mouvement du Mandara, ils assistèrent à la naissance de l'Amrita: ils se lèvent, et restent le front baissé, la tête immobile. Tourmentés par le vent que forment ses bras, vers la fin du jour, les bananiers en frémissent encore.» Ardjouna, après avoir percé de cinq flèches Râvana, tyran de Lancâ¹⁴, le vainquit, malgré les troupes qui l'environnaient, et le chargeant de chaînes, le conduisit à Mâhichmatî. En

⁶ Ces chars s'appellent विमान.

⁷ La première partie du Brahmavêvarta-pourâna raconte comment le Richi Nârada, fils de Brahmâ, fut condamné à renaître comme Gandharva ou musicien céleste. Ce Mouni passe pour avoir inventé la *vînâ*, qui est le luth indien. Ce luth est composé d'une longue tablette sur laquelle sont tendues les cordes, ordinairement au nombre de sept (on dit même de cent), et dont les deux extrémités portent deux Calebasses qui donnent le son.

⁸ Ces idées sont exprimées par les mots सम्राट् et चक्रवर्तिन्, *samrât* et *tchacravartin*. Le Samrât est un prince suzerain, qui a célébré le sacrifice nommé *râdjasouya*. Le Tchacravartin est le souverain qui règne sur un *tchakra*, contrée s'étendant d'une mer à l'autre, ou pour mieux, dire, qui règne sur le globe car *tchakra* signifie cercle.

⁹ J'ai traduit ainsi les mots पशुपाल:et क्षेत्रपाल:

¹⁰ Voyez la IIIe lecture, note 48. Ce passage indique bien une race humaine, et non une famille de demi-dieux.

¹¹ La Narmadâ, aujourd'hui le Nerbuddb est une rivière qui sort du mont Vindhya, coule à l'ouest et se jette dans le golfe de Cambaye. Il paraît qu'elle coulait dans les états des princes de Mâhichmatî. C'était une des rivières regardées comme sacrées par les indiens.

¹² Régions inférieures, séjour ordinaire des serpents, que l'on confond avec les Asouras ou les ennemis des Dévas. C'est là que règne Bali, en attendant qu'il devienne Indra dans le ciel.

¹³ Événement fameux dans les fables indiennes, et qui forme le sujet d'un épisode du Mahâbhârata. Le célèbre Wilkins a traduit cet épisode. Voyez ses notes sur le *Bhagavad-gîtâ*.

¹⁴ Nom de l'île de Ceylan.

apprenant que son fils était prisonnier d'Ardjouna, Poulasya vint auprès de lui, et sur sa demande, le Râkchasa¹⁵ fut mis en liberté. Enfin, le bruit de la corde des arcs qui armaient ces mille bras était pareil à celui de la foudre qui, vers la fin de l'année, déchire le nuage. Mais hélas! la force du fils de Bhrigou¹⁶ abattit ces mille bras tout brillants d'or; ils tombèrent sous ses coups comme une forêt de palmiers. Le dieu qu'on honore sous les noms de Tchitrabhânou et de Vibhâvasou¹⁷, vint un jour demander l'aumône¹⁸ à ce héros, qui lui donna les sept dwîpas; et Tchitrabhânou, dans son vif désir de les posséder, brûla tout, villages, cités, campagnes et provinces. Abusant de la générosité du noble fils de Critavîrya, du descendant d'Hêhaya, il incendia même les rochers et les forêts. Bien plus, il dévora l'ermitage solitaire et agréable du fils de Varouna, de l'illustre et vertueux Vasichtha. Ce Mouni, qui portait le surnom d'Âpava¹⁹, transporté de colère, maudit Ardjouna. «O fils d'Hêhaya, lui dit-il, parce que tu n'as pas protégé ma demeure, cet édifice qui t'a coûté tant de peines à élever, sera détruit par un héros nommé Râma, fils redoutable de Djamadagni. Ce descendant de Bhrigou, pénitent et Brahmane, rempli de force et de promptitude, tranchera tes mille bras et te donnera le coup de la mort.»

Ainsi, le prince qui par sa puissance avait maintenu la prospérité dans son royaume et protégé ses sujets par sa justice, par l'effet de la malédiction du saint Mouni, succomba sous le bras de Râma, et trouva, ô fils de Courou, la mort qu'il avait lui-même souhaitée. Il avait eu cent fils: il lui en restait cinq, héros magnanimes, guerriers pleins de force et de courage, couverts de gloire et amis de la justice; c'étaient Soûraséna, Soûra, Dhrichtokta, Crichna, et le grand Djayadhwadja, roi d'Avanti²⁰.

Djayadhwadja eut pour fils le vaillant Tâladjangha, qui donna le jour à cent enfants appelés de son nom les Tâladjanghas.

15 Par ce mot on désigne Râvana, qui, quoique fils ou petit-fils d'un saint Richi, n'en était pas moins flétri de cette qualification, par laquelle on semble désigner des peuples barbares adonnés au vol ou à la piraterie.

16 Cette qualité qui convient à beaucoup de personnages, comme nous l'avons vu, s'applique ici à Parasou-Râma, l'exterminateur des Kchatriyas. Ce personnage de race sacerdotale a quelques traits de ressemblance avec Samuel. Il semble avoir été suscité par les Brahmanes pour punir les princes qui paraissaient s'éloigner de la pureté de la foi, autant, qu'il est possible de le conjecturer par l'histoire qui suit.

17 Ce sont là deux épithètes du feu ou du soleil, dont elles rappellent la splendeur.

18 C'est ce qu'on appelle भिक्षा, *bhikchâ*. Le Bhikchou ou mendiant suit le quatrième genre de vie religieuse (आश्रम, *âsrama*). Je ne puis m'empêcher de voir dans ce récit l'histoire de l'apostasie d'Ardjouna. Ce prince quitte le culte des Brahmanes pour celui du soleil ou du feu, à qui il consacre tous ses états; il pousse même le zèle jusqu'à la persécution, et l'asile du chef de l'orthodoxie, de Vasichtha, n'est point respecté par lui. C'est ainsi que je m'explique la colère du Brahmane Parasou-Râma. Une autre légende dit qu'Ardjouna visitant la forêt où vivait le père de Parasou-Râma, Djamadagni, fut défrayé, lui et sa suite, d'une manière très-libérale; qu'étonné de cette générosité de la part d'un solitaire qui ne possédait qu'une vache, il apprit que cet animal était la fameuse vache d'abondance, qui fournissait tout ce qu'on pouvait désirer. Il la demanda: le solitaire la lui refusa. En vain Ardjouna en échange offrit son royaume. La guerre éclata entre le prince et le Mouni, qui, malgré les soldats fournis par la vache, fut vaincu et tué. Parasou-Râma le vengea par la mort d'Ardjouna et l'extermination des Kchatriyas. Cette dernière légende me présente encore les traces d'une guerre religieuse. Je ferai aussi la remarque que Cârtaavîrya est un des Tchacravartins reconnus par les Djênas.

19 Dans une de ses naissances, Vasichtha avait été fils de Varouna, dieu de la mer. Il n'est pas étonnant qu'il ait eu le surnom d'Âpava (*aquatique*).

20 C'est le nom ancien de la ville d'Oudjdjyanî, aujourd'hui Oudgein.

Ainsi dans la famille des grands Hêhayas, on distingua les Vîthotras, les Bhodjas d'Avanti, les Tândikéras et les Tâladjanghas; on y compta même des Bharatas²¹; famille immense dont il est impossible d'évaluer le nombre.

Vricha et d'autres encore, ô roi, furent de pieux Yâdavas. Vricha fut chef de race: son fils fut Madhou; celui-ci eut cent enfants, et entre autres Vrichana, qui étendit cette famille. De Vrichana²² vinrent les Vrichnis; de Madhou, les Mâdhavas; d'Yadou, les Yâdavas, et, comme nous l'avons dit plus haut, les Hêhayas.

De cette race sont aussi sortis les Soûras, les Soûravîras et les Soûraséna; le grand roi Soûraséna a donné son nom au pays sur lequel il a régné²³.

Celui qui se plaira ici-bas au récit de la naissance de Cârtaçvîrya, ne perdra point sa fortune, et recouvrera celle qu'il aura perdue.

Telles sont, ô prince, les cinq familles que formèrent les enfants d'Yayâti²⁴, héros nobles soutiens du monde. De même qu'il y a cinq éléments qui formèrent les diverses classes d'êtres animés ou inanimés, il sortit aussi de ces cinq fils comme cinq créations; et le prince pieux et instruit qui se pénètre de ce récit, obtient cinq avantages difficiles à acquérir ici-bas sur la terre, une longue vie, de la gloire, des enfants, de l'autorité et une puissance surnaturelle²⁵: tel est le résultat du soin qu'il met à écouter et à retenir dans sa mémoire les détails de l'histoire de ces cinq familles.

O fils de Bharata, apprends maintenant ce qui concerne la famille de Crochtou, famille féconde en héros. Crochtou fut un prince pieux et attaché aux pratiques du culte; et il augmenta le nombre des enfants d'Yadou. Quiconque écoute l'histoire de cette race, est délivré de tous ses péchés: c'est dans cette famille, dans la maison des Vrichnis, qu'est né Vichnou que l'on nomme Hari.

TRENTE-QUATRIÈME LECTURE. HISTOIRE DE LA FAMILLE DE VRICHNI.

Vêsampâyana dit:

Crochtou eut deux épouses, Gândhârî et Mâdrî: la première lui donna le puissant Anamitra, la seconde Youdhâdjita, et un autre fils nommé Dévamîdhoucha. Ces princes formèrent trois familles, désignées par le nom général de Vrichnis¹.

²¹ Le manuscrit bengali corrige ce mot par celui de *Toumboura*. Le Brahmânda place derrière le Vindhya des contrées appelées Toundikéra et Vîthotra.

²² Ceci est peu exact: car, dans la lecture suivante, l'auteur va parler des Vrichnis, qui proviennent d'une autre souche. L'étymologie est même ici forcée, car il est difficile de croire que le mot *vrichni* soit formé de vrichana.

²³ Ce passage ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

²⁴ Je ferai remarquer qu'en comparant les généalogies des Yâdavas avec celles des races collatérales, on les trouve fort abrégées. Il est probable qu'un certain nombre de noms en auront été éliminés, ou que la mémoire en aura été effacée. Une autre observation plus importante encore, c'est que plus tard, lect. XCIII, nous trouverons une généalogie toute différente de cette famille, qui, au lieu d'être issue de la race lunaire, serait descendue des princes de la dynastie solaire.

²⁵ J'ai ainsi rendu le mot भूति, *bhoûti*, qui au reste veut dire aussi *prospérité*, *succès*. On entend par *bhoûti* une puissance surnaturelle qui s'obtient par les austérités de la pénitence et les secrets de la magie. Cette puissance consiste en huit facultés merveilleuses, par lesquelles on peut se rendre invisible, changer le cours de la nature, etc. M. Wilson, comme nous l'avons dit plus haut, les détaille dans son Dictionnaire, au mot विभूति.

¹ Pour pouvoir se rendre compte de cette lecture, il faut supposer que le nom de *Vrichni* était un surnom de Crochtou, et que par conséquent les trois branches de sa famille ont dû prendre ce nom. Si on l'attribue uniquement à son petit-fils, dont il va être question dans la phrase suivante, alors on ne

De l'un des fils de Mâdrî (Youdhâdjita) naquirent deux enfants, Vrichni et Andhaca. Vrichni eut deux fils, Swaphalca et Tchitraca. Swaphalca, animé d'un esprit juste et pieux, eut, dit-on, ô grand roi, le privilège de chasser de devant lui la maladie et la sécheresse. Pendant trois ans, Indra avait refusé la pluie aux états du roi de Câsi²: celui-ci fit venir le vénérable Swaphalca, et partout où ce Mouni paraissait, le dieu du ciel³ envoyait la pluie. Swaphalca obtint pour épouse la fille du roi de Câsi, nommée Gândinî. Cette princesse avait l'habitude de faire aux Brahmanes des cadeaux en vaches. Elle était restée pendant de longues années dans le sein de sa mère. Son père lui dit: L'enfant lui répondit des entrailles de sa mère: vous me promettez une vache par jour⁴ (gândiné), je naîtrai aussitôt. Son père fit cette promesse et lui tint parole.

Swaphalca eut pour fils Acroûra, prince généreux, aimant les sacrifices, vaillant, instruit dans la science sacrée, hospitalier et magnifique en présents. Il lui donna des frères, comme Oupamadgou, Madgou, Mridoura, Arimédjaya, Arikchipa, Oupékcha, Satroughna, Arimardana, Dharmadhrik, Yatidharma, Grighramodja, Andhaka, Âvâha, Prativâha, et une soeur nommée Soundarî.

D'Acroûra et de la belle Ougrasênâ, ô fils de Courou, naquirent Praséna et Oupadéva semblables à des dieux.

Les fils de Tchitraca furent Prithou, Viprithou, Aswagrîva, Aswabâhou, Soupârswaca, Gavéchin, Arichtanémi, Aswa, Soudharman, Dharmabhrit, Soubâhou, Vahoubâhou, et deux filles, Sravichthâ et Sravanâ.

De Dévamîdhoucha et d'Asmakî, Soûra reçut le jour. Il eut de Bhodjî dix enfants, dont l'aîné fut le puissant Vasoudéva, nommé aussi Ânacadoundoubhi⁵, parce qu'à sa naissance les tambours retentirent dans le ciel et sur la terre. Une grande pluie de fleurs tomba sur la maison de Soûra. Dans ce monde mortel, rien n'était comparable à lui pour la beauté; c'était le plus distingué, le plus aimable d'entre les hommes, et son doux éclat était pareil à celui de la lune.

Les neuf autres fils de Soûra furent Dévabhâga, Dévasravas, Anâdhrichti, Canavaca, Vatsavân, Grindjima, Syâma, Samîca et Gandoûcha. Soûra eut encore cinq filles, Prithoukîrtti, Prithâ, Sroutradévâ, Sroutasravâ et Râdjâdhidévi. Elles devinrent mères de nobles héros.

Counti, connu sous le nom de Countibhodja⁶, voulut adopter Prithâ. Soûra la remit entre les mains de ce vieux et respectable prince: de là vient qu'elle passe pour sa fille et est

103

sait plus pourquoi l'on dit que Crichna est né dans la famille de Vrichni, puisque de fait il ne descend pas d'Youdhâdjita, mais bien de Dévamîdhoucha: on ne s'explique pas davantage pour quelle raison il est dit ci-après qu'Anamitra fut le plus jeune des fils de Vrichni. Je conclus que Croditou et Vrichni sont un même personnage, lequel eut pour fils un second Vrichni, qui fut frère d'Andhaca et père de Swaphalca. Le nom de famille, Vrichni, a donc un sens plus ou moins étendu. Dans la lecture XXXVII, il est question d'un autre Vrichni et d'un autre Andhaca, fils de Sâtwata.

² C'est Bârânasi ou Bénarès.

³ Le texte donne l'épithète de *Harivâhana*. Par ce mot on désigne ordinairement Garouda, qui est la monture de Vichnou, autrement de Hari. Ici, c'est un surnom d'Indra, appelé de même *Haryaswa*, parce qu'on le représente porté sur un char que traînent deux chevaux d'une certaine couleur, laquelle se nomme *hari*.

⁴ L'auteur, comme on le voit, ne résiste jamais au désir de donner de mauvaises étymologies des noms propres.

⁵ Mot composé de आनक et दुन्दुभिः, ces mots signifient *un grand et large tambour*.

⁶ Le mot Bhodja, qui est le nom d'une famille de princes, semble aussi quelquefois synonyme du mot roi. Gountibhodja veut dire ou le roi de Counti, ou le Bhodja distingué par le nom de *Counti*. Les Bhodjas descendent de Drouhya, fils d'Yayâti: leur ville, Bhodjapoura, était au sud du Gange. M. Wilson la retrouve dans Bhâgalpore. Toutefois la filiation de ces Bhodjas n'est pas bien claire.

appelée Countî. Elle donna le jour à trois des héros Pândavas, qu'elle dut, dit-on, à trois dieux.

Sroutadévâ fut la mère du vaillant Sisoupâla, roi de Tchédi⁷, qui, dans une naissance précédente, avait été Hiranyacasipou, roi des Dêtyas. De Prithoukîrtti et de Vriddhasarman naquit un puissant héros, Dantavaktra, souverain de Caroucha⁸. Prithâ, devenue fille de Counti, épousa Pândou. Elle eut de Dharma (dieu de la justice) Youdhichthira, roi juste et habile dans la science des lois. Du dieu des vents elle eut Bhîmaséna; et d'Indra, Ardjoura surnommé Dhanandjaya, héros fameux dans le monde et doué d'une force égale à celle du prince céleste.

D'Anamitra, le plus jeune des fils de Vrichni⁹, naquit Sini. Sini donna le jour à Satyaca; Satyaca, à Youyoudhâna; Youyoudhâna, à Asanga; Asanga, à Bhoûmi; Bhoûmi, à Yougandhara: telle fut la postérité d'Anamitra.

Dévabhâga eut pour fils l'illustre Ouddhava: un autre Ouddhava, fils de Dévasravas, passa pour le plus fameux des Pandits. Anâdhrichti épousa Asmakî, dont il eut le glorieux Ninoûrttasatrou. Sroutadévâ¹⁰ lui donna Satroughna, connu sous le nom de Nêchâdi; de Nêchâdi, ô grand roi, naquit Écalavya. Vatsavân n'avait point d'enfants; l'illustre fils de Soûra, Vasoudéva, son père, lui fit adopter, par l'invocation aux eaux¹¹, un héros de la famille de Cousica. Gandoûcha aussi manquait de fils: Vichwakséna lui donna pour enfants Tchârroudechna, Soutchârou, Pantchâla et Critalakchana.

Il y eut plus tard un autre Tchârroudechna, vaillant héros, fils de Roukminî, qui ne vécut que pour les combats, et que des milliers de corbeaux suivaient sans cesse, comptant sur la riche curée de cadavres que Tchârroudechna leur promettait.

Canavaca eut deux ils, Tantridja et Tantripâla. Grindjima donna aussi le jour à deux héros, Vîra et Aswahanou. Le fils de Syâma fut Soumitra. Quant à Samîca, il devint roi; il se fit redouter, et en sa qualité de Bhodja¹², il offrit le sacrifice royal (râdjasoûya) Il eut pour ils Adjâtasatrou, fléau de ses ennemis.

Écoute, je vais te parler des héros, fils de Vasoudéva.

Celui qui garde en sa mémoire l'histoire de ces trois familles de Vrichnis, si fécondes en rejetons fameux, ne connaît jamais ici-bas les embarras de la pauvreté.

TRENTE-CINQUIÈME LECTURE. FAMILLE ET NAISSANCE DE CRICHNA.

Vêsampâyana dit:

⁷ M. Wilson croit que le Tchédi est le Chandail.

⁸ Le même savant reconnaît le Caroucha dans le pays qu'on nommait *Vrihadgriha*, et qu'on représente comme situé derrière les monts Vindhya, près de la province de Malwa: c'est peut-être le Bundelcund.

⁹ Voyez la note 1 de cette lecture.

¹⁰ Le manuscrit dévanâgari de Paris lui donne le nom de *Dévasravâ*. Ce vers renferme encore un exemple de la signification active du verbe: जनः शत्रुघ्नं देवश्रवा व्यजापत्.

¹¹ Je suis ici en contradiction avec W. Jones et le commentaire des lois de Manou, lect. IX, sl. 168. Ils supposent une libation d'eau, उदपूर्वकं, au lieu d'une invocation. Mais j'ai préféré mon sens, après avoir comparé l'adoption par les vents dont il est question dans la XXXIIe lecture, avec celle-ci qui doit se faire par les eaux. L'enfant adopté de cette dernière manière se nomme *datrima*. Je présume que dans la cérémonie religieuse de cette adoption, il y a une invocation aux eaux, comme dans l'autre il y a des *mantras* adressés aux vents. L'eau est la première des choses créées: l'air et l'eau sont deux des huit formes sous lesquelles on invoque la Divinité. Voyez le prologue du drame de *Sacountalâ*.

¹² Voyez plus haut la note 6.

Vasoudéva eut quatorze épouses: Rohinî de la famille de Pourou, l'illustre Madirâ, Vêsâkhî, Bhadrâ, Sounâmnî, Sahadévâ, Sântidévâ, Srîdévâ, Dévarakchitâ, Vricadévî, Oupadévî, Dévakî, Soutanou et Badavâ: ces deux dernières étaient esclaves.

Rohinî était, comme nous l'avons dit, de la famille de Pourou, et fille de Bâhlîca¹; c'était la première épouse de Vasoudéva et la plus chérie. Elle eut dix enfants: Râma son aîné, Sârana, Satha, Dourdama, Damana, Soubhra, Pindâraca, Sousînara, la belle Tchitrâ et Coumârî. O fils de Courou, Tchitrâ porta plus tard le nom de Soubhadrà.

De Vasoudéva et de Dévakî on vit naître le glorieux Crichna, surnommé Sôri (ou petit-ils de Soûra). Râma eut de Révatî un fils chéri, nommé Nisatha.

Soubhadrà, unie à Ardjoura, surnommé Rathîpârtha, mit au jour Abhimanyou.

(D'Acroûra et de la fille du roi de Câsi, naquit Satyakétou².)

Sept des nobles épouses de Vasoudéva³ eurent des enfants qui comptèrent parmi les héros: c'est ainsi que Sântidévâ fut mère de Bhodja et de Vidjaya; Sounâmnî, de Vricadéva et de Gada; et Vricadévî, d'Agâvaha⁴.

Une fille du roi de Trigartta⁵ épousa Sisirâyana, et donna le jour à un fils nommé Gârgya, qui, outré d'une parole injurieuse qu'on lui avait adressée⁶, obtint, au bout de douze années de pénitence, qu'il serait le père d'un héros pareil au dieu Scanda et rival de Crichna lui-même. Gârgya choisit pour femme une jeune bergère. Or, cette bergère était une Apsarâ qui avait pris ce déguisement: par la volonté du dieu qui porte pour arme le trident⁷, elle conçut de Gârgya un fils qui se nomma Câlayavana, et qui devint un roi très-puissant. Des chevaux qui avaient la tête et la moitié du corps d'un taureau, le traînaient dans les combats. Il avait été élevé dans le gynécée d'un prince Yavana qui n'avait point d'enfants: de là son nom de Câla-yavana⁸

. Quand il eut succédé au roi (son père adoptif), il rassembla les Kchatriyas. Le divin Nârada avertit les Vrichnis et les Andhacas des préparatifs qu'on faisait pour les subjuguier par la force des armes. En effet, Câlayavana marcha contre Mathourâ et envoya un héraut à ses ennemis. Ceux-ci, se présentant devant le sage Crichna, délibérèrent ensemble sur les craintes que leur inspirait l'Yavana. Trouvant qu'ils n'étaient pas en état de lui résister, et cédant à la terreur que leur inspirait l'oracle de Siva, ils résolurent de se retirer et d'abandonner la belle ville de Mathourâ, pour aller se fixer à Dwâravatî, dans le pays de Cousasthalî⁹.

L'homme instruit qui, purifiant son corps et domptant tous ses sens, dans les jours de fête¹⁰, fait la lecture de cette naissance de Crichna, sera libre de toute dette et jouira d'une fortune prospère.

1 Je trouve ce mot écrit Bâhlica ou Bâhlîca

2 Râma, fils de Rohinî, est le même que Balarâma, ou Baladéva

3 Ce passage n'est pas ici à sa place. Il semblerait devoir appartenir à la lecture précédente.

4 Ce passage me présente le verbe तन् dans le sens actif et neutre. C'est un fait dont je ne parlerai plus.

5 Le Trigartta est placé au nord-ouest de l'Inde. M. Wilson pense que ce peut être le pays appelé aussi Djâlandhara, qui formait une partie du Lahore, ou bien le Bâhlîca, qui était le pays de Balkh.

6 Les compagnons de Crichna lui avaient reproché en terme déshonnêtes son défaut de postérité. Nous verrons dans la suite cette histoire traitée avec plus de détail.

7 Telle est l'arme ordinaire du dieu Siva, surnommé pour cette raison Trisoûlin.

8 Mot composé de *Cala*, qui est le dieu du temps ou de la mort, et d'*Yavana*, nom général donné par les Indiens aux peuples de l'Occident.

9 C'est le pays de Cutch, au fond du golfe de Cambaye. Dwâravatî devait être dans une petite île de la partie septentrionale de la côte de Malabar.

10 J'ai traduit ainsi d'une manière générale le mot पर्वन् qui désigne certains jours du mois lunaire dans lesquels on fait des sacrifices.

TRENTE-SIXIÈME LECTURE. FAMILLE DE DJYÂMAGHA.

Vêsampâyana dit:

Crochtou eut encore un fils célèbre nommé Vridjinîvân. Celui-ci donna le jour à Swâhi, fameux par les offrandes¹ dont il honorait les dieux. Swâhi engendra Ousadgou², qui se fit remarquer par son éloquence et sa piété dans les sacrifices, lesquels sous son règne furent nombreux et solennels, et accompagnés des plus riches présents. Ousadgou désirait un fils qui lui fît honneur par ses hautes qualités; et le ciel lui donna Tchitraratha, illustre par ses exploits.

Tchitraratha fut le père d'un prince guerrier, pieux et libéral, de Sasavindou, qui obtint le rang élevé de Râdjarchi, et eut pour fils Prithousravas, dont la gloire s'étendit au loin. Les savants, instruits dans les Pourânas, célébrèrent le siècle de Prithousravas. Souyadjna lui dut la naissance: celui-ci donna le jour à Ouchan, uniquement occupé du soin des sacrifices; Ouchan à Sinéyou, terreur et fléau de ses ennemis; Sinéyou, à Maroutta le Râdjarchi; et Maroutta, à Cambalavarhicha qui fut son fils aîné.

Celui-ci, par sa piété et sa justice, acquit de grands mérites, dont la colère lui fit perdre le fruit. Il désira un fils, qui lui fut accordé: ce fils se nomma Sataprasoûti³, et fut père de Roukmacavatcha. Ce prince tua sur le champ de bataille, de ses flèches aiguës, cent ennemis couverts de leurs armures et armés de leurs arcs, et s'empara d'un riche butin. Il eut pour fils Parâdjit, sous les coups duquel succombèrent de nobles héros.

Parâdjit fut le père de cinq guerriers forts et invincibles, Roukméyou, Prithouroukma, Djyâmagma, Pâlita et Hari. Il donna en adoption ces deux derniers à deux princes du pays de Vidéha⁴. Roukméyou fut roi, et Prithouroukma lui prêta son secours. Ils chassèrent du royaume Djyâmagma, qui se retira dans un ermitage. Il vécut quelque temps paisible habitant de la forêt, et disciple des Brahmanes; ensuite, prenant son arc, déployant son drapeau, il monta sur son char de guerre, et se dirigea vers un autre pays. Il conquit, seul, sur les rives de la Narmadâ, la ville de Moûrticâvatî, et soumit à ses lois le mont Rikchavân qui forme une partie de la chaîne appelée Soukmatî⁵.

Djyâmagma avait pour épouse une femme forte et pieuse, nommée Sêvyâ. Il était privé d'enfants, et cependant ne songeait point à former d'autres noeuds. Dans un de ces combats dont il sortit vainqueur, il fit prisonnière une jeune fille, qu'il présenta avec quelque embarras à sa femme en lui disant: La jeune fille, en l'entendant, dit aussi: L'excellent roi Djyâmagma reprit la parole: Celle-ci se livra donc à une pénitence sévère, et enfin l'illustre Sêvyâ, humble et pieuse, obtint un fils qui se nomma Vidarbha. Ce prince épousa celle que le roi son père avait appelée sa belle-fille, et il la rendit mère de deux héros sages et habiles dans l'art des batailles, Cratha et Kêsica. (Vidarbha eut un troisième fils⁷, distingué surtout par sa justice, et nommé Lomapâda. De Lomapâda naquit Babhrou; de Babhrou, Ahlâdi; d'Ahlâdi, le sage et pieux Kêsica; de Kêsica, Tchédi, qui donna son nom aux princes Tchêdyas.)

¹ Littéralement *swâhâ*, qui était une exclamation employée au moment des sacrifices, quand on jetait l'offrande dans le feu. On en avait fait le nom d'une déesse, épouse du dieu Agni.

² Autrement Rousadgou.

³ Autrement appelé *Sataprasavan*.

⁴ Le Vidéha formait une partie de la province de Bahar, aujourd'hui le Tirhut. C'était la même contrée que celle de Mithilâ, au nord-ouest du Bengale. Dans cette contrée a régné le fameux Djanaca, qui a donné son nom à Djanacapoura, dont Buchanan retrouve les ruines dans Janickpour.

⁵ C'est une des sept chaînes de montagnes qui traversent l'Inde. Wilford (Rech. asiat. t. XIV) dit que le Rikcha est la partie orientale du Vindhya, s'étendant du golfe de Bengale à la source de la Narmadâ.

⁷ Ce passage, que je crois extrait du Bhâgavata-pourâna, ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

De Vidarbha naquit encore un fils appelé Bhîma⁸. Bhîma fut le père de Counti; Counti, de Dhrichta, prince superbe et terrible dans les combats; et Dhrichta, de trois héros distingués par leurs hautes vertus et nommés Âvanta, Dasârha et Vichahara. Dasârha donna le jour à Vyoman; Vyoman, à Djîmoûta; Djîmoûta, à Vrihati; Vrihati, à Bhîmaratha; Bhîmaratha, à Nararatha; Nararatha, à Dasaratha; Dasaratha, à Sacouni; Sacouni, à Carambha; Carambha, à Védarâta; Védarâta, à Dévakchatra; Dévakchatra, à l'illustre Madhou, prince d'une éloquence douce et facile, pareil aux dieux, orgueil de son père, et chef de la famille des Madhous. O fils de Courou, de ce roi et de Bhadravati⁹, princesse de la maison de Vidarbha, naquit le grand Pouroudwân¹⁰; celui-ci eut pour épouse Ekchwâki¹¹, et, ami de la vérité¹², il la rendit mère de Sâtwata, qui fut le chef de la race illustre et vertueuse des Satwas.

Celui qui apprend l'histoire de la famille du grand Djyâmagha, obtient un grand bonheur et de nombreux enfants.

TRENTE-SEPTIÈME LECTURE. HISTOIRE DE LA FAMILLE DE COUCOURA.

Vêsampâyana dit:

Côsalyâ donna au vertueux Sâtwata plusieurs fils: Bhadjin, le divin Bhadjamâna, le roi Dévâvridha, le puissant Andhaca, et Vrichni, orgueil de la maison d'Yadou. Ils formèrent quatre familles, sur lesquelles je vais te donner des détails.

Bhadjamâna eut deux femmes du nom de Srindjayâ, qui avaient le rang, l'une de première, l'autre de seconde épouse¹. Elles lui donnèrent plusieurs enfants: de la première naquirent Crimi, Cramana, Dhrichta, Soûra et Pourandjaya; et de la seconde, Ayoutâdjit, Sahasrâdjit, Satadjit et Dâsaca.

Le roi Dévâvridha fit des sacrifices et embrassa les rigueurs de la pénitence pour obtenir un fils doué de toutes les vertus. Plongé dans ses pensées pieuses, il faisait des libations de l'eau de la Parnâsâ². En le voyant occupé de cette oeuvre religieuse, la nymphe de la rivière conçut pour ce prince un tendre sentiment. Pensant au moyen de combler les voeux de Dévâvridha, elle se dit à elle-même: Elle dit, et en même temps elle apparut sous l'extérieur d'une vierge brillante de beauté. Elle fixa le choix du prince et devint reine. Noble et généreuse princesse, elle conçut et mit au monde, au bout de dix mois, un fils plein de force et de vertu, qui s'appela Babhrou, et qui fut l'honneur de sa race, comme le disent les hommes instruits dans les Pourânas; car en célébrant les qualités du grand Dévâvridha, ils s'écrient: Sous les coups de Babhrou, successeur de Dévâvridha, soixante

⁸ Il paraît que Bhîma est plutôt le petit-fils de Vidarbha et le fils de Cratha.

⁹ Le manuscrit de M. Tod appelle cette princesse *Indravati*.

¹⁰ Le manuscrit dévanâgari de Paris intercale entre Madhou et Pouroudwân un prince nommé *Maroughasa*.

¹¹ Le manuscrit de M. Tod l'appelle *Ikchwâki*.

¹² L'auteur donne la raison du nom que porta le fils de Madhou; car le mot *satwa* dont est formé *Sâtwata*, veut dire *vérité*, *vertu*. Ce passage est un peu obscur, et les manuscrits ne sont pas d'accord.

¹ Le texte porte les deux mots *वाह्यका* et *उपवाह्यका* que j'ai cru pouvoir rendre par l'idée qu'exprime ma traduction. Le verbe *वह्* a le même sens que le mot latin *ducere*; et de ce verbe on dérive *वधू*, qui veut dire *femme*, et *ऊढा*, qui signifie *épousée*. Je ne crois pas que ces deux mots se trouvent dans les lois de Manou.

² Wilford (Rech. asiat. t. XIV, p. 396) dit que Parnâsâ est un nom de la Tâmasâ, rivière qui se jette dans le Gange, au-dessus de la ville de Mirzapour.

et treize mille³ héros perdirent la vie. Ce fut un prince aimant la pompe des sacrifices, généreux, prudent, attaché à la science sacrée, ferme dans les combats, habile à conduire un char de guerre, glorieux et puissant parmi les descendants de Sâtwata. Sa postérité fut nombreuse, et composée des Bhodjas, surnommés Mârticâvatas. Andhaca épousa la fille de Câsya; il en eut quatre fils, Coucoura, Bhadjamâna, Sama et Cambalavarhicha.

Coucoura donna le jour à Dhricnou; Dhricnou, à Capotaroman; Capotaroman, à Têttiri; Têttiri, à Pounarvasou; et Pounarvasou, à Abhidjit. Abhidjit eut deux enfants très-fameux, Ahouca et Ahoukî.

C'est d'Ahouca que les poètes disent dans leurs vers: «Que ce grand prince marche le premier, pareil au soleil, accompagné d'un cortège d'officiers habillés de blanc, chargé d'un bouclier que recouvrent quatre-vingts cuirs d'animaux⁴. Pour marcher avant Bhodja⁵, il faudrait avoir plus d'enfants que lui, il faudrait être plus libéral, entouré de plus de cent mille combattants⁶, plus renommé par des oeuvres pieuses et la magnificence des sacrifices. Bhodja possède dans l'orient dix mille éléphants armés en guerre, ornés de drapeaux, formant des attelages superbes, dix mille chars retentissants comme le bruit du tonnerre, vingt et un mille cakchâs⁷ d'or et d'argent; il en possède autant dans le nord. Près de lui sont d'autres Bhodjas, qui protègent au loin la terre, et ornés de riches ceintures que garnissent de bruyantes clochettes.»

Les Andhacas donnèrent Ahoukî sa soeur aux Avantis.

Ahouca eut de Câsyâ deux fils, pareils à deux immortels: Dévaca et Ougraséna. De Dévaca naquirent quatre fils, semblables à des dieux: Dévavân, Oupadéva, Soudéva et Dévarakchita; et sept filles qu'il donna à Vasoudéva: Dévakî, Sântidévâ, Sridévâ⁸, Dévarakchitâ, Vricadévî, Oupadévî et Sounâmnî.

Ougraséna fut père de neuf enfants, dont Cansa était l'aîné. Les autres se nommaient Nyagrodha, Sounâman, Canca, Sancou, Sambhoûchana, Râchtrapâla, Soudhanou et le vénérable Anâdhrichti. Ils eurent cinq soeurs, Cansâ, Cansavatî, Soutanou, Râchtrapâlî et la belle Cancâ.

Ougraséna et ses enfants sont renommés comme descendants de Coucoura.

Celui qui garde en son esprit l'histoire de ces illustres Coucouras, obtient une nombreuse postérité.

³ Je crois n'avoir point ici commis d'erreur dans mon addition. En général la manière d'énoncer les nombres sanscrits est assez obscure; voici le vers tout entier: षष्टिश्च षट्च पुरुशाः सहस्राणि च सप्तच, mot à mot, *sexagintaque sexque heroes milliaque septemque*.

⁴ Ainsi dit le texte: अशीतिचर्मणायुक्तः. L'exagération poétique est ici bien forte, et cependant elle rappelle ce que les Grecs disaient aussi de leur Ajax, *dominus clypei septemplex*.

⁵ J'ai déjà fait remarquer que ce mot est ou un nom de famille, ou une expression générale qui remplace le mot *roi*.

⁶ J'ai pris sur moi de corriger ici mon texte, et de lire नासहस्रशतायुधः, au lieu de आयुषः, leçon que portent les deux manuscrits dévanâgaris. Le bengali donne आयुशः. Mon habile et savant maître, M. de Chézy, croyait que आयुषः pouvait bien être considéré comme un adjectif au nominatif singulier; mais comme sa mort, malheureusement trop prématurée pour la science, m'a empêché de lui soumettre de nouveau ce passage, j'ai mieux aimé hasarder ma correction. Les deux leçons peuvent jusqu'à un certain point être ramenées à une même idée, *centum millia habens telorum*, ou bien *vitaram (liominum)*.

⁷ La *cakchâ* est une mesure de poids dont se servent les joailliers. On la nomme aussi *goundjâ* et *rakticâ* (retti). Voy. ces mots dans le Dictionnaire de M. Wilson.

⁸ Le manuscrit bengali la nomme Sandévâ, et le manuscrit de M. Tod, Soudévâ

TRENTE-HUITIÈME LECTURE.
FAUSSE ACCUSATION PORTÉE CONTRE CRICHNA.

Vésampâyana dit:

Bhadjamâna eut pour fils Vidoûratha, fameux par ses chars de guerre. Vidoûratha fut le père de Soûra, connu aussi sous le nom de Râdjâdhidêva. Celui-ci donna le jour à des fils renommés surtout par leur vaillance, aux courageux Datta et Atidatta, et à leurs frères, Sonâswa, Swétavâhana, Samin, Dandasarman, Dattasatrou et Satroudjit. Il eut aussi deux filles, Sravanâ et Sravichthâ.

De Samin naquit Pratikchatra; de Pratikchatra, Swayambhodja; et de Swayambhodja, Hridica. Tous les enfants de celui-ci devinrent puissants et redoutables: l'aîné fut Critavarman, le second Satadhanwan; les autres, Dêvânta, Narânta, Bhichadj, Vêtarana, Soudânta, Abhidânta, Câmada et Câmadambhaca.

Devânta eut pour fils le sage Cambalavarhicha. Celui-ci fut le père de deux enfants, Asamôdjâs et Nâsamôdjâs. Asamôdjâs n'avait point d'enfants: son père lui fit adopter Soudechna, Soutchârrou et Crichna, tous trois Andhacas.

On comprend sous le nom d'Andhacas ceux que je viens de te citer, et beaucoup d'autres encore. Conserver le souvenir de l'histoire de toute cette race des Andhacas, c'est, n'en doute pas, s'assurer à soi-même l'avantage d'une nombreuse famille¹.

Nous avons vu que Crochtou avait eu deux épouses, Gândhârî et Mâdrî. Gândhârî avait enfanté le vaillant Anamitra; et Mâdrî, Youdhâdjita et Dêvamîdhoucha.

Anamitra fut un prince invincible et redoutable pour ses ennemis. Il eut pour fils Nighna. Celui-ci donna le jour à deux guerriers toujours vainqueurs, Praséna et Satrâdjît. Praséna, se trouvant à Dwâravatî, obtint de Soûrya² une pierre précieuse d'une qualité divine, et nommée Syamantaca. Satrâdjît était un ami intime de ce dieu. Un matin, au moment où la nuit se retirait, cet illustre prince, montant sur son char, se rendit sur les bords d'un lac pour y faire ses ablutions et rendre ses hommages au soleil. C'est alors que Vivaswân lui apparut: le dieu au disque brillant avait une forme que les sens ne pouvaient supporter. Le prince lui dit: Le dieu, en l'entendant, détacha de sa poitrine la pierre Syamantaca, et la jeta à terre: le roi le vit alors sous une forme supportable, et heureux de cette marque d'amitié, il prolongea avec lui l'entretien pendant une heure. Il finit par dire à Vivaswân: Le soleil consentit à lui donner la pierre Syamantaca: le prince l'attacha sur sa poitrine et revint à la ville; le peuple l'environnait en s'écriant: Toute la ville et le gynécée du prince étaient ravis d'admiration. Satrâdjît, par amitié pour son frère³, lui céda cette pierre divine. Elle faisait tomber une pluie d'or dans la maison de Vrichni et d'Andhaca: les nuages donnaient dans la saison leurs ondes bienfaisantes; la maladie n'inspirait aucune crainte⁴. La possession de ce trésor excita la jalousie contre Praséna. Govinda⁵ devint maître de cette pierre: mais, malgré sa puissance, il n'avait jamais eu la pensée de la prendre ou de la ravir. Un jour Praséna, partant pour la chasse, s'en était orné. Un lion⁶, errant dans la forêt, le tua pour la lui enlever. Le roi des ours (Rikcharâdja)⁷ rencontra ce lion qui fuyait: il lui

¹ Ce paragraphe n'est que sur le manuscrit dévanâgari de Paris

² *Soûrya*, et plus bas *Vivaswân*, sont des noms du soleil.

³ Ce frère est appelé ici Prasênâdjît au lieu de Praséna.

⁴ Qu'était-ce que cette pierre poétique du *Syamantaca*? On pourrait, d'après ce récit, supposer que c'était quelque mine de diamants, qui avait répandu la richesse et l'abondance dans les états du prince qui la possédait. On pourrait croire aussi que le *Syamantaca* était la même chose que cette pierre merveilleuse appelée par les Indiens *soûryacânta*, et que nous prenons quelquefois pour le cristal; ou bien un ornement royal, marque distinctive de l'autorité, que tous ces princes se disputaient.

⁵ *Govinda*, et plus bas *Mâdhava*, sont des surnoms de Crichna.

⁶ Le mot सिंह, *sinha*, qui veut dire *lion*, s'applique également à un prince guerrier.

⁷ *Rikcharâdja* peut aussi se traduire par *roi du Rikcha*; et en effet, nous verrons tout à l'heure Crichna parcourir cette montagne.

donna la mort, prit la pierre, et se retira dans sa caverne. Les Vrichnis et les Andhacas, apprenant la mort de Praséna, soupçonnèrent d'abord Crichna, qui autrefois avait paru désirer le Syamantaca. Crichna, constamment animé de l'amour du devoir, leur répondit qu'il n'était point l'auteur de cet accident, et qu'il retrouverait la pierre précieuse. Il se rendit dans la forêt, où Praséna avait dirigé sa chasse. Avec ses compagnons fidèles, il rechercha les traces de ce prince; il parcourut avec soin le mont Rikchavân⁸ et le mont Vindhya: enfin accablé de fatigue, le sage Crichna trouva le cadavre de Praséna et celui de son cheval; mais la pierre avait été enlevée. A quelque distance, il vit le lion tué par le roi des ours, et à la marque des pas il reconnut sous quel ennemi ce lion avait succombé. Mâdhava suivit les traces qu'il voyait sur la poussière, et arriva à la caverne de ce roi, nommé Djâmbavân. Il entendit alors dans l'intérieur la voix d'une femme, d'une nourrice, qui prenant l'enfant du prince, et le faisant jouer avec la pierre précieuse, lui disait:

En entendant ces mots, Crichna entra, sans rien dire, dans la caverne du roi des ours, faisant placer à la porte les Yâdavas, et son frère armé du soc guerrier⁹. Lui-même s'avança, son arc à la main, et aperçut Djâmbavân. Aussitôt dans la caverne même commença un combat entre ce prince et le fils de Vasoudéva; et serrés dans les bras l'un de l'autre, les deux rivaux luttèrent vingt et un jours. Ne voyant point sortir Crichna, Baladéva et les autres retournèrent à Dwâravatî, et y portèrent la nouvelle de sa mort.

Cependant le fils de Vasoudéva, vainqueur du robuste Djâmbavân, enleva sa fille, qui était la célèbre Djâmbavatî, et prit la pierre Syamantaca, dont il se para. Il sortit de la caverne, emmenant avec lui ce roi des ours, et revint à Dwâravatî, chargé des plus brillantes richesses. Pour se justifier complètement des soupçons qu'on avait conçus contre lui, ce noble héros donna au vertueux Satrâdjit la pierre qu'il avait reconquise. C'est ainsi que Crichna, vainqueur de ses ennemis et maître du Syamantaca, se vengea de ses accusateurs et confondit lui-même leur injustice.

Satrâdjit eut dix femmes et cent fils: parmi ces fils on en distingue trois, Bhangacâra l'aîné, le vaillant Vâtapati, et Oupasthâvân¹⁰. Il eut aussi trois filles, célèbres dans le monde: Satyabhâmâ, la première des femmes, la pieuse Vratinî, et Praswâpinî, qu'il donna pour épouses à Crichna.

Bhangacâra fut père de deux fils, Sabhâkcha et Narîya, doués des qualités les plus éminentes et célèbres par leurs vertus.

Du fils de Mâdrî, Youdhâdjita, naquit Vrichni¹¹. Vrichni eut deux fils, Swaphalca et Tchitraca. Swaphalca épousa la fille du roi de Câsi, nommée Gândinî, à qui son père, chaque jour, donnait une vache. Elle devint mère d'un prince vaillant et hospitalier, savant dans les écritures sacrées, rempli de hautes qualités, aimant à célébrer les sacrifices, et magnifique en présents. Il se nommait Acroûra: il eut pour frères Oupamadgou, Madgou, Mridoura, Arimédjaya, Arikchipa¹², Oupekcha¹³, Satrouhan¹⁴, Arimardana, Dharmabhrît¹⁵, Yatidharma¹⁶, Grighramodja, Andhaca¹⁷, Âvâha et Prativâha¹⁸. Il eut aussi

⁸ C'est la partie orientale des monts Vindhya, dont la partie méridionale est spécialement désignée par le nom de Vindhya.

⁹ Bâlarâma, Baladéva ou Balabhadra, frère de Crichna, porte dans les combats une arme en forme de soc qu'il lance au milieu des rangs de ses ennemis, tandis que Crichna porte quelquefois un *tchakra* ou disque dont le bord est aiguisé et tranchant.

¹⁰ Un manuscrit donne *Viyatsnâta*.

¹¹ Voyez la XXXIVe lecture, où se retrouve mot pour mot tout ce passage, sauf les variantes que je signale.

¹² Les manuscrits dévanâgaris portent *Girikchipa*.

¹³ Le manuscrit de M. Tod donne *Outkchépa*.

¹⁴ La lecture XXXIVe l'appelle *Satroughna*.

¹⁵ La même lecture porte *Dharmadhrik*.

¹⁶ Le manuscrit bengali de Pans écrit *Dharmin*, et celui de M. Tod, *Dharmâtma*.

¹⁷ Le manuscrit bengali le nomme *Antaca*.

une soeur, nommée Soundarî, qui épousa Aswa et lui donna une fille, appelée Vasoundharâ, brillante de jeunesse, de beauté et de vertu. Acroûra rendit Ougraséni¹⁹ mère de deux enfants, Soudéva²⁰ et Oupadéva, pareils aux immortels.

De Tchitraca naquirent Prithou, Viprithou, Aswagrîva, Aswabâhou²¹, Soupârswaca, Gavéchin, Arichtanémi, Aswa, Soudharman, Dharmabhrit²², Soubâhou, Vahoubâhou; et deux filles, Sravichthâ et Sravanâ.

Celui qui lit avec attention cette histoire de la fausse accusation portée contre Crichna, ne sera jamais exposé aux imprécations mal fondées que pourraient lancer les dieux.

TRENTE-NEUVIÈME LECTURE. CONCLUSION DE L'HISTOIRE DE LA PIERRE SYAMANTACA.

Vêsampâyana dit:

Crichna avait donc donné à Satrâdjit cette pierre Syamantaca. Acroûra, qu'on nomme aussi Babhrou¹, en devint possesseur par l'intermédiaire du Bhodja² Satadhanwan. Depuis longtemps il la désirait, et il avait, dans cette intention, demandé la main de la vertueuse Satyabhâmâ. Le vaillant Satadhanwan ayant tué Satrâdjit, prit cette pierre pendant la nuit, et en fit présent à Acroûra. En la recevant, celui-ci lui promit sa reconnaissance. tu es attaqué par Crichna, nous te secourrons. N'en doute pas, aujourd'hui Dwâravatî tout entière est à moi. La pieuse Satyabhâmâ, affligée de la mort de son père, monta sur son char, et se rendit à la ville appelée Vârana³. La malheureuse, les yeux baignés de larmes, révèle à son époux l'action du Bhodja Satadhanwan. Crichna, faisant ses ablutions à la suite d'un sacrifice de famille que les frères Pândavas venaient de célébrer, ordonne à Sâtyaki d'atteler son char, et le vainqueur de Madhou⁴ arrive promptement à Dwâravatî. Il dit à son frère aîné, au héros qui est armé du soc:

C'est alors qu'une guerre cruelle commença entre Crichna et Satadhanwan, qui attendait le secours d'Acroûra. Mais celui-ci, en voyant l'acharnement de ces deux ennemis, malgré son traité d'alliance, n'eut pas le coeur de se montrer. Le Bhodja, vaincu par la crainte, songea à la retraite, et fit cent yodjanas⁵ sur le même cheval avec lequel il avait combattu et qui s'appelait Hridaya. Trouvant alors un char, il quitta sa monture harassée de fatigue; et l'animal, d'épuisement et de regret, expira sur-le-champ.

111

18 Sur les manuscrits dévanâgaris on lit *Soubâhou* et *Pratibâhou*.

19 La lecture XXXIV porte *Ougrasenâ*.

20 Cette même lecture donne *Praséna*, au lieu de *Soudéva*.

21 Le manuscrit bengali appelle ces deux princes *Aswaséna* et *Agrabâhou*.

22 Le manuscrit de M. Tod porte *Dharmavit* ici comme à la XXXIVe lecture.

1 J'ai dû ajouter ces mots, parce qu'il me semble que dans tout le cours de cette lecture on confond Babhrou et Acroûra. J'en ai conclu que *Babhrou* était une épithète donnée au fils de Gândinî et de Swaphalca, et non pas le nom du personnage fils de Devavidha, dont il s'agit dans la XXXVIIe lecture.

2 *Bhodja* me paraît un nom général de famille: car Satadhanwan est un fils de Hridica. Voyez la lecture précédente.

3 Je ne connais pas cette ville: nous avons vu ailleurs qu'à quelque distance de Bénarès, il y avait un ruisseau nommé Varanâ. Était-ce une ville fondée sur ses bords, et par conséquent appelée Vârana? Voy. lect. CLXVI, note 1. Le mss. de M. Tod l'appelle Vârânâvata.

4 Mauvais génie tué par Vichnou, dont Crichna est un *avatare*.

5 L'*yodjana* est une mesure itinéraire que l'on évalue à 4 milles: d'autres calculs ne la portent qu'à 5 milles ou 4 milles et 1/2.

Crichna dit à Balarâma: Alors mettant pied à terre, le héros poursuivit Satadhanwan jusqu'auprès de Mithilâ⁶, où il le tua. Mais vainement il avait déployé sa force et son adresse; après avoir terrassé le Bhodja, il ne vit point le Syamantaca. A son retour, son frère lui dit: répondit Crichna. Le terrible Balarâma se retira à Mithilâ, dont le prince lui rendit tous les honneurs qu'il pouvait désirer.

Cependant le prudent Acroûra multipliait sans ménagement toutes les espèces de sacrifices. Ce glorieux et savant fils de Gândinî⁷, afin de pouvoir conserver le Syamantaca, fit composer une espèce de charme⁸ religieux, et pendant soixante ans, il ne cessa de présenter aux dieux des pierreries et mille autres offrandes magnifiques: ce sont là les sacrifices si fameux du grand Acroûra, dans lesquels était déployée la plus grande somptuosité en dons et en présents de tout genre.

Le prince Douryodhana vint à Mithilâ pendant le séjour qu'y fit Balarâma, et apprit de lui l'art difficile de manier la massue. A la fin, les Vrichnis et les Andhacas, avec le grand Crichna, parvinrent à apaiser le héros et à le faire revenir à Dwâravatî.

Acroûra s'était éloigné aussi avec les Andhacas, soupçonné d'avoir participé, avec son parent, à la mort de Satrâdjit. Crichna, à qui il inspirait quelque méfiance, le surveillait avec soin. Aussitôt après son départ, Indra cessa d'envoyer des pluies sur la terre, et la sécheresse dépeupla le pays. Alors les Coucouras et les Andhacas s'entremirent pour le ramener: il rentra dans Dwâravatî; et à l'arrivée du prince magnifique qui employait si pieusement ses richesses, le roi du ciel, aux mille yeux, ouvrit le trésor des eaux, et envoya la pluie aux plantes de la terre. Pour sceller sa réconciliation avec Crichna, le prudent Acroûra lui donna en mariage sa soeur, qui était douée de toutes les vertus⁹.

Par la vision de l'yoga¹⁰, Crichna découvrit que le Syamantaca était en la possession d'Acroûra; il lui dit en pleine assemblée: «Prince digne de tout mon respect, je vous donne cette pierre précieuse qui est maintenant entre vos mains. J'ose attendre de votre part tous les égards que j'ai pour vous. Il y a soixante ans que ma colère éclata plus d'une fois avec trop de violence: le temps, qui détruit tout, a éteint cette inimitié.» Ainsi parla Crichna dans l'assemblée de tous les Sâtwatâs¹¹; alors le sage Acroûra lui remit de sa propre main le Syamantaca: le héros satisfait reçut cette pierre pour la lui rendre aussitôt; et le fils de Gândinî, après l'avoir prise des mains de Crichna, l'attacha sur sa poitrine et brilla de tout l'éclat du soleil.

L'homme qui, pur et recueilli, écoute cette histoire, obtiendra un jour le bonheur céleste. Sa gloire et sa renommée, ô prince, s'étendront jusqu'au monde de Brahmâ. N'en doute point, je ne te dis ici que la vérité¹².

⁶ C'était la capitale d'un royaume dans le nord-est du Bengale. Voy. lect. XXXV, note 4.

⁷ Ce vers offre un exemple des licences que se donne quelquefois le poète; les trois syllabes du mot *Gândinî* le gênaient, il a réduit ce mot à deux syllabes, *Gândî*. J'ai déjà rencontré plusieurs cas semblables que je n'ai point relevés: ainsi il dit *Djanmédjaya*, pour *Djanamédjaya*.

⁸ Ce charme, ce talisman porte le nom de कवच, *cavatcha*, qui signifie proprement *armure*. C'est ordinairement une prière écrite sur l'écorce de l'arbre qu'on appelle *bhoûrdja*.

⁹ Il y a ici quelque erreur, ou le poète s'est trompé dans la lecture précédente en donnant Soundari au prince Aswa. Il est vrai de dire que les manuscrits, pour cette lecture, n'étaient pas d'accord. Le bengali, avec une syllabe de trop dans le vers, faisait Soundarî épouse de Sâmba: c'est le même manuscrit qui lui donne Vesoundharâ pour fille.

¹⁰ Nous avons déjà vu que la dévotion procurait une espèce de seconde vue à celui qui se trouvait, par sa méditation profonde uni au grand Être: le mot *yoga* signifie *union*.

¹¹ Nom de famille, qui s'étend à toute la race des Yâdavâs. Voyez lect. XXXVI et XXXVII.

¹² Ce paragraphe ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

QUARANTIÈME LECTURE. DÉSIR DE CONNAÎTRE LA GRANDE MERVEILLE.

Djanamédjaya¹ dit:

Les Pourânas rapportent la manifestation du tout-puissant Vichnou sous la forme d'un sanglier²: elle y est racontée par les sages. C'est une histoire dont je ne connais point les détails. Quels furent les motifs et le but de l'apparition de cet être merveilleux? ses oeuvres et ses qualités? sa nature, sa forme, son essence divine, sa grandeur, sa vie enfin et ses actions? Un jour que les Brahmanes, rassemblés pour le sacrifice, se livraient à des disputes de rivalité, Crichna-Dwêpâyana³ leur raconta les aventures du grand sanglier, et leur dit comment Nârâyana, sous cette forme, éleva sur une de ses défenses la terre plongée dans les eaux de la mer. O saint Brahmane, je désire aussi connaître en détail toutes les oeuvres de Hari, revêtu de la forme du sage Crichna et terrassant tous ses ennemis. Reprenant, dès l'origine, l'histoire de ses actions, fais-moi connaître quelles furent ses diverses manifestations, quelle est sa nature, et comment le dieu Vichnou, maître des Souras et vainqueur de ses adversaires, jugea convenable de devenir le fils de Vasoudéva. Quittant le monde des Dévas, habité par les immortels et les âmes vertueuses, il descendit dans ce monde mortel. Comment celui qui est le maître des dieux et des hommes, qui est la majesté souveraine remplissant le ciel et la terre, a-t-il uni sa nature divine à la nature humaine? Celui qui, seul, fait tourner ce disque⁴, espoir et salut de la terre, comment est-il venu parmi les hommes manier le disque des combats? Celui qui est le pasteur universel du monde, ce divin Vichnou, comment est-il descendu sur la terre pour s'y faire pasteur? Celui qui, âme de tous les êtres, porte en son sein et enfante les éléments, comment est-il né au sein d'une femme mortelle?

C'est lui qui, cédant aux désirs des dieux, et devenu en trois pas maître des trois mondes⁵, établit les trois voies de l'univers, les trois qualités supérieures qui font l'essence de la nature⁶; lui qui, à la fin des âges, dévorant la terre sous la forme de l'eau, produit un monde qui n'est plus qu'une vaste mer où il circule par des routes visibles et invisibles; qui, anciennement, âme des temps antiques⁷, sous l'apparence d'un sanglier terrible pour ses ennemis, a soulevé la terre sur le bout d'une de ses défenses; qui, le premier parmi les Souras, n'a jadis vaincu les Asouras que pour donner aux dieux les trois mondes, source

¹ L'intervention de Djanamédjaya dans cette lecture est une faute de goût car il y parle comme un maître, et non plus comme un disciple qui a besoin de s'instruire. Au reste, son discours est formé de morceaux que l'on retrouvera en différents endroits des lectures subséquentes.

² Le mot sanscrit pourrait aussi se traduire par *cochon* ou *porcelet*. Sur les monuments égyptiens, le cochon joue un rôle particulier: à la suite des inondations, il aime à se plonger dans le limon; et il est devenu, par cette raison le symbole de la nature qui renaît la suite des pluies ou des déluges. Quoi de plus conforme aux idées des mythologues, que de choisir, pour relever la terre submergée, un animal accoutumé à se vautrer dans les eaux immondes et bourbeuses?

³ Même personnage que Vyâsa, fils de Parâsara et de Satyavatî C'est lui que l'on regarde comme l'auteur du Mahâbhârata; c'est aussi à lui que l'on attribue les Pourânas.

⁴ C'est le mot चक्र *tchakra*, qui signifie *roue* et *disque* et peut désigner ici le soleil, auquel on compare le disque de guerre qui est ordinairement l'arme de Crichna. Dans l'Oupnék'hat, t. II, pag. 97, il y a une comparaison détaillée du monde avec la roue d'un char.

⁵ Ce passage fait allusion à l'histoire de Bali, à qui Vichnou, sous la forme d'un Brahmane nain, vint demander qu'on lui donnât autant de terre qu'il en pouvait mesurer en trois pas. Bali le lui accorda, et le nain, grandissant tout à coup, remplit les trois mondes. Voilà pour quelle raison Vichnou fut surnommé *Trivicrama*.

⁶ Ce sont le *satwa*, le *radjas* et le *tamas*. Voy la XVIIe lect. du Bhagavad-gîtâ. Quant aux trois voies, voyez les lois de Manou, XIIe lect

⁷ On pourrait traduire aussi: dans les Pourânas, âme des Pourânas, पुराणे पुरनात्मा.

inépuisable de biens pour toutes les créatures; qui, devenu moitié homme et moitié lion⁸, a mis autrefois à mort le puissant Dêtya Hiranyacasipou; qui, placé dans le Pâtâla⁹, sous la forme d'un volcan nommé Ôrwa¹⁰, a desséché l'eau de la mer; lui, que d'âge en âge on a célébré comme un dieu à mille têtes, à mille yeux, à mille dents, à mille pieds; sur l'ombilic duquel naquit le lotus, demeure de Brahmâ, quand tous les êtres, animés et inanimés, étaient ensevelis sous les flots de la mer universelle.

C'est lui qui, dans le combat de Târacâ¹¹, terrassa les Dêtyas, en se présentant sous une forme qui renfermait tous les dieux et se servait de toutes les armes; qui, monté sur Garouda, terrassa le Dêtya Câlanémi, et vainquit Târaca, terrible et grand Asoura; qui, dans le nord, sur les flots de l'Océan de lait, de la mer d'ambrosie, dort au milieu des ténèbres profondes, plongé dans une pieuse méditation¹²; lui, dont Aditi, par la force de sa pénitence, obtint d'être mère¹³, heureuse d'enfanter celui qui est la source divine de tous les Souras; lui, qui délivra Sacra¹⁴, pressé par les Dêtyas, en brisant le sein qui le contenait¹⁵; qui créa, pour être les pieds du monde, les Dêtyas, habitants des eaux¹⁶, fit les Dévas pour être les habitants du ciel, et donna à ceux-ci un roi qui fut Indra. C'est lui qui inventa les vases sacrés¹⁷, les présents pieux¹⁸, les cérémonies¹⁹, la coupe pour boire le soma²⁰, le mortier²¹ pour nettoyer le riz, le feu domestique et perpétuel²², les rites funéraires²³, le feu sacré²⁴, l'emplacement destiné au culte²⁵, le gazon²⁶ et la cuiller du

8 C'est l'*avatare* appelé Nârasinha.

9 Le Pâtâla est l'enfer où habitent les Nâgas ou serpents.

10 Nous verrons plus tard l'histoire de cet Orwa, mais sans y retrouver un *avatare* de Vichnou.

11 Combat fameux entre les Dêtyas et les dieux, auquel le poète fait souvent allusion, et dont la description se trouvera plus loin.

12 Le terme qui exprime cette idée est *yoga*.

13 Aditi fut la mère des douze Âdityas, au nombre desquels on met Vichnou.

14 Nom du dieu Indra.

15 Je crois que l'on indique ici une légende qui se rapporte à celle qui est racontée à la fin de la IIIe lecture; quoiqu'elles diffèrent l'une de l'autre, je suppose que toutes les deux ont le même objet en vue: il faut y voir un conte allégorique sur l'origine de l'aire des vents.

16 La terre s'élève au-dessus de la mer, qu'habitent les grands serpents, lesquels servent de base et en quelque sorte de pieds à cette terre.

17 पात्राणि, *pâtrâni*. C'est le mot qui exprime en général les ustensiles nécessaires au sacrifice, comme plats, coupes, cuillers, etc.

18 Nous avons déjà vu que dans tous les sacrifices on faisait aux Brahmanes des présents, qu'on appelle दक्षणा, *dakchinâ*.

19 J'ai rendu ainsi le mot दीक्षा, *dîkschâ*, qui veut dire en général une cérémonie quelconque, et en particulier certains rites ou certaines prières qui précèdent le sacrifice.

20 Le *soma* est le jus de l'*asclépias*; cette coupe se nomme चमस, *tchamasa*.

21 उलूखल *ouloûkhala*, mortier de bois dans lequel on nettoie le riz. Parmi les pénitents de divers genres, il y en a qu'on nomme *dantoloûkhalicas*, et qui s'astreignent à manger leur riz sans le monder.

22 Ce feu domestique, appelé गार्हप य, *gârhapatya*, est transmis de père en fils aux chefs de maison, qui doivent l'entretenir à perpétuité.

23 Les cérémonies funèbres portent le nom général de *srâddha*: l'expression employée ici est अन्वाहार्य, *anwâhârya*. Cette cérémonie consiste en un repas célébré en l'honneur des mânes, le jour de la nouvelle lune.

24 Ce feu est nommé आहवनीय, *âhavanîya*. Il est pris au feu domestique perpétuel, et sert aux sacrifices.

sacrifice²⁷, la victime, le vase appelé dhrouvâ²⁸, et les offrandes supplémentaires²⁹; lui qui, par un triple effet de sa sagesse, nous a créés tous deux, nous Dwidjas, pour offrir le havya et le cavya³⁰, en même temps qu'il créait les Souras pour recevoir le havya, et les Pitris pour profiter du cavya; qui enfin, pour le bonheur des êtres, imagina, avec les prières, les poteaux et les anneaux³¹ où l'on attache les victimes, les matières qui servent à entretenir le feu, la cuiller sacrée, le soma, les ablutions, les objets des sacrifices, les sacrifices mêmes et les différents feux, les sacrificateurs, les assistants³², les offrandes et les cérémonies les plus efficaces. C'est lui qui, autrefois, remplissant les fonctions de créateur suprême en formant la révolution des mondes, divisa le temps en âges successifs, et distingua les Kchanas, les Lavas, les Câchthâs, les Calâs³³, les trois temps, les heures³⁴, les jours, les mois, les Pakchas³⁵, les années, les saisons³⁶ et les Yogas³⁷ chroniques, voulant que ces diverses mesures fussent multiples du nombre trois³⁸, fondant les ternaires du temps, de l'espace et de la matière³⁹, de l'attribut, de la forme et du sujet⁴⁰, établissant trois castes⁴¹, trois

115

25 Le mot sanscrit est वेदि, *vēdi*. C'est une place carrée, destinée au sacrifice

26 कुश, *cousa* (*poa cynosuroides*).

27 श्रुव, *srouva*. C'est une cuiller de bois, avec laquelle on verse dans le feu du sacrifice le beurre clarifié. On dit aussi सुव् et सुव.

28 La *dhrouvâ* est un vase qui a la forme de la feuille de figuier indien: il est fait du bois du *flacourtia sapida*. (Voyez Wilson.)

29 Nous avons déjà parlé plusieurs fois de ce sacrifice, qui se nomme अवभृ यम *avabhṛithya*.

30 Le *havya* et le *cavya* sont deux sacrifices, l'un en l'honneur des dieux, l'autre en l'honneur des mânes.

31 Ces poteaux se nomment यूप, *yoûpa*: ils sont faits ordinairement de bambous ou de bois de *tchadira*, *tchayar* (*mimosa catechu*). On attache, selon quelques auteurs, un anneau de bois à la partie supérieure, ou, suivant d'autres, un anneau de fer à la partie inférieure de ces poteaux, qui sont plantés avec certaines cérémonies, et consacrés par une libation de beurre. Le mot que j'ai rendu par anneaux est परिधि *paridhi*. M. Wilson dit que c'est la branche d'arbre à laquelle on attache la victime. La préposition परि m'a paru présenter l'idée de cercle, d'anneau: je vois là une espèce de hart fixée au poteau sacré.

32 Cette idée est exprimée par le mot सदस्य, *sadasya*, qui s'entend d'un prêtre chargé d'assister l'officiant, et de lui faire remarquer les fautes qu'il peut commettre dans le cours du sacrifice.

33 Un *kchana* est composé de trente *calâs* et forme 1 minute. Un *lava* est un soixantième de *nimécha* ou clin d'oeil; quelquefois c'est une division de temps plus grande renfermant trente-six *niméchas* ou deux *câchthâs*, autrement 1/2 seconde. Une *câchthâ* est un trentième de *calâ* ou dix-huit *niméchas*. Une *calâ* est trente *câchthâs* ou 8 secondes.

34 On compte trente heures ou *mouhourttas* par jour, de 48 minutes chacune.

35 Un *pakcha* est une moitié de mois lunaire: il y a le *pakcha noir* et le *pakcha blanc*, suivant les phases de la lune. Voyez lect. VIII.

36 Les Indiens comptent six saisons.

37 Ces yogas sont au nombre de vingt-sept. Un yoga est 1/27° des 360 degrés de l'écliptique, et sert à mesurer les longitudes du soleil et de la lune. C'est aussi une période astronomique.

38 Tels sont les mots du texte, प्रमाणं त्रिविधं त्रिषु.

39 Ainsi ai-je rendu le mot उपचय. J'ai vu ici la double idée d'accumulation et d'agrégation de molécules, ce qui me semble expliqué par le mot *matière*.

mondes, trois Vèdes, trois feux, trois temps, trois oeuvres, trois résultats de l'action⁴², trois qualités, créant enfin, dans son éternelle action, ces trois mondes éternels avec les êtres de toute espèce, et toutes les qualités qui les distinguent. C'est lui qui se joue dans les merveilles de l'organisation humaine, maître du passé et de l'avenir et souverain du monde, voie suprême des hommes vertueux, fermée aux pécheurs, principe des quatre castes, conservateur des quatre holocaustes⁴³, savant dans les quatre Vèdes, protecteur des quatre ordres de dévots, horizon⁴⁴, atmosphère, terre, eau, air et feu, splendeur du soleil et de la lune, précepteur des Yogins; lui, qui dissipe les ténèbres de la nuit, et que l'on célèbre comme étant la suprême lumière, la suprême pénitence, l'être supérieur qui ne voit rien au-dessus de lui, l'âme sublime et universelle, Nârâyana, plus grand que les Vèdes, les cérémonies du culte, les saints devoirs, la voie du salut, la vérité, la pénitence, la délivrance finale⁴⁵, enfin, plus grand que ce qui est vraiment grand. C'est lui qui est le divin Âditya et ses frères, et la mort pour les Dêtyas, la mort pour le monde à la fin de chaque âge, la mort pour celui même qui a tué le monde; lui, qui est le salut de ceux qui sont le salut du monde⁴⁶, l'offrande du sacrificateur, le docteur des hommes savants dans les Vèdes, le principe des principes actifs, Soma⁴⁷ pour tout ce qui est sous l'influence de la lune, le feu des objets brûlants, l'intelligence des êtres intelligents, la pénitence des pénitents, la modestie des gens modestes⁴⁸, la vigueur des hommes vigoureux, la force des forts, la voie de ceux qui suivent la voie suprême, le créateur des créations diverses, la cause première du monde. C'est lui enfin qui est l'auteur de l'éther, l'air qui est l'âme de

116

⁴⁰ Le texte porte लक्षणं नूपसौष्टवं. J'ai vu dans सौष्टवं formé de सुष्ठु et dérivé de सु et de स्था (*benè stare*), l'idée de la substance supportant la modification de la forme et de l'attribut qui la distingue particulièrement. *Roûpa* signifie aussi couleur.

⁴¹ L'auteur, par esprit de système, supprime la quatrième caste, dont les membres en effet ne portaient pas le nom de *dwidjas* ou régénérés. Tout à l'heure il la rétablira, quand il voudra parler de la division par quatre. Il en est de même des Vèdes, dont le quatrième, l'Atharva, passe pour plus moderne. Quant à ce que l'auteur entend par les trois temps, il nous semble que c'est le passé, le présent et l'avenir. Tel est au moins l'avis de M. Wilson, dans son Dictionnaire, au mot *Tricâladjna*. Voy. cependant dans l'Oupnék'hat, t. I, p. 61, t II, p. 167, et alibi, une autre explication moins naturelle.

⁴² Voyez lois de Manou, lect. XII, sl. 3 et suiv. Le mot आपाय *apâya* (*résultat de l'action*) est peut-être synonyme de गति, *gati*.

⁴³ Ces quatre holocaustes sont sans doute les quatre sacrifices que les lois de Manou, lect. II, sl. 86, désignent sous le nom de *pâncayadjnas*. Plus bas, les quatre ordres de dévots sont les quatre *âsramas*, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois,

⁴⁴ दिगन्तरः, *digantarâh*. C'est l'espace compris entre les divers points du ciel,

⁴⁵ मोक्ष, *mokcha*. Voyez XXXe lect. note 2.

⁴⁶ Le texte porte सेतुर्यो लोकसततुनाँ. Le mot *sétou* désigne ces chaussées qui séparent les champs, et qui servent, pendant les inondations, pour le passage des voyageurs. Je n'ai pas trouvé d'expression française qui rendît ce mot, dont l'interprétation devient facile si l'on suppose que les hommes sont jetés dans ce monde comme dans une mer, et que les bons, par leurs exemples comme par leurs mérites, sont des espèces de *sétous* ou chaussées, qui servent de communication entre la terre et le ciel. Cette pensée me paraît contenue dans le passage suivant de l'Oupnék'hat, t. I, p. 386: *Et ille âtma pons ad mokcham et liberationem (salutem) est.*

⁴⁷ Soma est la lune, qui exerce une grande influence sur l'organisation humaine, comme nous le verrons un peu plus loin.

⁴⁸ Voy. Bhagavad-gîtâ, lect. V, vers la fin.

l'air, le feu qui ⁴⁹ est l'âme du feu, les dieux qui sont le souffle de ce même feu, et le vainqueur de Madhou. Le sang vient du fluide élémentaire (rasa)⁵⁰, du sang vient la chair; de la chair, la matière séreuse; de la matière séreuse, les os; des os, la moelle; de la moelle, le sperme; du sperme, l'embryon; et cette suite de productions a pour fondement le rasa. La première influence est donc l'influence⁵¹ aqueuse, qu'on appelle lunaire (sômya): la seconde est celle du feu, qui chauffe l'embryon. Ainsi le sperme est animé par la lune (soma); le sang menstruel, par le feu: or, ce feu et cette lune sont également animés par le rasa, comme le sperme lui-même. Celui-ci se convertit en flegme, le sang devient bile: le siège du flegme est le coeur; celui de la bile est l'ombilic. Au milieu du corps est placé le coeur, qui est aussi le siège de l'âme; entre l'ombilic et l'estomac est établi le dieu du feu; l'âme est Pradjâpati, le flegme est Soma, la bile est Agni⁵²; et c'est ainsi que le monde est fondé sur l'union d'Agni et de Soma⁵³. Le foetus, une fois constitué, s'augmente comme le nuage: l'air s'y introduit et s'y confond avec le souffle suprême. Il forme, nourrit, agrandit les membres de ce corps où il est établi, et il poursuit ses accroissements, se divisant lui-même en cinq espèces d'air qu'on nomme prâna, apâna, samâna, oudâna et vyâna⁵⁴. Le souffle appelé prâna augmente et fortifie le siège principal où réside l'air; l'apâna, les organes inférieurs du corps; l'oudâna, les organes supérieurs; le vyâna, les parties intérieures où, avec le samâna, il exerce son action. Les cinq éléments, la terre, l'air, l'éther, l'eau et la lumière, s'unissent ensemble pour former les organes des sens, dont chacun s'accroît des molécules qui lui conviennent. De la terre vient le corps; de l'air, le souffle vital; de l'éther, les parties creuses⁵⁵; de l'eau, les humeurs; de la lumière, la vivacité perçante de la vue. Enfin arrive l'intelligence, qui dirige les sens, comme le cocher guide ses chevaux, et qui établit la communication entre eux et les objets extérieurs⁵⁶. C'est Vichnou, principe fécondant (pouroucha), qui a créé tous ces mondes éternels: comment donc est-il venu, dans ce monde périssable, se revêtir de l'humanité? Saint Brahmane, voilà ce qui m'embarrasse et m'étonne. Comment celui qui est la voie suprême a-t-il pris une forme mortelle? Tu m'as appris la généalogie de ma propre famille: je désire connaître aussi l'histoire de Vichnou et la suite de celle des Vrichnis. Vichnou est pour les Dévas et les Dêtyas la grande merveille. Raconte-moi, ô savant Mouni, le miracle de ses naissances: récit étonnant, source d'une grande félicité, monument de gloire pour le tout-puissant Vichnou, célèbre par sa force et son courage, admirable par ses oeuvres immortelles.

⁴⁹ Je crois que par ces dieux on entend les sept flammes ou langues (*septem apices*) que l'on donne au feu et que l'on a divinisées.

⁵⁰ Le rasa est la qualité particulière à l'eau formée de la lumière. Voyez lois de Manou, lect. I, sl. 78. Voyez aussi le Dictionnaire de M. Wilson, pour ce mot qu'il croit signifier le *chyle*. J'ai traduit ce passage aussi exactement qu'il m'a été possible. Il est curieux de voir comment les Indiens entendaient la physiologie. Je ne défends pas leurs idées, et je ne veux pas non plus les déguiser. Voyez dans l'Oupnék'hat, t. II, p. 235, des détails sur la formation successive du foetus...

⁵¹ Je rends राशि, *râsi* par influence.

⁵² Agni est le nom du dieu du feu, *ignis*.

⁵³ Le mot qui rend cette idée est अग्निषोम, *agnichoma*. Voyez la Grammaire de Wilkins, no 1095.

⁵⁴ Voyez à ce sujet l'Oupnék'hat, t. I, p. 19 et 302. Le *prâna* est la respiration, le souffle qui sort des poumons. L'*apâna* a son siège dans les intestins; le *samâna*, dans l'estomac; l'*oudâna*, dans la tête; et le *vyâna* dans toutes les veines du corps.

⁵⁵ J'ai traduit littéralement le mot छिद्र.

⁵⁶ Dans ce passage on rencontre le mot ग्राम, *grâma*, avec le sens de *collection*, *réunion*, *assemblage*, quoique M. Wilson semble exiger que pour avoir ce sens il soit en composition avec un autre mot. La XLVe lecture le reproduit, mais en composition, dans इन्द्रियग्राम *indriyagrâma* et भूतग्राम *bhoûtagrâma*.

**QUARANTE ET UNIÈME LECTURE.
COURTE EXPOSITION DES AVATARES¹ DE VICHNOU.**

Vésampâyana répondit:

La demande que tu me fais est importante: tu veux connaître les actions du dieu qui porte l'arc Sârnga². Je me conformerai à ton désir, ô prince, autant qu'il me sera possible, et je vais t'entretenir de la gloire de Vichnou. Tu éprouves le désir de connaître les effets merveilleux de sa puissance. Écoute, je te dirai et sa nature et ses oeuvres divines: dieu infini, il a mille yeux, mille bouches, mille pieds, mille bras, mille mains, mille langues; seigneur généreux et resplendissant, ses mille têtes sont ornées de mille diadèmes: il possède toutes les perfections qui le rendent le premier des êtres. Il est l'ablution, l'offrande, l'holocauste et le sacrificateur, les vases consacrés, les purifications, l'autel³, les rites préparatoires⁴, l'oblation⁵, la cuiller, le soma, la corbeille, le pilon⁶, la victime, la promenade autour du foyer sacré⁷, le prêtre instruit dans l'Yadjour⁸, le lecteur du Sâma, le Brahmane⁹, l'acolyte¹⁰, le temple¹¹, l'assemblée¹², le poteau, l'aliment du feu, le cousa, la louche¹³, la coupe, le mortier, la chambre de famille¹⁴, l'emplacement pour la cérémonie, l'officiant et l'auditoire¹⁵, tout objet enfin, petit ou grand, animé ou inanimé, les pénitences¹⁶, l'arghya¹⁷, le terrain préparé pour le culte¹⁸, le gazon, la prière¹⁹, le feu qui

¹ Ce mot, qui signifie *descente*, indique l'apparition d'une divinité sous une forme mortelle. Il s'agit spécialement ici des incarnations de Visnou, dont les principales sont au nombre de dix. Mais il paraît que les auteurs ne s'accordent pas sur la nature de ces avatares. Le poète, dans cette lecture, ne fait aucune mention du Poisson et de la Tortue, regardés par quelques écrivains comme les deux premiers avatares; mais il en cite d'autres, sur lesquels il donnera plus tard d'assez longs développements.

² Sârnga est en général un arc de corne; et en particulier celui du dieu Vichnou

³ C'est le mot वेदि, *védi*, que j'ai rendu ici par *autel*.

⁴ दीक्षा, *dikchâ*.

⁵ चरु, *tcharou*.

⁶ Le pilon sert émonder le riz dans le mortier.

⁷ दक्षिणायणां, *dakchinâyanam*. Nous avons déjà vu que dans les sacrifices, il y avait une cérémonie qui consistait à tourner autour du feu sacré, en laissant toujours ce feu à sa droite.

⁸ अध्वर्यु, *adhvaryou*.

⁹ विप्र, *vipra*.

¹⁰ सदस्य, *sadasya*.

¹¹ सदन, *sadana*.

¹² सदस्, *sadas*.

¹³ C'est la traduction du mot दर्वि, *darwi*, qui désigne une espèce de cuiller.

¹⁴ प्राग्वंश, *prâgvansa*.

¹⁵ Ce mot est la traduction de चयन, *tchayana*, qui m'a fort embarrassé, parce que *caśya*, *tchaya*, entre autres significations, voulait dire *assemblage*, *multitude*, *collection*. J'ai pensé que चयन, pourrait bien se prêter au sens de rassemblement.

¹⁶ प्रायश्चित्त, *prâyastchitta*.

¹⁷ L'arghya est la même chose que l'argha. Voyez lect. XIV, note 21.

dévore le sacrifice, la portion réservée aux assistants, et les dévots qui la mangent. Voilà le portrait que donnent de Vichnou les Brahmanes savants dans les Vèdes; ils disent que le feu et le soma forment ses deux bras, que le beurre du sacrifice compose ses rayons, et que c'est un souverain éternel à l'arme toujours haute et menaçante. Il est le roi des Souras; sur sa poitrine est gravé le Srîvatsa²⁰. Dans sa suprême sagesse, il s'est déjà mille fois manifesté, et sans doute il daignera encore se manifester au monde: c'est ce que nous a révélé le saint patriarche²¹.

O grand roi, tu m'as demandé le récit d'une histoire mémorable et divine: tu as désiré savoir pour quelle raison le grand Vichnou, le maître des Dévas, le vainqueur de si puissants ennemis, quittant le séjour des dieux, est né dans la famille de Vasoudéva. Je vais donc te raconter en détail les hauts faits de l'illustre Crichna.

Pour l'avantage des dieux et des mortels et le bien des mondes, celui qui est l'âme de tous les êtres a plusieurs fois revêtu une forme extérieure. Je te dirai quelles furent ces saintes apparitions, et leurs caractères divins, ainsi que les célèbrent les poétiques récits de nos saints livres. D'un coeur pur, d'une âme recueillie, écoute, ô Djanamédjaya, ces histoires antiques et révérees, dont les Vèdes aussi font mention. Voici ce que l'on raconte de Vichnou.

Fils de Bharata, quand l'amour pour les saints devoirs commence à s'affaiblir, pour rallumer le zèle qui s'éteint, le maître du monde naît sur la terre. Sa forme divine, et qui reste toujours dans le ciel, se livre à de rigoureuses austérités. Son autre forme, étendue sur sa couche, tombe dans le sommeil. L'âme supérieure (Adhyâtma) s'occupe en elle-même de la destruction et de la reproduction des créatures. Au bout d'un sommeil de mille ans, apparaît, pour accomplir son oeuvre, le dieu des dieux, le père du monde. L'aïeul de la création²², Brahmâ, Capila²³, le souverain dieu²⁴, les gardiens de la terre²⁵, le soleil, la lune, le feu, les Dévas, les Saptarchis, le glorieux Tryambaca²⁶, l'air, les mers et les montagnes, sont tous renfermés dans son corps, avec le puissant Sanatcoumâra et le grand Manou, divins fondateurs de la race humaine. L'ancien des dieux travaillait ainsi à la reproduction des mondes²⁷, et brillait comme le feu le plus éclatant. Toute la nature,

119

18 स्थण्डिल *sthandila*, terrain uni et carré préparé pour le sacrifice. Nous avons vu ailleurs que cette idée était exprimée par le mot *védi*; et quelques lignes plus haut, यज्ञभूमि, *yadjabhoûmi* (champ du sacrifice) rappelle la même circonstance. Je ne saurais dire s'il existe quelque différence entre ces mots: ce passage d'ailleurs me semble contenir quelques autres répétitions.

19 मन्त्र, *mantra*.

20 Le Srîvatsa est un signe particulier en forme de rosace que forment les poils bouclés sur la poitrine de Vichnou.

21 Le texte emploie d'une manière vague le mot *pradjâpati*, sans désigner quel est le personnage dont il est ici question.

22 पितामह, *Pitâmaha*. C'est ordinairement un nom que l'on donne à Brahmâ, ainsi que le mot *Paramechthin*, qui vient un peu plus loin.

23 Capila n'est pas ici le nom du philosophe, fondateur du système sânkhya. C'est un avatare de Siva ou de Vichnou, par lequel on désigne un des principes actifs du monde.

24 परमेष्ठिन्, *Paramechthin* (*in primo stans*).

25 Le nom sanscrit est *locapâla*: on entend par ce mot les dieux ou génies chargés spécialement de garder les différents points du ciel et les diverses parties de la création.

26 Nom du dieu Siva, que nous avons déjà vu.

27 Ce passage, qui m'a paru interpolé, renferme un mot qu'il m'a été impossible de rendre littéralement: c'est le mot पुराणि, *pourâni*, qui signifie *ville*. Je ne conçois pas que Vichnou, dans la position où le place le poète, puisse fonder des villes. J'avais essayé de faire rapporter cette idée à

animée et inanimée, avait péri; les dieux, les Asouras, les hommes, les serpents, les Râkchasas n'existaient plus. S'élevant du milieu de la mer, deux Dânavas, Madhou et Kêtabha, fiers de leur force et de leur courage, demandaient le combat. Ils succombèrent sous les coups de ce dieu puissant, qui daigna les consoler en leur accordant la faveur de revivre un jour. Celui sur l'ombilic duquel s'éleva un lotus²⁸, dormait au milieu des flots de la mer. De ce lotus naquirent les dieux, et les divers ordres de Richis. Dans le Pourâna qui célèbre la gloire de ce dieu, cette manifestation porte le nom de Pôchcara²⁹.

Vient ensuite l'apparition de Vichnou, le premier des Souras, sous la forme d'un sanglier, être mystique qui a pour face l'écriture sainte, pour pieds les Vèdes, pour défenses les poteaux du sacrifice, pour bras les sacrifices mêmes, pour bouche le bûcher sacré, pour langue le feu, pour soies le darbha³⁰, pour tête la science divine; il est habile dans les exercices de la pénitence; le jour et la nuit sont ses deux yeux; les Védângas sont sa parure, le beurre est son nez, la cuiller son boudoir, les airs du Sâma son grognement: grand, terrible, vénérable, il est la loi et la vérité même; les saintes pratiques³¹ sont sa démarche et son pas; les oeuvres de pénitence ses ongles, les victimes³² ses genoux, l'holocauste son pénis; les plantes employées dans les sacrifices sont les autres organes de la génération; le souffle des instruments est son âme, les prières sont ses reins, le soma son sang, le vèdi³³ ses épaules: il a pour odeur celle du beurre clarifié; sa force est celle du havya et du cavya³⁴; le prâgvansa³⁵ est son corps, lumineux et orné de mille cérémonies; les donations pieuses forment son coeur; occupé des exercices de l'yoga, il est le grand sacrifice personnifié: la lecture des Vèdes est l'opiat qui embellit ses lèvres³⁶; les tourbillons du feu

120

Manou: mais la difficulté était toujours la même. J'avais pensé ensuite que ce mot signifiait *collection*, *classe d'êtres*. J'ai mieux aimé le regarder, dans ce passage, comme synonyme de *loca* (*monde*), c'est-à-dire, *réceptacle*, *habitation des diverses créatures*. C'est dans ce sens que, par métaphore, *poura* signifie *calice* d'une fleur, et *corps*. Le Bhagavad-gîtâ appelle le corps humain *la ville aux neuf portes*.

²⁸ Il s'agit ici de Vichnou, sur l'ombilic duquel s'éleva le lotus mystique d'où sortit Brahmâ; fiction qui a donné lieu à plusieurs épithètes par lesquelles ces deux divinités sont désignées.

²⁹ Un des noms du lotus (*nymphaea nelumbo*), est *pouchcara*. Voyez le tome VIII des Recherches asiatiques; Wilford y donna une carte indienne qui représente la terre sous la forme d'une fleur de lotus.

³⁰ Le mot *darbha* est synonyme de *cousa*, le gazon sacré.

³¹ Ce passage m'a embarrassé; il contient cet hémistiche क्रमविक्रमसत्क्रियः, *cramavikramasantkriyah*. Je trouve dans Wilson que *crama* est un précepte divin, ou une pratique prescrite par les Vèdes. M. Colebrooke nous avertit que *crama* est une des petites divisions des Vèdes. Mais cette expression signifie aussi *force*, *pouvoir*, ainsi que *vicrama*. Il m'a semblé que ces deux mots devaient avoir entre eux un rapport et non une opposition de signification; que par conséquent je ne pouvais pas traduire le pouvoir des *cramas*; que je devais aussi rejeter un sens éloigné, tel que *force* et *pouvoir*, et prendre le sens propre qui indique *marche* et *mouvement*.

³² C'est le mot पशु, *pasou* (*pecus*) que j'ai rendu par *victime*. Il désigne en général un être vivant, et en particulier une chèvre. Ce mot signifie aussi *sacrifice*, *offrande*.

³³ Le *vèdi*, comme nous l'avons déjà dit, est le terrain sur lequel on sacrifie. Voyez note 18, et lect. XXXIII note 5.

³⁴ Nous avons déjà dit que le *havya* est le sacrifice en l'honneur des dieux, et le *cavya* le sacrifice en l'honneur des mânes.

³⁵ Le *prâgvansa* (voyez note 14) est une pièce située vis-à-vis de la salle qui contient les ustensiles du sacrifice; c'est là que s'assemblent la famille et les amis de la personne par qui le sacrifice est offert.

³⁶ Cet opiat porte le nom de *routchaca*, et plus communément de *rotchanâ* ou *gorochanâ*. C'est une substance jaune et brillante, préparée avec l'urine de la vache ou avec des matières que cet animal

l'entourent comme un vêtement; les vers des livres sacrés³⁷ sont une jonchée que foulent ses pas, et les mystérieux Oupanichats³⁸ forment ses aliments ordinaires. Il s'élançait avec la majesté du dieu qui occupe le sommet du Mérout et qui s'avance accompagné de son épouse Tchhâya³⁹. La terre, entourée de mers, avec ses montagnes et ses forêts, ne présentait plus que l'apparence d'un immense Océan, et elle était plongée dans les vastes flots. Le dieu qui a mille têtes, le maître de la nature, pour le bien des mondes, prit cette forme de sanglier du sacrifice, forme puissante et miraculeuse: sur une de ses défenses, il souleva la terre submergée sous l'eau de la mer. Telle est l'apparition que l'on appelle l'apparition du sanglier (Vârâha).

Voici maintenant celle où il se montra sous la forme d'un homme-lion, et donna la mort à Hiranyacasipou. Ce fut dans l'âge appelé Crita: cet ennemi des dieux, ce héros Dêtya, fier de sa force, se livra à une rigoureuse pénitence pendant onze mille cinq cents ans⁴⁰, s'abstenant de boire de l'eau, restant avec constance silencieux et immobile dans la même place. Par sa mortification, son abstinence et son application aux saintes études, par sa pénitence et ses austérités, il gagna la faveur du divin Swayambhou, du grand Brahmâ, qui lui apparut sur un char aussi brillant que le soleil et traîné par des cygnes⁴¹, entouré des Âdityas, des Vasous, des Sâdhyas, des vents et des autres dieux, des Roudras, des Viswas, des Yakchas, des Râkchasas, des Kinnaras⁴², des points principaux de l'horizon et des points intermédiaires⁴³, des fleuves, des mers, des constellations, des heures, des oiseaux, des poissons, des Dévarchis, riches de leur pénitence, des Siddhas, des Saptarchis, des saints Râdjarchis, des Gandharvas et des Apsarâs. Le maître des êtres animés et inanimés, le sage Brahmâ, environné de tous les Souras, dit au Dêtya:

«Je demande, répondit Hiranyacasipou, que les dieux, les Asouras, les Yakchas, les serpents, les Râkchasas, les hommes et les Pisâtchas ne puissent me donner la mort. O père du monde, je demande que les Richis puissants par leur pénitence, ne puissent dans leur colère me nuire par leurs imprécations. Tel est le don que je choisis. Qu'invulnérable à toute espèce d'arme, je ne puisse mourir ni par le coup d'une pierre ou d'un arbre, ni par l'effet du sec ou de l'humide, ni d'aucune autre manière; que je ne succombe que sous la puissance de celui qui de sa main seule me terrassera au milieu de mes serviteurs, de mes soldats et des animaux qui me servent de monture; que je sois aussi le soleil, la lune, l'air, le feu, l'eau, le firmament, les constellations, les dix points cardinaux, la colère, le désir, Varouna, les Vasous, Yama, le dieu dispensateur des richesses, roi des Yakchas et des Kimpourouchas⁴⁴.»

121

a vomies. Elle sert à marquer sur le front des dévots les signes de secte, appelés *tilacas*. On l'emploie aussi dans la peinture, la teinture et la médecine.

³⁷ छन्दस्, *tchhandas*.

³⁸ Ce sont des traités sur la théologie des Vèdes; quelques-uns de ces traités, traduits en persan, ont été reproduits en latin par Anquetil Duperron, et forment l'ouvrage connu sous le nom d'Oupnék'hat.

³⁹ Voyez la lecture IX.

⁴⁰ Comme j'ai averti que la méthode indienne pour compter les années m'e paraissait incertaine, je donne ici le vers qui contient le nombre que j'ai adopté: दशवर्षसहस्राणि शताणि दश पञ्च च.

10,000 + 100x10 +-100x5= 11,500.

⁴¹ L'oiseau consacré à Brahmâ est appelé en sanscrit *hansa* (*anser*).

⁴² Les Kinnaras étaient des demi-dieux, que l'on représentait avec une tête de cheval. Ils étaient attachés au service de Couvera comme musiciens.

⁴³ Outre les dix points cardinaux reconnus chez les Indiens et dont on faisait des divinités, sous le nom de *Disas*, il y avait encore des points intermédiaires appelés *vidisas*, et d'autres nommés *pradisas* et *apadisas*.

⁴⁴ Ce mot est synonyme de Kinnara. Voyez la note 42.

Ainsi parla le Dêtya au divin Swayambhou, qui lui répondit en riant: Il dit, et disparut dans les airs pour retourner dans sa brillante demeure qu'habite la troupe des Brahmarchis. En apprenant quel privilège venait d'être accordé à Hiranyacasipou par le dieu qui est sorti du sein de l'onde⁴⁵, les dieux avec Indra à leur tête, et les serpents, les Gandharvas et les Mounis, vinrent remonter à Brahmâ le danger d'une pareille concession. Le divin Swayambhou, père et souverain de tous les êtres, fondateur des havyas et des cavyas⁴⁶, esprit invisible et matière organisée, maître éternel, en entendant ce discours des dieux, prononcé dans l'intérêt du monde, leur répondit: A ces mots du dieu né du sein d'un lotus, tous les Souras retournèrent avec joie dans leurs demeures.

Cependant le Dêtya Hiranyacasipou, orgueilleux du privilège qu'il avait obtenu, tyrannisait tous les êtres. Il allait, jusque dans leurs ermitages, tourmenter les saints Mounis, occupés d'oeuvres pieuses et de mortifications, et ne connaissant d'autre plaisir que celui que donnent le devoir et la vérité. Vainqueur des Dévas habitants des trois mondes, et souverain de ce triple empire, le puissant Asoura avait établi son séjour dans le ciel. Sa grandeur l'avait comme enivré: il n'admettait plus aux sacrifices que les Dêtyas, et en avait exclu tous les dieux. C'est alors que les Âdityas, les Roudras, les Viswas, les Vasous, demandèrent la protection du dieu des dieux, puissant et sauveur, de Vichnou, maître des sacrifices, seigneur adoré par le monde, de Nârâyana qui est le passé, le présent et l'avenir.

«Maître des dieux, lui dirent-ils, secourez-nous aujourd'hui contre Hiranyacasipou. Vous êtes notre dieu, notre protecteur, notre conseil; vous êtes pour nous bien au-dessus de Brahmâ et de tous les Souras. O vous, dont l'oeil ressemble à la feuille du lotus, vous qui pouvez détruire les armées de vos ennemis, sauvez-nous aujourd'hui des fureurs de la race de Diti.» Vichnou leur répondit:

Ainsi parle le grand Hari, et il quitte les dieux pour se rendre au conseil d'Hiranyacasipou. Il prend cette forme que l'on appelle Nârasinha; la moitié de son corps est d'un homme, l'autre moitié d'un lion. Il est brillant, fort, retentissant et rapide comme le nuage orageux. Il frappe ses deux mains l'une contre l'autre, et d'une seule il va saisir et tuer le Dêtya vigoureux et superbe, comparable au tigre pour la force, et protégé par la foule de ses orgueilleux compagnons. Tel fut l'homme-lion: Vichnou apparut aussi sous la forme d'un nain pour le malheur des Dêtyas.

Le puissant Bali faisait un sacrifice: le puissant Vichnou, en trois pas, renversa ces grands Asouras, qu'il semblait que rien ne pouvait renverser. Là se trouvaient assemblés Viprachitti, Sivi, Sancou, Ayassancou, Ayassiras, Aswasiras⁴⁷, le courageux Hayagrîva, le rapide Kétoumân⁴⁸, Ougra, le grand Ougravyagra, Pouchcara, Pouchcala, Aswa⁴⁹, Aswapati, Pahrâda, Coumbha, Samhrâda, Gaganapriya, Anouhrâda, Hari, Hara, Varâha, Samhara, Ahara, Sarabha⁵⁰, Salabha, Coupatha, Copana, Cratha, Vrihatkîrtti, Mahâdjihwa, Sancoucarna, Mahâswana, Dîrghadjihwa, Arcanayana, Mridoutchâpa⁵¹, Mridoupriya, Vâyou, Djavichtha, Namoutchi, Sambara, le grand Vikchara, Tchandrahantri, Crodhahantri, Crodhavarddhana, Câlaca, Câlakéya, Vritra, Crodha, Virochana, Garichtha, Varichtha⁵², Pralamba, Naraca, Indratâpana, Vatâpin, Asiloman, Pouloman, Vâchcala, Pramada, Mada, Khasoûma, Câlavadana, Carâla, Côsica, Sara, Écâkcha,

45 Cette idée rappelle le moment de la création où Brahmâ, dans l'oeuf d'or, apparut sur la mer universelle.

46 Voyez la note 34.

47 Ce nom est répété deux fois dans cette liste.

48 Même observation.

49 Le manuscrit de M. Tod t'appelle *Sâkha*.

50 Le même manuscrit de M. Tod porte ici *Sarala*.

51 Le même manuscrit donne *Mridouvâkya*.

52 Ce manuscrit, au lieu de ce personnage, met *Tchacrahasta*.

Tchandrabâhou, Samhâra, et Bhidouraswana⁵³. Leurs mains sont armées des instruments qui tuent cent hommes⁵⁴, de disques, de massues, de machines qui lancent les pierres, de traits⁵⁵, de mortiers⁵⁶ garnis de dards, de haches, de noeuds coulants⁵⁷, de larges marteaux, de pilons, de quartiers de rocher et de tridents. L'extérieur de ces guerriers, terribles et impétueux, est aussi varié que leurs armes. A voir leurs têtes, on les prendrait pour des têtes de tortues, de coqs, de corbeaux, de hiboux, d'ânes, de chameaux, de porcs, de poissons, de chacals, de rats, de grenouilles, de loups, de chats, de lièvres, de crocodiles, de béliers, de vaches, de chèvres, de brebis, de buffles, d'alligators, de hérissons, de hérons, de sarabhas⁵⁸, de rhinocéros et de paons. Ils sont couverts de peaux d'éléphants ou d'antilopes noires, ou bien d'écorces d'arbres. Ces Asouras sont magnifiquement ornés de turbans, de diadèmes, de pendants d'oreille, d'aigrettes, de panaches, de colliers. Tel est le costume varié de ces Dêtyas, parés aussi de mille et mille guirlandes. Ils saisissent leurs armes qui semblent lancer des flammes. Ils environnent Hrichîkesa; mais celui-ci marche, et de ses pieds, de ses mains, il renverse les Dêtyas. Sa forme devient terrible, et du premier pas, il est maître de la terre: la lune et le soleil sont à la hauteur de sa poitrine. Du second pas il s'empare du ciel, et ces astres sont à son ombilic. Il va plus haut, et ils ne lui viennent plus qu'au genou. Tel est le récit des saints Brahmanes⁵⁹. Maître de la terre et vainqueur des Asouras, le tout-puissant Vichnou rendit le ciel à Indra. C'est ainsi que les sages, instruits dans les Vèdes, racontent à la gloire de Vichnou l'apparition du nain, qu'ils appellent Vâmana.

Ce dieu, âme de tous les êtres, se montra encore sous le nom de Dattâtréya⁶⁰, modèle de patience et de miséricorde. Les dieux n'existaient plus; les cérémonies et les sacrifices avaient cessé; les obligations des quatre castes étaient confondues; l'amour du devoir était affaibli; le vice croissait en force; la vérité avait perdu son influence; l'injustice régnait avec audace, les êtres dépérissaient, et toute distinction entre les familles était méconnue. C'est le sage Dattâtréya qui rétablit les sacrifices, les cérémonies, les Vèdes; lui, qui arrêta la confusion des castes. C'est lui aussi qui donna au roi des Hêhayas, au prudent Ardjouna⁶¹, fils de Critavîrya, un heureux privilège.

Grand roi, après t'avoir parlé de cette noble et brillante manifestation de Vichnou, je te raconterai son apparition comme fils de Djamadagni, quand il vint sous le nom de Râma, prince et guerrier, donner la mort sur le champ de bataille à cet Ardjouna, fort de ses mille bras. En vain celui-ci, élevé sur son char, menaçait en grondant comme la nuée chargée

53 Je me suis permis ici une correction, ne pouvant me résoudre adopter *Mridouraswana*, qui ne me paraissait pas un mot sanscrit

54 Le nom de cette arme est शतघ्नी, *sataghnî*. On a voulu la faire passer pour une espèce d'arme à feu, connue des anciens Indiens; mais il paraîtrait que c'était une pierre garnie de piquants de fer.

55 Mes trois manuscrits appellent cette arme भिण्डपाल, *bhindipâla*. M. Wilson donne भिन्दपाल, *bhindapâla*. Il dit que c'est une petite flèche lancée à la main, ou par le moyen d'un tube.

56 Je ne sais pas trop quelle espèce d'arme peut être un mortier. Je suppose que cette arme ressemble à la description que l'on donne de la *sataghnî*. Voyez note 54.

57 पाश, *pâsa*.

58 Le *sarabha* est un animal fabuleux, qui habite les Montagnes de neige et à qui l'on donne huit jambes. Le manuscrit dévanâgari de Paris, au lieu de *sarabha*, porte *garouda*, qui est le nom d'un oiseau fabuleux, compagnon de Vichnou.

59 C'est cette aventure qui a fait donner à Vichnou le surnom de *Trivicrama* (le dieu aux trois pas). Le mot *trivicrama* est aussi employé pour désigner la personne qui possède les trois degrés de la science magique, appelés *âcrama*, *pracrama* et *vicrama*.

60 Ce mot signifie *Datta*, fils d'*Atri*. La légende raconte que la Trirnoûrtti indienne s'incarna dans le sein d'Anousouÿâ, femme d'*Atri*: Soma fut l'avatare de Brahmâ; Datta, l'avatare de Vichnou; et Dourvâsas, l'avatare de Siva. Wilford veut que Datta soit le Thoth égyptien. Voyez la lecture XXXIII.

61 Voyez la lecture XXXIII.

d'orages: le petit-fils de Bhrigou le terrassa, le frappa à plusieurs reprises, lui et sa famille, et lui coupa ses mille bras avec sa hache⁶² brillante comme le feu. La terre, couronnée des monts Mérou et Mandara, fut dix-sept fois couverte du sang des Kchatriyas, qu'il massacra par milliers. Quand il eut détruit cette race guerrière, consacrant ses victoires par la pénitence, pour effacer la trace de tous ses péchés, il célébra le sacrifice du cheval. C'est dans ce sacrifice magnifique, que, satisfait de Casyapa, fils de Maritchi, il lui donna la terre en présent. Vaillant guerrier, sage et glorieux vainqueur, il profita de cette circonstance solennelle pour distribuer à ses compagnons d'armes des armures, des chevaux, des chars, de l'or, des vaches et des éléphants. Aujourd'hui retiré sur le mont Mahendra⁶³, et livré, pour la félicité des mondes, aux ferveurs de la pénitence, il brille d'un éclat tout divin. C'est ainsi que le sage Vichnou, chef des Souras, le dieu marqué du signe Srîvatsa, se manifesta comme fils de Djamadagni.

Dans le 24^e youga⁶⁴, celui dont l'oeil ressemble à la feuille du lotus, naquit comme fils de Dasaratha et disciple de Viswâmitra. Pareil à un soleil resplendissant, il apparut dans le monde sous le nom d'un guerrier puissant, de Râma, partagé en une quadruple forme⁶⁵. Il vint, plein de gloire et de majesté, terminer les souffrances du monde, confondre les Râkchasas, et ranimer l'amour du devoir. Ce prince mortel fut une incarnation du souverain des êtres.

D'abord il reçut du sage Viswâmitra des armes que les Souras eux-mêmes devaient redouter, et destinées à la mort de leurs ennemis. Orgueilleux de leur force, Mârîtcha et Soubâhou troublaient les sacrifices des pieux Mounis. Le vaillant Râma les attaqua et leur donna la mort. Pendant les cérémonies du sacrifice du grand Djanaca, il rompit en se jouant l'arc de Siva. Durant quatorze ans, ce petit-fils de Raghôu, fidèle observateur de toutes les lois, séjourna dans la forêt, et s'y soumit aux rigueurs de la pénitence: son frère Lakchmana n'avait point voulu le quitter; et là, heureux du bonheur de tous les êtres, Râma avait encore pour compagne celle que les hommes ont appelée la belle Sîtâ, et qui n'était autre que Lakchmî, descendue sur la terre avec son divin époux. Habitant du séjour des mortels, il y accomplit l'oeuvre des dieux.

Poursuivant les traces du ravisseur de Sîtâ, ce héros donna la mort à deux Râkchasas terribles et puissants, Virodha et Cabandha, qui se trouvaient sous le coup d'une imprécation des Gandharvas. Il perça leurs corps de ses traits aussi brillants que les rayons du feu et du soleil, de ses traits dont la tête était ornée d'un or éblouissant, et dont la force égalait celle de la foudre d'Indra.

Il combattit et tua Bâlin, roi des singes, et fit sacrer à sa place Sougrîva dont il avait embrassé la cause.

⁶² Cette hache s'appelle *parasou*: de là vient que ce Râma (car il y a trois Râmas) est nommé *Parasourâma* (*le Râma à la hache*). Cette légende a cela de singulier, que Vichnou vient, sous le nom de Râma, défaire ce qu'il a fait sous le personnage de Datta. Pour la naissance de Pârasourâma, voyez la XXVII^e lecture.

⁶³ Le Mahendra est une chaîne de montagnes que l'on regarde comme la partie septentrionale des Gates.

⁶⁴ Le mot *youga* présente une idée trop vague pour que je puisse expliquer ce chiffre 24. Il y a quatre yougas; mais ils sont subdivisés en un certain nombre de parties qu'on nomme *bhâgas*. *Youga* serait-il ici un mot synonyme de cette dernière expression? Dans ce cas, l'auteur désignerait la 24^e partie de l'âge Trêtâ, vers la fin duquel naquit ce second Râma, que l'on appelle Râmatchandra.

⁶⁵ Ce passage est obscur: il dit que le maître aux grands bras se fit quadruple, कृ वामानं महाबाहुश्चतुर्धा प्रभुरी रः. J'avais d'abord pensé que l'auteur faisait ici allusion aux quatre bras avec lesquels on représente Vichnou. J'ai soupçonné ensuite qu'il voulait dire que Vichnou était venu animer à la fois Râma et ses trois frères. Cette dernière explication, que j'ai adoptée, ne me satisfait pourtant pas. Les mêmes expressions se retrouvent ailleurs: voyez la LXXVIII^e lecture.

Le roi des Râkchasas, Râvana, avait obtenu la faveur de pouvoir braver tous les coups des Dévas, des Asouras, des Yakchas et des Râkchasas leurs alliés. Entouré d'une troupe innombrable, pareil à un nuage noir et menaçant⁶⁶, ce monarque, puissant et cruel, se rendait redoutable aux trois mondes. Fier d'un privilège qui le protégeait contre les Souras, terrible et semblable au tigre pour la force du corps, cet impie furieux, cet invincible fils de Poulastya, vint, malgré son courage, sa grande taille, ses clameurs retentissantes et l'armée qui l'entourait, tomber sous la main de Râma, maître divin de tous les êtres, et entraîna dans sa ruine son frère, ses enfants, ses amis et tous ses guerriers. Un Dânavas superbe, fils de Madhou et nommé Lavana, avait aussi reçu un privilège dont il abusait pour répandre au loin la terreur. Ce grand Asoura fut tué par Râma dans le bois de Madhou (Madhouvana). Râma, le plus instruit des hommes dans la science du devoir, après avoir accompli toutes ces oeuvres, offrit sans obstacle dix sacrifices sanglants⁶⁷ de cheval. Sous le règne de Râma, on n'entendit aucune mauvaise parole, le vent ne transmit aucune indigne rumeur⁶⁸; on respectait les propriétés; les veuves ne se livraient point aux plaisirs, et elles n'avaient point perdu, en perdant leurs époux, toute espèce de protection. Sous le règne de Râma, tout le monde aimait la vertu; les mortels n'avaient à redouter ni l'eau ni le vent, et les vieillards ne se voyaient point obligés de célébrer les funérailles des enfants. Les Kchatriyas étaient soumis aux Brahmanes, les Vêsyas aux Kchatriyas, et les Soûdras aux trois autres castes. Le mari ne négligeait point sa femme; la femme respectait son mari. Les hommes pratiquaient la vertu, et la terre n'était point irritée. Râma, souverain des mortels, se montrait aussi leur protecteur. La vie humaine durait alors mille ans; et les hommes, pères de mille enfants, ne connaissaient point les maladies. Sous le règne de Râma, les dieux, les Richis et les hommes habitaient ensemble sur la terre. Tels sont les récits que font sur ce grand et sage monarque les hommes qui connaissent nos antiques annales, et qui savent la vérité sur son histoire. Ce prince avait le corps noirci par le soleil⁶⁹, les yeux rouges, le visage enflammé, les bras longs⁷⁰, les épaules d'un lion; il possédait les formes et la beauté de la jeunesse et l'éloquence la plus variée. Il régna sur Ayodhyâ pendant onze mille ans⁷¹. Durant tout ce temps, on ne cessa d'entendre le son religieux du Rig, de l'Yadjour et du Sâma, ou le son guerrier de la corde de l'arc: c'étaient des libéralités, des sacrifices continuels. Ami de la vérité, orné de mille vertus, Râma, fils de Dasaratha, brilla, comme le soleil et la lune, de son propre éclat. Après avoir fait des centaines de sacrifices accompagnés des plus riches présents, cet illustre petit-fils de Raghous, ce noble descendant d'Ikchwâcou, fameux par la mort de Râvana et la destruction de son armée, quitta Ayodhyâ pour monter au ciel. Une autre manifestation de Vichnou eut lieu à l'époque de la catastrophe⁷² de Mathourâ: ce dieu vint, pour l'avantage du monde entier, combattre et tuer Sâlwa, Mênda, Dwivida⁷³,

⁶⁶ Je n'ai pas rendu un mot qui se présente quelquefois, et qui signifie *masse d'onguent noir*, नीलाञ्जनचय. L'*andjana* est un onguent dont on se sert dans l'Orient pour noircir les sourcils.

⁶⁷ Le texte sanscrit porte जारुथ, *jâroutha*, qui signifie *charnel*: les autres sacrifices n'étaient que des offrandes de fleurs et de fruits présentés aux dieux, ou du beurre jeté dans le feu.

⁶⁸ J'ai pensé que le mot मारुत, *mârouta* (*ventus*) devait être pris ici dans un sens figuré: j'ai cru cependant, en traduisant ce passage, pouvoir réunir les deux sens, नाकुलमारुतो वभौ

⁶⁹ श्याम, *syâma*.

⁷⁰ Le texte dit que ses bras descendaient jusqu'à ses genoux.

⁷¹ Quant à ce nombre, voici le vers du texte: दश वर्षसहस्राणि दश वर्षशतानि च, 10,000 + 10 X 100 = 11,000. En prenant ces années pour des jours, on trouve que le règne de Râma aurait été de 30 ans. Bailly dit dans son *Astronomie*, tom. I, p. 154:

⁷² C'est ainsi que j'ai rendu कल्प, *calpa*. Ce mot semble indiquer que le temps pendant lequel a fleuri la ville de Mathourâ, forme une ère, une époque.

Cansa, Arichta, Vrichabha⁷⁴, Kési, la prostituée Poûtânâ, l'éléphant Couvalayâpîda, Tchânôûra et Mouchtica, tous Dêtyas revêtus d'une forme mortelle. Il coupa les mille bras de l'enchanteur Bâna; il donna la mort sur un champ de bataille à Naraca et au puissant Câlayavana: il dépouilla les rois de leurs richesses et de leurs pierres précieuses, et frappa tous les princes que l'on regardait sur la terre comme invincibles.

La neuvième manifestation de Vichnou arriva dans la 28e section du Dwâpara⁷⁵: il naquit alors sous le nom de Védavyâsa, disciple de Carna. Védavyâsa divisa les Vêdes en quatre parties; ce fut d'un fils de Satyavatî sa mère que sortit la famille de Bharata.

Telles sont les manifestations passées du grand Vichnou né autrefois pour le bien du monde: on parle aussi de manifestations futures. C'est encore pour l'intérêt de tous les êtres que, dans sa dixième manifestation, il viendra sous la forme de Calkin, surnommé Vichnouyasa, Brahmane sorti de Sambalagrâma⁷⁶, et disciple d'Yâdjnavalkya⁷⁷. Réunissant tous ceux qui devront participer à sa mission, il s'établira avec sa suite dans le pays situé entre le Gange et l'Yamounâ, et les temps se trouvant alors accomplis, il n'y aura plus sur la terre que des gens armés; les rois seront tués, les peuples resteront sans lois et sans protecteurs. Les hommes se massacreront dans les batailles, se volant mutuellement, accablés de maux et sans pitié pour les maux des autres. Ils arriveront par cette suite de calamités à l'époque du crépuscule (Sandhyâ) du Cali-youga, où tous les êtres cesseront d'exister. A cet âge succédera celui que l'on appelle Crita, âge de vertu et de perfection.

Ces manifestations divines que nous venons de citer, et beaucoup d'autres encore où différents dieux viennent aussi jouer un rôle, sont rapportées dans les Pourânas, par les maîtres de la science sacrée, pour exalter la gloire du souverain maître des mondes. En écoutant ces antiques histoires, consignées dans les Vêdes et les saintes écritures, les dieux éprouvent un vif sentiment d'admiration et les Pitris se livrent à des transports de joie. Quant au mortel qui, dans la posture du respect et de l'adoration⁷⁸, entend le récit de ces métamorphoses merveilleuses, il est délivré de tous ses péchés, et il obtient pour longtemps, par la faveur de Vichnou, la fortune, les richesses et les plaisirs.

⁷³ Au lieu de *Dwivida*, qui est un personnage de l'histoire de Râmatchandra, le manuscrit dévanâgari de Paris porte le mot द्विविध *dwividha*, qui signifie *double*, et qui, appliqué à Gansa, rappellerait que ce personnage est un Asoura incarné.

⁷⁴ Autrement dit le *taureau*.

⁷⁵ Voyez la XVIIIe lecture, note 13.

⁷⁶ J'ignore si par ces mots j'ai bien rendu सम्बलग्रामको द्विजः. Le mot *sambalagrâma* décomposé signifie *bourg de prostituées*.

⁷⁷ Yâdjnavalkya est un fameux législateur, auteur supposé d'un code très-célèbre; on dit aussi qu'il enseigna le premier la partie de l'Yâdjour-Vêda appelée blanche, que le soleil lui révéla en lui apparaissant sous la forme d'un cheval. Les traditions mythologiques le font vivre à la cour du roi Djanaca, et par conséquent du temps du deuxième Râma, qui est Râmatchandra.

⁷⁸ Cette posture est celle du *critândjali*. Voyez lecture V.

QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE. COMBAT MERVEILLEUX DE TÂRACA¹; PROMESSE DE VICHNOU.

Vésampâyana dit:

O roi, je te dirai comment Vichnou, dans le Crita-youga, fut Vichnou et Hari; comment il est Vêcountha² parmi les dieux et Crichna parmi les hommes; comment ici-bas il est Îswara³, voie secrète et impénétrable de toutes les oeuvres passées et futures.

Celui qui est à la fois l'être simple et matériel⁴, est aussi Nârâyana, dieu des dieux, âme de l'infini, source intarissable de créations. Ce Nârâyana, dans le Crita-youga, fut Hari: il fut même aussi Brahmâ, Indra, Soma, Dharma, Soucra et Vrihaspati. C'est lui encore qui devint fils d'Aditi⁵, et qui prit naissance dans la famille des Yâdavas. Comme fils d'Aditi, il porta le nom de Vichnou, et se trouva frère d'Indra et plus jeune que lui. Il naquit en cette qualité pour venger les Souras et donner la mort à leurs irréconciliables ennemis les Dêtyas, les Dânavas et les Râkchasas.

Esprit vivifiant de la nature, il a créé Brahmâ; celui-ci fut le premier mâle, et pour la formation du monde, donna naissance aux Pradjâpatis⁶, lesquels, devenus chefs de sept races dont Brahmâ est le premier auteur, ont par là étendu et perpétué l'oeuvre éternelle du créateur.

Oui, Vichnou mérite les louanges du monde; et je veux te faire le récit de ses oeuvres miraculeuses.

Le Crita-youga venait de s'ouvrir, et Vritra⁷ avait déjà été tué, lorsque commença dans les trois mondes le combat de Târacâ. Les terribles Dânavas, transportés d'une ardeur guerrière, terrassaient les Dévas, les Gandharvas, les Yakchas, les serpents et les Râkchasas. Abattus, le front baissé, n'ayant plus dans leurs mains que les tronçons de leurs armes brisées, ceux-ci vinrent trouver le grand Nârâyana dont ils implorèrent le secours et la protection. Cependant des nuages, semblables à un noir charbon, couvraient le soleil, la lune, les étoiles et le ciel entier; on les voyait déchirés par les éclairs, et ils s'annonçaient par un long et affreux murmure. S'attaquant mutuellement avec violence, les sept ordres de Marouts⁸ ébranlaient tout de leur souffle. La pluie rougie par la foudre, les coups de tonnerre, le feu, le vent, formaient un horrible concert dont résonnait le ciel enflammé par des météores effrayants. Mille feux traversaient l'air en forme de comètes: les chars des dieux⁹, détournés de leur route, s'égarèrent çà et là. Le monde craignit la catastrophe qui

¹ *Târaca* signifie étoile. Cette lecture et les suivantes renferment plusieurs fictions allégoriques ayant rapport à l'astronomie, ou du moins à la météorologie, et dans lesquelles les poètes puisent souvent des allusions.

² Nom patronymique formé du nom de Vicounthâ, femme de Soubhra et mère d'un avatare de Vichnou. On donne de ce mot d'autres étymologies moins positives.

³ Voyez lecture I. Ce mot signifie ordinairement *seigneur*.

⁴ Cette épithète mérite d'attirer l'attention du lecteur, parce qu'elle est composée d'un mot remarquable, qui rappelle un symbole fameux, व्यक्तलिङ्ग, *vyaktalingah*. Le mot. *linga* exprime ici la qualité extérieure et sensible que revêt l'Esprit universel.

⁵ Voyez la IIIe lecture.

⁶ Voyez la première lecture.

⁷ Dêtya qui fut tué par Indra, lequel porte différents surnoms tirés de cette circonstance.

⁸ Le texte porte simplement *les sept Marouts*. Je suppose que l'auteur veut désigner la première division septénaire de la rose des vents chez les Indiens. Voy. lect. III,

⁹ Le mot qui exprime cette idée est विमान, *vimâna*. Ces chars, qui transportent les dieux à travers les airs, se meuvent, dit-on, d'eux-mêmes, avec une espèce d'intelligence qui obéit aux désirs de ceux qui les montent.

doit arriver à la fin des quatre âges: telle était l'apparence épouvantable de ces phénomènes menaçants. Les ténèbres avaient tout enveloppé: une profonde obscurité voilait les dix régions célestes. Le jour, comme entouré d'un vêtement noir, ressemblait à la nuit: et dans cette horrible confusion on eût dit que le soleil n'existait plus.

De ses deux bras, le puissant Hari déchirant cet amas d'épaisses vapeurs, montra sa forme divine et noire¹⁰, pareille à une masse impénétrable de nuages qui composeraient son corps. Cette forme s'étend comme une vaste montagne aux flancs éclairés d'une sombre lumière. Le teint du dieu est d'un pourpre foncé, et son vêtement d'un jaune brillant: sa parure étincelle d'un or pur. Tel paraîtra le feu qui doit tout consumer à la fin des âges. Ses huit membres¹¹ sont larges et robustes, ses cheveux ornés d'un diadème, ses armes éblouissantes d'or. Il brille des rayons du soleil et de la lune, et s'élève comme une colline orgueilleuse; portant dans ses mains son irréprochable Nandaca¹², et dans son carquois ses flèches pareilles à des serpents; armé en même temps de la lance, du tonnerre, du soc¹³, de la conque¹⁴ du disque et de la massue; dieu puissant qui est le Vichnousêla¹⁵ (roc de Vichnou), la source de toute constance, le Srîvrikcha (arbre de Srî ou de la félicité), le possesseur de l'arc Sârnga. Le char qui le porte est attelé de chevaux verts¹⁶; Garouda lui sert de bannière¹⁷; le soleil et la lune sont les roues, le Mandara l'essieu¹⁸, et le Mérrou le

10 कृष्ण, *crichna*, que j'ai traduit par le mot *noir*, indique aussi la couleur bleu foncé, laquelle en effet convient à Han, qui est le ciel personnifié: voilà pourquoi le même Han reçut le nom de Crichna, lorsqu'il descendit sur la terre pour naître de Vasoudéva.

11 C'est-à-dire les avant-bras et les bras, les jambes et les cuisses.

12 On appelle ainsi le cimenterre de Vichnou. Dans les poèmes sanscrits, les armes des héros ont des noms propres qui les distinguent.

13 Nous avons déjà vu que le soc et le disque étaient deux espèces d'armes employées dans les combats.

14 On représente ordinairement les guerriers indiens avec une conque marine qui leur sert de trompe

15 Je ne sais s'il faut donner aux mots *Vichnousêla* et *Srîvrikcha* un sens propre ou un sens figuré. Je doute qu'il soit ici question de cette pierre de Vichnou, appelée *sâlagrâma*, objet d'une haute vénération chez les Indiens, et de l'arbre consacré aussi à ce dieu, qu'on appelle *toulasî* (*ocymum sanctum*.) Au reste, voici l'histoire de cette pierre et de cet arbre. Les légendes rapportent qu'une femme, nommée Toulasî, après une longue pénitence, demanda à Vichnou de devenir son épouse. Lakchmî, qui l'avait entendue, la changea en plante. Alors Vichnou promit à Toulasî qu'il prendrait la forme du *sâlagrâma* et resterait sans cesse avec elle. En effet, les dévots conservent le *sâlagrâma* entre deux feuilles de *toulasî*. Or, le *sâlagrâma* est une pierre ou plutôt un coquillage qu'on trouve dans la Gandakî, et au sein duquel on prétend que Vichnou a séjourné. Le docte Wilson, dans son Dictionnaire, dit que le *srîvrikcha* est le figuier sacré (*ficus religiosa*).

16 Je traduis ainsi le mot हरि, *hari*: on donne au soleil sept chevaux de cette couleur.

17 Garouda est un demi-dieu, qui a la tête et les ailes d'un oiseau. Il sert de monture à Vichnou. Il combattit un jour contre ce dieu au sujet de l'*amrita* qu'il avait dérobé, et vaincu par son adversaire, obtint de lui d'avoir une place plus élevée que la sienne. De là vient que, quand Vichnou monte sur son char, Garouda se place au-dessus en forme de bannière flottante.

18 Le lecteur verra probablement comme moi dans ce passage une allégorie cosmogonique. Le Mérrou, que les poètes indiens prennent ordinairement pour le pôle terrestre, me semble ici figurer la longitude; et par conséquent le Mandara, qui, en qualité d'essieu, forme avec le timon un angle droit, ne peut représenter que la latitude. En partant de cette supposition, on expliquerait aisément la fameuse fable du barattement de la mer, dans lequel le Mandara, servant de bâton, est tourné par le serpent Sécha, qui est la figure de l'écliptique. Cette fable, ou l'on a vu l'histoire déguisée du déluge universel, ne me semble qu'une description allégorique du phénomène annuel de l'inondation de l'Inde, commençant en juin et finissant en octobre. Le mot que j'ai traduit par essieu est अक्ष, *akcha*,

timon de ce char entouré de rayons incomparables, que l'oeil ne peut soutenir. Les astres y brillent comme des fleurs dont un peintre l'aurait orné; les planètes et les constellations forment une espèce de guirlande qui l'environne. Monté sur ce char merveilleux, le dieu apparaît dans l'air aux Souras vaincus par les Dêtyas: sa présence calme leurs terreurs. Tous, dans une posture respectueuse, implorent leur sauveur; Indra s'avance à leur tête, et leur bouche a prononcé le mot qui témoigne de leur amour et présage la victoire¹⁹. Vichnou, en entendant leurs voix, se sent touché d'une tendre compassion. Il pense au moyen de détruire les Dânavas dans un grand combat. Au milieu des airs, le maître souverain de la nature fait aux dieux cette promesse:

Heureux de l'assurance que leur donne Vichnou, source de toute vérité, les dieux sont remplis de joie, comme s'ils venaient d'acquérir l'eau d'immortalité. Les ténèbres disparaissent, les nuages se fondent, les vents soufflent paisiblement, et les dix régions célestes recouvrent leur tranquillité. Les astres reprennent leur clarté, et font autour de la lune leur révolution respectueuse²⁰. Les rayons lumineux rendent un pareil hommage au soleil. Les planètes retrouvent leur cours, et les océans rentrent dans leur lit. Les trois voies célestes²¹ brillent de nouveau de tout leur éclat. Les fleuves roulent leurs ondes paisibles, et le tumulte des mers s'apaise. Les hommes, dont les sens sont rassurés, respirent tranquillement. Les Maharchis, exempts d'inquiétude, lisent les Vèdes sans se troubler, et dans les sacrifices le feu consume heureusement l'offrande pieuse. Fidèle à suivre la règle du devoir, chacun, dans le monde, se livre à la joie en entendant la promesse que vient de faire Vichnou d'exterminer l'ennemi commun.

QUARANTE-TROISIÈME LECTURE. COMBAT DE TARACA: ARMEMENT DES DÊTYAS.

Vêsampâyana continua:

En apprenant la menace de Vichnou, les Dêtyas et les Dânavas résolurent de se préparer au combat et de faire l'épreuve de leurs forces. Maya¹, avide de gloire, monte sur son char brillant et divin, qui le porte à travers les plaines de l'air, et dont la force est supérieure à tout. Ce char est d'or, long de douze cents coudées², porté sur quatre roues, hérissé, dans son immense largeur, de toute espèce d'armes, garni de tous les côtés de bruyantes clochettes, recouvert de peaux de tigre, et orné d'or et de pierreries: partout l'oeil y rencontre de nombreuses figures de loups et d'oiseaux. L'essieu et le fond³ de ce char sont d'une solidité remarquable: aussi haut qu'une montagne, il résonne comme mille nuages ou comme la mer en courroux. Il contient un carquois rempli de traits divins, des massues et des haches; des drapeaux, des bannières le couvrent en flottant à une grande hauteur; à

129

que M. Wilson donne seulement comme signifiant une partie du char. Peut-être aussi me suis-je laissé trop séduire par la ressemblance d'*akcha* avec *axis*. Ce mot a pourtant cette signification d'essieu dans le 291e sloca de la lecture VIIIe des lois de Manou.

¹⁹ Le mot victoire est un cri d'acclamation ordinaire chez les Indiens.

²⁰ C'est-à-dire *ils font le pradakchina* cérémonie qui consiste, comme nous l'avons dit, tourner à droite autour de l'objet que l'on veut honorer.

²¹ Le lecteur pensera peut-être avec moi que ces trois voies sont le méridien, l'équateur et l'écliptique. Voyez, pour trois autres voies différentes de celles-ci, l'Oupnék'hat, tom. II, pag. 98. Voyez encore la XIIe lecture des lois de Manou, sl. 3, qui désigne aussi trois voies, l'une supérieure, l'autre inférieure, et la troisième intermédiaire ou terrestre.

¹ Maya est l'ingénieur des Dêtyas. C'est lui qui construit leurs palais; il a dans ses attributions tous les objets d'art, et il exécute ses ouvrages avec un talent qui tient de la magie.

² Le mot sanscrit qui exprime cette mesure est नल्व, *nalwa*. Un *nalwa* équivaut à 400 coudées.

³ C'est-à-dire, l'endroit où se place le guerrier, उपस्थान, *oupasthâna*.

voir les filets d'or qui le décoorent, son timon et ses roues⁴ de même métal, on dirait le palais du soleil dans toute sa splendeur. On le prendrait à sa masse, à sa couleur, pour le roi des éléphants, ou pour un nuage, ou pour la vaste crinière d'un lion. Mille ours le traînent, et Maya, qui le monte, ressemble au soleil s'élevant sur le mont Mérou.

Quant au char de Târa, long d'une lieue⁵, surmonté d'une bannière où brille la figure d'un corbeau, et dont les huit roues sont de fer ainsi que le timon, c'est une masse toute noire, qui ressemble à un monceau de rochers. Il luit de la clarté sombre d'un charbon qui brûle, et résonne d'un bruit sourd, comme le nuage. Il est percé de larges meurtrières rondes⁶ garnies d'un grillage de fer, et armées de haches d'armes, de tridents, de traits, de flèches, de noeuds coulants, de dards barbelés, de massues, de leviers et de cognées, dont l'horrible éclat effraye au loin les regards. Attelé de mille ânes vigoureux, ce char s'élève au milieu des bataillons ennemis comme un autre Mandara.

Virochana, animé par la colère et brandissant sa massue, se distinguait au front de l'armée, et ressemblait à un volcan qui brûle par son sommet. Le Dâna Hayagrîva fait avancer au combat un char attelé de mille chevaux, et menace d'exterminer ses ennemis. Allongeant ses mille bras armés d'un grand arc, Varâha à la tête des combattants, paraît comme une haute montagne. Kchara, dans sa colère orgueilleuse, verse des pleurs; ses dents, ses lèvres, sa bouche tremblent; il attend avec impatience le signal de l'attaque. Arichta est monté sur un char traîné par douze chevaux, et ce vaillant chef parcourt les rangs des Dânavas. Swéta, fils de Vipratçhitti, remarquable par la blancheur de sa parure, et placé sur le devant de l'armée, ressemble à une roche blanche. Arichta⁷, le plus cher des enfants de Bali, a pour armes des arbres ou des quartiers de rochers, et se tient à la tête des bataillons, prêt à combattre, et pareil à une montagne. Kisora, plein d'orgueil, brille au milieu des Dânavas comme le soleil à son lever. Lamba, orné d'un vêtement traînant, rappelle à la vue le nuage suspendu dans les airs: il traverse les rangs des Dêtyas, et brille comme le soleil entouré d'une couronne de frimas. Le terrible⁸ Swarbhânou est redoutable dans le combat par ses mâchoires: ses dents, ses lèvres, ses yeux, voilà ses armes, et il se tient, en riant grossièrement, à la tête des Dânavas.

Parmi ceux-ci, les uns sont portés sur des chevaux ou sur des éléphants; les autres sur des lions, des léopards, des sangliers, des ours; quelques-uns sur des ânes et des chameaux, d'autres sur un nuage. Plusieurs s'avancent montés sur des oiseaux de toute espèce, ou soutenus par les vents. Un grand nombre sont à pied, horribles à voir et difformes pour la plupart: les uns n'ont qu'un pied⁹ et cependant, comme ceux qui en ont deux, ils sautent dans l'impatience du combat, criant et frappant leurs mains l'une contre l'autre. Mais les chefs surtout se faisaient remarquer par leurs clameurs qui ressemblaient aux rugissements des superbes léopards. Agitant leurs arcs et leurs massues de bois ou de fer, ils balançaient leurs bras tout armés, et provoquaient les dieux. Ils élevaient, en se jouant, leurs dards, leurs noeuds coulants, leurs massues, leurs leviers, leurs traits, leurs instruments qui tuent cent hommes, et leurs masses au tranchant affilé. Avec leurs poignards, leurs tridents, leurs massues de bois, leurs masses de fer, leurs disques brillants, les nobles Dêtyas faisaient une espèce d'épreuve de leurs forces menaçantes, et

⁴ Ainsi ai-je rendu le mot मण्डल, *mandala*.

⁵ Ou d'un *crosa* (क्रोश), mesure itinéraire qu'on peut évaluer à 2 milles 1/2.

⁶ गवाक्ष, *gavâkcha*, littéralement *œil de bœuf*.

⁷ Dans les noms de ces trois derniers personnages, il me semble qu'il y a un peu de confusion.

⁸ Le texte porte *grande planète*, महाग्रहः. On confond ce personnage de Swarbhânou avec Râhou, qui est le noeud ascendant personnifié par les Indiens, et complétant avec Kétou, lequel est le noeud descendant, le nombre de leurs neuf *grahas* ou *planètes*. Râhou, dit-on, dévore la lune et le soleil au moment des éclipses, et la description ici donnée de Swarbhânou semble se rapporter à cette circonstance.

⁹ Il y a bien dans le texte एकपाद, *écapâdâh* (*unipedes*).

ils appelaient le combat, comme s'il eût dû leur apporter la victoire. Telle était cette armée de Dânavas, fière de sa force et de ses ressources; elle s'agitait vis-à-vis des Dévas, tumultueuse comme une armée de nuages: étonnant assemblage, où des milliers de Dêtyas viennent se heurter, et dans lequel l'oeil ébloui trouve la confusion de tous les éléments, de l'air, du feu, de l'eau, des nuages et des rochers. Avant le combat leur ardeur est déjà si grande qu'on la prendrait pour cette ivresse qui suit la victoire.

QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE. COMBAT DE TARACA: ARMEMENT DE VICHNOU.

Vêsampâyana dit.

Je viens de te dépeindre, ô roi, l'armée des Dêtyas; maintenant je vais te donner la description de celle des Souras, commandée par Vichnou. Les Âdityas, les Vasous, les Roudras, et les deux vaillants Aswins, accompagnés de leur suite, se placent à leur rang de bataille. A leur tête se présente Indra¹, le prince des Souras, le gardien du monde, le roi aux mille yeux, monté sur son éléphant divin². A la gauche de ce dieu est son char, aussi rapide que le vol de l'oiseau, porté sur des roues magnifiques, et orné d'un foudre d'or; il passe, accompagné d'une foule innombrable de dieux, de Gandharvas et d'Yakchas, célébré par la voix des prêtres fervents et des Maharchis, et environné de nuages orageux, sillonnés par l'éclair, gonflés par le tonnerre et pareils à des montagnes volantes. Le dieu quitte ce char pour monter sur son éléphant, quand il parcourt les rangs de son armée. Partout, dans le ciel, à la suite d'Indra, des Brahmanes, placés devant un brasier, chantent des airs sacrés, et font les offrandes de beurre et de riz, au son d'une musique divine. Partout des troupes d'Apsarâs dansent en sa présence. Au-dessus de ce char, attelé de mille chevaux aussi prompts que la pensée, et conduit par le fils de Matali, flotte l'étendard royal. En apercevant cette masse brillante, on croit voir le Mérout tout enveloppé de la splendeur du soleil.

Aux premiers rangs de l'armée des Souras apparaît Yama³, élevant sa terrible verge et sa massue qu'accompagne la mort: par ses cris il épouvante les Dêtyas.

Au milieu des Dévas se montre Varouna⁴, entouré des quatre Océans, et de serpents qui le caressent de leurs langues. Dieu des eaux, il en a la forme: il porte des bracelets formés de coquillages, de coraux et de perles: il tient dans sa main un noeud qui serre l'ennemi et donne la mort: ses chevaux, pareils pour la couleur aux rayons de la lune, soufflent l'eau avec violence et se livrent à mille ébats joyeux. Le dieu est couvert d'un vêtement jaune, et orné de pierres précieuses du noir le plus brillant; des colliers de perles descendent jusqu'au bas de sa poitrine. Il attend le moment du combat avec la fureur de la mer dont le vent vient de fendre la vague.

Couvéra brille à la tête des Yakchas, des Râkchasas et des Gouhyacas⁵; ce dieu, roi des rois, maître des richesses, dispensateur de la fortune, est paré de pierres du plus beau jais,

¹ Le mot du texte est *Pourouhoûta*, qui signifie *fort honoré*.

² Cet éléphant s'appelle Êrâvata. Il est sorti de la mer lorsque les dieux l'ont barattée.

³ Yama est le dieu qui juge les morts; il est en même temps le régent du midi. Cette verge qu'il porte se nomme *danda*, et sert de marque distinctive au magistrat chargé de la justice: voilà pourquoi Yama a reçu le nom de Dharma. On le confond quelquefois avec le Temps ou Câla et la Mort.

⁴ Varouna est le dieu de la mer et le régent de l'ouest. En voyant que les Indiens avaient pris pour présider à l'occident le dieu de la mer, j'ai pensé quelquefois qu'il ne fallait pas rapporter l'origine de cette idée mythologique à l'Inde, mais à un pays plus septentrional, par exemple aux contrées bornées à l'ouest par la mer d'Aral ou par la mer Caspienne.

⁵ Les Gouhyacas, comme on le voit, sont des demi-dieux de la suite de Couvéra, dieu des richesses, et les gardiens de ses trésors. Leur nom dérive d'une racine qui signifie *garder, cacher*.

et entouré de la troupe des Trésors⁶, Sankha, Padma et les autres, qui obéissent à ses ordres. Ordinairement il se fait porter sur les épaules des hommes⁷; mais dans un jour de bataille, c'est sur un char, sur le char Pouchpaca⁸ qu'il apparaît plein de majesté et d'ardeur. Ami de Siva, on le prendrait pour Siva lui-même.

L'aile de l'orient est commandée par Indra; celle du midi par Yama, roi des Pitris; celle de l'occident par Varouna, et celle du nord par Couvéra. Ces quatre régents du monde, aux quatre postes confiés à leur zèle et à leur courage, combattent sous les ordres du souverain des dieux, appuyés par leurs quatre autres collègues⁹.

Parmi les dieux s'avance Soûrya (le soleil), l'âme des douze mois, le père du jour, illuminant le monde de ses mille rayons. Son char aérien est traîné par sept chevaux; riche, éblouissant de lumière, il a pour roues la porte orientale et la porte occidentale du ciel; il tourne autour du Mérou¹⁰, échauffant l'univers de ses ardeurs inépuisables.

Soma (la lune), aux rayons glacés¹¹, brille sur un char attelé de chevaux blancs, baignant le monde de ses splendeurs humides et gelées. Ce dieu, chef des Brahmanes, accompagné de la troupe des constellations, portant sur son corps les taches de l'ombre d'un lièvre¹², ennemi mortel des ténèbres de la nuit, ce prince des astres, maître et dispensateur des fluides¹³, conservateur des planètes, dépositaire de l'ambroisie, premier partage¹⁴ des hommes, fluide élémentaire et glacé, apparaît aux yeux des Dânavas, ayant le froid pour arme.

Celui qui, âme de tous les êtres, dans l'homme se divise en cinq parties, qui va parcourant en maître les sept étages¹⁵ des trois mondes, qui excite et anime le feu¹⁶, source suprême de

⁶ Les Trésors (निधि, nidhi) sont personnifiés dans la mythologie indienne, et forment une partie du cortège de Couvéra. On les représente avec une corbeille qui renferme des substances diverses, mais dont la nature n'est pas bien déterminée. Les poètes en comptent neuf, savoir *Padma*, *Mahâpadma*, *Sankha*, *Macara*, *Catchtchapa*, *Moucounda*, *Nanda*, *Nila* et *Kharba*.

⁷ Les auteurs indiens donnent à Couvéra l'épithète de नखहान, qui signifie *porté sur un homme*. Je ne sais si cette épithète fait allusion à une légende particulière. J'ai pensé qu'appliquée au dieu des richesses, elle était caractéristique, et indiquait l'habitude des gens riches et voluptueux de se faire porter en palanquin.

⁸ Ce char se meut de lui-même au gré de celui qui le monte.

⁹ Nous avons déjà vu que les Indiens reconnaissaient dix points cardinaux: en retranchant le zénith et le nadir, il en reste huit à l'horizon. Les quatre régents que le poète ne nomme pas sont Vâyou, Agni, Îsa et Nêrrita.

¹⁰ Le mont Mérou est considéré comme placé au centre des sept continents, et le soleil paraît exécuter autour de lui sa révolution.

¹¹ On ne doit pas s'étonner que passant de la chaleur excessive des jours à la fraîcheur des nuits, l'Indien s'exagère l'influence de la lune, dont les rayons lui semblent tenir de la nature de la glace. Il suppose qu'une pierre particulière (peut-être le cristal), appelée *tchandrâcânta*, est formée des rayons congelés de la lune.

¹² Les taches de la lune passent chez les Indiens pour être des lièvres; de là l'épithète de *sasin* qu'on donne à cet astre.

¹³ Principalement des fluides du corps humain, que l'on désigne par le mot *rasa*. Voyez la XI^e lecture.

¹⁴ Les Pitris, ou âmes des hommes, vont d'abord dans la lune, et s'y nourrissent de l'ambroisie dont elle est le réservoir: voilà vraisemblablement pour quelle raison on appelle Soma *le premier partage des hommes*.

¹⁵ J'ai ainsi rendu le mot सप्तस्कन्ध, *saptascandha*. J'ai pensé que par ce mot, qui littéralement signifie *sept épaules*, l'auteur désignait les sept mondes ou *locas*, lesquels existent dans ces autres mondes qui sont au nombre de trois. Voyez à ce sujet le Dictionnaire de M. Wilson, au mot लोक, *loca*.

la nature, qui dans la voix humaine se produit par les sept tons de la gamme¹⁷, qui est le premier entre les éléments, et qu'on surnomme l'incorporel, qui, léger dans sa course, a l'éther pour voie et le son¹⁸ pour essence, Vâyou enfin, qui donne la vie à tout ce qui existe, se lève avec toute sa force, et de son souffle trouble les Dêtyas: il les prend en face comme de revers, et amène avec lui les nuages.

Les Marouts, les Dévas, les Gandharvas et les Vidyâdharas¹⁹ se jouaient avec leurs brillantes épées qui ressemblaient à des serpents déchaînés. Les princes des dragons célestes, tels que les flèches des Souras, lançaient, dans leur colère, un poison brûlant, et couraient par les airs la gueule ouverte. Les montagnes et les rochers²⁰, avec leurs pointes aiguës et leurs arbres aux cent branches, se rangeaient du côté des dieux pour abattre la puissance des Dânavas.

Cependant le divin Hrichîkésa, sur l'ombilic duquel s'éleva le grand lotus, qui en trois pas a parcouru les trois mondes, qui à la fin des âges brille sous la forme du feu aux noires empreintes²¹, le maître de l'univers qui a eu la mer pour berceau, le vainqueur de Madhou, honoré par les sacrifices et qui dévore l'holocauste, qui est à la fois la terre, l'eau et le ciel, l'âme de la nature, l'être bon, magnanime et généreux, qui donne la paix à ses amis, la mort à ses ennemis, matrice et semence du monde, précepteur des hommes, Vichnou, au milieu de l'armée des immortels, tient dans sa main droite son disque victorieux, brillant comme le disque du soleil armé de tous ses rayons; de sa main gauche il brandit sa large et terrible massue, qui porte le trépas dans les rangs de ses ennemis. Dans ses autres mains²², le maître divin et glorieux, qui a pour étendard l'oiseau destructeur des serpents²³, agite son arc ou d'autres armes éblouissantes de lumière.

Hari, au moment du combat, est monté sur cet oiseau, frère aîné d'Arouna²⁴ et fils de Casyapa, ornement des airs qu'il parcourt avec orgueil et puissance. Garouda porte,

¹⁶ Sans doute l'auteur fait allusion à l'instrument qui sert à souffler le feu; l'expression qu'il emploie est अग्नेयन्त्रि, *agner yantri*. Je sais que l'on pourrait aussi bien l'interpréter par *celui qui arrête et comprime le feu*. J'aime mieux y voir celui qui agit sur le feu par le moyen d'une machine.

¹⁷ L'échelle musicale porte le nom de *swaragrâma*. Les Indiens font des notes de la gamme autant de nymphes. Voyez à ce sujet les Recherches asiatiques, tom. III, pag. 64, et tom. IX, pag. 446.

¹⁸ Le son, est la propriété particulière de l'éther; de l'éther naquit le vent, qui a deux propriétés, le tact et le son; la lumière, formée du vent, a trois propriétés, la forme, le tact et le son, etc.; chaque élément possédant ainsi toutes les qualités de ceux qui le précèdent. Voyez le Bhâgavata-pourâna, liv. II.

¹⁹ Nom d'une caste de demi-dieux, qui vivent au milieu des airs, avec le pouvoir de rester invisibles. Le mot *vidyâ* s'entend d'une espèce de boulette magique qui, placée dans la bouche d'une personne, lui donne la puissance de s'élever dans le ciel.

²⁰ Autrefois les montagnes avaient des ailes et se transportaient par les airs de place en place. Ce fut Indra qui, avec sa foudre, leur brûla ces ailes.

²¹ कृष्णवर्त्म, *crichnavartmâ*. On donne au feu cette épithète, parce qu'il est obscurci de fumée, ou parce qu'il noircit tout sur sa route.

²² Vichnou a ordinairement quatre bras.

²³ Ces mots désignent Garouda, appelé aussi *Souparna*, espèce de vautour qui est, par sa nature, l'ennemi naturel de la race des serpents. La mythologie dit que Vinatâ, mère de Garouda, et Cadrou, mère des serpents, foutes deux femmes de Casyapa, avaient eu ensemble une dispute, dont le résultat avait été de diviser à jamais leurs enfants

²⁴ Arouna est le conducteur du char du soleil. Il joue dans la mythologie indienne le personnage de l'Aurore.

comme collier²⁵, un des rois des serpents ses ennemis. Il enleva jadis l'astre qui est le réservoir de l'ambrosie²⁶, et il garde encore la trace de la foudre d'Indra irrité contre le ravisseur, auquel Vichnou seul put reprendre sa proie. Sa hauteur égale celle du Mandara, et sa force a cent fois paru dans les disputes des Dévas et des Asouras. Une aigrette surmonte sa tête, ceinte d'un diadème et ornée de pendants d'oreilles magnifiques. Son plumage varié brille comme une montagne féconde en minéraux divers. Ses serres et son bec sont aigus: un duvet blanc comme les rayons de la lune couvre sa gorge parée du trophée conquis sur les serpents, lequel est pour lui la plus brillante des pierres précieuses. Quand il s'amuse à déployer dans le ciel ses ailes peintes de riches couleurs, on dirait deux nuages, pareils à ceux que, vers la fin des temps²⁷, sillonne l'arc d'Indra. Son grand corps est un étendard resplendissant, où se déploient les trois couleurs, le noir, le rouge et le jaune. Vichnou lui-même, assis sur l'oiseau Souparna, entraîne à sa suite les divers ordres de dieux et les sages Mounis. Leurs voix saintes, accoutumées à la prière, célèbrent à l'envi celui qui porte la massue, celui qu'embrasse le fils de Visravas²⁸, qui précède le fils de Vivaswân²⁹, qu'entoure le roi des ondes, qui brille de l'éclat du prince des dieux, qu'embellissent les rayons de la lune, emporté par l'ardeur du combat, retentissant comme l'air, brûlant comme le feu, celui enfin qui est à la fois le pénétrant, le vainqueur, le patient et le resplendissant³⁰.

Cependant les deux puissantes armées engagent le combat; les chefs ont donné le signal. En l'entendant: a dit d'un côté Angiras. Ousanas a dit de l'autre:

QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE. COMBAT DE TARACA: NAISSANCE DU FEU ÔRVA.

Vêsampâyana dit:

Les dieux paraissaient animés de l'ardeur de leur chef, de ce Vichnou qui est la divinité, la vertu elle-même. Suivis de leurs troupes et remplis d'espoir, ils attaquent rapidement les Dânavas. Les deux armées se pressent en tumulte, et cherchent à s'entamer mutuellement: chaque parti aspire à la victoire. Dressant leurs armes menaçantes, ils se précipitent les uns sur les autres, comme des montagnes qui viendraient heurter d'autres montagnes. Dans ce combat des dieux et des Asouras, c'était une chose étonnante à voir que la piété aux prises avec l'impiété, la sagesse avec l'orgueil. Les chars sont lancés, et les montures des combattants poussées avec vigueur. Des bras armés de glaives ou de massues s'allongent de tous côtés dans le ciel; les arcs frémissants décochent au loin les flèches: horrible mêlée de dieux et de Dânavas, qui répand la terreur dans le monde et ressemble à la destruction générale de la fin des âges.

²⁵ Garouda voulut se marier: les serpents, déjà assez malheureux, se récrièrent. Il en fit un grand carnage. Un seul échappa, et tombant aux pieds de Garouda, il lui demanda grâce. Celui-ci le prit, et l'attacha pour trophée autour de son col.

²⁶ Vinatâ, mère de Garouda, étant devenue, à la suite d'une gageure, l'esclave de Cadrou, mère des serpents, ceux-ci, pour prix de sa délivrance, demandèrent à Garouda l'*amrita* dont la lune est le réservoir. Garouda alla saisir la lune et la cacha sous son aile. Indra l'attaqua et fut vaincu. Vichnou eut de la peine à triompher de lui, et pour honorer son courage lui accorda l'immortalité; et l'honneur de lui servir de monture et de drapeau.

²⁷ C'est-à-dire vers la fin de l'année, dans la saison des pluies: nouvel exemple du rapport établi entre la période annuelle et la période du grand Calpa.

²⁸ C'est-à-dire Couvéra, fils de Visravas, et surnommé pour cette raison *Vêsravana*. *Sravas* et *sravana* sont deux mots synonymes.

²⁹ Ce fils de Vivaswân, nom qui désigne le soleil, n'est autre qu'Yama, régent du midi.

³⁰ Ce passage renferme un rapprochement puéril de mots ayant la même terminaison. Voici le vers: विष्णोर्जिष्णोः सहिष्णोश्च आजिष्णोस्वेजसा वृत्तं.

Mais enfin les Dânavas, avec leurs masses de fer et leurs quartiers de rochers, accablent les soldats d'Indra. Forts et victorieux, ils les pressent et les terrassent sous leurs coups. Les dieux sont abattus et consternés. Une grêle de traits jette la confusion dans leurs rangs; leurs têtes fléchissent sous les masses de fer, leurs poitrines s'ouvrent déchirées par les traits, et de leurs blessures jaillissent des torrents de sang. Ils se trouvent saisis par les noeuds coulants de leurs ennemis, et privés de tout moyen de résistance. Les Dânavas emploient aussi contre eux l'art de la magie. L'armée des Souras se trouve tout à coup dans l'impossibilité d'agir; elle reste immobile, sans respiration, comme enchaînée, et incapable de tenir ses armes. Mais Indra, d'un coup de tonnerre, brise ces liens et ces traits magiques: en même temps il pénètre au milieu de cette armée terrible de Dêtyas, et les frappe de traits¹ dont la nature est telle qu'ils couvrent le champ de bataille d'une obscurité profonde. Au sein de cet effrayant brouillard, créé par Indra, les dieux et les Asouras ne peuvent se reconnaître. Ceux-ci, arrêtés par ces ténèbres magiques, font de vains efforts pour résister aux formes mystérieuses qui viennent les assaillir au milieu de l'ombre. Découragés, éperdus, enveloppés de cette noire obscurité, les Dânavas tombent, comme les montagnes quand elles perdirent leurs ailes. Leur foule se trouve confondue, submergée dans ce noir océan de ténèbres, composé de sombres nuages.

Pour détruire cette arme magique de l'obscurité, le chef des Dânavas, avec le feu d'Ôrva, fit une autre arme magique et incendiaire, brûlant comme la flamme qui doit consumer les mondes à la fin des siècles. Cette arme dévora les ténèbres; et en même temps des Dêtyas, sous la forme de soleils, apparurent au milieu du combat, et les dieux attaqués avec l'élément d'Ôrva, furent brûlés et recherchèrent le voisinage protecteur de Soma, de ce dieu aux rayons glacés. Privés de toutes leurs forces, ils demandèrent le secours de celui qui porte le tonnerre. Dans cette cruelle extrémité, Indra fit appeler Varouna, qui lui tint le discours suivant².

Varouna dit:

O roi du ciel, un fils de Brahmarchi, nommé Ourva, se livra jadis aux rigueurs de la plus austère pénitence: par son éclat, par ses qualités, il ressemblait à Brahmâ. Son zèle ardent, comme le soleil, éclairait, échauffait le monde: les Mounis, les Dévarchis et les dieux vinrent le trouver. Hiranyacasipou lui-même, roi des Dânavas, lui adressa aussi quelques

¹ तामसी माया, *tâmasî mâyâ* (*tenebrosa magia*).

² Le récit qui va suivre est assez mal placé au milieu d'un combat. Cette légende retrace l'origine du feu Ôrva, qui, dans les livres sanscrits, peut être considéré comme une espèce de feu grégeois. Lorsque mon excellent et docte maître, M. de Chézy, a publié son édition de Sacountalâ, je lui ai fourni l'analyse de ce petit conte, et je me suis même permis d'en donner l'explication qui me semblait la plus naturelle. Le lecteur, qui a maintenant sous les yeux l'ensemble de l'histoire d'Ourva, jugera si j'ai eu tort de supposer, dans cette analyse, que les poètes ont voulu, par ce personnage, désigner une montagne stérile, que l'on avait inutilement essayé de cultiver, de même qu'ils ont personnifié l'Himâlaya, le Vindhya, etc. Je présume que sur un point de l'Ourva, s'ouvrit un de ces volcans que les Indiens connaissent sous le nom de *djwâlâmoukhîs*; que les eaux de la mer rongèrent et engloutirent cette portion de la montagne, et qu'il ne resta que la bouche du volcan, qu'on appela *Badavâmoukha*: phénomène purement physique, auquel je réduis toute cette histoire que la poésie a jugé à propos d'orner de ses fictions. Ce volcan fournissait sans doute une espèce de bitume ou de naphte, que l'on employait dans les armes à feu ou projectiles enflammés de ces temps antiques. Ces *djwâlâmoukhîs* ou bouches de feu sont en général des objets de vénération: on s'y rend en pèlerinage, et l'on y fait des sacrifices. On les regarde quelquefois comme des formes apparentes de la déesse Dourgâ. M. Wilson cite, entre autres lieux de cette espèce, un endroit près de Balkh, d'où le gaz hydrogène s'exhale en telle quantité, qu'il s'enflamme dès qu'il se trouve en contact avec l'air extérieur: quelquefois il suffit, pour allumer ce gaz, d'approcher une lumière de l'orifice des trous qui se forment dans ces lieux, et la flamme se trouve ensuite entretenue par le torrent de gaz qui s'en échappe. Voyez aussi Nouv. Journal asiatique, n° 64, pag. 358. Donnez de pareils phénomènes à décrire à un poète: il voudra personnifier cette flamme, et l'histoire d'Ourva sera inventée avec des détails plus ou moins bizarres.

représentations respectueuses. Les Maharchis lui firent entendre le langage du devoir. «Pieux Mouni, lui dirent-ils, tu veux donc couper par la racine, parmi les familles de Richis, celle dont tu es sorti? Tu prétends rester seul et sans enfants, négligeant le soin de perpétuer ta race: tu persistes dans le célibat, abandonnant les affaires de ce monde. Un grand nombre de familles de saints Mounis se sont déjà éteintes, parce qu'ils ont voulu rester isolés. Mais que nous font ces anciens personnages qui ont rejeté leur propre postérité? Toi, illustre pénitent, non moins brillant qu'un Pradjâpati, songe à propager ta race et à doubler ton existence. De ta propre substance fais sortir un autre toi-même.»

A ces mots, Ourva fut vivement piqué, et gourmanda les Richis en ces termes: «Le Brahmane, qui descend d'une race pure et sainte, conservera en lui-même l'être divin, s'il suit les règles du Brahmatcharya³: tel est le devoir autrefois imposé aux Mounis, devoir à jamais indispensable pour ceux qui aspirent au titre de Richis et se nourrissent de fruits et de racines. Les Brahmanes qui veulent être pères de famille⁴, ont trois moyens de subsister. Pour nous, qui vivons dans la forêt⁵, nous n'avons que l'eau pour boisson et l'air pour nourriture: notre dent est le seul mortier⁶ dont nous nous servions: le rocher est notre lit, et, sans cesse jeûnant, nous nous exposons encore à l'ardeur des cinq feux⁷. Des Brahmatchârinns tels que nous s'ouvrent la voie suprême par les oeuvres d'une pénitence pénible. Le Brahmane même ne tient son nom que de ces règles saintes, appelées brahma⁸, et que l'oblige d'observer sa qualité de Brahmatchârin: ainsi l'ont déclaré autrefois ceux qui ont possédé la science divine. La fermeté et la pénitence constituent le Brahmatcharya: les Brahmanes qui en suivent les pratiques, sont déjà dans le ciel. Point de perfection sans dévotion, point de gloire sans perfection; on ne connaît dans ce monde aucune source de gloire au-dessus de la pénitence, et de la pénitence du Brahmatcharya. Que peut-on comparer à l'état de celui qui sait se rendre maître de ses propres sens et des cinq éléments? Porter le djatâ⁹, quand on n'est point dévot; faire des oeuvres de piété et de religion, quand le coeur n'y entre pour rien; se livrer à de simples pratiques, quand on n'est point un vrai Brahmatchârin, voilà trois actes de fourberie. Où était la femme, l'union charnelle, le désordre de la passion, quand Brahmâ tira de son manas la race spirituelle des Mânasas¹⁰? Si votre âme est vraiment ferme et forte dans les voies de la pénitence¹¹, faites comme les Pradjâpatis; c'est avec elle qu'il vous faut procréer des enfants. Qu'elle devienne une espèce de matrice que la pénitence se chargera de remplir. Il n'est pas besoin du rapprochement des sexes: la seule semence ici nécessaire, c'est la mortification du

³ Le *Brahmatcharya*, qu'on regarde comme le premier des quatre *âsramas*, est l'état du jeune Brahmane se formant par l'étude et par la pratique, sous les yeux de son *gourou*, aux devoirs de sa caste. Mais ce mot s'applique aussi à l'état de ceux qui veulent poursuivre toute leur vie le cours de ces saintes études, ou de ceux qui, par la mortification et la pénitence, cherchent à s'identifier avec Dieu: c'est dans ce dernier sens qu'il faut ici l'entendre.

⁴ Le second *âsrama* est l'état de *Grihastha* ou chef de maison.

⁵ Cet état est celui du *Vanaprastha*.

⁶ Nous avons vu ailleurs que pour nettoyer le riz, les Indiens se servent d'un pilon et d'un mortier de bois.

⁷ Genre de pénitence auquel se livrent certains dévots pendant l'été; ils allument quatre feux autour d'eux dans la direction des quatre points cardinaux; le cinquième feu est celui du soleil qui darde sur leur tête.

⁸ Le mot *brahma* ne s'applique pas seulement à l'Être spirituel et suprême: il s'entend aussi de la loi sainte et de la science sacrée.

⁹ Les pénitents réunissent ordinairement en touffe leurs cheveux, qu'ils ramènent ensuite au-dessus du front en forme de corne. Cette chevelure s'appelle *djatâ*, et c'est celle du dieu Siva.

¹⁰ Voyez lect. I, pag. 6, la création des êtres appelés *Mânasas*, formés du *manas*.

¹¹ Ici le manuscrit de M. Tod intercale neuf vers qui n'ajoutent rien au sens de ce discours et qui ne font que l'allonger. Ils sont un peu incorrects: je suis parvenu à les restituer, mais d'une manière trop arbitraire pour que j'en donne la traduction.

pénitent. Imprudents! sans mauvaise intention sans doute, vous m'avez provoqué à abandonner mon devoir: vous agissiez envers moi comme des ennemis. Eh bien! je remplirai vos vœux. Je vais donner une forme à ce sentiment intérieur qui m'enflamme. Sans le concours d'une femme, je ferai naître un fils de mon propre corps: c'est ainsi que je mettrai au jour un second moi-même par une méthode convenable à un habitant de la forêt: mais je vous préviens que cet enfant ne vivra qu'aux dépens des autres qu'il consumera.» Il dit, reprend sa pénitence, et plaçant sa cuisse sur le feu, il agite avec une tige de *darbha*¹² le foyer où s'accomplit la conception de son fils. La cuisse s'entr'ouvre; il s'en élève un feu couronné de flamme et destructeur, qui manquant d'aliment veut brûler le monde; ce fils redoutable d'Ourva s'appelle Ôrva. A peine né, il dit à son père d'une voix éclatante: De sa bouche qu'il ouvre s'élancent vers le ciel des flammes qui envahissent les dix régions: tous les êtres sont consumés et servent à l'accroissement de ce feu exterminateur.

Cependant Brahmâ, qui veille au bien de toutes les créatures, se rendit à l'endroit où le Mouni venait de donner naissance à un fils si redoutable. Il vit la jambe d'Ourva tout enflammée par l'incendie qu'allumait le nouveau-né; il aperçut les mondes et les Richis brûlés par le feu de la colère d'Ôrva. Brahmâ, saluant d'abord le Mouni, lui adressa ces mots: Ourva lui répondit: «Je suis bien heureux de cette faveur et de cette protection divine que vous accordez à mon fils. Mais dans les jours de fête¹⁴ et de joyeux rassemblement, par quels holocaustes, ô dieu, voulez-vous qu'on l'honore? Où sera sa demeure? Quel aliment lui donnerez-vous, qui puisse répondre à sa force et à son ardeur?» «J'établirai, reprit Brahmâ, sa demeure à Badavâmoukha¹⁵, au sein¹⁶ même de la mer. O pieux Brahmane, c'est de l'eau que je suis sorti, et c'est aussi l'eau que je donne pour demeure à ton fils: qu'il sache s'y contenir. Qu'il reçoive l'eau pour offrande, comme Agni reçoit le beurre consacré. Quand viendra la fin des âges et l'heure de la destruction des êtres, lui et moi nous unirons pour dévorer les mondes, et ce feu, à qui je donne aujourd'hui l'eau pour nourriture, consumera tous les êtres, dieux, Asouras et Râkchasas.» dit Ourva; et ce feu, comme un tourbillon enflammé, se précipita au sein de la mer, couvrant son père d'un grand éclat.

Brahmâ s'en alla, et tous les Maharchis, après avoir contemplé la puissance du feu Ôrva, retournèrent dans leur demeure. Hiranyacasipou avait vu cette merveille: il se prosterna devant Ourva et lui dit: «O vénérable Mouni, voilà un grand miracle dont le monde vient d'être témoin. Le père de la nature a paru satisfait de votre pénitence. Quant à moi, je suis le serviteur de votre fils et de vous; faites quelque chose pour moi. Vous me voyez soumis à votre volonté, et attendant l'effet de votre faveur. O le plus fervent des Mounis, si jamais je succombe, vous vous ressentirez de ma chute.» Ourva lui répondit:

Qu'elle devienne la propriété de ta race pour la destruction de ses ennemis: qu'elle te protège toi-même, qu'elle sauve ton armée et dévore celle de tes adversaires.» dit le prince des Dânavas: il prit cette arme, salua respectueusement le grand Mouni, et s'en retourna dans le ciel, heureux de ce qu'il venait d'obtenir.

Voilà, continua Varouna, cette arme magique et pernicieuse, faite jadis avec le feu du fils d'Ourva, et contre laquelle les dieux ont peine à se défendre. Notre ennemi avait perdu ses

¹² Le *darbha* est ordinairement le même gazon que le *cousa*. On donne aussi le nom de *darbha* à deux espèces de roseau, distinguées par les dénominations de *saccharum spontaneum* et *cylindricum*.

¹⁴ Nous avons fait remarquer plus haut que les volcans et les bouches du feu souterrain étaient des lieux de rendez-vous pour les dévots: à certaines époques on y célébrait des fêtes, et l'on y offrait la *poudjâ* et des holocaustes.

¹⁵ *Badavâmoukha* désigne en général un volcan sous-marin; mais ce même mot signifie *tête de cavale*: peut-être le cône du volcan présentait-il cette forme à l'oeil de l'observateur; et si nous entendions *sahya* comme je l'ai proposé dans la note 13, nous pourrions placer ce volcan au nord de la côte de Malabar.

¹⁶ L'expression sanscrite (अस्य, *asya*, synonyme de मुख, *moukha*), signifie *bouche*.

forces: mais sans doute cette arme les lui rend, et tel est l'effet des paroles autrefois prononcées par le puissant Mouni qui l'a donnée aux Dânavas. Si cependant ta gloire exige que je lui résiste, ô Indra, donne-moi pour compagnon celui qui est le principe du fluide et l'auteur de la nuit. J'irai au combat, accompagné de Soma, suivi des monstres de la mer, et sans doute, avec ta faveur, je parviendrai à dissiper l'influence magique qui nous accable.

QUARANTE-SIXIÈME LECTURE. COMBAT DE TARACA: APPARITION DE CÂLANÉMI.

Vésampâyana dit:

Ton désir sera accompli,» s'écrie le roi des dieux, et aussitôt il appelle Soma, qui va combattre, armé de frimas et de glace. «Soma, lui dit-il, unis tes efforts à ceux de Varouna pour détruire les Asouras et donner la victoire aux habitants du ciel. Ta force est incomparable, et tu règues sur les astres. Les personnes instruites savent que tu es la source du fluide qui coule dans tous les mondes. Pareil à la mer qui ramène ses flots dans son lit, tu réparas les pertes successives de ton disque. Tu formes la révolution du jour et de la nuit, et tu es pour le monde la mesure du temps. L'astronome, avec toute sa science, ne peut expliquer ces ombres qui tachent ta face, et que l'on a comparées à des lièvres. Ta voie est plus élevée¹ que celle du soleil, et que celles des autres astres. Chassant devant toi les ténèbres, tu viens illuminer le monde entier. Ta lumière est blanche, ton corps est glacé, ô roi des constellations, auteur de l'année, âme du temps, maître vénérable, inépuisable fluide² du sacrifice, souverain des plantes, source des cérémonies sacrées, astre qui engendres l'eau et dont les rayons sont froids et gelés, dépositaire de l'amrita, entraîné dans ton cours inconstant sur un char éclatant de blancheur; tu es l'agrément des formes, le soma³ pour ceux qui boivent cette liqueur; tous les mondes te désignent par l'épithète de Sômya⁴, ô toi, vainqueur des ténèbres et roi des étoiles. Va donc avec le belliqueux Varouna, et tâchez d'éteindre cette flamme magique des Asouras, qui dans le combat nous brûle et nous consume.»

«O roi des dieux, maître du monde, répondit Soma, puisque tu m'ordonnes de combattre, voilà que déjà je fais tomber une pluie de glace qui doit amortir le feu des Dêtyas. Regarde comme ils sont engourdis par mes frimas, enveloppés d'un vêtement de givre, désarmés de leurs traits magiques, et trompés dans leur fol orgueil.»

En effet, de froides vapeurs, s'étendant comme de larges nuages, se résolvaient en pluie et pénétraient les terribles Dêtyas, arrêtés dans leur course. Ces dieux, tous les deux maîtres de l'onde, se jettent sur leurs ennemis. L'un, armé de ses frimas, accable les Dânavas de ses traits glacés: l'autre les enlace dans son noeud coulant qu'il leur jette. On dirait, en les voyant courir, deux mers immenses dont les flots sont soulevés. Le monde se trouvait couvert de vastes nuages qui se fondaient sur la terre, et qui submergeaient l'armée des Dânavas. Ainsi Varouna et Soma, se servant chacun des moyens qu'ils avaient à leur disposition, éteignirent l'incendie allumé par les Dêtyas. Ceux-ci enchaînés dans le combat et par les rayons gelés de l'un et par les lacets de l'autre, restaient sans mouvement: ils ressemblaient à des arbres dont la cime a été coupée. Percés par le froid, ils tombaient insensibles et perclus de tous leurs membres, et s'éteignaient comme des feux sans chaleur. Leurs chars, si brillants et si magnifiques, avaient perdu leur éclat: ils erraient çà et là dans

¹ Les Indiens regardaient la lune comme plus élevée dans le ciel que le soleil et les autres astres. C'est cette opinion erronée que rappelle ce passage.

² यज्ञरस, *yadjnarasa*. Ce mot *rasa* que j'ai rendu par fluide, signifie encore *goût* et *saveur*.

³ *Soma* est un des noms de la lune; mais c'est aussi la liqueur des sacrifices, formée du jus de l'*asclépias*.

⁴ Il peut paraître singulier qu'une des épithètes de Soma soit l'adjectif *sômya* formé de ce même mot *soma*, comme si l'on disait *luna lunaris*. *Sômya* veut dire aussi *doux*, *aimable*.

le ciel. Maya vit que ses feux, naguère vainqueurs, étaient arrêtés par Varouna ou éteints par Soma aux lueurs glaciales. Aussitôt, par son art magique, ce chef des Dêtyas forma une montagne⁵ immense, hérissée de larges rochers et de pics aigus, couverte d'arbres élevés, remplie de bois et de cavernes, peuplée de lions, de tigres, d'éléphants et de loups; les échos y répètent les cris des chefs Dêtyas, et le vent qui agite la cime des arbres augmente encore ce bruit terrible. Cette montagne que Maya vient de créer de la substance de son fils Crôntcha⁶, s'élève dans les airs: une grêle de pierres, de rochers et d'arbres tombe sur les dieux et sauve les Dânavas. Les armes de Soma et de Varouna s'émoussent, et leur force magique s'évanouit. Les bataillons des Dévas se trouvent couverts de quartiers de roches aussi durs que le fer, qui viennent les heurter. Le ciel encombré de pierres, d'arbres, de pics amoncelés, ressemble à des terres coupées par de hautes montagnes. Frappés, meurtris par des éclats de rochers et par les arbres, les dieux ont disparu sous ces masses accumulées. Leurs arcs sont brisés, leurs armes fracassées et rompues; incapables de résister, ils laissent seul, exposé à tous les coups, le dieu qui porte la massue, le puissant Djanârddana⁷. Ce maître du monde, ferme au milieu du combat, ne témoignait ni faiblesse ni colère. Pareil au nuage azuré, lui qui connaît le temps, attendait le moment favorable, et contemplait la lutte des Dévas et des Asouras. En cet instant, le dieu envoie Vâyou et Agni, et leur ordonne d'arrêter les triomphes de Maya et le succès de son invention magique.

Alors s'excitant mutuellement, l'un ardent, l'autre impétueux, ils partent dociles à l'ordre de Vichnou, et attaquent le fléau qui accable les dieux. Cette montagne, produit de la magie, est brûlée au milieu des tourbillons que forment ces deux chefs, et bientôt réduite en cendres. Le vent et le feu, confondant leurs efforts, répandent sur l'armée des Dêtyas des flammes pareilles à celles qui brilleront à la fin des siècles; et le souffle de l'un et les ardeurs dévorantes de l'autre semblent se jouer cruellement à travers les rangs des Dânavas, dont les chars embrasés par un feu vainqueur, ou brisés par le vent, s'égarèrent çà et là dans leur course.

La puissance magique des Dêtyas se trouvait abattue; leurs efforts semblaient désormais vains et impuissants. Dans les trois mondes, rendus à la liberté, retentissaient les louanges de Vichnou: les dieux, heureux de ce triomphe, applaudissaient à la victoire d'Indra et à la défaite de Maya. Tout, dans les diverses régions du ciel, était rentré dans l'ordre; la lune parcourait librement sa route, le soleil avait repris son cours accoutumé. On observait le culte prescrit par la loi et adressé aux trois ordres de parents décédés, mais vivant encore dans la nature⁸: la mort ne brisait point les liens de la famille, et le feu du sacrifice était allumé (pour les mânes par les vivants). Les dieux, appelés à partager les offrandes, donnaient en échange la possession du ciel. Tous les gardiens du monde veillaient dans leur char au poste qui leur est confié. Il n'y avait plus que des êtres purs et mortifiés; nulle apparence de péché. La joie régnait parmi les dieux, la confusion parmi les Dêtyas. La

5 पार्वती माया, *pârvatî mâyâ* (*montosa magia*).

6 Crôntcha est à la fois le nom d'une partie de l'Himâlaya, et celui d'un Asoura, vaincu par le dieu Cârlikéya. Le poète fait ici Crôntcha fils de Maya, et confond ensemble la montagne et le mauvais génie.

7 Surnom du dieu Vichnou.

8 Il m'a semblé que ce passage faisait allusion à un ordre de parents désignés par le nom de *sapindas*. Voyez l'explication que donne à ce sujet le Dictionnaire de Wilson. Voyez aussi les Recherches asiatiques, tom. VII. Je pense qu'il s'agit ici du Srâddha appelé *pârwana*, et qui s'offrait en l'honneur de trois ancêtres, le père, l'aïeul et le bisaïeul. Au mot बन्धु, *bandhou*, M. Wilson parle aussi de trois espèces de parents, considérés sous le rapport de leurs droits à un héritage. Mais ce n'est point cette dernière idée que le poète me paraît avoir voulu exprimer.

Piété s'appuyait sur trois pieds⁹, l'Impiété n'en avait qu'un. La bonne voie était large et ouverte: on suivait religieusement les règles des castes et des quatre états¹⁰ de la vie. Les rois, environnés de splendeur, s'occupaient de la défense de leurs sujets. Par de saints cantiques on célébrait les louanges des dieux: le péché ne souillait plus la terre, et les ténèbres avaient partout disparu. Tel était le résultat de la victoire d'Agni et de Vâyou. Les mondes, purs comme eux, se réjouissaient de leur triomphe.

En apprenant cet exploit d'Agni et de Vâyou, les Dêtyas éprouvèrent d'abord une grande terreur. Alors apparut un Dânavas, nommé Câlanémi¹¹: sur sa tête brille un diadème d'or; des bracelets de clochettes entourent ses membres, tout couverts d'ornements d'argent. Il ressemble, pour la hauteur, au Mandara. Il porte cent armes menaçantes; il a cent mains, cent visages, cent pieds, et se dresse avec la majesté d'un mont à cent têtes. Son immense et riche ceinture brille comme un feu placé au milieu des neiges¹². Sa chevelure est pourpre, et sa barbe verte¹³; de larges dents garnissent sa bouche. De son vaste corps il remplit l'intervalle des trois mondes: ses bras vont toucher le ciel, et ses pieds battent les montagnes de la terre. Sa respiration produit des nuages orageux. Ses grands yeux sont farouches et rouges. Il semble vouloir consumer de ses feux tous les Dévas: il les gourmande avec violence. Sa masse couvre les dix régions du ciel. En le voyant, on prendrait l'orgueilleux Dânavas pour la Mort se levant affamée au moment de la destruction universelle.

Il élève son bras droit que parent de magnifiques guirlandes; il étend ses longs et larges doigts, qu'il agite quelque temps; il dit aux Dânavas frappés par les dieux: Ainsi parle ce Câlanémi, semblable à Câla: le combat va recommencer, et les Souras n'ont aperçu cet ennemi qu'en tremblant. Pleins de frayeur, tous les êtres l'ont vu marchant avec orgueil, et pareil à l'immortel Nârâyâna, qui en trois pas s'empare des trois mondes. Le terrible Asoura n'a encore levé le pied qu'une fois pour s'élancer au combat: le vent tourbillonne dans son vêtement, et la crainte est au coeur de tous les dieux. Il marche, tenant embrassé Maya, le roi des Dêtyas; et ce groupe ressemble à celui que formerait le Mandara avec Vichnou. Les dieux et Indra lui-même sont épouvantés à la vue de Câlanémi s'avançant escorté de la terreur qui environne Câla.

QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE. COMBAT DE TARACA: SUCCÈS DE CÂLANÉMI.

Vêsampâyana dit:

Le grand Asoura, Câlanémi, prêt à secourir les Dânavas, apparaissait, étendu et brillant, comme le nuage à la fin de l'été. En le voyant marcher dans l'intervalle des trois mondes, les chefs Dânavas se relevèrent et reprirent des forces nouvelles, comme s'ils eussent goûté

⁹ Voici le vers entier त्रिपादविग्रहे धर्मे अधर्मे पादविग्रहे. Je l'ai traduit sous l'impression du 81e sloca de la première lecture des lois de Manou, où il est dit que la Piété (*Dharna*) a quatre pieds dans le *Crita-youga*, et qu'elle en perd un à chaque âge. Ces quatre pieds sont le *satya* (vérité), ou plutôt le *tapas* (pénitence), le *djnâna* (science), l'*yadjna* (sacrifice), et le *dâna* (libéralité). Il résulterait de ce vers que l'événement raconté dans ces lectures serait censé avoir eu lieu dans le deuxième âge, c'est-à-dire dans le Trêtâ, pendant lequel le Dharma perd un pied que gagne l'Adharna. Cependant il est juste d'observer que l'auteur se trouve en contradiction avec lui-même; car il a dit, lect. XLII, pag. 198: *le Crita-youga venait de s'ouvrir*: mais il nous a accoutumés à ces défauts d'exactitude.

¹⁰ C'est-à-dire des quatre *âsramas*.

¹¹ Ce mot signifie *roue de Câla*. Câla est le Temps qui détruit le monde, ou la Mort. Le lecteur jugera si, dans l'histoire de ce personnage, il doit voir un conte astronomique, ou bien le récit poétique de l'invasion d'un ancien conquérant.

¹² Cette comparaison porterait à croire que Câlanémi avait un vêtement blanc.

¹³ On se rappelle que le vert est aussi la couleur des chevaux du soleil.

un breuvage d'immortalité. Les soldats de Maya et de Târa, auparavant mornes et consternés, maintenant exaltés par l'espoir de terminer glorieusement le combat de Târacâ, couraient à l'ennemi avec ardeur et remplis d'une ivresse belliqueuse. A l'aspect du Dânavas Câlânémi, tous saisissaient leurs armes et volaient à leur rang, au milieu des transports de la joie la plus vive. Rassurés à sa vue, auprès de lui accourent Maya et ses généraux les plus habiles, Târa, Varâha, le vaillant Hayagrîva, Swéta fils de Viprachitti, Kchara, Lamba, Arichta fils de Bali, Kisora, Ouchtra, et le grand Swarbhânou, que les dieux nomment Vaktrayodhin¹: tous expérimentés et savants dans l'art de la guerre, tous éprouvés par la pénitence. Ils se rangent auprès de Câlânémi, armés de lourdes massues, de disques, de haches, de pilons meurtriers, de traits, de longs maillets, de pierres énormes, de débris de rochers, de javelots, de piques, de masses de fer, de cognées, d'instruments qui tuent cent hommes; plusieurs portaient des machines en forme de jougs de chars, ou des espèces de balistes et de béliers²; quelques-uns n'avaient que leurs bras nerveux et tendus; d'autres se présentaient avec des noeuds coulants, des dards barbelés, des flèches pareilles à des serpents à la langue menaçante, des projectiles fulminants, des lances enflammées, des épées nues, des tridents affilés et brillants. Remplis d'ardeur et brandissant leurs armes, ils se placent à la suite de Câlânémi et sur le front de bataille.

Cette armée de Dêtyas, d'où s'échappent de sombres lueurs, ressemble à un ciel parsemé d'étoiles et de nuages au lever du soleil. De l'autre côté apparaît l'armée des dieux, conduite par Indra, resplendissante des brûlants rayons du soleil et des rayons glacés de la lune, forte de l'impétuosité de Vâyou, belle des grâces de Soma³, étincelante des feux des étoiles qui sont comme ses enseignes, environnée des nuages jetés autour d'elle en forme de vêtement, ornée de l'éclat des planètes et des constellations, dirigée par Yama, Indra, Varouna et le sage Couvéra, enflammée de toute l'ardeur d'Agni et de Pavana⁴, et soumise au commandement suprême de Nârâyana. Magnifiques par leurs armes, terribles par leur nombre immense, ces dieux, auxquels se sont joints les Yakchas et les Gandharvas, ressemblent aux flots d'une mer agitée. Les deux armées viennent alors s'attaquer, comme un jour, à la fin des siècles, viendront se heurter le ciel et la terre: spectacle affreux que cette mêlée de dieux et de Dânavas, où la modération combat contre la violence, la sagesse contre l'orgueil.

Les Souras et les Dêtyas s'avancant en fureur les uns contre les autres, ressemblaient à des nuages s'élevant de la mer orientale et de la mer occidentale, et poussés par la violence de deux vents ennemis; ou à deux éléphants rivaux sortant de deux forêts opposées, dont les arbres chargés de fleurs couvrent au loin les montagnes. On entendait le bruit des tambours, le son des conques guerrières. Le ciel, la terre, les dix régions en retentissaient avec fracas, et les échos répétaient le frémissement des arcs et le sourd mugissement des tambours dêtias. Les deux partis s'attaquaient avec rage, se renversant mutuellement: les bras tombaient sous les coups qu'on se portait de part et d'autre: en quelques endroits la lutte générale avait dégénéré en combats singuliers. Les dieux brandissaient leurs masses

¹ Voyez la lecture XLIIIe, pag. 203, et la note 8. Ce passage explique le surnom de *Vaktrayodhin*, qui signifie que ce Dânavas combat de la bouche.

² Je ne me suis pas bien rendu compte des expressions de ce vers, indiquant toutes des instruments de guerre: युगैर्यत्रैश्च निर्मुक्तैः ou निर्युक्तैर्गलैश्चाग्रताडितैः. Youya est le joug d'un char, et peut-être par extension poétique, le timon; *yantra* est une machine quelconque; *argala* est une barre de porte. J'ai pu me tromper dans l'interprétation que j'ai donnée de ces mots, et à laquelle m'ont amené les épithètes qui les accompagnent. Dans la XII^e lecture, le poète a déjà fait mention d'une machine à lancer des pierres, अस्मयन्त्र, *asmayantra*. Je crois qu'il veut parler ici d'une petite baliste, et non pas d'une simple fronde. Comme le mot *youga* signifie couple, l'*youga* pourrait bien être une espèce de fléau composé de deux pièces assemblées, et servant à chasser les projectiles. Je me figure l'*argala* comme une barre de fer aplatie par le haut et offrant une espèce de tête, *agrâtâdita*.

³ C'est l'épithète *sômya*, que nous avons vue dans le chapitre précédent. Voyez note 4.

⁴ Surnom du dieu du vent, de Vâyou.

de fer, les Dânavas leurs cimenterres et leurs lourdes massues. Les corps des combattants étaient ou brisés par ces massues ou percés par les flèches. Les uns, couverts de blessures, tombaient çà et là; les autres continuaient à lancer leurs traits. Quelques-uns, portés sur des chars rapides qu'entraînaient de légers coursiers, s'approchaient pour se combattre, animés d'une mutuelle fureur; et dans cette vaste mêlée de chars et de fantassins, l'oeil ne voyait qu'un horrible tourbillon où tout était confondu. Le bruit tumultueux des chars, joint aux cris des guerriers, monte dans l'air comme les clameurs gémissantes des vaches qu'on retient attachées. Tandis que ceux-ci font voler les chars en éclats, ou tombent abattus sous les roues, ceux-là ne peuvent avancer et maudissent l'obstacle qui les arrête. Les uns, menaçants et superbes, élevant leurs bras, s'élançant l'épée haute et le bouclier en avant; et sur tous leurs membres résonnent l'or et l'argent de leurs parures. Les autres, blessés et percés de traits, vomissent des flots de sang, comme les nuages qui, au commencement de l'automne, répandent l'eau dont ils sont gonflés. Des traits lancés et se croisant dans l'air, des coups de massue reçus et rendus, des Dévas, des Dânavas acharnés les uns contre les autres, tel était l'aspect de ce champ de bataille. Ainsi éclaterait un grand orage, où les Dânavas seraient la nue grosse de tempêtes, les armes des dieux l'éclair qui la sillonne, et les flèches des deux partis la pluie qui traverse l'air.

Cependant le terrible Asoura, Câlanémi, croissait dans sa fureur comme le nuage qui s'enfle des eaux de la mer. De la partie de son corps appelée Nagasiras⁵ se détachent des nues entourées comme d'un collier d'éclairs tremblotants, vomissant la foudre étincelante, et se grossissant de la sueur qui se forme entre ses deux sourcils. Il respire avec rage, et de sa bouche s'exhale un air mêlé de flammes. Il agite dans le ciel ses longs bras qu'il abaisse ou qu'il relève, et qui ressemblent à de noirs serpents à cinq têtes et aux dards menaçants. De ses armes variées, de ses arcs, de ses masses de fer il remplit les airs: on dirait autant de hautes montagnes. Son vêtement est soulevé par le vent; et placé devant le front des combattants, il ressemble au Mérout, dont la tête se trouve éclairée par les feux du crépuscule. Des troncs d'arbres énormes et des pics de rochers qu'il brise d'un coup de genou, il accable les dieux, qu'on prendrait pour de hautes collines frappées par la foudre. De ses traits aigus, de ses armes tranchantes, Câlanémi perce, fend leurs têtes, leurs poitrines: les Souras sont comme paralysés par la terreur, et parmi les chefs des Yakchas, des Gandharvas et des grands serpents, quelques-uns sont abattus par la force de son poing ou taillés en pièces par le fer de ses armes. Les autres effrayés, éperdus, renoncent à tenter un dernier effort. Indra vient, sur l'éléphant Erâvata, essayer de combattre ce rival: il est percé d'une grêle de flèches qui engourdissent tous ses mouvements. Varouna, privé de son noeud coulant et réduit à une honteuse inaction, ressemble à une nuée épuisée d'eau, ou à une mer desséchée. Le fils de Visravas, Couvéra, le plus illustre des régents du monde, fléchissant sous le poids de masses meurtrières, abandonne le combat. Yama lui-même, accoutumé à tout enlever, l'immortel Yama, qui porte les armes de la mort, est repoussé vers le midi, et va se cacher dans sa propre région.

Vainqueur des gardiens du monde, Câlanémi se chargea de leurs fonctions: il fit de son corps quatre parts, et se plaça aux divers points du ciel. Swarbhânou lui montrant la voie divine des constellations, il y entra hardiment. Il enleva à Soma sa beauté et son noble domaine⁶; il chassa de la porte céleste le soleil aux rayons de flammes, et lui ôta son

⁵ J'ignore entièrement ce que l'auteur désigne par ce mot, qui signifie *tête de montagne* ou *d'arbre*. Dans un autre endroit nous avons vu pareillement *Brahmasiras* (*tête de Brahma*).

⁶ Voyez lect. XXV, note 19. Si cette fable est astronomique, on doit supposer que l'auteur indique ici un point particulier de la sphère céleste. Je retrouve dans ce passage le mot विषय, *vichaya*, qui m'embarrassait dans la IIIe lecture, note 18. Il se rapporte ici à la lune et au soleil, et je le rends par *domaine* et *empire*. M. Wilson me semble l'expliquer fort bien par *département*, *sphère*, *province*, etc. Il était plus difficile d'en rendre compte dans la IIIe lecture, où le poète faisait une classe d'êtres animés de ce que je regarde comme l'entourage ou l'atmosphère de la terre. En astronomie, l'horizon se nomme *kchitidja* (*né de la terre*).

empire, ses deux voies et la charge de présider au jour. Il aperçut Agni dans la bouche des dieux⁷: il le prit et le plaça dans la sienne. Il vainquit Vâyou et le soumit à ses ordres. Il enleva à l'Océan tous ses fleuves, et par la force il réduisit sous ses lois les mers elles-mêmes qui devinrent une partie de son corps. Il réunit sous son empire les eaux terrestres et les eaux célestes, et consolida la terre à laquelle il donna de forts appuis. Il brille comme Swayambhou, maître des éléments et souverain des mondes qu'il renferme et qu'il épouvante. Il est l'unique gardien de la nature entière; il est l'âme de la lune, du soleil, des planètes; il est le feu et l'air, et ce Dânavas, couronné par la victoire, va se placer au trône de Brahmâ⁸, père inépuisable de tous les êtres; là, il reçoit les hommages des Dêtyas, comme l'aïeul des mondes y recevait ceux des Dévas.

QUARANTE-HUITIÈME LECTURE. COMBAT DE TARACA: MORT DE CÂLANÉMI.

Vêsampâyana dit:

Cependant Câlanémi ne voit point autour de lui la Science, la Justice, la Modération, la Vertu et la Félicité, qui, fidèles à leur devoir, sont restées toutes cinq auprès de Nârâyana. Irrité de leur absence, le maître des Dânavas recherche les traces de Vichnou, et arrive en présence de ce dieu. Il le voit monté sur Garouda, tenant dans ses mains la conque guerrière, le disque et la massue, cette massue brillante qu'il brandit pour le malheur des Dêtyas. Vichnou ressemble au nuage azuré; son vêtement brille de la couleur de l'éclair, et l'oiseau, fils de Casyapa, qui lui sert de monture, agite ses ailes dorées. Ferme et intrépide, le dieu est prêt à combattre et à porter la mort dans les rangs des Dêtyas; et en le voyant, Câlanémi, sans se troubler, s'écrie: «Voilà donc l'ennemi qui, couché sur la mer, a immolé les antiques Richis¹ Dânavas, Madhou et Kêtabha! Le voilà, ce vainqueur irréconciliable, qui aujourd'hui même a sacrifié à sa haine un grand nombre de Dânavas! Le voilà, ce guerrier sans pitié qui ne respecte ni les enfants ni les femmes, et qui livre au déshonneur du veuvage² les épouses des Dêtyas! C'est donc lui qu'on nomme Vichnou parmi les dieux et Vêcountha³ parmi les habitants du ciel, Ananta parmi les serpents, Swayambhou sur les eaux, Swâyambhouva parmi les hommes! Lui, qui est le maître des dieux et notre ennemi juré, qui, dans sa colère, a donné la mort à Hiranyacasipou! Lui qui, protégeant les dieux réfugiés à l'ombre de son bras, leur fait manger⁴ par le feu du sacrifice les trois holocaustes de beurre offerts par les Maharchis! Lui qui, envoyant le trépas dans les rangs des ennemis des dieux, moissonne nos bataillons avec son disque brûlant! Lui qui, dans les combats, dévouant sa vie pour les Souras, lance au milieu de leurs adversaires ce disque aussi resplendissant que le soleil! C'est lui qui est la mort des Dêtyas; et moi aussi, je suis la mort, j'apporte à cet insensé le prix de cette valeur invincible et meurtrière. Allons! que

⁷ Agni ou le feu est, suivant les poètes, la bouche des dieux; car c'est lui qui dévore les holocaustes qu'on leur offre. Cette phrase signifie que Câlanémi voulut qu'on fit des sacrifices en son honneur.

⁸ Brahmâ, surnommé *Paramechthin*.

¹ C'est un Dânavas qui parle, et par conséquent ce mot Richi est employé pour désigner les patriarches de sa race.

² Littéralement, *leur enlevant l'honneur du sîranta*, qui consiste à séparer les cheveux de chaque côté, laissant sur le haut de la tête une ligne distincte, quelquefois marquée en rouge. C'est un soin que prennent surtout les femmes enceintes, le quatrième, le sixième ou le huitième mois de leur grossesse; cette cérémonie s'appelle *sîmantonnayana*. La femme se nomme d'une manière générale sîmantinî. En l'absence de son mari, elle se contente de tresser ses cheveux, sans y joindre aucun ornement: cette coiffure est appelée *praveni*.

³ Voyez lecture XLII, note 2.

⁴ Les Indiens considèrent le feu comme la bouche des dieux, parce que c'est lui qui dévore les sacrifices qui leur sont offerts. Une autre bouche des dieux, c'est celle des Brahmanes.

Vichnou paraisse devant moi, et ma flèche aujourd'hui va le percer et lui donner la mort. Oui, ce Nârâyana, l'épouvante des chefs Dêtyas, je veux aujourd'hui m'illustrer en lui ôtant la vie; et son trépas sera bientôt suivi de celui des insensés qui ont mis en lui leur espoir. Dans ses diverses naissances, il a combattu les Dânavas: ils tombèrent jadis sous les coups de cet immortel Ananta, alors que de son ombilic s'éleva le lotus. Au milieu des flots de la mer universelle, il terrassa, en les frappant au genou, les princes Dânavas, Madhou et Kêtabha. Plus tard il revêtit la double forme de lion et d'homme, et seul, donna la mort à mon père Hiranyacasipou. Mère des dieux, Aditi le conçut aussi dans son sein. Au moment du sacrifice de Bali, il vint sous la forme d'un nain, et en trois pas s'empara des trois mondes. Mais aujourd'hui, dans ce combat de Târacâ, lui et les dieux vont périr sous mes coups.» Ainsi parlait Câlânémi, par ses discours insolents provoquant Nârâyana et le défiant au combat.

Insulté par le prince des Asouras, le dieu qui porte la massue ne témoigne aucune colère. Fort par sa modération, il sourit et lui répond en ces termes: «O Dêtya, elle est bien faible la force qui vient de l'orgueil: il n'y a de force solide que celle qui naît de la modération. Tu te perds avec ta présomption, toi qui, par tes discours, braves ma patience. Je connais ton impiété. Malheureux! ta puissance n'est qu'en paroles. Je te vois engagé dans la même route que tes devanciers. Le père des êtres a construit pour chacun la chaussée⁵ qu'il doit suivre dans ce monde. Est-ce donc en la coupant soi-même que l'on peut se sauver? Tu succomberas aujourd'hui sous mes coups, toi qui as outragé les dieux; et je les rétablirai sur leurs trônes.»

Tel fut le langage de celui dont la poitrine est ornée du Srîvatsa⁶. Le Dânavas a souri de rage et s'est jeté sur ses armes. Il élève ses cent bras chargés de cent instruments meurtriers: ses yeux sont rouges de colère, et il frappe Vichnou à la poitrine. A cette vue, les Dânavas conduits par Maya et par Târa brandissent leurs lances et leurs glaives, et attaquent aussi le dieu. Assailli par ces robustes Dêtyas, frappé par toutes leurs armes à la fois, Hari n'a point été ébranlé: il est resté ferme comme une montagne.

Le grand Asoura, Câlânémi, engage le combat avec Garouda, dont le souffle est si puissant: de ses bras il élève sa lourde massue, et il la laisse tomber, terrible, foudroyante, sur son ennemi. Vichnou lui-même admire le coup que vient de porter le Dêtya furieux. La massue a frappé la tête de Souparna, et l'oiseau, tout meurtri, est venu se reposer sur notre globe. Cependant avec des mottes de terre, des glaives, des pierres et des foudres, les Dêtyas harcelaient le grand Vichnou: celui-ci paraissait ému, incertain, et les dieux l'encourageaient par leurs louanges: Leurs voix firent sortir Vichnou de sa tranquillité. Déjà les conques des Dânavas proclamaient sa défaite: déjà leurs tambours avaient battu trois fois, et frappant leurs mains l'une contre l'autre, les Dêtyas sautaient dans l'ivresse de leur joie.

En voyant la chute de Souparna, en se sentant lui-même blessé, Vêcountha, les yeux rouges de colère, a saisi son disque. Il s'élance, et sa rapidité est égale à celle de Garouda. Ses bras s'étendent et touchent les dix régions. Il grandit et remplit tous les points du ciel, l'air et la terre: il grandit encore, et les mondes sont pleins de lui. A l'aspect de ce dieu qui s'élève et grossit, apportant la victoire aux Souras, les Richis et les Gandharvas font retentir les louanges du vainqueur de Madhou. Son aigrette touche au firmament, ses vêtements flottent dans les airs, ses pieds mesurent la terre, ses bras couvrent l'horizon. Il élève son disque éclatant, connu sous le nom de Soudarsana: arme terrible, incomparable, et brûlante comme le feu; roue⁷ fatale aux bataillons ennemis, brillante par ses mille rayons, et semblable au soleil par son éclat; sa circonférence est d'or et tranchante comme un rasoir; son centre est le siège de la foudre; la terreur l'accompagne; épouvantable instrument de mort, couvert de la moelle, des débris d'os, de la graisse, du sang des

5 सेतु, *sétou*. Voyez lect. XI, note 45.

6 Voyez lecture XLI, note 20.

7 Cette arme s'appelle चक्र, *tchakra*, et le *tchakra* est aussi une roue.

Dânavas, orné de larges guirlandes de fleurs, intelligent et docile dans la main de son maître, création immortelle de Swayambhou, exécuteur redoutable et superbe de la sentence des Maharchis irrités; en le voyant briller, les êtres animés et inanimés frémissent, et tous ceux qui se nourrissent de la chair des cadavres poussent des cris de joie en attendant les effets des oeuvres merveilleuses de ce disque, rival du soleil.

Enflammé de colère, le dieu orné du Srîvatsa et armé de la massue montre de loin son tchakra, qui consume de son éclat immense l'éclat de ses ennemis. Il le lance, et abat de ce coup les bras de Câlanémi et ses cent têtes qui vomissent des torrents de flammes. Le Dânavâ, dont les bras et les têtes viennent d'être abattus, reste sans mouvement sur le champ de bataille, et son cadavre mutilé ressemble à un arbre sans branches. Volant avec la rapidité du vent, Garouda, les ailes étendues, foule la poitrine de Câlanémi. Ce grand corps, sans tête, sans bras, tombe du ciel à travers les airs, et vient frapper la terre qui se trouble. Au bruit de sa chute, les Richis et les dieux applaudissent à Vêcountha, et tous d'une même voix célèbrent sa gloire.

Les autres Dêtyas, témoins de cette catastrophe, restèrent tous interdits: leurs bras furent comme enchaînés. Hari les prend les uns par les cheveux, les autres à la gorge, frappe ceux-ci au visage, ceux-là au milieu du corps, les brise à coups de massue, les brûle de son disque: sans respiration, sans vie, le corps tout rompu, ils tombent du ciel sur la terre. Vainqueur de tous les Dêtyas, glorieux et triomphant, Vichnou vient auprès d'Indra pour le complimenter.

Le combat de Târacâ était terminé: le maître des mondes, Brahmâ, arriva dans ces lieux avec tous les Brahmarchis, les Gandharvas et les Apsarâs, et saluant le grand Hari, le dieu des dieux lui dit: «O Vichnou, tu viens d'accomplir une grande oeuvre: par la mort des Dêtyas tu as sauvé les Souras et ramené le bonheur parmi nous. Toi seul as pu vaincre le terrible Câlanémi; à toi seul appartient cette gloire. Ce contempteur des dieux, bravant tous les êtres animés et inanimés, attaquant les Richis, osait m'outrager moi-même. Je dois donc aussi me réjouir de ce noble exploit, par lequel tu as terrassé Câlanémi, l'émule de Câla. Reçois mes félicitations, et daigne m'accompagner au plus haut des cieux. Là, les Maharchis rassemblés célébreront tes louanges. Je me joindrai à eux, et nos voix s'élèveront de concert pour te chanter. Et par quel présent digne de toi puis-je reconnaître tes bontés, ô toi, généreux bienfaiteur, qui étends tes faveurs sur les Souras et même sur les Dêtyas, toi qui viens aujourd'hui, dans ce combat, de rendre au grand Indra l'empire des trois mondes libre et florissant?»

Ainsi parla le divin Brahmâ; le noble Hari répondit, s'adressant aux dieux et à Indra leur chef:

«Écoutez, ô dieux qui êtes ici rassemblés avec Indra, et qui, la tête baissée devant moi, me donnez en cet instant les preuves du respect le plus religieux. Dans la bataille qui vient de se livrer, les puissants Dânavas, plus forts qu'Indra lui-même, ont tous succombé avec leur héros Câlanémi. Dans ce même combat, deux autres de leurs chefs sont aussi tombés, le fils de Virochana et le grand Swarbhânou. Indra peut donc reprendre son poste accoutumé, ainsi que Varouna. Qu'Yama retourne gouverner le midi, et Couvéra le septentrion. Que Soma revienne avec son cortège de constellations, et les visite successivement. Que le soleil, reprenant ses deux voies⁸, ramène tour à tour les saisons. Que les prêtres, honorant les dieux, leur présentent la part qui leur est due dans le beurre sacré. Que les Brahmanes allument les feux que prescrivent les Vèdes. Que les dieux reçoivent le saint hommage de l'holocauste⁹, les Maharchis celui de la prière¹⁰, les Pitris celui du Srâddha. Que Vâyou suive sa route; qu'Agni brûle de trois manières¹¹, et que les

⁸ Le mot est *ayana*: ce sont les deux parties de l'écliptique coupée par l'équateur.

⁹ बलिहोम, *balihoma*.

¹⁰ स्वाध्याय, *swâdhyâya*.

¹¹ L'auteur désigne les trois espèces de feu, le *trêtâgni*; ce sont, dit-on, le feu du midi, le feu domestique et le feu du sacrifice.

trois castes¹² fassent le bonheur des trois mondes par les oeuvres qui leur sont attribuées. Que les sacrifices soient célébrés par les saints Brahmanes, les présents offerts, suivant l'usage, par la générosité des fidèles. Que par leurs heureuses et douces influences, le soleil favorise les vaches, Soma les fluides, et Vâyou les divers souffles des êtres animés. Que les rivières, formées de l'eau qui vient des grandes montagnes, mères fécondes des trois mondes, continuent de se rendre à l'Océan. Enfin, que, délivrés de la crainte des Dêtyas, les dieux vivent désormais en sécurité. Soyez heureux, je m'en vais dans le monde éternel de Brahmâ. Cependant au sein de vos demeures particulières, dans le ciel ou dans les combats, ne vous laissez point aller à une confiance téméraire: les Dânavas sont humiliés, mais ils sont toujours en armes dans leurs sombres retraites, et ils ne resteront pas constamment en repos. Ils pourront abuser de votre droiture et de votre franchise. Mais je saurai déjouer les projets de cette race perverse, acharnée contre vous et forte par sa déloyauté; et s'ils vous donnaient encore quelque crainte fondée, je viendrais à votre secours, et je vous aurais bientôt rendu la paix.»

Tel fut le discours qu'adressa aux dieux celui dont la vérité est toute la force. Comblé de gloire, Vichnou suivit Brahmâ dans son séjour immortel.

O prince, voilà le récit que tu m'avais demandé du combat merveilleux de Târacâ, livré par les Dânavas contre Vichnou.

QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE. ARRIVÉE DE VICHNOU DANS LE MONDE DE BRAHMÂ.

Djanamédjaya dit:

Que fit Vêcountha après son départ pour le monde de Brahmâ, où il accompagna ce souverain des dieux qui jadis naquit au sein des ondes? Pourquoi fut-il conduit dans ce séjour après avoir achevé la défaite des Dêtyas et reçu les hommages des dieux? Quelle place y occupe-t-il? A quel exercice¹ s'y est-il livré? A quelle pénitence s'est soumis ce maître suprême, essence de tous les êtres? Pendant ce temps, comment l'univers jouissait-il de cette félicité enviée des Souras et des Asouras? Comment se fait-il qu'il dorme à la fin de l'été, qu'il s'éveille à la fin des pluies? Comment, placé dans le monde de Brahmâ, tient-il le timon des mondes? O saint Brahmane, j'ai le désir de connaître, dans tous ses détails, dans toute sa vérité, l'histoire divine de Vichnou dans le ciel.

Vêsampâyana répondit:

Je te donnerai d'abord quelques renseignements sur les saints plaisirs de Brahmâ et de Nârâyana dans le séjour où ils viennent de monter. Certes, la voie de Vichnou est imperceptible, et peut à peine être connue des dieux: écoute ce que je vais t'en révéler. Ce dieu est le monde; et les trois mondes, c'est lui-même: il comprend aussi les dieux, et les dieux dans le ciel sont encore lui. C'est un fleuve dont la pensée la plus profonde n'aperçoit point l'autre rive; lui seul, Mâdhava, connaît les bornes suprêmes des mondes. Voici maintenant quelle fut la conduite autrefois suivie dans le séjour de Brahmâ par cet être mystérieux, dont les dieux recherchent la trace. A son arrivée dans ces lieux, où réside le père de la nature entière, Vichnou salua tous les Richis, suivant le rite qui leur est particulier. En apercevant le feu du sacrifice allumé à l'orient² par les Maharchis, ce dieu, éclatant de lumière, se joignit à eux pour la cérémonie pieuse du matin³. Il les vit honorer sa personne par les offrandes de beurre, lui donner une portion dans les sacrifices, et lui assigner la première place. Il s'établit un échange de politesses entre lui et ces Richis ressemblant à Brahmâ lui-même. Incompréhensible divinité, il parcourt ce monde éternel.

¹² Il ne parle que des trois castes de *dwidjas* ou *régénérés*. Il ne compte pas les Soûdras.

¹ योग, *yoga*.

² प्राक्सवन, *prâksavana*.

³ पौर्वाहिका क्रिया, *pôrwâhnicâ criyâ*.

Il voit les poteaux élevés dont le haut est orné d'un anneau⁴, et qui sont illustrés par les innombrables sacrifices des Brahmarchis. Il sent la fumée du beurre consacré, il entend les Vèdes récités par les Brahmanes: il poursuit sa visite et se mêle aux sacrifices. Les Richis, les dieux et les prêtres réunis lui adressent la parole, élevant leurs bras vers lui, et tenant dans leurs mains le vase⁵ qui renferme l'offrande de l'argha.

Tout ce qui appartient aux dieux, dépend de Djanârddana: tout ce que font les dieux est l'ouvrage du vainqueur de Madhou. Le monde que les savants connaissent pour être celui d'Agni et de Soma, Brahmâ sait que c'est Vichnou; que Vichnou est Agni et Soma. Du lait vient la partie séreuse; de cette partie séreuse vient le beurre: de même c'est de Djanârddana que viennent les mondes où les êtres sont en quelque sorte barattés⁶. Les dieux, les Vèdes et les mondes reconnaissent Hari comme étant l'âme suprême revêtue de sens et entourée des éléments. C'est Vichnou qui se renferme dans les corps, qui vivifie sur la terre et la matière et les organes des sensations; comme c'est lui qui, dans le ciel, d'un souffle souverain pénètre et anime les dieux. C'est lui qui donne, à ceux qui sacrifient, le fruit de leur piété; lui qui est en même temps l'offrande sacrée: esprit suprême, il tient le fil qui fait mouvoir tout le monde, et, honoré par la prière, il est lui-même la prière vivante. Les Richis lui dirent: «Salut, ô toi le premier des Souras; dieu de lumière, toi qui portes le lotus sur ton ombilic, sois en ces lieux le bienvenu, et reçois avec nos prières les honneurs du sacrifice et de l'hospitalité. Tu es la sainteté⁷ dans le sacrificateur, la pureté dans l'eau de l'ablution des pieds⁸; tu es l'hôte que célèbre la prière, l'être à jamais ferme dans le bien. Dans le temps que tu t'occupais des combats, nos cérémonies se trouvaient interrompues: il n'y a point de sacrifice, quand Vichnou est absent. C'est de toi que doit venir le fruit de notre sacrifice qu'accompagnent les présents de la reconnaissance. C'est à toi qu'aujourd'hui s'adressent nos hommages.»

dit le dieu en honorant à son tour ces Brahmanes; et désormais habitant du séjour de Brahmâ, il s'y livre aux plaisirs qu'y goûte ce souverain créateur.

CINQUANTIÈME LECTURE. LEVER DE VICHNOU.

Vésampâyana dit:

Ainsi le grand Hari, après avoir accueilli les hommages de ces Richis, entra dans cet asile antique et mystérieux, séjour divin de Nârâyana. Son âme était remplie de joie; dès son arrivée, il tint conseil avec les saints personnages, baissant la tête avec respect devant l'ancien des dieux, Brahmâ, né du sein d'un lotus. En mettant le pied dans ce séjour, qui de son nom est appelé l'ermitage¹ de Nârâyana, le dieu quitta ses armes. A ses yeux se

⁴ Voyez lect. XL, note 31.

⁵ Ce vase porte le nom de पवित्र, *pavitra*. Nous avons vu ailleurs ce que c'était que l'argha, lect. XIV, note 21.

⁶ Image familière à un peuple tel que les Indiens, chez qui la vache est particulièrement honorée.

⁷ पात्र, *pâtra*, expression qui signifie vase, et en même temps *mérite particulier* (*propriety, fitness*).

⁸ पाद्य, *pâdya*.

¹ Traduction littérale de नारायणाश्रम, *nârâyanâsrama*. Les fonctions des dieux sont considérées comme un exercice pieux, *yoga*; et par conséquent Vichnou est assimilé à un solitaire renfermé dans son ermitage, *âsrama*. Dès le commencement on l'a représenté comme porté sur les eaux: cette lecture décrit son sommeil mystérieux au sein de la mer universelle. J'avoue encore une fois que je ne puis voir ici une tradition du déluge de la Bible: je n'y trouve qu'une peinture de l'inondation annuelle, qui, en couvrant la terre, arrête la végétation endormie, détruit la riante magie de la nature, mais en même temps prépare la terre à une production nouvelle. Cependant un esprit vital circule par des voies secrètes et cachées dans toutes les parties de ce grand tout, qui paraissait menacé dans son existence,

déployait une vaste mer, qu'entouraient les dieux et les Maharchis. Elle est enveloppée d'un nuage noir et menaçant², et semble se confondre avec le séjour des étoiles. La profonde obscurité qui l'environne ne saurait être percée ni par les Souras, ni par les Asouras. On n'y sent l'influence ni de l'air, ni de la lune, ni du soleil: ces lieux sont éclairés par l'éclat même du dieu. Le serpent aux mille têtes³, relevant l'énorme poids de sa chevelure, s'approche et vient former la couche du grand Vichnou. Le Sommeil qui pressent la fin des mondes, arrive auprès de lui: son oeil est comme celui de Câlî⁴; sa forme est variable. Hari est étendu sur ce lit divin qu'entourent ses disciples et que rafraîchissent les ondes de l'Océan; il se livre à cette oeuvre pieuse que l'on distingue par le nom d'écârnavà(mer universelle). Près du dieu endormi, pour le salut du monde, veillent les dieux et les Richis. Du milieu de son ombilic s'élève un lotus, première demeure de Brahmâ, et brillant comme le soleil, orné de mille feuilles et couvert de fleurs. Ce chef des Mounis, tout en dormant, tient dans sa main les fils de Brahmâ⁵, et produit les révolutions du temps pour tous les mondes. De sa bouche et du feu de son haleine sortent les Pradjâpatis. Ces premiers d'entre les êtres, à peine nés, reçoivent leur destination de Brahmâ, s'élancent dans les quatre voies⁶ qui leur sont ouvertes, et s'y livrent aux oeuvres d'une création destinée un jour à périr. Ni les grands Brahmarchis, ni Brahmâ lui-même ne voient ce Vichnou, enseveli dans le sommeil et environné de ténèbres. Ni les uns ni les autres ne peuvent savoir en quel lieu il dort, en quel endroit il repose sur son siège divin, quand il doit s'éveiller, quand il sommeille: ils n'aperçoivent aucune trace de cet être bienheureux, plein de lumière à la fois et d'obscurité. Les dieux peuvent bien le sentir à ses opérations merveilleuses; mais ils ne sauraient suivre son action ou deviner sa naissance. Les anciens Richis ont autrefois chanté dans les Pourânas ces mystères qui leur avaient été révélés. Ils y racontent les oeuvres de Vichnou parmi les dieux: tous ces antiques récits s'accordent à reconnaître sa divine prééminence. Les traditions⁷, quelles qu'elles soient, ou tirées des Vèdes, ou transmises par les hommes, célèbrent la puissance de cet être suprême, puissance qui n'a d'autre origine que lui seul.

148

et qui bientôt passe de la mort à la vie: espèce de résurrection que les poètes de toutes les nations ont dépeinte, mais avec des couleurs particulières à leurs climats. Dans nos contrées, c'est un vêtement de neige et de glace qui couvre la nature: dans l'Inde, où le Gange débordé inonde les campagnes, c'est une mer universelle, *écârnavà*, qui précède la création du printemps, comme elle succède aux chaleurs de l'été.

² Le mot du texte est *सम्वर्तक*, *samvartaca*, qui désigne ordinairement le bouleversement général de la fin du monde. C'est donc ici un nuage pareil à ceux qui doivent accompagner la dernière catastrophe.

³ Le poète désigne ici le grand serpent Sécha, connu aussi sous le nom d'Ananta, et qui soutient la terre sur une de ses mille têtes.

⁴ Câlî, déesse de la destruction, dont le nom signifie *noire*. On peut observer du reste que ce Sommeil (*nidrâ*, nom féminin), est lui-même la déesse Câlî. Voyez la lecture LVII.

⁵ Vichnou, dans la lecture précédente, est représenté sous la figure d'un directeur de petits spectacles, qui tient les fils par lesquels ses acteurs sont mis en mouvement: il est appelé *Soûtradhâra*, nom que l'on donne au directeur d'une troupe de comédiens, qui semble aussi tenir le fil de l'intrigue d'un drame. Une autre comparaison bien connue nous montre Brahmâ comme l'araignée qui tire son fil d'elle-même, et qui ensuite le reprend et le renferme dans son corps. C'est sous l'impression de cette idée que j'ai traduit ce passage: peut-être aussi le sens en est-il bien plus simple, et l'auteur a-t-il voulu dire que le dieu a *la main élevée sur son cordon brahmanique* *ब्रह्मसूत्र*, *brahmasôtra*.

⁶ Je crois que l'on désigne ici les quatre points cardinaux, qui sont les postes assignés aux Pradjâpatis. Peut-être aussi fait-on allusion aux quatre castes qu'ils doivent perpétuer.

⁷ श्रुति, *srouti*.

Quand le moment de la naissance des mondes est arrivé, celui qui est la source immortelle de la nature, le vainqueur de Madhou, s'éveille pour la perte des Dânavas. Au fond de cet asile où les dieux ne peuvent l'apercevoir, il s'était endormi à la fin des chaleurs; il s'éveille à la fin des pluies, ce dieu impérissable, ce Vichnou qui est à la fois les sacrifices, les Vèdes, les cérémonies et la voie du sacrifice. Tandis qu'il dort, l'oeuvre du prêtre, sanctifiée par la prière, a dû cesser entièrement. Quand le règne⁸ de l'automne est fini, il sort de ce sommeil, pendant lequel le roi des nuages, Indra, a supporté le cercle des saisons et rempli les fonctions de Vichnou. Dès que ce sommeil mystérieux commence, cette magie intérieure et terrestre qui transforme sans cesse le monde, devient funeste et terrible: elle est alors pour les protecteurs de la terre comme cette nuit qu'on appelle la nuit de Câla⁹; revêtue de ténèbres, elle vient détruire et la nuit et le jour, elle enlève à tous les êtres qui respirent sur la terre la moitié de leur vie. On frémit à son approche; personne ne peut supporter sa mortelle influence: l'homme qu'elle accable ressemble à celui qui se sent submergé dans la mer. Ce sommeil n'est point celui qui surprend quelquefois les mortels à la suite d'un repas ou du travail: ce n'est point celui que la nuit apporte au monde. Le sommeil dont nous parlons ici exténue les êtres affaiblis par les rigueurs du jeûne, et les livre sans défense à la mort. Parmi les dieux, c'est en Nârâyana que repose cette magie qui fait et défait la nature visible, magie merveilleuse, amie du dieu qui détruit tout, et produite de son corps. C'est elle qui, brillante comme la beauté à l'oeil de lotus, apparaît sur la face de Vichnou, et, séduisant tous les êtres, consume en peu de temps les mondes. C'est elle alors qui, pour le bien de la terre doucement humectée, se dispose à recevoir la semence féconde, pareille à la chaste épouse qui attend les embrassements de son époux. Ainsi, plongé au sein de ce sommeil, dans l'ermitage de Nârâyana, Vichnou reposait, tout en travaillant à la propagation du monde. Ce sommeil a duré mille ans¹⁰: déjà le Crita et le Trétâ sont finis, le Dwâpara¹¹ est arrivé à la fin de sa révolution, quand, voyant le désastre des mondes, le dieu de lumière s'éveille à la voix des Maharchis.

«Sortez, lui disaient-ils, de ce sommeil dans lequel vous semblez vous plaire naturellement, et qui presse votre front comme une guirlande agréable. Les dieux et Brahmâ aspirent à vous voir. Ces Richis habiles dans la science divine, parfaits dans les oeuvres de pénitence, occupés à chanter les hymnes sacrés, implorèrent votre secours, ô Hrichikésa. Âme de la nature, source de la vie, ô Vichnou, écoutez les voix suppliantes de la terre, du ciel, du feu, de l'air et de l'eau. Les sept Richis, des sphères qui leur sont assignées, vous adressent leurs chants divins.

Levez-vous, ô Dieu brillant de lumière, dont l'oeil ressemble à la fleur du lotus, levez-vous; la tâche des dieux est maintenant trop lourde, et votre secours devient nécessaire.» Aussitôt Hrichikésa, qui vient de répandre partout des semences de création, fendait les ténèbres qui l'enveloppent, se lève resplendissant de gloire et de richesses. Il aperçoit tous les Souras rassemblés avec Brahmâ; leur trouble est visible, et ils semblent vouloir lui parler en faveur du monde. Hari, les yeux encore fatigués par le sommeil, adresse aux dieux un discours où règne l'amour de la vérité et de la justice: «O dieux, d'où vous vient cette inquiétude? quel est le motif de vos alarmes? que désirez-vous? quel besoin avez-vous de mon secours? Certes, le monde n'a rien de bon à attendre des Dânavas. Je veux

⁸ Le mot que j'ai rendu ainsi est यज्ञ, *yadjna*, qui signifie *sacrifice*. L'esprit religieux ne voit que des sacrifices dans l'exercice des fonctions des dieux, dans la succession des saisons, dans tous les phénomènes de la nature.

⁹ En sanscrit, कालरात्रि, *câlarâtri*. Ainsi s'appelle une nuit particulière, qui arrive le 7^e jour du 7^e mois de la 77^e année, laquelle semble devoir être ordinairement la dernière de la vie humaine. Celui qui passe ce terme est exempt de toute observance religieuse. On appelle aussi cette nuit *bhîmarathî*.

¹⁰ Ces mille ans sont peut-être une saison, ou plutôt un douzième de l'année commune, que le poète, par une exagération de calcul, représente comme une révolution de douze mille ans.

¹¹ Ce sont là les noms des trois premiers âges ou *yugas*: le quatrième est le Cali, qui, à l'époque des événements qu'on va raconter, n'était pas encore commencé.

connaître sans retard la cause de la souffrance des mortels. Je quitte la couche où je dormais entouré des Brahmanes, et je viens vous demander ce que je dois faire pour votre bonheur.»

CINQUANTE ET UNIÈME LECTURE. DISCOURS DE BRAHMÂ.

Vêsampâyana dit:

Après avoir entendu ces paroles de Vichnou, Brahmâ, père du monde, lui répondit au nom des dieux:

«O Vichnou, vainqueur des Asouras, les dieux n'ont aucune crainte pour eux-mêmes; tu as daigné mettre un terme à leurs inquiétudes, et les diriger dans leurs combats. Indra est victorieux, tu veilles sur le monde, les hommes sont constants au chemin du devoir; et d'où vient donc qu'ils éprouvent des alarmes? Pratiquant la justice et la piété, délivrés de toute maladie, tant qu'ils resteront fidèles à la loi divine, peuvent-ils être victimes d'une mort prématurée? Or, les chefs des peuples, les princes de la terre, ornés des six qualités¹ qui distinguent les rois, ne cherchent point à se nuire entre eux. Bienfaiteurs de leurs sujets, irréprochables dans la perception des impôts², ils tirent de grandes richesses de leurs mines et remplissent leur trésor sans violence. Gouvernant avec sagesse les nombreuses populations qui leur sont soumises, ils ne font point peser sur elles un sceptre trop lourd, et maintiennent l'ordre parmi les quatre castes. Les êtres se plaisent à naître sous leur empire³; ces rois sont entourés d'amis qui les respectent, protégés par de grandes armées, et heureux de leurs propres vertus. Habiles dans l'art de tirer de l'arc et dans la science des Vèdes, ils offrent, aux époques convenables, des sacrifices accompagnés de riches présents: les dieux y sont honorés par des holocaustes; les Maharchis, par des exercices de piété, et les Pitris, par des milliers de Srâddhas. Ces princes n'ignorent rien de ce qui est ordonné sur la terre par le triple enseignement des Vèdes, des traditions humaines⁴ et des livres de droit⁵. Ainsi, possédant toute espèce de science, et pareils à des Maharchis, ils semblent renouveler l'âge Crita. Pour leur complaire, Indra envoie sur la terre des pluies fécondes; le souffle des vents est favorable, et les dix régions du ciel sont calmes et tranquilles. La terre n'est effrayée par aucun phénomène céleste, et les planètes poursuivent leur course régulière. La lune, à travers les constellations, achève en paix ses révolutions diverses; et le soleil, sans contradiction, parcourt les deux voies de sa carrière.

¹ Ces six qualités sont sans doute celles qui sont désignées dans le Dictionnaire de M. Wilson, au mot षट्प्रज्ञ, *chatpradjna*. Cependant voyez aussi le mot षट्कर्मान्, *chatcarman*. Voyez encore les lois de Manou, lect. VII, sl. 160, et lect. X, sl. 75.

² Les impôts qui constituent le revenu d'un prince, se nomment कर, *cara*; le contribuable s'appelle करद, *carada*. Les lois de Manou donnent quelques détails sur la nature et la perception des impôts. Voyez lectures VII et VIII. Le 6^e sloca de la VIIe lecture enjoint au prince de choisir pour l'exploitation des mines et la perception de ses revenus des gens intelligents et de bonne famille.

³ Ces mots semblent prêter une espèce de libre arbitre aux êtres qui ne sont pas encore nés, et qui choisissent le pays qui leur offrira le plus de bonheur. Mais abstraction faite de l'exagération poétique, cela signifie qu'un bon gouvernement favorise la population, et que les sujets heureux ne craignent pas de voir augmenter leur famille.

⁴ Cette idée me semble exprimée par le mot लौहिक, *lôhica* (*mondanus*) opposé au mot वैदिक, *vêdica*. Ce sont les instructions renfermées dans les commentaires des saints docteurs, et dans les livres qui ne sont pas l'ouvrage même de Dieu. Cette opposition se trouvait déjà dans la lecture précédente. Voyez aussi lois de Manou, lect. II, sl. 117.

⁵ Ces livres s'appellent धर्मशास्त्र, *dharmasâstra*.

Le feu du sacrifice reçoit l'hommage parfumé des différents holocaustes offerts avec dévotion.»

«Quand les coeurs sont disposés à la vertu, quand la piété règne par tout, d'où vient donc que les hommes ont à redouter le terrible Cāla? La Terre gémit sous les armées de rois puissants, brillants de gloire, et se prêtant mutuellement leur secours. Fatiguée de ce poids, exposée aux ravages des soldats, elle succombe, comme un vaisseau trop chargé s'enfonce dans les flots. Il semble que la fin des âges soit arrivée: les montagnes qui lui servent de ceinture sont ébranlées, les eaux sont lancées dans ses plaines; une sueur abondante l'inonde, oppressée comme elle l'est par la multitude des puissants Kchatriyas, et couverte de royaumes populeux. Dans les villes, le prince est entouré d'armées innombrables; les royaumes sont composés de mille et mille bourgs; et tous ces rois, et leurs armées, et ces bourgs, et ces riches royaumes, ne laissent plus sur le sol aucune place vacante. Faisant un instant trêve à ses douleurs, la malheureuse est venue dans ton séjour, ô Vichnou; elle t'implore, toi qui es son espoir et son sauveur. Elle est souffrante, et ses peines sont causées par les hommes: c'est à toi de faire en sorte qu'elle ne succombe pas; car elle est éternelle dans ce monde.

C'est un grand mal, ô vainqueur de Madhou, que les ravages commis sur la Terre: il en résulte l'interruption des devoirs imposés à tous les êtres, et les dommages les plus déplorable. Or, il est évident qu'aujourd'hui, harassée par cette multitude de princes, elle ne peut résister à cette fatigue: la fermeté, qui lui est particulière, commence à lui manquer; immobile par sa nature, elle est tremblante et agitée.

Je viens de te répéter ce que nous avons appris d'elle-même. Nous voulons nous entendre avec toi pour la soulager de ce poids. Sans doute ces rois, dont les états ont pris de si grands accroissements, se trouvent dans la bonne voie, et les trois autres castes sont religieusement soumises aux Brahmanes. Toutes les paroles sont empreintes de vérité, tous les hommes reconnaissent la règle du devoir. Tous les Brahmanes respectent les Vèdes, tous les mortels respectent les Brahmanes. Puisque la piété existe dans le monde, il faut aviser au moyen de l'y conserver. Songeons que c'est dans cette route que l'homme vertueux doit marcher pour arriver à la perfection: mais, d'un autre côté, il faut délivrer la Terre du poids qui l'accable, et ce n'est que par la mort des princes que nous obtiendrons ce résultat. O grand dieu, si j'ose ouvrir un avis, c'est de nous rendre ensemble sur le sommet du Mérou, pour y prêter l'oreille aux plaintes de la Terre.»

CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE. PLAINTES DE LA TERRE.

Vêsampâyana dit:

dit Vichnou, et aussitôt il part avec cette assemblée céleste: il est enveloppé d'un nuage noir et retentissant, et ressemble à une montagne entourée de brouillards. Sa chevelure, relevée sur sa tête, est ornée de perles et de pierres précieuses, et comparable au nuage au sein duquel brille la lune. Sur sa large poitrine on distingue les boutons de ses deux seins adorables, et les boucles de poils qui forment l'auguste Srîvatsa. Son vêtement est jaune, et ce maître tout-puissant des mondes, Hari, s'élève comme une montagne enveloppée de l'ombre du crépuscule. Il s'avance sur Garouda, suivi du dieu né du calice d'un lotus et de tous les Souras qui tiennent leurs regards attachés sur lui. En quelques instants ils arrivent sur la montagne brillante de tout l'éclat des pierres précieuses¹. Là, sur le sommet du Mérou, les dieux admirent la salle magnifique où ils sont admis: ouvrage étonnant de Viswacarman, cette salle resplendissait comme le soleil; les colonnes y étaient d'or, les arcades de diamants et de lapis lazuli. On y trouvait tout ce que l'esprit peut imaginer dans son caprice; cent trônes brillants; des filets de pierres précieuses couvrant les intervalles d'une croisée à l'autre; des métaux de toute espèce; les fleurs de toutes les saisons; de tous côtés une magie vraiment divine. L'âme transportée de joie, les dieux

¹ C'est le Mérou, qui, pour cette raison, est surnommé *Ratnaparwata* ou *Ratnasânou*.

entrent dans cette salle, où leur place est déterminée suivant leur dignité, et ils vont s'asseoir sur des sièges superbes, sur des trônes élevés, couverts de riches tapis. Alors Vâyou², d'après l'ordre de Brahmâ, parcourt tous les rangs pour faire faire silence. L'assemblée divine, encore agitée, se tait peu à peu, et la Terre commence son discours d'une voix qu'altère la souffrance.

La Terre dit:

³ Je fus, dans l'origine des choses, formée par le dieu qui sortit du sein du lotus. En même temps que moi apparurent deux grands Asouras terrestres; ils naquirent de l'oreille de Vichnou endormi sur l'Océan, et s'élevèrent comme deux murailles à l'horizon. Vâyou, dirigé par Brahmâ, les pénétra, et ils s'accrurent de manière à couvrir le ciel. Gonflés comme ils l'étaient par le souffle du vent, Brahmâ les prit, les toucha de tous les côtés et trouva que l'un était mou et l'autre dur⁴. Le dieu né du sein de l'onde leur donna des noms: celui qui était mou fut appelé Madhou; celui qui était dur, Kêtabha. Ainsi nommés, ces deux Dêtyas se mirent à courir par le monde qui n'était qu'une vaste mer, orgueilleux de leurs forces, intrépides et demandant le combat. Brahmâ, aïeul de tous les êtres, en les voyant s'élancer sur la masse liquide, disparut, et ce dieu aux quatre fronts⁵ alla retrouver sa demeure mystérieuse dans le lotus qui s'élevait de l'ombilic de Vichnou. Ces deux divinités, Brahmâ et Nârâyana, restèrent sur la surface des eaux, immobiles et endormies, durant de nombreuses révolutions d'années. Longtemps après, les deux Asouras, Madhou et Kêtabha, arrivèrent à l'endroit où séjournait Brahmâ. A l'approche de ces géants terribles et menaçants, le dieu, habitant du lotus, poussa Vichnou: celui-ci s'éveilla aussitôt, tout brillant de lumière, et un combat furieux s'engagea entre lui et les Asouras dans les trois mondes couverts d'un déluge universel. Ce combat dura des milliers d'années: les deux Dêtyas n'avaient aucun moment de repos. Enfin, épuisés par leurs efforts, ils dirent à Nârâyana: «Nous sommes satisfaits de la lutte que nous avons soutenue contre toi; nous nous soumettons avec plaisir, et notre vie est à ta discrétion. Donne-nous la mort, mais non sur la terre maintenant submergée. Cependant, ô maître des Souras, nous demandons à devenir ensuite tes enfants. Nous pouvons avec honneur être les fils de celui qui nous a vaincus.»

Vichnou les saisit de ses bras et les frappa. Après leur mort, leurs deux corps plongés dans l'eau n'en formèrent plus qu'un, et battus par les flots, rendirent une espèce de moelle. L'eau, s'engraissant de cette moelle, disparut, et le divin Nârâyana put alors créer les êtres. Ainsi couverte de la moelle (médas) de ces Dêtyas, j'ai reçu le nom de Médinî, et par la puissance de Vichnou, je suis devenue l'éternelle Djagatî⁶. C'est lui qui, sous la forme de

² Vâyou, ou le dieu de l'air, fait ici l'office d'huissier, prononçant les mots माशब्द, *mâsabda*, qui correspondent au mot français *silence*.

³ Le manuscrit dévanâgari de Paris place au commencement de ce discours quelques vers qu'on retrouve ailleurs, par exemple dans l'avatara du Sanglier: la Terre y dit longuement qu'elle soutient tout (circonstance qui lui a fait donner l'épithète de *Dharanî*), et elle demande à être à son tour soutenue par Vichnou.

⁴ Telle est la géologie indienne: toujours des fables allégoriques, pour expliquer des faits naturels. Une autre observation à faire sur le personnage de Madhou, c'est que son nom est celui du premier mois de l'ancienne année indienne (mars-avril). Le deuxième mois s'appelait *mâdhava*. Or Vichnou, qui tue Madhou, se nomme *Mâdhava*; n'est-ce pas une manière de représenter la succession des mois, dont le second semble tuer le premier? Nécessairement ce même Madhou renaîtra, et l'on pourra dire qu'il est le fils de celui qui l'a tué.

⁵ Brahmâ est représenté avec quatre têtes: c'est peut-être par allusion aux quatre points cardinaux.

⁶ Ce mot *djagatî* est un des noms de la terre. Il signifie *mouvant*, *passager*, et semble former une opposition avec le mot शा ती, *sâswatî*, qui veut dire *éternel*, *perpétuel*. La terre est à la fois *éternelle* et *changeante*.

sanglier (ainsi l'a vu Mârcândéya⁷), me souleva du milieu des eaux sur une de ses défenses. C'est lui encore qui, en votre présence, m'enleva, d'un seul pas, à la domination du Dêtya Bali.

Aujourd'hui je suis malheureuse; et privée de la protection d'un maître, je viens implorer le secours du dieu sauveur, maître du monde, et redoutable par sa massue. Le feu est le maître de l'or, le soleil celui des vaches, Soma celui des constellations: c'est toi qui es le mien. Seule, je supporte tous ces êtres animés et inanimés: mais ce que je porte, c'est toi qui le soutiens.

Râma, fils de Djamadagni, irrité de la mort de son père, voulut me délivrer du poids⁸ des Kchatryas, et vingt et une fois je fus jonchée de leurs cadavres. Je fus le théâtre⁹ de ces sacrifices où le sang des rois était largement répandu: dans le Srâddha célébré en l'honneur de son père, le petit-fils de Bhrigou me donna à Casyapa¹⁰. Couverte de la chair, de la moelle, des os des Kchatryas, dégoûtante de leur sang, j'étais auprès de Casyapa, dans l'état de la jeune fille nubile au moment du flux menstruel. Le Brahmarchi me dit: Alors je répondis à l'illustre Casyapa: «O saint Brahmane, ceux qui étaient mes maîtres ont été tués par le vaillant fils de Bhrigou. Veuve de ces guerriers, de ces intrépides Kchatryas, je ne puis plus exister avec mes villes désertes. Qu'il me soit donné pour maître un roi semblable à toi, et qu'il protège mes bourgs et mes cités jusqu'aux mers qui forment ma ceinture.»

dit le Mouni après avoir entendu mes paroles, et il me confia à Manou¹², roi des hommes. C'est ainsi que je me trouve sous la domination des enfants d'Ikchwâcou, fils de Manou: pendant longtemps j'ai été soumise à une suite de princes qui arrivaient successivement au trône. Devenue de cette manière la propriété du roi Manou, j'ai été l'objet des soins d'un grand nombre de princes, issus de la race des Maharchis. Mais aussi beaucoup de héros Kchatryas ont voulu me subjuguier; ils ne sont plus, ils sont tombés sous l'empire de la mort, et il semble que j'aie été pour eux une source de destruction¹³. A cause de moi, des combats se sont livrés, et se livrent encore dans le monde: les vaillants Kchatryas ne cessent de se disputer ma possession les armes à la main. Ces malheurs n'arrivent que par vos décrets divins. Pour le bien du monde, mettez un terme aux querelles des rois. Si je mérite quelque pitié, sauvez-moi; le dieu puissant qui porte le tchakra, peut seul me

⁷ Il y a un Pourâna qui porte le nom de *Mârcândéya*.

⁸ Je suis fâché de n'être point de l'avis de M. Stenzier, pour la traduction de भारवातरण, *bhârâvatarana*, que, dans son *Brahmâ-vêvarta*, sl. 2, il explique par *Bhâri incarnatio*. Bhâra est en effet un nom de Vichnou; mais j'ai cru devoir entendre différemment le mot *bhârâvatarana* qui se présente souvent, et qui, vers la fin de cette même lecture, a pour synonyme भारशौथिल्य, *bhârasaithilya*. Le texte de M. Stenzier porte अवतारण, *avatârana*; mes manuscrits me donnent partout अवतरण, *avatarana*.

⁹ Je rends ainsi le mot technique वेदि.

¹⁰ C'est de là que la terre est surnommée *Câsyapî*. Je pense que, si l'on parvient à connaître de quel pays chacun des saints Richis était patron, on expliquera quelques-unes des fables indiennes. Ainsi je crois que Casyapa présidait spécialement au Cachemire. Ce passage n'indiquerait-il pas une cession de provinces faite par Parasourâma à un prince cachemirien. Je ne fais cette réflexion que pour indiquer le parti que l'on peut quelquefois tirer des fables indiennes.

¹² Voilà un de ces passages capables de faire le désespoir de la critique. Manou a dû nécessairement précéder Parasourâma, qui est un de ses descendants, et cependant il résulterait de ce passage qu'il lui est postérieur. Que décider au milieu de cette confusion? Je ne vois d'autre moyen de s'en tirer, que de regarder le nom de Manou comme désignant une des deux dynasties dont ce personnage fut le père, plutôt qu'un simple individu.

¹³ Cette idée est exprimée par le mot प्रलय, *pralaya*, qui ordinairement désigne la catastrophe de la fin du monde.

délivrer d'un pareil fardeau. Ce poids m'accable, j'ai besoin de secours; que Vichnou daigne me dire si je dois espérer le soulagement que j'implore.

CINQUANTE-TROISIÈME LECTURE. AVATARES DE TOUS LES DIEUX.

Vêsampâyana dit:

Tous les habitants du ciel applaudirent à ce discours de la Terre, et dirent au père commun des êtres: «O dieu, que la Terre soit délivrée de ce fardeau sous lequel elle succombe. C'est vous qui êtes dans ces mondes le créateur des corps et le maître de la nature. Ordonnez donc; dites ce que doivent faire Indra, Yama, Varouna, Couvéra et Nârâyana lui-même. O Brahmâ, commandez à la lune, au soleil, au vent, aux Âdityas, aux Vasous, aux Sâdhyas habitants des demeures célestes, à Vrihaspati, à Ousanas, à Câla et à Cali¹; à Siva et à son fils Cârtikéya; aux Yakchas, aux Râkchasas, aux Gandharvas, aux Tchâranas², aux grands serpents, aux montagnes et aux mers orageuses; aux bouches divines du Gange et aux fleuves. Si, dans cette circonstance, vous croyez devoir revêtir la forme d'un prince terrestre, dites-nous, ô maître des Souras, quelle part nous devons prendre à vos projets. A quel avatare faut-il que nous nous soumettions? Quels sont ceux d'entre nous qui resteront dans le ciel, ceux qui descendront sur la terre dans les familles des saints Brahmanes ou des princes? Nous sommes même prêts à nous créer des corps qu'aucune matrice n'aura produits.» Après avoir entendu ces propositions unanimes des Souras, l'aïeul des mondes dit aux dieux qui l'entouraient:

Brahmâ dit:

Habitants du ciel, votre résolution me plaît. Oui, incarnez-vous sur la terre d'une manière conforme à votre nature. Que votre influence divine descende dans un corps terrestre: les trois mondes sont à votre disposition. Jadis, par prévoyance, j'ai déjà fait naître l'un d'entre vous dans la famille royale de Bharata: voici comment arriva cette aventure.

Je me promenais un jour sur la mer orientale; je me dirigeai vers le rivage qui était à l'occident, et je vins m'y asseoir avec le grand Casyapa, mon fils³. Nous causions ensemble de ces antiques histoires, dont le monde a conservé le souvenir, et de ces événements racontés dans les Pourânas, quand l'Océan avec Gangâ s'approcha de nous, accompagné des nuages et des vents, agitant les flots, et soulevant sur sa route la tempête. Il avait un vêtement d'eau, orné de poissons: il était couvert de coquillages, de perles, de corail et de pierres précieuses. Enflé par la lune, il était aussi environné de nuages sombres et retentissants. Il osa me manquer de respect, et, poursuivant sa course, il vint me mouiller de ses ondes tremblantes et salées: il semblait vouloir envahir le lieu où je me trouvais. D'une voix irritée je lui dis: Et aussitôt prenant un corps, l'Océan devint Sânta, réprimant l'impétuosité de ses flots, ferme et entouré d'une opulence royale. Je prononçai encore contre lui et Gangâ une seconde malédiction: j'avais en vue les services qu'aujourd'hui vous attendez de moi. «Ton extérieur, lui dis-je, est vraiment royal; prince de la mer, deviens roi sur la terre. Là, tu pourras te livrer à ton humeur folâtre, tout en conservant ta puissance: tu vas être un monarque de la race de Bharata. Je t'avais dit: sois Sânta; conservant ce corps que tu as pris, sois sur la terre le glorieux Sântanou⁵. Quant à Gangâ,

¹ Ne confondez pas le nom de la déesse *Câlî* avec le mot *Cali*, qui est le nom du quatrième *youga*, âge terrible et pernicieux.

² Les *Tchâranas* sont des demi-dieux, chargés de chanter dans les assemblées célestes, et de célébrer les louanges des grandes divinités.

³ Le texte porte तनुज, *tanoudja*. Cependant Casyapa est ordinairement considéré comme fils du Pradjâpati Marîchi, et par conséquent comme petit-fils de Brahmâ. Voy. lect. I.

⁵ Il semble que ce mot soit une abréviation pour *Sântatanou*, mot qui signifierait *corps de Santa*. Cependant les deux manuscrits dévanâgaris portent *Santanou* au lieu de *Sântanou*, ce qui est plus

la plus illustre des nymphes des fleuves, si belle avec ses grands yeux, avec ses membres gracieux et charmants, elle y sera ta compagne.» A ces paroles, l'Océan tout troublé me regarda et me dit: «Souverain des dieux, pourquoi me maudis-tu, moi qui te suis soumis et dévoué? pourquoi prononces-tu une imprécation pareille contre ton propre fils? O dieu, n'est-ce pas toi qui as voulu que mes flots s'enflassent à certaines époques? Si mes vagues sont tumultueuses, ô Brahmâ, en quoi suis-je coupable? Au moment de la marée, mes eaux ont été poussées par le vent jusque sur toi: était-ce là un motif de malédiction? Trois causes produisent mon agitation, la violence des vents, le poids des nuages et l'influence de la lune. Si donc je ne t'ai offensé que par le résultat d'un ordre que tu as établi, daigne m'excuser, ô Brahmâ, et retirer ton imprécation. Fais que je ne sois pas obligé de m'incarner, que ta malédiction n'ait point son effet; aie pitié de moi, souverain des dieux, et sois assez bon pour céder à mes discours. Sois également indulgent pour Gangâ, qui n'est venue sur la terre que par ton ordre⁶, et qui ne peut être coupable de ma faute.» Je répondis avec douceur à l'Océan, qui ne connaissait point mes desseins, et qui tremblait sous le souffle de mon imprécation: «Sois tranquille, tu n'as rien à craindre, ma colère est épuisée. Apprends, roi des fleuves, quel est le motif secret de cette malédiction. Tu vas animer un corps humain dans la famille de Bharata. Quittant ta forme marine, souverain des ondes, tu seras prince sur la terre, environné d'une opulence royale, gouvernant les quatre castes, et goûtant tous les plaisirs. La belle Gangâ, revêtue aussi d'une forme humaine, sera ton épouse et l'ornement de ta cour. Avec cette déesse, qui fut autrefois la fille de Djahnou⁷, tu jouiras d'un bonheur parfait, vous rappelant quelquefois ces jeux qui vous charmaient sur les eaux⁸. Hâte-toi d'exécuter mes volontés, et de contracter avec Gangâ cette union que formaient jadis les Pradjâpatis. Déjà les Vasous⁹ sont descendus du ciel dans la région inférieure: c'est de toi qu'ils recevront une nouvelle naissance. Gangâ renferme dans son sein le germe de ces huit Vasous, égaux en vertu au soleil lui-même, et noble espoir des Souras. Après avoir donné la naissance aux Vasous et augmenté la race des Courous, tu quitteras ton corps humain pour reprendre ta forme marine.» C'est ainsi que depuis longtemps, ô dieux, j'ai disposé les choses, en voyant ce fardeau dont les princes chargeaient la terre. Là, j'ai préparé la famille de Sântanou; et les Vasous,

155

conforme à l'étymologie que M. Wilson donne de ce mot, शम् *sam* (féliciter), et तनु, *tanou* (corpus). Nous voyons encore ici un exemple de cette manie des Indiens, de faire des légendes sur les étymologies des noms propres.

⁶ Gangâ est descendue du ciel sur la terre pour le bien des mortels. On explique son nom par ces mots: venue sur la terre. Le Gange sort de dessous les pieds de Vichnou, au pôle même du monde: il arrive en vapeurs légères, et se repose dans le *counda* ou bassin de Brahmâ, qui est le Mânasarovara: c'est de là qu'il descend sur un roc consacré à Siva et qui a la forme d'une tête, puis il est recueilli dans un autre bassin appelé *Vindousarovara*. Par Haridwâra ou Porte de Hari, il entre ensuite dans les plaines de l'Indoustan. Il reçoit un grand nombre de rivières, qui, dit-on, le quittent lorsqu'il approche de la mer, pour s'y jeter chacune de son côté. Ce sont là les bouches du Gange, dont il est question au commencement de cette lecture, et auxquelles on donne le nom de ces rivières qui s'étaient réunies à lui.

⁷ Voyez cette légende, lect. XXVII, et lect. XXXII.

⁸ Le texte porte सलिलसङ्गलेद, *salilasancléda*, et ce mot sans doute renferme une allusion peu décente.

⁹ Voyez, lect. III, ce que c'est que les Vasous. Si nous savions quel était l'emploi de ces demi-dieux, nous pourrions expliquer cette fable de leur naissance au sein de Gangâ. Cette histoire est racontée avec des circonstances différentes dans Ward, tom. II, à l'article *Gangâ*. On y dit que par suite d'une imprécation de Vichnou, cette déesse détruisait ses enfants à mesure qu'ils naissaient: allégorie inexplicable dans l'état de nos connaissances sur la mythologie indienne.

habitants du ciel, y sont nés de Gangâ. Aujourd'hui c'est le huitième qui règne: les sept autres sont déjà venus, il ne reste plus que celui-ci¹⁰.

Une seconde femme¹¹ a donné à Sântanou un fils, qui est une régénération de lui-même; c'est Vitchitravîrya, roi puissant et magnifique. Ce Vitchitravîrya a eu deux enfants, qui existent encore aujourd'hui; fameux entre les héros, ils se nomment Dhritarâchtra et Pândou. Celui-ci a deux jeunes épouses, brillantes de beauté et de richesses, pareilles sur la terre aux femmes des dieux: ce sont Countî et Mâdrî. Le roi Dhritarâchtra n'a qu'une épouse, aussi distinguée par sa beauté que par sa vertu, et nommée Gândhârî.

Ces deux familles seront divisées, et deviendront ennemies. Une lutte s'établira pour décider quelle est celle des deux branches qui doit occuper le trône. Cette querelle de succession sera la cause de la perte de bien des rois: il existera dans le monde une terreur pareille à celle que l'on verra à la fin des âges. Par la mort de ces rois et la destruction mutuelle de leurs armées, la Terre divisée en tant de villes et de royaumes, se trouvera soulagée. Ainsi la fin du Dwâpara sera témoin de cette catastrophe que j'ai prévue depuis longtemps, et dans laquelle des princes succomberont sous le fer même de leurs parents. Les autres mortels, plongés dans les ténèbres d'une nuit profonde, éperdus et troublés, seront consumés par l'arme de feu qui brillera dans la main d'un avatare de Siva.

Cette oeuvre de mort terminée, le troisième âge, appelé Dwâpara, sera fini. Sous l'influence de cet avatare de Siva, naîtra un âge qui lui sera consacré, âge terrible, qui se nommera Tichya¹², puissant en impiété, faible en vertu, témoin de la décadence de la justice et du triomphe de l'iniquité. Les hommes ne s'adresseront plus qu'à deux divinités, Siva et Cârtikéya, et leur vie sera désormais abrégée.

Voilà pour quelles raisons je vous ai dit que la perte des princes était assurée. Ainsi c'est à vous maintenant, ô Souras, à revêtir des corps humains. Hâtez-vous: que Dharma et d'autres s'incarnent dans le sein de Countî et de Mâdrî¹³. Que Gândhârî conçoive le germe de Cali. Autour de ces deux partis viendront se grouper les rois, poussés par le dieu de la mort, animés par la passion des conquêtes et l'ardeur des combats. Que la Terre reprenne donc la forme sous laquelle elle soutient les hommes. Tel est le moyen que j'ai imaginé pour la délivrer de ces princes.

Vésampâyana dit:

A ces mots de Brahmâ, la Terre le quitta, accompagnée du dieu de la mort qui déjà menaçait les rois. Pour prévenir aussi les mauvais desseins des Asouras, le dieu donna ses instructions à l'antique Richi Nara¹⁴, au serpent Sécha¹⁵ qui porte la terre, à Sanatcoumâra,

¹⁰ Ce passage et le suivant eussent été pour moi tout à fait inintelligibles sans les leçons du manuscrit dévanâgari de M. Tod, qui, fautif en bien des endroits, m'a cependant été extrêmement utile en plusieurs circonstances, et m'a sauvé quelques contresens inévitables. Je dois des actions de grâces à l'honorable Société qui, en daignant agréer mon travail, m'a encore fourni les moyens de le perfectionner.

¹¹ Sântanou avait quitté Gangâ, dès l'instant qu'il s'était aperçu du sort qu'elle réservait à ses enfants. Il avait ainsi sauvé le huitième, qui fut Bhîchma. La seconde épouse, dont il est ici question, est Satyavatî, qui, auparavant amante de Parâsara, avait eu de lui le Mouni Vyâsa.

¹² Tichya est un nom de l'âge Cali, qui suit le Dwâpara. C'est aussi le huitième astérisme lunaire, contenant trois étoiles, dont l'une est le δ du Cancer. Ainsi se nomme encore le mois pôcha, qui correspond à décembre et à janvier. L'âge Tichya ou Cali vient à la fin des temps, comme le mois pôcha à la fin de l'année et dans la mauvaise saison.

¹³ Une autre fable dit que cinq dieux devinrent les pères des cinq Pândavas ou fils de Pândou, dont le premier fut Youdhichthira, fils de Countî et du dieu Yama ou Dharma, surnommé *Dharma-râdja*; le second, Bhîma, fils de Countî et de Vâyou; le troisième, Ardjourna, fils de Countî et d'Indra; le quatrième et le cinquième, Nacoula et Sahadéva, fils de Mâdrî et des Aswinî-coumâras, dieux jumeaux dont la naissance est rapportée, lect. IX.

¹⁴ C'est un des noms du dieu Vichnou: c'est aussi celui d'un saint solitaire, frère de Nârâyana et fils de Dharma.

aux Sâdhyas présidés par Agni, à Varouna, à Couvéra, au soleil et à la lune, aux Gandharvas, aux Apsarâs, aux Roudras, aux Âdityas, aux Aswins. Les dieux descendirent donc pour s'incarner sur la terre, comme je viens de te le dire. Ces chefs des êtres, ces anciens vainqueurs des Dêtyas naquirent, subissant ou dédaignant les lois ordinaires de la conception¹⁶, pareils au kchirikâ¹⁷, revêtus d'un corps solide comme le diamant¹⁸; les uns ayant la force de dix mille éléphants, les autres l'impétuosité du torrent; portant pour armes des massues de bois ou de fer, des javelots, des haches, des quartiers de roches. Des milliers d'entre eux prirent naissance dans la famille de Vrichni, dans celle de Courou, ou dans le Pantchala, dans des maisons de princes et de saints Brahmanes; guerriers expérimentés, savants archers, instruits dans la pratique des Vèdes, aimant les sacrifices et les actes de piété, deux fois plus forts en tout que les autres, soit qu'il fallût ébranler les montagnes ou dans leur courroux fendre la terre, soit qu'il fût question d'agiter les plaines de l'air ou de soulever l'Océan. Après leur avoir donné ses avis, Brahmâ, maître du passé, du présent et de l'avenir, remettant le soin des mondes à Nârâyana, rentra dans son repos. Apprends maintenant comment Vichnou descendit sur la terre pour sauver les êtres, lui qui est leur espérance et leur seigneur: comment ce dieu, rempli de gloire et de sainteté, naquit dans la famille d'Yayâti et dans la maison du sage Vasoudéva.

CINQUANTE-QUATRIÈME LECTURE. DISCOURS DE NÂRADA.

Vêsampâyana dit:

Le temps était arrivé d'exécuter ce grand projet et de venir habiter la terre: quelques-uns des membres de la famille de Bharata devinrent des émanations¹ de Dharma, d'Indra, de Vâyou, des deux Aswins, les médecins célestes, et du Soleil. Ailleurs s'incarnèrent le pontife des dieux, le huitième Vasou, la Mort, Cali, Soma, Soucra, Varouna, Mitra, Couvéra, les Gandharvas, les serpents et les Yakchas. La cour céleste étant ainsi passée sur

157

15 Voyez la lecture L, note 3, et alibi.

16 Le texte porte *avec ou sans matrice*.

17 Arbre à fruit qui est le *mimusops kauki*. C'est aussi le *convolvulus paniculatus*.

18 Le mot qui exprime l'idée de la foudre, वज्र, *vadjra*, signifie *diamant*; de manière que ce passage pourrait se traduire aussi par ces mots, *brillant* ou *terrible comme la foudre*.

¹ C'est à dessein que j'ai employé le mot émanation, parce qu'il est assez vague et ne dit pas précisément si ces dieux s'incarnèrent eux-mêmes ou s'ils engendrèrent des enfants, comme on l'a dit plus haut, note 13 de la lecture précédente. Le lecteur trouvera dans toute cette histoire des allusions astronomiques. Les dieux sont les régents des astres ou des diverses parties du ciel; on dit qu'ils descendent sur la terre, quand peut-être ils sont arrivés à un point tel qu'ils touchent l'horizon. Ils font partie ou du système céleste en général, ou d'une classe particulière de génies: idée exprimée par les mots भाग, *bhâga* et अंश, *ansa*. Ainsi Varouna, Vichnou, etc. sont des *ansas* de la classe des douze Adityas. Quand un de ces dieux s'incarne, son avatare s'appelle *ansâvatara*; dans ce sens que c'est un *membre* d'un ordre céleste, ou bien une portion de ce même dieu qui revêt un corps: dans ce dernier cas, il est censé n'avoir pas quitté tout à fait son poste divin. Pour montrer la synonymie de *bhâga* et d'*ansa*, je citerai ces deux vers:

अंशवतरणे वृते शुराणां भारते कुले

भागे ऽवतीर्णी धर्मस्य शक्रस्य पवनस्य च

Remarquez aussi qu'on donne le nom d'ansa aux 360 parties du cercle de l'écliptique. Voy. Rech. asiat. tom. II, pag. 291.

la terre, Nârada apparut et s'approcha de Nârâyana². Ce Richi brille comme un feu étincelant et ressemble à un petit soleil: la masse de ses cheveux, tournée à gauche, se relève au-dessus de sa tête: lui-même, vêtu d'une robe blanche qui lui donne l'apparence d'un rayon de la lune, et couvert d'ornements d'or, il tient sa grande guitare attachée à son côté comme une amie; il a pour vêtement supérieur une peau noire, et son cordon brahmanique est d'or. Il porte un bâton et un vase appelé camandalou³. Magnifique, fort et terrible, ce grand Mouni ressemble à Indra, à Cârthikéya, à Cali; sage et savant dans la science de Brahmâ, il possède les quatre Vèdes; docteur parmi les docteurs, instituteur des dieux, des Gandharvas, des hommes; habile aussi dans les arts des musiciens célestes: mais il découvre et trahit tous les secrets, et se plaît à semer partout la division. Cet illustre Brahmarchi, se promenant dans le monde de Brahmâ, arriva dans l'assemblée des dieux, et dit à Vichnou avec vivacité:

Nârada dit:

Les dieux habitent maintenant des corps humains; mais cela suffit-il pour la perte des rois de la terre? Il était convenu que tu deviendrais toi-même prince et Kchatriya: je ne m'aperçois pas que cette partie du plan confié à Nârâyana soit exécutée. Cependant, ô maître des dieux, tu connais la nécessité des circonstances, tu vois la vérité; et la Terre attend encore ton secours. Toi, le plus clairvoyant et le plus puissant des êtres, le premier d'entre les saints yogins, la voie de ceux qui marchent au salut, pour quelle raison, quand les autres dieux sont partis, tardes-tu, malgré ton rang, à prendre ton rôle dans cette coalition en faveur de la Terre? Ceux qui te reconnaissent pour maître, et qui participent de ta nature, vont naître d'après tes ordres, pour mettre bientôt la main à l'ouvrage. O Vichnou, je viens au conseil des Souras pour presser ton départ et t'apprendre ce qui se passe hors d'ici. Connais donc ce qu'ont fait ces Dêtyas que tu as terrassés dans le combat de Târacâ: ils se sont rendus sur la terre.

Près des bords de l'Yamounâ⁴ s'élève une ville populeuse et florissante, nommée Mathourâ⁵. Sur l'emplacement de cette ville existait jadis une forêt effrayante, plantée de grands arbres, et appelée Madhou-vana, du nom du grand Madhou. Ce Dânavas puissant et belliqueux s'y était établi, répandant la terreur autour de lui, et y avait eu pour successeur son fils Lavana; celui-ci n'eut pas moins de force que son père, et fut aussi formidable que lui. Il régnait depuis longues années, et sa cruauté superbe semblait se jouer des mondes et des dieux. Cependant le trône de l'invincible Ayodhyâ⁶ tomba en partage à Râma, fils de Dasaratha, prince ami de son devoir et redoutable pour les Râkchasas. Le Dânavas, renommé pour sa force, restait retranché dans sa forêt; il envoya à Râma un héraut qui lui tint ce langage hardi: «O Râma, je suis ton voisin et ton ennemi; et je sais que les rois n'aiment point pour voisin un homme fort et puissant. Le prince véritablement digne de ce nom, s'il veut le bien de ses sujets et la tranquillité de ses provinces, doit sans doute vaincre tous ses ennemis. Mais il existe pour celui qui a reçu le baptême royal et qui a le désir de s'illustrer, une victoire bien plus solide: c'est celle qu'il remporte d'abord sur lui-même. Il appartient surtout au souverain de réprimer ses

² नारायणांशो, *nârayanânsé*. L'ansa de Nârâyana est la partie où ce dieu se tient ordinairement dans le ciel; ou bien, Nârâyana étant synonyme de Vichnou, c'est la région de l'un des douze Adityas appelé Vichnou.

³ Vase de terre ou de bois qui sert à puiser de l'eau, et que portent habituellement les dévots pour leurs ablutions.

⁴ C'est le Jumna, qui sort de l'Himâlaya à quelque distance au nord-ouest de la source du Gange, et qui se jette dans ce fleuve un peu au-dessous d'Allahabad: la mythologie fait d'Yamounâ, comme nous l'avons vu plus haut, lect. IX, une fille du Soleil, sœur d'Yama.

⁵ Ville de la province d'Agra, que visitent encore aujourd'hui les pèlerins indiens on l'appelle *Matra* ou *Matura*.

⁶ Le texte renferme un jeu de mots sur le nom d'*Ayodhyâ*: अयोध्यायोध्या, *ayodhyâyodhyâ*. Voyez lecture X.

passions. Il n'est point de maître dont l'enseignement soit comparable à celui des livres moraux. Le prince sage et fort n'a rien à craindre d'un voisin dégradé par les vices, et n'accomplissant que la moitié de ses devoirs; car le monarque qui s'abandonne à ses frivoles désirs, périt bientôt sous les coups de ces ennemis intérieurs, victime de la violence de ses sens, et ses adversaires profitent de ses fautes. C'est ainsi qu'égaré par l'amour d'une femme, tu as tué Râvana et son armée: cette action n'est pas juste, et je blâme cette grande expédition. Pendant que tu habitais l'ermitage de la forêt, malgré l'esprit de pénitence qui devait t'animer, tu as pris les armes contre les Râkchasas: cette conduite est également indigne de l'homme pieux qui met son honneur à ne point se livrer à la colère. Les habitants de la forêt ont pu se réjouir de ta victoire, qui n'avait eu que la passion pour premier motif. Mais ne fut-il pas glorieux pour Râvana d'avoir péri dans le combat, sous les coups d'un prince qui oubliait en faveur d'une femme les devoirs de la pénitence, et ne songeait qu'aux intérêts de son amour? Au reste, l'insensé Râvana n'a recueilli que le triste fruit de ses passions, que lui-même aussi il n'avait point domptées. Cependant, si tu es courageux, tu combattras aujourd'hui contre moi.» A ce discours superbe du héraut, le petit-fils de Raghou, sans s'émouvoir, répondit en souriant: «Héraut, ton discours de morale manque de raison: tu m'accuses, moi qui ne me suis jamais conduit que d'après les règles de la loi divine. Au reste, que j'aie dévié de la bonne route, que Râvana ait été tué ou mon épouse enlevée, que t'importe? L'homme sage et vertueux s'abstient de blesser les autres même en paroles; il sait qu'il y a un destin qui veille pour les bons comme pour les méchants. Tu t'es acquitté de ta commission, tu peux maintenant te retirer. Les gens comme moi ne s'arment point contre de faibles ennemis remplis d'une folle admiration d'eux-mêmes. Voici mon jeune frère Satroughna: c'est lui qui sera chargé de la punition de ce Dêtya insensé.» Ainsi parla Râma, et le héraut partit avec le fils de Soumitrâ⁷.

Monté sur un char rapide, celui-ci arriva à Madhouvana, et s'arrêta à l'entrée de la forêt en attendant son adversaire. Le Dêtya, au seul rapport de son envoyé, s'enflamma de colère, et sortit de la forêt pour s'offrir au combat. Cette rencontre fut terrible: les deux héros, acharnés l'un contre l'autre, se lançaient des traits cruellement acérés. Aucun des deux ne détournait la tête, aucun ne paraissait fatigué. Satroughna ne cessait d'assaillir de ses flèches le Dânavâ furieux. Celui-ci quitta son trident et prit une espèce de croc qui était un présent des dieux. Il tournait çà et là, poussant des cris comme s'il avait menacé le monde entier. Enfin, il enfonça son arme dans le col de son ennemi, et l'attira à lui. En ce moment Satroughna levant son glaive à la poignée d'or, coupa la tête de Lavana.

Le fils de Soumitrâ, vainqueur du Dânavâ, prit la sage résolution d'abattre cette forêt, et ce prince habile disposa cet emplacement pour y fonder une capitale de ce pays. Sur le lieu où était Madhouvana, dans l'endroit où Lavana avait reçu la mort, s'élève une ville nommée Mathourâ: cité magnifique, ornée de tours, de remparts et de portes; populeuse, environnée de riches campagnes, remplie de soldats et de montures de toute espèce, couverte de jardins et de parcs; ses hautes murailles et ses fossés sont pour elle comme une ceinture, ses balcons comme des bracelets, ses terrasses comme des boucles d'oreilles, ses portes comme autant de bouches; ses larges places s'étendent et brillent comme le sourire de la beauté. Elle est remplie de héros pleins de force, d'éléphants, de chevaux et de chars; et placée sur la rive de l'Yamounâ, elle ressemble à une lune partagée par la moitié. Sainte, opulente, forte, riche en pierres précieuses, elle possède des champs fertiles qu'Indra arrose toujours dans la saison. Les hommes et les femmes s'y livrent sans réserve à leur bonheur.

Cette contrée populeuse a eu pour roi Soûraséna, issu de la race de Bhodja, et surnommé Ougraséna; il avait sous ses ordres une puissante armée. O Vichnou, ce fameux Dêtyâ, Câlanémi, que tu as terrassé dans le combat de Târacâ, est devenu son fils: sous le nom de Cansa, il a pris naissance dans la famille de Bhodja: cet ennemi, aux yeux larges et

⁷ C'était le nom d'une des femmes de Dasaratha, mère de Lakchmana et de Satroughna. On l'appelle aussi quelquefois Mitri. Râma devait le jour à Côsalyâ.

terribles, a voulu posséder sur la terre le titre de roi. Avec toute la force d'un lion, il se montre la terreur des princes, l'épouvante de tous les êtres; éloigné de la bonne voie, et n'ayant au fond du coeur que de mauvaises intentions, rempli d'un funeste orgueil, objet d'horreur pour ses propres sujets, ne remplissant aucun de ses devoirs de roi, fléau de ses états, il se laisse emporter par le feu de ses passions, le bras toujours levé pour le mal. C'est ainsi que ce mauvais génie, que tu as jadis vaincu, séjourne sur la terre, et poursuit les mondes de sa haine d'Asoura.

Le Dêtya, invincible cavalier, nommé Hayagrîva, est maintenant un jeune frère de Cansa, nommé Késin, sous la forme d'un cheval. Méchant, invincible, terrible par ses hennissements, il hante seul le Vrindâvana, et s'y nourrit de chair humaine. Arichta, fils de Bali, a pris la forme d'un taureau, et ce grand Asoura, ainsi métamorphosé, fait la guerre aux vaches. Le Dêtya Richta, grand parmi ses frères, s'est changé en éléphant et sert de monture à Cansa. Le redoutable Lamba est devenu Pralamba, habitant du figuier bhândîra. Le grand Asoura Khara, sous le nom de Dhénouca, répand aujourd'hui la terreur et le carnage dans le bois des palmiers. Les robustes Dânavas Varâha et Kisora combattent comme lutteurs sur le théâtre, et se nomment Tchânoûra et Mouchtica. O vainqueur des Dêtyas, Maya et Târa demeurent à Prâgdjyoticha⁸, capitale de Naraca, fils de la Terre. Ainsi, tous ces Asouras que tu avais vaincus, se cachent sous une forme humaine et tourmentent les mortels. Tressaillant à ton seul nom qu'ils détestent, ils donnent la mort aux hommes qui ont quelques rapports avec toi. Dans le ciel, sur la mer, sur la terre ils ne craignent que toi. O dieu orné du Srîvatsa, le funeste Dêtya, frappé par toi seul, se voit, des régions supérieures, précipité sur la terre; et s'il y succombe encore sous ce déguisement humain qu'il a pris, il lui sera difficile de remonter au ciel, pour peu que tu veilles sur lui, ô Késava. Lève-toi donc, ô Vichnou; viens, pour la perte des Dânavas, te créer un corps à toi-même. Tes formes, visibles ou invisibles, sont des mystères pour les Souras: en elles ces dieux vont être enfantés, en elles ils existeront parmi les hommes. Que la mort de Cansa soulage la Terre du poids qui l'accable: qu'elle obtienne la grâce qu'elle sollicite. O Hrichîkésa, toi que l'on représente comme le maître des oeuvres, l'oeil, la voie suprême du monde, la guerre de Bharata approche; descends sur la terre pour triompher encore des Dânavas.

CINQUANTE-CINQUIÈME LECTURE. ORACLE DE BRAHMÂ.

Vêsampâyana dit:

Ainsi parla Nârada: le maître des dieux sourit, et lui répondit avec douceur: «O Nârada, puisque tu t'intéresses au bien des trois mondes, apprendes quelles sont mes résolutions. Je sais que les Dêtyas ont revêtu des corps sur la terre; je sais quelle forme a prise chacun d'eux. Je n'ignore pas ce que c'est que Cansa fils d'Ougraséna, le cheval Késin, l'éléphant Couvalayâpîda, les lutteurs Thânoûra et Mouchtica, et le taureau Arichta, je connais Khara, et le grand Asoura Pralamba, et Poûtânâ fille de Bali, et Câliya qui, craignant le fils de Vinatâ, s'est réfugié dans les marais de l'Yamounâ. Rien ne m'échappe, ni Djarâsandha placé à la tête des rois, ni Naraca devenu prince mortel dans la ville de Prâgdjyoticha pour le tourment des hommes vertueux, ni Bâna habitant aujourd'hui Sonitapoura, fort comme Cârtikéya, fier de ses mille bras, et redoutable même pour les dieux. Je vois d'avance tout le poids de la guerre entre les enfants de Bharata retombant sur moi, l'arrivée de tous ces rois, leur destruction sur la terre, et les honneurs rendus dans le monde d'Indra à tous ces héros qui se sont revêtus de corps étrangers à leur nature: j'aperçois clairement ce qui doit nous arriver, à moi et aux autres, pendant notre incarnation¹. Arrivé dans le monde

⁸ Ville ou contrée que M. Wilson place dans l'Asam.

¹ Le mot योग, yoga, employé pour exprimer cette idée, est également usité en astronomie; observation que nous croyons utile à l'explication de cette légende.

terrestre et couvert d'une forme humaine, je donnerai la mort à Cansa et à tous ces grands Asouras. C'est en moi que sont les voies par lesquelles chacun exécute ses fonctions et parvient au repos. Oui, ces ennemis des Souras périront dans le combat. C'est pour le bien de la terre que viennent de naître les habitants du ciel, les Souras, les Dévarchis, les Gandharvas; c'est moi qui l'ai voulu, et j'ai promis de les suivre, ô Nârada. Je tiendrai parole: mais Brahmâ ne m'a point encore dit quelle devait être ma demeure. O père des êtres, indique moi le lieu où je dois naître, et la forme que je prendrai pour détruire ces ennemis.» Brahmâ lui répondit:

Brahmâ dit:

O Nârâyana, je vais te dire par quels moyens tu dois arriver à ton but, quels seront parmi les hommes ton père et ta mère; en quel lieu tu vas naître; comment, chef d'une nombreuse famille, tu soutiendras la noble maison des Yâdavas; comment, après avoir exterminé ces Asouras, tu étendras ton illustre race, et fonderas la vertu sur la terre.

Autrefois, ô Vichnou, Casyapa enleva au grand Varouna les vaches qui lui donnaient du lait pour les sacrifices, et en fit cadeau à ses deux épouses Aditi et Sourabhi. Varouna se présenta devant moi, et baissant la tête avec respect, il me dit: «Mon maître m'a enlevé mes vaches, et il refuse de me donner satisfaction. Elles sont maintenant sous la direction de ses deux femmes, Aditi et Sourabhi. Ces vaches immortelles et divines, qu'on peut traire à volonté, qui parcourent toutes les mers, protégées par leur propre force, qui donnent un lait inépuisable et pareil au breuvage d'immortalité, qui oserait les enlever, sinon Casyapa? Qu'un souverain, un précepteur, ou un autre, commette une injustice, ô Brahmâ, c'est toi qui les punis tous, c'est toi qui es notre premier maître. Si les puissants, qui connaissent le mieux l'ordre du monde, ne se soumettent point à l'autorité d'un supérieur, alors tout est perdu. Que chacun remplisse ses fonctions: toi, tu dois commander. Que je recouvre mes vaches, et je m'en retournerai dans mon séjour. Et ces vaches, ne sont-elles pas une partie de toi-même? ne sont-elles pas l'essence éternelle²? Ces mondes que tu gouvernes ne forment-ils pas un seul tout, composé de vaches et de Brahmanes (Gobrâhmana)? Il faut d'abord conserver les vaches: elles conserveront les Brahmanes; la conservation du Gobrâhmana sera le salut du monde.» Ainsi me parla le maître des eaux: instruit de l'action de Casyapa, je le maudis: «Le grand Casyapa a enlevé des vaches; il descendra sur la terre³ et y sera pasteur. Ses deux épouses, Sourabhi, et Aditi, mère des Souras, l'y accompagneront. Cet ansâvatare de Casyapa, habitant sur la terre au milieu des vaches, brillera comme Casyapa lui-même, et portera le nom de Vasoudéva. Non loin de Mathourâ existe une montagne nommée Govarddhana. Là même demeurera le sage Vasoudéva, heureux de sa condition, et chargé de percevoir les droits de Cansa. Aditi et Sourabhi seront ses deux épouses, appelées la première Dévakî, et la seconde Rohinî.» C'est là, ô vainqueur de Madhou, c'est là que tu vas descendre pour le bonheur des mondes, t'enveloppant toi-même d'un corps mortel, et fécondant heureusement le sein de Dévakî et celui de Rohinî. C'est là que tu passeras ta première enfance sous l'habit d'un pasteur, trompant les yeux par cette forme que produira ta divine magie, comme autrefois tu apparus sous la forme d'un nain, qui en trois pas s'empara des trois mondes. Les suffrages et les bénédictions des dieux te suivront, et proclameront d'avance ta victoire. Des milliers de jeunes bergères trouveront en toi leur bonheur: elles admireront les

² Langage emphatique, qui exprime le respect que les Indiens ont pour la vache. Ainsi, tout se réduit aux biens de la terre représentée par la vache, et aux Brahmanes appelés à en jouir et à en faire jouir le monde et les dieux par le sacrifice.

³ Cette phrase renferme un mot que je n'ai pas traduit, mais que j'ai expliqué dans la première note de la lecture précédente c'est *ansa*. On dit que Casyapa viendra sur la terre avec cet *ansa*, dans lequel il a péché, Il faut donc considérer ce Casyapa comme un personnage astronomique qui a divers aspects, ou dont la région est partagée en plusieurs parties; de la même manière que le soleil, ou plutôt sa région est divisée en douze *ansas*. Ne suis-je pas fondé à ne voir dans ce récit qu'une allégorie toujours astronomique, dont je n'ai pas la clef, mais qui perce à chaque instant? N'oublions pas encore que Varouna est le régent de l'ouest, et de plus un Aditya.

charmes du pasteur qui parcourra les bois, orné d'une guirlande de fleurs sauvages⁴. Tes yeux seront comparés à la fleur du lotus; aimable berger, enfant adorable, le monde, à ta vue, tombera dans une espèce d'heureuse enfance. Les femmes attachées à tes pas, occupées de ta seule pensée, te suivront constamment dans les bois, dans les pâturages, partout où tu mèneras ton troupeau; et quand tu te baigneras dans l'Yamounâ, elles seront transportées d'amour pour toi. O fortuné Vasoudéva, qui s'entendra appeler par toi du nom de père, et qui pourra te donner le nom de fils! Et quel autre père peux-tu souhaiter que Casyapa? Quelle autre mère plus digne de toi qu'Aditi? Va donc consommer cette union avec l'humanité; va, ô Vichnou, la victoire t'accompagne. Pour nous, nous retournerons dans notre séjour.

Vésampâyana reprend:

Alors Vichnou, saluant les dieux, se rendit vers le nord, dans son habitation de la mer de lait, dans un endroit du ciel secret et solitaire. Sur le mont Mérou est une caverne de difficile accès, appelée Pârwatî, que l'on ne manque jamais, dans les fêtes nommées Parwans, d'honorer avec ses trois gardiens⁵. Là, le grand Hari laissa son antique forme, et il descendit ensuite dans la maison de Vasoudéva pour s'y unir à un corps mortel.

CINQUANTE-SIXIÈME LECTURE. VISITE DE NÂRADA À CANSA.

Vésampâyana dit:

Nârada, sachant que Vichnou et les dieux s'étaient incarnés, vint à Mathourâ pour annoncer à Cansa les malheurs qui le menaçaient. En descendant du ciel, il s'arrêta dans un bois voisin, et de là envoya au prince un messenger pour lui faire part de son arrivée. A cette nouvelle, Cansa accourut de sa capitale avec empressement auprès de l'illustre Mouni; et, l'oeil aussi rouge que le lotus, en voyant cet hôte vénérable qui venait le visiter, ce saint Dévarchi qui, tout resplendissant de feu, ressemblait à un soleil, il le salua, lui présenta l'offrande¹ d'usage, et lui donna un siège éclatant comme la flamme. Le Mouni, ami d'Indra, s'assit, et dit à ce fils d'Ougraséna, dont la colère était si terrible: «Prince, tu m'as reçu avec honneur. Écoute en récompense mon discours, et tâche d'en profiter. Parcourant les mondes célestes où règne Brahmâ, j'arrivai au vaste Mérou, aimé du soleil; je visitai le jardin du Nandana et le bois de Tchêtraratha²; je me baignai avec les dieux dans leurs étangs consacrés; je vis le Gange dont les ondes coulent dans les trois mondes, et effacent tous les péchés dont on se repent; je fis des libations aux divers lacs, suivant l'usage; enfin, j'entrai dans le palais de Brahmâ, habité par la troupe des Brahmarchis, et retentissant des chants des Gandharvas et des Apsarâs, et je me présentai, avec ma guitare, dans l'assemblée des dieux qui se tenait sur le sommet du Mérou. Je les vis, ces dieux, sur leurs sièges divins, présidés par le père des êtres, ornés de turbans blancs et de mille

⁴ C'est la *vanamâla*, guirlande de fleurs, ou chapelet de graines des bois. Les rosaires communs sont faits avec les graines de *Eleocarpus*.

⁵ J'ai traduit par *gardien* le mot विक्रान्त auquel M. Wilson donne le sens de *héros, guerrier*. J'avoue que je ne sais à quoi cette expression peut avoir rapport. Les gardes du palais de Vichnou sont au nombre de deux, Djaya et Vidjaya. Qui l'auteur désigne-t-il par ces trois *vicrântas*? Ferait-il allusion aux trois pics du Mérou, et aux trois dieux qui y président Voyez, dans le tome II des Recherches asiatiques, le dessin du mont Mérou.

¹ Cette offrande qui porte ici le nom général de पूज *poûdjâ*, doit être la cérémonie de l'*arghya*, dont nous avons déjà parlé ailleurs.

² Jardin et parc de plaisance du dieu Indra.

pierres précieuses. Ils délibéraient sur les moyens de causer ta perte et celle de tes compagnons. Apprends que le huitième enfant de Dévakî, la soeur de ton père, doit te donner la mort. Cet ennemi qui te menace, c'est celui qui renferme en soi toutes les qualités divines, qui est la voie du ciel, le grand mystère des dieux, celui qui parmi eux est le plus grand, et qui n'existe que par lui-même³. Je te révèle cet important secret. Tu dois le respect à celui qui va te frapper à mort; car c'est le premier des êtres: il faut t'en souvenir. Cependant, si tu le peux, Cansa, attaque-le, tant qu'il n'est encore qu'un embryon. L'amitié que je te porte m'a conduit auprès de toi. Essaie donc de tous les moyens. Adieu, je te quitte.»

Ainsi parla Nârada, et il partit. Cansa, en pensant à ce discours, se mit à rire; dans son rire indécemment prolongé, il montrait toutes ses dents. Il dit à ceux de ses serviteurs qui l'entouraient: «Il mérite bien qu'on rie de lui, ce Nârada qui doute de nos moyens! suis-je donc fait pour avoir peur des Dévas et de leur chef Vâsava? Assis ou couché, je puis, en badinant, de ces deux larges bras, ébranler la terre: qui donc, dans ce monde terrestre, est capable de m'ébranler? Je veux aujourd'hui la perte de tous ces êtres qui dépendent des dieux: hommes, oiseaux, quadrupèdes. Qu'on instruisse de mes volontés le cheval Késin, Pralamba, Dhénouca, le taureau Arichta, Poûtanâ et Câliya. Parcourez toute la terre sous la forme que vous voudrez, et armez-vous contre ceux qui sont du parti de nos ennemis. Épions le moment où ceux-ci, enfermés dans le sein de leur mère, apparaîtront au jour; car Nârada n'a point dit que jusque-là nous eussions rien à craindre d'eux. Quant à vous, livrez-vous au plaisir, bannissez toute alarme, ayez confiance en moi, et ne redoutez rien des dieux. Ce brahmane Nârada aime à jouer la comédie et à semer partout la division: il prend plaisir à brouiller ceux qui sont unis, courant sans cesse les mondes, capricieux, malin, et fomentant par ses intrigues les inimitiés des rois.» Ainsi s'exprimait publiquement Cansa; mais il rentra dans son palais, l'âme dévorée d'inquiétude.

CINQUANTE-SEPTIÈME LECTURE. CONCEPTION DE CÂLI.

Vêsampâyana dit:

Dans sa colère, il donna ses ordres à ses amis intimes. «Faites tout, leur dit-il, pour détruire les fruits de Dévakî. N'épargnez pas même les sept premiers. Là où il y a du doute, il faut couper le mal par la racine¹. Que Dévakî soit gardée à vue dans sa maison; qu'observée avec soin à travers les jalousies, elle se croie libre, et surtout que la vigilance redouble au temps de son accouchement. Mes femmes m'avertiront des signes qui dénonceront la grossesse, et nous en suivrons ensuite les progrès. Il faut donc que Vasoudéva et sa femme, dans les riches domaines où ils vivent, soient surveillés jour et nuit par mes propres amis; que ceux-ci y mettent la plus grande attention; et que, parmi les femmes et les eunuques, personne ne trahisse notre secret. Mortels que nous sommes, nous n'attaquons enfin que des mortels. Au reste, il est des moyens par lesquels les gens de ma sorte peuvent détruire la destinée: des prières convenables, des prescriptions efficaces², des efforts constants, voilà ce qui sert à détourner la loi de la fatalité.»

C'est ainsi que Cansa, averti par Nârada et conseillé par la crainte, prenait ses précautions pour détruire le fruit de Dévakî. En apprenant ces résolutions communiquées à Arichta,

³ C'est-à-dire *Swayambhou*.

¹ Comme dans ce sujet, qui me paraît complètement astronomique, les moindres détails peuvent être importants, je ferai remarquer que racine se dit *moûla*, et que ce mot *moûla* est le nom du dix-neuvième astérisme lunaire, qui, figuré par la queue d'un lion, contenait onze étoiles que l'on croit reconnaître dans celles de la queue du Scorpion. D'un autre côté, on distingue Cansa par le surnom de *Mouûladéva* ou *Moûlabhadra*, que M. Wilson explique d'une manière incertaine.

² औषध, ôchadha. C'est ordinairement un médicament, une composition végétale ou minérale, usitée en médecine; mais ici c'est une recette à laquelle on attribue un pouvoir magique.

Vichnou, invisible qu'il était, se dit à lui-même: Son âme, tout en réfléchissant, descendit dans le Pâtâla, à l'endroit où reposaient six embryons Dânavas, issus de Câlanémi; c'étaient d'invincibles héros, qui, comparables aux dieux dans les combats, et brillants comme le feu qui dévore l'offrande du sacrifice, avaient autrefois quitté leur aïeul Hiranyacasipou; ces Dêtyas avaient adressé leurs hommages à l'auteur souverain du monde, se distinguant par leur pénitence, et portant leurs cheveux ramassés sur leur tête. Brahmâ, dans un moment d'affection pour eux, leur avait donné le choix d'un don qu'il voulait leur accorder. Tous, d'une voix, demandèrent à Brahmâ le privilège de n'être tués ni par les dieux, ni par les grands serpents, ni par les saints Maharchis armés d'imprécations, ni par les Yakchas, les Gandharvas, les Siddhas, les Tchâranas et les hommes.

Brahmâ leur répondit avec bonté: Et aussitôt après il retourna au ciel. Mais Hiranyacasipou, irrité contre eux, leur dit: «Vous m'avez rejeté, vous avez renoncé à mon amitié, dès lors que vous avez demandé cette faveur au dieu qui est né du lotus; je ne vous regarde plus que comme des ennemis, et je vous abandonne. Vous n'êtes plus que les six embryons (Chadgarbhas)⁴; votre père lui-même vous donnera ce nom, et c'est à lui qu'un jour vous devrez la mort. Quoique Asouras d'origine, vous passerez plus tard dans le sein de Dévakî: à cette époque Cansa sera l'auteur de votre perte.»

Vichnou se rendit donc dans le Pâtâla où ces Asouras, sous la forme de six embryons, reposaient dans l'eau. Il les vit tous renfermés dans le sein de Câli endormie⁵. Prenant la ressemblance du Sommeil, il s'approcha de ces corps: il les remplit du souffle vital, les tira après lui, et les remit à Câli, en lui disant avec cette force que donne la vérité: «O Câli, va d'après mon ordre dans la maison de Dévakî; prends avec toi les six embryons Dânavas, que je viens d'animer du souffle de vie. Souveraine de tout ce qui respire, charge-toi de déposer successivement les Chadgarbhas dans le sein de Dévakî. Dès qu'une fois ils auront vu le jour pour être à l'instant détruits, dès que la haine de Cansa aura manqué son but, et que Dévakî aura enfanté, alors tu posséderas sur la terre, ô déesse, une faveur qui t'égalera à moi-même: tu recevras les hommages du monde entier. Quant au septième enfant de Dévakî, ansâvatare de la nature de Soma⁶, qui se trouvera mon aîné, tu auras soin de le transférer le septième mois dans le sein de Rohinî⁷; extrait de cette manière des entrailles déchirées de sa mère, il recevra pour cette raison le surnom de Sancarchana. Ce sera là mon frère aîné, pareil à la lune, septième fruit de Dévakî, que la crainte aura détaché de son sein. Moi, je serai le huitième, principal objet des attaques de Cansa. Toi, tu seras le neuvième enfant de notre famille, et tu naîtras de la bergère Yasodâ, femme de

⁴ Voilà, sans doute, une fable imaginée pour expliquer le mot *chadgarbha*, qui, je le présume, désigne un endroit du ciel, une constellation peut-être près de laquelle arrivent les phénomènes que le poète raconte maintenant. Ces six embryons peuvent encore figurer les six demi-mois d'hiver, qui avortent en naissant, et alors Balarâma et Crichna représenteraient le premier mois du printemps. La partie méridionale du ciel est considérée comme le séjour des Asouras par les poètes, qui font du Coumérôu ou pôle méridional le palais de ces mauvais génies, comme ils font du Soumérôu ou pôle septentrional celui des dieux. Le soleil passant la ligne à l'équinoxe, semble remporter alors sur les Asouras une espèce de victoire: ce qui explique le mot *abhidjita* que nous verrons plus bas.

⁵ Le mot du texte, निद्रा, *nidrâ*, signifie sommeil. Il me fallait un nom féminin, j'ai pris le mot *Câli*, la suite me prouvant qu'il s'agit de cette déesse. Dans cet endroit même on donne à Nidrâ l'épithète de कालरूपिनी, *câlarôpinî*. Voyez la lecture L.

⁶ Je traduis littéralement सौम्य, *sômya*.

⁷ Rohinî est aussi le nom du quatrième astérisme lunaire qui contient cinq étoiles, α , β , γ , δ , ϵ du Taureau. Le mot *sancarchana* signifie labourant, et le personnage connu sous ce nom porte en effet un soc pour arme. N'aurait-on pas voulu indiquer par là qu'il est né au moment des labours, quand on déchire avec le soc le sein de la terre?

Nanda, pasteur de Cansa. Tu viendras au monde le neuvième jour du Pakcha noir⁸; et moi, c'est sous l'aspect de l'Abhidjit⁹, au milieu de la nuit, que je sortirai heureusement du sein de ma mère. Nous naîtons tous deux également le huitième mois¹⁰; et pour prévenir les projets de Cansa, nous ferons un échange de mère. Je deviendrai le fils d'Yasodâ, et toi, déesse, la fille de Dêvakî. C'est à cette époque que Cansa se livrera à tout l'excès de la folie. Il te prendra par le pied, et te jettera sur la pierre. Tu te relèveras pour aller occuper au ciel une place éternelle. Noire, brillante comme moi, avec une face semblable à celle de Sancarhana, tu agiteras dans l'air deux bras vigoureux, pareils aux miens. Dans tes mains tu tiendras un trident et un poignard à manche d'or, une coupe pleine de miel, et un lotus éclatant de blancheur. Ta robe sera de soie noire; ton vêtement supérieur, de couleur jaune: sur ta poitrine tombera un collier de perles brillant comme un rayon de la lune; tes oreilles seront ornées de larges pendants; ton visage aura toute la splendeur de la lune, et un riche diadème entourera ta tête. Tu brandiras de terribles serpents, qui rempliront d'épouvante les dix régions. Une queue de paon sera ton étendard, et des plumes de cet oiseau tu te feras un bracelet magnifique. Des troupes d'êtres redoutables t'entoureront: soumise à mes commandements, ornée d'une immortelle jeunesse, tu t'élèveras au ciel. Là, le monarque aux mille yeux, suivant mes ordres, te donnera le baptême divin, et t'admettra parmi les dieux. Il te désirera même pour soeur; tu naîtras alors dans la famille de Cousica, et tu seras Côsikî¹¹. Indra te donnera sur le superbe Vindhya une demeure à jamais révéree, et la terre te verra former mille autres établissements renommés. Tu parcourras les trois mondes, magnifique et bienveillante déesse, ne voulant que la vérité, ne cherchant qu'à répandre des bienfaits, et prenant mille formes variées. C'est alors qu'en pensant à moi tu extermineras, avec leur suite, deux Dânavas fameux, Soumbha et Nisoumbha, sauvages habitants des montagnes. Honorée par de pieuses processions, avide de sacrifices sanglants¹², chaque neuvième jour tu obtiendras une offrande, composée de quadrupèdes. Et les mortels qui, reconnaissant mes vertus, voudront t'honorer, recevront tout ce qu'ils pourront désirer, enfants ou richesses. Ceux qui tomberont dans de mauvais chemins, ceux qui seront battus par la tempête sur l'Océan ou assiégés par leurs ennemis¹³, auront recours à toi. Tu seras la perfection, la félicité, la constance, la gloire, la pudeur, la science, la modestie, la prudence, le crépuscule, la nuit, la lumière, le sommeil et la nuit de Câla (Câlarâtri)¹⁴. Et quand quelqu'un réjouira tes

⁸ Le mois lunaire, nous l'avons vu ailleurs, est composé de deux portions qui portent le nom de Pakchas. Les Pakchas sont noirs (*crichnas*) ou blancs (*souclas*) suivant les phases de la lune: les Pakchas blancs durent depuis la nouvelle jusqu'à la pleine lune.

⁹ L'Abhidjit ou Abhidjita est une constellation lunaire placée entre Outtarâchâdhâ et Sravanâ, et correspondant, à ce qu'il paraît, à une étoile brillante de la Lyre. Les astronomes indiens disent que les étoiles qui la composaient ont disparu: peut-être étaient-elles autrefois distinctes à la simple vue, et par leur motion se sont-elles unies en un faisceau de lumière. Un triangle servait à figurer cette constellation, qui occupait parmi les vingt-huit astérismes lunaires le vingt-deuxième rang: elle en est maintenant exclue, et on ne la représente plus qu'en dehors. On ne compte aujourd'hui que vingt-sept astérismes.

¹⁰ Les Indiens célèbrent la fête de la naissance de Crichna le 8 du Pakcha noir de *bhâdra* (août-septembre). Cette circonstance peut embarrasser dans leurs calculs ceux qui ne voudraient voir dans Crichna qu'un personnage astronomique: car cette époque ne correspond à aucune de celles qui sont marquées dans l'année par quelque phénomène céleste.

¹¹ Voyez plus haut, lect. XXVII.

¹² J'ai traduit ainsi le mot बलि, *bali*.

¹³ Le portrait que fait Hésiode de la déesse Hécate dans la Théogonie (vers 411 et seq.) offre des traits de ressemblance avec celui de Câli. Un amateur d'étymologies pourrait même à la rigueur retrouver le nom d'*Hécate* dans *Câtyâ* et *Câtyâyani*, surnoms de la déesse indienne.

¹⁴ Voyez lect. L, note 9.

oreilles par un hymne en ton honneur, ô déesse, qu'il sache que je ne serai jamais perdu pour lui, comme il ne sera jamais perdu pour moi.»

CINQUANTE-HUITIÈME LECTURE. ÉLOGE DE DOURGÂ.

Vêsampâyana dit:

<Tu vas, les cheveux épars; tu es la mort, et tu aimes à dévorer la chair sanglante. Tu es pour quelques-uns Lakchmî ou le bonheur, et en même temps Alakchmî ou le malheur pour les Dânavas.»

«Tu es la splendeur des étoiles, et Rohinî¹³ parmi les constellations. Dans les palais des princes, sur les lacs consacrés, au confluent des rivières, on célèbre ta grandeur. Tu es la pleine lune dans l'astre des nuits; c'est toi que, sous le nom de Crittivâsas, on adore comme vêtue d'une peau de tigre.»

«Tu es Saraswati¹⁴ dans Vâlmikî¹⁵, Smriti¹⁶ dans Dwêpâyana¹⁷, Sitâ¹⁸ pour les laboureurs, la Terre¹⁹ pour les êtres animés, la science du devoir pour les Richis, Aditi pour les Dévas, Sourâdévî²⁰ pour les êtres dont tu réjouis les yeux et obtiens les louanges.»

«Dans tous les combats, dans les incendies, sur le bord des fleuves, dans les cavernes des voleurs, au milieu des bois, dans les voyages, dans les prisons, sous les coups même des ennemis, enfin, dans tous les dangers de la vie, tu es la protectrice assurée des mortels.»

Voilà l'éloge divin de la puissante Dourgâ, tel que nous l'ont transmis les antiques traditions²⁹. Quiconque, le matin en se levant, le corps pur et l'âme recueillie, l'aura lu pendant trois mois, recevra de la déesse le bien qu'il aura désiré. S'il le lit durant six mois, elle lui accordera le don le plus précieux à son choix. Cet hommage continué pendant neuf mois, lui vaudra l'oeil divin³⁰. S'il y a persisté pendant un an, il obtiendra la perfection, l'accomplissement de tous ses désirs; il connaîtra la vérité et toute la science de Brahma: ainsi l'a déclaré Dwêpâyana.

13 Voyez la LVIIe lecture, note 7. Rohinî, comme une des vingt-sept nymphes qui président aux constellations lunaires, est une des femmes du dieu Soma: elle est même son épouse favorite.

14 Déesse des beaux-arts et de l'éloquence.

15 Auteur du Râmâyana.

16 Je crois que par ce mot on personnifie la Tradition. On entend par *smriti* ce corps d'ouvrages de religion et de jurisprudence que les anciens sages ont transmis oralement à leurs élèves, et que ceux-ci ont recueillis de mémoire et confiés à l'écriture.

17 Nom de Vyâsa, qui arrangea les Vèdes et recueillit les Pourânas. Ce saint passe aussi pour être l'auteur du Mahâbhârata. Au reste, on compte, dit-on, plus de vingt-sept personnages du nom de Vyâsa.

18 Le mot *sîtâ* signifie *sillon*: c'est aussi le nom de l'épouse de Râma, que l'on suppose avoir été trouvée dans un sillon.

19 *Dharanî*, c'est-à-dire qui porte les êtres.

20 Sourâdévî est une nymphe qui sortit de la mer barattée par les dieux: elle préside aux liqueurs fermentées, qui sont personnifiées en elle.

29 On nomme ces traditions écrites *itihâsas*. Un des manuscrits porte à la place de ce mot le nom de *Vyâsa*.

30 Voyez au sujet de l'oeil divin, lect. XVIII: voyez aussi le Nouveau Journal asiatique, n° 63, mars 1833, p.216.

«O déesse, continua Vichnou, honorée par les mortels, tu peux éloigner d'eux la prison, la mort, la perte de leurs enfants, la ruine de leur fortune, la crainte de la maladie et du trépas. Sous quelque forme que ce soit, tu les combles de bienfaits. C'est toi, pour ta part, qui bientôt délivreras le monde, en privant Cansa de sa raison. Quant à moi, je vais aussi m'établir au milieu des troupeaux, sous l'apparence d'un pasteur, et pour le bien commun, devenir le berger de Cansa.»

Après avoir donné ses instructions à la déesse, Vichnou disparut. Dourgâ le salua avec respect, et dit:

CINQUANTE-NEUVIÈME LECTURE. NAISSANCE DE CRICHNA.

Vésampâyana dit:

La divine Dévakî conçut donc les sept enfants dont nous avons parlé. Quand les six embryons parurent au jour, Cansa les prit et les écrasa sur la pierre¹. Le septième fut transféré dans le sein de Rohinî. Au milieu de la nuit, le fruit de Dévakî se détacha; Rohinî, qui s'était endormie sur la terre, sentit, comme dans un songe, cet enfant étranger qui pénétrait en ses entrailles: elle se trouva un instant troublée de cet événement, et Câli, sous la forme du Sommeil², au milieu de l'obscurité de la nuit dit à cette Rohinî de Vasoudéva comparable à celle de Soma³: Heureuse de sa maternité, et baissant la tête par pudeur, la belle Rohinî rentra dans la maison.

Délivrée de ce fruit, Dévakî en conçut un huitième: elle pensait que ses sept premiers enfants avaient tous eu le même sort, et qu'ils avaient été écrasés par Cansa. Cependant les ministres de ce prince surveillaient toujours avec soin sa grossesse. Le jour même où Hari descendit, de son plein gré, au sein de Dévakî, Yasodâ conçut aussi une fille: c'était Câli, formée du corps de Vichnou, et obéissant à ses ordres. Le huitième mois, quand l'instant de leur délivrance fut venu, ces deux femmes, Dévakî et Yasodâ, accouchèrent en même temps. La nuit où le puissant Vichnou naquit dans la famille de Vrichni, Yasodâ mit au monde une fille. Ainsi l'épouse du berger Nanda et celle de Vasoudéva, Yasodâ et Dévakî, enceintes dans le même temps, au milieu d'une belle nuit, au moment où l'heure⁴ Abhidjit était arrivée, amenèrent au jour, l'une Câli, et l'autre Vichnou. Cependant les mers frémissaient, et les montagnes tremblaient jusqu'en leurs fondements, les feux divers brillaient d'un doux éclat: car Djanârddana apparaissait au monde. Les vents soufflaient paisiblement, le trouble des éléments était apaisé, les étoiles resplendissaient au ciel: Djanârddana venait de naître. La nuit se trouvait dans la constellation appelée Abhidjit, et l'on a donné le nom de Vidjaya⁵ à l'heure où se montra au monde le divin Hari, le puissant Nârâyana, esprit éternel, premier élément des mondes. De ses regards il va réjouir la terre; les tambours célestes résonnent avec force, une pluie de fleurs tombe du haut des airs; et dans leurs chants de joie célébrant le vainqueur de Madhou, les Maharchis arrivent avec

¹ On est naturellement porté, en lisant cette fable, à se rappeler celle de Saturne qui dévora ses enfants par l'ordre de Titan. Le lecteur, comparant ensemble la naissance de Jupiter et celle de Crichna, verra jusqu'à quel point les deux mythologies peuvent se rapporter, malgré leur différence, et si une même idée n'a pas enfanté ces deux fictions. Je ne puis pas dire l'espèce de relation que je vois entre les Vasous et le personnage de Crichna; mais je ferai remarquer que les Vasous sont au nombre de huit, et que Crichna a pour père Vasoudéva ou le dieu Vasou.

² C'est toujours le mot निद्रा, *nidrâ*, que nous avons vu ailleurs

³ Voyez lecture précédente, note 12.

⁴ Le mot *yoga*, qui, dans la LVIIIe lecture, désignait la 28e partie de l'écliptique, est ici remplacé par le mot *mouhoûrtta*, qui s'entend de 1/30° de jour, et dans ce sens *abhidjit* se dit aussi de la huitième heure. Voyez la note suivante.

⁵ *Vidjaya* signifie victoire: la même idée est présentée par le mot *abhidjit*.

les Gandharvas et les Apsarâs. Le monde entier est heureux de la naissance de Hrichîkésa; et Indra, de concert avec les dieux, chante ses louanges.

Au milieu de la nuit, Vasoudéva contemplait le fils qui venait de lui naître: il voyait sur sa poitrine le Srîvatsa et les autres marques qui trahissaient sa divinité.

En entendant ce discours, le dieu voila ses formes; alors obéissant au sentiment paternel qui le guidait, Vasoudéva prit l'enfant et le porta sur-le-champ dans la maison du berger Nanda. Il profita de la nuit pour pénétrer jusqu'auprès d'Yasodâ; là, sans être reconnu, il déposa son fils, enleva la jeune fille, et vint la mettre sur le lit de Dévakî. L'échange des deux enfants était consommé: tremblant encore de frayeur, mais heureux d'avoir réussi dans son projet, Vasoudéva sortit de sa maison.

Cependant Ânacadoundoubhi⁶ annonça au fils d'Ougraséna que sa femme était accouchée d'une fille. A cette nouvelle, Cansa accourt promptement avec ses gardes, et arrive à la porte de la maison du sage Vasoudéva. De là il s'écrie: Et son air était terrible comme ses paroles. Toutes les femmes de Dévakî remplissaient la maison de leurs cris. La malheureuse mère, d'une voix entrecoupée de sanglots, dit d'un ton suppliant: Cansa transporté d'une vaine fureur, aperçoit l'enfant et s'écrie: Aussitôt l'insensé prend par le pied cette petite, encore toute meurtrie des travaux de l'enfantement, et les cheveux humides des eaux de sa mère; il la serre avec rage, l'enlève, la balance, et la jette rapidement à ses pieds sur la pierre, où son faible corps gît tristement étendu. Mais à l'instant, du sol où elle vient d'être écrasée, elle se relève: elle a quitté sa forme et ses cheveux d'enfant: elle traverse les airs, ornée d'une couronne magnifique. Tous ses membres brillent de l'éclat des perles; un diadème décore son front. Elle est maintenant cette vierge divine, objet des hommages éternels des dieux. Elle porte une robe noire et jaune; ses seins ressemblent à ces globes qui se dessinent des deux côtés sur le front de l'éléphant⁷. La partie inférieure de son corps s'étend comme un char⁸; elle a quatre bras; sa face resplendit comme la lune; ses yeux étincellent comme des soleils; sa couleur est celle de l'éclair; on peut la comparer, avec ses larges mamelles, au crépuscule entouré de nuages⁹. Environnée d'une foule confuse d'êtres de tout genre, elle dissipe par son éclat l'obscurité de la nuit; elle apparaît dans l'air, tenant à la main une coupe immense où se désaltère sa soif. Elle danse, elle rit d'un rire effrayant¹⁰, et laisse enfin en ces termes éclater son courroux: «Cansa, Cansa, s'écrie-t-elle, c'est pour ta perte que tu m'as donné la mort; c'est pour ton malheur que tu m'as écrasée sur la terre. Je vois déjà ta fin prochaine, je vois ton corps déchiré par les mains de ton ennemi, et ton sang qui rougit la poussière.» A peine a-t-elle prononcé ces terribles mots, que, sous sa forme nouvelle, elle s'élève au séjour céleste, avec le cortège qui l'entourne. Mais, née dans la famille des Vrichnis, par l'ordre du souverain des dieux, elle y est à jamais honorée, et conserve toujours pour cette maison l'affection d'un enfant. C'est ainsi que, pour protéger le bienfaisant Késava, apparut l'ansâvatare de celle qui est surnommée Écânansâ¹¹, de celle qui se rendit autrefois célèbre par ses austérités. Tous les sages de la race d'Yadou adressent leurs hommages à la déesse puissante qui a sauvé Crichna.

6 Voyez pour ce personnage la lecture XXXIV, où l'on dit qu'ainsi se nommait Vasoudéva

7 गजकुम्भ, *gadjacoubha*.

8 Cette comparaison est assez obscure, ou du moins fort bizarre; on trouve dans le texte: रथविस्तीर्णजघन, *rathavistîrnajaghanâ*.

9 Ce vers contient le mot पयोधर, *payodhara*, dans ses deux acceptions. C'est au moins ainsi que je l'ai compris. Nous avons vu dans la lecture précédente que Câli était le crépuscule, appelé *Sandhyâ*, duquel on fait une déesse, fille et femme de Brahmâ, et quelquefois épouse de Siva.

10 C'est là le portrait ordinaire de Dourgâ, s'enivrant de sang, et sautant de joie après la victoire. Voyez dans Mâlatî et Mâdhava l'acte 5, scène 2.

11 Voyez pour l'explication de ce mot, le Dictionnaire de Wilson, et la lecture CLVIII, note 3.

Elle avait disparu, et Cansa la voyait toujours lui annonçant sa mort. Couvert de honte, il vint en secret dire à Dévakî sa tante: «Oui, j'avoue ma faute, j'ai détruit vos enfants, et voilà que la mort me menace d'un autre côté. Le désespoir m'a fait porter une main meurtrière sur ma propre famille; mais mon triste courage n'a pu triompher du destin. Cessez de penser à vos enfants, cessez de les regretter. Je n'ai été qu'un instrument, le Temps¹² seul a été leur ennemi. C'est de lui que viennent nos malheurs; c'est lui qui produit tous les changements, lui qui est la première cause de tout: ne voyez en moi et dans les miens que ses aveugles ministres. Les événements suivront leur cours, quoi que nous fassions; et mon chagrin, c'est de passer pour votre ennemi et pour l'auteur de vos maux. Tâchez d'éloigner le souvenir de vos enfants: mettez un terme à vos regrets et à vos gémissements. Telle est la destinée humaine, on ne peut maîtriser le Temps. O Dévakî, de mon front je touche vos pieds; je vous rends le respect qu'un fils doit à sa mère: cessez d'être irritée contre moi, je reconnais tous mes torts.»

En l'écoutant, la malheureuse avait le visage baigné de larmes. Elle regardait le prince qui restait à ses pieds: «Levez-vous, lui dit-elle enfin, mon fils, levez-vous. Vous vous êtes montré pour moi aussi cruel que le Temps, et vous avez tué mes enfants. Je veux bien croire que vous n'avez été qu'un instrument, et que je dois voir dans le Temps seul la cause de mes malheurs. Votre tête s'abaisse à mes pieds, vous cherchez à vous excuser, vous qui avez déchiré le fruit de mes entrailles; et il faut que je vous pardonne! Le trépas attaque l'enfant dès le sein de sa mère, et le menace à chaque instant dans le premier âge; le jeune homme subit sa puissance, et le vieillard se trouve déjà comme mort. Tout dans le monde est mûr pour le Temps, et je sens qu'il n'a fait que se servir de vous. On ne peut pas dire qu'il est né, le germe qui n'a point paru au monde: on n'arrive aujourd'hui que quand Brahmâ, surnommé Vidhâtri¹³, vous y amène. Allez, mon fils, je n'ai point de colère contre vous, et je n'accuse plus que le Temps, qui est le premier auteur de mes maux. Il suit la direction qu'il a reçue dès le moment de la création des êtres. Le père et la mère agissent, l'homme naît, et la mort est une conséquence de cette naissance.»

Après ce discours de Dévakî, Cansa rentra dans son palais. Son âme était agitée; malheureux d'avoir vu son espoir trompé, il allait, portant la rage en son coeur et le trouble en sa raison.

SOIXANTIÈME LECTURE. DÉPART POUR LE VRADJA.

Vêsampâyana dit:

Le matin du même jour, Vasoudéva apprit que Rohinî venait aussi dans le Vradja¹ d'accoucher d'un fils plus beau que la lune. Il alla aussitôt trouver le pasteur Nanda, et lui dit dans sa prévoyante tendresse: «Rends-toi avec Yasodâ dans le Vradja. Là, tu feras pour cet enfant et pour le tien les cérémonies ordinaires², et tu surveilleras leurs premières années. Je te recommande mon sang, ce fils de Rohinî que je confie à ta garde. Des pères, plus heureux que moi, me reprocheront de me priver de la vue de l'unique rejeton de ma race. Mais la sagesse doit céder à la violence: si je vis loin de mon fils, c'est par prudence. L'impie Cansa m'inspire des craintes: il ne respecterait point les jours de cet enfant. C'est

¹² C'est-à-dire le dieu de la destruction, autrement appelé *Câla* ou la Mort.

¹³ Brahmâ, sous le nom de *Vidhâtri*, vient, dit-on, six jours après la naissance d'un enfant, écrire son destin sur son front. A cette époque, tout le monde se retire, excepté la mère, et on laisse auprès de l'enfant de l'encre et une plume.

¹ Le mot *vradja* signifie *pâturages pour les vaches, réunion de pasteurs*. Il se dit spécialement d'un endroit situé près de Mathourâ, qu'on appelle aussi quelquefois Govradja.

² C'est-à-dire les cérémonies qui portent le nom général de *sanscâra*. La première à remplir dans la circonstance présente, était celle du *djâtacarman*. Voyez le mot *Sanscâra* dans le Dictionnaire de Wilson.

donc toi, ô Nanda, qui vas devenir le protecteur du fils de Rohinî, et tu auras pour lui les mêmes soins que pour le tien. Les enfants sont exposés dans le monde à bien des dangers. Mon fils est l'aîné, le tien est le cadet: cependant traite-les également et sans distinction. Qu'ils croissent heureusement, comme deux émules; qu'ils brillent, ô Nanda, au milieu de vos pâturages: tel est mon désir. L'enfance aime à jouer, elle est folâtre, elle est ardente: ce point exige surtout ta surveillance. Qu'on se garde bien de mener paître les vaches dans le Vrindâvana³: c'est l'habitation du méchant Késin. Il faut protéger ces deux enfants contre lui, comme aussi contre les serpents, les insectes, les oiseaux, et, dans les pâturages, contre les vaches et les veaux. Nanda, la nuit est venue, monte sur ton char, et rends-toi promptement dans le Vradja. Vole comme si tu étais soutenu à droite et à gauche sur l'aile des oiseaux.»

Après avoir reçu cet ordre secret du grand Vasoudéva, Nanda monta gaiement sur son char avec Yasodâ. Son enfant fut soigneusement enveloppé dans un berceau, et placé sur une litière. Nanda suivit, sur les bords de l'Yamounâ, une route solitaire, rafraîchie par le souffle du vent et les vapeurs humides de la rivière. Enfin, dans un beau site, voisin du Govarddhana⁴, il aperçut le pays de Vradja, que baigne l'Yamounâ. Un air doux et frais règne dans ces belles campagnes: on entend les cris de divers animaux de proie au milieu de magnifiques forêts, formées d'arbres et de plantes de toute espèce. Le paysage est orné de vaches couchées ou errantes sur le gazon, et coupé de lacs et d'étangs. De leurs larges épaules, de leurs cornes aiguës les taureaux froissent ou déracinent les arbres. On aperçoit des vautours avides qui s'envolent de dessus leur proie, des chacals, des lions qui se repaissent de chair et de moelle: l'oreille est frappée des rugissements du léopard, et l'oeil réjouit de la vue d'une multitude d'oiseaux. Les arbres produisent des fruits délicieux: un tapis de verdure couvre la terre; heureuse contrée, où, au milieu des mugissements des vaches et de leurs veaux, brillent d'aimables bergères⁵, circulent au loin les chars champêtres, et s'étendent des plants de cantakins⁶. Les propriétés y sont séparées par de grands et gros arbres couchés par terre. De larges verrous ferment les portes des enclos, au centre desquels s'élève l'étable. Çà et là, à de nombreux poteaux, pendent les liens qui servent à attacher les veaux: la terre est engraisée de la bouse des vaches, et le faite des maisons en est couvert⁷. Le mouvement règne partout: les habitants y paraissent heureux et riches dans leur simplicité. De tous côtés retentit le bruit des barattes⁸; le babeurre⁹ s'épaissit, le caillé¹⁰ écume et jaillit sur la terre qui en est humectée; l'on entend le frémissement de la corde qui, sous la main des femmes, se roule autour d'un poteau et fait

3 Bois voisin du pays de Vradja.

4 Nom d'une montagne.

5 J'emploie ce mot au lieu du mot vachères.

6 *Mimosa catechu*.

7 La bouse de vache sert de chauffage pour les pauvres; on en fait, en la broyant sur une pierre, une poussière qu'on emploie à assainir et à purifier le sol, et même à frotter le corps. On la laisse sécher sur les toits au soleil, et dans le Moudrâ-Râkchasa, act. 3, la maison du Brahmane, premier ministre, en est toute couverte. La lecture des lois de Manou, sl. 122 et 124, semble indiquer qu'on s'en sert aussi quand elle est fraîche, puisqu'il y est dit qu'on en forme un enduit. Elle est une des cinq choses précieuses tirées de la vache, et connues sous le nom de *pantchagavya*. Les dévots en mettent dans leur boisson: ce qui est un genre d'expiation indiqué par les lois de Manou, lect. XI, sl. 91, 165 et 212. Voy. une autre méthode de purification, Rech. asiat. t. IX, p. 97.

8 गर्गरि, *gargara*.

9 तक्र, *tacra*.

10 दधि, *dadhi*.

mouvoir le ribot¹¹. Le beurre s'achève, et l'air est embaumé d'une odeur agréable. Les jeunes garçons, avec leurs mèches de cheveux pendantes sur les tempes¹², se livrent à leurs ébats. Les jeunes bergères ont un vêtement noir et jaune; leurs boucles d'oreilles sont formées de fleurs sauvages; leur poitrine est modestement voilée, et, dans des vases qu'elles portent sur leur tête, elles vont chercher de l'eau à l'Yamounâ.

C'est dans ce séjour habité par les pasteurs que Nanda se fixa avec plaisir. Il se présenta aux vieillards et à leurs femmes, qui le reçurent avec affection, et il se prépara une demeure dans un enclos, où tout fut réuni pour le bonheur de la vie. C'est ainsi que Crichna, alors inconnu, mais déjà semblable à un soleil naissant, fut amené dans le pays où demeurait la divine Rohinî, épouse chérie de Vasoudéva.

SOIXANTE ET UNIÈME LECTURE. ENFANCE DE CRICHNA: LE CHARIOT RENVERSÉ.

Vêsampâyana dit:

Cependant un temps déjà assez long s'était écoulé, et Nanda¹, fixé dans le Vradja, exerçait toujours l'état de pasteur. Les deux enfants croissaient heureusement: des noms leur avaient été imposés²; l'aîné s'appelait Sancarchana, et le plus jeune Crichna. Or, Crichna était Hari incarné, Hari revêtu d'un nuage noir³: il grandissait au milieu des vaches, comme le nuage au-dessus de la mer.

Un jour Yasodâ, occupée de ses affaires, l'avait placé tout endormi sous un chariot, et s'était rendue sur les bords de l'Yamounâ. (L'enfant se réveille): il agite en jouant ses mains et ses pieds, et crie doucement. Tout à coup, avec un de ses pieds qu'il dresse, il pousse le chariot et le renverse; il se retourne ensuite, cherche à se lever⁴ et pleure comme pour appeler sa nourrice. Celle-ci arrive tremblante de peur, toute mouillée, inquiète comme la vache qui a perdu son veau. Elle apercevait le chariot qui avait été renversé: le vent n'avait point soufflé, et elle ne savait comment s'expliquer cet événement. disait-elle en

¹¹ मन्थान, *manthâna*. La corde s'appelle वलय, *valaya*; c'est comme une espèce de bracelet passé autour du poteau, lequel se nomme दण्डविकम्भ, *dandavichcambha*, मञ्जीर, *mandjira*, ou कुठर, *couthara*.

¹² Cette coiffure se nomme *câcapakcha* (aile de corbeau), ou *sikhandaca*. La première fois qu'on rase la tête aux enfants, on leur laisse trois ou cinq mèches de chaque côté.

¹ Le nom de ce personnage est écrit toujours *Nandagopa*: *gopa* veut dire *pasteur*.

² C'est l'une des cérémonies du sanscâra, appelée *nâmacârana*: elle se fait le 10e, le 11^e, le 12e ou le 101e jour après la naissance de l'enfant.

³ *Crichna* signifie *noir* ou *bleu foncé*. On dit que c'était la couleur de ce personnage; mais cependant cette phrase semble indiquer la raison mystérieuse qui avait fait donner ce nom au nourrisson de Nanda. A ce sujet, qu'il me soit permis d'emprunter au savant M. Haughton l'explication ingénieuse qu'il a bien voulu me donner de la triade indienne, et qui jettera quelque lumière sur cette épithète. M. Haughton regarde cette triade comme une personnification de la nature, où Brahmâ est la matière, Vichnou l'espace, et Siva le temps. Dans ce système, Brahmâ naissant de l'ombilic de Vichnou est la matière produite au centre de l'espace. En regardant ainsi Vichnou comme l'espace personnifié, on comprend le sens de ce nom symbolique de Crichna, donné à l'avatare dont il est ici question; et comme de l'idée philosophique de l'espace les poètes passent facilement à la signification bornée et toute physique de l'étendue céleste, on voit pour quelle raison Hari est environné par eux d'un nuage noir: image que l'on peut à la fois entendre au propre et au figuré, ténèbres profondes et mystère dans le sens métaphysique, vapeurs humides obscurcissant le ciel dans le sens grossier et littéral.

⁴ Je me suis peut-être trompé en rendant ainsi le mot न्युब्जं, *nyoubdjam*, qui exprime une position où le corps est courbé. Je me représente en cette circonstance l'enfant appuyé sur ses mains, et le dos courbé et arrondi (*crooked*), cherchant à se dresser. Ce mot est employé, dans la 103e lecture, pour exprimer la posture de gens prosternés à terre.

accourant. Elle prend son fils: heureuse et tremblante encore, elle s'écrie: «Mon enfant est sauvé! Pauvre petit, que va dire ton père? Quelle sera sa colère quand il saura que je t'ai placé pour dormir sous ce chariot, et qu'il a été renversé subitement! O malheureuse idée d'avoir voulu descendre à la rivière! Voilà le chariot jeté par terre, en désordre, et je te retrouve, cher enfant, perdu dans cette confusion!» Dans le même moment, Nanda, revenant du bois avec les vaches, arriva sur les lieux. Les deux pièces de son vêtement⁵ étaient de couleur brune⁶. Il aperçoit le chariot⁷ tout bouleversé, les différents vases et ustensiles qu'il contenait brisés, les bagages jetés au loin, l'essieu enfoncé dans le sol et une roue en l'air. A cet aspect, effrayé, il accourt: des larmes sont dans ses yeux. s'écriait-il, et bientôt il est rassuré en le voyant au sein de sa nourrice. Il dit alors: Yasodâ lui répondit en tremblant et d'une voix agitée: Ils causaient ensemble, quand de jeunes enfants leur dirent: En entendant ces mots, Nanda fut saisi d'admiration. Son coeur se livrait à la joie, et cependant il tremblait. pensait-il en lui-même. Cependant les autres pasteurs, dont l'intelligence ne s'élevait pas au-dessus des choses humaines, ne pouvaient retenir leurs larmes. se disaient-ils; et ils ouvraient les yeux d'étonnement. Ils relevèrent le chariot⁹, et le fixèrent en place en attachant les roues.

SOIXANTE-DEUXIÈME LECTURE. MORT DE POÛTANÂ.

Vésampâyana dit:

Quelque temps après, Poûtanâ, nourrice du Bhodja Cansa, arriva au milieu de la nuit sous la forme d'un oiseau¹. Monstre effrayant, elle agitait ses ailes avec colère, et remplissait l'air d'un bruit terrible. Son cri ressemblait à celui d'un tigre. Montée sur la roue² du chariot, pendant que la famille dormait, elle tendit à Crichna sa mamelle, d'où coulait un véritable poison. L'enfant la saisit: mais à l'instant Poûtanâ poussant un grand soupir, tomba par terre: elle avait la mamelle coupée. Effrayés de ce bruit, Nanda, Yasodâ, tous les pasteurs se réveillèrent. Ils trouvèrent étendue par terre et sans connaissance Poûtanâ, privée d'un sein, et comme frappée de la foudre. Les pasteurs s'assemblèrent autour de Nanda, et ne pouvaient comprendre ce merveilleux événement. disaient-ils en retournant chez eux. Quand ils furent rentrés dans leurs demeures, Nanda encore tout étonné dit à Yasodâ: Dans l'ignorance où se trouvait Yasodâ, Nanda et ses parents comprirent que

⁵ Le vêtement indien se compose de deux pièces principales, l'une inférieure qui enveloppe les reins et les cuisses comme un pagne, l'autre supérieure qui est jetée sur les épaules et retombe par devant.

⁶ Cette couleur est appelée *cachâya*, et formée du rouge et du jaune.

⁷ Il paraît que ce chariot servait d'habitation pour le pasteur, qui menait une espèce de vie nomade, et se transportait à volonté dans les meilleurs pâturages.

⁹ Il y a sans doute dans cette légende une allusion astronomique. La constellation de Rohinî est figurée par un chariot, et, pour cette raison, surnommée Sacatâhwâ. Crichna, qu'à la fin du chapitre précédent on a dépeint comme un petit soleil, traverse la région de Rohinî. Car cette action de briser le char (*sacatabhêda*) exprime, à ce qu'il paraît, le passage d'un astre dans cette constellation. C'est au moins ce que j'infère d'un passage des Recherches asiatiques, tom. III, pag. 460, où cette expression est employée à l'occasion de Saturne, à qui, dans l'intérêt des hommes, il est défendu, ainsi qu'à Mars, de traverser Rohinî, tandis que Jupiter, Vénus, Mercure et la lune y passent sans inconvénient pour la terre. Les légendes qui vont suivre paraîtront aussi bien puériles. Mais si elles n'étaient, comme celle-ci, que des fables astronomiques, représentant le passage du soleil dans les signes célestes, alors elles pourraient trouver grâce aux yeux du lecteur.

¹ C'est un monstre ailé plutôt qu'un oiseau: car il a des mamelles, comme nous allons le voir. Le mot employé ici est *sacouni*.

² C'est le mot अक्ष, *akcha*, qu'ailleurs j'ai rendu par *essieu*.

c'était Cansa qui devait causer toutes leurs craintes, et leur surprise n'en devint que plus grande.

SOIXANTE-TROISIÈME LECTURE. LES DEUX ARDJOUNAS DÉRACINÉS.

Vêsampâyana dit:

Cependant le temps s'écoulait, et les deux enfants, remplis de grâces et d'agrèments, avaient ensemble essayé leurs premiers pas. Crichna et Sancarchana ne se quittaient point, et semblaient n'avoir qu'un seul corps. C'étaient comme le soleil et la lune sous les formes aimables de l'enfance. Soumis aux mêmes règles, couchés dans le même lit, assis sur le même siège, ils portaient les mêmes vêtements, et recevaient la même éducation. Exécutant à la fois les mêmes actions, ils n'avaient qu'une même volonté pour deux corps. Dans les mêmes exercices, ils développaient une égale force, une constance pareille, prouvant tous deux aux hommes que des dieux habitaient parmi les mortels. Et en effet, les pasteurs du monde étaient devenus enfants des pasteurs; et au milieu de ces jeux où leurs membres s'entrelaçant avec grâce brillaient de tant d'éclat, ils ressemblaient au soleil et à la lune, quand leurs rayons dans le ciel se mêlent et se confondent. Tantôt ils s'avançaient, élevant leurs bras pareils à deux serpents, et le corps tout souillé de poussière, fiers et superbes, comme deux jeunes éléphants.

Tantôt cachés sous une enveloppe de cendres et de bouse¹, ils se roulaient comme deux feux qui commencent à brûler. Quelquefois se traînant à genoux, ils jouaient dans les étables, les membres et les cheveux tout couverts de fumier. D'autres fois, richement parés et dignes par leur costume des parents auxquels ils appartenaient, ils s'amusaient à regarder les gens avec une espèce d'orgueil, et se livraient aux éclats d'un rire bruyant. Enfin, ces deux enfants animés de toute la vivacité de leur âge, les yeux voilés par les touffes de leurs cheveux, brillaient comme la lune aux doux rayons.

Nanda les voyait avec peine courir ensemble le pays de Vradja, et leur imposait un joug, qu'ils secouaient à chaque instant. Un jour Yasodâ en colère amena au pied du chariot le jeune Crichna, après l'avoir grondé à plusieurs reprises, et lui passant une corde autour du corps, elle l'attacha au mortier. lui dit-elle, et elle se remit à son ouvrage. Pendant qu'elle était distraite, Crichna, tout en jouant, sortit de la cour, traînant après lui le mortier, au grand étonnement de tous les habitants. En courant avec force, l'enfant passa entre deux grands ardjounas²: le mortier auquel il était attaché fut arrêté par les deux arbres: Crichna les entraîna dans sa course. Ils furent déracinés, et l'enfant, au milieu de ces débris, se mit à rire, montrant ainsi aux pasteurs sa force divine. Le lien qui lui serrait le corps, par un effet de sa puissance, avait résisté à ce choc. Les bergères, sur les bords de l'Yamounâ, l'aperçurent; elles en poussèrent des cris d'effroi et d'admiration, et allèrent trouver Yasodâ. Toutes tremblantes et agitées, elles lui dirent: «Viens, viens donc, Yasodâ! es-tu folle, pour t'arrêter ainsi? Ces deux ardjounas, qui faisaient la parure du pays, ont été abattus par ton fils. Attaché, comme un jeune veau, par le milieu du ventre avec un fort lien, ton enfant rit au milieu des deux arbres couchés par terre. Lève-toi, viens, malheureuse insensée, orgueilleuse comme un savant. Va chercher ton fils, il vit encore; mais la Mort a bien failli le dévorer.» A ces mots, Yasodâ épouvantée se lève en poussant des cris de douleur: elle court, elle arrive à l'endroit où étaient tombés les deux ardjounas. Elle voit son fils entre ces mêmes arbres, toujours sa corde autour du corps et traînant son mortier. Tous les pasteurs, hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, se rassemblent pour contempler ce grand miracle. Et ces pâtres, accoutumés à vivre dans les bois, se disaient mutuellement: «Comment ces arbres, qui couvraient de leur ombre presque tout le village, ont-ils été abattus sans vent, sans orage, sans tonnerre? Ce ne sont point des éléphants qui ont causé ce dommage. Qui faut-il accuser? Hélas! ces pauvres ardjounas

¹ La bouse est une espèce de chauffage: de là vient la comparaison qui suit.

² *Pentaptera arjuna*

déracinés gisent par terre, comme des nuages épuisés d'eau. Nanda, ils ne sont plus, ces arbres qui te plaisaient tant. Mais tu dois te féliciter que ton fils n'ait pas été blessé de leur chute: voilà le troisième miracle dont nous sommes témoins dans nos pâturages: le char renversé, la mort de Poûtanâ, et ces arbres déracinés. Dans ces circonstances, il ne fait pas bon habiter ici: tous ces prodiges ne présagent rien d'heureux.» Nanda vint aussitôt débarrasser Crichna du mortier, et le prit dans ses bras, avec la joie qu'on éprouverait en revoyant un enfant mort depuis longtemps, et qui serait rendu à la vie. Cependant il ressentait une peine secrète, et en rentrant chez lui, il adressa des reproches à Yasodâ. Les autres pasteurs se répandirent dans le pays. Par suite de cet événement, les femmes du Vradja donnèrent à Crichna le nom de Dâmodara³, parce qu'il avait eu le ventre serré d'une corde. Tel est le récit merveilleux que l'on a fait, ô chef des Bharatas, sur Crichna, pendant son séjour au milieu des bergers.

SOIXANTE-QUATRIÈME LECTURE. APPARITION DES LOUPS.

Vêsampâyana dit:

C'est ainsi que Crichna et Sancarchana passèrent leur enfance: ils restèrent sept ans dans le Vradja. Couverts l'un d'un vêtement noir, l'autre d'un vêtement jaune, marqués¹ d'une poussière jaune et blanche, les tempes garnies de longues boucles de cheveux², ils gardaient les jeunes veaux. Ils allaient dans les bois, les faisant retentir des sons agréables qu'ils tiraient des feuilles³: ils brillaient comme deux serpents à trois têtes. Rien n'égalait la beauté de leurs traits: avec des plumes de paon ils s'étaient formé des bracelets; ils avaient sur la tête une couronne de fleurs; sur la poitrine, un collier de fruits sauvages: à les voir, on les aurait pris pour deux enfants de la forêt. Ornés de guirlandes de lotus, parés du cordon de leur caste⁴, suspendant à leur côté une gourde et une tasse⁵, ils font résonner une flûte⁶ pastorale. Ils rient, ils folâtrèrent, ils dorment sur des lits de feuillage ou se promènent. Tout en gardant leur troupeau, ils animent de leur gaieté la vaste forêt, et s'abandonnent à toute l'ardeur, à toute la légèreté de leur âge.

Un jour le beau Dâmodara dit à Sancarchana: «Mon cher, nous ne pouvons plus nous amuser dans ces bois avec les pasteurs. Rien de plus insipide maintenant pour nous que ces lieux. L'herbe et le bois ont disparu: les pasteurs ont abattu les arbres. Ces forêts, jadis sombres comme le nuage, sont maintenant ouvertes comme l'espace. Les arbres, forts et vigoureux, qui formaient les enclos des pâturages et en défendaient l'entrée, ont été livrés aux flammes. Il faut aller chercher au loin ces abris champêtres et ces gazons que l'on avait

³ दम, *dama* signifie corde, et उदर, *oudara*, ventre.

¹ Ce passage fait sans doute allusion aux signes du *tilaca*, qui sont des marques faites sur le front avec des terres colorées, soit comme ornement, soit comme distinction de secte.

² C'est le *câcapakcha*.

³ पर्णवाद्यं *parnavâdyam*. Ce sont là des jeux ordinaires aux enfants qui savent faire claquer les feuilles sur leurs mains, et en tirer un bruit sonore, ou bien encore les mettre dans leur bouche, et s'en former une espèce d'instrument musical. Voyez dans le Dictionnaire पत्रकाहल, *patracâhala*, et मुखवाद्य, *moukhavâdyam*.

⁴ यज्ञसूत्र, c'est l'*yadjnasoûtra*. L'initiation des trois premières castes consiste dans l'investiture d'un cordon particulier qui descend de l'épaule gauche sous le bras droit. Cette cérémonie s'appelle *oupanaya*. L'initié se nomme *oupanita*; le cordon, *oupavîta*. Voyez dans les lois de Manou, la lecture II, sl. 36, 63 et *alibi*.

⁵ करक *caraca* est quelquefois une moitié de coco, disposée pour en former un vase.

⁶ वेणु, *vénou*.

alors près de soi. Les bois n'ont plus d'eau, plus de verdure, plus de fraîcheur. Les arbres y sont rares: à peine y trouve-t-on un endroit pour se reposer. Les Brahmanes et les Dwidjas ne peuvent plus recevoir leur salaire en bois⁷. Plus d'agrément, plus de bonheur, plus de vent frais et prolongé, plus d'oiseaux; et un séjour sans oiseaux est comme un mets sans assaisonnement. Sans bois, sans herbe, sans gazon, le pâturage ne ressemble plus qu'à une ville. Un pâturage est l'ornement des montagnes, une forêt est l'ornement des pâturages, les vaches sont l'ornement des forêts, ces vaches qui font aussi notre plus grand honneur. Ainsi, cherchons une autre forêt qui nous fournisse et du gazon pour nos troupeaux, et du chauffage pour nos feux. Nos vaches demandent d'autres pâturages; que nos riches troupeaux s'étendent dans des lieux ornés d'un gazon nouveau; qu'ils ne soient point retenus dans leurs parcs, ou renfermés dans leurs étroites demeures: il n'y a d'heureux dans le monde que les êtres qui jouissent librement d'un vaste horizon. Là, du moins, les vaches ne sont pas exposées à brouter une herbe souillée de fumier ou d'urine, et n'ayant plus qu'un goût salé: ce qui n'est point une nourriture propre à donner du lait. Sous les vastes et charmants ombrages d'une autre forêt, allons accompagnés de nos vaches: transportons ailleurs notre établissement.

On parle d'un bois délicieux, où le sol est couvert d'un gazon magnifique, où l'on trouve des arbres agréables, des fruits et de l'eau, et qu'on appelle le Vrindâvana. Il réunit les avantages de tout genre: on n'y entend point les sons criards du grillon; on n'y trouve pas de ronces piquantes: mais la vue y est réjouie par l'aspect des cadambas⁸. Placé sur le bord de l'Yamounâ, il jouit d'un air doux et frais: c'est un séjour agréable dans toutes les saisons. Les routes variées de cette forêt peuvent offrir aux bergères de charmantes promenades. A quelque distance est la haute montagne nommée Govardhana, qui déploie ses cimes élevées, comme le Mandara dans le divin Nandana⁹. Au milieu même de ce pays, on distingue un nyagrodha¹⁰, haut d'un yodjana¹¹: il porte le nom de Bhândîra¹², et ressemble à un nuage noir dans le ciel. Ce pays est traversé par l'Yamounâ, surnommée Câlindî¹³: telle se dessine sur la tête d'une femme la raie de cheveux appelée sîmanta¹⁴; telle encore apparaît la Nalinî au milieu du Nandana. Nous verrons donc en ces lieux le Govardhana, et le Bhândîra, roi de la forêt, et la charmante rivière de Câlindî. Quel charme pour nos promenades! Oui, allons y fixer notre séjour, quittons ces lieux dévastés. Mais, écoute, pour arriver à nos fins, il faut imaginer quelque ruse.»

Ainsi parla le sage fils de Vasoudéva. Il réfléchit un instant, et aussitôt une multitude de loups terribles, avides de sang et de chair, sortirent de son corps. Ils se répandirent de tous côtés, portant avec eux la terreur dans le pâturage. Quand on les vit attaquer indistinctement les vaches, les veaux, les hommes et les femmes, la crainte devint générale. Ils arrivaient par troupes de cinq, de dix, de vingt, de trente, ou de cent, sortant du corps de celui qui porte le Srîvatsa. Ils avaient l'apparence noire de Crichna; la frayeur se

⁷ Tel est le sens que j'ai cru pouvoir donner à ces mots अकर्मण्येषु वृक्षेषु, *acarmaniéchou vrickchéchou*. Dans les lois de Manou, lect. II, sl. 186, il est parlé de bois que le disciple d'un Brahmane doit rapporter à son maître. Ce bois est peut-être donné comme récompense et comme salaire au Brahmane, कर्मण्य. Voyez aussi ibid. lect. IV, sl. 247.

⁸ *Nauclea cadamba*.

⁹ Parc d'Indra.

¹⁰ *Ficus indica*.

¹¹ L'*yodjana* est une mesure de distance égale à quatre *crossas* ou *cos*, et dont nous avons déjà donné l'évaluation plus haut, lect. XXXIX, note 5.

¹² Nom particulier du figuier indien.

¹³ L'Yamounâ tire ce nom du Calinda, montagne de la chaîne de l'Himâlaya, où cette rivière prend sa source.

¹⁴ Le *sîmanta* est la ligne que laissent sur le haut de la tête les cheveux séparés de chaque côté. Voyez lect. XLVIII.

propageait parmi les bergères. Ils dévoraient les veaux, portaient l'épouvante dans le pays, et enlevaient la nuit les petits enfants. Tout était en rumeur: on n'osait plus aller au bois, ni traverser la rivière; on abandonnait la garde des vaches, et chacun restait enfermé chez soi. Tel était l'effroi, l'abattement des habitants: tel était le trouble jeté dans la contrée par ces loups énormes et comparables à des tigres pour leur force.

SOIXANTE-CINQUIÈME LECTURE. ÉMIGRATION DANS LE VRINDAVANA.

Vésampâyana dit:

Le nombre de ces terribles loups croissait tous les jours; le village, enfin, s'assembla, hommes et femmes, pour délibérer sur cet événement: Nous ne pouvons plus rester ici; cherchons quelque autre forêt où il nous soit permis d'habiter en sûreté, pour nous-mêmes et pour nos vaches. Mais c'est aujourd'hui même qu'il faut partir. Pourquoi attendre plus longtemps? Allons ailleurs avec nos troupeaux et nos biens, avant que ces loups aient achevé de détruire le pays. Ces animaux au corps fauve, aux dents aiguës, aux ongles tranchants, à la gueule noire, nous épouvantent toute la nuit de leurs cris. On entend dans chaque maison de tristes lamentations: l'un a perdu son fils; l'autre, son frère; celui-ci, son veau; celui-là, sa vache.»

Les vieillards, au milieu de ces cris et des mugissements plaintifs des vaches, prirent le parti de s'éloigner de ces pâturages, et de se diriger, pour l'avantage général, du côté du Vrindâvana. Nanda, en apprenant ce résultat de leur délibération, les encouragea comme un autre Vrihaspati¹, par un long discours. «Si vous avez pris, leur dit-il, la résolution de partir aujourd'hui, il faut sur-le-champ en instruire tous les habitants, et faire sans tarder vos préparatifs. Hâtez-vous de donner vos ordres à vos serviteurs: que les vaches soient comptées, tous vos ustensiles rassemblés, les veaux réunis par troupes, et les chariots attelés. Rendons-nous d'ici au Vrindâvana.» En entendant ce discours sensé de Nanda, tous les pasteurs se levèrent, et se disposèrent à partir. Tout est en mouvement dans le pâturage, où se répand un long et vaste murmure. Tout s'agite; le bruit des chars résonne au loin, comme le tumulte des flots de la mer en courroux. Les femmes s'en vont, portant sur leur tête les barattes et leurs vases à deux anses.

Dans les plaines s'allonge une ligne d'émigrants, que l'on pourrait comparer à ces étoiles qui se détachent du ciel. On distingue, semblable à l'arc céleste d'Indra, une immense file de bergères, aux vêtements noirs, jaunes et rouges, qui dessinent les contours de leur sein. Quelques pasteurs, chargés de liens et de cordes qui pendent sur leur dos, ont l'air de ces arbres dont les branches retombent sur la terre. Sous cette foule de chariots qui brillent dans les champs, la plaine ressemble à une mer couverte de bateaux poussés par le vent. En un moment tout le pays resta désert, dépouillé de ses richesses et de son éclat, et n'offrant plus aux regards que de tristes rassemblements de corbeaux.

Bientôt on arriva dans le Vrindâvana, où l'on prit toutes les précautions que nécessitait ce nouvel établissement. On laisse au milieu une enceinte de la longueur d'un yodjana, en forme de demi-lune, afin que les chariots puissent tourner en liberté. Elle est de tous côtés bornée par de hauts cantakins² et par des arbres épineux, et défendue par des fossés garnis de branches épaisses. Çà et là sont dressés les ribots avec la corde qui les fait mouvoir; les barattes sont purifiées avec une onde claire; les poteaux élevés, chargés de liens et d'anneaux; les chariots retournés³, solidement fixés, et retenus par un fort lien aux têtes des poteaux de barattes. Pour se mettre à l'abri, les pasteurs se forment des huttes

¹ Vrihaspati est le précepteur des dieux.

² *Mimosa catechu*.

³ Il me semble retrouver ici la description que donne Ammien-Marcellin du campement des Alains: *Cumque ad graminea venerint, in orbiculatam figuram locatis sarracis, velut carpentia civitates impositas vehunt*, etc., I. XXXI.

couvertes de gazon, ou des cabanes faites de branches d'arbres. Les étables sont assainies, les mortiers établis en place, les foyers tournés vers l'orient, le feu allumé et arrosé de beurre clarifié⁴. Des étoffes, des peaux, des tapis sont étendus pour servir de lits. Les femmes transportent l'eau, visitent la forêt et arrachent le feuillage. Tous les pasteurs, jeunes et vieux, se mettent à l'ouvrage avec ardeur, et bientôt la hache abat les branches et les arbres mêmes.

Ce nouvel établissement leur parut convenable: placé au milieu des bois, pourvu de plantes potagères, de fruits et d'eau, il réunissait tous les agréments. Les vaches y donnaient un lait abondant: de tous côtés résonnait le doux chant des oiseaux. Le Vrindâvana était pour eux un véritable Nandana. Tel était le jugement qu'en avait porté Crichna, lorsque, se promenant dans ces bois, il avait heureusement pensé qu'ils offriraient aux troupeaux toute espèce d'avantages. La terrible saison des chaleurs n'exerçait plus ses ravages; on était dans le mois où la santé ranime les corps: l'ambrosie semblait tomber du ciel avec la pluie; le gazon croissait avec force. En effet, là où se trouve le vainqueur de Madhou, le bienfaiteur du monde, quel mal pourrait arriver aux veaux, aux vaches, à tous les autres êtres? C'est donc ainsi que les troupeaux, les pasteurs, et le jeune Sancarchana, se trouvèrent établis dans la demeure désignée par Crichna.

SOIXANTE-SIXIÈME LECTURE. DESCRIPTION DE L'AUTOMNE¹.

Vêsampâyana dit:

Les deux charmants enfants de Vasoudéva, une fois fixés dans le Vrindâvana, coururent de tous côtés, entraînant avec eux leurs troupeaux. L'été venait de finir, et dans ces bois ils se livraient à tous les plaisirs de la saison. Ils jouaient avec les pasteurs, ou se baignaient dans l'Yamounâ. L'automne comblait tous leurs vœux. De grands nuages, dont le sein était sillonné par l'arc d'Indra, se fondaient en pluies abondantes. L'oeil n'apercevait plus le soleil ni la terre: l'un est voilé par la nue, qui s'épuise pour se grossir encore d'une onde toujours nouvelle; l'autre est cachée sous un déluge qui la rajeunit. Les bois, brûlés par les ardeurs de l'été, se trouvent rafraîchis par l'eau du ciel et remplis d'une armée de ces insectes à la rouge cuirasse². C'est le moment où les paons s'agitent en cadence, et déploient les richesses de leur queue: le plaisir ravive leurs couleurs, et leurs cris aigus résonnent au loin. Le cadamba³, que raniment les pluies d'automne, reprend sa vigueur et sa grâce, et fournit une pâture nouvelle à l'abeille. La forêt, remplie du parfum de ces fleurs, offre un aspect riant: la chaleur est éteinte; la terre reçoit avec joie l'eau du nuage, et les montagnes qui en sont arrosées semblent respirer de l'incendie allumé par les ayons du soleil. Le ciel, tourmenté par le vent et couvert de ces grandes masses de vapeurs, ressemble à ces capitales bruyantes et populeuses des rois de la terre. Humectés de ce lait qu'Indra fait jaillir du haut du ciel, et rafraîchis par l'haleine des vents, les bois étalent ici la

⁴ Ce beurre est appelé *ghrita* (mot que l'on écrit *ghee* en le dénaturant): on le fait chauffer doucement, puis on le laisse refroidir, et l'on s'en sert pour la cuisine comme pour les sacrifices.

¹ C'est là un des thèmes favoris des poètes indiens. Quelques ouvrages spéciaux sont fondés sur de pareilles descriptions, tels que le Méghadoûta, le Ghatacarpara, etc. Dans le cinquième acte du *Mritchchhacati*, une scène entière est consacrée à la peinture des pluies d'automne. Plus loin, nous trouverons encore d'autres descriptions de ce genre, surtout dans l'épisode de Vadjranâbha. En général, tous ces tableaux sont uniformes, et les auteurs, quoiqu'ils aient écrit dans des mètres différents, semblent se copier les uns les autres.

² Ce sont ces petits insectes connus sous le nom vulgaire de bêtes à Dieu (*coccinella*). Le nom sanscrit est शक्रगोप, *sacragopa*, ou इन्द्रगोप, *indragopa*.

³ *Nauclea cadamba*.

riche parure du silîndhra⁴; là les doux parfums du cadamba; ailleurs les feux étincelants de la fleur du nîpa⁵. En respirant l'odeur qui s'exhale de la terre, l'homme se sent agité de plaisir. L'air retentit des accents du tchâtaca⁶, du coassement de la grenouille et de la voix perçante du paon. Les torrents impétueux qu'ont grossis les pluies nouvelles franchissent leurs limites, et entraînent les arbres de leurs rives. Les oiseaux qu'enchaînent les orages qui se succèdent, les ailes toutes mouillées, restent immobiles sur les branches. L'auteur du jour est lui-même comme noyé au sein de ces nuages épais, suspendus dans l'air où ils se heurtent avec fracas. Couverte d'arbres que la force des eaux a déracinés, et n'ayant plus de routes tracées, la terre se couronne de gazon. Des quartiers de rochers, coupés par les torrents, tombent de la montagne avec les arbres qu'ils ont vus naître, comme s'ils étaient frappés de la foudre; et les allées de la forêt sont remplies de ces débris qui, arrachés de la colline, roulent et s'enfoncent dans la terre, comme une grêle que vomirait la nue. Les éléphants sauvages, en entendant la voix de la tempête, élèvent leurs trompes, et inondés par la pluie, ils ressemblent à des nuages qui seraient descendus sur la terre.

A la vue de ces masses humides qu'amène dans l'air la saison de l'automne, le fils de Rohinî, dans un moment d'épanchement amical, dit à Crichna: «Regarde ces nuages noirs, entourés d'une espèce de bracelet de grues. O Crichna⁷, en s'élevant dans le ciel, ils semblent t'avoir volé la teinte de ton corps; le temps a pris ta couleur, le ciel s'est rendu semblable à toi. Comme toi, la lune se cache, et habite au sein des nuages orangeux. Le ciel, couvert de ténèbres, et comparable pour sa couleur à la feuille du lotus noir, est sombre et obscur. Vois, Crichna, dans cet intervalle où la chaîne des nuages a détaché un de ses anneaux, vois de quel éclat brille la belle montagne du Govarddhana. Le noir tchâtaca, ivre de bonheur à l'arrivée de la pluie, remplit les bois des accents de sa joie. Le gazon, arrosé d'une eau vivifiante, couvre la terre de sa douce verdure. Au moment de l'automne, ces roches inondées, ces bois, ces fruits de la terre, tous ces champs ont un instant perdu leurs charmes et leur beauté. O Dâmodara, c'est le règne des nuages audacieux, qui, effrénés et bruyants, soulevés par le vent rapide, portent l'inquiétude et le regret au cœur du voyageur. O Hari, toi qui parcourus les mondes en trois pas, ta demeure est au milieu de ces masses ceintes de l'arc d'Indra⁸ à trois couleurs, qui n'a ni flèches ni corde. L'astre, oeil brillant du monde, poursuit sa carrière dans l'obscurité; il a perdu sa chaleur et sa couronne de rayons. Le ciel et la terre semblent confondus et unis ensemble par ces torrents non interrompus de pluies et cet océan de nuages. Sur la terre, les nîpas, les ardjounas⁹ et les cadambas laissent aussi tomber leurs pluies de fleurs; et les vents tumultueux, se chargeant de leurs parfums, soufflent pour allumer l'amour. Quant au ciel, occupé par ces vagues nuageuses, immense et profond, il ressemble à une mer: on le prendrait aussi pour un guerrier disposé à combattre; son arc est celui d'Indra; sa flèche, c'est la pluie allongée en traits aigus; son armure éblouissante, c'est l'éclair. Les vapeurs légères se groupent, s'amoncellent autour du sommet des rochers et des arbres: on dirait des troupes d'éléphants qui vomissent de l'eau; et l'air, qui en est obstrué, présente aux yeux la couleur de l'Océan. Sortis du sein de la mer, les vents s'en vont, courbant les pointes des gazons, frais, humides, déchaînés et violents. Pendant la nuit, la lune est comme endormie au milieu de ces nuées qui se fondent en eau: pendant le jour, le soleil paraît comme submergé, et les dix régions du ciel flottent dans les ténèbres. Les trésors du

⁴ M. Wilson, dans les notes de sa traduction de *Mâlâtî et Mâdhava*, dit que cet arbre est inconnu. Dans son Dictionnaire, il nous apprend que le *silindhra* est la fleur du bananier (*plantain-tree*). C'est aussi une espèce de champignon.

⁵ Ce nom convient à trois espèces d'arbres, le *nauclea cadamba*, l'*ixora bandhuca*, et l'*asoca*.

⁶ Le *tchâtaca*, appelé aussi *sâranga*, est une espèce de coucou (*cuculus melanoleucus*). On suppose qu'il ne boit que l'eau des nuages.

⁷ On a déjà vu que le mot *Crichna* signifie *noir*.

⁸ Le texte porte *Haryaswa*, synonyme de *Harivâhana*. Voyez ce dernier mot, lect. XXXIV, note 3.

⁹ *Pentaptera arjuna*.

lotus sont çà et là dispersés au gré du souffle des vents, et la pluie empêche de faire la distinction du jour et de la nuit. O Crichna, le Vrindâvana réparant les dommages que lui avaient causés les chaleurs et couronné par les nuages, ressemble au divin Tchêtraratha¹⁰.» C'est ainsi que le frère aîné de Crichna, le robuste Sancarhana, célébrait les avantages de l'automne en visitant les pâturages. Ces deux enfants, occupés de leurs plaisirs, passaient ce temps à parcourir avec leurs parents cette immense forêt.

SOIXANTE-SEPTIÈME LECTURE. DESCRIPTION DU LAC DE CÂLIYA.

Vêsampâyana dit:

Il arriva un jour à Crichna de s'engager dans cette belle forêt sans être accompagné de Sancarhana. Son visage était charmant: les boucles de ses cheveux tombaient sur ses tempes, et son teint avait la couleur du lotus noir¹. Le Srîvatsa brillait sur sa poitrine, comme les taches sur le disque de la lune. Sa jambe était ornée d'un bracelet, comparable pour sa forme au lotus épanoui, et pour sa couleur sombre, à la soucoumârâ². D'un pas rapide Crichna s'élançait dans les lieux les plus inaccessibles. Sous son vêtement jaune, moelleux, léger, tel que les filaments du lis aquatique, il charmait les yeux des mortels et ressemblait au nuage qui accompagne le crépuscule. Ses bras, objet d'adoration pour les dieux, étaient occupés à soigner les veaux, et portaient des cordes et le bâton pastoral. Dès son enfance, sa bouche, garnie de lèvres rouges, rappelait, par sa beauté comme par ses parfums, l'agréable lotus; et son visage, entouré des boucles pendantes de ses cheveux, ressemblait au calice de cette fleur entouré d'une rangée d'abeilles. Sur sa tête brillait une guirlande formée des boutons de l'ardjouna, du cadamba, du nîpa; on aurait dit une couronne de ces étoiles, qui sont l'ornement du ciel; en le voyant ainsi paré, on l'aurait pris pour le beau Nabhasya³, noir et caché sous sa couronne de nuages. Son cordon, formé de cousa⁴, pendait sur sa poitrine, agité par le souffle du vent. Il s'en allait chantant, jouant ou dansant, apprenant à la forêt à redire, tantôt le son des feuilles dont il se faisait un instrument agréable, tantôt les doux accents de la flûte pastorale, et conduisant ses vaches au milieu des bois.

Ainsi le maître de la lumière, Crichna, aussi sombre que le nuage, vit au milieu des pasteurs, se livrant à mille ébats joyeux, dans ces forêts agréables et variées, où résonnent les cris des paons, où le plaisir enflamme les coeurs, où de tous côtés retentit le fracas des nuages qui se poussent et se heurtent, où les routes sont couvertes d'un tapis de gazon, et ornées des panaches du silîndhra⁵; où les bourgeons, rafraîchis par la pluie nouvelle,

¹⁰ C'est le jardin du dieu Couvéra, ainsi appelé du nom de son gardien *Tchitraratha*.

¹ Nous avons déjà dit que cette couleur noire est plutôt un bleu foncé. On distingue des lotus de différentes couleurs; il y en a de bleus, de rouges et de blancs. Cette variété de teintes est la cause d'une certaine confusion dans les comparaisons des poètes. Le lotus est le lis d'eau (*nymphâa nelumbo* ou *nelumbium speciosum*).

² La *soucoumârâ* est une espèce de jasmin double.

³ C'est un nom du mois de *bhâdra* (août-septembre), qui tombe dans la saison des pluies.

⁴ Le cordon appelé ici कण्ठमूत्र *canthamûtra*, est celui qui distingue les trois premières castes: il se compose de matières différentes, selon la différence des classes. Celui de Crichna est de *cousa* (*poa cynosuroides*); or le *cousa* forme la ceinture de la caste brahmanique. Je ne sais en vérité pour quelle raison on le donne ici comme composant le cordon de Crichna; car celui-ci par sa naissance véritable était Kchatriya, et par sa naissance supposée il était Vêsya. Son cordon devait par conséquent être de laine ou du moins de chanvre.

⁵ Voyez lect. précédente, note 4.

s'empresment d'éclorre; où les parfums du késara⁶ exhalent l'ivresse du plaisir; où tout, enfin, respire le tendre amour. Dans ces lieux charmants, Crichna, caressé par l'haleine des vents que renouvellent et entretiennent les arbres agités, s'abandonnait doucement à son bonheur. Un jour, errant avec ses vaches au milieu de ces bois, il aperçut le haut et superbe nyagrodha; ce roi des arbres s'élève au-dessus de la terre comme un nuage, il étend au loin la masse de ses rameaux, dont il couvre la moitié du ciel, et brave les coups de la tempête. La couleur noire des nombreux oiseaux auxquels il sert d'asile, la teinte de ses fruits et celle de ses feuilles se confondent ensemble pour présenter à l'oeil le spectacle d'une multitude d'arcs-en-ciel. Magnifique ornement de ces lieux, superbement paré de ses branches et de ses fleurs, poussant profondément ses larges racines, il supporte le choc des vents et des nuées, et semble régner sur les autres arbres de ce canton, entretenant le bonheur sous son ombrage, interceptant également la pluie et la chaleur.

En voyant ce nyagrodha, comparable à une haute montagne, et surnommé Bhândîra⁷ Crichna résolut d'y établir sa demeure. C'est là qu'avec les jeunes et vertueux pasteurs de son âge, pendant le jour, il s'occupait de ses jeux: ce lieu était pour lui comme le Swarga. A l'ombre du Bhândîra, toute cette jeunesse se livrait à des amusements champêtres. Les uns, formant un rond, font éclater leur joie par des chants: les autres, entraînés par le plaisir, célèbrent les louanges de Crichna. Ils chantent, et lui, il fait résonner ou la feuille qu'il sait rendre harmonieuse, ou la flûte, ou la courge bruyante⁸, ou le luth mélodieux. Ce jeune pasteur, à l'oeil vif comme le taureau, en menant paître ses vaches, arriva sur les bords de l'Yamounâ, ornés d'arbres touffus et magnifiques. Il vit cette rivière dont les eaux serpentent mollement, arrosant les campagnes où elles portent une heureuse fécondité et une douce fraîcheur. Son lit est rempli de lotus: son onde rapide et tumultueuse promet un bain délicieux et une boisson salutaire. Au moment de l'inondation, ses vagues furieuses courbent les arbres de ses rives. Ses eaux sont couvertes de cygnes et de canards sauvages: elles résonnent du cri des grues et des autres oiseaux qui viennent par couples nombreux les visiter. Ses flots, réunissant tous les genres d'agréments, sont remplis de poissons, et ornés de fleurs et de verdure. S'il était permis de personnifier l'Yamounâ, je dirais qu'on peut prendre ses courants pour ses pieds, ses îles pour ses reins arrondis, ses abîmes profonds pour son ombilic, son limon pour la teinture de ses cheveux, ses bancs de sable pour son ventre, ses vagues pour le triple pli de sa gorge, ses troupes de canards sauvages pour ses seins, ses rives allongées pour son visage, l'écume de ses flots pour ses dents brillantes, les cygnes qui jouent à sa surface pour son doux sourire, ses belles plantes rouges pour ses lèvres, la courbure de ses bords pour ses sourcils, les lotus de ses ondes pour ses yeux, les larges étangs qu'elle alimente pour ses tempes, les fibres des sêvâlas⁹ pour ses cheveux, ses longs affluents pour ses bras, ses anses pour ses oreilles, les lignes d'oies sauvages pour ses pendants, ses coquillages pour sa parure, ses poissons pour son éclatante ceinture, le balancement de ses eaux pour sa robe de lin, les cris des grues pour le bruit des clochettes de ses pieds; il semble que son vêtement est formé de la poussière du

⁶ *Mesua ferrea*, nommé communément *nagesar*. C'est encore le *mimusops elengi*, qui produit des fleurs blanches très-odorantes.

⁷ On l'a, dit-on, surnommé *Bhândîra*, parce que Crichna prenait ses repas sous cet arbre: de भण्ड, *bhânda*, qui signifie *vase, vaisselle de terre*.

⁸ Nous avons vu que le luth indien était formé de deux calebasses attachées aux deux bouts d'une tablette allongée. Il est possible qu'il y eût aussi un instrument composé d'une seule gourde. On appelle *cacoubha* ou *prasévaca* la partie qui, dans d'autres luths, forme comme le ventre: c'est un vaisseau de bois, couvert de peau, placé sous le manche, ou bien une pièce de bois courbée au bout du luth.

⁹ Plante aquatique (*Vallisneria octandra*).

câsa¹⁰. Les cygnes et les tortues sont les taches de son corps, et les crocodiles frottent doucement et caressent ses membres: les hôtes des forêts viennent se baigner dans ses ondes, qui forment la boisson de ces animaux et le lait des hommes. Ses bords sont aussi couverts de saints ermitages.

Crichna contemplant cette rivière, épouse de l'Océan¹¹; et sa présence semblait encore embellir l'Yamounâ. Dans ses courses sur les bords de cette noble rivière, il aperçut un grand lac, large d'un yodjana, que les dieux eux-mêmes craignent de traverser, et dont les eaux noires et immobiles présentent l'apparence d'une mer tranquille. On n'y voit aucun poisson, aucun oiseau aquatique. Abîme profond, il ressemble à un ciel couvert de sombres nuages. Ses rives dangereuses sont percées çà et là de larges trous remplis de serpents, et couvertes de la fumée d'un feu allumé au foyer d'un poison brûlant. Les troupeaux ne trouvent point d'herbage aux environs; aucun animal ne peut s'y désaltérer, et l'homme pieux ne vient point y faire les trois ablutions¹² ordonnées par la loi. Les habitants de l'air évitent ce voisinage; les eaux de ce lac répandues sur le gazon semblent le brûler, et la solitude s'étend un yodjana à la ronde: telle est la force terrible et dévorante du venin renfermé dans ces ondes, c'est comme une flamme pernicieuse dont l'influence s'étend jusqu'à un crosa¹³ au nord du Vradja¹⁴. En voyant ce lac profond, large, effrayant, Crichna se dit: «Il est évident que ce lac est aujourd'hui le séjour du terrible et noir Câliya, prince des serpents. Autrefois il demeurait sur la mer: il l'a quittée par la crainte que lui inspirait Garouda, roi des oiseaux, ennemi des serpents, et il infeste aujourd'hui l'Yamounâ qui coule vers la mer. La terreur qu'inspire sa présence en ces lieux a rendu ce canton désert. Ces bois tristes et sombres, remplis d'herbes, encombrés de branches nombreuses et d'arbres renaissant de leurs propres racines, sont encore fréquentés par les compagnons de Câliya, et de tous côtés hérissés de ce nirvichâ¹⁵ qui semble nourri de poisons, obstrués de larges troncs que noircissent les sêvâlas, et de rejetons rabougris. Il faut que l'on puisse se promener sur les deux rives de ce lac: et par conséquent, il est nécessaire que je triomphe du roi des serpents, pour que ces ondes, maintenant impures, deviennent, après ma victoire, bonnes, salutaires, et qu'heureusement visitées par tous les habitants du Vradja, elles servent sans inconvénient à leurs usages journaliers et à leurs pieuses ablutions. C'est pour accomplir une pareille mission que je suis venu habiter le Vradja; c'est pour détruire tous les monstres de cette espèce que je suis né sous la forme d'un pasteur. En jouant, je vais monter sur ce cadamba; je me jetterai de là dans ce lac redoutable, et je triompherai de Câliya. Cette action mettra en renom dans le monde la force de mon bras.»

¹⁰ Espèce de gazon (*saccharum spontaneum*). Au moment de l'automne, ce gazon remplit les bords des fleuves. Il s'élève à dix ou quinze pieds de haut, et la base de ses fleurs est environnée d'un duvet blanc, qui semble blanchir tous les champs.

¹¹ Les rivières sont, dans la mythologie indienne, épouses de l'Océan.

¹² Ce passage désigne sans doute la cérémonie de la *sandhyâ*, qui consiste à réciter certains *mantras*, et à se rincer la bouche avec de l'eau (*âtchamana*) à certaines heures déterminées, et particulièrement au lever et au coucher du soleil et à midi.

¹³ Le *crosa* est le quart de l'*yodjana*, lequel est évalué le plus ordinairement à 9 milles.

¹⁴ La signification de ce mot s'est étendue au nouvel établissement formé par les pasteurs. Il veut dire particulièrement *station de bergers*.

¹⁵ *Curcuma zedoaria*. Le poète semble donner l'explication du mot nirvichâ en ajoutant *विषान्नं vichânnam (veneno nutritum)*. Je fais cette remarque, parce que cette étymologie est contraire celle qu'indique M. Wilson.

SOIXANTE-HUITIÈME LECTURE. VICTOIRE REMPORTEE SUR CÂLIYA.

Vésampâyana dit:

Aussitôt le jeune Crichna s'approchant des bords du lac, attache avec force sa ceinture, et monte légèrement sur le haut d'un cadamba. De là, se laissant pendre comme un nuage, il tombe au milieu du lac. Le bruit de sa chute retentit au loin; l'onde en est troublée, et rejailit comme la pluie que l'on voit s'élancer de la nuée qui vient de crever. La grande demeure des serpents est dans l'agitation: leur prince sort de l'eau, le courroux étincelle dans ses yeux rouges de colère, et Câliya en ce moment ressemble à une masse de sombres nuages qui renferment la tempête. Cinq têtes larges et horribles s'élèvent autour de son vaste corps, terminées par cinq gueules qui vomissent des feux et agitent leurs dards. Il bondit en fureur, il lance des éclairs, et semble remplir tout le lac de sa masse enflammée. L'onde frémit, et l'Yamounâ recule comme épouvantée. En voyant les gueules du monstre regorgeant de feux, en voyant le jeu téméraire de Crichna qui se jette dans le lac, le vent lui-même s'arrête avec effroi. Le roi des serpents, environné de fumée, lance des flammes qui, en un moment, réduisent en cendres les arbres voisins de la rive: tel sera un jour l'effet terrible du feu qui viendra à la fin des âges. Ses enfants, ses femmes, et les autres serpents, ses grands officiers, tous arrivent et vomissent un feu terrible, mêlé de flots de poison et de tourbillons de fumée. Ils forment d'horribles noeuds, dont les pieds et les mains de Crichna sont enchaînés: le merveilleux enfant reste immobile comme une montagne. De leurs dents aiguës et venimeuses, les serpents le piquent avec fureur: l'onde est troublée, Crichna seul est tranquille, leur rage et leurs poisons ne peuvent rien contre sa vie.

Cependant tous les pasteurs tremblants reviennent au Vradja en pleurant; les larmes affaiblissent leur voix. «Crichna, disent-ils, est devenu fou, et s'est jeté dans le lac de Câliya: en ce moment le roi des serpents le dévore; venez, hâtez-vous. Annoncez promptement cette nouvelle à Nanda et à ses gens: dites-lui que son enfant vient de lui être enlevé par le serpent qui habite le grand lac.»

Nanda, en entendant ces mots, est frappé comme d'un coup de tonnerre: abattu, consterné, il se rend aussitôt sur les bords du lac, suivi des enfants, des jeunes gens, des vieillards et de Sancarchana: toute cette foule arrive près de la demeure du roi des serpents. Nanda et les autres pasteurs avaient les yeux remplis de larmes: ils gémissaient hautement, immobiles sur la rive. Quelques-uns s'écriaient: répondaient quelques autres. Il y en avait qui se contentaient de pleurer, suffoqués par leur douleur. Les femmes surtout plaignaient Yasodâ: «C'en est fait de toi; ton cher enfant se trouve au pouvoir du roi des serpents. Ton coeur serait dur comme une pierre, s'il ne se fendait point. Et comment résisterait-il à ce triste spectacle? Hélas! regardez Nanda: le voilà qui, sur les bords du lac, jette les yeux sur son fils, et semble avoir perdu tout sentiment. Suivons Yasodâ, et allons avec elle nous précipiter dans ce lac où demeure le serpent. Que ferons-nous désormais dans le Vradja sans Dâmodara? Qu'est-ce que le jour sans le soleil, la nuit sans la lune, les vaches sans le taureau? Qu'est-ce que le Vradja sans Crichna? Sans Crichna nous sommes perdues; il en sera de nous comme des vaches qui n'ont plus leur veau.»

Sancarchana, qui participe à la nature de Crichna, et qui ne forme avec lui qu'un seul corps en deux moitiés, entendit les plaintes de ces femmes et celles de tous les habitants du Vradja. Il en fut touché, et dit avec émotion à l'immortel Dâmodara: Crichna n'eut pas plutôt entendu ce discours du fils de Rohinî, discours qui était accompagné de gestes expressifs, qu'il se mit en jouant à remuer les bras, à briser ces noeuds de serpents dont il était serré, et à fouler sous ses pieds ces troupes de monstres qui sortaient de l'eau. Bien plus, de sa main il saisit une des têtes énormes de leur roi, il l'abassa devant lui et s'élança légèrement dessus. Élevé sur cette espèce de théâtre, Crichna se mit à danser, balançant ses membres ornés de bracelets brillants. Le serpent, tout meurtri de ces mouvements, et vomissant par ses gueules un sang noir, dit à son vainqueur: «O Crichna, si j'ai témoigné tant de fureur, c'est que j'ignorais qui tu étais. Je me déclare vaincu; mes poisons sont épuisés, et je me remets en ton pouvoir. Dis-moi ce que je dois devenir avec mes femmes,

mes enfants et toute ma famille. A qui serai-je soumis désormais? Je ne demande pour moi que la vie.»

En voyant à ses pieds le monstre aux cinq têtes, le dieu qui a pour étendard l'oiseau ennemi des serpents¹, sentit sa colère s'éteindre tout à coup, et il répondit au roi suppliant: «Je ne puis te laisser habiter les ondes de l'Yamounâ. Va chercher un asile au milieu des flots de la mer avec ta famille et tes parents. Mais celui de tes sujets ou de tes enfants qui se trouvera désormais sur cette terre ou dans les eaux qui en dépendent, recevra aussitôt la mort de ma main. Abandonne cette contrée-ci, dont le bonheur doit être assuré par ta retraite; que la grande mer devienne ton séjour. Si Garouda, ton ennemi, t'y poursuivait, et venait à te menacer de quelque coup mortel, montre-lui sur tes têtes la marque de mes pieds, et il cessera ses attaques.» Ainsi parla Crichna: le roi des serpents vint de ses têtes lui toucher les pieds, et à la vue des pasteurs qui contemplaient ce spectacle, il sortit du lac. Après son départ, les pâtres, transportés d'admiration, accourent vers Crichna, célébrant ses louanges et tournant autour de lui avec de profondes salutations². Pénétrés d'amour pour leur bienfaiteur, ils disaient tous à Nanda, quand ils se trouvaient avec lui dans les bois: «Tu es heureux d'avoir un tel fils: le ciel t'a bien favorisé. Crichna se montre aujourd'hui dans nos maux le sauveur des bergers, des vaches et des pâturages: c'est notre maître maintenant, que cet enfant aux grands yeux. Le bonheur règne sur tous les bords de l'Yamounâ si chérie des Mounis: nos vaches peuvent en sûreté errer sur ses rives. Nous serions des pâtres bien grossiers, si nous ne reconnaissons toute la grandeur de Crichna, qui est dans le Vradja comme un feu caché dans le foyer.»

C'est ainsi que, pleins d'admiration pour l'immortel Crichna, et ne tarissant plus sur ses louanges, les pasteurs vivaient dans leurs pâturages, aussi heureux que les dieux dans le Tchêtraratha.

SOIXANTE-NEUVIÈME LECTURE. MORT DE DHÉNOUCA.

Vêsampâyana dit:

Après cette victoire remportée par Crichna sur le roi des serpents, habitant du lac d'Yamounâ, les deux fils de Vasoudéva se mirent à parcourir le pays, et ils arrivèrent avec leurs vaches à la belle montagne de Govardhana. Au nord de cette montagne, près de la rive de l'Yamounâ, ils aperçurent une grande et magnifique forêt de palmiers. Ils entrèrent avec plaisir sous l'ombrage de cette forêt, et s'y livrèrent à leurs joyeux ébats, semblables en ce moment à deux jeunes taureaux. Ce pays était une plaine étendue et fertile, d'une terre ferme, noire et non pierreuse, couverte d'un épais gazon. Ces palmiers, qui faisaient son ornement, élevaient leurs branches nombreuses et pareilles à des trompes d'éléphants; ils étaient remarquables par leurs noeuds larges et noirs, et chargés de fruits déjà mûrs. Alors l'aimable Dâmodara dit à son frère: «Vois, que de fruits présentent ces palmiers! Il ne faudra qu'un léger effort pour faire tomber à terre ces dattes odorantes, douces, noires et remplies de jus. Si leur parfum charme à ce point notre odorat, elles doivent, par leur goût, ressembler à l'ambrosie: telle est ma pensée.» Le fils de Rohinî sourit à ce discours de Dâmodara, et secoua ces arbres pour en faire tomber les fruits. Or, ce bois non fréquenté passait pour être le séjour des mauvais esprits; désert, abandonné, on le comparait à l'enfer. Il était la demeure d'un Dêtya terrible, nommé Dhénouca, qui avait la forme d'un âne, et qui marchait accompagné d'une troupe d'animaux de la même espèce. Rempli d'un orgueil farouche, ce monstre défendait l'approche de ces lieux aux hommes, aux oiseaux, aux quadrupèdes. Il entendit le bruit de ces palmiers que l'on secouait et des dattes que l'on faisait tomber. Transporté de colère, et tel qu'un éléphant furieux, il accourt. Ses crins sont hérissés, ses yeux fixes, son hennissement horrible. De son pied il

¹ On se rappelle que Garouda est la monture et l'étendard du dieu Vichnou.

² C'est-à-dire qu'ils firent la cérémonie appelée *pradakckina*, qui consiste à tourner à droite autour de la personne qu'on veut honorer.

creuse la terre: sa queue se redresse, tout son poil se lève, sa bouche est ouverte et menaçante comme la Mort qui dévore tous les êtres. Il s'avance, et voit le fils immortel de Rohinî sous ces palmiers qui deviendront plus tard l'emblème de ce héros et l'ornement de son étendard¹. Il le mord, et se retournant aussitôt, il lui lance à la poitrine ses deux pieds de derrière. Le fils de Rohinî, n'ayant aucune arme, saisit par ces pieds-là même le Dêtya métamorphosé en âne, le fait tourner en l'air, et le jette sur le haut d'un palmier. L'âne tout meurtri, les jambes, les épaules et le dos fracassés, retombe à terre avec les dattes qu'il abat dans sa chute. Dès que Sancarchana l'a vu étendu sans vie et sans honneur, il saisit également les autres ânes et il les traite de la même manière. La terre est couverte de leurs corps et des dattes qui sont tombées avec eux, et ressemble au ciel sur lequel s'étendent les nuages dans la saison de l'automne.

Ce Dêtya une fois détruit avec ses compagnons, le bois de palmiers, déjà si beau, le parut encore davantage. La terreur est désormais bannie de ce lieu: on peut contempler sans effroi les beautés et les agréments qu'il étale, et les vaches y paissent en sûreté. Tous les pasteurs, délivrés de leurs craintes, viennent s'y promener avec plaisir; et pendant que les vaches errent tranquillement dans ces pâturages, nos deux jeunes bergers, doués de la force des éléphants, se font une couche de feuillée, et s'y livrent aux douceurs du repos.

SOIXANTE ET DIXIÈME LECTURE. MORT DE PRALAMBA.

Vêsampâyana dit:

Le bonheur régnait dans toute la contrée, et on le devait aux deux fils de Vasoudéva. Ils quittèrent le bois des palmiers pour revenir vers le Bhândîra. Les vaches que conduisaient ces charmants pasteurs croissaient en nombre: les forêts se couvraient de fleurs et de fruits. Il était beau de voir ces deux jeunes bergers s'agiter en cadence, chanter, former des berceaux avec les branches des arbres, distinguer par des noms les vaches et leurs veaux. Leurs épaules sont chargées des liens qui servent à attacher leurs troupeaux, leur poitrine est ornée de guirlandes tressées avec les fleurs des bois. Ardents, impétueux comme deux jeunes taureaux à la corne naissante, marqués de belles taches de poudre d'ocre jaune¹, couverts d'un vêtement uniforme et champêtre, ils ressemblent à deux nuages dont les teintes sont noires et blanches, et qu'embrasse l'arc du grand Indra. Ils se promènent dans les routes de la forêt, et cueillent des pointes de cousa et des fleurs dont ils se font des pendants d'oreilles.

Mais non contents d'errer seuls dans les bois de Govarddhana, ils prenaient aussi avec eux des compagnons, et s'exerçaient à des jeux où leur adresse avait toujours l'avantage. Ces deux êtres, objet de l'adoration des Souras, et descendus maintenant à la condition² humaine, se réunissaient à leurs parents, et tous ensemble ils couraient la forêt en folâtrant. Quelquefois, à l'ombre de ce magnifique et large figuier appelé Bhândîra, ils s'arrêtaient pour jouer. Là, ils simulaient les marches et contremarches des soldats; armés de pierres et de traits, ces bergers se formaient en rang, s'avançant en ordre de bataille sous les ordres de leurs deux jeunes capitaines.

¹ Un des surnoms de Sancarchana est तालद्वज, *Tâladhwadja*, parce qu'un palmier était représenté sur sa bannière.

¹ Cette substance s'appelle *souvarnândjana* ou *swarnagêrica*. Les Indiens s'en servent pour se faire, par ornement ou par dévotion, certaines marques qu'ils renouvellent avec soin.

² Le mot qui exprime cette idée est दीक्षा, *dîkchâ*. Il signifie proprement sacrifice préparatoire. La pensée religieuse des Indiens voit un sacrifice dans l'accomplissement d'un devoir quelconque: outre cela, l'expression du poète est ingénieusement inventée pour représenter la partie de la vie de son héros, par laquelle celui-ci prélude à sa virilité.

Telles étaient leurs occupations: le Dêtya Pralamba³ conçut le dessein de partager leurs amusements, afin de mieux observer les fils de Vasoudéva. Sous le vêtement d'un berger, orné de fleurs des bois, il les imitait dans leurs rires et dans leurs jeux: à la faveur de ce déguisement, Pralamba, sans aucune crainte, mêlé parmi ces hommes auxquels il s'était rendu semblable, pouvait remplir en secret son rôle d'espion. Les pasteurs le prenaient pour un de leurs parents, et sans méfiance ils jouaient avec cet ennemi des dieux qui leur apparaissait sous une forme trompeuse. Cependant Pralamba, pénétrant les ténèbres qui couvraient l'existence des deux enfants mystérieux, attachait son regard sur Crichna et sur le fils de Rohinî. Il aurait voulu les perdre tous les deux: mais Crichna lui paraissait doué d'une force invincible et miraculeuse. Pralamba aima mieux s'attaquer au fils de Rohinî. Ces bergers, un jour, jouaient tous ensemble à un jeu d'enfant, nommé harinâcrîdana⁴; ce jeu consiste à se former en deux partis; chacun se choisit un rival, et lui dispute le prix de la course. Crichna courait avec le berger Srîdâman, et Sancarhana avec Pralamba: les autres pasteurs avaient également chacun leur adversaire, et tous à l'envi cherchaient à se surpasser par leur légèreté. Crichna l'emporta sur Srîdâman, Sancarhana sur Pralamba; enfin les pasteurs du parti de Crichna eurent tous l'avantage. Les vainqueurs exigèrent qu'on les portât en courant jusqu'au pied du Bhândîra, qui était le but désigné. Le Dêtya prit donc Sancarhana sur ses épaules: mais sur-le-champ il pâlit, comme le nuage qui passe devant la lune. Incapable de supporter le poids du fils de Rohinî, son grand corps se gonfle, s'allonge, comme la nue que remplit la majesté d'Indra. Pralamba prend alors une forme épaisse et noire, pareille au Bhândîra. Cinq brillants ornent son turban, qui a l'éclat de l'astre du jour. Sa face étincelle comme le soleil au milieu d'un nuage. Sa tête est longue, son col épais, sa taille énorme, son aspect effrayant et pareil à celui du Trépas, et son oeil aussi large que la roue d'un char. La terre s'abaisse sous ses pas. Une guirlande pend sur sa poitrine, son vêtement est flottant, et il s'avance, tel que la nuée surchargée d'humides vapeurs. Il emporte le fils de Rohinî avec la même rapidité que la Mort entraîne le monde entier submergé sous les flots. Sancarhana enlevé par Pralamba ressemblait à la lune apparaissant dans l'air sur un nuage sombre. Placé sur les épaules du Dêtya, il éprouva un moment de trouble et d'hésitation, et il dit à Crichna: «Je me sens enlevé par cet Asoura qui se hausse comme une montagne. Il n'avait pris la forme humaine que pour déguiser sa puissance magique. Que dois-je faire à ce Pralamba, méprisable ennemi, à qui l'orgueil conseille de doubler sa taille et de prendre cet étrange accroissement?» Crichna lui répondit en riant, et d'un air enjoué, lui qui connaissait la nature et la force du fils de Rohinî: «Subis l'inconvénient de ta nature humaine. Mais il en est une autre en toi, nature spirituelle et inaltérable. Tu as revêtu une forme terrestre, forme mystérieuse d'un être incompréhensible. Cependant souviens-toi que tu es aussi l'esprit de Nârâyana dans les révolutions successives des mondes: songe que c'est toi-même qui es le souffle de vie, animant la mer universelle. Rappelle-toi que tu es l'essence première des dieux antiques, de Brahmâ, de l'eau, et que ce grand tout repose sur toi. Le ciel est ta tête, le monde ton corps, la terre ta base, le feu ta bouche; c'est ta respiration qui est l'âme des êtres; c'est ton intelligence qui les a créés. Tu as cent visages, cent membres, cent pieds, cent yeux; mille lotus s'élèvent sur ton ombilic⁶, tu brilles de mille rayons, et tes ennemis ne sauraient te résister. Les habitants des cieux voient bien ce que tu as daigné manifester dans ce monde; mais ce que tu n'as pas toi-même révélé, qui pourrait oser le rechercher? C'est toi qui as déclaré ce que l'on pouvait connaître dans l'ordre présent des choses: mais qui peut savoir les secrets que tu as gardés pour toi? Les dieux eux-mêmes n'en ont aucune connaissance. Ils ne voient point dans l'air ta forme spirituelle, ils n'aperçoivent et ne peuvent honorer

³ Dans la LIVe lecture, on dit que Pralamba habitait le figuier *Bhândîra*.

⁴ Espèce de jeu de barres: ce mot signifie *jeu de cerf*.

⁵ Ce discours est bien déplacé sous le rapport de l'art; mais il nous révèle ce que nous devons penser du personnage que nous n'avons encore connu que sous le nom de Sancarhana.

⁶ Allusion à la fable de Vichnou étendu sur les eaux, où il donne naissance au mystérieux *pouchcara*, ou lotus, qui s'élève sur son nombril. Voyez aussi la note 3 de la LXIe lecture,

que ta forme matérielle et factice. Tes limites sont invisibles pour l'oeil même des dieux; de là vient que tu as été surnommé Ananta⁷ (l'infini). Tu es l'être unique, simple, impalpable comme l'atome, plus délié encore que l'atome même. Tu es la colonne sur laquelle est fondée la terre appelée éternelle (sâswatî), l'immuable matrice des êtres animés, le soutien de l'univers. C'est toi qui te joues sur les quatre océans, qui as imaginé la distinction des quatre castes, qui es le maître des quatre âges, et qui jouis des fruits des quatre holocaustes. Tu es dans le monde ce que j'y suis moi-même; nous ne formons qu'un seul corps qui pour le bien des êtres est divisé en deux parties. Dieu éternel, tu es l'immortel Sécha; ce sont ces deux moitiés de notre corps, séparées et cependant toujours unies, qui servent à soutenir la terre. Ce que je suis, tu l'es aussi; ce que tu es, je le suis également. Nous sommes deux en un seul corps. Pourquoi donc restes-tu interdit? Sur la tête du Dâna, ennemi des dieux, assène avec force un coup de ton poing aussi fort que la foudre.»

Ainsi parla Crichna; et le fils de Rohinî, rappelé au souvenir de son existence antique et divine, se trouva rempli de toute cette force qui circule dans les trois mondes. De son poing fermé il frappe la tête de l'insensé Pralamba. Le crâne du géant est fracassé, sa tête enfoncée dans son corps; le Dâna tombe sur ses genoux, et couvre le sol de sa masse inanimée: telle la nuée qui couvrait le ciel et qui tout à coup se trouve fendue et déchirée. De ce corps, dont la tête est brisée, coulent des flots de sang, pareils à cette onde que la colline envoie, toute colorée par l'ocre rouge. Le fils de Rohinî, fier de la victoire qu'il doit à sa force, court embrasser Crichna. Celui-ci, et les pasteurs, et les dieux placés au milieu des airs, célèbrent par leurs acclamations le triomphe que Sancarchana a remporté. Des voix, que font entendre les Souras, disent du haut du ciel: C'est de là que Sancarchana a reçu le nom de Bala-déva⁸, que lui imposèrent les dieux; et les hommes sur la terre connurent dès lors sa force prouvée par la mort de ce Dêtya, émissaire de Cansa, et redoutable pour les immortels eux-mêmes.

SOIXANTE ET ONZIÈME LECTURE. FÊTE D'INDRA.

Vésampâyana dit:

Pendant que Crichna et Bala passaient ainsi leur temps dans la forêt, les deux mois¹ de pluie arrivèrent. Les deux jeunes bergers revinrent alors ans le Vradja, et apprirent que la fête de Sacra² approchait, et que les pasteurs se livraient déjà aux plaisirs de cet anniversaire. Crichna en voyant tous leurs préparatifs leur avait demandé: Alors un vieux pasteur lui avait dit: «Mon ami, écoutez pour quelle raison dans le Vradja on honore Sacra. Il est le souverain des dieux et des nuages; il est l'heureux vainqueur de ses ennemis; et dans cette fête que nous célébrons chaque année, nous honorons le maître du monde. C'est

⁷ Sancarchana est quelquefois considéré comme une incarnation du grand serpent qui sert de couche à Vichnou, et dont le nom est *Ananta* ou *Sécha*. Quelques auteurs ont voulu voir dans ce serpent l'image de l'écliptique personnifiée.

⁸ Ce mot signifie dieu de la force: de *bala* ou *vala* on dérive le mot latin *vaincre*. Suivant Wilford, *Baladéva* est l'Hercule indien, que Cicéron appelle *Bélus* (*de Nat. Deor. lib. III*), et que l'on représente quelquefois, comme l'Hercule grec, armé d'une massue.

¹ C'est-à-dire *bhâdra* et *âswina*, ou suivant d'autres, *âswina* et *cârta*. *Bhâdra* correspond à la deuxième moitié d'août et à la première de septembre.

² La fête d'Indra ou Sacra (*Sacrotsava*) arrive le 12 du mois de *bhâdra*, c'est-à-dire vers la fin du mois d'août. Il y a aussi, à la pleine lune d'*âswina* (septembre-octobre), une fête appelée *Saratparwan*, c'est-à-dire, *fête de l'automne*; mais on y honore la déesse *Lakshmî*. Cette fête porte encore le nom de *Codjâgara*; ce qui signifie, *qui est éveillé*? On suppose que la déesse, qui descend alors sur la terre, a promis la fortune à ceux qu'elle trouverait éveillés pendant cette nuit de fête, que l'on passe pour cette raison en réjouissances. De là le nom de Rangabhoûti, par lequel on la distingue aussi quelquefois.

lui qui envoie les nuées et qui les arme de ses traits: soumises à ses ordres, elles viennent par leurs ondes nouvelles féconder les moissons. C'est lui qui donne à la terre le lait du nuage, lui qui s'honore des surnoms de Pourouhoûta et Pourandara³, lui qui, heureux de nos hommages, donne en revanche le bonheur à la terre. C'est par lui que prospèrent toutes les productions, c'est lui qui est le nourricier des hommes, c'est à lui que nous devons les moyens d'honorer les dieux. Il envoie la pluie, et les moissons s'empres- sent d'éclorre; partout sur la terre enchantée semble naître l'ambrosie. Par lui les génisses et les taureaux reprennent leur embonpoint au milieu des gazons verdoyants: les vaches sont heureusement fécondes, et fournissent un lait plus pur. La terre se couvre de fruits et d'herbages, la faim ne menace plus les hommes, dès que les nuées apparaissent au ciel et amènent la pluie. Ce sont là les vaches divines que le grand Sacra s'empresse de traire, et dont le sein renferme un lait pur et nouveau. Au milieu de ces nuages, poussés par le vent et volant en tourbillons, le dieu fait retentir sa grande voix. Entendez-vous, se disent les mortels, ce murmure sourd et lointain? C'est lui qui parle. Oui, c'est Indra, qui, porté sur les nues et les vents, prélude par ces sons à la tempête, et annonce la foudre qui brise les montagnes. Sa voix éclate dans l'air, et l'eau tombe de ces nombreux nuages déchirés par le tonnerre, et qui environnent leur maître comme autant de serviteurs obéissants. Les formes variées que prennent tour à tour ces masses immenses forment une espèce de décoration dont la main du dieu embellit le ciel: tantôt l'horizon semble entièrement fermé; tantôt ce voile se déchire çà et là; quelquefois l'air est obscurci comme d'une noire fumée, ou bien il est traversé d'une pluie fine et légère. L'eau du ciel est le lait que nous donnent ces vaches du soleil⁴, et le nuage cède son onde à la terre pour le bonheur de tous les êtres. O Crichna, comme c'est Indra qui nous ramène les pluies, les princes et les autres mortels s'accordent à honorer, dans cette saison, le roi des dieux par des sacrifices où règne la joie.»

SOIXANTE ET DOUZIÈME LECTURE. PEINTURE DE L'AUTOMNE.

Vêsampâyana dit:

Après avoir entendu le discours du vieux pasteur sur les honneurs dus à Sacra, Dâmodara qui connaissait toute la puissance de ce dieu, répondit en ces termes: «Nous autres pasteurs, errant sans cesse dans les bois, et vivant du produit de nos vaches, nous n'avons d'autres divinités que nos vaches, les collines et les bois. Le laboureur s'occupe d'agriculture, le marchand de commerce, et nous de nos vaches: ce sont là les trois industries qui forment le trêvédy¹. L'industrie qu'un homme cultive, est pour lui sa première divinité: c'est à elle qu'il doit son culte et son hommage, car c'est elle qui le protège et le soutient. Jouir des avantages qu'on reçoit d'un côté et adresser ailleurs sa reconnaissance, c'est s'exposer à un double malheur; c'est risquer de se voir dépouillé de toute espèce de fruits dans cette vie et dans l'autre. Les travaux de nos laboureurs ont pour limites quelques levées de terre²; ces levées de terre sont bornées par des bois, et les bois par des collines: voilà notre domaine. Au delà du bois voisin il est, dit-on, des monticules agréables, où nos génisses peuvent s'établir et errer en liberté. Laissons les vastes forêts aux lions à l'épaisse crinière, et aux tigres à l'ongle puissant; qu'ils défendent leurs retraites

³ *Pourouhoûta* signifie adoré par beaucoup de gens; *Pourandara* veut dire qui brise les villes.

⁴ Les nuages sont appelés ici vaches du soleil, parce que c'est lui qui pompe les eaux qui les forment. Ces vaches semblent paître dans les plaines célestes, dont il est le roi.

¹ Le mot वेद्य, *védy* désigne une chose qu'on doit apprendre. त्रैवेद्य, *trêvédy* veut dire assemblage de trois sciences.

² Les champs sont marqués par des levées de terre appelées सीमन्, ou सीमा, *sîman*, *sîmâ*. Ces limites se nomment aussi जङ्गल, *djangâla*.

et soient la terreur des bûcherons. Malheur aux imprudents qui s'égèreraient près de leurs repaires! ils deviendraient victimes de ces monstres dévorants. Réciter les mantras, c'est le sacrifice du Brahmane; tracer le sillon, c'est celui du laboureur; le nôtre, c'est d'errer sur la colline: que la colline soit donc l'objet de nos hommages. Tel est mon avis: oui, faisons le sacrifice de la colline. Allons-y célébrer les cérémonies convenables, ou à l'ombre des arbres, ou sous l'abri du ciel. Là, que les victimes soient immolées, et les offrandes offertes sur un saint et brillant autel. Que tout le village sans exception soit rassemblé. Que les vaches, couronnées de fleurs d'automne, fassent autour de la colline une promenade³, telle que la religion le commande, et qu'ensuite elles se rendent au pâturage.

En effet, voici l'aimable automne avec ses gazons doux et vigoureux, avec l'eau féconde de ses nuages. La forêt est, ici, blanche sous les fleurs du priyaca⁴; là, noire sous les feuilles de l'arbre dont on fait les arcs⁵; partout hérissée des pointes du gazon. L'écho résonne des cris des paons. Les nuages blancs, épuisés d'eau, sans force, sans éclair, se balancent dans le ciel et ressemblent à des éléphants privés de leurs défenses. Au bruit sourd de la nue qui se charge d'une onde nouvelle, les arbres semblent respirer, et leurs feuilles s'empressent de naître. Le ciel est comme un roi qu'on vient de sacrer, et qui paraît entouré des attributs de sa dignité: le nuage blanc est son diadème: les ailes des cygnes lui servent de tchâmara⁶; la lune pleine et brillante, de parasol. Les nuages dans cette saison semblent prendre un corps: les cygnes sont leur sourire, les grues sont leur voix. Les rivières s'en vont vers l'Océan leur époux: leurs rives bordées de canards sauvages, voilà leurs seins; leurs îles, voilà leurs reins arrondis avec grâce. L'onde remplie de lotus épanouis, et le ciel brillant d'étoiles, paraissent pendant la nuit se sourire l'un à l'autre, étonnés de leur ressemblance mutuelle. L'oeil aime à parcourir ces plaines rafraîchies par la pluie, couvertes de hérons ivres de plaisir, et jaunies des moissons de riz qui mûrissent⁷. Les lacs, les étangs, les pièces d'eau remplies de fleurs écloses, les champs, les fleuves et les torrents, tout dans la nature étale sa brillante richesse. Les lotus rouges, blancs et noirs se distinguent parmi les plantes aquatiques. Les paons témoignent leur joie, la violence des vents s'apaise: l'air est sans nuage, et la mer est tranquille. Quand ces paons, réveillés de l'engourdissement où les a jetés la chaleur, élèvent en dansant leurs plumes éblouissantes, il semble que la terre se couvre d'yeux étincelants.

L'Yamounâ étale avec orgueil ses rives largement humectées, brillantes de gazons, de fleurs et de rameaux verdoyants, couvertes de cygnes et de grues. Dans les champs coupés de rizières, dans les bois, les oiseaux poussent des cris de joie à la vue de la pâture que leur présentent la terre et l'eau. Les moissons qui, jeunes encore à l'arrivée des pluies, ont été arrosées de l'onde céleste, ont pris plus de force et de consistance. Quittant son vêtement de nuage, et parée des beautés de l'automne, la lune apparaît au ciel pure et brillante. Les vaches fournissent deux fois plus de lait, les taureaux sont deux fois plus ardents, les forêts deux fois plus belles; la terre se charge de fruits. Les étoiles brillent de tout leur éclat, les eaux sont remplies de lotus, et le coeur des mortels est ouvert à la joie. Le soleil, délivré des nuages qui obscurcissaient le ciel, allume ses feux qui échauffent l'automne, s'entoure de rayons plus ardents et sèche les terres. Les rois, protecteurs du monde et

³ C'est la cérémonie dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, et appelée *pradakchina*.

⁴ On désigne par ce mot le *nauclea cadamba*. Le *priyaca* est aussi une plante médicinale et odorante, appelée communément *priyangoa* c'est encore un arbre nommé *pentaptera tomentosa*.

⁵ Le texte ne dit pas quelle est cette espèce d'arbre, qu'il qualifie de *vânâsana*. C'est peut-être le *tchâpapata* ou *priyâla*, communément *piyal* (*Bachanania latifolia*). Il y a aussi un arbre dont les feuilles sont noires et qui, pour cette raison, est surnommé *câlaparna*: c'est le *tagara* (*Tabernâmontana coronaria*)

⁶ Autrement le *chowri*, ou *émouchoir*, formé avec la queue du *tchamara* (*bos grunniens*).

⁷ Cette espèce de riz (*calama*) vient en pleine eau. Il est blanc: on le sème en mai et en juin, et il est mûr en décembre et en janvier.

pleins du désir de vaincre, passent leurs armées en revue⁸, et se menacent mutuellement sur leurs frontières. Les yeux se promènent avec plaisir sur les magnifiques allées de la forêt, rouges des fleurs du bandhoudjîva⁹, et raffermies sous les pieds par une douce chaleur. Parmi les arbres qui font la parure des bois on distingue l'asana¹⁰ aux sept feuilles, le covidâra¹¹ fleuri, l'ichîcâ¹², le nicoumbha¹³, le priyaca¹⁴, le swarnaca¹⁵, le srimara¹⁶, le pitchouca¹⁷ et la kétakî¹⁸. Mais dans nos villages surtout où résonnent gaiement les ribots, c'est là que brille l'automne, comme une jeune femme au milieu d'un groupe de pasteurs. Et n'est-ce point dans cette saison que les dieux arrachent à son heureux sommeil le maître du monde, celui dont Garouda est le drapeau? Allons donc, tandis que règne la fertile saison d'automne et quand les pluies ont cessé, allons honorer, comme nos divinités, et la colline et les vaches. Que celles-ci, les cornes ornées de beaux pendants et de plumes de paon, parées de clochettes et de fleurs d'automne, deviennent, pour notre bonheur, l'objet de nos hommages, et que le sacrifice de la colline soit célébré. Laissons les dieux honorer Sacra: pour nous, honorons la colline, et, malgré tous les obstacles, que nos respects s'adressent à nos vaches. Oui, si vous avez pour moi quelque amitié ou quelque reconnaissance, nos vaches recevront les honneurs d'un culte religieux. Croyez-moi, c'est pour votre bien que je vous ai parlé: suivez mes discours, et vous n'aurez qu'à vous louer de votre docilité.»

SOIXANTE ET TREIZIÈME LECTURE. SACRIFICE DE LA COLLINE.

Vêsampâyana dit:

Ainsi parlait sans crainte Dâmodara: les pasteurs l'écoutaient avec plaisir, et recueillaient avidement l'ambrosie de ses paroles. Ils lui répondirent: «Enfant, ta vue fait le bonheur de nos compagnes: nous aussi, nous sommes heureux de ta prudence à laquelle nous devons l'accroissement de nos troupeaux. Tu es notre voie, nos délices, notre science, notre guide: tu nous rassures dans nos alarmes, et tu sais répondre à notre amitié. Par toi, Cricna, le bonheur règne dans ce hameau, la paix dans ces pâturages: tout en ces lieux est ennemi de l'indifférence¹, et nous vivons comme si nous étions dans le paradis. En songeant à ta naissance et à tes oeuvres que les dieux ne pourraient exécuter, nos esprits restent frappés d'admiration et de respect. Ta force extraordinaire, ta gloire, tes triomphes te distinguent parmi les mortels, comme Indra est distingué parmi les dieux. Ton ardeur brûlante, ton

⁸ Cette cérémonie s'appelle *nârâdjana*: elle est fixée au 19 d'*âswina* (septembre-octobre). On lui donne encore le nom de *lohabhisâra*.

⁹ Autrement le *bandhoûca*, buisson qui porte une fleur rouge (*pentapetes phoenicea*)

¹⁰ *Terminalia alata tomentosa*.

¹¹ Espèce d'ébénier (*Bauhinia variegata*).

¹² Le Dictionnaire de M. Wilson donne *I'ichîcâ* comme étant le *saccharum spontaneum*. Les deux manuscrits dévanâgaris portent *ichousâdca*; je n'ai sur ce mot aucun renseignement.

¹³ Plante appelée aussi *danticâ*, communément *dantî*.

¹⁴ *Nauclea cadamba*.

¹⁵ Ce mot signifie doré c'est peut-être une épithète du *priyaca*. Mais comme plus haut on dit que la fleur de ce *priyaca* est blanche, j'ai pensé que *swarnaca* désignait un autre arbre, comme le *swarnapouchpa* (*Michelia champaca*) ou le *swarnavalcala* (*Bignonia indica*).

¹⁶ Inconnu.

¹⁷ *Vangueria spinosa*.

¹⁸ *Pandanus odoratissimus*.

¹ Cette idée est rendue par le mot शान्तारि *sântâri*. Le *sânta* est un état d'indifférence pour toutes les sensations de peine et de plaisir: ordinairement c'est le résultat d'une grande dévotion, et de l'habitude de la méditation religieuse.

éclat et ta splendeur, font de toi au milieu de nous ce que le soleil est au milieu des êtres divins. Par ta grâce, ton aimable gaieté, ta douceur, la beauté de ta face et ton doux sourire, tu es sur la terre ce que la lune est au ciel.

Enfin, pour le courage et la beauté, pour tant de glorieuses actions dans un âge si tendre, Câtikéya lui-même ne peut t'être comparé: et quel mortel oserait se dire semblable à toi? Quel est l'homme capable de nous tenir un discours comme celui que nous venons d'entendre sur le sacrifice de la colline? C'est avec une force pareille à celle de tes paroles que l'Océan roule ses flots. Ainsi, mon cher enfant, plus de fête d'Indra; ne songeons qu'à ce grand sacrifice de la colline que tu nous conseilles pour l'avantage des pasteurs et de leurs troupeaux. Allons, que l'on prépare les vases² les plus beaux et les plus brillants, dans lesquels on met le lait ou l'eau. Que l'on remplisse de lait les vaisseaux les plus larges et les plus longs³. Qu'on apprête les mets et les boissons de toute espèce, et qu'on transporte et les plats de viande et les jarres d'eau. Que pendant trois nuits toute la population du hameau soit occupée: que l'on tue les animaux dont on peut manger la chair⁴, tels que les buffles et les autres, et que ce sacrifice soit célébré par tous les pasteurs réunis.»

La joie régnait donc de tous côtés: le bonheur des habitants éclatait par le son des instruments, et par des chants auxquels se mêlait le mugissement des taureaux et des veaux. C'étaient des lacs de caillé, des torrents de crème, des ruisseaux de lait, des monceaux de viande, des montagnes de riz. Le sacrifice de la colline s'accomplissait; les vaches étaient rassemblées; de tous côtés apparaissaient des troupes joyeuses de pasteurs, et leurs compagnes embellissaient encore la fête. Tout se trouvait préparé d'une manière convenable; un jour propice avait été choisi, et les pâtres, accompagnés des Brahmanes, avaient observé les rites sacrés. Des mets variés étaient dressés çà et là avec profusion; des guirlandes de fleurs et des parfums de mille espèces répandaient au loin leurs odeurs suaves. Vers la fin du sacrifice, par l'effet d'une magie divine, Crichna devient la colline⁵, et c'est à lui qu'est présentée cette offrande de riz, de lait, de caillé et de viande. Les Brahmanes, après avoir reçu une part abondante de toutes ces nourritures, se levèrent pénétrés de joie, et donnèrent à l'assemblée leur bénédiction⁶. Au moment du sacrifice supplémentaire⁷, Crichna ayant mangé et bu du lait à sa fantaisie, s'écria: et sourit aux bergers sous sa forme divine. En le voyant, pareil à une montagne, orné d'une guirlande merveilleuse, élevé sur le haut de la colline, les principaux bergers s'approchèrent. O merveille! parmi eux se trouvait Crichna, sous sa forme ordinaire, qui allait ainsi se rendre hommage à lui-même. Les pasteurs, remplis d'admiration, dirent au dieu de la colline: La colline prit la parole, et dit aux bergers: «C'est moi que vous devez aujourd'hui honorer dans vos vaches, si vous vous aimez vous-mêmes: je serai pour vous le plus grand des dieux, j'exaucerai tous vos vœux, par ma puissance vous obtiendrez des milliers de vaches, et je protégerai tous ceux qui m'adoreront dans les bois. Je serai au milieu de vous, votre ami, le compagnon de vos jeux; ces lieux me plairont autant que le ciel. Ceux d'entre les pasteurs qui, à commencer par Nanda, auront été appréciés par moi, obtiendront en

2 भाजन, *bhâdjana* et कुम्भ, *coumbha* (*cymbium*)

3 Ces vases portent le nom de द्रोणि *droni*. Ils sont de bois ou de pierre, d'une forme ovale, et semblables à un bateau. Le texte porte un autre mot qui signifie proprement rivière, et qui doit désigner ici une espèce d'auge: c'est le mot नदी, *nadî*. Ce sens n'est pas donné par M. Wilson.

4 Voyez, à la fin de la III^e lecture des lois de Manou, la liste des animaux dont on pouvait manger la chair pendant les Srâddhas.

5 Je ne me charge pas d'expliquer cette espèce de transsubstantiation singulière, accompagnée d'ubiquité: je traduis seulement.

6 Les termes de cette bénédiction sont स्वस्ति, *swasti* (*bene est*).

7 Nous avons déjà parlé plusieurs fois de ce sacrifice par lequel on rachète les fautes commises dans le sacrifice principal, et qui se nomme, *avabritha*.

échange de leur amitié la prospérité la plus grande. Nous allons nous voir bientôt entourés d'une immense quantité de vaches et de veaux: tel sera pour vous l'heureux fruit de mon attachement.»

Alors les troupeaux de vaches se rassemblèrent pour être passés en revue, et environnèrent la colline, accompagnées des taureaux. Elles arrivaient, joyeuses, couvertes de guirlandes et de bouquets, les cornes ornées de couronnes, tous les membres parés de mille et mille fleurs. Les pasteurs s'approchent aussi pour compter leurs richesses; ils portent les marques diverses que la dévotion a empreintes sur leur corps⁸: leurs vêtements sont rouges, jaunes ou blancs. Leurs bras sont chargés des instruments de leur profession: des plumes de paon forment leurs bracelets, et servent aussi à lier leurs cheveux. Le spectacle de ces pasteurs réunis était une chose étonnante: les uns montés sur des taureaux, les autres sautant de joie, quelques-uns portés sur des vaches au pas rapide⁹. Quand la cérémonie de cette revue pastorale eut été terminée, cette forme de colline disparut aussitôt. Crichna rentra au hameau avec les bergers, qui, tout étonnés du miracle arrivé au sacrifice de la colline, jeunes et vieux, chantaient les louanges du dieu qui tua autrefois Madhou.

SOIXANTE ET QUATORZIÈME LECTURE. LE GOVARDHANA SOULEVÉ PAR CRICHNA.

Vésampâyana dit:

Le sacrifice était achevé; le roi des dieux, enflammé de colère, s'adressa à cette troupe de nuages qui portent le nom de Samvarttaca, et leur dit: «Princes¹ des nuages, écoutez mon discours, si vous voulez rendre à votre roi l'obéissance que vous lui devez. Nanda et les autres pasteurs, qui ont suivi Dâmodara dans le Vrindâvana, viennent de négliger ma fête. Que ces vaches, dont ils tirent leur existence, soient, pendant sept nuits, tourmentées par des vents pluvieux. Pour moi, monté sur Êrâvata, j'exciterai l'orage qui vomit l'eau et retentit du bruit de la foudre. Que l'influence de ces pluies chaudes et des vents déchaînés par vous cause la mort de ces vaches et de leurs fruits.»

Tel fut l'ordre que donna aux nuages le dieu vainqueur de Pâca, irrité de voir son autorité détruite par Crichna. Alors ces nuages sombres, terribles, retentissants, couvrirent l'horizon de tous côtés: pareils à des montagnes, enfantant l'éclair et la foudre, ornés de l'arc d'Indra, ils avaient jeté sur le ciel un vêtement noir. Ils s'amassaient dans l'air, semblables les uns à des éléphants, les autres à des poissons ou à des serpents: ils formaient comme une suite de troupeaux attachés ensemble, obscurcissant le jour, encombrant l'atmosphère, d'où ils tombaient ensuite sous la forme fantastique de bras d'homme, de trompes d'éléphant ou de roseaux. L'oeil pouvait croire que l'Océan était monté au ciel, profond, immense, agité, ténébreux. Les oiseaux avaient cessé de voler, les quadrupèdes de courir, effrayés du fracas de ces montagnes de nuages, qui cachaient la vue du soleil, de la lune et des étoiles, et sous les déluges qu'elles vomissaient, enlevaient au monde sa beauté. Le ciel avait perdu le splendide ornement de tous ses flambeaux lumineux; et la terre, inondée sans relâche par ces cataractes intarissables, semblait être convertie en eau. Les paons faisaient seuls entendre leurs cris, les autres oiseaux gardaient

⁸ Chaque Indien porte une marque distinctive, suivant la secte à laquelle il appartient. Ce signe est tracé avec une espèce de liniment dans lequel il entre quelque terre colorée. Voy. lect. LXX, note 1. On donne à ce genre de signe le nom général de *tilaca*.

⁹ Cependant les lois de Manou, lect. IV, sl. 72, défendent expressément de monter sur une vache ou un taureau. Dans la lecture CXXXVI du Harivansa, il est question d'un char traîné par des vaches ou des boeufs, गोयानं, *goyânam*.

¹ L'épithète employée ici par l'auteur signifie *éléphants*, मातङ्ग, *mâtanga*. Les poètes sont habitués à comparer les nuages à des éléphants.

un triste silence. Les rivières gonflées se précipitaient en torrents impétueux. Les gazons et les arbres tremblaient, comme s'ils eussent été alarmés de ce bruit horrible. Les pasteurs, frappés de crainte, se disaient: Les vaches, fatiguées par le tonnerre et la pluie, demeureraient interdites, remplissant l'air de leurs mugissements plaintifs. La jambe engourdie, le sabot roide, la tête immobile, le poil hérissé, la peau humide, le ventre maigre, la mamelle desséchée, les unes perdaient la vie de lassitude, les autres s'abattaient de faiblesse. Quelques-unes étaient, avec leurs veaux, terrassées par la violence de la pluie: d'autres se tenaient encore debout, allaitant leurs petits, mais la tête baissée, la jambe affaiblie, épuisées par le défaut de nourriture. Enfin elles tombaient, tremblantes, accablées sous le poids de la souffrance, et leurs pauvres petits veaux levaient la tête vers Dâmodara. Ils semblaient lui dire d'un air timide et malheureux:

Crichna, témoin de l'horrible désastre que le mauvais temps causait parmi les vaches, ne put retenir sa colère en voyant que les pasteurs perdaient toutes leurs richesses. Il réfléchit. «Oui, se dit-il à lui-même, je l'ai trouvé, le moyen de les tirer d'embarras. C'est d'arracher de ses racines cette colline avec ses bois et ses forêts, et de former pour les vaches une retraite où la pluie ne puisse pénétrer. Cette montagne, soutenue par moi dans les airs, deviendra comme un immense abri, sous lequel les vaches et leurs veaux vivront tranquilles, tant que je le voudrai.» Telle fut la pensée de ce Crichna dont la puissance était fondée sur la vérité. Décidé à montrer en cette circonstance la force de ses bras, il s'approche de cette colline, l'arrache de ses fondements, et non moins solide qu'une immense colonne, de sa main gauche il l'élève jusqu'aux nues. L'espace laissé entre le sol et le corps de la colline forme une espèce de vaste maison.

Cependant des quartiers de terre s'éboulaient çà et là, et quelques rochers, manquant de base, se détachaient et tombaient avec leurs arbres. Cette colline, auparavant immobile, allait se dressant vers le ciel, avec ses cimes agitées et branlantes. Elle tremblait encore sous l'impétuosité des torrents qui découlaient, le long de ses flancs déchirés, de ces nuages avec lesquels elle se trouvait confondue. Mais les protégés de Crichna ne sentaient ni la violence de la pluie, ni la chute des pierres, ni la fureur du vent. La montagne, ainsi mêlée aux nuages noirs qui la couronnent et qui se fondent en ruisseaux et en cascades, ressemble à la queue d'un paon fièrement élevée. s'écrient les Vidyâdharas³, les serpents célestes, les Gandharvas et les Apsarâs. Arrachée du sein de la terre où elle poussait ses racines à plus de mille palmes⁴, elle montre à découvert les veines de ses mines d'or, d'argent et d'antimoine. Les crêtes de ses rochers s'enfoncent au milieu de son sol à présent sans lien et sans consistance, ou se trouvent brisées par la moitié. Les secousses données à la montagne avaient ébranlé les arbres, dont les différentes fleurs tombent et se dessèchent. Les serpents à la large tête, au corps marqué d'un demi swastica⁵, sortent de leurs retraites, furieux, agitant leur double langue, et s'élançant de tous côtés dans l'air: les oiseaux tourmentés par la pluie, effrayés, éperdus, volent çà et là, et tombent bientôt étourdis de ce désordre. Les lions courroucés chancellent comme le nuage flottant, et le frémissement des tigres ressemble au son des ribots dans la baratte. A voir sur cette colline les hauteurs abaissées, les plaines élevées, il est impossible de la reconnaître. Telle qu'elle est, confondue dans les nuages, on la prendrait pour Tripoura⁶ fixé dans les airs par Roudra. On pourrait la comparer à un vaste parasol⁷ dont le dessus est formé d'un noir

³ Espèce de sylphes qui habitent les airs, avec le privilège de rester invisibles, et de se transporter partout avec la rapidité de la pensée. Ce privilège est accordé aussi à ceux qui tiennent dans leur bouche une boule magique, appelée *vidyâ*.

⁴ तल, *tala*.

⁵ Espèce de figure mystique.

⁶ C'est le nom d'un pays, à l'est de l'Inde, aujourd'hui le Tipperah. C'est aussi une ville détruite par le dieu Siva, parce qu'elle avait quitté son culte pour embrasser celui de Bouddha. Dans la lecture LXXVIII, cette catastrophe est attribuée à Vichnou, métamorphosé en pierre.

⁷ छत्र, *tchhatra*.

tissu de nuages, et dont la canne est le bras même de Crichna. Le sein de la nue creuse et entr'ouverte est, pour ainsi dire, une large couche où la montagne semble s'endormir dans le ciel, bercée par Dâmodara.

Les bois, quoique remplis d'oiseaux, sont devenus muets⁸, parce qu'on n'entend plus leurs chants, et que les paons gardent le silence. A voir le mouvement et l'agitation des forêts et des rochers, on dirait qu'ils ont le frisson de la fièvre. Les nuages portés par le vent et poussés par Indra viennent couronner le faite de la colline, et se fondent en torrents inépuisables. Toute cette énorme masse, portée sur le bras de Crichna, ressemble à une troupe innombrable de canards sauvages qui s'élève d'un pays qu'un roi vient de ravager, et le cercle de nuages qui l'entoure est comparable à une assemblée nombreuse qui environne le sacrifice. Le bras tendu pour soutenir cette charge pesante, le sauveur des bergers, semblable ici-bas à un Pradjâpati, dit aux pasteurs: «Je viens, par une oeuvre divine, dont les dieux cependant sont incapables, de vous créer un abri où vos vaches se trouveront à couvert du vent. Que vos troupeaux s'y réfugient promptement pour leur salut, et qu'ils y restent éloignés de la tempête. Partagez-vous le terrain, selon vos convenances et votre commodité. Vous n'avez plus rien à craindre de la pluie. Cette colline, que ma puissance vient d'élever, pourrait mettre à couvert les trois mondes. Ne suffira-t-elle pas pour vous?»

s'écrièrent les pasteurs, et ce cri de joie était accompagné des mugissements de leurs vaches et de la musique effrayante des nuages. Les vaches, disposées en troupes, vont çà et là se placer sous le large toit formé par la colline hospitalière que d'une seule main soutient Crichna, ferme comme un pilier. Après les vaches, on range aussi dans cette maison d'une forme nouvelle tous les ustensiles et les chars que la pluie pouvait gêner.

Le maître de la foudre, en voyant cette oeuvre miraculeuse de Crichna, reconnut sa méprise, et rappela les nuages. Les sept nuits étaient passées, et en même temps sa fête: le dieu vainqueur de Vritra⁹ rentra dans le Swarga avec les nuages qui l'escortaient. L'épreuve des sept nuits ainsi terminée à la honte d'Indra, le ciel redevint pur, l'air calme, et le jour resplendissant des feux du soleil. Les vaches, délivrées de toute inquiétude, reprirent leurs anciens pâturages, et les pasteurs retournèrent dans leurs demeures. Crichna, après avoir donné cette preuve de sa force, remit la colline à sa place, disposé à combler encore ses amis de nouveaux bienfaits.

SOIXANTE ET QUINZIÈME LECTURE. SACRE DE GOVINDA.

Vésampâyana dit:

A la vue du Govarddhana¹ élevé dans l'air, et du miracle opéré par Crichna pour sauver les vaches, Indra était resté interdit. Il monte sur l'éléphant Êrâvata, dont le corps est enveloppé d'un nuage léger, et le front mouillé d'une humeur odorante. Il arrive sur la terre, et aperçoit tranquillement assis sur le Govarddhana ce Crichna aux oeuvres merveilleuses. Il considère cet enfant resplendissant de tant de gloire, et reconnaît avec joie sous l'habit d'un berger l'immortel et tout-puissant Vichnou. En fixant ses mille yeux sur ce Crichna dont la couleur est celle d'un sombre nuage, et dont la poitrine est ornée du Srîvatsa; en le voyant, dans ce simple appareil et au milieu de ce monde mortel, semblable à une divinité, Sacra ne put s'empêcher de rougir. Le jeune berger reposait, mollement étendu sur le rocher; et le prince des oiseaux, l'ennemi des serpents, Garouda, quoique invisible, lui formait de ses ailes un parasol. Retiré dans la forêt solitaire, Crichna pensait

⁸ J'ai rendu ainsi le mot निरालम्ब, *nirâlamba*, la racine लब signifiant *résonner*.

⁹ Vritra est un Asoura qui fut vaincu et tué autrefois par Indra.

¹ Le mot *govarddhana* signifie *accroissement des vaches*. Le Brahmânda-pourâna place un mont Govarddhana dans le Décan.

au bonheur du monde: le dieu, vainqueur de Bala², s'approche et arrête son éléphant. Il apparaît dans toute sa splendeur royale, couvert de guirlandes divines; sa main est remplie par la foudre; son aigrette rayonne comme le soleil et lance des éclairs; de magnifiques pendants d'oreilles tombent sur ses épaules; sur sa poitrine descend un collier à cinq rangs de perles, entremêlées de lotus qui relèvent la beauté de son corps: dans ses mille yeux brille une aimable vivacité. Il adoucit le son de sa voix qui commande aux dieux et retentit comme la tempête, et il s'adresse à son rival:

«Puissant Crichna, lui dit-il, ô toi qui fais le bonheur de ta famille, par intérêt pour les vaches, tu viens d'exécuter une oeuvre divine. Je suis content de voir que tu les as sauvées de ces orages que j'avais suscités et qui ressemblaient aux tempêtes de la fin des âges. Qui n'admiraient pas cet effort surnaturel et digne du souverain créateur, par lequel tu as élevé dans l'air cette haute montagne et en as formé une espèce de toit? Irrité de ce que tu avais fait abandonner mon sacrifice, j'ai pendant sept nuits versé sur les vaches des torrents de pluie.

Tu les as garanties de ce fléau terrible, que les dieux, unis aux Dânavas, auraient eu de la peine à combattre. Je dois te remercier, Crichna, si, dédaignant d'employer toute la force de Vichnou, que tu conserves sous cette apparence humaine, tu as négligé de te venger. Oui, je reconnais que la cause immortelle des dieux est gagnée: en toi, ainsi fait homme et doué d'une si haute puissance, se réunissent toutes les qualités qui assurent le succès. Car tu es le prince des dieux et le chef de toute action. De tous les êtres, tu es le seul qui subsiste éternellement.

Aucun autre que toi ne peut supporter le fardeau que tu t'es imposé. De même qu'on attelle le plus robuste des taureaux au char qui est embourbé, ainsi c'est toi, illustre maître de Garouda, c'est toi que les dieux attendent pour libérateur au milieu de leur détresse. Le service que tu rends au monde en prenant un corps mortel, a été reconnu par Brahmâ: tu as parmi nous la même prééminence que l'or parmi les métaux. Le divin Swayambhou lui-même, pour la science et la force, est près de toi comme le boiteux près du coureur le plus léger. L'Himâlaya est la première des montagnes, la mer le premier des lacs, Garouda le premier des oiseaux, et toi le premier des dieux.

Le monde des eaux est dans la partie inférieure; au-dessus des eaux sont les pieds des montagnes; au-dessus des montagnes est la terre; sur la terre sont les hommes. Au-dessus du monde humain est l'air, domaine des oiseaux: au-dessus de l'air est le soleil resplendissant, porte sublime du Swarga. Au-dessus du soleil est le monde des dieux, couvert de chars brillants qui transportent les bienheureux: c'est là mon royaume. Au-dessus du Swarga est le monde de Brahmâ, rempli d'une foule de Brahmarchis, et traversé par la lune³ et les astres les plus renommés. Au-dessus du monde de Brahmâ est le monde des vaches⁴ (Goloca), habité par les Sâdhyas, monde élevé au-dessus de tout, au-dessus du grand éther⁵. La région qui est encore supérieure à ce dernier monde, c'est la tienne, région de *tapas*⁶, que personne d'entre nous ne peut connaître, malgré les prières que nous adressons au père souverain des mondes. Les régions inférieures sont le séjour de ceux qui ont mal agi; en remontant, se trouve le monde terrible des serpents⁷. La terre est la

2 Asoura tué par Indra.

3 Les indiens croyaient, comme on le voit ici, que la lune était plus élevée que le soleil.

4 Ce monde mystique se trouve particulièrement décrit dans le Brahmavêvartta-pourâna, 4^e section. Les poètes supposent qu'il est descendu sur la terre avec Crichna. On peut consulter l'épisode de Râdhâ, publié par M. Stenzler, et extrait du Pourâna que nous venons de citer.

5 *Mahâcâsa*. Voyez, Nouveau Journ. asiat. n° 63, pag. 206, l'explication que M. le baron d'Eckstein donne de ce mot.

6 Le mot *tapas* signifie ardeur, pénitence. Voy. encore, dans l'ouvrage que nous venons d'indiquer, p. 2 12, l'opinion de M. le baron d'Eckstein sur le *tapas*.

7 Nâgaloca.

demeure des êtres engagés dans les liens de l'action. Le ciel⁸ est le domaine de tout ce qui a la légèreté, la rapidité du vent. Le Swarga est l'habitation de ceux qui ont bien agi, et qui ont amassé des trésors de bonnes oeuvres et de pénitence. Le monde de Brahmâ appartient à ceux qui se sont asservis à des austérités agréables à Brahmâ. Enfin, le Goloca est le séjour des vaches⁹, et c'est avec peine que l'on arrive jusque-là.

Or, ce monde, descendu avec toi sur la terre¹⁰, doit son salut à ta force, et tu as éloigné des vaches le fléau qui les menaçait. Attiré par leurs accents, cédant au respect que je te dois, à toi et à Brahmâ, je viens vers toi, moi le maître des génies¹¹ et le roi des dieux, moi qui suis ton aîné comme fils d'Aditi¹². Sous le nuage dont tu t'es enveloppé, j'ai découvert ta puissance: daigne me pardonner, ô mon seigneur; montre-moi cette clémence qui est dans ta nature, ô toi qui unis la force à la douceur. Écoute le discours que je te transmets au nom de Brahmâ et que t'adressent par ma bouche ces vaches célestes¹³, heureuses de tes oeuvres divines et des miracles que tu opères pour leur salut. Par toi ont été sauvés les mondes et ce grand Goloca. C'est à toi que nous devons l'état prospère où nous vivons avec nos taureaux et nos veaux: c'est par toi que nous pourrons fournir aux laboureurs des taureaux vigoureux, aux dieux l'offrande d'un beurre pur, et à la déesse de l'abondance¹⁴ un engrais favorable. Ainsi tu es notre maître, notre libérateur: sois donc aujourd'hui notre roi, notre Indra.

Et c'est moi qui vais te donner le baptême royal, et de ma main vider sur ta tête ces vases d'or remplis d'un lait divin. Je reste roi des dieux; tu es le roi des vaches, et sur la terre on te célébrera sous le nom de Govinda¹⁵. Comme les vaches t'ont reconnu pour Indra¹⁶, supérieur à moi-même, les dieux dans le ciel, ô Crichna, chanteront tes louanges en t'appelant Oupendra¹⁷. Des quatre mois de pluie qui me sont consacrés, je t'en cède la moitié: les deux derniers t'appartiendront, et formeront l'automne (sarad). J'aurai pour moi d'abord deux mois pendant lesquels flottera mon drapeau: ce temps expiré, tes honneurs commenceront. Alors les paons perdront cette vivacité que leur donne l'arrivée de mes nuages: les autres oiseaux que la pluie avait éveillés n'auront plus autant de voix et d'ardeur. Tous les êtres, qui, durant ma saison, avaient repris leur activité, aspireront au repos. Agastya¹⁸ parcourra la région assignée à Trisancou, et Âditya de ses mille rayons échauffera la terre. Dans cette partie de l'année, appelée l'automne, les paons aimeront la solitude; les oiseaux rechercheront l'eau; les divers animaux se livreront à de joyeux ébats:

8 खं, *kham*.

9 On conçoit bien que ce moi ne peut être que mystique, comme celui de Govinda qui va devenir un des noms de Crichna: c'est ainsi que nous employons, dans le langage religieux, les mots pasteur et brebis.

10 Je crois avoir bien rendu ainsi le sens du mot सीदमानः, *sîdamânah* (*lapsus*).

11 भूतपतिः *bhoûtapatih*.

12 Indra considéré comme un Âditya est frère aîné de Vichnou, caché sous la forme de Crichna. Voyez la lecture IX.

13 आकशगाः, *âkasagâh* (*âthere euntes*). Ces vaches sont maintenant sur la terre mais elles appartiennent au monde céleste descendu avec Crichna du Goloca, et formant une espèce de Goloca terrestre et mystérieux.

14 Le nom de cette déesse est *Srî*, d'où est venu, dit-on, le nom de Cérés. *Srî* est un des noms de la déesse Lakchmî, épouse de Vichnou, laquelle est quelquefois la terre divinisée.

15 *Govinda* signifie pasteur. Un chant célèbre en l'honneur de Crichna, du poète Djayadéva, est intitulé *Gîta-govinda*.

16 Le mot *indra* signifie roi.

17 C'est-à-dire, *associé à Indra*.

18 Ce passage désigne une circonstance astronomique: Agastya est l'étoile Canopus. Nous avons vu, lect. XIII, l'histoire de Trisancou montant au ciel.

les îles des rivières seront couvertes de cygnes et de canards sauvages: l'écho répétera les cris des hérons et les mugissements des taureaux, tous ivres de plaisir; les vaches, heureuses de leur sort, donneront un lait abondant: les nuages cesseront d'envoyer leurs ondes à la terre; l'air sera sillonné de troupes de cygnes, pareilles à une longue flèche; les lacs aux ondes pures et les fleuves seront couverts de lotus épanouis; les champs humides offriront les tiges de riz doucement inclinées; les rivières ramèneront leurs eaux dans leur lit accoutumé; la campagne sera parée de moissons, de manière à ravir l'âme même d'un Mouni; les vastes contrées de cette terre brilleront de mille beautés à la fin de la saison des pluies; la richesse dans tous les sillons, la fertilité dans toutes les prairies; de tous côtés s'élèvera la canne à sucre. C'est alors que des sacrifices seront offerts en ton honneur; au moment où tu te réveilleras de ton sommeil d'automne, on t'invoquera et dans le ciel et sur la terre. Les hommes, arborant nos drapeaux, nous adoreront tous deux, moi sous le nom de Mahendra, et toi sous celui d'Oupendra. Heureux les mortels qui nous auront constamment honorés sous ces deux noms!»

Alors Sacra, prenant les vases remplis d'un lait divin, les répandit, suivant le rite accoutumé, sur la tête de Govinda. Les vaches, accompagnées de leurs pasteurs, assistaient à cette cérémonie, et elles le baptisèrent aussi de leur lait. Les nuages, du haut du ciel, firent tomber sur lui leur onde mêlée d'ambrosie; de tous les arbres, en son honneur, un lait découla, aussi blanc que le rayon de la lune, et des fleurs tombèrent en forme de pluie. Des instruments de musique résonnèrent dans le ciel; et les Mounis, de leurs voix habituées à réciter les saintes prières, chantèrent ses louanges. La terre commença à se dégager du déluge qui la couvrait entièrement: les mers s'apaisèrent, les vents soufflèrent doucement: le soleil poursuivit sa route lumineuse; la lune s'avança, accompagnée des constellations. Les divers fléaux cessèrent d'attaquer les hommes, et les rois mirent un terme à leurs inimitiés. Les arbres se parèrent de bourgeons, de feuilles et de fleurs. Les éléphants se livrèrent à l'ivresse de la joie, et les habitants des bois partagèrent le bonheur général. Les montagnes elles-mêmes étalèrent avec orgueil les trésors resplendissants de leurs métaux. Ce monde mortel fut, comme le monde des dieux, inondé, pour ainsi dire, d'ambrosie. Tel était l'effet du sacre divin de Crichna, baptisé avec l'eau du Swarga.

Govinda venait de recevoir l'aspersion sacrée que lui donnaient les vaches: il était orné de guirlandes toutes divines. Le roi des dieux lui dit: «O Crichna, tu as d'abord essayé ta puissance ici-bas en faveur des vaches. Moi aussi, je suis venu sur la terre, et ma présence y a porté un fruit dont j'ose me vanter, ô Crichna. Hâte-toi de faire tomber sous tes coups Cansa, Késin qui, par la partie inférieure de son corps, ressemble à un cheval, et Arichta, terrible sous quelque forme qu'il se présente: ces victoires te vaudront la première place parmi les rois. Je recommanderai alors à ta protection, à tes soins attentifs, à ton amitié même, un des fils de la soeur de ton père, c'est une émanation¹⁹ de ma personne, un autre moi-même. Dévoué à tes intérêts, soumis à tes volontés, soutenu par ta puissance, il obtiendra une grande gloire. De tous les enfants de Bharata, c'est lui qui portera le mieux l'arc du guerrier; il sera juste et vertueux comme toi, et l'amour couronnera ses vœux. C'est sur toi et sur lui que retombera tout le fardeau de la guerre des descendants de Bharata. Tous deux, au milieu des combats, vous donnerez la mort à un grand nombre de princes. Oui, je le proclame, ô Crichna, au milieu des Richis et devant les Souras: le fils de Countî, nommé Ardjouna, est né de moi. Il se distinguera dans la science des armes et dans l'art de la guerre. Les rois les plus habiles sur un champ de bataille reconnaîtront son talent. Fidèle à son devoir de Kchatriya, seul, il détruira les armées de princes aussi vaillants héros que généraux expérimentés. Aucun roi, aucun dieu, excepté toi, ne pourra suivre la voie tracée par son trait rapide ou sa flèche légère.

Déjà ton parent, il sera encore ton compagnon dans les combats. O Govinda, en ma faveur, daigne entretenir avec lui cette douce liaison. Je désire qu'en lui tu me voies toujours moi-même. Tu auras sans cesse présents devant tes yeux tous les hommes, mais surtout

¹⁹ अंशः, ansah.

Ardjouna, qu'il te sera facile de protéger dans les batailles. Si tu daignes prendre sa défense, la mort ne saurait le toucher. O Crichna, sache que je suis Ardjouna, qu'Ardjouna est un second moi-même. Enfin si je vis en toi, c'est aussi en toi qu'Ardjouna doit vivre²⁰. C'est toi qui m'as donné le titre que je possède maintenant de roi des dieux; je fus l'objet de ta préférence²¹ lorsque, par ta victoire sur Bali, tu conquis les trois mondes en trois pas. Quand ils veulent perdre leurs ennemis, c'est ton secours que les dieux implorent: appuyés sur la vérité, ils sont invincibles, et ils savent que tu n'es puissant que par elle, que tu es son désiré, que tu es la vérité elle-même. Ainsi, qu'Ardjouna, mon fils et ton cousin, devienne ton compagnon et ton ami. Dans la guerre que tu soutiendras pour l'honneur de son empire et de sa famille royale, on te verra toujours au front de bataille: c'est toi qui, comme le taureau robuste, supporteras tout le fardeau. Car tu n'ignores pas l'avenir, ô Crichna: tu sais que, lorsque Cansa aura succombé sous tes coups, une lutte terrible s'engagera entre les rois de la terre. Parmi tous ces princes, agissant d'après les règles de la prudence humaine, Ardjouna, grâce à toi, obtiendra le triomphe. O Crichna, daigne accéder à ma demande, si tu as quelque amitié pour moi et pour les Souras, et si tu es attaché à la vérité.»

A ce discours de Sacra, Crichna devenu Govinda, répondit avec douceur et affection: «Sacra, époux de Satchî²², je suis heureux de te voir. Je ne négligerai rien de tout ce qui peut te convenir. Je connais ta conduite, et la naissance d'Ardjouna. Je sais que la soeur de mon père a épousé le grand Pândou: je sais comment ses autres fils, Youdhichthira et Bhîmaséna²³, doivent le jour l'un à Dharma, et l'autre à Vâyou; comment deux autres Pândavas, Nacoula et Sahadéva, ayant Mâdrî pour mère, sont nés des Aswins; comment ma tante, avant son mariage, a eu du Soleil un premier fils nommé Carna. Je sais encore que tous les fils de Dhritarâchtra sont belliqueux, et que Pândou, par suite d'une imprécation dont il a été frappé comme d'un coup de foudre, a résigné les fonctions royales. Ainsi, Sacra, tu peux retourner tranquillement au ciel pour le bonheur de ses habitants. Devant moi tomberont tous les ennemis d'Ardjouna: en sa faveur et de concert avec Countî, je ne cesserai de protéger, et pendant et après la guerre de Bharata, les Pândavas ses frères. Tout ce que ton fils Ardjouna pourra me demander, ô Sacra, pour l'amour de toi, je l'exécuterai comme un fidèle serviteur.» Après avoir entendu ce discours de Crichna, sincère dans ses attachements et vrai dans ses paroles, le roi du ciel reprit le chemin de son empire.

SOIXANTE ET SEIZIÈME LECTURE. JEUX DE CRICHNA AVEC LES BERGÈRES¹.

Vêsampâyana dit.

Indra venait de partir: Crichna, honoré par les bergers témoins du miracle du Govarddhana, revint dans le Vradja. Les vieillards le louaient: ses parents et leurs épouses s'empressaient autour de lui. «C'est à toi, lui disaient-ils, c'est à ta force que nous devons notre salut et notre bonheur. Nos vaches et nous-mêmes, nous avons été délivrés par toi des craintes que nous causait la tempête. O Govinda, ta puissance est celle d'un dieu. Tes

²⁰ Ces mots peuvent être une allusion à ceux du Bhagavad-gîtâ, lect. X, où Crichna dit lui-même qu'il est Indra parmi les dieux, et Ardjouna parmi les fils de Pândou. Voy. la lecture LIII, note 13.

²¹ Vichnou prédit à Bali qu'il serait un jour Indra, et en attendant il lui donna la souveraineté du Pâtâla ou région infernale.

²² Voyez la lecture III.

²³ Le nom le plus ordinaire de ce prince est *Bhîma*.

¹ Ce mot bergères est la traduction du mot गोपी, gopî, qui est devenu célèbre dans l'histoire de Crichna. On représente ce dieu formant avec douze Gopîs une danse circulaire, nommée *rasa*. Le Râsa est aussi une fête pastorale, accompagnée de danses et de chants. La plus célèbre des Gopîs est Râdhâ, maîtresse de Crichna. Voyez lect. précéd. note 4.

oeuvres ne nous paraissent pas les oeuvres d'un homme: ô Crichna, en soulevant ce rocher tu as prouvé que tu étais un dieu. O pasteur étonnant, à quelle race appartiens-tu? A celle des Roudras, des Marouts ou des Vasous? Comment aurais-tu Vasoudéva² pour père? Dès ton enfance tu t'es montré fort; tu joues au milieu de nous, ta naissance est commune, ô Crichna, et tes actions sont divines. Notre pensée se confond. Comment, sous l'habit d'un pasteur, préfères-tu parmi nous une condition vulgaire? Comparable aux maîtres du monde, pourquoi gardes-tu les vaches? Bien que tu paraisses notre parent, nous reconnaissons que tu dois être un dieu, un Dânavâ, un Yakcha ou un Gandharva. Salut et adoration! Quel que soit le motif qui te retient parmi nous, nous te sommes dévoués, et nous voyons en toi un protecteur.» Crichna, à l'oeil de lotus³, écoutait le discours de ses parents assemblés; il leur répondit en souriant: «Je ne suis que votre parent, cessez de me croire tel que me représente à vos esprits la crainte qui vous domine. S'il y a quelque mystère dans mon existence, le temps vous l'apprendra: vous me connaîtrez alors, vous me verrez comme je suis. Moi, votre parent, je vous apparais comme un dieu! qu'avez-vous besoin d'en savoir davantage, si l'effet est toujours pour vous aussi favorable?» Ainsi parla aux pasteurs le fils de Vasoudéva: ceux-ci, gardant le silence, adressèrent successivement leurs hommages respectueux aux divinités qui président aux points de l'horizon⁴.

Crichna, apercevant l'éclat de la nouvelle lune et la beauté des nuits d'automne, ne pensa plus qu'au plaisir. Sur les routes du Vradja couvertes de bouse, il disposait des combats de taureaux superbes ou des luttes de pasteurs vigoureux, ou bien il s'amusait dans le bois à surprendre les vaches, comme font les crocodiles⁵. Vers le soir, au moment qu'il savait le plus favorable aux plaisirs, il rassemblait les jeunes bergères, et se livrait avec elles aux jeux de leur âge. Dans l'ombre de la nuit, ces folâtres beautés attachaient leurs regards avides⁶ sur la face gracieuse de Crichna, qui resplendissait comme la lune au firmament. Lui, vêtu d'une robe de soie⁷ que l'orpiment avait teinte en jaune, n'en brillait que d'un plus doux éclat. Ses bras et sa tête étaient ornés de guirlandes de fleurs sauvages, et de sa beauté il embellissait tout le Vradja. disaient les bergères en voyant ses mouvements divers dans le pâturage. Elles le poursuivaient, le sein tendu et haletant, fixant sur lui des regards animés. Loin de leurs pères, de leurs frères, de leurs mères, elles suivaient Crichna, entraînées par le plaisir, et légères comme des biches. Partagées en différents choeurs, elles s'amusent à reproduire dans leurs chants les actions de Crichna: elles imitent ses manières, ses regards, sa démarche, et, frappant leurs mains en mesure⁸, elles forment une espèce de ballet dont Crichna est le héros. Elles représentent sa danse, son chant, ses

² Le poète s'oublie en ce moment. Crichna n'a pu jusqu'à présent être considéré que comme fils de Nanda, et sa véritable naissance doit être ignorée des bergers.

³ Je me sers de cette locution, de la même manière que l'on dit en français *l'Aurore aux doigts de rose*.

⁴ Nous avons déjà vu que les points de l'horizon portent le nom de *disas*.

⁵ Il y a dans cette phrase une circonstance que je ne connais pas. Crichna saisit les vaches, ग्राहवत्, *grâhvat* (comme un *grâha*). Un *grâha* est un crocodile ou un hippopotame. La méthode qu'employait Crichna pour saisir les vaches avait quelque rapport, peut-être; avec celle des crocodiles, qui les prennent par le mufle au moment où elles boivent sur le bord des fleuves. Mais cette explication est encore trop vague pour me satisfaire.

⁶ L'expression sanscrite est plus pittoresque, et se trouve répétée vers la fin de cette même lecture. On ne peut la reproduire littéralement qu'en latin, *avidis ora bibebant luminibus*.

⁷ कौशेय, *côséya*.

⁸ Je crois bien que tel est le sens du mot तालहस्ताग्र, *tâlahastâgra*. Le mot *tâla* désigne en général l'action de battre la mesure, et en particulier celle de frapper les mains l'une contre l'autre, ou contre les bras. La mesure de la danse se marquait en frappant des mains, ou au moyen d'un instrument, tel par exemple que les castagnettes. Cette opération s'appelait *caratâlî*, *écavarnî* ou *cancamâlâ*.

gestes aimables, son sourire, la douce langueur de son regard. Leur joie éclate avec transport, leurs accents sont tendres et pénétrants, et elles parcourent tout le Vradja à la suite de Dâmodara. Leurs membres sont légèrement couverts d'une poussière de bouse⁹; et elles s'attachent, en folâtrant, sur les pas de Crichna: ainsi l'éléphant, courant à travers les bois, est escorté de ses jeunes femelles Les bergères, au visage riant, à l'oeil épanoui par le plaisir et tendre comme celui de l'antilope noire, dévorent de leurs regards, sans en être rassasiées, les charmes de leur aimable compagnon; et leur soif d'amour, pendant la nuit, se désaltère à la source du bonheur que leur donne la vue de sa face pareille à une lune brillante. s'écrie en riant Dâmodara, pour les surprendre ou les effrayer; et ses exclamations avidement recueillies les ravissent d'amour et de joie; fatiguées de plaisir, elles laissent tomber en désordre leurs cheveux qui viennent avec grâce inonder leur sein. C'est ainsi que pendant ces nuits d'automne éclairées par la lune, Crichna poursuivait le cours de ses jeux, entouré des chœurs formés par les bergères.

SOIXANTE ET DIX-SEPTIÈME LECTURE. MORT D'ARICHTA.

Vêsampâyana dit:

Un soir Crichna s'abandonnait à ses ébats joyeux. On aperçut Arichta accourant en fureur, et la terreur se répandit dans le pays. Pareil à l'un de ces nuages noirs qui pèsent sur l'atmosphère, aussi terrible que le sombre génie de la mort, il s'avance: sa corne est menaçante; ses yeux brillent comme le soleil; son pied fourchu creuse la terre; tantôt ses dents se froissent en passant l'une sur l'autre, tantôt sa langue vient lécher ses lèvres; sa queue se recourbe avec orgueil; sa croupe se roidit; la bosse qui surmonte son dos¹ se hérissé; toutes ses formes sont larges et effrayantes; ses membres sont empreints de bouse, ses reins épais, sa bouche grande, son genou ferme, son ventre énorme; il court la corne baissée, les fanons pendants, s'élançant sur les vaches qu'il tourmente de ses horribles amours: sa face porte la trace des blessures que lui ont faites les branches des arbres; et toujours prêt à livrer combat, de l'arme terrible qui garnit son front il donne la mort à ses rivaux. Tel est Arichta, Dêtya redoutable qui a pris la forme d'un taureau, forme de sinistre présage² pour les vaches. Car, parcourant le pays, il leur prodigue à contre-temps ses dangereuses caresses: les unes avaient déjà conçu, et elles avortent; les autres étaient mères, et elles cessent de pouvoir allaiter leurs veaux. Mâle indomptable et maître par la violence, il règne seul dans le pâturage, excédant de ses tendresses furieuses les épouses qu'il a conquises, et les tuant à force de plaisirs. On ne voyait plus d'autres taureaux, plus de jeunes élèves.

Alors les vaches se rapprochèrent de Crichna pour trouver en lui secours et protection. Ce taureau, cruel ministre de la mort³ les effrayait d'un bruit pareil à celui de la nue qui renferme le tonnerre d'Indra. Crichna, frappant ses deux mains⁴ l'une contre l'autre, et

⁹ Voyez lect. LX, note 7.

¹ Cette bosse qui distingue le boeuf indien se nomme ककुद्, cacoud.

² Ces mots sont une allusion au nom d'Arichta, lequel signifie signe de mauvais augure, phénomène sinistre.

³ J'ai rendu ainsi ces mots वैवस्वतवशे स्थितः *Vêvaswatavasé sthitah* (*Vêvaswatā in potestate positus*). Ce Vêvaswata ou fils de Vivaswân, est Yama, dieu de la mort ou régent du midi. J'ai pensé qu'il fallait ici supposer qu'Arichta, par le mal qu'il faisait, était comme un serviteur de la Mort. Cependant la phrase pourrait avoir nu autre sens, si cette histoire était regardée comme une légende astronomique. Crichna, symbole du soleil, est encore enfant; ce qui veut dire que le soleil n'a pas encore passé la ligne pour entrer dans les latitudes septentrionales et le taureau Arichta, qui attaque Crichna, doit être une constellation du midi, auquel préside Yama.

⁴ तालशब्द, *tâlasabda*. Voyez la lecture précédente, note 8.

poussant un cri de lion, accourut vers ce Dêtya métamorphosé en taureau. Celui-ci, à la vue de son ennemi, s'irrite du bruit qu'il entend: sa queue se dresse, ses yeux étincellent, il s'élançait au combat en mugissant. Crichna, immobile comme un rocher, attend paisiblement le monstre furieux qui s'avance. Arichta arrivait rapidement, l'oeil fixé sur le ventre de Crichna. Il va le percer: le dieu, comparable alors lui-même à un taureau vigoureux, oppose à son noir et imprudent adversaire une force, une adresse égale à la sienne. Tous les deux ils se défient, ils se pressent, ils se heurtent: Arichta, avec un bruit terrible, rend par ses narines une écume sanglante. Les deux rivaux, serrés l'un contre l'autre, ressemblent à ces nuages qui, dans l'automne, apparaissent comme enchaînés ensemble. Enfin Crichna, abattant son superbe ennemi, lui met le pied entre les deux cornes, et lui presse la gorge, ainsi que l'on presse un vêtement mouillé. Ensuite il lui arrache la corne gauche⁵, qui brillait comme la verge⁶ d'Yama, et s'en sert pour le frapper à la tête. Le Dânavâ tombe et expire: sa corne est arrachée, sa tête mutilée, son épaule brisée; de sa bouche coule le sang, comme l'eau jaillit de la nue qui la contient. En voyant le fier Dânavâ terrassé par Govinda, tous les êtres font entendre leurs acclamations. s'écrient-ils, et ils vantent le courage du vainqueur. Oupendra, semblable à la lune, aimable flambeau des nuits, reprend le cours de ses jeux: ses yeux brillent tels que la fleur du lotus. Les pasteurs, heureux de sa protection, viennent le saluer avec respect, et l'honorent comme les immortels honorent Indra dans le ciel.

SOIXANTE ET DIX-HUITIÈME LECTURE. MISSION D'ACROÛRA.

Vêsampâyana dit:

Cansa, en apprenant que Crichna, dans le Vradja, croissait comme un feu qui peut un jour tout dévorer, conçut aussitôt une grande crainte. On lui racontait comment Poûtânâ était morte, de quelle manière Câliya avait été vaincu, Dhénouca tué, Pralamba assommé, le Govarddhana élevé en l'air, l'autorité de Sacra méprisée, les vaches sauvées par un miracle étonnant, le taureau Arichta terrassé, les bergers délivrés de leurs terreurs et de la mort, et ramenés au bonheur et à la joie, les deux taureaux¹ attelés à un char tirés en arrière par la main d'un enfant surnaturel: telles étaient les oeuvres incompréhensibles dont Cansa entendait le récit; il gémissait de l'accroissement de ses ennemis, et dans la mort d'Arichta le maître de Mathourâ voyait sa propre perte. Cette pensée l'accablait: distrait, éperdu, il avait l'air d'un homme dont les sens sont égarés. Alors terrible en ses commandements, au milieu de la nuit humide et silencieuse, il assembla dans Mathourâ ses parents, son père, le divin Vasoudéva, l'Yâdava Canca, Satyaca, Dârouca², le jeune frère de Canca, Bhodja, Vêtarana, le vaillant Vicadrou, le prince Bhayésakha, l'opulent Viprithou, son trésorier³, Babhrou, Satyavarman, l'intrépide Bhoûritédjas, et Bhoûrisravas. Le roi du Mathourâ, fils d'Ougraséna, prit la parole, et s'adressant à tous ces enfants d'Yadou, il leur dit: «Écoutez, vous qui avez l'expérience des affaires: aussi bien instruits dans la science sacrée des

⁵ Le lecteur aura sans doute remarqué le rapport qui existe entre cette légende et celle d'Hercule luttant contre Achéloüs.

⁶ Yama, comme roi des morts, chargé de juger les actions des hommes, porte la verge du commandement nommée *danda*, qui est aussi le bâton avec lequel on punit les criminels.

¹ Cette légende ne se trouve pas racontée dans cet ouvrage: il n'y a que celle du chariot renversé. Voyez la lecture LXI.

² Je crois que Dârouca est le même personnage qu'Youyoudhâna, qui porte le nom patronymique de *Sâtyaki*, et qui est le conducteur du char de Crichna.

³ Le titre de cette dignité est दानपति, *dânapati*. Nous verrons plus bas que le titulaire se nommait *Acroûra*. *Dânapati* est peut-être aussi un surnom de ce personnage, signifiant *riche, libéral*.

Vèdes que dans la science profane de la politique⁴ humaine, vous possédez le trivarga⁵: féconds en ressources, vous êtes comme les dieux de la terre, et vous restez, dans l'accomplissement de vos grands devoirs, aussi fermes que des rocs. On vous a vus rigides observateurs de la loi, humbles commensaux de votre chef spirituel, sages dans vos conseils de prince, habiles à manier l'arc, glorieux flambeaux des peuples, empruntant aux Vèdes la force de vos discours, connaissant bien la distinction des âsramas⁶ et des castes, vrais dans vos discours, réservés dans vos manières, guides clairvoyants, abattant les rois les plus puissants et protégeant les faibles; oui, le ciel serait honoré de vous posséder, vous, si vertueux, si savants: que sera-ce donc de la terre? Vous avez le mérite des Richis, la force des Marouts, la puissance terrible des Roudras, l'éclat des Angiras. Votre gloire a illustré la grande famille d'Yadou, qui s'élève soutenue sur vous comme la terre sur ses montagnes. L'union de vos lumières a fait jusqu'à présent prospérer mon pouvoir: comment donc aujourd'hui se trouve-t-il compromis? Voilà que l'on parle d'un certain Crichna, né dans le Vradja du pasteur Nanda, et qui, grandissant comme le nuage, menace notre trône jusqu'en ses fondements. Aveugle, insensé que j'étais, seul, éloignant tout conseil, j'ai laissé croître cet enfant dans la maison de Nanda. Comme la maladie que l'on néglige, comme la nue qui s'emplit peu à peu et qui gronde sourdement à la fin de l'été, son influence pernicieuse s'augmente chaque jour. Je ne sais quelle est la nature ou le pouvoir magique de cet être, né dans la maison de Nanda et opérant de semblables merveilles. Et comment pourrait-on s'empêcher de le regarder comme un enfant des dieux, si l'on voulait le juger d'après ses oeuvres surhumaines et toutes divines? Le monstre ailé, Poûtanâ, lorsqu'il était encore enfant et au berceau, vint lui présenter la mamelle: il la lui arracha et lui donna la mort. Dans un lac de l'Yamounâ, le serpent Câliya fut vaincu par lui: un instant ce Crichna descendit dans le Rasâtala⁷, et disparut de dessus le lac: mais bientôt par l'effet d'un pouvoir surnaturel il se montra de nouveau. Il a jeté Dhénouca sur le haut d'un palmier, d'où celui-ci est retombé sans vie. Pralamba, que les dieux n'osaient combattre, fut, de même qu'un ennemi ordinaire, assommé d'un seul coup de poing par un enfant. La fête d'Indra s'est trouvée interrompue par lui: le dieu irrité a suscité les tempêtes; Crichna les a vaincues, comme il a élevé dans les airs le Govarddhana, pour fournir un abri aux vaches. Le vigoureux Arichta a été tué, après avoir perdu une corne. Crichna n'est pas un enfant, et cependant il en a tout l'extérieur et il en aime tous les jeux.

En songeant aux travaux de ce jeune pasteur, il y a de quoi effrayer l'âme de Késin et la mienne. Je suppose que c'est un être qui, pourvu d'un corps, dans une de mes naissances précédentes, a déjà causé ma mort, et qui vient encore m'attaquer maintenant, et me provoquer au combat. Tantôt cet ennemi n'est qu'un berger, un simple et pauvre mortel; tantôt il semble se jouer, dans mes pâturages, avec toute la puissance d'un dieu. Mais quel est-il donc ce dieu, qui se cache sous une apparence vulgaire, et qui par des jeux prélude à son oeuvre de destruction, semblable au feu qui s'attache au bûcher funèbre? On dit qu'autrefois Vichnou, pour secourir les Souras, vint prendre possession de cette terre sous la forme d'un nain. Il se revêtit aussi de celle d'un lion pour accabler de sa puissance Hiranyacaspou, l'un des Dânavas. Quand il détruisit Tripoura, il adopta la forme singulière d'une roche blanche, et tomba sur la tête des Dêtyas qui en furent écrasés.

⁴ J'ai rendu ainsi le mot न्याय, *nyâya*, qui est aussi le nom que l'on donne à l'un des systèmes philosophiques indiens.

⁵ Le mot *trivarga* désigne la réunion de trois qualités qui sont l'objet des désirs humains, savoir: l'amour, le devoir, la richesse. Voyez dans M. Wilson les diverses applications de ce mot.

⁶ Mot déjà expliqué: la vie de l'Indien se partage en quatre *âsramas* ou conditions.

⁷ Les régions infernales sont au nombre de sept; le Rasâtala est la plus basse de ces sept divisions où résident les serpents, les Asouras, les Dêtyas, et les autres êtres regardés comme monstrueux. Il ne faut pas confondre ces lieux avec le Naraca, séjour des hommes coupables après leur mort. Voyez lois de Manou, lect. IV, sl. 87 et suiv., et lect, XII, sl. 75 et suiv.

Lorsqu'il naquit dans la famille de Bhrigou⁸, tourmenté par Angirasa⁹, fils de son Gourou, il se changea en montagne¹⁰ et intercepta la pluie. Il est aussi l'immortel Ananta aux mille têtes: c'est lui qui sous la forme d'un sanglier a relevé la terre submergée. Jadis, à la naissance de l'ambrosie, Vichnou s'est métamorphosé en femme¹¹, et a suscité une grande querelle entre les dieux et les Asouras. C'est encore pour cette même ambrosie, qu'au moment où les dieux et les Dêtyas étaient réunis, il se changea, dit-on, en tortue et souleva le Mandara. Sous l'extérieur d'un pauvre nain, il s'empara en trois pas des trois mondes, dont il fit le séjour de sa gloire. Il divisa aussi son essence divine en quatre parties¹⁵, lorsqu'il descendit dans la maison de Dasaratha, et que sous le nom de Râma, il fut vainqueur de Râvana. C'est ainsi que ce dieu revêt tantôt une forme, tantôt une autre, et travaille à faire triompher la cause des Souras. Est-ce donc aujourd'hui ce Vichnou que nous avons pour ennemi? Ou bien est-ce plutôt Indra ou le roi des Marouts? Je vous avouerai que Nârada est venu me faire des révélations, et dans mes intérêts, il m'a fortement prévenu contre Vasoudéva. La science de ce Richi est connue, et son discours doit certes m'embarrasser et m'effrayer. J'avais eu avec lui une première entrevue dans le bois de Khatwânga¹³; il est venu une seconde fois me parler: Cansa, m'a-t-il dit, Vasoudéva a déjoué cette nuit les mesures que tu avais prises au sujet de l'enfant qui devait naître. C'est une fille d'Yasodâ que tu as écrasée sur la pierre; le fils de Vasoudéva, c'est Crichna. Malheur à toi! l'échange a été opéré par ce même Vasoudéva qui, sous l'apparence d'un ami, cache un véritable ennemi pour toi. Or, cette enfant, fille d'Yasodâ, est celle qui, sur le mont Vindhya, a donné la mort aux deux Dânavas Soumbha et Nisoumbha: déesse bienfaisante, elle a reçu le baptême royal¹⁴, et marche environnée d'une foule de génies qui l'escortent: les brigands, fléau du voyageur, lui adressent leurs hommages; elle aime qu'on immole en son honneur des victimes choisies dans le grand bétail, et reçoit avec plaisir l'hommage de deux bassins, remplis l'un de liqueur spiritueuse¹⁵, et l'autre de chair palpitante. Ses ornements divers sont formés de plumes de paon. Elle habite une forêt que font retentir de leurs chants les coqs et les corbeaux, que fréquentent les chèvres sauvages et les oiseaux au plumage varié: les échos y répètent les cris des lions, des tigres et des sangliers, et le sol y est couvert d'arbres épais et de cântâras¹⁶. Son palais, fondé sur le Vindhya, est orné de fenêtres¹⁷ où s'agitent doucement, en forme de tchowri¹⁸, de divins bhringâras¹⁹, et retentit des sons harmonieux que rendent mille instruments célestes. C'est là que réside sans cesse la déesse, douce pour ses favoris, terrible pour ses ennemis, aimée et honorée des immortels.

Ainsi Nârada m'a désigné, comme devant attirer toute mon attention, ce Crichna, ce prétendu fils du pasteur Nanda. Il m'a déclaré qu'il avait reçu le jour de Vasoudéva, qu'il

⁸ On désigne ici l'avatare connu sous le nom de *Parasourâma*: mais je n'ai aucun détail sur cette légende.

⁹ Il ne faut pas confondre ce mot *Angirasa* avec *Ângirasa*, qui signifierait *fils d'Angiras*.

¹⁰ Le mot दर्दुर, *darddoura* employé ici signifie *nuage* ou *montagne*.

¹¹ Voyez lect. LVIII, note 23.

¹⁵ Voyez lect. XLI, note 62.

¹³ Voyez la lecture LVI. *Khatwânga* est le nom que l'on donne à une arme de Siva, qui a la forme d'un pied de lit: c'est une espèce de massue.

¹⁴ Voyez la lecture LVII, vers la fin.

¹⁵ Le nom général par lequel on désigne toute liqueur spiritueuse est *sourâ*. On a fait de *Sourâ* une nymphe, sortie de la mer dans le temps que les dieux l'ont barattée.

¹⁶ Le *cântâra* est une variété rouge de la canne à sucre.

¹⁷ अदर्श, *âdarsa*.

¹⁸ Ou *tchâmara*, émochoir formé de la queue du buffle appelé yack.

¹⁹ Ou *bhringarâdja*, espèce de buisson traînant (*eclipta* ou *verbesina prostrata*, ou plutôt peut-être *verbesina scandens*).

devait à raison de sa naissance s'appeler Vâsoudéva, et que dans ma famille je trouverais de cette manière l'auteur de ma mort. Oui, Vâsoudéva est mon parent par les lois de la nature, mais au fond du coeur il est mon ennemi mortel. De même que le corbeau s'attache avec ses serres sur la tête de celui qu'il attaque, et avec son bec cherche à lui crever les yeux, ainsi Vasoudéva, avec son fils et toute sa race, mine sourdement ma puissance.

Il est possible d'expié la destruction d'un embryon, la mort d'une vache, celle même d'une femme: mais dans quel monde peut être admis un parent ingrat²⁰ ? Il ne jouit pas longtemps de la chute du malheureux qu'il a perdu, celui qui met son bonheur à prouver son ingratitude. L'homme au coeur méchant qui agit mal envers celui qui ne l'a pas maltraité, prend la route qui mène au Naraca²¹.

Je crois avoir des titres au respect de ma famille; ton fils en a-t-il plus que moi, ô Vasoudéva? Tes actes de pénitence te donnent-ils des qualités qui doivent te faire préférer par nos parents? Quand les éléphants se livrent des combats, ils arrachent, ils écrasent ces mêmes plantes dont ils font ensemble leurs repas dans la forêt, leurs débats une fois terminés; ainsi, lorsqu'une division éclate dans une famille, malheur à quiconque se trouve sur votre chemin, qu'il soit ou non de votre race! il faut qu'il meure. Et moi, cependant, je t'ai ménagé,

Vasoudéva, sachant bien que tu étais comme le dieu de la mort, toujours menaçant, toujours armé contre ma maison. Plein de ressentiment, de haine, de méchanceté, tu n'as de sagesse que pour le mal. Oui, tu perdras la race d'Yadou, insensé. Grâce à ma bonté, Vasoudéva, tu as vieilli, mais sans profit pour toi. Malgré ses cheveux blancs et ses cent années, un homme peut n'être pas vieux. Il l'est bien plus que lui, celui dont l'intelligence a baissé. Pour toi, violent de caractère, ignorant d'esprit, tu es réellement vieux, lourd comme le nuage d'automne. Et quelle grande pensée as-tu donc conçue dans ta malheureuse démente? Tu t'es dit: Après la mort de Cansa, mon fils régnera dans Mathourâ. Vieillard stupide, ton espérance sera déçue, tu t'es trompé dans tes calculs: il faut aimer bien peu la vie pour oser me résister. Tu as eu l'imprudente hardiesse de menacer mes jours; ce que tu avais, dans ta méchanceté, médité contre moi, je l'exécuterai, et sous tes yeux, contre tes deux fils. Je n'ai point jusqu'à présent à me reprocher la mort d'un vieillard, d'un Brahmane ou d'une femme; mais tu m'auras donné l'exemple, si j'attaque un des membres de ma famille. C'est ici que tu reçus la naissance et l'éducation: tu fus le compagnon d'enfance de mon père: tu es devenu l'époux de sa soeur: tu es le chef spirituel des Yâdavas; et dans cette grande et noble famille, composée de souverains, tu jouis de quelque estime: ces hommes si sages, si pieux, si instruits, t'honorent comme leur maître. Mais pourquoi t'adresser un discours qui ne conviendrait qu'à un homme vertueux, lorsque tu t'avilis par un pareil projet, toi le premier des Yâdavas? Par suite des intrigues de Vasoudéva, il faut que je meure ou que je remporte la victoire. Mais il est certain que les Yâdavas, qu'il déshonore, ne se rangeront que du bon côté. Oui, en cherchant à me donner la mort, tu commettais un acte d'imprudence, mais en même temps tu flétrissais le beau nom des Yâdavas. L'inimitié allumée entre moi et Crichna n'admet aucun tempérament. Les Yâdavas ne peuvent trouver de repos que dans la mort de l'un de nous deux.

Vous, maître du trésor royal, rendez-vous promptement dans le Vradja, et, d'après mon ordre, amenez ici les deux enfants, Nanda, et les pasteurs mes vassaux²². Dites à Nanda qu'il ait à recueillir le tribut de l'année et à venir aussitôt à la ville, accompagné des bergers. Vous ajouterez que Cansa, avec sa cour et ses prêtres, a le désir de voir les deux fils de Vasoudéva, Crichna et Sancarchana. On prétend que ce sont deux adroits et

²⁰ L'expression sanscrite est plus belle, et elle se trouve mieux en rapport avec la pensée qui précède: car un ingrat est appelé कृतघ्न, *critaghna* (qui tue le bienfait), et comparé par conséquent à un assassin.

²¹ Voyez plus haut, note 7.

²² Voyez lect. II, note 2. चरद, *carada*.

vigoureux athlètes, habiles dans ces jeux où, sur un théâtre, on se dispute, dans des combats simulés, une victoire souvent ensanglantée. Nous avons aussi deux lutteurs, renommés par leur habileté à manier les armes, Tchânoûra et Mouchtica. Nous ferons combattre ces deux couples l'un contre l'autre. J'éprouve l'envie de voir ces deux enfants que l'on compare aux immortels, ces deux héros, mes cousins, qui jusqu'à présent ont habité les forêts. Que l'on annonce de plus dans ce pâturage et aux environs que le roi va faire célébrer une grande fête de l'arc²³. Les habitants de la campagne pourront en toute sûreté apporter ici leurs denrées, afin qu'il y ait une grande quantité de lait, de beurre et d'excellent caillé, pour l'agrément et la commodité des personnes invitées. Partez donc, Acroûra, amenez-moi promptement ces deux enfants, Sancharchana et Crichna, que j'ai hâte de voir. Leur arrivée me causera le plus grand plaisir, et je déciderai alors de ce que j'aurai à faire. Si en recevant mes ordres ils refusaient d'y obéir, je saurais bien les y contraindre par la force. Mais avec des enfants il faut employer d'abord la douceur. Tâchez de les gagner par la bonté et de faire en sorte qu'ils viennent ici d'eux-mêmes. J'attends de vous, Acroûra, cet important service. A moins que Vasoudéva ne vous donne quelques mauvais conseils, ce sont là les moyens que vous mettrez en oeuvre pour nous amener ces enfants.»

Telle fut l'accusation portée par Cansa contre celui que l'on comparait à un Vasou: Vasoudéva soutint cette attaque avec le calme d'un océan profond et tranquille. Frappé de ces traits que lui lançait la voix de l'imprudent Cansa, il se revêtit de patience, et ne lui fit aucune réponse. Les assistants, qui le voyaient ainsi provoqué, s'écrièrent plus d'une fois: en détournant doucement la tête. Cependant le brillant Acroûra, qui voyait les choses avec l'oeil divin²⁴, mit à accepter cette mission l'empressement de l'homme altéré qui aperçoit de l'eau. A l'heure même il sortit de Mathourâ, rempli de joie, et entraîné par le désir de contempler l'enfant à l'oeil de lotus²⁵.

SOIXANTE ET DIX-NEUVIÈME LECTURE. DISCOURS D'ANDHACA.

Vêsampâyana dit:

Les chefs Yâdavas, témoins de la colère du roi, se frottaient les oreilles avec leurs mains, et regardaient Vasoudéva comme perdu. Mais Andhaca, conservant toute sa fermeté, répondit aussitôt à Cansa avec éloquence et courage. «Mon fils, le discours que tu viens de tenir mérite d'être relevé: il est inconvenant; et les honnêtes gens ne sauraient approuver de semblables paroles, adressées surtout à un parent. Écoute tout ce que j'ai à te dire: si l'on ne savait que tu es Yâdava, en vérité les Yâdavas ne pourraient te reconnaître pour tel; car tu ne respectes pas les fils de Vrichni, dont tu es le chef. Que penser d'un roi de la famille d'Ikchwâcou¹, qui lui-même se jette de la boue?

Que l'on soit Bhodja, Yâdava ou Cansa, peu importe; on doit respect à sa propre tête, qu'elle soit chauve ou couverte de cheveux. Je plains Ougraséna d'avoir appartenu à une famille si méprisable, et de t'avoir donné de tels parents, à toi tel que tu es. Mon ami, les sages ne se louent pas eux-mêmes, et les Vèdes n'approuvent que les qualités qu'un autre peut vanter en vous. Quelle est donc l'idée que les princes de la terre vont avoir de la race d'Yadou, qu'un enfant menace de détruire et qui a pour chef un imprudent comme toi? Le discours impie dans lequel tu te complaisais tout à l'heure n'a rien terminé, et seulement a prouvé ton mauvais esprit. Qui pourrait approuver l'attaque dirigée contre un maître respectable, que les plus grands d'entre nous doivent honorer? Cette insulte est un crime

²³ धनुमह, *dhanourmaha*.

²⁴ Voy. lect. LVIII, note 28.

²⁵ *Poûndarîcâkcha*.

¹ C'est un proverbe, ou une erreur de l'auteur: car les Yâdavas ne descendent pas d'Ikchwâcou, qui fut le père de la race solaire. Voyez cependant plus bas la lecture XCIII.

égal à la mort d'un Brahmane. De plus, une de nos premières obligations est d'avoir toute espèce d'égards pour les vieillards, qu'il faut considérer comme ces feux, objet de nos hommages: la flamme de leur colère peut consumer les mondes. Le sage, humble et toujours vigilant, recherche le devoir comme le poisson recherche l'eau, son élément. De ta voix orgueilleuse tu frappes les oreilles de ces vieillards aussi respectables que le feu: mais tu sais que le sacrifice que n'accompagnent pas les mantras, ne sert qu'à fatiguer le corps sans produire aucun effet.

Je te blâme des reproches injustes et grossiers que tu as faits à Vasoudéva à cause de son fils. Si le fils t'inspire des craintes, le père est-il dans le même cas? Les pères sont déjà assez malheureux des fautes de leurs enfants. Vasoudéva, diras-tu, a sauvé son fils de ta colère. Si tu réfléchissais bien, tu verrais qu'il ne pouvait faire autrement, et je t'invite là-dessus à consulter ton père. Tes attaques contre Vasoudéva, tes outrages envers toute la famille d'Yadou sont bien plutôt faits pour envenimer la haine qui divise les Yâdavas. Si Vasoudéva est coupable pour n'avoir pas laissé sacrifier son fils, comment Ougraséna serait-il excusable de t'avoir aussi conservé la vie? Un enfant se nomme poutra, parce qu'il sauve son père du Poun-naraca². Voilà ce que disent les hommes instruits dans cette partie de la science.

Par leur naissance Crichna et le jeune Sancharchana sont Yâdavas; et c'est toi qui le premier les as poursuivis de toute la haine d'un ennemi. Toutes nos âmes se sont tout à l'heure soulevées, en entendant les injures que tu adressais à Vasoudéva et les expressions de ta fureur contre son fils. En examinant bien les motifs de ta haine contre Crichna, d'après les reproches mêmes que tu as faits à Vasoudéva, on voit seulement que tu as peur. Mais les serpents ne mordent les gens endormis que quand la nuit est passée. C'est par les effets que nous apprécions les phénomènes regardés comme terribles³. Quand le redoutable Graha⁴ va dans le ciel toucher Swâti⁵ de ses rayons, l'effrayant Angâraca⁶ entame Tchitrâ⁷. Quand Boudha⁸ éclaire d'une sinistre lueur le crépuscule occidental, Soucra⁹ s'avance dans la région de Vêswânara¹⁰. Lorsque Dhoûmakétou¹¹ traverse les treize constellations, Bharanî¹² et les autres, celles-ci voient s'éloigner l'astre des nuits. Lorsque le crépuscule oriental, privé du disque lumineux¹³, vient à obstruer la voie du soleil, Sivâ¹⁴, s'élevant des

² Voyez lois de Manou, lect. IX, sl. 138.

³ Tout ce passage, rempli d'allusions astronomiques, a été traduit aussi littéralement qu'il m'a été possible. Je ne me flatte pas d'en avoir toujours saisi le sens. Mais comme ces détails ne sont pas techniques, les erreurs que j'aurai pu commettre ne seront pas bien dangereuses. Voyez dans le Moudrâ-Râkchasa, act. 4, vers la fin, un exemple des conséquences que l'on tire des conjonctions des étoiles.

⁴ *Graha* est en général le nom des planètes, et en particulier le nom du noeud ascendant, que l'on personnifie, et que l'on compte au nombre des planètes. Si *graha* conserve ici son acception générale, on peut croire que ce mot désigne la planète Sani ou Saturne, regardée comme terrible et de sinistre augure.

⁵ Swâti est le 15° astérisme lunaire, correspondant à l'Arcture.

⁶ Nom de la planète de Mars.

⁷ 14° astérisme lunaire on y trouve l'étoile α de l'épi de la Vierge.

⁸ Mercure.

⁹ Vénus.

¹⁰ Vêswânara est un nom du dieu Agni, régent du sud-est.

¹¹ Nom du noeud descendant personnifié.

¹² Bharanî est une des vingt-sept constellations lunaires: c'est le 2° astérisme, composé de trois étoiles (*musca*).

¹³ J'ai rendu ainsi le mot ग्रस्तपरिघ, *grastaparigha*. D'un autre côté, M. Wilson dit que le Parigha est le 19° *yoga* astronomique. Mais il me semble qu'ici le mot *parigha* signifie *disque solaire*. Voyez lecture CLXII, note 10, et lecture CLXXII, note 27.

cimetières, vomit les noires vapeurs de son haleine. Quand la ville aérienne¹⁵ passe avec un bruit terrible de l'un à l'autre crépuscule, le météore brûlant détone avec fracas et tombe sur la terre. Dans le temps appelé Aparwan¹⁶, la terre tremble, les cimes des collines s'agitent; les cerfs et les oiseaux, en poussant des cris de détresse, reculent épouvantés. Dès que Swarbhânou¹⁷ saisit Soûrya, la nuit obscurcit le ciel, les régions célestes se couvrent de sombres voiles, et le tonnerre retentit sans nuages. Enfin, quand du sein de la nue, où résonne le bruit sourd de la foudre, coulent des ruisseaux de sang, les dieux sont ébranlés sur leurs sièges, et les oiseaux abandonnent les montagnes. Tels sont les signes qui, dit-on, présagent la mort d'un roi: nous les voyons, du moins, et nous pouvons en tirer les conséquences. Mais toi, ennemi de ta famille, méprisant les devoirs de la royauté, tu t'abandonnes sans motif à la colère, tu te laisses dominer par la crainte. Malheureux insensé, tu outrages un vieillard que nous pouvons comparer aux dieux, que nous regardons comme un Vasou. Quelle garantie peux-tu désormais nous offrir? Dès aujourd'hui nous renonçons à cette amitié que nous avons pour toi: nous ne voulons plus avoir de rapport avec un homme qui déshonore notre famille. Heureux Acroûra, qui va contempler dans ses forêts ce merveilleux Crichna à l'oeil de lotus! C'est toi qui perds la race des Yâdavas. Mais Crichna ne verra en nous que des parents, et il nous sera facile de nous entendre avec lui. Même par l'entremise du sage Vasoudéva, tu peux l'apaiser; profite de cette heureuse circonstance, et qu'il sache de toi ce que tu peux désirer. Oui, Cansa, fort de l'amitié de Vasoudéva, rends-toi auprès de Crichna, et tâche de te réconcilier avec lui.»

QUATRE-VINGTIÈME LECTURE. MORT DE KÉSIN.

Vésampâyana dit:

A ce discours d'Andhaca, Cansa, rouge de colère, ne répondit rien, et rentra dans ses appartements. Tous les Yâdavas, présents à ces débats, retournèrent aussi chez eux, l'esprit troublé, et blâmant Cansa. Cependant Acroûra, obéissant à l'ordre qu'il avait reçu et en même temps au désir qu'il éprouvait de voir Crichna, était monté sur son char aussi rapide que la pensée et poursuivait sa route. Il pensait qu'à des signes extérieurs et naturels il reconnaîtrait un jeune parent qui devait ressembler à son père.

Le matin même, le roi de Mathourâ, fils d'Ougraséna, envoya un courrier à Késin: mais en l'excitant contre Oupendra, il l'envoyait à la mort. Le terrible Késin, obéissant à ses injonctions, se rend dans le Vrindâvana, et attaque les pasteurs. Ce Dêtya, sous la forme d'un cheval indompté, violent et furieux, porte çà et là le ravage et la mort, massacrant les

206

¹⁴ *Sivâ* est un nom de l'épouse du dieu Siva, plus connue sous le nom de Dourgâ. Voyez, dans le drame de *Mâlatî et Mâdhava*, le commencement du 5 acte: la scène est dans un cimetière, près du temple de cette déesse, qui me semble ici représentée comme formant les brouillards avec les vapeurs des bûchers funèbres. Un cimetière s'appelle *roudrâcrîda*.

¹⁵ Les Indiens pensent que les aérolithes se détachent de villes qui, suivant eux, existent dans l'air. Les Gandharvas se promènent quelquefois dans des cités aériennes. La légende dit que le roi Haristchandra fut élevé avec sa capitale au milieu de l'atmosphère, et le peuple croit que de temps en temps on aperçoit cette ville dans les nuages.

¹⁶ J'ignore ce que l'on entend par le mot *aparwan*: voyez, lect. IV, note 18, ce que signifie le mot *parwan*. Dans la lecture CLXXII, on retrouve le mot *aparwan* employé pour désigner une époque où les éclipses ne doivent pas arriver.

¹⁷ *Swarbhânou* et *Râhou* sont deux mots synonymes par lesquels on personnifie le noeud ascendant. Soûrya est le soleil.

vaches et les bergers, dévorant leur chair¹, et ne reconnaissant aucun frein. La forêt se trouve bientôt semblable à un cimetière, couvert d'ossements humains, partout où l'horrible coursier dirige ses pas. De son sabot il fend la terre: son choc impétueux abat les arbres; son hennissement est aussi fort que le bruit du vent, et de ses bonds il touche le ciel. Poussé par une rage qui croît à chaque instant, ivre de sang et de carnage, il parcourt la forêt, remplissant la funeste mission qu'il a reçue de Cansa, dressant avec orgueil sa crinière hérissée. Les pasteurs qu'il menace fuient devant lui, et ces bois sont abandonnés par les hommes et les troupeaux qui les fréquentaient. Tous les environs deviennent déserts: on craint de rencontrer le monstre sanguinaire, qui erre çà et là dans l'espoir de trouver une proie.

Un jour, au lever du soleil, attiré par la voix humaine, il arrive en fureur jusqu'au hameau pour y accomplir son oeuvre de mort. A sa vue les bergers, leurs femmes, leurs enfants, prennent la fuite, appelant à leur secours Crichna, maître du monde. Crichna, en entendant les gémissements des femmes et les cris des pasteurs, accourt pour les rassurer, et se dirige du côté de Késin. Celui-ci, le col élevé, les yeux étincelants, grince les dents, hennit, s'élance et arrive sur Govinda, qui le voit venir, et s'avance vers lui, comme le nuage vers la lune.

Les bergers, en apercevant Crichna placé à quelque distance de Késin, tremblèrent pour lui, et, dans leur pensée toute humaine, ils lui crièrent: «Crichna, ce n'est pas un cheval ordinaire que tu as provoqué. O notre ami, ne vois-tu pas que tu n'es qu'un enfant, et que ce monstre n'a pas jusqu'à présent connu de vainqueur? C'est un frère de Cansa: on ne peut conserver sa vie qu'en l'évitant. Il est le premier parmi les coursiers, pareil à un Dânavâ dans le combat, la terreur des plus grandes armées, le plus fort entre les êtres malfaisants; personne n'a le pouvoir de le tuer.»

Ces paroles des pasteurs donnèrent au vainqueur de Madhou le désir de combattre Késin. Le coursier furieux, traçant différents cercles à droite et à gauche, du choc de ses pieds abattait les arbres. Sur son col et son épaule flotte son épaisse crinière; et de tout son corps découle, comme la pluie découle du nuage, une sueur abondante, produite par l'emportement de la colère. De sa bouche tombent des flots d'écume mêlés de poussière, semblables à ces frimas dont la lune couvre le ciel en hiver. En hennissant il lance sur Govinda une vapeur humide et légère, chargée d'écume. La poussière qu'il élève autour de lui, confondue avec la dépouille des arbres dont le printemps jonche la terre, donne une teinte jaunâtre aux cheveux de Crichna. Késin s'approche, caracolant, creusant le sol de ses pieds, et relevant ses lèvres. Le combat s'engage, et le coursier, de ses pieds de devant, frappe Crichna à la poitrine: puis, redoublant ses coups terribles, il lui meurtrit le flanc à plusieurs reprises. Sa bouche formidable, armée de dents aiguës, s'ouvre pour mordre avec fureur l'épaule de Crichna. Késin, les crins hérissés, aux prises avec son ennemi, ressemblait au soleil, entouré de rayons et engage dans un nuage. Usant de toute sa force que la colère a doublée, de son poitrail il cherche à heurter violemment la poitrine du fils de Vasoudéva. Au moment où il se trouve ainsi élevé, le tout-puissant Crichna étend le bras, et lui assène sur le front un coup qui pénètre dans la tête. En vain le monstre voudrait mordre et déchirer ce bras: ses dents sont ébranlées dans leurs racines; il vomit un sang mêlé d'écume; les tempes désunies se détachent des deux côtés; les yeux sortent de leur orbite, et pendent sur les bajoues. La mâchoire brisée, le chanfrein fendu, tout sanglant, aveugle, les oreilles pendantes, l'esprit éperdu, Késin se donnait de grands mouvements, battant le sol de ses pieds, lâchant tous ses excréments; couvert de sueur, accablé, harassé, il s'affaiblit peu à peu. Le bras de Crichna, enfoncé dans la tête de Késin, ressemblait au nuage, qui à la fin de l'été disparaît dans les rayons de la lune ou du soleil. Le féroce coursier, dont les membres fatigués fléchissaient dans le combat, était alors tel que la lune, quand le matin elle descend, toute défigurée, vers le Mérou où elle va se reposer. Les dents de Késin, ébranlées par le bras de Crichna, tombaient de sa bouche,

¹ Dans la légende de l'Hercule grec, il y a aussi des chevaux qui mangent de la chair humaine, et dont le maître se nomme Diomède.

comme on voit, en automne, se détacher les différentes parties du nuage épuisé d'eau. Ce bras vainqueur, pesant de toute sa force sur le corps de Késin, s'abaisse peu à peu en le divisant dans toute sa longueur; d'abord le Dânavâ, la tête fendue, pousse des sons horribles en vomissant le sang: il s'agite et se tourne sous cette masse qui descend et sépare ses membres en deux parts: ainsi l'on voit un rocher éclater en deux moitiés. Cet Asoura si terrible se débat longtemps, et sa face, se détachant en deux portions, ressemble au serpent qui vient d'être écrasé par le milieu du corps: le bras de Crichna continue de le pourfendre, et alors Késin offre le spectacle que présente un buffle déchiré par Siva: il gît par terre en deux moitiés, composées chacune de deux pieds, d'une portion de dos et de queue, d'une oreille, d'un oeil et d'un naseau. Le bras du vainqueur, portant les empreintes des dents de Késin, est comme un vieux palmier de la forêt marqué par les défenses du superbe éléphant.

Quand Crichna a vaincu Késin et l'a étendu par terre, il s'arrête et sourit. Alors les pasteurs et leurs femmes, délivrés d'inquiétude et de crainte, se livrent aux transports de la joie la plus vive. De tous côtés, dans toutes les bouches retentissent les louanges du grand Dâmodara; on l'honore avec une tendresse respectueuse. «O notre ami, s'écrie-t-on, ô Crichna, quel triomphe! Tu as terrassé le terrible Dêtya, venu sur la terre sous la forme d'un cheval. Le bonheur va revenir dans le Vrindâvana, qui pourra désormais être habité par les humains, les cerfs et les oiseaux, puisque ce méchant Dânavâ est tombé sous tes coups. Nous avons perdu beaucoup de bergers; bien des vaches ont à regretter leurs veaux. Ce monstre avait déjà immolé un grand nombre de mortels, et disposé à poursuivre son oeuvre de destruction, il voulait anéantir la race des hommes. Personne ne pouvait lui résister, même parmi les dieux. Que pouvaient faire les habitants de la terre?»

En ce moment le saint Mouni Nârada², invisible au milieu des airs, s'écria: «O Crichna, en toi je reconnais le dieu Vichnou: je suis content de t'avoir vu accomplir, par la mort de Késin, une oeuvre difficile. Tout dans le ciel repose sur toi et sur Siva. Je suis venu du Swarga, curieux de contempler le combat qui allait avoir lieu entre un homme et un cheval. J'avais déjà vu la mort de Poûtânâ et tes autres oeuvres. Mais, Govinda, ce dernier exploit surpasse les autres. Le vainqueur de Bala, Indra, tremblait devant ce cheval, dont la fureur et la vue seule l'épouvantaient. De ton bras vigoureux tu as frappé ce terrible corps, et tu as mis un terme à ses ravages et à la crainte qu'il inspirait. Tu es la source immortelle de toutes choses. Daigne écouter mes paroles. Parce que tu as tué Késin, tu seras désormais connu dans le monde sous le nom de Késava³. Gloire à toi! bonheur aux hommes! Mais je te quitte. Tu peux maintenant accomplir le reste de ta mission. Ne tarde pas à te montrer tel que tu dois être. Quand tu prends la défense des humains, ils sont aussi heureux que les habitants du ciel, et s'abandonnent à de joyeux ébats. Voici le temps qui arrive, que la guerre de Bhârata va commencer. Les princes, qui vont dans le ciel visiter Indra, paraissent déjà disposés à en venir aux mains: les routes de l'air⁴ sont ouvertes à leurs chars, qui s'élanceront bientôt aux combats: dans le palais même de Sacra, ils forment deux camps ennemis. Quand le fils d'Ougraséna aura succombé, ô Késava, alors sous tes yeux commencera ce grand combat de princes. Les Pândavas imploreront le secours de ton bras invincible, et dans cette querelle royale tu seras leur allié. Élevé sur le trône des souverains, tu t'empareras de leurs richesses; et ta force te livrera leur puissance.

² Il faut avouer que Nârada joue dans la mythologie indienne un rôle bien équivoque. Le voilà qui complimente Crichna, et l'on se rappelle les conseils qu'il a donnés à Cansa dans la LV^e lecture: personnage vraiment odieux, existant peut-être dans les cours des princes; mais il est toujours singulier qu'on attribue un semblable caractère à un saint Brahmane.

³ Le mot *késin* signifie *chevelu*, et le mot *késava* a le même sens. Cependant M. Wilson donne une autre étymologie de ce mot *késava*. Voyez son Dictionnaire. Une autre légende rapporte que Vichnou prit deux de ses cheveux, un blanc et un noir, dont il forma les deux fils de Dêvakî, Balarâma et Crichna: de là vint, dit-on, le nom de Késava donné à ce dernier.

⁴ Les poètes supposent que les chars des princes traversent les plaines de l'air: c'est une hyperbole qui peint l'extrême rapidité de leur course.

Cet avenir que je t'annonce, ô Crichna, sera glorieusement réalisé, et deviendra l'objet des entretiens du ciel et de la terre. O maître du monde, à tes oeuvres je t'ai reconnu. Je te reverrai, quand tu auras triomphé de Cansa. Adieu, je te laisse.»

Ainsi parla Nârada, et il reprit le chemin du ciel. Les pasteurs, qui avaient entendu le discours de Nârada, se rendirent l'écho des louanges qu'il donnait à leur héros; et formant un cortège d'honneur à Crichna, ils rentrèrent dans le hameau.

QUATRE-VINGT-UNIÈME LECTURE. ARRIVÉE D'ACROÛRA.

Vêsampâyana dit:

Le soleil, amortissant l'ardeur de ses rayons, était descendu vers l'occident; le ciel se rougissait des feux du crépuscule; la lune élevait son disque jaunissant; les oiseaux étaient tranquilles dans leurs nids; les étoiles commençaient à briller; tous les points de l'horizon se couvraient de légères ténèbres: tandis que les hôtes ailés du hameau s'endormaient au sein des vâsantîs¹ fleuries, les oiseaux de nuit s'agitaient en cherchant leur proie. Le soir, mettant fin aux travaux des hommes, appelait vers les flambeaux la troupe légère des papillons²; le soleil venait de se plonger, pour ainsi dire, au sein du crépuscule; les chefs de famille rentraient dans leurs foyers; on récitait pour honorer le feu les mantras usités parmi les gens qui habitent les forêts et vivent de racines³; on s'occupait à traire les vaches qui venaient de rentrer; on entendait les mugissements répétés de celles d'entre elles qui étaient mères, et près desquelles par une longe étaient attachés leurs jeunes veaux; les pasteurs, les épaules chargées de cordes, appelaient les vaches, faisant éclater leurs voix, et comptant les troupeaux; on entassait la bouse, et les feux s'allumaient de tous côtés; d'autres bergers arrivaient courbés sous une charge de branches; la lune, qui montait peu à peu, brillait d'un éclat moins pâle; la nuit apparaissait, le jour était fini; le soleil allait se reposer de ses travaux, et la lune lui succédait, escortée des ténèbres; les feux ardents de l'un étaient remplacés par la lumière tempérée de l'autre; c'était le moment où brillent de toutes parts les feux perpétuels du sacrifice, où s'opère dans le monde l'union⁴ mystérieuse d'Agni et de Soma, où l'occident est encore enflammé de quelques lueurs, où l'orient perd ses dernières teintes, où le ciel, couvert d'étoiles, semble s'enflammer en partie; les jeunes bergers, réunis en famille, célébraient le bonheur de leur séjour; en cet instant sur son char rapide arriva le trésorier Acroûra.

Aussitôt il demanda où était la demeure de Crichna, du fils de Rohinî, et du pasteur Nanda; et, descendant de son char magnifique, il vint à celui-ci pour lui demander l'hospitalité. Il entra, le visage rayonnant, l'oeil mouillé de pleurs; il regarda à l'endroit où l'on était occupé à traire les vaches, et au milieu des autres enfants il aperçut Crichna, aussi facile à distinguer que le taureau au milieu des jeunes veaux. Alors d'une voix altérée par le plaisir, le bon Acroûra s'écria: Mais en même temps dans cet enfant pauvre il

¹ Liane touffue, *Goertnera racemosa*.

² Ce sont les *sacragopas*, dont il a été question dans la LXVI lecture, note 2.

³ J'ai cherché par cette périphrase à rendre le mot वैखनसैः, *vêkhânasêh*, que j'ai regardé comme un adjectif en rapport avec मन्त्रैः, *mantrêh*. Pour la traduction de ce mot, j'ai suivi l'explication qu'en donne M. Wilson. (Voyez aussi dans son dictionnaire le mot वैखनसी). Cependant comme cette expression a pour racine खन, *khana* (creuser), n'indiquerait-elle pas plutôt la cérémonie du *vitâna*, qui consiste à prendre du feu dans le trou creusé pour le feu dit *gârhapatya*, et à le porter dans les deux trous creusés pour les feux appelés *âhavanîya* et *dakchina*? Voyez la traduction française des lois de Manou, par M. Loiseleur Deslongchamps, p. 196, note. J'avoue cependant qu'en adoptant ce sens, je serais embarrassé pour rendre le mot वन्यैः, *vanyêh*, qui accompagne aussi *mantrêh*.

⁴ 0343, *sandhi*.

reconnaissait celui qui est le maître de toutes richesses, ce Crichna toujours jeune dans son essence spirituelle. «Je ne puis en douter, se disait-il; cet enfant à l'oeil de lotus, aussi fort que le lion et le léopard, pareil à une nuée grosse d'orages, ou à une haute montagne, ce héros terrible dans les combats, dont la poitrine est marquée du Srîvatsa, dont les bras sont faits pour frapper de mort ses ennemis, c'est Vichnou, l'âme du grand mystère, aujourd'hui revêtu de formes extérieures: c'est celui qui contient le monde⁵; c'est Vichnou sous le vêtement d'un pasteur. Il porte ses cheveux simplement relevés en pointe, lui dont le front est orné d'un diadème, la tête ombragée d'un parasol merveilleux, la poitrine couverte d'un large collier de perles, et les deux bras chargés de parures brillantes; sa beauté charme des milliers de femmes qu'il entraîne sur ses pas, et un vêtement jaune entoure ses formes. C'est bien l'éternel Vichnou. Vainqueur de ses ennemis, il voit la terre se réfugier à l'abri de ses pieds, lui qui en trois pas a autrefois parcouru les trois mondes. L'une de ses mains est armée du tchakra, l'autre élève la massue pour engager le combat. Descendu sur la terre, il a fait de ces lieux sa première demeure; et il vient pour soulager les maux de l'humanité, lui qui est le plus grand des dieux. Les Brahmanes, qui voient l'avenir, savent que ce berger étendra la race affaiblie d'Yadou. Aidés de sa puissance, d'innombrables rejetons augmenteront la famille des Yâdavas, comme les fleuves augmentent l'Océan. Le monde, à sa vue, reprendra sa stabilité; les inimitiés une fois éteintes dans le sang, les peuples vivront en paix avec leurs voisins et se multiplieront, comme dans le Crita-youga. Maître de la terre soumise à sa puissance, il sera au-dessus des rois, et ne sera pas roi lui-même. Comme jadis, après avoir en trois pas réduit les mondes sous son pouvoir, il dédaigna l'empire, et fit Indra roi des dieux et souverain du ciel, de même aujourd'hui vainqueur de cette terre, qu'autrefois il avait déjà conquise, il la cédera sans doute au roi Ougraséna dont il affermira l'autorité. Bon et clément, accessible à la prière, c'est lui que les Brahmanes instruits ont chanté comme le plus ancien des êtres. Késava deviendra le désiré des nations, tant sera grande sa prudence dans les affaires de la vie humaine. Pour moi, j'honorerai aujourd'hui avec des signes extérieurs de respect sa demeure mortelle; mais au fond de mon âme, je le prierai aussi comme étant Vichnou; et bien que je le reconnaisse pour mon parent, bien qu'il soit homme au milieu des hommes, moi, et ceux qui ont l'oeil divin, nous savons que ce n'est pas un simple mortel. Cette nuit, j'aurai une conférence avec ce dieu que je connais en mon âme, et, s'il le veut bien, je me fixerai avec lui dans le Vradja.» Par la force de sa raison, Acroûra avait vu Crichna sous ses diverses formes, et avec lui il entra dans la maison de Nanda.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LECTURE. VISION DU NÂGALOCA¹.

Vêsampâyana dit:

Acroûra entra donc avec Késava dans la maison de Nanda; et assemblant les pasteurs, le trésorier adressa en leur présence ce discours à Crichna et au fils de Rohmî: «Mes amis, demain nous devons nous rendre à Mathourâ pour notre satisfaction commune: les habitants de tous les pâturages pourront nous y accompagner avec leurs familles. Dès que j'aurai touché, au nom de Cansa, le tribut annuel, alors remontant sur mon char, je ne ferai que marcher à la tête du cortège. Le roi prépare dans Mathourâ une fête de l'arc: vous assisterez à cette fête, et en même temps vous vous présenterez devant vos parents. Vous verrez votre père, le vieux Vasoudéva, trop longtemps victime du malheur, et pleurant sur le destin de son fils, sans cesse exposé aux fureurs de Cansa, accablé par le chagrin plus encore que par les années, desséché par la douleur, succombant sous les craintes que lui inspire Cansa, privé de votre vue, et consumé nuit et jour des regrets qu'il nourrit intérieurement. O Govinda, tu verras Dévakî, semblable à une déesse, Dévakî, abattue par

⁵ Mot à mot *vas mundi*, भाजनं, *bhâdjanam*.

¹ Monde des Serpents.

la douleur; elle dont ses enfants n'ont jamais pressé le sein, triste et morne, elle pleure la perte de son fils; elle veut te voir, et ne peut supporter le chagrin de ton absence, semblable à la vache que l'on a séparée de son veau: elle lève les yeux vers le ciel en soupirant, et porte constamment des vêtements noirs: telle apparaît la lumière de la lune dévorée par Swarbhânou. Elle t'appelle, elle te demande sans cesse, consumée du chagrin que tu lui causes, dévorée de ses désirs maternels, heureuse si elle avait pu t'entendre bégayer tes premières paroles, te voir essayer tes premiers pas: hélas! elle ne connaît pas la beauté de son fils, l'éclat de ce visage comparable à la lune. Si Dévakî, qui t'a donné le jour, est aussi malheureuse, qu'est-ce donc que le bonheur d'être mère? mieux vaut n'avoir point d'enfants. C'est sans doute un chagrin pour les femmes d'être stériles. Mais être mère et ne point connaître les douceurs de la maternité, c'est un malheur bien plus grand. Quel regret pour un fils qui cause une telle douleur à sa mère! Elle ne mérite point d'être affligée celle à qui tu dois ta naissance, toi qui es égal à Indra, toi qui brilles de qualités incomparables, toi qui fais le bonheur et la sécurité des étrangers. Tes parents sont vieux; ils ont souffert la contrainte d'un long esclavage, et à cause de toi ils supportent encore aujourd'hui les outrages de l'insensé Cansa. Si Dévakî mérite les mêmes respects que la terre qui te porte, délivre-la de cet état de deuil et d'affliction. Console ce bon vieillard, Vasoudéva, qui porte à son fils une si grande affection. Rends-lui ce fils qu'il regrette, ô Crichna, et tu auras rempli ton devoir. Tu as bien pu dompter le redoutable serpent du lac d'Yamounâ, soulever une montagne pour sauver les vaches, terrasser l'orgueilleux et robuste Arichta, donner la mort au superbe et méchant coursier, nommé Késin; mais si tu ne fais rien pour ces deux malheureux vieillards, ô Crichna, peut-on dire que ton devoir a été rempli? Naguère, en entendant les reproches que Cansa adressait à ton père, tous les assistants ont versé des larmes de chagrin. Le sein de Dévakî, ta mère, ô Crichna, a été violemment déchiré: elle a été soumise à bien d'autres épreuves de la part de Cansa, et elle les a toutes supportées avec résignation. Tout enfant a contracté envers son père et sa mère une dette qu'il doit payer, quand l'occasion s'en présente. O Crichna, jette sur tes parents un regard de bienveillance; ils sortiront de leur affliction, et tu te seras conformé aux règles du devoir.»

Crichna, après avoir entendu ce discours, lui répondit aussitôt. et il ne se fâcha point de ces observations. Suivant les ordres de Cansa, les pasteurs s'assemblèrent, dirigés par Nanda: l'agitation régnait dans le hameau, dont les habitants se disposaient à partir. Les vieillards arrivèrent, apportant leur cadeau² et le tribut, qui consistaient en boeufs, en buffles servant aux attelages, en troupeaux, en lait, en crème, en caillé, en beurre. Le tribut et les présents une fois recueillis, les chefs des pasteurs n'attendaient plus que le signal du départ. Acroûra passa toute la nuit à causer avec Crichna et le fils de Rohinî.

Cependant l'aurore apparaissait dans toute sa pureté; les oiseaux recommençaient leurs chants; les rayons glacés de la lune s'éteignaient avec la nuit; le ciel se couvrait de teintes rougeâtres; les étoiles descendaient vers le couchant; la terre était rafraîchie par le souffle des vents du matin; les astres perdaient de leur éclat, et leurs feux s'amortissaient. Enfin la nuit disparut, et le soleil s'éleva à l'horizon. La lune, pâle et sans lumière, continuait sa course; on voyait d'un côté l'un de ces astres languir et s'effacer, de l'autre son rival grandir et s'accroître. Alors les vastes pâturages se couvrent de vaches; les barattes résonnent sous les coups du ribot retenu par son collier; les jeunes veaux sont attachés à leurs mères par des longes, et toutes les routes sont remplies de pasteurs. Les ustensiles les plus lourds sont placés sur les chariots; par derrière viennent sur des voitures les maîtres eux-mêmes. Crichna, le fils de Rohinî et le riche Acroûra s'avançaient sur le même char, pareils aux gardiens des trois mondes. Arrivé sur la rive de l'Yamounâ, Acroûra dit à Crichna: «Garde un instant le char, et veille sur les chevaux. On va leur donner à manger

² Ce genre de cadeau s'appelle *उपायन*, *oupâyana*. Alors, comme aujourd'hui, on ne se présentait pas les mains vides devant les grands.

dans le vase qui leur est destiné³. Pour toi, reste sur ce char que j'abandonne à tes soins, et attends-moi quelques moments. Je vais descendre au lac d'Yamounâ, où je réciterai en l'honneur du roi des serpents les mantras divins, consacrés au maître du monde. J'adorerai l'être mystérieux et souverain, essence de l'univers, le serpent marqué de l'auguste swastica⁴, le grand Ananta⁵ à mille têtes, vêtu de noir. Tout le venin de ce dieu, saint et juste, je le prendrai comme l'ambrosie des immortels. Là, je verrai la troupe des serpents venant chercher la paix de celui qui se distingue entre eux par la largeur de ses taches⁶, la vivacité de sa double langue et la richesse de ses ornements. Restez ensemble en attendant que je revienne du lac du serpent.» Crichna lui dit en riant: Acroûra alla donc se plonger dans le lac d'Yamounâ: il y aperçut le monde des serpents tel qu'il est dans le Rasâtala: dans le milieu apparaît le dieu à mille têtes, qui a pour symbole un palmier d'or⁷, dont la main tient un soc, dont le ventre est couvert d'une massue⁸, et le corps enveloppé d'un vêtement noir; la couleur de sa peau est jaune; ce dieu ne porte qu'un pendant d'oreille; son oeil, semblable au lotus, se ferme, appesanti par le sommeil de l'ivresse; son siège est formé de cols de serpents, qui sont une partie de son propre corps⁹. Maître souverain et paré de deux swasticas précieux, il porte la terre; sa chevelure, soutenue par des ornements d'or, penche un peu sur le côté gauche; sa poitrine est ornée de guirlandes et de lotus dorés; son corps, teint de la poussière rouge du sandal; ses bras, allongés. Aucun ennemi ne peut résister à sa force. De son ombilic s'élève un lotus, comparable au camphre pour la blancheur et brillant de mille rayons. Tel Acroûra voit le maître des serpents, le souverain de la mer universelle; il recevait les hommages des rois de cette race dont Vâsouki est le chef. Les deux serpents Cambala et Aswatara lui servaient de tchâmara¹⁰: ils éventaient le dieu, siégeant sur son lit de justice; près de lui se tenait Vâsouki, dans un cercle formé par les autres reptiles, à la tête desquels est Carcotaca. Avec des vases d'or, vases divins sur le haut desquels s'élève un lotus, ils arrosaient leur prince qui sortait des eaux de la mer universelle. Acroûra aperçut encore Vichnou noir comme le nuage, avec sa poitrine marquée du Srîvatsa, et son vêtement jaune, Vichnou assis sur le dos du grand serpent. A la vue de cet être souverain et incomparable, à l'aspect du dieu dont le corps ressemble à la lune, et qui, pareil à Sancarhana, n'a point d'autre siège que lui-même, Acroûra voulut aussitôt appeler Crichna; mais l'éclat qui environnait ce personnage arrêta sa voix: alors comprenant ce que c'était que cette mystérieuse apparition, il sortit de l'eau tout frappé d'étonnement. Bala et Késava étaient toujours sur le char, se regardant mutuellement et revêtus d'une forme merveilleuse. Acroûra acheva donc ses ablutions avec un pieux empressement. Il adora le maître des dieux, dont le vêtement est noir et la

3 हयभाण्ड, *hayabhânda*.

4 Voyez lect. LXXIV, note 5

5 Le serpent Ananta ou l'infini est le même que celui qu'on appelle *Sécha*: on lui donne mille têtes, dont l'une, soutient le monde. Ce serpent sert de couche à Vichnou dans le temps de son sommeil mystérieux, et ses têtes qu'il redresse forment au-dessus du dieu une espèce de dais. Quelques-uns pensent que c'est lui qui s'est incarné en Sancarhana ou Balarâma: il n'est donc pas étonnant de le trouver ici dans cette transfiguration de Crichna et de son frère. Balarâma est ordinairement représenté avec la tête blanche ou jaune, et un vêtement noir, et Crichna avec une tête noire et un vêtement jaune. Voy. Rech. asiat. t. VIII, pag. 62.

6 C'est-à-dire de ses *swasticas*

7 Nous avons vu ailleurs que c'est là le symbole de Balarâma, qui pour arme porte une espèce de soc

8 Ces mots nous représentent la massue du dieu comme suspendue en travers sur son ventre, quand il se repose de ses travaux ou qu'il se sert d'une autre arme.

9 Cette description est un mélange un peu confus des formes du serpent Ananta et de celles de Balarâma, considéré comme homme.

10 Émouchoir.

face blanche, et celui qui assis sur le dos du serpent à mille têtes n'est autre que Crichna¹¹ lui-même. Il sortit une seconde fois de l'eau en récitant le mantra convenable, et revint auprès du char. Il avait l'air satisfait, et Késava lui dit: Acroûra répondit à Crichna: «Qu'y a-t-il, hors de toi, d'admirable parmi les êtres animés et inanimés? Oui, Crichna, je viens de voir une chose merveilleuse, que l'on ne saurait rencontrer sur la terre. Mais cette merveille, je la retrouve ici même et je m'en réjouis. Je suis ici dans la compagnie de celui qui est le grand miracle des mondes et qui a daigné revêtir une forme humaine. O Crichna, puis-je rien contempler de plus grand, de plus étonnant? Mais continuons notre route; il faut que nous arrivions à la ville du roi Cansa avant la fin du jour, avant que le soleil soit descendu à l'occident.»

QUATRE-VINGT-TROISIÈME LECTURE. LE GRAND ARC BRISÉ.

Vésampâyana dit:

Cependant Acroûra était remonté sur son char; il avait de nouveau lancé les chevaux, et bientôt avec Crichna et Sancarhana il arriva à la belle ville de Mathourâ, gouvernée par Cansa. Le soleil éclairait encore le ciel quand ils entrèrent dans la ville. Le sage et magnifique Acroûra introduisit dans sa maison Crichna et Sancarhana, et d'un air effrayé il dit à ces hôtes dont il s'honorait: «Il faut dans ce moment renoncer au désir de vous rendre au palais de Vasoudéva. A cause de vous, ce vieillard est persécuté par Cansa: nuit et jour il en est obsédé. Je ne vous conseille pas de descendre chez lui. Vous vous consulterez tout aussi bien ici sur le parti que vous avez à prendre pour rendre à Vasoudéva le bonheur qu'il mérite.» Crichna lui dit:

Acroûra, révérent en lui-même le grand Crichna, se rendit, l'âme satisfaite, auprès du roi Cansa, et laissa nos deux jeunes gens aller par la ville en curieux, semblables à deux éléphants avides de combats et libres de tout lien. En chemin, ils rencontrèrent un teinturier, à qui ils demandèrent les beaux vêtements dont il était porteur. Le teinturier leur répondit: «D'où venez-vous donc, paysans, qui osez sans crainte me demander les vêtements du roi? Ce sont là les vêtements de Cansa, brillants produits de diverses contrées; et c'est moi qui leur donne ces couleurs vives et variées qui les distinguent. Dans quel bois êtes-vous nés, avec quels animaux sauvages avez-vous donc été élevés pour avoir conçu le désir que vous m'exprimez à la vue de ces vêtements? Malheureux insensés, vous avez donc renoncé à la vie, vous qui en arrivant en ces lieux, jetez un oeil de convoitise sur le bien du roi?» L'insolent teinturier courait au-devant de son mauvais destin en vomissant ainsi le poison de ses sottises injures. Crichna, irrité, lève la main et lui donne sur la tête un coup qui retentit comme un éclat de tonnerre. Le teinturier tombe par terre sans connaissance, et rend le dernier soupir. Ses femmes accourent et poussent des cris de douleur, et volent, les cheveux épars, au palais de Cansa.

Les deux jeunes héros se couvrent des vêtements, et cherchent ensuite à se procurer des guirlandes; en aspirant, comme font les éléphants, l'odeur suave des parfums, ils découvrent la rue où se tenaient les marchands de fleurs. Là était la boutique d'un certain Gounaca, marchand poli, riche et agréable de visage. Crichna lui dit d'un ton doux et honnête: Le marchand présenta aussitôt à ces deux jeunes gens une guirlande magnifique. leur dit-il, prévenu par leur extérieur aimable. Crichna reconnaissant bénit Gounaca de cette manière: Le marchand fut heureux d'entendre ces paroles d'heureux augure: il baissa la tête avec respect, et reçut le présent qui lui était annoncé. se dit-il, et frappé d'une terreur religieuse, il ne répondit rien.

Les deux fils de Vasoudéva reprirent la rue royale, et aperçurent une femme bossue qui portait des vases de parfum. Crichna lui dit: Cette femme, dont la marche ressemblait au mouvement tortueux de l'éclair, regarda Crichna dont l'oeil avait la forme du lotus, et le corps la sombre noirceur du nuage, et elle lui répondit en souriant: «Je vais à la salle de

¹¹ On se rappellera que *crichna* veut dire *noir*.

bain du roi: mais prenez ce parfum, si vous le voulez. Allons, je suis à votre service, ne vous gênez pas. Vous êtes l'ami de mon coeur. Mais, cher enfant, d'où vient-on pour ne point me connaître, moi employée à la parfumerie du grand roi?» Et la bossue, en faisant à Crichna ces offres de service, continuait de lui sourire. Crichna lui dit: La bossue répondit à Crichna: Et aussitôt nos deux beaux jeunes gens, frottant leurs membres de cette essence précieuse, brillèrent d'un éclat surprenant, pareils à deux taureaux qui descendent vers l'onde de l'Yamounâ, et en sortent, le corps tout couvert de limon³. Cependant Crichna, en badinant, pétrissait doucement de ses doigts la bosse de la bonne femme. Celle-ci tout à coup sentit sa bosse rentrer, son corps s'étendre et se redresser, son sein se relever. Elle se met à rire en se trouvant aussi droite que la tige élancée d'un arbre. C'est alors que ses transports de tendre affection éclatent avec force: elle ne se possède plus, elle dit à Crichna: Les deux frères, se tenant par la main, ne pouvaient s'empêcher de rire en entendant les paroles de la bossue, et Crichna la laissa gaiement au milieu de son accès d'amour.

En la quittant, ils se dirigèrent vers le palais du roi, où ils entrèrent sans difficulté: il était impossible de reconnaître sous leur vêtement nouveau ces jeunes pâtres élevés au milieu des pâturages et habitués à porter l'habit des bergers. Ils arrivèrent sans être arrêtés jusqu'à la salle de l'arc: tels s'avancent deux lions vigoureux nourris dans les forêts de l'Himâlaya. Ils témoignèrent le désir de voir le grand arc, avec ses magnifiques ornements, et dirent au gardien: Le gardien leur fit voir cette arme qui ressemblait à une colonne, arme que personne ne pouvait tendre, que les dieux eux-mêmes et Vâsava⁴ ne pouvaient briser. Le robuste Crichna, renfermant dans son coeur un sentiment de joie, prend cet arc honoré par les Dêtyas, le manie, le tend, le fait courber plusieurs fois. Tout à coup l'arc, courbé avec force, comme un serpent plein de souplesse, se brise en deux parties, et à l'instant Crichna et Sancharchana disparaissent subitement. Le son que rend cet arc en se brisant est pareil au bruit de l'ouragan; il fait trembler tout le gynécée et s'étend dans toutes les régions de l'air. Le gardien effrayé court auprès du roi; effaré comme un corbeau, il lui dit: «Recevez mon rapport sur le miracle qui vient d'arriver dans votre salle d'armes: le monde en est comme tremblant. Deux hommes (je n'ai pas vu qu'ils fussent accompagnés), deux hommes portant leurs cheveux élevés en pointe, vêtus l'un d'une robe noire, l'autre d'une robe jaune, parfumés de cosmétiques jaunes et blancs, semblables à deux enfants des dieux, brillants comme deux feux qu'on vient d'allumer, éclatants de beauté, sont entrés dans la salle de l'arc, comme s'ils arrivaient du ciel. Je les ai bien vus, ils avaient des vêtements magnifiques ornés de guirlandes. L'un d'eux, à l'oeil de lotus, au teint noir, portant une robe et une guirlande jaunes, a pris cet arc magnifique, cet arc que les dieux auraient craint de toucher, cet arc aussi dur que le fer; enfant qu'il est, il l'a tendu avec force, il l'a courbé comme en se jouant; et par l'effet de son bras puissant, sans qu'aucune flèche y eût été ajustée, l'arc s'est brisé en deux à l'endroit de la poignée, en rendant un son épouvantable. La terre en a tremblé, le soleil en a caché sa lumière, et le ciel a frémi. A l'aspect de ce miracle, je suis resté stupéfait. O toi qui es la terreur de tes ennemis, je l'avoue, j'ai eu peur, et je suis venu vers toi pour te faire part de cet événement. Grand roi, je ne sais point quels sont ces deux personnages redoutables. L'un ressemble au Kêlâsa⁵, l'autre à une montagne noire. Celui qui avait brisé l'arc, comme un éléphant brise une colonne, est sorti avec la rapidité du vent, et son compagnon l'a suivi. Je ne sais de quel côté ils ont porté leurs pas.» Cansa, après avoir écouté ce triste récit, laissa le gardien de ses armes, et rentra dans l'intérieur de son palais.

³ Pour que la comparaison soit comprise, il faut se rappeler que les cosmétiques servaient à marquer sur la peau certains signes recommandés par la coquetterie ou ordonnés par l'esprit de secte.

⁴ Nom d'Indra.

⁵ Montagne placée dans la chaîne de l'Himâlaya; on suppose qu'elle est le séjour de Couvéra, dieu des richesses. Les pics de cette montagne brillent comme le cristal: de là vient qu'on l'appelait स्फटिकाचल, *sphatikâchala* (montagne de cristal).

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME LECTURE. RÉVÉLATION DE CANSÀ.

Vésampâyana dit:

Le prince Bhodja pensait à son arc qui venait d'être brisé: troublé dans ses pensées, il s'abandonnait à la douleur. «Comment, se disait-il, un enfant, dépouillant toute crainte et tout respect, vient avec mépris visiter le palais d'un roi, se mêle parmi les hommes, brise mon arc et s'échappe! Ce ne peut être que celui qui m'a fait exécuter cette oeuvre de sang que le monde réprouve, celui pour lequel, dans mes terreurs, j'ai immolé six enfants de ma tante. L'homme ne peut vaincre son destin. Nârada ne me l'avait-il pas annoncé?» Telles étaient les réflexions de Cansà: il quitte l'intérieur de son palais, et vient visiter la salle de spectacle¹. Il examine avec soin les charpentes solides et bien jointes qui forment et soutiennent les loges² où doivent se placer les chefs des diverses corporations³: il remarque l'élégante toiture⁴ qui couvre l'édifice; la colonnade hardie qui le décore; la légèreté des corniches⁵ qui le couronnent; l'heureuse combinaison de toutes ces parties suspendues avec habileté; la position du trône élevé au milieu de l'enceinte; la circulation adroitement ménagée; l'agrément des balcons et des terrasses⁶; enfin la solidité de l'ouvrage, capable de supporter une grande multitude.

Après s'être assuré que le théâtre était bien disposé, le roi ordonne que le lendemain les loges soient ornées de guirlandes variées et de drapeaux, jonchées de fleurs et parées de draperies: il veut qu'on fasse de même pour le faite⁷ et les corridors⁸ de la salle; que sur la scène⁹ on étende de la bouse en grande quantité; que pour décoration on représente des portes en arc¹⁰, garnies de grosses clochettes¹¹, et une enceinte de murailles¹²; qu'on

¹ M. Wilson, dans son travail sur le système dramatique des Indiens, regrette de n'avoir aucun détail sur les théâtres proprement dits, et ajoute qu'il n'a trouvé de renseignements que sur une salle de musique, sangîta-sâlâ, qui faisait partie du palais des princes. J'ai rencontré dans ce poème quelques passages qui ont rapport à des salles de spectacle, tels que celui-ci, et un autre dans l'histoire de Vadjranâbha. L'édifice est appelé प्रेक्षागर, *prékchâgara*. Je mentionnerai les autres mots techniques, à mesure qu'ils se présenteront.

² मञ्च, *mantcha*. M. Wilson traduit ce mot par *plate-forme, échafaud*. Ce que je traduis par *loge* est le mot composé मञ्चवात, *mantchavâta*. Je me figure ces *mantchas* comme de vastes estrades, et non comme les loges étroites de nos salles de comédie.

³ श्रेणि, *sréni*.

⁴ वडभि, *vadabhi*. Le *vadabhi* est quelquefois aussi une chambre, une tourelle placée sur le haut d'un palais: d'autres fois c'est une grande toile qui couvre un emplacement fermé de murailles.

⁵ शारनिर्यूह, *sâraniryûha*.

⁶ वेदिका, *védicâ*. Je me suis convaincu par plusieurs passages que, comme l'indique M. Wilson en son dictionnaire, ce mot avait la même signification que वितर्दि *vitarddi*, et d'après son étymologie विद्, *vid* (*videre*), il me semble qu'il faut lui donner le sens de belvédère, de balcon, ou de terrasse. M. Wilson (Système dramatique des Indiens), parle bien de balcon et de terrasse comme existant dans un théâtre, mais je crois qu'il les représente comme faisant partie des décorations de la scène.

⁷ C'est-à-dire pour les *vadabhis*.

⁸ On désigne ici par le mot विथि, *vithi* les différentes allées que l'on ménage pour la circulation.

⁹ अक्षवात, *akchavâta*.

¹⁰ तोरुण, *toruna*.

¹¹ घण्टा, *ghantâ*.

établis çà et là de larges vases remplis de boissons, des aiguères d'or, des mets, des liqueurs acidulées¹³; que l'on prévienne les spectateurs¹⁴ et les chefs de corps; que l'on avertisse les athlètes¹⁵ et les acteurs¹⁶, et qu'enfin tout, dans les différentes loges, soit préparé avec le plus grand soin. Ces ordres donnés, le roi sortit du théâtre et rentra dans son palais. Il y fit appeler les deux incomparables lutteurs, Tchânoûra et Mouchtica. Ces fameux et robustes athlètes, obéissant à l'ordre de Cansa, se présentèrent devant lui avec empressement. Le prince leur tint alors ce discours: «Je vous ai mandés pour une affaire importante, lutteurs renommés parmi les héros, et dignes de tous les honneurs que l'on vous accorde. Si vous avez conservé quelque souvenir des égards que j'ai eus pour vous, des faveurs que vous avez reçues de moi, vous me rendrez un grand service pour lequel j'ai besoin de votre vigueur. Vous savez à quel point sont devenus robustes ces deux bouviers, Sancarchana et Crichna: quoique jeunes, ils se distinguent par leur vigueur. Ces paysans viendront au théâtre pour s'essayer à la lutte: il faut sans ménagement les frapper et leur donner la mort. N'allez pas vous arrêter à cette considération que ce sont des enfants encore bien faibles et sans défense. Point de ces réflexions: usez de toute votre force. Que ces deux pâtres succombent sur l'arène; c'est mon intérêt, aujourd'hui et pour l'avenir.» Tchânoûra et Mouchtica, avides de combats et d'ailleurs attachés au roi, lui répondirent avec un joyeux empressement: ces vils pasteurs paraissent devant nous, ils sont morts; ils peuvent déjà se compter au nombre des mânes. S'ils osent nous attaquer, c'est pour leur malheur, et ces paysans sentiront le poids de notre colère. Ainsi s'exhalait le venin de la haine de ces deux lutteurs; le roi les congédia, et ils retournèrent chez eux.

Cansa ensuite s'adressa au grand-maître¹⁷ des éléphants: «Que l'éléphant Couvalayâpîda, lui dit-il, attende à la porte de la salle de spectacle. Que cet animal ardent et vigoureux, à l'oeil tremblant de fureur, au corps frémissant de colère, fier de ses parures, prompt à s'irriter à la vue des hommes et à briser tous les obstacles, soit excité par toi contre ces deux vils paysans, fils de Vasoudéva: aie bien soin de les lui indiquer, et qu'ils reçoivent la mort. Oh! si je pouvais voir, grâce à ton zèle, ces misérables pâtres foulés aux pieds du puissant éléphant au milieu de l'arène! A ce spectacle, muet¹⁸ de surprise, Vasoudéva expirerait avec sa femme et ses parents: sa race serait coupée dans sa racine; et tous ces Yâdavas insensés, qui s'attachent à Crichna, à la vue de son supplice mourraient de désespoir. Je ne serai heureux qu'autant que j'aurai réussi à détruire ces deux ennemis par le moyen de cet éléphant ou des lutteurs, ou par moi-même, et à purger la ville de tous les Yâdavas. Oui, je renonce et à mon père qui est de cette race d'Yadou, et à tous les Yâdavas qui sont du parti de Crichna; et d'ailleurs, je ne suis point le fils d'Ougraséna, de cet homme faible et de peu de coeur: c'est du moins ce que m'a dit Nârada.»

«Roi, lui dit son conseiller, quel est donc le discours que vous a tenu le Dévarchi Nârada? Vous venez de me faire entrevoir un mystère étonnant. Monarque victorieux, comment seriez-vous né d'un autre que d'Ougraséna? comment donc se serait conduite votre mère?

216

12 वलय, *valaya*.

13 कषाय, *cachâya*. M. Wilson dit que ce sont des infusions ou des extraits de plantes d'un goût astringent.

14 प्राश्निक, *prâsnica*.

15 मल्ल, *malla*. Espèce de lutteur, de boxeur.

16 प्रेक्षक, *prékchaca*.

17 महामात्र, *mahâmâtra*. Tel était le titre de celui qui avait la surintendance des éléphants, et comme ces animaux formaient une partie de la force militaire des princes, il en résultait que le Mahâmâtra était un personnage important, et qu'il comptait parmi les conseillers de la couronne.

18 C'est la même expression que j'ai relevée lect. LXXIV, note 8, निरालम्ब, *nirâlamba*.

Une femme de vile extraction ne commettrait pas une action aussi répréhensible. En vérité, j'ai le plus grand désir d'entendre cette histoire.» Cansa dit:

Je te crois un homme prudent, et je vais te rapporter ce que m'a raconté le grand Brahmane Nârada. Ce Mouni, favori d'Indra, venait de quitter le palais de ce dieu: couvert d'un vêtement pareil aux blancs rayons de la lune, portant ses cheveux réunis en une seule touffe¹⁹, avec une peau d'antilope noire²⁰ pour vêtement supérieur, un cordon brahmanique de fil d'or, un bâton²¹, un vase pour contenir l'eau²², ce grand Dévarchi, comparable à un Pradjâpati, sage et instruit dans les quatre Vèdes, habile dans la science des Gandharvas²³, Nârada, qui parcourt à son gré le monde de Brahmâ, me rendit une visite. En le voyant, je m'empressai de l'honorer, suivant l'usage; je lui donnai l'eau pour l'ablution des pieds²⁴ et de la bouche²⁵, et les présents de l'arghan²⁶. Ensuite je l'introduisis dans le palais, et lui offris un siège. Le Mouni, satisfait de ma réception, me remercia avec bonté²⁷, et lui qui voyait le passé aussi bien que le présent, il me dit:

du Mérou. Les dieux y tenaient conseil, et j'entendis qu'il était question des moyens à employer pour te détruire, toi et les tiens. Il fut décidé que le grand Vichnou naîtrait de Dévakî, qu'il serait son huitième enfant, et qu'il te donnerait la mort. Oui, celui qui est le dieu universel et la voie céleste, le grand et divin mystère, terminera tes jours. Essaie, Cansa, de détruire tous les fruits de Dévakî: il ne faut pas mépriser un ennemi faible, lors même qu'il serait notre parent. Bien plus, Ougraséna n'est pas ton père: c'est au roi de Sôbha²⁸, à l'illustre Droumila, que tu dois le jour.» A ces mots, j'éprouvai un mouvement de colère. Quoi! lui dis-je, Droumila le Dânavas! saint Brahmane, comment a-t-il pu avoir un commerce avec ma mère? C'est là un secret que je vous prie de me faire connaître.

«O prince, reprit Nârada, je te dirai toute la vérité. Tu sauras comment Droumila s'est rencontré avec ta mère. Dans un moment d'impureté naturelle aux femmes²⁹ ta mère était partie, avec ses femmes, pour visiter le mont Souyâmouna³⁰. Elle se promenait sur les délicieux sommets de cette montagne, plantés d'arbres magnifiques, visitant les grottes et les ruisseaux. Elle écoutait les sons tendres et mélodieux dont les chants des Kinnaras³¹ faisaient retentir l'écho, et charmaient les oreilles; elle se plaisait aussi à entendre les cris des paons et les chants des oiseaux, remplissant d'ailleurs les devoirs imposés aux femmes qui sont dans son état. Cependant dans les allées de la forêt soufflait un vent agréable,

19 C'est-à-dire en *djatâ*. Voy. lect. XLV, note 9.

20 Voyez les lois de Manou, lect. I, sl. 64.

21 Voyez *ibid.* sl. 45 et suiv.

22 Ce vase s'appelle *camandalou*: il est de terre ou de bois.

23 Le texte porte: *le véda des Gandharvas*, c'est-à-dire la science de la musique. On se rappelle que Nârada passait pour être l'inventeur du luth indien, appelé *vînâ*. Le Gandharva-véda est un des quatre Oupavédas: on l'attribue à Bharata. Voyez Rech. asiat. tom. I, mémoire sur la littérature indienne.

24 Appelée le *pâdya*.

25 Cette dernière cérémonie s'appelle *âtchamana*; elle consiste à prendre quelques gouttes d'eau dans le creux de la main pour s'en rincer la bouche avant les cérémonies religieuses et les repas.

26 Voyez lect. XIV, note 21

27 Mot à mot *il dit cousalam*: c'est là le terme de salut amical et de remerciement.

28 Quinte Curce, liv. 9, chap. IV, parle d'un pays des Sobiens, au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésine.

29 Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 45 et suiv.

30 J'ignore quelle est cette montagne: son nom indique qu'elle ne devait pas être éloignée de l'Yamounâ.

31 Les Kinnaras sont des musiciens célestes, attachés à la cour du dieu Couvéra. Ils étaient représentés avec une tête de cheval.

chargé des parfums des fleurs, et inspirant l'amour. Les Cadambas³², renouvelant sans cesse leur douce moisson de fleurs, abandonnaient aux vents qui les agitaient les odeurs les plus suaves, et se trouvaient couverts d'abeilles³³. Les Késaras³⁴ laissaient tomber leurs pluies odoriférantes, éveillant dans les coeurs le sentiment du plaisir. Les Nîpas³⁵ brillaient comme des flambeaux, présentant à la fois la fleur et l'épine. La terre, couverte d'un gazon nouveau et parée de légers insectes³⁶, comme une jeune femme, déployait ses trésors et ses charmes. Par un effet du destin, dont Vidhâtri³⁷ possède le secret, le grand roi de Sôbha, le Dânavâ Droumila fut amené dans cette forêt. Sur son char léger et comparable au soleil levant, suivant uniquement son caprice, il partit pour voir le Souyâmouna. Avec une rapidité égale à celle de la pensée, il traversa les airs et arriva au terme de son voyage. Il descendit de son char magnifique qu'il laissa dans un bosquet, et avec son écuyer il gagna le sommet de la montagne. Ils admiraient ensemble ces bois délicieux, brillante image du Nandana orné des fleurs de toutes les saisons. Ils parcouraient les collines, contemplant les cavernes et les ruisseaux, les masses de rochers, où brillaient tant de métaux différents, l'or, l'argent, l'antimoine; ils s'élevaient sur ces hauteurs merveilleuses où s'exhalaient les parfums de mille fleurs; les diverses tribus d'oiseaux y arrivaient en foule; les arbres de toutes les espèces s'y paraient de fleurs et de fruits; les plantes y croissaient à l'envi; séjour chéri des Richis, des Siddhas, des Vidyâdharas, des Yakchas, et des Râkchasas; demeure habituelle des ours, des singes, des lions, des tigres, des sangliers, des buffles, des Sarabhas³⁸, des lièvres, des Srimaras³⁹, des Tchamaras⁴⁰, des Nyancous⁴¹ et des éléphants. Le prince était ravi à la vue de tant de beautés variées: mais voilà que de loin il aperçut une femme, semblable à une fille des Souras, jouant, courant avec ses compagnes et s'amusant à cueillir des fleurs. Aussitôt le roi de Sôbha, frappé d'étonnement, dit à son écuyer: Quelle est cette beauté aux yeux de gazelle errante dans la forêt? Que d'attraits! On dirait Rati⁴², l'épouse de l'Amour, ou Satchî, l'épouse d'Indra. Serait-ce Tilottamâ⁴³, ou bien la perle des femmes, la divine Ourvasî⁴⁴, née de la cuisse de Nârâyana, amante du fils d'Ilâ? Quand la mer de lait fut barattée par les dieux et les Asouras réunis, quand, pour obtenir l'ambrosie, ils se servirent du Mandara, comme de ribot, avec l'ambrosie on vit

32 *Nauclea cadamba*.

33 Le mot qui signifie *abeille* en cet endroit est द्विरेफ, *dwirépha* (*double répha*). Le nom ordinaire de l'abeille est भ्रमर, *bhramara*, on se trouvent deux *r*; le *r* se nomme en sanscrit *répha*.

34 Voyez lect. LXVII, note 6.

35 *Nauclea cadamba*, ou *Ixora bandhuca*.

36 C'est le *sacragopa*, que nous avons déjà vu plusieurs fois

37 Voyez lect. LIX, note 13.

38 Voyez lect. XII, note 55.

39 On croit que le Srimara était une espèce de bête fauve.

40 Les écrivains par erreur mettaient le *tchamara* au nombre des bêtes fauves: c'est le *bos grunniens* ou Yac.

41 Espèce de bête fauve non désignée.

42 Rati ou la Volupté est l'épouse de Câmâdéva, dieu de l'amour.

43 Nom d'une Apsarâ, ou bayadère céleste.

44 C'est la plus célèbre des Apsarâs. Elle naquit de la tige d'une fleur que Nârâyana plaça sur sa cuisse. Ce Nârâyana était un Mouni fameux par ses pénitences, qu'Indra, jaloux de ses mérites, voulut séduire en lui envoyant les nymphes du ciel. Le saint reconnut ce manège, et pour leur prouver qu'il ne serait pas embarrassé, s'il voulait avoir une compagne, il créa la belle Ourvasî. Voyez lect. XXVII, ses aventures avec Pouroûravas, fils d'Ilâ.

aussi, dit-on, sortir la déesse Srî⁴⁵, espoir et salut du monde, la bien-aimée de Nârâyana. Est-ce bien Srî elle-même que nous voyons? Comme l'éclair qui vient, au milieu de noirs nuages, illuminer le ciel, de même dans ce groupe de jeunes femmes, les charmes de cette beauté semblent parer la forêt. En voyant ce teint qui rappelle l'éclat du jasmin, ce visage qui rivalise avec la majesté de la lune, tout ce corps modèle de perfection, je me trouve les sens émus et troublés. Je suis sous la puissance de l'amour, qui frappe et agite mon âme. Ses flèches armées de fleurs⁴⁶ me percent le coeur, me brisent tous les membres; ses cinq traits me brûlent le corps. Le feu de l'amour s'augmente en moi comme la flamme du sacrifice arrosée avec le beurre clarifié. Comment ferai-je pour apaiser ces feux d'amour? Quel moyen emploierai-je? Il faut que cette femme soit à moi.

Le Dânavâ réfléchit longtemps; enfin il dit à son écuyer: Attends-moi ici un instant, je vais voir de qui elle est l'épouse. Reste, et observe tout jusqu'à mon retour. C'est bien, lui répondit l'écuyer; et le prince se disposa à partir, le coeur tout rempli de l'amour qu'y allumait la vue de cette beauté aux yeux noirs. Il fit une libation d'eau pure, et se mit à méditer. Aussitôt, par la force seule de sa pensée, il vit, des yeux de l'âme, ce qu'il cherchait. Il connut que cette femme était l'épouse d'Ougraséna, et il s'en réjouit. Le puissant roi des Dânavas prit la forme de ce prince, et s'approcha de ta mère en souriant. A la faveur de son déguisement il se permit quelques légères libertés, et peu à peu devint plus entreprenant. Cette princesse, qui aimait son époux, répondait à ses agaceries. Mais bientôt elle fut effrayée du résultat de ses caresses d'abord innocentes⁴⁷: elle se leva tremblante, et lui dit: Non, vous n'êtes point mon époux. Qui êtes-vous donc, vous dont le crime vient de me souiller? Une épouse fidèle, par la plus vile des supercheries, a manqué à ses devoirs en voyant en vous son mari. Que vont dire des parents irrités à celle qui vient de déshonorer sa famille? Que répondrai-je moi-même aux reproches des amis de mon époux qui vont me mépriser? Malheur à toi, misérable, qui n'as pu dompter la fureur de tes passions, homme sans honneur, indigne de vivre, honteusement fier d'avoir outragé l'épouse d'un autre!

Ainsi parlait la princesse indignée; Droumila lui répondit avec colère: je suis Droumila, puissant roi de Sôbha. Insensée que tu es, pourquoi donc, avec ta vaine science, m'accuser d'un crime honteux? Sotte prédilection que la tienne pour un mari vulgaire et mortel! Mais dans ton frivole orgueil tu oublies que les femmes ne sont point souillées par de semblables écarts. Leur sagesse ne s'arrête pas à ces règles étroites. Combien n'en cite-t-on pas qui, par l'oubli même de leurs devoirs, ont obtenu des enfants forts, puissants et semblables aux dieux? Dans tout le monde féminin tu es certainement l'épouse la plus vertueuse; va, ne te regarde pas comme impure, laisse croître les tresses de tes beaux cheveux⁴⁸, et invente l'histoire que tu voudras. O femme, tu m'as dit: Qui êtes-vous (casya twam)? De là le fils que tu enfanteras, redoutable pour ses ennemis, sera appelé Cansa⁴⁹.

⁴⁵ Srî, autrement appelée *Lakshmî*, est l'épouse du dieu Vichnou, déesse de l'abondance et de la prospérité. Voyez dans les notes de, M. Wilkins, ajoutées à sa traduction du Bhagavad-gîtâ, l'épisode du barattement de la mer, extrait du Mahâbhârata.

⁴⁶ L'amour indien a autant de flèches que nous avons de sens, et chacune est armée d'une fleur particulière. Ces cinq fleurs sont l'*amra*, ou la fleur du manguier, celle de *nâgakésara* (*mesua ferrea*), celle du *tchampaca* (*michelia champaca*), appelée reine des fleurs, du *kétaca* (*pandanus odoratissimus*), et du *mâloura* ou *bilwa* (*oegle marmelos*).

⁴⁷ Le texte porte तस्य गौरवदर्शणात्

⁴⁸ Sans doute il l'engage à ne pas négliger le soin de sa chevelure et la cérémonie du *Simanta*, dans l'excès de son chagrin.

⁴⁹ Voilà encore une étymologie bizarre. Le mot Cansa est composé de कम्, *cam* (*quem*), et de सः, *sah* (*ille*). Ces deux mots correspondent aux deux autres कस्य, *casya* (*cujus*) et वम्, *twam* (*tu*). Les deux phrases renferment une ellipse: *cujus tu (natus)? quem ille (peperit)?* Je ferai remarquer que je n'ai substitué les mots sous-entendus que par conjecture.

«La malheureuse princesse, encore plus agitée, maudit ce funeste don, et dit au Dâna qui lui annonçait l'avenir: Ta conduite est infâme! Tu représentes toutes les femmes comme coupables. Il en est qui agissent mal, mais il en existe d'autres qui sont fidèles. On en cite, telles qu'Aroundhati⁵⁰, qui ne se sont jamais écartées de leurs devoirs, et qui font la gloire et le soutien des mondes. Misérable corrupteur, le fils que tu as engendré en moi, je le maudis. Écoute de plus ce qui te regarde. Dans la famille de mon époux, ô perfide, il naîtra un héros puissant, qui te donnera la mort, à toi et à ton fils. A ces mots, Droumila remonta sur son char divin, qui le transporta dans son royaume à travers les airs; ta malheureuse mère, ce jour-là même, revint à la ville.»

Tel fut le discours que m'adressa Nârada, ce grand Mouni, qui brille par l'éclat de sa pénitence comme un feu étincelant, qui fait résonner son luth sur sept tons⁵¹, habile à représenter par ses chants toutes les passions⁵²; il se rendit ensuite au palais de Brahmâ. Écoute maintenant, fidèle conseiller, et apprends mes intentions. Le sage Nârada, qui connaît également les trois temps, ne m'a dit que la vérité. Personne ne m'égale pour la force, la valeur, la politique, la prudence, la majesté, la générosité, la gloire, la puissance, la franchise et la libéralité⁵³. J'ai constamment gardé le silence sur le mystère qui m'avait été révélé: je passe pour le fils de cet Ougraséna, et ne suis que le fils de sa femme⁵⁴. Mon père et ma mère m'ont délaissé, et je ne dois mon élévation qu'à moi-même: détesté de tous mes parents, je leur donnerai la mort en la donnant à ces deux pâtres. Ainsi, monte sur ton éléphant, armé de ton croc, de ton dard barbelé et de ta masse de fer, et va promptement t'établir à la porte du théâtre.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME LECTURE. MORT DE L'ÉLÉPHANT COUVALAYÂPÎDA.

Vésampâyana dit:

Le lendemain le grand théâtre se remplit de spectateurs curieux. Cet édifice était octogone, et présentait huit escaliers¹ décorés de peintures, des balcons², des portes garnies de larges verrous, des fenêtres rondes³ ou en demi-lune, de riches soubassements⁴. Dans l'intérieur, de vastes loges s'ouvraient sur la scène, élégamment ornées, parées de fleurs et de guirlandes, s'élevant comme des nuages d'automne à travers lesquels percent des reflets de lumière; leur ombre se prolonge sur l'arène, comme celle des nuages sur les flots de l'Océan. Ces vastes estrades, pareilles à des montagnes, sont couvertes des députations de

⁵⁰ Voyez lect. LVIII, note 25.

⁵¹ Voyez lect. XLIV, note 19.

⁵² Le texte porte लक्ष्यवीथी, *lakchyavîthî*. On entend par *vîthî* une espèce de drame où sont exprimés tous les sentiments. Dans les pièces populaires qui ont rapport à la vie de Cricna, Nârada est introduit comme *Vidoûchaca* ou *bouffon*. (Voyez Wilson, *Syst. dram. ind.*)

⁵³ Il y a ici dix qualités; mais ce ne sont pas les mêmes que celles que les lois de Manou recommandent, lect. VI, sl. 92.

⁵⁴ क्षेत्रज्ञ, *kchétradja* (né dans le champ). La femme est assimilée à un champ, Voyez les lois de Manou, lect. IX, sl. 36 et suiv., lect. X, sl. 69 et suiv.

¹ C'est le mot चरण, *tcharana*, que j'ai traduit par *escalier*. Ce mot signifie *pied*: il semble, par une espèce d'hypallage, que les escaliers d'un édifice soient les pieds avec lesquels il va au devant du visiteur. Dans le mot अष्टस्रि, *achtâsri*, j'ai cru trouver le mot अस्त्र, *asra* (*angle*).

² वेदिक, *védica*.

³ गवाक्ष, *gavâkcha* (*oeil de boeuf*).

⁴ तलोत्तम, *talottama*. Ce mot est traduit un peu par conjecture.

chaque corps, distinguées par une foule de drapeaux particuliers. On remarque surtout les chambres⁵ intérieures des habitantes du gynécée, brillantes d'or et de pierreries. Garnies de balustrades⁶ uniformes et de rideaux⁷ flottants, inondées des flots de lumière qui jaillissent des pierres précieuses, elles ressemblent à une rangée de nuages étincelants dans le ciel. Au milieu de l'agitation des tchâmaras⁸ vacillants, du cliquetis des diverses parures⁹, toutes ces pierreries lancent des éclairs éblouissants. Dans un endroit séparé sont les loges des courtisanes, ornées d'étoffes¹⁰ magnifiques et comparables pour leur éclat aux chars¹¹ célestes qui traversent les airs. On y voit des sièges magnifiques, des divans¹² tout resplendissants d'or, des tapis¹³ superbes sur lesquels sont représentés des fleurs, des bouquets et des arbres. Çà et là on avait ménagé de brillants cabinets, où l'on trouvait des rafraîchissements: des vases¹⁴ d'or renfermaient la boisson, des bassins contenaient des fruits: à la boisson était mêlé le jus de la tchângérî¹⁵. Il y avait encore un nombre infini d'autres loges, formées de bois, fermées par un léger grillage de roseaux de canne à sucre¹⁶, et destinées aux femmes, qui venaient y briller, comme les cygnes dans le ciel. Telle était la fameuse salle de spectacle construite par les soins de Cansa, aussi élevée que le sommet du Mérou, soutenue sur des colonnes dorées, riche de mille ornements divers, et couverte de guirlandes. La foule s'y portait; aux sourds murmures qui résonnaient au loin dans cette assemblée nombreuse, on aurait dit une mer agitée. Cansa, après avoir donné l'ordre de placer à la porte du théâtre l'éléphant Couvalayâpîda, entra dans la salle. Les deux pièces de son vêtement étaient blanches; son turban, son éventail et son tchâmara étaient de la même couleur: telle brille la lune au-dessus de la montagne blanche. Il se place sur son trône, et, en voyant l'éclat incomparable qui environne le puissant prince, les spectateurs le saluent par des cris de victoire¹⁷. Cependant les lutteurs entrent sur la scène: leurs vêtements sont flottants autour de leur corps; ils se présentent successivement devant les trois côtés de l'assemblée¹⁸. Le son des instruments se fait entendre, et couvre

5 Les salles de spectacle étaient adossées d'un côté au palais, pour que les personnes des appartements intérieurs pussent jouir de la vue des jeux sans sortir. Les loges où elles se trouvaient portent ici le nom de प्रेक्षागार, *prékchâgâra*.

6 प्रग्रह, *pragraha*.

7 जवनिका, *djavanicâ*.

8 J'aime mieux me servir du mot *tehâmara* que du mot français *émouchoir*.

9 Les femmes indiennes ont autour des reins, aux jambes, aux orteils, aux bras, des ornements en métal, comme des ceintures et des bracelets formés d'une chaîne de petits grelots, qui font un bruit désigné par le mot शिञ्ज, *sindja*. Ces parures bruyantes s'appellent *ghargharâ*, *cancanî* ou *kinkinî*.

10 आस्तरण, *âstarana*. Ce sont des étoffes peintes ou des tapisseries,

11 विमान, *vimâna*.

12 पर्यङ्क, *paryanca*. De ce mot vient le mot palanquin.

13 कुथ, *coutha*.

14 कुम्भ, *coumbha* (*cyrnbun*).

15 *Oxalis monadelphæ* (*wood sorrel*).

16 अङ्गारिक, *angâricâ*. Les loges de ces femmes sont nommées प्रेक्षगृह, *prékchâgriha*.

17 जयति, *djayati* (*vincit*), telle est l'acclamation en usage chez les Indiens.

18 J'ai traduit de cette manière le mot कक्षा, *cakchâ*, qui signifie, entre autres choses, enceinte. Je me représente ces lutteurs, arrivant sur la scène, et se montrant aux spectateurs qui sont et devant eux et sur les deux côtés, comme chez nous les acteurs saluent successivement les trois parties de la salle. Peut-être l'auteur veut-il dire que les lutteurs font trois fois le tour du théâtre.

les autres bruits. C'est alors que les fils de Vasoudéva apparurent à la porte du théâtre. Ils arrivaient avec précipitation, quand ils se virent arrêtés par l'éléphant dont la fureur était excitée contre eux, et qui, formant sa trompe en bracelet, se préparait à saisir Bala et Késava. Crichna, riant des menaces de l'éléphant, reconnut aussitôt la perfide malice de Cansa, et s'écria: Couvalayâpîda approchait, grondant comme un nuage. Govinda s'élança, frappe dans ses mains en présence de son ennemi, et reçoit sur sa poitrine la trompe de l'animal qui lui lance une pluie d'eau fine et serrée; puis, arrivant sous ses défenses entre ses pieds, il le frappe, il le heurte, comme le vent heurte le nuage. En vain l'éléphant roule sa trompe, pousse ses défenses, lève ses pieds pour l'écraser: Crichna, qui voit ses mouvements, évite son attaque avec légèreté, et continue de le tourmenter. Le grand Couvalayâpîda devient de plus en plus furieux; frappé sans pouvoir atteindre son ennemi, il frémit, tombe à genoux, et avance ses défenses menaçantes. Dans la rage qui l'anime, une liqueur épaisse coule de ses tempes, comme dans un été brûlant l'eau coule du nuage.

Crichna, après avoir joué quelque temps avec l'éléphant, se décide enfin à donner la mort à ce complice de Cansa. Il lui met le pied sur le milieu du front, et de ses deux mains il lui arrache une défense dont il se fait une arme. Couvalayâpîda, attaqué sans relâche avec ce trait, aussi terrible que la foudre¹⁹, frémit d'indignation; mais ses forces s'affaiblissent, il ne peut plus retenir ses excréments²⁰, et le sang coule de son front en abondance. De son côté, Bala lui arrache la queue; c'est ainsi que le fils de Vinatâ²¹ enlève, sur la montagne, un serpent à moitié sorti de son trou. Crichna se sert de l'arme qu'il a ravie et contre l'éléphant lui-même et contre son conducteur. Couvalayâpîda, privé de sa défense, jette un dernier cri de détresse, et tombe avec son maître, comme le nuage que la foudre vient de sillonner. Les deux héros, déchirant les membres de l'éléphant, les lancent sur les gens de pied chargés de le défendre, les tuent, et pénètrent dans le théâtre, pareils aux deux Aswins²² Nâsatyas qui descendraient du ciel. En voyant ces deux jeunes gens, parés de guirlandes de fleurs des bois²³, les Vrichnis, les Andhacas et les Bhodjas poussent des cris, et battent des mains. Ces cris de lion, ces applaudissements excitent le peuple. Le roi, trompé dans son attente, à cet aspect est frappé de stupeur. Il remarque avec peine la joie et l'allégresse de ses sujets, au moment où le héros à l'oeil de lotus, accompagné de son frère aîné, paraît, après la mort du formidable éléphant, au milieu des flots de peuple qui composaient cette assemblée.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME LECTURE. MORT DE CANSÀ.

Vêsampâyana dit:

Le fils de Dévakî, Crichna, à l'oeil aimable et doux, au bras puissant, entra rapidement dans la salle, précédé de son frère. Son vêtement était agité par le vent; il tenait dans sa main la défense de l'éléphant vaincu; il s'était fait en jouant une espèce de bracelet du sang de son ennemi et de l'humeur qui découlait de ses tempes; il s'élançait comme un lion, s'agitait comme le nuage, effrayant la terre du bruit de ses bras qu'il secouait. Le fils d'Ougraséna, en voyant Crichna brandir la défense de l'éléphant, ne put cacher l'expression de son chagrin et de sa colère. Crichna, avec cette défense à la main,

¹⁹ Ou bien, *dur comme le diamant*: car le même mot वज्र, *vajra* signifie *diamant* et *tonnerre*.

²⁰ Trait caractéristique de la faiblesse de l'animal réduit aux abois. Nous avons déjà vu ce détail dans la LXXXe lecture. Quelque peu élégant qu'il soit, je n'ai pas dû le retrancher.

²¹ C'est-à-dire l'oiseau Garouda.

²² Voyez lect. IX. Nâsatya est le nom de l'un des Aswins, et sert aussi à les désigner tous les deux.

²³ Appellées वनमाल, *vanamâlâ*.

ressemblait à la cime d'une colline couronnée du croissant de la lune. Son apparition excita dans l'assemblée un long murmure, pareil à celui qui se prolonge sur les flots d'une mer orageuse.

Cansa, les yeux rouges de colère, donna pour rival à Crichna le robuste Tchânoûra, et à Baladéva le chasseur¹ Mouchtica, lutteur plein d'adresse et de force, comparable pour sa taille à une haute montagne. Et Tchânoûra, les yeux enflammés de colère, s'approcha pour commencer le combat, semblable au nuage que grossit la tempête. Un silence profond régnait dans cette assemblée; alors les Yâdavas élevèrent la voix pour rappeler les conditions de ce genre de lutte: «Ce combat, livré devant des spectateurs réunis au théâtre, doit se passer avec ordre: il fut autrefois établi pour éprouver la force des bras et l'adresse des athlètes, qui s'y présentent dépourvus de toute espèce d'armes. Pour s'y préparer ils doivent toujours affronter la fureur des ondes noires, ou sur l'arène se couvrir sans cesse de la poussière de bouse². Les spectateurs déterminent l'ordre du combat: ils voient quel est le lutteur qui est resté ferme, quel est celui qui a été jeté par terre³, et jugent si le vainqueur a suivi toutes les règles. On doit examiner, à l'instant où l'athlète paraît sur la scène, s'il est jeune, d'un âge moyen ou vieux, s'il est faible ou robuste. Ce genre de combat ne consiste que dans la vigueur ou la dextérité⁴. Quand un athlète tombe, toute action doit cesser. On vient d'annoncer le combat de Crichna avec un lutteur renommé. Crichna est jeune, son rival est grand et exercé: nous avons un examen à faire, une question à décider.» Le silence se rétablit dans l'assemblée. Govinda s'avança et dit: «Sans doute je suis jeune, et mon adversaire est grand et semblable à une montagne; cependant l'idée de combattre ce géant robuste me sourit. Ce n'est pas moi qui éviterai la lutte que l'on me propose: je me montrerai un rival digne de mes concurrents. C'est une habitude fort utile que d'aller se couvrir de la poussière de bouse, de lutter contre les ondes, ou bien de faire usage des liniments⁵; mais le véritable mérite, la perfection dans ce genre de combat, c'est de posséder la patience, la fermeté, le courage, la dextérité, la force. Si mon adversaire veut faire de cette lutte un combat d'ennemi, ne l'en empêchez pas: le monde sera content de moi. Ce Tchânoûra a été élevé au milieu de la poussière de bouse: le véritable lutteur se fera connaître ici à la force de son corps et à ses oeuvres. Plusieurs athlètes, dit-on, ont été frappés par mon rival au moment de leur chute: c'est une brutalité qui déshonore un lutteur. Pour le guerrier sur le champ de bataille, comme pour l'athlète sur le théâtre, la

¹ Ces lutteurs sont surnommés अन्ध्र, *andhra* (chasseurs), parce qu'ils étaient pris, sans doute, dans cette classe d'hommes accoutumés aux fatigues et aux dangers. Voyez les lois de Manou, lect., sl. 36 et 48. Les Andhras doivent vivre hors des villages.

² Tout ce passage m'a donné quelque peine à comprendre. J'ai pensé qu'il s'agissait dans cette phrase des exercices par lesquels un athlète doit fortifier ses bras, comme la natation et la palestre; c'est ce qu'on appelle plus bas तोयधर्म, *toyadharm* et करीषधर्म, *carichadharm*. Nous avons vu plus haut, au commencement de la lecture LXXXIX, qu'on avait soin de parsemer le lieu du combat d'une poussière de bouse. C'était là pour les lutteurs indiens une poussière dont ils devaient se couvrir souvent dans la vue d'entretenir leur vigueur, *pulverem olympicum collegisse juvat*. Comme on se servait aussi de cette poudre pour se frotter le corps, le lecteur peut encore comprendre cette expression dans ce sens. J'ai donné au mot *ondes* l'épithète de *noires*; mais कालदर्शिन्, *câladarsin* peut indiquer le danger que présentent ces eaux, aussi bien que leur couleur.

³ M. Wilson, au mot व्यायाम, *vyâyâma*, semble indiquer qu'il y a un exercice de lutteurs qui consiste à se coucher par terre, *alternate rising and falling at full length on the ground*. Cependant je crois avoir donné ici le véritable sens du mot भूमिगत, *bhoûmigata*.

⁴ C'est le mot कृया, *criyâ*, que je traduis par *dextérité*. M. Wilson me fournit ce sens, *bodily action*.

⁵ L'expression employée ici est कषाय, *cachâya*.

plus belle gloire c'est la chute de leur adversaire. Le guerrier vainqueur obtient un renom immortel, et le ciel devient le partage de celui qui meurt dans le combat. A la guerre c'est la nécessité d'éloigner le danger qui fait donner la mort à un ennemi, et les grands envient la destinée glorieuse de celui qui triomphe; mais l'exercice du lutteur n'a été imaginé que pour fournir à un homme l'occasion de prouver sa force et son adresse. Où est le ciel de celui qui meurt sur un théâtre? En quoi consiste le plaisir de celui qui a tué son rival? Quand pour satisfaire aux ordres barbares d'un roi sottement orgueilleux, des athlètes donnent brutalement la mort à leurs adversaires, leur action est véritablement un meurtre.»

Ainsi parla Crichna, et bientôt entre lui et Tchânoûra s'engagea une lutte terrible, pareille à celle de deux éléphants dans la forêt. Leurs bras s'allongent ou se retirent, s'élèvent ou s'abaissent avec rapidité: ainsi s'agite le ribot dans la baratte. Les deux rivaux se serrent, se pressent; ils ressemblent à deux rocs inébranlables. Leurs traits, ce sont leurs poings, dont les coups résonnent comme le grognement du sanglier; leurs armes, aussi dures que le fer, aussi terribles que la foudre, ce sont leurs ongles aigus, leurs pieds agiles; leurs massues, ce sont leurs genoux solides comme la pierre, ou leurs têtes heurtées l'une contre l'autre: combat effrayant, où la force du corps décide seule de la victoire. Toute l'assemblée, attentive aux mouvements de leurs bras, frémissait au bruit de chacun de leurs coups. Des acclamations⁶ partirent de quelques loges. Crichna avait le visage couvert de sueur, et le regard fixe. Cansa, d'un signe de sa main gauche, imposa silence à la musique. Mais au son de ces instruments et de ces tambours terrestres succéda une harmonie céleste, et pendant que combattait Hrichikésa à l'oeil de lotus, un concert mélodieux retentissait de toute part, exécuté par les dieux qui, invisibles, assistaient à ce spectacle, portés sur des chars de toute espèce de formes. Les Vidyâdharas accouraient et faisaient des vœux pour la victoire de Crichna: reprenaient les Saptarchis placés dans les airs.

Le fils de Dévakî, après s'être joué quelque temps avec Tchânoûra, rassemble toutes ses forces: l'heure de la mort de Cansa approche. La terre tremble, toutes les loges sont ébranlées, et du diadème de Cansa tombe le plus beau de ses diamants. Crichna, abaissant ses deux bras, saisit Tchânoûra éperdu, étourdi: son poing pèse sur la tête, son genou sur la poitrine du misérable, dont les deux yeux sortent, avec des flots de larmes et de sang, hors de leurs orbites, pareils à ces cloches dorées qui pendent au cou des éléphants⁷. Tchânoûra, aveuglé, tombe sans connaissance au milieu du théâtre et rend le dernier soupir. La scène est couverte de son corps énorme, et semblable à un large quartier de roche.

Après la mort de l'orgueilleux Tchânoûra, le fils de Rohinî attaque Mouchtica, et Crichna saisit un autre athlète, nommé Tochala⁸. Dans leur colère terrible, ils apparaissaient comme les ministres de la mort: ils s'élançaient au milieu du théâtre, pareils à deux ouragans exterminateurs. Crichna élevant Tochala qui, par sa haute taille, ressemble à une colline, le fait cent fois tourner et le jette ensuite contre terre. Le géant, secoué par les bras de Crichna, rend par la bouche des flots de sang, et expire. Quant au robuste Sancharchana, après avoir longtemps harcelé son ennemi, après lui avoir fait faire plusieurs tours et détours, de son poing vigoureux il lui frappe la tête avec la violence de la foudre qui tombe sur la colline. La cervelle de Mouchtica est écrasée, ses yeux se détachent, sa tête

⁶ साधुवादाः, *sâdhouvâdâh*. Le mot *sâdhou* correspond au mot *bravo*.

⁷ Ces cloches portent le nom de घण्टा, *ghantâ*. On a l'habitude d'en décorer les éléphants; de là vient le mot घण्टपथ, *ghantâpatha*, par lequel on désigne une grande route que suivent d'ordinaire les éléphants ainsi parés. C'est le mot कक्षा, *cakchâ*, employé plus haut, lect. LXXXV, note 18, dans un autre sens, que j'ai rendu ici par *cou d'éléphants*.

⁸ Cette circonstance me semble un hors-d'oeuvre. Crichna pouvait bien se reposer. Cependant, comme le mot *Tochala* est répété plusieurs fois, je n'ai pas dû omettre cette circonstance, tout inutile qu'elle puisse être.

s'affaisse, il tombe avec un bruit épouvantable. Crichna et Sancarchana, vainqueurs de Mouchtica et de Tochala, parcourent la scène, les yeux rouges de colère. La mort des deux athlètes a répandu la terreur parmi l'assemblée; mais les pasteurs qui étaient présents avec Nanda, et dont la crainte avait glacé les esprits pendant tout le combat, se mirent à pleurer de joie. Dévakî, à la vue de Crichna, était toute tremblante, et son corps se couvrait d'une sueur froide. Vasoudéva, en le regardant, sentait ses yeux se mouiller de pleurs, et il lui semblait qu'il revenait à sa première jeunesse. Toutes les courtisanes dévorèrent de leurs regards avides la figure de Crichna, comme l'abeille aspire les sucs du lotus⁹.

Cependant le visage de Cansa était inondé d'une sueur qui décollait de son front, et dont la colère, à la vue de Crichna, rouvrait sans cesse la source. Les feux qui brûlaient son cœur s'échappaient de sa poitrine avec un souffle chargé de flamme et de fumée. Ses lèvres frémissaient; sa face était rouge comme le disque du soleil, et les gouttes d'eau qui en tombaient ressemblaient à ces frimas qui s'attachent aux arbres et qui se fondent aux rayons de l'astre du jour. Dans sa fureur il donne des ordres à ses soldats: «Que ces deux pâtres soient entraînés hors de l'assemblée; la vue de ces misérables paysans me fait mal. Il en est un parmi ces pasteurs qui pense à me disputer le trône. Que l'insensé Nanda, coupable envers moi de trahison, soit pris et chargé de fers. Que l'impie Vasoudéva, qui fut toujours mon ennemi, reçoive aujourd'hui sous le bâton¹⁰ une punition déshonorante pour un vieillard. Qu'on prenne les vaches et les autres biens de ces vils pasteurs, odieux partisans de Dâmodara.»

Tels étaient les ordres violents de Cansa: Crichna l'entend; son âme juste et sensible se révoltait aux attaques dirigées contre son père et contre Nanda: il voyait le chagrin de ses parents, la douleur de Dévakî, qui venait de perdre l'usage de ses sens. Son œil s'enflamme de nouveau; avec la rapidité du lion robuste et léger il se précipite du côté de Cansa; du milieu de la scène en un seul bond il est monté au trône de ce prince: un nuage est dans le ciel poussé par le vent avec moins de vitesse. Aucun des spectateurs ne l'a vu s'élancer, et tous ils l'aperçoivent à côté du roi. Cansa lui-même, étonné de cette apparition sinistre, croit que Govinda est arrivé jusqu'à lui par la voie de l'air. Il lui semble que la mort l'environne. Crichna, étendant son bras pareil à une massue, saisit par les cheveux et entraîne au milieu du théâtre ce Cansa dont le diadème d'or, et orné de pierres précieuses, tombe par terre sous la main d'un si puissant ennemi. Le tyran ne peut opposer aucune résistance; éperdu, troublé, il est tiré par cette espèce de chaîne que forme sa propre chevelure: respirant à peine, il ne peut lever les yeux sur le visage de Crichna. Ses oreilles, son cou, ses bras, tous ses membres sont dépouillés des parures qui les ornaient, son vêtement supérieur est déchiré; et, la face toute renversée, Cansa, malgré ses efforts, arraché de sa loge, se trouve bientôt jeté sans vie sur la scène. Ce superbe roi, digne du sort dont il était victime, traîné sur le théâtre, avait tracé avec son corps un large sillon; alors Crichna, pour qui cet acte de puissance n'avait été qu'un jeu, voyant que Cansa a rendu le dernier soupir, repousse son corps à quelque distance. Ainsi gît étendu par terre le cadavre de cet homme né pour la grandeur, et maintenant souillé de poussière. Sa tête meurtrie, les yeux fermés, sans diadème, est retournée comme le lotus qui n'a plus de feuilles. Il n'a pas péri dans le combat, il n'a point été percé de flèches, mais dans sa gorge allongée par le poids d'un corps violemment entraîné, la respiration a été arrêtée. Sur son corps on voit les marques de tous les ongles de Késava, qui ont coupé ses chairs et tranché sa vie.

Crichna, vainqueur et transporté de joie, va se prosterner aux pieds de Vasoudéva: enfant d'Yadou, il touche de son front les pieds de sa mère. Celle-ci, pleurant de bonheur, l'arrose de ses larmes. Crichna, rayonnant de gloire, salue aussi les autres Yâdavas, suivant leur âge et leur condition.

⁹ L'expression sanscrite est une métaphore qui paraîtra peut-être bien recherchée; il m'est impossible de la rendre littéralement en français. *Crichnā oris lotum bilbebant ocularumpibus*.

¹⁰ दण्ड, *danda*: c'est le *knout* des Orientaux.

Cependant Baladéva, animé du même courage, avait entre ses bras vigoureux étouffé Sounâman, le vaillant frère de Cansa. Les deux jeunes héros¹¹, vainqueurs de leurs ennemis, et triomphants aussi de leur propre colère, ouvrent leur âme à de plus doux sentiments; et ils entrent enfin dans le palais de leur père, après avoir longtemps habité le hameau.

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME LECTURE. LAMENTATIONS DES FEMMES DE CANSÀ.

Vésampâyana dit:

Cansa venait de tomber comme une planète dégradée¹, et ses épouses étaient déjà répandues autour de son corps. En voyant ce prince privé de vie et n'ayant pour lit funèbre que la terre elle-même, elles poussent des cris, elles gémissent comme des biches à la vue du cerf qui vient d'être tué. «Malheureuses que nous sommes! s'écrient-elles, nous n'avons plus d'espoir, plus de famille. Épouses d'un héros, en te perdant, noble prince, nous avons tout perdu. Nos rayons s'éclipsent avec ceux de cet astre qui vient de tomber à l'occident: nous n'avons plus, ô roi des rois, qu'à pleurer avec notre triste famille. Abandonnées par toi, nous ressemblons à l'arbre coupé dans sa racine. Notre maître, notre protecteur est retourné aux cinq éléments². Faibles plantes que nous sommes, courbées par le chagrin et dévorées par les feux de l'amour, qui désormais aura pitié de nous? Ta bouche si agréable, autrefois embellie par le souffle qui réchauffait ton cœur, est maintenant brûlée par le soleil, comme le lotus que l'eau a cessé de baigner. A tes oreilles ne pendent plus ces superbes brillants qui descendaient en flottant jusque sur ton cou. Qu'est devenu ce diadème orné de pierres précieuses, et qui, semblable au soleil, soutenait ta belle chevelure? Quel sera désormais le sort des pauvres habitantes de ton gynécée, délaissées par leur seigneur? Épouses fidèles, avons-nous jamais trompé ton amour? Tu ne devais pas nous abandonner, et voilà que tu nous quittes et que tu pars sans nous! Hélas! qu'elle est puissante, cette mort, qui, par un retour douloureux, te livre si promptement à tes ennemis, toi que pour ta puissance on comparait au Trépas! Nous qui devions être heureuses de ton bonheur, malheureuses de ton infortune, que dirons-nous aujourd'hui, veuves réduites à la misère? La femme qui connaît son devoir ne trouve de félicité que dans son époux: la main violente de la Mort a détruit en toi notre félicité. Nous sommes dévouées au veuvage et au chagrin. Sans doute, hélas! tous les êtres sont dans le domaine de la Mort; mais, condamnées à une affliction certaine, où irons-nous sans toi? Le trépas qui nous aurait enlevées à tes côtés aurait été un jeu pour nous. Un seul instant nous a perdues aujourd'hui: nous savions que les hommes ne sont pas immortels, mais tu nous entraînes dans ta chute, ô toi qui étais notre orgueil! un seul coup a frappé à la fois

¹¹ L'analogie qui se trouve entre l'histoire de ces deux frères et celle de Romulus et Rémus est sans doute fortuite: cependant ces histoires offrent quelques traits de ressemblance que je relèverai. Crichna et Râma (dont le nom ressemble assez à celui de Rémus) sont élevés parmi les bergers. Les noms de Faustulus et de Nanda. ont la même signification. Les deux frères vont donner la mort à un roi usurpateur, et rétablissent sur le trône celui qui en avait été chassé. Plus tard ils fondent une ville; leur vie présente aussi des enlèvements de femmes, suivis de guerres et de coalitions. Seulement Crichna ne tue pas son frère Râma, et conserve au contraire pour lui une amitié toujours fort-tendre. Au reste, je ne fais que hasarder en passant ces remarques, sans avoir la prétention d'en tirer aucune conséquence.

¹ L'erreur populaire qui regarde certains météores comme des étoiles qui tombent du ciel existait aussi chez les Indiens.

² Les Indiens reconnaissent cinq éléments, l'éther formant pour eux le cinquième. Cet assemblage des cinq éléments s'appelle *pantchatwam*, et quand un homme meurt, on dit qu'il est entré dans le *pantchatwam*: on suppose que chaque molécule de son corps va se réunir à l'élément particulier dont elle est formée.

toutes tes veuves infortunées. Par toi nous possédions ici une image des joies et des voluptés du Swarga; par toi nous chérissions les chaînes de l'amour. Pourquoi donc nous quitter? pourquoi partir sans nous?

Tu étais un dieu pour nous, et nous voilà sans protecteur. Nous gémissons, faibles brebis privées de maître et d'appui, et tu ne daignes pas répondre à nos cris, toi qui fais notre force et notre orgueil. Grand roi, que ton voyage est douloureux pour celles qui composent ton triste gynécée! que tu te montres cruel envers nous! crois-tu donc trouver dans ce monde supérieur des épouses plus aimantes, toi qui vas habiter une autre demeure et nous laisses ici-bas? Méchant! quand toutes tes épouses en pleurs poussent des cris de désespoir, tu ne veux pas te réveiller! Ils sont sans pitié, ces hommes, quand, partant pour leur dernier voyage, ils abandonnent leurs femmes condamnées à ne plus les revoir. C'est un bonheur d'ignorer le mariage et surtout de ne point épouser un héros: les héros sont aimés des femmes du Swarga, qui veulent devenir leurs épouses. Hélas! noble guerrier, la Mort s'est armée contre toi en perfide, et le coup qui t'a frappé a porté jusqu'au fond de nos coeurs.

Tu as vaincu Djarâsandha³ et ses alliés: ô maître du monde, comment un mortel a-t-il pu te donner la mort? Tu as combattu Indra, qui a senti la force de tes flèches; les dieux n'ont pu te vaincre: comment un homme a-t-il fait pour t'ôter la vie? L'Océan a tremblé sous tes flèches, lui que rien ne peut ébranler; Varouna, vaincu par toi, est venu t'apporter le trésor de ses pierres précieuses. Quand Indra refusa ses pluies à tes sujets, de tes traits tu as fendu les nuages, et la terre a obtenu de l'eau. Tous les princes étaient soumis à ta puissance, et t'envoyaient en présent des pierreries et des étoffes magnifiques. Tes ennemis te reconnaissaient la force d'un dieu; comment donc as-tu succombé? Notre maître est tombé, et nous ne sommes plus que des veuves; la Mort triomphe avec orgueil de celles qui n'étaient orgueilleuses que de toi. Si tel est notre sort, si tu nous as mises désormais en oubli, faudra-t-il nous fatiguer à dire: O seigneur, nous voici! Puissant roi de Mathourâ, pardonne à des malheureuses qui tremblent à tes genoux; reviens, reviens, mets un terme à ton absence. Hélas! pourquoi dors-tu sur la poussière? O prince, quelle sera notre destinée, si la terre est devenue ton lit? Tu dors, et qui donc t'a plongé dans ce sommeil? Qui donc nous a toutes en toi frappées aussi cruellement? Mais le regret d'une femme doit être de vivre pour gémir. Et pourquoi pleurons-nous? Ne devons-nous pas le rejoindre et retrouver avec lui le bonheur?»

En même temps la malheureuse mère de Cansa gémissait de son côté: s'écriait-elle. Elle le voyait privé de vie, pâle comme la lune décolorée. Le coeur déchiré, l'âme toute brisée à ce spectacle, elle répétait en pleurant: et les cris de douleur de ses brus augmentaient et son chagrin et ses larmes. Elle pressait contre son sein la tête de son fils, et sa voix affaiblie s'adressait à l'objet de ses tendres regrets: «O mon enfant! disait-elle, noble héros, orgueil de ta famille, que signifie cette posture? Oh! sans doute tu es endormi, car tu ne manquerais pas à ton devoir de fils. Songe donc que les hommes distingués ne sont point ainsi couchés par terre. Le grand Râvana disait autrefois dans l'assemblée des Râkchasas: Fort comme je suis, en état d'hostilité avec les immortels, j'ai tout à craindre de mes parents, et j'éviterai difficilement leurs coups. Il en a été de même de mon fils; ses parents lui ont porté envie: une crainte mutuelle les a divisés, et il en est aujourd'hui victime.» Éperdue, pareille à la vache qui vient de perdre son jeune veau, elle appelle en pleurant le vieux Ougraséna, son royal époux, qui était resté immobile d'étonnement: «Venez, venez, noble prince, voyez le roi votre fils dormant sur le lit des héros et semblable à la montagne frappée de la foudre. Nous n'avons plus rien à faire qu'à rendre les derniers devoirs à celui qui est parti pour le séjour des morts et le royaume d'Yama. Le trône du vaincu est maintenant la possession du vainqueur; nous n'avons, dans notre défaite, d'autre ressource que d'aller prier Crichna de nous permettre de faire les funérailles de Cansa. La mort met un terme aux inimitiés: on n'est plus irrité contre celui qui n'a plus de ressentiment. On doit aux morts les derniers honneurs: un mort n'est plus notre ennemi.»

³ Roi de Magadha, dont il sera question plus tard.

Ainsi parlait au Bhodja⁴ son époux cette princesse infortunée, triste, les cheveux épars, les yeux fixés sur la tête de son fils: et elle pleurait sans relâche. «O roi, que vont devenir tes épouses, accoutumées à vivre sous les lois d'un si bon maître, tes épouses qui de la plus grande félicité vont tomber dans l'affliction la plus profonde? Comment verrai-je moi-même ton vieux père soumis à la domination de Crichna, et desséché par le chagrin comme l'eau d'un étang l'est par la chaleur? O mon fils, c'est moi, c'est ta mère: tu n'as donc plus rien à me dire? Tu as commencé le long voyage et abandonné tous tes amis. Hélas! je n'ai joui de ta gloire que bien peu de temps; et voilà que la mort vient t'arracher de vive force à ma vieillesse, et t'emmène loin de moi, toi si brave, si prudent. Tes serviteurs, fiers de ton opulence, orgueilleux de tes qualités, pleurent le chef d'une famille abattue. Lève-toi, roi des rois, prince au bras long et puissant, et défends ta malheureuse maison, ta ville, ton gynécée⁵.»

Telles étaient les longues plaintes par lesquelles s'exhalait la douleur de la famille de Cansa: cependant le soleil était descendu à l'occident, paré des couleurs du crépuscule.

QUATRE-VINGT-HUITIÈME LECTURE. FUNÉRAILLES DE CANSÀ ET SACRÉ D'OUGRASÉNA.

Vêsampâyana dit:

Le malheureux Ougraséna se rendit auprès de Crichna: il était abattu par le chagrin et ressemblait à un homme que ronge un poison dévorant. En arrivant au palais de Vasoudéva, il vit Crichna environné des Yâdavâs et qui, encore tout ému de la mort de Cansa, paraissait se repentir de son action. Ce héros entendait les gémissements des épouses du prince, et, touché de compassion, il s'accusait lui-même dans l'assemblée des Yâdavâs. «Hélas! égaré par la colère, j'ai donné la mort à Cansa et causé le veuvage de ses mille épouses. Je sais bien que cette pitié que j'éprouve a pour objet les femmes d'un misérable que j'ai puni et dont elles pleurent la chute; mais je ne puis m'empêcher d'être attendri par leurs plaintes: que cette compassion soit une faiblesse, elle a sa source dans l'émotion que me cause la vue de leur douleur. Ce matin encore j'approuvais la mort de Cansa, prince détesté des bons, et ne se plaisant que dans le mal. La mort d'un homme dégradé par sa conduite, décrié pour sa folie, n'est point à déplorer: ce n'est pas un bien que la vie d'un homme ainsi détesté. Cansa était un méchant prince, qui n'avait point l'assentiment des hommes vertueux. En le voyant tomber on a poussé un cri de réprobation: quelle pitié pouvait donc inspirer sa vie? Le Swarga est le séjour de l'homme pénitent: il y trouve le fruit de sa piété; la gloire reste ici-bas attachée à son nom, tandis qu'il partage le bonheur des habitants du ciel; mais quand les sujets sont sages et soumis aux règles du devoir, ils ne doivent point souffrir des vices de leurs rois. Le dieu de la mort fait son profit des gens vicieux: le bonheur de l'autre monde appartient à ceux qui ont été fidèles à la vertu. L'homme vertueux est sous la garde des dieux: l'auteur de mauvaises oeuvres n'a point de défense en ce monde. J'ai donc eu raison de donner la mort à Cansa: j'ai coupé dans sa racine le mal qui nous menaçait. Maintenant que la paix soit rendue à ses malheureuses épouses, aux habitants de la ville, à toutes les corporations.»

Ainsi parlait Govinda, quand Ougraséna se présente, la tête baissée, et honteux pour la mémoire de son fils, devant les Yâdavâs rassemblés, qu'il semble vouloir gagner à sa cause; il s'adresse à Crichna d'une voix entrecoupée de sanglots: «Ta colère s'est déployée sur mon fils, et ton ennemi habite maintenant la demeure d'Yama. Puisse ta renommée, fondée sur ta justice, se répandre par toute la terre! Ta force s'appuie sur les bons, la terreur comprime tes ennemis, la race d'Yadou est affermie, tes amis sont fiers de tes succès, et ta gloire a brillé aux yeux des rois voisins. De puissantes alliances vont

⁴ Nom patronymique.

⁵ Dans ce langage d'une mère affligée il est difficile de reconnaître l'épouse outragée dont l'histoire a été racontée dans la LXXXIVe lecture.

augmenter ton crédit, et les princes implorer ta protection. Toute la majesté royale¹ va t'environner, et les brahmanes te combleront de leurs louanges. Des ministres, habiles dans la paix comme dans la guerre, t'adresseront leurs hommages. O Crichna, cette armée de Cansa formée d'éléphants, de chevaux, de chars et de fantassins, est maintenant à toi, ainsi que ses biens, ses trésors, ses pierreries, ses étoffes précieuses, tout ce qui peut exciter le désir de tes compagnons, les femmes, l'or, les vêtements, enfin toute espèce de richesses. Telle se montre, ô vainqueur courageux, la vicissitude des choses humaines; le bonheur s'attache à tes pas, et la puissance est aux Yâdavas. Mais toi qui fais l'espoir de cette noble race, héros sage et vaillant, daigne écouter le discours des malheureux qui te parlent par ma voix. O Govinda, par toi Cansa a été puni de ses excès: que ta bonté nous permette de faire ses funérailles. Que je puisse, accompagné de ma femme et de mes brus, rendre au corps de ce prince déchu les derniers honneurs, et me retirer ensuite dans les bois au milieu des animaux sauvages². C'est par le moyen de ces rites funèbres que les parents payent aux morts la dette qu'ils leur doivent en ce monde³. Qu'il me soit permis d'allumer, suivant l'usage, le feu suprême⁴ sur l'emplacement du bûcher, de faire la libation d'eau, et d'acquitter envers Cansa la dette due à ses mânes. O Crichna, telle est la faveur que j'implore de toi; aie pitié de moi, et que le malheureux pour lequel je te supplie ne soit pas privé des cérémonies funéraires⁵.»

Crichna, touché de ces paroles, répondit avec douceur à Ougraséna: «Grand prince, vous venez de parler d'une manière convenable à la circonstance, digne à la fois de vous et de votre famille. Pour prix d'un discours aussi modéré, ne pouvant réparer ce qui est fait, je veux au moins que Cansa, après sa mort, reçoive les honneurs qu'on rend à un roi. Vous êtes né dans une grande famille: vous avez étudié les Vèdes, et vous devez savoir qu'il est impossible de lutter contre le destin. Pour les êtres animés et inanimés le Temps ne fait que mûrir les oeuvres déterminées par une première naissance. Ils sont tous sous la main de la Mort, ces maîtres de la terre, savants dans les saintes écritures, habiles dans la politique, généreux, cléments, réglant leur conduite sur les préceptes divins, bons envers les malheureux, comparables aux gardiens du monde, semblables à Indra pour la puissance, amis de la justice, attachés à tous leurs devoirs, attentifs au bien de leurs sujets; accomplissant avec constance les obligations du Kchatriya, tous ces princes sont les sujets de la Mort, qui les conduit au tombeau. Qu'ils aient bien ou mal fait, quand le temps est venu, ils subissent le sort de tous les êtres revêtus d'un corps périssable. Telle est cette

¹ J'ai rendu de cette manière vague le mot प्रकृतयः, *pracritayah*, sur lequel on peut trouver des renseignements dans la VIIe lecture des lois de Manou, sl. 156 et suiv., et la IXe lecture, sl. 294 et suiv.

² Le texte porte: चरिष्यामि मृगैः सह, *tcharichyâmi mrigêh saha*. Nous avons vu ailleurs que c'était l'habitude des princes, fatigués des affaires publiques, de se retirer dans les bois pour y vivre en anachorètes. Voyez la VIe lecture des lois de Manou. Les légendes indiennes nous représentent les saints solitaires au milieu des animaux sauvages, que le sentiment de leur piété semble apprivoiser, et qui se prêtent aux jeux de leurs disciples.

³ Voyez les lois de Manou, lect. IV, sl. 257.

⁴ Littéralement, le feu occidental, पश्चिम, *pastchima*. Ou cette idée est figurée, et fait allusion ô la mort de l'homme comparée au coucher d'un astre, ou bien ce mot indique la position du feu allumé du côté de l'occident. Cependant, je ne vois rien dans les lois de Manou qui ait rapport à cet usage. Au contraire, lect. IV, sl. 215, il est dit que le Brahmane, au moment de l'offrande du Srâddha, a le visage tourné vers le midi; *ibid.* Sl. 206, l'endroit choisi pour le sacrifice doit avoir une pente vers le midi, qui est le séjour d'Yama. Le cadavre (lect. V, sl. 92) est porté hors de la ville par une porte différente, suivant la classe de la personne décédée: pour un Kchatriya, c'est la porte du nord. Je ne vois donc pas le motif de l'emploi de ce mot *pastchima*, répété plusieurs fois. Je n'ai rien trouvé qui pût m'éclairer dans le Mémoire de M. Colebrooke, Rech. asiat. tom. VII, pag. 239.

⁵ पश्चिमा कृत्या, *pastchimâ kriyâ*.

magie secrète, inconnue aux Souras eux-mêmes, et qui produit toutes les transformations de ce monde, magie qui se trouve à la fois effet et cause dans tout ce que nous voyons. Cansa a cessé de vivre, victime du Temps, et son destin était préparé par l'oeuvre d'une naissance précédente; ce n'est pas moi qui suis la cause de son trépas: c'est le Temps qui a tout fait. Cet univers, ce soleil, cette lune, ces êtres animés et inanimés sont détruits par le Temps; par le Temps ils sont aussi produits. C'est lui qui plonge tous les êtres dans le néant, et qui les en retire. De là vient que tout, dans la nature, est soumis à sa puissance. Votre fils s'est aussi perdu par sa faute; ce n'est pas moi qu'il faut accuser de sa perte, c'est toujours le Temps. Ou bien si je suis l'auteur de sa mort, je n'en suis que l'auteur secondaire. Le Temps a une action bien supérieure à la mienne, et qu'il ne faut point méconnaître. Il possède une grande puissance; sa voie est difficile à connaître. Ceux-là seuls peuvent la distinguer, qui, habiles à suivre la marche du monde supérieur et celle du monde inférieur, voyant tout d'un oeil égal, ont perfectionné en eux la science divine et sont initiés au mystère de l'émancipation⁶ finale.

O prince, ayez soin maintenant de conserver en votre mémoire le discours que je vous tiens en ce moment. Je ne veux point de la royauté: le trône ne me fait aucune envie, et ce n'est pas par ambition que j'ai immolé Cansa. C'est pour le bien du monde, c'est pour la gloire même de notre famille que votre fils, qui la compromettait, a été tué avec son frère. J'aime bien mieux ma vie champêtre, passée au milieu des vaches; libre comme l'oiseau, je puis courir çà et là à ma volonté et me livrer au plaisir: oui, j'aime cent fois mieux cette indépendance, et c'est la vérité que je vous dis. Je ne veux point de la royauté, je le déclare hautement. C'est vous qui serez mon souverain; c'est à vous que je vais rendre hommage comme au chef des Yâdavas. Recevez donc ce trône qui désormais vous appartiendra, grand prince: réglez pour être à jamais victorieux. Si vous daignez céder à mes désirs, si vous n'éprouvez aucune répugnance, puissiez-vous garder longtemps ce trône que je vous donne.»

Ougraséna ne répondit rien à ce discours, et baissa la tête en rougissant. Govinda, voulant observer toutes les règles, fit procéder au sacre du nouveau prince devant les Yâdavas, et Ougraséna apparut brillant, et paré du diadème. Il s'occupa ensuite avec Crichna des funérailles de Cansa. Tous les premiers des Yâdavas, par l'ordre même de Crichna, suivirent le roi dans la grande rue de la ville, comme les dieux quand ils accompagnent Indra. Le lendemain matin, au lever du soleil, ils rendirent tous ensemble les honneurs funèbres⁷ à Cansa. Son corps fut placé sur une litière, et les derniers rites⁸ furent accomplis suivant l'usage. Porté avec pompe sur la rive septentrionale de l'Yamounâ, le fils du roi fut consumé par la flamme du bûcher funèbre. Crichna et les Yâdavas accordèrent les mêmes honneurs à son vaillant frère Sounâman. Les chefs des Vrichnis et des Andhacas firent ensuite les libations d'eau accoutumées⁹, et souhaitèrent plusieurs fois aux mânes des deux princes un repos inaltérable¹⁰. Après avoir rempli ces tristes cérémonies, ils saluèrent Ougraséna et rentrèrent dans la ville de Mathourâ.

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME LECTURE. RÉCEPTION DE CRICHNA DANS MATHOURÂ.

Vêsampâyana dit:

⁶ C'est ce qu'on appelle *rnokcha* ou *délivrance*: c'est l'exemption de la nécessité de venir habiter un nouveau corps.

⁷ पश्चिम सत्कार, *pastchima satcâra*.

⁸ नैष्ठिक विधान, *nêchthica vidhâna*.

⁹ तोयप्रदान, *toyapradâna*.

¹⁰ अक्षयमस्तु, *akchayamastou (indelebile sit)*.

Le vaillant Crichna avec le fils de Rohinî se fixa dans cette ville de Mathourâ où étaient établis les Yâdavas. Brillant de jeunesse, entouré de la magnificence d'un prince, resplendissant de pierreries, il parcourait les rues de cette cité. Quelque temps après, les deux frères allèrent se mettre sous la discipline de Sândîpani surnommé Câsya¹, et qui habitait la ville d'Avanti²: ce maître enseignait l'art de la guerre. Ces deux disciples, par leur zèle, leur sagesse et leur docilité, prouvèrent qu'ils étaient de bonne famille. Sândîpani les accueillit et leur transmit toute sa science. Il les vit en peu de temps faire des progrès rapides; jour et nuit Râma et Djanârddana étudiaient les soixante-quatre parties du Dhanour-véda³, de ce livre formé de stances de quatre pâdas⁴; et en peu de temps ils connurent les diverses espèces d'armes et la manière de s'en servir. Leur maître, à cette intelligence qui lui parut plus que humaine, pensa que c'étaient deux divinités, le Soleil et la Lune, descendues du ciel pour prendre ses leçons; il les voyait du reste, dans les jours appelés parwans, adresser leurs hommages à la représentation du grand Vichnou.

A la fin de son éducation, Crichna vint avec Râma dire à Sândîpani: Celui-ci, qui connaissait tout leur pouvoir, leur répondit avec empressement: dit Crichna, répondant aussi au nom de Râma. Hari se rendant au séjour de Samoudra, entra dans ses ondes; celui-ci, dans la posture du respect, se présenta devant Crichna, qui lui demanda où était le fils de Sândîpani? Crichna alla donc attaquer Pantchadjana et le tua sans retrouver le fils de son maître. C'est après cette victoire sur Pantchadjana⁷ qu'il prit cette conque que les dieux et les mortels connaissent sous le nom de Pântchadjanya. Govinda se transporta ensuite dans la grande ville du fils de Vivaswân qui règne sur les morts. Il fit retentir le son de sa conque, et effraya tout le royaume. Yama se soumit à la puissance du grand dieu qui le visitait; il lui rendit l'enfant qu'il redemandait, et qui fut ramené à son père. C'est ainsi que le fils de Sândîpani, après avoir subi la mort et avoir habité longtemps le séjour d'Yama, fut doué d'un nouveau corps par la faveur toute-puissante de Crichna. Ce dieu revint de son expédition avec le fils de son maître, la conque Pântchadjanya et une grande quantité de pierres précieuses. Il fit apporter toutes ces pierres précieuses par les Râkchasas et en fit présent à Sândîpani, en reconnaissance de cette habileté supérieure à tout que lui et Râma avaient acquise dans les différents genres de combats, et surtout dans ceux où l'on emploie la massue de bois ou la masse de fer. Sândîpani, recevant des mains du généreux Crichna et ces pierres précieuses et surtout ce fils, si brillant de beauté et de jeunesse, qui était mort depuis longtemps, remercia Râma et Késava et leur rendit les honneurs qu'ils méritaient.

Ayant ainsi achevé leur éducation militaire, et suivant le conseil de leur maître, les deux fils de Vasoudéva retournèrent à Mathourâ. Tous les Yâdavas, remplis de joie, sortirent en

¹ Ce mot me semble désigner que Sândîpani était descendu d'une famille de ces princes de Câsi, dont il a été question dans la XXIXe lecture, et auxquels plusieurs Yâdavas s'étaient alliés par le mariage voyez aussi les lectures XXXIV, XXXV et XXXVII.

² C'est le nom ancien de la ville d'Oudjdjayani, aujourd'hui Ougein, une des sept villes sacrées chez les Indiens, et désignée par les astronomes comme étant placée sous leur premier méridien. Dans la lecture XXXVII, on voit que les Andhacas avaient marié à un prince d'Avanti leur sœur Ahouki, grand-tante maternelle de Crichna.

³ Ainsi se nomme un des quatre Oupavédas, attribué à Viswâmitra, et maintenant perdu: il traitait de la fabrication et de l'usage des armes et instruments guerriers, employés par les Kchatriyas. L'Agni-pourâna en contient un abrégé très-succinct en quatre lectures.

⁴ Un *pâda* est une portion de vers ainsi le *sloca*, mètre ordinaire du Harivansa, est composé de deux vers et de quatre *pâdas*.

⁷ On représente Pantchadjana comme le chef d'une race qui demeurait dans des écailles. Écaille se dit *सङ्ख*, *sankha* en sanscrit. Or, Wilford, Rech. asiat. t. VIII, explique la circonstance de ces écailles, en disant que c'étaient des caves, et il voit dans ce peuple des Troglodytes d'Éthiopie. Le pays des Sankhas, pour lui c'est l'Afrique. Est-ce une ressemblance fortuite que celle de Zanguebar et de Sankha-vara? De l'écaille de Pantchadjana Crichna fit son Pântchadjanya.

foule au devant de leurs jeunes parents, ayant Ougraséna à leur tête. Les chefs des corporations⁸, les divers ordres de l'état⁹, les ministres, les prêtres les accompagnaient; les habitants, enfants, vieillards et jeunes gens, se précipitaient à leur rencontre. Les instruments de fête retentissaient pour célébrer la gloire de Djanârddana. Les rues étaient ornées de drapeaux et de guirlandes; tout le gynécée lui-même partageait ces transports de joie, et l'arrivée de Govinda ressemblait à une fête d'Indra. Dans toutes les rues, des chants, des vœux, des bénédictions attestaient les sentiments des Yâdavas: A l'arrivée de Govinda, il n'y eut plus à Mathourâ ni malheureux, ni méchants. Les jeunes gens n'avaient plus à dire que des paroles de sagesse: les vaches, les chevaux, les éléphants prenaient part au bonheur commun dont s'enivraient sans réserve les hommes et les femmes. Le souffle des vents était favorable, les dix régions du ciel étaient tranquilles, et les dieux satisfaits des dons offerts sur leurs autels. Enfin tous les signes qui avaient apparu jadis dans l'âge Crita se montrèrent de nouveau quand Djanârddana entra dans la ville. Un moment propice avait été choisi, les rites pieux avaient été accomplis; alors sur un char traîné par des chevaux pareils à ceux du soleil, Oupendra, vainqueur de tous ses ennemis, s'avança dans Mathourâ, suivi de tous les Yâdavas, comme Indra s'avance dans le ciel, suivi de tous les dieux. Les deux jeunes héros se rendirent ensuite au palais de Vasoudéva, environnés de gloire et semblables à deux Souras; ainsi le soleil et la lune se rendent au mont Mérou. Là ils quittent leurs armes: tantôt, renfermés dans l'intérieur de la maison, sans compagnon et sans suite, ils se livrent seuls au plaisir; tantôt, entourés des Yâdavas, ils parcourent des jardins magnifiquement ornés de fleurs et de fruits, ou bien ils s'éloignent jusque dans le voisinage du Rêvata¹⁰, et sur les bords des rivières limpides, couvertes de feuilles de lotus et de canards sauvages. C'est au milieu de ces amusements que ce couple, brillant de beauté et d'héroïsme, passa quelque temps à la cour d'Ougraséna.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME LECTURE. SIÈGE DE MATHOURÂ.

Vêsampâyana dit:

Cependant¹ le roi de Râdjagriha² avait appris par ses deux filles la mort de Cansa; et aussitôt il se mit à la tête d'une grande armée composée de six³ corps, avec le désir de vaincre les Yâdavas et de venger son gendre. En effet ce roi de Magadha, Djarâsandha, fils de Vrihadratha, avait deux filles remplies de charmes et d'attraits⁴ et nommées Swâpti⁵ et

8 श्रेण्यः, *srényah*.

9 प्रकृतयः, *pracritayah*.

10 La partie occidentale de la chaîne du Vindya se divise en deux bras; le bras du midi est appelé *Pâripâtra*, et le bras du nord, *Rêvata*. Celui-ci s'étend des gorges de Dilli au golfe de Cambaie. C'est de cette montagne que sort la Rêvâ ou Narmadâ.

1 Cette lecture commence par quatre vers qui sont les mêmes que ceux qui se trouvent commencement de la lecture précédente; je ne les ai pas traduits.

2 Wilford, XIVe vol. des Rech. asiat. dit que le Râdjagriha (*demeure royale*) est une chaîne de montagnes, où Djarâsandha avait établi sa résidence: elle était entre le Gridhracoûta et le Sona; on la nommait aussi *Girivradja*. Le royaume de Magadha, dont faisait partie le *Râdjagriha* est le Bahar méridional.

3 On regarde ordinairement une armée comme composée de quatre corps (lect. LXXXIII), c'est-à-dire les éléphants, les chevaux, les chars et les fantassins. Les lois de Manou, lect. VII, sl. 185, en comptent six, ajoutant les officiers et les valets.

4 Le vers sanscrit désigne le genre de beauté qui les distinguait, पीनश्रोणिपयोधरेः *pînasronipayodharé* (*crassâ renibus et mammis*).

Prâpti, qu'il avait données pour épouses à Cansa, dans le temps que celui-ci, comme je te l'ai déjà dit plusieurs fois, jetant dans les fers Ougraséna, son père, fils d'Ahouca, avait usurpé le trône de Soûraséna⁶, soutenu par Djarâsandha qu'excitaient ses accusations contre les Yâdavâs. Or, Vasoudéva était resté fidèle à la cause d'Ougraséna, et avait toujours défendu ses intérêts: c'est ce qui l'avait rendu odieux à Cansa. Après la mort de ce prince cruel, Ougraséna, par la protection de Râma et de Crichna, était remonté sur le trône, et s'y trouvait appuyé par les Bhodjas, les Vrichnis et les Andhacas. Ainsi excité par ses deux filles chéries, veuves de Cansa, le puissant Djarâsandha marcha contre Mathourâ, après avoir rassemblé toutes ses forces. Enflammé de colère, il brillait comme un feu ardent. Tous les princes soumis à son empire, ses alliés, ses parents et ses amis l'accompagnaient. A sa suite on voyait, avec leurs armées, des rois puissants, renommés pour leur force et leur habileté dans les armes, et tous attachés à sa fortune, tels que le roi de Caroûcha⁷, Dantavaktra, le vaillant roi de Tchédi⁸, le souverain de Calinga⁹, le roi de Pôndra¹⁰, le brave des braves, Sâncriti¹¹, Kêsica, le roi Bhîchmaca et son vaillant fils Roukmin, rival d'Ardjouna et du fils de Vasoudéva sur les champs de bataille, Vénoudâri, Sroutarwan, Cratha, Ansoumân, les rois d'Anga¹² de Banga¹³, de Cosala¹⁴, de Câsi¹⁵, de Dasârna¹⁶, de Souhma¹⁷, de Vidéha¹⁸, de Madra¹⁹, de Trigartta²⁰ et de Salwa²¹, le grand prince des Daradas²², le roi des Yavanas²³, le redoutable Bhagadatta, le prince de Sôvîra²⁴,

233

5 Le texte porte अस्ति प्राप्तिश्च, *asti prâptistcha*, et il semblerait alors qu'une de ces femmes dût s'appeler Asti. Mais le manuscrit bengali contient une note marginale, où j'ai cru pouvoir lire स्वाप्तिः, au lieu de अस्ति.

6 C'est le nom que l'on donne au pays qui est autour du Mathourâ, et qui forme aujourd'hui une partie de la province d'Agra.

7 Voyez lect. X, note 15.

8 Le Chandail

9 Le Bundelcund: c'est aussi une province sur la côte de Coromandel, au nord-est.

10 Le Pôndra ou Poundra était un pays qui formait une partie du Chandail.

11 Les manuscrits ne sont pas d'accord sur ce mot: c'est peut-être *Âhouti*, ou *Âcriti*.

12 Pays où se trouve aujourd'hui Calcutta.

13 C'est la partie du Bengale qui avoisine Dacca.

14 Province qui s'étendait sur les bords de la Sarayou, aujourd'hui Sarjou.

15 Bénarès.

16 Partie de l'Indostan central, vers le sud-est du Vindhya.

17 Mes trois manuscrits ne sont point d'accord, le dévanâgari de Paris donne *soura*; celui de M. Tod, *soukha*; le bengali, *soubha*. J'ai pensé que c'était *Souhma*, pays que l'on place dans l'est de l'Inde. Cependant ce pourrait être aussi *Soumbha*. Soumbhapoura est une province et une ville que M. Wilson prend pour le moderne Sambhalpour, dans le district de Gondwana.

18 C'est le même pays que celui de Mithila, aujourd'hui le Tirhut.

19 Province au nord-ouest de l'Inde. Hamilton croit que c'est le Bhoutan. M. d'Eckstein suppose que c'est le pays des anciens Mardes.

20 Contrée au nord-ouest de l'Inde, que Wilford croit être Tahora: c'est peut-être une partie du Lahore, ou bien le pays de Balkh.

21 Province que l'on place dans le nord de l'Inde

22 On trouve dans Pline le mot *Darda*. M. Wilson, dans la première édition de son dictionnaire, avait dit que le Darada était le Tanjore: dans la seconde édition, il le place près du Cachemire, au-dessus de Peshawer. Cette incertitude est venue de ce que le mot *Darada* désigne en général un peuple sauvage et voleur. Cependant les tables géographiques placent ce pays à l'ouest de l'Inde.

Sêvya, l'incomparable Pôndra²⁵, le roi de Gândhâra²⁶, Soubala, le robuste Nagnadjit, Douryodhana et ses frères, fils de Dhritarâchtra. Ces princes et d'autres encore, tous pleins de force et adroits à conduire un char guerrier, suivaient Djarâsandha par haine contre Djanârddana. Étant entrés sur le territoire de Soûraséna, fertile en fourrages et couvert de bois, ils s'arrêtèrent pour faire le siège de Mathourâ avec les puissantes armées qu'ils commandaient.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME LECTURE. COMBAT PRÈS DE MATHOURÂ.

Vêsampâyana dit:

Ces rois étaient entrés dans un bois voisin de Mathourâ. Les Vrichnis, en les voyant, mirent leur espoir en Djanârddana. Celui-ci, heureux de cet événement, dit à Râma: «Oui, sans doute, l'oeuvre que nous avons à remplir pour les dieux se presse et se précipite. Vois-tu le roi Djarâsandha qui s'approche? Vois-tu sur ces chars aussi rapides que le vent ces flammes, ces drapeaux, et ces parasols blancs, pareils à des lunes, élevés au-dessus de ces rois ardents pour la victoire? Ces lignes de parasols, éclatants de blancheur, et qui dominent les chars, ressemblent à des troupes de cygnes qui sillonnent le ciel. Oui, le roi Djarâsandha arrive à temps avec sa fureur de combats: il sera la pierre sur laquelle nous allons aiguïser nos premières armes; c'est un hôte que nous allons traiter magnifiquement sur le champ de bataille. Mon frère, ayons soin de ne pas nous séparer à l'approche du roi. Laissons-le commencer le combat, et contentons-nous dans ce moment d'attendre l'ennemi.» A ces mots Crichna, résolu à livrer bataille, reconnut en détail les forces de Djarâsandha. A la vue de tous ces princes, le héros, dont la sagesse était aussi grande que le courage, se disait à lui-même: «Les voilà donc ces maîtres de la terre, revêtus d'une forme terrestre, et dévoués à la destruction par suite d'une destinée déjà prévue. Je les vois d'avance frappés par la Mort, et, sous une apparence lumineuse, s'élançant au Swarga. En effet, la Terre fatiguée du poids de leurs armées, et couverte au loin de leurs troupes innombrables, est venue se plaindre au Ciel. Encore un peu de temps, et elle se verra débarrassée de cette foule de princes que le fer va moissonner par centaines.»

Cependant¹ le roi des rois, Djarâsandha, animé par la colère, brillait à la tête de ces milliers de princes. Dans la plaine on apercevait des chars de bataille couverts de guerriers, attelés de chevaux bien exercés, marchant de concert ou isolément; des éléphants, ornés de colliers et de clochettes d'or, comparables à des nuages, montés par d'habiles conducteurs, et dressés au combat; des chevaux aussi rapides que la tempête, aussi légers que l'oiseau, caracolant avec souplesse et dirigés par d'habiles cavaliers; des fantassins, couverts

234

Wilford le met au nord-est du Cachemire, jusqu'à l'Indus, et dit que les Perses l'appellent aujourd'hui *Dawurd*, et les naturels, *Darad*.

²³ Par ce mot on indique un peuple qui habite à l'est de l'Inde, et il est ici question de l'Arachosie, dont le roi, nommé Câla-yavana, va tout à l'heure paraître sur la scène.

²⁴ Le Sôvîra est une province que l'on place parmi les contrées du sud-ouest, et que le Târâtantra appelle le pire des pays. M. Wilson dit que le Sôvîra est la contrée gangétique occupée par les Suviras, aujourd'hui les Suirs.

²⁵ Peut-être Pândya. Le Pândya est le pays de Maduré et de Coimbétore. Cependant le Târâtantra le place au sud du Câmbodja, et à l'ouest d'Indraprastha: ce qui indique une province de l'ouest de l'Inde. Le Varâsanhita distingue par le nom d'Oattara-pândya un pays du nord-ouest, sur les bords de la Bâhoudâ (l'Hydaspe).

²⁶ Le Candahar.

¹ Plusieurs passages de cette lecture se retrouveront dans la XCVIIe et la XCVIIIe lect..

d'armes offensives et défensives², pleins de force et de courage, se développant par milliers et s'agitant comme des serpents. Ces quatre corps³ composaient l'armée du vaillant et sévère Djarâsandha, c'est-à-dire, les chars retentissant comme la foudre, les éléphants fiers de leur bruyante parure, les chevaux hennissant et les fantassins précipitant leurs pas. Chacun de ces quatre corps ressemblait à une vaste nuée. C'était comme une mer immense dont Djarâsandha se trouvait environné, et leurs sourdes rumeurs remplissaient les airs et les bois qui entouraient la ville. Cette multitude de rois et de guerriers, poussant des cris vers le ciel, pouvait être comparée à cette armée de vapeurs qui, vers la fin de l'été, s'élève de l'Océan: telle était la scène confuse que présentait la plaine couverte de chars prompts comme le vent, d'éléphants larges comme la nue, de chevaux rapides comme la pensée, de fantassins agiles comme l'oiseau. Ainsi ces princes, dont Djarâsandha était le chef, s'étaient établis autour de la ville avec toutes leurs troupes. Leur camp formé de tentes blanches brillait de loin, et présentait l'apparence de vagues écumantes. Au point du jour les rois se levèrent et s'assemblèrent en conseil, pour concerter leurs opérations. Ils étaient sur les bords de l'Yamounâ, n'attendant que le signal du combat, et le bruit qu'ils faisaient ressemblait à celui de la mer soulevée à la fin des âges. Par l'ordre du roi, des vieillards, distingués par leurs vestes⁴, leurs aigrettes, et leurs cannes, courent dans tous les rangs, et demandent le silence. Tout ce monde se tait, sans cesser encore d'être agité, et pareil aux ondes de la mer dans lesquelles circulent sans bruit les poissons. Les flots de cette assemblée sont devenus silencieux; chacun est comme rempli d'une attention religieuse, et Djarâsandha, tel qu'un autre Vrihaspati, leur tient un long discours:

Que toutes vos forces soient à l'instant disposées, et que la ville se trouve cernée de tout côté par vos soldats. Qu'on prépare les balistes, les projectiles et les masses de fer, et que dans les mains des guerriers brillent les piques et les lances. Que la hache et la houe poursuivent dans la ville leur oeuvre de destruction. Que les rois, habiles dans l'art des combats, dirigent eux-mêmes les travaux, et me secondent dans cet assaut que nous allons livrer à Mathourâ. Je veux que sous nos traits aigus périssent ces deux pâtres, fils de Vasoudéva, Crichna et Sancarchana. Que vos flèches couvrent l'air comme d'une nuit profonde. Que les princes, placés suivant mes ordres autour de la ville, attaquent rapidement le côté qui leur aura été assigné. Les rois de Madra et de Calinga, Tchékîtâna avec les Bâhlicas⁵, Gonarda roi de Câmîra⁶, le souverain de Caroûcha, Drouma, Kimpouroucha et les montagnards, seront chargés d'assaillir la porte occidentale. Le petit-fils de Pourou, Vénoudâri, le prince de Vidarbha⁷, Somaca, Roukmin roi de Bhodja⁸, Soûryâkcha avec les Mâlavas⁹, les deux princes d'Avanti, Binda et Anoubinda, le vaillant Dantavakra¹⁰, Tchhâgali, Pouroumitra, le roi Virâta, le prince de Côsâmbî¹¹, le Mâgadha

2 चर्मखड्गधर, *tcharmakhadgadghara*.

3 Voyez la note 5 de la lecture précédente.

4 C'est le कञ्चक, *cantchouca*. Ce mot, qui signifie *vêtement* en général, veut dire aussi *armure*, *corset*, *culottes*. De ce mot est dérivé le mot *cantchoukin*, nom d'une espèce d'officier qui sert de chambellan dans les appartements intérieurs. Voy. la pièce de *Vicramorvasî*, act. 3.

5 Habitants du pays de Balkh.

6 Le Cachemire.

7 Contrée dans le sud-ouest du Bengale, que l'on croit être le moderne Béder. Wilford dit que c'est le Bérar propre.

8 On verra, lect. CXVI, que Bhodja n'a été fondé que plus tard.

9 Habitants du Malwa moderne. Au lieu de ces mots, *les deux princes d'Avanti*, on pourrait encore traduire *les deux fils d'Avanta*.

10 Il y a ici erreur: car Dantavakra est le roi de Caroûcha désigné plus haut.

11 Ville qu'on suppose avoir existé dans le nord de l'Indostan. M. Wilson croit que c'était la même que Vatsapattana, et que c'est aujourd'hui un village dans le district de Goracpore. Les auteurs ne sont

Satadhanwan¹², Vidoûratha, Bhoûrisravas, le roi de Trigartta, Bâna et le roi de Pantchanada¹³, habitués à vaincre les difficultés que présentent les hauteurs, attaqueront la porte septentrionale avec l'impétuosité de la foudre. Ouloûca, Kêtavya, le héros fils d'Ansoumân, Écalavya, Vrihadkchétra, Kchatradharman, Djayadratha, Outtamôdjâs, Salya, les fils de Courou, ceux de Kécaya, le prince de Vidisa¹⁴, Vâmadéva, le fils de Sâncriti, Sinîpati, s'entendront pour forcer la porte orientale, avec cette violence que les vents mettent à déchirer les nuages. Pour nous, avec le roi des Daradas et le prince de Tchédi, nous nous trouverons en armes à la porte du midi. Que cette ville, enveloppée par nos troupes, soit frappée comme d'un coup de foudre; que le désordre et la terreur y règnent de toute part. Que chacun se serve, pour l'accabler, de l'arme qui lui est propre, soit de la massue, soit de la hache. Rois, il faut que cette ville, malgré la masse énorme de ses fortifications et de ses bâtiments, soit aujourd'hui détruite de fond en comble.»

Le puissant Djarâsandha, appuyé de ses quatre corps d'armée, menaçait ainsi les Yâdavas de toute sa colère que partageaient les rois ses alliés. Cependant derrière leurs murs les Dasârhas¹⁵ avaient fait leurs préparatifs, et s'avancèrent contre leurs ennemis. Il s'éleva un combat terrible, tel que ceux qui se livrent entre les Dévas et les Asouras, lutte où se trouva engagée une multitude de chars et d'éléphants, et dans laquelle la valeur du petit nombre résistait à la foule d'ennemis innombrables. A la vue des deux fils de Vasoudéva, apparaissant hors de la ville, toute cette armée de rois fut troublée; la crainte et la terreur commençaient à se répandre dans les rangs. Élevés sur leurs chars, couverts d'une armure éclatante, les deux Yâdavas s'avançaient, comme deux monstres marins portant le désordre au milieu des flots de l'Océan. C'est pour ce premier combat que leur prudence appela à son secours ces armes fameuses que l'antiquité a tant célébrées, armes divines qui descendirent du ciel, au milieu de la mêlée, larges, fortes, lumineuses, flamboyantes. A leur vue se rassemblent les oiseaux de proie; ils les savent altérées du sang, affamées de la chair des rois. Ces armes célestes, entourées de guirlandes sacrées, et effrayant de leur seul éclat les habitants de l'air, sont le soc, nommé Samvarttaca, la masse, nommée Sônanda, l'arc, nommé Sârnga, et la massue, nommée Cômôdakî: ce sont les quatre armes toutes-puissantes de Vichnou, que les deux jeunes Yâdavas reçurent du ciel en ce moment décisif. Râma prit d'abord le soc incomparable, qui va serpentant au milieu des bataillons, semblable au roi des reptiles couvert de festons divins; sa main gauche s'arma de la masse Sônanda qui, maniée par ce héros juste et terrible, fera la perte de ses ennemis. Le vaillant Crichna s'empare de l'arc Sârnga, qui doit briller dans le monde, et dont le bruit est égal à celui des nuages. La main gauche de celui dont les dieux célèbrent les actions, et dont l'oeil brille comme la fleur du lotus (coumoudâkcha) balance avec force la massue Cômôdakî. Ainsi armés, ces deux héros, Râma et Govinda, ressemblent à Vichnou: ils attaquent leurs ennemis. Ces deux êtres, qui d'une même substance se sont divisés pour former deux frères distingués par leur âge et leur nom, n'offrent entr'eux dans le combat aucune différence. Brandissant leurs armes, ils poussent à leurs adversaires, ils frappent, ils triomphent, et dans les deux fils de Vasoudéva on ne voit plus que des maîtres, que des dieux puissants.

236

point d'accord sur ce point. Buchanan la retrouve dans les ruines d'Hastinâpoura: un autre savant, dans Currah. Elle devait se trouver non loin d'Allahabad. Elle fut pendant un temps la capitale des rois de la dynastie lunaire.

¹² Par l'épithète de Mâgadha l'auteur a voulu distinguer ce Satadhanwan d'un autre prince du même nom, qui était Yâdava.

¹³ Le Penjab où coulent cinq rivières: circonstance qui a failli donner à cette province son nom ancien et son nom moderne. M. Lassen a fait sur ce pays une dissertation intéressante. Capitale d'une portion du Magadha.

¹⁴ Capitale d'une portion du Maghada.

¹⁵ Le Dasârha, situé dans le midi de l'Inde, avait été le royaume d'Yadou: de là vient que ses descendants ou Yâdavas portent le nom de Dasârhas. Voyez aussi la XXXVIe lecture.

Râma apparaissait au milieu de ses ennemis comme le dieu de la Mort: il élevait son soc, qui, aussi agile qu'un serpent, allait abattant une abondante moisson de Kchatriyas, d'éléphants et de chevaux. Les éléphants qui échappaient au soc étaient frappés par la masse, et tombaient comme de lourdes montagnes. C'est alors que les chefs des Kchatriyas, harcelés par Râma, revinrent en tremblant près de Djarâsandha. Celui-ci, sévère dans ses devoirs de guerrier, leur dit: «Est-ce donc ainsi que vous vous montrez dignes du nom de Kchatriya? Quoi! votre âme est troublée! Souvenez-vous de ce que disent les sages: Se laisser vaincre dans le combat, perdre son char et fuir devant l'ennemi, c'est pour le Kchatriya un crime aussi grand qu'un indigne avortement. Eh! pourquoi tremblez-vous? Arrêtez, malheureux Kchatriyas, arrêtez, et obéissez à ma voix. Reprenez votre ardeur, lancez vos traits, et continuez à combattre; ou du moins, élevés sur vos chars, restez pour être spectateurs de ma lutte avec ces deux pâtres que je veux envoyer à Yama.» Tous ces Kchatriyas, à la voix de Djarâsandha, recouvrent leur courage. L'air est obscurci de leurs traits; ils reviennent au combat avec leurs chevaux tout brillants d'or, leurs chars retentissants comme la foudre, leurs éléphants pareils à de grands nuages et gourmandés par leurs conducteurs. Ces princes couverts de leur armure, ceints de leur glaive, ont l'épaule chargée d'un carquois et la main d'une masse de fer¹⁶. Leur arc est tendu; autour d'eux sont leurs drapeaux et leurs pavillons, au-dessus de leur tête leur parasol et leur tchâmara. Ils se précipitent au combat, portés sur leurs chars, et, animés d'une noble ardeur, ils se font distinguer au nombre de coups que portent leurs lourdes masses, au nombre de traits qu'ils décochent. En ce moment le héros qui est l'honneur et l'espoir des dieux, Crichna, monte sur son char, qui a pour drapeau l'oiseau Garouda. Il s'avance vers Djarâsandha, et le frappe de huit flèches: le conducteur des chevaux du prince en reçoit cinq, et, tandis qu'il se débat, les chevaux eux-mêmes sont terrassés. Le grand Tchitraséna et le vaillant Kêsica, voyant l'embarras de Djarâsandha, lancent leurs traits sur Crichna. Baladéva, qui se trouvait près de son frère, reçoit trois des flèches de Kêsica, et lui répond par une flèche qui brise son arc en deux morceaux: il couvre de tout côté ses ennemis d'une pluie de ses traits enrichis d'or. Tchitraséna irrité le frappe de neuf flèches, Kêsica de cinq, et Djarâsandha de sept. Djanârddana leur envoie à chacun trois flèches, et Baladéva cinq. Ce dernier brise le joug du char et l'arc de Tchitraséna, qui, privé de son arc, démonté de son char, saisit sa massue et s'élance pour frapper son ennemi. Râma allait lancer sa flèche sur Tchitraséna: le roi de Magadha lui brise son arc, frappe ses chevaux de sa massue, et arrive en colère sur le héros lui-même, qui prend aussi sa massue et vient joindre Djarâsandha. Tchitraséna, voyant le roi de Magadha engagé avec Râma, monte sur un autre char et arrive au secours de Djarâsandha; et bientôt entre les deux combattants se trouve une multitude confuse de guerriers et d'éléphants. Djarâsandha, à la tête d'une troupe nombreuse, attaque les Bhodjas commandés par Râma et Crichna. Alors, telle qu'une mer agitée, apparut la mêlée de ces deux armées. Des deux côtés retentissait le bruit des flûtes, des tambours, des conques, et les clameurs terribles des combattants. La poussière était soulevée par les pieds des chevaux et les roues des chars. Leurs armes à la main, l'arc tendu, les héros s'exhortaient mutuellement. Les cavaliers, les conducteurs de chars, les fantassins et les vigoureux éléphants tombaient par milliers. C'était une lutte à mort entre les Vrichnis et Djarâsandha. À la suite de Baladéva venaient Sivi, Anâdhrichti, Babhrou, Viprithou, Ougraséna¹⁷, avec une moitié de l'armée. O fils de Bharata, ils attaquèrent l'aile droite des ennemis, dirigée par le roi de Tchédi, Djarâsandha lui-même, et les princes du nord, Salya, Sâlwa et les autres. Lançant des grêles de traits, et décidés à faire le sacrifice de leur vie, Angâvaha, Prithou, Canca, Satadyoumna, Vidoûratha suivaient Hrichikésa avec l'autre moitié de l'armée, et se portaient contre l'aile ennemie défendue par Bhîchmaca et le courageux Roukmin, par Dévaca, le roi de Madra, et les vaillants princes de l'est et du midi. C'était un combat désespéré où brillaient des javelines,

16 तौमर, *tomara*.

17 Le texte porte Âhouca: je crois que ce mot est un nom patronymique désignant Ougraséna, fils d'Âhouca. Je l'ai déjà rendu de cette manière, lect. XC.

des épées, des dards, des flèches, où retentissait un bruit pareil à celui de la foudre. Satyaka, Tchitraca, Syâma, le vaillant Youyoudhâna, Mridoura, Râdjâdhidéva¹⁸, Swaphalca¹⁹, habile à conduire un char, Satrâdjît, Praséna, environnés de forces nombreuses, se réunirent aussi à Crichna contre cette aile gauche des ennemis. Ce corps, commandé par Mridoura, eut pour adversaires un grand nombre de rois, à la tête desquels était Vénoudâri.

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME LECTURE. DÉROUTE DE DJARASANDHA.

Vésampâyana dit:

Alors recommença entre les Vrichnis et les chefs de l'armée du roi de Magadha une suite de combats singuliers. Roukmin s'engagea avec Crichna, Bhîchmaca avec Ougraséna¹, Cratha avec Vasoudéva, Kêsica avec Babhrou, le roi de Tchédi avec Gada, Dantavakra avec Sancou. Chacun des Vrichnis trouva de même un adversaire formidable dans un de ces rois courageux. O fils de Bharata, la bataille entre ces deux armées dura pendant vingt-sept jours², éléphants contre éléphants, chevaux contre chevaux, fantassins contre fantassins, chars contre chars: c'était une épouvantable mêlée. Djarâsandha en vint aux mains avec Râma, et leur rencontre fut aussi terrible, aussi capable de faire dresser les cheveux que celle de Vritra³ avec Indra. Crichna pensait à Roukminî⁴, et s'abstenait de frapper Roukmin: il détournait avec art ses traits pareils aux rayons brûlants du soleil ou au dard venimeux du serpent. Les deux armées éprouvaient des pertes immenses: la terre était couverte de sang et de membres épars, de cadavres défigurés dont il était impossible de compter le nombre.

Râma, élevé sur son char, de ses flèches rapides comme le serpent, attaquait Djarâsandha, qui, de son côté, le harcelait avec autant d'ardeur. Leurs armes, en se heurtant mutuellement, rendaient un son terrible. Percés de traits brûlants, démontés de leur char, voyant leurs chevaux, leurs conducteurs abattus, les deux héros prennent leurs massues et se précipitent l'un sur l'autre. La terre tremble sous leurs pas: à les voir on dirait deux pics de l'Himâlaya. Les autres cessaient de combattre pour regarder ces guerriers généreux, fameux par leur habileté à manier la massue, et qui, avec la fureur de deux éléphants rivaux, cherchaient à soutenir leur honneur et celui de leurs instituteurs. Les Dieux, les Gandharvas, les Siddhas, les grands Richis, les Apsarâs accouraient par milliers de tous les côtés, et le ciel était couronné d'Yakchas, de Gandharvas, de Maharchis qui brillaient dans les airs comme autant d'étoiles.

Djarâsandha, faisant un détour à gauche, s'approche de Râma: celui-ci fait le même mouvement par la droite; et leurs massues dirigées avec adresse, en se rencontrant, font retentir les dix régions du ciel d'un bruit pareil à celui des défenses de deux éléphants qui s'attaquent. Les coups de Râma résonnaient comme le tonnerre, et ceux de Djarâsandha comme la montagne qui s'écroule. La massue de Djarâsandha n'ébranlait pas plus l'intrépide Râma que le vent n'ébranle le mont Vindhya; et le roi de Magadha soutenait avec fermeté les assauts de Râma ou les évitait avec adresse. Ainsi ces deux rivaux, cherchant à se frapper, avaient fait inutilement plusieurs tours et détours; fatigués de leurs

18 Surnom d'un prince, appelé *Soûra*. Voyez lect. XXXVIII.

19 On plutôt Swâphalca, c'est-à-dire *un fils de Swaphalca*.

1 Voyez la note 16 de la lecture précédente.

2 Voici la manière dont ce nombre est exprimé: अहानि पञ्च चेकं च शङ् सप्ताष्टौ च, *ahâni pantcha tchêkam tcha chad saptâchtô tcha* (*dies qainque que unusque, sex, septem octoque*). Je n'ai fait qu'additionner ces nombres.

3 Nom d'un Asoura vaincu par Indra. Ce passage et d'autres de cette lecture se retrouveront dans la XCIXe lect.

4 Roukminî devint plus tard épouse de Crichna.

efforts, ils s'arrêtèrent, respirèrent un moment, et bientôt revinrent à la charge. Longtemps encore ils combattirent à armes égales: enfin Râma, irrité de la vigueur et de l'habileté de son ennemi, quitte sa massue ordinaire, et prend l'immortel Sônanda. Il avait élevé l'arme divine et redoutable, dont le coup, dans sa main, ne pouvait être sans effet. Alors une voix céleste se fit entendre: c'était celle de l'être souverain qui a l'oeil constamment ouvert sur le monde; elle dit à Baladéva qui tenait déjà son bras étendu: Djarâsandha, en entendant ces mots, s'éloigne tout éperdu. Râma s'abstient de le combattre; à leur exemple les Vrichnis et les princes baissent leurs armes, et peu à peu s'apaise l'ardeur de ces combats où tant d'hommes, pendant si longtemps, avaient donné et reçu la mort.

Djarâsandha, le grand roi, était vaincu: il avait pris la fuite. Le soleil était tombé à l'occident; les vainqueurs ne dormirent point la nuit sur le champ de bataille, et, ramenant leur armée chargée de dépouilles, ils rentrèrent dans la ville, sauvée heureusement par Késava. Les armes divines disparurent alors pour retourner au ciel. Djarâsandha, honteux de sa défaite, revint dans sa capitale, et les rois qui l'avaient suivi reprirent aussi le chemin de leurs royaumes. Cependant les Vrichnis ne crurent pas avoir entièrement vaincu le roi de Magadha parce qu'ils avaient une fois triomphé de lui: ils connaissaient trop bien sa puissance. En effet, ils eurent à soutenir contre lui dix-huit combats, sans pouvoir parvenir à le détruire; Djarâsandha leva contre eux vingt armées, et ce noble fils de Vrihadratha, soutenu des autres princes, remporta enfin sur les Vrichnis et les Andhacas des avantages d'autant plus faciles que ceux-ci étaient en plus petit nombre. Mais à cette époque les Vrichnis triomphaient, et se livraient à la joie.

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME LECTURE. DISCOURS DE VICADROU.

Vésampâyana dit:

Crichna et le fils de Rohinî s'étaient fixés à Mathourâ, où ils déployaient une magnificence toute royale¹. Mais le roi de Râdjagriha, le superbe Djarâsandha, excité d'ailleurs par ses deux filles, ne pouvait oublier la mort de Cansa. Dix-sept combats avaient eu lieu entre lui et les Yâdavas. Vaincu, mais non abattu, il voulut une dix-huitième fois encore tenter le sort des armes. Il se sentait humilié, ce grand et puissant roi, ce monarque comparable en gloire et en majesté au dieu vainqueur de Pâca, et il voulait se venger par la mort de Crichna. En apprenant les préparatifs du roi de Magadha, les Yâdavas, que le nom de Djarâsandha effrayait toujours, s'assemblèrent pour délibérer. C'est alors que le grand et sage Vicadrou², en présence d'Ougraséna, adressa ce discours à Crichna, dont l'oeil ressemble à la belle feuille du lotus. Cher Govinda, écoute quelle fut l'origine de notre famille, et quelle en fut la filiation jusqu'à notre temps. Si tu le juges à propos, je te raconterai l'histoire de la race des Yâdavas, telle que me l'a jadis apprise le docte Vyâsa lui-même. Il exista dans la famille de Manou un fils d'Ikchwâcou, nommé Haryaswa³,

¹ Les répétitions sont fréquentes dans les poèmes sanscrits. Les quatre premiers vers de cette lecture sont ceux qui commencent les lectures LXXXIX et XC. Quelques-uns des vers suivants se trouvent vers la fin de la lecture précédente.

² Ce discours de Vicadrou est remarquable en ce qu'il contredit les récits consignés dans les lectures XXXII, XXXIII et suivantes. Ce sont deux traditions différentes qu'il est difficile de concilier.

³ L'auteur n'indique point la généalogie de ce prince; d'abord ce ne peut être Haryaswa, 3e roi d'Ayodhyâ: voy. XIIe lecture. Plus bas on verra que le fils du prince dont il est ici question épouse les arrière-petites-filles d'Youvanâswa; or, il y a eu deux Youvanâswa, l'un, 8e roi, l'autre, 18e roi d'Ayodhyâ. Cette indication est donc insuffisante pour déterminer l'âge de notre Haryaswa. D'un autre côté, on le fait contemporain de Lavana qui, d'après la légende rapportée dans la LIVe lecture, fut tué par le frère de Râma, 58e roi d'Ayodhyâ: ce qui diminuerait beaucoup l'antiquité de l'aïeul des Yâdavas. D'autres tables généalogiques parlent d'un Haryaswa, fils d'Anaranya; cette indication tendrait encore à rapprocher Haryaswa du siècle de Râma, et les détails qui vont suivre nous

aussi puissant qu'Indra, lequel eut pour épouse chérie une fille du Dêtya Madhou; elle se nommait Madhoumatî, et elle fut pour lui ce que la divine Satchî est pour le roi des dieux. Par sa jeunesse, sa beauté incomparable et ses vertus, elle avait charmé ce prince; aussi distinguée par ses formes gracieuses⁴ que par ses qualités morales, aussi aimante qu'aimable, quoique sortie du sang Dânavas, elle faisait le bonheur d'un fils d'Ikchwâcou. O Mâdhava, il arriva quelque temps après que Haryaswa fut chassé du royaume par son frère aîné; sans se laisser abattre par le désespoir, il quitta Ayodhyâ, et se retira dans les bois avec un petit nombre de serviteurs et sa femme. Connaissant les vicissitudes du temps, il se consolait de son exil dans les bras de la belle Madhoumatî. Celle-ci lui dit: «Viens, ô le meilleur des princes, ne regrette pas cette patrie que tu as perdue. Allons dans le palais de Madhou mon père. Qu'elle est belle cette forêt de Madhouvana, couverte d'arbres, de fleurs et de fruits de toute espèce! Nous y serons heureux comme des dieux. Noble héros, tu seras aimé de mon père et de ma mère, et surtout, à cause de moi, tu deviendras l'ami de mon frère Lavana. Le plaisir nous attend en ces lieux aussi bien que dans ta patrie. Ce séjour sera pour nous ce qu'est le Nandana pour les immortels. Viens, cher époux, nous y trouverons le bonheur comme si nous habitions la ville des Dieux. Laissons, ô grand prince, ton orgueilleux de frère, notre ennemi commun, cet homme fou de royauté. Je déteste cette terre de déshonneur, ce séjour de servitude. Allons dans le palais de mon père.» Ces paroles d'une tendre épouse furent accueillies par ce prince amoureux, et calmèrent le ressentiment qu'il éprouvait contre son frère aîné. Les deux époux, privés d'asile, se dirigèrent vers la ville de Madhou; et le vaillant Haryaswa y fut accueilli avec joie et avec bonté par le prince des Dânavas: «Bonne arrivée, mon fils Haryaswa, je suis content de te voir. Tout mon royaume, excepté le Madhouvana⁵, est à toi. Prince, voici ton palais. Tu auras en ces lieux Lavana pour ami et pour compagnon. Si des ennemis te menacent, c'est Lavana qui se chargera de ta vengeance. Sois le maître en cet heureux pays, borné d'un côté par la mer, de l'autre par la contrée d'Aroûpa⁶, riche, peuplé, et couvert de vaches et de bergers. Tu auras pour forteresse⁷ le Girivara, pour domaine le beau pays de Sourâchtra, fertile en héros, et celui d'Aroûpa que la proximité de la mer garantit de toute maladie. Je prévois même qu'un jour ta domination s'étendra sur toute la grande province d'Ânartta⁸. Il viendra un moment où ta race royale s'alliera avec celle d'Yayâti, et cette union confondra la famille solaire avec la famille lunaire⁹. Enfin, mon cher fils, tout ce qui m'appartient est à toi: libre par cet abandon, je vais me retirer sur la mer, séjour de Varouna. Cependant gouverne, avec Lavana, tout ce pays, et songe à étendre ta famille.»

240

représenteront en effet un de ses descendants à la cinquième génération comme contemporain du fils de ce même Râma. Il en résultera que nous devons admettre deux Yadous, l'un comparativement moderne et fils de Haryaswa, l'autre plus ancien, fils d'Yayâti, lequel était venu habiter ce même pays, et fut le père d'une race qui se confondit plus tard avec celle du second Yadou.

⁴ सुश्रोणिः, *sousronih* (*callipyge*).

⁵ Sans doute le Madhouvana était réservé à Lavana. Voyez la LIVe lecture.

⁶ Nous avons déjà vu ce pays donné par l'antique Prithou au panégyriste Soûta, lect. V. Le voisinage de la contrée de Sourâchtra, qui est Surate, détermine la position du pays d'Aroûpa, pays maritime et sans doute sauvage; car son nom signifie *difforme*.

⁷ दुर्ग, *dourga*, lieu où il est difficile d'aborder. Voyez les lois de Manou, lecture VII, sl. 71 et suiv.

Je ne sais point si le mot *girivara*, qui signifie la meilleure des collines, est le nom particulier d'une hauteur, ou le nom général d'une chaîne de montagnes, telle que le Vindhya.

⁸ Voyez Xe lecture, note 17.

⁹ Cette phrase a été introduite pour concilier avec ce récit la tradition qui faisait descendre les Yâdavas du roi Yayâti: mais l'auteur ne s'explique pas sur la manière dont la fusion des deux familles a été opérée.

Haryaswa lui témoigna sa reconnaissance, et se fixa dans ce royaume, tandis que le Dêtya chercha une retraite dans l'empire de Varouna. Son gendre jouit d'une grande puissance; et, pareil à un dieu, il établit sa demeure dans une ville qu'il fonda sur le divin Girivara. En peu de temps le Sourâchtra, fertile en pâturages, s'agrandit et forma le royaume d'Ânartta. Le pays d'Aroûpa y fut annexé; et cet état, baigné par la mer, orné de forêts, riche en moissons et en fruits, couvert de villes et de hameaux, se trouvait florissant sous les lois de ce prince magnanime qui, par sa justice et sa gloire, faisait le bonheur de ses sujets, et par son équité et ses autres vertus royales établissait sa domination sur des bases solides. Ainsi Haryaswa, tout étranger qu'il était à ces contrées, sut y obtenir une grande réputation; sa prudence et sa politique fondèrent la prospérité de cette nation.

Ce monarque sage et éclairé désirait un fils: il eut de Madhoumatî le glorieux Yadou. Cet Yadou grandit en force et en puissance; le bruit de son nom retentissait dans le monde comme celui d'un tambour sonore; orné de toutes les qualités royales, vainqueur des ligues de ses ennemis, non moins célèbre que l'antique Poûrou¹⁰: tel fut le fils unique, le noble et valeureux enfant du grand Haryaswa. Celui-ci, après avoir travaillé pendant dix mille ans à l'agrandissement de son royaume, et s'être distingué sur la terre par un mérite incomparable, s'en alla au ciel. Alors Yadou, prince magnifique pour ses sujets, reçut le baptême des rois, et apparut, après la mort de son père, comme le soleil à son lever. Il fit le bonheur de ce pays, et le mit à l'abri des craintes que lui donnaient les brigands. C'est de cet Yadou, semblable au dieu Indra, que les Yâdavas ont reçu leur nom¹¹.

Un jour ce roi fit une partie de plaisir sur l'océan, accompagné de ses nobles épouses, comme le dieu de la Lune entouré des constellations. Il se laissa entraîner trop loin sur la mer, et fut, malgré sa force, rapidement enlevé par Dhoûmavarna, roi des serpents¹², qui l'emmena à travers les flots jusque dans sa capitale. Les colonnes, les portes, les maisons de cette ville étaient de pierres précieuses: de tout côté pendaient des guirlandes de perles: l'oeil se trouvait ébloui de la beauté de mille coquillages divers, de l'éclat étincelant des diamants, de la magnificence d'arbres admirables dont les feuilles et les branches étaient de corail. Les rues étaient remplies d'une multitude de femmes, appartenant à la nation des serpents et habitant au sein de l'océan. Au milieu de cette ville, en forme de drapeau, brillait un swastica¹³, égalant la lune en beauté. A travers les ondes transparentes, Yadou contempla cette cité des serpents fondée aussi solidement sur l'eau qu'elle aurait pu l'être sur la terre. Sans éprouver aucune crainte, il entra dans cette ville: il arriva dans un palais qui pour la forme ressemblait à un nuage, et qui était rempli de femmes¹⁴ serpents. On lui présenta un siège magnifique, riche produit de l'élément humide, tout composé de pierres précieuses, orné de feuilles de lotus, et surmonté d'un lotus d'or. Quand il fut assis sur ce trône, l'intrépide Dhoûmavarna, roi des serpents, lui dit: «Ton père est monté au ciel, après avoir fait la gloire de sa nation, et avoir donné le jour à un prince tel que toi, qui dois

¹⁰ Poûrou est ordinairement le frère d'Yadou, préféré par Yayâti. Le mot que j'ai rendu par *antique* est पूर्वक, *poûrwaca*: le manuscrit bengali porte पूर्वज, *poûrwadja*, qui veut dire *ainé*. Poûrou n'était pas l'ainé, au contraire il était le plus jeune des fils d'Yayâti. Voyez lecture XXX.

¹¹ Cette phrase est un démenti formel donné aux traditions que nous avons vues jusqu'à présent, et qui faisaient descendre directement les Yâdavas des princes de la race lunaire. Cette famille se couvrit de tant de gloire que la race solaire eut peut-être la vanité de les revendiquer comme parents: ce motif aura fait inventer cette légende, favorable à une pareille prétention.

¹² Les serpents sont une race de génies dont il a été question lecture III. C'est aussi une tribu qui habitait sur les bords de l'Indus, et qui a pu s'étendre sur les côtes et dans les îles de l'océan Indien. On les appelle autrement *Nâgas*. Voyez la lecture XXXIII; Ardjouna, qui semble avoir régné dans le même pays qu'Yadou y est représenté comme faisant la guerre à ces Nâgas, et de ses cent bras les épouvantant jusqu'au milieu de l'océan.

¹³ Nous avons vu que le *swastica* était un signe particulier dont on croyait les serpents ornés.

¹⁴ Le service intérieur du palais des princes indiens était fait par des femmes. Voyez dans l'édition de Sacountalâ la note du texte relative à la pag. 95, I. 14, et la note 96, p. 234.

marcher sur ses traces. Tu seras le père des Yâdavas, et Haryaswa a pour jamais fondé l'honneur de cette race féconde en héros. Dans cette famille naîtront des princes issus du sang des Dévas et des Dânavas, de celui des Richis et des serpents. Prince, tu vois mes cinq filles, elles sont jeunes et vertueuses: leur mère est la petite fille d'Youvanâsua. Épouse-les d'après le rite des Pradjâpatis¹⁵, et je t'accorderai un don¹⁶ conforme à ton mérite, c'est-à-dire la multiplication de ta race en sept branches célèbres, qui porteront le nom des Bhêmas, des Côndjaras¹⁷, des Bhodjas, des Andhacas, des Yâdavas, des Dasârhas, et des Vrichnis.»

Dhoûmavarna donna donc à cet Yadou, comparable au dieu Indra, ces jeunes princesses, et le mariage fut accompagné des libations recommandées par la loi¹⁸. Le roi des serpents, heureux de cette union, accorda à son gendre le don qu'il lui avait annoncé. Il dota aussi magnifiquement chacune de ses filles. «Mes cinq filles, dit-il, te donneront cinq fils, qui tiendront de la nature de leur père et de celle de leur mère. Les héros de ta race, distingués par leur beauté et par leur courage, conserveront les goûts de leur aïeul, et s'élanceront sur les vagues de l'océan.» Le père des Yâdavas, riche d'un pareil avenir et emmenant avec lui ses nouvelles épouses, sortit de l'eau comme la Lune du sein des mers. Le héros apparut entouré des cinq princesses, tel que l'astre des nuits brillant dans une constellation formée de cinq étoiles. Il revit son gynécée, orné du vêtement nuptial et de guirlandes divines. A son aspect, toutes ses épouses reprirent une nouvelle vie, comme au retour d'un feu vivifiant. Comblé de bonheur, ce prince retourna dans sa capitale, où de longs plaisirs l'attendaient encore.

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME LECTURE. FIN DU DISCOURS DE VICADROU.

Vicadrou continua:

Avec le temps les filles du serpent donnèrent à Yadou cinq fils, qui devinrent par la suite des princes illustres: ce furent le vaillant Moutchoucounda, Padmavarna, Mâdhava, Sârasa et Harita¹. Le puissant Yadou, envoyant ses cinq fils pareils à cinq génies sur la terre, éprouva une grande joie. Ces princes grandirent: pour la taille on aurait pu les comparer à cinq collines. Forts, invincibles et remplis d'orgueil, ils se présentèrent devant leur père, et lui dirent: A la vue de ses nobles enfants, avides, comme de fiers léopards, de développer toute leur force, Yadou fut ému, et leur répondit avec amitié:

«Que mon fils Moutchoucounda aille fonder deux villes au milieu des montagnes, l'une sur le Vindhya, l'autre sur le Rikchavân². Pour mon fils Padmavarna, qu'il se dirige du côté du midi, et qu'il se hâte d'élever une ville sur le Sahya³. Quant à mon fils Sârasa, qu'il construise une ville agréable vers l'est, dans un canton orné de tchampacas⁴. Mon vaillant fils Harita ira, au milieu de l'océan azuré, gouverner l'île du roi des serpents. Le généreux

15 C'est le quatrième mode de mariage. Voyez les lois de Manou, lect. III, sl. 21.

16 वर, *vara*.

17 Le manuscrit dévanâgari de Paris porte *Sât-watas*.

18 Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 35.

1 Ces cinq enfants ne ressemblent en rien pour le nom à ceux de l'Yadou de la race lunaire. Voyez lecture XXXIII.

2 Le Rikcha ou Rikchavân, comme nous l'avons dit ailleurs, est la partie orientale de la chaîne du Vindhya, depuis le golfe de Bengale jusqu'à la source de la Narmadâ et du Sona. La partie méridionale de cette même chaîne, au sud de la source de ces deux rivières, porte proprement le nom de Vindliya.

3 Le Sahya est une chaîne de montagnes dans le nord-ouest de la presqu'île en deçà du Gange, vers Pounah; la Godâvarî y prend sa source, et dirige son cours vers la côte de l'est.

4 *Michelia champaca*.

Mâdhava, mon fils aîné, restera dans la capitale avec le titre de prince royal⁵, et y administrera la justice.» Tous ces princes, satisfaits de la faveur de leur père, reçurent le baptême royal et le privilège du tchâmara⁶, et, pareils aux régents du monde, les quatre jeunes fils d'Yadou partirent pour les régions qui leur avaient été assignées.

Ceux d'entre eux qui avaient la charge de fonder des villes cherchèrent des positions favorables. Le Râdjarchi Moutchouounda choisit, au milieu du Vindhya, un emplacement sur la rive escarpée et effroyable de la Narmadâ⁷. Il nettoya l'endroit et le débarrassa de tout ce qui l'encombra. Il aplanit le terrain, fit creuser des fossés profonds, les remplit d'eau, prépara en divers quartiers des chapelles⁸ consacrées aux dieux, établit des routes pour les chars et pour les piétons, des places et des jardins. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour bâtir cette ville, comparable à celle d'Indra. Riche et opulente, remplie de vaches et de denrées de tout genre, ornée de drapeaux et de guirlandes, elle reçut de son illustre fondateur un nom qui devait perpétuer sa gloire. Élevée sur l'énorme masse du grand Vindhya, formée de grands quartiers de rochers, elle fut nommée Mâhichmatî⁹. Entre le mont Vindhya et le mont Rikchavân, au pied de ce dernier et sur les rives salubres de la Narmadâ, ce prince, animé toujours du même zèle, bâtit une autre ville aussi opulente, également comparable à la cité divine, vaste, ornée de cent jardins et de places assignées aux marchands. Il lui donna le nom de Pouricâ, et ces deux villes, sous le gouvernement du vaillant et sage Moutchouounda, devinrent riches et florissantes.

Le Râdjarchi Padmavarna fonda aussi une grande ville sur le mont Sahya, sur les bords ombragés de la Vénâ¹⁰. Ayant reconnu que ce pays était presque désert, tandis que la population était abondante sur les autres points, il choisit cette position, fortifiée par la nature même; et, pareil à un Pradjâpati, il y établit sa ville, qui fut appelée Caravîrapoura; la région porta le nom de Padmâvata¹¹.

Sârâsa construisit la grande et belle ville de Crôntchapoura dans un lieu fertile, et planté de tchampacas et d'asocas¹². La province, riche et couverte d'arbres de toutes les saisons, se nomma Vanavâsin¹³.

Harita alla gouverner sur l'océan une île couverte de pierres précieuses et renommée pour la beauté des femmes. Des pêcheurs, nommés Madgouras, y sont occupés à plonger dans la mer pour en retirer des coquillages. D'autres vont au fond des eaux arracher le corail, recueillent des perles, de la poudre d'or, et des pierres précieuses tirées du sein de la mer.

5 On appelle *youvâ-râdja*, c'est-à-dire *jeune prince*, l'héritier présomptif de la couronne, déjà associé au trône.

6 Le *tchâmara* était l'émouchoir, un des attributs de la puissance royale.

7 Aujourd'hui le Nerbudda.

8 आयतन, *âyatana*.

9 Dans ce mot on reconnaît *mahâ* qui veut dire *grand*. L'auteur semble ici vouloir rapprocher *mâhichmatî* du mot composé *mahâsman*, qui signifie *grand rocher*. Cette ville est-elle la même que la capitale du puissant Ardjouna aux cent bras (Voy. la lecture XXXIII.) C'est assez probable, car il est aussi question là de la rivière de Narmadâ. Comme cet Ardjouna, vaincu par Parasourâma, semble antérieur à Haryaswa, qui a pu être contemporain du second Râma, (note 3 de la lecture précéd.), nous pouvons penser que cette cité, abandonnée et détruite, fut rétablie par Moutchouounda. Wilford dit que cette ville s'appelle aujourd'hui *Tcholi Maheswara*, et il semble insinuer que son nom lui était venu de la rivière de Mahî, laquelle se jette dans le golfe de Cambaie.

10 Il y a deux rivières de ce nom; elles sortent, l'une du Vindhya, l'autre du Malaya, qui doit être une dépendance du Sahya. Celle-ci se nomme *Crichna-vénâ*. Au lieu de *Vénâ*, M. Wilson donne *Vennâ*.

11 Dans *Padmâvatî* on veut reconnaître Patna sur le Gange: ne peut-on pas aussi retrouver *Padmâvata* dans Pattan, qui serait l'antique Caravîra ?

12 *Tonesia asoca*.

13 Un manuscrit porte *Vindhyâvasin*.

Les habitants de cette île sont des Nichâdas¹⁴. Ils forment des flottilles de bâtiments pour aller à la pêche des perles: ils ne se nourrissent que de la chair des poissons, et, du soin qu'ils prennent de ramasser toute espèce de pierres précieuses, leur pays a été appelé l'île des pierreries (Ratnadwîpa)¹⁵. Ils chargent leurs flottilles de leurs richesses, et vont au loin faire le commerce. Harita est honoré chez eux avec autant de respect que le dieu Couvéra. Ainsi la race d'Yadou descend d'Ikchwâcou, et s'est divisée en ces quatre familles. Le chef des Yâdavas, le roi Yadou, céda le trône à Mâdhava, et monta au ciel, laissant son corps sur la terre. Le fils de Mâdhava fut le vaillant Satwata, prince vertueux¹⁶ et doué de toutes les qualités royales. Il eut pour fils le grand roi, appelé Bhîma, qui a donné son nom aux Bhêmas, comme Satwata a donné le sien aux Sâtwatatas. C'est sous le règne de Bhîma, lorsque Râma faisait le bonheur d'Ayodhyâ, que Satroughna, après avoir donné la mort à Lavana,

abattit le bois de Madhou; et dans l'endroit où était le Madhouvana, il éleva notre ville de Mathourâ. Quand les deux enfants de Soumitrâ¹⁷ furent partis pour le séjour de Vichnou, Bhîma s'empara de cette ville, qui se trouvait à la fois sur les confins des domaines de Râma et de ceux de Bharata: il voulut en faire le boulevard de son empire, et l'annexa à son territoire. Sous le règne de Cousa et de son jeune frère Lava, Andhaca, fils de Bhîma, fortifia encore le royaume. Le fils d'Andhaca fut Rêvata. Rikcha naquit de lui sur le sommet agréable de la montagne qui s'abaisse jusqu'à la mer, et qui du nom de son père fut, comme lui aussi, nommée Rêvata¹⁸. Rêvata eut pour fils le glorieux Viswagarbha, qui étendit sa domination sur la terre. O Késava, Viswagarbha, de ses trois épouses d'une beauté divine, eut quatre fils que l'on pouvait comparer pour leur magnificence aux régents du monde: c'étaient Vasou, Babhrou, Souchéna et le vaillant Sabhâkchya, héros fameux parmi les héros Yâdavas, et cités comme des dieux sur la terre. Par eux la race d'Yadou fut multipliée, et les peuples s'accrurent en nombre.

Le Sâtwata Vasou a donné le jour, dans le pays de Counti¹⁹, à un fils nommé Vasoudéva, et à deux filles renommées, dont l'une est Countî, épouse de Pândou, semblable à une déesse sur la terre, et l'autre est l'illustre Souprabhâ²⁰, épouse de Damaghocha, roi de Tchédi²¹.

Telle est, ô Crichna, l'histoire de ta propre famille, telle que je l'ai autrefois apprise de Crichna-Dwêpâyana. Dans l'état de détresse où nous sommes maintenant, c'est à toi que nous avons recours. Tu es pour nous comme Swayambhou lui-même: nous attendons de toi l'existence et la victoire. Les Pourânas nous disent ce que tu fus, et il ne nous est pas permis d'ignorer ce que tu peux. Initié à tous les secrets des dieux, tu dois soutenir le

¹⁴ Voyez lecture V. Les lois de Manou lect. X, sl. 48, disent que les Nichâdas s'occupent à prendre du poisson. Voyez *ibid.*, le sl. 8.

¹⁵ Je ne sais pas quelle est cette île des serpents, que l'auteur appelle ici du nom de *Ratna*. Les îles Laquedives (*Crôntchadwîpa*) et les Maldives sont trop peu considérables, et je n'en vois pas d'autres sur lesquelles notre attention puisse porter. Qu'on me permette une conjecture que je n'exprime qu'avec défiance. Dans *Ratna* peut-on reconnaître l'île Raneh ? C'est ainsi que les mahométans appellent Madagascar. Le mot même de Madagascar est-il bien éloigné du mot *Madgoura*, que nous venons de voir tout à l'heure, et par lequel on désigne une partie de la population qui s'occupe de la pêche. Dans le VIIIe volume des Recherches asiatiques, Wilford applique à Madagascar le nom de *Harina*, qui est le même mot que *Harita*. Je ferai remarquer, à ce sujet, qu'un grand nombre des noms de lieux dans cette île de Madagascar et sur la côte orientale d'Afrique me paraissent des racines sanscrites peu éloignées de leur forme pure.

¹⁶ Le nom de Satwata vient de स व *satwa* (*vertu*).

¹⁷ Soumitrâ était une des femmes de Dasaratha, mère de Satroughna et de Lakchmana.

¹⁸ Voyez lecture X. Le mont Rêvata monte du golfe de Cambaie aux gorges de Dilli.

¹⁹ C'est peut-être une portion du pays d'Anga, le Bhagalpour.

²⁰ D'autres l'appellent *Sroutasravâ*.

²¹ Le Tchandail.

monde. Toi seul es capable de combattre Djarâsandha, et nous autres guerriers, nous nous soumettons à l'ascendant de tes lumières. Le puissant Djarâsandha nous menace à la tête des rois: ses forces sont nombreuses, et nous n'avons que peu de ressources. Hélas! cette ville seule ne peut soutenir le poids de son ressentiment. Elle n'a que peu de provisions en aliments et en combustible: elle n'est pas défendue par des forteresses, par des fossés remplis d'eau, par des machines de guerre. Il faudrait élargir les remparts et les retranchements, construire un arsenal²², et réunir une grande quantité de projectiles pour accabler l'ennemi. Aussitôt après la mort de Cansa, à l'aurore de notre révolution, l'armée formée par ce prince a suffi à peine pour nous protéger: notre ville, dans ce nouvel assaut, ne peut résister. Inondé des troupes de l'ennemi, ravagé par une armée supérieure, notre pays, il n'y a point de doute, va périr avec son peuple. Tous ceux qui ont été vaincus par les Yâdavas reviennent au combat: il s'agit d'une prééminence que nous voulons conserver, c'est une lutte que nous devons soutenir avec honneur. Si, quand le royaume est désolé, nous, princes que nous sommes, nous tremblions devant Djarâsandha et nous prenions la fuite, nous mériterions le blâme et les reproches des citoyens victimes de la guerre et de la haine qu'on porte aux Yâdavas.

Voilà, ô Crichna, les observations que je t'adresse avec confiance. Tu sais tout, et tu n'as plus besoin d'être averti. Donne en ces lieux les ordres que tu jugeras nécessaires. Tu es le chef de notre armée, nous sommes soumis à tes volontés: c'est toi qui as fait naître l'inimitié qui nous poursuit, c'est à toi de nous sauver avec toi-même.

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LECTURE. DISCOURS DE PARASOURÂMA.

Vêsampâyana dit:

L'illustre Vasoudéva, après avoir entendu ce discours de Vicadrou avec un certain sentiment de plaisir, prit la parole en ces termes: «Le prince qui vient de parler, ô Crichna, sait quelles sont les six ressources que doivent se ménager les chefs des peuples: il est sage et prudent dans ses conseils, il y a dans ses discours autant de vérité que de convenance. Il a dit quels étaient les devoirs sacrés d'un roi qui veut faire le bonheur du monde.»

A ces mots prononcés par son père, et aux paroles du grand Vicadrou, Crichna répondit, tout occupé qu'il était d'une seule pensée: «J'ai entendu vos discours: pour remédier aux circonstances, on doit les considérer dans leur cause et dans leur enchaînement, voir ce que conseillent le raisonnement et les livres, et ne pas oublier l'influence de la fatalité. Un prince doit écouter avec attention les débats d'une affaire, répondre avec réserve, et adopter dans la discussion les règles d'une saine politique. Or il faut qu'il pense toujours aux six ressources qui lui sont indiquées, et qui consistent à faire des traités, à livrer bataille, à se mettre en marche, à se retrancher dans un camp, à diviser ses forces, et à chercher la protection d'un étranger¹. Cependant, quand un ennemi trop puissant le menace, s'il est sage, il ne doit pas l'attendre; qu'il fasse à temps une retraite prudente, et après avoir réuni de nouvelles forces, qu'il reprenne l'offensive. C'est le parti que je suivrai. A l'heure même, et sans mystère, je vais partir avec Sancarhana: nous aurons l'air de vouloir sauver nos jours; forts et armés de notre courage, nous aurons l'apparence de la faiblesse désarmée. Dirigeant nos pas vers les riches contrées du midi, nous entrerons dans la chaîne immense du Sahya. Nous traverserons la ville de Caravîrapoura et l'agréable cité de Crôntchapoura, pour arriver à la fameuse montagne de Gomanta. En apprenant notre départ, l'orgueilleux monarque, qui croit déjà tenir la victoire, laissera la ville de Mathourâ et se mettra avec ses alliés à notre poursuite. Djarâsandha s'engagera dans les forêts du Sahya, poussé par l'espoir de nous prendre. Notre éloignement fera le salut de la nation; nous sauverons ainsi les citoyens, la ville et tout le pays. Dans leurs

²² आयुधागार, *âyoudhâgâra*.

¹ Ce passage est le 160^e sloca de la lecture VII des lois de Manou.

courses aventureuses, ces rois ambitieux ne pourront subsister loin de leurs contrées: au milieu de provinces étrangères, harcelé par nos troupes, l'ennemi doit périr infailliblement.»

Crichna venait de finir son discours: aussitôt Sancarchana et lui se mirent en marche sans balancer, et prirent la route du midi. Ils allaient de province en province, traversant heureusement les nombreuses contrées du Dakchina², et poursuivaient leur route, comme en se jouant, sur les sommets du Sahya. En peu de temps ces héros admirés pour leur beauté comme pour leur vaillance parvinrent à la ville de Caravîrapoura fondée sur le Sahya, et habitée par des princes de leur propre famille. En marchant sur les rives de la Vênâ³, ils arrivèrent à un magnifique Nyagrodha⁴, et aperçurent sous cet arbre un Mouni brillant de tous les feux de la pénitence. Une hache⁵ pendait à son côté; ses cheveux étaient relevés en noeud⁶; il avait un vêtement d'écorce d'arbre⁷. Son aspect était terrible; sur sa tête s'élevait une flamme éclatante, et il resplendissait comme le soleil. Fléau exterminateur pour les Kchatriyas, il est inébranlable comme une vaste mer. Il sait, dans le temps convenable, déposer en son sein les cendres de l'holocauste, tenir lieu lui-même de la flamme sacrée⁸, et faire les trois ablutions commandées⁹, aussi bien que le maître des dieux. Il traîne à sa suite une vache blanche, accompagnée de son veau, et qui, au gré de ses désirs, lui fournit le beurre du sacrifice.

Enfin ce personnage est l'habitant du Mahendra¹⁰, le petit-fils de Bhrigou, le grand, l'infatigable Râma. Il est assis et ressemble au soleil placé sur le Mandara. A quelque distance de lui, les deux fils de Vasoudéva s'arrêtèrent en le voyant, pareils à deux feux étincelants. Ils saluèrent le Richi, et Crichna, à qui rien n'est inconnu dans le monde, lui adressa la parole d'une voix douce et harmonieuse:

«Seigneur, je sais que vous êtes le fils de Djamadagni, le petit-fils de Bhrigou, Râma le grand Mouni et l'exterminateur des Kchatriyas. La mer a été couverte de vos flèches rapides. Les traits lancés par votre main¹¹ ont formé en tombant la ville de Soûrpâraca, large de cinq cents arcs, haute de cinq cents flèches; et la population, qui s'était accrue dans les bois du Sahya, a été introduite dans le terrain d'Aparânta¹² conquis par vous sur

² C'est le Dékan: ce mot signifie *méridional* et *droit*. L'Indien se tournant vers l'est au moment du sacrifice, a le midi à sa main droite.

³ J'ai déjà dit que M. Wilson donne Vennâ: il écrit वेन्ना; le man. bengali porte वेण्णा.

⁴ *Ficus indica*.

⁵ Cette hache, appelée *parasou*, est la marque distinctive de ce personnage, nommé pour cette raison *Parasou Râma*.

⁶ C'est la coiffure appelée *djatâ*.

⁷ वल्कल, *valcala*. Tel est le vêtement des solitaires. Voyez Lois de Manou, lect. VI, sl. 6.

⁸ Je crois que ces mots font allusion à la pratique recommandée par le sl. 25 de la VIe lecture des lois de Manou, et qui consiste à avaler les cendres du sacrifice. Au reste voici le vers que donne mon texte: न्यस्तसङ्घुविताधातं हुतहुताशनं.

⁹ Voyez lois de Manou, *ibid.* sl. 22 et 24. Ces ablutions, faites le matin, à midi et le soir, se nomment *savanas*.

¹⁰ A l'apparition du second Râma, Parasourâma s'était retiré dans la solitude, au milieu des forêts du Mahendra, que M. Wilson indique comme étant la partie septentrionale des Ghates de la presqu'île en deçà du Gange. Comme on ignore l'époque précise de la mort de Parasourâma, le poète a profité de cette circonstance pour faire vivre ce personnage jusqu'au temps de Crichna.

¹¹ Je suppose que cette image représente les pilotis plantés par le héros pour contenir le terrain.

¹² Le mot *aparânta* signifie extrémité occidentale. La tradition porte que Parasourâma demanda à Varouna, dieu de la mer, de lui céder un terrain qu'il pût donner aux Brahmanes en expiation du sang des Kchatriyas: Varouna retira ses flots des hauteurs de Gocarna (près de Mangalore) jusqu'au cap Comorin. Voyez le Ve vol. des Recherches asiatiques, pag. 1.

l'océan. C'est vous qui, pour venger la mort de votre père, avez de votre hache abattu la forêt des mille bras de Cârttavîrya¹³. La terre est encore aujourd'hui humide et rouge des flots de sang Kchatriya versés sous cette hache; fils de Rénoucâ¹⁴, elle ne peut oublier quel est l'effet de votre colère, quand vous apparaissez dans le combat avec cet instrument de mort que je vois à votre côté. Aussi, pieux Brahmane, nous voulons vous adresser une question: votre réponse nous est nécessaire pour détruire nos inquiétudes. Nous sommes de Mathourâ, sur la rive de l'Yamounâ: nous appartenons à la race des Yâdavas, et il est possible, illustre Mouni, que vous ayez entendu parler de nous. Le plus vertueux des Yâdavas, Vasoudéva, est notre père. Vous savez peut-être que nous avons été élevés à la campagne, au milieu des pâturages, et que dès le moment de notre naissance nous avons été deux compagnons inséparables, grandissant loin de notre famille pour échapper à la haine de Cansa. Sortis de l'enfance, nous nous sommes rendus à Mathourâ: là, nous avons donné la mort à Cansa, ennemi toujours acharné contre nous, et nous avons rendu le trône à son père. Telle a été la première oeuvre de deux pasteurs. Cependant Djarâsandha est venu assiéger notre ville: nous avons livré plus d'une bataille, et toujours remporté la victoire. En ce moment pour sauver notre patrie et nos concitoyens sans tenter la fortune des armes, et dans le dessein de réparer nos forces, sans char et à pied, sans armure et sans traits, nous sommes sortis de Mathourâ afin de détourner l'attaque de Djarâsandha. Mais, sage Mouni, puisque nous avons le bonheur de vous rencontrer, daignez nous aider de vos conseils.»

Le fils de Rénoucâ répondit à ces paroles respectueuses par un discours rempli pour nos héros d'un sage intérêt: «Crichna, j'arrive d'Aparânta, où j'ai laissé mes disciples; et je suis venu ici, seul, dans l'intention de vous donner quelques avis. Je sais l'histoire de votre séjour dans le Vradja, la mort de plusieurs Dânavas, et celle du cruel Cansa. Noble héros, quand j'ai appris la nouvelle attaque de Djarâsandha contre toi et ton frère, je me suis transporté en ces lieux. Je te connais, Crichna, pour être le pasteur et le maître éternel de ce monde. Pour accomplir l'oeuvre des dieux, pour te soumettre aux devoirs de la perfection, sans être enfant, tu as subi la faiblesse de l'enfance. Tout dans les trois mondes dépend de toi. Ainsi écoute ce que je vais te dire avec le désir de t'être utile. O Govinda, il est une ville, nommée Caravîrapoura, et fondée par tes ancêtres. Dans cette ville existe un roi fameux, appelé Srigâla: il est fils de Vasoudéva. Ce roi cruel et ennemi du mérite a donné la mort à tous les princes de ton sang qui pouvaient avoir des droits à la couronne. Orgueilleux, opiniâtre, défiant, en arrivant au trône il s'est montré même barbare envers ses enfants. Je pense donc que le séjour de cette ville de Caravîrapoura, toujours remplie de guerriers, serait pour toi dangereux. Mais je vais te dire dans quel lieu vous pourrez tous les deux attaquer avec avantage le superbe Djarâsandha.

Nous allons traverser ensemble la rivière sacrée de Vênâ, et gagner à l'extrémité de la province une montagne escarpée; c'est le beau pic d'Yadjnagiri, le plus élevé de la chaîne du Sahya, repaire accoutumé de ces brigands affreux qui se nourrissent de chair, et couvert de mille arbres fleuris et touffus. Nous y passerons la nuit; et, marchant heureusement à notre but, nous traverserons la rivière de Khatwângî, bordée de magnifiques rochers, et tombant du haut de la colline avec la même majesté que le Gange; nous contemplerons les bois qui l'entourent, tous ornés de l'éclat des saints pénitents, et en passant par les montagnes, nous verrons ces Brahmanes fameux par leurs austérités, vainqueurs de l'orgueil et des passions, qui pourraient être si fiers, et dont l'âme est si tranquille.

Au delà de cette rivière, et après avoir visité ces hommes, véritable trésor de pénitence, nous arriverons à la grande et belle ville de Crôntchapoura. Là se trouve un roi de ta famille, ô Crichna, roi juste et pieux, nommé Mahâcapi, dont le pouvoir s'étend sur ce pays de forêts. Nous nous abstiendrons de le voir, et, ne prenant qu'un jour pour nous reposer,

13 Voyez lecture XXXIII.

14 La mère de ce Râma portait ce nom. Voy. lecture XXVII.

nous marcherons vers le saint tîrtha¹⁵ Ânadouha. En quittant cet endroit, nous descendrons le Sahya pour arriver au pied de la montagne de Gomanta, montagne formée de plusieurs collines, mais dont le pic principal s'élance jusqu'au ciel; les oiseaux ne peuvent s'élever jusqu'à cette hauteur; ce pic est l'endroit où les dieux fatigués viennent se reposer; entouré des astres, il est comme le marchepied du Swarga, ou le belvédère¹⁶ du firmament, et, couvert de chars divins qui viennent s'y abattre, il ressemble à l'incomparable Mérout. Là, sur ce sommet élevé, brillant comme deux divinités, vous apercevrez l'aurore et le couchant, le soleil et le dieu de la lune, roi des étoiles, l'océan orageux, sans rivage, orné d'îles innombrables. C'est de là aussi, de ce sommet escarpé du Gomanta devenu votre forteresse, de ces bois impraticables que vous provoquerez Djarâsandha et que vous le vaincrez. En voyant dans cette position inexpugnable ses indomptables ennemis, ce prince s'arrêtera devant un rocher, forcé d'entreprendre une attaque d'un genre nouveau pour lui. Oui, il me semble voir déjà ce terrible combat: les armes brillent, la bataille s'engage, ô Crichna, bataille épouvantable, ordonnée par les décrets des dieux; la terre est couverte des corps et inondée du sang des Yâdavas et des rois. Les armes de Vichnou, le disque, le soc, la massue Cômodakî, la masse Sônanda¹⁷, apparaîtront au milieu de la mêlée, et rougiront leurs formes meurtrières du sang des princes condamnés à la mort. De là ce combat portera le nom de Tchacramouchala¹⁸: telle est l'intention des dieux, telle est l'attente de Câla.

Dans cette circonstance, ô Crichna, tes ennemis et les Souras dont tu es l'espoir te verront sous la forme de Vichnou. Oui, pour le triomphe des dieux, arme-toi de cette massue et de ce disque tant renommé: combats sous ta véritable forme. Que Bala, appui et soutien du monde, saisisse, pour la mort des ennemis des dieux, le soc redoutable et la masse meurtrière. Ce sera la première¹⁹ affaire, ô Crichna, dans laquelle tu accompliras la mission qui t'a été confiée de délivrer, de concert avec les Souras, la Terre surchargée du poids de ses princes. L'apparition des armes divines et de la forme de Vichnou, l'arrivée de Lakchmî, la manifestation de ta toute-puissance, le désordre des bataillons ennemis, tels sont les avant-coureurs de ces grands combats qui doivent se succéder sur la terre: tel est le début de la guerre que se feront plus tard les enfants de Bharata. Ainsi, prends le chemin de la haute montagne de Gomanta. Djarâsandha viendra t'y chercher, mais pour sa perte: tout annonce qu'il sera vaincu.

Cependant acceptez ce breuvage pareil à la divine ambrosie: c'est le lait que ma vache me fournit pour le sacrifice. Fortifiés par cette boisson, suivez la route que je viens de vous indiquer, et qui, je le souhaite, vous conduira au succès.»

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME LECTURE. ARRIVÉE SUR LE GOMANTA.

Vêsampâyana dit:

Après avoir bu du lait de cette vache, les deux héros Yâdavas, pleins de force et d'assurance, se remirent en marche, guidés par Râma lui-même, et se dirigèrent, par la route qu'il leur avait annoncée, vers la montagne de Gomanta. Leur pas impétueux

¹⁵ Un tîrtha, comme nous l'avons dit, est un lieu de pèlerinage: il s'y trouve ordinairement une pièce d'eau, une source sacrée. Le texte porte à l'accusatif तीर्थमानदुहं, tîrthamânadouham. Au lieu de décomposer ce mot, il fallait peut-être traduire le Tîrthamânadouh. Le manuscrit de M. Tod à la place de दुहं donne द्रुहं.

¹⁶ अट्ट, atta.

¹⁷ Voyez plus haut, lect. XCI.

¹⁸ Ce mot composé renferme le mot tchakra qui signifie disque, et le mot mouchala, qui signifie masse. Il est question d'un combat où le disque et la masse de Vichnou lui ont donné la victoire.

¹⁹ Il paraît que Parasourâma ne compte pour rien les dix-sept combats qui ont déjà été livrés.

ressemblait à celui de deux éléphants furieux. Le fils de Djamadagni les accompagnait, et ils étaient comme trois feux brillants, illuminant la route de même que les dieux illuminent le ciel. Enfin, après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent au mont Gomanta, qui leur offrit l'aspect que le Mandara présente aux dieux. Une multitude d'arbres magnifiques y étale l'orgueil de leurs branches: çà et là s'élève l'odorant agourou¹, étendant son large vêtement sur la montagne; de riches couleurs y charment les yeux de leurs teintes variées. Là, des essaims d'abeilles s'élancent en bourdonnant; ici, des arbustes se dressent entre les rochers. Les paons ivres de joie poussent des cris qu'accompagne le bruit de l'orage. Des pics se perdent au milieu des airs; des cimes d'arbres se confondent avec la nue. De leurs défenses, les éléphants froissent et tordent les rameaux.

Des troupes nombreuses d'oiseaux troublent partout l'écho de leurs chants. Des torrents d'une eau limpide tombent des cavernes le long de la montagne, que colorent de leurs nuances diverses le gazon, les branches et les rochers noircis; de même l'aspect du ciel se diversifie sous le voile de vapeurs qui le couvre. Mille veines de métaux précieux composent le vaste corps du Gomanta, formé de plateaux et de précipices, honoré de la présence des dieux, beau comme l'agréable Mênâca², large, élevé, arrosé de tout côté d'une onde salutaire, couvert de bois et de grottes, et couronné de nuages blanchâtres. La terre est partout ornée de panasas³, d'âmâtacas⁴, d'âmras⁵, de roseaux, de syandanas⁶ de tchandanas⁷, de tamâlas⁸, d'élâs⁹, de maritchas¹⁰, de buissons, de pippalîs¹¹, de lianes rampantes, d'ingoudis¹², d'arbres résineux comme le sardja¹³, de mille autres arbres de formes variées, tels que le sâla¹⁴ à la poussière odorante, le nimba¹⁵, l'ardjoura¹⁶, le bananier¹⁷, l'hintâla¹⁸, le pounnâga¹⁹. Toutes les parties sont également favorisées: les endroits humides sont remplis de plantes aquatiques, telles que le lotus; les endroits secs sont couverts d'arbustes qui se plaisent dans cette espèce de terrain. On distingue le djambou²⁰, le djamboûla²¹ les arbres au feuillage noir, le tchampaca²², l'asoca²³, le bilwa²⁴,

1 *Aquilaria agallochum.*

2 Montagne que l'on place au midi de la presqu'île en deçà du Gange.

3 Le jaquier, *artocarpus integrifolia.*

4 *Spondias mangifera.*

5 Le manguier, *mangifera indica.*

6 *Dalbergia ougeiniensis.*

7 Sandal, *sirium myrtifolium.*

8 *Xanthocymus pictorius.*

9 *Eletteria* ou *alpinia cardamomum.*

10 *Piper nigrum.*

11 Poivre-long

12 *Jiyaputa* ou *inguâ.*

13 *Shorea robusta* ou *pentaptera arjuna.*

14 *Shorea robusta*, le sâl.

15 Le nimb, *media azidarachta.*

16 *Pentaptera arjuna.*

17 Le nom sanscrit de cet arbre est *cadalî* (*musa sapientum*). Le manuscrit bengali porte *catabhî*, qui est le *cardiaspermam halicacabum* ou la *clitoria ternatea*.

18 *Phoenix* ou *elate paludosea.*

19 *Rottleria tinctoria*

20 Le jambosier, *eugenia jambu.*

21 *Pandanus odoratissimus*

22 *Michelia champaca.*

23 *Jonesia asoca.*

24 *Ægle marmelos.*

le tindouca²⁵, le coutadja²⁶, le nâgapouchpa²⁷ et le cadamba²⁸. Sur le gazon se glisse le serpent, ou se promène le cerf. Les tapis de verdure sont foulés par les Siddhas²⁹, les Tchâranas³⁰ et les Râkchasas, et les rochers couverts de Vidyâdharas³¹. Les bois retentissent des rugissements des lions et des léopards. Le front de la montagne est orné de nuages, et porte l'empreinte des pas de la Lune. Célébré par les dieux et les Gandharvas, paré de la présence des Apsarâs, le Gomanta se décore des fleurs si variées des arbres divins: la foudre d'Indra le respecte; il ne connaît ni les feux de l'incendie, ni la violence de l'ouragan, charmante retraite des dieux, embellie des cascades les plus merveilleuses. Les bosquets sont comme les riches ornements de sa belle tête, les fleurs des Sêvalas³² aquatiques et des Sringâtas³³ font sa brillante parure. Ses pelouses agréables servent de lit aux habitants des bois: les ombrages variés qui couvrent ses flancs ressemblent aux nuages qui s'étendent au ciel. Ses longues allées d'arbres fleuris, les grottes agréables, ses cavernes fraîches sont pour le Gomanta ce que sont pour un époux les épouses aimables qui folâtraient çà et là sur ses pas. Son sommet est comme enflammé par le vif éclat des plantes: c'est la retraite paisible des anachorètes; les beautés de la nature ont en ces lieux la perfection de l'art. Enfin, le Gomanta par sa large base et sa tête élevée touche aux profondeurs de la terre et semble se mêler au ciel.

Nos voyageurs, pareils à trois immortels, en approchant de cette montagne, furent frappés d'étonnement. Ils gravirent le Gomanta, comme les oiseaux s'élèvent dans l'air; forts, patients et courageux, ils arrivèrent jusqu'au sommet, et trouvèrent que la beauté des lieux répondait à l'idée qu'ils en avaient conçue. Le fils de Djamadagni, le sage Râma, voyant les deux Yâdavas parvenus au terme de leur voyage, voulut encore leur répéter ses instructions: «Seigneur, dit-il à Crichna, je pars pour la ville de Soûrpâraca, mais sans vous perdre de vue au milieu des combats que vous allez livrer aux Dânavas. Le plaisir que m'a causé le voyage que nous venons de faire ensemble, ô Crichna, ne m'a point permis de sentir la fatigue. Voici donc la place où se passeront bientôt de grands faits d'armes. Le moment est venu où va commencer la lutte que vous devez tous deux soutenir en faveur des dieux. Prince des Souras, Vêcountha³⁴, Vichnou, toi que célèbrent les dieux, et qu'adore le monde entier, écoute mes dernières paroles. O Govinda, ton combat avec Djarâsandha est la première scène de cette grande oeuvre que tu dois accomplir dans ce monde pour le salut des hommes vertueux. Ici même tu vas, ô Crichna, développer la force de tes armes; tu vas déployer ta forme terrible et guerrière. En te voyant une main armée du disque, l'autre armée de la massue, en te voyant orné des huit³⁵ facultés surnaturelles, Indra lui-même peut trembler. Entre donc aujourd'hui dans cette voie terrestre que te montre le ciel pour l'avantage des immortels, et pour ta gloire, ô le plus juste des êtres. O généreux Govinda, appelle à toi le fils de Vinatâ³⁶ qui te sert de pavillon et de monture. L'heure du combat est arrivée, les rois se lèvent contre les dieux, les vassaux du fils de Dhritarâchtra s'occupent déjà des préparatifs de la guerre. La Terre,

25 *Diospyros glutinosa*.

26 *Echites antidysenterica*, vulgairement *coraya*.

27 *Rottleria tinctoria*, ou *mesua ferrea*.

28 *Nauclea cadamba*.

29 Ce sont des personnages connus par leur sainteté.

30 Musiciens célestes

31 Voyez lecture LXXIV, not. 3.

32 *Vallisneria octandra*.

33 *Trapa bispinosa*.

34 Surnom de Vichnou; l'étymologie de ce mot est incertaine. Voyez XLIIe, note 2.

35 J'ai pensé que l'on désignait ici les huit qualités comprises sous le nom de विभूति, *vibhoûti*. Voy.

ce mot dans le dict. de M. Wilson. Le passage est obscur: चतुर्द्विगुणपीनांस

36 L'oiseau Garouda.

veuve de ses rois, a les yeux attachés sur toi: elle porte le vêtement de deuil, et ses cheveux par leur arrangement³⁷ témoignent de sa douleur. Brille dans le combat, sous une forme humaine, comme un astre menaçant pour tes ennemis; et que le résultat de cette lutte soit la mort pour les Dânavas, le Swarga pour les rois et le bonheur pour les dieux. O Crichna, toi que les immortels honorent, tu as daigné m'honorer toi-même. Je serai heureux de pouvoir contribuer en quelque chose à tes succès, si tu daignes te souvenir de moi à l'heure du combat.»

Ainsi parla le fils de Djamadagni à l'illustre Crichna: il finit par lui souhaiter une victoire complète, et partit pour le pays qu'il habitait ordinairement.

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME LECTURE. ARRIVÉE DE DJARASANDHA.

Vêsampâyana dit:

Après le départ de Râma, les deux Yâdavas parcoururent les sommets agréables du Gomanta. Leur poitrine brillait de guirlandes agrestes, et leur vêtement était noir pour Râma au teint blanc, jaune pour Crichna au teint noir: c'est ainsi que varient les couleurs des nuages répandus au ciel. Ces deux jeunes héros, le corps marqué de taches empreintes avec la terre colorée de la montagne¹, se livraient au plaisir au milieu de ces forêts agréables. Ils contemplaient le lever de la lune qui règne sur les astres, ils observaient les étoiles à l'orient et au couchant.

Un jour, Sancarhana, séparé de Crichna, errait sur la montagne, pareil lui-même à une haute colline. Il se couche à l'ombre d'un cadamba fleuri, doucement éventé par le souffle d'un air odoriférant. Il goûtait la fraîcheur de ce zéphyr complaisant, lorsque son odorat fut tout à coup frappé du parfum d'une agréable liqueur. Il éprouvait le plus vif désir de boire; depuis la veille sa bouche était desséchée par la soif. Il se rappelait le breuvage de la douce ambroisie; il cherchait où était la liqueur qu'il avait sentie, quand il arrêta ses yeux sur le cadamba. Dans un creux de l'arbre était contenue une boisson délicieuse formée de ses fleurs et de l'eau des nuages d'automne. Sancarhana altéré en but à plusieurs reprises, et bientôt, étourdi par l'ivresse, il chancela: ses yeux erraient incertains, et sa tête flottait sur ses épaules, obscurcie comme le disque de la lune dans la saison de l'automne. Cette liqueur, formée dans un creux du cadamba, fut appelée Câdambarî. C'était Vârounî² elle-même métamorphosée, Vârounî, source première de l'ambroisie divine.

Dans cet état d'ivresse où la Câdambarî avait jeté le frère aîné de Crichna, trois aimables déesses³ lui apparurent: c'étaient Vârounî elle-même reprenant sa forme céleste, Cânti,

³⁷ Cette coiffure est appelée *vêni*: elle consiste à rassembler tous les cheveux en une seule touffe qui tombe par derrière, sans aucune espèce d'ornement,

¹ Voy. lect. LXX, not. 1, et lect. XXIII, not 8.

² Vârounî est, suivant les uns, l'épouse, suivant les autres et comme ici, la fille de Varouna, dieu de la mer, et régent de l'ouest. C'est la déesse qui préside aux liqueurs fermentées, et sous ce rapport on la connaît encore sous le nom de *Madirâ*, et mieux encore sous celui de *Sourâdevî*: elle sortit de la mer lorsque les dieux en firent le barattement, et de là lui vient son nom de *Vârounî*. J'aime mieux l'étymologie qui fait venir ce nom de Varouna, dieu de la mer, que celle qui le tirerait de Varouna, régent de l'ouest, et tendrait à faire présumer que l'usage des liqueurs fermentées a été apportée dans l'Inde de l'occident. En tout cas, si Bacchus est venu dans l'Inde, il n'y a point planté la vigne, dont les auteurs indiens ne parlent jamais. Voyez dans les lois de Manou, lect. XI, sl. 94 et 95, avec quoi se composaient les liqueurs enivrantes. Vârounî est encore le 25^e astérisme lunaire.

³ Ces trois Grâces indiennes ont quelque chose de plus matériel que les trois Grâces des Grecs: car elles représentent ici les trois genres de jouissances que Balarâma, devenu guerrier, pourra se permettre: le plaisir de la boisson, le plaisir des femmes et le plaisir de la fortune.

amante du dieu de la lune, et Srî⁴, sainte et vénérable divinité qui a le lotus pour marque distinctive. Vârounî, s'approchant du fils de Rohinî, le salua avec respect, et adressa ces paroles au héros que l'ivresse avait affaibli: «Baladéva, puisses-tu vaincre dans le ciel l'armée des Dêtyas! Je suis Vârounî ton amie. En apprenant que tu étais sur le Badavâmoukha⁵, j'ai parcouru la terre avec l'anxiété qu'éprouve l'âme errante et déchue de ses mérites. J'ai habité dans les Késaras⁶ à la fleur arrondie, dans les atimouktas⁷ aux bouquets odorants, balancée avec eux aux souffles des vents. Je me suis attachée au cadamba dans la saison des pluies, heureuse de pouvoir, sous une forme empruntée, soulager la soif qui te dévore. C'est mon père Varouna qui m'a envoyée, m'ordonnant de me dévouer à ton service, comme jadis il m'envoya vers les dieux, quand ils battaient l'océan pour obtenir l'Amrita. Sur le Badavâmoukha aujourd'hui, je veux être à toi, comme autrefois je fus aux dieux, quand je sortis de la mer; je te reconnais pour mon maître. Puissant Ananta⁸, je ne te quitterai plus, devrais-je être blâmée de toi; je ne puis plus, sans toi, supporter le monde.»

Aussitôt après Vârounî, Cânti s'approche de Sancarchana: son corps est affaissé sous l'ivresse du plaisir, et son regard est comme égaré. Elle salue le héros et lui sourit; elle lui souhaite la victoire, et lui dit:

La déesse, qui habite au sein d'un lotus, Srî, dont la place est sur le cœur¹⁰ de Vichnou, vient, prompte, caressante, briller, comme une guirlande éclatante, sur la poitrine du fils de Rohinî, et là, celle dont la face ressemble au lotus, celle dont cette même fleur orne la main charmante, dit à Sancarchana en touillant la guirlande qui le pare: «O Râma, tu as déjà reçu une preuve de l'attachement de Vârounî, qui de ses charmes a rehaussé tes attraits. Maître des dieux, Cânti et moi, nous nous joignons à elle: c'est ainsi que Tchandramas¹¹ voit accourir vers lui les nymphes qui le chérissent. Reçois de moi, et place sur tes mille têtes, ce diadème qui sort du trésor de Varouna, et qui étincelle comme le soleil; reçois aussi ce pendant¹² d'oreilles d'or, enrichi de diamants, et rappelant par sa forme l'antique et premier lotus; ces vêtements de soie noire, dignes de Samoudra lui-même; ces larges colliers de perles, précieuse dépouille de l'océan. Prends cette parure que célèbrent les Pourânas: le moment est venu, ô dieu puissant, de te montrer dans toute ta splendeur.»

Baladéva, orné de cette parure et accompagné des trois déesses, brillait comme la lune dans la saison de l'automne. Avec Crichna aussi noir que le nuage chargé d'eau, il s'abandonne au plaisir, de même que la lune, quand elle est délivrée de Râhou. Les deux frères causaient ensemble, non moins tranquilles que s'ils eussent été dans leur palais, quand le fils de Vinatâ s'approche d'eux rapidement par la route de l'air. Il arrivait triomphant et superbe, portant les traces des traits des Dêtyas, et décoré d'une guirlande divine: il venait de vaincre pour les dieux. Pendant que Vichnou dormait sur son lit

⁴ Srî est la déesse de la fortune: elle est l'épouse de Vichnou et se nomme aussi Lakshmî. Elle sortit avec Sourâdêvi de la mer barattée par les dieux. On la représente assise sur un lotus.

⁵ Dans la lecture XLV, nous avons vu que le Badavâmoukha était un volcan, et nous pensions qu'on pouvait le placer du côté du Sahya. Ce mot indique ici le lieu vers lequel se trouve maintenant Balarâma, ou il doit être pris dans un sens métaphorique: la chaleur que ce dieu éprouve est comme un volcan dans lequel il serait plongé.

⁶ *Mesua ferrea*, ou *mimusops elengi*.

⁷ *Gärtncra racemosa*, ou *banisteria ougeiniensis*; on l'appelle encore en sanscrit *mâdhavilatâ*.

⁸ Nom de Balarâma, considéré comme une incarnation du grand serpent.

¹⁰ Telle est la position que quelques sculptures donnent à l'épouse de Vichnou, dans les groupes qui représentent ces deux divinités.

¹¹ Nom du dieu de la lune, lequel a épousé les nymphes, qui président aux vingt-sept constellations qu'il parcourt.

¹² Il est à remarquer que l'on ne donne à Balarâma qu'un seul pendant d'oreilles. Voyez lect. LXXXII.

immortel, dans le séjour de Varouna, au milieu de la mer de lait, le Dêtya, fils de Virochana, lui avait pris son diadème¹³. Garouda, pour lui enlever sa conquête, avait aussitôt sur la mer commencé un combat contre la troupe des Dêtyas. Il avait repris le diadème de Vichnou, et revenait par le chemin du ciel qu'habitent les dieux. Il aperçut sur le Gomanta son maître Vichnou occupé de sa grande oeuvre: le diadème reconquis pendait, resplendissant, sur sa poitrine. En voyant Vichnou sur le haut de la montagne, dépouillé de sa robe brillante, privé de sa couronne, sous l'apparence d'un simple mortel, l'oiseau divin, qui le reconnaît, laisse du haut du ciel tomber sur la tête d'Oupendra le diadème, qui revient occuper sa place accoutumée, et donne à Crichna, au milieu du jour, l'éclat du soleil sur le sommet du Mérout.

Crichna voit avec plaisir que le fils de Vinatâ lui a remis sa brillante parure, et il dit à Râma¹⁴: «Sans doute le moment approche d'agir pour les dieux, et tout est prêt pour soutenir la lutte sur cette montagne. Pendant que je dormais sur l'océan, le fils de Virochana, prenant la forme d'Indra, était sorti de la mer et m'avait enlevé mon diadème. L'oiseau Garouda l'a recouvré en se déguisant lui-même sous la figure d'un crocodile, et il vient de me le rapporter. Il est donc évident que le roi Djarâsandha n'est pas éloigné. Et en effet, on aperçoit l'extrémité des drapeaux qui doivent être portés sur des chars aussi rapides que le vent, et le haut des parasols de ces princes qui courent à la victoire. Les vois-tu, ces parasols pareils à des lunes, élevés au-dessus des chars de ces rois? Ces lignes blanches, qu'ils forment au loin, ressemblent à des troupes de cygnes voyageant dans les airs. Regarde, les lueurs qui partent de leurs armes brillantes, se mêlent aux rayons du soleil et illuminent les dix régions du ciel. Dans le combat que ces héros vont engager, tous leurs traits lancés contre moi mourront sans effet. Oui, le grand Djarâsandha arrive à temps: il va devenir pour notre courage comme la pierre qui aiguisé le fer; c'est un hôte que nous traiterons sur le champ de bataille. Ne nous séparons pas à l'arrivée de l'ennemi, et laissons-le lui-même engager le combat.»

Ainsi parla Crichna d'un ton ferme et résolu, et en attendant Djarâsandha, il examinait son armée. A la vue de tous ces princes, le héros Yâdava pensait en lui-même aux destinées que le ciel leur préparait. «Les voilà donc, se disait-il, ces maîtres de la terre: aujourd'hui vivants, et condamnés cependant au trépas par la fatalité! Je me les figure déjà frappés par la mort; ils montent au Swarga revêtus d'une forme éclatante. En effet, fatiguée du poids des armées innombrables qu'entretiennent ces princes sur toute sa surface, la Terre est venue dans le ciel déplorer ses tourments. Bientôt elle sera libre, et le Swarga aura reçu cette multitude de rois.»

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME LECTURE. INCENDIE DU GOMANTA.

Vêsampâyana dit:

¹Cependant le maître des rois, Djarâsandha, s'avancait triomphant à la tête de ces princes suivis de troupes nombreuses. C'étaient des chars de bataille, disposés avec art, attelés de chevaux superbes et bien dressés, et marchant en corps ou séparément; des éléphants guerriers, pareils à de larges brouillards, conduits par des guides exercés, et parés de cloches et de colliers d'or; des cliévaux légers comme le nuage, rapides comme le vent,

¹³ Je crois bien que ce passage est une allégorie: la saison des pluies, qui arrive pendant le sommeil de Vichnou, ôte à la nature sa parure et au soleil son diadème. L'oiseau céleste annonce le printemps qui va rendre à Vichnou sa couronne. Garouda et le crocodile, dont il prend la forme, peuvent être des constellations.

¹⁴ La fin de cette lecture est presque en entier une répétition de ce qu'on a déjà vu dans la lecture XCI.

¹ Tout le commencement de cette lecture se retrouve aussi dans la XCIC lecture avec peu de différence.

montés par d'habiles cavaliers et pleins de souplesse dans tous leurs mouvements; des fantassins vigoureux, couverts de leur armure, chargés de traits menaçants, réunis par milliers et s'agitant comme des serpents. Ainsi, comme des masses orageuses, s'avançaient ces quatre corps de l'armée du puissant et courageux Djarâsandha, les chars aux roues retentissantes, les éléphants secouant avec orgueil leur parure sonore, les chevaux hennissant, et les fantassins poussant de confuses clameurs. Les dix régions de l'air et les rochers de la montagne résonnaient de ces bruits divers, et Djarâsandha s'élevait du milieu de cette armée au-dessus de la foule des rois qui l'entouraient. Cet immense concours de princes entourés de vassaux belliqueux ébranlait le ciel de mille cris, et pouvait être comparé à une masse de vapeurs où gronde la foudre. Ces chars prompts comme le vent, ces éléphants épais comme la nue, ces chevaux légers comme la fumée, ces fantassins ardents comme le feu, présentent une scène confuse; telle apparaît dans le ciel l'armée de nuages qu'amène de la mer l'orageuse automne.

Les rois qui suivaient Djarâsandha entourèrent la montagne, et songèrent à établir leur camp. Leurs tentes s'élevaient avec magnificence et brillaient au loin comme les vagues de la mer se gonflant dans le temps du Parwan blanc². Au point du jour, ces princes, impatients et avides de combats, s'assemblèrent pour délibérer sur les moyens de commencer l'assaut du Gomanta. Ils demandaient tous le signal de l'attaque, et leur bruit tumultueux ressemblait à celui qui doit s'élever à la fin des âges au milieu de l'océan soulevé. Suivant l'ordre du roi, des vieillards, distingués par leur veste, leur aigrette et leur canne, courent dans tous les rangs et commandent le silence. On se tait sans cesser d'être agité, et l'apparence de cette assemblée est celle de l'océan troublé où circulent silencieusement les poissons et les monstres marins. Quand le calme fut établi dans cette mer orageuse, et que l'attention des assistants fut comme enchaînée par la curiosité, Djarâsandha, tel qu'un autre Vrihaspati, commença un long discours:

«Princes, que vos troupes soient sans retard mises en mouvement, et que les flots de vos soldats entourent toute la montagne. Que les machines propres à lancer les pierres et les traits soient disposées; que les guerriers saisissent leurs masses de fer, leurs glaives et leurs halberdes. Que les ouvriers construisent rapidement des mantelets, aussi forts que légers, pour mettre les combattants à l'abri des coups qui tomberont d'en haut. Un combat acharné va s'engager de part et d'autre, et les ordres que je donne doivent être exécutés promptement. Que cette haute montagne soit déchirée par la pioche et la houe: que les chefs, habiles dans l'art d'attaquer les forteresses, se mettent eux-mêmes à la tête des travaux. Je veux que dans cet assaut que nous allons livrer au Gomanta périssent enfin les deux fils de Vasoudéva. Que sur ce vaste rocher on ne voie plus aucun oiseau voler, et que l'air y soit obscurci de vos flèches. Cependant, que chaque prince occupe le poste que je vais lui assigner, et gravisse la montagne par un côté différent. Les rois de Madra et de Calinga, Tchékîtâna avec les Bâhlicas, Gonarda, roi de Câsmîra, le souverain de Carôûcha, Drouma, Kimpouroucha et les montagnards escaladeront le côté occidental. Le petit-fils de Pourou, Vénoudâri, Somaca prince de Vidarbha, Roukmin roi de Bhodja, Soûryâkcha avec les Mâlavas, le souverain des Pântchâlas, le roi Droupada, les deux princes d'Avanti, Binda et Anoubinda, le vaillant Dantavakra, Tchhâgali, Pouroumitra, le roi Virâta, le prince de Côsâmbhî, celui de Mâlava³, Satadhanwan, Vidoûratha, Bhoûrisravas, le roi de Trigartta, Bâna et le roi de Pantchanada attaqueront la montagne par le flanc septentrional, et joindront à l'habileté qu'ils ont pour emporter les forteresses la violente impétuosité de la foudre. Ouloûca, Kêtavya, le héros fils d'Ansoumân, Écalavya, Dridhâkcha, Kchatradharman, Djayadratha, Outtamôdjias, le roi de Salwa, celui de Kérala⁴, Kêsica, le prince de Vidisa, Vâmadéva et le courageux Soukétou s'élanceront par le côté oriental,

² Le mois lunaire se partage en deux moitiés appelées *pakchas*: un de ces *pakchas* est nommé noir, *cricchna*, et l'autre blanc, *soucla*. Le Parwan est une époque du mois, telle que la nouvelle ou la pleine lune, le 6e, le 8e ou le 10e jour de chaque quinzaine.

³ La XCle lecture porte *Mâgadha*.

⁴ Le Malabar.

renversant tous les obstacles avec la même vigueur que les vents, quand ils fendent les nuages. Je me charge, avec le roi de Darada et le vaillant prince de Tchédi, d'emporter de vive force le côté méridional. Ainsi, que le Gomanta cerné de toute part soit frappé par nos armes foudroyantes. Que la hache, la massue, et les autres instruments de destruction servent à notre vengeance. Que cette montagne, formée de rochers inaccessibles, soit par vous, ô princes, réduite au niveau du sol.»

Les rois, après avoir reçu les ordres de Djarâsandha, se mirent à entourer le Gomanta, de même que les mers entourent la terre. Mais le roi de Tchédi, qui est parmi ses sujets comme Indra parmi les dieux, s'écria: «Qu'est-il besoin d'escalader cette montagne inabordable, où notre marche à chaque pas sera entravée par les arbres? Amassons autour du Gomanta du bois sec et des herbes, et mettons-y le feu: c'est le moyen le plus sûr. Nos guerriers, accoutumés à combattre dans la plaine et à lancer des traits du haut de leurs montures, ne sont pas préparés à un combat de pied, et à l'escalade d'une montagne. Il n'y a point de travail de siège, point de tranchée qui puisse nous amener au sommet de cette montagne: c'est une entreprise qui effraierait les dieux eux-mêmes. Il est bien d'attaquer une citadelle, mais quand il est possible de l'assiéger. On ne peut pas m'objecter ici que ceux qui sont sur la montagne n'ont ni vivres, ni eau, ni combustible, qu'ils seront forcés de descendre, et qu'alors par le nombre nous l'emporterons. Et d'ailleurs ignorez-vous que nous avons affaire à deux Yâdavas qui passent pour avoir une force extraordinaire et divine? Nous avons déjà pu les juger par leurs oeuvres: c'étaient des enfants, mais leurs actions étaient grandes et dignes des immortels. Je vous l'ai dit, entourez cette montagne d'herbes et de bois sec; mettons-y le feu, et que ces deux insensés soient brûlés. S'ils parvenaient à se sauver de l'incendie qui les aurait cernés, nous nous réunirions pour les accabler, et ils laisseraient la vie dans ce combat.»

Ce discours du roi de Tchédi fut approuvé de ses collègues, qui en reconnurent toute la justesse. On fit un grand amas de bois, d'herbes, de roseaux et d'arbres desséchés: la montagne fut bientôt enflammée, comme la nue qui s'illumine aux rayons⁵ du soleil. Les guerriers s'empressaient de profiter des avantages du terrain et du vent pour pousser le feu avec activité. La flamme excitée par le souffle de l'air s'élevait de toute part, éclairant le ciel de sombres lueurs, qu'obscurcissaient les tourbillons de fumée. Animé par le vent, alimenté par le bois et les racines de tous ces beaux arbres, le feu fait de rapides progrès. Les larges roches du Gomanta se fendent en mille éclats, qui roulent comme de terribles météores. Un réseau immense et brillant enveloppe la montagne, semblable aux rayons qui couronnent un nuage. Le Gomanta dont le sol bouillonne, dont les arbres se consomment, siffle et rugit comme l'animal sauvage réduit aux abois. La violence de l'incendie chauffe, enflamme et met en fusion des masses d'or, d'antimoine et d'argent. La montagne, dont tous les membres sont brûlants, ne présente pas cependant un corps entièrement lumineux; elle est voilée par la fumée, et telle que le nuage formé de noires vapeurs. De temps en temps, sous la chute des rameaux embrasés, sous une horrible pluie de charbons, elle semble vomir des flammes, de même que la nue chargée de météores éblouissants. Sillonnée de cascades de lave dévorante, environnée d'une fumée épaisse, elle tombe en cendres, comme si elle était déjà la proie du feu qui doit consumer le monde à la fin des âges. Les serpents, à la tête large, à l'oeil noir, sortaient en sifflant de leurs retraites, le corps à demi brûlé. D'un bond impétueux ils s'élançaient en l'air à plusieurs reprises et retombaient enfin étouffés. Les lions et les léopards couraient çà et là, aveuglés par la lueur de l'incendie. La force de la chaleur exprimait des arbres qui ne brûlaient pas encore un suintement abondant. Le vent élevait des globes noirs de cendres mêlées d'étincelles, et couvrait le ciel d'un vêtement de fumée qui s'étendait comme un nuage orgueilleux. Les oiseaux et les autres hôtes de la forêt avaient fui loin de cette montagne que dévorait la flamme, et d'où se détachaient en roulant les roches calcinées: on aurait dit que la foudre d'Indra venait de broyer ces pierres autrefois si solides.

⁵ Ce mot rayon rend ici le mot पार, *pâda*, qui signifie ordinairement *pied*. Je lui ai donné cette dernière signification dans la lecture XCIV

Ainsi les Kchatriyas, rangés en armes autour du Gomanta à la distance d'un demi crosa⁶, avaient allumé cet incendie dont ils sentaient eux-mêmes toute la violence. La montagne brûlait, les grands arbres se desséchaient, la terre enveloppée de fumée se réduisait en poussière. Râma irrité dit au vainqueur de Késin et de Madhou: «O Crichna, les rois nos ennemis, dans leur haine contre nous, ont mis le feu à cette montagne dont le sol et les arbres s'embrasent de tout côté. Entends-tu dans le lointain les cris de ces Kchatriyas à la vue de la fumée qui s'élève et des flammes qui consomment les forêts? Si, à cause de nous, le Gomanta est incendié, que dira le monde? que pensera-t-il de nous, qui aurons laissé traiter indignement la plus belle des montagnes? Ne serait-ce que par ce motif, ô Crichna, ô toi qui as la force et la fermeté du roc, je veux faire sentir à ces Kchatriyas la vigueur de mes bras. Les vois-tu occupés à attiser le feu? Ils n'ont point quitté leurs armes, quelques uns sont toujours sur leurs chars, et prêts à combattre, quel que soit le terrain. Je cours les joindre.» Il dit, et du sommet de la montagne, comme le roi des astres du sommet du Mérôu, le jeune Bala s'élance avec impétuosité. Sur sa poitrine flotte une guirlande de fleurs; ses lèvres sont humides de Câdambarî; son vêtement est noir, sa face blanche. Il ressemble à la lune d'automne: il n'a qu'un pendant d'oreilles magnifique, et sur son front s'élève un riche diadème. Le frère aîné de Késava venait de descendre dans la plaine: le puissant Crichna, pareil à un sombre nuage, suit ses pas, et sous ses pieds ébranle la montagne. Ces mouvements font jaillir et remonter l'eau des sources: les branches des arbres en sont inondées, comme le front de l'éléphant est mouillé de la liqueur que ses tempes distillent, et la violence du feu est tempérée par cette eau, de même qu'à la fin d'un Calpa⁷ l'ardeur du soleil est éteinte par l'eau des nuages. Crichna pousse un cri de lion: couvert d'un vêtement jaune, noir lui-même comme la nue, la tête ornée d'un diadème, la face éclatante de beauté, l'oeil comparable au lotus, la poitrine marquée du Srîvatsa, brillant comme Indra aux mille yeux, il se précipite aussi rapidement que Râma. La montagne, qui s'agite sous le poids des deux héros, en se balançant, produit toujours de nombreux jets d'eau qui calment la fureur du feu. A cette vue, les rois restent interdits, et commencent à trembler.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME LECTURE. MARCHE DE CRICHNA SUR CARAVÎRAPOURA.

Vêsampâyana dit:

En voyant¹ les deux fils de Vasoudéva descendus de la montagne, toute cette armée de héros fut troublée: les chars et les chevaux s'agitaient avec confusion. Les deux Yâdavas, leurs armes à la main, s'enfonçaient dans les rangs ennemis, comme deux monstres de l'océan qui, furieux, troublent et soulèvent les vagues. Leur sage prévoyance employa pour ce combat le secours de ces armes antiques, qui avaient déjà apparu à l'affaire de Mathourâ, armes divines qui descendirent du ciel à la vue de ces milliers de princes belliqueux, flamboyantes, éblouissant les yeux comme des feux étincelants, armes merveilleuses, altérées du sang, affamées de la chair de ces rois, accompagnées d'une nuée d'oiseaux carnassiers, couronnées de guirlandes sacrées, rapides, larges, superbes, effrayant les habitants des airs, et remplissant de leur éclat les dix régions. Ces armes, qui sont celles de Vichnou lui-même, sont au nombre de quatre: c'est le soc Samvarttaca, la masse Sônanda, le disque² Soudarsana, et la massue Cômôdakî. Elles arrivent au moment du combat, et les deux héros s'en saisissent. Râma prend d'abord le soc incomparable qui se glisse comme un serpent dans les rangs ennemis, et se montre paré de festons divins. Sa main gauche s'arme de la masse Sônanda, dont il terrassera ses adversaires. Késava

⁶ C'est-à-dire 2.000 coudées, le *crosa* étant de 4.000 coudées.

⁷ Le mot *calpa* peut ici s'entendre d'une révolution des saisons de l'année.

¹ Le commencement de cette lecture se retrouve aussi dans la XCI.

² Dans cette même lecture XCII, au lieu de ce disque, c'est l'arc Sârnga

s'empare avec joie du disque éclatant (*darsanîya*)³, nommé Soudarsana, et comparable au soleil lui-même. La main gauche du dieu dont les louanges retentissent dans le ciel et dont l'oeil ressemble à la coupe du lotus (*coumoudâkcha*) porte la massue *Cômodakî*. Ainsi armés, Râma et Govinda attaquent leurs ennemis, et leur apparence est celle de Vichnou. Également terribles et courageux, il serait difficile de les distinguer: il existe cependant entre eux une différence d'âge et de nom; mais l'aîné et le plus jeune, mais Râma et Govinda se montrent avec les mêmes qualités; c'est Vichnou qui s'est doublé et partagé en deux héros puissants et invincibles.

Râma, comparable dans sa colère au dieu de la mort, allait sur le champ de bataille, faisant serpenter son soc dans les bataillons ennemis, labourant sans relâche les rangs des Kchatriyas, formant de larges sillons au milieu des éléphants et des chevaux. Les éléphants atteints par le soc ou écrasés par la masse de Râma tombaient comme des montagnes sous les coups du guerrier, qui semblait se faire un jeu du combat. Les chefs des Kchatriyas frappés par Râma et précipités de leurs chars vinrent en tremblant auprès de Djarâsandha. Celui-ci, ferme dans ses devoirs, leur dit avec sévérité: «Honte au Kchatriya qui, comme vous, se trouble sur le champ de bataille! L'action d'un Kchatriya qui se laisse vaincre, qui perd son char et qui fuit, est, disent les sages, un crime aussi horrible qu'un avortement. Quoi! vous tremblez devant un seul fantassin, devant un faible berger! Indignes Kchatriyas! retournez au combat, c'est moi qui vous l'ordonne. Ou du moins du haut de vos chars contemplez les coups que je vais porter à ces deux pâtres réclamés par Yama.» Tous ces guerriers, à la voix de Djarâsandha, reprennent courage: ils reviennent avec ardeur au combat, et lancent des milliers de traits. Avec leurs chevaux tout brillants d'or, leurs chars resplendissants comme la lune, leurs éléphants comparables à de larges nuages, et dirigés par d'habiles conducteurs, ces princes apparaissaient sur leurs chars, au milieu des autres combattants, couverts de leur armure, ceints de leur glaive, chargés de toute espèce de traits, l'arc tendu, le carquois sur l'épaule et rempli de flèches, distingués par le parasol qui ombrageait leur tête et le *tchâmara* qui les éventait. De leur côté les deux héros, fils de Vasoudéva, parcouraient ce théâtre avec tout l'éclat qui entoure de généreux guerriers. L'air était obscurci de traits, ou retentissait de coups de massue. Au milieu de ces flèches qui tombaient par milliers, les deux frères s'élevaient comme deux montagnes assaillies par la pluie. Mais à cette attaque, comme aux coups des lourdes massues et des lances, ces fiers *Yâdavas* demeuraient inébranlables. Crichna, noir comme le nuage, portant sa conque, son disque et sa massue, semblait croître en ardeur et en force, tel que le feu que souffle le vent. Avec son *tchakra* brûlant comme le soleil, il abat les hommes, les éléphants, les chevaux et les chars. Ainsi terrassés par la massue, taillés en pièces par le soc, les princes éperdus ne pouvaient présenter aucune résistance; et leurs chars, coupés par le tranchant du disque, se brisaient et encombraient le terrain. Les éléphants vigoureux, succombant sous la masse de Râma, poussaient de longs gémissements, et, privés de leurs défenses qui tombaient en éclats, ils ressemblaient à des nuages épuisés d'eau. Les cavaliers et les fantassins, atteints par le disque aux rayons brûlants, roulaient sans vie sur la poussière, comme si la foudre venait de les écraser. Enfin cette armée, consumée par les feux du *tchakra* et du soc dévorants, ou brisée sous leurs coups terribles, présentait la scène de désolation qu'offrira le monde à la fin des âges. Les rois ne pouvaient contempler sans frayeur les jeux effroyables des armes divines de Vichnou. De tous ces chars de bataille, les uns étaient fracassés, les autres portaient encore leurs nobles conducteurs, que la mort avait moissonnés; quelques-uns étaient par terre, avec une roue fracassée. Au-dessus de cette horrible scène où s'exerçaient le disque et le soc des deux héros, volaient les *Râkchasas*⁴ de sinistre présage. Il est impossible d'exprimer les cris lamentables qui allaient frapper le ciel, de peindre la chute des

³ Ce mot est employé pour indiquer le sens du mot Soudarsana, comme plus bas *coumoudâkcha* semble avec intention rapproché de *Côrnodakî*.

⁴ Cette espèce de *Râkchasas* est celle qui dévore les humains; leur seule présence souille les sacrifices, et ils habitent ordinairement les cimetières.

hommes, des éléphants, des chars, des chevaux, abattus comme les arbres sous la hache du bûcheron. La terre, arrosée du sang des princes morts dans le combat, était aussi rouge que la femme qui s'est teint le corps avec la poussière de sandal. Un large fleuve étendait au loin ses vagues sanglantes, où surnageaient des cheveux, des membres, de la moelle, des entrailles d'hommes et d'éléphants. C'était un spectacle horrible à voir que cette jonchée de guerriers et de quadrupèdes, que ce champ de mort, d'où s'élevaient les clameurs malheureuses des heureux du siècle⁵, et les lugubres gémissements des blessés, où semblait s'être abattu un nuage de sang, où s'entassaient en monceaux de cadavres confus les hommes, les éléphants et les chevaux, où résonnaient les cris de joie des corbeaux avides, où Crichna enfin, au milieu de tous ces princes terrassés, expirants, dominait comme la Mort toute cette scène épouvantable.

Élevant dans ses mains sa massue meurtrière et son disque pareil au soleil de la fin des âges, Késava s'élançait dans les rangs de ses ennemis et leur criait: «Héros, pourquoi cessez-vous de combattre? n'avez-vous plus d'éléphants, de chevaux et de chars? Que faites-vous? qu'est devenue votre habileté? est-ce donc là votre courage si renommé? Vous n'avez devant vous que deux guerriers, mon frère et moi; quelle terreur imprévue précipite votre fuite? D'où vient donc que le fameux Djarâsandha ne se présente pas en ce moment?» Ainsi parlait Crichna: le vaillant prince des Daradas s'approche de Râma qui, le soc élevé et les yeux rouges de colère, fendait les bataillons de son armée. Comme l'aiguillon qui presse le taureau, sa parole excite le héros. Alors entre les deux guerriers commence une lutte terrible, telle que celle de deux éléphants furieux. Râma serre de près son ennemi; de son soc et de sa masse il le frappe à coups redoublés: l'épaule du Darada reçoit le premier choc, mais bientôt sa tête est séparée de son corps, et le héros tombe comme un roc brisé par la tempête.

Ce prince venait de succomber: Djarâsandha le remplace⁶, et sa rencontre avec Râma fut aussi effroyable, aussi capable de faire dresser les cheveux que celle de Vritra avec le grand Indra. Armés de leurs massues, ils s'attaquèrent avec violence, et la terre tremblait sous leurs pas. Ils ressemblaient à deux collines qui viendraient se heurter. Les autres guerriers cessaient de combattre pour regarder la lutte engagée entre ces deux champions animés par la colère, célèbres par leur adresse à manier la massue, et renommés pour l'habileté de leurs maîtres et pour leur courage personnel. Comme deux éléphants rivaux ils se précipitèrent l'un sur l'autre. Les dieux, les Gandharvas, les Siddhas, les grands Richis, les Yakchas et les Apsarâs accouraient par milliers, et l'air était rempli de leurs troupes qui brillaient au ciel comme des étoiles. Djarâsandha faisant un détour à gauche s'approche de Râma: celui-ci exécute le même mouvement par la droite: les deux habiles guerriers abaissent en même temps leurs massues qui, en se rencontrant, font retentir les dix régions d'un bruit pareil à celui que font les défenses de deux éléphants qui se heurtent. Les coups de Râma résonnaient comme le tonnerre, et ceux de Djarâsandha comme le bruit d'une montagne qui s'écroule. La massue de Djarâsandha n'ébranlait pas plus l'intrépide Râma que le vent n'ébranle le mont Vindhya; et le roi de Magadha soutenait avec fermeté les assauts de Râma ou les évitait avec adresse. Enfin Râma voyant l'habileté et la force de son ennemi, dans la colère qui le transporte, quitte sa massue ordinaire et prend sa masse divine. Il la tenait élevée, et l'arme redoutable allait frapper un coup dont l'effet eût été infaillible. En ce moment une voix sonore se fit entendre dans les airs: c'était la voix de celui qui est le témoin du monde. A ces mots, Djarâsandha s'éloigne, troublé, éperdu; et Râma cesse de le presser.

Il y avait longtemps que durait le combat; mais après la défaite et la fuite du grand Djarâsandha, toute l'armée suivit son exemple. On abandonna le champ de bataille jonché de chars; les princes, pressant les pas de leurs éléphants, ou de leurs chevaux, ou bien montés sur de nouveaux chars, se dispersèrent épouvantés, comme des cerfs éventés par

⁵ Cette antithèse est traduite littéralement: शिवानामशिवैः शब्दैः, Voy. lect. CLXII.

⁶ Ce passage est presque en entier dans la XCIIe lecture.

le chasseur; et la plaine, débarrassée de tous ces rois dont l'orgueil venait d'être brisé, apparut horrible, effrayante et couverte d'oiseaux de proie.

Ces princes fuyaient; l'illustre roi de Tchédi se rappela qu'il était parent de Crichna, et se rendit auprès de lui avec l'armée des Cârôûchas et les troupes de Tchédi. Désirant faire alliance avec Govinda, il lui parla en ces termes: «Noble Yâdava, je suis l'époux de la soeur de ton père. Je viens avec une armée me réunir à toi, et t'assurer de mon attachement. J'ai osé dire à l'insensé Djarâsandha: Abstiens-toi, malheureux, de combattre Crichna. Il a méprisé mon discours, et je l'abandonne aujourd'hui. Abattu par tes armes, Djarâsandha fuit loin de toi avec ses partisans. Mais ce prince retourne dans sa capitale sans renoncer à son inimitié: bientôt il se déclarera encore contre toi. Ainsi, quitte promptement cette terre jonchée de cadavres, et couverte d'oiseaux de proie: des humains ne peuvent l'habiter. Rendons-nous, Crichna, avec notre suite à Caravîrapoura. Nous y trouverons le prince Srigâla, fils de Vasoudéva. Voici deux chars que j'ai destinés pour ton frère et pour toi: ils sont attelés de chevaux pleins d'ardeur, et remarquables pour la solidité des roues, de l'essieu et du timon. Monte donc sur ce char, et Baladéva sur l'autre. Que le bonheur vous accompagne! Hâtons-nous d'aller visiter le roi de Caravîrapoura.»

Crichna accueillit avec plaisir le discours du roi de Tchédi son oncle: «Oui, lui répondit le maître du monde, nous avons suffisamment combattu, et tu viens à propos nous rappeler ce que demandent et le temps et le lieu. Tu nous as tenu le discours d'un bon parent, et tes paroles sont pour nous comme une onde rafraîchissante. Roi de Tchédi, ils sont rares dans ce monde, ceux qui savent parler avec douceur et convenance, suivant les circonstances et les lieux. Prince, nous nous trouvons heureux et forts de ta présence; il n'est rien que nous ne puissions espérer avec un parent tel que toi. Avec ton secours, nous sommes sûrs de triompher et de Djarâsandha et des princes ses alliés. Tu es de tous les rois le premier allié des Yâdavas, et désormais tu vas prendre part à leurs combats. (Les guerriers qui écouteront dans ce monde le récit de la bataille de Tchâcramôsala⁷, et de la défaite des rois au mont Gomanta, pourvu qu'ils en gardent le souvenir, iront après cette vie dans le Swarga⁸.) Mais allons, grand roi, à Caravîrapoura, et suivons heureusement la route que tu nous as indiquée.» Aussitôt ils montent tous sur leurs chars, et lancent leurs chevaux aussi rapides que le vent. Ils formaient comme autant de feux éclatants qui brillaient au loin sur la route. Au bout de trois nuits, ils arrivèrent près de Caravîrapoura, et apparurent dans ce fortuné pays comme des divinités descendues sur la terre.

CENTIÈME LECTURE. MORT DE SRIGALA.

Vêsampâyana dit:

Srigâla, en apprenant leur arrivée, sortit au devant d'eux, se regardant comme menacé dans sa puissance: intrépide et belliqueux, il se montre avec la magnificence d'Indra lui-même. Son char de bataille brille autant que le soleil, garni d'armes terribles¹, monté sur des roues retentissantes, aussi large que le Mandara, orné d'étoffes peintes, et rempli d'une immense quantité de flèches rapides. Il résonne de même que la mer en courroux; toute la partie supérieure est bien jointe, l'avant-train est d'or, l'essieu est solide, la jante bien arrondie; aussi léger que magnifique, il étincelle comme le feu et vole comme l'oiseau. Les

⁷ A la fin de la XCVe lecture, au lieu de ce mot on lit *Tchacramouchala*. Je crois que *Tchâcramôchala* est plus régulier.

⁸ Je suis porté à penser que cette phrase n'est pas à sa place. Elle serait mieux à la fin de la lecture

¹ आयुधप्रतिपूम, *âyoudhapratipoûrna*. Ces armes n'auraient-elles pas été disposées comme celles qui garnissaient les *quadrigâ falcatâ* de Darius? Quinte-Curce, liv. IV.

chevaux sont de la couleur de ceux d'Indra², et non moins ardents que ceux qui emportent dans le ciel le char de ce dieu. C'était après un sacrifice, accompagné de longues austérités et offert à Savitri³, que Srigâla avait obtenu du dieu qui éclaire le monde ce char environné de rayons, tels que ceux du soleil lui-même. Aucun ennemi n'avait encore résisté à ce prince; mais il s'avançait vers Crichna, comme la sauterelle accourt vers le feu. Son arc à la main, armé de flèches aiguës, couvert de sa cuirasse, orné de tresses d'or, paré de vêtements et d'un diadème blancs, les yeux aussi rouges que le feu, il agitait de temps en temps son arc redoutable dont la corde frémissait sous ses doigts. Le vent de sa colère s'échappait de sa bouche en tourbillons de feu et de flammes. Srigâla avait l'éclat du mont Mérou, sous les nombreuses rangées de pierres précieuses qui pendaient sur sa poitrine. Il s'élevait sur son char, semblable au roi des monts. Ses cris retentissants, le bruit de ses roues agitaient la terre, qui sous ce poids tremblait avec ses villes. Fier, superbe, tel qu'une montagne ou tel qu'un des gardiens du monde, Srigâla s'avançait à la vue de Crichna; la colère précipite sa marche, et bientôt il se trouve près de son rival qui l'attend; empressé de combattre, il s'approche de lui, comme le nuage orageux de la colline qu'il menace. Crichna était prêt à le recevoir, et un combat terrible s'engage entre eux, pareil à celui de deux éléphants furieux au milieu des bois. Srigâla, tout brûlant de son ardeur martiale, tout ému par sa fureur, dit à son adversaire: «O Crichna, le fait d'armes de Gomanta ne t'a réussi que par la faiblesse de rois insensés, indignes de commander. Oui, je sais comment ils ont été défaits, ces Kchatriyas misérables, lâches et ignorants. Arrête-toi maintenant, si tu veux combattre un véritable héros. Où peux-tu aller, retenu, cerné de tout côté par moi? Avec mes troupes je suis en état de te combattre, toi et d'autres encore, cependant je veux seul, contre toi seul, essayer mes forces dans un combat singulier: quel besoin avons-nous d'admettre nos gens dans notre querelle? Nous suffisons tous deux pour la vider. Que l'un de nous périsse dans cette affaire d'honneur. Si je te tue, je serai désormais dans ce monde le seul Vâsoudéva⁴: si je succombe, c'est à toi que restera ce nom.»

Crichna avait écouté avec patience le discours de Srigâla; il lui répond ce peu de mots. Il dit, et prend son tchakra. Srigâla, outré de colère, jette avec rapidité à son terrible ennemi une grêle de flèches, et emploie contre lui et la masse et toutes les autres armes. Assailli de tous ces traits qu'entoure une auréole de flamme, Crichna reste immobile comme une montagne. Mais enfin sa colère éclate; il élève son disque, et le lance à la poitrine de Srigâla. Le disque Soudarsana va frapper sur son char l'orgueilleux, l'invincible monarque, et revient dans la main de son maître. Atteint d'un coup mortel, expirant et couvert de sang, Srigâla tombe de même que l'arbre attaqué par la hache. En apprenant que leur prince vient d'être abattu, de même que le rocher brisé par la foudre, ses soldats s'enfuient épouvantés. Quelques-uns rentrent dans la ville; éperdus, troublés par la douleur, ils pleurent la perte de leur maître, et font retentir les cris de leur désespoir. Mais il en est d'autres qui, accablés aussi par le chagrin et se rappelant les bienfaits de ce roi maintenant étendu sur la poussière, n'abandonnent point son corps inanimé. Cependant le redoutable Crichna, qui tient entre ses doigts brillants le tchakra redevenu tranquille, Crichna, à l'oeil de lotus, d'une voix aussi forte que le bruit du nuage retentissant, cherche à rassurer le peuple: A la vue de leur souverain couché par terre, la poitrine ouverte par le tchakra, gisant comme le roc détaché du sommet de la montagne, ces malheureux, amis et sujets de Srigâla, les yeux baignés de larmes, se lamentent à haute voix. Aux cris de douleur, aux gémissements des habitants de la ville, les épouses du roi arrivent avec leurs enfants: des pleurs tombent sur leur visage, et en voyant leur maître, leur seigneur enlevé à leur amour, elles se frappent la poitrine, se meurtrissent le sein, s'arrachent les cheveux et

² Cette couleur est celle qu'on désigne par le mot हरि, *hari*. C'est encore la couleur des chevaux du soleil, et ce mot se traduit ordinairement par *vert*. Cependant il veut dire aussi *jaune* et *brun*, ou *bai* (*tawny*).

³ Nom du soleil.

⁴ Vâsoudéva signifie *fils de Vasoudeva*, et l'on a vu, lect. XCV, que Srigâla était né d'un père nommé Vasoudéva. C'était aussi le nom du père de Crichna.

poussent des clameurs confuses. Accablées sous le poids de la douleur, le regard voilé par les larmes, elles sont étendues à terre, élevant leurs bras, comme des arbres que l'on vient de couper par la racine. Leurs yeux inondés de larmes ressemblent à des coupes de lotus courbées par l'eau qui les remplit. Elles déplorent la chute de leur époux, et, frappées au coeur, elles laissent échapper les plus tendres plaintes. Elles placent près de Srigâla son jeune fils, Sacradéva; l'enfant pleure, et les femmes sentent redoubler leur chagrin: «Noble héros, s'écrient-elles, voilà le faible enfant que tu as abandonné! Sans expérience et privé de toi, comment pourra-t-il marcher sur les traces de son père? Comment es-tu parti, délaissant ton gynécée? Qu'allons nous devenir, veuves et dépouillées de tout ce qui faisait notre orgueil et notre bonheur?»

Alors la première des femmes de Srigâla, la reine Padmâvatî, mère du jeune prince, le prenant dans ses bras, s'approche de Crichna: «Seigneur, lui dit-elle, celui qui, par le sort de la guerre, est tombé sous tes coups, laisse un fils que voici, et qui implore ta protection. Cet enfant te rend hommage, et se soumet à tes ordres: que tout ce peuple n'ait pas à souffrir de la faute d'un seul. Si le malheureux dont nous déplorons la folie était ton parent, ne souffre pas qu'il reste couché sur la poussière. Guerrier généreux, que l'enfant de ton parent abattu soit défendu par toi; qu'il devienne comme ton propre fils.»

Le héros Yâdava, à ce discours de la reine, répondit avec bonté: «Reine, ma colère s'est éteinte avec la vie de ce malheureux insensé. Nous reconnaissons les lois de la nature, et je me souviens que cet enfant est de ma famille. Vos douces paroles, excellente dame, ont achevé de calmer mon ressentiment. Oui, celui qui fut le fils de Srigâla, va devenir le mien. Il est à l'abri de tout danger, et je veux que pour son bonheur il reçoive par moi le baptême royal. Qu'on assemble les différents ordres⁵; qu'on appelle le pontife⁶ de la famille, les conseillers, et que votre enfant soit sacré comme successeur au trône de ses ancêtres.» Alors tous les ordres de l'état, le pontife, les conseillers arrivèrent pour la cérémonie du couronnement au lieu où se trouvaient Râma et Késava. Le fils du roi fut placé sur le trône; par les soins du vaillant Crichna il reçut le baptême sacré des rois, et après cette cérémonie, ce jour-là même, son protecteur lui fit faire son entrée solennelle à Caravîrapoura. Sur le char qu'il venait de conquérir par son dernier combat, et que traînaient des chevaux semblables à ceux du soleil, Crichna avait l'apparence du vainqueur de Vritra rentrant dans le ciel.

Sacradéva, pénétré de l'amour du devoir, vint avec sa mère et les différents ordres de l'état, enfants, vieillards et jeunes gens, rendre les derniers honneurs à son père. Le corps du belliqueux Srigâla fut placé sur une litière, et les assistants, formant une longue file, allaient, la tête tournée vers l'Occident⁷. On accomplit les rites funèbres; on invoqua le souvenir du prince et celui de ses pères, habitants d'un autre monde. A l'intention de ce roi qui n'était plus, on fit mille et mille Srâddhas: on termina la cérémonie par les libations d'eau, en mentionnant le nom du mort, sa famille et les autres circonstances. Après cette cérémonie, après les derniers souhaits pour le repos de son père, le jeune roi, l'âme brisée par la douleur, rentra dans sa capitale.

CENT-ET-UNIÈME LECTURE. RETOUR A MATHOURÂ.

Vêsampâyana dit:

5 प्रकृतयः, *pracritayah*. Voy. lect. LXXXVIII,

6 पुरोधः, *pourodhas*.

7 पश्चिमाभिमुखाः, *pastchimâbhimoukhâh*. Voyez sur le mol *pastchima* la note 4 de la LXXXVIIIe lecture.

Au bout de cinq nuits, l'une desquelles fut consacrée à la réception hospitalière de Damaghocha¹, les deux héros, fils de Vasoudéva, arrivèrent à Mathourâ², heureux et triomphants. Tous les Yâdavas, ivres de joie, sortirent en foule au devant de leurs jeunes parents, ayant à leur tête Ougraséna. Les corporations, les ordres de l'état, les conseillers, chacun suivant sa dignité, toute la ville enfin, enfants et vieillards, se rassembla à leur rencontre. Les musiciens faisaient entendre leurs airs de fête: on s'invitait à chanter les deux héros. Les rues étaient pavoisées de drapeaux et de guirlandes: toute la ville était dans la joie et le bonheur. L'arrivée des deux frères ressemblait à une fête d'Indra. Dans toutes les rues, toutes les bouches s'ouvraient pour chanter, pour louer, pour bénir les deux illustres guerriers: Au retour de Râma et de Govinda, il n'y eut plus à Mathourâ aucun vestige de misère ou de vice. La jeunesse n'avait que des paroles de paix; les vaches, les chevaux, les éléphants avaient leur part au bonheur commun. Hommes et femmes, tous portaient la joie dans l'âme. L'haleine des vents était favorable, les dix régions du ciel étaient tranquilles, et les dieux honorés par la piété. Enfin tous les signes qui s'étaient montrés jadis dans le monde, pendant l'âge Crita, reparurent à l'arrivée des deux frères. Un jour saint et propice fut désigné; et les deux héros victorieux, sur un char traîné par des chevaux pareils à ceux du soleil, firent leur entrée dans Mathourâ, accompagnés des Yâdavas, comme Indra l'est dans le ciel de la foule des dieux. Ils se rendirent ensuite, le visage rayonnant de plaisir, au palais de Vasoudéva: tels, Tchandra et Âditya³ arrivent au mont Mérou. Là, déposant leurs armes, au sein des foyers domestiques, sans pompe et sans suite, ils s'abandonnent au bonheur de revoir leur père, dont ils touchent respectueusement les pieds. Ils rendent ensuite à Ougraséna et aux autres chefs Yâdavas les honneurs que prescrit l'usage, et reçoivent en échange les hommages qu'ils méritent eux-mêmes. Ils vont enfin auprès de leur mère qu'ils réjouissent de leur bonheur. Ainsi, ces deux frères, unis par une essence commune et brillants d'une même beauté, restèrent quelque temps dans Mathourâ à la cour d'Ougraséna.

CENT-DEUXIÈME LECTURE. L'YAMOUNÂ DÉTOURNÉE DE SON COURS.

Vésampâyana dit:

Cependant Râma, conservant le souvenir de l'amitié des pasteurs, avec l'agrément de Crichna, se rendit seul dans le Vradja. Avec quel plaisir il revit ces bois charmants et touffus où il avait été élevé, et ces ondes fraîches et embaumées! Le frère aîné de Crichna, en entrant dans le Vradja, reprit un vêtement simple et agreste: le guerrier vainqueur parla aux bergers avec la même tendresse qu'autrefois, observant toutes les distinctions qu'exigeaient la politesse et l'âge. Il leur adressa à tous la parole, les réjouissant de ses doux propos, et contant aux femmes de jolies histoires. Les vieux pasteurs, charmés de revoir après une longue absence leur aimable compagnon¹, lui dirent avec affection: «Bonne arrivée, vaillant héros, orgueil des Yâdavas! Nous sommes, mon enfant, bien contents de te voir aujourd'hui, bien joyeux surtout qu'un guerrier renommé dans les trois mondes, que Râma, la terreur de ses ennemis, pense encore à venir en ces lieux. C'est vraiment un grand bonheur pour nous: ainsi que toi, tous les êtres aiment à revoir le lieu de leur naissance. Nous allons être pour les dieux un objet d'envie, nous que tu daignes visiter, nous dont tu combles les désirs. Oh! nous connaissons vos exploits: vous avez tué les lutteurs, et terrassé Cansa. Par un trait de générosité toute particulière vous avez donné le trône à Ougraséna. Nous avons entendu parler de votre combat sur mer avec l'Océan, de la mort de Pantchadjana, de la bataille gagnée sur Djarâsandha, de la défaite des

1 C'est le nom du roi de Tchédi.

2 Presque toute cette lecture se retrouve à la fin de la LXXXIXe lect.

3 La lune et le soleil.

1 L'auteur joue ici sur le nom de *Râma*, राम.

Kchatriyas au Gomanta, de la mort du roi des Daradas et de la déroute du prince Mâgadha, de ces armes divines descendues au milieu du combat, de la mort de Srigâla à Caravîrapoura, du couronnement de son fils, de l'accueil de vos concitoyens, de votre entrée à Mathourâ, sujet d'admiration même pour les dieux. Enfin la terre est soumise, et les rois subjugués. Et nous, nous sommes, comme autrefois, heureux de ton arrivée: nous nous en réjouissons tous avec tes parents.»

Râma répondit aux bergers assemblés autour de lui: «Non moins que les Yâdavas, vous êtes mes parents. C'est ici que s'est écoulée notre enfance, ici que nous avons connu le bonheur. Comblés de vos bienfaits, comment pourrions-nous vous oublier? Dans vos maisons nous avons pris notre nourriture, en ces lieux nous avons gardé les vaches. Vous êtes tous nos parents, tous nous sommes unis par le coeur.» Ainsi parlait avec sincérité, au milieu du cercle des pasteurs, le héros au soc terrible, et en l'écoutant les bergères ne pouvaient cacher leur satisfaction.

Ensuite Râma entra sous les ombrages de la forêt, où l'attendait le plaisir.

Alors les bergers complaisants apportèrent à Râma la liqueur dont il avait déjà éprouvé la douceur: ces bergers étaient instruits de tout. Râma, pareil au nuage doré par les rayons du soleil, au milieu des bois, entouré de ses parents, buvait de cette boisson enivrante. On lui présentait aussi des fruits et des fleurs de la forêt, aussi variés qu'agréables, de doux parfums, des mets délicieux, des lotus à peine éclos et des bouquets odoriférants. La tête ornée de ses beaux cheveux bouclés, une de ses oreilles parée d'un riche pendant, sa large poitrine rouge de sandal et couverte d'une guirlande de fleurs, Râma brillait comme le Mandara dont le Kêlâsa relèverait l'éclat et la magnificence. La couleur de son vêtement est noire, semblable à celle de la nuée grosse d'orages: il apparaît aux yeux tel que la lune resplendissante au milieu des nuages amoncelés. A son côté pend le soc du combat, recourbé comme le corps du serpent: sa main tient sa masse brillante; et lui, enivré par la liqueur, sent sa tête tourner, enveloppée de ténèbres, de même que dans les nuits d'hiver tourne la lune voilée par la tristesse.

Dans cet état, Râma dit à l'Yamounâ: L'Yamounâ dédaigna un ordre que Sancarhana donnait dans un moment d'ivresse, et d'ailleurs, entraînée follement par son caractère de femme, elle refusa de venir à l'endroit indiqué. Râma, échauffé par la liqueur et par la colère, prend son soc et l'enfonce dans la terre: les touffes de lotus sont coupées, et du calice des fleurs s'échappe une eau jaunie par les atomes du pollen. Par le sillon que ce soc vient de tracer, le héros arrive sur le bord de l'Yamounâ, qu'il entraîne après lui comme une femme avec qui l'on use des droits du plus fort. La rivière, avec ses ondes jaillissantes, ses courants, ses étangs, vient en tournoyant, et suit la route ouverte par le soc. Telle qu'une femme subjuguée par la terreur, elle obéit à la crainte que lui inspire Sancarhana, cette nymphe² dont les reins sont des îles verdoyantes, et les lèvres les fruits du bimba; qui pour les fils de sa ceinture présente l'écume de ses flots brisés contre la rive, pour ses pieds les extrémités de ses bords, pour sa couronne les tourbillons de ses vagues, pour ses seins les troupes de canards sauvages, pour ses membres ses gouffres rapides et profonds, pour sa parure les poissons effrayés, pour le coin de ses yeux les cygnes blancs, pour sa robe la poussière du câsa³, pour ses boucles de cheveux les plantes de ses rives, pour ses pas les cascades formées par ses ondes. Frappée au coin de l'oeil par un coup de soc, cette épouse de l'Océan est aussi troublée que cette femme bossue⁴ rencontrée par Crichna dans la rue royale. Elle se voit entraînée violemment avec ses eaux frémissantes hors de son ancienne route, et conduite dans le Vrindâvana. Les oiseaux aquatiques l'y accompagnent, en faisant retentir les bois de leurs cris. C'est là que l'Yamounâ, prenant une forme humaine, dit à Râma: «Grâce, seigneur; je suis effrayée du détour que vous me faites faire. La forme que vous me donnez, le cours que vous ouvrez à mes eaux est contraire à ma nature. Fils de Rohinî, vous m'avez égarée de mon chemin, et entraînée sur un mauvais terrain: quand

2 Ces idées sont déjà dans la LXVIIe lecture.

3 Voyez lect. LXVII, not. 10.

4 Voyez lect. LXXXIII.

j'arriverai à l'Océan, que diront mes rivales fières de leur rapidité? En me voyant venir par un long détour, elles se riront de moi au milieu de leurs flots écumants. Grâce, héros, frère aîné de Crichna! ô le meilleur des dieux, soyez clément et généreux. Avec votre soc vous m'avez tirée jusqu'ici: mettez un terme à votre ressentiment; je me prosterne à vos pieds. Rendez-moi la liberté de reprendre mon cours accoutumé.»

Le héros au soc guerrier, en voyant l'Yamounâ prosternée, donne à l'épouse de l'Océan une réponse où dominait encore la fierté de l'ivresse: «Belle au doux regard, je t'ai ouvert une route nouvelle avec mon soc, et je désire que cette contrée soit désormais arrosée de ton eau bienfaisante. Charmante épouse de l'Océan, telle est ma volonté. Maintenant tu peux t'en aller en paix: sois toujours heureuse. Je compte que la gloire de mon action durera autant que ce monde.» Les habitants du Vradja, témoins de la manière dont l'Yamounâ avait été amenée, applaudirent à Râma, et vinrent le saluer avec respect. Après avoir renvoyé l'Yamounâ et reçu tous les pasteurs, le héros se mit à réfléchir en lui-même, et vit qu'il était temps de retourner à Mathourâ. Il partit, et arriva bientôt au palais de son père, où était resté le vainqueur de Madhou, l'être infini descendu sur la terre. Sans quitter son costume de voyage, sans ornement et paré seulement de sa guirlande champêtre, Râma aborda Djanârddana. Celui-ci, en voyant arriver son frère, se leva aussitôt et lui offrit un siège magnifique. Râma s'assit, et Govinda lui demanda si tous les parents du Vradja étaient en bonne santé, et les vaches toujours heureuses. Ensuite les deux héros, en présence de Vasoudéva, commencèrent à raconter les différents traits de leur histoire, récits sacrés dont les Pourânas sont remplis.

CENT-TROISIÈME LECTURE. VOYAGE DE CRICHNA A VIDARBHA.

Vésampâyana dit:

Cependant des émissaires, envoyés à la découverte, arrivèrent au palais du héros qui porte le tchakra, palais semblable à celui d'un gardien du monde. D'après leurs rapports alarmants, Crichna assembla en conseil les Yâdavas les plus expérimentés. Quand ils furent tous réunis, les émissaires répétèrent les nouvelles qu'ils avaient recueillies sur les mauvaises dispositions des rois voisins. «Djanârddana, dirent-ils, il y aura bientôt un rassemblement nombreux de souverains: les rois de diverses contrées se dirigent en toute hâte vers Coundina¹ d'après les conseils du fils du prince Bhodja² qui règne en cette ville. On met en avant un prétexte apparent, on répand parmi le peuple que la célèbre Roukminî, soeur de Roukmin, va faire choix d'un époux³. Ainsi les rois les plus fameux arrivent de tout côté avec une suite considérable. Yâdavas, c'est dans trois jours que doit avoir lieu le mariage de cette princesse qui est la plus belle des trois mondes, de celle que sa parure toute brillante d'or a fait nommer Roukminî. On y verra arriver par milliers sur des éléphants, sur des chevaux ou des chars, ces grands princes qui ont l'orgueil du lion et du léopard, l'impétuosité de l'éléphant, ces princes guerriers, envieux les uns des autres. Promptement rassemblés dans l'espérance de la victoire et entourés de troupes

¹ Le nom de Coundina se retrouve dans le mot moderne Gondavir. Les poètes confondent cette ville avec Vidarbha, qui doit cependant en être distinguée, comme nous le verrons plus loin. Vidarbha avait été la résidence de Vidarbha, aïeul de Bhîchmaca, qui fonda lui-même Coundina, sans doute à peu de distance, et laissa aux princes Kôsica et Cratha cette capitale qu'il venait de quitter. Voyez, pour la généalogie de ces princes, la lecture XXXVI et la lecture CXV.

² Nous avons vu que le mot Bhodja est un nom de famille: on l'applique ici à Bhîchmaca, et un peu plus bas à Ougraséna.

³ C'est la traduction du mot स्वयम्बर, *swayamvara*, lequel prouve que le choix des princesses à cette époque était libre: c'est ce que l'on vit dans l'épisode de Nala. Damayantî y touche le vêtement du prince qu'elle choisit, et place sur ses épaules une guirlande. Voyez les lois de Manou, lect. IX, sl. 90 et 91.

nombreuses, ils vont venir nous assiéger: les attendrons-nous paisiblement ici, pour être hors d'état de leur résister? Non, marchons en avant, fils d'Yadou.»

A ce discours, qui était comme un trait qu'on lui lançait au coeur, le chef des Yâdavas se mit en marche, accompagné de tous ses parents, forts, courageux et avides de combats, montés sur des chars magnifiques, superbes comme des dieux. A la tête d'une troupe nombreuse, Crichna, qui est Hari sur la terre, souriant avec majesté, brillait, son tchakra dans une main, sa massue dans l'autre. Les autres Yâdavas suivaient le fils de Vasoudéva sur des chars pareils à celui du soleil, et retentissant du bruit de leurs clochettes.

Crichna, dont la présence est toujours rassurante, dit à Ougraséna: «Roi, restez en ces lieux avec mon frère. Il est de mauvais Kchatriyas, aussi habiles à faire le mal qu'à manier les armes, et qui, en notre absence, soulèveraient la populace pour piller cette ville. Ils se trouvent aujourd'hui contenus par la peur, tous ces misérables attachés à la fortune de Djarâsandha; et cependant ils sont ici aussi heureux que les immortels dans le séjour des dieux.» A ce discours, le glorieux prince Bhodja dit à Crichna d'un ton affectueux, et doux comme l'ambrosie:

«Crichna, héros magnanime et bienfaiteur des Yâdavas, daigne écouter ce que je veux te dire aujourd'hui. Puissant vainqueur, sans toi nous ne pouvons compter sur le bonheur, ni dans cette ville, ni dans toute la province: loin de toi, nous ressemblons aux habitantes du gynécée privées de leur seigneur. Commandés par toi et placés sous l'abri de ton bras, nous ne craignons aucun de ces princes, seraient-ils même secondés par Indra. O toi qui fais notre orgueil et notre force, en quelque lieu que tu ailles pour chercher la victoire, nous te suivrons avec confiance.» Le fils de Dévakî accueillit en souriant le discours du roi: Il dit, et son char l'emporta rapidement. Crichna arriva au pays de Bhîchmaca au moment où le soleil rougissait l'horizon. Comme on le lui avait dit, les rois se réunissaient et formaient une espèce de camp, et la terre paraissait couverte de leurs tentes. En voyant de loin le théâtre où se développaient déjà leurs intentions guerrières, le héros fut enflammé de courroux; et pour leur imposer par sa splendeur même, il appela dans sa pensée l'antique et puissant fils de Vinatâ. Aussitôt Garouda répondit à cet appel: sous une forme invisible il arriva près de Késava. Cependant le vent de ses ailes avait agité l'air si violemment, que tous les mortels tremblants s'étaient jetés par terre, et dans cette posture se roulaient comme les reptiles. Crichna était resté tel qu'un roc immobile devant ces hommes prosternés, et avait reconnu au seul vent de ses ailes le roi des oiseaux. En effet il l'aperçoit bientôt à ses côtés, ce Garouda, orné d'une guirlande divine, ébranlant la terre qui frémit sous l'air battu vivement par les deux armes terribles attachées sur son dos et qui s'agitent comme deux serpents, ce Garouda, qui vient appuyer sa tête respectueuse sur la main de Vichnou, qui foule de ses pieds le grand serpent jaune, qui, couvert de plumes dorées, ressemble à une montagne riche en métaux, ce Garouda qui jadis a ravi l'ambrosie⁴, qui est l'ennemi mortel des serpents, la terreur des Dêtyas, l'étendard et la monture de Vichnou. Le vainqueur de Madhou, voyant près de lui cet être merveilleux, ce compagnon ailé, qui partage ses dangers et lui sert de drapeau, témoigne sa joie, et dit d'une voix forte: «Bonne arrivée, noble oiseau, exterminateur des Asouras, enfant de Vinatâ! Salut, ami de Késava! O toi dont les ailes me servent de char, dirige-toi vers la demeure de Kêsica. Je m'y rends aujourd'hui; nous irons voir ensuite la cérémonie du mariage, et cet immense rassemblement de princes illustres qui arrivent sur des éléphants, des chevaux et des chars.»

Ainsi parla le grand Crichna au vaillant fils de Vinatâ, son fidèle compagnon; et bientôt après il arriva avec les guerriers Yâdavas à la ville du généreux Kêsica. En apprenant que Crichna, le fils de Dévakî, était à Vidarbhâ⁵, tous les Kchatriyas, forts sous les armes et puissants par leurs soldats, accoururent près de lui, témoignant la plus haute satisfaction.

⁴ Voyez lect. XLIV, note 26.

⁵ Voyez plus haut la note 2. C'était le nom d'une province et d'une ville dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Bérar propre. Cependant on croit reconnaître ce nom dans celui d'un district voisin,

En même temps le prince Kêsica, l'âme véritablement contente, s'apprêtait à remplir envers Crichna les devoirs de la politesse. Il lui offrit les présents de l'argha⁶, et l'eau de l'âtchamana⁷. Après lui avoir rendu ces honneurs accoutumés, il l'introduisit dans un quartier particulier appelé swapoura, où il lui assigna un palais digne des dieux. L'auguste Crichna y fut reçu avec sa suite, comme Siva l'est sur le Kêlâsa⁸, et l'on fournit avec magnificence au jeune frère de Vâsava⁹, des mets, des boissons, des bijoux, tout ce qu'il pouvait désirer. Crichna accepta avec plaisir l'hospitalité qui lui était offerte et les marques de respect que lui prodiguait Kêsica d'un coeur si généreux.

CENT-QUATRIÈME LECTURE. CONSEIL DES ROIS.

Vêsampâyana dit:

Tous les princes, en voyant Crichna arriver avec le fils de Vinatâ, commencèrent à réfléchir. Ces rois, terribles sur le champ de bataille et prudents au conseil, instruits dans l'art de la politique, s'assemblèrent pour délibérer dans la salle de Bhîchmaca, superbe et toute brillante d'or; ils se placèrent sur des sièges ornés de riches peintures et couverts d'étoffes précieuses: à les voir, on aurait dit une assemblée de dieux. Alors le noble et puissant Djarâsandha prit la parole, et leur parla avec la majesté d'Indra s'adressant aux immortels.

«Écoutez, dit-il, princes, et vous, sage Bhîchmaca, les discours que m'inspire la prudence. Le fameux Crichna, fils de Vasoudéva, arrive à Coundina avec le fils de Vinatâ. Fort et puissant, il est entouré des Yâdavas, et sans doute il a le projet de briguer la main de la jeune princesse. Vaillants monarques, faites aujourd'hui ce que vous conseillent votre honneur et votre politique; examinez le fort et le faible de votre position. Vous savez ce que les deux fils de Vasoudéva, à pied et sans l'assistance de Garouda, ont fait au mont Gomanta. Quel désastre n'avons-nous pas essuyé! Aujourd'hui que Crichna est secondé des Vrichnis, des Yâdavas, des Bhodjas et des Andhacas, quelle sera sa force dans le combat? Lorsque Vichnou, monté sur Garouda, vient disputer la main d'une princesse, Indra lui-même avec les dieux serait-il en état de lutter contre lui?¹ On raconte que jadis, quand la terre, couverte d'une mer universelle, était plongée dans le Pâtâla, le puissant Vichnou la releva et prit en cette circonstance la forme d'un sanglier, que le monde révère comme le premier des êtres. Le roi des Dêtyas, Hiranyâkcha, périt sous les coups de ce sanglier². Hiranyacasipou, célèbre par son immense pouvoir, ne devait mourir de la main d'aucun ennemi, quel qu'il fût, dieu, Dêtya, Richi, Gandharva, Kinnara, Yakcha, Râkchasa ou serpent, ni dans l'air ou sur la terre, ni dans l'intervalle du jour ou de la nuit, ni par l'influence d'un élément sec ou humide; ce roi des Dêtyas, que rien dans les trois mondes ne pouvait faire mourir, fut cependant vaincu et tué par Vichnou sous la forme de l'homme-lion. Il y eut un fils de Casyapa, nommé Bali: Vichnou, frère des Âdityas et

266

appelé *Béder*. Des traditions locales assurent même que la ville nommée *Beder* est l'ancienne Vidarbhâ ou Vidarbhanagara.

⁶ Voyez lect. XIV, note 21.

⁷ Cérémonie qui consiste à prendre dans le creux de sa main de l'eau dont on se rince la bouche et que l'on rejette aussitôt.

⁸ Montagne située dans la chaîne de l'Himâlaya, où les poètes mettent le séjour de Couvéra et celui de Siva.

⁹ Surnom du dieu Indra, qui est en même temps, comme nous l'avons vu, lect. III et lect. IX, un des douze Âdityas, et en cette qualité frère de Vichnou, lequel est Crichna.

¹ On fait ici allusion aux différents avatares de Vichnou, dont il a déjà été question dans la XLIIe lecture.

² L'avatare, nommé *varâha*, sera dans la suite raconté avec de grands détails.

prince des Souras, prenant l'extérieur d'un nain, lia ce prince par son propre serment. Fidèle à sa promesse pieuse, Bali fut envoyé dans le Pâtâla. Le fils de Critavîrya était célèbre par sa force et par les mille bras qu'il avait obtenus de la faveur de Datta, fils d'Atri: Vichnou naquit dans la personne du guerrier Râma, fils de Djamadagni et de Rénoucâ, qui par la force de sa hache, terrible comme la foudre, devint le maître des sept *dwîpas*³: c'était à l'époque du sandhi des deux âges Trétâ et Dwâpara⁴. Malgré sa force, le descendant d'Héhaya fut tué par Vichnou. C'est encore Vichnou qui fut Râma, fils de Dasaratha, de la race d'Ikchwâcou, et qui mit à mort Râvana, héros vainqueur des trois mondes. C'est lui qui dans l'âge Crita, au moment du combat de Târacâ⁵, fort de ses huit bras et monté sur Garouda, défit les Asouras fiers de la faveur de Brahmâ, et tua de son disque armé de mille rayons Câlânemi, le roi des Dêtyas et la terreur des dieux. C'est toujours lui qui, puissant par sa dévotion (yoga)⁶, et prenant toute espèce de formes, a donné la mort à tous ces Asouras que le temps enfante⁷. Sous l'apparence d'un enfant il a tué ces robustes Dêtyas, habitants des bois, Pralamba, Arichta, Dhénouca, et sous l'habit d'un pasteur, devenu Késava, fils de Dévakî, il a, comme en se jouant, ôté la vie à Poûtânâ, à Késin, aux deux Ardjounas⁸, à l'éléphant Couvalayâpîda, à Tchânoûra, à Mouchtica, et enfin au formidable Cansa, entouré de ses satellites.

Je vous ai rappelé ces anciennes et diverses métamorphoses de Vichnou, qui trompait ainsi les regards par sa divine magie. Je ferai plus, et dans votre intérêt j'ajouterai que je regarde ce Crichna comme étant Vichnou lui-même, le premier des dieux, l'ennemi mortel des Asouras, Nârâyana, source antique de ce monde, esprit fécondant, immuable, créateur de tous les êtres, à la fois matériel et immatériel, immortel, invincible, adoré de tous les mondes, sans commencement, sans milieu et sans fin, sujet aux changements et cependant inaltérable, éternel, existant par lui-même, n'ayant point connu de naissance, inébranlable, mystère impénétrable pour tous les êtres animés et inanimés, roi des trois mondes qu'il parcourut en trois pas, exterminateur des ennemis du maître des dieux. Telle est ma foi, c'est Vichnou qui est né à Mathourâ, membre d'une famille illustre et féconde en souverains puissants. Et de quel autre mortel Garouda voudrait-il être la monture? Quand Djanârddana, dans toute sa magnificence, se présente avec Garouda pour demander une épouse, qui osera se déclarer son rival? Oui, c'est Vichnou lui-même qui arrive pour fixer sur lui le choix de la princesse. C'est un malheur sans doute que la présence de Vichnou en ces lieux. Avisez promptement aux mesures que vous voulez prendre.»

Ainsi parla le roi de Magadha; le prudent Sounîtha⁹ prit la parole après lui.

«Le grand roi de Magadha vient de vous rappeler à propos l'issue terrible du combat de Gomanta, dans lequel, à la vue des hommes et des dieux, Râma et Crichna ont consumé par les feux de leur tchakra et de leur soc une armée immense où se pressaient tant d'éléphants, de chevaux, de chars et de fantassins, où brillaient tant de drapeaux. Il avoue franchement, au souvenir de cette horrible affaire, qu'il était loin de prévoir un semblable résultat. En effet sous les coups inévitables de deux guerriers, Bala et Késava, votre armée a éprouvé une perte affreuse. Aujourd'hui, voilà que Garouda survient; et, vous l'avez vu,

³ Par ce mot *dwîpas* on entend les divisions de la terre, qui sont le Djambou, ou pays de l'Inde, le Cousa, le Plakcha, le Sâlmali, le Crôntcha, le Sâca et le Pouchcara. Voyez Rech. asiat. vol. VIII, pag. 283.

⁴ Voyez la VIIIe lecture.

⁵ Voyez lect. XLII et suiv.

⁶ De là vient le surnom *Sadâyogin*, donné à Vichnou et à Crichna.

⁷ *प्राप्तकालजाः*, *prâptacâladjâh*. Ces Asouras naissent à mesure que leur temps arrive.

⁸ Voyez pour ces différents noms l'histoire de Crichna, depuis la lecture LXII La légende des deux Ardjounas est dans la LXIIIe. On regarde quelquefois ces deux arbres comme deux Asouras ainsi déguisés.

⁹ Nous verrons dans la CXVe lecture que le mot *Sounîtha* doit être un surnom du prince Sisoupila.

sous le vent seul de ses ailes rapides les habitants de l'air sont tombés, les mers ont frémi, les montagnes et la terre ont tremblé: nous-mêmes, effrayés, ne savions quel prodige menaçait le monde. Que Késava, dans le combat, le prenne pour monture, nos forces seraient-elles en état de lui résister? Cette cérémonie de l'élection d'un époux, quand les concurrents sont des hommes de mérite, est ordinairement pour les rois une grande fête: c'est le triomphe de la gloire et de la vertu. Aussi les maîtres de la terre sont-ils accourus dans la ville de Coundina; mais je crains bien que tous ces nobles héros n'en viennent bientôt aux mains. Quel que soit celui que la princesse choisisse de tous ces rois, qui pourra soutenir la force des bras de Crichna? Au milieu des fêtes d'un mariage on a vu plus d'un triste exemple de ce genre. Enfin Crichna et nous-mêmes, nous venons ici pour le même objet. Je pense, comme le roi de Magadha, c'est un malheur que Crichna et les autres princes se rencontrent à Coundina pour briguer la main de la même princesse.»

CENT-CINQUIÈME LECTURE. SUITE: CONSEIL DES ROIS.

Vêsampâyana dit:

Après ce discours du grand Sounîtha, le vaillant prince de Cârôûcha, Dantavakra, prit aussi la parole.

Rois, les discours que vous ont tenus avant moi le souverain de Magadha et Sounîtha sont, à mon avis, remplis de convenance. Mes paroles seront exemptes d'inimitié, d'orgueil et d'ambition. De ma bouche ne couleront pas ces flots d'éloquence puisés à la source de nos livres de morale et de politique: la discussion est une mer immense où je n'ai garde de m'engager devant vous: je ne vous dirai que quelques mots pour rappeler le passé à votre souvenir.

Le fils de Vasoudéva arrive en ces lieux; princes, qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'il fasse ce que nous avons tous fait? Est-ce un bien, est-ce un mal que nous soyons venus en même temps que lui pour obtenir la main de la princesse? Ce sera sans doute un mal, si vous voulez renouveler ici la scène que nous avons jouée ensemble au siège de Gomanta. Quoi! deux hommes, par suite des craintes insensées de Cansa, excité par le discours d'un Dévarchi¹, vivaient relégués à la campagne, dans les environs du Vrindâvana: on les fait venir dans le dessein de les livrer à la mort, on excite contre eux un éléphant; ils tuent cet animal, pénètrent dans le théâtre, et tandis qu'ils n'ont d'autre appui que leur propre force, le roi de Mathourâ, avec sa suite, est frappé et tombe expirant sur la poussière. Quel mal cela nous faisait-il, pour que, rassemblant nos forces, nous vinssions tous les assiéger? En voyant la force de nos troupes, Râma et Késava effrayés abandonnent et leur ville et leur armée, et se retirent sur le Gomanta. Nous les y suivons pour en finir avec ces ennemis par la force des armes, et nous sommes vaincus par deux enfants. En vain nous avons mis en bataille nos chars, nos chevaux, nos fantassins, nos éléphants; en vain nous avons cerné la montagne; en vain nous avons allumé un feu tel que des pénitents² même devaient mourir en passant par les flammes de cet incendie. Valeureux Kchatriyas, nous avons dit: Ils sont à nous! Pressons, attaquons Djanârddana; en quelque lieu qu'il soit, il nous faut le combattre. Je dis maintenant: Luttons avec Crichna, mais que ce soit de politesse et d'égards. Le voilà qui vient à Coundina³ sans intention hostile. Quel est celui qu'il attaque en demandant la main d'une princesse?

Que sera-ce donc, si nous pensons que ce n'est pas un homme ordinaire, mais le premier des êtres dans ce monde mortel, et dans le monde divin le maître même des dieux, l'être par excellence, le créateur des dieux, de la nature entière, le roi des hommes? Dans un

¹ Voyez lect. LVI.

² Les pénitents, par dévotion, s'exposent à la chaleur de quatre feux et aux rayons du soleil. Voyez les lois de Manou, lect. VI, sl. 23.

³ Le texte par abréviation porte *Coundî-poura*. Dans la lect. suivante on trouve *Coundî-nagara*.

dieu il n'existe ni vaine présomption, ni jalousie, ni cupidité. Crichna n'est ni barbare, ni insensible: il se plaît à soulager les maux de ses amis. Sous une forme empruntée, c'est Vichnou, le dieu souverain, le dieu des dieux, arrivant ici avec Garouda.

Crichna ne vient pas, accompagné d'une armée et menaçant tous ses ennemis. Remarquez-le bien, c'est Hari qui se présente en ami, suivi des Yâdavas, des Bhodjas, des Vrichnis et des Andhacas. Rois, offrons-lui les présents de l'argha et l'eau de l'âtchamana; accueillons avec hospitalité le généreux Késava. Que la concorde et la paix règnent entre lui et nous, et vivons désormais exempts de crainte et d'inquiétude.»

Après avoir écouté ce discours du sage Dantavakra, l'éloquent Sâlwa dit aux princes assemblés:

«D'où vient donc cette crainte que vous avez de Crichna? Frappés de terreur, nous posons tous les armes pour faire alliance avec lui. Que signifie cet éloge pompeux qu'on lui décerne et par lequel on nous rabaisse nous-mêmes? Ce n'est pas ainsi que j'entends le devoir du Kchatriya. Illustres rejetons de races royales, comment les orateurs que nous avons entendus montrent-ils tant de faiblesse dans leurs discours? Pour moi, je sais que Crichna est le premier des dieux, le maître des immortels, le même que Nârâyana, l'éternel Vêcountha, l'invincible, le souverain des êtres animés et inanimés, Hari, objet des hommages du monde, Vichnou enfin né dans le sein de Dévakî pour détruire le roi Cansa, pour délivrer la terre du poids qui la surcharge, pour nous perdre nous-mêmes et sauver le monde. Oui, je sais que Crichna est un avatare de Vichnou; que, dans nos luttes inégales avec lui, nous serons consumés par le feu de son tchakra, et que nous descendrons dans la demeure d'Yama. Mais, roi des rois, je sais aussi que nous mourrons dans notre temps. Jusque-là nous sommes assurés contre le trépas; c'est seulement quand l'heure est venue que nous cessons de vivre. Forts de cette certitude, nous ne devons rien craindre. Ce divin Vichnou lui-même, soumis à la fatalité, vient dans le temps, quand il voit le refroidissement de la pénitence et de la piété, donner la mort aux Dêtyas: il connaît les mérites de chacun; il a bien su que le grand Bali, fils de Virochana, ne pouvait point périr, et ce dieu des dieux l'a établi dans le Pâtâla. Il en fut de même des autres aventures de Vichnou. Ainsi votre délibération pour savoir s'il faut combattre est intempestive. Crichna ne vient point ici avec des intentions ennemies. Quel que soit l'objet du choix de la princesse, est-ce pour des rois un motif de guerre? Faisons-lui amitié, c'est mon avis, mais sans bassesse.»

Ainsi parlaient les rois éclairés par la sagesse. Cependant Bhîchmaca ne disait rien, pensant à son fils, fier, courageux, protégé par l'arme divine du petit-fils de Bhrigou⁴, et poussant dans les combats un char toujours brûlant. A la fin il se décida à parler.

«Mon fils, dit-il, orgueilleux de sa valeur, ne peut souffrir Crichna: et dans sa téméraire présomption il ne craint personne sur les champs de bataille. Il voudra sans doute essayer ses forces contre Crichna: le combat s'engagera entre ces nobles héros. Certes, mon fils se perdra par sa haine et son orgueil: je ne vois pas de quelle manière il pourra échapper à la colère de Késava. Comment puis-je supporter l'idée qu'à cause de ma fille je laisserai mon fils (un fils n'est-il pas le plus grand bonheur d'un père?) faire la guerre à Crichna? Que Roukmin⁵, emporté par l'ivresse de son fol orgueil, refuse d'avoir pour beau-frère le grand dieu Nârâyana, et qu'il tente la fortune des combats, certes il sera bientôt réduit en cendres, comme un monceau de coton est consumé par le feu. Le roi de Caravîrapoura, le brave Srigâla, habile dans les différents genres de combats, a été en un moment anéanti par le puissant Késava. Lorsqu'il habitait encore le Vrindâvana, ce robuste Késava a soutenu, d'une seule main, une montagne pendant sept jours⁶; et je frémis au seul souvenir de ce merveilleux exploit. Indra lui-même, le vainqueur de Vritra et l'époux de Satchî, est venu avec les dieux donner à Crichna le baptême divin, et l'a nommé Oupendra. Quand je me rappelle comment ce fils de Vasoudéva a dompté dans le lac de l'Yamounâ le serpent

⁴ On désigne par ces mots Parasourâma, qui avait donné à Roukmin une arme divine.

⁵ On l'appelle dans le texte Roukmina.

⁶ Voyez lect. LXXIV.

Câliya⁷, au poison dévorant, terrible et pareil au Temps meurtrier; comment il a tué le Dânavâ Késin⁸, cheval vigoureux que les dieux eux-mêmes n'auraient osé attaquer; comment, après avoir mis à mort le Dêtya Pantchadjana⁹, il retira de la demeure d'Yama le fils de Sândîpani, qui depuis longtemps avait péri dans les flots de la mer; comment enfin les deux frères, à Gomanta, soutinrent seuls, contre une multitude immense, un combat effrayant où furent renversés et confondus les uns sur les autres les éléphants, les chars et leurs conducteurs, les chevaux, les cavaliers et les fantassins, carnage horrible, tel que n'en auraient jamais exécuté les Dévas, les Asouras, les Gandharvas, les Yakchas, les serpents, les Râkchasas, les Nâgas¹⁰, les rois Dêtyas, les Pisâtchas et les Gouhyacas; quand, dis-je, je me rappelle tous ces événements, je sens que mon âme s'anéantit. Je n'ai jamais vu, jamais je n'ai entendu citer un mortel semblable au fils de Vasoudéva, qui est en effet le premier des dieux. Le grand roi Dantavakra a eu raison de dire que le meilleur parti à prendre est de se faire un ami de ce héros.»

Ainsi après avoir bien examiné le fort et le faible de sa position, Bhîchmaca se décida à se mettre en route dès son réveil, pour aller rendre ses hommages à Crichna, accompagné de tous les princes attachés aux devoirs de la politesse, et des Soûtas, des Mâgadhas¹¹ et des hérauts (vandins)¹², gens habiles à tourner les compliments. Cependant les rois, au point du jour¹³, après s'être acquittés des devoirs pieux commandés pour le matin, s'étaient retirés dans leurs chambres de repos: alors les émissaires qu'ils avaient envoyés à Vidarbhâ vinrent leur apprendre à chacun en secret que Crichna allait y recevoir le baptême royal. A cette nouvelle, les uns furent satisfaits, les autres fâchés, quelques-uns restèrent indifférents; et cette armée, formée d'éléphants, de chars et de chevaux, et divisée en trois partis, se trouva agitée comme l'océan, en apprenant cet incident. Le bon roi Bhîchmaca voyant ces dissentiments, et l'incompréhensible opposition de son propre fils, réfléchissait en son âme inquiète à ces circonstances alarmantes. Il se rendit au lieu où les princes étaient campés, pour les avertir et les presser. En ce moment des messagers, envoyés par Kêsica, entrèrent dans l'assemblée, élevant une lettre au-dessus de leur tête.

CENT-SIXIÈME LECTURE. SACRE DE CRICHNA.

Djanamédjaya dit:

Après la mort du formidable Cansa, de cet ennemi que les dieux n'auraient pu vaincre, Crichna avait refusé le trône et le baptême royal. Pour quelle raison se laisse-t-il sacrer maintenant? Comment, venant à Coundina pour briguer la main de la princesse, pardonna-t-il l'injure qu'on lui faisait en lui disputant les honneurs de l'hospitalité? Pour quel motif le puissant fils de Vinatâ dut-il consentir à supporter cet affront? Saint Brahmane, j'ai le plus vif désir d'entendre ton récit.

Vêsampâyana reprit:

A l'arrivée de Crichna et du fils de Vinatâ dans Vidarbhâ, Kêsica et Cratha son frère firent ces réflexions: «La vue de ce saint et miraculeux personnage doit être pour nous une

7 Voyez lect. LXVIII.

8 Voyez lect. LXXX.

9 Voyez lect. LXXXIX.

10 Mot synonyme de serpents.

11 Voyez lect. V.

12 Le *vandin* est un barde chargé de chanter les louanges des grands.

13 Les lois de Manou, lect. VII, sl. 223, disent que c'est le soir que le roi doit entendre le rapport de ses espions. J'aurais bien à la rigueur traduit dans ce sens les mots प्रहातायां रजन्यां, *prabâtâyâm radjanyâm*, si le mot पूर्वाङ्गिककृत्याः, *pûrwângicacriyâh* pouvait se rapporter à des cérémonies qui eussent lieu le soir.

source de pureté, et contribuer à effacer nos péchés, si nous l'accueillons avec honneur. Et quel autre, dans les trois mondes, est plus digne d'être honoré que Crichna à l'oeil de lotus, que Djanârddana, le dieu des dieux? Que pouvons-nous donner à cet hôte illustre qui soit digne de lui, et qui prouve tout notre dévouement?» Cratha et Kêsica s'étaient communiqué ces réflexions, et ils se présentèrent devant Kêsava pour lui donner leur royaume. Ces deux rois de Vidarbhâ arrivèrent devant Hari, et dirent au dieu en baissant la tête devant lui: Aujourd'hui le bonheur de notre naissance est complet, notre gloire parfaite, et nos pères bienheureux, puisqu'un dieu tel que toi daigne visiter notre demeure. Tout ce qui nous appartient, notre tchâmara, notre éventail, notre parasol, notre étendard¹, notre trône, notre armée, nos trésors, notre ville, tout est à toi. Tu as déjà été sacré Oupendra par le roi des dieux, et nous, seigneur, nous voulons te sacrer roi de nos états. Ce que nous faisons devrait être fait par bien d'autres princes, et par Djarâsandha lui-même, ce puissant roi de Magadha, ton ennemi. Quand on parle de toi, on finit toujours en disant: Il est le protecteur des rois, et il n'a point de trône, il n'a point de capitale. Comment ce fils de Dévakî peut-il siéger dans le conseil des rois? Crichna est plein de courage et de force, sa gloire éblouit les regards; mais il ne peut venir disputer avec les autres la main de la princesse: au milieu de ces princes assis sur leurs trônes, comment, avec toute sa gloire, paraîtra-t-il sur un siège humble et vulgaire? Ce sont là des discours que le roi Bhîchmaca a entendus comme nous: nous avons avisé ensemble aux moyens de prévenir une funeste collision, et pour te recevoir nous avons préparé cette demeure. Oui, tu es le premier des dieux, l'objet de l'adoration de tous les mondes. Sois aussi dans ce monde mortel le souverain des rois, et que dans leurs assemblées tu n'aies pas à rougir de ton siège. Exerce dans Vidarbhâ ton premier acte de souveraineté, et apparais demain matin sur ton trône resplendissant. Tu vas aujourd'hui, en parfumant ton corps² suivant les rites prescrits, te disposer à cette cérémonie; pour moi, je transmettrai aux rois l'ordre émané d'Indra³.» Après ce discours, Kêsica salua Crichna avec les signes d'un profond respect. Ensuite il écrivit une lettre où il développait les intentions du dieu du tonnerre énoncées par un de ses messagers célestes, et il envoya cette dépêche à l'assemblée des rois. Dépêche de Kêsica.

«Vous savez tous, ô rois, que Hari est arrivé avec le fils de Vinatâ dans la ville de Vidarbhâ, et qu'il y a reçu l'hospitalité. Pour honorer d'une manière convenable le roi de la terre, mon frère et moi nous avons donné notre propre royaume au fils de Vasoudéva: nous l'avons invité à s'asseoir sur notre trône. Alors un être invisible, envoyé d'Indra, a fait du ciel entendre ces paroles: Roi des hommes, ce n'est pas ton trône qui convient à ce héros. En voici un que lui envoie le souverain des dieux: il est fait de la main divine de Viswacarman, tout brillant d'or et de pierres précieuses, et orné de l'effigie du lion. Que placé sur ce trône, le maître des dieux, objet des adorations de tous les êtres animés et inanimés, soit sacré roi des rois par tous les princes. Il ne se rend à Coundina que pour demander la main de la princesse, cependant celui qui ne viendra pas lui rendre hommage encourra son indignation. Voici les huit Nidhis⁴, génies immortels de la cour du roi des

¹ Ce sont là les quatre attributs de la dignité royale.

² Cette cérémonie s'appelle Adhivâsa ou Adhivêsana. Quand on consacre une idole, on pratique aussi l'Adhivâsa: on prend le riz, les fruits et les autres offrandes pour en toucher le vase d'eau sacrée, puis le front de l'idole en prononçant certains mantras. L'Adhivâsa est la cérémonie par laquelle on invite une divinité à venir habiter une idole. Ward, t. II, p. 88 et 234.

³ Voyez plus bas pour cette circonstance inattendue. Les particularités de ce récit sont présentées sans ordre. Nous apprenons ici qu'Indra a parlé, et c'est plus bas qu'on nous dira à quel moment: nous saurons aussi alors que Crichna a reçu un trône divin. Ces deux circonstances devraient être mentionnées ailleurs que dans la dépêche de Kêsica, qui va suivre.

⁴ Les poètes personnifient les trésors du dieu Couvéra, et en font huit génies, appelés Nidhis. M. Wilson en reconnaît neuf, et les nomme *Padma*, *Mahâpadma*, *Sankha*, *Macara*, *Catchtchapa*, *Moucounda*, *Nanda*, *Nila* et *Kharba*. Mon auteur ne met que huit Nidhis, et il semble que la forme qu'il

rois, du grand dieu des richesses; ils viennent chacun avec un vase divin qui contient de l'or, des pierreries, des bijoux précieux, assister, au milieu des princes, au sacre du souverain des rois. Tel est l'ordre que donne Indra aux maîtres des hommes; qu'ils soient tous par une lettre invités au sacre de Késava. Après ces paroles, l'envoyé céleste se tut, laissant le trône de Crichna étincelant comme un soleil. Ainsi je me permettrai de vous donner un avis, rois maintenant assemblés: d'un côté il est dangereux pour vous de ne pas vous conformer à l'ordre d'Indra; de l'autre il vous est donné de voir le spectacle le plus admirable qu'on puisse avoir sur la terre, Indra, accompagné des Nidhis, descendant lui-même du ciel pour assister au sacre de Crichna. La vue seule de ce héros est capable d'effacer nos péchés. O rois, venez donc pour le baptême de Crichna, qui est Vichnou, le dieu des dieux; vous n'avez rien à craindre: mon frère et moi, nous avons disposé Djanârddana en votre faveur. Hari n'est point votre ennemi; nous avons reconnu qu'il est aussi bon qu'il est saint. Il n'a dans son coeur aucune inimitié, même contre le roi de Magadha. Voyez maintenant ce que vous avez à faire.»

Vêsampâyana continua:

Les princes, redoutant la malédiction d'Indra, venaient d'acquiescer à l'invitation de Kêsica. Alors du sein d'un nuage épais, dont le ciel était tout couvert, ils entendirent aussi une voix qui s'adressait à eux: c'était Tchitrângada⁵, qui, au nom d'Indra, venait leur parler en restant invisible. «Indra, leur dit-il, maître des trois mondes, vous fait savoir pour le bonheur des créatures, comme pour votre propre avantage, que vous ne devez pas être les ennemis de Crichna: vivez en paix avec lui, chacun dans votre propre royaume. Crichna peut relever ses ennemis abattus, et devenir pour ses adversaires un feu destructeur. Renoncez à vos ressentiments, et formez avec lui des liens d'amitié; les rois sont les dieux des mortels; mais les Souras sont les dieux des rois; Indra est le dieu des Souras, mais Djanârddana est le dieu d'Indra. C'est Vichnou, dieu souverain, dieu des dieux, qui est Késava, né dans ce monde mortel sous la forme d'un homme. Personne dans les trois mondes ne peut le vaincre, ni parmi les hommes, ni parmi les Dévas ou les Dânavas, pas même le dieu qui porte le trident⁶, accompagné de Cârtikéya. Votre premier soin doit donc être de procéder avec les Souras au baptême royal du grand Késava, qui est le souverain des dieux et l'objet des hommages de tous les mondes. Ce n'est pas moi, Vâsava⁷, qui présiderai à cette cérémonie: ce ne sont point les insignes de roi des dieux, mais ceux de roi des rois qu'il va recevoir aujourd'hui. Allez à Vidarbhâ rejoindre Cratha et Kêsica, et accomplissez les cérémonies que prescrit l'usage. J'ai pensé qu'il fallait songer à maintenir entre vous la paix et la concorde, et je suis venu pour vous donner des conseils. Déjà, par les soins de Cratha et de Kêsica, Crichna a rempli à Vidarbhâ la cérémonie de l'adhivâsana⁸. Allez en grande pompe, ô princes, le sacrer roi des rois, et lui offrir avec respect les présents accoutumés: vous reviendrez ensuite en ces lieux pour le mariage de la princesse. Cependant, pour que votre camp ne demeure pas sans chefs, que quatre d'entre vous restent en ces lieux; savoir, Djarâsandha, Sounîtha, le vaillant Roukmin, et Sâlwa, prince de Sôbha.»

Après avoir entendu l'ordre d'Indra exprimé par Tchitrângada, ces princes se préparèrent à partir pour Vidarbhâ: le sage Djarâsandha lui-même fit une proclamation pour les y engager. Bhîchmaca se mit à leur tête; et tous ils arrivèrent avec empressement, environnés de leur cortège nombreux, au palais de Kêsica où se trouvait le grand Crichna. Cependant

272

leur donne est celle même du vase qui contient la richesse particulière dont chacun est gardien. Voyez la note 6 de la lecture XLVI.

⁵ Tchitrângada, lect. XVIII, est fils de Santanou et de Satyavatî. Il fut tué par un Gandharva, et attaché à la cour d'Indra.

⁶ Siva porte un trident, appelé *soûla*. Cârtikéya est son fils, que l'on honorait comme dieu de la guerre

⁷ Nom d'Indra.

⁸ Voyez note 2.

apparaissait au loin l'assemblée des dieux qui venaient assister au sacre: scène brillante où flottaient des drapeaux, des étendards, des guirlandes; où les reflets de la pierre précieuse se confondaient avec les couleurs éclatantes des étoffes et des diverses parures, avec les teintes variées des couronnes de fleurs; où s'exhalait des parfums délicieux; où des chars aériens soutenaient des personnages environnés de gloire. Ça et là on voyait danser des troupes d'Apsarâs et de Vidyâdharas; les Gandharvas, les Mounis et les Kinnaras, au milieu des airs, chantaient les louanges du maître des dieux; les Siddhas et les Richis faisaient entendre leur voix pieuse, et les tambours célestes retentissaient d'eux-mêmes. De tout côté ces êtres divins inondaient l'atmosphère de ces doux parfums puisés à cinq⁹ sources diverses. L'époux de Satchî lui-même se montre au milieu de ces pompes, monté sur un char magnifique. Les huit¹⁰ gardiens du monde, de la région qui leur est assignée, prennent part à ces concerts et à ces danses.

Les rois de la terre, en entendant ces accents harmonieux, ouvrent les yeux d'étonnement, et se dirigent vers la salle d'audience. Kêsica, plein de force et de gloire, va au devant d'eux, les honore suivant l'usage et les introduit. Le divin Hari, apprenant l'arrivée des princes, se présente à eux. A la vue de celui qui est la source de tout bonheur, les urnes célestes des Nidhis, couvertes d'un voile¹¹, s'épanchent, et, comme les nuages qui versent une eau féconde, elles répandent, pour le sacre du roi des rois, une pluie d'or, de pierres précieuses, de fleurs et de parfums. Suivant les rites antiques Djanârddana fut sacré, éblouissant les yeux des rois par une parure brillante, des vêtements magnifiques et une guirlande toute divine. Après avoir salué l'assemblée selon l'usage, il alla prendre place sur son trône. Le ciel était couronné de la foule des dieux présents à la fête; près de lui se trouvaient rangés les Yâdavas et les deux princes de Vidarbhâ. Le puissant fils de Vinatâ, sous la forme d'un beau jeune homme, était assis à sa droite; Cratha et Kêsica à sa gauche étaient placés sur leur propre trône d'après la volonté expresse et généreuse du dieu. Du même côté apparaissaient les chefs Vrichnis et Andhacas, parmi lesquels on distinguait Sâtyaki¹². Quand Crichna, pareil à Indra au milieu des dieux, se fut assis sur son trône divin, étincelant comme le soleil et couvert d'étoffes précieuses, tous les rois vinrent le saluer avec leur cortège, et allèrent ensuite siéger à leur place. Le sage Kêsica, habile dans la science des livres sacrés, rendant à Crichna l'hommage accoutumé, lui dit:

Crichna répondit: «Kêsica, je n'ai jamais nourri, même un seul jour, aucun sentiment de haine contre personne, surtout contre des Kchatriyas fidèles au devoir de leur caste. La loi ne leur dit-elle pas de combattre? ne flétrit-elle pas celui qui tourne le dos? Je n'ai donc aucun motif d'être irrité contre ceux qui m'ont bravement fait la guerre. Princes, il est impossible de corriger le passé. Ceux qui ont péri sont maintenant habitants du ciel. Le devoir du héros est de vaincre ou mourir. Ne vous affligez donc pas sur le sort de ceux qui ne sont plus: c'est une fatalité à laquelle nous devons, vous et moi, nous soumettre; renonçons désormais à toute inimitié.»

Après ces paroles de paix adressées aux princes, le vainqueur de Madhou arrêta ses yeux sur Kêsica, et se tut. Alors le sage Bhîchmaca, le saluant avec respect, lui parla en ces termes.

⁹ M. Wilson, au mot पञ्चसुगन्धक, *pantchasougandhaca*, nous apprend qu'il y a cinq substances aromatiques parmi les végétaux, savoir: le girofle, la muscade, le camphre, l'aloës et le *caccola*.

¹⁰ Il y a dix régions célestes, mais on ne parle ici que des gardiens des huit régions qui sont à l'horizon. Les poètes ne nomment pas les régents des deux autres.

¹¹ चैलकण्ठिनः, *tchêlacanthinah*.

¹² C'est le conducteur de son char de bataille.

CENT-SEPTIÈME LECTURE.
ENTREVUE DE CRICHNA ET DE BHÎCHMACA.

Vêsampâyana continua:

«Mon fils, dit Bhîchmaca, dans l'égaréme¹ d'esprit où il se trouve, veut que sa soeur choisisse un époux parmi les princes: c'est une violence que je ne puis souffrir. Ce n'est point sa folle présomption qui doit décider cette importante affaire. Si Roukminî te voit, son choix ne saurait être douteux: toi seul fixeras ses regards. J'ose donc, ô maître des dieux, te supplier en faveur de mon fils: daigne pardonner à sa jeunesse.»

Crichna répondit: «La folie de votre fils a répandu la confusion au milieu de ce cercle de rois. Son orgueil ne connaît aucune règle. C'est la piété qui procure aux hommes dans ce monde des trônes aussi brillants que le soleil et la lune, des richesses, une famille féconde en héros¹; mais celui qui, à l'égard d'un seul roi, dans son funeste aveuglement, manque à la vérité, ne saurait se maintenir dans ce monde, et le feu du châtime²nt doit l'atteindre. Le devoir des princes, seigneur, je le sais, est de respecter les droits de chacun, tels que Swayambhou lui-même les a établis autrefois. D'où vient donc que votre fils, prince qu'il est, ose dans une assemblée de princes manquer à la vérité? C'est lui qui a provoqué ce grand concours de rois; mais je doute que vous puissiez prétexter votre ignorance: il vous a fallu donner l'hospitalité et rendre tous les honneurs convenables à ces princes voyageurs, resplendissants comme le soleil et la lune. Vous avez dû pressentir les desseins de votre fils à l'aspect d'un si grand nombre de chars, de chevaux, d'hommes et d'éléphants, car vous avez pourvu aux besoins d'une si grande armée. Comment donc, ô roi, puis-je repousser tous les doutes qui s'élèvent dans ma pensée? Pour moi, au contraire, rien n'a été prévu. On m'a traité comme un homme indigne de l'hospitalité. Donnez donc aussi votre fille à ces gens qui ont plus de mérite que moi: et comment vous en dispenser, sans vous exposer aux dangers que va susciter mon arrivée? Celui qui fait violence aux dispositions d'une jeune fille est condamné au feu du Naraca, tel est l'arrêt porté par Manou et par les autres docteurs de la loi. Je n'ai point voulu pour ma part encourir cette sentence; je me suis abstenu de paraître dans cette réunion, et sachant, ô roi, que dans votre palais je ne devais pas m'attendre à recevoir l'hospitalité, j'ai dévoré cet affront, et je suis venu à Vidarbhâ, où j'ai trouvé un lieu de repos pour mes gens. Kêsica a reçu Kêsava et Garouda comme on pourrait les accueillir au séjour céleste.»

Ainsi parlait Crichna d'une voix aussi éclatante que le tonnerre. De même que l'on éteint avec l'eau le feu du sacrifice, Bhîchmaca l'apaisa par la rosée de sa douce parole.

«Grâce, ô dieu, maître de ce monde mortel, grâce pour un malheureux enveloppé des ténèbres de l'ignorance: daigne m'accorder l'oeil de la science. Faibles mortels que nous sommes, cet oeil de chair nous laisse dans l'aveuglement: nos actions sont imparfaites, et notre raison impuissante. Deviens mon protecteur, ô toi qui es le dieu des dieux; que mes yeux se dessillent, et que mes actions soient bien dirigées. Le mortel instruit est comme le général d'armée: il réforme par le moyen des règles une action mal commencée, et parvient à en tirer d'heureux fruits. C'est avec confiance que je m'adresse à toi pour trouver aide et protection. Daigne acquiescer au dessein que j'ai formé, et n'abandonne pas ma fille à la chance d'un choix parmi les princes. Elle est à toi, seigneur; pardonne mon erreur passée, et ne m'accable pas de ta colère.»

Crichna lui répondit: «Monarque prudent, que signifie cette parole? Si vous refusez votre fille, quel est donc le maître qui vous commandera de la donner? On n'a pas plus de droit de vous ordonner que de vous défendre de l'accorder. Mais apprenez que l'origine de Roukminî est divine, et que déjà nous sommes unis. Lorsque sur le sommet du Mérou tous les dieux ont formé la résolution de s'incarner², Srî³ a dû faire comme eux: elle a reçu

¹ Phrase incomplète sur les trois manuscrits: elle manque de verbe. Je me suis dirigé, dans ce passage, d'après l'idée contenue dans les slocas 81 et 82 de la VIIe lect. des lois de Manou.

² Voyez lect. LIII.

³ Srî, femme de Vichnou, est aussi appelée Lakchmî. Voyez lect. XCVII, not. 4.

l'ordre de Brahmâ de prendre comme son époux un corps mortel: Allez, lui a dit ce dieu, à Coundina, et descendez dans le sein de l'épouse de Bhîchmaca. Soyez heureuse, et attendez l'arrivée de Késava. O roi, ce que je vous dis est la vérité; et mon discours doit vous servir à régler votre conduite. Roukminî votre fille n'est pas d'une nature mortelle: c'est Srî elle-même, née ici-bas d'après la volonté de Brahmâ pour un motif déterminé. Elle ne peut donc pas être soumise à cette cérémonie de l'élection d'un époux parmi ces princes. Elle n'appartient qu'à un seul, telle est la loi; et vous ne pouvez souffrir que Lakchmî soit la victime d'une élection forcée. Pensez à ses destinées, et donnez sa main comme le devoir vous le conseille. C'était pour s'opposer à une violence de ce genre que le fils de Vinatâ venait à Coundina par l'ordre du roi des dieux. J'arrivais aussi, curieux de voir cette grande assemblée de rois, et cette jeune vierge, qui est la déesse Srî abandonnant son siège de lotus.

Prince, vous pardonneriez sans doute la vivacité de mon premier discours, comme aussi je veux bien pardonner les torts que l'on avait eus d'abord envers moi. J'excuse tout, et je reprends les dispositions pacifiques que j'avais en venant dans ce pays. La clémence est la source des vertus et la mère du bien: un coeur tel que le mien ne conserve aucun ressentiment. Dans un homme distingué par sa naissance, ses qualités, son amour pour la justice et la vérité, tel que vous, prince, l'inimitié ne saurait également subsister. Oui, je sais oublier une injure, puisque, arrivé en ces lieux avec une armée, je m'abstiens d'attaquer mes ennemis. Si je n'avais point pardonné, j'irais vers eux, porté sur l'oiseau qui me sert de monture, et balançant dans mes mains des armes aussi brillantes que le soleil et la lune. O roi, je vous respecte, et par votre âge vous êtes comme un père pour moi. Gouvernez vos sujets avec justice: la récompense d'un père est dans ses enfants. Les méchants seuls sont coupables: que peut-on reprocher à des héros vertueux? Apprenez de moi comment la bénédiction des pères est dans leurs enfants. Voici les deux princes de Vidarbhâ, qui, pour présent d'hospitalité, m'ont donné leur royaume. Le fruit de cette libéralité rejaillira sur dix de leurs ancêtres déjà admis dans le ciel, et sur dix de leurs descendants futurs, qui parviendront au séjour des dieux. Quant à eux, après avoir joui d'un règne tranquille, lorsqu'ils voudront être débarrassés des liens de cette vie, ils entreront dans le port du salut. Les nobles princes qui sont venus assister à mon sacre, quand leur temps sera arrivé, passeront dans le ciel, séjour fortuné des dieux. Adieu, que la félicité soit avec vous; je pars avec mon compagnon, le fils de Vinatâ, pour la ville de Mathourâ gouvernée par un Bhodja.»

Le chef des Yâdavas, après avoir adressé ce discours au roi Bhîchmaca, et ces paroles d'espérance aux princes présents, et surtout à ceux de Vidarbhâ, sortit de l'assemblée et se dirigea vers son char. Alors le râdjarchi Bhîchmaca et les autres monarques se prosternèrent devant Késava, qui en ce moment apparaissait à leurs yeux comme l'antique Swayambhou, adoré des Dévas et des Asouras, orné de mille pieds, de mille yeux, de mille bras, de mille têtes, de mille diadèmes brillants, portant sur sa robe une guirlande divine, parfumé d'essences précieuses, paré de bijoux magnifiques, armé de traits menaçants. A la vue de Crichna, dont l'oeil a l'éclat du lotus rouge, dont les regards étincellent comme le soleil et la lune, Bhîchmaca s'incline profondément devant le souverain des dieux, et dans la posture la plus respectueuse, l'âme, le corps, et la voix pieusement soumis, il s'écrie: «Adoration à toi, dieu des dieux, qui n'as ni commencement ni fin, éternel, premier des êtres, identifié avec Nârâyana; à toi, qui es Swayambhou, universel⁴, inébranlable⁵, profond⁶; à toi, qui portes un lotus sur ton ombilic⁷, la djatâ⁸ sur

4 वि , *viswa*.

5 स्थानु, *sthânou*.

6 वेधस्, *védhas*.

7 पद्मनाभ, *padmanâbha*. Nous avons déjà vu qu'une légende rapporte que du nombril de Vichnou sortit un lotus qui contenait Brahmâ le créateur.

ta tête, et à ta main la verge du commandement; à toi qui es noirci⁹ des feux de la pénitence, beau comme le cygne, connu par le nom de Hansa¹⁰, et pareil au tchakra¹¹ brûlant. Adoration à Vêcountha¹² qui est celui qui est¹³, l'invincible, l'âme souveraine, l'esprit revêtu de formes matérielles, l'ancien des êtres, l'agent suprême¹⁴, tour à tour orné ou dépouillé des qualités apparentes. Daigne m'accorder ta protection, je t'adore, ô le meilleur des dieux: tu es le maître du monde, tu es le seigneur Vichnou pour ceux qui ont une âme clairvoyante.»

C'est ainsi que Bhîchmaca adressait sa prière au grand dieu en présence des autres princes. Il offrit ensuite à Crichna des présents tout brillants d'or, de pierreries, de perles, de diamants, de lapis-lazuli. Il salua aussi le vaillant fils de Vinatâ, et lui dit: Après cette courte prière, il présenta à Garouda de riches parures, et enfin quitta ce divin Crichna à l'oeil de lotus, que les princes voulurent encore accompagner quelque temps. Le noble frère de Vâsava¹⁵, après avoir reçu les hommages de ces rois et leur avoir donné des avis, prit le chemin de Mathourâ, remplissant de son éclat les dix régions du ciel. Précédé du fils de Vinatâ, le plus beau comme le plus fort des oiseaux, il marchait entouré d'un nombreux cortège de chars. Du son des tambours et des conques, des cris des éléphants, du hennissement des chevaux, des clameurs de lion poussées par les héros, du fracas des roues, se formait un bruit terrible pareil à celui d'un nuage orageux. Après le départ du grand Crichna, les dieux reprirent son trône et quittèrent cette demeure royale pour retourner au séjour céleste. Les princes, avec une nombreuse armée, après avoir suivi Crichna l'espace d'un crosa¹⁶, prirent congé de lui, et revinrent sur leurs pas, curieux de savoir quel allait être le sort de Roukminî.

CENT-HUITIÈME LECTURE. PROPOSITION DE SALWA.

Vêsampâyana dit:

Après le départ du fils de Vasoudéva, tous ces rois, brillants de parures et pareils au monarque des Souras, s'assemblèrent en conseil pour prendre une dernière détermination, pressés qu'ils étaient de se mettre en route. Quand ces princes, resplendissants comme le soleil et la lune, furent réunis et assis sur leurs trônes, Bhîchmaca, toujours dirigé dans ses discours par une sage politique, se contenta de leur dire:

Il dit, et, en leur rendant les honneurs accoutumés, il prit congé de tous les rois des régions du centre, de l'est, de l'ouest et du septentrion. Ces héros le saluèrent respectueusement et partirent avec joie. Mais Djarâsandha, Sounîtha, le vaillant Dantavakra, Sâlwa, souverain de Sôbha, le noble Mahâcôûrma, d'autres princes de noble race, tels que Cratha et Kêsica, le râdjarchi Vênoudâri, le monarque de Câsmîrâ, et avec eux beaucoup de rois des provinces méridionales, voulurent avoir avec Bhîchmaca une conférence secrète. Celui-ci, considérant avec affection ces maîtres de la terre assemblés autour de lui, d'une voix

276

8 Espèce de coiffure déjà mentionnée.

9 पिङ्गल, *pingala*.

10 Le mot *hansa*, qui veut dire cygne, sert aussi à désigner l'âme suprême, l'être par excellence.

11 Le *tchakra* ou la *roue* est l'image du soleil.

12 Voyez pour ce mot lect. XLII.

13 Cette idée est rendue par le pronom सः, *sah (ille)*.

14 परुषोत्तम, *pourouchottama*.

15 Vâsava, comme on sait, est un nom d'Indra qui, en qualité d'Âditya, est frère aîné de Vichnou. C'est ce que nous avons dit plus haut.

16 Un *crosa* forme 4.000 coudées.

douce et grave leur tint un discours où brillèrent sa prudence, sa bonté et la connaissance profonde qu'il avait des trois facultés¹, et des six qualités² royales. Il finit par leur dire: Puis montrant son fils, il ajouta: «Les desseins de mon fils m'ont pénétré d'une vive terreur. Les autres hommes ne sont que des enfants devant ce héros, maître du monde, à qui appartiennent l'honneur et la victoire. La puissance de son bras est maintenant établie sur la terre. Heureuse, mille fois heureuse Dévakî, qui a porté dans son sein ce Késava, la merveille des trois mondes, et qui fixe des regards remplis d'une douce tendresse sur son visage brillant comme la coupe du lotus noir, sur ce visage fortuné que révèrent les immortels!»

Ainsi parlait Bhîchmaca dans le conseil des rois. L'illustre Sâlwa répondit d'un ton grave: «Roi, c'est assez de reproches adressés à votre fils: il s'est conduit en véritable Kchatriya, dont le devoir éternel est de vaincre ou de supporter la défaite, et de poursuivre toujours la perte de son ennemi. Telle est la règle imposée aux mortels. Après Bala et Késava, quel est le guerrier qui veuille se comparer à votre fils? qui oserait lui disputer le prix de la force? seul, sur le champ de bataille, au milieu de tous ces chars opposés l'un à l'autre, il est capable, l'arc tendu, de terrasser ses ennemis. Qui pourrait soutenir le poids de son bras terrible quand il laisse tomber l'arme redoutable du petit-fils de Bhrigou, dont les dieux eux-mêmes craindraient d'affronter les coups? Je conviens que Crichna est un héros formidable, qu'immortel de sa nature il n'a ni commencement ni fin, et que dans les trois mondes Siva lui-même ne saurait le vaincre. Aussi votre fils, habile dans la science des livres divins, renonce à combattre Késava qu'il reconnaît pour un dieu puissant; mais il existe un prince Yavana qui a déjà prouvé son bonheur dans les combats, et dont la destinée est de ne point succomber sous la main de Crichna: ce prince est Câlayavana. Un saint Mouni, après avoir vécu pendant douze ans dans la continence et la mortification, obtint pour fruit de ses pénitences extraordinaires la faveur de Roudra. Il demanda à ce dieu d'avoir un fils qui ne pût être tué par les héros de Mathourâ. Son vœu fut exaucé; et par un don particulier de Siva, de Gârgya (c'est le nom de ce Mouni) naquit un fils, qui précisément est aujourd'hui ce prince Yavana, que sa destinée met à l'abri des coups des habitants de Mathourâ. Par sa naissance le puissant Crichna se trouve compris dans cet arrêt d'un dieu, et Câlayavana, s'il vient à Mathourâ, est sûr de le vaincre. Examinez, ô princes, l'idée que je viens de vous soumettre, et, si elle vous convient, envoyez un ambassadeur auprès du roi des Yavanas.»

Toute l'assemblée applaudit au discours du roi de Sôbha, et se montra disposée à suivre son conseil. Le grand Djarâsandha, témoin de leur empressement, se sentit troublé, et se rappela l'oracle de Brahmâ³. Il leur dit:

«Naguère des princes, pressés par la crainte que leur inspirait un autre prince, sont venus réclamer mon secours, et leur trône qu'ils craignaient de perdre, par mes conseils ils le possèdent encore, avec leurs serviteurs, leur armée et leurs chars de bataille. Aujourd'hui ces mêmes princes veulent une autre protection que la mienne, et font comme ces maîtresses infidèles que l'attrait du plaisir entraîne à de nouvelles amours. Hélas! la destinée est plus forte que nous, et nul ne peut la maîtriser. Cependant si Crichna me contraint à augmenter mes forces, n'est-ce pas avouer ma faiblesse que d'implorer le secours d'un étranger? La mort vaut mieux que cette humiliation; rois, je n'ai besoin de la protection de personne. Quel que soit celui qui doit me donner la mort que m'annonce Brahmâ, Crichna, Baladéva ou un autre, je saurai le combattre avec courage; telle est ma résolution, tel est aussi le devoir d'un guerrier. Ainsi je ne me sens pas en état de négocier cet appel à des armes étrangères. Toutefois je ne veux pas être un obstacle à ce que vous regardez comme une mesure salutaire. J'enverrai un ambassadeur qui portera au prince

1 C'est le *trivarga* dont nous avons parlé, lect. LXXVIII, not. 5.

2 Voyez lect. II, not. 1.

3 Ces mots font sans doute allusion à la prédiction rapportée plus haut dans les lect. XCII et XCIX, et plus bas, lect. CIX.

des Yavanas la requête des rois. Mais qu'il se hâte, la route des airs lui est ouverte⁴: Crichna peut nous prévenir, et nous devons à chaque instant nous attendre à le voir arriver. Que l'illustre prince de Sôbha, brillant comme les feux du soleil et de la lune, monte sur son char dont l'éclat est égal à celui de l'astre des jours; qu'il se rende à la capitale du roi des Yavanas; qu'il invite ce prince à se liguier avec nous dans la lutte que nous soutenons contre Crichna, et que notre envoyé soit auprès de lui notre heureux interprète.» Puis s'adressant au roi de Sôbha lui-même:

Ainsi parla Djarâsandha aux princes assemblés: il salua ensuite Bhîchmaca, et partit pour sa capitale avec toute son armée. Cependant le vaillant Sâlwa, après avoir aussi offert ses hommages aux rois, s'élança sur un char qui, rapide comme le vent, l'emporta dans les plaines de l'air. Tous les monarques des provinces méridionales, imitant Djarâsandha, prirent le chemin de leurs états. Bhîchmaca resta avec son fils; et tous deux, honteux de l'issue de cette affaire, rentrèrent dans leur palais, ne pouvant s'empêcher de penser à Crichna avec inquiétude. La princesse Roukminî, apprenant que l'élection qu'elle devait faire d'un époux serait, à cause de l'arrivée de Crichna, devenue pour les rois une source de malheurs, s'écria en rougissant au milieu de ses compagnes:

CENT-NEUVIÈME LECTURE. AMBASSADE DE SALWA PRÈS DE CÂLAYAVANA.

Vésampâyana dit:

Or, ce Câlayavana dont nous venons de parler était le roi le plus puissant parmi les Yavanas. Par sa justice il faisait le bonheur de ses sujets¹; sage, habile dans la connaissance des trois facultés, et possesseur des six qualités royales², il était l'ennemi du vice et trouvait son plaisir dans la vertu; instruit dans les saintes écritures, pieux, aimant la vérité, il avait dompté tous ses sens; savant dans l'art des combats et des sièges, c'était un héros incomparable, s'entourant de conseillers prudents.

Il était un jour assis au milieu de ses courtisans; de pieux brahmanes honoraient cette aimable réunion de leur présence, et chacun racontait à son tour une histoire dont le sujet était tout divin. En ce moment un vent frais et embaumé rafraîchissait les airs; soudain tous les regards se dirigent vers un point qui semble attirer leur attention: le roi lui-même porte ses yeux du même côté, et aperçoit un char magnifique, brillant comme le soleil, porté sur des roues d'or, étincelant de pierres précieuses, surmonté d'un étendard merveilleux, traîné par des chevaux aussi rapides que la pensée, tout éblouissant d'un or pur, représentant par son éclat la splendeur de l'astre du jour et de celui de la nuit. Ouvrage admirable de Viswacarman, ce char était recouvert de peaux de tigre, et fait pour porter la terreur dans l'âme des ennemis et la joie au cœur des amis. Il venait du côté du midi, et bientôt le roi des Yavanas distingue que celui qu'il amène est le vaillant prince de Sôbha. Aussitôt, transporté de joie, il commande à l'un de ses officiers de faire préparer les présents de l'argha et l'eau pour le bain de pieds. Lui-même il se lève de son siège royal, prend le vase de l'argha, et va se placer à la descente du char. Sâlwa a vu de loin avec un plaisir extrême le mouvement du roi qui s'avancait vers lui, aussi resplendissant qu'Indra. L'espoir est déjà dans son cœur: il descend de son char, et se présente avec empressement, heureux de trouver un ami. En voyant les présents de l'argha qu'on élève vers lui, Sâlwa s'écrie: «Arrêtez, prince; avant de m'offrir ces présents, sachez que je ne viens pas seulement comme ami, mais comme envoyé des rois ligués avec le sage Djarâsandha. Je ne

⁴ Nous avons déjà vu que les poètes supposent que les chars de leurs héros fendent les airs et sont portés sur l'aile des vents.

¹ On dit que Câlayavana régnait sur le Câmbhodja, pays situé dans le nord-ouest de l'Inde, et qui est l'Arachosie des anciens. Sa capitale était la ville appelée aujourd'hui Gazni. Voyez lect. XXXV.

² Voyez les notes 1 et 2 de la lect. précéd.

sais pas encore si je dois accepter les honneurs que vous n'accordez peut-être qu'à ma seule qualité de souverain.»

Câlayavana répondit: «Noble et prudent héros, comme ambassadeur envoyé vers moi par le prince de Magadha au nom des rois, tu mérites particulièrement d'être honoré: c'est à ce titre que je t'offre suivant l'usage l'argha, le bain de pieds et un siège. En t'honorant, je prétends honorer tous les rois. Prends place sur ce magnifique divan.» Les deux princes se serrent la main³, s'adressent les souhaits ordinaires de l'amitié⁴, et vont s'asseoir ensemble sur le même siège. Câlayavana reprend: «Celui qui t'envoie vers nous est un prince qui est pour les autres rois ce qu'Indra est pour les dieux: on a recours à la force de son bras au moment du danger. Quel est l'obstacle qui peut résister à ses efforts? Explique-toi: que demande-t-il de moi? Je promets de me rendre à ses désirs, quelque difficulté que je puisse rencontrer.»

Sâlwa répondit: «Puissant monarque, c'est le roi de Magadha lui-même qui vous parle par ma bouche, et vous raconte le dernier combat que nous avons soutenu. Vous savez qu'il est né un guerrier redoutable, et jusqu'à présent invincible: on l'appelle Crichna. Connaissant ses mauvaises intentions, Djarâsandha s'est levé pour l'abattre, et avec un grand nombre de princes, suivis de leur armée et de leurs chars de bataille, il est venu l'assiéger sur la grande montagne de Gomanta. D'après l'avis du roi de Tchédi, pour détruire ce Crichna et son frère Balarâma, il fit mettre le feu à la montagne. A la vue de l'incendie qui roule vers lui ses tourbillons enflammés, et qui brille comme celui qui doit consumer le monde à la fin des âges, Râma, distingué par le palmier qui décore son étendard, s'élança de la crête du Gomanta, et tombe au milieu de cette vaste armée, pareille à une mer agitée. De loin, avec son soc qu'il lançait et ramenait à lui, et qui dans nos rangs se glissait de même qu'un serpent, il moissonnait les hommes, les chevaux, les chars, les éléphants; de près, avec sa masse, il les assommait, renversant les éléphants les uns sur les autres, le char sur son conducteur, le cheval sur le cavalier, le fantassin sur le fantassin. Au milieu de cette foule de rois qui brillaient comme des soleils, il apparaissait lui-même çà et là tel que le soleil brûlant de l'été. Suivant de près son frère, Crichna, armé de son tchakra aussi étincelant que l'astre du jour, et de sa massue de fer, terrible instrument de mort, fait trembler sous ses pas la montagne ébranlée: le héros des Yâdavas tombe sur l'armée de ses ennemis comme l'aérolithe que lance le nuage, et qui, poussé par la tempête, pénètre dans la terre dont il brûle les sillons. Tel, Djanârddana descend du haut de la montagne enflammée. De son tchakra il envoie la mort au loin, de sa massue il la donne de près: et sous ses coups, les hommes, les éléphants, les chevaux sont réduits en poussière. Toute cette armée, que commandaient tant de princes illustres, est emportée par le vent de la colère des deux héros, ou brûlée par les feux du soc et du tchakra: en un moment cette masse d'hommes, d'éléphants, de chevaux, de chars, de fantassins, où brillaient mille étendards, est anéantie par deux simples guerriers.

A la vue de son armée en déroute et tremblante devant les feux qu'allume le tchakra, Djarâsandha lui-même s'avance pour combattre, environné d'une foule innombrable de chars. Le frère de Crichna, héros vigoureux et formidable, vient au-devant de lui, brandissant sa massue, et agitant son effroyable soc. Semblable à un lion furieux, doué d'une force capable de détruire douze armées⁵, il lance le soc Sônanda, il frappe de sa massue qui tombe sur Djarâsandha avec l'impétuosité de la foudre; et en le voyant dans

3 हस्तलिङ्गनक, *hastâlinganaca*.

4 Ils s'adressent le mot कुशलं, *cousalam*.

5 Le mot qui signifie *armée* en cet endroit est अक्षौहिनी, *akchôhini*. Cette espèce d'armée se composait de 109.350 fantassins, de 65.610 cavaliers, de 21.870 chars, et d'un nombre égal d'éléphants. On donnait aux divisions le nom de *tchamoû*.

l'attitude⁶ guerrière qu'il prend devant son ennemi, on dirait que c'est Cârthikéya qui combat Crôntcha. Il jette sur son rival de longs regards, comme s'il voulait le brûler de ses yeux. Quel mortel, s'il n'a pas renoncé à la vie, peut oser combattre ce Baladéva après avoir vu sa forme terrible? Élevant sa massue qui ressemble au sceptre de Câla⁷, et jaloux de soutenir l'honneur de sa race, il allait frapper Djarâsandha. En ce moment, du sein d'un nuage une voix se fait entendre: c'est le maître du monde, c'est Brahmâ, qui, invisible, adresse ces mots à Râma: Ce n'est pas sous la force de ton bras que doit succomber ce héros; un autre aura cette gloire, suspends tes coups, ô guerrier qui portes le soc. A ces paroles, Djarâsandha lui-même s'arrête, et demeure pensif: l'oracle de Brahmâ semble l'avoir privé de tout sentiment.

Prince, voici maintenant le projet que les rois m'ont chargé de te communiquer, et pour l'exécution duquel ils comptent sur toi. Ils savent que le grand Mouni Gârgya s'est soumis à une pénitence rigoureuse pendant douze ans, que, couché sur le sol hérissé de pointes de fer, et arrivé à un tel degré de perfection qu'il voyait ses pas adorés par les dieux et les Asouras, et pouvait en toute assurance exprimer le vœu que sa bouche aurait formé, il a demandé et obtenu de Siva un fils dont la destinée est de ne point périr sous les coups des héros de Mathourâ. Ce fils, c'est toi-même; et par la vertu des mortifications du saint Mouni, par l'effet du privilège que lui a donné le dieu qui porta la lune sur son front⁸, tu vaincras Djanârddana, qui va disparaître devant toi comme la neige se fond aux rayons du soleil. Appelé par la confiance des rois, ô prince, lève-toi, et viens triompher de Késava. Pénètre avec ton armée sur le territoire de Mathourâ, immole Crichna et immortalise ton nom. Ce fils de Vasoudéva et son frère Baladéva sont de Mathourâ, et compris dans l'oracle qui condamne leurs concitoyens. Va, la victoire t'attend dans cette ville. Telle est la proposition que m'a chargé de te soumettre, dans l'intérêt des rois, le grand Djarâsandha. Prince, examine-la de concert avec tes conseillers, et adopte le parti que doit te suggérer ta sagesse.»

CENT-DIXIÈME LECTURE. DÉPART DE CÂLAYAVANA.

Vêsampâyana dit:

Ainsi parla Sâlwa au nom des rois. Le monarque des Yavanas lui répondit avec empressement: «Je suis heureux de la confiance que l'on me témoigne: je regarde cette proposition comme une faveur, et ma vie ne sera point perdue sans fruit, puisque des rois m'appellent pour arrêter Crichna. C'est un héros, dit-on, que personne, dans les trois mondes, ni parmi les dieux, ni parmi les Asouras, ne saurait abattre. Cependant si l'honneur de ce triomphe m'est réservé, je veux en partager le fruit avec les princes généreux qui m'appellent. Leur voix est comme une rosée qui va pour moi féconder la victoire. Oui, j'exécuterai leurs intentions: le sort du vaincu, dans une si belle cause, serait presque aussi glorieux que celui du vainqueur. Le jour de la lune et la constellation¹, l'heure et le demi-jour² nous sont favorables. O roi, je pars pour Mathourâ, je vais vaincre Késava.»

⁶ Cette attitude porte le nom particulier विशाख, *visâkha*, ou वैशाखं स्थानम्, *vêsâkham sthânam*.

On a vu, lect. III, not. 25, que *Vêsâkha* était un des noms du dieu de la guerre.

⁷ Dieu de la mort.

⁸ Le dieu de la lune, banni du ciel, rentra dans l'assemblée des dieux par la faveur de Siva, qui l'avait placé sur son front.

¹ तिथिनक्षत्रम्, *tithinakchatram*.

² मुहूर्तकरणं, *mouhourttakaranam*. M. Wilson écrit कारणं, *câranam*: malgré l'absence de l'a long dans la première syllabe, j'ai pensé que je devais entendre par ce mot cette division astronomique, qui

Après avoir adressé ce discours au vaillant prince de Sôbha, il lui fit le présent accoutumé consistant en parures et en pierres précieuses³. Il donna aussi aux Brahmanes et au prêtre de sa maison⁴ de riches cadeaux, en les priant d'attirer sur ses armes les bénédictions du ciel. Il offrit un sacrifice au feu, et après avoir pris toutes les mesures qui pouvaient contribuer à son succès, il partit avec l'espoir de triompher de Djanârddana. O fils de Bharata, Sâlwa, heureux d'avoir réussi dans sa négociation, embrassa le roi des Yavanas, et retourna dans sa capitale.

CENT-ONZIÈME LECTURE. TRIOMPHE DE CRICHNA.

Djanamédjaya dit:

Quand le héros, dont la force était comparable à celle d'Indra, partit pour la ville de Vidarbhâ, pour quelle raison emmena-t-il Garouda? Que fit ce puissant fils de Vinatâ? car le dieu ne l'avait pas pris pour monture. Voilà une circonstance, ô grand et pieux brahmane, sur laquelle je voudrais bien être éclairé.

Vêsampâyana répondit:

Écoute, ô roi, l'oeuvre plus qu'humaine que fit Garouda. Crichna était sorti avec lui de la ville de Vidarbhâ; avant d'arriver à Mathourâ, le sage compagnon du vainqueur de Madhou pensait aux dernières paroles que ce dieu des dieux avait prononcées en présence des rois: Garouda, qui prévoyait l'arrivée de Câlayavana, songeait à laisser Crichna seul continuer son voyage, pour exécuter lui-même une importante mission. Il salua le dieu avec respect, et lui dit:

«Seigneur, je vais me diriger vers Cousasthalî, l'ancienne capitale de Rêvata¹; je visiterai le mont Rêvata, et ses bois charmants, pareils au Nandana céleste. J'examinerai en détail ce pays délicieux, abandonné aux Râkchasas, protégé par des montagnes et par les flots de l'Océan, couvert d'arbres et de plantes, paré de mille fleurs, peuplé d'éléphants, de serpents, d'ours, de singes, de sangliers, de buffles, et de tant d'autres animaux sauvages. Après avoir reconnu quel peut être l'endroit le plus convenable pour un établissement, après avoir choisi un site agréable et avantageux pour une ville, je reviendrai vers toi pour te délivrer du soin qui va t'inquiéter.»

Ainsi parla au maître des dieux le puissant roi des oiseaux; il le salua ensuite, et partit du côté de l'occident. Crichna continua sa route avec les Yâdavas, et arriva à Mathourâ: Ougraséna et tous les habitants vinrent au-devant de lui avec les transports de la joie la plus éclatante.

Djanamédjaya reprit:

Ougraséna devait savoir que Crichna avait été sacré roi par une assemblée de princes; que fit en cette circonstance ce monarque généreux et magnanime?

Vêsampâyana dit:

En effet, il avait appris le sacre de Crichna, et le discours tenu, au nom d'Indra, par Tchitrângada, envoyé de paix et de conciliation: il avait su que la munificence du nouveau

281

correspond à la moitié d'un *tithi*, ou *jour lunaire*. Voyez Rech. asiat. t. IX, pag. 367. Un passage du *Moudrâ-Râkchasa*, act. 4, montre l'importance que l'on attachait à ces diverses circonstances de temps

³ Ces usages antiques subsistent toujours dans l'Inde, Comme dans ces temps anciens, les princes modernes donnent à ceux qu'ils veulent honorer des étoffes, des bijoux, de l'argent. Tels furent les présents que le jeune naturaliste Jacquemont, enlevé malheureusement à la science, reçut du roi de Lahore, à son audience de congé. Il dit dans une de ses lettres du 18 mars 1831, que le prince lui donna le *khélat*, ou habit d'honneur, consistant en quatre cachemires, et sept pièces d'étoffe de soie ou de mousseline, une parure en pierres mal taillées, et une bourse de 1.100 roupies.

⁴ On appelait ce prêtre *pourohita*: il dirigeait tous les sacrifices qui avaient lieu dans la famille.

¹ Cousasthalî est le nom d'une province et celui d'une ville. Voyez lect. X.

souverain avait donné pour les rois cent millions de bhâgas², ce qui faisait cent mille pour chacun; qu'il en avait distribué dix à tous les simples citoyens; qu'aucun de ceux qui s'étaient présentés n'était retourné chez lui les mains vides; que sous la figure d'un Yâdava Sankha³ donnait tout ce qui venait à la pensée de Crichna: tel avait été l'ordre de Couvéra partageant l'ivresse des autres dieux. A ces nouvelles que lui avait rapportées un émissaire de sa maison, Ougraséna couvrit d'offrandes⁴ les autels des dieux. Les deux côtés de la porte du palais de Vasoudéva furent, par l'ordre du roi, garnis de guirlandes et de drapeaux. Le prince Bhodja orna de riches étendards la salle d'audience de Cansa, tendue de magnifiques tapisseries. A la porte de la ville fut élevé un arc de triomphe recouvert d'un enduit éblouissant⁵: en cet endroit on dressa un trône. De tout côté se formaient des chœurs de danse; on entendait le bruit des chants et le son des instruments; partout, dans les grandes rues, on voyait des drapeaux, des couronnes de fleurs et des vases remplis d'une eau parfumée de sandal. Le sol était couvert d'étoffes et de tapis, et de chaque côté

² Ce mot m'a embarrassé: il signifie *portion, fraction*, et comme il était seul dans la phrase, je ne savais à quelle unité il fallait le faire rapporter. Plus loin j'ai trouvé que ce devait être une fraction du *dînâra*, *दीनारिक भाग, dînârica bhâga*. M. Wilson, dans son dictionnaire, nous apprend que le *bhâga* équivaut à une demi-roupie. Mais la difficulté est d'établir son rapport avec le *dînâra*, qui semble avoir varié de valeur. En réunissant les différents documents que peuvent offrir les lois de Manou, lect. VIII, sl. 134 et 135, et les diverses explications que donne M. Wilson en son dictionnaire, aux mots *dînâra, souvarna, carcha, mâcha, pala* et *ractica*, on arrive à des évaluations tellement confuses ou contradictoires, qu'il faut désespérer d'obtenir un résultat pleinement satisfaisant. Le *souvarna* est la monnaie d'or que l'on cite le plus communément, et que M. Wilson estime à 8 roupies d'argent: c'est aussi un poids d'or, qui varie de 105 grains Troy à 227 (voyez la traduction du Mritchchacati, pag. 50). Dans son dictionnaire le même M. Wilson dit qu'un *souvarna* vaut 176 grains Troy, et qu'un petit *carcha* en vaut 180; il ajoute qu'un *carcha* est égal à 16 mâchas. Les lois de Manou portent que 16 *mâchas* forment un *souvarna*. Il résulte donc que le *souvarna* et le *carcha* ont à peu près le même poids, c'est-à-dire 11 gr. 659 millig., ce qui représente en or une valeur de 40 fr. Or 8 roupies ne valent pas 20 fr.: différence énorme entre le poids et la monnaie, qui me fait penser que, le mot *souvarna* signifiant *pièce* ou *poids d'or* en général, il y a des *souvarnas* simples et des *souvarnas* doubles. Dans son essai sur le Cachemire, XVe vol. des Recherches asiatiques, pag. 37, M. Wilson dit que le *dînâra* pesait 32 rettis, ou 40 grains, et valait, suivant Ferishta, 2 roupies: ce qui ne peut s'entendre que d'un *dînâra* d'argent. Car, dans son dictionnaire, au mot *dînâra*, le même savant nous apprend qu'un *dînâra* vaut deux *carchas*; nous venons de voir que c'est la même chose que deux *souvarnas*. Mais il ajoute ensuite qu'on donne encore au *dînâra* l'évaluation d'un petit *pala* de 32 rettis, ou d'un grand *pala* qui représente 108 *souvarnas*. Un *pala* qui vaudrait 32 rettis ne serait par un demi-*souvarna*, autrement un *souvarna* simple, d'à peu près 15 fr. (ce petit *pala* est peut-être d'argent). D'un autre côté, au mot *pala*, il est dit qu'un *pala* vaut 4 *carchas*, de la même manière que les lois de Manou nous enseignent que quatre *souvarnas* font un *pala*. De tous ces éléments incertains il est impossible de tirer une conclusion bien rigoureuse. Mais enfin, prenons l'évaluation moyenne du *dînâra*, et admettons qu'il ne contient que deux *carchas* ou *souvarnas* simples, et que ce *souvarna*, ainsi que le dit M. Wilson, vaut 8 roupies; le *dînâra* en vaudra 16, et le *bhâga*, qui en est une fraction, étant estimé par M. Wilson à une demi-roupie, doit être le $\frac{1}{32}$ d'un *dînâra*, valant par approximation 1 fr. 20 c. Nous supposons qu'il est ici question de la roupie d'argent, car il y a aussi la roupie d'or: la demi-roupie d'or vaut 8 roupies d'argent, et par conséquent correspond au *souvarna* simple. Une autre fraction du *dînâra* est le *dhânaca*, dont j'ignore la valeur.

³ Voyez lect. CVI, not. 4. Sankha est un des Nidhis ou des Trésors personnifiés

⁴ पूजा, *poûjâ*.

⁵ Le texte porte सुधापन्क, *soudhâpanca*. Le mot *soudhâ* signifie *enduit, mortier*: il désigne aussi le myrobolan, et pourrait indiquer la couleur particulière de cet enduit, dans lequel entrerait la poudre jaune du myrobolan.

on brûlait dans des cassolettes du sandal⁶, de l'agourou⁷, de la résine de gougoula⁸, ou des grains de sardja⁹. Des troupes de vieillards, de femmes, d'hommes de tous les rangs, célébraient les louanges du héros; et de distance en distance des femmes devaient lui présenter l'argha. Tels étaient les préparatifs de fête qu'avait ordonnés le roi Ougraséna: lui-même, il se rend au palais de Vasoudéva, et lui apprend l'heureuse nouvelle qu'il avait reçue. Il se consulte avec Râma, et ils vont ensemble au-devant de Crichna.

Cependant le son de la conque appelée Pântchadjanya venait de retentir: aussitôt tous les habitants de Mathourâ, femmes, enfants, vieillards, sortent de la ville, avec les Soûtas, les Mâgadhas, les panégyristes et toute l'armée. Râma était à leur tête avec le sage Ougraséna, disposé à présenter l'argha et le bain de pieds. Dès l'instant que celui-ci fut à la vue de Crichna, il descendit de son char, et s'avança à pied. Le héros était assis sur un char magnifique, brillant de pierres précieuses; tous ses membres étaient couverts de parures étincelantes; sur sa poitrine, aussi resplendissante que le soleil, pendait sa guirlande, appelée vanamâlâ; autour de lui on portait les insignes de la dignité royale, le tchâmara, l'éventail, le parasol et l'étendard¹⁰; l'éclat éblouissant qui environnait le maître des dieux obligeait les spectateurs à baisser les yeux devant lui comme devant l'astre du jour. A cette vue, Ougraséna d'une voix tremblante d'étonnement et de plaisir s'était dit à lui-même, et mettant pied à terre, il avait en ces termes parlé à ce héros. «Illustre vainqueur, reste sur ce char, et rentre avec pompe dans Mathourâ à la suite de Vichnou, qui se montre à nous ici-bas sous une forme empruntée. Dans la dernière assemblée des rois, Késava vient d'apparaître comme le souverain des dieux: mon devoir et ma volonté sont de lui rendre toute espèce d'honneurs.» Le frère aîné de Crichna répondit au roi: «Prince, cet hommage que tu veux rendre à Djanârddana ne convient pas à ta dignité, et Djanârddana lui-même ne saurait l'approuver. Te voir dans de pareilles dispositions, n'est-ce pas déjà pour lui un plaisir assez grand? Il revient dans ton royaume après avoir été reconnu pour roi des rois: il a reçu les hommages des dieux eux-mêmes. Que pourrais-tu ajouter à cet honneur?»

Ainsi parlaient les deux princes, et ils approchaient de Késava. Celui-ci, en voyant Ougraséna le bras élevé pour lui présenter l'argha, arrête son char, et dit à ce prince: «Vous me rendez un honneur que je ne dois pas recevoir du roi de Mathourâ lui-même. C'est moi qui vous ai conféré cette dignité, et je ne souffrirai pas que vous vous abaissiez jusqu'à m'offrir en personne. les présents de l'argha, l'eau pour la bouche et les pieds. Je vous remercie de vos bonnes intentions; mais, je vous le répète, le roi de Mathourâ doit conserver sa dignité. Gardez votre rang, et daignez accepter le présent que j'ai offert à tous les rois, ces cent mille bhâgas, sans compter ces vêtements et ces parures. Montez sur ce char tout resplendissant d'or: faites porter près de vous le tchâmara, l'éventail, le parasol et l'étendard: ceignez votre front d'un riche diadème, brillant comme le soleil, et montrez-vous en souverain de Mathourâ. Puissiez-vous la gouverner longtemps, entouré de vos enfants et de vos petits-enfants, vainqueur de vos ennemis, et perpétuer la race des Bhodjas!»

Le héros qui porte le soc, le divin Ananta¹¹, reçut du roi des dieux, dont la main est armée du tonnerre, un vêtement couvert d'ornements magnifiques. On donna à chaque habitant de Mathourâ dix bhâgas de dînâras, mille à chacun des Soûtas, des Mâgadhas et des panégyristes; on en distribua par centaines parmi le peuple, aux vieillards, aux femmes,

6 चन्दन, *tchandana* (*sirium myrtifolium*).

7 *Agallochum*, bois d'aloës (*aquilaria agallochum*).

8 *Bdellium*.

9 *Shorea robusta* (*sâl tree*).

10 L'auteur, par inadvertance, dit que cet étendard était le roi des oiseaux, Garouda, qui en effet servait à Vichnou de monture, et en même temps d'étendard, quand le dieu était porté sur un char. Mais il a oublié que Garouda se trouvait alors en mission.

11 Nous avons vu que Balarâma passait pour être une incarnation du grand serpent Ananta.

aux courtisanes. Quant aux seigneurs qui accompagnaient le roi, tels que Vicadrou et les autres, le trésorier leur compta à chacun dix mille bhâgas.

Ces honneurs rendus par Crichna au roi de Mathourâ à la vue de toute l'armée furent le signal de la fête. Ornée de guirlandes magnifiques, tapissée d'étoffes précieuses, la ville brillait comme un ciel couvert de mille groupes divins. Le son des tambours, des timbales, des tamtams et des conques, le frémissement des éléphants, le hennissement des chevaux, les cris de lion des guerriers, et le fracas des roues formaient un bruit terrible pareil à la voix de la tempête. Le peuple célébrait les louanges de Crichna, et répétait les chants des panégyristes.

Les femmes de Mathourâ, en le voyant brillant de beauté et resplendissant comme le soleil, lui adressent aussi leurs hommages et disent avec les poètes: «Oui, c'est Nârâyana, c'est le dieu qui habite la mer de lait¹²: il a quitté sa couche divine, formée du corps du grand serpent, et il est venu dans la ville de Mathourâ. Le puissant Bali ne pouvait être vaincu par les dieux: c'est Hari qui l'a enchaîné, et qui a donné au maître du tonnerre l'empire des trois mondes. C'est lui qui a mis à mort mille Dêtyas, et sur tout Késin et le redoutable Cansa, lui qui a rendu au roi Bhodja le trône de Mathourâ. Il n'était pas roi; mais sans posséder de couronne, il était digne du titre de roi des rois, car il a protégé Mathourâ contre ses ennemis.»

Tels étaient les discours du peuple: les chefs des Soûtas, des Mâgadhas et des panégyristes ajoutaient encore: «Quelle est celle de tes vertus que nous pourrions le mieux célébrer, ô toi qui es une mer de vertus? Nous n'avons qu'une seule langue, faibles humains que nous sommes, et tes vertus sont divines. Avec peine il pourrait te chanter avec ses deux mille langues, le sage Vâsouki¹³, ce roi des serpents, doué de mille têtes. Quels sont donc ces prodiges qui viennent d'être accomplis sur la terre dans l'assemblée des rois? Sacra t'a envoyé un trône tel qu'on n'en a point vu encore, tel qu'on n'en verra plus: les Nidhis ont apparu eux-mêmes avec leurs trésors. Jamais miracle pareil n'avait eu lieu dans le monde. Heureuse Dévakî, tu es bénie entre les femmes, toi qui as porté dans ton sein Késava, le plus grand des dieux!»

Au milieu de ce concert de louanges, Râma et Késava s'avançaient précédés d'Ougraséna. Quand ils approchèrent de la porte des remparts, ce prince, malgré leur défense, voulut les honorer, et leur présenta l'argha et l'eau pour la bouche et les pieds. Il inclina sa tête avec respect devant Crichna, et remonta ensuite sur son char. Le héros prit le chemin du palais de son père, et sur toute sa route il faisait tomber une pluie d'or abondante. Le roi de Mathourâ dit au vainqueur de Madhou: «Maintenant que vous êtes roi des rois, vous ne pouvez, seigneur, placer dans la maison de votre père le trône que vous a donné le souverain des dieux. La salle d'audience de Cansa, que vous avez conquise par la force de votre bras, est préparée pour vous. Accordez-moi la faveur de vous y conduire, et daignez me regarder toujours d'un oeil favorable.»

Dévakî, Vasoudéva et Rohinî, dans l'excès de leur joie, étaient restés immobiles. La mère elle-même de Cansa vint rendre ses hommages à Késava. On déposa aux pieds de celui-ci les trésors venus de toutes les parties de la terre, et amassés par Cansa: on avait rangé ces richesses par ordre de pays et de temps. Crichna, après les avoir considérées, appela Ougraséna, et lui dit avec douceur: «Je n'ai jamais eu ni l'ambition de devenir maître de Mathourâ, ni le désir de posséder des richesses; et si vos deux fils sont morts, c'est le temps seul qu'il faut en accuser. Offrez aux dieux de nombreux sacrifices, faites des libéralités, et restez vainqueur de vos ennemis avec l'aide de mon bras. Quittez cette inquiétude que vous a laissée la mort de Cansa, et emportez pour vous ces monceaux de richesses.» Après ces paroles, Crichna avec Râma se présenta devant son père et sa mère;

¹² On divise quelquefois le monde en sept *dwîpas*, bornés par des mers de nature différente: outre la mer salée, il y a la mer de sucre, celles de liqueur spiritueuse, de beurre, de petit-lait, de lait, et enfin la mer d'eau douce. La mer de lait environne le *Sâca-dwîpa*, et c'est là que se trouve la demeure du dieu Vichnou.

¹³ Vâsouki, souverain des serpents, est confondu ici avec le serpent Sécha.

ces deux héros, le coeur plein de joie, tombèrent aux pieds de leurs parents, et les saluèrent avec respect. En ce moment la ville de Mathourâ était Amarâvatî descendue des cieux sur la terre; et les habitants, en contemplant la maison de Vasoudéva, se croyaient non plus sur la terre, mais dans le séjour des dieux.

Bala et Késava, ayant quitté le roi de Mathourâ et la reine, étaient entrés dans la maison de Vasoudéva. Ils avaient déposé leurs armes et laissé leur cortège. Après avoir fait la prière appelée âhnica¹⁴, ils causaient tranquillement, quand arriva une circonstance merveilleuse: les nuages sont agités dans le ciel, les montagnes tremblent sur la terre, les mers frémissent, les serpents fuient épouvantés. Tous les Yâdavas effrayés se prosternent la face contre terre. Râma et Késava, qui les voient en cet état, demeurent immobiles: ils ont reconnu le roi des oiseaux au vent de son aile. En effet Garouda apparaît bientôt, orné d'une guirlande divine. Il salue les deux héros, prend la forme d'un beau jeune homme, et s'assied à leurs côtés. Le vainqueur de Madhou, voyant près de lui l'ami courageux, le compagnon ailé, l'être merveilleux qui partage tous ses dangers, lui dit d'une voix forte:

Ainsi les deux héros, Baladéva et Djanârddana, accompagnés du fils de Vinatâ, arrivèrent auprès d'Ougraséna, et tinrent avec lui un conseil secret. «Prince, lui dit Crichna, un ennemi s'avance, qui a le privilège de ne point succomber sous nos coups: il vient, suivi d'une grande armée et accompagné de rois puissants. Nous le reconnaissons: cent années ne suffiraient pas pour détruire ses forces innombrables; il nous est impossible d'anéantir les armées toujours renaissantes de Djarâsandha. J'ai donc fait part au fils de Vinatâ de l'opinion où je suis que le bonheur n'est point fait pour nous tant que nous habiterons la ville de Mathourâ.»

Garouda prit alors la parole, et raconta quel avait été l'objet de son voyage. «Roi des dieux, après vous avoir salué, je vous ai quitté, et j'ai visité cette terre de Cousasthalî où vous avez le dessein de vous établir. Du haut des airs je l'ai examinée dans toutes ses parties. J'ai remarqué un emplacement magnifique entre l'océan et le pays d'Aroupa, baigné par les flots du côté de l'orient et du nord, et s'élevant au sein de cette mer qu'on appelle la mer de la montagne¹⁶. J'y vois déjà en esprit apparaître une ville que les dieux eux-mêmes ne sauraient détruire. Les yeux sont charmés du spectacle varié qu'y présentent les pierres précieuses, les arbres, les fruits, les fleurs de toute espèce. Cette place réunit tous les avantages désirables; chaque ordre¹⁷ y peut exercer ses actes de piété; le pays se couvre d'une population nouvelle en hommes et en femmes, et produit d'abondantes provisions en tout genre. La ville s'entoure de remparts et de fossés, ornée de portes, d'arcades et de tourelles, coupée de rues et de carrefours, défendue par de fortes machines et de larges verrous; ses murailles sont toutes brillantes d'or; dans ses rues s'agite une foule d'hommes, d'éléphants et de chevaux; le bruit des chars y retentit sans cesse, les étrangers y affluent de tous les pays. On y admire de grandes habitations, et l'oeil y voit flotter de toute part des drapeaux, des étendards, des guirlandes. C'est enfin la plus belle des villes, redoutable pour ses ennemis, agréable pour ses amis, digne de recevoir des rois. Le mont Rêvata, séjour des dieux, lieu comparable au Nandana, sera, si tu le veux, ô Crichna, le premier ornement de la porte principale¹⁸. C'est là que tu pourras trouver pour toi une campagne

¹⁴ कृताह्निक, *critâhnica*. M. Wilson nous apprend que आह्निक peut se traduire par *food*. Je pense que ce mot signifie en cet endroit *prière quotidienne*. On trouve cette prière la lecture CXVIII.

¹⁶ J'ai traduit littéralement पर्वतोदधि, *parwatodadhi*. J'ai pensé que c'était le nom particulier que l'on donnait au golfe de Cutch, ou à la mer aux rivages de laquelle venait aboutir le mont Rêvata.

¹⁷ आश्रम, *âsrama*.

¹⁸ L'auteur semble indiquer dans cette phrase que le Rêvata sera comme une porte avancée de la ville, dont il fera le principal ornement, et que de là viendra le nom de cette ville *Dwâravatî*, c'est-à-dire douée d'une porte. On fait encore venir ce nom du grand nombre de portes et d'arcs de triomphe qui décoraient cette cité.

délicieuse et embaumée¹⁹, et pour tes jeunes compagnons un but d'excursions agréables. Cette ville, connue dans les trois mondes sous le nom de Dwâravatî, sera sur la terre comme la divine Amarâvatî dans le ciel. Ainsi, l'océan défendra de tout côté ce séjour, et Viswacarman l'embellira de ses chefs-d'oeuvre. Par tes ordres les pierres précieuses, les perles, le corail, les diamants, le lapis-lazuli, ce que l'imagination peut souhaiter dans les trois mondes, s'y trouveront réunis. Des palais s'y élèveront portés sur cent colonnes, pareils aux demeures célestes, brillants d'or et de pierreries, ornés de drapeaux et d'étendards merveilleux, resplendissants comme le soleil et la lune, et dignes d'être visités par les dieux et les Kinnaras.»

Ainsi parla le fils de Vinatâ dans cette conférence secrète. Ensuite il salua les deux héros, et se rassit. Crichna et Râma se mirent à réfléchir sur ce discours. Le premier, voulant déclarer toute sa pensée devant le conseil, congédia le fils de Vinatâ, après l'avoir honoré, selon l'usage, d'un présent consistant en parures magnifiques. Les deux frères étaient toujours calmes, et non moins tranquilles que les immortels dans le séjour des dieux²⁰. Le prince Bhodja, encore tout ému du discours qu'il venait d'entendre, dit à Crichna d'une voix douce et affectueuse: «O Crichna, héros magnanime, unique espoir des Yâdavas, daigne prêter l'oreille à mes paroles. Sans toi, maître puissant, nous ne pouvons être heureux ni dans cette ville, ni par toute la province: sans toi, nous ressemblons à de fidèles épouses privées de leur seigneur. Protégés par toi, et couverts de ton bras, nous ne craignons aucun roi, eût-il même pour lui l'appui d'Indra. O toi qui es l'orgueil et le chef des Yâdavas, en quelque lieu que tu ailles pour y chercher la victoire, nous te suivrons avec confiance.» Le fils de Dêvakî accueillit d'un sourire le discours du roi:

CENT-DOUZIÈME LECTURE. ÉMIGRATION DES HABITANTS DE MATHOURÂ.

Vêsampâyana dit:

Quelque temps après Crichna, au milieu de l'assemblée des Yâdavas, s'expliqua sur la situation des affaires. «La puissance de Mathourâ, sous l'influence des Yâdavas, a pris un accroissement rapide: nous nous sommes étendus d'ici dans le Vradja, et notre prospérité a soulevé contre nous la jalousie de nos voisins. Nous avons vaincu nos ennemis; leur jalousie s'est changée en haine, et nous avons eu à combattre Djarâsandha. Nous avons sans doute une grande multitude de montures¹ de guerre, une infanterie immense, des trésors en pierreries et beaucoup d'alliés; mais cette puissance de Mathourâ va rencontrer un ennemi qu'elle ne pourra vaincre, et dont le destin est de l'anéantir. Cette grandeur que nous devons à nos armées et à nos alliances touche à sa fin: je prévois la perte inutile de tous ces innombrables guerriers, de ces fantassins intrépides, et la ruine des habitants. Je pense, chefs Yâdavas, qu'il faut aller fonder ailleurs une ville nouvelle. C'est un parti pénible, mais nécessaire, et cette proposition que je vous fais est la seule qui convienne maintenant à la circonstance et à notre position.»

Tous les Yâdavas s'écrièrent avec enthousiasme: Ils faisaient ensemble ces réflexions: «L'ennemi qui vient contre nous ne peut être vaincu, et son armée est immense. Déjà les rois nous ont fait éprouver de grandes pertes. Cent ans ne suffiraient pas pour détruire les forces de nos adversaires. Il faut donc nous retirer devant eux; c'est un acte de prudence.» Cependant le roi Câlayavana marchait avec son armée contre Mathourâ. D'un autre côté Djarâsandha avait rassemblé des forces redoutables, qui s'unirent à celles de Câlayavana dès qu'elles apprirent son arrivée. C'est alors que le héros qui veillait au salut des Yâdavas

¹⁹ J'ai voulu par cette périphrase rendre les deux sens du mot अधिवास, qui signifie *demeure* et *action de parfumer*.

²⁰ Le passage qui va suivre se trouve textuellement dans la CIIIe lecture; Ougraséna y tient le même langage.

¹ वाहन, *vâhana*. Par ce mot il faut entendre les éléphants et les chevaux.

jugea qu'il était urgent de s'éloigner: Soumis à cet ordre, tous les Yâdavas quittent la ville avec un bruit qui ressemble à celui des flots de la mer. L'avant-garde est conduite par Vasoudéva: c'est là que se trouvent les femmes. Montés sur des éléphants richement caparaçonnés, sur des chars ou des chevaux, au son étourdissant des tambours, ils emmènent leurs biens et leur famille. Ces chars tout brillants d'or, ces éléphants dont on excite l'ardeur, ces chevaux dont le fouet des conducteurs presse le pas, emportent tous les trésors des Vrichnis, qui retournent tristement la tête vers cette ville d'où ils sont exilés. Ensuite venaient les chefs Yâdavas, habiles dans l'art des batailles et formant une arrière-garde commandée par Crichna. Enfin ils arrivèrent dans le pays d'Aroûpa dépendant des états du roi de Sindhou, pays fertile en plantes de toute espèce, en cocotiers², en palmiers³, en pounnâgas⁴, en nâgabalâs⁵, en kétakîs⁶ et en vignes⁷. A la vue de ce riant paysage, les Yâdavas firent éclater leurs transports de joie, aussi heureux que les dieux peuvent l'être dans le Swarga. Le vaillant Crichna, tout occupé de trouver l'emplacement d'une ville, choisit une terre située entre l'Aroûpa et l'océan; le sol y était d'une nature rouge et sablonneuse, favorable pour les chevaux et les bêtes de somme. On y voyait réuni tout ce qui contribue à l'ornement d'une cité, et Srf⁸ elle-même semblait avoir formé cet emplacement, qui recevait de tout côté le vent de la mer, qui avait les flots eux-mêmes pour premier rempart, et qui se trouvait dans le voisinage des villes florissantes du Sindhou⁹. A quelque distance et presque à l'entour s'élevait le mont Rêvata, au large ventre et à la vaste tête. Antique demeure d'Écalavya¹⁰, ce lieu fertile en hommes de coeur et riche en pierres précieuses, avait été longtemps le séjour de plaisance du roi Drona¹¹, qui s'était plu à l'embellir. Crichna résolut d'y fonder une ville qui fut nommée Dwâravatî¹², et qui, par sa forme, ressemblait à un large échiquier. Ainsi les Yâdavas, dès le point du jour, y établissent leur camp, et y fixent leur quartier-général. Ils s'occupent ensuite avec Crichna à consolider ce premier établissement et à construire une ville régulière. C'est ce héros, leur chef et leur conseil habituel, qui donne tous les plans et en dirige l'exécution; et ces familles exilées sont reçues dans Dwâravatî, où elles trouvent bientôt le même bonheur que les dieux trouvent dans le ciel. Voilà comment Crichna, le vainqueur de Késin, en apprenant la coalition de Câlayavana et de Djarâsandha, se retira dans la ville de Dwâravatî¹³.

2 नालिकेर, *nâlikéra*.

3 तालि, *tâli*.

4 *Rottleria tinctoria*.

5 *Hedysaram lagopodioides*.

6 *Pandanus odoratissimus*.

7 द्राक्षा, *drâkchâ*.

8 C'est-à-dire la déesse des richesses et de la prospérité

9 Ce mot est le nom du fleuve qu'on appelle aujourd'hui Sind ou Indus, et du pays qu'il baigne à son embouchure.

10 Il a été question de ce prince dans la XXXIVe lecture.

11 Drona avait été le précepteur des Pândavas, et fut le chef de l'armée qui marcha contre eux. Nous avons vu, lect. XX, qu'Ardjouna, un de ses élèves, lui avait donné le pays d'Ahitchhatra, qui devait être situé dans la presqu'île occidentale de l'Inde.

12 Dwâravatî, appelée aussi Dwâracâ, était dans une île au fond du golfe de Cutch. Un tremblement de terre l'a fait disparaître: elle fut submergée, à l'époque de la destruction complète des Yâdavas, et l'on crut qu'elle avait été transportée au ciel avec les êtres divins qui l'avaient habitée.

13 L'imagination du poète a pu orner le récit de cette émigration de quelques détails exagérés, et cependant l'histoire moderne d'Orient a rendu cette histoire vraisemblable. Dehli, capitale ordinaire des souverains indiens, s'est trouvé plusieurs fois abandonné pour d'autres capitales, et au tumulte des grandes villes a vu succéder dans ses murs le silence et la solitude. En 1338 Mohammed III voulut

CENT-TREIZIÈME LECTURE. MORT DE CÂLAYAVANA.

Djanamédjaya dit:

Saint brahmane, je voudrais bien avoir quelques détails de plus sur cette partie de l'histoire du sage et vaillant chef des Yâdavas. Comment le fils de Vasoudéva, le vainqueur de Madhou, a-t-il pu se résoudre à quitter Mathourâ, cette capitale du Madhyadésa¹ (pays du centre), qu'on aurait pu prendre pour la demeure même de Lakchmî², la plus belle, la plus illustre, la plus opulente des villes, aussi riche en trésors qu'en vertus? Comment Crichna, doué de tant de force, abandonna-t-il cette ville sans combat? Quel fut le résultat de cette attaque de Câlayavana contre Crichna? Après avoir mis les Yâdavas à couvert dans Dwâravatî, que fit l'intrépide et sage Djanârddana? D'où venait la force de Câlayavana? A qui devait-il le jour, ce héros dont Crichna ne pouvait soutenir les efforts, et devant lequel il se retirait?

Vésampâyana répondit:

Le gourou des Vrichnis et des Andhacas, Gârgya, avait voulu rester dans l'état de Brahmatchârin³, et il n'avait pas pris de femme. Sa pieuse continence⁴ avait provoqué de la part de Syâla⁵ une réflexion maligne: celui-ci avait osé l'accuser d'impuissance. Outré de ce reproche insultant, qui lui était fait à la face de Mathourâ, Gârgya souhaita d'avoir un fils invincible dans les combats. Il se livra aussitôt à une pénitence horrible, constamment étendu sur le sol hérissé de pointes de fer. Cette pénitence dura douze ans, et disposa favorablement le grand dieu dont l'arme est un trident. Roudra lui promit qu'il aurait un fils, puissant sur les champs de bataille, et vainqueur des Vrichnis et des Andhacas. Le souverain des Yavanas apprit quel était le fils que l'oracle du dieu annonçait à Gârgya: lui-même n'avait pas d'enfant, et il en désirait un. Il sut par ses prévenances gagner le saint Brahmane, et l'attira dans ses états. Il l'établit dans un pays de pâturages, au milieu des femmes de bergers. Une Apsarâ, épouse du roi Yavana, vint dans cette contrée sous le déguisement d'une simple bergère. Elle se fit aimer de Gârgya, et conçut de lui un fils, qui fut ce Câlayavana, héros puissant, né par l'effet de la protection de Siva. Cet enfant fut élevé dans le gynécée du prince, qui mourut sans postérité, et lui laissa son trône⁶.

288

prendre pour résidence Déogour dans le Dékan. Il donna ordre aux habitants de quitter leurs foyers: femmes, enfants, vieillards, tous avec leurs biens et leurs troupeaux, furent obligés de se mettre en route. Pour donner quelque pompe à cette émigration, le prince fit déraciner des arbres, dont on borda la route en lignes régulières. Son trésor défraya ceux qui n'avaient pas assez de fortune pour faire la dépense du voyage. Déogour, qui prit le nom de Dowlatabad ou ville fortunée, fut orné de riches maisons; les murailles furent réparées et entourées d'un large fossé. Sur la colline où était la citadelle on établit de grands réservoirs d'eau et de beaux jardins. Cependant l'ancienne capitale resta déserte. Un caprice du souverain avait suffi pour opérer cette révolution.

¹ Il ne faut pas confondre ce nom avec celui du pays dont nous avons donné les bornes, Xe lect., not. 7. Le pays de Mathourâ se trouve ainsi appelé à cause de sa position centrale mais une pareille position est toujours relative. Le Madhyadésa des fils d'Ikchwâcou, ayant Ayodhyâ pour capitale, devait être situé bien plus à l'est.

² Lakchmî est la même que Srî, déesse de la prospérité.

³ C'est-à-dire qu'il n'avait pas voulu prendre l'état de *Grihastha* ou *chef de famille*.

⁴ Cette idée est exprimée par le mot *ôurddharétas*.

⁵ Le manuscrit de M. Tod porte *Sâla*. *Syâla* signifie aussi *frère de la femme*. Il serait possible que Gârgya eût été marié, et que par esprit de religion il eût négligé sa femme. Le reproche eût été en effet bien placé dans la bouche d'un beau-frère.

⁶ Je suppose qu'il pouvait lui succéder en vertu de la prescription des lois de Manou, lect. IX, sl. 167, qui permet à la femme d'un homme mort, impuissant ou malade, de susciter un enfant à son mari par le moyen d'un étranger, qui ordinairement est un parent. Ou bien l'Apsarâ, après avoir conçu de

Câlayavana, d'un caractère ardent et belliqueux, avait rassemblé autour de lui les hommes les plus distingués, instruit par Nârada des triomphes que lui préparait sa destinée sur les Vrichnis et les Andhacas. Le même Nârada avait également prévenu Crichna, qui avait vu avec inquiétude croître le fils adoptif du prince Yavana.

Enfin Câlayavana était dans toute la force de l'âge et de la puissance, et il allait accomplir sa destinée. Les rois Mlétchtchhas⁷ étaient accourus en foule auprès de lui: les Sacas⁸, les Touchâras, les Daradas⁹, les Pâradas, les Tanganas¹⁰, les Khasas, les Pahlavas et les autres barbares, habitants des montagnes glacées¹¹, s'étaient réunis en foule sous ses drapeaux. Entouré de ces hordes avides de pillage, et distinguées entre elles par leurs armes et leurs vêtements, le roi s'avancait vers Mathourâ: comme une armée de sauterelles dévorantes, ces troupes se répandent dans le pays. La foule innombrable des éléphants, des chevaux, des ânes, des chameaux, fait trembler la terre: la poussière qu'ils élèvent couvre la route du soleil. De l'urine et des immondices de tous ces animaux, et en particulier des chevaux, se forme une rivière, nommée Aswasacrit¹².

Le chef des Vrichnis et des Andhacas, apprenant la marche de cette armée, rassemble ses parents et ses alliés: «Voilà, dit Crichna, un ennemi redoutable qui s'est levé contre les Vrichnis et les Andhacas. Siva lui a donné pour privilège de ne pouvoir tomber sous nos coups. Il est inutile d'essayer avec lui les moyens ordinaires, tels que la conciliation et les autres¹³. Enivré d'orgueil, et plein d'espoir en ses forces, il ne veut que le combat. Il est arrivé pour nous le moment prédit par Nârada. Sans doute il serait bien à propos de tenter d'abord une négociation, mais Djarâsandha persiste dans ses sentiments de haine contre nous: les rois, dont les uns ont été brûlés par le tchakra des Vrichnis et dont les autres veulent venger la mort de Cansa, sont venus se joindre à Djarâsandha et conspirent avec lui notre ruine. Nous avons perdu dans les batailles beaucoup des nôtres: nous n'avons plus rien à espérer en restant dans cette ville.»

C'est alors que Crichna forma le projet de cette retraite dont nous avons déjà vu le résultat. Mais auparavant il envoya à Câlayavana un émissaire chargé d'une urne scellée de son cachet, et dans laquelle il avait renfermé un grand serpent noir, terrible, venimeux, et semblable pour la couleur à ce liniment dont on teint les sourcils. L'intention de Govinda était, par ce message symbolique, d'effrayer Câlayavana. L'envoyé ouvre l'urne, montre le serpent noir, et s'écrie: Câlayavana, pour indiquer le cas qu'il faisait de cette menace des Yâdavâs, prend l'urne et la remplit de fourmis, qui dévorent entièrement le serpent. Il met son propre sceau sur cette urne qu'il renvoie à Crichna, lui annonçant ainsi le sort que lui préparaient ses innombrables guerriers¹⁵. Le fils de Vasoudéva, voyant qu'il ne pouvait

289

Gârgya, a pu épouser le prince Yavana, et lui apporter ainsi un héritier, suivant le sloca 173, *ibid*. Mon incertitude est augmentée par les versions différentes des manuscrits qui donnent राज, *râdja* ou गार्ग्य

भाय्यी, *gârgya bhâryyâm*.

7 Les Indiens désignent par ce mot les étrangers.

8 Pour les mots *Sacas*, *Touchâras*, *Pâradas*, *Khasas* et *Pahlavas*, voyez les lect. XIII et XV.

9 Voyez lect. XC, note 23.

10 On dit que le pays des Tanganas est arrosé par le Tchakchous ou Oxus.

11 On les appelle pour cette raison les Hémavatas.

12 Ce conte absurde est fait pour rendre raison du mot *Aswasacrit*, *equi sordes*.

13 Voyez lois de Manou, lect. VII, sl. 198.

15 Ces correspondances symboliques étaient communes chez les anciens c'est ainsi que nous lisons dans l'histoire ancienne que les Scythes envoyèrent à Darius un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Nous n'avons pas besoin de répéter l'explication connue de ce message allégorique. Les annales de Perse racontent que Dârâ fit présenter à Sekander une raquette, une balle et un sac rempli de grains de sésame, voulant se moquer de la jeunesse du prince grec, et indiquer les forces innombrables qu'il pouvait lui opposer. Sekander prit la raquette, et dit qu'elle était l'image de

rien contre Câlayavana, quitta promptement Mathourâ, et fit sa retraite sur Dwâravatî. Mais dans son sein couvait le ressentiment: après avoir établi les Vrichnis dans l'asile qu'il leur avait préparé, le héros, vainqueur de Madhou, le guerrier que la force de son bras n'a jamais trompé, ose se remontrer à Mathourâ. A sa vue, Câlayavana transporté de fureur s'élance pour le saisir, mais Crichna a déjà disparu. Le roi des Yavanas se met à sa poursuite, et se lasse vainement à chercher la trace d'un ennemi qui semble se jouer de lui. Le glorieux prince Moutchounda¹⁶, fils de Mândhâtri, avait jadis secouru les dieux dans une de leurs guerres contre les Asouras. Il avait obtenu, pour récompense de ses services, le privilège de dormir paisiblement, et de brûler de son regard enflammé par la colère celui qui l'éveillerait. Tel était le vœu qu'il avait formé; Indra et les dieux avaient promis de l'exaucer. Comptant sur leur parole, cet antique roi se retira dans les montagnes¹⁷, et entra dans une caverne pour s'y livrer au repos. Il avait ainsi dormi jusqu'au temps de Crichna, à qui Nârada avait révélé l'histoire de Moutchounda, et le privilège merveilleux qu'il avait reçu des dieux. Toujours poursuivi par le roi Mletchtchha, le fils de Vasoudéva entre dans la caverne de Moutchounda, et va se placer derrière la tête de ce Râdjarchi, se mettant prudemment à l'abri de son regard. L'Yavana arrive après lui; il aperçoit le prince endormi dont le sommeil ressemblait à celui de la mort, et, le prenant pour Crichna, il le pousse avec le pied. L'imprudent! il est comme la sauterelle qui s'approche des cendres du foyer: il court à sa perte. Moutchounda, réveillé par ses coups de pied, s'indigne que son sommeil soit interrompu, et s'offense d'une pareille brutalité. Il se rappelle la promesse d'Indra, et lance un regard devant lui. Le malheureux Câlayavana, sur lequel est tombé son oeil courroucé, est aussitôt dévoré par le feu de sa colère, de même que l'arbre desséché est consumé par la foudre¹⁸.

Le fils de Vasoudéva, délivré de son ennemi, adressa la parole à ce prince dont le sommeil avait duré si longtemps: En apercevant Crichna, Moutchounda jugea bientôt qu'une grande révolution de temps avait eu lieu depuis qu'il s'était endormi. Il dit à Govinda:

Crichna lui répondit:

«Un roi de la race lunaire, Yayâti, fils de Nahoucha, a eu cinq enfants, dont l'aîné était Yadou. Dans la famille d'Yadou est né Vasoudéva, dont je suis le fils. O roi, vous vous êtes endormi dans l'âge Trétâ, d'après ce que m'a dit Nârada: nous sommes maintenant dans l'âge Cali. Qu'exigez-vous encore de moi? Par l'effet du privilège que vous avaient accordé les dieux, vous venez de brûler mon ennemi, que j'aurais en vain combattu pendant cent années.»

Après ce discours de Crichna, Moutchounda sortit de sa caverne, conduit par son jeune et sage compagnon. Il vit avec surprise la terre couverte d'hommes dont la taille était rapetissée, et la patience, le courage, la vigueur bien affaiblis¹⁹. Il trouva aussi son

sa puissance qui jetterait au loin, comme une balle, le pouvoir de Dârâ. Puis, il fit apporter une poule, en ajoutant qu'il allait montrer ce que deviendrait l'armée du roi des rois. La poule mangea les grains de sésame. Sekander envoya en outre à Dârâ une coloquinte, pour lui annoncer l'amertume du sort qui le menaçait.

¹⁶ Voyez la généalogie de ce prince, lect XII. Il est aussi question, lect. XCIV, d'un prince nommé *Moutchounda* et fils d'*Yadou*, et qui s'établit dans les montagnes du Vindhya.

¹⁷ Il paraît que ces montagnes étaient la chaîne du Rêvata. Cependant le texte porte अद्रिराज, *adrirâdja*, mot qui signifie roi des monts, et que l'on applique ordinairement à l'Himâlaya. En effet, pour éloigner Câlayavana de Dwâravatî, Crichna pouvait bien l'attirer du côté de l'Himâlaya.

¹⁸ On explique ce conte en supposant que Crichna attira le roi des Yavanas dans des gorges de montagnes habitées par des tribus guerrières depuis longtemps négligées. L'armée de Câlayavana, engagée au milieu de ces défilés, fut détruite par ces barbares.

¹⁹ Telle est aussi la surprise qu'éprouve, dans Diogène Laërce, liv. I, Epiménide sortant de la caverne, où il a dormi cinquante-sept ans. Il trouve tout changé sur la terre, et sa maison est occupée

royaume occupé par un autre. Alors, quittant le nouvel ami qu'il venait de faire, ce prince se retira sans regret sur l'Himâlaya. Là, se livrant aux austérités de la pénitence, il se délivra des chaînes du corps, et monta dans le ciel qu'il avait obtenu par ses oeuvres. Quant au fils de Vasoudéva, toujours animé de l'amour du devoir, après avoir détruit son ennemi par la prudence et la ruse, il vint attaquer son armée. Privées de leur général, ces troupes furent facilement vaincues, et Crichna s'empara d'une grande quantité de chars, d'éléphants, de chevaux, d'étendards, d'armes de toute espèce. Djanârddana revint triomphant à Dwâravatî, fit hommage au roi Ougraséna de toutes ces dépouilles, et orna cette ville de toutes les richesses qu'il avait conquises.

CENT-QUATORZIÈME LECTURE. EMBELLISSEMENTS DE DWARAVATÎ.

Vêsampâyana dit:

Au point du jour, dès que le soleil éclaira la terre, Hrichîkésa, après avoir fait la prière d'usage, alla reconnaître le pays. Il parcourut cette contrée cherchant dans les bois et les montagnes l'endroit où l'on pourrait asseoir la forteresse. Les principaux Yâdavas l'accompagnaient. Dans un jour favorable, sous l'influence de Rohinî¹, après avoir reçu les bénédictions des Brahmanes, au milieu de mille cris de fête, il jeta les fondements de cette citadelle. Ensuite le héros à l'oeil de lotus dit aux Yâdavas, rassemblés autour de lui, comme les dieux autour du vainqueur de Vritra: «Je vous ai préparé, vous le voyez, un séjour semblable aux demeures célestes: j'ai donné à cette ville un nom qui sera à jamais glorieux. Dwâravatî, fondée par moi sur la terre, sera aussi agréable qu'Amarâvatî, capitale d'Indra. Je vais y faire construire encore des temples et des gynécées, y faire tracer des rues et quatre avenues royales. Délivrés de toute inquiétude, vainqueurs de vos ennemis, et soumis au sceptre d'Ougraséna, abandonnez-vous à tous les plaisirs réservés aux dieux. Choisissez l'emplacement de vos maisons, dessinez vos carrefours, mesurez vos rues royales, et les avenues du palais. Appelez à votre aide le talent des plus habiles architectes, et ne ménagez point pour les travaux les bras de vos serviteurs.»

Il dit, et les Yâdavas se livrèrent avec empressement à tous les soins qu'exigeaient leurs constructions nouvelles. Le cordeau à la main, ils prenaient toutes les mesures, et traçaient les larges contours de leurs habitations. Ils choisirent aussi un jour favorable pour commencer, selon les règles et après avoir honoré les brahmanes, les temples des divinités. Le sage Govinda dit encore aux ouvriers: Et les ouvriers lui promirent tous leurs efforts. Les travaux avançaient avec activité de tout côté: la citadelle, les portes et les temples s'élevaient d'après les règles prescrites. Dans ces temples on déterminait la place du Brahman³ et des autres officiers des sacrifices, celle des eaux, du feu, d'Indra, de la pierre et du pilon pour nettoyer le riz. On établit quatre portes, consacrées chacune à une divinité, et nommées Souddhâkcha, Êndra, Bhallâta et Pouchpadanta. Ces constructions furent promptement achevées. A l'empressement naturel que témoignaient les Yâdavas

291

par un autre. Cette opinion que les anciens étaient d'une taille plus haute, d'une force plus grande, est exprimée dans tous les poètes classiques. Juvénal s'écrie:

Terra malos homines nunc educat atque pusillos.

Homère, Iliad, liv. I, nous représente Nestor disant aux Grecs que les hommes des âges précédents étaient plus forts qu'eux:

**ηδη γαρ ποτ'εγω και αρειοσιν ηεπερ υμιν
ανδρασιν ωμιλεσα.**

¹ Constellation; voyez lect. LVII, note 7.

³ Dans les sacrifices solennels un brahmane instruit fait les fonctions de Brahman on prêtre surintendant. Dans les cas ordinaires un paquet de cinquante brins de *cousa* le représente. Rech. Asiat., tom. VII, pag. 234.

Crichna voulut ajouter les ressources d'une science divine qui abrégât tous les retards, prévînt tous les besoins et augmentât la gloire et le bonheur de ses amis. Retiré à l'écart, il se recueillit un instant, et par la force de sa pensée il fit venir le dieu des artistes, Viswacarman, fils d'un Pradjâpati⁴. Obéissant à cet appel, Viswacarman se présente à Crichna, et lui dit: «Indra m'envoie auprès de vous, divin Vichnou. Je me mets à votre disposition, que dois-je faire? Seigneur, je vous respecte autant que le roi des dieux, mon maître, autant que l'éternel Tryambaca⁵; je ne mets point de différence entre eux et vous. Daignez me faire entendre cette voix qui retentit dans les trois mondes: qu'elle me donne ses instructions, je suis prêt à m'y conformer.»

A ce langage soumis de Viswacarman, Késava, le grand ennemi de Cansa, répondit: «Je vais te confier, ô dieu, mes intentions secrètes: écoute quels sont mes désirs. Je veux établir ici ma demeure. Il faut donc que cette ville soit embellie par tes soins, et que ses édifices par leur magnificence rappellent ma grandeur. Il faut que cette cité soit la plus belle du monde, et brille sur la terre, comme Amarâvatî dans le ciel. Emploie ta science et ton habileté à remplir mon voeu, et que ma demeure terrestre soit digne de ma demeure céleste. Que les mortels se trouvent éblouis de ma puissance, en voyant la prospérité de Dwâravatî et de la famille d'Yadou.»

Viswacarman reprit la parole, et dit au puissant Crichna, au protecteur des dieux: «Seigneur, j'exécuterai tout ce qui pourra vous plaire. Je vais faire de cette ville un séjour magnifique et convenable pour une nombreuse population. Dwâravatî verra autour d'elle quatre mers lui apporter le tribut de leurs ondes. Si le dieu des eaux consent à retirer ses flots, la ville n'en aura que plus de grandeur et d'agrément.» Il dit, et aussitôt Crichna, qui avait déjà conçu cette pensée, s'adresse à l'Océan, l'époux des rivières: «O Samoudra, si tu as pour moi quelque considération, que tes flots, rentrant dans le lit de la mer, découvrent une étendue de douze yodjanas. D'après le voeu de Crichna, l'Océan donne ses ordres au vent, qui repousse les flots et laisse à sec une partie du lit de la mer. Viswacarman ne peut retenir sa joie en voyant ce large terrain que l'Océan vient de céder pour la ville de Crichna; il dit à celui-ci: «O Govinda, que tout maintenant s'élève et grandisse sur cet heureux sol. Bientôt va se développer le plan que j'ai conçu: vous allez voir une ville couronnée de maisons magnifiques, de portes et d'arcs de triomphe, entourée de remparts et de tours, digne par sa beauté d'être la capitale du monde.» Le dieu n'oublia pas aussi de construire pour Crichna un vaste gynécée dans un quartier de la ville honoré par les dieux. Alors apparaît dans toute sa splendeur cette ville de Dwâravatî, ouvrage de la pensée de Viswacarman, véritablement digne de Vichnou. Elle dresse ses larges portes et ses brillants remparts; forte de ses fossés et de ses retranchements, parée de ses tours, de ses murailles, de ses arcades, remplie d'une belle population en hommes et en femmes, et fréquentée par les marchands; le grand nombre de ses élégants belvédères lui donne l'extérieur d'une ville aérienne qui viendrait se reposer sur la terre. Elle renferme de vastes bassins d'une eau limpide, des jardins délicieux; pareille à une belle aux longs yeux dont tous les membres sont chargés de parures. Couverte de larges carrefours, d'édifices immenses, de mille et mille rues, de routes royales, elle est l'ornement des mers comme la ville d'Indra est l'ornement du ciel. Il semble que toutes les pierres précieuses de la terre s'y trouvent amassées: elle est un objet d'admiration pour les dieux, de terreur pour ses voisins. La masse de ses édifices déroberait aux regards des curieux la vue du ciel, et le bruit de ses habitants se répand au loin sur la terre, domaine de l'ancien Prithou.

Toujours rafraîchie par le vent qui s'élève de l'océan, elle présente encore en perspective à l'oeil enchanté les bois lointains de l'Aroûpa. En voyant Dwâravatî, on dirait le firmament

⁴ Voyez lect. III, où l'on fait naître Viswacarman du Vasou Prabhâsa. Cependant M. Wilson lui donne Brahmâ pour père. On le connaît encore sous le nom de Twachtri. C'est ce personnage qui passe pour avoir révélé aux hommes le quatrième Oupavéda, intitulé *Sthâpatya-véda*, et contenant divers traités sur soixante-quatre métiers et arts. Les livres sur cette sorte de matière portent en général le nom de *Silpisâstra*.

⁵ Nom de Siva, *trioculus*.

couvert d'astres étincelants: l'or remplit toutes les maisons, où retentissent des accents de bonheur; ses portes, colorées par un enduit jauné⁶, ressemblent pour leur couleur au nuage doré par la lumière. Enfin tous les biens sont réunis dans cette ville où le chef des Yâdavas a fixé son séjour, ouvrage divin de Viswacarman, étincelant de mille pierres précieuses. Là, comme la lune éclaire le ciel, Crichna de son doux éclat charme les yeux de ce peuple fortuné. Viswacarman, après avoir exécuté son plan, et fait de Dwâravatî une seconde Amarâvatî, retourna au ciel, honoré par la reconnaissance de Govinda. Le sage Crichna ayant ainsi donné une patrie à ses concitoyens, voulut encore leur donner des richesses. Pendant la nuit il appela dans son palais un des compagnons de Couvéra, Sankha, le plus grand des Nidhis. Celui-ci, reconnaissant la voix d'Oupendra, accourut auprès du maître de Dwâravatî. Il se prosterna devant lui, et lui dit avec le même respect qu'il parle à Couvéra: Hrichîkésa dit au chef des Gouhyacas⁷: En recevant cet ordre, le grand Nidhi baissa la tête; et dans Dwâravatî on fit savoir de maison en maison que des flots de richesses coulaient pour ceux qui en avaient besoin. A l'instant tous les pauvres allèrent puiser à cette source merveilleuse.

Crichna manda ensuite le dieu du vent; et aussitôt celui par qui tous les êtres respirent vint se présenter devant le trône solitaire du maître divin, qu'il reconnaissait sous sa forme humaine. Disposé à servir les Yâdavas, il dit à Crichna: Hari donna cet ordre secret à Mârouta, esprit du monde, apparaissant devant lui sous une forme visible: «Maître des vents, va saluer le roi des dieux et les immortels; enlève leur salle d'assemblée⁸, et apporte-la. Je veux que tous les héros Yâdavas, braves et vertueux comme ils sont, ne soient pas reçus dans un édifice humain et imité par l'art des ouvriers; je désire qu'ils soient tous admis, comme des dieux, dans cette salle immortelle, descendue sur la terre sous une forme apparente.» Obéissant à l'ordre qu'il a reçu, le vent léger se transporte au séjour des dieux, salue tous les Souras, les instruit de la volonté de Crichna, prend la salle divine, revient sur la terre, la présente à Crichna et disparaît. Dans cette salle, sanctuaire de la justice, placée par le juste Késava au centre de Dwâravatî, siègent les princes Yâdavas avec la même majesté que les dieux siègent dans le ciel.

Ce fut ainsi que l'immortel Hari réunit tous les avantages du ciel, de la terre et de l'eau pour en parer sa ville chérie, comme un mari pare son épouse. Il établit des barrières, des corporations, des ordres dans l'état, des chefs dans l'armée⁹ et dans l'administration¹⁰. Ougraséna fut le roi, Câsya le pontife¹¹, Anâdhrichti le général, et Vicadrou le premier conseiller. Parmi les chefs de famille ce sage législateur choisit dix vieillards pour juger tous les différends. Le fils de Satyaka, Dârouca, guerrier distingué, et écuyer de Crichna, fut chargé du commandement des chars de guerre. Après avoir achevé cette création d'une ville toute nouvelle, le fondateur de Dwâravatî ne songea plus qu'à se livrer aux plaisirs avec les Yâdavas. Baladéva, par le conseil de Crichna, épousa la vertueuse Révatî, fille de Rêvata¹².

CENT-QUINZIÈME LECTURE. ENLÈVEMENT DE ROUKMINÎ.

Vêsampâyana dit:

6 सौध, *sôdha*. Voyez lect. CXI, note 5.

7 On donne ce nom, qui signifie *mystérieux*, aux Génies de la cour de Couvéra

8 Le nom par lequel on désigne un semblable édifice est सभा, *sabhâ*.

9 बलाध्यक्ष, *balâdhyakcha*.

10 प्रकृतीश, *prakritîsa*.

11 पुरोहित, *pourohita*. Câsya avait été l'instituteur de Crichna. Voyez lect. LXXXIX.

12 Voyez lect. X.

Cependant le grand Djarâsandha cherchait à former une coalition de princes en faveur du roi de Tchédi, Sisoupâla, à qui il voulait faire épouser la fille de Bhîchmaca, Roukminî, toute brillante de parures d'or¹. Ainsi se trouvaient rassemblés le puissant Souvaktra, fils de Dantavaktra, pareil dans les combats au dieu qui a mille yeux, et savant dans l'art de la magie; le vaillant et robuste Soudéva, chef d'une armée redoutable, fils du roi de Pôndra et petit-fils de Vasoudéva; le noble et courageux fils d'Ecalavya, le fils du roi Pândya², le souverain de Calinga, l'invincible Ansumân, Sroutarwan, le Câlinga Ninoûrttasatrou³, le roi de Gândhâra, Patousa⁴ célèbre par sa force, le prince de Câsi, tous les vaillants fils de Dhritarâchtra, Binda et Anoubinda, princes d'Avanti; le roi de Bâhlîca, Bhagadatta, et Bhoûrisravas, redoutables par leurs troupes nombreuses; Sâlwa, Sâlya, et le vaillant Countibhodja. Leurs suites réunies auraient pu former soixante-dix-sept armées complètes⁵; et ils étaient rassemblés eux-mêmes dans le palais du prince Bhodja⁶, attendant que Roukminî se décidât à faire un choix.

Djanamédjaya dit:

Savant brahmane, dans quel pays était né Roukminî? A quelle famille devait-il sa naissance, ce prince instruit dans nos saintes écritures?

Vêsampâyana reprit:

Vidarbha avait été jadis le fils de l'Yâdava Djyâmagha⁷; c'est lui qui fonda Vidarbha au midi du Vindhya. Il eut plusieurs fils célèbres par leur valeur et chefs de races royales, entre autres Cratha, Kêsica et Bhîma. Bhîma fut la souche d'une famille de rois Vrichnis. De Cratha descendit Ansumân, et de Kêsica, Bhîchmaca, souverain des pays du Dakchina⁸. Ce Bhîchmaca s'établit à Coundina, d'où il gouvernait ces provinces placées sous la protection d'Agastya⁹. Il eut un fils nommé Roukmin et une fille nommée Roukminî. Roukmin fut un héros qui reçut de Râma¹⁰, fils de Djamadagni, des armes divines, présent de Brahmâ, et qui prétendit rivaliser avec Crichna en prodiges de courage. Quant à Roukminî, c'était la beauté du monde la plus remarquable. Le fils de Vasoudéva en entendit parler, et la désira pour épouse: Roukminî, instruite aussi par la renommée de la puissance et de la valeur de Crichna, souhaite de l'avoir pour époux. Cependant le vaillant Roukmin ne voulait pas qu'elle fût accordée à Crichna, malgré tout le mérite qu'il lui reconnaissait, parce qu'il avait à lui reprocher la mort de Cansa. Le roi Djarâsandha proposa et fit agréer pour gendre au puissant Bhîchmaca le prince de Tchédi,

¹ Ces mots sont ajoutés au nom de *Rouckminî*, pour en donner la signification. रुक्म, *roukma* veut dire or.

² Les deux manuscrits dévanâgaris portent *Pôndra*.

³ e suppose qu'il y a deux princes de ce nom: plus loin on en verra un qui soutiendra le parti de Crichna. Voyez lect. XXXIV

⁴ Le ms. dévanâgari de Paris donne *Praghana*.

⁵ Ce sont ces armées qui portent le nom de अक्षौहिनी, *akchôhinî*.

⁶ Ce mot est toujours un nom de famille: il s'applique ici au roi *Bhîchmaca*.

⁷ Voyez lect. XXXVI.

⁸ Le Dakchina, aujourd'hui le Dékan.

⁹ Agastya contribua beaucoup à introduire dans la presqu'île la religion indienne. Le mont Vindhya, dans la mythologie, est le disciple de ce saint. Pour expliquer pourquoi le Vindhya est moins élevé que l'Himâlaya, on rapporte que s'étant un jour prosterné devant son maître, Agastya lui ordonna de rester dans cette posture afin de le punir de l'orgueil qui l'avait porté à vouloir cacher le soleil à une partie du monde. On ajoute que le saint ne lui ayant pas dit de se relever, le Vindhya attend encore qu'il revienne pour le lui commander.

¹⁰ Ce Râma, comme on l'a vu, lect. XCV, avait fixé son séjour dans la presqu'île occidentale de l'Inde.

Sisoupâla, à qui ses bonnes qualités avaient valu le nom de Sounîtha¹¹. Un ancien roi de Tchédi, nommé Vasou¹², et qui, dans le pays des Mâgadhas, forma l'établissement de Girivradja¹³, avait eu pour fils Vrihadratha. De Vasou descendait par ce Vrihadratha le puissant Djarâsandha; un autre de ses descendants était Damaghocha, roi de Tchédi. Ce Damaghocha avait eu de Sroutasravas, soeur de Vasoudéva, cinq fils ardents et belliqueux, Sisoupâla, Dasagrîva, Rêbhya, Oupadisa et Balin, tous forts, courageux et habiles à manier les armes. Sisoupâla fut confié aux soins paternels de son parent Djarâsandha, qui le regarda comme son fils, et devint son protecteur.

Celui-ci, acharné contre les Vrichnis, engagea le prince de Tchédi, son pupille, dans sa querelle avec ces mêmes Vrichnis, qui n'auraient pas mieux demandé que de l'avoir pour ami. Djarâsandha avait eu Cansa pour gendre, et la mort de ce prince était le motif de la haine qu'il portait à Crichna, et par contre-coup aux Vrichnis. Il agit auprès de Bhîchmaca, et obtint de lui qu'il donnerait Roukminî à Sisoupâla. Lui-même, il conduisit à Vidarbâ¹⁴ le prince de Tchédi: il fut joint dans cette ville par Dantavakra, par le sage Pôndra, fils de Vasoudéva, et par les rois d'Anga, de Banga et de Calinga. Aussitôt que Roukmin avait appris leur arrivée, il s'était présenté pour les recevoir, et les avait introduits dans la ville avec les plus grands honneurs.

Par amitié pour leur tante, Râma et Crichna étaient aussi venus, accompagnés des guerriers Vrichnis les plus distingués. Des chars magnifiques les avaient amenés; ils avaient été traités avec honneur par l'intendant de Cratha et de Kêsica, mais ils n'avaient pas logé dans la ville.

La veille de son mariage, Roukminî, portée sur un char à quatre chevaux, se rendit en cérémonie au temple d'Indra, qui était hors des murailles¹⁵. Elle allait, dans tout l'éclat de sa parure et de sa beauté, et environnée de soldats, adresser sa prière à Indrânî¹⁶. Crichna la vit: brillante de mille attraits, éblouissante comme la flamme d'Agni, douce comme la lumière de la lune, c'est Lakshmî, c'est Mâyâ¹⁷, c'est la divine Prithivî apparaissant aux mortels sous la forme d'une femme, c'est Srî, quittant son siège de lotus, et amenant avec elle le bonheur sur la terre; c'est enfin la beauté que Crichna voit des yeux de l'âme, et que les Souras ne sauraient apercevoir. Elle séduit les yeux par les grâces et la fraîcheur de la jeunesse. Ses beaux yeux sont larges et allongés; ses lèvres et les angles de ses yeux sont teints de la poudre du sandal; tous ses membres sont doucement potelés, et un aimable embonpoint ajoute encore à l'agrément de ses charmes¹⁸. Sa face brille comme celle de la

11 II m'a semblé que les noms de *Sisoupâla* et de *Sounîtha* devaient être attribués la même personne, et que l'auteur employait indistinctement ces deux mots. *Sounîtha* veut dire *bene moratus*.

12 Voyez lect. XXXII

13 Parmi les montagnes qui appartiennent à la chaîne du Vindhya est le Gridhracoûta ou le pic du vautour: entre ce pic et le Sona sont les monts connus sous le nom de *Râdjagriha*, où Djarâsandha avait établi sa demeure: on dit qu'on les appelle aussi *Giri-vradja*.

14 Le mot *Vidarbâ* est employé ici au lieu de *Coundina*.

15 Au nombre des épisodes sanscrits dont j'ai inséré la traduction dans l'ouvrage que j'ai publié sous le nom de *Monuments littéraires de l'Inde*, il s'en trouve un, extrait du Bhâgavata-pourâna, et qui a pour titre *Mariage de Roukminî*. Le lecteur pourra le consulter pour juger de la manière différente des deux poètes qui ont traité le même sujet.

16 C'est l'épouse du dieu Indra, autrement nommée *Satchî*.

17 On personnifie sous le nom de *Mâyâ* (*magia*) l'illusion des sens trompés par une création qui n'est pas réelle mais qui n'est qu'un jeu du pouvoir créateur, changeant continuellement les formes apparentes. Mâyâ est considérée comme la femme de Brahmâ, et la cause active et immédiate de la production des êtres.

18 पीनोरुजघनस्तनी, *pînoroudjaghanastanî*.

lune: ses ongles sont colorés avec le toungea¹⁹, son sourcil est élégant et ses cheveux noirs. Tout en elle est ravissant, un dos voluptueux, une gorge enchanteresse, des dents fines, blanches, rangées avec symétrie: rien n'égale dans le monde la beauté, la gloire, la magnificence de la divine Roukminî, se montrant aux regards d'une foule curieuse, sous un vêtement de lin jaune.

Crichna la contemple, et son amour s'enflamme, comme le feu du sacrifice sur lequel on jette l'offrande de beurre: toute son âme est concentrée en elle. Aussitôt il concerta avec Râma et les Vrichnis les moyens de l'enlever. Roukminî venait d'achever sa prière, et sortait du temple; Crichna la saisit et la porta sur son char. On accourut pour la délivrer: Râma arracha un arbre, dont il frappa les assaillants. Ses compagnons prévenus prennent leurs armes, accourent de tout côté, et bientôt un rempart l'environne, formé de chevaux, d'éléphants et de chars magnifiques que surmontent de brillants étendards. Crichna prend le chemin de Dwâravatî avec la beauté qu'il vient de ravir, et cependant il confie la défense de sa cause à Râma, que secondent Youyoukliâna, Acroûra, Viprithou, Gada, Critavarman, Tchacradéva²⁰, Soudéva, le vaillant Sârana, l'invincible Ninoûrttasatrou, Vidoûratha, habile à briser les rangs ennemis; Canca, fils d'Ougraséna; Satadyoumna, Râdjâdhidéva²¹, Mridoura, Praséna, Tchitraca, Atidânta²², Vrihaddourga²³, Swaphalca, Satyaca, Prithou, enfin tous les premiers d'entre les Vrichnis et les Andhacas. Djarâsandha, Dantavaktra et le vaillant Sisoupâla, transportés de colère, avaient d'abord essayé d'arrêter Djanârddana par la force des armes. Le prince de Tchédi et ses frères, avec les rois d'Anga, de Banga, de Calinga et l'intrépide Pôndra, s'étaient précipités sur leur ennemi. Ils avaient été reçus par les héros Vrichnis, à la tête desquels brillait Balarâma, comme Indra à la tête des génies qui président aux vents. Djarâsandha s'élançait avec ardeur: Youyoudhâna le frappa de six flèches. Acroûra adressa à Dantavaktra neuf traits, auxquels le roi de Caroucha répondit par dix flèches rapides. Viprithou perça Sisoupâla de sept dards et en reçut huit lancés par la main de ce héros. Le prince de Tchédi eut encore à essuyer six flèches de Gavéchin, huit d'Atidânta, et cinq de Vrihaddourga. Il riposta à chacun de ces guerriers par cinq traits: quatre de ses flèches tuèrent les quatre chevaux de Viprithou; d'un coup²⁴ il abattit la tête de Vrihaddourga, et d'un autre, il blessa à la gorge l'écuyer de Gavéchin. Viprithou, dont les chevaux venaient d'être tués, monta rapidement sur le char de Vrihaddourga, et son écuyer alla remplacer celui de Gavéchin, dont il se mit à diriger les chevaux rapides. Les deux héros, outrés de colère, saisissent leur arc et couvrent d'une grêle de flèches Sisoupâla dont le char voltige çà et là.

Tchacradéva frappa de sa flèche la poitrine de Dantavaktra, et perça Patousa de cinq traits: ceux-ci lui renvoyèrent dix flèches acérées. Balin aussi lui lança dix traits, et en décocha de loin cinq à Vidoûratha. A son tour Vidoûratha lui envoya six flèches aiguës, dont le vaillant Balin se vengea par trente autres. Trois flèches furent lancées par Critavarman: l'une frappa le jeune prince, l'autre tua son écuyer, la troisième abattit son drapeau. Pôndra, animé d'un juste courroux, atteignit Critavarman de six traits, et d'une flèche décochée d'une main sûre brisa son arc. Ninoûrttasatrou attaqua le roi de Calinga et le frappa de neuf flèches: celui-ci de sa masse de fer²⁵ le blessa à l'épaule. Canca avec son éléphant vint assaillir l'éléphant du roi d'Anga, et toucha de sa massue le prince, qui lui-

¹⁹ *Rottleria tinctoria*, arbre connu aussi sous le nom de *pounnâga*, et dont les fleurs donnent une couleur jaune.

²⁰ Le manuscrit bengali porte *Vaktradéva*.

²¹ Voyez lect. XXXVIII.

²² Il me semble que c'est le même personnage que celui que la lecture XXXVIII appelle *Abhidânta*.

²³ Le manuscrit bengali porte *Vrihadvaktra*.

²⁴ L'arme dont il est ici question est appelée भल्ल, bhalla. M. Wilson dit que c'est une espèce de flèche particulière; il ajoute que bhalla est une flèche dont la tête est en demi-cercle.

²⁵ Cette arme porte le nom de तोमर, tomara.

même, à son tour, le blessa de ses flèches. Tchitraca, Swaphalca, Satyaca, montés sur leurs chars de bataille, faisaient pleuvoir une grêle de traits sur les troupes du roi de Calinga. Râma, furieux, lançant un arbre entier au milieu des rangs ennemis, tua l'éléphant du roi de Banga et le roi lui-même. Après cet exploit, il monta sur un char, prit son arc et perça de ses flèches un grand nombre des compagnons de Kêsica. Six Cârôûchas, adroits à tirer de l'arc, et cent Mâgadhas tombèrent sous ses coups. Poursuivant sa victoire, il s'approcha de Djarâsandha. Le roi Mâgadha le frappa de trois flèches; Râma, toujours excité par la colère, lui décocha huit traits, et d'une flèche encore plus sûre coupa son étendard doré. Ce fut là un combat terrible, pareil à ceux que se livrent les dieux et les Asouras. Une grêle de traits tombait de tout côté: les guerriers s'envoyaient mutuellement la mort: on voyait par milliers les éléphants s'abattre sur les éléphants, les chars sur les chars, les cavaliers sur les cavaliers, les fantassins sur les fantassins. Armés de boucliers, de lances, ou d'épées, les soldats couraient les uns sur les autres; les têtes roulaient sur le champ de bataille. On entendait avec effroi le bruit des cimenterres qui tombaient sur les cuirasses, le sifflement des flèches qui volaient dans l'air, l'horrible concert des tambours, des conques, des timbales et des flûtes, le froissement des armes, et les vibrations menaçantes de la corde des arcs.

CENT-SEIZIÈME LECTURE. MARIAGE DE ROUKMINÎ.

Vêsampâyana dit:

Cependant Crichna emmenait Roukminî. Roukmin, en apprenant l'enlèvement de sa soeur, avait, dans sa colère, déclaré devant Bhîchmaca que, si son bras manquait de punir le ravisseur, s'il ne ramenait pas Roukminî, jamais il ne reverrait Coundina. Aussitôt s'élançant sur son char, élevant son arme et son drapeau, il était parti, suivi d'une troupe nombreuse. Quelques princes du midi l'accompagnaient, tels que Cratha, Kêsica¹, Ausoumân, Sroutarwan, le vaillant Vénoudâri, et les autres fils de Bhîchmaca, tous habiles à diriger un char de bataille. Après une longue route, non loin de la rivière de la Narmadâ, ils aperçurent Govinda avec la beauté qu'il enlevait. Roukmin, transporté de joie, fait arrêter son armée; il s'approche du vainqueur de Madhou, et engage de dessus son char un combat singulier. Il frappe Govinda de soixante-quatre flèches, auxquelles celui-ci répond par soixante-dix; le dieu fait plus, il abat le drapeau de son ennemi, et coupe la tête de son écuyer. En voyant le danger que court le prince en ce moment, tous les rois du midi entourent Crichna et aspirent à le frapper. Le courageux Ansoumân lui lance dix flèches, Sroutarwan cinq, et Vénoudâri sept. Govinda perce à la poitrine Ansouniân, qui tombe sur le derrière de son char; il tue de quatre flèches les quatre chevaux de Sroutarwan; il abat l'étendard de Vénoudâri, et le blesse lui-même au bras droit. Sroutarwan est atteint de cinq flèches, et, embrassant son étendard, il tombe affaibli par la crainte. Cependant Cratha, Kêsica et les autres, du haut de leurs chars, font pleuvoir sur le fils de Vasoudéva une grêle de traits. Djanârddana brise leurs flèches avec ses propres flèches, et frappe ceux qui parmi ces guerriers se distinguent le plus. D'autres arrivent en courroux pour les seconder: soixante-quatre flèches du héros les mettent hors de combat. Roukmin, voyant son armée en déroute, ne se possède plus de colère: cinq de ses flèches aiguës frappent Késava à la poitrine; trois autres blessent son écuyer. Alors Crichna, d'un coup vigoureux, abat l'étendard de Roukmin, le touche lui-même de soixante traits, et brise son arc entre

¹ Il est singulier de voir au nombre des ennemis de Crichna les princes qui lui ont montré un si grand dévouement, lect. CVI. Mais, d'abord, ces mots désignent une famille dont tous les membres pouvaient ne pas avoir les mêmes sentiments; ensuite le lecteur a dû s'apercevoir que l'ouvrage que nous traduisons semble composé de passages extraits de différents auteurs et liés avec plus ou moins d'adresse. De là viennent certaines répétitions et même certaines contradictions qu'il serait autrement difficile d'expliquer.

ses mains. Roukmin, toujours acharné contre Crichna, prend un autre arc, et prouve par ses hauts faits que ses armes sont vraiment divines. Mais celles de Crichna ne sont pas moins merveilleuses: le héros repousse les attaques de son ennemi, et à la fin lui brise avec trois flèches son arc et le timon de son char. Roukmin, dont l'arc et le char sont rompus, prend son poignard et son bouclier, descend avec la rapidité de l'oiseau, et s'approche de Késava; mais celui-ci, qui de l'oeil suit tous ses mouvements, lui brise son poignard entre les mains, et le frappe lui-même de trois flèches dans la poitrine. Le prince a perdu connaissance: il tombe, et sous son poids fait résonner la terre, comme le rocher qui vient d'être atteint de la foudre. Les flèches de Crichna vont ensuite percer les autres rois, qui, témoins de la chute de Roukmin, prennent la fuite.

Roukminî, voyant son frère étendu, immobile, sur la poussière, se jette aux pieds de son amant, et demande grâce pour un ennemi vaincu. Késava la relève, l'embrasse et calme ses frayeurs: il accorde la vie à Roukmin et reprend le chemin de Dwâravatî, où arrivent bientôt les autres Vrichnis et Râma, vainqueurs de Djarâsandha et de ses alliés.

Après le départ de Crichna, Sroutarwan revint sur le champ de bataille, porta Roukmin sur son char, et se rendit avec lui dans sa capitale; mais Roukmin, constant dans ses sentiments d'orgueil, accomplit la résolution qu'il avait annoncée, s'il ne ramenait pas sa soeur, et il ne voulut pas rentrer dans Coundina. Il fonda dans le pays de Vidarbha une autre ville considérable, qui fut nommée Bhodjacata², d'où il exerça une grande autorité sur le Dakchina. Le roi Bhîchmaca continua de résider à Coundina.

Quand Râma fut rentré à Dwâravatî avec l'armée des Vrichnis, Késava épousa³ solennellement Roukminî, et trouva dans l'amour de son épouse le bonheur dont Râma⁴ a joui avec Sîtâ, et Indra avec la fille de Pouloman⁵. Roukminî fut une épouse digne de Crichna, soumise à ses devoirs, remplie de vertu et de beauté. Elle eut dix fils, tous guerriers distingués, Tchâroudechna, Soudechna, le vaillant Pradyoumna, Souchéna, Tchârougoupta, Tchâroubâhou, Tchâroubinda, Southârrou, Bhadratchârrou, et le brave Tchârrou; elle eut aussi une fille, nommée Tchârroumatî. Les fils de Crichna furent instruits dans la science du devoir, habiles dans l'art de la guerre, et terribles dans les combats. Le vainqueur de Madhou eut encore sept autres épouses distinguées par leurs qualités et leur naissance, la fille de Calinda Mitrabindâ, la vertueuse Nâgnadjitî, la fille du roi Djâmbavân la belle Rohinî⁶, la fille du roi de Madra, Sousîlâ, aux yeux charmants, la fille de Satrâdjit Satyabhâmâ, la douce et riante Lakchmanâ, et la petite-fille de Sivi⁷, Tanwî, belle comme une Apsarâ⁸. L'incomparable Hrichîkésâ épousa encore seize mille autres femmes, qu'il satisfît toutes également: parées de robes superbes, elles voyaient chacun de leurs voeux accompli. Elles lui donnèrent des milliers de fils, qui furent tous des héros habiles dans la science des livres et dans celle des armes, courageux, adroits à diriger les chars de bataille, pieux dans leurs actions, magnifiques dans leurs sacrifices, doués de vertus et de force.

² M. Wilson croit que c'est aujourd'hui Bhojpur. Il émet une autre hypothèse qui est contredite par le texte, quand il pense que Bhodjacata pouvait être dans le voisinage de Patna et de Bhâgalpour

³ La cérémonie principale indiquée dans le texte est celle qui consiste à prendre la main de la fiancée, et qui s'appelle *Pânigraha*. Voy. lois de Manou, lect. III, sl. 43.

⁴ C'est Râmatchandra, le fils de Dasaratha, le roi d'Ayodhyâ.

⁵ Appelée *Satchî*.

⁶ Je suppose que c'est celle qu'on nomme ordinairement *Djâmbavatî*.

⁷ Les manuscrits dévanâgaris disent: fille de *Séva*, ou *Sévya*, et le manuscrit bengali, *fille de Séna*.

⁸ Les épouses de Crichna sont encore nommées dans la lecture CLX, et quelques-uns de leurs noms y sont différents: on lit *Soubhîma* au lieu de *Sousîlâ*, et *Soudattâ* au lieu de *Tanwî*.

CENT-DIX-SEPTIÈME LECTURE. MORT DE ROUKMIN.

Vésampâyana dit:

Un long temps s'était déjà écoulé: le vaillant Roukmin voulut que sa fille se choisît un époux. A l'appel de ce monarque répondirent aussitôt beaucoup de rois et de princes, distingués par leur courage et leurs richesses: ils arrivaient de toutes les provinces. On vit paraître à cette fête Pradyoumna, entouré d'une élite de jeunes guerriers. La fille de Roukmin se nommait Soubhângî: au sang des rois de Vidarbha qui coulait dans ses veines elle joignait une beauté renommée par toute la terre. Elle vit Pradyoumna et l'aima: Pradyoumna fut également charmé par ses doux regards. Quand tous les princes furent réunis, Soubhângî choisit pour son époux le vaillant Pradyoumna, jeune, habile dans tous les genres de combats, superbe comme un lion, incomparable pour la beauté, et, pour dernier titre, fils de Késava. Elle aussi, jeune, belle et vertueuse, comme autrefois Nârâyani¹ au milieu d'une pompeuse assemblée de rois, elle se sentit entraînée vers ce jeune héros. Le mariage se fit, et tous les princes reprirent le chemin de leurs capitales. Pradyoumna emmena son épouse à Dwâravatî: il en eut un fils, nommé Anirouddha, comparable à un dieu, et renommé entre tous les mortels pour ses hauts faits, son instruction dans la science des Vèdes, et les arts de la guerre² et de la politique³. Quand Anirouddha fut devenu homme, Roukmin songea à lui donner pour épouse une de ses petites-filles, aussi distinguée parmi les femmes que l'or parmi les métaux, et pour cette raison appelée Roukmavatî⁴. Ce monarque expérimenté connaissait par lui-même les qualités d'Anirouddha: d'ailleurs il était mû par son amitié pour Pradyoumna et par son attachement à Roukminî. Il était bien encore le rival de Crichna, mais il n'était plus son ennemi. Il avait donc, dans sa sagesse paternelle, regardé cette union comme fort convenable. Késava se rendit à Vidarbha⁵ avec une suite nombreuse, accompagné de Roukminî, de ses enfants, de Balarâma et des autres Vrichnis. Les rois, parents et amis de Roukmin, furent invités à cette fête; et dans un jour propice, sous l'influence d'une constellation favorable, le mariage d'Anirouddha fut célébré avec une pompe extraordinaire. L'union de ce prince avec Roukmavatî fut le signal d'une grande joie parmi les Vêdarbhas et les Yâdavas. Les Vrichnis, honorés comme les immortels, se livrèrent à tous les plaisirs de cette fête, ainsi que le magnifique Vénoudâri, roi des Âsmacas⁶, Akcha, Sroutarwan, Tchânoûra, le fils de Cratha Ansumân, le courageux Djayatséna, le roi de Calinga, le roi de Pândya et celui de Richica⁷.

Ces princes du Dakchina, au coeur haut et fier, vinrent donner un conseil perfide à Roukmin, et lui dirent en secret: Tel fut le conseil de ces rois. Roukmin proposa une partie, et fit ouvrir une salle magnifique, ornée de colonnes et de guirlandes. Les princes, parfumés de l'eau de sandal, et parés de fleurs, vinrent se placer sur des sièges d'or, et se disposèrent à jouer. Baladéva fut défié par eux: Les rois du Dakchina, poursuivant leur méchant dessein, étalaient des monceaux d'or, de perles, de pierres précieuses. Alors commence un jeu, qui est le tombeau du plaisir, qui produit le trouble, les querelles, la

1 Je suppose que l'on désigne par ce mot *Roukrini*, épouse de Crichna qui est *Nârâyana*.

2 C'est ce qu'on appelle le Dhanour-véda. Voyez la lecture LXXXIX, note 3.

3 नीति, *nîti*: c'est l'art de se bien conduire, la morale.

4 Voyez lect. CXV, note 1.

5 Ce mot est ici pour *Bhodjacata*.

6 Le Brahmânda-pourâna met le pays d'Asmaca au nombre des provinces de l'est; ce pays devait être dans les montagnes, car le mot अश्मन्, *asman* signifie *rocher, montagne*. Le Varâ-sanhita place un autre Asmaca dans le nord-ouest de l'Inde.

7 On met le pays des Richicas parmi les provinces arrosées par la Hrâdinî ou Brahma- poutra. Le Varâ-sanhita cite une province, qui s'appelle *Dévârchika*, parmi celles du midi.

folie, les combats et la mort. Baladéva dépose pour son enjeu dix mille nichcas⁹ d'or et plus. Malgré ses efforts, c'est Roukmin qui gagne la partie, son adversaire n'étant pas de force à lui résister. Le frère de Késava se hasarde encore une seconde et une troisième fois, et perd dix millions¹⁰ de souvarnas. Emporté par le succès, Roukmin s'enorgueillit; l'imprudent raille et gourmande le héros au soc homicide: En entendant ces mots, le roi de Calinga se mit à rire, mais d'un rire indécent dans lequel il montrait toutes ses dents. Râma était indigné de la plaisanterie de Roukmin, qui augmentait pour lui le chagrin de la perte. Cependant, par politesse il sut se contenir, et renferma la colère que lui donnait le procédé de son adversaire. Le fils de Rohinî, calmant l'agitation de son âme: Ainsi parle le vaillant Balarâma à Roukmin, qui, sans répondre qu'il acceptait ou qu'il refusait, jeta les dés. La fortune, pour ce coup, se déclara contre lui¹²: Balarâma avait gagné loyalement dit alors Roukmin. Son adversaire contenait encore son ressentiment, et gardait toujours le silence. Comme pour le provoquer, le prince répétait en riant: Et Baladéva, à ces mots, sentait croître sa colère, et cependant s'abstenait de répondre. Mais son courroux ne connaît plus de bornes, dès qu'une voix forte et céleste eut fait entendre ces paroles au milieu des airs: A ces accents d'une voix divine qui l'approuve, Sancarhana se lève; sa colère longtemps contenue éclate: il oublie que la personne qui l'a offensé est frère de Roukminî; il saisit le large échiquier¹⁴ d'or, en frappe Roukmin et le renverse à terre. Il poursuit le cours de sa vengeance; d'un autre coup il brise les dents du roi de Calinga: dans sa fureur il rugit comme le lion. Son poignard à la main, il effraie les autres princes; aussi vigoureux qu'un éléphant, il arrache une des colonnes d'or de la salle, et la brandissant en forme de massue, il sort du palais, laissant glacés de terreur Cratha, Kêsica et leurs compagnons.

Après avoir donné la mort au perfide Roukmin, et porté dans l'âme de ses ennemis la crainte que le lion inspire aux faibles habitants des bois, Râma se retira, entouré de tous les siens, sous les tentes des Yâdavas, et déclara à Crichna ce qui venait de lui arriver. Crichna ne put rien lui répondre; mais Roukminî, en apprenant la mort de son frère bien-aimé, déplora son malheur, et s'écria les larmes aux yeux:

Les Vrichnis et les Andhacas furent consternés de la catastrophe dont venait d'être victime le vaillant fils de Bhîchmaca, instruit par le petit-fils de Bhrigou lui-même à manier l'arme terrible de ce héros, habile dans l'art des combats et constant dans le culte qu'il rendait aux dieux.

O roi, je viens de te raconter la fin tragique de Roukmin, source nouvelle de haine contre les Vrichnis, qui, rassemblant alors tous leurs bagages, prirent le chemin de Dwâravatî, protégés par Crichna et Baladéva.

⁹ M. Wilson dit que c'est un poids auquel on donne des évaluations diverses. On le confond avec le *dînâra* de 32 *rettis*; avec le *carcha* ou *souvarna* de 16 *mâchas*; ou le *pala* de 4 ou 5 *souvarnas*; ou le grand *pala* de 108 ou 150 *souvarnas*. Voyez lect. CXI, note 2.

¹⁰ Ce nombre exagéré s'appelle *coti*.

¹² Il y a ici un mot qui désigne le coup que fait Balarâma: c'est चतुराक्ष, *tchâtourakcha*, qui signifie les quatre dés. Voyez au 2^o acte du *Mritchchacatî* le monologue du joueur.

¹⁴ Cet échiquier s'appelle अष्टपाद, *achtâpada*, sans doute à cause des huit cases qu'il présente de chaque côté.

**CENT-DIX-HUITIÈME LECTURE.
PRIÈRE QUOTIDIENNE DE BALADÉVA.**

Vésampâyana dit:

O prince, voici la prière merveilleuse que doit dire chaque soir celui qui veut rester pur, prière que faisaient Baladéva, Crichna, et tous les saints Richis qui aimaient à remplir leurs devoirs¹.

«Que je sois gardé par Brahmâ, maître des Souras et des Asouras, souverain de la terre! Que je sois gardé par les trois pratiques qui consistent à prononcer Aum, Vachat² et la Sâvitri³, par les prières du Rig, de l'Yadjour, du Sâma, par les pieux cantiques⁴ de l'Atharwa, par les quatre Vèdes, avec leurs compilations, leurs mystères⁵, leurs histoires⁶, les antiques récits⁷, les légendes⁸, les commentaires et additions⁹, les Angas¹⁰ et Oupângas¹¹, et les gloses¹² !

Que je sois gardé par les cinq éléments, la terre, l'air, l'éther, l'eau et la lumière; par les sens, l'intelligence et la raison¹³; par la vérité, la passion et l'obscurité¹⁴; par les cinq souffles, le Vyâna, l'Oudâna, le Samâna, le Prâna et l'Apâna¹⁵; par les sept vents¹⁶ et les autres qui règnent sur le monde, par les Maharchis, Maritchi, Angiras, Atri, Poulastya, Poulaha, Cratou, Bhrigou et le divin Vasichtha!

1 C'est là cette prière dont il a été question dans la CXIe lecture, note 14. Le manuscrit bengali l'a insérée deux fois, ici d'abord, et plus loin à la suite de la CLXVe lecture. Les manuscrits dévanâgaris l'ont mise à cette dernière place. Cette pièce n'est qu'une espèce de litanie; mais elle peut être curieuse, et pour sa forme elle-même et pour les divers détails qu'elle renferme. J'ai mis entre parenthèse les variantes que les manuscrits pouvaient m'offrir pour les noms propres.

2 Exclamation prononcée en jetant le beurre dans le feu.

3 La *Sâvitri* est une strophe d'un hymne extrait du Rig-Véda. Voyez à ce sujet la note que M. Loiseleur-Deslongchamps a insérée dans sa traduction des lois de Manou, pag. 41.

4 Appelés *tchhandas*.

5 रहस्य, *rahasya*.

6 विस्तर, *vistara*.

7 पुराण, *pourâna*.

8 इतिहस, *itihâsa*.

9 खिल, *khila* et उपखिल, *oupakhila*.

10 Voyez lect. VI, note 15.

11 Il y a quatre Oupângas, 1° la collection des 18 Pourânas; 2° le Nyâya, comprenant principalement les ouvrages de Gotama et de Canada; 3° le Mîmânsa, contenant les écrits de divers sages, tels que Djêmini, Sândilya, Vyâsa, etc.; 4° le Dharma-sâstra, ou livre des lois. Voyez vol. 1er des Rech. asiat., pag. 340.

12 व्याख्यान, *vyâkhyâna*.

13 मनस्, *manas* et बुद्धि, *bouddhi*.

14 Ce sont là les trois *gounas* ou *qualités* qui se trouvent mêlées dans toute la nature pour la modifier. Voy. lect. XIV du Bhagavad-gîtâ.

15 Voyez lect. XI.

16 Voyez la naissance des vents, lect. III. Le foetus renfermé dans le sein de Diti est coupé d'abord en sept parties, et ensuite chacune de ces parties en sept autres.

Que je sois gardé par Casyapa et les autres Mounis au nombre de quatorze, par les dix régions, par les divins Nara et Nârâyana¹⁷ avec les diverses classes de dieux, les onze Roudras, les douze Âdityas, les huit Vasous, et les deux célèbres Aswins!

Que je sois gardé par Hri¹⁸, Sri¹⁹, Lakchmi²⁰, Swadhâ²¹, Médhâ²², Touchti²³, Pouchti²⁴, Smriti²⁵, Dhriti²⁶, par Aditi, par Diti, Danou, Sinhicâ, mères des Dêtyas, par l'Himavân²⁷, l'Hémacoûta²⁸, le Nichadha, le Swétaparwata, le Richabha, le Pâripâtra²⁹, le Vindhya, le Vêdoûryaparwata, le Sahya, le Malaya³⁰, le Mérou, le Mandara, le Dardoura³¹, le Crôntcha, le Kêlâsa, le Mênâca³² ! Que je sois gardé par Sécha, Vâsouki, Visâlâkcha, Elâpatra, Soukticarna, Cambalâswa, Tara, Hastibhadra, Pitharaca, Carcotaca, Dhanandjaya, Pourânaca, Caravîraca, Soumanâsya, Dadhimoukha, Sringârapandaca, le divin Maninâga connu dans les trois mondes, le roi des serpents Dadhicarna, Hâridraca, par ceux-ci et par tous les autres serpents, soutiens de la terre, pieux et justes, même ceux qui ne sont pas nommés!

Que je sois purifiée par les quatre mers, par la Gangâ³³, la plus belle des rivières, par la Saraswatî³⁴, la Tchandrabhâgâ³⁵, la Satadrou³⁶, la Dévicâ, la Sivâ, l'Irâvatî³⁷, la Vipâsâ³⁸, la

17 Nara et Nârâyana sont deux saints que l'on a regardés comme des avatares d'Ardjouna et de Crichna: ils étaient fils de Dharma et d'Ahinsâ. Nârâyana est le père de l'Apsarâ Ourvasî. On ne fit jamais un tel mépris de la chronologie. Si Nârâyana est un avatare de Crichna, comment aurait-il été le beau-père du second roi de la dynastie lunaire, lequel fut l'époux d'Ourvasî.

18 La Pudeur.

19 La Richesse.

20 La Fortune.

21 *Swadhâ* est la nourriture offerte aux mânes; on la personnifie comme une nymphe épouse d'Agni ou du feu.

22 La Réflexion.

23 Le Plaisir.

24 La Parure.

25 La Mémoire.

26 La Constance.

27 Nom de l'Himâlaya.

28 On suppose le monde partagé en sept *dwîpas* séparés entre eux par des chaînes de montagnes, parmi lesquelles sont l'Hémacoûta, au nord de l'Himâlaya, et, en remontant, le Nichadha, le Mérou, le Nilaparwata ou Mont Noir qui sans doute est le même que le Vêdoûrya, le Swétaparwata ou Mont Blanc. Voyez (vol. VIII des Rech. asiat.) le Mémoire de Wilford, pag. 245, et les cartes qui l'accompagnent. Voyez aussi le XIVE vol., pag. 387.

29 Le Pâripâtra ou Pâriyâtra est le bras méridional de la partie centrale et occidentale du Vindhya. Le mot Vindhya s'applique particulièrement à la partie méridionale de cette grande chaîne de montagnes.

30 Le Sahya et le Malaya sont les Ghates occidentales.

31 Le Dardoura est une montagne du Dékan: j'ignore où elle est située

32 Deux de ces trois dernières montagnes appartiennent à la chaîne de l'Himâlaya. Le Kêlâsa est au nord du Mânasarovara, et le Krôntcha, au nord de l'Asam. Quant au Mênâca, M. Wilson, dans la 2e édition de son Dictionnaire, le place dans la mer entre la pointe méridionale de la péninsule et Lancâ ou Ceylan. Le Brahmânda-pourâna le cite parmi les montagnes du sud.

33 Les noms des rivières, à l'exception d'un petit nombre comme le Sona, le Brahmapoutra et le Sindhou, sont féminins.

34 La Saraswatî, aujourd'hui Sarsouti, vient des hauteurs à l'ouest de l'Yamounâ, passe près de Tahneser, et se perd ensuite dans les sables. Une source sort à Prayâga, aujourd'hui Allahabad, de dessous une des tours du fort: on prétend que c'est la Saraswatî qui y est arrivée par un conduit souterrain. Elle va alors avec l'Yamounâ se jeter dans le Gange au confluent appelé Trivcnî; les trois

Sarayou³⁹, l'Yamounâ, la Coulmâchî, la Rathochmâ, la Bâhoudâ⁴⁰, l'Hiranyadâ⁴¹, la Plakchâ, l'Ikchoumatî⁴², la Tâpatî (Avantî?), la Vrihadrathâ, la fameuse Tcharmanvatî, la sainte Badhoûsarâ, par ces rivières et par les autres qui ne sont pas nommées, et qui toutes coulent dans le nord!

Que je sois purifié par la Vénâ⁴³, la Godâvarî⁴⁴, la Sîtâ, la Câvérî⁴⁵, la Concanâvatî⁴⁶, la Cricnavénâ⁴⁷, la Souktimatî⁴⁸, la Tamasâ⁴⁹, la Pouchpavâhinî, la Tâmrarnî⁵⁰, la Djyotirathâ, l'Outpalâ, l'Oudoumbarâvatî, la rivière sacrée de Vêtaranî⁵¹, la Vidarbhâ, la

35 rivières coulent ensuite, dit-on, sans se confondre; les eaux de la Saraswatî sont blanches, celles de l'Yamounâ bleues, et celles du Gange jaunes. Au sujet de la disparition de la Saraswatî, on raconte que cette rivière est un avatare de Saraswatî, déesse de l'instruction, qui, traversant le pays, un livre à la main, entra, sans y prendre garde, dans le désert, où elle fut assaillie par des brigands, aux outrages desquels elle ne se déroba qu'en s'enfonçant sous terre.

35 Le Chinab, une des cinq rivières de Penjab.

36 Le Setlej. Quant à la Dévicâ, il paraît qu'il faut la distinguer de la Sarayou, avec laquelle on la confond. C'est un torrent, appelé aussi *Devâ*, que vient joindre le Sarjou, au-dessus d'*Ayodhyâ*. Voyez le Mémoire de Wilford, XIVE vol. des Rech. asiat.

37 Le Ravi, l'ancien Hydraote. On dit aussi Érvâtî.

38 Le Beyah, l'ancien Hyphasis.

39 Le Sarjou.

40 Nous avons vu, lect. XII, que la rivière Bâhoudâ est le Djilem, ou le Behut. Je crois qu'il faut distinguer deux Bâhoudâ: l'une qui peut être le Djilem, l'autre qui se trouve bien plus à l'est, et qui avec le Sarjou et quelques autres forment le Gogra. Il me semble que cette seconde Bâhoudâ est celle dont parle Wilford dans son travail sur les rivières de l'Inde, vol. XIVE des Rech. asiat. C'est elle que l'on appelle aussi *Mahodâ* et *Sétardhinî*, et qui se partage en deux branches, nommées l'une *Mahânada*, l'autre *Dhabalî* (Dhouli ?). Je croirais assez que c'est aussi de cette Bâhoudâ qu'il est question, lect. XII; car elle se trouve dans les domaines de la race solaire, et le mot Gôrî, qui est le nom de la princesse changée en rivière, est encore le nom moderne d'une rivière de ce pays. Voyez vol. XVIIe des Rech. asiat., pag. 2.

41 L'Hiranyadâ pourrait bien être l'Hiranyabâhou, qui est un bras du Sona.

42 L'Ikchoumatî ou Trisrotas se partage en trois branches. La branche orientale, appelée aujourd'hui *Tista*, passe au nord de Rungpour et se jette dans le Brahmapoutra. La Tâpatî, ensuite citée, est peut-être la Tapî, aujourd'hui Taptî ou rivière de Surate. Mais comment une rivière du midi se trouve-t-elle mentionnée parmi les rivières du nord? Il en est de même pour la Tcharmanvatî, ou Chumbul, qui se trouve nommée deux fois. Ne pourrait-on pas supposer que dans le nord il existe, en effet, deux autres rivières du même nom que celles du midi et de l'ouest ?

43 Un des textes porte *Venwâ*; mais ce doit être la même rivière que celle qui est mentionnée lect. XCIV, note 10.

44 Cette rivière porte toujours ce nom.

45 Connue encore sous ce nom

46 Cette rivière a sans doute pris son nom de celui du pays de Concan

47 Voyez lect. XCIV, note 10.

48 La Souktimatî sort du mont Rikcha et va se jeter dans la mer. Elle se nomme aussi *Hiranyarékhâ* ou *Souvarnarékhâ*.

49 La Tamasâ ou rivière noire se nomme aussi *Parnasâ*; c'est aujourd'hui le Tonsa, qui se jette dans le Gange au-dessus de Mirzapour. Mais je crois que l'on désigne ici une autre rivière qui doit être dans le Décan.

50 Rivière du Dravida, aujourd'hui le Tirounelveli, sur la côte de Coromandel.

51 Cette rivière vient de Chuta Nagpour, et se jette dans la mer. Il y a deux rivières de ce nom,, la grande et la petite.

belle Narmadâ⁵², la Vitastâ, la Bhîmarathî, l'Élâ (Tchapolâ), la Mahânadî⁵³, la Câlingî⁵⁴, la Gomatî⁵⁵ et le Sona⁵⁶, par ces rivières, et par les autres qui ne sont pas nommées, et qui toutes coulent dans le midi!

Que mon corps soit arrosé par la Sipurâ⁵⁷, la Tcharmanvatî⁵⁸, la sainte Mahî⁵⁹, la brillante Soubhravatî, le Sindhou, la Vétravatî⁶⁰, la Bhodjântâ, la Vanamâlicâ, la rivière connue sous les noms de Tchêtravatî et de Tchâpadasî, belle dès sa source, pure, majestueuse et ombragée d'arbres, la Prasthâvatî, la Lounthanadî, l'agréable et sainte Saraswatî⁶¹, la Mitraghnâ, la Tchandramâlâ (Indoumâlâ), la Madhoumatî, l'Oumâgourounadî⁶², la Tâpî (Vâpî?) aux ondes limpides, la Mattagangâ dont les eaux claires sont douces comme le lait, par ces rivières, et par les autres qui ne sont point nommées, et qui toutes coulent dans la région occidentale!

Que le Prabhâsa⁶³, le Prayâga⁶⁴, le Nêmicha⁶⁵, le Pouchcara⁶⁶, le Gangâtîrtha, le Couroukchétra⁶⁷, le Srîkchétra⁶⁸ (Srîcantha?), l'ermitage de Gôtama⁶⁹, le Râmahrada, le Vinasana⁷⁰, le Râmatîrtha, le Gangâdwâra⁷¹, le Canakhala d'où est sorti Soma⁷², le

52 Le Nerbudda.

53 Rivière du Cuttack: elle porte encore le même nom.

54 Le pays de Calinga, où doit couler la Câlingî, s'étend au-dessous du Cuttach jusqu'à Madras

55 Il y a une rivière de ce nom, appelée aussi Vâsichthî, qui est le Gumti; elle vient du Camaon, passe à Luknow et se jette dans le Gange, à 20 milles au-dessous de Bénarès: elle devrait être placée parmi les rivières du nord.

56 Le Sone ou Soane.

57 Le Sipperah, qui se jette dans la Tcharmanvatî.

58 Le Chumbul.

59 La Mahî a sa source dans le Mâlava: elle coule vers l'ouest, et se jette dans le golfe de Cambaie.

60 Le Betwah: c'est une des rivières regardées comme sacrées.

61 C'est un double emploi que la répétition de ce mot.

62 *Oumâgourou* est un nom de l'Himâlaya: je ne sais quelle est la rivière que l'on désigne ici

63 Voyez lect. LXXXIX, note 6.

64 Lieu de pèlerinage au confluent du Gange et de l'Yamounâ. Ce mot s'applique à d'autres confluent regardés aussi comme des lieux sacrés: on les distingue par une expression qui précède alors le mot *Prayâga*. On en compte cinq principaux: celui qui porte ce nom par excellence, aujourd'hui Allahabad; le Dêvaprayâga, au confluent de la Bhâgîrathî et de l'Alacanandâ, lieu où le Gange prend son nom; le Roudraprayâga, au confluent de la Mandâkinî et de l'Alacanandâ; le Carnaprayâga, au confluent de l'Alacanandâ et du Pindar; le Nandaprayâga, au confluent de l'Alacanandâ et de la Nandakinî: c'est le plus septentrional des cinq. A quelque distance du Dêvaprayâga, il y a encore deux *prayâgas* moins importants, l'un nommé *Vichnouprayâga*, au confluent de l'Alacanandâ ou Vichnougangâ, et de la Dôlî; et l'autre, *Casoûprayâga*, au confluent de l'Alacanandâ et de la Saraswatî, ou plutôt de la Saravatî qui est la Râmangangâ.

65 Forêt, où les Mounis assemblés firent un sacrifice qui, suivant le Mahâbhârata, dura douze ans, et mille, suivant le Bhâgavata. Soûta y lut les ouvrages de Vyâsa à soixante mille sages réunis

66 Voyez lect. I, note I.

67 Le Couroukchétra est ordinairement le nom que l'on donne au pays qui fut le théâtre de la grande bataille que se livrèrent les Còravas et les Pândavas: ce pays était près de Dehli.

68 Les manuscrits dévanâgaris portent *Srîcantha*, lequel est au nord-ouest de Dehli ou près de Tahneser.

69 L'ermitage de Gôtama est placé en différents lieux, à Prayâga, dans une forêt de Mithilâ, et sur l'Himâlaya

70 On dit que le Vinasana est l'endroit où se perd la Saraswatî.

71 Dans le 1er acte de Sacountalâ il est question d'un tîrtha, nommé *Somatîrtha*, dans l'ouest de l'Inde: j'ignore si c'est le même que le Canakhala.

Capâlamotchana, le Djamboûmârga, le Canacapingala (Canakhalodaca?) appelé aussi Souvarnavindou, le Dasâswamédhica⁷³ orné de saints ermitages, la Badarî⁷⁴, retraite de Nara et de Nârâyana, le Phalgoutîrtha et le Bhadravata, le Cocâmoukha distingué par sa pureté, le Gangâsâgara⁷⁵, le Tapoda⁷⁶ dans le pays de Magadha, le Gangodbhêda⁷⁷, que tous ces Tîrthas⁷⁸ sacrés et fréquentés par les Maharchis, et ceux même que je n'ai pas nommés, me baignent de leurs ondes!

Puissé-je être sauvé, avec ma famille, par les trois facultés⁷⁹ du devoir, de la richesse et du désir, par la gloire, la fortune, la tranquillité, l'austérité, par Varouna, Couvéra et Yama, par la mortification⁸⁰, par l'occasion et le contretemps⁸¹ par la modération, la colère, la déraison, la patience, la fermeté, par les éclairs, par les plantes dont le jus salutaire arrête l'égarément de l'esprit, par les Yakchas, les Pisâtchas, les Gandharvas, les Kinnaras, les Siddhas, les Tchâranas, par les vents et les nuages, par les Calâs⁸², les Troutis⁸³, les Lavas⁸⁴, les Kchanas⁸⁵, par les constellations et les planètes⁸⁶ les différentes saisons, les mois, les jours et les nuits, le soleil et la lune, par le plaisir, le bonheur, la joie et le chagrin, le courroux, l'obscurité, la pénitence et la vérité, l'écriture sainte, la perfection, la mémoire, par Roudrânî, Bhadracâlî, Bhadrachachtî, Vârounî, Bhâchî (Bhâsî?), Câlicâ, Sândilî, Âryâ, Couhoû, Sinîbâlî, Bhîmâ, Vétravatî, Rati, Ecânansâ, Couchmândî, la divine Câtyâyanî, Lôhityâ, Ayanamâtri, et les autres vierges divines⁸⁷ et Gonandâ elle-même, épouse de Siva!

305

⁷² Il est possible que le Gangâdwâra soit le lieu que l'on nomme *Haridwâra*, lieu où le Gange entre dans les plaines de l'Indostan.

⁷³ Ce tîrtha se trouvait à *Câsi*.

⁷⁴ Le rocher de Badarî, ou Badarîsêla, est sur le bord occidental de l'Alacarandâ, aujourd'hui Bhadrinâth.

⁷⁵ Voyez lect. XIV, note 20. Il a paru dernièrement des lettres sur le gouvernement du pacha d'Égypte, lesquelles renferment des détails qui pourraient servir à expliquer la fable des enfants de Sagara. Il y est dit que le pacha, voulant nettoyer un canal qui était obstrué, fit rassembler une trentaine de mille hommes. Ces malheureux, sans pelle, sans pioche, sans brouette, furent obligés de vider le limon avec leurs mains. Il en périt la moitié.

⁷⁶ C'est peut-être le même que le Taporata.

⁷⁷ Ce doit être le delta du Gange, l'endroit où le fleuve se partage en diverses branches pour se jeter dans la mer.

⁷⁸ Les ouvrages sanscrits célèbrent l'excellence de ces *tîrthas*, ou étangs sacrés. A la suite du Linga-pourâna de la Bibliothèque royale, il y a une section qui traite de cet objet; c'est une compilation de divers poèmes, faite par le pandit Lakchmîdhara. Le manuscrit dévanâgari de Paris cite quelques *tîrthas* de plus, tels que Soûcara dans l'Yogamârga, le Swétadwîpa, le Brahmatîrtha, Gayâ, le Vêcounthakédâra, etc.

⁷⁹ C'est ce qu'on appelle le *trivarga*.

⁸⁰ नियम, *niyama*, observance religieuse et volontaire, comme le jeûne, la prière, les pèlerinages, etc.

⁸¹ कालो ऽनयः, *câlo 'nayah*.

⁸² Une *calâ* équivaut à huit secondes.

⁸³ Une *trouti* est une petite division du temps, dont la valeur n'est pas indiquée.

⁸⁴ Il y a deux espèces de *lavas*, l'un qui est la soixantième partie d'un clin d'oeil, l'autre qui vaut presque une demi-seconde.

⁸⁵ Mesure de temps qui vaut quatre minutes

⁸⁶ *Nakchatra* est une constellation, *Graha* une planète.

⁸⁷ Tous ces noms sont des épithètes attribuées à la déesse Dourgâ, femme de Siva. Le mot *Couhoû* veut dire nouvelle lune, et *Sinîbâlî* le jour qui la précède. L'auteur a l'air de considérer ces

Que mon fils soit toujours protégé, avec une affection de mère, par les Mâtris⁸⁸, que distinguent des ornements, des gestes, des armes, des physionomies diverses; errant dans tous les pays; avides de moelle et de graisse, de liqueurs et de chair; portant des têtes de chat, de tigre, d'éléphant, de lion, de héron, de corbeau, de vautour, de courlis; ceintes de serpents en guise de cordon consacré; portant une peau pour vêtement supérieur; ayant le visage baigné de sang, et la voix retentissante comme un tambour; pleines d'envie et de colère; habitant de superbes palais; tantôt ivres de fureur et d'emportement, tantôt agitant leurs armes en silence; ayant les yeux rouges, les cheveux ou coupés ou hérissés, d'une couleur rouge ou blanche ou noire; fortes comme des milliers d'éléphants; rapides et violentes comme le vent; quelquefois n'ayant qu'une main, un pied, un oeil; entourées de beaucoup, de peu, ou bien de trois enfants; folles de parures; par ces Mâtris enfin, que l'on nomme Moukhamandî, Vidâlî, Poûtanâ, Gandhapoûtanâ, Sîtavâtâ, Ouchnavêtâlî, et Révatî alliée avec les Grahâs⁸⁹; êtres aimables dont le sourire, la colère, le vêtement et la parole sont agréables, qui portent la douceur empreinte sur leur visage, bienfaisants, toujours amis des Dwidjas, errant pendant la nuit, amenant avec eux le bonheur, mais toujours redoutables au jour appelé Parwan!

Puissé-je aussi être toujours protégé par ces Grahâs terribles, nés de la bouche de Brahmâ, et formés du corps de Roudra; par ces maladies (djwara) nées de Scanda, de Vichnou et d'autres; fantômes vigoureux, menaçants, superbes, nés de la colère, et pleins eux-mêmes de colère, cruels, attaquant les Souras, errant la nuit sous la forme de lions; monstres armés de dents, au regard caressant, au ventre pendant, aux yeux rouges, remarquables par leur nudité indécente⁹⁰, prenant toutes les formes; tenant à leur main des épées, des lances, des tridents, des haches, des dards, des boucliers, des cimenterres; ayant à leur disposition l'arc de Siva⁹¹, la foudre, la massue divine, et l'arme de l'imprécation; portant le bâton et le vase de l'anachorète⁹², la djâtâ⁹³ du pénitent, ou bien l'aigrette du héros; savants dans les Vèdes et les Védângas; toujours parés de leur cordon; tantôt ornés de serpents en forme de guirlandes, tantôt parés de pendants d'oreille, de bracelets, de vêtements précieux et de tresses de fleurs; ayant des têtes d'éléphant, de cheval, de chameau, d'ours, de chat, de lion, de léopard, de porc, de hibou, de loup, de cerf, de souris, de buffle; nains, contrefaits, bossus, les cheveux mal coupés; s'élançant par troupes innombrables, les uns redressant leurs cheveux en djâtâ, les autres pareils au blanc Kêlâsa, ou éblouissants comme le soleil, d'autres semblables à la nuée, ou bien à une masse de couleur noire; n'ayant qu'un pied, portant deux têtes; dépourvus de chair; montés sur un palmier qui

mots comme indiquant autant d'êtres différents, formés de la substance de la déesse, et qui sont en quelque sorte ses filles

⁸⁸ Une Mâtri est l'énergie personnifiée d'un dieu, ou sa femme, et, dans un sens figuré, la mère des dieux et des hommes. On en compte huit, quelquefois sept: on en porte même le nombre jusqu'à seize. Les noms qu'on leur donne ordinairement ne sont pas ceux sous lesquels elles sont ici désignées. Ce sont quelquefois des formes de Dourgâ, que l'on représente, comme dans le *Dévi-mahâtmya*, avec des costumes, des armes, des chars particuliers. On fait plus bas allusion au cordon brahmanique qu'elles doivent aussi porter, car il existe une cérémonie, appelée *Pavitrârohana*, dans laquelle on met ce cordon sur les statues de Dourgâ. On honore les Mâtris de la même manière que les Pitris, en leur présentant le reste de l'offrande, la face tournée vers le sud.

⁸⁹ Nous allons voir tout à l'heure que les Grahâs forment une classe de génies, qui, comme les Mâtris, sont répandus par toute la nature, effrayant l'imagination de l'homme, qui semble les créer à volonté. Ce sont des sylphes, des farfadets ou des lutins; et c'est ainsi que dans l'esprit de l'Indien: *Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.*

⁹⁰ जगनिः, *djaghaninah*.

⁹¹ Appelé *Pinâca*.

⁹² Voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 64, et ailleurs.

⁹³ Voyez *ibid.*, sl 219.

leur sert de jambe; malades, objets de terreur, habitant les lacs, les puits, les étangs, les mers, les fleuves, les cimetières, les rochers, les arbres et les maisons vides!

Que j'aie pour gardiens continuels les divers ordres de génies célestes et leurs chefs, Nandin, maître des grandes tribus divines, le robuste Mahâcâla⁹⁴, les deux fièvres (djwara) qui sont la terreur du monde, et issues, l'une de Mahésvara⁹⁵, et l'autre de Vichnou, Grâmanî, Gopâla, Bhringarîti, Ganésvara, le divin Vâmadéva, Ghantâcarna, Cabandhama, Swétamoda, Capâlin, Djambhaca, Satroutâpana, Madjdjana et Ounmadjdjana, Santâpana et Vilâpana, Nidjaghâsa, Ghasa, Sthoûnâcarna, Prasochana, Oulcâmâlin, Dhamadhama, Djwâlâdjihwa, Pramarddana, Sanghattana, Sancoutchana, Câhtabhoûta (Câhtalakcha), Sivancara, Coumbhânda, Coumbhamoûrddhan, Rotchana, Vêcrita, Graha, Anikéta, Sourâvighna, Siva, Asiva, Kchémaca, Pisitâsin, Sourâri, Harilotchana, Bhîmaca, Grâhaca, Agramaya, Oupagraha, Aryaca, le grand Scandagraha, Tchapala, Lomavêtâla, Tâmasa, Soumahâcapi, Hridayodvarttana, Tchanda, Coundâsin, Cancanapriya, Harismasrou, tous génies ailés, aussi rapides que la pensée, nés de la colère de Pârwatî par troupes innombrables, armés de lances, brillants, attachés à la science divine et à la vérité, accoutumés à satisfaire à tous leurs désirs, et vainqueurs de leurs ennemis, errant et la nuit et le jour dans les lieux inaccessibles et solitaires, et possédant des qualités que la renommée célèbre, ou que l'ignorance laisse ensevelis dans l'oubli!

Que la paix de l'âme me soit assurée par Nârada et Parwata, par les choeurs des Gandharvas et des Apsarâs, par les Pitris, par les motifs de mes actions et mes actions elles-mêmes, par les désastres et les maladies, par ces Mounis justes, humbles et pacifiques, tels qu'Agastya, Gâlava, Gârgya, Sakti, Drômya, Parâsara, le divin Crichnâtréya, Asita Dévala, Anala, Vrihaspati, Outathya, Mârcandéya, Sroutasravas, Dwêpâyana, Vidarbha, Djêmini, Mâthara, Catha, Viswâmitra, Vasichtha, le grand Richi Lomasa, Outtanca, Rêbhya, Pôloma, Dwita, Trita, Vêcâlavrikchîya, Médhâtithi, Sâraswata, Yavacrîti, Cousica, Gôtama, Samvartta, Richyasringa, Swastyâtréya, Vibhândaca, Ritchîca, Djamadagni, le grand pénitent Ôrva, Bharadwâdja, Sthoûlasiras, Casyapa, Poulaha, Cratou, Vrihadagni, Harismasrou, Vidjaya, Canwa, Vêtandin, Dirghatapas, Véda, Ansoumân, Siva, Achtâvacra⁹⁶, Swétakétou, Ouddâlaca, Kchârapâla (Kchîrapani), Dadhîchi⁹⁷, Sringin, Gôramoukha, Agnivêsyâ, Samîca, Pramoutchou, Moumoutchou, par ces Richis, et beaucoup d'autres encore, modèles de perfection, qui n'ont point été nommés!

Puissent, pendant longtemps, m'être favorables et contribuer à la perfection de mes oeuvres, les trois feux, les trois Vêdes, le Trivêdya⁹⁸, la pierre Côtoubha⁹⁹, le cheval Outchtchêsravas¹⁰⁰, le médecin Dhanwantari, Hari, l'Amrita, la vache, l'or, le petit lait, la

⁹⁴ Nandin et Mahâcâla, chefs des ordres célestes, sont les deux chambellans du séjour de Siva

⁹⁵ Nom de Siva. Voyez lect. CLXXVIII. Tous les noms qui vont suivre sont des épithètes du dieu Siva, et forment ici une classe de génies inférieurs, nés de Pârwatî, sa femme.

⁹⁶ Achtâvacra était né contrefait, par suite d'une malédiction de son père, à qui il avait voulu donner des avis, étant encore dans le sein de sa mère. A l'âge de douze ans il fut vainqueur dans une espèce de combat d'esprit, où son père avait été vaincu. Celui-ci le fit baigner dans une rivière dont les eaux lui donnèrent la beauté qu'il n'avait pas eue en naissant. Les noms cités dans cette liste de Mounis sont sans ordre chronologique. Je n'en donnerai qu'un exemple: Achtâvacra y est nommé avant Ouddâlaca, son maître. Pour le mot Swastyâtréya, voyez la lecture XXXI.

⁹⁷ C'est le sage, dont les os servirent d'armes aux dieux contre les Asouras.

⁹⁸ Pratique de dévotion, dont il est question dans la IIe lecture des lois de Manou, sl. 28. Je ne sais en quoi elle consiste.

⁹⁹ Pierre précieuse, qui sortit de la mer barattée par les dieux, et que Crichna porte sur sa poitrine.

¹⁰⁰ Outchtchêsravas est un cheval blanc, qui sortit aussi de la mer à la même époque, avec Dhanwantari, médecin des dieux, qui tenait dans sa main la fiole de l'Amrita.

moutarde blanche¹⁰¹, les brillantes et sages vierges¹⁰², le parasol blanc, l'orge moulu, la doûrbâ¹⁰³, l'argent, les parfums, l'é mouchoir, l'éventail, l'invincible tchakra, le boeuf au large flanc, le sandal, le poison, le taureau blanc, l'éléphant furieux, le lion, le tigre, le cheval, la montagne, la terre, l'oblation de grains frits dans le beurre (lâdjâh), les brahmanes, l'offrande de miel et de lait, les figures mystiques appelées Swastica, Varddhamâna et Nandyâvartta, les grains de moutarde noire, le fruit du bilwa (Srîphala) la bouse (gomaya), le poisson, le son des tambours, les épouses des Richis et leurs filles¹⁰⁴ le trône brillant, l'arc, le cosmétique Rotchanâ¹⁰⁵, le Routchaca¹⁰⁶, l'eau du confluent des fleuves, les lotus dorés, les perdrix, les faisans, le paon, heureux habitant du jardin d'Indra, le diamant, les perles, les pierres précieuses, les étendards!»

Telle est la prière sainte, propice et féconde en félicités, que récitait jadis Râma désirant de longs jours, des richesses, la victoire. L'homme sage qui, après l'ablution et dans les jours appelés Parwan, fera prononcer ou qui prononcera cette prière, source fortunée de huit cents bienfaits, se trouvera délivré des craintes de la mort, des ennuis de la maladie et des douleurs; il rencontrera le bonheur dans ce monde et dans l'autre; il obtiendra des richesses, de la gloire, une longue vie, la pureté et la connaissance des Vèdes, les plaisirs du Swarga, une sainteté inaltérable, une heureuse lignée d'enfants, l'accomplissement de tous les vœux que peuvent former les hommes, la guérison de toutes ses maladies, l'accroissement de sa gloire et de sa famille. Pourvu que, plein de foi et de charité, il dise cette prière avec ferveur, aurait-il commis toute espèce de péché, il entrera dans la voie du ciel.

CENT-DIX-NEUVIÈME LECTURE. EXPLOITS DE BALADÉVA.

Djanamédjaya dit:

Pieux brahmane, j'ai le plus grand désir d'entendre raconter le récit des hauts faits du sage Baladéva, glorieux avatare de Sécha qui supporte la terre. Les personnes qui ont étudié les Pourânas racontent tant de choses de cet invincible héros, si brillant, si magnanime! Dis-moi quelles furent toutes les oeuvres de celui qui était le serpent Ananta et le premier des dieux.

Vêsampâyana répondit:

Les Pourânas nous disent en effet que Baladéva était le grand serpent Sécha qui porte la terre sur une de ses têtes, auguste foyer de lumière, être puissant et inébranlable, maître dans la science de l'Yoga, distingué par sa figure, instruit dans les Vèdes et les Mantras. Vainqueur de Djarâsandha par la force de sa massue, ce héros épargna les jours de son ennemi. Beaucoup d'autres rois avaient suivi le roi de Magadha et furent aussi vaincus par

¹⁰¹ *Gôrasarchapa*: ces graines sont considérées comme mesure de poids. Plus bas il est question des grains de moutarde noire, appelée *pryangou*, et que l'on regarde comme un parfum.

¹⁰² Je crois qu'il est ici question des Pantchacanyâs, ou cinq vierges, auxquelles les Brahmanes adressent des prières chaque jour.

¹⁰³ Graminée, appelée communément *Doub* (*panicum dactylon*). Voyez la note 78 de la traduction de Sacountalâ par M. de Chézy.

¹⁰⁴ On leur fait des cadeaux dans les sacrifices.

¹⁰⁵ Appelé aussi *gorotchanâ*: c'est une teinture d'un jaune brillant, préparée avec l'urine de la vache, ou avec une matière qu'elle vomit quelquefois. On emploie cette substance et dans la médecine, et pour la toilette: elle sert particulièrement à tracer sur le front de chaque personne la marque distinctive de la secte à laquelle elle appartient.

¹⁰⁶ Le mot *routchaca* signifie, quand il est masculin, comme ici, *citron* ou *ornement de tête*. Quand il est du neutre, il a la même signification que *rotchanâ*.

Baladéva. Le terrible et robuste Bhîma, qui avait la force de dix mille serpents¹, fut plus d'une fois obligé de reconnaître dans le combat la supériorité de ce rival.

Le fils de Djambavatî², Sâmba, étant venu jusque dans Hastinâpoura³ enlever la fille de Douryodhana⁴, fut cerné par les rois et fait prisonnier malgré sa valeur. A cette nouvelle, Râma accourut pour le délivrer, et ne put le reprendre. Alors transporté d'indignation, ce héros fit une action merveilleuse, incomparable, divine, contre laquelle il était impossible de se défendre. Prenant son soc guerrier, et accompagnant son action de la puissance d'une imprécation⁵, il ouvrit une large tranchée avec le dessein de renverser dans le Gange la ville des Côravas. Le prince Douryodhana, prévoyant le sort qui menaçait sa capitale, donna la liberté à Sâmba et à son épouse, et voulut devenir lui-même le disciple du grand Balarâma: le chef des Courous prit ce héros pour maître dans l'art de manier la massue. C'est ainsi que la ville d'Hastinâpoura fut arrachée de ses fondements, et voilà pourquoi elle paraît à demi penchée vers le Gange.

Tu connais encore, ô roi, l'exploit étonnant, si vanté par toute la terre, et que fit Râma de concert avec Crichna près de l'arbre Bhândîra, lorsque d'un coup de poing il tua Pralamba⁶, et qu'il lança sur le sommet de la montagne le géant Dhénouca⁷, qui avait pris la forme d'un âne, imprudent Dêtya qui expira en retombant à terre. La grande rivière, soeur d'Yama, l'Yamounâ roulait ses ondes rapides vers l'océan: le soc de Baladéva la détourna de son cours pour l'amener à travers le Vradja⁸. Je t'ai déjà raconté ces derniers hauts faits du héros incomparable, qui est le serpent éternel descendu sur la terre: je t'ai cité aujourd'hui le premier, que tu ne connaissais pas, et que les Pourânas rapportent entre autres actions mémorables de ce guerrier au soc destructeur.

CENT-VINGTIÈME LECTURE. MORT DE NARACA.

Djanamédjaya dit:

Que fit le grand Vichnou quand il fut revenu à Dwâravatî après la mort de Roukmin? Illustre Mouni, c'est une circonstance sur laquelle je te prie de t'expliquer.

Vêsampâyana dit:

Environnés des Yâdavas, dont il était la gloire, Vichnou rentra dans Dwâravatî avec toute la majesté d'un dieu: il enrichit cette ville, qui devint le dépôt des pierres les plus précieuses et des marchandises les plus rares: il arrêta avec vigueur les brigandages des

¹ Bhîma est un des Pândavas: il était dans sa jeunesse la terreur des princes Côravas qu'il battait dans ses jeux. Ils l'empoisonnèrent et le jetèrent dans le Gange. Il tomba dans la région des Nâgas ou serpents, qui le piquèrent; et leur poison guérit l'autre poison qu'on lui avait donné. Il se réveilla et les battit. Ceux-ci se plaignirent à leur roi Vâsouki, qui vint le visiter: parmi les personnes de sa suite était Aryaca, trisaïeul maternel de Bhîma; Aryaca obtint pour celui-ci, du roi des serpents, un breuvage qui contenait la force de 10.000 Nâgas. Bhîma but ce breuvage en huit fois, et revint ensuite dans sa famille. On peut se rendre raison de cette fable en pensant que les Nâgas sont un peuple à l'occident de l'Inde, sur les bords du Sindhou, chez lesquels Bhîma a pu se réfugier.

² Djambavatî était une des sept femmes de Crichna

³ Le texte porte: la ville qui a pris son nom de l'éléphant. Le mot *hastin* veut dire *éléphant*.

⁴ Douryodhana était l'aîné des cent fils du roi Dhritarâchtra: il exerçait l'autorité à la place de son père, qui était aveugle.

⁵ Une imprécation est appelée ici ब्रह्मदण्ड, *brahmadanda*, comme si elle était le bâton du brahmane.

⁶ Voyez lect. LXX.

⁷ Voyez lect. LXIX.

⁸ Voyez lect. CII.

Râkchasas, nommés Nêrritas¹. Les Dêtyas et les Dânavas, fiers des privilèges qu'ils avaient reçus du père des dieux, voulurent troubler son bonheur: le héros leur fit sentir la force de son bras. Parmi les ennemis qui s'élevèrent contre lui, on distingue un Dânava, souverain de Prâgdjyoticha², qui était la terreur des Souras, et l'adversaire déclaré de leur roi: il se nommait Naraca. Conservant toutes les formes extérieures, il dépossédait les dieux et les Richis pour les remplacer par ses créatures, qu'il façonnait à leur image. Ce Dânava, fils de la Terre (Bhoûmi), et par cette raison connu sous le surnom de Bhôma, se rendit dans le Caserou³ et là, sous la figure d'un éléphant, il enleva une fille de Viswacarman, belle et âgée de quatorze ans. Naraca, dans l'égarément de la passion qui lui ôtait tout sentiment de crainte ou de regret, pour faire oublier à son amante la violence qu'il commettait, lui disait avec orgueil. Il dit, et en effet, Bhôma vit bientôt à ses pieds des monceaux de pierreries et d'étoffes précieuses. Ce prince, abusant toujours de sa force, prit parmi les filles des Gandharvas, des dieux et des hommes, et les sept ordres des Apsarâs, seize mille cent femmes dont il fit ses épouses, et dont les cheveux artistement unis en tresses retombaient en une seule touffe sur le derrière de leur tête⁴. Il leur fit préparer une habitation magnifique, appelée Maniparwata⁵: il en fit une seconde dans Alacâ⁶ qui se trouvait non loin du quartier de Mourou⁷. C'est là que, près du roi de Prâgdjyoticha, siègent sur des trônes brillants ces épouses, les dix fils de Mourou, et les principaux Nêrritas. Le prince lui-même, placé aux confins de l'empire des ténèbres⁸, se montre fier du privilège qu'il a reçu de Brahmâ. Jamais les forces réunies des Asouras ne présentèrent rien de plus terrible que la puissance de Naraca. Cet enfant de la Terre, ce monarque de

¹ On distingue des Râkchasas de plusieurs espèces. M. Wilson les divise en trois classes: la première est composée de demi-dieux, qui ordinairement accompagnent Couvéra; la seconde comprend des spectres, des lutins, des ogres, habitant les cimetières, aimant les cadavres, troublant les sacrifices et dévorant les hommes; dans la troisième on range ces êtres ennemis des dieux, qui sont les Titans de la mythologie indienne, et sont confondus sous ce rapport avec les Asouras. Les Dêtyas et les Dânavas. Les Râkchasas sont regardés tantôt comme fils de Casyapa (voy. lect. III), tantôt comme enfants de Poulastya. Le brahmane Nirriti, demi-dieu et régent du sud-ouest, doit être considéré comme le père des Nêrritas. Si par le mot Râkchasa on désigne quelquefois, ainsi que je le suppose, des peuples sauvages et vivant de rapine, il semble que ceux qu'on distingue par le nom de Nerritas devaient être placés au sud-ouest de l'Inde, et par conséquent ils étaient les voisins de Crichna, établi en ce moment à Dwâravati.

² On place cette ville à l'orient de l'Inde, dans le pays d'Asam. Suivant Wilford, c'est aujourd'hui Gobatî, au delà de Gwalpour. La contrée où elle se trouvait se nommait aussi *C'âmaroûpa*. Si Naraca était roi des Nêrritas, je ne conçois pas bien comment sa capitale se trouvait placée à une distance aussi éloignée dans l'est. Il est possible aussi que tout ce récit ne soit en quelques parties qu'une allégorie, représentant un des phénomènes physiques qui se passent au lever du soleil: car le mot *Prâgdjyoticha* signifiant *lumière de l'orient*, le poète aura pu se laisser aller au plaisir des allusions dans un sujet où Crichna était le héros. Le lecteur va lui-même en juger.

³ La Caserou est une des neuf divisions du Djambou-dwîpa. La carte 6 du Mémoire de Wilford inséré dans le VIIIe vol. des Recherches asiatiques, place cette contrée à l'orient.

⁴ Ce genre de coiffure porte le nom de *véni*.

⁵ Ce mot signifie montagne de pierres précieuses; le palais du régent du sud-ouest se nomme aussi Manimandapa, maison de pierres précieuses. Voyez la CLVe lecture, vers la fin.

⁶ Ainsi se nomme la capitale du dieu des richesses, Couvéra; elle est placée sur le mont Kêlâsa

⁷ Je serais tenté de substituer à ce mot le nom du mont Mérou. Ce passage est obscur. M. Wilson, dans ses notes de l'Essai sur l'histoire du Cachemir, semble confondre Mourou avec Marou, le Marwar d'aujourd'hui, ou avec le Marouca de Ptolémée dans la Sogdiane, ce qui complique la difficulté, car ainsi Naraca aurait eu trois résidences, l'une l'est, l'autre dans Alacâ, au nord, et la troisième l'ouest.

⁸ तमसः पारे, *tamasah pâré*.

Prâgdjyoticha, osa insulter Aditi et lui arracha ses pendants d'oreilles⁹. Son royaume avait quatre gardiens invincibles dans les combats, Hayagrîva, Nisounda, Pantchanada et Mourou. L'orgueilleux Asoura, entouré de ses nombreux enfants, couvrait au loin la voie des dieux, et portait l'effroi dans l'âme des dévots en leur montrant les formes hideuses¹⁰ des Râkchasas. Mais pour sa perte était né parmi les Vrichnis, de Dêvakî et de Vasoudêva, le grand Djanârddana, portant dans ses quatre mains le disque, la conque, la massue et l'épée. Ce héros puissant, dont la gloire était répandue par tout le monde, habitait alors Dwâravatî, embellie souvent de la présence des dieux. Cependant cette ville, entourée de l'océan, ornée du voisinage de cinq montagnes, brillait aux dépens d'Indra; et dans cette cité pareille à celle des immortels, s'étendait, de la largeur d'un yodjana, la fameuse salle d'audience aux portiques d'or, que l'on appelait Dâsarhî¹¹ et qui avait été enlevée aux habitants du ciel. C'était de là que les Vrichnis et les Andhacas, présidés par Crichna et Râma, gouvernaient toute cette partie de la terre.

Un jour qu'ils étaient en conseil, tout à coup le vent leur apporta un parfum divin; une pluie de fleurs tomba sur la terre. L'air était inondé de lumière, et des acclamations bruyantes, partant du ciel, semblaient s'approcher du séjour des humains. Enfin, au milieu d'une auréole lumineuse apparut Indra, monté sur un éléphant jaune¹², et entouré des diverses classes de divinités. Râma, Crichna, et le roi Ougraséna avec les autres Vrichnis et Andhacas, s'avancèrent vers le prince des Souras, et lui adressèrent leurs hommages. Le dieu descendant aussitôt de son éléphant, embrassa Crichna, Baladêva et le roi fils d'Ahouca: il reçut avec reconnaissance les honneurs que lui rendaient Râma et Crichna, et entra dans la salle d'audience qu'il embellit en ce moment de sa splendeur divine. Il s'assit sur un trône, où, suivant l'usage, on lui présenta l'argha et l'eau pour la bouche et les pieds.

Alors élevant sa main vers le visage de son jeune frère¹³ pour le disposer en sa faveur, le brillant Indra lui dit: «Fils de Dêvakî, puissant vainqueur de Madhou, écoute pour quel motif je me rends aujourd'hui près de toi. Un Nêrrita, nommé Naraca, fier de la protection de Brahmâ, a, dans sa folle présomption, enlevé les deux pendants d'oreilles d'Aditi, et poursuit d'une haine implacable les dieux et les Richis. Considère aussi le danger qui te menace toi-même, et donne la mort à ce pécheur obstiné. Le vaillant fils de Vinatâ, Garouda, soumis à tes ordres, te transportera par la route des airs vers cet Asoura, enfant de la Terre, qu'aucun autre être que toi ne saurait vaincre. Viens, par la mort de cet ennemi des dieux, te donner à toi-même un facile triomphe.»

Ainsi parla le prince céleste au grand Késava, qui lui promit la mort de Naraca. Aussitôt chargé de son disque, de sa conque, de sa massue et de son épée, il monta sur Garouda accompagné de Satyabhâmâ¹⁴, et partit avec Indra, qui, porté sur son éléphant, remonta les sept mondes supérieurs¹⁵, à la vue des chefs Yâdavas. De loin ils brillaient tous deux comme le soleil et la lune; au milieu des chants dont les Gandharvas et les Apsarâs faisaient retentir les airs, le roi des dieux disparaissait peu à peu. Enfin il rentra dans son

⁹ Je ne sais pas ce que le poète, dans son langage allégorique, pourrait désigner par ces deux pendants d'oreilles d'Aditi, mère des Âdityas, ou formes du soleil. Voudrait-il indiquer par cette expression l'orient et l'occident, dont Naraca se serait rendu maître ?

¹⁰ Ainsi sont dépeints ces Râkchasas, qui plus d'une fois se trouvent dans cette lecture désignés par les épithètes विरूप, *viroûpa*, et विकृत, *vicrita*.

¹¹ Le mot *Dâsarhî* est une épithète par laquelle on indique ce qui appartient aux Yâdavas, dont le pays portait le nom de *Dasârha*.

¹² पाण्डुर, *pândoura*.

¹³ Crichna est confondu avec Vichnou, lequel, en qualité d'Âditya, est frère d'Indra. Voyez lect. IX.

¹⁴ C'est une de ses épouses, comme nous l'avons vu lect. CXVI.

¹⁵ सप्तस्कन्ध, *saptascandha*. Nous avons déjà rencontré cette expression, lect. XLIV.

palais, et Crichna se dirigea vers Prâgdjyoticha. Le souffle du vent, combattu par le mouvement des ailes de Garouda, prenait une direction contraire: les oiseaux erraient çà et là, effrayés des sons terribles que rendaient les nuages. Le héros, en un instant, eut traversé les airs sur sa monture ailée, et vint s'arrêter à la porte, où de loin il avait aperçu une armée immense formée d'éléphants, de chevaux et de chars. Il voyait, entre autres, les six mille guerriers de Mourou armés de noeuds coulants que terminait le tranchant d'un rasoir¹⁶. Monté sur Garouda, il apparaissait, portant dans chacune de ses quatre mains son disque, sa conque, sa massue et son épée, vêtu d'une robe jaune, entouré d'un nuage noir, étalant sur sa poitrine sa guirlande de fleurs sauvages et le signe du Srîvatsa, aussi brillant que la lune, paré d'un diadème, semblable au soleil ou à Tchandramas¹⁷ environné d'éclairs. A sa vue, un bruit s'élève, pareil à celui du tonnerre: et soudain le Dânaava Mourou, terrible et fort comme Câla, accourt, les yeux rouges de colère. Il lance un long javelot qui brille autant que l'or et la pierre précieuse, et traverse l'air avec l'éclat d'un météore enflammé. Avec une flèche¹⁸ dont la tête est formée en demi-cercle, le fils de Vasoudéva, étincelant comme l'éclair, coupe en deux morceaux ce trait qui arrive, porté sur ses ailes dorées. Mourou, que la rage transporte, brandit sa massue, et son courroux s'exhale en accents aussi bruyants que la foudre lancée par Indra. D'une autre flèche¹⁹ que chasse la corde de l'arc ramenée jusqu'à son oreille, Crichna frappe par le milieu cette massue tout ornée d'or, et d'une troisième²⁰ il abat la tête du Dânaava. Vainqueur de Mourou, il brise tous les lacets de ses soldats, tue ses enfants, et terrasse les Râkchasas furieux, défenseurs de Naraca. Le fils de Dévakî, s'approchant ensuite des remparts, vit le corps d'armée des Dânavas, commandé par le vaillant Nisounda, et le Dêtya Hayagrîva; tous ces guerriers portaient des armes différentes. Monté sur un char rapide, Nisounda avec ses troupes défendait le passage. De son arc divin, tout brillant d'or, il décocha sur le vainqueur de Madhou dix flèches que celui-ci brisa en l'air, avant qu'elles arrivassent à leur but, répondant à son ennemi par soixante-dix traits acérés. Alors tous les Dânavas environnèrent Crichna, et leur général remplit l'air d'une grêle de flèches. Djanârddana, outré de les voir tous réunis contre lui, se servit contre eux de l'arme divine appelée Pârdjanya²¹, et accabla cette armée d'une nuée de cette espèce de traits. Chacun de ses ennemis en reçut cinq: affaiblis, effrayés, brisés par la douleur, ils s'enfuyaient. Le Dânaava, voyant la déroute de ses troupes, s'élança en avant, et couvrit Késava d'une pluie de traits. On ne distinguait plus le soleil, ni les dix régions du ciel. Crichna et Garouda, qui lui sert de drapeau, sont environnés de ces flèches, que le premier combat par une arme divine, nommée Sâvitra²². Cette arme lui fournit autant de traits qu'il en faut pour repousser et

¹⁶ Je traduis aussi exactement qu'il m'est possible, क्षुरान्त पाश, *kchourânta pâsa*. L'arme appelée *pâsa* est fort ancienne. Dans les antiques traditions de Perse on dit qu'un ange la donna à Theimouratz. Certains peuples de l'Inde actuelle, de même que les Kirghiz, et les indigènes des Pampas de Buenos-Ayres, ont une extrême habileté à se servir de ces lacets, avec lesquels ils arrêtent les animaux sauvages et leurs ennemis. Les poètes donnent le *pâsa* pour arme à Varouna, dieu de la mer: le flot poussé vers le rivage ressemble, en effet à un lacet lancé, et ramené ensuite par celui qui l'aurait envoyé. Les Recherches asiatiques, XIIe vol., pag. 278, fournissent quelques détails sur le *pâsa*, et font remarquer que deux autres dieux, Yama et Câla, sont aussi représentés avec cette arme. Ici le mot *kckourânta* semble désigner une espèce de lame tranchante, attachée à la corde du lacet.

¹⁷ Nom de la lune.

¹⁸ Cette flèche s'appelle क्षुरप्र, *ksurapra* ou खुरप्र, *khourapra*. M. Wilson dit que ces mots indiquent une flèche dont la tête ressemble à un fer à cheval.

¹⁹ अर्द्धचन्द्र, *arddhatchandra*. C'est une flèche dont la tête est en croissant.

²⁰ Cette troisième flèche se nomme भल्ल, *bhalla*. Voyez CXVe lect., note 24.

²¹ Cette expression signifie qui a la forme d'un nuage.

²² Ce mot veut dire *solaire*.

rompre chacun des traits ennemis. Il lance avec succès une flèche contre le parasol de son adversaire, trois contre le timon de son char, quatre contre ses quatre chevaux, cinq contre son écuyer, une contre son drapeau; enfin d'une dernière flèche, heureusement ajustée, il abat la tête de Nisounda lui-même.

Le superbe Hayagrîva, voyant tomber ce Nisounda, qui pendant mille ans avait seul lutté contre tous les dieux, saisit une large pierre, et, pareil lui-même à un vaste rocher, il la lance contre son ennemi. Vichnou prend encore en main l'arme Pârdjanya, qui brille de sept rayons, et il brise cette pierre, qui va couvrir le sol de ses éclats. Sous les traits qui partent ensuite de son arc, et qui reluisent de mille couleurs, le combat s'engage terrible et acharné, comme ceux que se livrent les dieux et les Asouras. Porté sur Garouda, il frappe à grands coups les Dânavas, qui tombent dans l'air, les uns coupés par le tranchant du soc guerrier et du cimenterre, ou percés par la pointe de la lance, les autres brûlés par le tchakra. Quelques-uns venaient avec courage affronter de près leur ennemi, et, monstres effroyables à voir, ils lançaient leurs traits, qui s'abattaient sur lui comme une pluie orageuse: pressés par ses coups, couverts de sang, ils ressemblaient aux Kinsoucas²³ au moment de la floraison. En vain ils opposaient leurs différentes armes aux attaques de Crichna: ils les voyaient aussitôt fracassées, et eux-mêmes ils fuyaient à l'aspect du soc meurtrier. C'est alors que, les yeux enflammés par la colère, Hayagrîva, s'élance avec la rapidité du vent, déracine un Vanaspati²⁴ haut de dix brasses²⁵, le soulève et le lance d'une force que seconde l'adresse. L'arbre vole et siffle avec un son effroyable.

Djanârddana, d'un millier de flèches, le coupe, le rompt en mille morceaux; ensuite d'un trait brûlant il atteint Hayagrîva et le frappe au milieu de la poitrine. Le trait pénètre avec rapidité et ressort en perçant le cœur du robuste, du formidable Hayagrîva, qui expira ainsi sous les coups d'un adversaire invincible. Le héros Yâdava, fils de Dêvakî, sur ce théâtre inondé de flots de sang²⁶, immola huit cent mille Dânavas.

Enfin, après avoir livré un quatrième combat, où périt Pantchanada, à l'oeil difforme, à l'âme coupable, il s'approche de la brillante ville de Prâgdjyoticha. Là il fait résonner sa conque Pântchadjanya, dont les accents terribles annoncent la mort, et retentissent au loin dans les trois mondes. L'oreille de Naraca en est frappée: les yeux rouges de colère, ce prince apparaît sur son char, comme un soleil. Ce char attelé de mille chevaux est porté sur huit roues de fer, long de trois nalwas²⁷, enrichi d'or et de pierres précieuses; large et d'un champ²⁸ vaste, il se trouve surmonté d'un grand drapeau, que couvrent l'or²⁹ et les diamants, et dont la hampe est d'or; le timon est chargé de pierreries et de lapis-lazuli: ouvrage incomparable, garni de grilles³⁰ de fer, orné de peintures, rempli d'armes de diverses espèces. La cuirasse de Naraca est toute de diamants, large, resplendissante comme la lune, lumineuse comme un météore. Sur la tête du prince étincelle un diadème non moins radieux que le soleil; à ses oreilles pendent des brillants magnifiques. Autour de lui s'agitent les Dêtyas, les Dânavas, les Râkchasas, aussi noirs que la fumée, au corps gigantesque, aux yeux rouges, à la tête difforme, portant des armes diverses, les uns des poignards et des boucliers, les autres des carquois, quelques-uns des lances ou des tridents. Ébranlant le sol sous la multitude de leurs éléphants, de leurs chevaux et de leurs chars, ces guerriers sortent de la ville, disposés à combattre, entourant de leurs bataillons

23 C'est l'arbre appelé aussi *palâsa* (*butea frondosa*), et dont les fleurs sont d'un rouge éclatant.

24 Ce mot signifie *maître de la forêt*, et s'applique à plusieurs espèces du figuier, au jacquier, etc.

25 व्याम, *vyâma*.

26 Ici se trouve un mot que je n'ai pas compris, औदकायां ou bien उदक्यायां.

27 Un *nalwa* est une distance de quatre cents coudées.

28 'ai rendu ainsi le mot वेदिकाभोग, *védicâbhoga*.

29 हेमदण्ड, *hêmadanda*. Voyez lect. CLXII, note 5.

30 जाल, *djâla*. Ce sont peut-être des espèces de meurtrières: le mot *djâla* signifie *croisée*, *oeil de boeuf*.

Naraca, qui ressemble au dieu du Temps. Au bruit des timbales, des conques, des tambours, des tamtams, qui grondent comme le nuage chargé de tempêtes, ils vont au-devant de Crichna. Ils environnent Garouda, et commencent l'attaque. L'air est obscurci d'une pluie de traits: les lances, les tridents, les massues, les épées, les haches, les flèches s'agitent et se croisent en éblouissant la vue. Crichna, enveloppé d'un nuage noir, prend l'arc Sârnga, tend la corde retentissante, et lance sur les Dânavas une grêle de flèches. Cette armée en est accablée et recule avec effroi. C'était un combat épouvantable que celui de Crichna et de l'horrible Râkchasa. Les rangs de tout côté se trouvaient entamés par les flèches du dieu: les Dânavas tombaient par milliers; les uns ont les bras, le col ou la tête coupés; les autres sont partagés en deux par le tchakra; d'autres ont reçu dans la poitrine des flèches qui les ont transpercés; ceux-ci ont été par un coup de lance séparés en deux morceaux avec leurs éléphants, leurs chevaux, leurs chars ou leurs montures; ceux-là ont été assommés par la Cômodakî³¹, ou déchirés par des traits. Ainsi fut anéantie cette immense réunion d'éléphants, de chevaux et de chars.

Naraca fit un dernier effort pour se défendre: ce combat fut affreux, et je ne veux t'en raconter que quelques détails. Cet ennemi des dieux, attaquant Crichna, ressemblait à l'antique Madhou attaquant Vichnou son vainqueur. Ses yeux, son visage étaient rouges de fureur: aussi terrible apparaît le dieu de la Mort. Crichna prit son arc, pareil à celui d'Indra, et ajusta une flèche appelée Arcakirana(rayon du soleil). Ce trait divin remplit tout le char de Naraca. Celui-ci, à son tour, lança un trait merveilleux, nommé Mahîpâta³², retentissant comme le tonnerre; mais Késava coupa ce trait avec son tchakra; d'une flèche il tua ensuite l'écuyer du prince, et frappa de dix autres flèches son char, son drapeau et ses chevaux. D'une autre enfin il coupa la cuirasse de Naraca, qui se détacha de son corps, ainsi que la peau du serpent qui se dépouille. Le Dânavas, qui a perdu ses chevaux, son char, sa cuirasse, se saisit d'un lourd trident de fer poli, orné d'or, et brillant comme la foudre d'Indra. Crichna voit l'arme terrible qui le menace; il prévient le coup, et d'un fer tranchant il coupe le trident. Bientôt Naraca est mis hors de combat: de son tchakra brûlant Késava tranche en deux parties le corps de son ennemi qui tombe à terre, pareil au rocher que la scie vient de séparer de la montagne. Le malheureux avait osé attaquer Crichna, qui fut pour lui ce que la montagne de l'occident³³ est pour le soleil. Sa tête abattue par le tchakra roula comme la crête du mont frappé par la foudre.

La Terre, voyant la chute de son fils, prit les pendants d'oreilles qu'il avait dérobés, et vint se présenter à Crichna en lui disant:

CENT-VINGT-ET-UNIÈME LECTURE. VOYAGE DE CRICHNA AU DÉVALOCA¹.

Vêsampâyana dit:

Le fils de la Terre, rival d'Indra, Naraca venait d'expirer: Vichnou entra dans la capitale du roi vaincu. En visitant son trésor, il trouva des richesses immenses, des pierreries de toute espèce, des monceaux de perles, de coraux, de lapis-lazuli, d'émeraudes, de cristaux et de diamants. Il admira ses divans, ses trônes, son sceptre d'or, brillants comme le feu ou comme la lune aux rayons de glace, son large parasol, pareil à un nuage d'où jaillissent par milliers les vagues d'une onde dorée, chef-d'oeuvre que Naraca avait, dit-on, autrefois enlevé à Varouna. Tels étaient les trésors amassés par ce Naraca, que jamais Couvéra, Indra ou Yama n'en avaient possédé d'aussi merveilleux, d'aussi riches surtout en pierres précieuses. Après la mort de Naraca, de Nisounda et d'Hayagrîva, les Dânavas préposés à

³¹ Nom de la massue de Crichna.

³² Peut-être aussi *Mahîpâta*.

³³ *Asta* est le nom de cette montagne, derrière laquelle les Indiens supposent que le soleil se couche. Il en sera question, lect, CCXX.

¹ C'est-à-dire le monde des dieux.

la garde du trésor vinrent mettre à la disposition de Késava tout ce qui pouvait lui convenir dans l'enceinte réservée du palais: «Voici, lui dirent-ils, des pierres précieuses de toutes les espèces; des éléphants guerriers dirigés par des crocs aux manches de corail, ornés de fils d'or, et de larges colliers, entourés d'arcs et de dards, parés de drapeaux magnifiques, d'étoffes et de tapis, montant au nombre de vingt mille éléphants mâles, de quarante mille éléphants femelles; voici huit cent mille chevaux excellents et nés dans le pays; nous nous engageons à conduire dans la contrée des Vrichnis et des Andhacas autant de vaches que vous pouvez le désirer.

Voici encore des étoffes de laine, des tissus de lin, des divans, des sièges, des oiseaux agréables et parleurs, des bois de sandal, d'aloës, de câlîyaca². Toutes ces richesses des trois mondes sont maintenant à vous par le droit de la guerre: nous les transporterons dans votre royaume. Le palais de Naraca offre la réunion de tous les biens qui ont appartenu aux dieux, aux Gandharvas et aux serpents.»

Hrichikésa passa en revue tous ses trésors devenus sa conquête, et les fit sur-le-champ transporter par les Dânavas dans la ville de Dwâravatî. Élevant lui-même au-dessus de sa tête le parasol de Varouna sur lequel semblent couler les ondes d'une pluie d'or, il monta sur l'oiseau Garouda, que l'on aurait pu prendre pour un large nuage, et il arriva sur le mont Maniparwata: là soufflait un vent paisible; des pierres de la couleur de l'or y jetaient un vif éclat pareil à la clarté du soleil; là les portes et les pointes des édifices étaient formées de lapis-lazuli; les arcades étaient parées de drapeaux. Les toiles³ brochées d'or et suspendues au-dessus des cours des palais de Maniparwata ressemblaient à des nuages sillonnés par des éclairs.

Ce fut là que le vainqueur de Madhou trouva ces charmantes filles des Gandharvas et des Souras, que Naraca avait enlevées, et qu'il retenait en fermées sur cette montagne. Toutes brillantes d'or et de beauté, elles habitaient ces lieux comparables au séjour du ciel; exemptes de désirs, charmées de leur demeure, elles se trouvaient heureuses comme des déesses. Ces femmes, leurs cheveux relevés et réunis en une seule touffe⁴, vêtues de robes rouges⁵, saintement recueillies, affaiblies par la pénitence et le jeûne, éprouvaient le vif désir de contempler Crichna. En apprenant la fin de Naraca, de Mourou, d'Hayagrîva et de Nisounda, elles vinrent se présenter devant le chef des Yâdavas, et l'honorèrent par un profond salut⁶. Les vieillards Dânavas, chargés de les surveiller, firent aussi comme elles. Ces beautés, en voyant le vainqueur à l'oeil de taureau⁷, conçurent toutes à la fois le désir de l'avoir pour époux. Elles contemplaient sa face brillante comme celle de la lune, et leurs sens se trouvaient doucement agités; dans leur trouble elles dirent au héros: «Le dévarchi Nârada, qui connaît les secrets de tous les êtres et les mystères de l'antiquité nous a révélé que celui qui est Vichnou et Nârâyana, que le dieu qui porte le disque, la conque, la massue et l'épée, donnerait la mort à Naraca, fils de la Terre, et deviendrait ensuite notre époux. Nous sommes bien heureuses de voir le vainqueur qui nous a été annoncé: c'est une félicité qui comble tous nos voeux.»

Crichna calma leur tendre inquiétude, et leur parla à toutes suivant leur mérite. Ensuite il les fit placer sur des litières portées par des milliers d'esclaves Râkchasas, qui, aussi rapides que le vent, emmenèrent avec un grand bruit les nouvelles épouses du vainqueur. Celui-ci ne voulut point laisser cette magnifique montagne, comparable en éclat au soleil et à la lune, ornée d'arcades toutes d'or et de pierres précieuses, couverte d'oiseaux, d'éléphants, de cerfs, de serpents, d'arbres, de rochers, de gazelles, de sangliers,

2 Espèce de bois de sandal noir.

3 वितान *vitâna*.

4 Cette coiffure s'appelle *venî*.

5 काषाय, *câchâya*.

6 C'est-à-dire en prenant la posture du *critândjali*.

7 C'est la traduction littérale du mot ऋषभाक्ष, *richabhâkcha* ce qui rappelle le mot βοωπις par lequel Homère distingue ordinairement Junon.

d'antilopes, offrant de superbes cascades, des plaines étendues, des collines variées, admirable séjour des cerfs, des faisans et des paons; Vichnou, de ses bras vigoureux, déracina de ses fondements le sommet du Maniparwata et le plaça sur le dos de Garouda. L'oiseau emporta, comme en se jouant, et la montagne et Crichna accompagné de Satyabhâmâ. Toutes les régions de l'air retentissaient sous les coups d'ailes de Garouda, qui apparaissait aux yeux comme un des pics de l'Himâlaya. Les sommets de la montagne ainsi transportés s'agitaient, les arbres s'ébranlaient, les nuages dans leur course se trouvaient entraînés ou fendus.

L'oiseau de Vichnou, avec la rapidité du vent, arriva dans le voisinage du soleil et de la lune; bientôt le Mérou, séjour des dieux et des Gandharvas, s'offrit aux regards de Crichna, qui put contempler toutes ces habitations divines, celles des Viswas, des vents, des Sâdhyas et des brillants Aswins. Enfin il découvrit le monde de toute pureté, le Dévaloca, et entra dans la demeure d'Indra. Il descendit de dessus Garouda⁸, et s'avança vers le roi des dieux, qui lui rendit son salut avec empressement. Crichna, accompagné de son épouse, adressa ses hommages à Indra, et lui remit les pendants d'oreilles d'Aditi. Il reçut les éloges du souverain du ciel, et un beau présent de pierres précieuses: Satyabhâmâ fut aussi honorée convenablement par la fille de Pouloman⁹. Ensuite Indra et Crichna se rendirent ensemble au palais merveilleux d'Aditi, mère des dieux. Ils aperçurent cette déesse, trésor de vertu et de pénitence, assise au milieu des Apsarâs qui l'entouraient. L'époux de Satchî, Indra, appelé aussi Pourandara¹⁰, salua sa mère et lui rendit ses pendants d'oreilles. Il lui présenta Crichna en faisant l'éloge de ses exploits. Aditi serra dans ses bras ses deux enfants¹¹, et leur adressa les paroles les plus flatteuses et les plus amicales. Satchî et Satyabhâmâ, unies déjà par le plus tendre sentiment, touchèrent respectueusement les pieds de la vénérable déesse. Celle-ci leur parla avec bonté, et se tournant ensuite vers Crichna, elle lui dit: «Tu es fait pour avoir la supériorité sur tous les êtres: nul ne pourra te vaincre. Le monde t'honorera autant qu'il honore Indra lui-même, le souverain des dieux. O Crichna, tant que tu seras homme, ta charmante épouse, Satyabhâmâ, sera la première des femmes; toujours belle, toujours agréable, exhalant un parfum divin, brillante, pleine de force et de jeunesse, elle sera célébrée dans tous les mondes et ne connaîtra point la vieillesse.»

Crichna, après avoir été honoré par la mère des dieux, reçut encore des remerciements et des présents d'Indra. Il remonta sur Garouda avec Satyabhâmâ et parcourut le jardin des dieux, où il fut accueilli avec respect par les Souras et les Richis. Il remarqua dans ce jardin un arbre divin, que vénèrent les dieux, et qu'on nomme Pâridjâta¹², arbre charmant qui porte sans cesse des fleurs, qui répand une odeur pure et suave, et qui a pour privilège de rappeler au mortel qui le rencontre ses naissances antécédentes. Les dieux le gardaient avec soin: Crichna usa de sa toute-puissance pour le prendre. Il l'arracha avec ses racines, le mit sur Garouda, et avec Satyabhâmâ, objet d'admiration pour les Apsarâs elles-mêmes, il reprit par la route des airs le chemin de Dwâravatî. Quand le roi des dieux apprit cette action de Crichna, il n'eut pas le courage de la désapprouver. Honoré par les dieux, loué par les Saptarchis, le jeune frère d'Indra quitta le Dévaloca pour retourner à Dwâravatî, et acheva en peu de temps la longue route qu'il avait à faire. Enfin, porté sur Garouda et illustré par un nouvel exploit, Crichna revit la ville des Yâdavas.

⁸ Garouda est ici désigné par le mot Târkchya, nom patronymique formé de Târkcha, qui est une épithète de Casyapa.

⁹ Satchî, épouse d'Indra

¹⁰ Épithète d'Indra, *nubium contritor*.

¹¹ Il faut se rappeler qu'Aditi, comme mère des Âdityas, a donné le jour à Indra et à Vichnou,

¹² L'auteur est ici en contradiction avec lui-même; car les lectures suivantes vont être employées à raconter la conquête de ce Pâridjâta, conquête qui fut précédée d'une longue lutte avec Indra, et coûta plus de peine que ne semble l'indiquer ce passage.

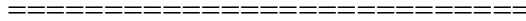
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME DEUXIÈME
(VICHNOUPARVAN)

**CENT-VINGT-DEUXIÈME LECTURE.
HISTOIRE DU PARIDJÂTA: DISCOURS DE NÂRADA.**

Djanamédjaya dit:

Excellent Mouni, tu viens de me raconter les exploits du sage Crichna apparaissant au monde comme héros de Mathourâ: ton récit m'a causé un grand plaisir que je regrette de voir terminé. Parle-moi maintenant de ce même personnage devenu époux, et habitant de Dwâravatî: développe-moi le tableau des six qualités¹ dont il était orné. Tu peux satisfaire ma curiosité, car rien ne t'est inconnu.

Vêsampâyana répondit:

O Djanamédjaya, ô fils de Bharata, écoute à présent quelles furent les actions de Crichna agissant dans sa nouvelle qualité d'époux. L'illustre fils de Vasoudéva, accompagné de la divine Roukminî, se rendit sur le mont Rêvata². Celle-ci y célébra un grand jeûne³, à la fin duquel Crichna vint pour joindre ses offrandes à celles de son épouse, et pour traiter les Brahmanes suivant leur mérite. Ses jeunes fils et ses frères assistaient à la fête dirigée par Nârada, ainsi que ses seize mille femmes, toutes resplendissantes d'un éclat digne de Vichnou. Crichna sut avec magnificence satisfaire aux demandes des Brahmanes attachés à leurs devoirs, réglés dans leurs actions comme dans leurs paroles, d'un nom et d'une famille⁴ distingués, illustres, pieux et purifiés par les plus saintes pratiques que recommandent les livres sacrés. Hari, qui est le désiré des hommes vertueux, accomplit tous les désirs de ces Brahmanes et ceux de ses parents, et se montra en cette circonstance observateur fidèle des convenances. Mais surtout il fut d'une complaisance remarquable pour tous les vœux de la fille de Bhîchmaca, de sa bien-aimée Roukminî.

Dans le temps que Crichna, aussi étonnant dans son amabilité que dans ses autres actions, était en ces lieux tranquillement assis avec Roukminî, le Mouni Nârada se présenta devant lui. Le puissant frère d'Indra, Késava, reçut le saint Brahmane avec tous les honneurs prescrits par la loi. Le vénérable Richi, en récompense de ces honneurs, donna à Crichna une fleur de Pâridjâta, dont celui-ci fit cadeau à Roukminî. Cette beauté, tendre foyer d'amour, près de Crichna, brillait de l'éclat le plus vif que puisse présenter une mortelle; mais quand, pour obéir à son époux, la fille de Bhîchmaca, l'amante de Nârâyana, celle qui réunit en sa personne les attraits des trois mondes, eut placé sur sa tête cette fleur pure et divine, ses charmes furent comme doublés. Le Mouni, fils de Brahmâ, Nârada, lui dit: «Épouse vertueuse, cette fleur vous sied à merveille, et elle reçoit de vous un ornement nouveau. C'est vous qui venez de lui donner du prix, vous que la nature a douée de si heureuses qualités, vous qui faites la félicité de votre époux. Cette fleur conserve sa

¹ Nous avons déjà parlé plusieurs fois de ces six qualités qui conviennent aux princes. Voy. t. I, IIIe lect., not. 1.

² On se rappelle que le mont Rêvata, dont le pied est baigné par les eaux du golfe de Cambaie, était à la vue de Dwâravatî; les seigneurs Yâdavasy avaient leurs maisons de plaisance.

³ Cette pratique de piété se nomme *oupavâsa*: elle consiste en une abstinence complète de tout plaisir, comme nourriture, parfums, fleurs, parures, bétel, musique et danse. Elle se termine par un repas donné à un Brahmane, avant que l'on puisse rompre son propre jeûne. Voyez à ce sujet la scène plaisante qui est vers la fin du prologue de la pièce intitulée *Mritchchacatî*. Voyez encore plus loin les lectures CXXXVI et suiv. du *Harivansa*.

⁴ Les Indiens s'informent avec soin de quelle famille sont les Brahmanes. Voyez les lois de Manou, lect. III, sl. 130, 149 et *pass*. Les Brahmanes ont soin d'ajouter à leur nom celui de leur père et la désignation de leur *gotra*, mot par lequel on indique la subdivision de caste en familles. On compte vingt-quatre *gotras*, qui ont pour chefs des saints renommés pour leur science et leur piété, comme Sândilya, Casyapa, Gôtama, Bharadwâdja, etc.

fraîcheur durant toute l'année; quel que soit le parfum que vous désiriez, quelle que soit l'exhalaison, chaude ou froide, que vous souhaitiez, cette même fleur satisfera tous vos goûts: elle renferme toutes les saveurs, toutes les odeurs, et procure le bonheur que l'on demande. Est-il un parfum de fleur que vous préféreriez, cette fleur de Pâridjâta vous le donnera. Bien plus, source de bonheur et de gloire, ô pieuse princesse, elle est encore un gage de vertu: intelligente et raisonnable, elle perd son éclat avec l'impie, et le conserve avec la personne attachée à son devoir. A votre gré, elle vous présentera la couleur que vous aimerez, légère ou foncée; fidèle à retenir la douce essence du parfum que vous aurez choisi, elle vous servira encore de flambeau pendant la nuit. Vous n'aurez qu'à penser, et aussitôt par la vertu de cette fleur, qui saura s'étendre et se multiplier, vous aurez des guirlandes, des couronnes, des festons, des parterres⁵ entiers. Cette fleur remédie à la faim, à la soif, à la maladie, à la vieillesse, et vous pouvez, en la portant, ressentir sa puissance. Ce n'est pas seulement l'oeil ou l'odorat qu'elle charmera; pour le plaisir de l'oreille, elle vous procurera les chants et les concerts les plus doux et les plus variés que vous puissiez imaginer. Mais au bout de l'an, cette fleur disparaîtra et retournera vers son arbre. Telles sont, ô princesse, les qualités du Pâridjâta créé pour les dieux seuls. La pieuse Oumâ⁶ fille de l'Himâlaya et amante de Siva, est toujours parée de ces fleurs, ainsi qu'Aditi, la fille de Pouloman⁷ environnée de la cour du grand Indra, Sâvitri⁸ la mère des dieux, Sri⁹, modèle de perfection, les autres épouses des dieux, les dieux eux-mêmes et les Vasous. Le temps dans sa révolution est la mort de tout (jouissez du présent). Au milieu des seize mille femmes de Crichna, vous êtes aujourd'hui l'épouse préférée. Aimable rejeton des Bhodjas, vos rivales sont douées de mille avantages; cependant triomphez de leur humiliation, et goûtez dans toute leur plénitude votre bonheur et votre gloire. La fille de Satrâdjit, la belle Satyabhâmâ va savoir que le vainqueur de Madhou vous a donné cette fleur céleste, et elle sentira l'atteinte portée à cette félicité à laquelle elle est accoutumée. La mère de Sâmba¹⁰, Gândhârî et les autres épouses de Crichna, avides de bonheur, concevront de vains désirs qui ne seront point satisfaits. Vous avez obtenu un bien unique, qui l'emporte sur tous les autres, et que mille désirs, des plus fervents, ne sauraient conquérir. Je puis aujourd'hui m'unir à Crichna pour déclarer, ô noble fille des Bhodjas, que vous êtes douée des avantages les plus brillants; et le présent que vous venez de recevoir de votre époux, présent qui vaut toutes les pierreries des trois mondes, donne maintenant à votre existence un prix incomparable.»

Ainsi parlait Nârada, et son discours était sincère. Quelques-unes des femmes attachées au service de Satyabhâmâ et des autres épouses de Crichna étaient présentes: elles entendirent les paroles de Nârada vantant l'excellence du présent fait à Roukminî; et bientôt, par suite de l'indiscrétion naturelle à leur sexe, tout le gynécée de Vichnou connut les détails de cette aventure. Ce discours, passant par la bouche¹¹ des suivantes, arriva jusqu'aux oreilles des maîtresses, qui se mirent à raisonner sur la faveur extraordinaire de Roukminî: Les épouses de Crichna s'épuisent en longs discours; mais Satyabhâmâ,

5 J'ai rendu ainsi le mot मण्डप, *mandapa*, qui présente plutôt l'idée du mot français reposoir. C'est un édifice temporaire, une salle ornée de fleurs à l'occasion de certaines fêtes, par exemple, pour un mariage, etc.

6 Autrement appelée Pârwatî ou Dourgâ.

7 C'est Satchî, épouse d'Indra.

8 La Sâvitri est une prière que le Brahmane doit réciter chaque jour. On la personnifie, et on la regarde alors comme femme de Brahmâ, de la même manière que la Swadhâ, nourriture offerte aux mânes, est représentée comme l'épouse du dieu du feu. Sâvitri est non-seulement la mère des dieux, mais encore celle des castes indiennes, parce que leur régénération par l'investiture du cordon est due à la vertu de cette prière.

9 Nom de Lakchmî, épouse de Vichnou.

10 Elle se nommait *Djâmbavatî*.

11 L'expression sanscrite signifie mot à mot: d'oreille en oreille, कर्णकर्णि, *carnâcarni*.

accoutumée à la tendresse de son époux, ne peut supporter le bonheur de sa rivale; elle était belle, jeune, fière de l'amour de Crichna: en entendant ce récit, qui blesse son orgueil, elle ressent le supplice de la jalousie. Celle dont le visage est ordinairement si calme, si riant, rejette avec colère sa robe qui brille de la couleur du safran¹²: elle se couvre d'un simple voile. Son courroux croît et s'augmente, comme la flamme dont on alimente l'ardeur. Brûlée des feux de l'envie qui la dévore, elle perd tout l'éclat dont jadis elle resplendissait, et se retirant dans un cabinet¹³ solitaire où elle va nourrir son ressentiment de ses tristes pensées, elle ressemble à l'étoile qui entre dans le nuage orageux. Sur son front pâle comme la lune glacée elle attache un bandeau de soie¹⁴, symbole de la colère qu'elle se plaît à nourrir dans son coeur, et de la poudre onctueuse du sandal rouge elle teint le bord de ses tempes. La pensée de l'affront qu'elle croit avoir reçu excite de plus en plus son indignation; elle secoue la tête, elle croise les mains, elle jette ses parures sur sa couche formée de longs coussins; elle s'adresse avec humeur aux suivantes dont elle est entourée; elle effeuille un lotus; elle soupire, soupire encore, et sous ses ongles fait froncer ses sourcils.

CENT-VINGT-TROISIÈME LECTURE. DÉSESPOIR DE SATYABHÂMÂ.

Vêsampâyana dit:

Késava, connaissant le résultat de l'entrevue de Nârada avec Roukminî, sortit aussitôt pour tâcher de réparer le mal par son adresse incomparable et son ingénieuse tendresse. Il se rendit au palais de Satyabhâmâ, élevé par Viswacarman sur un beau coteau du Rêvata. Sachant quelle était l'orgueilleuse susceptibilité de la fille de Satrâdjît, il entra doucement; pareil à un amant craintif, il avait l'air de redouter son courroux, et ne s'avançait qu'avec précaution. Il dit à Dârouca¹ de l'attendre à la porte, et après avoir chargé Pradyoumna² de rendre à Nârada les honneurs qui lui étaient dus, il pénétra dans l'appartement. De loin il la contemplait, confinée dans le cabinet de colère, et entourée de ses suivantes: tantôt elle soupire avec douleur; tantôt elle presse contre son visage les restes du lotus qu'elle a froissé entre ses doigts, ou du bout de son pied légèrement courbé elle bat la terre. Tantôt elle rejette sa tête en arrière, et sourit avec effort; tantôt reposant son front sur sa main, elle penche en avant son beau corps, et semble méditer. Puis elle prend des mains de ses suivantes la pâte de sandal, ou bien elle trouve un cruel plaisir à se frapper la poitrine: enfin elle se lève brusquement, et se promène à grands pas. Crichna, la tête cachée derrière un coussin, considérait tous les détails de cette scène et la physionomie des autres femmes qui entouraient sa bien-aimée. Enfin, jugeant le moment favorable, il fait signe aux suivantes de ne rien dire, et, confondu dans leur foule tremblante, il s'approche avec précipitation: sa main saisit un éventail, qu'il agite doucement et en riant. L'air, que forment les légères ondulations de l'éventail, est tout imprégné d'une odeur surnaturelle et divine: c'est le parfum du Pâridjâta. Satyabhâmâ en est surprise: elle tourne la tête, et s'écrie; elle se lève, sans voir le dieu qui lui tourne le dos; elle demande à ses femmes d'où vient ce parfum merveilleux. Celles-ci, sans répondre à sa question, tombent à genoux, la tête baissée et dans l'attitude du respect. et elle regardait de tout côté. Elle aperçoit alors le maître du monde, le divin Késava: dans sa surprise elle pousse un cri, et, les yeux baignés

¹² सकुडुम, *sacoucouma*.

¹³ Ce cabinet s'appelle क्रोधागार, *crodhâgâra*, ou क्रोधगृह, *crodhagriha* (*maison de colère*). Nous avons en français un mot, boudoir, qui présente le même sens dans son étymologie, mais qui pour l'usage s'est éloigné de son origine.

¹⁴ दुकूलपट्ट, *doucoulapatta*.

¹ Nom de l'écuyer de Crichna.

² C'est le fils de Crichna et de Roukminî.

de mille larmes, malgré sa colère, elle le salue avec respect. Ses lèvres sont tremblantes, son front est baissé, sa respiration gênée: son visage, dont la beauté est relevée par la poudre noire qui teint le coin de ses yeux³, se décompose en un instant: son sourcil se fronce, son regard est effaré; elle couvre son front de sa main, et dit à Crichna: Et en même temps la honte et la colère arrachaient à ses yeux des larmes qui ressemblaient à des gouttes d'eau glacées roulant sur les feuilles du lotus. Le dieu la soutient; et ses mains, sa poitrine ornée du divin Srîvatsa, sont tout inondées des pleurs qui sillonnent les joues arrondies de son amante. Il essuie ces larmes, et lui dit: «O mon amie, ô toi dont l'oeil est aussi beau que la fleur du lotus noir, pourquoi tes regards sont-ils chargés de pleurs, comme le calice du lotus est rempli de l'eau du lac? Quand la lune doit briller de tout son éclat, quand le lotus doit, à l'heure de midi, étaler toute sa beauté, quelle cause vient leur enlever ces charmes qui ravissent mon âme? O ma belle, pour quel motif as-tu quitté la couleur dorée du safran pour prendre le vêtement blanc? Ta couleur de prédilection n'est-elle plus la couleur jaune⁴? Avant l'arrivée de Nârada, le blanc n'était pas de ton goût. Pourquoi ton corps est-il dépouillé de ces parures qui relèvent tes attraits? Pourquoi ce front est-il caché sous un voile blanc, ce front qui doit être marqué d'un signe sacré⁵? Ma belle et tendre amie, par quel motif ne porte-t-il pas la douce empreinte du sandal liquide et odorant? O ma chérie, ce trouble qui règne sur ton visage jette aussi le trouble dans mon âme. Le sandal onctueux ne forme plus sur ta joue des lignes⁶ aussi gracieuses qu'à l'ordinaire; ton cou, dépouillé des pierres précieuses qui l'ornaient, ressemble au ciel dont les étoiles sont voilées par les nuages de l'automne. Ton visage, naguère aussi radieux que la lune, est devenu sombre; et de ta bouche riante et modeste, parfumée par une douce haleine, il ne sort aucune parole pour ton ami. A peine daignes-tu me regarder. Tu soupîres, et de tes yeux tombent des pleurs noircis par le cosmétique⁷. Charmante amie, c'est assez gémir. Ne verse plus ces larmes qui gâtent ton beau visage, et emportent la teinture de tes cils. Ne suis-je pas ton serviteur? Le monde le sait. Et pourquoi ne m'exprimes-tu pas tes volontés? Quel mal t'ai-je fait, pour que tu te montres de fer envers moi, ô ma belle maîtresse? Ne te suis-je pas soumis d'âme, d'action, de parole? C'est la vérité que je dis. Quelle différence entre la tendresse et l'estime que j'ai pour toi, et celles que je ressens pour les autres femmes! Mon amour, immortel comme moi, t'est pour toujours assuré. O femme pareille à une fille des Souras, telle est ma ferme résolution. Comme la solidité, l'odeur, le son et d'autres propriétés encore sont les qualités de la

3 Cette idée est contenue dans l'épithète असितापाङ्गी, *asitâpângî*. L'usage des femmes indiennes est de teindre le coin extérieur de leurs yeux et leurs cils avec un cosmétique noir et liquide, nommé *andjana*.

4 Cette couleur jaune est aussi celle des vêtements de Crichna.

5 Ce signe s'appelle *tchitraca*, et ordinairement il est fait avec la poudre de sandal.

6 Ces lignes se tracent avec le doigt sur le front, la gorge, le cou, etc. On se sert pour les former de parfums liquides et colorés avec le safran, le sandal, etc. Cette opération de toilette s'appelle *patraca*, *patrabhanga*, *patralékhâ*, *patraballî*, *patrângouli*, ou *patrâbalî*. Une ligne perpendiculaire tracée sur le front se nomme *ôurddhwapoundra* ou simplement *poundra*.

7 Voyez pour l'explication de cette circonstance la note 3.

terre⁸, ma qualité, à moi, c'est l'amour. L'amour est en moi ce que la flamme est au feu, la divine lumière au soleil, la grâce⁹ impérissable à la lune.»

Ainsi parlait Djanârdana: l'heureuse Satyabhâmâ, essuyant ses larmes, dit à son amant: «Oui, seigneur, vous êtes à moi, telle était naguère mon unique pensée. Mais aujourd'hui je sais que votre amour est inconstant. Je reconnais bien maintenant qu'il n'est rien de stable dans ce monde, rien de plus changeant que le temps, de plus incertain que le bonheur. Mon sort paraissait être celui d'une immortelle. Cependant vos discours sont ils bien l'expression de vos sentiments? Je ne vois que des mots, des mots flatteurs et agréables. Mais votre amour pour moi est supposé: pour d'autres votre amour est véritable. Vous savez, seigneur, que je suis sincère et dévouée; et vous me dédaignez, vous me trompez. Voilà ce qui s'est vu et ce qui se verra toujours, ce qu'on a entendu et ce que l'on entendra constamment: tel est le fruit destiné à l'amour. Cependant si j'ai mérité votre faveur, daignez le reconnaître. Pour vous prouver ma tendresse, je puis supporter toutes les peines et les fatigues de la pénitence. L'époux n'a qu'à commander, et le devoir des femmes est de se livrer aux exercices de la mortification la plus rigoureuse; mais qu'au moins la mauvaise volonté de l'époux ne rende pas infructueuse la bonne volonté de la femme.»

Tel fut le discours de la belle Satyabhâmâ; ses yeux se remplirent de larmes, et elle saisit le bord du vêtement jaune de Crichna, qu'elle porta à ses lèvres.

CENT-VINGT-QUATRIÈME LECTURE. ENTREVUE DE CRICHNA ET DE NÂRADA.

Vêsampâyana dit:

O fils de Bharata, Nârâyana répondit alors à la pieuse Satyabhâmâ, orgueilleuse et colère à force de tendresse:

Satyabhâmâ, voyant que Crichna était sincère, lui répondit, le front baissé et d'une voix coupée par ses sanglots: «O vainqueur de Késin, ô noble et généreux époux, c'est à vous que je dois le bonheur et la gloire dont je jouissais, et dont on a tant parlé dans ce monde. Si je lève ma tête avec orgueil, si parmi toutes les femmes je suis un objet d'envie, c'est vous qui en êtes l'auteur. Eh bien! aujourd'hui je suis la risée de mes rivales. Tel est l'effet d'un récit que viennent de répandre partout nos suivantes; récit, hélas! trop vrai!

Nârada vous avait donné une fleur de Pâridjâta: vous en avez fait présent à quelqu'un, dit-on, et ce n'est pas à moi. On dit encore que la même personne a reçu de vous des pierreries en profusion, et les témoignages les plus évidents de votre attachement, de votre préférence; que Nârada lui a prodigué devant vous les plus grands éloges, et que vous avez avec plaisir entendu ce panégyrique. Si elle¹ mérite en effet les louanges que ne lui a pas épargnées Nârada, pourquoi faire retentir jusqu'à nous, malheureuses que nous sommes, les échos de sa gloire? Si, après m'avoir fait goûter les délices de votre tendresse, vous voulez, seigneur, me condamner au chagrin, ordonnez, je vous prie, et la pénitence aura pour moi des charmes. Mais ce n'est pas ici un vain songe qui m'abuse: j'ai bien

⁸ Ce passage un peu incomplet a besoin, pour être entendu, que l'on combine ensemble le sl. 20 et les sl. 75, 76, 77 et 78 de la Ière lect des lois de Manou, d'où il résulte que chacun des cinq éléments a une qualité particulière, et que les derniers possèdent les qualités de ceux qui les précèdent sur la liste: de là vient que la terre, qui est le cinquième, a les qualités du son, de la tangibilité, de la couleur, de la saveur et de l'odeur. Dans cette énumération de qualités n'est pas comprise la solidité, que nous trouvons ici, क्षमा, *kchamâ*.

⁹ On fait de la Grâce, कान्ति, *cânti*, une nymphe qui est l'épouse du dieu de la lune. Voyez la CXVIIe lecture.

¹ Il est à remarquer que Satyabhâmâ ne prononce pas le nom de sa rivale. Crichna a aussi la même discrétion.

entendu le récit véritable de mon infortune, et vous avez été le témoin de cette scène. Que ce soit un caprice de l'illustre Mouni, je le veux; mais ce qui m'irrite, c'est que vous étiez présent à l'éloge qu'il faisait. Vous l'avez dit vous-même: c'est l'honneur qui est dans le monde la vie des êtres vertueux; privée de cet honneur, je ne dois plus vivre. Ce qui faisait autrefois mon espoir va former aujourd'hui ma crainte. Celui qui est fort par excellence ne veut plus me prêter sa force. Abandonnée que je suis par vous, ô dieu, quelle route vais-je suivre? Irai-je encore avec vous dans des chemins parsemés de lotus²? Quelle faute ai-je donc commise envers les dieux, pour avoir inérite de perdre votre amitié, ô vous qui faisiez mon orgueil? Après un tel malheur, comment puis-je revoir encore le Rêvata couronné des fleurs du printemps? Haïe de vous, comment puis-je encore, épouse infortunée, goûter la douceur de cet air qui m'apportait et le parfum des fleurs et les sons agréables des instruments? Tombée dans votre disgrâce, comment contemplerai-je encore le spectacle de la mer témoin de ces jeux³ auxquels je me livrais à vos côtés? Vous me disiez: Sâtrâdjîtî, nulle autre n'est plus aimée que toi! Ce beau discours a cessé, et qui pourra me le rappeler? Après m'avoir vue si heureuse, si honorée, ma belle mère me verra donc méprisée, et célèbre maintenant par mon malheur? Que j'étais insensée avec mon amour tendre et dévoué! Mes yeux fascinés vous voyaient toujours sous le même aspect. Je ne vous croyais pas fourbe et trompeur: je sais aujourd'hui que vous êtes changeant, infidèle et dissimulé. En vain vous affectez le faux semblant d'un dieu, vous vous couvrez d'une apparence divine: imposteur, je vous connais, vous n'êtes qu'un inconstant aux discours mielleux, à l'âme perfide.»

Crichna essaya d'apaiser la fière Sâtrâdjîtî, ainsi subjuguée par sa jalousie. «O ma belle et douce maîtresse, lui dit-il, ne te livre pas à ce chagrin. Pourquoi m'adresser ces reproches, à moi qui suis toujours ton serviteur? Si Nârada, devant moi, lui a donné cette fleur de Pâridjâta, c'est que l'adroit Mouni croyait me plaire: c'était un moyen de me témoigner sa reconnaissance des présents qu'il avait reçus de moi. Calme-toi, voilà toute ma faute: il faut me la pardonner. Si tu veux, ô ma tendre amie, des fleurs de ce Pâridjâta, je t'en donnerai, je te le promets. Même je placerai, dans ton palais, pour tout le temps que tu voudras, l'arbre lui-même que je ferai venir du ciel.»

A ces paroles de Crichna, Satyabhâmâ répondit: dit le vainqueur de Madhou, le maître puissant et le divin auteur du monde. Et cependant la joie était au coeur de sa belle et pieuse amie. Crichna, accoutumé à combler les vœux des êtres bons et vertueux, commença par faire ses ablutions, et acheva toutes les cérémonies nécessaires⁵: en même temps dans sa pensée il appela Nârada. A peine le dieu achevait-il de se purifier, que le saint Mouni apparut sur la mer. Crichna, animé par l'amour du devoir, rendit au sage, ainsi que Satyabhâmâ, tous les honneurs accoutumés. La fille de Sâtrâdjîtî elle-même lava les pieds de Nârada, tandis que Crichna lui présentait l'eau dans un vase d'or. Le Mouni était assis; et Késava, le maître du monde, lui servait des mets excellents. Le généreux Nârada, aussi distingué par son éloquence que par sa foi, ayant mangé avec reconnaissance ce que lui offrait le souverain des êtres, finit par se rincer la bouche, et donna sa bénédiction que Késava reçut avec plaisir; puis, étendant sa main droite remplie d'eau, il dit à Sâtrâdjîtî, qui fixait sur lui ses yeux modestes et aussi noirs que le nuage: Il dit, et l'amante de Crichna se leva, l'âme comblée de joie. Avec l'assentiment du Brahmane,

² Ce passage renferme une expression composée dont le sens est difficile à saisir: c'est le mot कुमुद्वतीगतां *coumoudwatîgatâm* en rapport avec गति, *gatim*. Mon excellent maître, M. de Chézy, pensait que la force grammaticale de la phrase entraînait ce sens: la route suivie par Coumoudwatî. Mais je ne connais pas de légende où il soit question des malheurs d'une amante qui aurait porté le nom de Coumoudwatî II y a bien une rivière de ce nom qui sort du mont Vindhya: mais j'ignore quel en est le cours. J'ai donc hasardé le sens que je présente ici: *viam per nymphœas euntem*.

³ जलक्रीडा, *djalacrîdâ*. Nous verrons plus loin, lect. CXXXXV, la description de cette fête.

⁵ Ces cérémonies, sur lesquelles je n'ai aucun détail, portent le nom général de आवस्यकं कर्म, *âvasyacam karma*.

le sage et puissant héros mangea le reste⁶ de son repas. Cependant, après l'accomplissement de toutes ces cérémonies⁷, Satyabhâmâ, suivant les directions de son époux, et quittant la place qu'elle avait occupée près de lui, avait salué avec respect le saint Mouni, et s'était retirée dans l'intérieur de ses appartements.

Alors Nârâda, tranquillement assis, dit à Crichna: «Je vous remercie de votre politesse, héros vertueux: je vais me rendre au séjour d'Indra, où les Gandharvas, réunis aux chœurs des Apsarâs, se disposent à célébrer par leurs chants et leurs danses leur souverain, le premier des dieux. Le grand dieu Soma lui-même se dérobe⁸ aux yeux des mortels pour aller avec dévotion assister à cette fête, qui tous les mois se renouvelle dans le palais de celui dont la foudre brise les rochers en éclats. En reconnaissance de votre réception hier je vous ai donné une fleur cueillie sur le roi des arbres, sur le grand Pâridjâta: c'est à votre intention que je l'avais apportée du ciel, cette fleur divine qui fait le bonheur des dieux. L'arbre qui la produit est pour Satchî un objet de prédilection, toujours honoré pour la félicité dont il est une source intarissable. Le grand Pâridjâta fut jadis créé par le vénérable et pieux Casyapa, fils de Marîchi, noble et riche trésor de pénitences. C'est un présent que sa tendresse fit un jour à Aditi, pour satisfaire aux saints désirs de cette déesse. Je veux, lui avait dit Aditi, obtenir de vous, excellent Mouni, un présent qui assure mon bonheur, qui me procure à volonté toute espèce de parures, les plaisirs de la danse et du chant, une jeunesse éternelle, l'éloignement de toute passion, de tout chagrin, qui conserve en moi l'attachement que j'ai pour mon époux et pour les règles du devoir. Casyapa créa donc pour Aditi le Pâridjâta couvert de fleurs odorantes, dont la propriété est de satisfaire tous les désirs. Cet arbre, agréable à tous les êtres, remarquable par sa hauteur, a trois branches⁹, et porte des fleurs de toute espèce de formes qu'il varie suivant le goût de chaque beauté. Il peut, si l'on veut, imiter les grâces du lotus. Casyapa, pour le former, a pris la moelle de l'arbre appelé Mandâra, et a fait ainsi du Pâridjâta une véritable merveille. Aditi, ayant formé une guirlande de ces fleurs, la remit à son époux Casyapa, pour récompenser mes services par ce présent, gage précieux de bonheur et de pureté. Ce fut dans la même intention que de semblables guirlandes furent données à Indra par Indrânî, à Soma par Rohinî, et à Couvéra par Riddhi¹⁰. La félicité est donc le fruit que produit le Pâridjâta, ainsi nommé parce qu'il est né sur le bord (pâredjâta) du Gange céleste¹¹. On l'appelle aussi Mandâra, parce qu'il ressemble pour ses fleurs au Mandâra divin. Enfin il porte encore le nom de Covidâra¹², parce que les créatures ignorantes, en le voyant, s'écrièrent: Quel est cet arbre (co'pi dârou)? Et voilà pourquoi cet arbre céleste, dont vous avez vu une fleur, est connu sous le triple nom de Mandâra, de Covidâra et de Pâridjâta.»

⁶ Tel est l'usage consacré par les sl. 116, 117 et 118 de la IIIe lecture des lois de Manou. Ce reste est appelé *vighasa* (*ibid.* sl. 285).

⁷ C'est le même mot que ci-dessus, *âvasyacam*.

⁸ Il semblerait que par cette fiction on veut rendre compte du phénomène qui a lieu aux environs de la nouvelle lune.

⁹ Le Pâridjâta serait-il un arbre allégorique représentant les trois Vèdes, ou bien une espèce de rituel, rédigé par Casyapa, et contenant trois parties. Voyez plus loin les lectures CXXXVI, CXXXVII et CXXXVIII, qui renferment des règles de purification, pratiquées et révélées par la femme de Siva. Cette comparaison des livres sacrés avec des arbres n'est pas rare dans les auteurs indiens. Voyez le commencement de la XVe lecture du Bhagavad-gîtâ.

¹⁰ Il paraît que c'est le nom de l'épouse du dieu des richesses.

¹¹ Le Gange coule d'abord dans le ciel, et il est appelé *Vichnoupadî*, parce qu'il sort de dessous les pieds de Vichnou.

¹² Le dictionnaire de M. Wilson donne à ce mot une autre origine; mais nous voyons ici un nouvel exemple de la bizarrerie du poète quand il veut être étymologiste.

CENT-VINGT-CINQUIÈME LECTURE. MENACES DE CRICHNA.

Vésampâyana dit:

Nârada allait partir; le puissant Vichnou lui dit: «Saint Maharchi, vous allez au Swarga, et bientôt vous vous trouverez à la cour du dieu dont la prudence a causé la ruine de Tripoura¹. Je ne prétends pas vous donner un ordre, mais je vous prie de parler en mon nom au vainqueur de Pâca². Rappelez-lui notre antique fraternité; dites-lui que mes épouses ont entendu parler de cet arbre fameux, nommé Pâridjâta, que le divin Mouni Casyapa a jadis créé pour l'amour d'Aditi, et qui donne la pureté et le bonheur. Elles savent qu'Indra a fait présent aux déesses, pour éterniser leur sainteté, de cet arbre merveilleux; et elles ont conçu le désir d'obtenir la même faveur. Illustre Brahmane, faites valoir les motifs de piété, de générosité, d'amitié même, et tâchez de déterminer Indra à m'envoyer à Dwâravatî le Pâridjâta, que plus tard je lui rendrai fidèlement. Tel est le langage que vous tiendrez au dieu vainqueur de Bala³, pour l'amener à me faire le présent que je lui demande. Quand je considère le mérite de mon messenger, je ne puis douter du succès de sa négociation.»

Ainsi parlait le vainqueur de Késin au divin Richi Nârada, qui lui répondit en souriant: «Chef des Yâdavas, tel est sans doute le langage que j'adresserai au roi des dieux; mais il ne donnera jamais le Pâridjâta. (D'ailleurs il n'est pas seul à défendre cet arbre⁴.) Quand autrefois les dieux et les Asouras se réunirent pour baratter la mer avec le mont Mandara, le Pâridjâta sortit du sein des flots⁵, et le dieu Siva fut chargé de le transporter sur le sommet du Mandara. En chemin, Indra lui exposa son désir de voir cet arbre délicieux placé dans le jardin de Satchî. Siva voulut bien condescendre à sa demande, et le Pâridjâta ne fut point porté sur les coteaux du Mandara; mais il devint l'arbre favori de Satchî, et Indra sut avec adresse se l'approprier. Cependant, plus tard, pour complaire à Oumâ, Siva forma dans un vallon du Mandara un bois de Pâridjâtas de la longueur d'une gavyoûti⁶. Les traits brûlants du soleil, les rayons glacés de la lune, le souffle du vent ne sauraient percer l'épaisseur de ce bois. La fille de l'Himâlaya⁷ y entretient une douce température, et ces lieux sont éclairés de la splendeur de Siva. A l'exception de ce dieu et de moi, personne n'a le privilège d'entrer dans ce bois sacré. Là, de tout côté, les Pâridjâtas produisent les plus belles pierres que l'on peut désirer, et que Mahâdéva⁸ distribue à ses principaux serviteurs: forêt charmante, ornée de fruits merveilleux, douée de mille qualités rares et précieuses, et couverte d'un ombrage magnifique sous lequel le dieu qui a pour symbole un taureau⁹ reçoit quelquefois Soma et les grandes divinités. Ces arbres appelés aussi Mandâras, embellis de toute la magnificence de Siva, sont nés pour le bonheur d'Oumâ et le malheur des téméraires qui oseraient profaner ce bois. Un jour un Dêtya terrible et

¹ On désigne ordinairement par cette périphrase le dieu Siva, vainqueur du roi de Tripoura, aujourd'hui Tipperah. Cependant il serait possible que l'on voulût ici parler d'Indra, qui souleva contre Tripoura la colère de Siva. Le même Indra porte le nom de Pourandara, parce qu'il brise les villes avec sa foudre.

² Asoura tué par Indra

³ Autre Asoura tué aussi par Indra

⁴ Cette phrase est ajoutée par le traducteur pour donner le motif de ce qui suit.

⁵ Voyez dans les notes que M. Wilkins a ajoutées à sa traduction du Bhagavad-gîtâ, un épisode extrait du Mahâbhârata et dans lequel on raconte ce barattement de la mer. Le fait que l'auteur rapporte ici n'est pas la création du Pâridjâta, déjà mentionnée dans la lecture précédente; c'est la manière miraculeuse dont il fut recouvré, après avoir été perdu dans le déluge.

⁶ Mesure itinéraire de 2.000 *dandas* ou *brasses* (*fathoms*).

⁷ C'est-à-dire Oumâ, épouse de Siva, appelée aussi *Pârwatî* (*montana*).

⁸ Nom du dieu Siva, c'est-à-dire le *grand dieu*

⁹ C est le dieu Siva.

courageux, nommé Andhaca, fier de la protection d'un dieu et bravant le danger, eut l'audace de pénétrer dans cette enceinte défendue. Le grand Siva ne ménagea point son ennemi; et cet Asoura, qui se croyait privilégié contre toute espèce d'attaque, dix fois plus fort que Vritra¹⁰ lui-même, expira sous les coups du dieu des dieux. De même, ô Crichna, tu ne peux obtenir qu'au prix des plus grands malheurs ce Pâridjâta, source abondante de tous les biens, et sur lequel le puissant Indra et la divine Satchî ont les yeux toujours ouverts.»

«Pieux Mouni, reprit Crichna, le sage Mahâdéva a bien fait autrefois de se montrer complaisant pour Satchî, et de lui accorder le Pâridjâta; mais ce grand dieu, ce puissant auteur du monde, ne peut pas m'accorder moins qu'à mon frère aîné: telle est ma pensée. Quoique plus jeune que le vainqueur de Bala, je mérite bien aussi qu'on ait égard à mes caprices, et je ne vaudrais pas moins que Djayanta. Essayez donc, sage Brahmane, auprès d'Indra tous les moyens que vous suggérera votre amitié pour moi. Ma résolution est bien prise; je veux que le Pâridjâta soit apporté du ciel pour l'honneur de Satyabhâmâ. Vous me demanderez comment il est possible que je commette une injustice. Et, sous ce rapport, a-t-on un fait, une parole même à me reprocher? Le monde n'a-t-il pas toujours trouvé en moi le défenseur de l'opprimé? La vertu ne m'a-t-elle pas vu toujours disposé à la servir? Comment donc aujourd'hui cesserais-je d'être juste en mes discours? Je vous le répète donc, saint Brahmane; les dieux, les Gandharvas, les Râkchasas, les Asouras, les Yakchas, les serpents conjurés contre moi, ne sauraient détruire ma résolution. Si le maître des dieux ne veut point vous remettre le Pâridjâta, alors j'élèverai ma massue contre la poitrine de Pourandara¹¹ toute teinte du sang de Satchî écrasée sous mes coups. C'est là ce qu'il faut lui dire, s'il est insensible aux premières ouvertures de conciliation. Vous connaissez mon intention ferme et invariable; tâchez qu'il puisse n'en pas douter.»

CENT-VINGT-SIXIÈME LECTURE. RÉPONSE D'INDRA.

Vêsampâyana dit:

Le Mouni Nârada se rendit au palais d'Indra. Il y arriva pour la nuit, et assista à la fête. Là, il trouva rassemblés les nobles Âdityas, les grands Vasous, les Râdjarchis, les Sages qui par leurs oeuvres ont obtenu le Swarga, les serpents, les Yakchas, les Siddhas, les Tchâranas¹, les pénitents, les Brahmarchis, les Dévarchis, les Manous, les illustres Souparnas², les vigoureux Marouts³, enfin tous les habitants du ciel accourus par milliers. Par-dessus tous les autres brillait le dieu Soma, s'avançant avec majesté au milieu de sa cour, souveraine essence des choses, maître suprême, escorté de ces illustres Dévarchis qui vivent, sans connaître la mort, depuis des milliers de kalpas, qui, pareils au prince des dieux, sont toujours pour ces mêmes dieux un objet de vénération. Près de Soma se tenaient les Roudras, le fils de Casyapa, le dieu Scanda, fils de Roudra, Gangâ, la première des rivières, Artchichmân⁴, Toumbourou⁵, l'éloquent Routchi, enfin tous les chefs des ordres célestes, renommés pour leur pénitence. A leur suite venaient tous ces dieux, attachés aux règles saintes et aux pratiques de la piété, suivant avec constance la route de la vertu, se faisant un devoir d'honorer, parmi les humains, ceux qui honorent les Immortels, et payant par leurs services les bonnes oeuvres de leurs protégés qui, dans les hommages

¹⁰ Vritra est un Asoura vaincu par Indra. Voyez pour l'histoire d'Andhaca les lectures CXLIII et CXLIV.

¹¹ Voyez plus haut la note I.

¹ Bardes célestes.

² Oiseaux de l'espèce de Garouda.

³ Ce sont les vents.

⁴ Ce mot est une épithète du feu ou du soleil.

⁵ Nom d'un Gandharva.

qu'ils rendent aux Pitris et aux dieux, laissent de côté tout intérêt mondain, et s'appliquent à augmenter leurs mérites par la prière et la mortification. Le chef brillant des Gandharvas, Tchitraratha, accompagné de ses enfants, faisait retentir le son joyeux de ses instruments divins: Oûrnâyous, Tchitraséna, Hâhâ, Hoûhoû, Oumbara⁶, Toumbourou et d'autres encore chantaient d'après les six tons de la musique⁷. Ourvasî, Poûrwatchinti, Hémâ, Rambhâ, Hémadattâ, Ghritâtchî et Sahadjanyâ mêlaient leurs voix aux concerts des Gandharvas. Cette auguste réunion semblait encore s'embellir de la présence de Soma, qui est la voie et l'âme du monde; enfin ce dieu se retira enchanté de la réception d'Indra.

Après son départ, tous les autres prirent aussi congé du maître du ciel, dont ils n'avaient qu'à se louer, et retournèrent dans leurs demeures. Lorsque Pourandara fut resté seul avec sa cour accoutumée, le Mouni Nârada s'approcha de lui. Le dieu se leva pour faire honneur au saint pénitent, et le fit asseoir sur un siège⁸ de cousa, semblable au sien. Alors le brillant Nârada dit à Indra:

Le vainqueur de Pâca, charmé de ce début, répondit amicalement au Mouni:

Nârada reprit: «Grand Indra, je m'étais rendu à Dwâravatî pour y visiter votre jeune frère, glorieux soutien des Yâdavas. Je trouvai ce héros, vainqueur de tous ses ennemis, occupé sur le Rêvata avec Roukminî à honorer par un sacrifice le dieu dont le symbole est un taureau. Je lui donnai une fleur de Pâridjâta dans l'intention d'exciter la surprise de ses épouses. En voyant cette fleur produite par le roi des arbres, et qui satisfait à tous les désirs, celles-ci ne purent maîtriser leur admiration. O magnifique souverain des dieux, je leur expliquai les diverses qualités de cette fleur et la manière dont le puissant Casyapa avait créé le Pâridjâta. Je leur dis comment Aditi avait tressé, avec les fleurs de cet arbre, une guirlande qui orne la poitrine et purifie l'âme, et chargé Casyapa de me la remettre; comment, dans la même intention, vous-même vous en aviez reçu une de Satchî, aussi bien que les autres dieux de leurs épouses; enfin comment ces guirlandes sont des gages de la reconnaissance de Casyapa et des dieux. En entendant mon discours, une des épouses chéries de votre frère, nommée Satyabhâmâ, conçut le désir de jouir des heureux privilèges du Pâridjâta, et son époux, ô noble souverain du ciel, se laissa toucher par ses prières. Ce vaillant héros, qui est Vichnou, s'est engagé envers elle par une promesse, et m'a tenu un discours que je dois vous rapporter. Il prétend qu'en qualité de votre jeune frère il mérite d'être écouté dans ses caprices, et il vous prie de lui céder le Pâridjâta. J'ai promis d'appuyer auprès de vous les prétentions de son épouse, distinguée entre toutes les femmes par son extrême piété. Songez, maître des dieux, que Crichna est heureux dans les entreprises les plus difficiles: d'ailleurs n'est-il pas bon que les humains aient une idée du bonheur des Immortels?»

O fils de Courou, en apprenant les intentions de Crichna, Indra dit au sage Nârada: Nârada conserva la place qu'il occupait, et le maître des Souras, assis également sur un siège semblable à celui du Brahmane, après avoir obtenu son attention, s'exprima en ces termes, tout en jetant les yeux sur la nombreuse cour dont il était entouré:

«Illustre pénitent, saluez de ma part Djanârdana, et dites à celui qui est la félicité de tous les êtres: Tu es, sans aucun doute, le maître du monde, et je te suis soumis. Le Pâridjâta et les autres trésors sont à toi. Tu es descendu sur la terre pour alléger le fardeau sous lequel elle gémissait: tu as revêtu un corps humain dans la vue de mieux réussir en tes desseins. Quand ta mission sera terminée, et que tu auras obtenu le ciel, alors je pourrai combler tous les désirs de ton épouse, et lui ouvrir les trésors du Swarga; mais, pour une circonstance frivole, troubler l'ordre anciennement établi dans le monde mortel, c'est là ce que je ne saurais faire. Si je m'oubliais à ce point, tous les chefs des Pradjâpatis me

⁶ Peut-être Dambara.

⁷ Cette idée est exprimée par le mot षड्भुजा, *chadgouna*. J'ai compris qu'il s'agissait des tons de la musique, qui sont au nombre de six, correspondant aux six saisons. On les personnifie par six génies, appelés *Bhêrava*, *Mâlava*, *Srirâga*, *Hindola* ou *Vasanta*, *Dîpaca* et *Mégha*. Voyez à ce sujet deux Mémoires des Recherches Asiatiques, vol. III, pag. 64, et vol. IX, pag. 446.

⁸ Ce siège porte le nom particulier de *pîta*.

dénonceraient au grand Brahmâ, à ses enfants et à ses petits-enfants. Les devoirs et les oeuvres de tous dans ce monde sont bien déterminés. Que j'abandonne la ligne qui m'a été tracée par le souverain des êtres, ce créateur sage et puissant me maudira en apprenant que j'ai transgressé l'ordre général. Aucun frein ne retiendrait plus les Dêtyas et leurs alliés, si pour une femme je laissais emporter le Pâridjâta. Le trouble se glisserait dans l'âme des habitants du ciel.

Que mon frère, considérant la marche du temps, jouisse sur la terre des plaisirs que Brahmâ a bien voulu accorder aux humains; mais qu'il attende pour goûter ici, dans le ciel, le bonheur qui fait mon partage. Djanârdana oublie-t-il donc quels sont les droits d'un frère aîné? pourquoi renonce-t-il à son devoir pour suivre la passion? Il est honteux, surtout pour le grand Crichna, de se déclarer l'esclave d'une femme. Il ne doit pas sur la terre faire alliance avec le déshonneur: tel est mon sentiment. Si le vainqueur de Madhou a daigné se revêtir de l'humanité, il faut, ô Nârada, qu'il respecte ce qui appartient à son frère aîné. C'est témoigner du mépris pour moi que de porter la main sur les trésors du ciel; et c'est une chose particulièrement blâmable, que le mépris qui vient de la part d'un parent. Que Crichna se conforme aux règles établies par le dieu né du sein d'un lotus, et qui a déterminé l'action et les limites des qualités du trivarga⁹.

Si je transportais le Pâridjâta sur la terre, tous, à commencer par la fille de Pouloman, me blâmeraient. Les mortels, jouissant des avantages du Pâridjâta dont ils verraient les fruits auprès d'eux, ne feraient plus d'efforts pour arriver au ciel, et toute distinction aurait cessé d'exister entre les dieux et les hommes; car on recueille dans le ciel le fruit des oeuvres qu'on a faites sur la terre. S'ils étaient en possession du Pâridjâta, quel motif d'action resterait aux mortels, puisque cet arbre céleste est une source inépuisable de biens et de trésors? Il n'y aurait plus dans le monde que des dieux. Les hommes, maîtres sur la terre des fruits qu'ils ne pouvaient espérer que dans le ciel, et devenus désormais semblables à nous, s'abstiendraient de sacrifices et de toutes pratiques pieuses¹⁰. Maintenant, dans la vue de gagner le ciel, pleins de foi, éprouvés par la pénitence, ils travaillent sans cesse à notre prospérité par leurs sacrifices, leurs prières et leurs offrandes. Possesseurs du Pâridjâta, ils cesseront de faire tout cela; et nous, privés de leurs hommages, nous serons faibles et sans vigueur. Pour obtenir une pluie favorable, une heureuse moisson, ils nous comblent aujourd'hui de présents, et nous offrent des sacrifices; mais donnez-leur le Pâridjâta, et qu'ils viennent à souffrir de la faim ou de la soif, des maladies ou de la vieillesse, de la mort, de la langueur, de la mauvaise odeur, enfin de ces maux qui naissent de l'oeuvre humaine, ils sauront alors s'en délivrer eux-mêmes.

Ainsi je ne puis lui accorder cet arbre. Tel est le discours, ô Brahmane, que vous rapporterez au puissant Vichnou. Vous tâcherez de ménager les sentiments de mon frère; mais, si vous m'aimez, vous devez lui parler avec franchise. Vous pouvez, pour son épouse, faire porter à Dwâravatî des perles, des pierreries, du bois de sandal et de l'aloès, de riches étoffes. Que Késava demande tout ce qui est compatible avec la nature humaine; mais qu'il ne dépouille pas le ciel de ses privilèges. Je donne toutes les pierreries, toutes les étoffes qu'il est possible de donner; mais pour le Pâridjâta, sage Mouni, c'est un bien des habitants du ciel, jamais je ne l'accorderai.»

CENT-VINGT-SEPTIÈME LECTURE. OBSTINATION D'INDRA.

Vêsampâyana dit:

Nârada, aussi habile dans la science du devoir que dans les secrets de l'éloquence, répondit à ce discours du roi des dieux: «Vainqueur de Bala, je me crois obligé de vous

⁹ Ces qualités sont le devoir, धर्म, la richesse, अर्थ et le désir, काम.

¹⁰ Le mot employé ici est *poûrtta*, par lequel on désigne une action pieuse, comme de creuser un puits, de planter un bois, de bâtir un temple, etc.

parler avec franchise, je vous estime trop pour vous rien cacher. Je prévoyais vos raisons, et c'est dans ce sens que j'ai parlé au fils de Vasoudéva. Je lui ai fait observer que ce n'était pas à lui que jadis Siva avait donné le Pâridjâta; je lui ai rappelé les propriétés de cet arbre, mais il a repoussé mes discours: c'est la vérité que je vous dis. Il a prétendu que Mahendra¹ devait avoir des complaisances pour Oupendra. J'ai insisté, lui démontrant la destination du Pâridjâta. Il est resté inflexible dans sa résolution, et, riant de mes efforts, il m'a chargé de vous menacer même de sa colère. Les dieux, m'a-t-il dit, les Gandharvas, les Râkchasas, les Asouras, les Serpents conjurés contre moi, ne sauraient détruire ma résolution. Si le maître des dieux ne veut pas vous remettre le Pâridjâta, alors j'élèverai ma massue contre la poitrine de Pourandara toute teinte du sang de Satchî écrasée sous mes coups. Telle est, Mahendra, l'intention bien formelle de votre frère Oupendra. Embrassez le parti qui convient le mieux à vos intérêts. Suivez, roi des dieux, l'avis que j'ose vous donner, et laissez transporter le Pâridjâta à Dwâravatî.»

Ainsi parlait le sage Nârada. Indra ne put contenir sa colère et lui dit: «Si Késava nourrit de pareilles dispositions contre moi, son frère aîné, qui ne lui ai fait aucun mal, ô pieux Nârada, que puis-je résoudre aujourd'hui? Depuis longtemps Crichna est accoutumé à se conduire mal avec moi. J'ai supporté tous ses torts, parce qu'il était mon frère. Poussant avec méchanceté le char d'Ardjouna dans le Khândava², il a mis le feu à ce bois, et j'ai eu besoin de rassembler mes nuages pour éteindre l'incendie. Il s'est encore montré mon ennemi lorsqu'il a soutenu sur son bras le Govarddhana³. Quand Vritra⁴ me menaçait, j'ai voulu l'avoir pour allié; il m'a répondu qu'il ressemblait à tous les autres êtres, et pour tuer Vritra je n'ai eu d'autre secours que celui de mon bras. Dans les combats qui surviennent entre les Dévas et les Asouras, Crichna, vous le savez bien, divin Mouni, ne prend les armes que quand il lui plaît. Qu'est-il besoin de plus longs discours? Vous m'êtes témoin, Nârada, que j'ai tout fait pour éviter toute dissension entre parents; mais si Késava se dispose à lever sa massue contre ma poitrine, si même il n'épargne pas dans ses menaces la fille de Pouloman, que doit-on penser de ses sentiments? Le grand Casyapa, notre père, est dans ce moment avec notre mère Aditi occupé sur les bords d'une onde sacrée à ses ablutions pieuses⁵; quels reproches ne seraient-ils pas tous deux dans le cas de m'adresser? Mon frère, dont l'âme est cependant invincible, est aujourd'hui subjugué par la passion et aveuglé par le désir; il cède à l'influence de sa femme, quand il me tient un pareil langage, à moi qu'il devrait respecter. Honte à qui se laisse entraîner par ce sexe imprudent et passionné! O Brahmane, quand Vichnou, dominé par l'ascendant d'une femme, me provoque et m'insulte, il oublie ce qu'il doit à la famille de Casyapa et à celle de Dakcha, dont est sortie notre mère; il oublie, égaré qu'il est par son fol amour, ce qu'il doit à son frère aîné et au roi des dieux. Entre tes frères, m'a dit un jour Brahmâ, il en est un qui se distingue par ses milliers de femmes et d'enfants, et surtout par sa vertu et sa science. Ma mère et le Pradjâpati mon père m'avaient averti qu'aucun étranger, qu'aucun parent ne pouvait être comparé à un frère; mais en même temps Casyapa m'avait prévenu qu'il

¹ Le mot Mahendra signifie grand Indra, et Oupendra veut dire collègue d'Indra. Voyez la LXXV^e lecture.

² Bois consacré à Indra, auquel Ardjouna mit le feu pour faire plaisir au dieu Agni. Cette aventure est racontée dans le I^{er} livre et le V^e du Mahâbhârata, et à cette occasion on rapporte un conte assez ignoble. On dit qu'Agni, ayant contracté un excès d'embonpoint par suite du beurre qu'il avait mangé dans un sacrifice, pria Ardjouna de lui donner à dévorer le bois de Khândava, dans lequel se trouvaient des plantes qui devaient opérer sa guérison. C'est ce que fit Ardjouna, et ce qui indisposa contre lui le dieu Indra. Ardjouna était le favori du dieu Crichna.

³ Voyez la LXXXIV^e lecture.

⁴ Géant tué par Indra.

⁵ Mot à mot, il est parti pour la maison d'eau, उदवास *oudavâsa*. Cette maison d'eau doit être une habitation sur le bord d'un lac ou d'un étang, et servant de retraite aux pénitents qui viennent y faire leurs dévotions. Plus tard on verra que Casyapa était sur la mer de lait.

fallait faire une distinction entre les personnes du même sang, et qu'il regardait comme des ennemis les superbes Dânavas, endurcis dans le péché. Ce que je vais vous dire n'est pas pour me louer, mais l'occasion s'est présentée pour moi de prouver que j'étais pénétré des principes de mon père. Sage Mouni, dans un combat, les archers Asouras⁶, favorisés par leur destinée, étaient venus à bout de couper la corde de l'arc de Vichnou; ce Késava qui depuis, tendant son arc avec orgueil, s'est écrié, Je suis le dieu par excellence! ce même Késava avait alors la tête abattue, déchirée par une grêle de traits terribles. Une réflexion me vint: Que vont me dire mon père et ma mère? pensai-je en moi-même. Ému d'une tendre pitié, je pris dans mes bras le corps de mon frère, et je me maintins au double poste d'Indra et de Vichnou.

O Nârada, j'ai toujours eu pour Crichna l'amitié qu'on doit à un jeune frère. Dans les combats que nous avons eus à soutenir ensemble, comme roi, je me suis toujours montré le premier avec un courage digne de moi; et Késava, dans ses diverses incarnations, s'est trouvé constamment protégé par moi, comme s'il eût été mon propre corps. Tel a été mon dévouement pour lui, et telle est sa reconnaissance. C'est un déshonneur qui pèse sur moi, et les mondes les plus élevés sont témoins de ma honte. On me dit qu'il est comme un enfant pour lequel un frère plus sensé doit avoir des ménagements. Et, Nârada, ce jeune frère, ne l'ai-je pas considéré comme mon propre fils? Un père et une mère ont-ils traité Késava avec plus de douceur que moi? Quelle est donc ma récompense? Késava est le favori du monde, et moi je suis un objet de haine. Késava, chéri de tous par excellence, possède la science universelle, la force, l'héroïsme; il rend, dit-on, à chacun le respect qui lui est dû. Vains éloges, que l'expérience a démentis!

Enfin, Nârada, retournez auprès de Crichna, et dites-lui en mon nom: provoqué par mes ennemis, je ne sais point éviter le combat. Viens donc, si tu le veux, viens saisir ce que tu demandes. Prends tes armes, toi qui te laisses vaincre par une femme, et combats de dessus ton char, avec l'arc, la massue et l'épée. Arme-toi, et monte courageusement sur Garouda. Si je dois nie défendre contre toi, hélas! tu le sentiras, la tendresse n'affaiblira pas mon bras. Oui, Nârada, je ne céderai le Pâridjâta, que vaincu dans les combats par le dieu qui lance le tchakra. Il défie son frère aîné! Comment ne résisterai-je pas à celui dont une femme a triomphé? Allez donc, sage Mouni, rendez-vous à Dwâravatî, séjour de Crichna. Dites-lui qu'entre nous la guerre est déclarée; que, tant qu'il ne m'aura pas vaincu, il n'obtiendra pas de moi la moitié d'une feuille de Pâridjâta. Tel est le langage que vous tiendrez au vainqueur de Madhou. Vous pouvez lui parler encore de mon affection pour lui, qui exclut cependant tout sentiment de crainte. Ce n'est point le secours de la magie qu'il doit employer pour enlever le Pâridjâta: il faut un combat loyal, et non une lutte déshonnête.»

CENT-VINGT-HUITIÈME LECTURE. INSTANCES DE NÂRADA.

Vêsampâyana dit:

L'éloquent Nârada, après avoir entendu ce discours d'Indra, adressa encore au roi des dieux en particulier quelques observations. «Je sais que les rois n'aiment à entendre que des choses agréables: je vous dirai cependant tout ce qui convient à la circonstance présente. Gardez-vous de l'indiscret qui ne calcule rien: l'homme instruit et sage connaît toute l'exigence du moment. Vous m'avez demandé mon avis sur la conduite que vous devez tenir. Je parlerai avec franchise, et vous choisirez le parti que vous avez à suivre. Un ami sensé doit, même sans être interrogé, prendre la parole pour dire la vérité qu'il connaît, pour démontrer la justice et la convenance d'une action, et pour prévenir le mal qu'il prévoit. Même un discours peu agréable, pourvu qu'il soit utile, ne doit pas être épargné à un ami: c'est là une dette de l'amitié, que les gens de bien aiment à payer. C'est

⁶ J'ai lu असुराणां, *asourânâm* au lieu de अमराणां, *amarânâm*.

le fait de l'homme injuste, rebelle au devoir, sourd à l'obéissance, excité par la haine, de nuire aux intérêts d'une personne en taisant ce qui peut lui être utile: c'est là une conduite blâmée de l'homme vertueux. O dieu, je dois donc vous parler, écoutez-moi, et tâchez de mettre à profit un discours prononcé dans votre intérêt.

O vainqueur de Bala, la dissension qui éclate entre des frères ou des amis, n'en doutez pas, tourne à l'avantage de leurs ennemis. Il faut toujours que la prudence sache distinguer l'utilité et l'inconvénient d'une action. Vous prenez un parti qui doit être pour vous une source de chagrin, et que la sagesse est loin d'approuver. Je ne vois pas que le résultat en puisse être avantageux: roi des dieux, examinez bien ce que vous allez faire. Ne savez-vous pas ce que c'est que Hari, maître du monde, présidant seul à tout, reconnu par les savants comme l'âme de la nature, portion visible du grand être invisible, principe de toute existence, souffle vivifiant, dieu souverain, intelligence suprême? C'est lui qui est aussi la portion physique de cet univers, la glorieuse Oumâ¹, le grand tout revêtu de formes, essence femelle et mère du monde; Roukminî et ses autres épouses ne sont que quelques-unes des plus belles manifestations de cet être devenu visible; la nature en son immensité est Vichnou, apparaissant orné de qualités physiques; Vichnou est à la fois Îswara² et sa femme. Il n'est entre Roudra³ et Vichnou aucune différence; puissance femelle du grand infini, pourvu de formes extérieures, ce dieu est aussi le puissant Nârâyana, auteur et substance de tous les êtres, Îswara qui les dévore et Vichnou qui les crée. C'est lui qui, avec Îswara, a donné naissance à Brahmâ, à tous les autres dieux, aux différents Pradjâpatis. Les Vèdes le représentent comme l'antique Pouroucha⁴, comme Vichnou pénétrant partout, échappant à la pensée, incapable d'être mesuré, et orné de qualités supérieures.

Jadis le grand Vichnou, touché de la pénitence d'Aditi, promit d'accomplir le vœu qu'elle formerait. Celle-ci, adorant le dieu avec respect, pria Nârâyana de lui accorder un fils qui lui ressemblât. Vichnou lui répondit: Il n'est point dans le monde d'être qui me ressemble. Cependant dans un ansâvatare⁵ je naîtrai de toi. C'est ainsi que le dieu créateur, le tout-puissant Nârâyana est devenu votre frère et a reçu le surnom d'Oupendra. Car souvent il arrive au divin Hari, qui dans son existence embrasse le passé, le présent et l'avenir, de condescendre à devenir enfant de Casyapa, et de revêtir tantôt une forme, tantôt une autre. Aujourd'hui ce Késava, qui fait et détruit les mondes, pour le salut de la terre, s'est montré à Mathourâ. Comme un pâté de viande est tout imprégné d'une graisse onctueuse⁶, de même ce monde est tout pénétré de la présence de Vichnou. Esprit universel, dieu uni à Brahmâ, agissant dans tous les êtres, qualité première dans la nature, divin Vêcountha, substance de tout ce qui existe, Késava doit être adoré de tous les dieux; le lotus mystérieux naquit de son ombilic; il est le souverain auteur de la création; il est aussi Ananta⁷, et en cette qualité il supporte glorieusement la terre. Les sages qui connaissent les Vèdes savent encore qu'il est le sacrifice. Il est blanc dans le Crita, rouge dans le Trétâ, jaune dans le Dwâpara, et noir dans le Cali.

¹ Oumâ est l'épouse du dieu Siva: on voit qu'elle est ici considérée comme la nature personnifiée.

² Iswara est l'esprit revêtu d'attributs. Parmi les philosophes, les uns le considèrent comme borné, les autres comme infini. D'après le Védânta, Iswara est l'esprit infini et universel, cause et substance de la création. Dans ce passage il me semble que c'est le principe actif; sa femme est le principe passif.

³ Nom du dieu Siva, lequel est Iswara,

⁴ Voyez lect. I.

⁵ Voyez tom. I, XXVIIe lect., note 9.

⁶ Je n'ai pas voulu faire perdre au lecteur cette comparaison qu'il trouvera sans doute bien triviale.

⁷ C'est-à-dire le grand serpent, appelé Sécha; il a mille têtes, et l'une d'elles porte la terre.

Hari, sous sa forme divine, a donné la mort à Hiranyâkcha; sous l'apparence d'un homme-lion, il a tué Hiranyacasi-pou. La terre était submergée; il se fit sanglier pour la relever. Sous la figure d'un nain, il conquiert les mondes, et enchaîna Bali dans les liens des serpents⁸. C'est au puissant et magnifique Vichnou que vous-même, vous devez la déesse votre épouse, née du sang Dânavas et amenée dans vos bras par la violence⁹. Le soin ordinaire de Djanârdana est de détruire quiconque a rejeté la pénitence et se complaît dans le mal; c'est pour cette raison qu'il a donné la mort aux chefs des Dânavas, qui sont les ennemis des dieux; mais vous, vous êtes l'objet de son affection, de même qu'il est la voie des hommes vertueux. Devenu Râma, il a tué Râvana; sous une autre apparence, il a frappé à mort un éléphant¹⁰. Pour le bien du monde, il est encore aujourd'hui revêtu d'une forme mortelle: c'est Oupendra, le maître de la terre et le premier de tous les êtres. Je l'ai vu jadis, ses cheveux relevés en djatâ, couvert d'une peau noire, un bâton à la main¹¹: il allait au milieu des Dêtyas, comme le feu au milieu des touffes de gazon. J'ai vu Govinda, pour le salut du monde, exterminer les Dânavas sur la mer universelle qui couvrait la terre. Il faut donc, roi des dieux, que Djanârdana emporte le Pâridjâta à Dwâravatî; et sa prétention, j'ose le dire, n'est pas tout à fait injuste. Vaincu par l'affection que vous portez à votre frère, vous ne vous armerez pas contre Crichna; Crichna respectera en vous son frère aîné. Cependant si vous refusez d'entendre mes paroles, demandez l'avis de conseillers instruits dans les règles du devoir et de la religion.» Ainsi parla Nârada au souverain du ciel; celui-ci répondit en ces termes au Mouni, précepteur du monde: «Je connais la nature de Crichna, et j'ai plus d'une fois déjà entendu ce que vous venez de me dire, ô saint Brahmane. C'est même parce que je connais Crichna, que je ne lui donnerai pas cet arbre, sachant trop bien quel est le devoir de l'être vertueux. Sa grandeur ne peut être diminuée pour si peu de chose; et moi, ce serait me priver de tout. Ceux qui sont grands sont toujours patients, et ils écoutent les vieillards qui ont l'oeil de la science. Crichna est trop généreux, trop ami du devoir pour se mettre, sous un frivole prétexte, en hostilité avec son frère aîné. Si Vichnou a jadis exaucé le vœu de ma mère, ce n'est pas pour porter préjudice aux droits de ses enfants plus âgés. Djanârdana a voulu lui-même devenir Oupendra: il doit donc respecter Indra son frère. Pourquoi dès le commencement ne s'est-il pas donné ce droit d'aînesse? Pourquoi donc aujourd'hui veut-il usurper ce privilège de la naissance? Ainsi je ne donnerai pas le Pâridjâta sans combat. C'est là ma réponse à Crichna. Pieux solitaire, il n'est plus nécessaire de m'en parler.»

Nârada, voyant la ferme résolution du vainqueur de Bala, prit congé de lui, et ce sage Mouni se rendit au pays de Cousasthalî, dans la ville habitée par les chefs Yâdavas.

CENT-VINGT-NEUVIÈME LECTURE. PRIÈRE DE CASYAPA A SIVA.

Vêsampâyana dit:

Le grand Mouni Nârada, arrivé à Dwâravatî, se présenta devant Nârâyana, le premier des êtres, le plus vaillant des héros. Celui-ci était dans son palais assis à côté de Satyabhâmâ, et tout environné de gloire et de splendeur. Il réfléchissait à l'incident qui venait de s'élever, toujours ferme en sa résolution, et causait tranquillement avec son épouse. A la vue de Nârada, le dieu se leva, et rendit au Brahmane les honneurs prescrits par la loi.

⁸ Bali, prince vertueux dépossédé de son royaume, obtint la souveraineté du Pâtâla, séjour des serpents.

⁹ Je crois que ce passage, assez obscur, fait allusion au mariage d'Indra avec Satchî, fille du Dânavas Pouloman, enlevée par le roi des dieux que la protection de Vichnou rendit vainqueur.

¹⁰ Il est probable que dans cet endroit l'auteur veut parler de la mort de l'éléphant Couvalayâpida, suscité par Cansa contre Crichna. Voyez lect. LXXXV.

¹¹ Telle est la description que l'on donne en général de l'anachorète. Voyez les lois de Manou, lect. VI, sl. 6.

Quand le Mouni fut assis, le vainqueur de Madhou lui demanda en souriant ce qu'il avait à lui annoncer sur le Pâridjâta. Nârada lui rapporta tout le discours d'Indra, son frère aîné. Après avoir entendu ce récit, Crichna dit au pieux solitaire: Alors prenant le saint Mouni à part, il le conduisit sur le bord de la mer, et lui donna ses dernières instructions: Nârada, pour complaire à Crichna, revint dans le Swarga, et redit au puissant roi des dieux ce qu'il était chargé de lui annoncer. Alors Indra demanda le conseil de Vrihaspati. Après l'avoir entendu, celui-ci s'écria: «Hélas! pourquoi étais-je parti pour la demeure de Brahmâ? cette affaire a été mal conduite; voilà certes une division bien malheureuse. Pourquoi avez-vous pris, roi du ciel, une pareille résolution sans me consulter? Le succès est dans le domaine de l'avenir, et le monde est d'une nature incertaine et changeante. Toute entreprise commencée sans réflexion ne saurait réussir: il ne peut rien sortir que de futile d'une résolution légère.» Indra répondit au grand Vrihaspati: Le sage Mouni, dont la pensée embrasse le passé et l'avenir, tout pensif et la tête baissée, reprit la parole: Il dit, et partit pour la mer de lait², où il raconta toute cette histoire au grand Casyapa. A ce récit, Casyapa se mit en colère; il dit à Vrihaspati: «Il est impossible d'échapper à l'avenir. Ce malheur arrive à Indra, pour avoir porté ses coupables désirs sur la femme d'un Maharchi, qui jouit de la félicité des dieux³. C'était pour prévenir ce triste résultat que je m'étais rendu sur les bords de ces ondes sacrées; et je n'ai pu détourner le coup qui va le frapper. Cependant j'irai avec Aditi leur mère; j'empêcherai ce funeste conflit, si toutefois le destin le permet.» Le pieux Vrihaspati répondit au fils de Maritchi: dit Casyapa, et, prenant congé de Vrihaspati, il alla adresser ses hommages au divin Roudra, souverain des mauvais génies⁴, au dieu brillant et généreux qui porte un taureau pour symbole. Le sage Casyapa, accompagné d'Aditi, implora la faveur du maître du monde en des termes indiqués par les Vèdes, et embellis par l'art de la poésie.

Je t'honore, roi des dieux, qui détruis les péchés, qui remplis de ta grandeur le monde entier, qui, maître et protecteur de ce grand tout, as d'abord été contenu au sein des eaux⁵. Je m'humilie devant toi, souverain gardien du monde, qui, sous la forme d'un pénitent⁶, as donné la mort aux chacals destructeurs envoyés par Indra⁷, matrice de l'univers, dieu que l'on peint tantôt avec des yeux horribles, tantôt avec un regard agréable.

Puissé-je obtenir une vigueur éternelle par toi, seigneur unique du monde, toi dont ce grand tout est le corps, toi dont il est impossible de détruire la solidité, toi qui es le plus grand de ceux qui boivent le soma et sont nourris de lumière⁸ !

Je t'adore, dieu protecteur, maître souverain, que l'on appelle Atharwana⁹, toi que l'on célèbre pour ta belle tête, source de tous les êtres, toi qui es aussi sage que vaillant, terreur

² La mer de lait, dans la description des sept Dwîpas, est celle qui environne le sixième ou le Sâca-dwîpa.

³ Je suppose que ce passage fait allusion à l'aventure d'Indra avec Ahalyâ, femme de Gôtama. Voyez lect.. XXVII, note 8. Cependant comme Indra avait déjà été puni de cette faute, il est possible que le poète indique ici une autre galanterie de ce dieu.

⁴ C'est ce que signifie l'épithète *Bhoûtaganéswara*.

⁵ Siva est considéré dans cet hymne comme étant à la fois principe spirituel et principe matériel. La Ière lecture, tom. I, nous a appris que les eaux avaient au commencement reçu un germe vivifiant

⁶ Le mot par lequel ce pénitent se trouve désigné est *yati*. Voyez à ce sujet les lois de Manou, lect. VII, sl. 54, et suiv.

⁷ Je ne connais pas ce trait de l'histoire de Siva: nous avons vu, tom. I, lect. LXVI, une aventure où des loups viennent ravager la campagne. Mais ces deux faits n'ont aucun rapport entre eux.

⁸ Le mot qui exprime cette idée est *maritchipâ*. Un passage de la XVIIIe lect. tom. I, nous a appris qu'il y avait pour les Pitris des mondes appelés *Maritchigarbhas*. Je crois qu'il s'agit ici d'êtres célestes, honorés par les sacrifices des hommes et habitants des régions lumineuses.

⁹ Cette épithète de Siva est dérivée du nom du quatrième Vède, qui est l'Atharwa.

des Dânavas, toi qui es la matière du sacrifice, objet d'admiration pour ta beauté, objet de terreur pour ta laideur¹⁰.

Sois-moi toujours favorable, souverain seigneur, âme suprême dans laquelle se meut et s'étend la décevante magie¹¹ du monde, dieu d'amour pour les êtres qui entrent dans l'existence, planant dans un char merveilleux au-dessus de ton oeuvre que tu animes.

Je t'adore, grand dieu, père de cet univers que tu parcours par des routes invisibles, auteur de toute beauté, de toute justice, fort et vénérable, arbre mystique distingué par tes brillants rameaux, déité terrible aux mille yeux, aux cent armures.

Je te vénère, toi qui es la pureté, la dévotion, la tranquillité, toi qui effaces le péché, être universel, appelé Sambhou et Sancara¹², roi des mauvais génies¹³, taureau puissant, qui portes le poids du monde, toi dont le front est orné du croissant de la lune¹⁴, toi qui sers de voie aux organes des sens.

Je t'implore, toi qui es comme la pierre qui aiguise l'activité des êtres, taureau mugissant avec force, être aux aspects divers, tantôt parfait et juste, tantôt faux et inerte, brillant de richesses, escorté d'animaux sauvages, puissant, ferme en ta dévotion, et armé du trident.

Je m'incline devant toi, dont la force est infinie et la fermeté inébranlable, premier des êtres, maître et victime du sacrifice, toi qui es l'offrande de la piété, le bras des mondes, le compagnon du destin, le Dwidja désiré des hommes de bien.

Je t'adore, ô rejeton de Prisni¹⁵, orné de mille qualités supérieures, paré de ta seule beauté, couronné de gloire, ami de l'ordre, agréable par tes formes, esprit de pureté, actif et vivifiant, source de justice pour les bons, source d'égarement pour les méchants.

Je t'invoque, dieu consolateur, maître des quadrupèdes¹⁶, toi qui es l'aum mystérieux du dévot, toi dont la tête brille¹⁷ de tant d'éclat, dont les actions sont si nobles et la conduite si ferme, vaillant héros, dont la main tend l'arc avec tant d'habileté et manie les armes avec tant de force.

Protège-moi, dieu unique, toi qui es aussi la volupté, et le passé et l'avenir, toi qui es l'hôte de tous les êtres, qui triomphe de la mort, qui terrasses tes ennemis, et, souverain dispensateur des biens, répands au loin ta splendeur.

Pour l'encouragement des hommes vertueux exauce-moi, toi qui seul jouis en maître de l'empire des mondes, qui seul donnes aux vents leur haleine impétueuse, qui peux dans ta bonté nous accorder une éternité embellie par les chants du Sâma.

Conserve-moi, ô toi qui envoies la mort à tes ennemis, toi dont les membres apparaissent sous tant de formes, toi qui, en qualité de Brahmâ, as pris plaisir à créer les mondes les

¹⁰ Siva, comme représentant la nature, renferme en lui les contrastes les plus étonnants.

¹¹ Ainsi est rendu le mot *mâyâ*, qui sert à exprimer l'idée d'une cause immédiate et active de la création toujours mobile et changeante.

¹² Épithètes du dieu Siva, qui ont rapport à la félicité qu'il procure à ses adorateurs.

¹³ J'ai regardé ici l'épithète *Bhoûtanâtha*, et plus loin celle de *Bhoûtapati*, comme synonymes de *Bhoûtagneswara*.

¹⁴ Soma, qui est la lune, avait été banni du ciel: pour l'y faire rentrer, Lakchmî eut l'idée de le placer sur la tête de son mari, qui, ainsi orné, parut dans l'assemblée des dieux.

¹⁵ Pour se rendre compte de ce mot, il faut se rappeler que Siva peut être confondu avec Crichna dans quelques-uns de ses attributs philosophiques. Or, la légende rapporte que Dévakî, mère de Crichna, avait été dans une première naissance l'épouse de l'ancien roi Soutapas, nommée *Prisni*. Au reste, ce mot prisni signifie *rayon* et *terre*.

¹⁶ Ces mots sont la traduction de l'épithète *Pasoupati*. On donne de cette épithète diverses explications, qui pourraient me forcer à modifier ma traduction. Voyez ce mot dans le dictionnaire de M. Wilson.

¹⁷ Voyez lect. I, note 2.

plus élevés, et en qualité de sage Brahmane, as formé l'essence originelle¹⁸ des six devoirs, laquelle consiste dans la récitation des mystérieuses vyâhritis.

Sois mon défenseur, ô Sambhou, ô Sancara, ô toi qui es la véritable parure et l'éternelle sagesse, toi qui es tout sentiment, qui donnes la vie, qui portes sur tes épaules la peau d'un tigre, qui es la moelle du monde et le maître de toute pureté. J'implore ton secours, ô Roudra, dieu des dieux, toi que l'on surnomme Tryambaca¹⁹, auteur de toute richesse, toi qui enseignes aux Brahmanes leur devoir, qui combles les vœux des sacrificateurs, toi le premier des biens, seigneur victorieux dans les combats.

Sois mon soutien, ô Roudra, toi qui es la bouche des dieux²⁰, la mort de l'impie, le soma du sacrifice²¹, l'être parfait, le témoin de nos actions, la voie de tous les êtres, le maître des mauvais génies²², le divin instituteur savant dans la science de la morale.

Défends-moi, ô Roudra, toi qui es l'incomparable, le grand sacrificateur, la fin, le milieu et le commencement du monde, formé de mille membres et de mille têtes, toi que les dieux invoquent de tant de manières dans leurs actes de dévotion, seigneur composant les trois mondes²³.

Je t'adore, ô maître divin, toi qui as pour siège une peau de gazelle²⁴, saint pénitent orné d'une ceinture²⁵, toi qui dispenses le bonheur et fais redouter ta colère, toi, exempt de péché, âme de tous les êtres revêtue d'attributs matériels, toi qui portes la djatâ, toi qui es le premier des liens.

J'ai recours à toi, ô Roudra, dieu des dieux, toi qui es la pureté de tout ce qui est pur, l'acte de l'homme vertueux, la fin du grand Mahat²⁶ toi qui as cent âmes, toi qui es célébré comme le maître du taureau.

Je me prosterne devant toi, être spirituel et caché, brillant de ta propre lumière, toi dont le nom est un mystère, cause incessamment renaissante d'un monde éternel, dieu resplendissant de clarté et paré d'organes matériels. Préserve-moi de tout mal, ô toi qui es à la fois la fécondité et la stérilité, atome imperceptible des éléments décomposés,

¹⁸ Cette phrase m'a paru fort difficile, et je ne me flatte pas d'en avoir découvert le véritable sens. J'ai rendu par essence originelle le mot रस, rasa, qui s'entend du fluide élémentaire dans le corps humain, et j'ai pensé qu'il pouvait être ici employé par métaphore. Le *chadgouna* ou les six qualités exigées du Brahmane sont sans doute celles que cite M. Wilson, au mot षड्कार्मन्, *chatcarman*: savoir, l'enseignement des Vèdes, l'étude de la sainte écriture, le droit d'offrir des sacrifices, le privilège d'en faire pour les autres, la faculté de faire des présents, et celle d'en accepter. Voy. tom. I, lect. II, note 1. Les *vyâhritis* sont trois mots qui probablement doivent s'entendre des trois mondes, c'est-à-dire la terre, l'atmosphère et le ciel: ces mots sont *bhour*, *bhovah* et *swar*. Pour connaître la vertu des *vyâhritis*, voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 76, 78, et suiv.

¹⁹ Malgré l'étymologie différente que M. Wilson donne du mot *tryambaca*, je crois plutôt que c'est un synonyme du mot *trilotchana*, faisant allusion aux trois yeux avec lesquels on représente Siva.

²⁰ Le feu est ordinairement appelé ainsi, parce que les offrandes présentées aux dieux sont jetées dans le foyer qui les dévore. Au reste, les dieux ont deux bouches, celle des Brahmanes et celle du feu.

²¹ J'ai cru pouvoir rendre ainsi le mot त्रिवृत्, *trivrit*. M. Wilson dit que c'est une espèce de sacrifice; mais il ne donne aucune explication. Ce même mot peut signifier également triple

²² Voyez la note 13.

²³ Ces mots sont la traduction du mot *tripichtapa*, qui ordinairement ne s'entend que du ciel. Cependant en décomposant त्रिविष्टप, on arrive au sens que j'ai adopté. Dans le Câsi-khanda il est question d'un phallus, nommé *Tripichtapa*.

²⁴ Cette peau s'appelle *adjina*: elle sert au pénitent de siège et de lit.

²⁵ La ceinture porte le nom de *mécalâ*. Voy. les lois de Manou, lect. II, sl. 112.

²⁶ Voyez lect. I, tom. I, note 12.

substance unique des corps organisés, ne devant ta naissance qu'à toi-même, essence universelle, être doué de la pensée et du bonheur, brillant comme la pierre précieuse. Conserve-moi, ô seigneur, toi qui es placé près et loin de nous, toi qui dans les cérémonies du Srâddha diriges les dévots pleins de foi, toi maître des divers ordres de dieux, des gens puissants, des hommes vertueux, toi qui perfectionnes les six espèces d'oeuvres du Brahmane²⁷.

Efface mes péchés, ô dieu des dieux, toi qui es l'ennemi de toute faute commise en secret ou par la pensée, toi qui par une action libre crées ou changes les choses, qui as été et qui seras, qui agites tes armes menaçantes, et qui es tout l'éclat de l'homme vertueux.

Protège-moi, maître des dieux, toi qui renfermes l'océan de tous les êtres, toi qui de tes flèches terribles as brûlé les orgueilleux pécheurs qui dans le Tripoura²⁸ employaient la magie pour soutenir leurs perfides projets.

Sauve-moi, seigneur dieu, toi qui te plais à abattre le bonheur des heureux, qui interrompis jadis le sacrifice de Dakcha²⁹ et confondis les projets des dieux assemblés, toi qui es le seul sage, le commencement et la fin de tout sacrifice.

Sois-moi toujours favorable dans les sacrifices, toi qui es l'immortelle pensée, toi heureux, parfait et grand, qui, après avoir créé le monde, en diriges les ressorts secrets, toi qui es le premier de ceux qui doivent posséder les six qualités³⁰.

Accorde-moi le bonheur, ô dieu qui connais les trois temps, toi qui es la source naturelle de toute bonté, pasteur des pasteurs, avare de tes dons envers les méchants, premier être de cet univers, terrible pour tes ennemis, protecteur de la vertu, toi qui autrefois as produit de ton corps le grand Hari, toute la création, Brahmâ et ses fils, les Brahmanes, et Soma, roi d'un monde qui est ton ouvrage.

O Roudra, toi qui as donné l'existence à tous les êtres, toi qui es la fin et le milieu, la force et la puissance, toi de qui vient la science sacrée, âme vivifiante et secrète, maître généreux et sans cesse accompagné d'animaux sauvages, substance universelle, seigneur surnommé Tryambaca, toi qui portes le signe du linga et celui du bhaga³¹, dieu³² qui es en même temps Oumâ, Oumâ dont le sein contient tout; ô Mahâdêva, après toi et elle, il n'est pas un troisième être. Tu es tout, tu es l'Îswara³³ de tout.»

Tel fut l'hymne adressé au dieu dont un taureau est l'emblème. Siva, animé par le sentiment du devoir et de la justice, se montra disposé à exaucer le voeu de Casyapa. Il lui dit avec douceur: «Illustre Pradjâpati, je sais pour quel motif tu m'adresses cette prière. Les grands dieux Indra et Oupendra obéiront à la nature³⁴. Le pieux Djanârdana emportera le Pâridjâta, et Indra, par l'effet de la malédiction d'un saint Mouni, sera puni pour avoir

²⁷ Autrement le *chadgouna*. Voy. la note 18.

²⁸ Le Tripoura porte aujourd'hui le nom de *Tipperah*. Il renfermait trois villes fortes, appartenant à un Asoura qui fut brûlé par Siva. Voy. lect. CCLIX..

²⁹ Dakcha avait donné sa fille Satî en mariage à Siva. Le gendre refusa un jour dans l'assemblée des dieux de saluer son beau-père, qui, pour se venger de cette offense, négligea de l'inviter à un sacrifice où étaient réunis les dieux et les Mounis. Satî, de douleur, se jeta dans le feu du sacrifice. Siva envoya les génies de sa suite afin de troubler la cérémonie. Tout fut renversé, les dieux frappés et mutilés, et Dakcha lui-même décapité par son gendre. Les dieux, touchés du sort de ce Richi, lui donnèrent une autre tête c'était celle d'un bélier. N'est-ce pas là encore un conte astronomique Cette aventure est le sujet d'un drame moderne en 5 actes.

³⁰ Encore le mot *chadgouna*. Voyez la note 18.

³¹ Ce sont là les noms des deux symboles représentant les organes masculin et féminin.

³² Ce mot dans le texte est exprimé par तत्, *tat*. Voyez le Bhagavad-gîtâ, lect. XVII, sl. 23 et 25.

³³ Voyez lect. CXXIX, note 2.

³⁴ Ce passage m'a paru obscur. J'ai pensé que le mot प्रकृति, *pracriti* devait être interprété dans le deuxième sens qu'indique le dictionnaire de M. Wilson. Il est encore, dans la CXXXIVe lecture, employé pour désigner que les astres reprennent leur marche accoutumée.

désiré la femme de cet illustre pénitent. Vertueux Richi, rends-toi avec Aditi, fille de Dakcha, au palais d'Indra. Le bonheur de tes enfants est assuré.» Après avoir entendu cette réponse de Hara³⁵ le sage incomparable, fils du dieu qui est sorti du lotus³⁶, salua, plein de joie, le maître de tous les ordres de dieux, et retourna dans sa demeure.

CENT-TRENTIÈME LECTURE. COMBAT DE CRICHNA ET D'INDRA.

Vêsampâyana dit:

Le soleil venait de se lever; le puissant Vichnou, sous prétexte d'aller à la chasse, se rendit sur le mont Rêvata. Il avait fait monter sur son char le vaillant fils de Satyaca, et avait dit à Pradyoumna de le suivre. Arrivé sur le mont Rêvata, le dieu dit à Dârouca. Ainsi parla Crichna, et, volant à la victoire, ce sage et puissant héros monta avec Sâtyaki sur Târkchya¹. Quant au vaillant Pradyoumna, il suivit son père sur un char céleste. En un clin d'oeil Hari fut rendu dans le parc de Nandana, dans le jardin des dieux, et se disposa à enlever le Pâridjâta. Là, il trouva les guerriers d'Indra prêts à combattre, et couverts d'armes variées. Cependant malgré leur courage, à leur vue même, Késava, dieu fort et espoir du juste, déracina le Pâridjâta, l'enleva et le plaça sans effort sur le dos de l'oiseau Garouda. O fils de Bharata, il adressa même la parole à cet arbre, comme pour le rassurer, et lui dit: Quand le Pâridjâta fut bien établi sur Garouda, Crichna fit le tour² de la belle ville d'Amarâvatî.

Cependant les gardiens du Nandana accoururent auprès d'Indra, et lui dirent: Le vainqueur de Paca, montant sur Êrâvata, et suivi de Djayanta porté sur un char, poursuit le ravisseur. Késava arrivait à la porte de l'orient, quand Indra l'aperçut et lui dit: Crichna, de dessus Garouda, saluant le roi des dieux, lui répondit:

Alors Crichna, comme en jouant, perce de ses flèches aiguës, et pareilles à la foudre, l'éléphant du roi des dieux. Le maître du tonnerre frappe Garouda de ses traits divins, et coupe rapidement ceux de l'ardent Késava. Mâdhava et le vainqueur de Bala et de Vritra brisent mutuellement les flèches qu'ils se lancent l'un à l'autre. Au bruit de l'arc d'Indra, au frémissement du Sârnga⁴ les habitants du ciel sont émus.

Pendant que les deux héros sont occupés à combattre, le vaillant Djayanta s'efforce d'arracher le Pâridjâta placé sur Garouda. Le vainqueur de Cansa charge Pradyoumna d'éloigner ce nouvel adversaire, et le fils de Roukminî attaque alors Djayanta. Celui-ci, comme en riant, du haut de son char prend pour but de ses flèches chacun des membres de Pradyoumna; et Pradyoumna, à son tour, avec ses traits semblables à des serpents, du char où il est placé, inquiète le fils d'Indra. Le combat s'échauffe entre ces deux rivaux, et les fils de Mahendra et d'Oupendra, célèbres par leur courage entre tous les guerriers, se distinguent par d'égales prouesses. Les dieux, les Mounis, les Siddhas, et les Tchâranas contemplaient avec admiration ce combat terrible.

Un héros du parti des dieux, nommé Pravara, s'avance pour reprendre le Pâridjâta. C'était un Brahmane élevé par sa pénitence au rang de Siddha, et nouvellement arrivé du Djambou-dwîpa⁵: il était habile à manier les armes, terrible pour ses ennemis, et fier surtout du privilège d'immortalité qu'il avait reçu de Brahmâ: il était venu, par amitié pour Indra, joindre ses forces à celles du vainqueur de Bala. Crichna, qui le voit

35 Surnom de Siva.

36 C'est-à-dire Brahmâ.

1 Nom de l'oiseau Garouda.

2 C'est-à-dire, il fit le pradakchina, en tournant sur la droite.

4 Ainsi s'appelle l'arc de Crichna.

5 Suivant les Pourânas, le Djambou est le *dwîpa* central: suivant les livres bouddhistes, on doit attribuer ce nom à l'Inde. Ce mot désigne une province abondante en *djambous*, espèce d'arbre qui est le *jambosier* (*Eugenia jambolana*), *rose-apple*, *pomme de rose*.

s'approcher, dit à Sâtyaki: Cependant Pravara, de dessus son char, avait décoché soixante flèches sur le guerrier que portait Garouda. Le petit-fils de Sini, d'un trait habilement lancé, brise l'arc de son adversaire, et s'écrie: Pravara lui répond en riant: «Guerrier, le sort dans les combats ne doit pas plus épargner les Brahmanes que les autres. Yâdava, je suis un disciple de Râma, fils de Djamadagni⁶. Mon nom est Pravara, et je me vante d'être l'ami du sage Indra. Les dieux craignent de combattre par respect pour le vainqueur de Madhou; mais moi, Mâdhava, je veux payer la dette de l'amitié.» Le combat recommence entre le petit-fils de Sini et le Brahmane: leurs traits divins se choquent d'une manière plus terrible encore. Le ciel tremble, ô fils de Courou, ainsi que les êtres divins qui remplissent les airs.

Cependant la lutte entre le fils de Crichna et le fils d'Indra continuait toujours, et les deux rivaux se soutenaient également. Ils portaient vivement leurs coups, paraient ceux de leur adversaire⁷, et tous deux avec une ardeur et une adresse sans pareilles cherchaient à obtenir la victoire. Le fils de Satchî, saisissant l'instant favorable, lance un trait rapide au fils de celui qui porte le Sârnga. Ce trait enflammé arrivait en sifflant: Pradyoumna l'arrête en sa marche par une foule de flèches aiguës. Mais, ô miracle! les feux que porte avec elle cette arme destinée plutôt à frapper les Dânavas tombent devant le fils de Roukminî, et consomment son char sans le brûler lui-même. Les efforts de Pradyoumna sont impuissants pour éteindre ces flammes qui l'assiègent. Le fils de Nârâyana s'élanche hors de son char qu'il abandonne au feu, et, se soutenant au milieu de l'air, il dit à Djayanta: «Fils de Mahendra, cent de ces traits divins, tels que tu viens d'en lancer un, ne sont pas en état de m'abattre. Allons, développe tous les secrets de ton art; mais crois bien que tu n'es pas plus habile que moi. J'en pouvais douter tant que je ne t'avais pas vu sur ton char de bataille et les armes à la main, mais aujourd'hui que je te connais, je puis dire que je ne te crains pas. Le Pâridjâta, qu'il n'est pas permis à ton bras de toucher, ne recevra plus de toi que des souvenirs. Et ce char magique que ta flèche brûlante vient de dévorer, je puis, si je veux, par ma science en créer des milliers qui lui ressemblent.» A ces mots, le vaillant Djayanta lui décoche un trait que lui-même avait composé avec un art tout particulier. Pradyoumna se défend contre la rapidité de cette arme par une grêle de flèches: son rival, de quatre traits tout divins dirigés avec habileté et pareils à des météores enflammés, forme une barrière qui enferme de tout côté le grand Pradyoumna, et ne lui laisse que la vue de la voûte céleste. Le fils de Crichna avec ses flèches fend ce rempart, et perce Djayanta lui-même. Les saints répandus dans les airs firent entendre de bruyantes acclamations en voyant la force et l'agilité du grand Pradyoumna.

Le petit-fils de Sini avait d'un trait perçant coupé l'arc de Pravara à l'endroit où la flèche vient s'appuyer sur la main; mais le Brahmane avait reçu d'Indra un autre arc solide et retentissant comme la foudre. Il tire plusieurs flèches aussi brillantes que les rayons du soleil, et brisant à son tour l'arc de Sâtyaki, il le frappe lui-même dans tous ses membres. Sâtyaki, prenant un autre arc, ferme et solide, recommence ses attaques contre Pravara; et tous deux à l'envi, de leurs flèches aiguës, percent l'armure ou le corps de leur adversaire. Ainsi, d'un trait le brave Pravara coupe en deux morceaux l'arc de Sâtyaki, dont la personne reçoit aussi trois flèches. Le héros Yâdava allait s'armer d'un autre arc: le Brahmane le prévient, et le frappe de la massue que brandit sa main légère. Sâtyaki sourit de cette attaque, et sous les coups de cette massue il saisit son épée, son bouclier et un autre arc. Pravara lui décoche des centaines de flèches, de manière à l'empêcher de faire usage de ses bras. Pradyoumna donne à son compagnon d'armes un poignard étincelant, qu'une flèche de Pravara vient briser à l'instant; Pravara, comme en riant, a touché cette

⁶ Cette phrase est une menace de la part de Pravara. Parasourâma avait été l'ennemi mortel des Kchatriyas.

⁷ Cette idée est exprimée par deux mots qui me semblent être deux termes techniques, employés peut-être dans l'escrime: ce sont deux impératifs, dont le premier même est irrégulier, गृह्णप्रतीच्छ इति. Le mot प्रतीच्छ, se trouve seul dans la CXLVII lecture: c'est un cri de défi de la part de Crichna, qui va lancer son *tchacra*.

arme dans le manche même, et en même temps de trois autres traits acérés il a déchiré le bouclier; puis d'un coup de lance il frappe Sâtyaki au coeur, et pousse un cri de victoire. Alors voyant son ennemi vaincu, dans le désir de prendre le Pâridjâta, il s'approche avec son char de Garouda. Celui-ci le pousse de son aile, et le Brahmane est lancé avec le char à la distance d'une gavyouti⁸, où il perd connaissance. Djayanta va relever Pravara; il cherche à le ranimer, et le fait remonter sur son char léger. D'un autre côté Pradyoumna, tenant dans ses bras son oncle⁹, le petit-fils de Sini, presque privé de sentiment, tâchait de rappeler ses esprits abattus: le vainqueur de Madhou touche Sâtyaki de son bras gauche, et celui-ci, par l'effet de ce simple attouchement, reprend toute sa vigueur. Pradyoumna, à la droite de Crichna, et Sâtyaki, à sa gauche, attendaient l'ennemi, plus que jamais disposés à combattre.

Cependant Djayanta et Pravara, portés sur le même char, arrivent près d'Indra, qui leur dit en riant: Il dit, et les deux guerriers se mettent aux côtés d'Indra. Le roi des dieux et Djanârdana recommencent leur combat. Indra, de ses flèches énormes dont le bruit égale celui de la foudre, frappe Garouda dans toutes les parties de son corps; l'orgueilleux fils de Vinatâ n'aurait pu compter les coups qui lui étaient portés. De son côté, Crichna ne ménageait point l'éléphant d'Indra. Les montures des deux héros, l'éléphant et l'oiseau, combattaient eux-mêmes avec force et courage: le souffle de leur respiration était violent. Le puissant Êrâvata, de ses défenses, de sa trompe, de sa tête, frappe l'ennemi des serpents¹⁰, et pousse de grands cris. Le fils de Vinatâ, de ses serres tranchantes, et du choc de ses ailes, fatigue le roi des éléphants. Ce combat terrible et singulier entre ces deux animaux fixe un instant l'attention du monde, et jette l'épouvante dans l'âme des spectateurs. Enfin Târkhya donne sur la tête d'Êrâvata un coup de son pied arme d'une serre vigoureuse; et l'éléphant, étourdi par cette attaque, tombe du ciel dans cette province même, ô Djanamédjaya, sur le sommet du Pâripâtra¹¹. Indra ne voulut pas abandonner Êrâvata dans sa chute autant par amitié que par compassion. Le puissant Crichna le suivit, et s'arrêta aussi sur le Pâripâtra avec Garouda. Là, les forces étant revenues à Êrâvata, le vainqueur de Vritra et le grand Késava reprirent le combat interrompu, et s'attaquèrent de nouveau avec des flèches aiguës, armées d'un fer meurtrier, et rapides comme des serpents. Le maître du tonnerre lança sur Garouda, l'ennemi d'Êrâvata, la foudre dont le roi des oiseaux brava l'atteinte: car sa nature et ses mérites le mettaient à l'abri de la mort. Cependant il abaissa ses ailes comme par respect pour l'arme de celui qui était le roi des dieux, et en même temps son frère, en qualité de fils de Casyapa¹². La montagne foulée par les pas de Târkhya s'affaisse de tout côté. Le sentiment de vénération dont elle est pénétrée pour Crichna la portait à s'humilier encore davantage. Crichna, qui la voit peu à peu s'effacer et disparaître, s'éloigne avec Garouda, et se soutient dans l'air. Alors ce dieu, créateur de tous les êtres et âme de la nature, dit à Pradyoumna: répond Pradyoumna à son père, et plein d'empressement il part, il parle à Bala et au roi des Yâdavas, et en un moment revient, monté sur le char que conduisait Dârouca.

⁸ Voyez la CXXVIe lecture, note 6.

⁹ Ce n'était pas son oncle; c'était un cousin du côté de son père, qui avait un degré sur lui. Son nom est Youyoudhâna. Voyez lect. CIX.

¹⁰ Épithète de Garouda.

¹¹ Voyez tom. I, lect. CVIII, note 29. Le conte que l'on va lire a été inventé sans doute pour expliquer l'abaissement de cette chaîne de montagnes, qui s'étend à l'occident sur les confins du Malwa. Voyez la lecture suivante; voyez aussi la note 9 de la CXVe lecture.

¹² Voyez tom. I, lect. III,

CENT-TRENTE ET UNIÈME LECTURE. LA MONTAGNE SANCTIFIÉE.

Vésampâyana dit:

Crichna, porté sur ce char, revient sur le Pâripâtra, où se trouvait le roi des Souras avec Êrâvata. A la vue de Djanârdana, le Pâripâtra s'abaissa, pareil à un pied de chanvre (sânâpâda), par déférence pour le fils de Vasoudéva, dont il connaissait la grandeur. Hrichikésa lui sut gré de cette preuve de respect; il s'avancait au combat, suivi de Garouda qui était chargé du Pâridjâta, et monté par Pradyoumna et Sâtyaki: ces deux héros gardaient l'arbre conquis par Crichna.

Cependant le soleil descendait vers l'occident, la nuit approchait, et le combat continuait entre Indra et Késava. Vichnou, voyant que l'éléphant Êrâvata, percé de coups, n'était plus en état de résister, dit au roi des dieux: dit à Crichna le maître des dieux; il se rapprocha du ciel et campa sur une colline. Là arrivèrent pendant la nuit Brahmâ, Casyapa, Aditi, tous les dieux, les Mounis, les Sâdhyas, les Viswas, les deux Aswins, les Âdityas, les Roudras, les Vasous et Couvéra. Quant à Nârâyana, il resta sur le riant sommet du Pâripâtra avec son fils et Sâtyaki. Pour récompenser ce mont, qui par respect était descendu à la faible hauteur d'un pied de chanvre, ce dieu juste et bon lui accorda une faveur, et lui dit: Après avoir témoigné sa bienveillance au Pâripâtra, Crichna, voulant honorer le dieu dont le taureau est le symbole, par sa pensée appela la rivière du Gange. Aussitôt la céleste Vichnoupadî¹ se présenta, attirée par la force seule de la réflexion du dieu; celui-ci la salua, fit ses ablutions, prit de l'eau et un fruit du bilwa², et adressa cette offrande au maître de l'univers, à Roudra. Alors Mahâdéva, seigneur excellent, lui qu'on nomme aussi Soma, apparut au-dessus de cette offrande de bilwa et d'eau du Gange. Késava avait eu soin d'orner de fleurs le Pâridjâta, et il célébra en ces termes Îswara, souverain créateur de toutes choses.

«O dieu, toi qui t'appelles Roudra³, parce que tu causes les pleurs des hommes, et Âdhidéva⁴, parce que tu es l'auteur des formes matérielles, toi qui es le plus honoré et le plus chéri des êtres, tu sais unir en toi, ô seigneur, la magnificence et la gloire.

Tu es le maître des animaux, des bourgs et des bois, et pour cette raison nommé Pasoupati⁵; tu es le créateur suprême, ô dieu des dieux, le vainqueur de tous les ennemis des Souras, et dans le monde il n'est personne au-dessus de toi.

Tu es le souverain des puissants et des maîtres, l'être vénérable qui donne le bonheur et la vie, et c'est pour ce motif que les hommes sages et instruits dans les mystères de nos livres saints t'ont nommé Îsa et Îswara⁶.

A toi, dont la sagesse est infinie, à toi, essence impérissable, invisible, immatérielle, est due la naissance de ce monde, et voilà pourquoi on t'appelle Bhava⁷, l'être le plus élevé parmi tout ce qui est grand, tout ce qui est souverain.

O grand dieu, tous les génies vaincus par toi, les Dévas et les Asouras, t'ont reconnu pour leur roi, et c'est ce qui t'a fait donner le nom de Mahésvara⁸.

1 Voyez lect. CXXV, note 11. La déesse du Gange vient fournir l'eau des ablutions.

2 Cet arbre est appelé vulgairement *Bel* (*Âgle marmelos*).

3 La racine de ce mot est रुद, *rouda*, qui signifie *pleurer, gémir*.

4 Voyez le Bhagavad-gîtâ, lect. VIII, sl. 4.

5 Voyez la CXXXe lecture, note 16.

6 Ces deux mots signifient *maître, seigneur*.

7 Mot dérivé du verbe भू, *bhoû* (être).

8 C'est-à-dire *grand maître*.

Adorable, et toujours adoré par les dieux avides du bonheur éternel, bienveillant, infiniment fort, on t'appelle le dieu des dieux, le fortuné, le désiré des hommes vertueux, et tu es à jamais l'âme de tous les êtres.

Maître des dieux, tu es l'essence des trois mondes, la source infiniment glorieuse de toute supériorité; et de là est venu ton premier nom de Tryambaca⁹.

Par ta puissance infinie tu commandes à tes ennemis; tu fais également entendre à tous, ô maître des maîtres, la voix de l'autorité; pour le bonheur commun tu es répandu partout; aussi l'on t'appelle le seigneur suprême¹⁰, bienfaisant, vivifiant comme le soleil.

Tu maintiens la paix entre les hommes qui vivent ensemble, tu conserves la concorde entre les cousins¹¹; et voilà pourquoi les sages t'ont surnommé Sancara¹², ô dieu d'une justice infinie.

Jadis la foudre du roi des Souras te fit une blessure à la gorge, et te l'a marquée d'une teinte noire, ô seigneur rempli de force et de sagesse: de là t'est venu ton nom de Nîlacantha¹³. Tu portes dans le monde le signe du linga et du bhaga; tu es tout, Soma¹⁴, le monde animé et inanimé: aussi les savants Brahmanes te reconnaissent pour l'incompréhensible Ambicâ¹⁵, qui porte et contient le monde.

De toi sont nés les Vèdes, les Védângas, les offrandes, les cérémonies et les libéralités du sacrifice; ô dieu des dieux, il n'est, il n'a été, il ne sera jamais d'être semblable à toi.

Moi et Brahmâ, Capila¹⁶, Ananta, et tous les sages, enfants de Brahmâ, ô dieu des dieux, nous sommes nés de toi; tu es le maître de tout, l'âme du grand oeuvre, l'être à jamais adorable.»

C'est en ces termes qu'était honoré le dieu dont l'emblème est un taureau. Il étendit la main droite, et dit à Govinda: «Illustre Soura, tu obtiendras les biens que tu désires: le Pâridjâta te restera, cesse de t'inquiéter. Pour prix de la dévotion dont tu as fait preuve sur le Mênâca¹⁷, tu verras mon oracle s'accomplir; et cette pensée doit te donner du courage. Personne ne pourra te vaincre et t'abattre: tu sauras mieux que moi briller sur les champs de bataille. Ce que je t'annonce maintenant s'accomplira. Quiconque récitera avec piété la prière que tu viens de m'adresser recueillera le fruit de sa dévotion. O Vichnou, il obtiendra la victoire dans les combats et un honneur immortel. Tu élèveras en ce lieu une statue qui me représentera, et que viendront adorer les dieux et les Siddhas: je porterai ici le nom de Bilwodakésvara¹⁸. Le sage qui, dévoué à mon service, sera resté en ce lieu pendant trois nuits, ô Djanârdana, ira dans le monde qu'il aura désiré. En ce même pays se

⁹ Voyez lect. CXXX, note 19. Les trois yeux de Siva ne représenteraient-ils pas les trois mondes?

¹⁰ Les deux manuscrits dévanâgaris portent शब्दस्थेशान, *sabdasyêsâna* (maître de la parole).

¹¹ Il est singulier que le même mot sanscrit भ्रातृव्य, *bhrâtrivya* signifie à la fois *cousin* et *ennemi*.

¹² C'est-à-dire *auteur du bonheur*.

¹³ Une autre légende donne de ce nom une explication différente. L'océan, baratté par les dieux, produisit un poison mortel, que Siva avala pour sauver le genre humain: ce poison lui resta dans le gosier, et depuis ce temps le dieu a été surnommé *Nîlacantha*, c'est-à-dire *gosier noir* ou *bleu*. Voyez l'épisode du Mahâbhârata inséré par M. Wilkins dans les notes de sa traduction du Bhagavad-gîtâ. Voy. encore la CXXVIIe lecture du Harivansa.

¹⁴ Ce mot, qui est un des noms de la lune, est aussi une épithète de Siva. Ne serait-ce pas un composé de स, *sa* et de उमा, *oumâ* (*comitatus Oumâ*). On sait qu'Oumâ est la femme de Siva.

¹⁵ Ambicâ ou Ambâ est un nom de la déesse Pârvatî: ce mot signifie *mère*.

¹⁶ Voyez tom. I, lect. XIV.

¹⁷ Voyez tom. I, lect. CXVIII, note 32. Le Mênâca est placé parmi les montagnes du midi: je crois qu'ici le poète le confond avec le Pâripâtra.

¹⁸ C'est-à-dire maître du *bilwa* et de l'*eau*.

trouvera une rivière du Gange¹⁹, sous le nom d'Avindhyâ: les ablutions qu'on y fera en récitant les mantras prescrits, auront le même effet que si elles étaient faites dans le Gange. La partie intérieure²⁰ de cette contrée est occupée par les puissants Dânavas, qui y possèdent une ville nommée Chatpoura, et qui font de là des excursions. Ces Dêtyas, aveuglés par leurs passions, objet de terreur pour le monde, habitent en sûreté le sommet de cette montagne: Brahmâ leur a donné le privilège de ne pouvoir succomber sous la main des dieux²¹. Mais toi, Késava, qui es devenu homme, tu auras le pouvoir de les détruire.» Ainsi parla Mahâdéva: il embrassa le noble fils de Vasoudéva, et disparut. Après son départ et au point du jour, Govinda dit encore à la montagne: «Sur tes flancs habitent de terribles Asouras qui, par l'effet de la bonté de Brahmâ, ne sauraient être mis à mort par les Dévas. Pour le salut du monde je serai donc obligé de t'assiéger, et de les contraindre à quitter leurs retraites. Mais l'issue sera fermée, et ils périront tous d'après les ordres que j'aurai donnés. Moi-même, ô mont, j'établirai sur toi ma demeure²², et j'annoncerai aux redoutables Asouras que de là je les surveillerai. Le pénitent, qui, le bras élevé²³, montera sur ton sommet, obtiendra par ce fait un fruit pareil à celui de l'oblation de cent vaches. Le dévot qui, soumis aux règles saintes, fera faire ta figure en pierre, entrera à jamais dans ma voie.» Tel fut le privilège que le bienveillant Crichna accorda à cette montagne. Le maître des dieux y fixa une de ses habitations; et les dévots, qui ont le désir d'obtenir le monde de Vichnou, y viennent animés par la piété, et font imiter en pierre la ressemblance de cette demeure d'un dieu.

CENT-TRENTE-DEUXIÈME LECTURE. RÉCONCILIATION DE CRICHNA ET D'INDRA.

Vêsampâyana dit:

Le grand Crichna remontant sur son char, après avoir adoré le divin Bilwodakésvara, partit, et appela aux armes Indra qui était campé dans le voisinage du ciel avec tous les dieux. Alors Indra et Djayanta s'élançèrent aussi sur un char traîné par de légers coursiers. Ainsi volait au combat le dieu qui comble les vœux des justes, et la possession du Pâridjâta devint la cause d'une nouvelle lutte entre ces deux héros élevés sur leur char de bataille. Vichnou, habitué à triompher de ses ennemis, accablait de ses flèches rapides les troupes du roi des dieux.

Cependant, malgré leur force et leur habileté, les deux rivaux ne purent se faire aucun mal. Djanârdana, de dix flèches armées d'un fer aigu, frappa chacun des chevaux de

¹⁹ Cette rivière, lectures CXL et CXLI, sera appelée Âvarttî. Wilford, t. XIV des Recherches asiatiques, parmi les rivières qui se jettent dans l'Yamounâ, mentionne la Crichnagangâ, qui coule dans le Câlandjara ou Bundelcund, et qui porte aussi le nom de *Criyâ* ou *Criyanâ*. Cependant M. Wilson, au mot *Crichnânadi*, confond la Crichnagangâ avec la Crichnâ, aujourd'hui le Kitsna, qui coule dans le Décan. Je remarque aussi qu'il sort du Vindhya une rivière nommée *Nirvindhya*.

²⁰ Antardharanî.

²¹ Nous avons déjà vu plusieurs fois que les Dânavas, ennemis des dieux, avaient obtenu de Brahmâ des grâces particulières. En voyant, comme ici, ces Dânavas retranchés dans les montagnes, et en pensant qu'ils se trouvent sous la protection de Brahmâ, dieu ancien, toujours respecté, mais dépourvu de culte et en quelque sorte détrôné, j'ai été tenté de croire que ces Dânavas représentent quelquefois, dans les annales mythologiques des Indiens, les premiers habitants du pays, les aborigènes, espèce de Titans, enfants de la Terre, refoulés dans les montagnes par les conquérants, et leur disputant avec acharnement le sol de leur vieille patrie, que Brahmâ, divinité désormais sans puissance et sans crédit, leur avait jadis accordé.

²² Il est probable qu'une forteresse fut construite par Crichna sur cette montagne, et que plus tard on a fait de ce lieu un endroit de pèlerinage.

²³ On nomme cette espèce de pénitent *Ourddhabâhou*.

Mahendra. De son côté, Indra, de ses traits garnis d'une pointe menaçante, protégeait ses défenseurs. Êrâvata et Garouda, sans prendre part à la mêlée, se trouvaient cependant, au milieu des airs, couverts des milliers de flèches que lançaient Crichna et l'illustre vainqueur de Bala. Les chars de ces deux combattants également terribles, également courageux, faisaient sous leur poids trembler la terre qui les supportait, et qui vacillait comme le vaisseau sur l'onde. Tout l'horizon était enflammé, les montagnes chancelaient et les arbres tombaient par milliers. Les mortels, que leur vertu ne préservait pas dans cette calamité, étaient abattus sur le sol; de furieux ouragans bouleversaient les airs; les fleuves remontaient vers leur source; les vents soufflaient en désordre, et des météores effrayants tombaient du ciel. Le bruit des deux chars troublait l'âme de tous les êtres: le feu même brillait dans l'eau, et les astres allaient de tout côté se heurter contre les astres. De nombreuses étoiles se précipitaient de la voûte céleste sur la terre. Les éléphants, gardiens des diverses régions de l'horizon, et les serpents des régions inférieures, s'agitaient en tumulte. Le ciel était découpé en nuages rouges, horriblement sonores et chargés d'une pluie de sang. On ne distinguait plus ni terre, ni ciel, ni atmosphère. En voyant de leurs places ces deux rivaux se précipitant au combat, la troupe des Mounis récitait des mantras pour le salut du monde, et les pieux Richis s'arrêtaient, murmurant à voix basse leurs prières.

Alors le grand Brahmâ dit à Casyapa: répondit le Mouni, fils de Brahmâ, et, montant sur un char, il va se placer entre les deux héros. A sa vue, à celle d'Aditi, les deux combattants descendent de leurs chars et mettent pied à terre: ils déposent leurs armes, et ces héros, pénétrés d'amour pour tous les êtres, et sachant bien, en leur qualité de pères, ce qu'ils doivent à leurs parents, s'inclinent avec respect. Aditi les prend tous deux par la main: «Pourquoi donc, leur dit-elle, vous faites-vous la guerre, comme si vous n'étiez pas tous deux sortis du même sein? C'est une chose horrible que de s'attaquer pour un faible intérêt. Parmi tous mes enfants il n'en est aucun qui se conduise comme vous. Si vous êtes encore en état d'entendre la voix de votre père et de votre mère, quittez vos armes, et suivez mon conseil.» répondirent les dieux, et, empressés d'aller se laver de leurs souillures, ils descendirent au Gange¹ en causant ensemble.

Indra disait à Crichna: «Vous êtes le maître et l'auteur du monde: c'est vous qui m'avez affermi sur mon trône. Vous qui m'avez élevé, pourquoi voulez-vous maintenant me renverser? Après vous être montré si bon frère, après avoir reconnu mes droits d'aïnesse, comment aujourd'hui voulez-vous anéantir ma puissance?» Quand ils eurent achevé leurs ablutions dans l'eau du Gange, ils revinrent, pleins de soumission et de douceur, à l'endroit où se trouvaient Aditi et Casyapa. Ce lieu où ces deux fils se réunirent avec leurs parents fut nommé par les Mounis Priyasangamana². Après qu'Indra eut été rassuré pour l'avenir, on se rendit au camp où étaient rassemblés les dieux. De là ils montèrent tous dans leurs chars et prirent le chemin du ciel, transportés de la joie la plus vive. Casyapa, Aditi, Indra et Djanârdana étaient sur le même char. Arrivés dans le magnifique palais du roi des dieux, ils y furent accueillis au milieu des plaisirs et des honneurs de toute espèce. La pieuse Satchî témoigna au noble et bon Casyapa et à son épouse le respect qu'ils méritaient.

Au point du jour suivant, la prudente Aditi dit à Hari empressé de faire le bonheur du monde: dit Crichna à la glorieuse mère des dieux, qui avait suivi les sages instructions du grand Nârada. Ensuite ayant fait ses adieux à son père et à sa mère, à Indra et à Satchî, Djanârdana partit pour Dwâravatî. Mais auparavant la fille de Pouloman, connaissant tous les devoirs de la politesse, lui fit accepter pour ses seize mille épouses des pierreries et des étoffes magnifiques, brillantes de mille couleurs, et toutes resplendissantes d'un éclat divin. Comblé d'honneurs par tous les saints habitants du ciel, Crichna prit le Pâridjâta, et se dirigea vers Dwâravatî. Il arriva avec son fils et Sâtyaki sur le mont Rêvata. Là, il déposa le Pâridjâta, et envoya devant lui Sâtyaki à Dwâravatî. Il le chargea

1 C'est sans doute la rivière dont il a été question dans la lecture précédente.

2 Ce mot se traduit par ceux-ci: *rencontre amicale*.

d'annoncer aux Yâdavas³ qu'il apportait le Pâridjâta du palais de Mahendra; qu'il allait ce jour-là même le montrer à Dwâravatî, et que l'on eût à préparer de brillantes illuminations. Sâtyaki, après avoir reçu ces ordres, s'éloigne pour les exécuter, et revient ensuite avec toute la jeunesse de Dwâravatî, avec Sâmba et ses autres compagnons. Ce fut alors que Pradyoumna, remettant le Pâridjâta sur Garouda, fit son entrée triomphante dans la ville: Hari le suivait sur son char, que traînaient Sêvya⁴ et ses autres coursiers. Sur des chars non moins magnifiques venaient après lui Sâtyaki et Sâmba, et tous les enfants de Vrichni, qui célébraient avec joie la gloire de Crichna. Les Yâdavas, en entendant de la bouche de Sâtyaki le récit des exploits de leur héros incomparable, se sentaient pénétrés d'admiration. Les habitants de la terre ne pouvaient se rassasier de contempler cet arbre chargé de fleurs divines. A la vue de ce miracle de beauté, source incompréhensible de plaisir et de bonheur, les vieillards sentaient diminuer leur faiblesse. Les aveugles recouvraient les yeux. Le parfum seul de cet arbre rendait la santé aux malades. Une foule de Cokilas⁵ blancs couvraient ses branches, enchantant de leurs doux concerts les mortels qui, dans leur surprise, révéraient Djanârdana; ceux qui s'approchaient de l'arbre entendaient aussi les chants les plus agréables et les sons des instruments les plus variés. Quel que fût le parfum qu'ils désiraient, le Pâridjâta leur en donnait les suaves exhalaisons.

Crichna, revenu à Dwâravatî, se présenta devant le grand Vasoudéva et Dévakî. Il fit aussi une visite au roi des Coucouras, à Bala son frère, et aux Yâdavas respectables par leur âge et semblables aux Immortels. Après leur avoir rendu ces hommages et s'être acquitté de ce devoir, le dieu, qui ne connaît ni commencement ni fin, rentra dans son propre palais. Il se rendit à la demeure de Satyabhâmâ et lui remit le Pâridjâta, Celle-ci, remplie de joie, honora le vainqueur de Madhou, et reçut le présent qu'il lui faisait. L'arbre intelligent avait pris en ce moment de petites dimensions: c'était là un miracle digne de la grandeur de Crichna. Tantôt ce Pâridjâta couvre Dwâravatî tout entière, tantôt il n'est plus que de la grandeur du pouce, et peut être porté dans un appartement. Satyabhâmâ au comble de ses vœux s'incline avec respect, et, pressée de se purifier, peut à peine supporter les préparatifs nécessaires. Crichna transporta aussi dans Dwâravatî les autres richesses qu'il avait conquises dans le Djambou-dwîpa. Ensuite, se souvenant des services que Nârada lui avait rendus, le glorieux frère d'Indra appela par sa pensée le saint Mouni, afin qu'il vînt recevoir de Satyabhâmâ les preuves de sa reconnaissance.

CENT-TRENTE-TROISIÈME LECTURE. LE PÂRIDJÂTA A DWÂRAVATÎ.

Vêsampâyana dit:

Le saint Mouni Nârada, appelé par la pensée de Crichna, se présenta sur le champ, ô fils de Courou. Ce héros l'accueillit avec tous les honneurs que la loi prescrit. Quand Nârada eut terminé ses ablutions, des guirlandes, des parfums, des mets de toute espèce lui furent présentés par le dieu créateur de toute la nature, et par Satyabhâma dont le coeur était plein de joie. Cette épouse de Crichna, heureuse de la possession du Pâridjâta, orne sa poitrine d'une guirlande de fleurs, et salue son mari. Elle fait d'abord à Nârada une offrande d'eau; puis elle lui présente, suivant les indications de Késava, mille vaches, une

³ Le texte porte *aux Bhêmas*, branche des Yâdavas descendant de Bhîma. Voy. lect. XXXVI.

⁴ C'est le nom de l'un des quatre coursiers qui sont attelés au char de Crichna. Les trois autres se nomment *Sougrîva*, *Méghapouchpa* et *Balâhaca*.

⁵ Le Cokila ou Koil est renommé dans les poésies des Indiens pour l'agrément de son chant (*Cuculus indicus*). Sa couleur est noire.

montagne d'or, d'argent, de pierres précieuses, de grains de sésame¹, et d'autres richesses. Le Brahmane contempla ces cadeaux avec plaisir, et, cessant de manger, il dit à Késava: répondit le vainqueur de Madhou, et en même temps il suivit Nârada qui, marchant devant lui, s'amusait à faire mille plaisanteries. «Arrêtez-vous, dit enfin le Mouni en détachant de sa poitrine une guirlande de fleurs, je vais partir. Pour salaire donnez-moi une vache noire avec son veau, et une peau de gazelle noire, remplie de sésame et d'or. Tel est le salaire qui convient au dieu même dont le taureau est le symbole.» Le pieux Richi lui dit: O Vichnou, ô éternel Nârâyana, ô vous qui êtes la voie des justes, soyez-moi toujours favorable. Accordez-moi de pouvoir toujours visiter votre demeure: que je sois exempt de renaître dans une matrice, et que dans mes existences à venir je sois encore Brahmane.» dit le dieu, et le sage Mouni se réjouit de la faveur qu'il venait d'obtenir. Les seize mille épouses du grand Vichnou furent appelées par sa favorite Satyabhâmâ, qui leur distribua à chacune tous les présents que Satchî avait remis pour elles au fils de Vasoudéva. Le Pâridjâta, par le conseil de Nârada et l'ordre de Crichna, fut fixé en ces lieux et y prit de l'accroissement. Invité par le héros, chacun vint admirer cette merveille. On vit arriver les Pândavas avec Prithâ³, l'illustre Drôpadî⁴, Soubhadra⁵, Sroutasravâ⁶ et sa famille, Bhîchmaca et ses enfants, et d'autres parents et amis. Djanârdana eut le plaisir de recevoir le prince son ami, Ardjouna, surnommé Phâlgouna; le gynécée de Crichna était alors le séjour du bonheur et de la magnificence.

CENT-TRENTE-QUATRIÈME LECTURE. LE PÂRIDJÂTA RENDU A INDRA.

Vêsampâyana dit:

Au bout d'un an le vainqueur de Késin, le dieu qui est l'essence universelle, reporta le Pâridjâta dans le Swarga: le maître du monde, aussi sage que puissant, se rendit avec Indra auprès d'Aditi et de Casyapa. Aditi sa mère, en voyant devant elle le vainqueur de Madhou dans la posture du respect, prit la parole et lui dit: répondit Crichna avec feu. Prenant ensuite congé de ses parents, le vaillant Késava tint au roi des dieux un discours conforme aux circonstances: «Mahâdéva, seigneur, m'a donné l'ordre d'assiéger des Asouras retranchés dans l'intérieur des terres¹. Dans dix nuits d'ici je les aurai détruits: pour cette oeuvre je compte sur le secours du brave Djayanta, qui gardera les plaines de l'air. C'est à un fils des dieux, pourvu qu'il soit mortel, qu'est réservée la gloire de ce triomphe. Forts de la faveur de Brahmâ, ces Asouras ne sauraient être détruits par les dieux: c'est donc nous que cette tâche regarde, puisque nous sommes de condition mortelle.» dit Indra, le visage rayonnant de joie. Les deux frères s'embrassèrent; et Indra fit présent à Crichna d'une aigrette d'origine immortelle, et d'une paire de pendants d'oreille.

¹ Le nom sanscrit est *tila*. J'ai conservé à dessein dans cette phrase le mot montagne. Nous verrons plus haut, lect. CXXXVII, que l'usage était de donner aux Brahmanes des cadeaux qui représentaient diverses formes.

³ Épouse de Pândou, appelée aussi Countî.

⁴ Drôpadî est la fille de Droupada et l'épouse des cinq Pândavas. Le major Archer, dans son voyage au pays de Borendo, raconte qu'il y a retrouvé l'usage de la pluralité des maris.

⁵ Sœur de Crichna, enlevée par Ardjouna. Elle est honorée à Djagannâtha avec ses deux frères Crichna et Balarâma. On y porte en triomphe les statues de ces trois personnages dans la fête annuelle appelée *Rathayâtrâ*, et qui a lieu au mois d'Âchâdha

⁶ C'était la tante de Crichna, mariée à Damaghocha, roi de Tchédi.

¹ Antarbhoûmi.

CENT-TRENTE-CINQUIÈME LECTURE. DÉTAILS SUR LES PURIFICATIONS.

Djanamédjaya dit:

Pieux Brahmane, raconte-moi l'origine des purifications¹; car par un effet de la bonté de Dwêpâyana tu connais tout.

Vêsampâyana répondit:

Les cérémonies des purifications, ô noble et saint roi, furent jadis imaginées par Oumâ; et je vais t'en expliquer les règles. L'heureux Crichna venait d'apporter le Pâridjâta du ciel, et le sage Nârada s'était rendu à Dwâravatî, avant que la guerre se poursuivît entre les dieux et les Asouras par l'ordre de Mahâdéva, guerre d'extermination pour Chatpoura. Le Brahmane Nârada était donc assis près de Crichna, et autour de lui se trouvaient réunies Roukminî, fille de Bhîchmaca, la fille de Djambavân, la brillante Satyabhâmâ, la pieuse fille du roi de Gândhâra et les autres épouses de Crichna, toutes distinguées par leur naissance, leur beauté, leurs vertus, leur piété et leur soumission à leur mari. Roukminî dit à Nârada: «Saint Mouni, vous qui avez autant de savoir que d'éloquence, daignez nous dire quelle fut l'origine des purifications: nous avons le plus grand désir d'apprendre quelles sont les cérémonies, quel est le fruit, quelle est l'époque de ces oeuvres religieuses; ce sont là des détails que nous attendons de vous.»

Nârada lui répondit: «Pieuse princesse de Vidarbha, écoutez, vous et vos compagnes, les détails que j'ai appris jadis de la bouche de la déesse Oumâ sur les cérémonies dont l'effet est de purifier l'âme. Oumâ venait d'accomplir elle-même ces rites sacrés lorsqu'elle réunit auprès d'elle toutes ses amies. A cette fête parurent Aditi et les autres filles du puissant Dakcha, Satchî, fille de Pouloman et célèbre dans le monde par sa fidélité conjugale, l'heureuse Rohinî, épouse chérie de Soma, et les autres, telles que phâlgounî, Révatî, Satabichâ, et Maghâ². A ces déesses se joignirent Gangâ, Saraswatî, Vennâ³, Godâvarî, Vêtaranî⁴, Gandakî⁵ et les autres nymphes des rivières, Lopâmoudrâ⁶ et toutes les saintes

¹ Je rends ainsi le mot पुण्यक, *pounyaca*, qui est un acte religieux, comme le jeûne, la prière, etc., dont l'effet est de purifier et d'accroître les mérites déjà acquis par une piété précédente. Il paraît que la possession du Pâridjâta pouvait dispenser de l'accomplissement de pareils actes de dévotion, parce qu'il était convenu qu'elle en possédait toute la vertu et l'efficacité. Quelques-unes des idées qui vont être développées dans les lectures suivantes se retrouvent en substance dans les lois de Manou, lect. III, V, IX et XI.

² Ces quatre noms sont ceux de quatre de ces vingt-sept constellations, appelées *Nakchatras*, et qui sont les épouses du dieu de la lune.

³ Le texte porte *Vênâ* ou *Vénou*. Voyez lect. XCIV, note 10, et lect. CXVIII, note 46.

⁴ Rivière qui sort du Vindhya, ou plutôt du Rikcha et se jette dans le golfe de Bengale près de Cuttack. Wilford dit qu'il y a deux rivières de ce nom, la grande et la petite, et que la grande est dans les Poûranas appelée *Tchitrotpalâ*; il dit encore que dans son cours supérieur la Vêtaranî est nommée *Cokilâ*, et qu'elle coule par Yâdjapoura (*Jagepour*). Les poètes donnent le nom de *Vêtaranî* à un fleuve des enfers dont les ondes sont enflammées: il faut le traverser pour arriver à la demeure d'Yama, et on ne peut le faire qu'en se tenant à la queue d'une vache noire qu'on aura donnée à un Brahmane.

⁵ La Gandakî est une rivière qui se jette dans le Gange, à l'est de la Sarayou. C'est surtout de cette rivière que l'on tire la pierre sacrée, appelée *Sâlagrâma*, espèce d'ammonite qu'adorent les Vêchnavas.

⁶ C'est le nom de la femme d'Agastya. Ce saint ayant vu ses ancêtres suspendus par le talon dans une fosse, apprit qu'il ne les délivrerait de ce supplice qu'autant qu'il aurait un fils. Des parties les plus gracieuses des animaux de la forêt il forma une femme, et la confia au roi de Vidarbha, en attendant qu'elle fût nubile. C'était Lopâmoudrâ, que ce prince regarda comme sa fille, et qu'il donna avec peine à Agastya, quand il vint la demander pour épouse.

qui sont les protectrices du monde, les heureuses patronnes des collines⁷, les pieuses filles⁸ d'Agni et Swâhâ son épouse, la glorieuse Sâvitri⁹, Riddhi, la bien-aimée de Couvéra, l'épouse du maître de l'onde¹⁰, celle du roi des Pitris¹¹, les épouses des Vasous, la Pudeur (Hri), la Richesse (Sri), la Fermeté (Dhriti), la Gloire (Kîrtti), l'Espérance (Âsâ), la pieuse Méditation (Médhâ), la Volupté (Prîti), la Sagesse (Mati), la Renommée (Khyâti), la Modestie (Sannati), enfin toutes les nymphes et saintes qui s'intéressent au bonheur des êtres. Quand toutes les cérémonies furent achevées, et que le sacrifice eut été offert, Ambicâ¹² leur donna des montagnes de sésame, de pierres précieuses, et d'autres richesses, des étoffes, des parures magnifiques. Toutes ces belles pénitentes, après avoir reçu ces pieux cadeaux, se mirent à causer ensemble. Les discours de ces femmes, pour lesquelles leurs époux sont de véritables divinités¹³, avaient pour sujet les cérémonies des purifications que leur détaillait Oumâ. C'était l'aimable Gangâ qui par leur conseil l'avait priée de leur donner ces renseignements curieux. La bonne déesse, pour leur faire plaisir, commença son discours devant moi: car j'avais en cette occasion rempli l'office de Brahmane, et j'avais eu ma part des présents de pierreries. Oumâ, s'adressant (spécialement)¹⁴ à la divine Aroundhatî, tint le discours que je vais, ô princesse de Vidarbha, vous répéter, à vous et à vos compagnes. J'ai connu tous les détails de ces cérémonies, non-seulement pour les avoir entendu expliquer, mais encore pour les avoir vu pratiquer moi-même.»

CENT-TRENTE-SIXIÈME LECTURE. CÉRÉMONIES DU JEÛNE.

Oumâ dit:

Belle Aroundhatî, la faveur de mon époux m'a donné la science que je possède; et c'est par un effet de sa bonté que j'ai appris à connaître ces moyens de purification, saints, éternels, que l'oeil de la sagesse peut seul distinguer. Oui, je le répète, c'est la divine prudence de mon époux qui m'a enseigné ces oeuvres que les Pourânas révèlent, mais qui ne sont méritoires que pour la femme constamment attachée à son devoir. Il est bien de faire l'aumône et de jeûner, mais ces actes ne produisent aucun fruit pour les femmes infidèles.

⁷ J'ai rendu de cette manière le mot गिरिन्दिनी, *girinandinî*.

⁸ On donne au feu sept flammes ou rayons. Je n'ose assurer que ce soit là ce qu'on appelle ses filles. Voyez lect. CXCIV, note 2.

⁹ Voyez la CXXIIe lecture, note 8.

¹⁰ Varouna

¹¹ Yama.

¹² Nom d'Oumâ.

¹³ पतिदेवता, *patidêvatâ* ou भर्तृदेवता, *bhartridêvatâ*. Voyez les lois de Manou, lect. V, sl. 154.

¹⁴ J'ai ajouté ce mot pour rendre compte de l'intervention d'Aroundhatî, à qui Oumâ va adresser son discours: nouvel exemple de l'inconséquence du poète, qui tout à l'heure disait que c'était Gangâ qui avait interrogé Oumâ. Il y a dans la mythologie indienne plusieurs femmes du nom d'Aroundhatî: l'une est fille de Dakcha, et elle épousa Dharma. Voyez tom. I, lect. III. Une autre est fille de Carddama et devint l'épouse du Richi Vasichtha; elle est citée comme le modèle de l'amour conjugal. On sait que Vasichtha et les six autres Richis ses collègues sont les sept étoiles de la grande ourse. Leurs épouses demeuraient autrefois près d'eux dans le ciel: Agni en devint amoureux, et elles furent sensibles à sa tendresse, à l'exception d'Aroundhatî. Les six Richis outragés chassèrent leurs femmes hors du cercle arctique, et elles devinrent plus tard les Pléiades, qui, suivant les Indiens, ne sont qu'un nombre de six. Vasichtha est l'étoile qui paraît la seconde dans la partie un peu arquée du timon. A côté est une petite étoile que l'on fait passer pour Aroundhatî. L'auteur du Harivansa regarde comme fille de Soma l'Aroundhatî dont il est ici question.

Une épouse mauvaise et corrompue, qui trompe son mari, par le fait de son désordre perd le fruit de sa dévotion, et tombe en enfer. Mais celle qui, parfaite en ses actions, considère son époux comme un dieu, ne s'écarte jamais de ses devoirs, et suit la voie d'une femme honnête, celle-là devient l'honneur et le soutien du monde: oui, le monde est conservé¹ par ces femmes modestes dans leur langage, pures dans leurs habitudes, fermes dans la vertu, constantes dans leur piété, et toujours sages dans leurs discours.

Qu'un époux soit malade, déchu ou pauvre, une femme ne doit jamais l'abandonner: c'est là un devoir éternel. L'époux inconsidéré dans ses actions, déchu ou vicieux, est sauvé par sa femme, qui se sauve² en même temps que lui.

Il n'est point d'expiation pour l'infidélité d'une épouse: c'est une femme morte³. Mais quand elle n'a péché qu'en paroles, il est alors une pénitence que les sages indiquent dans les Pourânas.

Toutes les oeuvres de la femme doivent dépendre de la volonté du mari: mais surtout, si elle désire suivre la bonne voie, qu'elle sache que la véritable mortification est dans la vertu. L'épouse infidèle reste des milliers de calpas⁴ avant de redevenir femme, et elle expie sa faute par des milliers de transmigrations dans des êtres inférieurs. Si la malheureuse renaît à l'humanité, c'est pour être la fille d'une Tchandâlâ⁵, et se nourrir de la chair de chien.

Les sages nous apprennent qu'un mari est un dieu pour sa femme: celle qui fait le bonheur de son mari a rempli son devoir et mérite le nom de Satî⁶. Quel que soit le zèle de ces femmes que j'ai dites mortes, le monde n'en reçoit aucun éclat. Mais celles qui par l'effet de leur bonne nature sont toutes en leur mari, qui ne voudraient l'offenser ni en actions, ni en pensées, ni en paroles, celles-là peuvent s'attendre à recueillir le fruit de leurs actes religieux. Écoutez donc toutes avec attention; je vais vous dire quelles sont les règles de purification dont j'ai obtenu la connaissance par le mérite de mes mortifications.

L'épouse, après s'être levée le matin et avoir fait ses ablutions, déclarera à son mari le motif de son jeûne (oupavâsa)⁷ ou de tout acte religieux (vrataca)⁸ qu'elle voudra faire. Elle ira se prosterner devant les pieds de son beau-père et de sa belle-mère, puis, prenant une coupe de cuivre⁹ remplie d'eau, avec du cousa et des grains rôtis (akchata)¹⁰, elle fera une libation sur la corne droite d'une vache. Ensuite recueillant cette eau, elle en offrira à son

¹ Ces mots veulent dire sans doute que la perpétuité comme la pureté des castes est assurée par la fidélité des épouses.

² L'expression sanscrite est तारयति, *tārayati*, c'est-à-dire qu'elle le fait passer sain et sauf à travers ce monde jusqu'au bonheur céleste. Il y a dans le Bhagavad-gîtâ, lect. IV, sl. 36, une image semblable: le poète dit que la sagesse dirige l'homme à travers le péché, dont elle lui fait heureusement passer le courant.

³ Cette condamnation n'est pas portée par les lois de Manou: car elles indiquent, lect. XI, sl. 177, un moyen de purification.

⁴ Voyez tom. I, lect. VIII.

⁵ Voyez tom. I, lect. XII, note 6.

⁶ Ce mot signifie *femme vertueuse*: dans les temps modernes on a donné ce nom à la femme qui se brûle sur le corps de son mari.

⁷ Voyez lect. CXXII, note 3.

⁸ Le mot *vrataca* ou *vrata* s'entend de tout acte de dévotion ou de pénitence, volontaire ou imposé, comme jeûne, continence, résolution de s'exposer au froid ou à la chaleur, etc.

⁹ L'expression sanscrite est औदुम्बर, *ôdumbara*. Ce mot peut signifier encore fait du bois du figuier *oudoumbara* (*ficus glomerata*).

¹⁰ J'ai traduit littéralement les expressions de M. Wilson au mot अक्षत, *fried grain*; ces grains se nomment aussi लाजाः, *lâdjâh*. On appelle *sactou* la farine du grain rôti d'abord et réduit ensuite en poussière.

mari, déjà purifié par ses ablutions et son esprit de pénitence, et s'en versera aussi à elle-même sur la tête. Cette espèce d'ablution est recommandée dans les trois mondes; elle a lieu avec l'eau de toute espèce d'étang consacré (tîrtha), et elle doit être faite dans tous les jeûnes et autres actes religieux. Cette ablution est commune aux hommes et aux femmes, ô Aroundhatî; c'est un secret que m'a révélé la bonté de Hara¹¹, touché de ma pénitence.

On recommande que le lit et le siège de la femme ne soient formés que d'une simple jonchée¹²; on lui prescrit de laver ses pieds. Les larmes, la colère, les disputes lui font perdre aussitôt une partie des mérites qu'elle devait recueillir d'un jeûne ou d'une autre oeuvre pieuse. Pendant toute la durée de sa pénitence, ses deux vêtements, supérieur et inférieur, seront blancs¹³: sa chaussure sera faite de gazon entrelacé: elle s'abstiendra d'employer les pommades, les cosmétiques, les odeurs et les fleurs. Il lui est interdit de se frotter les dents¹⁴, de se nettoyer la tête et de se parfumer. Elle ne pourra se purifier qu'avec de la terre¹⁵, mêlée au jus des fruits du bilwa¹⁶ de l'amrita¹⁷, et de celui qu'on appelle spécialement srîphala¹⁸. Elle ne se lavera la tête qu'avec une eau mêlée de terre. On lui défend expressément tous ces soins recherchés¹⁹ que la coquetterie conseille pour la tête, les pieds et le corps. Elle ne doit pas monter sur un char traîné par des boeufs, des chameaux ou des ânes. Elle ne se baignera pas nue, ô fille de Soma; elle peut choisir pour son bain ou l'eau courante d'une rivière, ou l'onde d'un beau lac, et d'un étang formé par les pluies. Si ces eaux lui manquent, qu'elle fasse son ablution avec de l'eau contenue dans une jarre (ghata, coumbha), qui, suivant les antiques prescriptions, doit être neuve. Mais surtout l'ablution de tête, faite comme je viens de le dire, porte des fruits certains de pénitence.

CENT-TRENTE-SEPTIÈME LECTURE. DERNIER JOUR DU JEÛNE.

Oumâ dit:

L'épouse qui regarde son mari comme un dieu doit accomplir toutes ces cérémonies pendant un ou six mois, ou un an. Vers la fin de sa pénitence, comme par exemple au onzième mois, elle réunira des femmes vertueuses: c'est encore là une des pratiques que j'ai appris à connaître par suite de mes mortifications. La pénitente, qui n'a vécu que de végétaux¹, fera à ces femmes l'oblation de l'eau, et pour les payer de leur peine, leur présentera un cadeau conforme au temps et au lieu. Quand viendra le neuvième jour de la

¹¹ Nom de Siva, époux d'Oumâ

¹² Ce passage m'a paru fort obscur, et je n'ai rendu que d'une manière incertaine le mot अशल्यविद्ध, *asalyavidha*. Je suppose que ce mot indique que leur lit ou leur siège ne doit pas être formé de roseaux entrelacés en nattes, mais d'une simple jonchée d'herbes étendues sur le sol.

¹³ Voyez lect. CXXIII.

¹⁴ L'instrument qui sert pour cette opération est un petit bâton de bois tendre appelé ici दन्तकाष्ठ, *dantakâchtha* et ailleurs *dantadhâvana*.

¹⁵ L'auteur ne dit pas quelle est cette espèce de terre ou d'argile. Il en est une qui est odorante et qui sert à la toilette: on l'appelle pour cette raison *mritâlaca*, et elle vient du pays de Sourâchtra, aujourd'hui Surate.

¹⁶ Voyez lect. CXXXI, note 1.

¹⁷ Voyez tom. I, lect. XX, note 22.

¹⁸ Le dictionnaire de M. Wilson confond ce fruit avec celui du *bilwa*: le poète les distingue ici.

¹⁹ Ces détails de toilette sont désignés par le mot *abhyandjana*, lequel s'entend d'une opération qui consiste à se frotter le corps avec des substances onctueuses.

¹ Le texte parle de *racines*, मूल, *moûla*. La suite semble prouver qu'il faut étendre la signification de ce mot. Cette espèce de mortification s'appelle *rnoûlacritchthra*.

moitié blanche² du mois, sa pénitence sera complète, et elle mettra un terme à ses privations. Mais toutefois de même qu'elle aura commencé par un jeûne d'un jour et d'une nuit (ahorâtra), elle finira aussi par la même cérémonie.

A cette époque elle réclamera pour elle-même et pour son mari le service du rasoir³: elle se baignera et pourra se parfumer⁴. Comme au jour de son mariage, il lui sera permis de se purifier, de se parer, de se couvrir de guirlandes. En répandant sur elle l'eau de la jarre, après avoir adoré les pieds de son mari, elle dira de vive voix ou mentalement ce mantra: Tel est le mantra que l'on conseille. Mais il en est encore d'autres; voici ceux que recommandent les Pourânas:

Que je sois toujours au-dessus de mes compagnes! Que j'aie des enfants! Que je sois heureuse et belle! Que mes mains soient pures! Que ma bouche ne dise rien contre un être quelconque! Que je ne connaisse pas la pauvreté!

Que mon mari soit toujours beau, toujours rempli d'affection pour moi! Constamment honorée par lui, que j'occupe sa pensée et son coeur! Qu'il soit toutes mes amours! Et si je ressemble au tendre tchacravâka⁶, que, pour notre bonheur commun, il réponde à mes sentiments!

Que j'arrive un jour aux demeures de ces femmes pieuses dont la vertu conserve l'ordre du monde, qui soutiennent glorieusement les deux familles de leur père et de leur mari, riches de leur amour pour leur époux!

Que la terre, l'air, l'eau, l'éther, le feu, l'âme intérieure, la nature, le Mahân⁷, la conscience⁸ universelle soient tous mes témoins; qu'ils se rappellent et attestent ma pénitence!

Que les auteurs de cet ordre divin qui unit les âmes aux corps, et qui mêle à la vie l'influence du Satwa, du Radjas et du Tamas⁹, soient autour de moi des témoins partout présents à mes oeuvres de dévotion pour les certifier un jour!

Que Tchandra et Âditya, juges de tout ce qui est pur, qu'Yama, les dix régions du ciel, le souffle même que je respire, soient tous aujourd'hui les témoins de ma pénitence, et répondent un jour pour moi!»

Après la récitation de ces mantras, il est d'autres pratiques que les Pourânas indiquent aussi: ils nous apprennent comment on doit poursuivre le cours de toutes ces cérémonies. Quand l'ablution dont j'ai parlé sera finie, l'épouse donnera à son mari un vêtement complet¹⁰ qui sera son propre ouvrage, à moins qu'il n'y ait eu quelque empêchement. Elle lui fera encore cadeau d'un autre vêtement blanc et neuf, formé d'une trame qu'elle-même aura filée.

Elle invitera un Brahmane de moeurs pures, d'un esprit modeste, d'une science et d'une sagesse reconnues; et, suivant ses moyens, elle lui servira à manger avec son mari. Elle donnera à ce Brahmane le double vêtement, un lit, un char, une maison, du blé, des esclaves mâles et femelles, des parures selon sa fortune, une montagne de pierres précieuses, des grains de toute espèce, et particulièrement du sésame, des éléphants, des chevaux, des chèvres, des brebis et surtout des vaches. Elle lui présentera différentes figures de sel, de beurre, de miel, de sucre, d'or et d'argent, des ouvrages d'adresse qui rappelleront toutes les odeurs et tous les goûts, des peintures sur bois de tous les fruits, de

2 C'est-à-dire le *soucla-pakcha*. Voyez à ce sujet ce que dit le tome I, lecture VIII,

3 क्षुरकर्म, *kchouracarma* (*novaculâ opus*).

4 Cette opération s'appelle उ सादन, *outsâdana*, ou bien उद्वर्तन *oudvartana*.

6 Oiseau aquatique qui doit être l'*anas casarca*, et qui est renommé chez les poètes comme modèle d'affection conjugale. Pour mieux comprendre ce passage, voyez dans la traduction de Sacountalâ par M. de Chézy la note 64, pag. 220.

7 C'est le génie du Mahat. Voyez tom. 1, lect. I, note 12.

8 Voyez *ibid.*

9 Ce sont là les trois *gounas* dont les effets sont décrits lect. XVII du Bhagavad-gîtâ.

10 C'est-à-dire le vêtement inférieur et le vêtement de dessus.

tous les costumes, des représentations de rochers faites avec le beurre, le caillé, le lait et le gazon doûrwâ¹¹, enfin toutes les formes diverses que le Brahmane peut désirer. Ces cadeaux seront calculés selon la fortune de la femme, suivant le temps et le lieu, et, quelle qu'en soit la quantité, elle se conformera en tout à l'avis de son mari. Les présents les plus essentiels sont une mesure de sésame, et surtout une vache, qui doit être jeune et noire, une peau noire qui enveloppe ce sésame, un vêtement, un miroir et une époussette¹².

La femme qui a fait ces cadeaux à un Brahmane obtient tout ce qu'elle désire, la supériorité sur ses rivales, des enfants, le bonheur, la beauté; ses mains seront toujours pures, elle sera riche; si elle veut des filles, elle en aura de belles et vertueuses: ainsi, plaisir, piété, satisfaction d'amour-propre, famille nombreuse, richesses, vertus, elle pourra tout posséder.

O Aroundhatî, ce sont là les grandes épreuves par lesquelles j'ai passé, et qui sont connues dans le monde sous le nom de pénitence d'Oumâ. C'est par ces mortifications et ces libéralités qu'une femme se rend digne des faveurs qu'elle demande. C'est à ces saintes cérémonies que s'est autrefois associé le souverain créateur, le dieu des dieux, celui dont un taureau est le symbole: c'est à ces pieuses ablutions qu'il daigna se prêter pour l'amour de moi.

Après ces actes de générosité, il faut poursuivre le cours des autres cérémonies. La conclusion est toujours un repas. Les femmes invitées à la fête reçoivent ce qu'elles peuvent souhaiter, suivant les lieux et les circonstances.

A chacun des Brahmanes présents on donnera, selon son désir, de la nourriture et des présents. Mais dans ces cérémonies le lait, et non une autre substance, est le fondement des repas; on ne doit y tuer aucun être animé¹³: telle est la loi dictée par les Pourânas.

Il faut distinguer de ces pratiques d'un ordre supérieur d'autres rites d'un genre secondaire, que la faveur de Mahâdéva, ô fille de Soma, m'a fait connaître également.

Les anciens sages ont indiqué une cérémonie particulière pour la femme enceinte, et qui consiste à offrir un vase¹⁴ rempli de feu, ou deux fois, pendant les beaux mois de Djyechtha¹⁵ et d'Âchâdha¹⁶ ou une seule fois pendant l'un ou l'autre de ces deux mois. Au bout d'un mois ou deux de grossesse, une femme offrira ce vase rempli de fruits, de beurre, de lait, de caillé et de miel. Qu'elle remplisse ce même vase d'eau, et qu'elle le présente au Brahmane qu'elle préférera, vieilli par la science, éprouvé par la pénitence et vainqueur de ses passions.

Si elle désire une fille, qu'elle prenne le moyen (et il en est un) de faire exaucer son vœu, et elle obtiendra infailliblement ce qu'elle souhaite. Qu'elle sache ce qui peut faire envie à un Brahmane, et qu'elle lui fasse présent d'une vache, d'une somme d'or, d'un vêtement. Épouse fidèle et livrée aux exercices de la dévotion, qu'elle finisse par lui donner le cordon particulier à sa caste¹⁷.

Ce sont là les règles qui intéressent la femme enceinte: quand elle est devenue mère, elle a pendant un an des devoirs à remplir envers les Brahmanes, à qui elle fera encore des offrandes de vases, telles que celles que j'ai décrites¹⁸. Toujours vertueuse en ses discours,

11 *Panicum dactylon*. On nomme communément ce gazon Dub

12 कूच्च, *coûrtchtcha*; c'est une espèce de plumeau ou de petit balai, formé d'une touffe de gazon ou d'autre matière, lequel doit servir pour la propreté.

13 C'est en cela que diffèrent cette cérémonie et celle du Srâddha. Voyez, vers la fin de la IIIe lecture des lois de Manou, les viandes qu'il est permis de manger en cette dernière circonstance.

14 Le vase dont il va être question porte le nom particulier de सपुत्रकरका, *sapoutracaracâ*. Le mot *caracâ* est ici du féminin, quoique M. Wilson n'indique pas ce genre dans son dictionnaire.

15 Mai-juin.

16 Juin-juillet.

17 Appelé *yadjnopavita*. Voyez à ce sujet les lois de Manou, lect. II, sl. 44.

18 करकः, *caracah*, du genre masculin.

d'après les directions de son mari, au jour appelé Cômoudî¹⁹, elle donnera à un Brahmane un cordon d'or.

Quel que soit le voeu d'une femme en se livrant à une oeuvre de pénitence, cette espèce d'offrandes, ce présent d'un cordon brahmanique, et des cadeaux proportionnés à sa fortune, voilà les moyens d'arriver heureusement à son but. Cependant, durant le cours de ses mortifications, elle ne mangera rien de nouveau en grains, en fruits ou en fleurs. Quand viendra le jour de fête, elle offrira un seul plat de riz bouilli²⁰ aux Brahmanes, et aussitôt après à son mari. Une femme qui s'est ainsi conduite pendant un an sera heureuse, belle et riche, et elle ne connaîtra pas le veuvage.

Celle qui, durant une année, renoncera à manger des vârttâcas²¹, ne verra point la mort de son enfant.

Celle qui s'abstient de la chair du lièvre et des autres bêtes fauves ne tombera point dans la mort: elle partagera le destin de son époux.

Celle qui se prive d'alâbou²², d'oupodicâ²³, de calambicâ²⁴, obtient le bonheur qu'elle désire.

Celle qui, pendant un an, ne donne au Brahmane que d'une seule plante potagère à la fois, mais y ajoute un cadeau, aura des enfants et le premier rang dans le ménage.

Celle qui aura constamment fait des ablutions de pieds volontaires aura toujours la prééminence, et ne sera jamais contrariée.

Celle qui, durant un an, prend ses repas à la clarté d'un soleil purifiant, et le soir s'abstient de manger, ne perdra pas ses enfants; elle sera heureuse, et surpassera toutes ses compagnes. Au bout de l'an, remplie de gloire, parfaite en sa pénitence, qu'elle donne un beau soleil d'or à un Brahmane pauvre et savant, et, avant le départ de l'astre du jour, qu'elle lui serve des fruits, des fleurs, et des friandises épicées (bhakchya)²⁵.

La femme pénitente, qui ne mange qu'après le coucher du soleil des mets (bhodjya) purifiés par la clarté de la lune et des étoiles, donnera à un Brahmane savant une lune, des étoiles, des planètes d'or, et un vêtement brillant. Elle deviendra belle et fraîche comme la lune, heureuse, digne de fixer tous les regards, et elle aura beaucoup d'enfants.

A l'époque de la pleine lune et au lever de cet astre, la femme, l'âme dévotement disposée, offrira l'argha avec le cousa et l'akchata²⁶, et fera le bali²⁷ d'orge (yâvaca) et de caillé. Constante dans cette pratique, elle obtiendra tous les objets de ses désirs.

¹⁹ C'est le jour de la pleine lune dans le mois d'Aswina (septembre-octobre), ou dans celui de Cârta (octobre-novembre). On donne surtout ce nom à une fête en l'honneur du dieu Cârta, célébrée à la pleine lune de Cârta: de là vient que ce mois s'appelle Côrnoûda.

²⁰ C'est le mot *एकभक्त*, *écabhakta* que j'ai rendu ainsi.

²¹ *Solanum melongena* (*egg-plant*). On appelle aussi cette plante *Sâcabilwa*, parce qu'elle est parmi les légumes ce que le *bilwa* est parmi les arbres, ou *Ractavardhana*, à cause de son influence sur le sang.

²² *Cucurbita lagenaris*.

²³ *Basella rubra* ou *lucida*.

²⁴ *Convolvulus repens*.

²⁵ Le commentateur des lois de Manou, Coullouca Bhatta, au sloca 227 de la III^e lecture, établit une différence entre les deux espèces de mets appelés *bhakchya* et *bhodjya*. Il semble que les *bhakchyas* sont des mets épicés, *खरविशदं*, *kharavisadam*; les *bhodjyas* sont des mets formés de laitage, *पायसादि*, *pâyasâdi*.

²⁶ Voyez lecture précédente, note 10.

²⁷ La cérémonie appelée *bali* est proprement la présentation de la nourriture, faite à l'intention de tous les êtres créés: ce qui est un des cinq sacrements chez les Indiens. Elle consiste à jeter, au moment du sacrifice, une petite portion de l'offrande en plein air derrière la maison.

Si la femme qui fait ces dévotions à la clarté du soleil est privée de la vue de l'astre par le mauvais temps ou par tout autre inconvénient, elle y suppléera en donnant au Brahmane de l'or, suivant sa fortune, et elle obtiendra le bonheur et la considération.

CENT-TRENTE-HUITIÈME LECTURE. PRATIQUES PARTICULIÈRES DE DÉVOTION¹.

Oumâ dit:

Maintenant, Aroundhatî, je vais te dire par quelles cérémonies pieuses on obtient les avantages extérieurs du corps.

Si une femme, attachée à son mari comme à une divinité, célèbre le huitième jour du pakcha noir, et ne mange que des racines et des fruits, si elle présente chaque jour à un Brahmane une seule espèce de nourriture, si, vêtue de blanc et réglée en ses habitudes, elle honore par des offrandes son gourou et les dieux, si, après s'être ainsi conduite pendant un an, elle donne alors à un Brahmane un éventail, et un tchâmara formé de la queue d'une vache, si, d'ailleurs, flattant son époux par quelque cadeau, elle s'est assurée de son assentiment, cette femme sage et fidèle acquerra une chevelure longue, flottante et descendant jusque sur ses reins.

Celle qui désire que sa tête soit garantie de tout mal doit, après l'avoir peignée soigneusement, la baigner avec du lait et le jus du fruit du bilwa: à son ablution elle mêlera de l'urine de vache². Elle choisira pour cette cérémonie le quatorzième jour du pakcha noir, et elle obtiendra la faveur de conserver son mari, d'être heureuse, bien portante et de n'avoir jamais de maux de tête.

L'épouse pieuse qui désire être remarquée pour la beauté de son front doit, le premier jour³ du pakcha, commencer à ne manger que d'un seul mets. Ainsi, qu'elle ne prenne que du lait toute l'année: à la fin, qu'elle donne à un Brahmane un vêtement⁴ tout brillant d'or, et elle aura un front distingué par sa forme gracieuse.

Veut-elle obtenir de beaux sourcils; elle commencera sa pénitence le second jour du pakcha, et, constante dans son jeûne, elle ne mangera que des légumes⁵ et du riz bouilli⁶. Au bout de l'an elle honorera les Brahmanes en leur offrant des fruits mûrs, des haricots⁷, du sel et du beurre⁸.

La femme qui désire des oreilles élégantes doit, au moment où brille la constellation Sravana⁹, se mettre à manger de l'orge. A la fin de l'année, dans le beurre et le lait qu'elle donnera à un Brahmane elle mettra une paire de boucles d'oreilles d'or.

¹ Quelque ridicules, quelque absurdes que soient toutes ces prescriptions, je n'ai pas dû priver le lecteur de ces détails. Tout en déplorant l'excès de la superstition indienne, j'ai pensé que de semblables passages n'étaient pas sans utilité pour l'histoire des mœurs et pour l'étude des antiquités. La matière a été parfois difficile à comprendre, parce que le texte est assez concis par lui-même et que souvent il fait allusion à des usages peu connus.

² L'urine de vache est une des cinq choses sacrées qui proviennent de cet animal, *pantchagavya*, et qui ont la vertu de purifier.

³ Ce jour s'appelle *pratipad*.

⁴ Ce vêtement est désigné par le mot पट, *pata*.

⁵ शाक, *sâca*.

⁶ भक्त, *bhakta*.

⁷ *Mâcha* (*phaseolus radiatus*).

⁸ Le manuscrit dévanâgari de Paris ajoute ici un vers qui contient une comparaison que je n'ai pu comprendre. Il indique une similitude entre le sourcil et le musc, *mriganâbhi*.

⁹ Cette constellation est le 23^e Nakchatra lunaire, contenant trois étoiles α , β et γ de l'Aigle. La prescription dont il s'agit ici est fondée sur un jeu de mots, *sravana* signifiant aussi *oreille*.

Celle qui a l'envie d'avoir un nez qui, prenant avec grâce à la chute du front, partage agréablement son visage, et soit exempt de toute incommodité, aura soin, en commençant son jeûne, de choisir une touffe de tîla¹⁰ en fleurs, qu'elle arrosera d'une onde pure: elle finira par cueillir ces fleurs, qu'elle mettra dans du beurre, et présentera à manger à un Brahmane.

O fille de Soma, une femme a-t-elle le désir d'avoir de beaux yeux; il faut qu'elle se mette à ne prendre que du lait et du beurre, et qu'au bout de l'an elle jette des feuilles de lotus noir dans le lait qu'elle donnera au Brahmane qui pour elle récitera les mantras¹¹. En agissant ainsi elle acquerra des yeux comparables au lotus noir.

Si une femme, d'ailleurs sage et vertueuse, veut des lèvres charmantes, pendant un an elle boira de l'eau dans un vase de terre¹², et le huitième jour du pakcha mangera de l'ayâtchita¹³. A la fin de l'année elle donnera à un Brahmane du corail, et ses lèvres deviendront aussi rouges que le fruit du bimba¹⁴.

La femme fortunée, heureuse en enfants et riche en grains et en vaches, si elle désire avoir de belles dents, doit, le huitième jour du pakcha blanc, manger deux plats de riz bouilli (bhakta), et au bout de l'année mettre dans le lait qu'elle donne au Brahmane des dents d'argent. C'est ainsi qu'elle obtiendra des dents pareilles aux fleurs du tîla, et de plus le bonheur et une nombreuse famille.

Celle qui veut être distinguée pour l'ensemble d'un visage agréable aura soin, le jour de la pleine lune et peu avant le lever de cet astre, de donner à un Brahmane et de manger elle-même de l'orge (yâvaca) cuite au lait: à la fin de l'année elle présentera ses hommages au même Brahmane en lui offrant dans une fleur de lotus une lune d'or. Ce don lui procurera un visage comparable à une pleine lune.

La femme qui désire deux seins semblables aux fruits du palmier, le dixième jour du pakcha, mangera silencieusement deux ayâtchitas. A la fin de l'année elle donnera en présent à un sage Brahmane deux fruits de bilwa d'or pur, et elle obtiendra une grande prospérité, une nombreuse lignée, et une belle poitrine.

Celle qui veut éviter le gonflement du ventre doit se soumettre à ne manger que du riz bouilli, et le cinquième jour du pakcha s'abstenir de toute nourriture cuite à l'eau. Au bout de l'année elle donnera à un pieux Brahmane des fleurs de tîla accompagnées de présents. La femme qui a l'envie d'avoir de belles mains devra, le douzième jour du pakcha, user de toute espèce d'herbes potagères, et au bout de l'an donner à un savant Brahmane deux lotus d'or.

Voici la pratique convenable pour celle qui désire de larges reins¹⁵: le treizième jour du pakcha elle ne mangera que du riz bouilli et de l'ayâtchita. A l'expiration de l'année, qu'elle offre du sel à un Brahmane, dont elle ornera la face comme celle d'un Pradjâpati¹⁶, la teignant de poudres noires et onctueuses¹⁷, lui prodiguant l'or et les pierreries, et lui donnant toute espèce de présents et un vêtement rouge. Tel est le moyen pour une femme d'obtenir une largeur de reins dont elle pourra être fière.

¹⁰ Le *tîla* est le *sesamum orientale*.

¹¹ C'est ainsi que je rends le mot *प्लवमानस्*, *plavamânah*. M. Wilson dit que *प्लव*, *plava* est le son prolongé des voyelles dans la récitation des Vèdes, et l'accentuation continue et marquée.

¹² Le texte ne porte que *मृन्मयेन*, *mrinmayéna*, sans ajouter aucun substantif. Je n'ai pas cru que l'auteur prescrivît de mêler à sa boisson quelque substance terrestre; j'ai sous-entendu le mot *vase*.

¹³ Ou *adjâtchita*. J'ignore quelle est cette plante.

¹⁴ *Momordica monadelpha*.

¹⁵ Nous avons déjà vu que c'est là un des traits distinctifs de la beauté chez les femmes indiennes.

¹⁶ Le texte est assez obscur pour me laisser douter si c'est le visage même du Brahmane auquel elle donne l'apparence d'un Pradjâpati ou de Brahmâ, ou si ce n'est pas plutôt une idole qu'elle arrange de cette manière.

¹⁷ C'est-à-dire avec la substance qu'on appelle *andjana*.

Veut-elle une voix douce et agréable; qu'elle renonce au sel pour elle-même, et qu'elle en donne pendant un an ou un mois à un Brahmane avec d'autres présents, et elle possédera une voix qui charmera les oreilles par ses cent qualités.

Celle qui a le désir d'être remarquée pour la finesse des chevilles de ses pieds doit, chaque sixième jour du pakcha, manger du riz cuit à l'eau: elle se gardera de toucher avec son pied ou le feu, ou un Brahmane; si jamais elle touche un Brahmane, qu'elle le salue avec respect. Qu'elle ait soin, au moment du bain, de ne pas frotter un pied contre l'autre. Après avoir rempli toutes ces conditions, que cette femme, fidèle à son époux comme s'il était un dieu, donne à un Brahmane deux tortues d'or placées dans du beurre, ou deux lotus inclinés et marqués de taches rouges¹⁸.

Enfin celle qui veut réunir toutes les beautés du corps doit dans la saison des fleurs célébrer une fête de trois jours. Au moment de la Cômoudî¹⁹, à la pleine lune d'Âchâdha²⁰, de Mâgha²¹, et d'Âswina²², elle honorera son père, sa mère et le souverain créateur; elle donnera aux Brahmanes du beurre et du sel; elle fera chez elle des ablutions; elle se frottera de bouse²³, et fera la cérémonie du bali²⁴. Qu'elle soit toujours sage en ses paroles, réglée en ses désirs, modeste en ses actions, et de toutes les plantes potagères qu'elle mangera, qu'elle en jette autour d'elle une portion comme une offrande faite à tous les êtres.

L'épouse qui désire avoir de bons parents doit, chaque septième jour du pakcha, ne manger que du riz bouilli. Au bout de l'année elle donnera à un Brahmane, entre autres présents, un taureau d'or, et elle obtiendra l'objet de son voeu. Celle qui entretient une lampe sur un carandja²⁵, et qui à la fin de l'année donne à un Brahmane une lampe d'or, brillera elle-même comme un flambeau; elle sera aimée de son mari, elle aura beaucoup d'enfants et l'emportera sur ses rivales.

La femme qui mange les restes des offrandes sera exempte de péché, dévouée à son mari, douce en ses discours, égale en son humeur, toujours pure et soumise à son beau-père et à sa belle-mère.

J'ai dit quelles devaient être les oeuvres pieuses et les pénitences de la femme qui, amie de la vérité et du devoir, honore son mari comme une divinité présente; je vais t'apprendre quelles sont les règles que les Pourânas indiquent pour l'épouse veuve, toujours unie de coeur à celui qu'elle a perdu. Elle formera de terre une image de son mari, à laquelle elle présentera des offrandes²⁶; elle se rappellera les devoirs pieux qu'il a remplis, et, l'âme toujours dévouée à son souvenir, elle semblera n'agir qu'avec son assentiment pour ses oeuvres de religion, pour ses jeûnes et le choix de ses mets: pour prix de sa fidélité, elle arrivera un jour dans le monde où vit encore son époux. C'est par ces moyens que Sândilî²⁷, qui avait toujours fait son dieu de son mari, brille maintenant comme le soleil.

Ainsi les épouses de tous les dieux ont appris aujourd'hui les antiques et éternelles cérémonies par lesquelles on conserve la pureté. Le Mouni Nârada vient aussi d'entendre dire quelles sont les règles prescrites pour le jeûne et les autres actes de pénitence. Aditi,

18 Sens douteux: रक्तैर्द्रव्यैर्मुद्रयि वा

19 Voyez lecture précédente, note 19.

20 Voyez lecture précédente, note 16.

21 Janvier-février.

22 Voyez lecture précédente, note 19.

23 Voyez plus haut la note 2.

24 Cette cérémonie est indiquée dans la phrase qui suit. Voyez la lecture précédente, note 27.

25 *Galedupa arborea*.

26 पूजा, *pôudjâ*.

27 Sândilî est un des noms d'Ournâ elle-même. Voyez lect. CXVIII, tom. I. Cependant, lect. CXLIX, c'est celui d'une pénitente, amie de cette déesse. Agni, dans une de ses naissances, est né de Sândilî, fille de Sandila: de là vient que ce dieu est surnommé Sândilya.

Indrânî, et toi, pieuse fille de Soma, vous connaissez maintenant tous ces rites précieux qui vous procureront la pureté, et qui vous donneront une grande renommée parmi les femmes. Les nobles épouses de Vichnou, dans toutes les incarnations, seront également instruites dans ces saintes pratiques de purification. J'ai fini de vous expliquer quels étaient, parmi les devoirs, ceux qui concernaient les femmes, comment celles-ci étaient obligées d'honorer leur époux, de régler leur conduite, et de veiller sur leurs paroles. Vêsampâyana dit:

Nârada, continuant à parler à Roukminî, lui dit: «Les déesses, pénétrées de l'esprit de pénitence, après ce discours de l'épouse de Mahâdéva, la saluèrent et se retirèrent pleines de joie. Aditi commença ses mortifications suivant les règles détaillées par Oumâ. Toutes les vertus de ses purifications furent réunies dans le Pâridjâta: une guirlande formée de ses fleurs fut remise pour moi à Casyapa. C'est précisément cette pénitence d'Aditi, dont Satyabhâmâ ressent les précieux effets.

Il est quelques pratiques particulières suivies par la pieuse Sâvitrî, et qui donnèrent un prix nouveau à ses mortifications: par exemple, au moment du crépuscule, et sur le lieu convenable, on fait l'offrande²⁸, l'adoration²⁹ et la double prière³⁰. La femme qui à la pénitence de Sâvitrî joint celle d'Aditi sauve la famille de son père, de son époux et elle-même.

Indrânî se soumit aussi aux mortifications d'Oumâ: dans le genre de pénitence qu'elle pratique, le vêtement est rouge, la chair est permise pour nourriture³¹], le jeûne est d'un jour entier (ahorâtra), et le présent est de cent coumbhas³² de grain.

Gangâ eut aussi son genre particulier de pénitence, qui consiste à faire dès le matin ses ablutions dans l'eau ou autrement, mais toujours dans l'eau au moment du pakcha blanc de Mâgha. C'est là ce que l'on nomme la mortification de Gangâ, laquelle procure l'accomplissement de tous les désirs; et la femme qui remplit ces conditions sauve vingt-et-une familles. On doit, à la suite de cette dévotion, donner mille coumbhas de grain, un bateau et un repas³³ qui rompe le jeûne.

L'épouse d'Yama se livra au genre de mortification nommé Yâmaratha, lequel a lieu en hiver et en plein air. Après avoir fait ses ablutions et honoré son mari, une femme, dûment purifiée, doit dire ces paroles: «Je me tiens dans l'Yâmaratha³⁴: que le froid soit derrière moi. Fidèle à mon époux, que je conserve mes enfants et ma considération; que je surpasse mes compagnes, et que je ne voie pas Yama³⁵. Que je vive longtemps, conservant ma beauté, mon époux, mes enfants. Qu'à la fin j'arrive au monde³⁶ de mon époux. Que tel soit le fruit de ma pénitence. Le coeur et les mains toujours pures, aimée de ma famille, que je sois ornée de bonnes qualités. Après cette cérémonie, elle honorera un Brahmane, et lui donnera à manger du miel, du sésame noir et du lait.

Telles furent les pénitences accomplies par les déesses d'après l'indication de l'épouse de Mahâdéva. Beautés chéries de Hari, écoutez bien mes paroles. Ayez soin de suivre ces saintes pratiques, et vous serez toutes purifiées. Songez que je n'ai fait que vous rappeler

28 *Poûdjana.*

29 *Namascara.*

30 *Djapa.*

31 सामिष, *sâmicha.*

32 Cette mesure contient plus de trois boisseaux. A la fin des sacrifices on présente au prêtre un vase, appelé *poûrnâpâtra*, qui est supposé contenir deux cent cinquante-six poignées de riz.

33 पारण, *pâranam.*

34 Ce passage est obscur. Le mot *Yâmaratha* signifie appartenant au char d'Yarna. Je suppose que dans cet acte de dévotion la femme se tourne vers le midi, qui est la région d'Yama, et par conséquent elle a derrière elle les montagnes de l'Himalaya, d'où viennent les froids.

35 Elle souhaite de ne pas mourir, Yama étant le dieu des enfers.

36 Au monde où son époux aura été accueilli après sa mort.

ce qu'avait jadis révélé Oumâ elle-même sur l'efficacité de ces cérémonies, source féconde de vertu et de sainteté.»

Instruite par ce discours, Roukminî suivit ces règles de mortification, et Oumâ daigna lui donner, pour voir la vérité, l'oeil divin. L'épouse de Crichna, en se soumettant à toutes ces pratiques de dévotion, ne manqua pas d'y ajouter le don d'un taureau, de pierreries, de guirlandes et de mets de toute espèce. Djâmbavatî imita l'antique pénitence d'Oumâ, et fit aussi le présent d'un taureau et de pierreries. Satyabhâmâ marcha également sur les traces de l'épouse de Siva. Rohinî, Phâlgounî et Maghâ³⁷ se livrèrent aussi jadis à ces mêmes oeuvres de pénitence. Satabhichâ³⁸ se distingua de cette manière entre les femmes de Soma, et mérita le premier rang parmi les Nakchatras.

CENT-TRENTE-NEUVIÈME LECTURE. ORIGINE DE CHATPOURA.

Djanamédjaya dit:

Pieux Vêsampâyana, saint pénitent élève de Vyâsa, dans l'histoire de l'enlèvement du Pâridjâta tu m'as parlé de Chatpoura¹, séjour de princes Asouras. Sage Mouni, raconte-moi la mort de ces redoutables ennemis, et celle d'Andhaca.

Vêsampâyana reprit:

Quand le héros de Tripoura² périt sous les coups du puissant Roudra, ce pays était peuplé de guerriers Asouras. Plus de cent soixante mille habitants de cette province de Tripoura furent brûlés par les feux des flèches divines. Ceux qui avaient échappé, affligés de la mort de leurs parents, se livrèrent aux exercices de la pénitence dans le Djamboûmârga³, pays aimé des hommes vertueux et habité par les Maharchis. La face tournée vers le soleil et ne se nourrissant que d'air, ces héros, au nombre de près de cent mille, adressaient leurs hommages au dieu qui est sorti du lotus⁴. Les uns réfugiés à l'ombre d'un oudoumbara⁵ habitaient sous cet arbre; les autres avaient choisi pour demeure un capittha⁶; d'autres s'étaient retirés dans l'enclos du chacal (srigâlavâtî)⁷; quelques-uns, fixés aux pieds d'un

³⁷ Épouses de Soma: Rohinî est le 4^e astérisme lunaire, contenant cinq étoiles du Taureau, α , β , γ , δ , ϵ . Le nom de Phâlgounî convient à deux constellations, la 11^e et la 12^e, distinguées par les épithètes *poûrwa* et *outtara*, et renfermant plusieurs étoiles du Lion. Maghâ est le 10^e astérisme, et contient cinq étoiles du Lion, α , γ , ζ , η et ν .

³⁸ Ainsi se nomme le 25^e Nakchatra, renfermant cent étoiles, dont une est le λ du Verseau. Voyez dans Wilson l'étymologie de ce mot.

¹ Voyez la lecture CXXXI, vers la fin.

² Le mot Tripoura se dit du prince, de la ville et du pays de Tripoura. Voyez lect. CXXIX, note 27. Voyez aussi lect. CCLIX.

³ Ce mot signifie *chemin du Djambou*. Voyez pour ce mot *Djambou* la lecture CXXX, note 5. Le Djamboûmârga, lect. CIII, est cité comme un *tîrtha* renommé: il est sans doute voisin du Djambou-dwîpa, et situé au pied du Pâripâtra, où demeurent ces Asouras.

⁴ C'est-à-dire à Brahmâ.

⁵ *Ficus glomerata*.

⁶ *Feronia elephantum*.

⁷ Je traduis littéralement le mot *srigâlavâtî*. Il est à présumer que les noms d'arbres qui précèdent désignent, comme ce mot-ci, des lieux particuliers, qu'une légende, assez obscure d'ailleurs, a rendus célèbres. Le poète cherche ici à rendre compte de l'origine de ces mots, et il me semble qu'il n'a pas su exprimer ses idées d'une manière assez claire. Le Varâ-sanhita, parmi les provinces du Madhyadésa, en cite une nommée Ôdoumbara, et nous avons vu, lect. CXVIII, au nombre des rivières du midi, l'Oudoumbarâvatî. Les Odoumbaras sont aussi une famille issue de Viswâmitra, comme le dit la lecture XXVII,

majestueux vata (vatamoûla)⁸, d'un figuier de Brahmâ (brahmavata)⁹, lisaient les saintes écritures, et tous poursuivaient avec ferveur le cours des pénitences les plus austères. L'aïeul du monde, le dieu créateur de tous les êtres, satisfait de leur pénitence, se présenta devant eux, et leur laissa le choix d'une récompense. Malgré l'offre gracieuse que leur faisait le dieu né du sein d'un lotus, ils refusaient toute espèce de faveur, conservant leur haine contre Tryambaca, et voulant venger leurs frères. Brahmâ, dont la science embrasse tout, leur dit: Quelques-uns de ces Asouras, connaissant mieux la vérité, demandèrent à habiter dans le Swarga¹¹ la partie ténébreuse. Les autres furent assez insensés pour persister dans leur refus. Brahmâ les engagea de nouveau à choisir autre chose que la colère de Roudra. Alors ils lui répondirent: «Nous demandons le privilège d'être à l'abri des coups de tous les dieux. Accorde-nous de posséder six villes dans l'intérieur des terres; que par cette raison le lieu de notre habitation se nomme Chatpoura; et puissions-nous y trouver le bonheur et l'accomplissement de tous nos désirs! Instruits par le triste sort de Tripoura, nous avons tout sujet de trembler. O toi qui es le trésor de toute pénitence, fais que nous n'ayons rien à craindre de ce Roudra, qui a donné la mort à nos parents.»

Brahmâ leur dit: «Asouras, vous n'aurez rien à redouter des dieux, ni de Siva lui-même, mais à condition que vous ne maltraiterez point les Brahmanes qui marchent dans la voie de la vérité, et qui sont les amis des gens de bien. Si vous êtes jamais assez fous pour les insulter, votre bonheur cessera. Les Brahmanes sont à la tête de la création. Si vous oubliez leurs droits, c'est alors que vous aurez à craindre Nârâyana; car Nârâyana est le gardien des privilèges de tous les êtres.»

Les Asouras, après avoir reçu de Brahmâ ce témoignage de faveur, se retirèrent. Quelques-uns d'entre eux, suivant les règles du devoir, adressèrent leurs hommages à Mahâdéva, funeste auteur de la chute de Tripoura. Ce dieu protecteur de la piété se montra à eux monté sur un taureau blanc, et leur dit: «Asouras, abjurant toute haine, déposant votre orgueil et votre désir de vengeance, vous vous êtes adressés à moi. Je veux vous en témoigner ma satisfaction par un don particulier. Je suis content de vos oeuvres; je vous accorde d'aller au Swarga en compagnie avec les saints Mounis et les Brahmanes distingués par leur piété. Les pénitents, instruits dans la science de Brahmâ, qui habiteront en ces lieux sous l'arbre capittha, se retrouveront dans des mondes semblables au mien. Le mortel qui, se livrant ici même à de pénibles austérités, embrassera la vie de Vanaprastha¹², qui observera la fin des pakchas et des mois, et m'offrira ses hommages, celui-là obtiendra le fruit de mille années de pénitence. S'il continue ses dévotions pendant trois nuits, suivant les prescriptions indiquées, il arrivera au but de ses désirs. Le mérite de celui qui demeurera dans le dwîpa du soleil¹³ et dans la région inférieure¹⁴ se trouvera doublé: tel est le privilège que je vous accorde. Quiconque m'honorera sous le nom de Swétavâhana¹⁵ sera à l'abri de toute crainte et entrera dans ma voie. Les mortels qui traiteront avec respect les saints Mounis, les pieux Brahmanes habitant sous

8 *Ficus indica.*

9 C'est peut-être plutôt *brahmavâta*; car l'adjectif formé de ce mot est écrit plus bas *brahmavâtiya*. Ce mot signifierait alors *enceinte de Brahmâ*.

11 S'il y a dans cette légende quelque vérité historique, on peut regarder le Swarga comme la partie orientale de l'Inde: c'est précisément le pays d'où sortaient ces Asouras, chassés de Tripoura, et ils demanderaient par conséquent à y rentrer.

12 Ainsi se nomme celui qui vit retiré dans la forêt ce qui est le troisième état ou *âsrama* du dévot indien. Voyez la lecture VI des lois de Manou.

13 आर्कद्वीप, *arcadwîpa*. Tout ce passage est d'une obscurité que je ne saurais éclaircir. Je me suis contenté d'en donner une traduction littérale, nécessairement incertaine.

14 नीच, ou निमणदेश, *nîcha* ou *nimnadésé*.

15 Ce mot veut dire *porté sur une monture blanche*.

l'oudoumbara¹⁶, un pied du vata¹⁷, près du capitha¹⁸, dans l'enclos du chacal¹⁹, ou près du figuier de Brahmâ²⁰, ces mortels, dis-je, suivront toujours la route que leur désir leur aura tracée.» Ainsi parla le dieu porté sur une monture blanche; et, accompagné de tous ces pénitents, il se rendit au Roudraloca²¹. Là il forma le projet de se rendre et de s'établir dans le Djamboûmârga.

CENT-QUARANTIÈME LECTURE. SACRIFICE DE BRAHMADATTA.

Vêsampâyana dit:

Dans ce temps-là vivait un Brahmane, nommé Brahmadata, savant dans les quatre Vèdes et les Védângas, disciple d'Yâdjavalkya, zélé pour ses devoirs, et surtout instruit dans la partie de l'Yadjour appelée Vâdjasaneyi¹. Le sage Vasoudéva l'avait chargé de célébrer un Aswamédha. Or, ce Brahmadata habitait dans le pays de Chatpoura, sur les bords charmants de l'Âvarttî², aux ondes retentissantes et ornées de la présence des Mounis. Grand lecteur des Vèdes, ce Brahmane était l'ami, le directeur spirituel, le protecteur du noble Vasoudéva. Il s'était préparé à ce sacrifice solennel qui exige le délai d'une année³. Enfin Vasoudéva, accompagné de Dévakî, vint le trouver à Chatpoura, comme Indra vient trouver Vrihaspati. Le sacrifice était remarquable par une grande profusion de mets et de présents: Brahmadata y avait pour assistants les plus sages, les plus pieux d'entre les Mounis, Vyâsa, Yâdjavalkya⁴, Soumantou⁵, Djêmini⁶, le juste Djâbali⁷, Dévala, bien d'autres encore, et moi-même⁸. Vasoudéva n'avait rien oublié pour relever la pompe de cette cérémonie: la pieuse Dévakî, par un effet de la puissance de son fils, dieu suprême descendu sur la terre, se trouva en état de donner à ces nobles convives tout ce qu'ils pouvaient désirer.

16 C'est-à-dire Ôdoumbaras.

17 Vâtamoûlas.

18 Câpithacas.

19 Srigâlavâtîyas.

20 Brahmavâtîyas.

21 Ce qui signifie

1 L'Yadjour est un des Vèdes; on le divise en deux parties principales, appelées blanche et noire, ou *Vâdjasaneyi* et *Têttirîya*. La première est attribuée à Yâdjavalkya, à qui elle fut révélée par le soleil, qui lui apparut sous la forme d'un cheval. La seconde partie doit son nom à Tittiri, qui la reçut d'Yâsca, disciple de Vêsampâyana, lequel, dans la recomposition des Vèdes, avait été chargé par Vyâsa de donner ses soins à l'Yadjour. Ce mot *Tittiri* signifie *perdrix*, et a donné lieu à un conte inventé par les auteurs des Pourânas: ils disent que les textes de l'Yadjour, avalés par Yâdjavalkya, furent, au commandement de Vêsampâyana, dégorgés par lui et avalés ensuite par les disciples de ce même Vêsampâyana changés en perdrix. Tel est en général l'esprit des Pourânas; leurs historiettes ne sont bien souvent que des contes allégoriques, bâtis sur un jeu de mots: *ab uno disce omnes*.

2 L'Âvarttî doit être la rivière que, dans la CXXXIe lecture, l'auteur désigne sous le nom du Gange. Il en sera question dans la lecture qui va suivre.

3 Voyez lect. XIV, note 19.

4 Ce Mouni est regardé comme l'auteur d'un code renommé qui porte son nom.

5 Rédacteur de l'Atharva-véda.

6 Disciple de Vyâsa, rédacteur du Sâma-véda, et auteur d'une école de philosophie, appelée le *Mimânsa*.

7 J'ai suivi pour ce mot l'autorité de M. Wilson: le manuscrit bengali me donne *djâpati*, et les deux dévanâgaris *djâjali*.

8 C'est-à-dire Vêsampâyana, le narrateur de ce poème.

Au moment du sacrifice, les Dêtyas qui habitaient à Chatpoura, Nicoumbha et les autres, fiers du privilège qu'ils avaient reçu de Brahmâ, se rassemblèrent et dirent à Brahmadata: «Nous voulons participer à votre sacrifice et boire avec vous le soma. Nous voulons aussi que Brahmadata nous donne ses filles; elles sont belles, dit-on; qu'on les appelle, qu'on les remette entre nos mains, ainsi que les plus précieuses de vos pierreries. Autrement nous ne vous laisserons pas achever votre sacrifice.» A ces mots Brahmadata répondit: «Illustres Asouras, les Pourânas ne nous permettent pas de vous admettre au sacrifice. Comment pourrais-je vous donner à boire le soma? Demandez à ces sages Mounis, qui connaissent la lettre des Vèdes et leurs commentaires⁹. Pour celles de mes filles qui sont en état d'être mariées, c'est dans l'Antarvédi¹⁰ qu'elles doivent trouver des époux de leur rang. Quant aux pierres précieuses que vous demandez, je vous les céderai de mon plein gré. Mais pensez-y bien: par la violence vous n'obtiendrez rien de moi, et j'aurai recours au fils de Dévakî.»

Nicoumbha et ses compagnons, dans l'emportement de leur coupable rage, brisèrent l'enceinte du sacrifice et enlevèrent les filles de Brahmadata. Vasoudéva, témoin de leur brutalité, appela par sa pensée son généreux fils Crichna, Balabhadra, et Gada. En apprenant cet horrible attentat, Crichna dit à Pradyoumna: Aussitôt le héros, fils de Roukminî, exécutant l'ordre de son père, courut du côté de Chatpoura: par le secours de la magie il enleva les jeunes filles, et leur en substitua d'autres qui n'étaient que le produit de son art merveilleux. Il avait dit à Dévakî: Les Dêtyas, emmenant leur proie sans méfiance, entrèrent avec joie dans Chatpoura.

Cependant le sacrifice fut continué suivant les rites ordinaires, et rien ne fut omis de ce qui pouvait le faire distinguer entre tous. Dans l'intervalle étaient arrivés les princes invités d'avance par le sage Brahmadata, savoir, Djarâsandha, Dantavakra, Sisoupâla, les Pândavas, les fils de Dhritarâchtra, les princes de Mâlava et de Tangana¹¹, Roukmin, Âcriti, Nîla, Nârmada, les deux princes d'Avanti, Binda et Anoubinda, Salya, Sacouni, et d'autres héros, voisins de Chatpoura.

Le sage Nârada, en les voyant, se dit: Aussitôt le Mouni se rendit au palais de Nicoumbha. Après avoir reçu les hommages et de ce prince et des autres Dânavas, Nârada s'assit et prit la parole: «Comment! vous vous déclarez contre les Yâdavvas, et vous restez ainsi tranquilles! Brahmadata est l'ami du père de Crichna, et il doit compter sur l'assistance de ce héros. Ce Mouni a cinq cents femmes, qu'il a épousées par amitié pour le fils de Vasoudéva, deux cents appartenant à la classe des Brahmanes, cent à celle des Kchatriyas, cent à celle des Vêsyas, cent à celle des Soûdras. Le savant et sage Dourvâsas, honoré par ces femmes, leur a accordé pour récompense que chacune aurait un fils et une fille, tous remarquables par leur beauté. Les filles se distinguent par leur jeunesse; une fois mariées, elles sont dévouées à leur mari, et possèdent l'heureux avantage d'embaumer la couche nuptiale du parfum de toutes les fleurs. Le saint solitaire les a douées de tous les talents des Apsarâs: elles savent avec grâce et chanter et danser. Les fils sont beaux, instruits dans la science des livres sacrés, et attachés à tous les devoirs de leur ordre, sans exception. Les filles du sage Brahmadata ont été mariées aux principaux Yâdavvas: il en restait encore cent que vous avez enlevées. Cet incident va devenir la cause d'une guerre avec le chef de ces héros. Il faut dès le commencement vous procurer des auxiliaires parmi les rois: tâchez, par le don de pierres précieuses, de les gagner à votre cause dans cette affaire qui intéresse les filles de Brahmadata, et recevez avec tous les honneurs de l'hospitalité les princes qui viendront chez vous.» Ainsi parla Nârada, et les Asouras

⁹ भाष्य, *bhâchya*.

¹⁰ Le mot *antarvédi* désigne un espace de terre compris entre deux rivières. On en compte plusieurs dans l'Inde; celui dont il est ici question est le Doab ou pays placé entre le Gange et l'Yamounâ.

¹¹ Voyez lect. CXIII, note 10.

suivirent avec empressement ses recommandations. Une partie de ces jeunes vierges¹² et des pierreries fut offerte à ces rois suivant la distinction de leur rang; tous ces princes, à l'exception des Pândavas, amenés aussitôt par le grand Nârada, dirent aux Asouras dans l'effusion de leur joie: L'ennemi des Souras, Nicoumbha, connaissant la force et la sagesse de ces héros, leur répondit, tout transporté de joie: s'écrièrent les Kchatriyas avec ardeur. C'est ainsi que tous ces princes, à l'exception des Pândavas, furent par l'adroit Nârada engagés dans la cause des Asouras.

Brahmadatta et ses épouses s'étaient rendus dans le champ du sacrifice. Crichna avec son armée marchait sur Chatpoura pour mettre à exécution la sentence de Mahâdéva¹⁴. Il avait laissé à Dwâravati le prince fils d'Ahouca¹⁵. Avec son armée protectrice le héros, appelé par Vasoudéva, se rapprocha du champ du sacrifice, et campa dans un lieu favorable. Ayant, suivant l'usage, formé les divisions¹⁶ de son armée, il envoya Pradyoumna à la découverte¹⁷ pour assurer la marche de ses troupes.

CENT-QUARANTE ET UNIÈME LECTURE. DÉFAITE DES ALLIÉS DE NICOUMBHA.

Vêsampâyana dit:

Aussitôt que l'oeil éclatant du monde, le soleil, se fut levé, Balabhadra et Sâtyaki s'empressèrent de monter Garouda. Ardents, prêts à combattre, le doigt garni de la peau qui doit le protéger contre la corde de l'arc¹, ils adressent leurs hommages au maître des Souras, connu sous le nom de Bilwodakésvara, et se baignent dans les eaux de l'Âvarttî-gangâ², que la parole de Roudra a rendues à jamais pures et privilégiées. Crichna donne à Pradyoumna le commandement de l'avant-garde; il charge les Pândavas de protéger le champ du sacrifice, et conduit le reste de l'armée à l'entrée des souterrains. En ce moment il se rappelle Djayanta et Pravara; et aussitôt ces deux héros paraissent, amenés de leur propre volonté ou par la force de la pensée de Crichna: ils reçoivent l'ordre de seconder Pradyoumna, jouissant comme lui du privilège de se soutenir dans les airs³.

Alors, au signal du chef, le tambour de guerre retentit: les trompes marines⁴, les timbales et les autres instruments résonnent de toute part. Crichna donne au corps d'armée la forme d'un monstre marin (macara)⁵, et désigne pour commander les différentes divisions,

¹² Le texte dit: *les cinq cents jeunes filles*. Et cependant tout à l'heure il n'en restait que cent à marier.

¹⁴ Voyez lect. CXXXI.

¹⁵ Ougraséna.

¹⁶ Une division d'armée porte le nom de *goulma*, et se trouve composée de neuf éléphants, de neuf chariots, de vingt-sept chevaux et de quarante-cinq fantassins.

¹⁷ Cette marche d'éclaireurs s'appelle *atana*.

¹ Cette peau s'appelle गोधा, *godhâ*. M. Wilson dit qu'elle sert à protéger le bras gauche contre la corde de l'arc: le mot composé que je traduis m'indique que c'est un doigt, अङ्गुलि, *angouli*, qui en est couvert, c'est-à-dire l'index de la main droite.

² Voyez lecture précédente, note 2.

³ Dans cette expédition une partie de l'armée de Crichna devait occuper les montagnes; les guerriers élevés sur la cime des collines sont naturellement comparés à des oiseaux. Consultez la lecture XXXII, tom. I, note 40.

⁴ जलज, *djaladja*. Ce sont les conques, appelées *sankhas*.

⁵ Les lois de Manou, lect. VII, sl. 187, font mention des formes diverses qu'un général peut donner à son armée. Ces formes portent le nom général de *vyôûha*: entre autres on mentionne la forme *macara*, qui consiste à réunir les principales forces à l'avant-garde et à l'arrière-garde en affaiblissant le centre. Le *macara* est un poisson fabuleux, que l'on confond avec le crocodile.

Sâmba, Gada, Sârana, Ouddhava, Bhodja, Vêtarana, le sage Anâdhrichti, Viprithou, Prithou, Critavarman, Soudanchtra, le redoutable Vitchakchous; le zélé Sanatcoumâra et Tchâroudechna protégeaient l'arrière-garde avec Anirouddha. Le centre de l'armée Yâdava était composé d'un nombre infini de chars, de chevaux et d'éléphants.

Les belliqueux Dânavas sortent de Chatpoura, avec le bruit qui accompagne la nuée orageuse. Ils sont montés sur des ânes, des éléphants, des monstres marins (macara), des dauphins⁶, des chevaux, des buffles, des rhinocéros, des lions, des tortues. On les voit aussi portés sur des chars, agitant dans leurs mains des armes de toute espèce, ornés d'aigrettes, de guirlandes, de diadèmes, de bracelets. l'air retentit du bruit divers des instruments, des roues et des conques mugissant comme les nuages. A la tête de ces Asouras qui s'avancent au combat, apparaît Nicoumbha, de même qu'Indra brille parmi les dieux. Ces terribles ennemis ont obstrué l'air et la terre, poussant mille cris, mille clameurs confuses. L'armée royale et auxiliaire était sous les ordres du roi de Tchédi: avec ce prince venaient les cent frères de Douryodhana, élevés sur des chars pareils aux villes célestes des Gandharvas⁷. Les robustes enfants de Nadin⁸, marchant avec Droupada, Roukmin et Âcriti, se présentaient fièrement au combat; on distinguait Salya et Sacouni, agitant leurs deux arcs pareils à des palmiers, et le vaillant Bhagadatta, Djarâsandha, Trigartta, le puissant Virâta. Nicoumbha et ses compagnons, emportés par leur ardeur, croyaient marcher à la victoire, et demandaient à combattre contre les Yâdavas, comme les grands Asouras contre les dieux.

Nicoumbha commença l'attaque, et de ses flèches pareilles à des serpents frappa la formidable armée de ses ennemis. L'un des généraux Yâdavas, Anâdhrichti, soutint ce premier choc, et lui renvoya une grêle de flèches aiguës, et variées pour la couleur de leurs plumes. On n'apercevait ni le char, ni les chevaux du prince des Asouras: son étendard, sa personne, tout était couvert de traits. Mais Nicoumbha, habile dans l'art de la magie, environne Anâdhrichti de ses armes enchantées, et le rend immobile comme une colonne: puis il le saisit et l'entraîne dans son souterrain, enchaîné qu'il se trouve par une force surnaturelle. Par les mêmes moyens il attaque Critavarman, Tchâroudechna, Bhodja, Vêtarana, Sanatcoumâra, Garouda lui-même, Nisatha, Oulmaca, beaucoup d'autres Yâdavas, et les emporte dans ses cavernes de Chatpoura, restant lui-même invincible et caché par l'effet de sa puissance magique. En voyant les pertes qui apparaissent dans les rangs des Yâdavas, le divin Crichna s'indigne. Sa colère est partagée par Bala, Sâtyaki, et surtout par Pradyoumna, le vaillant Sâmba, l'invincible Anirouddha, et tous leurs compagnons d'armes. Crichna bande son arc, et se présente aux Dânavas comme le feu qu'on allume au milieu du gazon. Les Dânavas accourent vers lui, semblables aux sauterelles dévouées à la mort qui s'élancent vers la flamme éblouissante. Ils brandissent par milliers des armes qui peuvent tuer cent hommes à la fois⁹, des massues, des tridents brillants comme le feu, des haches étincelantes, des quartiers de rochers, des arbres, de larges pierres. Mais ces armes menaçantes, et ces éléphants furieux, les chars, les chevaux, sont tous dévorés par les feux de Nârâyana, qui, jaloux d'assurer le bonheur du monde, comme en riant, lance au milieu de cette mêlée ses traits resplendissants, aussi drus, aussi fâcheux pour le combattant que les pluies d'automne pour le pasteur. Les Asouras ne sont pas plus en état de supporter les flèches qui s'échappent de l'arc de Nârâyana, que les monticules de sable ne supportent la pluie qui tombe du nuage. Ils ne peuvent tenir contre Crichna; ils sont devant lui comme le taureau devant le lion à la gueule béante. Pour échapper aux coups du terrible Nârâyana, ils s'élancent dans les airs; ils espèrent sauver leurs jours: mais ils trouvent ces hautes régions occupées par le fils d'Indra, Djayanta, et par Pravara, qui de leurs traits de feu, semblables à des rayons, accablent ces ennemis qui fuient. Les têtes des Asouras tombaient à terre comme les fruits du palmier abattus de la

⁶ *Sisoumâra*.

⁷ Les Indiens supposent que les Gandharvas sont portés à travers les airs dans des villes volantes.

⁸ J'ai cru devoir rendre ainsi le mot नदिनः, *nâdinah*: plus loin on trouve le mot नदीसुत, *Nadîsouta*.

⁹ Nous avons déjà vu qu'on appelait cette arme *sataghni*.

cime de l'arbre. Les bras des Dêtyas, séparés du tronc, jonchaient le sol, semblables à des serpents à cinq têtes.

C'est alors que Pradyoumna, par le pouvoir de sa magie, créa une espèce de caverne, horrible à voir¹⁰, dans laquelle il fit d'abord entrer Gada, Sârana, Satha, Sâmba et ses autres compagnons d'armes: de là, invisible, il frappait les Kchatriyas, qu'il enfermait ensuite dans cette prison. Au premier rang des ennemis combattait Carna: le fils de Roukminî l'attaque rapidement, le saisit et l'entraîne, au milieu des cris et des clameurs, dans sa caverne magique. Tel fut aussi le sort du prince Douryodhana, de Virâta, de Droupada, de Sacouni, de Salya, de Nîla, fils de Nadin, de Binda et d'Anoubinda, princes d'Avanti, de Djarâsandha, des rois de Trigartta, de Mâlava, de Pantchâla, avec leurs principaux officiers, de Dhrichtadyoumna, et d'autres encore. Pradyoumna criait à Âcriti, à Mâtoula, à Roukmin, au roi Sisoupâla et à Bhagadatta: «O princes, je respecte les liens du sang et le titre de gourou; c'est Bilwodakéswara lui-même, c'est le dieu qui porte le trident qui m'a donné l'idée de cette caverne, où je puis enfermer mes adversaires. J'use contre Nicoumbha des secrets magiques que possédait Sambara¹¹, et je délivrerai les Yâdavas qu'il a faits prisonniers.» A ces mots, Sisoupâla, chef de l'armée ennemie, attaque de ses flèches les Yâdavas et entre autres Pradyoumna. Celui-ci, après avoir adoré Bilwodakéswara, dirigea ses efforts contre le vaillant Sisoupâla, son parent. En ce moment le génie de la montagne¹² présenta au fils de Roukminî des milliers de chaînes, et lui dit: «Noble Yâdava, rappelez-vous tout ce que vous a recommandé Bilwodakéswara, et remplissez les ordres qu'il vous a donnés pendant la nuit qu'il s'est montré à votre père¹³. Enchaînez ces princes qui se sont laissé gagner par l'appât des pierreries dans cette affaire des filles de Brahmadata. Délivrez aussi ceux des Yâdavas qui sont prisonniers, et exterminatez tous les Asouras. Tel est l'ordre que doit exécuter Djanârdana; telles sont ses instructions que vous devez lui rappeler.» Le héros, avec ces chaînes qu'on lui remettait de la part de Siva, attacha Bhagadatta, le roi Sisoupâla, Âcriti, Roukmin et tous les autres, et il les transporta dans sa caverne magique. Liés et soufflant comme des serpents, ils furent confiés par le fils de Roukminî à la garde d'Anirouddha. Tous les autres chefs Kchatriyas, généraux ou trésoriers¹⁴, subirent le même sort; et le vainqueur se rendit maître des éléphants et des chars. Échauffé par le succès et disposé à ne pas épargner les Asouras, Pradyoumna, sans quitter ses armes, dit au Brahmane Brahmadata: «Vous pouvez en toute confiance continuer votre sacrifice; vous n'avez rien à craindre, reposez-vous sur Ardjourna. Quiconque est sous la garde des Pândavas ne peut rien redouter des dieux, des Asouras, ni de tout autre. Vos filles n'ont pas été touchées par les Asouras: j'ai su les sauver par le secours de la magie, et les voilà réunies dans le champ du sacrifice.»

CENT-QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE. PRISE DE CHATPOURA.

Vêsampâyana dit:

¹⁰ Ne pourrait-on pas expliquer cet incident merveilleux, en disant que Pradyoumna, posté dans une gorge de la montagne, surprit le corps d'armée commandé par les Kchatriyas, et les força de mettre bas les armes. Cette caverne magique ne serait alors qu'un défilé obscur où il se serait mis en embuscade. Dans le deuxième chant du Mahâbhârata, Djarâsandha enferme également dans une caverne les rois ses ennemis, qui sont délivrés par Cricna. Voyez aussi le Râmâyana, liv. IV.

¹¹ Ce Sambara était un Asoura qui avait enlevé Pradyoumna, et à la cour duquel ce héros avait été élevé. Nous verrons plus loin cette histoire.

¹² J'ai traduit de cette manière le mot शैलाधि, *cêlâdi*.

¹³ Voyez la lecture CXXXI.

¹⁴ कोषाध्यक्ष, *cochâdhyakcha*.

Les Asouras se trouvèrent découragés dès qu'ils virent les rois et leur suite enfermés dans cette prison. Ils s'enfuyaient de tout côté, poursuivis par Crichna, par Ananta¹ et les autres héros Yâdavas. Leur chef irrité, Nicoumbha, leur criait: «Oubliant vos serments, pourquoi tremblez-vous comme de faibles femmes? Infidèles à nos promesses, vaincus par nos rivaux, dans quel monde pouvons-nous aller? Que deviendrons-nous si nous refusons de venger nos frères par la force de nos armes? La victoire remportée sur de fiers ennemis nous procure ici-bas des fruits honorables, et le héros qui succombe sur le champ de bataille recueille un bonheur céleste. Après avoir fui honteusement pour rentrer dans vos foyers, quels regards pourrez-vous affronter? Oseriez-vous envisager vos femmes? Malheur à vous! devant qui n'aurez-vous pas à rougir?» Ainsi parlait Nicoumbha, et les chefs Asouras s'arrêtent tout honteux de leur faiblesse. Ils recommencent le combat contre les Yâdavas, et leur courage semble doublé. Ils s'élancent, animés d'une ardeur belliqueuse, et brandissant leurs armes diverses; mais ceux d'entre eux qui arrivent jusqu'au champ du sacrifice tombent sous les coups d'Ardjouna, de Bhîma, d'Youdhichthira, fils de Dharma, et des deux jumeaux² leurs frères. Ceux qui traversent les plaines de l'air rencontrent le fils d'Indra et le Brahmane Pravara. Le sang des Asouras coulait comme un fleuve qui au lieu d'herbes présenterait la chevelure des guerriers; au lieu de tortues, leurs tchacras; au lieu de tourbillons, les roues de leurs chars; au lieu de rochers, des éléphants; au lieu de poissons, des épées; à la place des arbres de ses rives, des étendards et des lances; fleuve non moins retentissant que le tonnerre, où Govinda apparaissait tel qu'un vaste roc, troublant par son seul aspect la pensée des femmes, tout couvert d'une écume et de bulles sanglantes, et gonflé comme les torrents dans la saison des pluies.

A cette vue, Nicoumbha, furieux des succès de ses ennemis, et de la perte des siens qui tombent avec leurs chevaux, s'élançait, ardent et impétueux. Il est entouré par Djayanta et Pravara, et frappé de flèches pareilles à la foudre. Se mordant la lèvre, Nicoumbha s'arrête et décharge un coup de sa massue sur Pravara: celui-ci tombe par terre. Le fils d'Indra relève son compagnon, l'embrasse, et, reconnaissant qu'il respire encore, il le laisse pour attaquer l'Asoura qu'il frappe de son cimenterre. Nicoumbha répond à Djayanta par un coup de massue. Celui-ci redouble d'efforts, et le Dêtya, pressé par ce héros, se dit à lui-même: Aussitôt après cette réflexion, il disparaît, et se rend à l'endroit où se tenait le redoutable Crichna.

Cependant le vainqueur de Bala, placé non loin de son fils, avait vu ses exploits; curieux de considérer le combat, il était venu avec les dieux contempler ce spectacle, et se réjouissait des exploits de Djayanta: s'écriait-il, et il l'embrassait avec tendresse. Il serra aussi dans ses bras Pravara, qui était revenu de son évanouissement. Par son ordre les tambours célestes retentirent avec bruit pour célébrer la victoire de Djayanta.

Nicoumbha aperçut l'invincible Késava, arrêté avec Ardjouna non loin du champ du sacrifice. Il pousse un grand cri, et de sa terrible massue il frappe Garouda, le roi des oiseaux, Bala, Sâtyaki, Nârâyana lui-même, Ardjouna, Bhîma, Youdhichthira et les deux jumeaux leurs frères, Vasoudéva, Sâmba et Pradyoumna. Le Dêtya emploie également des moyens magiques, et tout à coup il disparaît aux yeux des guerriers. Vainement on le cherche; Hrichîkésa invoque dans sa pensée Bilwodakésvara, chef de ces demi-dieux appelés Pramathas³. Alors par la grâce de ce maître tout-puissant on revoit Nicoumbha, le grand enchanteur, le front élevé comme le Kêlâsa, menaçant de tout dévorer, et appelant

¹ C'est-à-dire Baladéva, qui est le serpent Sécha ou Ananta descendu sur la terre

² Les Pândavas étaient cinq frères, dont trois avaient Countî pour mère. La mère des deux autres, qui sont Nacoula et Sahadéva, s'appelait Mâdrî. Les Pândavas passaient pour être les enfants de différents dieux, et Pândou n'était que leur père putatif; ou plutôt, comme nous l'avons vu dans la LIIIe lect., tom. I, ces héros étaient les avatares de certaines divinités. Ainsi Nacoula et Sahadéva avaient eu pour pères les gémeaux Aswinî-coumâras, ou, suivant une autre légende, ils étaient ces gémeaux incarnés.

³ Ainsi se nomme une classe de demi-dieux, appartenant à la cour de Siva.

au combat Crichna, l'ennemi et le meurtrier de sa famille. Ardjourna, armé de son arc Gandîva, plus d'une fois frappe de ses flèches et la massue et les membres du géant; mais ces flèches aiguës venaient heurter contre les membres et la massue de Nicoumbha, et tombaient à terre toutes recourbées. Ardjourna, voyant l'inutilité de ses efforts, dit à Késava: Crichna lui répondit en riant: «O fils de Countî, ce Nicoumbha est un génie⁴ puissant. Écoute son histoire. Jadis ce grand Asoura, cet ennemi des dieux, s'est rendu dans le septentrion⁵, et s'y est livré à une grande pénitence qu'il a prolongée pendant cent mille ans. Le divin Hara⁶ lui a donné le choix d'une récompense: Nicoumbha a demandé de pouvoir revêtir trois formes qu'aucun Soura ni Asoura ne saurait détruire. Le dieu qui a le taureau pour symbole lui dit qu'encourant l'inimitié de Siva, ou des Brahmanes, ou de Vichnou, il ne serait tué que par Hari, et non par d'autre; que lui, Siva, ainsi que Vichnou, étaient amis des Brahmanes, et que les Brahmanes étaient pour eux à la tête de la création. Ainsi, ô fils de Pândou, il n'est point d'arme qui puisse abattre Nicoumbha. Il a trois corps⁷, il est entreprenant, et fier du privilège dont il jouit. Déjà, lors de l'enlèvement de Bhânoumatî, j'ai tué un de ses corps. Le second corps de ce terrible ennemi devait être détruit par un autre que moi. Placé sous la protection de Diti, il se trouvait doué des fruits de sa longue pénitence. Le troisième est formidable: et c'est celui avec lequel il habite à Chatpoura. Voilà toute l'histoire de Nicoumbha, que sa mort complétera bientôt.»

Tandis que les deux Crichnas⁸ parlaient ensemble, le terrible Asoura entra dans sa caverne de Chatpoura. Le dieu, vainqueur de Madhou, le suivit dans cet antre horrible, d'un difficile accès, impénétrable à la lumière de la lune et du soleil, brillant d'un éclat qui lui est propre, et présentant, selon le désir de chacun, le bien ou le mal, le froid ou le chaud. Une fois entré sous ces voûtes, Crichna aperçut les princes prisonniers. Il renouvela le combat avec son puissant adversaire, et à sa suite s'élançèrent en ces lieux Bala et les autres Yâdavas, avec les généreux Pândavas: tous ensemble arrivèrent sur les pas de Crichna. Pendant que les deux combattants en étaient aux mains, Pradyoumna pénétra jusqu'au lieu où se trouvaient les Yâdavas prisonniers: il les délivra, et les ramena à l'endroit où était Djanârdana, tous transportés de joie, tous demandant la mort de Nicoumbha. Crichna dit ensuite à son fils: et aussitôt Pradyoumna brisa les fers de ces princes, qui, mornes et silencieux, le front baissé, privés de tout l'éclat de leur puissance, se tenaient debout, tristes et confus.

Nicoumbha ne désespérait pas encore de la victoire: il s'approche de Crichna, qui attaque lui-même avec non moins d'ardeur son adversaire furieux. Les deux rivaux se frappent mutuellement de leur massue, et se sentent en même temps défaillir sous les coups qu'ils viennent de se porter. A la vue des Pândavas et des Yâdavas que cet accident a émus, les Mounis récitent des prières qui doivent servir à ranimer Crichna; ils célèbrent ses louanges dans les hymnes consacrés par les Vèdes. Késava revient à lui: le Dânavâ recouvre aussi ses esprits, et les deux héros se disposent à une nouvelle lutte; tels que deux taureaux mugissants, ou deux éléphants, ou deux animaux féroces⁹ ils vont avec rage recommencer ce terrible duel. Alors la voix d'un être invisible dit à Crichna: Crichna répond: Il adore le maître du monde, il lance Soudarsana¹⁰, et le tchacra funeste à la race des Dêtyas, pareil au disque du soleil, quitte la main de Nârâyana pour aller couper la tête de Nicoumbha,

4 भूतं, *bhoûtam*.

5 Cette contrée se nomme *Outtaracourou*: c'est la plus septentrionale des divisions du globe, celle qui est la plus voisine de l'océan glacial.

6 C'est-à-dire Siva.

7 Les poètes grecs donnent aussi trois corps à Géryon, et les poètes latins à Herilus. C'est ce que Virgile dit dans son *Énéide*, liv. VII et VIII.

8 C'est-à-dire Crichna et son ami Ardjourna.

9 शालावृक, *sâlâvrica*.

10 Nom du *tchacra* de Vichnou.

ornée de magnifiques pendants d'oreilles. Elle tombe, cette tête superbe, comme du sommet de la montagne tombe le paon dont l'esprit a été troublé par l'aspect des nuages. Nicoumbha, la terreur du monde, n'était plus: Bilwodakésvara en témoigne sa joie. Indra fait tomber du ciel une pluie de fleurs, et les tambours célestes retentissent pour célébrer la mort de cet ennemi des dieux. Le monde et surtout les Mounis chantent les louanges de Crichna. Le vainqueur donne par centaines aux Yâdavas les filles des Dêtyas. Pour se concilier l'esprit des Kchatriyas, il leur distribua des pierreries de toute sorte et des étoffes magnifiques. Il fit accepter à ses amis les Pândavas six mille chars attelés de chevaux. La belle cité de Chatpoura fut remise entre les mains du Brahmane Brahmadata par le dieu bienfaisant qui a pour étendard l'oiseau Garouda, et qui porte dans ses mains la conque marine, le disque et la massue. Le sacrifice fut enfin achevé, et les Kchatriyas congédiés, ainsi que les généreux Pândavas.

Crichna célébra aussi en l'honneur de Bilwodakésvara un banquet orné de cent espèces de viandes et de potages¹¹, et remarquable par les mets et leurs assaisonnements¹². Amateur des jeux de force et d'adresse, il fit combattre des lutteurs habiles, et distribua aux vainqueurs des richesses et des armes. Enfin accompagné de son père, de sa mère et des Yâdavas, il fit ses adieux à Brahmadata et reprit le chemin de Dwâravati. Il revit cette belle ville remplie d'une heureuse population: partout régnait la joie, les rues étaient parsemées de fleurs, et sur son passage le héros entendait célébrer ses louanges. Celui qui entendra ou qui lira la mort du maître de Chatpoura¹³ et le triomphe du dieu qui tient en ses mains le tchakra, celui-là sera vainqueur dans les combats; s'il n'a point d'enfants, il en obtiendra; s'il est pauvre, il deviendra riche; malade, il recouvrera la santé; prisonnier, il verra briser ses fers. La lecture de cette histoire est encore efficace pour procurer, à l'époque de certaines cérémonies, une heureuse conception¹⁴, la conservation du fœtus¹⁵, et, dans les Srâddhas, la perpétuité d'une famille¹⁶. L'homme qui lit toujours ici-bas dans le Mahâbhârata¹⁷ le récit de la victoire du plus fort, du plus grand des dieux, est à l'abri de toute maladie, et après cette vie il est sûr de se trouver dans la bonne route. Portant à ses mains et à ses pieds des parures d'or et des pierres précieuses, aussi brillant que le soleil, vainqueur de ses ennemis, grand au milieu des puissants, asseyant sa domination sur les quatre mers, possédant les quatre qualités¹⁸ désirables, il sera un héros qui triomphera du monde, et se trouvera célébré sous mille noms divers.

11 सूप, *sôpa*.

12 व्यञ्जन, *vyandjana*.

13 Le texte dit *la mort de Chatpoura*. Nicoumbha paraît aussi avoir porté le nom de Chatpoura.

14 गर्भाधानं, *garbhâdhânam*.

15 पुंसवनं, *poumsavanam*.

16 अक्षयकरणं, *akchayakaranam*.

17 Le Harivansa est considéré comme une suite et une partie du Mahâbhârata.

18 चतुर्विधात्मा, *tchatourvidhâtma*. Je crois qu'il est ici question des quatre objets qui doivent fixer les désirs de l'homme, et dont les trois premiers forment ce qu'on appelle le trivarga; savoir, la vertu, l'amour, la richesse et la béatitude finale.

CENT-QUARANTE-TROISIÈME LECTURE. TYRANNIE D'ANDHACA.

Djanamédjaya dit:

Saint Mouni, j'ai entendu avec plaisir le récit de la chute de Chatpoura. Raconte-moi maintenant la mort d'Andhaca¹, que tu m'as déjà annoncée; j'ai aussi le plus grand désir d'entendre de ta bouche éloquente le récit de l'enlèvement de Bhânoumatî et de la mort de Nicoumbha² son ravisseur.

Vésampâyana répondit:

Diti, voyant ses enfants tomber sous les coups du brillant Vichnou, chercha par sa pénitence à se rendre favorable le fils de Marîtchi, Casyapa. Le Mouni, satisfait de ses longues austérités, de sa soumission, de sa douceur, et de son égalité d'âme, lui dit enfin: Diti lui répondit: Le saint pénitent reprit: «Fille de Dakcha³, que ton désir soit accompli! Tu auras un fils à qui les dieux ne pourront donner la mort. Compte sur cet oracle. J'excepte cependant Roudra, le dieu des dieux, dont le pouvoir est bien supérieur au mien. Tâchez donc d'être sur vos gardes, ton fils et toi.» Alors le Mouni, s'approchant d'elle, de son doigt lui toucha le ventre, et aussitôt elle enfanta un fils qui avait mille bras, mille têtes, deux mille yeux, autant de pieds, et qui fut appelé Andhaca, parce qu'il marchait comme un aveugle (andha), quoiqu'il fût bien clairvoyant. Pénétré de cette idée que les autres êtres n'avaient point de prise sur lui, Andhaca porte ses ravages partout. Il enlève toutes les pierreries, et ne reconnaît d'autre droit que celui de sa force. Il outrage avec violence les Apsarâs, dévaste leurs demeures, et répand la terreur dans le monde entier. Toujours plus hardi dans ses folles entreprises et dans ses attentats, Andhaca continue à enlever les femmes de la plus haute distinction et les pierreries les plus précieuses, et même, associé à d'autres Asouras aussi entreprenants que lui, il se disposait à porter ses armes victorieuses dans les trois mondes.

Le dieu Indra, en apprenant ses projets, dit à son père Casyapa: «Illustre Mouni, tels sont les desseins d'Andhaca. Dites-moi ce que nous devons faire. Comment puis-je supporter cette conduite de la part d'un jeune frère⁴? Comment, d'un autre côté, puis-je m'armer contre un de vos fils chéris? L'auguste Diti entrerait en colère contre moi, si je donnais la mort à son enfant.» Casyapa répondit à ce discours d'Indra:

C'est donc ainsi qu'Andhaca avait reçu de Casyapa et de Diti le droit de soumettre les trois mondes, et ce droit était le fruit de la plus pénible des pénitences. Mais l'insensé en abusait pour attaquer les habitants du ciel, osant, en sa démence, persécuter même les Immortels. Il brisait les arbres des bois sacrés, dévastait les jardins, enlevait les chevaux nés d'Outchtchêhsravas⁵, et, fier de sa force, à la vue même des Dévas, emmenait les éléphants divins issus de ces nobles animaux, qui sont les soutiens des régions célestes. Ennemi acharné des dieux, il ne l'était pas moins de ceux qui les honoraient par des sacrifices et des actes de pénitence. Par suite de la crainte qu'inspirait Andhaca, les trois castes n'osaient plus se livrer aux exercices de la piété. Au gré de ce tyran, le vent soufflait, le soleil répandait sa chaleur, la lune et les étoiles brillaient ou disparaissaient; les chars célestes ne cheminaient plus dans l'air, effrayés par la présence du superbe Dêtya. Le monde ne prononçait plus ni le mot aum, ni le mot vachat⁶: Andhaca l'avait glacé de

¹ Cet Andhaca semble être la deuxième forme de Nicoumbha, dont il a été parlé dans la lecture précédente.

² Il en sera question plus loin: Nicoumbha, Andhaca et Chatpoura sont les trois formes d'un même personnage

³ Les femmes de Casyapa étaient filles de Dakcha: voilà pourquoi Diti s'appelle *Dâkchâyânî*.

⁴ Indra est aussi fils de Casyapa, mais d'une autre mère.

⁵ Cheval divin né de la mer, lorsqu'elle a été barattée.

⁶ Exclamation employée en versant le beurre dans le feu sacré.

terreur. L'orgueilleux pécheur parcourut ainsi l'Outtaracourou, le Bhadrâsua, le Kétoumâla et le Djambou-dwîpa⁷. Les Dânavas et les dieux eux-mêmes, tous les êtres les plus puissants lui adressaient des hommages. Les saints Richis, ainsi persécutés, se rassemblèrent pour aviser aux moyens de détruire Andhaca. Le prudent Vrihaspati dit à ces sages réunis: «Il n'est que Roudra qui puisse lui donner la mort. Tel est le privilège dont Andhaca a été doué par Casyapa, lequel a reconnu qu'il ne pouvait le sauver des atteintes de ce dieu. Cherchons donc le moyen de faire connaître à l'éternel Sancara⁸ les dangers qui menacent tous les êtres. En apprenant notre position, le dieu souverain du monde saura bien sécher nos larmes: il est la voie des justes, le dieu des dieux, l'essence suprême⁹, le maître de la nature, et son principe est que l'être vertueux doit protéger les êtres vertueux et surtout les Brahmanes. Rendons-nous tous auprès du sage Nârada; il trouvera pour nous un moyen de salut. Il est éclairé, et certainement il saura intéresser Siva en notre faveur.»

Après ces paroles de Vrihaspati, tous les Mounis prièrent Nârada de les sauver, et celui-ci leur promit ses services. Quand ils furent partis, il se mit à réfléchir, et vit aussitôt le parti qu'il avait à prendre. Il se rendit auprès du dieu des dieux, à l'endroit où se tenait dans un bois de mandâras¹⁰ celui qui a pour symbole un taureau. Le saint Mouni resta toute la nuit dans ce bosquet d'agréables mandâras, comblé d'honneurs par le dieu qui est armé d'un trident. Il partit ensuite pour le ciel, chargé des instructions de Siva, après s'être tressé une guirlande formée de fleurs de mandâra et de santâna¹¹. Il attacha sur sa poitrine cette guirlande magnifique, qui exhalait les odeurs les plus suaves, et s'approcha du lieu où était le cruel et orgueilleux Andhaca.

Celui-ci aperçoit Nârada, et respirant le parfum délicieux de cette guirlande de fleurs de santâna, il dit au Mouni: Le Mouni, véritable trésor de pénitence, prit en souriant la main droite du Dêtya, et lui dit: «Seigneur, ces arbres croissent en foule sur la haute montagne de Mandara¹², et cette fleur est une création de Siva. Personne, sans la permission de ce dieu, ne peut entrer dans ces bois gardés par de vaillants guerriers, dont les mains brandissent des armes terribles, et dont le corps est couvert d'armures diverses. Aucun être ne saurait tuer ces gardiens, protégés qu'ils sont par Mahâdêva. Dans ces bois, au milieu des mandâras, se livre sans cesse au plaisir le grand Siva, qui est l'âme et l'essence universelle. En honorant ce dieu, maître des trois mondes, par des actes de pénitence extraordinaire, ô fils de Casyapa, on peut obtenir de lui des fleurs de mandâra. Ces arbres chéris de Siva procurent tout ce qu'on désire, des femmes charmantes, des diamants, des pierreries. Sous leur ombrage on n'a besoin de la lumière ni du soleil, ni de la lune. Ces arbres brillent d'eux-mêmes; étrangers au malheur, les uns produisent des parfums de tout genre, les autres des étoffes élégantes, d'autres des pierres précieuses, ou des nourritures et des breuvages de toute espèce¹³: enfin ces arbres donnent tout ce que la pensée peut imaginer. Sous ces bosquets de mandâras on ne connaît ni la soif, ni la faim, ni la maladie, ni l'inquiétude. Mille années ne me suffiraient pas pour te dépeindre les qualités excellentes qui, de tout le ciel, sont réunies en ce lieu. Il doit sans doute être après

⁷ Ce sont là les quatre provinces qui portent le nom de *Mahâdwîpas* ou *grands dwîpas*. Je ferai remarquer que dans le texte ces quatre mots sont au pluriel. Nous avons vu que l'Outtaracourou est la partie la plus septentrionale du continent. Le Bhadrâsua est à l'est, et le Kétoumâla à l'ouest. Nous savons que le Djambou répondait à l'Indostan. Voyez les Recherches asiatiques, vol. VIII, pag. 305.

⁸ Nom de Siva.

⁹ Traduction de l'épithète *Bhava*, qui est un des surnoms de Siva.

¹⁰ Arbre fabuleux du paradis des Indiens, qui s'écrit aussi *rmandara*.

¹¹ Autre arbre du Swarga. Je crois bien que le *mandâra* et le *santâna* sont souvent confondus.

¹² C'est le nom de la montagne fabuleuse dont les dieux se servirent autrefois pour baratter la mer.

¹³ भक्ष्यं भोज्यं च पेयं च चोष्यं लेह्यं तथैव च.

Mahendra, le vainqueur des mondes, celui qui passe un seul jour sous ces ombrages. C'est le Swarga du Swarga, le bien des biens, le tout du monde: telle est mon opinion sincère.»
&!

CENT-QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE. MORT D'ANDHACA.

Vêsampâyana dit:

Andhaca, après avoir entendu le discours de Nârada, résolu de se rendre sur le Mandara. Transporté de colère et menant à sa suite une foule de guerriers Asouras, il arriva sur cette montagne, qui était dans ce moment le séjour de Mahâdéva. Au-dessus du Mandara s'étendaient de vastes nuages; le sol était couvert de hautes herbes; des troupes nombreuses de saints et de Maharchis y trouvaient un asile. Le tchandana¹, l'agourou², le sarala³ y croissaient en abondance. Les bois étaient remplis d'éléphants et retentissaient des chants agréables des Kinnaras⁴. Là les branches chargées de fleurs se balançaient mollement au souffle des vents. La terre montrait ses veines gonflées des métaux les plus précieux. Ailleurs l'oreille entendait les accents harmonieux des oiseaux; l'oeil suivait le vol des cygnes dont les pattes avaient été purifiées dans l'eau des étangs, ou la course rapide des buffles vigoureux, effroi des Dêtyas. La cime du mont était couronnée de neige, et ses flancs couverts de mille troupeaux d'antilopes, et de lions dont la robe fauve brillait comme un rayon de la lune. Le superbe Dêtya dit au génie du mont Mandara: «Tu sais que, par une faveur de mon père, personne ne peut me donner la mort, et que les trois mondes, animés et inanimés, sont en mon pouvoir. Chacun tremble devant moi, ô mont, et personne n'ose me combattre. Sur un de tes plateaux est un bois précieux de Pâridjâtas⁵, dont les fleurs procurent tous les biens que l'on peut désirer. Eh bien! je veux avoir la jouissance de ce bois. En vain tu te mettras en colère. Que peux-tu contre moi? C'est un plaisir que j'ai hâte de goûter, et je ne vois pas qui pourrait te garantir de ma fureur.»

A ces mots le génie du Mandara ne répondit rien, et disparut. Alors Andhaca furieux, enorgueilli de son privilège, poussa un cri épouvantable: Puisque tu dédaignes de répondre à ma demande, dit-il, je te réduirai en poussière. O mont, vois quelle est ma force.» A l'instant il arrache un pic de plusieurs yodjanas, et le lance sur le corps de la montagne. Roudra, qui voit le Mandara, si fameux entre les monts, orné par la présence de tant de sages et doctes Brahmanes, sillonné par tant de ruisseaux majestueux, couvert de tant de forêts diverses, aujourd'hui déchiré et inondé de ses propres eaux qui coulent sur lui en flots plus impétueux que les torrents célestes, Roudra vient à son secours. Il veut: et les cimes arrachées et lancées par les Asouras retournent sur eux-mêmes pour leur donner la mort. Ceux d'entre ces fiers ennemis qui furent après avoir jeté des quartiers de roc et ceux qui restent fermes sur les plateaux de la montagne, tous également périssent sous les éclats de ces pierres qu'ils ont soulevées. Andhaca voit son armée terrassée: il s'indigne et pousse un grand cri. Il ose provoquer le dieu: Ainsi s'exprime Andhaca furieux: le grand Siva s'approche et lève son trident pour frapper l'insensé. Ce redoutable Îswara sur le front duquel brillent trois yeux est entouré des demi-dieux appelés Pramathas, et d'une foule de génies dont il est souverain. A la vue de Siva irrité, les trois mondes ont frémi, et les mers troublées dans leurs ondes ont fui de leurs rivages. L'éclat du dieu a enflammé les régions célestes, et les astres égarés de leur route sont venus se heurter. Les montagnes ont tremblé, et des nuages est tombée une pluie de fumée et de charbon. La lune s'est échauffée, et le soleil s'est refroidi. Les Mounis, occupés de la loi divine, ont oublié leurs

1 Le sandal, *sirium myrtifolium*.

2 *Aquilaria agallocha*.

3 *Pinus longifolia*.

4 Musiciens célestes.

5 Le *pâridjâta* est ici confondu avec le mandâra. Voyez la CXXIVe lecture et la CXXVe.

prières. Les cauales ont donné le jour à des boeufs, les vaches à des chevaux; les arbres, sans être touchés, sont tombés réduits en poussière. Les lois de la nature ont été renversées, et des accouplements monstrueux ont eu lieu entre les taureaux et les vaches⁶. Çà et là, dans ce tumulte, errent les Râkchasas, les Djâtoudhânas⁷ et les Pisâtchas. Mahâdéva, témoin du désordre qui règne dans le monde, lance son trident armé d'une flamme étincelante. L'invincible trident frappe la poitrine d'Andhaca, et l'ennemi des dieux est réduit en poudre. A sa chute, tous les dieux et les saints Mounis chantent les louanges de Sancara; les tambours célestes retentissent, et une pluie de fleurs descend du haut des airs. Les trois mondes respirent de leurs craintes mortelles. Les Gandharvas font résonner leurs chants, les Apsarâs reprennent leurs danses, les Brahmanes récitent les Vêdes, et les sacrifices recommencent. Les astres suivent leur cours accoutumé⁸, et les fleuves leur pente ordinaire. Le feu ne brûle plus dans l'eau, toutes les régions célestes recouvrent la paix, et le Mandara, le plus illustre des monts, brille, comme auparavant, des richesses dont il est orné et de l'éclat qui le couronne. Le dieu Siva se livre aux plaisirs avec Oumâ au milieu de ses bois de Pâridjâtas, après avoir établi l'ordre dans le monde, et donné à Indra et aux autres Souras la liberté de remplir leurs devoirs.

CENT-QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE. FÊTE MARITIME DE DWÂRAVATÎ.

Djanamédjaya dit:

Vénéérable Mouni, tu viens de me raconter la mort d'Andhaca, et le triomphe de Siva qui rendit la paix aux trois mondes. Fais-moi le plaisir de me dire maintenant comment l'autre corps de Nicoumbha fut tué par le dieu qui porte le tchakra.

Vêsampâyana reprit:

Illustre Râdjarchi, tu possèdes la foi, et je puis te confier l'histoire du maître du monde, du tout-puissant Hari. Dwâravatî était devenue le séjour de l'incomparable Vichnou: cependant arriva le moment du pèlerinage maritime¹ au tîrtha, appelé Pindâraca. Le roi Ougraséna et Vasoudéva furent chargés de la surveillance de la ville: tous les autres partirent. Ils formaient des groupes différents: dans l'un brillait Balarâma, dans l'autre le sage Djanârdana, maître du monde, ailleurs les jeunes Yâdavas pareils à des Immortels. A la suite de ces nobles enfants de Vrichni, tous remarquables par leur beauté et leurs parures, venaient des milliers de femmes; car depuis la victoire des puissants Yâdavas sur les Dêtyas, une foule de courtisanes s'était établie à Dwâravatî. Ces femmes, destinées aux plaisirs² de cette vaillante jeunesse, et accoutumées au faste et à l'humeur des Kchatriyas, devaient, par la facilité des jouissances, prévenir entre les Yâdavas les disputes que cause ordinairement la passion: telle avait été la sage pensée de Crichna.

Mais l'illustre Balarâma se contentait de l'amour de la seule Révatî, et leur tendresse mutuelle ressemblait à celle du Tchacravâca³. Échauffé par la câdambarî⁴, orné d'une

6 वाधन्ते वृषभा गाश्च गावश्चारुरुहुर्वृषान्

7 C'est un nom que l'on donne à une espèce de Râkchasa, ou de mauvais lutin.

8 प्रकृतिमापेतुः.

1 समुद्रयात्रा, *samoudrayâtrâ*. On donne le nom d'yâtrâ à un jour de fête qui consiste en pèlerinage, à un endroit sacré, ou en procession pour promener des idoles. C'est ainsi que la fête de Crichna, à Djagannatha, est appelée *Rathayâtrâ* parce qu'on fait sortir le char de ce dieu. Ces fêtes sont accompagnées de réjouissances, et de représentations dramatiques qui portent aussi le nom d'yâtrâ.

2 L'expression sanscrite qui désigne cette espèce de femmes ressemble parfaitement à l'expression française; क्रीडानारी ou युवती, *crîdânârî* ou *yuvatî* (*lusus puella*).

3 Voyez lect. CXXXVII, note 6.

guirlande de fleurs sauvages, sur les flots de l'Océan, ce héros goûtait avec Révatî des plaisirs purs et innocents. Sur le même théâtre, Govinda, à l'oeil de lotus, Govinda, créateur suprême, se livrait aussi à des ébats joyeux et variés⁵ avec ses seize mille femmes; et chacune, éprise de son divin époux, se disait: Toutes en effet portent sur leurs membres des traces de leurs luttes amoureuses; toutes sont satisfaites; et, fières de la faveur de Govinda, elles lèvent la tête avec orgueil et disent aux suivantes qui les entourent: En voyant dans le miroir les traces que ses ongles ou ses dents ont laissées sur leur sein, sur leur lèvre, elles se réjouissent. Elles chantent, et leurs voix célèbrent la naissance de Crichna. Elles dévorent⁶ de leurs regards et ses yeux et le lotus de son visage. Leurs yeux, leur âme est toute remplie de l'image de cet époux qui est aussi leur amant; et il semble que la certitude d'être aimée seule ajoute encore à leurs charmes. Tout occupées de l'unique objet qui les captive, elles n'éprouvent aucun sentiment de jalousie. Le divin Nârâyana a contenté leurs désirs, et toutes sans exception portent leur tête avec fierté, heureuses du titre d'amies de Késava.

Ainsi ce dieu poursuivait avec toutes ses femmes le cours de ses plaisirs heureusement diversifiés. L'Océan, qui en est le théâtre, a, par l'ordre de Crichna, dépouillé ses ondes de leur amertume: ses flots calmes et limpides exhalent toute espèce de parfums. Ces femmes, pour agacer leur époux, font jaillir l'eau sur les chevilles de ses pieds, ses genoux, ses cuisses, sa poitrine: ainsi les pluies de l'automne tombent sur l'Océan. Késava les couvre à son tour d'une onde légère: ainsi les nuages du ciel arrosent les plantes fleuries. Mollement inclinées, elles s'écrient en regardant tendrement Hari: Elles fendent les flots sur des bateaux formés d'un bois léger, et qui représentent les uns des hérons, des paons ou des éléphants, les autres des poissons et des monstres marins, enfin toute espèce de figure; d'autres nagent, de manière à montrer aux yeux de Djanârdana enchanté leurs seins pareils à deux coupes élégantes⁷.

Roukminî se mêle à ces jeux qui font le bonheur de son époux. C'était une suite non interrompue de plaisirs, auxquels prenaient part le plus grand des Immortels et ses joyeuses compagnes. Couvertes d'un léger vêtement, ces femmes, dans leurs mouvements vifs et folâtres, ressemblaient à d'aimables et beaux lotus flottant sur la surface des eaux. Crichna, habile à peindre et à exprimer la passion, s'adressait à chacune suivant son caractère, et savait la soumettre à son doux empire. Oui, le divin, l'éternel Hrichikésa multipliait ses plaisirs, tendrement enchaîné par ses amantes; celles-ci, trompées par les apparences, le prenaient pour un simple mortel, digne par sa naissance et ses vertus de leurs constants hommages. En voyant le soin qu'il mettait à varier leurs jouissances, en considérant ses qualités, son mérite, le doux sourire qui précédait toutes ses paroles, ces épouses, ivres d'amour, vouaient à Crichna une espèce de culte.

Ailleurs les groupes variés, composés de jeunes gens et de femmes, embellissaient la surface de la mer. Crichna, pour achever de subjuguier leurs sens, avait mandé les Apsarâs, savantes dans l'art de la danse et du chant, et les héros Yâdavas ne pouvaient contenir les transports de leur admiration en voyant les pantomimes⁸, en entendant la voix harmonieuse et les instruments de ces femmes divines; car, voulant que rien ne manquât à la fête, le dieu avait fait venir de la cour de Couvéra et de celle d'Indra les Apsarâs les plus habiles. Ces nymphes, appelées par la volonté du tout-puissant Crichna, étaient arrivées,

371

⁴ Voyez lect. XCXVII, tom. I.

⁵ Cette idée est exprimée par le mot वै रूप, *vêswaroûpa*, plusieurs fois répété. Je n'ai pas cru qu'il pût être ici question de la faculté que possédait Crichna de se multiplier et de se présenter en même temps à toutes ses épouses.

⁶ Le texte dit: elles boivent.

⁷ Je n'ai trouvé que ce sens raisonnable à ce vers: स्तनकुम्भैस्तया तेरुः कुम्भैरिव तथापराः.

⁸ अभिनय, *abhinaya*.

et, baissant devant lui avec respect leur tête ornée de cinq aigrettes⁹, elles attendaient ses ordres. Késava, les relevant avec bonté, leur dit: «Déesses amies de la joie, soyez sans crainte: allez auprès des Yâdavas, et pour l'amour de moi contribuez à leurs plaisirs. Développez votre adresse dans les arts de la danse et du chant, dans la pantomime, et sur les divers instruments. De cette manière vous mériterez les faveurs que vous pouvez désirer. Je considère les Yâdavas comme d'autres moi-même.» A l'instant ces Apsarâs, inclinant la tête devant Hari, vont exécuter ses ordres et se présentent aux Yâdavas.

Leur présence donne à la mer un nouvel éclat: ainsi brillent dans le ciel les éclairs au sein des nuages. S'élevant sur les flots comme sur un terrain solide, elles font entendre un concert de ces instruments dont les sons se prolongent mieux sur l'eau¹⁰, et représentent avec des gestes animés les pièces qui font l'admiration du Swarga. Leurs parfums, leurs guirlandes divines, leurs vêtements, leurs regards agaçants, leurs tendres mouvements et leurs sourires subjuguent l'âme des Yâdavas, qui ne peuvent résister aux flammes de leurs prunelles, à l'élégance de leurs gestes, à la grâce de leurs lèvres riantes, à la tendre expression de leur jeu. Alors, plongés dans une douce ivresse¹¹, ils se laissent entraîner dans les airs, au milieu de ces régions où règne le vent. Crichna, pour leur complaire, vient jouer dans les plaines célestes avec ses seize mille épouses. Les Yâdavas connaissent sa toute-puissance, et ce prodige ne les étonne pas; ils se voient sans trembler au-dessus de ces vastes abîmes de l'air. Les uns se rendent de là sur le Rêvata, les autres dans leurs demeures, ou dans les bois dont la solitude les charme.

Par la volonté du maître du monde, de l'incomparable Vichnou, l'eau de la mer est devenue potable. Ces beautés à l'oeil de lotus, courant sur l'eau comme sur le sol, entraînaient avec elles par la main ces jeunes héros, se plaisant quelquefois à plonger avec eux dans les flots. A leur disposition se trouvaient des mets et des boissons de toute espèce¹², selon la forme qu'ils pouvaient souhaiter. Ornées de guirlandes élégantes, dans des réduits mystérieux, elles leur faisaient savourer des voluptés qui ne sont connues que des habitants du Swarga. Cependant le soir approchait: mais les Vrichnis et les Andhacas, non fatigués de plaisir, après les ablutions ordinaires, montèrent avec leurs compagnes sur des vaisseaux magnifiquement ornés, et continuèrent leurs jeux. Sur ces vaisseaux, l'art de Viswacarma avait représenté des places carrées, des portiques arrondis, des terrasses. L'oeil surpris pourrait les prendre pour le Kêlâsa, le Mandara ou le Mérou, car ils sont chargés d'arbres, de bêtes fauves, d'oiseaux; on y voit des arcades ornées de lapis-lazuli¹³, de longs cordons de pierres précieuses, de nombreux filets de saphir¹⁴, de cristal¹⁵, d'émeraudes¹⁶ et d'or. On admire aussi sur quelques-uns des hérons, des perroquets, des éléphants. Ces vaisseaux tout brillants d'or étaient dirigés par d'habiles pilotes, et sillonnaient la mer qui soulevait ses vagues avec orgueil. L'empire de Varouna était couvert de tout côté de navires dressant leurs voiles blanches, de galères, de barques

⁹ Ces mots servent de traduction à l'épithète पञ्चचूड, *pantchatchoûda*.

¹⁰ Le texte dit seulement: des instruments d'eau, जलवाद्यानि, *djalavâdyâni*. Je n'ai pas cru que l'auteur désignât ici l'instrument qui forme une espèce d'harmonica, et qu'on appelle *djalataranga*. Cet instrument consiste en une coupe de métal, remplie d'eau, d'où l'on tire des notes harmonieuses.

¹¹ Ce passage me semble exprimer le délire de leur enthousiasme et de leur ivresse: ils se croient transportés dans les cieux. Le poète dépeint l'erreur de leur imagination exaltée comme une réalité.

¹² Ici se retrouve le vers que nous avons cité dans la note 6 de la lecture précédente.

¹³ Cette pierre s'appelle *vêdoûrya*, parce qu'on l'extrait du mont Vidoûra. Le XIIIe vol. des Recherches asiatiques, pag. 437, parle d'une préparation liquide de ce minéral, qui donne aux objets une apparence d'or et d'émail.

¹⁴ मसार, *masâra*. C'est aussi le nom de l'émeraude.

¹⁵ J'ai traduit ainsi le mot *galwarca*, auquel le dictionnaire donne la signification de lapis-lazuli.

¹⁶ Littéralement la pierre de Garouda.

d'écorce¹⁷. Çà et là des villes aériennes de Gandharvas venaient à côté des vaisseaux Yâdavas se poser sur les flots de la mer. Sur ces vastes bâtiments imaginés pour réunir tous les genres de plaisir, Viswacarman avait formé une espèce de Nandana¹⁸: des jardins, d'élégants édifices, des arbres, des lacs, des chars, enfin toutes les merveilles de l'art se trouvaient, suivant l'ordre de Nârâyana, disposées par l'ouvrier céleste de manière à reproduire aux yeux des Yâdavas enchantés tous les prodiges du Swarga. Posés sur les branches des arbres, des oiseaux faisaient entendre leurs sons mélodieux, et en faveur des Yâdavas leurs accents semblaient avoir une douceur nouvelle. Des Cokilas blancs, descendus du séjour céleste, trouvaient pour ces héros des chants harmonieux et variés. Sur le haut des terrasses brillantes comme les rayons de la lune, des paons s'agitaient en cadence, développant les trésors de leur queue et charmant les oreilles de leur voix. Tous les pavillons de ces vaisseaux étaient couronnés de guirlandes et garnis d'oiseaux ou d'essaims d'abeilles bourdonnantes. Par la volonté de Crichna les arbres s'étaient couverts de fleurs, et autour de chacun d'eux régnait la saison qui lui convient. L'air était doucement agité par le souffle d'un vent agréable, qui séchait la sueur causée par la fatigue du plaisir, et qui, embaumé des parfums de toutes les fleurs, avait la fraîcheur du sandal. Les Yâdavas, au gré de leurs désirs, obtenaient, par la faveur de Crichna, le chaud ou le froid qu'ils demandaient au milieu de leurs jeux. Le dieu qui porte le tchakra les protège, et ils n'ont à craindre ni la toux, ni la soif, ni la maladie, ni l'inquiétude. Cette fête maritime, donnée aux illustres Yâdavas, était donc embellie de danses et de chants: les orchestres résonnaient sans interruption, et les jeux couvraient la mer sur une étendue de plusieurs yodjanas. Tous ces héros étaient comme autant de rois. Quant à leur protecteur, au divin Nârâyana, Viswacarman lui avait préparé une galère capable de contenir toute sa suite. Les pierreries des trois mondes avaient été employées sur ce vaisseau. Chacune des épouses de Crichna avait son habitation resplendissante d'or, de diamants et de lapis-lazuli, parée de fleurs de toutes les saisons, parfumée de toute espèce d'essence, et animée de la présence de ces oiseaux célestes dont le langage est doux et harmonieux.

CENT-QUARANTE-SIXIÈME LECTURE. AUTRES DÉTAILS SUR LA FÊTE DE DWÂRAVATÎ.

Vêsampâyana dit:

Balarâma prend aussi sa part de tous ces plaisirs; mollement couché près de Révatî, resplendissant de riches parures, le visage couvert de la poudre de sandal, les yeux rouges, les bras pendants, le corps mal assuré, la tête affaiblie par l'effet enivrant de la câdambarî, il est vêtu d'une robe aussi noire que le nuage orageux, tandis que lui-même il est blanc comme le rayon de la lune. On croirait voir le disque de cet astre dans toute sa splendeur, brillant au milieu d'une couronne de nuages. Le seul pendant qu'il porte à son oreille gauche¹, doucement agité par le mouvement de sa tête, rend un son agréable: de temps en temps le dieu jette de côté un tendre regard sur son amie, dont il contemple les attraits avec ravissement.

C'est alors que, pour obéir aux ordres du vainqueur de Cansa et de Nicoumbha, les belles et folâtres Apsarâs, à la taille élégante et svelte, se présentent dans le séjour de Balarâma, qui, pour sa richesse, est comparable à la demeure des dieux. Elles saluent Râma et Révatî; au son des instruments, les unes dansent, les autres chantent. Quelques-unes, prenant les ordres de Balarâma et de la fille du roi Rêvata, représentent par leur pantomime l'histoire des amours de ce héros et de cette princesse. D'autres, empruntant le costume, le langage,

¹⁷ शल्लिकाभिः नौभिः.

¹⁸ Jardin céleste d'Indra

¹ Nous avons déjà remarqué ailleurs cette circonstance: Balarâma ne porte qu'un pendant d'oreille.

les manières des femmes du pays, forment des choeurs, frappent leurs mains en mesure², et, suivant le mouvement d'une vive et agréable cadence, figurent par leurs gestes ou célèbrent par leurs chants les heureux exploits et la grandeur de Sancarhana et de Crichna, la mort de Cansa³, de Pralamba⁴ et des autres Dêtyas, la chute de Tchânoûra au théâtre⁵, la gloire d'Yasodâ, le trait par lequel Crichna mérita le nom de Dâmodara⁶, la mort d'Arichta⁷, de Dhénouca⁸, de Poûtânâ⁹, l'établissement des pasteurs dans le pays de Vradja¹⁰, la force avec laquelle Djanârdana brisa les deux ardjounas¹¹. Elles disent comment il créa des troupes de loups qui portaient la mort avec eux¹²; comment il dompta dans le lac de l'Yamounâ le roi des serpents, le cruel Câliya¹³; comment du lac de Sankha il enleva tous les lotus¹⁴; comment en faveur des vaches il souleva le Govardhana¹⁵; comment il redressa la taille de la parfumeuse bossue¹⁶; comment ce dieu, éternel et sans reproche, après avoir été nain, sut agrandir sa taille¹⁷. Elles racontent la défaite de Sôbha¹⁸, les exploits du héros qui porte le soc¹⁹, la mort de Moura²⁰, l'ennemi des dieux, l'attaque formée par des princes puissants contre le char qui portait la fille de Gândhâra²¹, l'enlèvement de Soubhadra²², et la victoire remportée dans les plaines de Bâlâhaca et de

2 सहस्ततालं, *sahastatâlam*. Voy. tom. I, lect. LXXVI, note 8.

3 Voyez tom. I, lect. LXXXVI.

4 *Ibid.* lect. LXX.

5 *Ibid.* lect. LXXXVI.

6 *Ibid.* lect. LXIII.

7 *Ibid.* lect. LXXVII.

8 *Ibid.* lect. LXIX.

9 *Ibid.* lect. LXII.

10 *Ibid.* lect. LXII.

11 *Ibid.* lect. LXIII.

12 *Ibid.* lect. LXIV. Voyez aussi plus loin la lecture CLVIII.

13 Voyez tom. I, lect. LXVIII.

14 Je ne connais pas cette légende.

15 Voyez tom. I, lect. LXXIV.

16 *Ibid.* lect. LXXXIII.

17 Ce trait n'a pas de rapport avec l'histoire de Crichna; c'est Vichnou qui apparut sous l'apparence d'un nain dans l'avatare de Vâmana

18 Prince dont il a été question dans la CVIIIe lecture, et qui a dû régner dans le pays de ces Sobiens que Quinte-Curce place près de l'Acésine, liv. IX. Je ferai remarquer que dans la CLIXe lecture, la CLXXIe et la CLXXVIe, Sâlwa et le prince de Sohha semblent devoir être deux personnages différents.

19 C'est Balarâma

20 Nom d'un Dêtya, tué par Vichnou, qui pour cette raison est surnommé Mourâri.

21 Le Gândhâra était la province qu'on appelle aujourd'hui le Candahar. Je crois qu'il est ici question de l'aventure de Dâmodara, roi de Cachemir. Ce prince, pour venger la mort de Gonarda son père, attaqua les amis de Crichna qui revenaient d'un mariage: la mariée fut tuée, l'époux et ses amis se défendirent et ôtèrent la vie à l'agresseur, qui laissa sa femme Yasovatî enceinte. Crichna eut l'attention d'envoyer des Brahmanes à cette veuve pour la consoler. Cette princesse de Gândhâra dont il est ici question est peut-être aussi l'épouse même de Crichna, qui porte le nom de *Gândhâri*; voyez lect. CLV: ce que semble au reste confirmer la CLXXIe lecture. Voyez aussi la mention que fait la CLIXe lecture d'une autre princesse nommée également *Gândhâri*.

22 Soubhadra est la sœur de Crichna: elle fut enlevée par Ardjouna, qui l'épousa.

Djambou²³, les trésors de pierres précieuses qui devinrent alors la proie du vainqueur. Tels étaient les sujets des chants de ces Apsarâs, chants délicieux, qui charmaient les souvenirs de Sancarchana et de Crichna, et qu'elles savaient varier avec un art infini. Échauffé par la câdambarî, Balarâma, tout brillant de riches parures, s'intéressait vivement à leurs jeux; lui-même et Révatî accompagnaient du mouvement de leurs mains²⁴ le rythme de ces chants mélodieux.

Témoin des transports de Balarâma, Crichna céda lui-même au doux attrait du plaisir, et, pour encourager les autres, il se livra tout entier à la joie avec son épouse. Un héros illustre dans le monde, Ardjourna, était venu assister aux réjouissances de cette fête maritime, et, accompagné de la belle Soubhadrà, il partageait le bonheur de Crichna. Au milieu de toute cette folâtre jeunesse on distinguait le sage Gada, Sârana, Pradyoumna, Sâmba, Sâtyaki, Oudâravîrya²⁵, fils de Sâtrâdjiti, le beau Tchâroudechna, les deux jeunes héros, Nisatha et Oulmouca, fils de Balarâma, Acroûra, Sênâpati, Sancou et d'autres chefs Yâdavas. Le vaisseau qui portait cette glorieuse réunion, par la puissance de Crichna, prit un accroissement digne du nombre et de la dignité de cette auguste assemblée. La joie dont s'enivraient ces Yâdavas, pareils à des Immortels, pénétra le monde entier, et chassa des cœurs toute pensée criminelle.

Un hôte divin, le Mouni Nârada, par amitié pour le vainqueur de Madhou et de Késin, vint animer aussi les plaisirs de cette fête. Ce Brahmane, les cheveux relevés sur la tête en une seule touffe, son luth à la main, va se placer sur le devant du vaisseau, et c'est lui qui par les sons de son instrument conduit la danse²⁶. Il s'élançait ensuite au milieu du cercle, et par ses gestes bouffons et ses imitations burlesques il amuse la société. C'est Satyabhâmâ et Késava lui-même, c'est Ardjourna et Soubhadrà, c'est le divin Balarâma et Révatî qui sont tour à tour les objets de ses plaisanteries. Il copie les mouvements de leur corps, il répète les éclats de leurs rires, il reproduit l'expression de leur joie, et ces charges exagérées dérident le visage des personnes même les plus graves. Reprenant un discours qu'il vient d'entendre, il en prolonge avec affectation les derniers sons. Enfin par ses rires bruyants il excite le rire des autres, et sa gaieté communicative gagne toute l'assemblée et le grand Crichna lui-même.

Cependant d'après les dispositions du suprême ordonnateur de cette fête, de jeunes beautés allaient distribuant à tous les assistants des pierres précieuses, de riches vêtements, des guirlandes divines formées de fleurs de santâna, des colliers de perles, des fleurs de toutes les saisons.

Quand la danse fut finie, d'autres jeux commencèrent. Le divin Crichna, prenant par la main le Mouni Nârada, tombe avec lui dans la mer, où il pousse aussi Sâtrâdjiti et Ardjourna, et le héros s'écrie en souriant avec joie: Il faut nous diviser en deux partis; jetez-vous dans les flots, et livrons nous un combat auquel les femmes seront admises. Que Balarâma, accompagné de Révatî, soit à la tête de l'un de ces partis avec mes fils et une moitié des Yâdavas: moi je commanderai la seconde division composée des autres Yâdavas et des fils de Balarâma.»

Aussitôt Crichna appelle l'Océan; celui-ci se présente avec respect devant le dieu, qui lui dit: «Aie soin que tes ondes soient limpides et parfumées: éloigne les monstres marins.

²³ Le texte porte बालाहकजम्बुमाले, *bâlâhacadjamboumâlé*. Je ne suis pas sûr de ma traduction du mot *mâla*. Mâla est aussi une contrée située dans l'ouest et le sud-ouest du Bengale: c'est Ramghur, ou, suivant Wilford, Mâlbum dans le Midnapour. Le poète fait peut-être ici allusion à l'expédition de Crichna contre Andhaca, rapportée dans la lecture CXXXIX et la suivante.

²⁴ Cette idée est exprimée par le mot *sahastatâla*. Voyez plus haut note 2.

²⁵ Ce mot n'est peut-être qu'une épithète. Car il ne se trouve pas parmi les noms des enfants de Crichna cités dans la CLXe lecture.

²⁶ Cette danse se nomme *rasa*. On désigne par ce mot une fête de bergers, composée de chants et de danses, entre autres d'une danse circulaire qui représente celle de Crichna et des bergères ses compagnes.

Que tes flots, ordinairement agités, soient pour nous un terrain solide et orné de mille pierres précieuses. Conforme-toi aux volontés de ce peuple. Deviens, contre ta nature, un breuvage agréable au gré de chacun. Ne présente à leur vue que de beaux poissons, brillants comme le lapis-lazuli, la perle, la pierre précieuse ou l'or. Fais sortir de ton sein de merveilleux lotus, aussi agréables à l'odorat par leur parfum qu'à la vue par leur couleur, et couverts d'abeilles qui viennent y puiser un suc délicieux. Sur la surface de tes eaux établis des vases pleins de ces liqueurs que l'on fait avec les baies de la mirâ²⁷ et du madhouca²⁸, ou de toute autre boisson fermenté²⁹. Que les Yâdavas reçoivent de toi des coupes d'or pour se désaltérer à longs traits. Que tes ondes, couvertes de fleurs aux calices blancs et parfumés, restent calmes et tranquilles au milieu de tous leurs ébats. Enfin, fais en sorte que rien ne trouble les Yâdavas et leurs compagnes uniquement occupés de leurs plaisirs.»

Ainsi parla le dieu à l'Océan, et il donna le signal des jeux de concert avec Ardjoura. Aussitôt Sâtrâdjîtî, à qui Crichna en secret a donné le mot, fait en riant rejaillir l'eau jusque sur Nârada. Balarâma, s'abandonnant sans réserve à l'ivresse du plaisir, prend la belle Révatî par la main, et se jette avec elle dans la mer. Les fils de Crichna et les chefs Yâdavas qui doivent être du côté de Balarâma s'élancent aussi dans les flots; l'éclat de leurs vêtements est terni par l'eau, leur visage rayonne de joie, et leur tête est échauffée par les liqueurs et par l'ardeur du jeu. Non moins empressés, emportés aussi par une double ivresse, leurs vêtements en désordre, Nisatha, Oulmouca et d'autres Yâdavas se rangent du parti de Crichna. Leurs poitrines sont ornées d'une guirlande de fleurs de santâna. Distingués tous par leur force, parfumés d'essences, les combattants se réunissent autour d'une superbe bannière: ils portent pour arme une pompe maniable et légère³⁰, et chantent des airs nationaux pleins de grâce et de mélodie. Crichna veut que les milliers de courtisanes présentes à la fête se joignent aux divines Apsarâs pour faire toutes entendre sur les instruments qui leur sont familiers des sons que répètent au loin les flots. Mais surtout les nymphes, toujours jeunes et folâtres, accoutumées à faire retentir de leurs accents les ondes du Gange céleste, charment les échos de l'Océan des éclats de leur voix harmonieuse, et des accords qu'elles tirent de leurs flûtes et de leurs autres instruments. En voyant cette réunion de beautés, on dirait une assemblée de déesses; leurs yeux peuvent être comparés à des coupes de lotus; des lotus forment leurs guirlandes; elles ont dérobé tous les trésors de ces fleurs éveillées par les rayons du soleil. C'est l'espoir du plaisir ou l'ordre de Crichna qui attire toutes ces femmes, et l'Océan, couvert de mille visages brillants de si doux rayons, ressemble à un ciel où viendraient apparaître mille lunes. La mer, sillonnée par mille beautés étincelantes, est comme un vaste nuage que coupent les lueurs éblouissantes de l'éclair. Cependant les deux partis s'attaquent:

27 Cette liqueur est le *mêréya*, ainsi appelé du nom de la contrée où se fabrique cette boisson, ou du mot *mirâ* qui pourrait être une plante, le *lythrum fruticorum*.

28 Le *madhouca* est le *bassia latifolia* dont on tire une liqueur appelée *mâdwî* ou *mâdhwica*.

29 Le nom général sous lequel on désigne les liqueurs fermentées est *sourâ*.

30 Cet instrument, appelé *djalayantra*, est une espèce de seringue. Dans le Mémoire de Buchanan sur les Birmans, inséré au VI^e vol. des Recherches asiatiques, pag. 99, on parle d'une fête qui se termine par un amusement pareil: les hommes, pendant tout le dernier jour, jettent de l'eau aux femmes, et celles-ci aux hommes. Les femmes enceintes sont exclues de ces jeux, qui sont un objet de rire pour toute la jeunesse. Je ne sais plus où j'ai lu que chez ces mêmes Birmans, à la fin de l'année, il y a dans tout l'empire une cérémonie dont le but est de purifier l'homme de toutes les souillures morales qu'il a contractées durant cette même année. Les femmes munies de seringues ou tenant des vases d'eau parcourent les rues et aspergent les hommes qu'elles rencontrent, et qui ont le droit de leur rendre la pareille. Il existe encore aujourd'hui un usage qui pourrait être une imitation de ce jeu. A la grande fête du printemps, appelée *holi*, on se jette l'un sur l'autre, de loin avec une sarbacane, et de près avec la main, une poudre rouge et odorante nommée *phalgou*, *pichtâta* et *dhoûligoutchhha*. Voyez Nouveau Journal Asiatique, n^o 75, pag. 231 et 234.

Nârâyana, secondé par Nârada, fait jaillir l'eau sur ses adversaires; les compagnons de Balarâma leur répondent par une aspersion générale. Chacun se rallie au drapeau qui le guide au combat: dans leurs mains brille l'instrument dont le piston pousse l'onde sur les rangs ennemis. La joie, l'émulation, l'ivresse les animent, et les femmes de Balarâma et de Crichna ne sont pas les moins acharnées dans cette lutte amusante. Les Yâdavas, les yeux enflammés, en présence de ces femmes, tiennent à se conduire en héros: le tube que leur main dirige vomit l'eau incessamment: l'orgueil, l'amour, l'entraînement du plaisir, tout se réunit pour soutenir longtemps leurs efforts.

Mais le dieu qui porte le tchakra a préparé pour eux de nouvelles réjouissances: il calme l'ardeur des combattants, et lui-même, avec Nârada, Ardjoura et les autres, arrive auprès de l'orchestre. La lutte a cessé, et la danse commence. Ce n'est plus un sentiment d'orgueil qui les anime: ils sont tout entiers à l'amour; ils suivent l'exemple que leur donne Crichna, et les couples heureux se mêlent, se confondent dans des mouvements rapides et cadencés.

Oupendra lui-même en dansant a terminé le bal, et il quitte le séjour des ondes. Il prend et donne au Mouni qui l'accompagne un cosmétique convenable. Les Yâdavas aussitôt font comme lui: leurs corps sont essuyés, et ils passent, sur l'invitation de Crichna, dans la salle du banquet³¹. Placés suivant leur rang et leur âge, ils choisissent parmi les mets et les boissons ce qu'ils peuvent préférer. Les cuisiniers³², remarquables par leur propreté, ont apporté des viandes bouillies, relevées par le moyen du jus de fruits ou d'herbes acides³³, comme la grenade³⁴ et l'oseille³⁵; ils ont servi des animaux tout entiers rôtis à la broche, tels que de jeunes buffles, bien gras, dont les chairs ruisselantes d'un jus abondant sont arrosées de beurre³⁶, et baignent dans une sauce piquante, formée de végétaux acides et de sel. Les chefs d'office³⁷ donnent leurs ordres, dont ils surveillent l'exécution; et devant les convives sont présentées de larges tranches de biches ou d'autres gibiers, arrangées sous toutes les formes, et pénétrées des sucres de l'oseille et de la mangue³⁸; des poitrines tout entières, humectées de beurre et saupoudrées de sel et de poivre³⁹; des racines, des grenades, des citrons⁴⁰, du basilic⁴¹, de l'assa-foetida⁴², du gingembre⁴³, de l'andropogon⁴⁴, distribués çà et là en entremets pour enflammer le palais et exciter la soif; des oiseaux rôtis, garnis d'enveloppes acides, et couverts d'une sauce onctueuse composée avec du

31 पानभूमि, *pâ nabhoûmi*, mot à mot *potionis locus*.

32 सूद, *soûda*.

33 Cette classe de plantes, dont les fruits ou les feuilles sont acides, se nomme *amlavarga*: on y comprend le limon, l'orange, la grenade, le tamarin, la pomme de bois, l'oseille, le *lacoutcha* (*artocarpus lacoutcha*), la *spondias manjifera* et d'autres encore.

34 दाडिम, *dâdima*.

35 चुक्र, *tchoucra*.

36 घृत, *ghrita*, beurre clarifié (*ghee*).

37 पौरोगव, *pôrogava*.

38 चूत, *tchoûta* (*manjifera indica*).

39 मरिच, *maritcha*.

40 मातुलुङ्ग, *mâtoulounga* (*citrus medica*).

41 पर्णाश, *parnâsa* (*ocimum sanctum*).

42 हिङ्गु, *hingou*.

43 आद्रक, *âdraca*.

44 भूस्तृण, *bhoûstrina* (*andropogon schānanthus*).

beurre, du jus de mangue⁴⁵, de l'huile et du sel. Les liqueurs extraites de la mirâ et du madhouca, et les autres boissons fermentées coulaient dans les coupes, et ces coupes circulaient passant des mains des Yâdavas aux mains de leurs amies. Mais on ne leur sert pas seulement de ces nourritures substantielles: ils ont aussi un choix d'aliments plus légers⁴⁶, composés d'épices odoriférantes, et saupoudrés, les uns en rouge, les autres en blanc, des fromages⁴⁷ crémeux, des mets de toutes les formes, et tout pénétrés d'un beurre savoureux, des légumes, des potages⁴⁸ variés, du lait bouilli avec du sucre⁴⁹, du caillé⁵⁰ doucement parfumé, dont on avait su diversifier l'emploi, enfin des fruits de toutes les espèces. Tels sont les divers mets et les boissons variées qu'on offre à ces Yâdavas; et tous, même les plus sages, au milieu des joies de cette fête, oublient les règles de la modération. Enfin rassasiés et contents ils mêlent leurs voix à celles des femmes, et commencent des chants agréables ou des airs amoureux, qu'ils accompagnent de gestes. La nuit était venue: alors Crichna avertit l'assemblée que l'on va exécuter les airs des Tchhâlikyas⁵¹, qui ne sont autre chose que ceux des Gandharvas célestes. Nârada prend son luth, sur lequel avec tant de science il parcourt les six degrés de l'échelle musicale⁵²; Crichna avec Ardjouna et sa famille forme la chaîne de la danse bruyante, appelée hallîsaca⁵³. Les plus illustres d'entre les Apsarâs font résonner le tambourin et les autres instruments. La fête alors se trouve couronnée, et les regards de Crichna et de son frère sont délicieusement charmés par l'apparition de la belle Rambhâ, à la taille élancée, aux gestes élégants, d'Ourvasî, aux beaux yeux bien fendus, d'Hémâ, de Misrakésî, de Tilottamâ, de Ménacâ, et des autres, qui, pour complaire à Crichna, viennent déployer leur science dans l'art du chant et de la pantomime, et conquérir tous les suffrages par leur talent gracieux et flexible. Le fils de Vasoudéva, émerveillé de leurs chants, de leurs danses, de leurs gestes, leur prodigue des louanges, et charge leurs compagnes de distribuer le bétel⁵⁴ d'honneur et des fruits d'une odeur admirable.

En effet, à ces airs des Tchhâlikyas-Gandharvas apportés, par une faveur particulière de Crichna, du ciel sur la terre, à ces plaisirs tout divins, réservés pour les oreilles des Yâdavas, le fils de Roukminî a voulu joindre les douceurs d'un bétel qu'il a lui-même habilement composé, mélange délicieux de cinq aromates⁵⁵ dignes de la bouche des rois,

45 अम्र, *amra*, appelé aussi *capîтана*.

46 *Bhakchya*. Voyez lect. CXXXVII, note 25.

47 किलोट, *kilâta*

48 सूप, *soûpa*.

49 शर्करा, *sarcarâ*.

50 दधि, *dadhi*; रसाल, *rasâla*. Le *rasâla* est du lait caillé mêlé avec du sucre et des épices.

51 Je n'ai trouvé sur ce mot aucune espèce de renseignement, et l'ignorance complète où je suis resté sur sa signification a dû influencer sur la traduction de tout ce passage. Je confesse donc en toute humilité que plusieurs endroits de la fin de cette lecture m'ont présenté des difficultés dont je ne me flatte nullement d'avoir trouvé la solution. Je pense que le mot *tchhâlikya* est un des noms des Gandharvas. La racine de ce mot pourrait bien être छल *tchhala*, qui signifie *adresse, déception*.

52 Voyez lect. CXXVI, note 7.

53 C'est une ronde ordinairement exécutée par des femmes.

54 ताम्बूल, *tâmbôûla*; c'est le *piper betel* dont la feuille, mêlée à la noix d'aréca, quelquefois à un peu de chaux et à plusieurs épices, forme une substance que mâchent avec plaisir les Indiens, et qui porte le nom de *pan*.

55 Je suppose que ces cinq aromates sont les cinq épices indiquées par M. Wilson au mot पञ्चसुगन्धिक, *pantchasougandhaca*, savoir, le clou de girofle, la muscade, le camphre, le bois d'aloès et le coccola, *cocculus indicus*.

substance merveilleuse, qui est, pour Nârâyana lui-même comme pour les hommes, un objet éternel d'envie, qui, par l'effet d'une douce ivresse, donne au mortel la prospérité, les richesses, les honneurs, la victoire, la vertu, la pureté, qui fait luire à ses yeux l'aurore du bonheur, dissipe les mauvais songes et tue le péché.

Ces chants des Tchhâlikyas-Gandharvas sont ceux que le fameux roi Rêvata, admis dans la demeure des dieux, entendit pendant quatre âges, et qui furent cause de l'erreur par laquelle il prit des milliers d'années pour un seul jour⁵⁶. On exécuta ensuite la Soucoumâradjâti⁵⁷, qui n'est que la Gândharvadjâti, brillante de mille lumières. Toute la beauté de cette danse fut vivement sentie par Crichna et Nârada, par Pradyoumna et les principaux Yâdavas, qui reconnurent qu'elle était une émanation des Tchhâlikyas: ainsi les guides retrouvent dans un mauvais pays les traces du chemin. On peut jusque dans la mer distinguer l'eau des rivières: on peut à la bonté de ses fruits nommer telle ou telle colline. Il n'est aussi que le Tchhâlikya qui réunisse tant de science pour la mesure⁵⁸, les demitons⁵⁹, les six tons principaux⁶⁰; et en effet la Soucoumâradjâti n'est qu'une petite partie d'un vaste corps.

Mais ces chants devaient cesser: car tout, même les dieux, les Maharchis, les Gandharvas ont une fin; c'est ce que la science nous apprend. Ces concerts célestes, dont la bonté de Crichna permettait à des mortels de jouir, sont terminés: cependant ces fêtes se renouvellent souvent pour eux. Enfants, jeunes hommes et vieillards, tous se livrent à la joie; mais jeunes ils annoncent, vieux, ils prouvent qu'ils sont dignes du beau nom d'Yâdavas, vivante image de ceux qui les ont précédés dans cette carrière mortelle, toujours pleins de valeur, toujours pénétrés de l'amour de leurs devoirs. Les vieillards, dans les leçons qu'ils adressent aux autres, font valoir non pas l'autorité que donne l'âge, mais celle que donne l'amitié: doux privilège que chacun se plaît à respecter parmi ces Dasârhas, ces Vrichnis et ces Andhacas, amis de leurs enfants, et respectueux envers leurs parents.

Enfin Crichna prend congé de cette brillante assemblée. Les divers choeurs des Apsarâs saluent avec respect le vainqueur de Késin, et remontent au ciel, portant la joie dans leur âme et la laissant aussi sur la terre.

CENT-QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE. ENLÈVEMENT DE BHÂNOUMATÎ.

Vêsampâyana dit:

Pendant que les Yâdavas étaient occupés de sacrifices et de fêtes, un terrible ennemi des dieux méditait le crime, et, pour son propre malheur, il l'exécutait: le Dânavâ Nicoumbha enlevait la jeune Bhânoumatî, fille de Bhânou. Fidèle à son ancienne haine, il a recours aux secrets de la magie, et, se rendant invisible, il obsède et tourmente les femmes des Yâdavas. Il avait encore à venger la mort de son frère Vadjranâbha et de Prabhâvatî, fille de ce prince, tous deux tués par Pradyoumna¹. Profitant du moment favorable, le rusé

⁵⁶ Voyez tom. I, lect. X.

⁵⁷ Ce passage est surtout un de ceux dont j'ai déclaré que la traduction était fort conjecturale. Le sens général me conduit à regarder la soucoumâradjâti comme l'air d'une danse particulière, qui probablement s'exécutait avec des flambeaux; de là son nom, qui signifie *jasmin*, chaque danseur, avec son flambeau, brillant comme une fleur de cet arbuste. Cette explication n'est, de ma part, qu'une simple supposition.

⁵⁸ ताल, *tâla*.

⁵⁹ मूर्च्छना, *moûrtchtchhanâ*; c'est la septième partie d'un *grâma*. Voyez le IXe volume des Recherches asiatiques, pag. 459.

⁶⁰ Voyez lect. CXXVI, note 7.

¹ Les lectures suivantes nous apprennent que, loin de tuer Prabhâvatî, Pradyoumna la séduisit et en fit sa femme.

Dânava pénètre dans le parc de Bhânou, que sa position et ses défenses semblaient mettre à l'abri de toute surprise. Tout à coup un grand bruit se fait entendre dans le gynécée²; l'air a retenti au loin des cris plaintifs d'une vierge modeste. Vasoudéva et le fils d'Ahouca arrivent en armes, attirés par ces gémissements. Mais le ravisseur se cache à leurs regards avec sa proie: leurs yeux n'aperçoivent rien. Ils se rendent alors auprès de Crichna, et lui racontent le crime qui vient de se commettre. Au récit de cette injure, Djanârdana s'indigne; accompagné d'Ardjouna, il monte sur Garouda, l'ennemi des serpents. En même temps il dit au héros qui porte un poisson sur sa bannière³ de le suivre sur son char, et ordonne à l'oiseau fils de Casyapa de faire diligence.

Le redoutable Nicoumbha avait gagné la ville de Vadjranâbha: Ardjouna et Crichna l'eurent bientôt rejoint, ainsi que Pradyoumna, héros initié aux secrets de la magie. Aussitôt que Nicoumbha les eut aperçus, il tripla sa personne, et les attaqua, comme en se jouant, avec ses trois lourdes massues, hérissées de noeuds. Le misérable a dans ce moment la force d'un Immortel: de son bras gauche il tient la jeune Bhânoumatî; de la main droite il brandit son arme menaçante. Les deux Crichnas⁴ et Pradyoumna, à cause de la jeune vierge, n'osent attaquer l'Asoura avec leur ardeur accoutumée: ils ont pour eux la force et le courage, ils sont habitués à vaincre, et cependant ils ménagent leur ennemi. Incertains, embarrassés, ils tremblent de frapper celle qu'ils viennent protéger.

Ardjouna, habile à manier toutes les armes, habile surtout à tirer de l'arc, le premier, perce de ses traits le Dêtya qu'il vise comme on peut viser un éléphant ou un chameau. Ses compagnons, non moins adroits, de leurs longues flèches⁵ atteignent aussi le Dânavas, sans toucher à la jeune vierge.

Alors, recourant aux prestiges de l'art des Asouras, Nicoumbha disparaît subitement avec Bhânoumatî: les yeux les cherchent en vain tous les deux. Cependant les trois héros ne cessent de le poursuivre, et s'attendent à le revoir. En effet il reparaît bientôt sous la forme d'un vautour, tenant dans ses serres la victime qu'il a enlevée. A l'instant Ardjouna recommence à le harceler de ses flèches aiguës, s'abstenant toujours de toucher Bhânoumatî. L'Asoura, planant sur la terre, parcourait les sept dwîpas, toujours suivi de ses ennemis. Enfin s'arrêtant sur le Gocarna⁶, lieu rempli de la splendeur de Mahâdéva, et

² कन्यापुर, *canyâpouira*, mot à mot *virginum urbs*.

³ C'est Pradyoumna, fils de Crichna, lequel fut trouvé miraculeusement dans le ventre d'un poisson. On le regarde comme l'Amour régénéré, de là vient que dans le texte il est souvent appelé *Câma*.

⁴ Nous avons déjà vu qu'Ardjouna portait aussi le nom de Crichna, peut-être à cause de l'amitié qui l'unissait au fils de Vasoudéva.

⁵ Le texte dit qu'elles sont longues d'une *vitasti*, mesure qui équivaut à une palme ou à douze doigts.

⁶ Le Gocarna est un lieu consacré à Siva, delà vient que ce dieu est surnommé Gocarnésvara. Voyez dans le XVIe vol. des Recherches asiatiques, pag. 461, une invocation bouddhique en son honneur. Mais il ne m'est pas facile de dire où cet endroit est situé. M. Wilson nous apprend que c'est un lieu de pèlerinage sur la côte de Malabar. En effet, dans l'inscription expliquée au IIIe vol. des Recherches asiatiques, pag. 39, ce mot se trouve cité parmi d'autres qui semblent appartenir à la presqu'île en deçà du Gange. Dans le Ve vol. du même ouvrage on place Gocarna (Gowkern) près de Mangalore. D'un autre côté, le Ier vol., pag. 129, fait mention d'un Gocarna, près du Penjab, et parmi les rivières qui sont à la droite du Gange, il en est une petite nommée *Gocarnî*. Il faudrait donc conclure que divers lieux ont porté ce nom de Gocarna. Si nous consultons les détails du texte ici traduit, nous serons portés à croire que le Gocarna, dont il y est question, se trouve au nord du Pâripâtra, puisqu'on dit que Nicoumbha quittant Gocarna qui est au nord pour se rendre vers le midi,

यक्षाथोत्तरगोकर्ण निकुम्बो दक्षिणा दिशां जगाम, arrive ensuite à Chatpouira. Une autre chose à observer, c'est que le poète fait descendre Nicoumbha du Gocarna dans une île du Gange, et, que cette rivière soit ou le grand Gange, ou le petit, dont on a parlé lect. CXXXI, note 1, et lect. CXL et CXLI, il en

dont les dieux et les Asouras pénitents n'osent approcher, il va de là s'abattre dans une île du Gange. Pradyoumna s'élançait avec rapidité, et s'empare de Bhânoumatî: cependant les deux Crichnas, de leurs flèches acérées repoussent le Dêtya qui, laissant Gocarna au nord, se dirige vers le midi. Ses deux adversaires, portés sur Garouda, le poursuivent avec acharnement, et il va se réfugier à Chatpoura au milieu des siens. Crichna et son compagnon s'établissent à la porte de la caverne, et y passent la nuit.

Cependant le fils de Roukminî s'était rendu, par l'ordre de son père, à Dwâravatî, et le cœur rempli de joie, avait ramené la fille de Bhânou. Cette mission terminée, il vint à Chatpoura, capitale des Dânavas, où il trouva les deux Crichnas guettant leur ennemi à l'entrée de sa caverne. Les trois guerriers réunirent leurs efforts contre Nicoumbha: ils avaient juré sa mort. Celui-ci bientôt sort de sa retraite et vient les braver: il est fier de sa force et de son courage. Ardjourna, avec les flèches que lance son Gândîva⁷, lui ferme le chemin.

Nicoumbha lève sa terrible massue, et frappe sur la tête Ardjourna, qui vomit le sang et s'évanouit. Le superbe Asoura poursuit sa victoire, attaque aussi en riant le fils de Roukminî qui se trouvait en avant, disparaît soudain, et continue à porter sur la tête de Pradyoumna des coups invisibles qui lui font perdre connaissance.

Govinda, voyant ses deux compagnons ainsi maltraités par le Dêtya, accourt vers lui avec colère, et brandit sa Cômodakî⁸. Aussitôt ces deux redoutables rivaux s'attaquent en poussant de grands cris. Indra, monté sur l'éléphant Êrâvana, vient avec tous les dieux pour contempler le grand combat que vont se livrer ces deux ennemis. Hrichîkésa, si souvent vainqueur, aperçoit les dieux: son courage s'accroît, et pour leur complaire il veut abattre le Dânavas. Il fait tourner plusieurs fois sa massue, et cherche habilement à frapper son adversaire. Le Dânavas, avec non moins de dextérité, brandit son arme pesante, et suit tous les mouvements de Crichna: ils tournent et retournent tous les deux dans le même cercle, et leurs clameurs retentissent tantôt comme les mugissements de deux taureaux, ou comme les cris de deux éléphants, tantôt comme le glapissement de deux singes se disputant la possession d'une femelle. Enfin avec un bruit égal à celui de huit cloches la massue de Nicoumbha tombe sur Crichna: au même instant celui-ci abaissait aussi la sienne sur la tête de Nicoumbha; mais, étourdi par le coup qu'il avait reçu, il laisse un moment échapper son arme, il chancelle, il tombe évanoui. Le monde entier, à cet aspect, souffre avec lui. Le roi des dieux, qui voit en cet état le fils de Vasoudeva, le maître de la terre, puise au Gange céleste une eau blanche et parfumée, mêlée d'ambrosie, qu'il répand sur Crichna. Ah! si dans cette circonstance le dieu, maître des Souras, a paru fléchir, c'est qu'il l'a bien voulu. Qui peut se flatter de pouvoir, dans le combat, faire chanceler le grand Hari? Il a bientôt recouvré ses esprits, et, son tchakra à la main, il défie l'insensé qui déjà triomphe. Nicoumbha ne répond pas à son appel; il emprunte le secours de la magie, et ne laisse aux yeux de Crichna qu'un corps sans mouvement. se disait Djanârdana, et guerrier il se rappelle son devoir et respecte la dépouille mortelle d'un guerrier⁹.

Cependant Pradyoumna et le fils de Countî, revenus de leur évanouissement, accourent près de Nârâyana, et ne doutent pas d'abord de la mort de Nicoumbha. Mais bientôt

381

résulte toujours que le Gocarna de cette lecture ne peut être placé dans le Décan. Dans le Târâtra on donne Gocarnésa pour borne au Mahâcosala du côté de l'est. Or le Mahâcosala doit correspondre à la province d'Oude. J'ignore s'il y a quelque rapport entre le nom de Gocarna, et celui de la Trivénî appelée *Carnaprayâga*.

⁷ C'est le nom de l'arc d'Ardjourna. Brahmâ d'un seul bambou forma trois arcs différents: de la portion voisine des racines, il fit le Pinâca, qu'il donna à Siva; et du reste, le Codanda et le Gândîva, qu'il remit à Vichnou. Ce dernier arc passa ensuite entre les mains des deux premiers Râmas, d'Indra et d'Ardjourna.

⁸ Ainsi s'appelle la massue de Crichna.

⁹ La VIIe lecture des lois de Manou sl. 91 et suiv., détaille les cas dans lesquels un guerrier doit s'abstenir de frapper son ennemi.

Pradyoumna, qui connaît l'art de la magie, dit à Crichna: A peine il achevait ces mots, que le corps disparaissait. Ardjourna et son maître divin ne purent s'empêcher de rire. Mais voilà que sur la terre, dans le ciel, de tous côtés apparaissent des milliers de Nicoumbhas, qui viennent assaillir et Crichna, et le vaillant Ardjourna, et le héros fils de Roukminî. O prodige! les uns prennent l'arc du fils de Pândou, les autres ses flèches redoutables; quelques-uns le saisissent par les mains, d'autres par les pieds, et l'emportent dans les plaines de l'air. Bien plus, l'image d'Ardjourna prisonnier se multiplie aussi par milliers aux yeux de Crichna et de son fils. Ceux-ci de leurs flèches percent les Nicoumbhas, se gardant bien de frapper l'apparence d'Ardjourna. Mais d'un Nicoumbha que leurs traits atteignent il en naît deux. Cependant Crichna, rempli d'une science divine, qui embrasse le présent, le passé et l'avenir, Crichna, dis-je, ouvre en ce moment cet oeil merveilleux qui voit toujours la vérité: il reconnaît le véritable Nicoumbha, l'auteur de toutes ces créations fantastiques, le ravisseur d'Ardjourna. A la vue de tous les êtres, son bras accoutumé à vaincre les Asouras lance le tchakra qui va trancher la tête de cet insolent ennemi. Le charme cesse: Ardjourna, dégagé de ses liens, descend du haut des airs, et, par l'ordre de Crichna, est reçu dans les bras de Pradyoumna, où il peut enfin respirer librement, tandis que Nicoumbha, comme lui précipité du ciel, tombe à terre: sa tête est séparée du tronc, et il ressemble à l'arbre que la hache vient de séparer de ses racines.

Le dieu vainqueur revint à Dwâravatî avec Ardjourna et Pradyoumna. Il y entra au milieu des démonstrations de la joie la plus vive; il alla saluer avec respect le grand Nârada, le priant de consoler Bhânou. Nârada dit à ce malheureux père: «Illustre Yâdava, ne t'afflige pas. Écoute-moi. Dans les jardins qui ornent le mont Rêvata, ta fille folâtrait un jour imprudemment; elle excita la colère du Mouni Dourvâsas¹⁰, qui prononça contre elle une imprécation. Cette jeune fille, dit-il, en punition de sa folle gaieté. Passera dans les bras d'un ennemi. Les autres Mounis et moi nous cherchâmes à l'apaiser: Pieux solitaire, lui disions-nous, cette vierge ignorante et naïve n'a pas voulu vous offenser. Comment avez-vous pu la punir par cette horrible imprécation? Nous vous en supplions, révoquez votre sentence. Touché par nos prières, Dourvâsas baissa la tête et réfléchit un instant. Ce que j'ai prononcé, répondit-il, doit s'accomplir. Oui, elle passera dans les bras d'un ennemi. Mais son honneur restera sans tache, et elle reviendra à son père, pure et vertueuse. Épouse riche et fortunée, mère d'un grand nombre d'enfants, elle sera comme ce jasmin¹¹ fleuri, et répandra au loin la douce odeur de la sagesse. Ainsi se trouvera effacé jusqu'au souvenir même de ses chagrins. Noble Bhânou, continua Nârada, je vous engage à donner l'aimable Bhânoumatî au Pândava Sahadéva, jeune héros plein de foi et de vertu.» En effet Bhânou, suivant le conseil de Nârada, accorda au fils de Mâdrî¹² la main de Bhânoumatî. Le dieu qui lance le tchakra fit venir Sahadéva et le présenta lui-même: le mariage fut célébré, et les deux époux allèrent ensuite habiter leur capitale.

Celui qui, soutenu par la foi, lit ou écoute le récit de cette victoire de Crichna, s'assure le succès en toutes ses entreprises.

CENT-QUARANTE-HUITIÈME LECTURE. PRÉTENTIONS DE VADJRANABHA.

Djanamédjaya dit:

Pieux Mouni, tu viens de me raconter l'enlèvement de Bhânoumatî et la victoire de Késava; tu m'as décrit les jeux des Tchhâlikyas, la demeure des dieux, et les

¹⁰ Dans la mythologie indienne, si Nârada est l'ami des plaisirs, Dourvâsas au contraire est toujours enclin à la colère. Aussi le regarde-t-on comme un avatare du terrible Siva, dieu de la destruction.

¹¹ कुमारी, *coumârî*.

¹² Pândou avait eu deux femmes, Counti et Mâdrî. Celle-ci lui donna deux enfants, Nacoula et Sahadéva.

divertissements presque divins des illustres Vrichnis sur la mer. Dans le récit de la mort de Nicoumbha, tu m'as parlé de celle de Vadjranâbha. Aurais-tu la bonté de me la raconter? Vêsampâyana dit:

Oui, je vais te dire la mort de Vadjranâbha, et la victoire de Pradyoumna et de Sâmba. O fils de Bharata, un Asoura puissant dans les combats, nommé Vadjranâbha, se livra aux exercices de la pénitence sur le sommet du mont Mérou. L'aieul du monde, Brahmâ, touché de sa piété, lui accorda le choix d'une grâce particulière: «Je veux, demanda ce Dânavâ, que les Dévas ne puissent me donner la mort; que la ville de Vadjrapoura soit brillante de toute espèce de pierres précieuses; qu'on n'y puisse arriver que par le domaine du dieu de l'air¹; qu'enfin les désirs² s'y trouvent satisfaits, sans qu'on y pense; que ma capitale soit composée de faubourgs magnifiques, de larges rues³, et entourée d'un territoire immense.» Le vœu de Vadjranâbha fut exaucé: établi dans la ville de Vadjrapoura, il vit accourir en foule auprès de lui les Asouras qui habitèrent les faubourgs agréables, et couvrirent les rues de cette riche cité. Ils y apportèrent l'amour des plaisirs et en même temps leur vieille haine pour le roi des dieux.

Vadjranâbha, gâté par la fortune et fier des privilèges accordés par Brahmâ et à sa ville et à lui-même, conçut le projet de soumettre le monde. Il apparut un jour dans le Dévaloca⁴, et dit au grand Indra: Indra se consulta avec Vrihaspati, et répondit ensuite à Vadjranâbha:

Le Dânavâ se rendit auprès de Casyapa son père, et lui rapporta le discours d'Indra. Casyapa lui répondit: Il dit, et Vadjranâbha reprit le chemin de sa capitale.

De son côté, Indra s'était transporté dans la ville de Dwâravatî entourée comme d'une guirlande de portes; il se présenta en secret devant le fils de Vasoudéva, et lui fit part des prétentions de Vadjranâbha. Djanârdana lui dit: «Roi des dieux, le fils de Soûra⁶ est occupé du grand sacrifice du cheval. Quand ce sacrifice sera terminé, je saurai bien abattre Vadjranâbha. Mais d'abord avisons ensemble au moyen de pénétrer chez lui car on n'y peut entrer que par le domaine du dieu de l'air.» Alors Crichna reçut Indra avec les honneurs qui lui étaient dus, et durant tout le temps qu'exigea la célébration du sacrifice de Vasoudéva, le souverain des dieux et son illustre protecteur réfléchirent au moyen de forcer l'entrée des états de Vadjranâbha.

Pendant les fêtes données à l'occasion de ce sacrifice, un acteur (nata) nommé Bhadra charma les Mounis assemblés par son adresse et sa légèreté. Ceux-ci lui laissèrent le choix d'une récompense particulière. Bhadra, fier comme le roi des dieux, à l'instigation de Crichna et d'Indra, et inspiré d'ailleurs par Saraswatî⁷, salua les Mounis, et exprima ainsi

¹ C'est, comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois, une manière poétique de désigner un pays de montagnes où il n'est possible d'arriver que par des routes escarpées, et telles que l'oiseau seul semble pouvoir s'y élever.

² Cette phrase ne peut avoir en français le sens amphibologique qu'elle a en sanscrit. Le mot désir est exprimé par le mot काम *câma*, qui signifie également *amour* et le *dieu d'amour*. Vadjranâbha demande que tous les désirs soient satisfaits, कामानामुपपत्ति: mais l'oracle trompeur lui accorde que les amours seront satisfaits. En effet, l'Amour va tout à l'heure perdre Vadjrapoura; et cet Amour, c'est le fils de Crichna, Pradyoumna qui n'est autre que Câma, l'Amour régénéré.

³ J'ai traduit ainsi le mot संवाह, *samvâha*, pour lequel le dictionnaire ne me donne aucun sens convenable. Il me semble qu'en traduisant ce mot par *convectio*, on peut arriver à la signification que je lui ai donnée. वह veut dire route, chemin: संवाह doit être la voie par laquelle se font les transports, les charrois, *convectioes*.

⁴ Séjour des dieux.

⁶ C'est-à-dire Vasoudéva.

⁷ Saraswatî est la déesse de l'instruction et de l'éloquence, représentée quelquefois par une plume, un encrier et un livre. C'est à elle qu'on attribue l'invention de la langue sanscrite et des lettres dévanâgaries.

ses désirs: «Je veux, dit-il, être dans le cas de mériter l'estime de tous les Brahmanes, et pouvoir planer sur les sept régions de la terre, possédant le privilège de traverser les airs, et toujours distingué par mes talents: je veux qu'aucun être, animé ou inanimé, ne puisse me donner la mort, que la maladie ou la vieillesse n'ait aucune prise sur moi, que, quelle que soit la personne dont j'emprunte le costume, quelle que soit la substance vivante, morte ou même végétale, que je cherche à imiter, il me soit permis d'en représenter l'exakte ressemblance, et qu'enfin les Mounis et les autres spectateurs se trouvent toujours satisfaits de mon jeu.» dirent les Brahmanes au danseur, et depuis lors Bhadra, semblable à un dieu, parcourt les sept *dwîpas*, visite les villes des rois *Dânavas*, de l'*Outtacourou*⁸ passe dans le *Bhadrâswa*, dans le *Kétoumâla* ou la région d'*Yama*, et, quand un sacrifice se célèbre dans la ville des *Yâdavas*, à *Dwâravatî*, il accourt avec empressement pour y déployer ses talents. C'est ainsi que, par la faveur des Mounis, il est devenu citoyen du monde entier⁹.

Cependant le roi des *Souras*, *Indra*, se mit à flatter ces génies ailés, habitants du *Dévaloca*, et portant la forme de cygnes aux jambes noires¹⁰: «O vous, leur dit-il, qui êtes mes frères, et enfants de *Casyapa* comme moi¹¹, oiseaux divins, qui prêtez aux dieux et aux saints le secours de vos ailes, le ciel est menacé, et je réclame vos services contre mes ennemis. Agissez; et, fidèles aux ordres de votre roi, vous n'avez ni imprécation, ni châtement à craindre. Les routes vous sont ouvertes de tout côté, et vous pouvez, par un chemin qui est interdit aux autres, arriver dans la ville de *Vadjanâbha*: il vous est facile de vous abattre sur les étangs qui ornent les jardins de son gynécée. Ce prince a une fille qui par sa beauté est la perle des trois mondes. On la nomme *Prabhâvatî*, parce qu'elle brille comme l'astre des nuits. Sa mère, dit-on, a obtenu pour elle de la déesse *Mahâdévî*, fille d'*Himâlaya*, une faveur particulière, qui consiste à pouvoir, libre et indépendante de l'autorité de ses parents, choisir l'époux qui lui conviendra. Je vous recommande de lui vanter les qualités du grand *Pradyoumna*, sa piété, sa naissance, sa beauté, ses vertus, sa jeunesse. Nobles génies, quand vous verrez la fille de *Vadjanâbha* prévenue en faveur de votre protégé, ayez soin de lui rappeler le privilège que lui a donné *Pârwatî*: avec l'habileté dont vous êtes susceptibles, préparez adroitement toutes les voies à *Pradyoumna*. Regards caressants, langage flatteur, ne négligez rien: faites de *Pradyoumna* un éloge tel que l'âme de *Prabhâvatî* en soit profondément atteinte. Vous me tiendrez chaque jour au courant de vos progrès, et vous vous mettrez aussi en communication avec *Crichna*, mon jeune frère. Que vos efforts ne se ralentissent que lorsque *Pradyoumna* se verra l'heureux vainqueur de la fille de *Vadjanâbha*. Ces *Dânavas*, fiers de la faveur de *Brahmâ*, ne peuvent succomber sous la main des dieux: c'est aux enfants de ces dieux, c'est à *Pradyoumna* et à ses compagnons d'armes qu'est réservé l'honneur de les abattre. Ce héros et les autres *Yâdavas*, destinés à frapper *Vadjanâbha*, arriveront à la faveur du privilège accordé à l'acteur *Bhadra*, et sous le vêtement de comédiens. Voilà ce que vous aurez à faire: vous y ajouterez ce que votre sagesse vous suggérera. C'est vous qui aurez préparé notre succès, officieux génies. Les *Dévas*, dit-on, ne peuvent entrer à *Vadjanapoura*, mais *Vadjanâbha* leur en ouvrira les portes.»

⁸ Voyez lecture CXLIII, note 7. A la place du *Djamboudwîpa*, on met ici la contrée d'*Yama Yama*, qui est le midi.

⁹ लोकनरः *locanarah*.

¹⁰ Ces oiseaux célestes portent le nom de *hansa*, et le poète leur donne l'épithète de *dhârtarâchtra*. Le *hansa* est la monture de *Brahmâ* et de *Saraswatî*; cet oiseau est l'oie ou le cygne. Au reste, on le distingue en trois espèces: 1° le *râdja hansa*, dont le corps est d'un blanc de lait, le bec et les pattes d'un rouge foncé; c'est le phénicoptère ou flamant; 2° le *mallicâksa hansa*, avec un bec et des pattes brunes; 3° le *dhârtarâchtra hansa*, avec le bec et les pattes noires; c'est le cygne d'Europe. L'histoire de *Vadjanâbha* a été mise sur la scène indienne, et l'on y voit ces merveilleux oiseaux. La pièce est en sept actes et porte le titre de *Pradyoumna vidjaya*. Voyez l'ouvrage de M. Wilson.

¹¹ Voyez la lecture III.

CENT-QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE. ARRIVÉE DES COMÉDIENS.

Vésampâyana dit:

Les cygnes, après avoir entendu les paroles d'Indra, se rendirent à Vadjrapoura par le chemin qui leur est naturel, et descendirent sur des lacs charmants, couverts de fleurs de lotus tendres et dorées; ils firent retentir ces lieux de leur voix harmonieuse. Leurs manières élégantes et polies excitèrent d'abord l'étonnement. Sur la demande de Vadjranâbha lui-même, ils se transportèrent sur les étangs du gynécée, et par la douceur de leurs accents charmèrent toutes les oreilles. Le Dêtya dit à ces oiseaux célestes: Ainsi parlait Vadjranâbha; les cygnes se rendent à son invitation, et, jaloux de répondre à la confiance d'Indra, ils entrent dans le palais du roi des Dânavas. Ce sont bientôt des amis qu'on accueille avec plaisir; et comme ils parlent aussi la langue humaine, ils racontent des histoires agréables. Les femmes surtout s'assemblent autour d'eux, écoutant avec intérêt ces récits qui rappellent la gloire des enfants de Casyapa.

Cependant la fille de Vadjranâbha, la belle Prabhâvatî, au visage riant, à la taille élancée, se promenait à l'écart. Les cygnes l'aperçoivent, et s'approchent pour lier connaissance avec elle. L'un d'eux, Soutchimoukhî, par le charme de sa conversation, s'insinue peu à peu dans les bonnes grâces, enfin dans la confiance et l'amitié de la jeune princesse. Il l'amusait par mille récits variés; il lui dit un jour: «Charmante Prabhâvatî, vous êtes ce qu'on peut voir de plus aimable dans les trois mondes. Je ne sais rien de comparable à vos traits et à vos qualités. Mais, ô ma belle amie, songez que la jeunesse se passe, et qu'elle va se perdre dans le temps, comme les fleuves dans la mer. Croyez-moi, il n'est pas de plaisir tel que celui de l'amour: c'est là pour la femme le premier des biens. Votre père vous laisse entièrement libre dans votre choix: vous pouvez à votre gré vous décider en faveur d'un Déva ou d'un Asoura. Mais quand je considère quelles sont et pour l'extérieur et pour l'esprit les qualités que présentent les jeunes Asouras, je pense qu'ils devraient rougir d'aspirer à votre main; certes vous dédaigneriez tous ces prétendants, s'il était possible au fils de Roukminî, à Pradyoumna, de se présenter devant vous. Dans les trois mondes il n'a point d'égal pour la beauté, la naissance, l'âme et le courage. Quelque part qu'il se présente, parmi les Dévas, les Dânavas ou les mortels, il est toujours le premier, le plus vaillant comme le plus vertueux. A sa vue, tous les cœurs lui sont ouverts¹. Comparez son visage à la lune dans toute sa splendeur, ses yeux à deux lotus, sa démarche à celle du lion, et vous serez encore bien au-dessous de la vérité. Il doit sa naissance à Vichnou qui, pour le former, a pris la substance de tout ce qu'il y a de mieux sur la terre²: C'est l'Amour, c'est Ananga qui a repris son corps³. Il venait de naître quand le méchant Sambara⁴ l'enleva. Pradyoumna tua son ravisseur; et quoiqu'il possède à fond

¹ J'ai changé la pensée de l'auteur; et je ne conçois pas que dans un pareil sujet, dans un discours de cette nature, on puisse se permettre un langage obscène, tel que celui que contiennent ces deux vers sanscrits

यं सदा देवि दृष्ट्वा हि श्रवन्ति जघनानि हि ।
आपीनानीव धेनूनां श्रोतांसि सरितामिव ॥

² जगतः सारमुद्भू य, *mundi medullum sumendo*.

³ Câma, dieu de l'amour, était fils de Brahmâ. Il essaya son pouvoir sur le dieu Siva, à qui il lança une de ses flèches. Siva furieux le consuma du feu de son regard, et ensuite, touché de son sort, il lui accorda de renaître dans la famille de Crichna. Considéré comme privé de son corps et réduit en cendres, Câma est appelé Ananga, *membris privatus*.

⁴ Câma venait de renaître dans la famille de Crichna sous le nom de Pradyoumna, quand un Asoura, nommé Sambara, qui devait un jour périr sous ses coups, l'enleva et le jeta dans la mer. Il fut dévoré par un poisson, qui bientôt après tomba dans les filets des pêcheurs; ce poisson fut porté dans les cuisines de Sambara, l'enfant retrouvé et élevé à la cour même de Sambara, qui ne put échapper à

tous les secrets de la magie, ses heureux penchants n'en sont pas altérés. Formez-vous l'idée de la réunion de toutes les qualités qu'on peut admirer dans les trois mondes, et vous aurez une image de Pradyoumna, brillant comme le feu, ferme comme la terre, pénétrant comme le soleil, profond comme l'eau.»

Prabhâvatî répondit à Soutchimoukhî: «Noble génie, j'ai bien souvent entendu parler de ce Vichnou descendu sur la terre. Mon père et le sage Nârada m'ont fait à ce sujet des récits merveilleux. C'est, dit-on, l'ennemi des Dêtyas, et, pareil à la foudre, il brûle nos tribus des feux de son tchakra, ou les accable sous les flèches de son arc et les coups de sa massue. Aussi les Asouras, qui occupent les divers quartiers de notre ville, sont-ils avertis par leur roi de veiller à leur salut. Sans doute le désir légitime d'une femme est de s'allier à un époux d'une famille plus relevée que la sienne. S'il y avait quelque moyen d'amener ici Pradyoumna, ce serait pour moi un grand bonheur; je sens que ma race ne pourrait être qu'honorée⁵ de cette union. Bon génie, je demande ton secours: fais qu'un descendant de Vrichni, que Pradyoumna devienne mon époux. Quoique Hari soit l'ennemi des Dêtyas, quelques femmes âgées de nos Asouras m'ont raconté sa merveilleuse histoire: elles m'ont parlé de la naissance de Pradyoumna et de sa victoire sur le cruel Sambara. Je sens que l'image de ce héros est au fond de mon coeur.

Mais je ne trouve pas de prétexte qui puisse l'amener auprès de moi. Je te suis toute dévouée; deviens mon conseil et mon ambassadeur. Cherche dans ton esprit éclairé un expédient qui me réunisse à Pradyoumna.»

«Oui, reprit en souriant Soutchimoukhî, je serai votre ambassadeur; par moi il connaîtra vos sentiments. Je saurai l'engager à se rendre auprès de vous, et vous serez bientôt l'heureuse épouse de Câma. Belle princesse, souvenez-vous de ma promesse, elle aura tout son effet. Cependant parlez au roi votre père des histoires merveilleuses que je raconte: faites naître en lui le désir de m'entendre, et je trouverai le moyen d'arriver au but que nous nous proposons.»

Prabhâvatî suivit ce conseil, et bientôt le roi des Dânavas, en se promenant dans son gynécée, dit à Soutchimoukhî: «Ma fille m'a parlé de tes histoires étonnantes; je suis curieux de connaître quelques-uns de tes merveilleux récits. Allons, dis-moi quelque chose de singulier, que toi seul aies vu dans le monde, dont personne n'ait encore parlé, de quelque genre que ce soit.» L'oiseau céleste répondit au puissant roi des Dânavas: «Prince, écoutez. J'ai vu sur le mont Mérou la pieuse Sândilî⁶, qui par la vertu de sa pénitence fait des miracles. Amie de la fille d'Himâlaya, elle vit dans la retraite, occupée de ses méditations, bonne, tranquille et heureuse du bonheur de tous les êtres. J'ai vu encore un acteur qui a reçu des Mounis une singulière faveur: il peut prendre la forme qu'il veut; sûr d'être goûté dans les trois mondes par son heureux talent, il parcourt tous les pays, l'Outtaracourou, la région d'Yama, le Bhadrâswa, le Kétoumâla et les autres provinces; il connaît les chants et les danses des Gandharvas, et s'attire l'admiration des dieux eux-mêmes.»

Les cygnes, ayant pris congé de Vadjranâbha, s'en vont prévenir le roi des dieux et Crichna. Celui-ci explique ses intentions à Pradyoumna, qui doit épouser Prabhâvatî, et tuer Vadjranâbha. La ruse va seconder ce projet, et le nom de Bhadra couvrira les embûches de Hari. Sous un vêtement de comédien se cachent les principaux Yâdavas: Pradyoumna est le premier sujet de la troupe (nâyaca)⁹; Sâmba en est le bouffon

son destin. Cette histoire est racontée en détail dans le Bhâgavata, et dans le Harivansa, lect. CLXI et suivante.

⁵ Le texte dit purifiée.

⁶ Voyez lecture CXXXVIII, note 28.

⁹ Voyez dans l'exposition qu'a donnée M. Wilson du système dramatique des Indiens, l'espèce de personnage que jouent le nâyaca et le *vidoûchaca*. (Théâtre indien, système dramatique, 5°).

(vidoûchaca); Gada est l'interlocuteur (pâripârswa)¹⁰; d'autres Yâdavassont chargés de différents rôles; on leur adjoint un certain nombre de femmes distinguées par leurs grâces et leurs talents¹¹, et de plus un orchestre convenable. On jurerait que ce sont les véritables compagnons de Bhadra, dont ils ont tout l'extérieur et le costume Pradyoumna les fait monter sur un char magnifique, qui, à travers les airs, transporte ces héros là où ils doivent défendre la cause des dieux. Ainsi cachés, hommes, femmes, musiciens, sous le costume du rôle particulier qu'ils vont jouer, ils arrivent dans un faubourg populeux de Vadjrapoura, distingué par le nom de Swapoura¹².

CENT-CINQUANTIÈME LECTURE. REPRÉSENTATIONS DRAMATIQUES.

Vêsampâyana dit.

Vadjanâbha, par une proclamation adressée aux habitants de Swapoura, avait ordonné de donner à ces comédiens une belle maison, tous les secours de l'hospitalité, des pierres précieuses, des cadeaux de toute espèce, des étoffes variées, et des domestiques aussi beaux que lestes. Les ordres du prince furent exécutés avec empressement. Bhadra à peine arrivé voulut justifier sa réputation: il parut devant les Dêtyas, qui l'accueillirent avec des transports de joie immodérés. On lui jetait de tout côté de l'argent et des pierres précieuses. Le spectacle commence¹, et l'attention des spectateurs est vivement excitée. On représentait un drame (nâtaca) dont le sujet est tiré du grand poème qui porte le nom de Râmâyana²: le puissant Vichnou naissait³ pour détruire le roi des Râkchasas; on voyait Lomapâda- Dasaratha⁴ séduisant le solitaire Richyasinga par le moyen de jeunes bayadères⁵, Sântâ son épouse, Râma, et ses trois frères Lakchmana, Satroughna, et son épouse Sîtâ. Les acteurs qui représentaient ces personnages étaient vêtus de costumes convenables; et les Dânavas, jeunes et vieux, les regardaient avec admiration. Ils ne pouvaient se lasser de contempler cette merveilleuse imitation de la nature, la perfection du jeu des acteurs, l'élégance de leur geste. Après le prologue d'usage (prastâvanâ), ils avaient vu une suite (dhârana)⁶ de scènes (pravésa)⁷ intéressantes. Leur étonnement, leur joie se manifestait par de bruyantes acclamations; leur visage était enflammé, ils se

¹⁰ M. Wilson dit que le *pâripârswa* remplit le rôle du choeur dans les pièces grecques.

¹¹ वारमुख्यानटी, *vâramoukhyânâtî*. *Vârânoukhyâ* désigne ordinairement la présidente d'une réunion de courtisanes. Il est ici question de femmes qui peuvent être honnêtes.

¹² Le mot *swapoura* signifie ville particulière, *urbs propria*. Il se trouve dans la lecture CIII; l'endroit où Kêsica reçoit Crichna s'appelle aussi Swapoura

¹ Je ferai remarquer que l'auteur exprime l'idée de jouer la comédie par le mot qui signifie danser, नृत, *nrita*. Le mot *nata* lui-même s'applique à un danseur comme à un comédien. Il paraît que les Indiens ne font pas de distinction entre la danse et la comédie.

² Le Râmâyana, comme on peut le voir dans le théâtre indien de M. Wilson, a fourni le sujet de plus d'un drame. Il en est un, entre autres, en quatorze actes, intitulé par excellence *Mahânâtaca* ou le *grand drame*. On en attribue la première pensée au fameux Hanoumân, qui joue un si grand rôle dans l'histoire de Râma.

³ Râma surnommé Tchandra est considéré comme un avatare de Vichnou.

⁴ Roi d'Anga. On lui donne quelquefois le nom de Dasaratha, et même on le confond par erreur avec le prince de ce nom qui fut roi d'Ayodhyâ et père de Râma. Voyez tom. 1, lect. XXXII.

⁵ On trouvera cet épisode du Râmâyana dans les notes de la traduction de Sacountalâ par M. de Chézy, pag 201.

⁶ Le principal acteur ou directeur d'une troupe comique est appelé *soûtra-dhâra*, parce qu'il tient et dirige le fil des scènes.

⁷ Le mot प्रविशति, *pravisati* est celui par lequel on désigne l'entrée en scène d'un personnage.

levaient, ravis de la beauté du drame, et ne se rasseyaient que pour se lever encore. Comme témoignage de leur satisfaction, ils distribuaient aux acteurs des étoffes de prix, des colliers, des bracelets, de superbes rivières de perles, dont la blancheur était relevée par l'éclat de l'or et la teinte sombre du lapis-lazuli. Après la grande pièce, les acteurs s'exercèrent encore sur des sujets particuliers, et ils récitèrent des vers en l'honneur des Asouras et des Mounis, dont ils célébraient la naissance et la famille. Vadjranâbha donna ordre aux habitants de Swapoura de lui amener le merveilleux acteur. Le roi des Dêtyas, heureux de posséder celui qu'on lui avait vanté avec tant de raison, veut qu'il paraisse sans délai dans Vadjrapoura. Les ordres du prince sont exécutés fidèlement, et les Yâdavas sous le vêtement de comédiens se voient introduits dans cette ville dont l'entrée leur était défendue. On les établit dans une maison que Viswacarman lui-même semblait avoir construite, et on leur donne tout ce qu'ils peuvent désirer. Le grand Vadjranâbha célébrait alors la fête de Câla. Il fit élever un beau théâtre (rangavâta), et, quand il les crut remis de leurs fatigues, il leur envoya des présents magnifiques de pierres précieuses, et les engagea à donner une nouvelle représentation. Entouré de ses parents, il vint se placer sur son trône. La salle avait été disposée de manière que les habitantes du gynécée pouvaient tout voir sans être aperçues.

Cependant les Yâdavas, qui par ces jeux préludent à d'autres scènes terribles, viennent, au foyer (népathya), de revêtir leurs costumes, et vont commencer la représentation. Alors de larges timbales, des tambours de diverses dimensions, des instruments à vent ou à cordes, forment de leurs sons réunis un admirable concert. La voix des femmes fait entendre un des airs divins des Tchhâlikyas, douce ambrosie pour l'oreille et l'âme des auditeurs. Sur les différents tons de l'échelle musicale appelée Gândhâra⁸, elles chantaient, avec un ensemble délicieux, la descente sur la terre de la céleste Gangâ⁹, épanchant ses ondes au milieu des campagnes qu'elle féconde et qu'elle purifie. A ces accents harmonieusement cadencés, par lesquels est célébré cet heureux événement, les Asouras sont émus, et se lèvent en applaudissant.

Mais bientôt arrivent nos comédiens déguisés: Pradyoumna, accompagné de Gada et du courageux Sâmba, se présente et prononce l'invocation préliminaire (nândî); après cette cérémonie, le fils de Roukminî récite des vers qui ont rapport au chant que l'on vient d'entendre, et annonce le sujet de la pièce qui va être jouée. C'est un trait de l'histoire de Couvéra¹⁰, les amours de Rambhâ¹¹, ouvrage célèbre du savant Mouni Nârada. On y voit

⁸ Le mot *gândhâra* s'emploie pour désigner la troisième note chez les Indiens, et en même temps un de leurs trois *grâmas* ou échelles musicales. Voyez le mémoire de M. Paterson, IXe vol. des Recherches asiatiques.

⁹ Les Indiens prétendent que le Gange sort de dessous les pieds de Vichnou, au pôle même, et traverse les airs en vapeurs insensibles qui se condensent et remplissent le lac Mânasarovara; il vient ensuite tomber sur un rocher, nommé *la tête de Mahâdeva*: c'est là que se trouve la chute du Gange, appelée *Gangotrî*. La mythologie dit que le Gange descendit du ciel à la prière de Bhagîratha. On célèbre, le troisième jour du mois de Vêsâkha (avril-mai), l'anniversaire de la descente du Gange sur la terre.

¹⁰ L'épithète कौवेरं employée par l'auteur, semble désigner une classe particulière de pièces dont les sujets étaient tirés de l'histoire de Couvéra, dieu des richesses.

¹¹ Le nom de la pièce en sanscrit est *Rambhâbhisâram*, qui se traduirait mieux par *visite, rendez-vous de Rambhâ*. Rambhâ est une de ces nymphes célestes, que l'on appelle *Apsarâs*. Je ne connais pas bien l'histoire des amours de Rambhâ et de Nalacoûvara, fils de Couvéra. Je crois cependant que cette pièce peut être fondée sur un fait que l'on rapporte de Râvana, tyran de Lancâ, le même qui fut depuis vaincu par Râma. Ce Râvana était frère de Couvéra, qui par sa piété avait obtenu de Brahmâ le royaume de Lancâ, où les chemins, dit-on, sont pavés d'or: Couvéra en fut chassé par son frère, et se retira sur le mont Kêlâsa. Non content de l'avoir privé de ses états, Râvana poussa plus loin ses méfaits: il enleva la bru de Couvéra, lequel le maudit, et par suite de cette imprécation le feu sortait des dix têtes de Râvana. Brahmâ apaisa Couvéra irrité, et il fut convenu que Râvana perdrait sa virilité,

comment la nymphe Rambhâ se laissa toucher par la tendresse de Nalacoûvara, comment Râvana fut puni de son crime par une imprécation lancée contre lui. Les décorations, par un effet magique de l'art des Yâdavas, représentent au naturel le mont Kêlâsa¹². Le rôle de Râvana est joué par Soûra¹³, celui de Rambhâ par Manovatî, celui de Nalacoûvara par Pradyoumna, à qui Sâmba sert de vidoûchaca¹⁴. Enchantés de la grâce de leurs mouvements, de leur jeu, de leurs gestes, les Asouras les comblèrent d'éloges, et ajoutèrent à ces louanges des présents de toute espèce, des étoffes magnifiques, des pierres précieuses, des parures, des colliers de perles, de diamants, de lapis-lazuli, des chars élégants, des voitures aériennes, des éléphants issus d'une race divine et doués de la faculté de traverser les airs, du sandal odorant, et frais comme la glace, de l'aloès embaumé, et d'autres parfums renommés, enfin de ces pierres merveilleuses appelées tchintâmanis et qui procurent à leur possesseur tout ce qu'il peut désirer. Les spectacles se succédèrent, et le roi se distingua surtout par la richesse et la variété des cadeaux qu'il fit en cette occasion aux femmes des chefs Dânavas.

Cependant Soutchimoukhî était revenu auprès de Prabhâvatî, et lui avait dit. «Je me suis rendu dans la belle ville de Dwâravatî habitée par les Yâdavas. J'ai vu en particulier Pradyoumna, ô ma belle amie, et je lui ai parlé de vos sentiments. Son bonheur est extrême; il a voulu hâter le moment de vous voir, et aujourd'hui même, ce soir, il vous demande un rendez-vous. Oui, aujourd'hui même vous verrez votre bien-aimé. Ne craignez rien, les enfants d'Yadou ne savent pas manquer à leur parole.» Prabhâvatî, agitée de crainte et de plaisir, dit à Soutchimoukhî: Le génie obéissant promet de se conformer à ses désirs, et entre avec elle dans ce palais, chef-d'oeuvre de Viswacarman. Dans un appartement supérieur tout est préparé pour recevoir Pradyoumna. Aussitôt après Soutchimoukhî s'élance par la route des airs; messenger fidèle de l'amour, il va porter au fils de Crichna les vœux de Prabhâvatî. Il revient, et s'écrie: Mais en arrivant, Pradyoumna a vu une guirlande de fleurs que les femmes de la princesse venaient de tresser pour elle, et sur laquelle se reposaient de légères abeilles. Il lui prend fantaisie de revêtir la forme de cet industrieux insecte, et il se cache au milieu des fleurs: il veut voir, sans être connu, celle qui lui est destinée. La guirlande est apportée, placée sous les yeux de Prabhâvatî, et déposée à quelque distance. Le soir approchait: les autres abeilles se retirent; mais Pradyoumna cherche un asile sur l'oreille de sa bien-aimée, qui est alors pour lui comme le calice d'un lotus. Cependant la lune se levait au ciel dans tout son éclat, et Prabhâvatî en la contemplant dit à Soutchimoukhî:

«O mon ami, je ne sais quel feu me brûle. Ma bouche est desséchée. Mon coeur est inquiet. Quel est donc ce mal auquel je ne connais pas de remède? La vue de cet astre accroît mon secret tourment. Il n'est pas encore levé pour moi, cet autre astre dont les aimables rayons doivent rafraîchir mon coeur, cet astre que je n'ai pas encore vu et que je ne connais que par tes discours. Hélas! je sens que je succombe. Malheureuses femmes que nous sommes! je tremble, car il ne vient pas, comme tu me l'as annoncé, celui que mon coeur désire. Je m'étais dit: Je vais parcourir une route semée de lotus¹⁵ ! infortunée que je suis! j'y ai trouvé le serpent d'amour et sa morsure cruelle¹⁶. Seraient-ce donc les rayons de la lune, si

389

s'il commettait encore une faute de ce genre. Je ne sais jusqu'à quel point la pièce dont il est ici question pouvait faire allusion à cette légende: parmi les drames cités par M. Wilson il n'en est aucun sur ce sujet.

¹² Les Indiens croient que c'est un des pics les plus élevés de l'Himâlaya, au nord du Mânasarovara.

¹³ Aïeul de Crichna.

¹⁴ Personnage qui dans les pièces indiennes est chargé du rôle de bouffon. Voyez le travail de M. Wilson sur le système dramatique des Indiens. 5°.

¹⁵ Voyez dans la CXXIV^e lecture la note 2. On retrouve ici la même expression que celle qui a été relevée dans cette note, et dont le sens m'a paru difficile à établir.

¹⁶

froids de leur nature, si doux pour les mortels, qui allumeraient en moi ce feu qui me dévore? La brise du soir, fraîche et chargée du parfum des fleurs, est aujourd'hui telle qu'une flamme qui me brûle. C'est lui, lui seul qui occupe ma pensée; il est comme le maître de ma volonté. Toute remplie de son image, mon âme est sans force, sans énergie. Interdite, éperdue, je frémis, ma vue se trouble, je sens que je me meurs¹⁷.»

CENT-CINQUANTE ET UNIÈME LECTURE. AMOURS DE PRABHÂVATÎ.

Vêsampâyana dit:

dit le fils de Crichna à Soutchimoukhî en voyant l'expression d'un amour aussi tendre. Il dit, et apparaît dans toute sa beauté. L'appartement est éclairé d'une vive lumière, et la clarté de la lune est effacée par la splendeur qui environne Pradyoumna. A sa vue, cette mer d'amour qui remplit le coeur de Prabhâvatî se soulève, comme les flots de l'océan au lever de la lune. La vierge, aux yeux de lotus, reste immobile. Elle rougit, elle baisse les yeux qu'elle relève ensuite avec timidité. Pradyoumna prend sa main chargée de parures brillantes, et sent qu'elle frissonne: «Beauté céleste, objet des plus tendres désirs, pourquoi baisser ce front brillant comme l'astre des nuits? pourquoi garder ce silence cruel? ne m'enviez pas la vue de votre charmant visage. O femme adorée! allons, ne dédaignez pas votre serviteur, acceptez l'hommage qu'il vous fait de sa liberté. Vous n'avez rien à craindre, repoussez cette timidité: soumis et respectueux¹, je vous adresse ma prière; dites que j'ai su toucher votre coeur, ô femme incomparable, et le rite Gândharva², conforme au temps et au lieu où nous sommes, va consacrer notre union.»

Alors Pradyoumna lève sa main sur le feu sacré qui brille dans un vase³; il offre des fleurs en sacrifice, récite des mantras, et prononce le serment d'amour. Aussitôt après il prend la main de sa nouvelle épouse, et fait le tour du brasier par le côté droit. Par honneur pour le fils de Crichna, le feu, témoin divin de tout ce qui arrive dans le monde en bien ou en mal, brille en ce moment d'un éclat merveilleux. Pradyoumna désigne les cadeaux qu'il réserve aux Brahmanes, et dit à Soutchimoukhî d'aller veiller à la porte. Le génie ailé baisse la tête avec respect et se retire; alors Pradyoumna saisit la main de sa bien-aimée, et l'entraîne vers la couche nuptiale; son genou presse tendrement le sien, sa voix calme ses frayeurs; il dépose sur sa joue un long baiser, et respire lentement sa douce haleine; il s'enivre des trésors de son visage, comme l'abeille de ceux du lotus. Il la serre dans ses bras, il prépare doucement son dernier triomphe, et, savant dans l'art des voluptés, il arrive au comble du bonheur. Cependant Arouna⁴ avait ramené le jour: le fils de Crichna quitte le séjour du plaisir, et va rejoindre ses compagnons. C'est à regret que Prabhâvatî voit partir son charmant époux, et lui, emporte dans son âme l'image de sa belle amie.

390

Virg. *Eglog.* III.

17 καὶ ἰδρῶς πνυχρὸς χιεται τρομος δὲ πᾶσαν αἰρεῖ ...

...τεθνᾶναι δ'ὀλιγοῦ δεοῖσα

...φαινομαὶ ἀπνους.

1 C'est-à-dire faisant l'*andjali*. Voyez lect. V, note 5.

2 Il y a huit espèces de mariages: le mariage suivant le rite Gândharva est permis aux Kchatriyas, et a lieu par consentement mutuel. Voy. à ce sujet la IIIe lecture des lois de Manou, sl. 20 et suivants.

3 L'expression sanscrite est मणीस्थ, *manistha*. M. Wilson donne le mot *mani* comme signifiant *petit vase qui contient de l'eau*. Ce passage prouve que ce même mot s'applique à tout autre vase.

4 Arouna est le conducteur du char du soleil. On le représente comme privé de jambes. Il est, ainsi que Garouda, fils de Casyapa et de Vinatâ

Ainsi les Yâdavas, fidèles à leur plan d'attaque, continuaient à porter l'habit de comédiens, et attendaient les ordres d'Indra et de Késava, disposés en secret à surprendre Vadjranâbha, dès l'instant qu'il se lèverait pour la conquête des trois mondes. Tant que dura le sacrifice du Mouni Casyapa, les hostilités restèrent suspendues entre les Dévas et les Asouras. Pendant que les Yâdavas, prêts à combattre pour l'empire des trois mondes, étaient dans l'attente du moment qui les appellerait aux armes, l'automne était arrivée, aimable saison qui fait le bonheur de tous les êtres. Le jour et la nuit les génies ailés servaient de messagers entre Indra et Késava, et les héros généreux. Pradyoumna passait auprès de Prabhâvatî des nuits délicieuses; la troupe des fidèles génies veillait pour protéger leurs amours, et, aveuglés par leur mauvais destin, les Asouras ne soupçonnaient ni ces oiseaux, émissaires d'Indra, ni ces faux comédiens. A la fin le fils de Roukminî ne peut

se résoudre à quitter pendant le jour le palais du roi, et, par un prodige de son art magique, il double sa personne. Il se trouve à la fois dans la maison des comédiens, et auprès de Prabhâvatî. Les Asouras sont enchantés de la sagesse et de la modestie de leurs hôtes, non moins que de leurs talents et de leur habileté. Leurs femmes elles-mêmes admirent la beauté, les grâces, l'élégance⁵, l'esprit et surtout la décence des aimables étrangères.

Vadjranâbha avait un frère nommé Sounâbha, et ce Sounâbha était père de deux filles distinguées par leurs attraits et leurs heureuses qualités. L'une s'appelait Tchandravatî, l'autre Gounavatî. Dans les visites qu'elles faisaient à leur cousine, elles surprisent le secret de ses amours: elles lui firent des questions, ces questions amenèrent des confidences. Prabhâvatî leur dit: «Je possède un talisman⁶ merveilleux: celle qui le tient le place dans sa bouche, et aussitôt elle voit arriver le mari qu'elle a désiré: Déva ou Dâna, quel qu'il soit, celui-ci ne peut résister au charme, il vient couronner les vœux de celle qui l'appelle par sa pensée. Mon choix est fait, et un sage enfant des dieux possède mon cœur. Vous allez voir un effet de ma puissance: voici Pradyoumna mon bien-aimé.» En voyant la beauté et la jeunesse de ce héros, les jeunes princesses restèrent dans l'étonnement. Prabhâvatî, reprenant la parole, tint à ces cousines cet adroit discours: «Quelle différence entre un Déva et un Asoura, amis, l'un du devoir, l'autre de l'injustice, attachés l'un à la piété, l'autre au plaisir, l'un à la vérité, l'autre au mensonge! N'en doutez pas; là où se trouvent le devoir, la piété, la vérité, là sera la victoire. Allons, choisissez toutes deux des Dévas pour époux; je vous prête mon talisman. Par la vertu d'un pouvoir magique vous les verrez aussitôt apparaître devant vous.» répondent les deux cousines transportées de joie. Prabhâvatî consulte son époux pour savoir ceux qu'elles doivent appeler: il désigne Gada, son oncle, et Sâmba, son frère, héros distingués par leur beauté, leur naissance et leur courage. «Voici, dit alors Prabhâvatî, ce talisman que m'a remis un jour Dourvâsas, satisfait de mes hommages, en m'assurant qu'il me procurerait le bonheur que j'aurais souhaité, et amènerait devant moi l'époux que je voudrais, fût-il Déva, Dâna, ou bien Yakcha. Prenez ce talisman, et le désiré de votre cœur va paraître.» De sa bouche elle tire le talisman et le remet à ses cousines: elles le prennent, et pensent à Gada et à Sâmba. A l'instant ces deux héros se présentent à côté de Pradyoumna, dont la science les a couverts comme d'un voile magique. Leur amour s'exprime avec ardeur; ils demandent que le rite Gândharva les unisse à ces jeunes princesses. Les mantras sont prononcés; Gada prend la main de Tchandravatî, Sâmba celle de Gounavatî. C'est ainsi que les héros Yâdavas gagnaient le cœur des filles des Asouras pour se conformer aux ordres d'Indra et de Késava.

⁵ Le texte dit:

⁶ Le mot que j'ai traduit ainsi est विद्या, *vidyâ*. Ce mot désigne une espèce de petite pilule magique, que l'on met dans sa bouche, et à laquelle on attribue des effets surnaturels, comme de transporter les gens au ciel. De là le nom de Vidyâdharas, donné à une classe de génies, qui habitent l'air.

CENT-CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE. DESCRIPTION DE L'AUTOMNE¹.

Vésampâyana dit:

Le mois de Nabhas² avait amené les nuages qui couvraient le ciel de tout côté. Pradyoumna, en les contemplant, dit à la belle Prabhâvatî, aux larges et grands yeux, au visage brillant comme l'astre des nuits dans sa splendeur: «O ma charmante amie, la lune, dont le disque est si brillant, et dont ton visage me représente tout l'éclat, est maintenant voilée par les nuages, et ne se montre que par intervalles, comme ta face quand elle est ombragée par les tresses de tes cheveux. L'éclair se dessine en arc dans le ciel, et ressemble à l'or éblouissant de ta parure. L'eau jaillit de la nuée retentissante en filets aussi délicats que tes membres. Sur le sombre fond du nuage apparaît une ligne de grues, pareille pour sa blancheur à la rangée de tes dents. Les feuilles sont tombées sur les étangs, dont elles couvrent l'onde autrefois brillante et limpide, et maintenant troublée par les torrents. Ces nuages poussés par le vent, et sur lesquels les troupes de grues forment une espèce de dentelure, se heurtent dans l'air, comme les éléphants, avec leurs défenses éblouissantes de blancheur, s'attaquent dans les forêts. Vois cet arc aux trois couleurs qui ressemble au signe³ sacré qui décore ton front. Les nuages sont l'ornement du ciel et la joie du monde. Cependant à la vue de ce ciel orageux, les paons font éclater leur joie; ils poussent des cris, ils se rassemblent, relèvent leur queue pesante et déformée, et, près de leurs compagnes, par leurs trépignements imitent les mouvements du danseur. Les uns, à l'abri sur les terrasses du palais dorées par la lune, se promènent fièrement et déploient avec orgueil les couleurs variées de leur brillant plumage; les autres, surpris par l'orage sur les sommets des arbres, ramassent les trésors de leur queue riche en pierreries, et, l'aile toute mouillée, leur beau corps tout frissonnant, s'abattent sur la terre couverte d'un gazon nouveau. La pluie cesse un instant, et laisse régner un air doux et frais, embaumé de l'odeur du sandal, et chargé des parfums ravis aux fleurs du cadamba⁴, du sardja⁵, de l'ardjouna⁶; air délicieux, chéri de l'amour, qui sèche sur nos membres la sueur de la volupté, et présage une pluie nouvelle. Privé de ce souffle bienfaisant, que serait l'automne? Non, rien n'est au-dessus de ce vent parfumé, qui vient doubler le charme de nos entrevues, et, après les douces fatigues de l'amour, rafraîchit mollement nos membres brûlants.

A la vue de ces grandes rivières qui se débordent et inondent au loin la campagne, les cygnes abandonnent le Mânasa⁷, et arrivent avec les grues et les hérons. Les fleuves et les torrents ont perdu leur brillante limpidité, et se trouvent couverts de ces troupes de cygnes et de grues qui s'y abattent en forme de tourbillons.

En ce moment le maître du monde, le grand Oupendra, dort étendu sur le serpent qui lui sert de couche⁸: à ses côtés est la belle Lakchmî. Le Sommeil s'approche avec respect, et

¹ Ce sujet a déjà été traité, lect. LXVI et LXXII.

² Nom ancien du mois qui fut depuis appelé *Srâvana* (juillet-août). On trouvera dans le III^e vol. des Recherches asiatiques les noms des douze mois de l'ancienne année solaire, où *Nabhas* est le cinquième.

³ Trois lignes courbes tracées sur le front avec du limon du Gange ou de la poussière de sandal, ou des cendres de bouse de vache, sont le signe des sectateurs de Siva. Prabhâvatî était donc dévouée à ce dieu. Les sectateurs de Vichnou n'en ont que deux. Ceux de Râma portent une espèce de trident.

⁴ *Nauclea cadamba*.

⁵ *Shorea robusta* (*sâl tree*).

⁶ *Pentaptera arjuna*.

⁷ C'est le même que le Mânasarovara

⁸ Nous avons déjà vu que pendant la saison des pluies Vichnou est supposé dormir, et qu'il a pour couche le grand serpent appelé Sécha ou Ananta, dont les mille têtes se relèvent au-dessus du dieu pour lui servir de pavillon. On appelle *Prabodhanî* le jour où Vichnou est supposé se réveiller de son sommeil, le 11^o du pakcha blanc de Cârta

berce mollement les deux époux. Cependant la lune, obscurcie par les nuages, ressemble à la fleur du lotus noir, ou plutôt à la face de Crichna⁹. Les Saisons¹⁰, placées autour du dieu et briguant ses faveurs, lui présentent des guirlandes de fleurs et des branches de cadamba, de nîpa¹¹, d'ardjouna. de kétaca¹². Le serpent se traîne auprès de lui, et sa bouche, qui distille le poison, touche les fleurs que pressent les pieds de Crichna: il se plaît avec l'abeille à s'enivrer de leur doux nectar. Tous les êtres animés partagent le respect dont l'homme est pénétré pour le maître de la nature.

Vois, ô ma charmante amie, ce ciel chargé de nuages, pareil à un lac profond suspendu sur nos têtes, et dont les eaux menaceraient à chaque instant de rompre leurs digues. Vois ces nuages entourés d'une belle ceinture de grues voyageuses, et destinés à féconder la terre. Tel qu'un prince, armé de son tchakra, pousse ses éléphants privés contre les éléphants sauvages et orgueilleux de leur force, tel le vent furieux, chassant devant lui ces masses humides, pousse, heurte les nuages avec d'autres nuages. De leur sein déchiré jaillit une onde céleste et pure, que saluent de leurs cris joyeux les Tchâtacas¹³, les paons et les autres oiseaux. La grenouille, dont les flancs sont comme sillonnés par les seize côtes¹⁴, au milieu de ses compagnes, fait retentir le marais de ses coassements, comme le sage et vertueux Brahmane¹⁵, entouré de ses disciples, murmure les paroles du Rig-véda.

Oh! que j'aime cette saison, lorsque amenant à sa suite l'orage et le tonnerre elle réveille deux époux endormis, et les force à chercher dans les bras l'un de l'autre un asile contre la terreur, en doublant les transports de leur amour! Mais, ô mon amie, ô toi qui es pour mon âme ce que le nuage est pour la terre altérée, cette saison a un défaut; c'est que d'un voile humide et sombre elle cache à nos regards cette lune brillante comme ton beau visage. Quand cet astre, doux flambeau du monde, apparaît entre deux nuages, l'homme enchanté semble voir un ami revenu de la terre étrangère. La lune est le témoin des gémissements de l'amante séparée de son ami; elle est sa consolatrice quand elle se couvre de nuages, et que la bien-aimée peut se dire: Il revient. Si la lune est le charme du rendez-vous pour celle qui jouit de la présence de son ami, elle est comme un feu dévorant pour celle qui vit loin de l'objet de sa tendresse, réunissant ainsi en elle les deux extrêmes, la peine et le plaisir. Mais outre les avantages de ces rayons argentés dont tu peux jouir ici, dans la ville de ton père, la lune nous a dispensé d'autres biens. Cet astre brille à tes yeux sous le nom de Tchandra¹⁶; nous le connaissons encore sous celui de Tchandramas¹⁷. C'est lui que les Brahmanes, instruits dans le Sâma-véda, aux jours appelés parwans¹⁸, célèbrent comme seigneur magnifique et source de toute pureté: c'est lui qui, par ses austérités, a mérité le titre vénérable de roi des Brahmanes, titre brillant et difficile à obtenir¹⁹. Puissant par ses

9 Le teint de Crichna est noir.

10 Voyez la VIIIe lecture, tom. I, note 4.

11 *Nauclea cadamba*. Il paraît que c'est le même arbre que le cadamba. On le désigne aussi comme une espèce d'*asoca* ou d'*ixora*.

12 *Pandanus odoratissimus*.

13 *Cuculus melano-leucus*.

14 षोडशपक्षशायिन् *chodasapakchasâryyin*. Il me semble que, par cette épithète un peu obscure, l'intention de l'auteur est de dépeindre les seize côtes de la grenouille, devenues plus apparentes à la suite des chaleurs de l'été qui ont dû l'affaiblir.

15 Dans nos moeurs rien n'égalerait l'impertinence d'une comparaison dans laquelle une grenouille serait assimilée à un respectable ecclésiastique. Les Indiens, à ce qu'il paraît, ne voyaient dans cette espèce de rapprochement aucune teinte d'impiété.

16 Nom de la lune, appelée aussi Soma. La lune en sanscrit est du genre masculin. C'est le dieu Lunus des Latins.

17 Nom du dieu de la lune incarné.

18 Voyez tom. I, lect. IV, note 18.

19 Voyez la lecture XXV.

oeuvres, il est devenu le père de Boudha²⁰, lequel a donné naissance au roi Pouroûravas²¹, homme véritablement divin, qui, animé d'une sainte flamme, tira le feu caché au sein de la samî, qui aima Ourvasî, la plus belle des Apsarâs, qui, rassasié de la divine ambrosie et habitant du céleste séjour, fut honoré par les sages et respectables Brahmanes du nom de Soma et d'Agni. C'est de Pouroûravas, et par conséquent de Tchandramas, que sont descendus et Âyous²², et Nahoucha²³, lequel devint roi des Dévas, et le maître des dieux, le souverain du monde, la gloire des Yâdavas, Hari, né pour défendre la cause des Souras. C'est de la famille de l'illustre époux des filles de Dakcha²⁴ qu'est sorti le roi Vasou²⁵, honneur de la race lunaire, qui acquit le titre de Tchacravartin et une puissance pareille à celle d'Indra; et le prince Yadou²⁶, le plus illustre des fils de la lune, qui obtint sur la terre le pouvoir souverain; et les Bhodjas²⁷, nobles enfants d'Yadou, comparables au roi des Souras. Dans cette heureuse famille aucun prince n'a paru ami de la fraude, de l'impiété ni du vice; tous ont été distingués par leur foi, leur générosité, leur bravoure; tous ont été des modèles de vertu. Mais par-dessus tous brille celui qui est le maître de la terre et l'ami des hommes justes: ô ma belle amie, baisse avec respect ton front superbe devant Nârâyana, par qui vivent tous les autres êtres, Nârâyana, soutien du monde et du ciel, devant le héros dont Garouda est l'étendard, devant le dieu puissant qui est ton beau-père.»

CENT-CINQUANTE-TROISIÈME LECTURE. DÉCLARATION DE GUERRE.

Vêsampâyana dit:

Le sacrifice du grand Casyapa était fini; les dieux étaient retournés dans leurs demeures. Alors Vadjranâbha se présenta devant le saint Mouni, et lui exprima son désir de posséder les trois mondes. «Si tu veux m'en croire, lui dit Casyapa, tu resteras à Vadjrapoura, au sein de ton royaume. Je sais qu'Indra, de sa nature, est ton ennemi, mais il a pour lui le pouvoir de la pénitence. La piété et la science divine font sa force: il a de l'expérience, et, maître du monde entier, il justifie les suffrages et les vœux des gens de bien. Tous les êtres sont heureux sous son empire. En vain tu essaieras de l'abattre; Vadjranâbha, tu succomberas dans cette lutte. Le pied du voyageur passe sur le serpent et ne l'écrase pas.» Ce discours était loin de plaire à Vadjranâbha: l'insensé ressemblait au malade qui, déjà enveloppé des liens de la mort, refuse les remèdes qui lui sont offerts. Il salue Casyapa, patriarche de tous les êtres, et, se fiant en sa force, il persiste dans son projet de soumettre les trois mondes. Il rassemble ses parents, ses alliés, et se met en devoir d'attaquer le Swarga.

Cependant Crichna et le roi des dieux avaient déjà pris leurs mesures, comme nous l'avons vu. Les cygnes avaient été envoyés pour préparer la défaite de Vadjranâbha: les chefs Yâdavas, instruits du plan de Crichna, avaient pris une résolution par suite de laquelle Vadjranâbha et tous ses sujets devaient être mis à mort par Pradyoumna. Dans l'intervalle, la fille de Vadjranâbha et ses deux cousines avaient contracté leur mariage secret; épouses fidèles et dévouées, elles étaient devenues enceintes, et l'époque de l'accouchement allait bientôt arriver. Les cygnes furent chargés par Pradyoumna de transmettre ces détails à Indra et à Késava; et ceux-ci, par l'intermédiaire de ces divins messagers, lui répondirent

²⁰ Voyez *ibid.*

²¹ Voyez la lecture XXVI.

²² Voyez la lecture XXVII.

²³ Voyez lecture XXVIII. Ce prince posséda le titre d'Indra, qu'il perdit pour avoir outragé le saint Mouni Agastya. Il fut, dit-on, changé en serpent.

²⁴ Voyez tom. I, lecture II. Cet époux des filles de Dakcha est Tchandra.

²⁵ Voyez lecture XXXII, tom. I

²⁶ Voyez lecture XXXIII, tom. I.

²⁷ Voyez lecture XXXIV, tom. I.

de n'avoir aucune inquiétude, que les enfants qui allaient voir le jour naîtraient doués de toutes les qualités du corps et de l'esprit, et que, sans aucune transition, ils arriveraient aussitôt à l'âge mûr, remplis de vertu et de science, possédant, sans les avoir étudiés, les Vèdes, les Védângas et les différents Mantras. Les cygnes vinrent donc rapporter aux Yâdavas qui se trouvaient à Vadjrapoura les intentions d'Indra et de Késava. Bientôt Prabhâvatî mit au monde un fils, qui était tout le portrait de son père; non moins heureuses qu'elle, Tchandravatî et Gounavatî eurent aussi chacune un fils; le fils de Tchandravatî fut appelé Tchandrâprabha, celui de Gounavatî, Gounavân; et ces rejetons de la race d'Yadou, suivant l'oracle d'Indra et de Crichna, à peine nés, passèrent subitement à l'état d'une brillante jeunesse, pleins de force et de science¹. Mais ces nouveaux habitants de l'appartement supérieur du palais, comme l'avaient prévu Indra et Crichna, furent un jour aperçus par les gardes Dêtyas, chargés de surveiller les plaines de l'air. Le rapport en fut fait à Vadjranâbha, qui déjà se préparait à la conquête du ciel. Ainsi parle le puissant roi des Asouras: toutes les issues sont fermées. Qu'on les arrête! qu'ils meurent!» tel est le cri général. Les satellites, fidèles à l'ordre qu'ils ont reçu, accourent avec empressement. Les princesses entendent tout ce tumulte, elles se troublent, elles gémissent. Mais Pradyoumna les rassure, et leur dit: Puis s'adressant en particulier à Prabhâvatî, qui demeurerait faible, éperdue: «Vois, lui dit-il, et ton père et ton oncle, tes frères et tous tes parents, armés de leur massue. Sans doute, par égard pour toi, je dois les respecter. Mais demande-le à tes deux cousines, le moment n'est-il pas critique? Nous sommes morts, si nous les attendons; la victoire est à nous, si nous les combattons. Les chefs Dânavas arrivent sur nous des deux côtés pour nous attaquer. Que devons-nous faire, quand l'ennemi est à la portée de notre tchakra?» Prabhâvatî gémit: sa tête s'incline, ses genoux fléchissent: «Noble héros, s'écrie-t-elle, arme-toi, et défends tes jours. Vis pour tes enfants et tes épouses. Souviens-toi de ta vénérable mère² et d'Anirouddha³, et daigne me sauver moi-même. Le sage Dourvâsas m'a promis autrefois qu'épouse et mère fortunée je ne connaîtrais pas les malheurs du veuvage, et que je jouirais de la vue de mon fils⁴. Si l'oracle du pieux Mouni ne peut s'accomplir qu'à cette condition, ô fils de Crichna, je ne te retiens plus.» Elle dit, prend une épée, lève les yeux vers le soleil⁵, et, remettant avec fermeté le fer entre les mains de Pradyoumna: Le héros, transporté de joie, saisit le glaive que lui présente sa fidèle amie, et son front s'est incliné vers elle. Tchandravatî et sa soeur arment également Gada et le magnanime Sâmba.

Alors Pradyoumna dit au chef des cygnes qui le salue avec respect: Ainsi parle le fils de Crichna, et aussitôt par son art magique il se crée à lui-même un char volant, traîné par un serpent à mille têtes, aussi terrible que le terrible Ananta. A cette vue, la confiance est revenue au coeur de Prabhâvatî; Pradyoumna s'élance au milieu des Asouras, comme le feu qui se répand au sein d'une forêt. De ses traits effilés comme un serpent ou courbés comme un croissant, il perce, il fend, il met en pièces les Dêtyas. Ceux-ci furieux, dirigeaient de tous les côtés leurs flèches sur le fils de Crichna, se croyant certains de l'abattre. Pradyoumna frappe sans relâche: sous ses coups tombent les bras couverts de riches bracelets, et les têtes ornées de pendants d'oreille. La terre est jonchée des membres et des corps mutilés par son cimeterre.

Le roi des dieux, accompagné des chœurs célestes, contemple avec joie le combat des Yâdavas et des Dêtyas. Les Asouras qui ont osé attaquer Gada et Sâmba sont déjà plongés

¹ Les Grecs disaient la même chose de leur dieu Apollon, et surtout sur Diane, qui, à peine née, avait secouru sa mère prise des douleurs de l'enfantement.

² C'est-à-dire Roukminî, surnommée dans le texte Vêdarbî, fille du roi de Vidarbha.

³ Anirouddha est un autre fils de Pradyoumna, dont nous avons vu le mariage, lecture CXVII.

⁴ Cette idée est exprimée par le mot जीवपुत्रा, *djîvapoutrâ*. Tel est aussi le sens de la prière faite pour l'épouse le jour de son mariage. Voyez VIIe vol. des Recherches asiatiques, pag. 398.

⁵ Le manuscrit bengali remplace cette circonstance par une autre. Au lieu de सूर्ये दृष्ट्वा, ce manuscrit porte आपः स्पृष्ट्वा, désignant par ces mots une espèce de libation particulière.

dans le gouffre de la mort, comme les poissons dans l'océan. Le dieu⁶, témoin de cette lutte terrible, envoie à Gada son propre char, conduit par le fils de Mâtali, et à Sâmba son éléphant Êrâvata⁷, dirigé par Pravara⁸. Il charge son fils Djayanta de seconder le fils de Roukminî. Le prudent Indra a dit à ces deux enfants des dieux, nobles et vaillants héros, à l'illustre Brahmane Pravara, et au fils de Mâtali, en l'envoyant avec l'éléphant Êrâvata: Alors Pradyoumna et Djayanta s'approchent du palais; ils accablent sous leurs traits les Asouras qui le défendent. Le vaillant fils de Crichna dit au terrible Gada: «Frère d'Oupendra, Indra vient de t'envoyer son char attelé de chevaux célestes⁹, avec le fils de Mâtali son écuyer, comme il a envoyé à Sâmba l'éléphant Êrâvata, monté par Pravara. Nous faisons aujourd'hui un sacrifice à Roudra¹⁰, et demain, après ce sacrifice, Hrichîkésa veut retourner triomphant à Dwâravatî. Il veut que, malgré les liens qui nous attachent à Vadjanâbha, nous l'immolions sans pitié. Ce prince a osé concevoir la pensée criminelle de conquérir le ciel. Remplissons donc notre devoir; il ne l'emportera pas sur Indra et son fils. De la vigilance: voilà ce que j'ai à te recommander. L'ennemi doit employer tous les moyens pour défendre sa forteresse¹¹: une pareille perte est pour un héros pire que la mort.»

Telles étaient les instructions que donnait Pradyoumna à Gada et à Sâmba. Tout à coup par l'effet d'une magie divine, il crée des milliers de Pradyoumnas, et dissipe les ténèbres dont les Dêtyas s'enveloppaient. Le roi des dieux se plaisait à voir les exploits de ce héros: chacun des ennemis était attaqué par un Pradyoumna, et l'on ne pouvait distinguer quel était le véritable Pradyoumna qui animait tous ces corps. Cependant la nuit était survenue, et n'avait pas suspendu le cours des triomphes du noble fils de Roukminî. trois fois les Asouras avaient été mis en déroute. Pendant que le fils de Crichna combattait, Djayanta allait, dans les eaux du Gange céleste¹², faire les ablutions du crépuscule¹³; il venait ensuite combattre à son tour, et remplacer Pradyoumna, que le fleuve divin recevait alors dans ses ondes.

CENT-CINQUANTE-QUATRIÈME LECTURE. MORT DE VADJANABHA.

Vêsampâyana dit:

L'oeil du monde, le soleil, brillait au ciel depuis trois heures, quand Hari apparut porté sur Garouda, l'ennemi des serpents. L'oiseau divin, aussi rapide que le vent, vient se placer à côté d'Indra. A peine Crichna est-il arrivé, que, pour jeter la terreur dans l'âme des Dêtyas, il fait entendre le son de sa conque Pântchadjanya¹. A ce signal, Pradyoumna se présente devant son père. Le héros salue avec respect Indra et Késava, il s'élançe sur Garouda, et avec la rapidité de la pensée il arrive près de son ennemi, qui soutenait dignement cette

⁶ En cet endroit Indra porte le nom de *Hari*: on l'y distingue aussi par l'épithète de *harivâhana*, comme dans la XXXIVe lecture, tom. I.

⁷ ou *Êrâvana*.

⁸ C'est le même Brahmane que nous avons vu combattre pour la cause d'Indra dans la CXXXe lecture.

⁹ Ces chevaux sont désignée par le mot हरियुज्.

¹⁰ Roudra est un nom de Siva, considéré ici comme le dieu de la destruction.

¹¹ Le mot कलत्र, *calatra*, employé pour signifier ici *forteresse*, *citadelle*, veut aussi dire *femme*.

¹² Appelé *Vichnoupadî*, parce qu'il sort de dessous les pieds de Vichnou, comme nous l'avons vu lect. CXXIV, note 11.

¹³ Le crépuscule du soir et du matin s'appelle *sandhyâ*: on donne aussi ce nom à une cérémonie que font les Indiens, particulièrement au lever et au coucher du soleil, et qui consiste en prières et en ablutions.

¹ Voyez la lecture LXXXIX.

noble lutte. Pradyoumna, habile à manier toutes les armes, le frappe à la poitrine d'un coup de massue. Le Dêtya chancelle, son sang coule en abondance, il va s'évanouir. lui dit le fils de Crichna. Vadjranâbha revient à lui: Il dit, et avec un bruit égal à celui de cent nuages amoncelés, avec une rapidité effrayante, de sa massue lourde et noueuse il frappe au front Pradyoumna, qui vomit le sang et se sent défaillir. Crichna le voit: il sonne de sa conque guerrière, et lui rend sa force et sa vigueur. Les mondes sont étonnés de l'effet merveilleux produit par les sons du Pântchadjanya: Indra et Késava se réjouissent. Celui-ci remet dans les mains de son fils le redoutable tchakra, dont le tranchant a moissonné tant de Dêtyas. Pradyoumna s'incline d'abord avec respect devant le roi des Souras et devant son père; puis il lance le disque fatal, qui abat la tête de Vadjranâbha aux yeux des Dêtyas étonnés. D'un autre côté, dans la partie du palais la plus retirée, Sounâbha combattait en désespéré, et trouvait la mort sous les coups de Gada. Sâmba, de ses flèches acérées, perçait les Dêtyas acharnés à se défendre, et les envoyait au roi des morts, comme une proie dès longtemps attendue. Nicoumbha², témoin de la chute du grand Vadjranâbha, et tremblant devant Nârâyana, s'enfuit à Chatpoura.

L'ennemi des dieux avait succombé: Indra et Crichna entrent dans Vadjrapoura. Les prisonniers sont passés au fil de l'épée, mais on accorde la vie aux enfants et aux vieillards déjà vaincus par la crainte. Indra et Késava tinrent conseil pour savoir ce qu'ils allaient faire de leur conquête. d'après l'avis de Vrihaspati, on divisa le royaume de Vadjranâbha en quatre parties, qui furent données l'une à Vidjaya, fils de Djayanta, la seconde au fils de Pradyoumna, la troisième au fils de Sâmba, et la quatrième à Tchandrâprabha. On fit quatre parts des quatre mille villages magnifiques, des mille bourgs populeux et pareils à Vadjrapoura, qui avaient formé l'empire de l'ambitieux Asoura, des tapis, des fourrures, des étoffes, des pierres précieuses amassés dans ses trésors. Au bruit du tambour céleste³, les quatre jeunes princes reçurent le baptême royal⁴ dans les eaux du Gange céleste des mains du roi des dieux et du sage Késava. Nobles rejetons des Richis, illustres enfants d'Indra et de Mâdhava⁵, ils possédèrent le privilège de parcourir les plaines de l'air. Vidjaya le tenait de sa naissance même, les jeunes Yâdavas de la nature de leurs mères⁶. Le roi des dieux recommanda à Djayanta de veiller pour la défense de ces nouveaux rois, dont l'un devait propager sa propre race, et les autres, celle de Késava. «Je leur donne, dit-il, le droit d'être invulnérables aux atteintes de tous les autres êtres, et de se transporter par les routes de l'air au ciel ou à Dwâravatî. Mets à leurs ordres des éléphants issus de l'éléphant céleste, des chevaux nés d'Outchêhsravas, et des chars fabriqués par Twachtri⁷. Fournis aussi à Sâmba et à Gada les deux éléphants qui doivent le jour à Êrâvata, et nommés Sacrandjaya et Pourandjaya. Que ces animaux, qui ont le pouvoir de traverser les airs, transportent ces deux héros à leur gré à Dwâravatî ou dans le royaume de leurs enfants, quand ils voudront leur faire une visite.»

Telles furent les instructions du souverain des dieux: il prit ensuite le chemin du ciel, et Késava celui de Dwâravatî. Gada, Sâmba et Pradyoumna, après un séjour de six mois dans ce pays nouvellement conquis, retournèrent aussi dans leur propre contrée. Ces royaumes subsistent encore sur le flanc septentrional du mont Mérou, et ils subsisteront tant que durera le monde. Après avoir terminé cette guerre, où la terrible massue avait joué un si

2 C'est le personnage dont on a vu la mort dans la CXLVIIe lecture.

3 Ce tambour s'appelle *devadoundoubhi*.

4 La principale cérémonie du sacre ou plutôt du baptême des rois consiste à verser sur leur tête de l'eau prise à l'un des fleuves regardés comme sacrés. On mêle à cette eau du miel, du beurre clarifié, une liqueur spiritueuse, deux espèces de gazon et des épis nouveaux.

5 Nom de Crichna: l'un de ces enfants n'était pas son petit-fils, mais son neveu.

6 Je crois que ces mots font allusion à la propriété que possédaient les Asouras de traverser les airs, comme nous l'avons déjà remarqué.

7 Nom de l'artiste céleste Viswacarman.

grand rôle⁸, les Vrichnis, pour récompense de leurs hauts faits, furent admis dans le Swarga⁹; Gada, Sâmba et Pradyoumna, qu'ils avaient laissés à Vadrapoura, vinrent les y rejoindre ensuite pour recueillir le prix de leurs exploits et de la faveur du grand Crichna. O roi, je viens de te faire le récit de cette nouvelle expédition de Pradyoumna, récit qui procure aux hommes de la prospérité, de la gloire, une longue vie, la victoire sur leurs ennemis, une nombreuse postérité, un grand accroissement de biens et une heureuse santé. Tel est le merveilleux effet des paroles de Dwêpâyana.

CENT-CINQUANTE-CINQUIÈME LECTURE. DESCRIPTION DE DWÂRAVATÎ.

Vêsampâyana dit:

Crichna, monté sur Garouda, aperçut la ville de Dwâravatî, semblable au séjour des dieux et couverte d'une bruyante population. Le plan de cette ville avait été tracé sur les dessins de Viswacarman: tout s'y trouvait admirablement disposé, les jardins, les parcs, les tourelles, les places, les champs cultivés, les montagnes, les machines et les maisons de plaisance. Lorsque pour la première fois le fils de Vasoudéva était arrivé dans ce pays, il avait mandé Viswacarman, et lui avait dit: «Dieu des artistes, si tu veux me faire plaisir, donne tous tes soins à l'embellissement de Dwâravatî; que cette ville soit entourée de jardins délicieux; qu'elle devienne riante comme le Swarga: qu'elle soit digne enfin d'être ma capitale. Réunis en ces lieux toutes les pierres précieuses que l'on peut voir dans les trois mondes.» Crichna s'était ensuite occupé des querelles des Souras, et avait eu à soutenir de terribles combats. Cependant Viswacarman, avec la permission d'Indra, était venu à Dwâravatî, et avait fait de cette ville une seconde Amarâvatî.

Porté sur Garouda, le chef des Dasârhas aperçut de loin ce merveilleux ouvrage de Viswacarman, et s'en approcha avec le plus vif empressement. Il contemplait avec joie autour de la ville ces plantations d'arbres agréables; ces canaux pareils au Gange ou au Sindhou, couverts de fleurs de lotus et de cygnes; ces murs resplendissants d'or, brillants comme le soleil, portant leur tête dans les airs qu'ils couronnaient comme aurait fait une guirlande de nuages; ces bois dignes du Nandana et pareils à ceux du Tchêtraratha, formant autour de Dwâravatî une ceinture pareille à celle des nuées autour du ciel. A quelque distance s'élèvent diverses branches du Rêvata, ornées de plateaux et de maisons charmantes: à l'orient, c'est le Lakchmîvân, offrant des arcades enrichies d'or et de pierres précieuses; au midi, le Pantchavarna, couvert de verdure; à l'occident, l'Akchaya qui apparaît comme un étendard royal; au nord, le Véroumân, d'une couleur jaunâtre¹, et semblable au mont Mandara.

On distingue, non loin du Rêvata, différents bois délicieux: c'est le Tchitraca, le Pântchavarna, le Pântchadjanya, le Sarwarttouca, le Mérouprabha vert et touffu, le Gârgya, le Pouchpaca, le Satâvartta, planté d'akchacas², de citronniers³, de mandâras⁴ et de caravîras⁵; le Tchitraratha, le Nandana, le Ramana, le Bhâvana, le Véroumân. Du côté de l'orient brille une belle rivière, appelée Mândakinî, dont la surface est ornée de lotus aux feuilles noires. Les plateaux des diverses collines sont habités par des troupes de Dévas et

8 Cette périphrase est la traduction de l'épithète मौसले, *môsâlê*.

9 Je serais tenté de croire que ce lieu appelé ici *swarga* est tout simplement Dwâravatî, séjour de bonheur pour les Yâdavas et comparable au Swarga du dieu Indra

1 पाण्डुर, *pândoura*.

2 *Dalbergia oujeiniensis*.

3 En sanscrit *vâdjaca*.

4 *Erythrina fulgens* (*coral tree*) ou *asclepias gigantea* (*swallow wart*).

5 *Oleander* ou *acrium odorum*.

de Gandharvas que l'amitié de Crichna a su y attirer et pour lesquels Viswacarman a construit de superbes demeures.

La rivière se partage en cinq branches, qui vont arroser et embellir de leurs ondes sacrées la ville de Dwâravatî. Cette ville apparaît, immense, élevée, entourée de fossés profonds, défendue par de hauts remparts, brillante d'un enduit jaune, garnie de machines de guerre, d'instruments meurtriers⁶, de jalousies d'or⁷, de croisées de fer, grandes et arrondies⁸. Huit mille chars, ornés de sonnettes, et de superbes étendards, parcourent tous les quartiers de Dwâravatî, qui ressemble à la ville des dieux. Cette cité magnifique a huit yodjanas de large, et douze de long; sa banlieue⁹ en compte deux fois autant. On y remarque huit rues principales, seize grandes places, et de plus un large chemin de ceinture: ouvrage admirable, digne d'être chanté par Ousanas¹⁰ lui-même. Dans ces rues peuvent se déployer à l'aise la magnificence du cortège des femmes ou des seigneurs Vrichnis, et l'habileté des guerriers dans leurs manoeuvres militaires: car sept chars y marchent de front. D'autres rues de diverse grandeur y ont encore été ménagées par Viswacarman pour la commodité des glorieux Dasârhas.

On arrive aux maisons par des escaliers¹¹ enrichis d'or et de pierres précieuses: tout y respire le plaisir et la prospérité. Les pavillons¹² et les cours y retentissent d'un bruit continuel; des étendards y flottent avec orgueil. Autour de ces habitations sont plantés des arbres dont le sommet s'agite avec grâce: le faite de ces palais agréables est tout resplendissant d'or, couvert d'un enduit jaune et comparable au pic du mont Mérou. Ces édifices pompeux sont comme des montagnes d'un aspect varié, et offrant des plateaux, des grottes, des collines délicieuses. Les arbres, disposés par Viswacarman pour le plaisir des Yâdavas, sont aussi diversifiés par leur nature que par leur couleur; chargés de fleurs de cinq teintes différentes¹³, ils s'élèvent dans les airs, s'y balancent avec le bruit du nuage orageux, et, dorés par les rayons du soleil ou de la lune, brillent comme un magnifique incendie.

Mais surtout les hôtels des grands et celui du fils de Vasoudéva attirent tous les regards, et brillent dans Dwâravatî, comme de magnifiques nuages brillent dans le ciel. Le palais de Crichna a été l'objet particulier des soins de Viswacarman: il a quatre yodjanas de long, et autant de large. D'immenses richesses y sont accumulées. Il est composé de différents corps de logis, qui s'élèvent ainsi que de vertes montagnes, et pour lesquels Viswacarman, d'après l'invitation d'Indra, a réuni tous ses moyens. L'un, appelé Hémâbha, et resplendissant comme la cime dorée du mont Mérou, est le séjour charmant destiné à Roukminî. Un autre est la demeure de Satyabhâmâ, remarquable par sa couleur jaune, et ses escaliers garnis de pierres précieuses: on le nomme Bhogavân. Un troisième, formé de quatre pavillons, est orné de drapeaux qui regardent les quatre points de l'horizon, et qui éblouissent les yeux, tels qu'un soleil sans nuage: plus brillant que tous les autres, il mérite

⁶ C'est l'instrument appelé *sataghni*, c'est-à-dire capable de tuer cent personnes.

⁷ हेमजाल, *hémadjâla*. Ce sont peut-être des barreaux, une espèce de treillis. Voyez lecture CXX, note 30, et lecture CLXII, note 4.

⁸ J'ai cru pouvoir rendre ainsi le mot महाचक्र *mahâchakra*.

⁹ Je ne sais si j'ai bien saisi le sens du mot उपनिवेश, *oupanivésa*.

¹⁰ Voyez lect. XX, tom. I, note 28. Quand je pense que cet Ousanas est considéré par les Indiens comme le précepteur des Asouras, je ne puis m'empêcher quelquefois de rapprocher son nom de celui du fameux Houcheng, que les Persans reconnaissent pour un de leurs premiers législateurs.

¹¹ सोपान, *sopâna*.

¹² प्रासाद, *prâsâda*. Ce mot veut dire *bâtiment, temple, palais*. Je crois qu'il peut signifier aussi une partie d'un bâtiment, *corps de logis*, et même *terrasse* et *balcon*.

¹³ On verra, vers la fin de cette lecture, quelles sont ces cinq couleurs.

le nom de Bhâsara¹⁴, et c'est là que réside Djâmbavatî. Entre ces deux palais, il en est un qui a la couleur du soleil à son lever: pareil à la cime du Kêlâsa, il est étincelant d'or; on dirait un océan de lumière. On l'appelle Mérou, et il sert de séjour à la fille du roi de Gândhâra, à la noble Gândhârî. Un cinquième palais porte le nom de Padmacôûta: il a la couleur et l'éclat du lotus, et il est habité par Soubhîmâ. Un sixième, le Soûryaprabha, embelli de tout ce que l'esprit peut désirer, avait été par Crichna assigné à Lakchmanâ. Mitrabindâ demeurait dans un septième palais, connu sous le nom de Para, tout éclatant de pierres précieuses et de lapis-lazuli, distingué par sa couleur verte, et visité par les Dévarchis. Enfin, un dernier palais d'une incomparable beauté, était le Kétoumân, magnifique retraite de Sounandâ¹⁵, se dressant dans les airs comme une superbe montagne et fréquenté par tous les dieux. Le chef-d'oeuvre de Viswacarman, c'était l'habitation particulière de Crichna¹⁶; elle occupait en surface plusieurs yodjanas. Entièrement composée de pierres précieuses, elle étincelait de toute part. On lui donnait le nom de Vidjaya. Çà et là étaient placés des officiers portant une canne d'or et un drapeau sur lequel on lisait l'indication des chemins et des cours. Toutes les pierreries du séjour céleste s'y trouvaient amoncelées: le chef des Yâdavas, par un effet de sa force miraculeuse, y avait transporté le Vêdjayanta, qui est un pic du Hansacoûta, près du lac d'Indradyoumna, élevé de soixante palmes¹⁷ et long d'un demi yodjana. A la vue de tous les êtres, cette célèbre colline, qui forme la cime élevée du Mérou, ornée de lotus et de mille autres plantes, toute resplendissante d'or, couverte de chars divins, de Kinnaras, de grands serpents, fut, par la route céleste d'Âditya, amenée à Dwâravatî, et, suivant le désir d'Indra, employée par Viswacarman. Késava y plaça aussi le Pâridjâta, qu'il avait enlevé après un combat merveilleux soutenu contre les dieux, qui voulaient le retenir. Pour l'agrément de Crichna, on avait planté dans les jardins des arbres chargés de fruits, de fleurs et de pierreries; on avait disposé des bassins et des étangs, couverts de lotus rouges et odorants, sillonnés par des barques toutes d'or et de pierres précieuses, ombragés d'arbres magnifiques, tels que les sâlas¹⁸, les palmiers¹⁹, les cadambas²⁰ et les figuiers²¹ aux cent branches. Viswacarman avait même transporté en ces lieux les plantes de l'Himâlaya et du Mérou. Les fleurs y offraient l'agréable mélange des cinq couleurs, le rouge, le jaune, l'orange²², le noir²³ et le blanc; les fruits de toutes les saisons naissaient en foule dans ces bosquets charmants.

Au milieu de cette ville coulaient à plein bord, sur un sable jaune et un caillou poli, des rivières tranquilles, qui çà et là formaient des pièces d'eau. Quelques-uns de ces courants, garnis d'un sable et d'un gravier doré, étaient couverts de fleurs et ombragés par de nombreux rameaux. Sous les arbres était abritée une foule de paons et de Cokilas, ivres de plaisir. On rencontrait aussi des troupes d'éléphants, de vaches, de buffles, de sangliers, de cerfs, de grands oiseaux. Au centre apparaissait le palais doré, élevé par Viswacarman à la

14 Ce mot signifie soleil.

15 La CXVIe lecture donne les noms des épouses de Crichna: ils ne se rapportent pas avec tous ceux qui sont cités en cet endroit-ci. La même observation se reproduira pour la CLXe lecture. *Sounandâ* est peut-être pour *Soucdattâ*.

16 उपस्थान, *oupasthâna*.

17 ताल, *tâla*. Je pense que ce mont Vêdjayanta est le même que celui qui, dans la CXXIe lecture, est appelé *Maniparwata*.

18 *Shorea robusta*.

19 En sanscrit *tâla*.

20 *Nauclea cadamba*.

21 On appelle le figuier रोहिन्, *rohin*.

22 En sanscrit *arouna*, qui est la couleur de l'aurore.

23 श्याम, *syâma*. Ce mot s'emploie pour signifier *noir*, *bleu* et même *vert*.

hauteur de cent coudées; et à l'entour cent et cent hôtels qui avaient l'air de montagnes, des ruisseaux, des rivières, des bois et des parcs.

CENT-CINQUANTE-SIXIÈME LECTURE. ENTRÉE DE CRICHNA A DWÂRAVATÎ.

Vêsampâyana dit:

Le dieu aux yeux de taureau contemplait Dwâravatî, et admirait son propre palais, formé de cent pavillons majestueux, élevé sur mille colonnes de cristal, brillant de pierres précieuses et de corail, présentant aux yeux éblouis de tant de splendeur cent arcades pompeuses, et des portiques dorés. Telle était l'habitation particulière de Crichna, où le premier des métaux était partout prodigué. Des bassins, chargés d'ornements d'or et de pierres précieuses, avec des degrés magnifiques, se montraient couverts de fleurs épanouies et de lotus rouges: çà et là le tableau était égayé par l'aspect des paons et par les chants des Cokilas. Viswacarman avait entouré ce palais d'un mur de pierre haut de cent coudées, et d'un énorme fossé; merveilleux séjour, pareil à la demeure d'Indra, et large en tous sens d'un demi yodjana.

Ce spectacle transporte de joie le petit fils de Soûra, qui, élevé sur le dos de Garouda, remplit de son souffle cette conque jaune, dont le son fait frémir ses ennemis. A ce bruit la mer est émue, le ciel retentit, le monde entier est frappé d'étonnement. Mais en reconnaissant le son du Pântchadjanya, en voyant Garouda, les Coucouras et les Andhacas accourent avec allégresse, et ne peuvent contenir leur joie à l'aspect du dieu qui porte dans ses mains la conque divine, le tchakra et la massue, et qui, assis sur Garouda, brille comme le soleil. Les tambours et tous les instruments commencent aussitôt un immense concert, auquel s'unissent les cris de lion de tous les habitants. Les Yadavas s'assemblent: Vasoudéva se met à leur tête, et au milieu des sons de la trompe et des autres instruments de musique, le roi Ougraséna se présente au palais de Crichna. Dévakî, Rohinî, Yasodâ et les épouses du fils d'Ahouca allaient, de maison en maison, se communiquant l'heureuse nouvelle de l'arrivée du héros.

Crichna descendit à la porte de son palais, où Garouda, docile à la voix de son maître, vint le déposer. Le dieu, petit-fils d'Yadou, salua les Yâdavas: il reçut les hommages de Râma, du fils d'Ahouca, de Gada, d'Acroûra, de Pradyoumna et des autres, et entra dans son palais, heureux d'y introduire le Maniparwata et le Pâridjâta¹, l'arbre chéri d'Indra, que le fils de Roukmini avait été chargé d'apporter. Tous ces héros, parents de Crichna, se regardaient l'un l'autre d'un air de surprise, et admiraient l'éclat du Pâridjâta. Ils comblèrent d'éloges le courage de Govinda, et accompagnèrent ensuite le dieu dans l'intérieur du palais que lui avait préparé Viswacarman. Au milieu du gynécée, Crichna fit déposer le Maniparwata, et planter convenablement le divin Pâridjâta, objet de tant de respects et de combats. Le guerrier, qui avait vaincu ses ennemis, s'occupa ensuite de sa famille. Il donna des étoffes, des parures, des bijoux, des esclaves, de l'argent, des colliers de perles brillant comme les rayons de la lune, et des pierreries magnifiques à toutes ces épouses qu'il avait délivrées de la tyrannie de Naraca², sans oublier dans ses générosités Dévakî, Rohinî, Révatî, et le fils d'Ahouca. Mais les plus favorisées furent, sans contredit, Satyabhâmâ, la plus belle des femmes, et Roukmini, fille de Bhîchmaca, la première dans le coeur de Crichna comme dans sa famille³. Elles reçurent de lui des palais plus distingués que les autres, plus élégants par leurs tourelles et leurs terrasses, et un train de maison plus considérable.

¹ Il semble par ces mots que ce passage serait mieux placé la suite de la conquête du Pâridjâta, lecture CXXXII

² Voyez lecture CXXI.

³ कुटुम्बस्य ई री.

CENT-CINQUANTE-SEPTIÈME LECTURE. SALLE DU CONSEIL.

Vêsampâyana dit:

Crichna rendit aussi à Garouda les honneurs qu'il méritait: il lui adressa des paroles d'amitié, et lui permit de retourner dans sa demeure. Aussitôt l'oiseau céleste, saluant Djanardana, s'éleva dans les airs, et s'en alla. L'empire des poissons, la mer fut troublée du vent de ses ailes. Garouda se rendit avec rapidité vers l'océan oriental. Il avait dit à Crichna en partant:

Le dieu revit avec plaisir son vieux père Ânacadoundoubhi, le roi Ougraséna, Baladéva, Sâtyaki, Câsya-Sândîpani¹, Brahmagârgya², et les autres vieillards Vrichnis, Bhodjas, Andhacas et Dasârhas: il leur distribua les plus belles pierreries que le sort des combats avait mises entre ses mains. Tous les ennemis de Brahmâ avaient succombé, et avec Crichna triomphaient les Vrichnis et les Andhacas. L'invincible Késava venait de poser les armes. C'est ainsi que chantait dans les rues et sur les places de Dwâravatî le barde populaire³.

Djanârdana rendit les premiers hommages à Sândîpani: aussi modeste que généreux, il salua le roi des Vrichnis, Ougraséna. Ensuite il s'inclina avec respect devant son père, dont les yeux étaient remplis de douces larmes, et dont le coeur palpitait de joie: puis il parla avec amitié à Râma et aux autres Yâdavas, les appelant tous par leur nom. Alors, sous la présidence de Crichna, ceux-ci se placèrent sur des trônes divins, éblouissants des feux de mille pierres précieuses. Le héros leur distribua les immenses trésors qu'il avait fait apporter par des esclaves. Il avait voulu que tous les Yâdavas eussent leur part de ce riche butin. Il les avait fait assembler au son du tambour; et ils étaient venus siéger dans une salle⁴ richement décorée, ornée d'arcades de pierres précieuses et de corail, et qui, remplie de ces chefs illustres, ressemblait à une caverne de la montagne occupée par les lions, rois des forêts. Govinda et Râma tenaient les premières places au milieu de tous ces héros assis suivant leur mérite et leur âge. Élevé sur un siège tout resplendissant d'or, Crichna, saluant Ougraséna, s'était adressé en ces termes à l'assemblée.

CENT-CINQUANTE-HUITIÈME LECTURE. ALLOCUTION DE NÂRADA.

Vêsampâyana dit:

«Grâce à la puissance de votre pénitence et de vos saintes austérités, le fils de la Terre, Naraca, animé de l'esprit du péché, est tombé victime de ses mauvaises pensées. Son gynécée, tout composé de vierges injustement ravies, respire, sauvé de l'esclavage; le mont Maniparwata a été enlevé et apporté en ces lieux. Un torrent de richesses est ouvert pour vous, et d'après mon ordre des esclaves viennent le mettre à vos pieds. Vous êtes les maîtres de toutes ces richesses.»

Crichna avait fini de parler; et les Bhodjas, les Vrichnis, les Andhacas, frémissant de joie, le saluent avec respect, et lui disent: «Noble fils de Dévakî, ce que nous admirons le plus en toi, ce ne sont pas ces triomphes si faciles pour ton bras, et si difficiles pour celui des dieux: c'est cette générosité avec laquelle tu répands sur nous les trésors qui sont le fruit de tes victoires.»

¹ Voyez lecture LXXXIX.

² Le pontife ordinaire des Yâdavas devait être un Gârgya. Une légende du Bhavichyat-pourâna prétend que ce personnage était le dieu Siva incarné. Dans la lecture suivante on dit que c'est ce personnage qui fit pour Crichna les diverses cérémonies du *sanscâra*.

³ चाक्रिक, *tchâcrica*.

⁴ C'est cette salle, *sabhâ*, dont il est question à la fin de la CXIVe lecture.

En ce moment les épouses des Yâdavâs entrèrent aussi dans la salle pour voir Cricna: c'étaient Dêvakî sa mère, et ses sept épouses; c'était la belle Rohinî. Elles aperçurent sur des trônes magnifiques Cricna et le grand Râma, qui aussitôt accoururent au devant d'elles, et saluèrent avec respect, d'abord Rohinî, ensuite la divine Dêvakî. Celle-ci, entre ses deux fils¹, ressemblait à la mère des dieux, à Aditi placée entre Mitra et Varouna. Les deux héros s'approchèrent ensuite de la fille de Dêvakî, que les hommes ont appelée Êcânansâ², vierge aimable et pieuse, mais terrible, qui à l'heure où le maître des Souras naissait pour donner un jour la mort à Cansa et à ses complices, apparaissait également au monde pour sauver Késava. Elle grandit, honorée dans la famille des Vrichnis, qui, suivant le désir de Cricna, la regardèrent comme une de leurs filles. De là le nom d'Êcânansâ³, que lui a décerné la reconnaissance des hommes sur la terre. Tous les Yâdavâs sont remplis de vénération pour elle, parce que, revêtue d'une forme divine, elle a été la libératrice de Cricna. Mâdhava vient à elle comme un ami vient à une tendre amie: il la serre de son bras droit, Râma la presse également de son bras gauche, en l'embrassant avec amitié, et entre lacée dans les bras de ses deux frères, elle apparaît comme Lakshmî, assise dans le calice d'un lotus et tenant à sa main un lotus d'or. Les autres femmes la contemplant avec admiration; elles lui jettent, comme pour lui faire honneur, des fleurs de toute espèce, et de ces grains, ou mouillés ou frits, appelés lâdjâs⁴; et ensuite elles se retirent dans leurs demeures.

Les Yâdavâs s'approchent de Djanârdana pour lui adresser de plus près leurs hommages, et par leurs discours exaltent ses actions merveilleuses. Le héros reçoit ces hommages, il partage tous leurs transports de joie, et se trouve au milieu d'eux avec autant de plaisir que s'il était dans la société des Dieux. Au moment où les Yâdavâs étaient réunis avec Cricna, Nârada arrive dans l'assemblée, envoyé par le roi du ciel. Reçu avec honneur par ces héros, il va toucher la main de Govinda, s'assied sur un trône magnifique, et s'adressant⁵ aux Yâdavâs assemblés:

«Sachez, leur dit-il, que je viens ici d'après la volonté d'Indra. J'ai l'ordre de vous rappeler, ô princes, tous les exploits par lesquels Késava, depuis son enfance, a signalé son pouvoir. Cansa, fils d'Ougraséna, était devenu le tyran des Yâdavâs, et l'insensé, jetant dans les fers son propre père, le fils d'Ahouca, avait usurpé son trône. Fier du secours de Djarâsandha son beau-père, ce misérable prince outrageait tous les Bhodjas, les Vrichnis et les Andhacas. Le glorieux Vasoudéva osa prendre la défense de ses parents; et ce fut par le moyen de son fils qu'il entreprit de venger Ougraséna. Mais pour sauver ce fils, qui n'était autre que l'antique vainqueur de Madhou, il le fit élever au milieu des pasteurs dans un bois voisin de Mathourâ. Là cet enfant commença à se distinguer par mille actions merveilleuses. Les Soûrasénas ont vu l'un de ces prodiges, et je puis hardiment vous en parler: Djanârdana donna la mort à une terrible Râkchasi, nommée Poûtanâ⁶, qui avait pris

¹ Balarâma était aussi le fils de Dêvakî, du sein de laquelle il avait été transféré dans le sein de Rohinî, afin d'éviter la colère de Cansa, ainsi que l'auteur le raconte dans la LIXe lecture, tom I.

² *Êcânansâ* est un surnom de la déesse Câli, qui, comme nous l'avons vu dans la LIXe lecture, s'était incarnée dans le sein d'Yasodâ, et avait été sacrifiée à la place de Cricna. Par conséquent elle ne pouvait être que la fille adoptive de Dêvakî. Il paraît qu'elle n'avait pas été la victime de la fureur de Cansa, comme on aurait pu le croire d'après les détails de cette LIXe lecture.

³ Ce mot appliqué à la déesse Câli ou Dourgâ, considérée comme représentant la nature, peut exprimer l'idée d'unité et de généralité dans ce grand ensemble des êtres créés. Mais ici le sens de ce mot doit être restreint à une circonstance particulière: il me semble qu'il signifie que cette jeune vierge est regardée comme la fille de tous les Yâdavâs en général, et qu'elle appartient à chacun d'eux en particulier.

⁴ Voyer lect. CXXXVI, note 10, et lect. CLXXVI.

⁵ Ce discours de Nârada est assez inutile, car il va leur rappeler des faits qu'ils connaissent tous parfaitement.

⁶ Voyez tom. 1, lect. LXII.

la forme d'un oiseau énorme, et qui, suspendue au-dessus du char où il était couché, lui présentait son sein empoisonné. Oui, l'on a vu cette Râkchasî sauvage, cette horrible et laide fille de Bali, expirer, mordue par cet enfant: et comme s'il eût alors reçu une seconde fois la vie, il fut pour cette raison surnommé Adhokhadja⁷.

Un autre miracle de ce glorieux enfant fut de renverser un char, en se jouant, avec l'orteil de son pied⁸. Comme il aimait à courir avec ses jeunes compagnons, on l'avait attaché à un mortier; il l'entraîna avec lui, et brisa deux ardjounas: d'où lui vint le nom de Dâmodara⁹. Un énorme serpent, rempli de force et de puissance, Câliya, habitait le lac d'Yamounâ: le vaincre fut un jeu pour le fils de Vasoudéva¹⁰. Aux yeux d'Acroûra, ce héros apparut sous une forme divine dans le monde des serpents dont il recevait les hommages¹¹. Voyant les vaches tourmentées par un vent glacé, il éleva et soutint pendant sept nuits le mont Govarddhana¹². Toujours dans l'intention de sauver ces vaches dont il s'était déclaré le protecteur, il tua un superbe Asoura, nommé Arichta, géant terrible et déguisé en pasteur¹³. Un autre géant, Dânavâ aussi redoutable, appelé Dhénouca, tomba encore sous ses coups pour le salut de ces mêmes vaches¹⁴. Sounâman, à la tête d'une armée entière, était venu pour le prendre: Crichna le mit en fuite en lui opposant des troupes de loups¹⁵. Il se mit ensuite à parcourir les bois avec le fils de Rohinî sous l'habit de pasteur; et c'est là, dans le pays de Vradja, que Cansa, toujours fidèle à sa haine, suscita contre lui un cheval vigoureux, armé de dents meurtrières. Le petit-fils de Soûra sut dompter ce cheval et lui donna la mort¹⁶. Un robuste Dânavâ, émissaire du roi Cansa, et nommé Pralamba, fut assommé d'un coup de poing par le vaillant fils de Rohinî¹⁷; et ces deux enfants de Vasoudéva, semblables aux enfants des Dieux, grandirent, initiés à la vie religieuse par les soins de l'illustre Richi Brahmagârgya, qui, suivant les règles ordinaires, accomploit pour eux les diverses cérémonies du sanscâra¹⁸.

Arrivés à l'âge de la jeunesse, ils ressemblaient à deux fiers lionceaux de l'Himâlaya. Pleins de force et de beauté, ils conduisaient les vaches aux pâturages, entraînant tous les coeurs des jeunes bergères. Aucun des pasteurs placés sous les ordres de Nanda ne pouvait les égaler à la lutte et dans leurs jeux divers. Leur poitrine était large, leur âme généreuse, leur taille élancée comme la tige du sâla¹⁹. Cansa, en entendant les éloges que l'on faisait d'eux, conçut de l'inquiétude, et prit l'avis de ses conseillers. Il ne put réussir à s'emparer de Bala et de Késava. Alors, outré de colère, il fit charger de ces chaînes destinées aux voleurs Vasoudéva et ses parents, et les fit mettre dans la même prison que son propre père Ougraséna. Ânacadoundoubhi supporta longtemps cette peine. Cansa, en se portant à cette extrémité contre son père, avait adressé une proclamation aux Soûraséna, et en

7 अधो ऽक्षज, *inferiore curru natus*. Voyez l'explication métaphysique que M. Wilson donne de ce mot.

8 Voyez tom. I, lect. LXI.

9 Voyez tom. I, lect. LXIII.

10 Lect. LXVIII, tom. I.

11 Lect. LXXXII, tom. I.

12 Lect. LXXIV, tom. I.

13 Lect. LXXVII, tom. I.

14 Lect. LXIX, tom. I.

15 Cette histoire des loups est racontée, mais différemment, lect. LXIV, torn. I.. Là, ce n'est qu'une ruse de Crichna pour déterminer les pasteurs à changer d'habitation. Ici, c'est une manière de se défendre contre les attaques de Sounâman, frère de Cansa

16 Lect. LXXX, tom. I.

17 Lect. LXX, tom. I.

18 Voyez ce mot dans le dictionnaire de M. Wilson, qui explique les dix cérémonies ainsi désignées.

19 *Shorea robusta (sâl tree)*.

même temps demandé l'appui de Djarâsandha, d'Âcriti et de Bhîchmaca. A quelque temps de là il annonça une fête solennelle à Mathourâ en l'honneur de Siva. Alors, de divers pays, se rassemblèrent en cette ville des athlètes, des danseurs et des chanteurs habiles. Cansa, déployant en ce jour toute sa magnificence, fit élever un théâtre superbe par des artistes distingués: des milliers de loges étaient disposées pour les habitants de la ville et des provinces, et entourées de cet éclat que les astres ont dans le ciel. Cansa arriva dans cette salle décorée de toutes les richesses des rois Bhodjas, et se plaça sur son trône comme un dieu sur son char céleste. A la porte du théâtre, ce prince, qui commandait à tant de héros, avait fait mettre un éléphant armé de ses terribles défenses. Il savait que Râma et Crichna venaient d'arriver, aussi brillants que le soleil et la lune: il avait cherché un moyen de les accabler. Cette pensée de Râma et de Crichna avait troublé son sommeil, et tel était l'expédient qu'il avait imaginé. En effet les deux jeunes héros, avides de voir le spectacle, s'approchaient du théâtre; mais ils y entrèrent comme des léopards dans un pâturage. Arrêtés à la porte même, ils tuent le superbe éléphant Couvalayâpîda²⁰, massacrent la garde, pénètrent de vive force dans la salle, assomment Tchânoûra et Andhra²¹, et donnent la mort au fils d'Ougraséna et à son jeune frère²². Voilà ce qu'a fait Késava, et ce que les dieux eux-mêmes n'auraient pu exécuter. Et quel autre que lui eût osé le tenter? Ce que n'avaient pas essayé autrefois Prahlada, Bali, Sambara, le petit-fils de Soûra a su l'accomplir pour vous-mêmes. Il a attaqué et vaincu Mourou²³ et le Dêtya Pantchadjana²⁴; il a écrasé sous une grêle de pierres Nisounda et sa suite²⁵. Le fils de la Terre, Naraca, a été puni par la mort du vol qu'il avait fait du pendant d'oreille d'Aditi²⁶. Le ciel même a été le témoin de la gloire de Crichna dans les luttes qu'il a soutenues contre les Dieux. O nobles Yâdavas, exempts de crainte et d'inquiétude, délivrés de vos ennemis et protégés par le bras de ce héros, occupez-vous de vos sacrifices, et renoncez à de frivoles rivalités. Le sage Crichna a rempli dignement la sainte mission dont les dieux l'avaient chargé. Je suis votre ami, et je désire votre bonheur: j'exaucerai sans relâche tous les voeux que vous pourrez former. Je suis à vous, et vous êtes à moi: je suis à votre disposition. Tel est le langage que je vous tiens au nom d'Indra, qui ne fait plus qu'un avec Crichna: ce héros, vous dit-il, est mon ami, et vous aussi, vous m'êtes chers. Oû est l'honneur, là est la fortune; oû est la fortune, là est le respect. Le respect, la fortune et l'honneur sont en Crichna.»

CENT-CINQUANTE-NEUVIÈME LECTURE. SUITE DE L'ALLOCUTION DE NÂRADA.

Vêsampâyana dit:

Nârada continua: «Crichna a brisé les liens dont Mourou voulait l'enlacer¹, il a tué Nisounda et Naraca², et ouvert la route qui conduit à la ville de Prâgdjyoticha. Les princes de la terre, que l'envie excitait contre lui, ont été effrayés du bruit de son arc et de son Pântchadjanya. Vainement Roukmin était soutenu par les armées des rois du Dakchina, égales en nombre aux nuages du ciel: Roukmin, malgré sa vaillance, a été vaincu, et Roukminî enlevée rapidement par Késava³. Sur un char brillant comme le soleil,

20 Lect. LXXXV, tom. I.

21 Lect. LXXXVI, tom. I.

22 Voyez *ibid.* p. 371. Le personnage qu'on nomme ici Andhra est Mouchtica.

23 Lect. CXX, tom. I.

24 Lect. LXXXIX, tom. I.

25 Lect. CXX, tom. I.

26 Lect. CXX, tom. I.

1 Voyez lect. CXX, tom. I.

2 Voyez *ibid.*

3 Lect. CXV, tom. I.

retentissant comme le tonnerre, le héros qui porte la conque, le tchakra et la massue, a emmené cette princesse pour régner au milieu des Bhodas⁴. Sur la Dâroûthî⁵ il a vaincu le fils de Cratha, Âcriti, Sisoupâla, et le rusé⁶ Satadhanwan avec son armée⁷. Dans sa colère, il a donné la mort à Indradyoumna, à l'Yavana Caséroumân, à Sâlwa, l'illustre roi de Sôbha. Il a, des coups de son tchakra, frappé mille montagnes et les arbres qui les couvraient. Deux héros, émissaires de Râvana, qui en un clin d'oeil se transportaient partout, ont, sur le sommet du Mahendra⁸, senti l'effet de son courage. Près de l'Îrâvatî⁹, Gopati et Tâloukétou, qui brillaient dans les combats comme le soleil et la lune, ont trouvé le trépas sous les flèches lancées par son arc. Les roues de son char ont écrasé deux Dânavas, Nîmi et Hansa, avec toute leur suite. Bârânasî a été brûlée par lui¹⁰; le roi des Câsis a perdu le trône et la vie, et ses parents ont partagé son sort. Ses flèches indomptables ont vaincu Maya, et délivré, comme par miracle, le fils d'Indraséna. Ce héros infatigable, se rendant à Lohitacoûta, a vaincu sur la mer Varouna lui-même entouré de tous ses monstres marins. En vain les dieux conservaient avec soin dans le palais d'Indra le divin Pâridjâta. Crichna, sans redouter Indra, a enlevé cet arbre¹¹. Sous ses coups sont tombés Pândya, Pôndra, Câlinga, Mâtsya, le roi de Banga et toute son armée. Les cent princes, enfants de Gândhârî, venaient de perdre la vie: c'est lui qui, par ses sages conseils, consola cette belle princesse¹². Le plus illustre des fils de Countî, celui qui manie en se jouant l'arc Gandîva, n'a pu résister au redoutable vainqueur de Madhou¹³, qui, par la force de son tchakra, a vaincu également Drona et son fils, Cripa, Carna et le vaillant Bhîchma¹⁴. Ce guerrier qui

⁴ Le poète donne à cette princesse l'épithète de Bhodjâ, soit à cause de sa naissance, soit à cause de l'alliance qu'elle a contractée avec Crichna: car tous les Yâdavas semblent avoir porté par extension le nom de Bhodja.

⁵ J'ai pris ce mot pour le nom d'une rivière que je ne connais pas.

⁶ Voyez lect. XXXIX, tom. I Le texte porte वक्र, *vacra*. Comme le prince appelé *Dantavakra* est quelquefois nommé *Dantavacra*, il se pourrait que ce mot *vacra* fût mis par abréviation pour le nom de ce roi.

⁷ La plupart des faits que cite ici Nârada me sont peu connus, et se passent presque tous du côté de la presqu'île orientale de l'Inde. Je n'ai pas trouvé de renseignements qui pussent m'éclairer: c'est dans le Mahâbhârata qu'il serait possible de les recueillir. J'ai tâché de présenter ces idées dans leur brièveté avec toute l'exactitude possible.

⁸ Ghates septentrionales

⁹ Sans doute le mot *Îrâvatî* est le même qu'*Erâvatî*. Or *Erâvatî* est le nom de deux rivières placées à des distances fort éloignées l'une de l'autre. L'une est le Ravi dans le Penjab, l'autre est l'Iravaddi dans la presqu'île orientale de l'Inde. Je crois que c'est de cette dernière qu'il est ici question.

¹⁰ Ce fait est rapporté dans le Bhâgavata-pourâna. Quant à la défaite de Varouna, voyez plus bas lect. CLXXXV.

¹¹ Voyez la CXXIIe lecture et les suivantes.

¹² J'ai adopté ce sens, qui m'est fourni par un épisode du XI^e livre du Mahâbhârata. Gândhârî était l'épouse de Dhritarâchtra, et, comme Hécube dans l'histoire de Troie, la mère, au moins putative, de cent princes dont l'aîné se nommait Douryodhana. Elle les perdit tous dans la guerre des Côravas contre les Pândavas: amenée pour les pleurer sur le champ de bataille, elle y reçut des consolations de Crichna. Cependant ce passage pourrait aussi bien s'appliquer à la princesse Gândhârî, qui fut une des femmes de Crichna. Voyez la CXLVIe lecture, note 21, et la lecture CLXXI. Ce n'est que la mention du nombre 100 qui m'a décidé à suivre ici le sens que j'ai choisi.

¹³ Je crois qu'il est ici question de la querelle de Crichna et d'Ardjouna, à l'occasion de l'enlèvement de Soubhadrà.

¹⁴ Ces personnages se sont distingués dans la guerre des Pândavas et soutenaient le parti des Côravas. Drona commanda en chef l'armée de Douryodhana: il eut pour fils Aswatthâman. Cripa était son beau-frère. Les Indiens prétendent que lui et Aswatthâman vivent toujours, attendant la

porte la conque, le tchakra, la massue et l'épée, par amitié pour Babhrou, a enlevé la fille du roi Sôvîra¹⁵, et, pour faire plaisir à Vénoudâri, il a subjugué toute une province voisine, féconde en chevaux et remarquable par ses chars.

Dans une naissance précédente, Mâdhava avait dépouillé Bali de l'empire des trois mondes, et l'avait privé de la force, des richesses et de la puissance qu'il avait obtenues par ses austérités¹⁶. Crichna a vaincu, non loin de la ville de Prâgdjoticha, le fils de ce même Bali, dont la mort ne pouvait approcher: en vain les Dânavas répandaient au loin la terreur, armés de poignards, de massues et même du tonnerre; le puissant Bâna fut obligé de céder¹⁷. Un des ministres de Cansa, nommé Pîtha, avait une chevelure formée de pointes d'épée: malgré sa force, il trouva la mort sous le bras de notre héros. Tel fut aussi le destin de Djambha, qui était l'horrible Êrâvata¹⁸ revêtu d'une forme humaine. Crichna a vaincu et relégué dans la mer le grand serpent Câliya, qui infestait les eaux de l'Yamounâ¹⁹; il a ressuscité le fils de Sândîpani²⁰, et vaincu Yama lui-même. Enfin cet ennemi puissant de tous ceux qui haïssent les dieux et les Brahmanes donna la mort à Naraca, fils de la Terre, qui avait enlevé les pendants d'oreille d'Aditi, et par amitié pour le maître du tonnerre il rendit à la mère des dieux ce que le Dêtya lui avait ravi²¹. Et c'est ainsi que Crichna, roi et seigneur du monde, s'efforce d'établir la paix entre les dieux et les Dêtyas; il fait régner la justice parmi les mortels, célèbre des sacrifices accompagnés de magnifiques présents, et, après avoir accompli l'oeuvre infinie des dieux, il retournera dans sa céleste demeure. Cependant, comblé de gloire, il habitera l'heureuse et belle Dwâravatî dont il est le fondateur, Dwâravatî qu'il a conquise sur la mer, ville aimée des Richis, couverte de pierres précieuses, ornée de cent autels²², de cent poteaux pour les sacrifices, entourée de bois charmants, et voisine du séjour de Varouna. Le dieu de l'océan, connaissant la pensée du héros qui porte l'arc Sârnga, se plaira à baigner de ses ondes la cité bâtie par le fils de Vasoudéva, et comparable au palais du soleil. Parmi les Souras, les Asouras et les mortels, il n'a existé, il n'existera personne plus digne d'habiter cette ville que le vainqueur de Madhou. Et cet ami, complaisant pour les Yâdavas, c'est Vichnou, Nârâyana, qui est à la fois le soleil et la lune, dieu fort et infini, incompréhensible, libre et indépendant, pour qui tous les êtres ne sont que de légers jouets dont il s'amuse. Il n'est rien au-dessus de celui qui porte toutes les formes²³; cent et mille fois déjà les oeuvres de cet être adorable ont été célébrées par ceux qui nous ont précédés. Je viens de vous dire ce qu'il a fait avec Sancarchana, dans sa naissance présente, pendant son enfance et son âge mûr.»

Ainsi parla le saint et savant Mouni, qui, avec l'oeil de sa longue pénitence, sait tout voir d'avance. Après avoir fait, selon l'intention d'Indra, l'éloge de Govinda, Nârada retourna au ciel, honoré par tous les Yâdavas. Cependant Crichna distribua aux Vrichnis et aux Andhacas, suivant leur mérite, toutes les richesses qu'il avait conquises, Les Yâdavas,

407

restauration de la foi dans toute sa pureté. Voyez lecture XXXII, tom. I. Quant à Cama et à Bhîchma, voyez aussi tom. I, lecture XXXII; lecture XX; et lecture XVI, note 2.

15 Les Sôvîras habitaient un pays situé dans l'ouest de l'Inde, non loin de l'Indus.

16 Lect. XLI, tom. I.

17 Nous verrons plus loin l'histoire de l'Asoura Bâna.

18 Êrâvata (lecture III, tom. D) est un serpent fils de Casyapa. Sa soeur est la fameuse Ouloupî, qui, dans le Mahâbhârata, devient la femme d'Ardjouna.

19 Lect. LXVIII, tom. I.

20 Lect. LXXXIX, tom. I.

21 Lect. CXX, tom. I.

22 चौ य, *tchêtya*. C'est aussi un arbre consacré.

23 वि रूप, *viswarôpa*.

heureux d'habiter Dwâravatî, et enrichis par la générosité du héros, firent des sacrifices dans lesquels ils ne ménagèrent pas les présents.

CENT-SOIXANTIÈME LECTURE. FAMILLE DE CRICHNA.

Djanamédjaya dit:

Des milliers d'épouses qu'on donne à Crichna on en cite particulièrement huit. Divin Mouni, dis-moi quels enfants ce héros eut de ces huit femmes.

Vêsampâyana répondit:

Voici d'abord les noms de ces huit épouses; je te dirai ensuite les noms de leurs enfants, qui furent tous des héros. Ces femmes de Crichna furent Roukminî, Satyabhâmâ, Nâgnadjitî, Soudattâ¹, fille de Sivi; la riante Lakchmanâ, Mitrabindâ, fille de Calinda²; Djâmbavatî de la famille de Pourou, et Soubhîmâ, fille de Madra³.

Les enfants de Roukminî⁴ furent Pradyoumna, l'aîné, lequel tua Sambara; ensuite Tchârroudechna, le lion de la race de Vrichni, habile à diriger un char; Tchârroubhadra, Tchârrougarbha, Soudanchtra, Drouma, Souchéna⁵, Tchârrougoupta, le vaillant Tchârroubinda: le dernier fut Tchârroubâhou. Roukminî eut encore une fille, nommée Tchârroumatî.

Satyabhâmâ donna le jour à Bhânou, à Bhîmaratha, à Cripa, à Rohita, à Dîptimân, à Tâmradjâkcha, à Djalântaca, et à quatre filles, Bhânou, Bhîmaricâ, Tâmrapakchâ, et Djalandhamâ. Djâmbavatî eut pour fils Sâmba, fameux par son courage; Mitravân, Mitrabinda, Mitrabâhou et Sounîtha. Elle leur donna une soeur nommée Mitravatî.

Nâgnadjitî mit au monde Bhadracâra, Bhadrabinda, et une fille, Bhadravatî.

Soudattâ, fille de Sivi, fut mère de Sangrâmadjit, de Satyadjit, de Sénadjit et du héros Sapatnadjit. Vricâswa, Vricati, Vriti et le vaillant Vricadîpti durent le jour à Soubhîmâ, fille de Madra.

Lakchmanâ donna la naissance à Gâtravân, à Gâtragoupta, au courageux Gâtrabinda, et à une fille, nommée Gâtravatî.

La fille de Calinda fut la mère d'Asrouta, savant dans les livres sacrés; et le divin Hrichikésa, en confiant cet enfant à Sroutasénâ, dit à son épouse d'un air joyeux:

De Vrihatî, fille de Sivi, Crichna eut encore, dit-on, Gada⁷, le brillant Angada, Outpala, Coumouda, Swéta, et une fille, nommée Swétâ; de Soudévâ, Agâvaha, Soumitra, Soutchi, Tchitaratha, Tchitraséna, et deux filles, Tchitrâ et Tchitratvatî; (d'une autre femme⁸)

¹ Le ms. de M. Tod nomme cette femme *Soudantâ* et *Soudântâ*. J'ai déjà fait remarquer au lecteur, lecture CXVI, note 8, et lecture CLV, note 5, que le poète n'est pas d'accord avec lui-même pour les noms qu'il donne à ces huit épouses de Crichna

² Ces mots sont la traduction de l'épithète *Câlindî*. Le Calinda est une montagne qui fait partie de l'Himâlaya, et d'où sort l'Yamounâ. Sans doute Mitrabindâ était fille du roi de la contrée qui avoisine cette montagne; car le lecteur aura déjà observé que le poète donne aux rois le nom du pays sur lequel ils règnent.

³ Voyez la XCe lecture, tom. I, note 19.

⁴ Voyez la CXVe lecture, vers la fin, où ces noms ne sont pas tous les mêmes.

⁵ Le ms. de M. Tod porte *Soukhina*.

⁷ Gada est le nom d'un oncle de Crichna. Il paraît que c'est ici le nom d'un de ses fils. Le manuscrit bengali attribue la famille, dont il est question en cet endroit, à l'oncle de Crichna; mais l'ensemble de ce passage m'a déterminé à suivre la leçon des deux autres manuscrits.

⁸ J'ai ajouté ces mots, parce qu'il m'a semblé que ces enfants ne pouvaient être attribués à la femme dont il venait d'être question. Ce passage m'a paru fautif, et les trois manuscrits ne sont pas d'accord.

Stambavana⁹ et Vanastamba, père de Mitraséna¹⁰, et une fille, appelée Stambavatî; de Soutasomâ, descendante de Cousica, Vadjrânsou et Kchipra; de la fille d'Youdhichthira, Youdhichthira, avec Câpâlin et Garouda, habiles tous deux à manier toute espèce d'armes. Les autres enfants de Crichna sont comptés par milliers. Le nombre s'en élève jusqu'à un ayouta¹¹; ils lui donnèrent huit ayoutas de descendants, tous héros savants dans l'art des combats. Voilà ce que j'avais à te dire sur la famille de Crichna. Le fils de Pradyoumna, issu d'une princesse de Vidarbha¹², fut Anirouddha, furieux sur le champ de bataille, et portant la figure d'une biche sur ses drapeaux.

De Baladéva et de Révatî naquirent Nisatha et Oulmouca, deux frères semblables aux Immortels, et guerriers pleins de courage.

On cite encore parmi les femmes de Crichna, Soutanou et Narâtchî, qui donnèrent le jour, l'une à Pôndra, l'autre à Capila. Pôndra fut roi, et Capila ermite. Tourî eut de Crichna un guerrier renommé, Djara, qui commanda aux Nichâdas adroits à manier l'arc; le même Crichna rendit Câsî mère de Soupârswa, célèbre pour son agilité.

Le fils d'Anirouddha fut Vadjra: Vadjra donna le jour à Pratiratha, et Pratiratha à Southârou.

D'Anamitra, le jeune fils de Vrichni¹³, naquit Sini; de Sini, Satyavâk, et Satyaca habile à diriger un char. Le fils de Satyaca fut Youyoudhâna: cet Youyoudhâna fut père d'Asanga; Asanga, de Toûni, et Toûni, d'Yougandhara¹⁴. Là se termine la généalogie de la race de Vrichni.

CENT-SOIXANTE ET UNIÈME LECTURE. NAISSANCE DE PRADYOUNNA.

Djanamédjaya dit:

Tu as dit tout à l'heure que Pradyoumna avait tué Sambara. Raconte-moi comment il accomplit ce glorieux exploit.

Vêsampâyana reprit:

De Roukminî, qui était Lakchmî¹ descendue sur la terre, et de Crichna naquit Pradyoumna, charmant comme l'Amour². Or c'était l'Amour lui-même achevant sa pénitence. Il était destiné à donner la mort à Sambara. Il y avait sept jours que Roukminî était accouchée: Sambara, surnommé Câla, s'introduisit au milieu de la nuit dans la chambre de cette malheureuse mère, et enleva le jeune fils de Crichna. Celui-ci savait bien ce qui arrivait, mais il se soumettait à la destinée qui réglait ces divines métamorphoses, et le terrible Dâna n'éprouva aucun obstacle. Cet Asoura, dont la mort enveloppait déjà l'existence, employa la magie pour ravir sa proie: il prit l'enfant dans ses bras et l'emmena dans sa capitale³.

⁹ Le texte porte *stambastambavana*.

¹⁰ Le manuscrit bengali et le manuscrit dévanâgari de Paris donnent *nivaséna*.

¹¹ Ce nombre équivaut à 10.000.

¹² Voyez le commencement de la CXVIIe lecture

¹³ Voyez la XXXIVe lecture, tom. I.

¹⁴ Cette généalogie se retrouve lecture XXXIV, tom. I, où à la place de *Toûni* on lit *Bhoûmi*.

¹ Voyez lecture CXV, tom. I

² Autrement Câma

³ L'histoire de Pradyoumna est aussi racontée dans le Bhâgavata-pourâna, mais le récit en est plus fabuleux. Le poète y dit que Sambara jeta Pradyoumna à la mer; que cet enfant, trouvé dans le corps d'un poisson qui l'avait dévoré, fut remis à Mâyâvatî, intendante des cuisines de Sambara. Le reste de l'histoire, quoique moins développé, est conforme au récit du Harivansa.

Parmi les épouses de Sambara se trouvait une femme d'une grande beauté, nommée Mâyâvatî; elle était semblable à la divine Mâyâ⁴, dont elle avait tous les brillants attraits. Elle venait de perdre son enfant. Sambara lui donna le fils de Crichna, comme s'il eût été son propre fils: l'insensé était entraîné par son mauvais destin. Cette princesse, dont la vie tenait à une mystérieuse magie, frémit de plaisir à la vue de cet enfant; et, comblée d'une joie extrême, elle ne pouvait se lasser de le contempler. A mesure qu'elle le regardait, ses souvenirs s'éclaircissaient: «Oui, se disait-elle, c'est bien lui, c'est mon bien-aimé. C'est mon époux, c'est mon seigneur, dont, le jour et la nuit, la pensée me jette dans un abîme de douleurs, et m'empêche de goûter aucun plaisir. C'est lui qui jadis fut réduit en cendres⁵ par la colère du dieu qui porte le trident, et que je retrouve aujourd'hui dans la vie. Comment pourrai-je avoir pour lui l'affection d'une mère? comment lui donnerai-je le sein? sachant que je suis son épouse, comment pourrai-je m'appeler sa mère?»

Telles étaient les réflexions de Mâyâvatî. Elle aimait à demander l'enfant à sa gouvernante, et elle lui faisait prendre des boissons merveilleuses⁶ qui lui procurèrent une croissance rapide. Le fils de Roukminî, qui ne l'entendait parler qu'en présence de sa gouvernante, croyait que Mâyâvatî était sa mère. Celle-ci hâtait de toute sa puissance les progrès de son élève, et, entraînée par son amour, elle lui livra les divers secrets de la magie des Dânavas. Quand Pradyoumna fut devenu homme fait, et qu'il commença à sentir le prix des charmes d'une femme, brillant de beauté, instruit dans tous les exercices militaires, il fut alors pour Mâyâvatî l'objet d'agaceries aimables; elle ne voyait en lui que l'époux auquel était liée sa destinée; il était Câma, elle était Câminî. Elle lui souriait avec tendresse, et ses regards exprimaient ses désirs. Elle le serrait dans ses bras, et Pradyoumna étonné lui disait: «Pourquoi renoncer à votre affection de mère pour vous livrer à un autre sentiment? Hélas! vous outragez la nature; et l'inconstance que l'on reproche aux femmes peut-elle aller jusqu'à ce point? Vous oubliez que je suis votre fils, et vous nourrissez des désirs que je dois réprover. Une autre que vous m'aurait-elle donné le jour? quel est ce renversement des lois de la nature? Je désire connaître la vérité, étonné que je suis de votre conduite. Je sais que l'âme des femmes est aussi mobile que l'éclair, qu'elles s'attachent aux hommes comme le nuage aux cimes des montagnes. Parlez-moi, princesse, avec franchise: Suis-je votre fils, ou bien suis-je un étranger pour vous? Que signifie la passion que vous me témoignez?»

Ainsi parle Pradyoumna. Mâyâvatî, les sens tout troublés par son amour, répond avec douceur au fils de Késava, et lui révèle un grand mystère.

«Non, tu n'es pas mon fils; Sambara n'est pas ton père. Tu es un noble héros de la race de Vrichni, le fils de Crichna et de Roukminî. Sept jours après ta naissance tu as été enlevé de la chambre de ta mère, où tu étais endormi dans ton berceau. Ton ravisseur, c'est mon époux, fier de sa force et de sa puissance. Ennemi de la maison de ton père dont la gloire égale celle d'Indra, Sambara t'a enlevé. Et ta mère chérie, privée de son tendre nourrisson, pleure sans relâche, affligée comme la vache que l'on a séparée de son veau. Sans doute ton père, qui est aussi puissant qu'Indra, et qui a pour étendard l'oiseau Garouda, ignore que l'enfant qu'on lui a ravi existe en ces lieux. O mon ami, tu es le fils des Vrichnis, et non de Sambara: les Dânavas n'ont pas d'enfant tel que toi. Oui, j'ai pour toi de l'amour, car tu n'es pas mon fils. En voyant ta beauté, je sens que mon cœur faiblit. Enfant des Vrichnis, daigne répondre à ce sentiment qui règne au fond de mon cœur. Je viens de te révéler ton sort: tu n'es pas mon fils, tu n'es pas le fils de Sambara.»

A ce discours de Mâyâvatî, le fils de celui qui lance le tchakra ne respira plus que la vengeance contre Sambara: «Comment, se disait-il, cet odieux et vil Dânavas est habile dans les arts de la magie, il est puissant sur les champs de bataille, et il s'attaque au fils de Késava, à un enfant! il l'enlève sans crainte! Eh bien! aujourd'hui je veux qu'il craigne. Par

⁴ Voyez lecture CXV, tom. I, note 17.

⁵ Voyez lecture CXLIX, note 3.

⁶ Ces boissons s'appellent रसायन, *rasâyana*. C'est le nom technique que l'on donne à une liqueur merveilleuse qui prolonge la vie et prévient la vieillesse, et qui est l'élixir de vie des alchimistes.

quel moyen exciterai-je sa colère? comment lui donnerai-je la mort? que puis je faire d'abord pour irriter cet insensé? Son drapeau, orné de couleurs brillantes et de la figure d'un lion, flotte sur son palais au-dessus d'un arc de triomphe, pareil au sommet du Mérou: d'une flèche acérée je vais l'abattre. En apprenant que son drapeau est tombé, Sambara va accourir: je le combattrai, je le frapperai et ensuite je me rendrai à Dwâravatî.»

Tel était le langage de Pradyoumna. Il prend son arc, tend la corde, ajuste la flèche, et abat le drapeau de Sambara. Celui-ci apprend le trait d'audace de Pradyoumna; il s'indigne et dit à ses fils: Les fils de Sambara, en entendant les paroles de leur père, s'arment aussitôt et vont pour le venger par la mort de Pradyoumna: ce sont Tchitraséna, Atiséna, Viswakséna, Sénadjit, Sroutaséna, Souséna⁷, Somaséna, Mata, Sénânî, Sênnyahantri, Sénahan, Sênica, Sênaskandha, Sênaca, Djanaca, Sacala, Vicala, Sânta, Sousânta, Antacara, Vibhou, Coumbhakétou, Soudanchtra, Kési et les autres. Armés de tchacras, de massues, de tridents, de haches⁸, de cognées, ils vont là où la mort les appelle. Ils entourent l'ennemi, qui les attend de pied ferme. Pradyoumna, monté sur un char, se présente au combat, son arc à la main. Alors commence entre les fils de Sambara et le fils de Késava une lutte dont la seule pensée fait frissonner. Les dieux, accompagnés des Gandharvas, des grands serpents, des Râkchasas, arrivent sur leurs chars célestes pour contempler avec leur roi cet horrible spectacle. Là se trouvaient Nârada, Toumbourou, Hâhâ, Hoûhoû, chanteurs de la cour d'Indra, et les Apsarâs, et le Gandharva, concierge⁹ du palais des dieux. Scène merveilleuse à voir! d'un côté les cent fils de Sambara, de l'autre le fils seul de Crichna. Comment pourra-t-il triompher de tant d'ennemis?

Le vainqueur de Bala, Indra, entendant exprimer ce doute, apprit aux dieux un secret qu'ils ignoraient: «Sachez, leur dit-il, quelle est la puissance de ce héros. Pradyoumna est Câma qui, dans une naissance précédente, a été consumé par le feu de la colère de Siva. Le dieu, surnommé Trilochana, touché de la douleur de Rati, épouse de Câma, lui accorda une faveur: Vichnou, lui dit-il, revêtu d'une forme humaine, habitera un jour Dwâravatî. Celui qui dans les trois mondes va être connu sous le nom d'Ananga deviendra alors son fils; il se nommera Pradyoumna, et il donnera la mort à Sambara. Une semaine se sera à peine écoulée depuis sa naissance que ce Dânavas viendra, par la puissance de la magie, enlever cet enfant du sein même de Roukminî. Pour toi, tu te rendras au palais de Sambara, dont tu deviendras la femme sous le nom de Mâyâvatî: couverte des voiles d'une divine magie, tu sauras le tromper. Là tu retrouveras ton bien-aimé, qui, amené sous la forme d'un enfant, grandira par tes soins. Quand Ananga sera devenu homme, il frappera Sambara, et vous irez vivre ensemble à Dwâravatî: il sera heureux avec toi, comme je le suis avec Pârwatî. Le maître des dieux, après avoir ainsi arrangé l'avenir, se transporta sur le Kêlâsa, séjour aussi brillant que le Mérou, et habité par les Siddhas et les Tchâranas¹⁰. L'épouse de Câma salua le divin époux d'Oumâ, et dirigea ses pas vers le palais de Sambara, attendant le moment annoncé par son destin. Ainsi vous n'en sauriez douter, Pradyoumna donnera la mort à Sambara et à ses enfants.»

CENT-SOIXANTE-DEUXIÈME LECTURE. DÉFAITE DE L' ARMÉE DE SAMBARA.

Vêsampâyana dit:

Il était donc commencé le terrible combat entre les fils de Sambara et le fils de Roukminî. Les Dêtyas furieux lançaient à Pradyoumna des flèches, des dards, des tchacras, des traits

⁷ Le manuscrit bengali dit *Satrouséna* et *Praséna*.

⁸ पत्तिश, *pattisa*.

⁹ प्रतीहार, *pratîhâra*.

¹⁰ Voyez lecture CXLIX, notes 7 et 8.

fulminants¹, brandissaient autour de lui des haches, des piques, des massues, des masses de fer. Le fils de Crichna² leur décoche à chacun cinq flèches. La colère des Asouras redouble, et, toujours pleins de confiance, ils font pleuvoir sur Pradyoumna une grêle de traits. Ananga³, outré d'indignation, tend son arc avec promptitude, et abat dix des enfants de Sambara les plus ardents. D'un autre trait il tranche la tête du vaillant Tchitraséna. Les autres se rassemblent pour combattre de concert leur ennemi et l'accabler sous leurs coups. Leurs flèches partent, et semblent devoir seconder leur impatience. Mais Pradyoumna, comme en se jouant, abattait les têtes de ses faibles adversaires; et une fois vainqueur de ses cent ennemis, il s'arrête sur le champ de bataille, défiant hardiment celui qui voudrait les venger.

Sambara, apprenant que ses cent fils ne sont plus, entre dans une grande colère. Il commande à son écuyer d'atteler son char, et celui-ci, le saluant jusqu'à terre, sort pour exécuter ses ordres. Le roi rassemble son armée, dont il excite l'ardeur, prend son arc et ses flèches, et s'élanche sur son char. Ce char, chef-d'oeuvre de l'art, est traîné par mille ours, attachés avec des noeuds de serpents: il s'avance, revêtu de peaux de tigres, orné d'un treillis circulaire⁴ d'or, divisé en riches panneaux, sur lesquels sont peintes des figures de loups et des guirlandes d'étoiles. Le joug est d'or: par-dessus flotte à une grande hauteur un drapeau sur lequel on a représenté un lion, et dont la hampe est d'or également⁵. Un large rebord s'y trouve disposé pour prévenir la violence des chocs, et le timon de fer est retenu par un lien de diamant. Aussi haut que le sommet du Mandara, ce char s'élève ombragé d'un tchâmara magnifique.

Sur ce char qui l'attend, tout resplendissant d'or et rempli d'armes diverses, Sambara s'élanche, impatient de combattre et appelé par son mauvais destin. Il est entouré d'une nombreuse armée et de ses quatre généraux, Dourddhara, Kétoumâlin, Satrouhantri et Pramarddana. A la suite de ce prince, avide de combats, marchent dix mille éléphants, deux cents chars, huit mille chevaux, et des millions⁶ de fantassins. Tel était l'immense cortège à la tête duquel s'avavançait Sambara. En ce moment apparurent mille prodiges d'un funeste augure. Des troupes de vautours couvrirent le ciel; les nuages formèrent une espèce de crépuscule, et grondèrent d'un ton formidable. L'ouragan remplit les airs. Les Sivâs⁷ rendirent un son sinistre. Un vautour, comme s'il fût venu compter l'armée des Dânavas, se plaça sur le haut de l'étendard royal, semblant attendre le moment où le sang allait couler. Sur le char de Sambara on vit un cadavre⁸ tomber, et de là rouler à terre. Des

1 भुशुण्डी, *bhousoundî*. M. Wilson dit que c'est une espèce d'arme à feu. Voy. lect. CCXXIII.

2 Le nom patronymique employé ici est à remarquer: c'est काष्णाण्यनि comme qui dirait, venant de *Crichnâyana*.

3 Nom de Câma, et par conséquent de Pradyoumna.

4 Voyez lecture CXX, note S30, et lect. CLXV, note 7. Le mot *djâla* est toujours pour moi difficile à comprendre.

5 Le mot *hemadanda*, qui est dans cette même lecture CXX, se reproduit ici. Je l'ai traduit de la même manière, mais sans être bien certain du sens que je lui donne. Un danda est en général un bâton. Ne serait-ce pas plutôt ici le bâton, symbole de la justice et du commandement, avec lequel on punit le criminel? A côté du *tchâmara* et de la bannière, le *danda* ne serait pas déplacé.

6 प्रयुत *prayouta*.

7 Qu'est-ce que les *Sivâs*? J'avais d'abord considéré ce mot comme synonyme de *Roudra*. Les Roudras sont, comme on sait, des demi-dieux, des manifestations inférieures du dieu Siva. Voyez lecture III, tom. I. Mais dans la lecture CCXIV, j'ai trouvé que ce mot était féminin. *Sivâ* est un nom du chacal.

8 कबन्ध, *cabandha*. On désigne ordinairement par ce mot un corps sans tête, et qui est encore vivant.

oiseaux poussèrent de lugubres cris⁹ au-dessus de sa tête. Le soleil se trouva dévoré par Swarbhânou¹⁰; autour de lui apparurent plusieurs disques.

L'oeil gauche de Sambara trembla, comme présage de terreur; son bras gauche frémit; les chevaux de son char s'arrêtèrent; un corbeau se percha sur sa tête; il tomba du ciel une pluie de sang et des pierres calcinées; des milliers de météores s'abattirent sur le front de l'armée; l'aiguillon glissa de la main de l'écuyer qui conduisait les chevaux du char. Mais sans faire attention à ces prodiges, Sambara, aveuglé par sa colère, poursuit ses projets de vengeance contre Pradyoumna.

Les tambours, les conques, les timbales formaient un horrible concert, qui faisait au loin trembler la terre. Effrayés de ce bruit, les animaux des bois et les oiseaux erraient de tout côté, faibles et interdits. Au milieu de ces innombrables ennemis, le fils de Crichna restait immobile, décidé à les attaquer et pensant au moyen d'abattre leur orgueil. Sambara, qui ne peut maîtriser sa colère, lance à son adversaire mille flèches qui n'arrivent pas jusqu'à lui: elles sont brisées au milieu de leur essor par les flèches de l'adroit Pradyoumna. Au contraire celui-ci, de l'arc que tient sa main, décoche une foule de traits qui vont tous frapper les chefs de l'armée ennemie. Privées de leurs généraux, ces troupes fuient en tremblant devant le héros, qui s'approche du char de Sambara. Le roi Dâna, qui voit ses soldats dispersés, s'adresse avec colère aux officiers qui l'entourent: «Allez, leur dit-il, hâtez-vous d'attaquer le fils de notre ennemi. Frappez sans pitié, et qu'il expire promptement sous vos coups. Comme le fer du médecin retranche le mal qui dévorerait le corps, abattez aussi l'insensé qui nous outrage. Prévenez ses fureurs, si vous m'êtes véritablement attachés.» Ses officiers, partageant son indignation, inclinent la tête en signe d'obéissance, et lancent leurs chars en se faisant précéder d'une grêle de flèches.

Le héros qui porte un poisson sur sa bannière¹¹ les voit venir; il tend son arc, et résiste hardiment au torrent impétueux qui l'enveloppe. Vingt-cinq flèches sont lancées à Dourddhara, soixante-trois à Kétoumâlin, soixante et dix à Satrouhantri, quatre-vingts à Pramarddana. C'est à eux que s'adresse de préférence le fils de Roukminî. Irrité des attaques de Pradyoumna, chacun d'eux lui décoche soixante flèches, que l'habile guerrier avec ses propres flèches brise dans leur vol. Puis il prend un trait qui a la forme d'un croissant, et tue l'écuyer de Dourddhara, à la vue de tous ces princes et de l'armée. De quatre flèches lourdes et noueuses, ornées de plumes de héron, il perce les quatre chevaux du même général; d'une autre, le noeud du timon¹² d'une autre encore le parasol et le drapeau flottant; soixante autres font voler en éclats le joug, les roues et l'essieu. Enfin, pour couronner l'oeuvre, l'intrépide guerrier, prenant un dernier trait bien acéré et orné d'une plume de héron, l'envoie au coeur même de Dourddhara. Celui-ci expirant perd d'un seul coup sa vie, ses richesses, sa renommée, ses honneurs, et tombe de son char, comme l'astre déchu de ses mérites est précipité du ciel.

Témoin de la mort du vaillant Dourddhara, le Dâna Kétoumâlin accourt pour le venger, et accable de ses flèches le fils de Crichna. Le sourcil froncé, le visage menaçant, il crie à Pradyoumna: Celui-ci, furieux, le couvre de ses flèches, comme dans la saison des pluies le nuage couvre la montagne de gouttes d'eau. Le général de Sambara, percé de mille traits, prend son tchakra pour donner la mort à son ennemi. Au moment où ce tchakra aux mille rayons, aussi éclatant que celui de Crichna, arrivait auprès de lui, Pradyoumna, à la vue de tous, le saisit, le renvoie, et tranche la tête de Kétoumâlin. Le roi des Dieux, en contemplant cet exploit du fils de Roukminî, fut saisi de la plus vive admiration, ainsi que toute la troupe céleste: les Gandharvas et les Apsarâs lui jetèrent une pluie de fleurs.

⁹ Ces cris sont ceux dont il est question dans la note 25 de la XXe lecture, tom. I,

¹⁰ C'est le même personnage que Râhou, qui est l'éclipse personnifiée. Le mot que j'ai rendu par disque est परिघ, *parigha*, que l'on a vu lecture LXXIX, note 13. Voyez aussi lecture CLXXII, note 2 7. परिघैः परिवीषटितः.

¹¹ Tel est l'enseigne de Pradyoumna, qu'une légende fait retrouver dans le corps d'un poisson.

¹² योक्र *yoktra*.

Satrouhantri et Pramarddana ont vu le désastre de Kétoumâlin: accompagnés d'une suite nombreuse, ils s'approchent de Pradyoumna. Ils lancent ou brandissent contre lui des massues, des tchacras, des javelots¹³, des masses de fer¹⁴, des flèches, des dards¹⁵, des haches, des marteaux¹⁶; mais Pradyoumna avec ses flèches brisait tour à tour ces armes, et faisait éclater l'étonnante prestesse de ses mouvements. Dans sa colère, il frappait par milliers les éléphants et leurs conducteurs, les chars, les chevaux et les écuyers, perçant tout de ses traits infatigables. L'armée entière périt sous ses coups. La plaine ne présente plus qu'un fleuve horrible¹⁷ qui roule du sang à la place d'eau: les colliers de perles y tiennent lieu de vagues; la chair, la moelle, les os, de limon; les parasols, d'îles; les flèches, de tourbillons; les chars, de bas fonds; les bracelets et les pendants d'oreille de tortues; les bannières, de poissons; les éléphants, de requins¹⁸; les chevaux, de crocodiles; les cheveux, de plantes aquatiques¹⁹; les ceinturons y remplacent les fibres du lotus; les faces d'hommes, les fleurs du lotus elles-mêmes; les émouchoirs, les troupes de cygnes; fleuve épouvantable formé par Ananga, où les poissons, ce sont des têtes mutilées; où l'onde, c'est du sang; où les alligators, ce sont des armes; fleuve affreux à voir, affreux à traverser, sombre, lugubre, et du tribut de ses flots enrichissant le royaume d'Yama.

Le fils de Roukminî s'approche de Satrouhantri, et, par les flèches dont il l'accable, porte sa fureur au dernier degré. Celui-ci lance le meilleur de ses traits, qui vient glisser sur le coeur de Pradyoumna, et pénètre dans sa chair. Cependant le héros ne chancelle pas un instant. Il prend un javelot enflammé, et le lance au malheureux Satrouhantri, avec le bruit qui accompagne la foudre d'Indra²⁰. Le Dâna, percé au coeur, sent la mort qui vient enchaîner ses articulations et ses os: il tombe en vomissant le sang.

Pramarddana, qui voit tomber Satrouhantri, se présente au combat. Il prend sa massue et s'écrie: «Arrête, guerrier! Que veux-tu faire de cette tourbe inconnue? Insensé, c'est contre moi qu'il faut combattre. Ta vie m'appartient. Enfant des Vrichnis, ton père est mon ennemi. Je vais commencer par tuer son fils, pour le tuer aussi lui-même; et, lui mort, tous les dieux seront détruits. Que les Dêtyas et les Dânavas se livrent à la joie: tu vas succomber sous mes armes; ta mort et celle de tes parents nous délivreront de nos ennemis. Je vais faire les libations funéraires en l'honneur des enfants de Sambara²¹. Aujourd'hui la fille insensée de Bhîchmaca pourra gémir quand elle apprendra que son fils, si brillant de jeunesse, est privé de la vie. Ton père, qui porte le tchakra aura conçu de vaines espérances, et en recevant la nouvelle de ta mort, le misérable cessera de vivre.» Il dit, et de sa massue il frappe le fils de Roukminî. Pradyoumna reçoit le coup, étend les bras, saisit le char de Pramarddana et le renverse par terre. Pramarddana se débarrasse de

13 प्रास *prâsa*.

14 तोमर, *tomara*. C'est peut-être aussi un levier ou une lance.

15 भिण्डपाल[॑] ou भिण्डीपाल, *bhindipâla* ou *bhindîpâla*. M. Wilson donne भिण्डपाल, *bhindapâla*. Voy.

tom. I, lect. XXI, note 55.

16 कूट *coûta*.

17 Le poète se plaît à cette comparaison que nous avons déjà vue deux fois. Voyez tom. I, lect. LXXXIX, et tom. II, lect. CXLII.

18 ग्राह, *grâha*.

19 Cette plante porte le nom de *sévâla*, *vallisneria octandra*.

20 Ce sont des passages tels que celui-ci qui ont fait croire que les Indiens avaient des armes à feu, ou que les ouvrages qui parlent de ces armes sont modernes. Cependant les lois de Manou, lect. VII, sl. 90, parlent aussi de traits enflammés, et sans doute ce n'étaient que des flèches garnies de matières inflammables.

21 Voyez à la fin de la LXXXVIIIe lecture comme les libations d'eau étaient une partie des cérémonies funéraires. Ici l'eau sera remplacée par le sang.

son char, se relève sur ses pieds, et, la massue à la main, se représente promptement devant Pradyoumna. Mais celui-ci lui arrache cette massue, et l'en frappe jusqu'à la mort. Les Dêtyas, qui voient pramadana sans vie, prennent la fuite, aussi incapables de tenir tête à Pradyoumna, que les éléphants au lion dont la présence les épouvante. Comme un troupeau de brebis qui tremble de peur à la vue du chien, ainsi cette armée se dissout poursuivie par la terreur que lui inspire Pradyoumna. En la voyant les vêtements tout couverts de sang, défaite, les cheveux en désordre, on dirait une jeune fille aux jours de son impureté mensuelle. Percée par les traits du guerrier divin, cette armée rentrait dans ses foyers, toute souillée de sang, abattue par la crainte, respirant à peine, incapable de s'arrêter un moment et de regarder en face son vainqueur²².

CENT-SOIXANTE-TROISIÈME LECTURE. COMBAT DE PRADYOUNNA ET DE SAMBARA.

Vêsampâyana dit:

Sambara, outré de colère, dit à son écuyer: «puissance de mes flèches.» A ces mots, l'écuyer, pour obéir à cet ordre, presse ses ours tout couverts d'or. Pradyoumna, dont le regard attentif a suivi la marche de ce char, saisit son arc et ajuste une flèche dorée. Il vise le Dêtya au coeur, et lâche le trait qui vole rapidement à son but. Sambara troublé se sent défaillir, et se soutient à la barre¹ de son char. Mais bientôt il recouvre ses esprits, prend son arc, et, furieux, répond au fils de Cricna par sept flèches aiguës. Sept flèches de Pradyoumna les brisent successivement sans les laisser approcher, et le héros décoche encore à Sambara soixante et dix traits, suivis de mille autres, qui, ornés de plumes de hérons et de paons, viennent frapper le Dêtya, comme les nuages frappent la montagne. Tous les points de l'horizon² sont couverts d'un voile de traits; le ciel en est obscurci, et le soleil a disparu. Un javelot de Sambara, aussi brillant que l'éclair, dissipe cette obscurité, et une grêle de flèches vient tomber près du char de Pradyoumna. Celui-ci, l'arc toujours tendu, avec une étonnante dextérité, réussit à briser tous ces traits, et d'une dernière flèche atteint encore son ennemi.

Alors Sambara, ayant recours à la magie, lui lance une pluie d'arbres entiers. Pradyoumna décoche un trait de feu, qui dévore tous ces arbres et les réduit en cendres. A cette pluie succède une grêle de pierres, que le héros Yâdava repousse avec une arme qu'anime le vent. Le cruel ennemi des dieux appelle à son secours une autre magie: il tend son arc, et envoie à son rival des traits qui couvrent son char et se changent en lions, en léopards, en sangliers, en hyènes, en ours, en singes, en éléphants noirs comme le nuage, en chevaux,

²² S'il fallait regarder comme de l'histoire de semblables récits, rien ne serait plus ridicule que ce combat de Pradyoumna contre une armée entière. Mais si l'on pense que ce personnage est le fils d'un dieu considéré comme le soleil, on découvre alors dans cette légende une allégorie ingénieuse: on commence à s'expliquer l'enfance de Pradyoumna passée chez les Dêtyas, ou les génies des ténèbres, et sa victoire sur les quatre généraux de Sambara, qui peuvent sans doute représenter les quatre points cardinaux.

¹ J'ai rendu ainsi le mot शक्ति *sakti*, qui signifie ordinairement une *lance*, et qui dans cette circonstance me semble désigner une *barre* à laquelle on se retient, une *rampe* sur laquelle on s'appuie.

² Ici se trouvent deux mots dont la différence n'est pas bien marquée, प्रदिशः et विदिशः, *pradisah* et *vidisah*. Le mot दिशः *disah* indique déjà huit points de l'air; en disant que *pradisah* et *vidisah* s'emploient pour les points intermédiaires, le dictionnaire ne donne pas une désignation assez précise. Dans ce sens on emploie encore le mot *apadisah*.

en chameaux. Pradyoumna lance un trait de Gandharvas³, et tous ces êtres fantastiques sont anéantis. Sambara, furieux de voir ses projets déjoués, forme une création magique d'éléphants, jeunes de soixante ans, montés par d'habiles conducteurs, s'avancant, la trompe levée et menaçante, et disposés au combat. Le fils de Cricna, à cette vue, réfléchit un moment, et, non moins habile dans la science magique, il crée à son tour une troupe de lions qui dévorent les éléphants, comme le soleil dévore les nuages. Le Dâna employe alors une autre arme magique, inventée par Maya, qu'on appelle Mohanî, et qui porte dans le cœur la faiblesse et l'évanouissement. Pradyoumna la combat par un trait appelé Sandjnâstra, et qui redonne aux sens la force et la vigueur. La fureur du Dêtya redouble; il produit à son tour une troupe de lions: le fils de Roukminî, à cette vue, prend un trait de Gandharvas et crée des Sarabhas⁴, lesquels, pourvus de huit pieds, vigoureux et armés d'ongles et de dents terribles, mettent en fuite les lions, comme le vent chasse les nuages. Sambara, étonné du succès de son rival, se disait à lui-même: «Comment parviendrai-je à lui donner la mort? Insensé que je suis de ne l'avoir pas détruit dans son enfance! Le voilà devenu homme, et le misérable veut ma perte. Quel moyen dois-je employer contre cet insolent ennemi? Il me reste encore une arme magique et redoutable, que je tiens d'un dieu ennemi des Asouras, de Siva lui-même. Elle s'appelle Pânnagî: produite par mon art, qu'une troupe de serpents brûlants aille consumer le malheureux qui me brave.» Aussitôt des serpents enflammés s'élancent au commandement de Sambara, et vont enchaîner de leurs traits dévorants le char, les chevaux, l'écuyer de Pradyoumna et Pradyoumna lui-même. L'enfant des Vrichnis, qui se voit chargé de semblables liens, trouve aussitôt dans les secrets de la magie un moyen de se délivrer. L'arme qu'il imagine se nomme Sôparnî; il produit une foule de Souparnas⁵, qui s'élancent sur les serpents et les anéantissent. Ce dénouement imprévu étonne à la fois les Souras et les Asouras: leurs voix s'élèvent de tout côté pour louer Pradyoumna:

Sambara, dont les serpents viennent d'être détruits, se dit à lui-même: «Je possède une massue toute brillante d'or, et pareille au sceptre⁶ de Câla. Elle m'a été donnée par la déesse Pârwatî touchée de ma dévotion: Prends, m'a-t-elle dit, cette massue dont ne saurait triompher dans le combat aucun des dieux, des Dânavas ni des mortels. Je l'ai faite dans le temps que j'exerçais sur mon propre corps de sévères austérités: elle peut détruire toute espèce de charmes, et abattre tous les Asouras. Avec cette massue j'ai mis en pièces deux Dânavas, terribles et courageux, errants sur les montagnes, Soumbha et Nisoumbha⁷ avec toute leur suite. Quand tu te trouveras en danger de la vie, lève cette arme contre ton ennemi. Ainsi m'a parlé la déesse Pârwatî, et elle a disparu. Eh bien! je vais faire sentir au fils de Késava le poids de cette merveilleuse massue.»

Le roi des dieux a deviné son intention et dit à Nârada: Nârada, obéissant à l'ordre de Maghavan⁸, traverse l'air et dit au héros dont le drapeau est marqué d'un poisson: «Guerrier, reconnais en moi le Gandharva Nârada envoyé par le maître des dieux pour te donner quelques instructions. Rappelle-toi d'abord que tu es l'ancien Câmâdéva, consumé par le feu de la colère de Siva, et pour cette raison appelé Ananga. Tu es né dans la famille de Vrichni; ta mère est Roukminî, ton père est Késava, ton nom est Pradyoumna. Le septième jour après ta naissance, tu as été enlevé par Sambara de l'appartement de ta mère, et amené en ces lieux: car il savait que de toi il recevrait un jour la mort, et que telle était la part que te laissait Késava dans l'exécution de son plan conçu en faveur des dieux.

³ Je ne sais quelle est cette espèce d'arme, ni quel effet elle doit produire: tout à l'heure il en sera encore question, et alors il en résultera une création d'êtres, appelés *Sarabhas*.

⁴ Les Sarabhas sont des animaux fabuleux qui ont huit pieds, et qui habitent dans les montagnes de neige. On les surnomme *Oûrddhwapâda*.

⁵ Les Souparnas sont des oiseaux pareils à Garouda, qui est, comme on sait, l'ennemi né des serpents, et ils ont contre ces animaux la même antipathie que lui.

⁶ C'est-à-dire au *danda* du dieu de la destruction.

⁷ Voyez Iect. LVIII, tom. I.

⁸ Nom d'Indra.

Cette Mâyâvatî, aujourd'hui femme de Sambara, c'est Rati, ta fidèle et tendre épouse lorsque tu étais Câma. Elle est venue habiter la maison de Sambara pour avoir l'occasion de te prodiguer ses soins. Elle a revêtu un corps d'apparence magique, pour charmer le barbare Dêtya, et tous ses efforts tendent à redevenir Rati. Ainsi, Pradyoumna, sachant que ton épouse est près de toi, combats Sambara et donne-lui la mort avec l'arme de Vichnou. Prends Mâyâvatî pour femme et retourne à Dwâravatî. Voici l'arme de Vichnou; voici une armure éclatante que te remet Indra. Écoute encore une dernière parole, et conforme-toi à mes instructions. Cet ennemi des dieux possède une massue formidable que lui a donnée Pârwatî, et qui porte des coups trop certains: personne, parmi les dieux, les Dânavas et les mortels, ne peut y résister. C'est à toi qu'il est donné de détruire cette arme redoutable; mais, avant tout, tu devras te rendre propice par de pieux hommages la déesse, épouse de Mahâdéva. Assuré de sa protection, tu pourras alors commencer le combat contre ton ennemi.» Ainsi parla Nârada, et il retourna auprès de Vâsava.

CENT-SOIXANTE-QUATRIÈME LECTURE. MORT DE SAMBARA.

Vêsampâyana dit:

Sambara, animé par le ressentiment, saisit sa massue; et le soleil aux douze formes¹ frémit à ce spectacle, les montagnes s'agitèrent, la terre trembla, la mer sortit de son lit, tous les dieux furent indignés. L'air se couronna de vautours, des météores tombèrent du ciel, le sol fut rougi d'une pluie sanglante, et le vent souffla avec violence. A la vue de ces prodiges, Pradyoumna descendit de son char, et, dans une posture respectueuse, il pensa en son âme à Pârwatî, épouse de Siva. Le front baissé, il adora la déesse, et dit:

«Aum! Adoration à Câtyâyanî² ! adoration à la mère de Cârtikéya! adoration à Câtyâyanî, souveraine des trois mondes! J'adresse mes hommages à celle qui est la mort de ses ennemis, à Gôrî³, fille d'Himâlâya, à celle qui tua Soumbha, qui déchira le coeur de Nisoumbha. Je vénère Câlârâtrî⁴ et Coumârî⁵, et dans l'attitude du plus profond respect j'adore la déesse qui se plaît au séjour de la montagne, qui habite le Vindhya⁶, qui donna la mort à Dourgâ⁷. Je m'incline devant Mahâdévî⁸, terrible dans les combats, passionnée pour la guerre, devant la déesse de la victoire et du triomphe⁹. J'honore la déesse invincible, incomparable, fléau de ses ennemis, tenant dans sa main une cloche et couronnée d'une guirlande de sonnettes. Je m'humilie devant celle qui porte le trident, qui mit à mort l'Asoura Mahicha¹⁰, qui est traînée par des lions, et qui sur son drapeau porte la figure de cet animal. Enfin j'adore Écânansâ¹¹, Gâyâtrî¹², celle qui est honorée par des sacrifices, celle

¹ Ce sont, comme on sait, les douze Âdiyas. Voyez lect. III, tom. I.

² La LVIIIe lecture est un hymne adressé à la même déesse. On y retrouve les mêmes idées que dans cette prière. Voy. aussi la CLXXVe lect.

³ Nom de la déesse Pârwatî; ce mot signifie *blanche* ou *jeune fille*.

⁴ Voyez lect. I, note 9.

⁵ Épithète de Pârwati, signifiant *jeune fille*.

⁶ Voyez lect. LVII.

⁷ C'est du nom de ce géant tué par la déesse Pârwatî qu'elle prit, suivant les uns, son nom de Dourgâ. D'autres donnent à ce nom une autre étymologie, ce que semble indiquer notre auteur, en appelant plus bas cette déesse रणदुर्गा.

⁸ *Grande déesse*, épouse de Mahâdéva.

⁹ जया et विजया

¹⁰ C'était le géant Soumbha, sous la forme d'un buffle. Les exploits guerriers de la déesse Dourgâ sont célébrés dans le Tchandî, section du Mârcandéya-pourâna.

¹¹ Voyez lecture CLVIII, note 3.

qui est la Sâvitri¹³ des Brahmanes. O déesse, faites que dans le combat je sois toujours vainqueur des Râkchasas!»

La déesse Dourgâ entendit avec plaisir la prière de Câma, et elle lui répondit: Pradyoumna, frémissant de joie à ces paroles de Pârwatî, la salua avec respect et lui dit: «O déesse, si vous êtes contente de mon hommage, si vous daignez consentir à ma demande, soyez-moi favorable, et accordez-moi la grâce d'être vainqueur de tous mes ennemis. Que la massue que vous avez donnée à Sambara et qui fait son unique défense, en tombant sur mon corps, se change en guirlande de lotus.» dit la déesse, et elle disparut. Alors Pradyoumna, satisfait et radieux, remonta sur son char. Sambara, poussé par le désir de la vengeance, balançait sa massue. Enfin il la pousse contre la poitrine de son ennemi; mais, en approchant de Pradyoumna, cette massue devient une guirlande de lotus, qui reste suspendue au col du héros: telle dans le ciel brille une couronne d'étoiles autour de la lune. Les dieux, les Gandharvas, les Siddhas et les grands Richis applaudissent à cet exploit, et honorent le fils de Késava. Celui-ci, qui vient de voir la massue du Dâna changee en guirlande, prend l'arme de Vichnou que lui a remise Nârada: il tend son arc et lui dit: je suis le fils de Késava et de Roukminî, avec cette flèche immortelle donne la mort à Sambara. A ces mots l'arc se détend, et le trait divin décoché par le héros Vrichni, ce trait qui réjouit les oiseaux de proie et qui est capable de brûler les trois mondes, perce le coeur de Sambara et va ensuite s'enfoncer en terre. Mais il ne reste du Dêtya ni chair, ni nerf, ni os, ni peau, ni sang: tout est réduit en cendres par le trait enflammé de Vichnou.

Après la mort du géant Dêtya, de l'odieux Sambara, les Gandharvas se livrèrent à la joie, les Apsarâs commencèrent leurs danses; Ourvasî, Ménacâ, Rambhâ, Poûrwatchinti¹⁴, Tilottamâ prirent part à la joie universelle qui transportait tous les êtres animés et inanimés. Le roi des dieux et la troupe céleste, pour témoigner à Pradyoumna leur reconnaissance, faisaient pleuvoir sur lui des fleurs de tous les côtés. Heureux de la mort du Dêtya immolé par la main du fils de Vichnou, les Souras, délivrés de crainte, allaient célébrant le héros qui porte un poisson sur sa bannière. Cependant le fils de Roukminî, fatigué du combat, rentrait dans la ville, et, aussi empressé que l'amant qui se rend auprès de sa bien-aimée, il se hâtait d'aller revoir la fidèle Rati.

CENT-SOIXANTE-CINQUIÈME LECTURE. ARRIVÉE DE PRADYOUNNA À DWÂRAVATÎ.

Vêsampâyana dit:

L'habile magicien, le guerrier invincible, Sambara, venait de périr malgré toute sa science dans l'art des enchantements, malgré son courage dans les combats. Il avait succombé dans le jour appelé achtamî¹. Pradyoumna, après avoir dans la ville de Rikchavanta² donné la mort à cet Asoura, prit avec lui la divine Mâyâvatî et se dirigea vers la capitale de son père. Un char magique les transporta rapidement par les airs vers la ville charmante, défendue par la puissance de Crichna, et Pradyoumna descendit dans le gynécée avec

418

¹² La Gâyatrî est une stance du Rig-Veda, que l'on a personnifiée et dont on a fait la femme de Brahmâ. On la confond ici avec Dourgâ, femme de Siva.

¹³ L'hymne entier dont la Gâyatrî est la première stance est appelé Sâvitri. Les deux mots Gâyatrî et Sâvitri sont confondus, et comme prière, et comme personnage mythologique. Voyez lecture CXVIII, tom. I, note 3, et lecture CXXII, note 8.

¹⁴ Les manuscrits dévanâgaris portent *Vipratchinti*.

¹ Le mois est partagé en deux quinzaines, dont le huitième jour s'appelle *achtamî*.

² La partie orientale du Vindhya, depuis le golfe du Bengale jusqu'à la source de la Narmadâ, se nomme *Rikcha* ou *Rikchavân*. Je ne sais pas s'il faut chercher la ville de Rikchavanta dans ces parages. Le texte porte bien अक्षवन्त नगरे (*akshavanta nagare*).

Mâyâvatî, sous la forme d'un jeune homme resplendissant de toute la beauté de Câmâdéva. Les femmes de Késava, à ce spectacle, restèrent étonnées: elles éprouvaient un sentiment de plaisir mêlé de crainte. Elles considéraient avec joie cette apparition de Câma et de sa divine épouse, et semblaient les dévorer des yeux. A la vue de ce beau visage, rempli de douceur et de modestie, elles se sentaient peu à peu pénétrées d'un tendre intérêt. La triste Roukminî, en le contemplant, ne pouvait s'empêcher de penser à son fils, et, les yeux baignés de pleurs, elle disait à ses compagnes qui l'entouraient: «Écoutez le récit d'un songe que j'ai eu cette nuit. Le vainqueur de Cansa m'avait donné un collier de perles, comparable pour sa beauté aux rayons de la lune. Une jeune fille, la tête ornée d'une chevelure magnifique, le corps vêtu d'une robe brillante, portant à sa main une fleur de lotus, entre dans ma maison: elle me parfume elle-même d'une essence de sandal, prend une guirlande de lotus, et déposant un baiser sur ma tête³, y place cette même guirlande.»

Ainsi Roukminî, l'esprit tout occupé de Crichna, racontait ce songe à ses compagnes, et en même temps ses yeux s'attachaient sur le jeune homme qui venait d'arriver. «Elle est heureuse, la mère de cet aimable enfant! Je crois voir Câma à la fleur de l'âge. O mon fils, quelle est la femme fortunée qui jouit de la félicité de t'avoir donné le jour? Beau jeune homme à l'oeil de lotus, que viens-tu faire en ces lieux avec ton épouse? Mon cher Pradyoumna aurait cet âge, s'il ne m'avait pas été ravi par un destin cruel... Mais évidemment ce jeune homme est un Vrichni, je ne me trompe pas. Certains signes me l'indiquent: c'est Djanârdana sans tchakra. Je reconnais la tête de Nârâyana, ses cheveux, son front; je retrouve la large poitrine, les bras de mon beau-frère, armé du soc guerrier. Qui es-tu donc, toi qui réunis tous les traits des Vrichnis? Oui, tu es la chair divine et le sang de Nârâyana.»

En ce moment arrivait avec empressement Crichna, qui venait d'entendre le récit de la mort de Sambara que lui avait fait Nârâda. Il contemple avec ravissement son fils aîné, qui est tout le portrait de Câma, et Mâyâvatî sa bru. Il dit à la divine Roukminî: «Celui qui est ici près de toi, c'est ton fils. Par lui le magicien Sambara a trouvé la mort, par lui ont été détruits tous ces enchantements qui faisaient la terreur des dieux. Cette fidèle épouse de ton fils, cette bru pieuse s'est appelée Mâyâvatî, tant qu'elle a habité le palais du Dâna. Ne t'effraie pas de son titre d'épouse de Sambara. Lorsque Câma a cessé de vivre, lorsqu'il fut devenu Ananga, la compagne chérie de ce dieu ne s'est pas soumise à partager l'amour du Dêtya; par une forme fantastique elle a su le tromper, et cette beauté, comparable à la lune éclairée de ses plus beaux rayons, pendant l'enfance de ton fils n'a pas été souillée par la tendresse d'un autre; elle n'a livré à Sambara qu'un corps produit par la magie. Voilà donc la digne épouse de Pradyoumna, voilà ta bru, voilà celle qui est destinée à faire le bonheur d'un héros chéri de la terre. Qu'elle soit introduite dans ton palais, et qu'elle y reçoive tous les honneurs qu'elle mérite. Embrasse un fils qui t'est rendu et qui longtemps a été mort pour toi.»

Ce discours de Crichna causa à Roukminî une joie incomparable; cette mère fortunée s'écria: «Mon bonheur est doublé, puisque je jouis de la vue de mon époux et de mon fils. C'est aujourd'hui que mon amour reçoit toute sa récompense, aujourd'hui que tous mes vœux sont comblés par la vue d'un fils que j'avais cru mort et par celle de sa bien-aimée. Viens, ô mon enfant, entre dans mon palais avec ton épouse.» Ce fut alors que Pradyoumna, s'avançant avec respect, salua Govinda, sa mère et le courageux Baladéva. L'illustre Késava fit relever, et prit dans ses bras le vaillant Pradyoumna en baisant ses cheveux⁴. Mâyâvatî, toute brillante de parures d'or, s'était aussi inclinée devant les parents de son époux. Roukminî la fit relever, la prit par la main, l'embrassa et lui parla avec

³ L'expression sanscrite se traduirait littéralement par *odorari*: मूर्द्धण्युपाग्राय, *moûrddhanyupâgrâya*.

⁴ Voyez la note précédente, मूर्द्धण्युपाग्राय, *moûrddhanyupâgrâya*.

tendresse. Elle serra contre son coeur et son fils et sa bru, et les fit ensuite entrer dans son palais.

Pradyoumna, dans ce moment, ressemblait au fils d'Indra introduit dans le ciel par la divine Satchî⁵.

CENT-SOIXANTE-SIXIÈME LECTURE. QUEL EST L'ÊTRE HEUREUX?

Vêsampâyana dit:

Le même mois où Sambara, pour son propre malheur, enleva Pradyoumna, Djâmbavatî eut un fils nommé Sâmba. Dès son enfance Sâmba fut par son oncle Râma formé au métier des armes, et se concilia l'estime de tous les Vrichnis.

A cette époque Crichna habitait la brillante ville de Dwâravatî: autour de lui tous ses ennemis avaient été détruits, et le héros vainqueur était aussi heureux que les Immortels dans le séjour d'Indra. Le roi des dieux, témoin de la prospérité des Yâdavas, voyait d'un oeil mécontent sa propre félicité. Les princes, par la crainte que leur inspirait Djanârdana, quittaient le trône pour se retirer dans la forêt.

Un jour Douryodhana faisait un sacrifice dans la ville de Vâranasa¹; tous les rois s'y étaient assemblés. On y parlait du bonheur de Mâdhava et de ses enfants, de la ville de Dwâravatî établie au sein même de la mer. Le désir vint à ces princes de visiter amicalement Hrichikésa: ils le firent prévenir par des députés, et bientôt ils arrivèrent eux-mêmes. Les principaux d'entre eux étaient Douryodhana, les rois soumis au sceptre de Dhritarâchtra, les Pândavas, Dhrichtadyoumna, les souverains des Pândyas², des Tcholas³, des Calingas⁴, des Bâhlîcas⁵, des Dravîdas⁶, des Khasas⁷, traînant à leur suite dix-huit armées complètes⁸. Ils se présentèrent devant la ville que protégeait le bras de Crichna, entourant de leurs bataillons le mont Rêvata et couvrant de leurs camps l'espace d'un yodjana. Alors l'auguste Hrichikésa et les héros Yâdavas sortirent à la rencontre de ces princes. Le vainqueur de Madhou, au milieu de ce noble cortège, apparaissait comme le soleil au milieu des nuages de l'automne. Après avoir rendu à chacun de ces princes les honneurs qu'ils méritaient, suivant leur dignité et leur âge, Crichna se plaça sur un trône d'or: tous les autres s'assirent sur des sièges différents selon l'élévation de leur rang. Cette assemblée de rois ressemblait à celle que tient Brahmâ quand il convoque les dieux et les Asouras.

La conversation roulait sur des objets variés, et occupait toute l'attention des Yâdavas, des princes et de Késava, quand tout à coup le vent souffla avec bruit, l'air s'obscurcit, l'éclair sillonna la mer et le tonnerre retentit. Un moment après du sein de ces ténèbres apparut Nârada, qui, les cheveux relevés en djatâ, la vînâ attachée à son bras, aussi brillant que la flamme étincelante, mit pied à terre et s'avança dans cette assemblée royale. Lorsqu'il eut fendu les flots pressés de cette mer immense pour s'approcher de Crichna, le favori d'Indra dit au chef des Yâdavas: A ces paroles du Mouni, Crichna répondit en souriant: Nârada, à cette réponse, reprit devant les rois assemblés: Et les princes, le voyant disposé à partir, s'adressèrent à Késava: «Cette parole de Nârada renferme un mystère que nous

5 A la suite de cette CLXV^e lecture, vient celle qui a déjà été traduite sous le n^o CXVIII..

1 J'ignore si c'est la même ville que Bârânasî. Voyez lect. XIX, tom. I, note 3. Parmi les villes que, dans le *Vénisanhâra*, les Pândayas réclament, il en est une nommée *Vâranâvata*.

2 Voyez lecture XC, note 26.

3 Le Tchola est le Tanjore.

4 Voyez lecture XC, note 9.

5 Le Bâhlîca est le pays de Balkh, au nord-ouest de l'Afghanistan.

6 La contrée de Dravîda s'étend de Madras au cap Comorin.

7 Les Khasas sont les montagnards du Cachemire.

8 अक्षौहिनी *akchôhini*.

ignorons. Il t'a dit: O Mâdhava, tu es admirable, tu es heureux! Tu lui as répondu: Oui, par les présents que je fais. Nous ne pouvons comprendre l'objet d'une pareille allusion. S'il était possible de nous en instruire, ô Crichna, nous écouterions avec plaisir une explication.» Crichna leur répondit: Nârada, assis sur un siège d'or et magnifiquement orné, donna en ces termes l'explication qu'on lui demandait.

Nârada dit:

Écoutez, ô princes ici assemblés; je vais vous dire ce qui a été l'occasion de ce propos. Un jour je m'étais rendu sur les bords du Gange pour y faire la triple ablution¹⁰. Je me promenais seul au moment où le soleil se couvre des vapeurs de la nuit. J'aperçus une tortue de la forme de mon luth: on aurait dit un monticule ou bien un large éléphant; elle m'apparaissait enveloppée d'une double cuirasse, longue d'un crosa¹¹, s'avançant d'un pas lent sur ses quatre pattes, humide, et couverte de limon et de plantes aquatiques¹². Je touchai de la main l'animal amphibie, et je lui dis: La tortue, prenant une voix humaine, me répondit:

Aussitôt avec empressement je m'approchai du Gange: La rivière du Gange répondit à ce discours: «Illustre Gandharva, habile dans les luttes et les combats, je ne suis pas heureuse, je ne suis pas admirable. Tu connais la vérité, et ton discours me surprend. C'est l'Océan, ô saint Brahmane, qui fait l'admiration du monde; c'est l'Océan qui est heureux, lui qui reçoit par centaines des rivières telles que moi.»

Après avoir entendu les paroles de la rivière qui descend du ciel, j'allai vers l'Océan et je lui dis: «Océan, tu es la merveille des mondes, tu es heureux, toi qui es l'essence des ondes, ô puissant souverain des eaux! C'est vers toi que tendent toutes ces rivières honorées sur la terre qu'elles purifient: ce sont des épouses qui viennent retrouver leur époux.» L'Océan, apparaissant au-dessus de ses vagues agitées par le vent, me répondit: A peine avais-je entendu cette réponse de l'Océan que je me hâtai de revenir vers la Terre, à laquelle je dis: La Terre, provoquée par mes éloges, quitta un moment sa tranquillité naturelle et me répondit en ces termes: «Noble Gandharva, spirituel ami de la contradiction, je ne suis ni heureuse ni admirable; elle ne m'appartient pas cette solidité que tu loues. Il faut appeler heureuses les montagnes qui me soutiennent. La merveille que tu cherches, ce sont ces montagnes, vastes chaussées¹⁴ du monde.»

Tournant alors mes pas et mes paroles d'un autre côté, je m'adressai aux montagnes: Les montagnes, couronnées de forêts, entendant mon langage, me répondirent pour me désabuser:

Je me présentai donc devant le père des êtres, essence infinie de toute la nature, et je lui adressai à son tour les paroles que j'avais adressées à tous les autres. Les yeux baissés, en adoration devant Swayambhou, puissant auteur du monde, dieu aux quatre faces, issu d'une fleur de lotus, j'osai lui dire: «O maître de la terre, vous êtes la seule merveille; vous êtes heureux, je ne vois rien au-dessus de vous. Tous les êtres, animés et inanimés, dépendent de vous. Les Dévas, les Dânavas, les mortels, tout ce qui a une âme et des sens, ô souverain des dieux, tous ces mondes, visibles et invisibles, existent par vous. Vous êtes le dieu des dieux, éternel, source première de la vie et de l'action de toute cette immense création.» Le dieu Brahmâ, l'aïeul des mondes, me dit alors: «Nârada, pourquoi célèbres-tu par tes paroles mon bonheur et ma merveilleuse existence? Les Vèdes sont admirables, plus heureux que moi, les Vèdes qui sont le soutien des mondes, les Vèdes qui enseignent la sagesse. Le Rîg, le Sâma, l'Yadjour et l'Atharwa, voilà la vérité. Ils sont ma substance, ô Brahmane; ils me soutiennent comme je les soutiens.»

D'après cet avis de Brahmâ, je m'approchai des quatre Vèdes, si riches en mantras, en préceptes, en histoires pieuses, et leur adressai mes hommages. Je leur dis: Les Vèdes, présents devant moi, me répondirent: «Ces titres d'admirable et d'heureux conviennent

¹⁰ Cette ablution, qui se fait le matin, à midi et le soir, se nomme *trichévana*.

¹¹ Mesure de distance de 4.000 coudées.

¹² C'est-à-dire de *sévâlas*; voyez lecture CLXII, note 19.

¹⁴ सेतवः *sétavah*.

aux sacrifices qui nous accompagnent. Nous n'avons été créés que pour les sacrifices; ce sont eux qui nous soutiennent. Les sacrifices sont au-dessus de nous, nous ne sommes pas les premiers. Les Vèdes sont avant Swayambhou, les sacrifices sont avant les Vèdes.»

J'allai donc aux sacrifices, qui sont accompagnés du feu domestique, et je leur dis: «O sacrifices, c'est vous qui possédez la plus haute puissance. Telle est la parole de Brahmâ lui-même que les Vèdes viennent de me répéter. Il n'est rien dans le monde de plus admirable que vous. Vous êtes aussi bienheureux, vous qui devez votre naissance aux Brahmanes. Les feux obtiennent par vous l'hommage qu'ils désirent, par vous tous les dieux ont leur offrande, et les grands Richis leurs mantras.»

Agnichtoma¹⁵ et les autres sacrifices, paraissant à mes yeux ornés de drapeaux et de poteaux¹⁶, me répondirent: «Ces mots, admirable et heureux, ne nous appartiennent pas, ô sage Mouni. La première des merveilles, c'est Vichnou: c'est lui qui est notre voie supérieure. Quand nous consumons par la bouche du feu le beurre qu'a offert la piété, c'est le dieu aux yeux de lotus qui nous le donne, lui qui est la forme du monde.»

C'est alors que, voulant connaître la voie de Vichnou, je suis descendu sur la terre, et j'ai vu Crichna au milieu de vous. Je lui ai dit qu'il était admirable et heureux, et il m'a répondu: Ainsi s'est terminée la série de discours que j'ai tenus à toute la nature. Vichnou, magnifique en présents, est la voie de tous les sacrifices. Ces mots, par les présents que je fais, forment la conclusion de toutes ces allocutions successives que j'ai adressées à la tortue et à tous les autres, et des réponses que j'en ai reçues. Elles se trouvent couronnées et expliquées par le mot du généreux Crichna. Vous m'aviez demandé l'objet des paroles que vous avez entendues; je viens de vous le dire, et je continue ma route.

Vêsampâyana dit:

Nârada retourna au ciel, et les princes de la terre, frappés d'admiration, reprirent avec leurs troupes et leurs chars le chemin de leurs royaumes. Djanârdana, accompagné des vaillants Yâdavas, rentra dans sa capitale.

CENT-SOIXANTE-SEPTIÈME LECTURE. GÉNÉROSITÉ DE CRICHNA

Djanamédjaya dit:

Je voudrais bien encore entendre le récit de quelque action éclatante du grand Crichna. Je n'ai jamais éprouvé un plaisir égal à celui que me donnent les histoires qui concernent ce sage et antique personnage.

Vêsampâyana répondit:

Cent années ne suffiraient pas pour raconter, ô roi, les actions de Govinda. Voici de lui un trait merveilleux. Bhîchma, étendu sur un lit de sara, demandait un jour avec humeur qu'on lui citât quelque haut fait de Késava. Le héros qui porte l'arc Gândîva¹, blâmant l'incrédulité de Bhîchma, prit la parole dans l'assemblée des rois présidée par son frère aîné, le vaillant Youdhichthira.

Ardjouna dit:

Je m'étais rendu à Dwâravatî, pour faire une visite à mes parents. J'y demeurai quelque temps, comblé d'honneurs de la part des Andhacas et des Vrichnis. Un jour que le pieux et noble vainqueur de Madhou accomplissait les cérémonies d'un sacrifice, un Brahmane vint réclamer son secours: «Mes fils, reprit le Brahmane, me sont successivement enlevés. En voici trois que je perds: daignez, ô Crichna, sauver le quatrième. Ma femme est sur le point d'accoucher. Accordez-moi votre protection, et que par vous, ô Djanârdana, mon enfant puisse vivre.» Alors Govinda me dit: En entendant ces paroles de Crichna, je

¹⁵ Nom d'un sacrifice. M. Wilson dit qu'il est célébré au printemps pendant cinq jours.

¹⁶ यूप योûpa. Ce sont les poteaux auxquels on attachait les victimes.

¹ C'est-à-dire Ardjouna. Voyez lect. CXLVII, noie 7.

m'écriai: Djanârdana me répondit en riant: A ces mots, je rougis. Et lui, me voyant en cet état, me dit alors: Entouré de l'armée des Vrichnis, je partis et suivis le Brahmane.

CENT-SOIXANTE-HUITIÈME LECTURE. ENLÈVEMENT DU FILS D'UN BRAHMANE.

Ardjouna continue:

En peu de temps nous arrivâmes dans le bourg qu'habitait le Brahmane. Nos montures avaient besoin de se reposer; nous fîmes halte, et je m'établis au centre de ce bourg, entouré de toute l'armée des Vrichnis. En ce moment apparurent à nos yeux d'effrayants prodiges; des feux volants traversaient les airs, l'horizon était enflammé, les hôtes des bois poussaient des cris terribles; le soleil, sombre et comme malade, n'avait que la couleur du crépuscule; des météores tombaient du ciel et la terre tremblait. A la vue de ces prodiges horribles et capables de faire frémir, j'ordonnai à mes gens de se tenir sur leurs gardes. Les héros Vrichnis et Andhacas étaient à la tête de leurs troupes, tous les chars attelés, les hommes armés: moi-même j'avais donné l'exemple. Au milieu de la nuit le Brahmane, affaibli par la peur, se présenta devant nous, et me dit: Presque aussitôt retentit le cri déplorable de ce Brahmane, qui venait de rentrer dans sa maison: Et en même temps j'entendis dans l'air le vagissement de l'enfant enlevé, mais sans voir le Râkchasa. Nos flèches à l'instant partirent à la fois et remplirent tout l'espace céleste; mais l'enfant avait disparu, et le malheureux père, accablé par cet événement, poussait des cris lamentables, en m'accablant de reproches. Les Vrichnis étaient déconcertés, et moi j'étais anéanti.

Le Brahmane s'adressant particulièrement à moi: «Je le protégerai, avais-tu dit, et voilà l'effet de ta promesse. Insensé, écoute ce que tu mérites d'entendre. Tu as tort de vouloir remplacer le sage Crichna. Si Govinda eût été ici, ce malheur ne serait pas arrivé. Si le protecteur obtient le quart des mérites d'une action, celui qui trahit ce devoir porte le quart du péché pour prix de son sot orgueil. Je le défendrai, c'est ainsi que tu parlais, tu n'as pas la force de me défendre. Ton arc Gândîva est vain, comme ta force et ta gloire.» Je ne répondis rien au Brahmane: il partit, et moi je retournai avec les Vrichnis et les Andhacas auprès de Crichna. Arrivé à Dwâravatî, je me présentai devant Govinda, la rougeur sur le front et le chagrin dans le coeur. Mâdhava, me voyant tout honteux, releva mon courage. Il consola le Brahmane, et donna aussitôt l'ordre à Dârouca¹ d'atteler à son char ses chevaux Sougrîva, Sêvya, Méghapouchpa et Balâhaca. A côté de lui il fit monter le Brahmane, et voulut bien, outre son écuyer, me prendre aussi pour son compagnon de voyage. Ainsi portés sur ce char, Crichna, le Brahmane et moi, nous prîmes le chemin du Nord.

CENT-SOIXANTE-NEUVIÈME LECTURE. DÉLIVRANCE DES ENFANTS DU BRAHMANE.

Ardjouna dit:

Je vis une multitude de montagnes, de rivières et de forêts; enfin nous arrivâmes sur les bords de l'Océan, séjour des poissons. Le dieu de cet empire, se présentant devant Djanârdana dans une posture respectueuse, lui offrit l'argha, et lui dit: Crichna reçut son hommage, et lui répondit: L'Océan, saluant le héros dont Garouda est l'étendard, reprit la parole: «Excusez, ô dieu, il n'en sera pas ainsi. Ce serait d'un mauvais exemple. C'est vous-même qui avez creusé mes abîmes: je me conformerai à l'ordre que vous avez établi. D'autres rois égarés par l'orgueil voudraient vous imiter: c'est une considération, ô Govinda, qui doit vous arrêter et vous engager à vous contenter de la terre ferme.» Le fils de Vasoudéva dit à l'Océan: L'Océan, craignant que Djanârdana ne le maudît, lui

¹ Dârouca est le nom de l'écuyer de Crichna. Nous ne savons pas si c'est le même personnage que Sâtyaki. Voyez lect. XXXIV, tom. I et lect. CX, tom. II.

répondit: Késava reprit: «Autrefois je t'ai accordé pour faveur particulière de ne jamais voir tes ondes desséchées, et de ne point découvrir aux regards des mortels tes trésors de pierres précieuses. Tu peux aujourd'hui affermir tes flots sous mon char, certain qu'aucun autre n'aura la connaissance de tes richesses.» L'Océan obéit, et nous passâmes sur ses flots comme sur une terre solide, étincelante de mille pierres précieuses.

Après avoir traversé la mer, nous gagnâmes bientôt les contrées septentrionales, et nous arrivâmes au mont Gandhamâdana¹. Sept montagnes se présentèrent alors devant Késava, le Djayanta, le Vidjayanta², le Nîla³, le Radjata⁴, le grand Mérrou, le Kêlâsa et l'Indracoûta, élevant leurs fronts admirables et variés pour la couleur. Elles lui dirent: Le vainqueur de Madhou les accueillit avec honneur, et, content de leur respect, il leur répondit: Les montagnes, se conformant aux désirs de Crichna, lui cédèrent le passage qu'il réclamait. Alors elles disparurent, ô prodige! et le char sans obstacle roulait, comme le soleil traversant les nuages. Les chevaux conduisirent ensuite ce char dans un pas dangereux: nous nous trouvâmes au milieu d'un brouillard, né des terrains fangeux de ces montagnes, et les chevaux s'arrêtèrent, ne pouvant plus avancer. En ce moment Govinda, d'un coup de son tchakra, frappa ce brouillard: l'air s'éclaircit. En sortant de l'obscurité et en revoyant la lumière, je repris mes sens et bannis toutes mes frayeurs. Je vis alors de tout côté dans l'air une clarté merveilleuse: c'était le Sarwaloca, l'immense réservoir des êtres. Hrichikésa pénétra dans ce foyer de lumière, tandis que le char était arrêté avec le Brahmane et moi. Un moment après le puissant Crichna apparut, ramenant les quatre enfants du Brahmane, les trois anciennement ravis et le dernier qui venait d'être enlevé. Il les remit à leur père, qui les revit avec la joie la plus vive. J'éprouvais aussi en moi-même je ne sais quel plaisir mêlé d'un grand étonnement. Nous retournâmes, comme nous étions venus, avec les enfants du Brahmane. Un seul instant suffit pour nous ramener à Dwâravatî; je fus surpris que ce voyage n'eût pas duré une demi-journée. Le glorieux Crichna, non content de rendre au Brahmane ses enfants, le combla encore de richesses et lui donna une habitation plus solide.

CENT-SOIXANTE ET DIXIÈME LECTURE. UNIVERSALITÉ DE CRICHNA.

Ardjourna dit:

Crichna fut le bienfaiteur de bien d'autres. Brahmanes, et sut combler les vœux de ces hommes vénérables, pareils aux Richis. Jouissant avec moi de ses heureux loisirs, et entouré des Vrichnis et des Andhacas, il nous racontait des histoires diverses sur des sujets tout divins. A la fin de son récit, je m'approchai de lui et lui demandai comment était arrivé tout ce que j'avais vu; comment l'Océan avait rendu ses ondes solides, comment les montagnes s'étaient ouvertes; de quelle manière le brouillard épais et terrible qui s'était élevé avait été dissipé par son tchakra; par quel moyen il était entré dans ce foyer de lumière extraordinaire; comment il avait délivré les enfants du Brahmane; par quel secret ce long voyage avait été abrégé, et achevé en si peu de temps.

Le fils de Vasoudéva me répondit: «Ces enfants n'ont été enlevés que pour me donner l'occasion de montrer que Crichna est tout dévoué à l'intérêt des Brahmanes. Enfant de Bharata, cet éclat éternel et divin que tu as vu, cette splendeur digne de Brahmâ, c'est moi-même. Cette nature, que ne bornent ni le temps, ni l'espace, cette nature visible et invisible, c'est moi. En y pénétrant, les mortels, savants dans la science de l'yoga, sont arrivés à l'émancipation finale. Telle est la voie d'un nombre infini de saints yogins:

¹ Cette montagne est celle qui sépare l'Ilâvrita et le Bhadrâswa: elle est à l'est du Mérrou

² Voyez lect. CLV, vers la fin. On y parle du Vêdjayanta.

³ C'est une chaîne de montagnes que l'on place au nord de l'Ilâvrita.

⁴ Le Radjata, que l'on confond quelquefois avec le Kêlâsa, est plutôt ici le Swétaparwata, qui sépare l'Hiranmaya et le Românaca

partant de Brahmâ, elle traverse le monde entier. Ainsi cette lumière merveilleuse qui t'a apparu, c'est moi; cette onde qui sous nos pas est devenue solide, c'est moi; celui qui lui a donné cette solidité, c'est encore moi. C'était moi, ces sept montagnes, différentes de couleurs, qui se sont présentées à ta vue, et cette obscurité née du limon, et ce brouillard, et celui qui l'a dissipé. Je suis le temps et le devoir de tous les êtres, la lune et le soleil, la terre, les montagnes, les rivières, les fleuves; les quatre points principaux de l'horizon sont mon haleine divisée en quatre souffles; de moi sont nées les quatre castes, les quatre conditions de la vie¹; c'est moi qui ai enseigné les quatre Vèdes².»

Crichna reprit: «Brahmâ et les Brahmanes, la pénitence et la vérité, la destruction³, l'étendue, l'atome, tout est en moi. O Ardjoura, tu m'aimes et je te suis attaché. Je te dirai ce que je ne confierais à aucun autre. Le Rig, l'Yadjour, le Sâma et l'Atharwa, les Richis, les dieux, les sacrifices, tout cela est en moi. Les cinq éléments, la terre, l'air, l'éther, l'eau et la lumière, la lune, le soleil, le jour, la nuit, les pakchas⁴, les mois, les saisons, les heures, les calâs⁵, les kchanas⁶, les années, les mantras divers, tous les livres, les sciences, l'instruction, ce sont là autant de manifestations de mon essence. O fils de Counti, je suis la mort et la création; l'être, le non-être, l'âme, l'esprit et la matière, l'être supérieur surnommé Tad⁷.»

Tel fut le discours que me tint Crichna; il m'avait honoré de son amitié, et mon âme était tout entière à lui. Voilà ce que j'ai entendu, ce que j'ai vu moi-même. J'ai satisfait à votre demande, ô roi des rois; je vous ai raconté l'un des hauts faits de Djanârdana; il en est beaucoup d'autres que l'on pourrait citer encore.

Vêsampâyana dit:

Le premier des Courous, Youdhichthira, surnommé Dharmarâdja, après avoir entendu ce discours, adora en son âme Govinda, chef des êtres: ce roi, tous ses frères et les princes présents à cette assemblée, restèrent pénétrés d'une profonde admiration.

CENT-SOIXANTE ET ONZIÈME LECTURE. SOMMAIRE DES EXPLOITS DE CRICHNA.

Djanamédjaya dit:

Vertueux Brahmane, je désire encore t'entendre parler des oeuvres immortelles du sage Crichna. On cite de lui bien d'autres faits miraculeux et divins. Continue à me raconter quelques-unes de ces aventures merveilleuses que j'ai tant de plaisir à écouter, et dont le récit purifie mon âme.

Vêsampâyana reprit:

Les oeuvres admirables du grand Crichna sont innombrables. J'en rappellerai bien quelques-unes, mais il me serait impossible d'en parcourir la longue série. Je me contenterai de te présenter un sommaire des actions du fameux et tout-puissant Vichnou. Écoute, ô roi, ces indications que je vais te donner.

Crichna, établi à Dwâravatî, renversa les trônes de plusieurs rois puissants. Un Dâna, maître de la ville de prâgdjyoticha, ayant osé se mettre en état d'hostilité contre les

1 C'est-à-dire les quatre *âsramas*.

2 चातुर्विधस्य कर्त्ताहमिति बुधस्य.

3 Je confonds ici le mot उग्र, *ougra* avec le mot *roudra*, épithète de Siva, considéré comme le dieu de la destruction. Voyez lect. I.

4 Voyez lecture VIII, tom. I.

5 Voyez *ibid.*

6 Mesure de temps, égaie à 30 *calas*.

7 Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. XVII, sl. 23

Yâdavas, périt sous le tchacra de ce héros. Naraca expira au milieu de la mer¹. Indra lui-même fut vaincu et obligé de céder le Pâridjâta². Le dieu Varouna fut défait près du lac Lohita³. Le roi de Câroucha, Dantavaktra, fut tué dans le midi. Sisoupâla, après avoir comblé la mesure de ses méfaits, trouva enfin la mort. Crichna, se rendant à Sonitapoura, que protégeait Siva, y combattit le vaillant fils de Bali, Bâna, fier de ses mille bras, le vainquit et lui laissa la vie⁴. Par lui furent éteints les feux de la montagne enflammée⁵; Sâlwa fut vaincu et Sôbha terrassé⁶. Ce généreux guerrier a soumis la mer et conquis le Pântchadjanya⁷; il a donné la mort à Hayagrîva⁸ et à d'autres princes remplis de courage. Après le trépas de Djarâsandha, les princes prisonniers furent délivrés⁹. Crichna a repoussé les rois qui attaquaient le char de la fille de Gândhâra et il a enlevé cette princesse¹⁰. Il a relevé le courage des Pândavas chassés de leur royaume, et il est devenu leur protecteur. La terrible forêt de Khândava consacrée à Indra ayant été brûlée¹¹, et l'arc Gândîva, donné par Agni, cédé à Ardjourna¹², Crichna est devenu le médiateur dans cette terrible querelle. Par lui la race d'Yadou a prospéré. Il a accompli la promesse qu'il avait faite à Counti, mère des Pândavas, de sauver son fils des dangers de la guerre de Bharata. L'illustre Nriga a été affranchi de l'effet de l'imprécation lancée contre lui¹³. Le fameux Câlayavana a péri, victime de son imprudence¹⁴: deux singes puissants et terribles dans les combats, Mênda et Dwivida¹⁵, ont été vaincus, ainsi que Djâmbavân¹⁶. Le fils de Sândîpam¹⁷ et ton propre père¹⁸, descendus au séjour de Vêvaswata¹⁹, ont été rappelés à la vie par la puissance de ce héros. Je t'ai déjà raconté les combats épouvantables qu'il soutint pour sauver le monde des fureurs de Naraca, et la mort de tous ces rois que, sous cette forme de Crichna, ce dieu a glorieusement vaincus. O Djanamédjaya, tu dois te rappeler ces merveilleux récits.

1 L'histoire de Naraca se trouve dans la CXXe lecture, mais il n'y est pas fait mention de cette dernière circonstance; on dit au contraire qu'il mourut en défendant Prâgdjyoticha

2 Voyez la CXXXIIe lecture.

3 La CLIXe lecture appelle cet endroit Lohitacoûta, c'est-à-dire le Pic rouge. Voyez lecture CLXXXV.

4 L'histoire de Bâna sera racontée dans la lecture CLXXII et les suivantes.

5 Ceci est une circonstance de l'histoire de Bâna. Voyez lecture CLXXVII.

6 Voyez lecture CXLVI, note 18.

7 Voyez lecture LXXXIX, tom. 1.

8 Voyez lecture CXX, tom. I.

9 Djarâsandha fut tué par Bhima, l'un des Pândavas; Crichna délivra les princes que ce roi avait enfermés dans une caverne. Ce fait est raconté dans le IIe chant du Mahâbhârata.

10 Voyez lecture CXLVI, note 21.

11 Voyez lecture CXXVII, note 2.

12 Voyez lecture CXLVII, note 7.

13 Nriga est le nom que quelques auteurs donnent à l'un des fils du Manou Vêvaswata, autrement appelé *Srâddhadéva*. Cependant la Xe lect., tom. I, n'en parle pas. J'ignore ensuite à quelle imprécation ce passage peut faire allusion. Ne serait-ce pas plutôt le roi Nahoucha, qui, maudit par Agastya, fut condamné à rester serpent jusqu'à l'époque des Pândavas?

14 Voyez lecture CXIII, tom. I.

15 Ce fait appartient plutôt à l'histoire de Râma-tchandra. Ces singes n'étaient sans doute que des peuples sauvages, habitants des bois.

16 Djâmbavân est représenté comme un ours qui combattit Crichna; il fut vaincu par ce dieu, qui épousa Djâmbavatî, sa fille. Voyez lecture XXXVIII, tom. I.

17 Voyez lecture LXXXIX, tom. I.

18 Djanamédjaya était fils de Parîkchit, lequel avait été tué dans le sein même de sa mère, et fut rendu à la vie par Crichna.

19 C'est-à-dire d'Yama, fils de Vivaswân.

**CENT-SOIXANTE ET DOUZIÈME LECTURE.
HISTOIRE DE BANA: DISCOURS DE COUMBHANDA.**

Djanamédjaya dit:

Oui, pieux Brahmane, j'ai entendu ces récits, et je sais de plus que les oeuvres du sage Crichna sont infinies. Mais il est un de ces hauts faits que tu m'as déjà cité, et dont je désire connaître les détails: c'est la défaite du grand Asoura Bâna¹, que protégeaient Siva lui-même, Cârlikéya et ses bandes guerrières², présentes dans ses états; Bâna, qui était l'aîné des cent fils du puissant Bali, élevant mille bras et autant d'armes menaçantes, défendu par d'innombrables satellites, géants redoutables pour leur force et leur habileté dans les arts magiques. Comment ce Bana a-t-il été vaincu par le fils de Vasoudéva? Malgré sa colère et son ardeur de combattre, comment a-t-il été épargné par son rival?

Vêsampâyana dit:

O roi, je te dirai comment Bâna dans ce monde mortel fut pour le puissant Crichna un astre³ malfaisant, et comment cependant le fils de Vasoudéva, après avoir vaincu ce vaillant fils de Bali, cet ami de Roudra et de Scanda⁴, lui laissa la vie; comment Sancara⁵ accorda à ce prince la faveur d'être attaché à sa personne et d'être le chef immortel d'une troupe de dieux⁶. Je te donnerai des détails sur le combat de Crichna et de Bâna, et sur la clémence du vainqueur. Je t'expliquerai comment cet Asoura devint le fils⁷ d'un dieu, et quel fut le motif de cette grande querelle. Écoute donc tous ces détails.

Le fils de Bali avait vu Coumâra au milieu de ses exercices, et il était resté dans l'admiration de la beauté de ce dieu. Il conçut alors la pensée de se livrer aux rigueurs d'une sévère pénitence, dans la vue d'obtenir de Roudra la faveur de devenir son fils. Affaibli par ses austérités, il eut enfin le bonheur de plaire à Siva et à Oumâ son épouse; ce dieu, qu'on surnomme Srîcantha⁸, satisfait de ses bonnes dispositions, lui dit: Bâna répondit au dieu des dieux: «Ainsi soit fait, dit Sancara à Roudrânî¹⁰, qu'il soit le frère puîné de Cârlikéya! La ville de Roudhira¹¹, où naquit le dieu de la guerre, dont le feu fut le premier berceau¹², sera aussi la ville de Bâna; elle prendra le nom de Sonitapoura¹³, et se

¹ De même que l'histoire de Vadjranâbha est devenue, comme nous l'avons dit, le sujet d'un drame indien intitulé *Pradyoumnavidjaya*, celle de Bâna a aussi inspiré un poète dramatique, qui en a fait une composition en huit actes, intitulée *Madhourânirouddha*. Voyez l'ouvrage de M. Wilson sur le théâtre indien.

² Ces bandes guerrières portent le nom de *Pramâthas*, comme on le verra dans la suite.

³ ग्रहो महान्, *graho mahân*. Ce n'est sans doute qu'une comparaison de la part du poète.

Cependant certains passages, que le lecteur distinguera facilement, m'ont quelquefois donné à penser que cette légende de Bâna n'était peut-être qu'un conte astronomique.

⁴ Nom de Cârlikéya, fils de Siva et dieu de la guerre, appelé aussi *Coumâra*.

⁵ Nom du dieu Siva.

⁶ Son titre fut *ganapati*, chef d'ordre, mot synonyme de Ganésa, fils de Siva. Bâna devint Mahâcâla, officier du palais de Siva, lequel est quelquefois confondu avec Nandin.

⁷ Je crois bien que le mot *fils* est ici synonyme de *serviteur*; nous l'avons déjà vu employé dans ce sens. Voyez lect. XXIX, tom. I. Cependant quelques lignes plus bas, on dit que Bâna devient le fils de Roudrânî

⁸ Ce mot signifie *felicilatis guttur*. Je crois qu'il doit être une allusion au dévouement de Siva, par lequel ce dieu avala le poison formé par le barattement de la mer, au risque d'en conserver à la gorge une marque noire, qui l'a fait surnommer *Nîlacantha*.

¹⁰ Nom de l'épouse de Siva, lequel est aussi appelé Roudra.

¹¹ Les mots *roudhira* et *sonita* signifient tous deux *sang*.

¹² Voyez lect. III, tom. I.

¹³ Fr. Hamilton croit que Bâna habitait la contrée qui est dans le nord du Bengale, et qu'on nommait *Matsya*, aujourd'hui le district de Dinajpour. Il dit que l'on voit encore les ruines de

trouvera placée sous ma protection. Personne ne pourra lutter contre la puissance de ce prince.» En vertu de cet oracle, Bâna habitait la ville de Sonitapoura. Il aspirait au royaume céleste, inquiétant sans cesse les dieux. Fier de sa force, agitant avec orgueil ses mille bras, sans penser à la puissance des ennemis qu'il attaquait, il tentait la fortune des armes. Pour lui plaire, Coumâra lui avait donné son étendard aussi brillant que le feu, et sa monture divine, le paon au plumage ardent comme la flamme. Personne, parmi les Dévas, les Gandharvas, les Yakchas et les serpents, ne pouvait résister dans le combat à l'influence du dieu des dieux.

Protégé par Tryambaca¹⁴, enflé d'orgueil, l'Asoura ne cherchait que l'occasion d'en venir aux mains. Il se présente devant Siva, et, dans la posture du plus profond respect, le fils de Bali dit à celui dont l'étendard porte le symbole du taureau: «Déjà plus d'une fois les Dévas, les Sâdhyas, les Marouts, ont été vaincus par moi, et avec votre secours mes troupes ont fait triompher l'orgueil de nos armes. Nos ennemis effrayés de leur défaite, désespérés par mes succès, se sont réfugiés au plus haut du ciel, pour y trouver la tranquillité. Quant à moi, privé de l'espoir de les combattre encore, je ne puis supporter la vie. Si la guerre est impossible, à quoi servent ces mille bras? Oh! dites-moi que je puis encore combattre, car sans cet espoir, seigneur, je n'ai plus de bonheur à espérer: daignez excuser ma franchise.»

Le dieu lui répondit en souriant: Tel fut le discours du dieu; et Bâna s'abandonna plusieurs fois au rire de la joie. A genoux et le front baissé, il s'écria: Et, le visage baigné de larmes de bonheur, se prosternant cent fois devant Siva, il lui adressa les plus ferventes prières. Mahâdéva lui dit: Ainsi parla le grand Tryambaca à Bâna, qui se leva plein de joie en bénissant le dieu son protecteur, ce dieu puissant qui porte à son cou la trace noire du poison¹⁵.

Triomphant déjà en idée, le superbe Asoura rentra dans son palais, sur lequel flottait sa brillante bannière. A peine arrivé, il dit en riant à Coumbhânda: A ces mots, le fidèle conseiller, pénétré de joie, demanda à son maître: «O roi, et quelle est donc cette heureuse nouvelle que vous voulez me communiquer? Vos yeux semblent briller d'espérance et de bonheur: vous me donnez le plus vif désir de connaître ce qui vous est arrivé. Qu'avez-vous obtenu de la faveur du dieu des dieux, et du grand Scanda?

Expliquez-vous, seigneur. Indra, par la crainte que vous lui inspirerez, ira-t-il se réfugier dans le Pâtâla¹⁶? Est-ce là le triomphe que vous assure la protection de Siva et de Scanda? Le dieu qui porte le trident vous a-t-il promis l'empire des trois mondes? Les enfants de Diti seront-ils à l'abri de la terreur que leur cause Vichnou, forcés qu'ils sont, par la crainte de son tchakra, de se cacher au sein des flots? Seront-ils désormais libres de cette terreur qui les assiège à la vue de Vichnou portant dans sa main la massue et le cimenterre; et, sortant du Pâtâla, les Asouras seront-ils, par la force de votre bras, installés dans la demeure des dieux? Bali, votre père, vaincu et enchaîné par Vichnou, va-t-il, ô roi, être arraché au séjour des ondes pour être rétabli sur le trône? Allons-nous revoir ce prince, noble fils de Virotchana, le front orné de la couronne, et le sein paré d'une guirlande divine? Vainqueurs des habitants du ciel, nous est-il donné de reprendre ces trois mondes

428

Sonitapoura, appelé aussi par M. Wilson *Sonapoura*. Ce dernier savant place l'empire de Bâna sur la côte de Coromandel, et il appelle sa capitale du nom de la déesse épouse de Siva, *Dévicotta* ou *Cotavîpoura*, surnommée encore *Âgnéya* et *Cotîvarcha*. (La mère de Bâna se nommait aussi *Cotavî*) Il est difficile de concilier ces deux opinions, à moins de supposer deux princes du même nom, dont les aventures auront été confondues. On trouve encore une ville de Sonitapoura sur les rives de la Godâvarî; elle avait été la résidence du roi Moundja, et elle reçut ce nom parce que ce prince y périt avec une grande partie de son armée.

¹⁴ Nom de Siva.

¹⁵ Voyez plus haut la note 7.

¹⁶ Les régions inférieures.

qui furent autrefois enlevés en trois pas¹⁷ ? Ce Nârâyana, ce fier conquérant, qui remplit les airs des éclats sonores de sa conque orgueilleuse, est-il destiné à devenir notre prisonnier? La faveur du dieu qui porte le signe du taureau sur son étendard est-elle pour vous tellement prononcée qu'avec raison votre coeur batte de joie, et que vos yeux se remplissent de larmes? Enfin la bonté d'Īswara¹⁸ et la sagesse de Cârîkéya vous assurent-elles la domination universelle?»

Ainsi parla Coumbhânda. Bâna, excité par ces paroles, et tout frémissant de plaisir, lui répondit: «Fatigué de mon inaction, je me suis adressé à Mahâdéva, à celui qui porte avec orgueil l'arc Pinâca¹⁹. Je lui ai exposé le désir que j'avais d'éprouver la fortune des combats, et l'ai prié d'exaucer le plus ardent de mes vœux. Le divin Hara²⁰, si terrible pour ses ennemis, a bien voulu m'adresser un long discours, et n'a pas dédaigné de me sourire: Avant qu'il soit peu, m'a-t-il dit, tu obtiendras l'objet de tes désirs. Quand tu verras tomber ta bannière sur laquelle est l'image d'un paon²¹, alors tu sauras que le moment du combat est arrivé. O fils de Diti, ce combat sera long et terrible.

Comblé de joie, je me suis prosterné devant le dieu qui porte un taureau sur son étendard, et je suis venu auprès de toi.»

Ils parlaient ensemble, quand le drapeau élevé sur le palais tomba tout à coup, frappé par la foudre d'Indra. L'Asoura, en voyant tomber sa bannière, est transporté de joie, et reconnaît le signal du combat. En ce moment le sol frémit, ébranlé par le tonnerre; on entend sur la terre les miaulements d'un chat invisible²²; Vâsava, le roi des dieux, fait pleuvoir une pluie de sang sur Sonitapoura. Une grande comète, heurtant le soleil, descend ensuite sur la terre. L'astre du jour, s'éloignant de sa route, se jette du côté de Bharanî²³ qu'il inquiète. Des milliers de nuages sanglants s'abattent sur les arbres consacrés²⁴, et des étoiles menaçantes traversent le ciel. Râhou²⁵ dévore le soleil au moment de l'Aparwan²⁶. L'ouragan se précipite sur le monde, dont il semble annoncer la fin. Dhoûmakétou²⁷ envahit le midi. Les vents soufflent à la fois des divers points de l'horizon. Un brouillard épais a couvert le soleil, et l'on n'aperçoit qu'un disque²⁸ revêtu des trois couleurs de l'éclair, au fond noir, au bord rouge et blanc. Angâraca²⁹ s'écarte de son chemin pour aller effrayer les nymphes Criticâs³⁰, et semble menacer l'étoile qui a

17 Voyez cette histoire, lecture XLI, torn. I. On la verra plus loin avec plus de détails

18 Nom de Siva.

19 Voyez lecture CXLVII, note 7.

20 Nom de Siva.

21 Le paon était l'oiseau de prédilection de Cârîkéya, qui en avait fait sa monture.

22 Je n'ai trouvé que ce sens singulier pour ce vers: ननदान्तहिंतो भूमौ वृषदंशो जगर्ज च. L'animal qui guette et détruit la souris est bien ici l'image naturelle de l'ennemi secret qui menace Bâna.

23 Constellation. Voyez lect. LXXIX, note 12.

24 Ces arbres consacrés portent le nom de *tchêtyavrikcha*, ou *tchêtyadrouma*. Ce sont des arbres, tels que le figuier, qui croissent dans un village ou aux environs, et pour lesquels on a une grande vénération.

25 L'éclipse personnifiée. Voyez lect. LXXIX, note 17.

26 Voyez *ibid.*, note 16.

27 Dhoûmakétou, ou simplement Kétou, est le noeud descendant. La mythologie rapporte que Râhou est la tête, et Kétou la queue du serpent qui avait goûté de l'Amrita, et que Vichnou coupa en deux morceaux. L'astronomie en fait deux planètes. Voyez Recherches asiatiques, tom. II.

28 त्रिवर्णपरिघो, *trivarnaparigho*. Voyez pour ce mot *parigha* la lecture LXXIX, note 13, et la lecture CLXII, note 10.

29 C'est la planète de Mars.

30 Voyez IIIe lecture, note 25.

présidé à la naissance de Bâna. Un arbre sacré³¹, distingué par ses mille branches et honoré par les vierges Asouras, tombe à terre subitement.

On venait rapporter à Bâna tous ces prodiges effrayants; et lui, égaré par son orgueil, refusait de voir la vérité. Mais le sage Coumbhânda ne prévoyait que trop bien l'avenir, et dans sa crainte ce ministre de Bâna pensait à toutes les fautes que son maître avait commises. Enivré par la faveur du dieu des dieux, il se croit déjà vainqueur, le malheureux, et il court à sa perte. Il demande à grands cris le combat, et, pour faire mieux éclater sa joie, il donne un grand festin où sont admis les Dêtyas et leurs femmes. Cependant Coumbhânda, toujours pensif, se promenait dans le palais, et envisageait cet avenir que lui annonçaient de si tristes présages. «Un roi imprudent et insensé, gâté par la fortune, veut tenter le sort des combats, et ne pense pas aux maux qui le menacent. L'apparition de tous ces prodiges ne sera pas vaine. Je voudrais bien que mes craintes ne fussent qu'imaginaires. La présence de Siva et de Cârtikéya en ces lieux n'est peut-être pour nous qu'un malheur; et je tremble qu'elle ne soit l'occasion de notre ruine. Pourvu encore que le malheur que je redoute ne menace que notre fortune et respecte nos jours! Oui, cette disgrâce me semble inévitable. Tous les Dânavas partagent la folie de leur prince. Sans doute le maître de la terre, celui qui a créé les Dévas et les Dânavas, celui qu'on appelle Bhava³², habite cette ville avec Cârtikéya, son fils bien-aimé; sans doute Bâna a toujours possédé l'affection de Bhava; mais le malheureux, dans l'excès de son imprévoyance, lui a demandé une faveur qui doit le mener au trépas. Il ne gagnera rien à ce combat qu'il désire. Si les amis de Vichnou, si Indra et les autres habitants du ciel obtiennent quelque nouvel avantage, ils le devront à Bhava lui-même. Cependant qui peut résister à la force de Bhava et de Coumâra, combattant pour Bâna? Ah! l'oracle du dieu s'accomplira: il y aura un grand combat, mais ce sera pour la perte de tous les Dêtyas.»

Telles étaient les pensées du prudent Coumbhânda: il songea dès lors à trouver quelque moyen de salut. Car il savait que ceux qui luttent contre les dieux, source de toute pureté, finissent toujours, comme Bali, par succomber.

CENT-SOIXANTE ET TREIZIÈME LECTURE. MISSION DE TCHITRALÉKHA.

Vêsampâyana dit:

Un jour Siva, sur les bords agréables d'une rivière, se livrait avec Dévî aux plus doux ébats. Autour d'eux des troupes d'Apsarâs et de Gandharvas les amusaient par leurs danses et leurs chants. Des fleurs de toutes les saisons embellissaient ces bois; le Pâridjâta et le Santâna¹ ornaient les bords de cette rivière et embaumaient les airs des parfums les plus suaves. Au son des flûtes, des guitares, des tambourins, les Apsarâs mêlaient leurs accents mélodieux. Elles remplissaient l'office des Soûtas et des Mâgadhas², et célébraient le dieu des dieux, brillant de beauté, orné d'une guirlande de fleurs et vêtu d'une robe rouge. Elles charmaient enfin les oreilles et les yeux du bienfaisant Hara et d'Oumâ son épouse. Tchitralékhâ et les autres Apsarâs imitaient les gestes, les manières, tout l'extérieur de Dévî adressant en riant ses hommages à son époux. D'un autre côté les divins compagnons de Siva, ces sages, savants dans tous les secrets, prenaient aussi tous l'apparence de Mahâdêva; et la scène que jouait Dévî avec Siva, chaque Apsarâ la répétait vis-à-vis de chacun de ces saints personnages. Les doux propos, les accents de plaisir retentissaient de tout côté, et Siva, charmé de ce spectacle, ressentait une joie

³¹ C'est-à-dire un *tchêtyavrikcha*. Voy. plus haut, note 3.

³² Surnom de Siva.

¹ Arbres célestes.

² Voyez lecture V, tom. I.

incomparable³. En ce moment la princesse, fille de Bâna et nommée Ouchâ, aperçut sur les bords de la rivière les jeux de la déesse et de son époux. Elle vit Mahâdéva, brillant comme les douze Âdityas, et prenant pour plaire à Dévî toute espèce de formes. Aussitôt Ouchâ souhaita de ressembler à Pârwatî: La déesse, fille d'Himâlaya, connut la pensée d'Ouchâ, et elle lui adressa ces paroles, qui charmèrent l'esprit de la jeune princesse:

A ces mots, Ouchâ, le regard tout confus, demanda d'un ton passionné: Pârwatî reprit en souriant: La fille du prince Dêtya s'éloigne avec sa suite, satisfaite de cette réponse.

La belle princesse et ses amies se livraient à de joyeux ébats et s'amusaient à se frapper mutuellement en cadence la paume de la main⁵. Auprès d'elle accouraient de jeunes vierges distinguées parmi les filles des Kinnaras, des Yakchas, des Nâgas, des Dêtyas ou parmi les Apsarâs. Elles disaient à Ouchâ: Ton époux ne tardera pas à paraître; tel est l'oracle de Dévî, et cet oracle ne sera pas trompeur. La déesse te prépare un mari distingué par sa beauté et sa naissance.» Ouchâ accueillait avec plaisir les paroles de ses amies: elle pensait en secret à la promesse que lui avait faite Pârwatî, et se rappelait les jeux de la forêt, dont elle avait été le témoin. A la fin du jour la déesse disparut, et toutes ses compagnes partirent pour leurs demeures, les unes sur des chevaux, des chars ou des éléphants, les autres sur l'aile même des vents. La princesse rentra dans la ville avec son heureux cortège. Cependant le mois de Vêsâkha était arrivé: la douzième nuit du pakcha blanc⁶, Ouchâ était couchée dans son palais, et non loin d'elle était la troupe fidèle de ses compagnes. L'époux qui lui avait été désigné par l'oracle vint pendant son sommeil, et, triomphant de sa pudeur, la laissa éperdue, pleurant, toute sanglante. Elle se lève aussitôt; et son amie Tchitralékhâ⁷, en la voyant tremblante de peur, en entendant ses gémissements, lui dit avec tendresse:

Petite-fille de Bali, dois-tu donc t'abandonner à la crainte? O ma belle, ce n'est pas dans ta famille que l'on connaît la terreur. Rassure-toi, ton père n'a-t-il pas la force de vaincre les dieux eux-mêmes? Allons, du courage; ne t'afflige point. La crainte ne convient pas dans ce séjour. Plus d'une fois l'époux de Satchî, le maître des Souras, sans avoir osé approcher de nos murs, s'est vu terrassé par ton père. Telle est la frayeur que le nom de Bâna inspire à tous ces dieux. Ton père n'est-il pas le plus grand des Asouras, le vaillant fils de Bali?»

Telles étaient les paroles qu'une amie adressait à Ouchâ; celle-ci lui expliqua en rougissant l'accident qui lui était arrivé pendant son sommeil. «Ainsi déshonorée, lui dit-elle, comment puis-je supporter la vie? Que dirai-je à mon père, ennemi et vainqueur des dieux? J'ai souillé la gloire de notre illustre maison. Certes la mort est désormais pour moi préférable à la vie. Cet époux que je désirais, comment s'est-il présenté à moi? O sommeil aussi funeste que la plus pénible veille! En quel état il m'a réduite! Désormais la vie m'est odieuse. Honte de ma famille, objet de mépris, privée de tout espoir, pourrais-je tranquillement supporter la vue des femmes vertueuses?»

Ainsi gémissait la belle Ouchâ, au milieu de ses compagnes: ses yeux étaient baignés de larmes. Elle pleurait comme l'épouse qui vient de perdre son époux. Ses amies éperdues lui disaient: «Dans toute action, bonne ou mauvaise, il faut considérer l'intention; et la tienne n'a point été coupable. Tu es la victime de la violence, et ta vertu ne souffre pas d'un accident survenu pendant le sommeil. Tu ne mérites en cette circonstance aucun reproche, et dans ce monde mortel la faute commise pendant le sommeil n'en est pas une. C'est ainsi que raisonnent les sages Richis, instruits dans la science du devoir. On appelle pécheresse

³ Il est une danse, nommée *lâsya*, inventée, dit-on, par Pârwatî, et communiquée par cette déesse à Ouchâ. Elle consiste surtout en pantomimes, et est exécutée par des femmes, qui semblent glisser sans remuer les pieds. C'est peut-être à ce genre de danse qu'on fait ici allusion

⁵ तालिकासन्निपात.

⁶ Voyez lecture VIII, tom. I.

⁷ Je crois que cette Tchitralékhâ est la fille de Coumbhânda, dont il va être question tout à l'heure, et qui est appelée Râmâ dans la CLXXXVIe lecture; il faut la distinguer de l'Apsarâ Tchitralékhâ.

sur la terre celle qui a failli par une de ces trois choses, l'âme, la voix ou l'action. Ton âme n'est point entachée d'une souillure qui est involontaire. Comment, pénitente et pieuse, sentirais-tu l'atteinte du péché? Si, de ta nature, bonne, sage et pure, tu as été surprise pendant que tu étais endormie, tu n'as manqué en rien au devoir. On nomme vicieuse celle dont l'âme fut corrompue d'abord, et qui s'est ensuite souillée par l'action; mais toi, tu as été vertueuse. Noble, belle, distinguée par tes austérités et ta sagesse, tu ne peux accuser que la fatalité, qu'il n'est pas possible de maîtriser.»

A ces raisonnements que l'on adressait à la pauvre princesse, qui ne cessait de gémir et de verser des larmes, la fille de Coumbhânda ajoutait cette importante considération: «O ma belle amie! oublie ton chagrin: tu es pure de toute faute. Je me rappelle bien le discours que t'a tenu Dévî, en présence même du grand Siva, lorsque tu lui demandais un époux; et toi-même tu dois t'en souvenir. Dans le mois de Vêsâkha, t'a-t-elle dit, la douzième nuit du pakcha blanc, le héros qui viendra dans ton palais, même malgré tes pleurs, te prouver son amour, ce héros invincible sera ton époux. La déesse a répondu au voeu de ton coeur; et son oracle a dû s'accomplir. Ainsi, pourquoi gémirais-tu, ô toi qui égales en beauté la lune elle-même?» La charmante fille de Bâna se rappela en effet la parole de Pârwatî, et elle commença à se consoler. «Oui, dit-elle, je me souviens de ce que la déesse m'a annoncé au milieu de ses jeux avec Siva. Ce qu'elle m'avait prédit vient de se réaliser dans mon palais. Mais comment connaître ce mari que l'épouse du maître du monde m'a indiqué? Voilà l'oeuvre difficile.»

La fille de Coumbhânda, sensée et remplie d'expérience, lui répondit: «Sans doute il n'est guère possible de deviner la naissance, la gloire et les exploits de ce héros. Qu'en penses-tu toi-même? Par quel moyen nous serait-il permis de connaître ce voleur d'amour⁸ qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas, qui n'apparaît que pendant le sommeil, qui s'introduit furtivement dans le gynécée, et vient, au milieu des pleurs et de la violence, s'emparer de ta personne, ô charmante princesse? Certes, on ne saurait douter de la grandeur d'âme de celui qui, seul, ose pénétrer dans une ville aussi célèbre que la nôtre. Les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les brillants Aswins craignent de se présenter dans Sonitapoura. Quelle existence glorieuse est réservée à celle qui aurait un époux aussi distingué, aussi vaillant? Tu dois t'estimer heureuse que la faveur de Dévî t'ait donné un semblable mari, aussi puissant que Candarpa⁹. Je vais maintenant te dire ce qu'il est à propos de faire, pour savoir quel est le père, le nom, le pays de cet époux.»

Ouchâ, rougissant d'amour, dit alors à la fille de Coumbhânda: A cette instance d'Ouchâ, l'aimable fille de Coumbhânda répondit: Aussitôt Ouchâ, passant de l'étonnement à la joie, fait venir l'Apsarâ Tchitralékhâ. Cette tendre amie se présente, et la malheureuse princesse la saluant avec respect:

Tchitralékhâ, relevant peu à peu le courage d'Ouchâ, lui dit: «Ce que tu demandes n'est pas facile à deviner: car on ne connaît ni la famille, ni la tribu, ni la forme, ni les qualités, ni le pays de ce personnage. Toutefois sa personne est connue de toi. Voici donc ce qu'il est possible de faire. Suis en tout les instructions que je te donnerai. Je vais te faire le portrait de tous ceux qui se distinguent par leur naissance, leur extérieur et leurs qualités chez les Dévas, les Dânavas, les Yakchas, les Gandharvas, les serpents, les Râkchasas et les mortels: dans sept jours je te montrerai ces portraits; tu reconnaitras sur la toile celui qui est ton mari, et tu pourras alors réclamer hautement son amour.» Aussitôt celle-ci se met à l'oeuvre; d'une main savante elle trace la ressemblance de tous les personnages les plus renommés, et au bout de sept jours elle vient développer sa toile devant Ouchâ et ses autres amies. C'était une galerie complète de tous les princes qui pouvaient avoir quelque célébrité parmi les Dévas, les Dânavas, les Kinnaras, les serpents, les Yakchas, les Râkchasas, les Gandharvas, les Asouras, les Dêtyas et les mortels. Elle fait passer sous ses yeux toutes ces peintures, et arrive aux princes de la race d'Yadou. C'est alors que, frappée d'étonnement, Ouchâ aperçoit Anirouddha, et dit à Tchitralékhâ: «Le voilà, le voleur

8 रतितस्कर ou रतिचौर.

9 Nom du dieu d'amour.

d'amour qui s'est introduit dans mon palais, et qui pendant mon sommeil a surpris ma tendresse. Je le reconnais à sa beauté; c'est bien là le coupable. O Tchitralékhâ, parle-moi de lui; dis-moi ce que tu sais de son histoire, de ses qualités, de sa naissance. C'est surtout dans le malheur que l'on doit retrouver l'amitié. Oui, l'amour me transporte. Deviens mon guide en cette circonstance; c'est à toi que je veux confier le succès de cette affaire.»

Tchitralékhâ lui dit: «Ce héros, ton époux, est le petit-fils du sage Crichna, maître des trois mondes, et le fils de Pradyoumna: il est renommé pour son courage, et dans les trois mondes il n'est personne qui l'égale en force; il peut déraciner les montagnes, et les briser les unes contre les autres. Tu es bien heureuse d'avoir reçu de l'épouse de Siva un mari d'une aussi bonne maison et de la race d'Yadou.» «Eh bien! reprit Ouchâ, ô ma belle amie, deviens ma messagère: il est une route qui m'est interdite, et qui cependant est la seule qui nous soit ouverte, c'est celle des airs; mais toi, tu peux suivre cette route. Tu connais les secrets de l'yoga¹⁰ tu peux prendre les formes que tu veux, et ton esprit est fertile en expédients: charge-toi de m'amener promptement mon bien-aimé. Cherche un moyen pour nous réunir: car mon bonheur dépend maintenant de lui. Vois comment tu peux me faire arriver à ce but désiré. Je te l'ai déjà dit; si aujourd'hui tu ne m'amènes pas cet époux semblable à un immortel, je sens que j'en mourrai.»

A ces paroles d'Ouchâ Tchitralékhâ répondit: «Aimable princesse, écoute mes raisons. Dwâravatî n'est pas moins forte que la ville de Bâna. Ses remparts sont de fer, ses portes sont solides, et elle est vigoureusement défendue par les Vrichnis qui l'habitent. Placée sur le bord de la mer et construite par Viswacarman, elle a été, par le dieu qui porte un lotus sur son ombilic, confiée à la garde de héros invincibles. Entourée d'une masse de rochers, de murailles, de fossés, on ne peut y arriver qu'en passant par des forts inexpugnables: elle est protégée par sept enceintes et par des montagnes élevées. Enfin il est impossible d'entrer dans Dwâravatî. Prends garde de compromettre ou ton père ou moi-même. »

Ouchâ lui dit: «Ta puissance, qui est surnaturelle (yoga), te permet d'y entrer. Qu'est-il besoin de plus longs discours? Telle est ma ferme résolution. Si je ne vois ce visage d'Anirouddha, que mon imagination compare à une lune brillante, il faut que je descende au séjour d'Yama. Mais le succès serait assuré, si quelqu'un se rendait auprès de lui. Veux-tu que je vive? sois ma messagère. Si tu tiens à mon amitié, si ton affection est sincère en son langage, amène-moi promptement mon bien-aimé, ou je meurs. C'est le seul moyen de me sauver la vie. Une fois que l'amour nous a frappées, nous sommes prêtes à sacrifier notre vie, nos parents, l'honneur même de notre famille. Tout ce que les amants désirent, ils veulent le voir accompli: c'est ce que nous apprend la sagesse des livres. Oui, tu peux pénétrer dans Dwâravatî. Je t'en supplie, ô ma belle amie, procure-moi la vue de celui que je chéris.» «Ta prière, dit Tchitralékhâ, est à mon oreille aussi douce que l'ambrosie. Tout ce que pourra faire l'amitié par de bonnes et agréables paroles, sois sûre que je le ferai. Je me rends à l'instant à Dwâravatî, et je t'amènerai aujourd'hui cet Anirouddha, noble enfant des Vrichnis.»

Promesse désastreuse pour les Dânavas, et qui fut fidèlement accomplie! Tchitralékhâ avait à peine fini de parler, et déjà elle avait disparu. Entourée de ses compagnes, Ouchâ resta toute pensive. Il était la troisième heure, quand Tchitralékhâ partit de la ville de Bâna pour aller porter le message de son amie. Elle honorait en passant les pénitents qu'elle rencontrait. En un moment elle arriva à Dwâravatî, soumise aux lois de Crichna, ornée de palais qui ressemblaient aux pics du Kêlâsa, et apparaissant à ses regards comme l'étoile qui brille au ciel.

¹⁰ Pouvoir surnaturel: elle est une yoginî.

CENT-SOIXANTE ET QUATORZIÈME LECTURE. EMPRISONNEMENT D'ANIROUDDHA.

Vésampâyana dit:

En arrivant à Dwâravatî, Tchitralékhâ s'arrêta devant le palais, et réfléchit au moyen de s'acquitter de sa commission. Tandis qu'elle pensait au parti qu'il lui fallait prendre, elle aperçut sur le bord de l'eau le Mouni Nârada qui se livrait à ses méditations. Aussitôt Tchitralékhâ, transportée de joie, s'approcha de lui, et, le front baissé, elle salua le saint Richi. Nârada lui donna sa bénédiction et lui dit: La nymphe, gardant une posture respectueuse, répondit à ce divin Dévarchi, que le monde honore: «Seigneur, daignez m'écouter: je viens ici chargée d'une commission difficile. Il s'agit d'emmener Anirouddha, et voici pourquoi. Dans la ville de Sonitapoura il existe un Asoura puissant, nommé Bâna, dont la fille, jeune et brillante beauté, s'appelle Ouchâ. Cette princesse est éprise du vaillant fils de Pradyoumna, et Pârwatî le lui a donné pour époux. Je viens le chercher pour le conduire dans cette ville de Sonitapoura, mais j'ai besoin que vous me dirigiez par vos conseils. Annoncez vous-même à Crichna l'objet de ma mission. Il est certain qu'il va éclater entre ce héros et Bâna un grand débat; et, il faut l'avouer, l'Asoura est presque un dieu quand il s'agit de combattre. Je crains bien qu'Anirouddha ne puisse pas le vaincre; et il sera nécessaire que le grand Crichna vienne triompher de cet ennemi aux mille bras. Je suis donc envoyée pour emmener Anirouddha. Comment ce prince accueillera-t-il cette nouvelle? Comment Crichna recevra-t-il cette information? Seigneur, daignez le disposer favorablement pour moi. Dans sa colère il peut brûler les trois mondes, et, si son petit-fils venait à périr, son imprécation seule me réduirait en cendres. O saint Mouni, j'implore vos avis; faites que la princesse obtienne son amant, et que moi-même je sois à l'abri de tout danger.»

Nârada répondit à Tchitralékhâ: «Ne crains rien, et apprends de quelle manière il faut te conduire. Quand tu auras mené Anirouddha dans le palais de la jeune princesse, s'il est question de combat, appelle-moi aussitôt par ta pensée. J'ai un vif désir de voir ce combat; je m'en promets une grande joie; ne manque pas de m'en informer. Prends ce bol¹, dont l'effet est de rendre invisible à tous les regards. Tu peux, à ton choix, en communiquer la vertu à un autre.» Ainsi parla le grand Nârada: répondit Tchitralékhâ; et aussitôt, saluant le noble Richi, la nymphe, toujours sur l'aile du vent, se rendit au palais d'Anirouddha.

Au centre de Dwâravatî se trouvait la demeure de Pradyoumna, et à quelque distance celle d'Anirouddha, ornée de portiques² et de colonnes d'or, d'arcades d'or et de lapis-lazuli, parée de guirlandes et de couronnes; çà et là sont disposés des vases³ remplis de rafraîchissements; ses terrasses⁴, brillantes comme le soleil, forment, autour du palais, l'effet d'un beau col de paon nuancé de riches couleurs. De tout côté étincellent les pierres précieuses et le corail; de toute part retentissent les chants divins des Gandharvas. Tchitralékhâ reconnut à cette magnificence l'heureux séjour du fils de Pradyoumna: elle entra, et vit Anirouddha pareil, au milieu de ses femmes, au roi des astres s'élevant dans le ciel. Occupé de plaisirs et de jeux, et entouré de ses compagnes attentives à prévenir ses

¹ Cette petite boule s'appelle विद्या तामसि, *vidyâ tâmasî*. Voyez lecture CLI, note 6.

² वैदिका, *vêdicâ*.

³ पूर्णकुम्भ, *poûrnacoumbha*. J'ai traduit d'après l'idée exprimée dans la lecture CXLVI.

Cependant il se peut que ces vases, au lieu d'être remplis de liqueurs agréables, ne le soient que d'eau; cette eau, agitée par des esclaves, répand la fraîcheur dans les appartements. *Poûrnacoumbha* peut aussi être confondu avec *poûrnâpâtra*, mot qui s'emploie pour désigner des vases dans lesquels on met les étoffes et autres présents qu'un prince destine à ses amis ou favoris.

⁴ प्रासाद, *prâsâda*.

désirs, il savourait de douces liqueurs⁵, couvert de riches vêtements, et assis sur un siège magnifique, pareil enfin au dieu, petit-fils d'Élavilâ⁶. Au son des &! instruments les plus agréables se mariaient les voix les plus harmonieuses. Et cependant l'esprit d'Anirouddha était distrait. Des femmes charmantes dansent, chantent autour de lui; et Tchitralékhâ s'aperçoit que son âme n'est point émue: il n'a pas l'air de goûter ces plaisirs, qui semblent n'avoir plus aucun attrait pour lui. C'est qu'un songe occupe toute sa pensée. Tchitralékhâ se rassure: elle n'a plus de crainte en voyant ce héros, au milieu de ce cercle de femmes, pareil à cet animal qui est le symbole d'Indra⁷. Et elle se disait à elle-même: En ce moment elle était invisible par l'effet du bol mystérieux. Alors, du milieu de l'air où elle planait elle descend vers le palais. Elle apparaît au seul Anirouddha, dont les yeux sont miraculeusement ouverts pour la voir: elle le mène à l'écart, et lui dit d'une voix douce et tendre:

«Salut à toi, héros enfant d'Yadou. Et le jour et la nuit chacun travaille pour ton bonheur. Écoute: j'ai à te dire un secret qui intéresse tes amours, et je viens te parler au nom d'Ouchâ, mon amie. Oui, je suis envoyée près de toi par une jeune beauté qui t'a vu, qui est devenue ton épouse durant son sommeil, et qui garde ton image en son cœur. Elle pleure, elle gémit, elle respire à peine, elle se consume dans son amour, ne formant qu'un seul vœu, celui de te voir. Viens auprès d'elle, et tu sauveras ses jours: autrement sa mort est certaine. Je sais que tu as mille épouses dans ton palais; cependant tu ne peux t'empêcher de donner ta main à une femme éprise d'amour pour toi. C'est Dêvî elle-même qui a fait naître en elle cette passion; j'ai exposé devant ses yeux divers portraits: elle t'a reconnu, et elle ne vit plus maintenant que de l'espérance de revoir celui dont elle conserve les traits en son souvenir. Enfant d'Yadou, aie pitié de son amour; elle et moi, nous t'en conjurons avec respect. Je te parlerai aussi de sa naissance, de sa famille, de ses qualités; je te dirai quel est son rang et son caractère, de quel père elle est née. Elle est la fille du roi de Sonitapoura, du grand Asoura Bâna, petit-fils de Virotchana⁸. Uniquement remplie de ta pensée, elle ne peut plus vivre sans toi. L'amour et la volonté de Dêvî se réunissent pour faire de toi son époux. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut consentir à vivre.» Ainsi parla Tchitralékhâ; Anirouddha répondit: «C'est elle certainement que j'ai vue moi-même en songe. Apprends mon secret, ô charmante messagère: sa beauté, ses grâces, ses manières, sa tendresse, ses pleurs, tout se représente à chaque instant du jour à ma pensée, et me jette dans un délire inexplicable. Si tu veux mériter ma reconnaissance, ô Tchitralékhâ, si tu veux te montrer mon amie, conduis-moi auprès d'elle, et que je voie ma bien-aimée. Brûlé des feux d'amour, empressé de me réunir à mon amie, je t'en supplie les mains jointes⁹, réalise, oh! réalise mon songe.»

Tchitralékhâ répondit à ces mots: ajouta-t-elle; et bien assurée de l'amour d'Anirouddha, elle le rend tout à coup invisible dans son propre palais, au milieu même de ses femmes, l'emmène en le tenant par la main, le conduit par la route que fréquentent les Siddhas et les Tchâranas, et arrive promptement à Sonitapoura. Les deux voyageurs, cachés à tous les yeux par la vertu du bol magique, descendent à l'endroit où se trouvait Ouchâ.

Tchitralékhâ découvre tout à coup aux regards de la princesse, Anirouddha, orné de diverses parures et de guirlandes, couvert d'un vêtement magnifique et semblable au beau Candarpa. A cette vue, Ouchâ sourit; elle éloigne ses compagnes qui étaient auprès d'elle, et introduit le héros dans son palais. Ses yeux sont rayonnants de joie et s'attachent avec tendresse sur l'objet de son affection; elle offre au noble Yâdava les présents de l'arghya. et embrassant Tchitralékhâ, elle lui prodigue les noms les plus aimables. Mais bientôt un

5 मधुमाध्विक, *madhoumâdhwîca*. M. Wilson dit que c'est une liqueur extraite des fleurs du *bassia latifolia*.

6 Épouse du Richi Poulastya, et aïeule de Couvéra, dieu des richesses.

7 शक्रद्वज, *sacradhwadja*, c'est-à-dire l'éléphant.

8 Voyez lecture III, tom. I.

9 एषोऽञ्जलिमया बद्धः.

sentiment de crainte pénètre dans son âme; elle dit à sa confidente: Et en même temps elle se retire avec son amant dans un lieu solitaire, mais sa terreur n'en est pas moins grande. Tchitralékhâ lui adressa ces mots pour la rassurer: A ce discours de son amie, Ouchâ baisse les yeux: s'écrie-t-elle; puis elle dit à Anirouddha: «Celui qui pendant mon sommeil est venu surprendre mon amour appartient à une famille distinguée: c'est un pareil motif qui m'a fait succomber au désir de posséder le coeur d'un amant aussi rare. Noble héros, vous répandez le bonheur autour de vous, et je réclame une place dans votre coeur, que d'autres déjà ont su toucher.» Ainsi s'exprimait Ouchâ avec autant de douceur que de prudence; en même temps ses yeux étaient remplis de larmes de joie. Anirouddha essuie ces douces larmes, il sourit, et d'une voix qu'une véritable passion inspire, il lui tient ce langage séduisant: «O ma belle et charmante amie, mon bonheur, dont vous venez de me parler, dépend de votre bonté pour moi. Recevez l'hommage de mes sentiments. C'est la première fois que je vois réellement ces lieux: une fois déjà, mais en songe et pendant la nuit, j'ai visité ce gynécée. C'est à votre faveur que je dois maintenant d'y être admis. L'oracle de l'épouse de Roudra ne sera pas vain: fort de la protection de cette déesse et comptant sur votre indulgence, je me présente aujourd'hui. Oh! grâce pour ma présomption; j'implore de vous mon pardon.» Il dit, et dans leur asile mystérieux ces deux amants réunis goûtaient le plaisir de se retrouver, plaisir qui pour Ouchâ n'était pas sans un mélange de crainte. Quelques moments après, leur mariage fut consacré par le rite Gândharva¹⁰. Chaque jour était témoin de leur bonheur, leur tendresse égalait celle des oiseaux nommés tchacravâcas¹¹; ornée de guirlandes divines, et belle de son amour, Ouchâ s'abandonnait sans réserve aux charmes de cet hymen, qui resta quelque temps secret.

Cependant le héros Yâdava, couronné de fleurs, paré de guirlandes et de vêtements dignes des dieux, fut enfin aperçu par les gardes de Bâna. A l'instant cette nouvelle fut portée au roi: on lui dénonça l'outrage fait à la personne de sa fille. Dans sa colère le fils de Bali, le vaillant et terrible Bâna, fait rassembler la troupe de ses satellites. «Allez, leur dit-il, que le malheureux soit mis à mort, qu'il expie l'affront fait à notre race. La honte d'Ouchâ retombe sur toute sa famille: c'est nous-mêmes qu'il attaque, celui qui, dédaignant de la demander à son père, est venu la déshonorer par sa violence. Quelle est donc la force, quel est le courage du misérable insensé qui ose pénétrer dans notre ville et jusque dans notre palais!» Ce discours a excité l'ardeur des satellites. A peine ont-ils reçu ces ordres, qu'ils sortent pour aller attaquer Anirouddha. Élevant dans leurs mains leurs armes menaçantes, inspirant la terreur par leurs costumes divers, ces Dânavas irrités ont juré la mort du fils de Pradyoumna.

Celui-ci, entendant les pas de cette troupe armée, s'est levé promptement; il demande quel est ce bruit, et il voit autour du palais une foule de soldats qui l'assiègent. La fille de Bâna, à ce spectacle, pousse des cris de douleur: ses yeux se remplissent de pleurs, elle tremble pour les jours d'Anirouddha. Le héros, ému par les larmes et les pieuses clameurs de son épouse, lui dit pour la rassurer: «Tu n'as rien à craindre, ô ma belle amie; tant que je vivrai, tes jours sont en sûreté. Au contraire tu dois te réjouir, car le moment du triomphe est arrivé. Je ne m'inquiète pas de la présence de tous ces satellites de Bâna. Tu vas aujourd'hui juger de ma force.» Aussitôt il s'approche de ses ennemis, seul et confiant dans sa propre valeur; il est poussé par la colère, et ses dents mordent ses lèvres.

C'est alors que Tchitralékhâ, entendant les cris de fureur des soldats de Bâna, appela par sa pensée le divin Nârada. A l'instant ce grand Mouni arriva dans la ville de Sonitapoura, et, se tenant dans l'air, il dit à Anirouddha: Courage, noble héros, ne crains rien: je viens pour te rassurer.» Anirouddha voit Nârada, le salue, et, l'âme contente et remplie de force, il s'avance au combat. Aux cris de tous ses adversaires réunis, ce guerrier s'élançait, comme l'éléphant blessé par la pointe du croc¹² qui le dirige. Ses ennemis en le voyant sortir du palais, plein de courage, les dents enfoncés dans ses lèvres, commencèrent à trembler, et

¹⁰ Voyez lecture CLI, note 2.

¹¹ Voyez lecture CXXXVII, note 6.

¹² तोत्र, *totra*.

déjà ils songeaient à fuir. Dès la porte du gynécée, il saisit sa massue incomparable, et, pour la perte d'un grand nombre, il la brandit avec cette force et cette habileté qui lui sont naturelles. Les autres cherchent à lui résister: ils font pleuvoir sur lui une grêle de flèches, agitent leurs massues, leurs épées, leurs lances, leurs tridents. Cependant, assailli de tout côté par les Dânavas irrités, le fils de Pradyoumna reste immobile; sa voix résonne comme le bruit du nuage orageux dans la saison des chaleurs. Promenant dans les rangs de ses ennemis sa terrible massue, il est au milieu d'eux comme le soleil, dans le ciel, entouré de nuages. Nârada, couvert d'une peau noire¹³, et son bâton à la main, le regardait avec plaisir, et l'encourageait du geste et de la voix. Les Dânavas, frappés par cette massue redoutable et puissante, s'enfuirent de peur, comme des nuages poussés par le vent. En voyant son triomphe, le vaillant Anirouddha poussa un cri de lion: ainsi résonne la nue qui couvre le ciel vers la fin de l'été. disait-il aux guerriers Dânavas, et il continuait à les frapper. Ceux-ci poursuivis avec vigueur, la tête baissée, revinrent auprès de Bâna, et là, respirant à peine, tout couverts de sang, affaiblis par la crainte, ils paraissaient tristes et abattus. Ainsi leur parlait Bâna, et leurs regards exprimaient la crainte dont ils étaient pénétrés. «Eh! quoi, leur disait-il, oubliant votre gloire à jamais célèbre, vous vous abandonnez à la faiblesse, comme de méprisables ennuques! Et quel est donc celui dont l'aspect vous épouvante? Vous si habiles à manier les armes, vous voulez déshonorer votre race. Je le vois bien, je ne dois plus compter sur vous. Allez, éloignez-vous de moi, et périssez honteusement. »

Telles étaient les paroles terribles dont Bâna gourmandait ses soldats: des milliers d'autres sont appelés pour les remplacer. Une armée formidable par son nombre et ses traits menaçants se présente au combat, excitée par son chef: l'air retentit au loin du bruit de ces guerriers dont les yeux brillent de colère; on croirait entendre le roulement des nuages étincelant du feu des éclairs. Les uns, fermes sur la terre, poussent des cris semblables à ceux des éléphants; les autres, suspendus dans l'air, font entendre des clameurs telles que le fracas des nues dans la saison des pluies. Quand cette armée fut rassemblée, de tous les rangs s'élevèrent des voix qui disaient: Alors Anirouddha commença à les attaquer; c'était merveille que de voir un seul homme résister à des milliers d'ennemis courageux. Il leur enlevait leurs massues et leurs lances, et s'en servait pour les frapper; puis, sur le front même de la bataille, brandissant sa propre massue, il abattait une foule de guerriers. Armé d'un cimenterre, couvert d'un bouclier qu'il avait ravi à ses victimes, il allait portant la mort dans les rangs de ses adversaires. On le vit, trente-deux fois différentes, aller, pénétrer, revenir, plonger et tourner en tous sens au milieu des bataillons ennemis. On le vit, à plusieurs reprises, seul, sous les yeux du prince aux mille bras, paraissant se faire un jeu des combats, et terrible comme la Mort dévorante. Pressés par ce héros, couverts de sang, succombant sous les coups, les Dânavas reculèrent du côté de Bâna: des milliers d'éléphants, de chevaux, de chars étaient abattus çà et là. De toute part s'élevaient des cris plaintifs, et le ciel répétait de longs gémissements. Telle était la terreur qui avait frappé les Dânavas, que, vomissant le sang, et découragés par la vue de leurs désastres mutuels, ils perdaient toute espèce d'espoir. Jamais dans leurs combats avec les dieux ils n'avaient éprouvé une crainte pareille à celle que leur inspirait Anirouddha. Les uns élevés comme de hautes collines, brandissant dans leurs mains des massues, des tridents, des épées, tombaient à terre baignés dans leur propre sang; les autres, troublés par la peur, lançaient de loin leurs flèches mal assurées, dont l'air était obscurci, mais rien ne pouvait soutenir l'attaque d'Anirouddha.

Bâna, voyant son armée dispersée, et privé de tout espoir, brillait dans sa colère, comme le feu du sacrifice que le bois alimente. Cependant Nârada sautait de joie au milieu des airs, et applaudissait au triomphe d'Anirouddha. Bâna, dans l'ardeur de son ressentiment, s'élance sur un char que dirige Coumbhânda, et s'approche de son ennemi, élevant dans ses mille mains des épées, des haches, des massues, des tridents: on dirait le dieu Indra entouré de cent étendards. Quelques-unes de ses mains tiennent l'arc tendu, et ses doigts

¹³ C'est la peau d'une antilope noire, que porte l'anachorète.

sont défendus par un bourrelet de cuir¹⁴ contre la tension de la corde. Il pousse des cris de lion, il agite son arc, son oeil est rouge de colère: A ces mots l'invincible fils de Pradyoumna tourne les yeux du côté de Bâna, et il sourit. Il voit le Dânavas qui se présente au combat dans le même appareil que jadis Hiranyacasipou, lors des querelles des Dévas et des Asouras: le char de Bâna est attelé de mille chevaux, ombragé d'étendards et de drapeaux rouges, orné de cent clochettes retentissantes, recouvert de peaux d'ours et long de dix nalwas¹⁵.

Rempli de joie, Anirouddha sent redoubler son ardeur: ferme et résolu, armé de son cimenterre, protégé par son bouclier, il attend le moment du combat, comme jadis l'homme-lion né pour la mort du premier des Dêtyas. A la vue d'un guerrier, combattant à pied avec des armes si légères, Bâna, empressé de le frapper, ne peut contenir sa surprise et sa joie. Et déjà, comme s'il était sûr de la victoire, il dit en montrant Anirouddha: Mais le fils de Pradyoumna qui l'entend se contente de rire en le regardant. Cependant Ouchâ gémit et tremble de crainte: Anirouddha lui sourit pour la rassurer.

En ce moment Bâna commença l'attaque par une grêle de petites flèches qu'il lança à son ennemi. Anirouddha les brisa dans leur vol, ou les détourna avec son bouclier. Les deux rivaux étaient également acharnés l'un contre l'autre. Le héros Yâdava brillait devant Bâna, comme le soleil à son lever, et triomphait des vains efforts du Dânavas, tel que le lion combattant dans la forêt l'éléphant furieux. Mille flèches rapides, aiguës et meurtrières venaient l'assaillir sans l'émouvoir. Cependant fatigué de ces attaques, il s'avance avec son cimenterre et son bouclier au milieu de cette pluie dont son adversaire ne cesse de le harceler. Il s'irrite à la vue de son sang qui coule; il aspire à se venger et s'élance jusqu'auprès du char de Bâna. Celui-ci de ses épées, de ses massues, de ses tridents, de ses dards, de ses flèches le frappe, le perce, l'accable, sans pouvoir toutefois le faire fléchir. Anirouddha, d'un bond rapide, est arrivé jusqu'au char dont il brise le joug; de son cimenterre il frappe les chevaux, à la vue de Bâna, qui couvre alors son imprudent rival d'une masse de traits et d'armes de toute espèce. L'adroit Dânavas s'écrie, et descendant de son char, saisit un dard formidable, brûlant, entouré d'une rangée de clochettes, pareil à un soleil enflammé, ou au sceptre terrible d'Yama. Il lance ce dard, qui ressemble à une comète flamboyante; mais Anirouddha, qui voit arriver ce trait mortel, s'avance, le saisit dans son vol et le renvoie à Bâna. Le dard, traversant le corps du Dânavas, va s'enfoncer en terre. Frappé de ce coup imprévu, Bâna s'appuie sur le bâton de son drapeau, et se sent défaillir. Coumbhânda lui dit: «O roi, pourquoi méprisez-vous cet ennemi? il combat comme un héros ferme et intrépide. Employez contre lui la magie, il n'est pas d'autre moyen de l'abattre. Protégez-moi en vous défendant vous-même, et n'ayez pas l'imprudence de le dédaigner. Qu'il périsse, ou nous succombons sous ses coups.»

Excité par ces paroles de Coumbhânda, le prince répond avec courroux: Il dit, et avec son char, ses chevaux, son étendard, son écuyer, il disparaît sous la forme d'une ville de Gandharvas¹⁶. L'invincible Anirouddha, ne trouvant plus son ennemi, regarde vers tous les points de l'horizon. Le fils de Bali a disparu par la vertu d'un bol magique, et tout invisible qu'il est, il lance sur son ennemi des flèches qui ont la forme de serpents, et qui, de leurs noeuds, enchaînent le fils de Pradyoumna. Celui-ci, dont tous les membres se trouvent liés, reste immobile et pareil au mont Mênâca¹⁷. Ces serpents, dont les gueules vomissent le feu, l'entourent de leurs replis, et forment autour de lui comme une haute montagne, au centre de laquelle le héros est emprisonné. Mais, toujours animé du même courage, il ne tremble pas.

Cependant Bâna s'emportait contre lui dans les termes les plus durs, et, reparaisant auprès de son étendard, il s'écriait avec fureur: «Que votre volonté soit faite, répondit Coumbhânda; cependant, ô roi, souffrez que je vous donne un conseil. Sachons quel est

14 गोधा, *godhâ*.

15 Distance de 400 coudées.

16 Voyez lecture XXXX, tom. I, note 15.

17 Voyez lecture CXVIII, tom. I, note 32.

son père, son pays; par quel moyen il est arrivé en ces lieux. Sa force est égale à celle d'Indra. Plus d'une fois je l'ai observé pendant le combat; il semblait que c'était un jeu pour lui: on aurait dit un enfant des dieux. Il est vaillant, rempli de hautes qualités, et habile dans l'art de manier les armes. Peut-être ne mérite-t-il pas la mort que vous prononcez contre lui. Il a sans doute épousé Ouchâ suivant le rite Gândharva, et vous savez que vous-même vous n'avez aucun droit sur votre fille, qui peut se choisir un époux à son gré. Ainsi n'en venez à la dernière extrémité qu'après avoir bien réfléchi. Son trépas pourrait vous laisser des regrets: sa mort peut être un grand mal, et sa vie un grand avantage. Ce héros mérite qu'on le traite avec respect. Ces serpents qui l'entourent ne lui causent aucun tourment. Il paraît de bonne naissance, rempli de force, de courage et de vertu: un semblable héros est fait pour la gloire et la renommée. Menacé de la mort, il ne compte pas les ennemis. Si la puissance de la magie ne l'avait pas vaincu, il aurait triomphé de tous les Asouras. Il connaît les divers genres de combat, et sa force peut être même supérieure à la vôtre. Tout couvert de sang, enchaîné par les serpents, il semble encore nous braver, et son front se ride d'un triple sillon. Réduit à la nécessité de combattre, il n'a eu recours qu'à la force de son bras. O roi, il n'a pas voulu se soumettre devant vous. Quel est donc ce jeune héros? Il n'a que deux bras, et il a osé lutter contre un prince qui en a mille. Il n'a point calculé votre puissance. Certes celui qui possède tant de force et de courage mérite d'être connu. Votre fille ne saurait appartenir à aucun autre. S'il est issu d'une illustre famille, il faut, ô prince, qu'il soit honoré de vous. J'ai défendu sa cause, disposé cependant à vous obéir.»

Ainsi parla le généreux Coumbhânda. dit le terrible Bâna; et, donnant l'ordre de garder avec soin Anirouddha, le vaillant fils de Bali rentra dans son palais.

Cependant le grand Richi Nârada, quand il avait vu Anirouddha enchaîné par les serpents magiques, s'était rendu à Dwâravatî par la route de l'air, et avait annoncé cette nouvelle à Crichna. Après le départ du Richi, Anirouddha se dit à lui-même: Mais Ouchâ, en apercevant le fils de Pradyoumna sous les chaînes des serpents, s'affligeait et poussait des gémissements. Ses yeux étaient rouges à force de pleurer. Anirouddha lui dit: Ces paroles rendirent à Ouchâ toute sa confiance; cependant elle pleurait encore sur l'obstination de son père.

CENT-SOIXANTE ET QUINZIÈME LECTURE. PRIÈRE D'ANIROUDDHA À DÉVÎ: SA DÉLIVRANCE.

Vêsampâyana dit:

Anirouddha était à Sonitapoura retenu en prison avec Ouchâ¹ par le roi des Asouras, Bâna, fils de Bali. Dans cette circonstance il implora la protection de la déesse qu'on a surnommée Cotavî². O roi, je vais te dire la prière qu'il lui adressa. Après avoir adoré celui qui est infini, impérissable et divin, le premier des dieux, l'éternel et excellent Nârâyana, le seigneur souverain, je te répéterai, tels que Hari³ lui-même les a célébrés, les noms de cette bienfaisante déesse, que ce dieu vénère et qu'il appelle Tchandî, Câtyâyanî, Dévî, Âryâ⁴, que les Richis et les dieux honorent avec les fleurs de l'éloquence⁵, déesse existant dans tous les corps et révérée de tous les êtres. Anirouddha lui dit:

1 Cette circonstance n'est pas mentionnée dans la lecture précédente.

2 Ce mot signifie *nue*. Voyez lecture CLXXXII.

3 Dans la LVIIIe lecture, le poète a inséré une prière à cette même déesse, qui va s'incarner dans le sein d'Yasodâ.

4 Voyez pour toutes ces épithètes cette même lecture LVIII, tom. I.

5 वाक्पुष्प, *vâkpouchpa*.

«Le front baissé devant toi, pur d'esprit et de corps, je t'invoquerai, je t'appellerai à mon secours, ô toi qui es la sœur⁶ d'Indra et de Vichnou. Tu es Gôtamî⁷; tu as été la terreur de Cansa et le bonheur d'Yasodâ; tu es née au milieu des vaches, et tu as été la fille du berger Nanda⁸.

Pure, sage, habile, heureuse, sainte, tu es le fléau des enfants de Diti: tu habites dans tous les corps, et le monde entier te révère. Antique, clairvoyante, tu es Mâyâ⁹; tu as la face et l'éclat de la lune. Tu es la tranquillité, la fermeté, la mère; tu es celle qui séduit¹⁰ les yeux et charme les esprits.

Les dieux et les Richis t'adressent leurs hommages; tous les êtres t'adorent. Tu es Câli¹¹ Capâlinî¹², Câtyâyanî, Dévî; tu inspires et tu chasses la crainte. On te décerne le nom de vierge¹³ et le titre de belle¹⁴; tu es Câlaratî¹⁵, sortant du terrible Câla. Trois yeux ornent ton front¹⁶. Tu suis avec fidélité les règles saintes¹⁷. Tu es l'éclair¹⁸, tu es aussi le son qui retentit au sein du nuage. Tu es le squelette¹⁹, comme tu es aussi la déesse au large visage. Douée des plus nobles qualités, tu es la première dans toutes les espèces d'êtres²⁰; tu es Sacounî²¹ et Révatî²². Parmi les tithis²³, tu es Pantchamî²⁴, Chachtî²⁵, Pôrnâmâsî²⁶ et Tchatourdasî²⁷. En toi sont les vingt-sept constellations, toutes les rivières, les dix régions du ciel.

Tu habites les villes, les bois, les jardins, les portes, les pavillons²⁸ qui couronnent les palais. Tu es Gângî²⁹ et Gândhârî; livrée aux saints exercices de l'yoga, tu dispenses les

6 Nous reverrons ce mot plus bas. C'est un terme qui exprime l'amitié, ou une alliance toute métaphysique, plutôt qu'une parenté naturelle.

7 Ce mot indique sans doute une naissance de la déesse dans la famille de Gotama. Mais je ne connais pas cette légende. Voyez lect. XXXII, torn. I.

8 Voyez lecture LIX, tom. I

9 Voyez la CXVe lecture, note 17.

10 मोहनी, *mohanî*.

11 Siva étant confondu avec le Temps ou Câla, sa femme s'appelle *Câli*.

12 On représente Siva avec un collier de crânes: de là son surnom de *Capâlin*, dont le féminin est *Capâlinî*.

13 कन्या, *canyâ*.

14 सौम्या, *sômyâ*.

15 Voyez la LVII^e lecture, tom. I.

16 Siva est représenté avec trois yeux.

17 Mot à mot, elle est *brahmachârîni*.

18 Le nom de l'éclair, qui est féminin en sanscrit, est ici *sôdâminî*.

19 Littéralement, *tu es Vétâlî*. Un *vétala* est un mauvais esprit qui hante les cimetières et anime des corps morts.

20 यूथस्याग्रा, *yoûthasyâgrâ*.

21 Ce mot est le nom d'un oiseau qui est le milan ou l'aigle.

22 Nom de la deuxième constellation.

23 C'est-à-dire les jours lunaires.

24 Le cinquième jour.

25 Le sixième jour.

26 Le jour de pleine lune.

27 Le quatorzième jour.

28 अट्टाल, *attâla*.

29 J'ignore d'où provient cette épithète donnée à Dévî. Gangâ reçut d'Agni Câtikéya, fils de Siva. Mais je ne vois pas pour quelle raison la mère de Câtikéya aurait été surnommée *Gângî*. D'un autre

grâces de la dévotion. Tu es la pudeur, la fortune, la gloire, l'espérance, la joie du ciel³⁰, Saraswatî³¹, et, la mère des Vêdes, Sâvitri³², entièrement dévouée à ses adorateurs³³.

Pieuse pénitente, tu procures la paix du coeur. Tu es Ecânansâ³⁴. Tu apparais avec six faces³⁵. Une aigrette magnifique orne ta tête³⁶. Tu es Madirâ³⁷, Tchandi, Ilâ³⁸, Couchmândî³⁹. Si tu soutiens les êtres, tu es aussi l'amie des combats. Tu répands la crainte, et tu brises l'audace de tes ennemis. Tu aimes le séjour du Malaya⁴⁰, du Mandara, du Vindhya, du Kêlâsa.

Brillante de beauté, tu es portée sur un char que traînent des lions. Tu revêts mille formes: ton étendard est orné de l'image d'un lion. C'est en vain qu'on voudrait te prendre, te vaincre, t'approcher: ta vue seule a épouvanté Nicoumbha. Amie des liqueurs, tu es Sourâdévî⁴¹. Tu es la jeune soeur du dieu qui lance le tonnerre, et l'épouse de Siva. Tu es aussi Kirâtî⁴², couverte de haillons et adorée par les troupes de brigands.

Tu aimes à te nourrir du beurre consacré, et à boire le soma. Tu es Sômyâ, habitante de toutes les montagnes. Tu as frappé à mort Soumbha et Nisoumbha. Ta large poitrine est semblable au front d'un éléphant. Mère de l'armée des Siddhas, tu es adorée par les Siddhas et les Tchâranas. Noble déesse, tu es la mère de Coumâra⁴³, tu es Pârwatî, fille d'Himâlaya.

Tu es le père et la mère de tous les êtres; tu es le monde tout entier, le ciel, les dieux et les Apsarâs: c'est par toi que sont devenues fécondes les cinquante⁴⁴ filles de Dakcha, les épouses des dieux, celles qui ont uni leurs destinées aux mille enfants de Cadrou⁴⁵, à leurs fils et à leurs petits-fils, celles qui se sont mariées aux Richis, aux Yakchas, aux Gandharvas, aux Vidyâdharas et aux mortels.

Tu es adorée dans les trois mondes qui retentissent des chants harmonieux des Kinnaras. Incompréhensible, infinie, tu es tout ce qui existe. Salut à toi! Je t'adore sous ces noms et sous d'autres encore, ô Gôtamî! Que ta faveur daigne me délivrer promptement de ces liens. Jette sur moi un regard de bonté, déesse aux yeux de lotus; je me prosterne devant

441

côté, Siva reçoit le Gange sur sa tête, quand ce fleuve descend du ciel; de là vient que ce dieu est nommé Gangâdhara. Le mot *Gângî* aurait-il le même sens que *Gangâdhara*? Peut-être aussi ce mot et celui de *Gândhârî* qui suit ne signifient-ils que *déesse adorée sur les bords du Gange et dans le Gândhâra*.

30 Est-ce bien le sens de दिवस्पर्शा, *divasparsâ*?

31 Saraswatî déesse de l'éloquence, est ordinairement fille et femme de Brahmâ.

32 Voyez lecture CLXIV, note 13.

33 भक्तव सला, *bhaktavatsalâ*. Ce mot pourrait aussi signifier qu'elle affectionne les offrandes de riz bouilli.

34 Voyez lecture CLVIII, note 3.

35 C'est ainsi que l'on représente le dieu Cârlikéya, fils de Dévî. De ces six faces, quatre représentent les points cardinaux, et les deux autres le zénith et le nadir.

36 कौटीय्या□, *côtîryyâ*. Ce mot peut aussi désigner que les cheveux de la déesse sont en désordre.

37 Déesse des liqueurs fermentées.

38 Ce mot s'emploie pour signifier la *vache* ou la *terre*.

39 Nom de Dévî, lequel est aussi celui d'une plante, *cucurbita pepo*.

40 C'est la chaîne des Ghates occidentales.

41 L'autre nom de la déesse des liqueurs.

42 Les Kirâtas, nommés *Kirrhadâ* dans Arrien, sont des peuples sauvages qui habitent les montagnes. Dans le *Kirâtârdjounîya*, Siva se déguise en Kirâta pour faire la guerre à Ardjouna.

43 Nom de Cârlikéya.

44 La IIIe lect., tom. I, en compte soixante.

45 Voyez *ibid*.

toi et j'implore ta protection. Daigne aussi me délivrer de toute autre espèce de chaînes. Brahmâ, Vichnou, Roudra, la lune, le soleil, le feu, les vents, les Aswins, les Vasous, les Viswas, les Sâdhyas, Mahendra, le nuage, Dhâtri⁴⁶, la terre, les dix régions célestes, les vaches, les constellations, les planètes, les rivières, les lacs, les torrents, les mers, les Vidhyâdharas, les oiseaux, les serpents, les Souparnas⁴⁷, les Gandharvas, les Apsarâs, enfin le monde entier aime à chanter les louanges de Dêvî.

Celui qui lit avec dévotion cette prière sacrée en l'honneur de Dêvî reçoit d'elle une grande faveur le septième mois. O déesse aux seize bras⁴⁸, ornée de parures diverses, brillante de perles sur tous tes membres, élevant un front ceint d'un diadème superbe, ô Câtâyânî, on vante ta bienfaisance. Salut à toi, Mahâdêvî! sois touchée de ma prière, et protège-moi. Accorde-moi une vie heureuse, de l'honneur, de la constance, de la fermeté. Que mes fers soient brisés. Daigne exaucer mes vœux!»

C'est ainsi qu'Anirouddha enchaîné célébrait la grandeur de la puissante Dourgâ, dont la face renverse les citadelles. La déesse lui apparut, et, pleine de bonté pour le héros, le délivra de ses chaînes. Elle daigna même le consoler et calmer sa juste impatience. De son doigt elle toucha et ouvrit cette espèce de cage, aussi forte que le diamant, dans laquelle les noeuds des serpents retenaient l'époux d'Ouchâ, puis, s'adressant avec douceur au prisonnier qu'elle venait de délivrer, elle lui dit: «Anirouddha, le héros armé du tchakra va venir achever ta délivrance. Ce vainqueur des Dêtyas frappera les mille bras de Bâna, et emmènera ce prince dans sa propre ville. Le fils de Bali se trouvera désarmé, et Hari porté sur le roi des oiseaux t'enlèvera avec la fille de Bâna.»

Anirouddha, apprenant ainsi que Bâna allait bientôt ressentir les effets du terrible tchakra, rendit à Dêvî des actions de grâces, et dans l'accès de sa joie son visage brillait comme le disque de la lune. «Adoration à toi, bienfaisante Dêvî! adoration à toi, redoutable ennemie des Asouras! adoration à toi, souveraine toujours puissante! adoration à toi, secourable amie de tous les êtres! adoration à toi, qui as vaincu le grand Asoura Mahicha⁴⁹! à toi, qui as toujours été la terreur de tes ennemis! à toi, qui es Brahmânî, Indrânî, Roudrânî⁵⁰, le passé et l'avenir, à toi toujours glorieuse! Sauve-moi de tous les maux, ô Nârâyanî⁵¹, je t'adore! je t'adore, mère et maîtresse du monde, illustre pénitente, fidèle en amitié; fille d'Himâlâya, ô toi qui es la terre elle-même, déesse aux yeux de lotus, sauve-moi. Je me prosterne à tes pieds pour implorer ta protection. Je t'adore, le front baissé avec respect, et te remercie de m'avoir délivré de mes chaînes. Garde-moi de tout péché. O Nârâyanî, je t'adore. Sauve-moi de tout mal, ô toi qui es la terreur des Dânavas. Épouse chérie de Roudra, noble déesse, qui guéris les maux de tes serviteurs, maîtresse souveraine, délivre-moi de la crainte de tous les maux.»

Celui qui lit avec recueillement cette prière sacrée en l'honneur d'Âryâ sera purifié de tout péché, et ira dans le monde de Vichnou; s'il est dans les fers, il recouvrera sa liberté. Tel est l'effet inévitable de cette lecture.

46 Nom de Brahma ou de Vichnou.

47 Oiseaux semblables Garouda.

48 Ordinairement on ne lui en donne que dix.

49 Voyez lecture CLXIV, note 10.

50 Ces noms sont ceux par lesquels on exprime l'énergie femelle de Brahmânî, d'Indra et de Roudra, contenue dans Dêvî. C'est ce qu'on appelle aussi les *mâtris*. Voyez lecture CXVIII, note 88. Voyez aussi ce mot dans le dictionnaire de M. Wilson.

51 Voyez la note précédente.

CENT-SOIXANTE ET SEIZIÈME LECTURE. TÉMOIGNAGE RENDU À CRICHNA.

Vésampâyana dit:

Cependant le palais d'Anirouddha était rempli des gémissements de toutes ses femmes. Elles ne voyaient plus leur maître chéri: on aurait dit autant de Kinnarîs¹ affligées. «Hélas! hélas! s'écriaient-elles, le maître du monde, Crichna, habite auprès de nous, et notre seigneur nous est enlevé, et nous sommes livrées à la crainte. Indra et les Dieux ses sujets, les Âdytyas, les Marouts, à l'ombre de son bras puissant, vivent tranquilles dans le ciel. Ce héros est la terreur à la fois et la sécurité du monde. Et voilà qu'on nous ravit son petit-fils, le vaillant Anirouddha. Quel est donc l'auteur de ce crime? Ah! certes, il est intrépide dans son forfait, l'insensé qui ose ainsi provoquer la colère terrible du fils de Vasoudéva. Il se trouve sous la dent de la Mort entrouvrant sa bouche pour le dévorer, celui qui a la folie d'attaquer le généreux Crichna. L'époux lui-même de Satchî, s'il se rendait coupable envers l'enfant d'Yadou d'un semblable crime, ne pourrait sauver ses jours. Privées de notre époux, nous n'avons plus à attendre que le malheur et la honte: la mort seule est désormais notre partage.» Tels étaient les discours de ces femmes éplorées, et dans leur profonde affliction elles versaient des larmes. Leurs yeux, inondés de pleurs, ressemblaient aux calices des lotus remplis d'eau dans la saison des pluies, et, sous leurs longues paupières recourbées, ils paraissaient comme rougis de sang. Du sein de leurs palais leurs cris se répandaient au dehors; ainsi s'élèvent dans l'air les bêlements plaintifs de mille brebis. A ce bruit effrayant et nouveau, l'alarme régna dans la ville, et tous les héros sortirent rapidement de leurs maisons. Remplis d'une tendre sollicitude, le regard effaré, telles étaient les questions qu'ils s'adressaient, pareils à des lions que la crainte vient de faire sortir de leur caverne.

En cet instant le tambour de guerre fut frappé pour les avertir de se rendre au conseil: à ce son ils arrivèrent tous. se demandèrent-ils, et ils apprirent bientôt les uns des autres ce qui venait d'arriver. Les yeux remplis de larmes et rouges de colère, les invincibles Yâdavas restaient immobiles, et soupiraient. Au milieu du silence général, Viprithou prit la parole, et s'adressant au grand Crichna, dont la douleur s'exhalait en longs soupirs: «Noble et vaillant héros, pourquoi restes-tu ainsi pensif? Tous les Yâdavas mettent leur confiance dans la vigueur de ton bras. Tous ceux qui ont recours à toi ont obtenu protection. Le grand Indra a senti qu'en toi était la défaite comme la victoire. Il dort heureusement sans inquiétude. Comment donc, toi, peux-tu éprouver des chagrins? Tes parents sont tous plongés avec toi dans cette mer d'amertume. Retire-les de cet abîme, héros généreux. Quel est cet événement qui cause tes soucis? Ce n'est rien, dis-tu. O Mâdhava, ce n'est pas en vain que tu réfléchis.»

Pendant ce discours Crichna ne cessait de soupirer. Aussi habile que Vrihaspati² dans l'art de la parole, il répondit: «Viprithou, je pensais à ce que je dois faire; et plus je médite, moins je puis fixer mon irrésolution. Ainsi je ne saurais en ce moment répondre convenablement à ton discours. Je vais m'expliquer devant les Dâsârhas³. Apprenez, héros Yâdavas, ce qui me jette dans cette préoccupation d'esprit. Quand tous les princes de la terre vont apprendre l'enlèvement d'Anirouddha, ils penseront que nous tous, ses parents, nous sommes sans force et sans puissance. Le fils d'Ahouca, notre roi, fut un jour enlevé par Sâlwa⁴ mais ramené par nous après un combat sanglant. Dans son enfance Pradyoumna nous a été ravi par Sambara: ce fils de Roukminî nous est revenu après avoir

1 C'est le féminin du mot kinnara, espèce de musicien céleste.

2 Maître des dieux, surnommé Gourou ou *Sourâtchârya*.

3 Nom donné aux Yâdavas.

4 C'est le prince dont il est question dans la CVe lecture et les suivantes.

tué son ravisseur sur le champ de bataille⁵. Mais aujourd'hui quel est donc le sort du fils de Pradyoumna? C'est là ce qui fait l'objet de mes réflexions, vaillants héros. Oui, je combattrai l'ennemi qui a osé mettre son pied sur ma tête sans qu'il fût réduit en cendres: lui et sa race y perdront la vie.»

Ougraséna fit exécuter à l'instant les ordres de Crichna: il expédia, pour retrouver Anirouddha, des émissaires dans toutes les directions: il leur fournit des chevaux et des chars. «Allez, leur dit-il, parcourez tout dans nos domaines au dedans et au dehors. Visitez sur le Rêvata les lieux couverts de roseaux ou ombragés d'arbres; parcourez le Rikcha sur vos chevaux rapides. Ne passez aucun bois, aucun jardin sans l'inspecter. Allez partout hardiment. Vous aurez à vos ordres des milliers de chevaux et de chars. Allez, et cherchez le petit-fils d'Yadou.»

Le général Anâdhrichti prit la parole et dit au puissant Crichna avec une espèce de crainte respectueuse: «O Crichna, écoute, je te prie, mon discours; il y a déjà quelque temps que je désire te parler. Asiloman, Pouloman⁶, Nisounda et Naraca⁷, Sôbha, Sâlwa⁸, Mênda⁹, Dwivida¹⁰, le grand Hayagrîva¹¹ avec tous les siens ont perdu la vie après de longs combats soutenus dans l'intérêt des dieux. Toutes ces querelles ont été terminées sans laisser aucune suite. O Govinda, tu as frappé de manière à ne pas laisser de chef d'arrière-garde. Mais l'oeuvre difficile que tu as exécutée en enlevant le Pâridjâta¹² ne se trouve pas entièrement terminée: elle doit encore avoir des conséquences. Indra, monté sur Êrâvata, malgré son habileté dans les combats, a été vaincu par la force de ton bras; mais son ressentiment n'est pas éteint, et ce ressentiment aura des suites. Je crois qu'Anirouddha a été enlevé par Maghavan¹³. Quel autre que lui peut avoir l'audace et la puissance de se déclarer ton ennemi? Tel est mon avis.»

Le sage Crichna, respirant avec la force de l'éléphant, répondit au vaillant Anâdhrichti. «Général, c'est une erreur. Les Dévas ont trop de générosité, trop de sagesse et de prévoyance pour agir ainsi. Je leur ai rendu assez de services dans leurs querelles avec les Dânavas, et pour les soutenir j'ai frappé dans les combats un assez grand nombre d'ennemis: je n'ai jamais eu d'autre pensée, d'autre soin que de leur témoigner mon dévouement et mon amitié. Comment pourraient-ils me manquer, après avoir reçu tant de preuves de mon attachement? Toujours nobles et généreux, ils sont reconnaissants et attachés à leurs devoirs. Anâdhrichti, tu te trompes. Anirouddha n'a été enlevé que par suite de quelque intrigue de femme. Mais une manoeuvre aussi indigne n'est pas dans la nature des Dévas.»

Acroûra, qui venait d'entendre ces paroles de Crichna, ajouta à son discours ces réflexions sages qu'il prononça d'une voix douce et insinuante: «Seigneur, ce que fait Indra, nous le faisons aussi, et la conduite de l'époux de Satchî est en tout modelée sur la nôtre. Les dieux nous doivent protection, comme nous devons aussi protection aux dieux. C'est pour eux que tu as pris un corps humain, toi, Vichnou, vainqueur de Madhou, dieu des dieux, héros, et maître éternel.» Ému par ces mots d'Acroûra, Crichna lui dit avec affection: «Anirouddha, certainement, n'a été enlevé ni par les dieux, ni par les Gandharvas, ni par les Yakchas et les Râkchasas: c'est par une femme et par suite d'une intrigue amoureuse. Les femmes des Dêtyas et des Dânavas sont passionnées, et connaissent les secrets de la magie. Ce sont elles qu'il faut accuser: c'est de là que vient le mal.»

5 Voyez la lecture CLXI et les suivantes.

6 Pouloman est ordinairement le nom d'un Richi, beau-père d'Indra, tué par son gendre.

7 Voyez lecture CXX, tom. I.

8 Voyez lecture CXLVI, note 18.

9 Dânavas tués par Vichnou.

10 Nom d'un singe tué par Râmatchandra

11 Voyez lect. CXX, tom. I.

12 Voyez lect. CXXXIII, tom. I.

13 Nom d'Indra

Ainsi parla le généreux Crichna, et son explication fut accueillie avec faveur parmi les Yâdavas. Un grand bruit s'éleva: c'était la voix des Soûtas, des Mâgadhas¹⁴, des panégyristes qui célébraient la grandeur de Crichna; leurs doux accents retentissaient dans le palais de Mâdhava, et charmaient son oreille. Mais voilà que de tout côté les émissaires arrivent à la porte du conseil, et s'écrient d'une voix tremblante: D'autres revenaient aussi, et disaient à Crichna: Alors les Yâdavas, accablés par la douleur, et, les larmes aux yeux, se dirent: Les uns, le front baissé, se mordaient les lèvres; les autres fondaient en larmes; d'autres, fronçant le sourcil, pensaient au moyen de sortir d'embarras. Au milieu de leurs réflexions et de cette inquiétude que leur causait le sort de leur parent, le jour disparut, et les Yâdavas, toujours plongés dans leur affliction, résolurent de passer la nuit. Cependant les instruments de musique et les conques marines retentissaient dans le palais de Crichna pour annoncer l'heure du réveil¹⁵. Alors au jour pur d'un soleil radieux, Nârada entra seul en riant dans la salle du conseil. A la vue de tous les Yâdavas assemblés avec Crichna, il salua Mâdhava de l'acclamation royale¹⁶. Crichna, se levant avec empressement, lui présenta l'arghya¹⁷ et le madhouparca¹⁸, et une vache. Le saint Richi se plaça sur un siège orné d'étoffes magnifiques, et dit aux Yâdavas:

A cette interpellation du grand Nârada, le fils de Vasoudéva répondit: «Pieux brahmane, écoutez-moi. Anirouddha a été enlevé, et nous avons passé cette nuit à penser aux moyens de remédier à nos inquiétudes. Si vous avez quelque nouvelle à nous donner de lui, si vous l'avez vu quelque part, ô divin Mouni, parlez; c'est un service que je réclame de votre amitié.» L'illustre Késava finissait ces paroles, Nârada lui dit en souriant: «Vainqueur de Madhou, écoutez-moi. Il vient de se livrer entre Anirouddha et Bâna un grand combat, digne de tous ceux que l'on raconte des dieux et des Asouras. Le sujet de leur querelle est Ouchâ, fille de ce puissant Bâna: c'est pour cette princesse que l'Apsarâ Tchitralékhâ est venue enlever Anirouddha. Les deux champions se sont donc livré un combat terrible, et j'ai admiré moi-même les coups que se sont portés le fils de Pradyoumna et Bâna: on les aurait pris pour Bali et pour Vâsava. Enfin Bâna, craignant l'habileté d'Anirouddha, a eu recours à la magie, et a enchaîné sa valeur par des noeuds de serpents. Il avait même ordonné sa mort. Votre petit-fils a été sauvé par les conseils de Coumbhânda, ministre de Bâna, et le héros s'est vu lié par les serpents magiques du prince dont la valeur avait échoué contre lui dans le combat. Mais vous, ô Crichna, levez-vous promptement pour la gloire et le triomphe. Ce n'est pas ici le moment d'encourager ceux qui marchent à la victoire: d'ailleurs le héros, même lorsqu'il est abattu, conserve sa force et sa fermeté.»

Excité par ces paroles, le fier Crichna donna aussitôt l'ordre du départ. Couvert de poudre de sandal et de lâdjas¹⁹, il sortit bientôt lui-même. Nârada lui dit: «Crichna, il vous faut par la pensée appeler le fils de Vinatâ. Autrement il vous est impossible de faire cette route difficile, qui est de onze mille yodjanas. Pour arriver à Sonitapoura, où est maintenant Anirouddha, employez le vaillant Garouda, qui en un moment vous transportera dans la capitale de Bâna.» Après avoir entendu ces mots, Hari pensa à Garouda, et aussitôt le serviteur fidèle se présenta devant lui dans l'attitude du respect. Le fils de Vinatâ, saluant Crichna, lui dit avec soumission: «O dieu dont l'ombilic a produit le lotus mystérieux, pourquoi m'avez-vous appelé? Je désire savoir le service que vous demandez de moi. Quelle est la ville que je dois renverser du choc de mes ailes? O Govinda, qui n'a pas

14 Voyez lecture V, tom. I.

15 Un poète musicien, nommé *vêtâlica*, est chargé d'annoncer en vers certains moments de la journée, comme le matin et le soir. Il éveille le prince au bruit de la musique et des chants. Ce poète se nomme encore *khéditâ1a* ou *khétitâla* et *bhândica*.

16 C'est-à-dire, du mot victoire, जयशब्द, *djayasabda*.

17 Pour ce mot *arghya* ou *argha*, voyez lecture XIV, tom. I, note 21.

18 Le *madhouparca* est un plat de caillé, de beurre et de miel, présenté aux hôtes que l'on veut honorer.

19 Voyez lecture CXXXVI, note 10.

éprouvé la force de mes coups? quel est l'orgueilleux insensé qui court au trépas, ignorant et le poids de votre massue et les feux de votre tchakra? A quel ennemi le héros orné d'une guirlande divine²⁰ va-t-il lancer son soc aussi dévorant que la gueule du lion? Quel malheureux doit rouler à terre, consumé par vos flammes? Quel est celui dont les sens vont défaillir au son de votre conque divine, ô Mâdhava? Quel est le prince qui, avec sa suite, est destiné à descendre au séjour d'Yama?»

Ainsi parlait le sage Garouda; le fils de Vasoudéva lui répondit: «Écoute, roi des oiseaux. Le fils de Bali, Bâna, a surpris par la ruse le fils de Pradyoumna, et le retient enchaîné dans la ville de Sonitapoura. Enivré du charme de l'amour, Anirouddha s'est vu lié par des noeuds de serpents venimeux. C'est pour aller le délivrer que je t'ai appelé. Il n'est que toi qui puisses me seconder pour ce voyage. Transporte-moi promptement dans les lieux où est retenu le fils de Pradyoumna. La fille des rois de Vidarbhâ²¹, sa mère, pleure et appelle son enfant à grands cris: que par toi la mère et le fils se trouvent bientôt réunis. Tu sais qu'autrefois tu ravis l'ambrosie, et qu'alors nous fîmes ensemble un traité: tu es devenu mon étendard, mon compagnon fidèle²². Puissant ennemi des serpents, toi que je regarde comme mon ami, prouve-moi aujourd'hui que tu m'es attaché. Aucun oiseau ne t'égale en rapidité. Approuvant jadis ton noble motif, je ne t'ai point maudit, quand seul tu as délivré ta mère du poids de l'esclavage sous lequel elle gémissait. Du choc de tes ailes des guerriers ont été par toi terrassés dans le combat. Tu as prêté ton dos vigoureux à des troupes entières de Souras. Viens avec moi dans des régions inabordables; je veux devoir la victoire à ton secours. Par l'étendue de tes ailes tu ressembles au Mérou; par leur légèreté tu ressembles au dieu de l'air. Il ne fut, il n'est, il ne sera aucune force pareille à la tienne. Puissant enfant de Vinatâ, généreux et noble ami, unissons-nous pour sauver Anirouddha.»

«Je suis confus, dit Garouda, des discours que vous me tenez, magnanime Crichna. A votre faveur seule je dois mes succès, ô Késava. Je suis heureux des éloges que vous m'adressez. Mais c'est à vous qu'est due toute louange, et c'est vous qui me louez! Vous êtes au-dessus des Vèdes, au-dessus des Souras. C'est de vous que vient toute grâce. Vous savez ce qui est utile à tous les êtres, et vous comblez de bienfaits ceux qui sont dans le besoin. Vous avez quatre bras et quatre formes²³: c'est vous qui dirigez les quatre holocaustes²⁴, qui connaissez les devoirs des quatre ordres de dévots, qui offrez les quatre sacrifices. Vous êtes le grand poète²⁵: vous portez avec honneur l'arc, le tchakra et la conque. Célébré entre tous les dieux, vous soutenez la terre. Noble fils de Dévakî, vous êtes armé de la massue et du disque; vous avez pour l'amour des vaches élevé le Govardhana²⁶; par vous sont tombés Cansa et Tchânoûra, le premier, le plus habile des

20 वनमालिन्, *vanamâlin*. Crichna porte une guirlande nommée *vanamâlâ*.

21 Voyez lecture CXVII.

22 Vinatâ, mère de Garouda, était devenue, à la suite d'une gageure, esclave de Cadrou, mère des serpents. Ceux-ci promirent de la délivrer si Garouda voulait leur donner le breuvage d'immortalité, dont la lune est le réservoir. Garouda alla saisir la lune et la cacha sous son aile. Indra avec les dieux vint l'attaquer et fut vaincu. Vichnou fut plus heureux; mais, content de la conduite de Garouda, il lui accorda une capitulation honorable. Garouda devint la monture de Vichnou, et quand le dieu est porté sur un char, l'oiseau se place au-dessus de lui en forme de bannière flottante.

23 Brahmâ est représenté avec quatre têtes; mais je ne sais pas précisément ce qu'on entend ici par les quatre formes de Crichna. Ce sont peut-être les quatre Vèdes.

24 J'ai déjà dit que sans doute ces quatre holocaustes étaient les quatre sacrifices désignés, liv. II des lois de Manou, sl. 80, sous le nom de *pâcayadjnas*. Je ne sais quelle différence le texte prétend mettre ici entre चतुहोत्र et चतुक्रतु. Ces quatre sacrifices sont l'offrande aux Viswadévas, le Srâddha particulier, le Srâddha perpétuel, et l'hospitalité

25 महाकवि, *mahâcavi*.

26 Voyez lecture LXXIV, tom. I.

lutteurs²⁷. Ce dernier exploit vous a rendu le maître et le protecteur de ceux qui s'exercent à la lutte. Être supérieur, vous êtes l'ami, le défenseur, le soutien toujours assuré des Brahmanes. Identifié avec Brahmâ, constamment secourable, c'est vous qu'on appelle Dâmodara²⁸; c'est vous qui avez donné la mort à Pralamba²⁹, à Késin³⁰, à d'illustres Dânavas, à Asiloman, à Râvana³¹. C'est de vous que Vibhîchana³² et Sougrîva³³ ont reçu leur royaume, vous qui avez tué Bâlin³⁴, qui avez détrôné Bali³⁵, et enlevé des trésors de pierres précieuses³⁶. Vous êtes vous-même la première des pierres précieuses. Sorti du sein de Samoudra, vous êtes Varouna, vous êtes la grande source des rivières. Paré de votre arc et de votre conque, vous êtes le plus illustre des archers. On vous nomme Dâsârha, habile et savant guerrier. On vous appelle aussi Govinda. Vous êtes l'océan, l'éther, les ténèbres, le swarga, la terre, celui qui trouble la mer, qui porte le swarga, qui est le prix destiné à un grand nombre. Vous êtes aussi le grand nuage, le père de toute semence. Vous êtes le perturbateur des trois mondes, celui qui porte avec lui la colère, le mal et la crainte; mais en même temps vous êtes le désir et celui qui le satisfait. Vous savez manier toute espèce d'arc. Vous êtes celui qui dérange et qui arrange³⁷, qui détruit et qui construit³⁸; vous êtes le germe d'or³⁹, l'embryon de la terre, l'être immatériel et l'être revêtu de formes, le maître⁴⁰, le grand dieu⁴¹, doué de qualités innombrables. Vous daignez me louer, et c'est vous, être éternel, qui méritez d'être loué. Ceux sur lesquels votre regard ne daigne pas s'attacher, malgré leur force terrible, sont frappés par la verge d'Yama, et forcés de rétrograder dans l'échelle de la création. Ceux au contraire que vous regardez d'un oeil de bonté sont dans ce monde et dans l'autre délivrés de tout péché, et vont tous dans le swarga. O seigneur, je me sou mets à tous vos ordres. Commandez, je suis disposé à vous obéir.»

En même temps Garouda, après avoir fait entendre l'acclamation royale, ajouta ces mots, et, s'approchant de Crichna, il frémissait de plaisir. Alors le héros, l'embrassant par le cou, lui dit. Aussitôt le dieu qui porte la conque, le tchakra, la massue et le cimenterre, présente avec empressement à Garouda l'offrande de l'argha; et, peu d'instant après, sur le dos de l'oiseau céleste apparaît le premier des êtres, ardent à saisir la victoire, celui que sa couleur

27 Voyez lecture LXXXVI, tom. I.

28 Voyez lecture LXIII, tom. I.

29 Voyez lecture LXX, tom. I.

30 Voyez lecture LXXX, tom. I.

31 C'est Râmatchandra qui l'a tué.

32 C'était le frère de Râvana, qui fut appelé à lui succéder au trône de Lancâ: il avait été l'ami et l'allié de Râma.

33 Chef de singes, ami de Râma. Quand Râma arriva dans le pays de Sougrîva, celui-ci était révolté contre le roi Bâlin, son frère, qui lui avait enlevé sa femme Roumâ. Bâlin fut blessé à mort par Râma, et partagea son royaume entre son frère Sougrîva et son fils Angada. Son royaume se nommait *Kichkindha* près du Mysore.

34 Voyez la note précédente.

35 Lors de l'avatare appelé *Vâmana*.

36 Voyez lecture CXXI.

37 संवत्तः et वत्तनः.

38 प्रलयः et निलयः.

39 *Hiranyagarbha*. Voyez lecture I, tom. I. On donne le nom de *garbha* au lit du Gange, quand le fleuve est à sa plus grande hauteur. Ses flots chargés de limon méritent bien alors l'épithète de *hiranya* (doré). Ne serait-ce pas là l'explication physique de la fiction poétique de l'*hiranyagarbha*?

40 ईश, *îsa*. Ce nom est ordinairement donné à Siva, et est synonyme d'Îswara. Voyez lect. I, tom.

I.

41 *Mahâdéva*, nom de Siva.

a fait nommer Crichna⁴², celui qui a tué Cansa, Késin, Pralamba, qui a quatre bras et quatre armes, qui connaît les quatre Vèdes et les six Védângas, celui dont la poitrine est ornée du Srîvatsa⁴³, dont l'oeil ressemble à la fleur du lotus, dont le poil est hérissé et la peau douce, les doigts et les ongles réguliers, dont le blanc des ongles est teint en rouge⁴⁴, dont la voix est douce et pénétrante, les bras longs, arrondis et pendants jusqu'aux genoux⁴⁵ la face noire, dont le corps, brillant de jeunesse, tient de l'apparence du lion, et resplendit comme mille soleils; qui, maître, âme et essence de la nature, possède les huit qualités souveraines⁴⁶ qu'il a reçues du suprême Pradjâpati, et qui règne sur les Pradjâpatis, les Sâdhya et les dieux, celui enfin dont la gloire est célébrée par les Soûtas, les Mâgadhas et les panégyristes divins, et par les illustres Richis, instruits dans la science des Vèdes et des Védângas.

Après avoir fait proclamer la déclaration de guerre dans la ville de Dwâravatî, le noble fils de Vasoudéva se mit en route. Il était assis sur Garouda, ayant derrière lui le héros qui porte le soc et ensuite le terrible Pradyoumna. Ainsi s'exprimaient les Siddhas, les Tchâranas, les Maharchis qui parcouraient les plaines de l'air, et que Crichna rencontrait sur son passage tandis qu'il volait au combat.

CENT-SOIXANTE ET DIX-SEPTIÈME LECTURE. VICTOIRE REMPORTEE SUR LE FEU.

Vésampâyana dit:

Au bruit que faisaient les instruments de musique, les conques, les chants des Soûtas, des Mâgadhas, des panégyristes, les acclamations des mortels qui lui souhaitaient la victoire, Crichna avait pris une forme qui le rendait aussi brillant que le soleil, la lune et Indra. Au moment où le fils de Vinatâ allait s'élever dans les airs, la splendeur de Hari éclata sur toute la personne de Késava. Le dieu à l'oeil de lotus apparut comme une large montagne, et, disposé à frapper le Dâna, il prépara ses huit bras¹: ceux de droite étaient armés du cimenterre, du tchakra, de la massue, de la flèche; ceux de gauche, du bouclier, de l'arc, du tonnerre² et de la conque. Au-dessus de lui s'élevaient mille têtes, qui se dressaient sur les mille corps de Sancarchana³. Celui-ci, vêtu de blanc, fier et superbe comme le Kêlâsa aux cimes magnifiques, ressemblait, sur la croupe de Garouda, à la lune qui se lève. Quant au vaillant Pradyoumna, volant aux combats, il resplendissait comme le grand Sanatcoumâra⁴. Garouda, du vent de ses ailes, agitait les hautes montagnes, et couvrait à lui seul le chemin des vents. Il traversait rapidement cette route supérieure, fréquentée par les Siddhas et les Tchâranas. Râma dit à l'incomparable Crichna:

42 Crichna signifie noir.

43 Voyez lecture XLI, tome I, note 20.

44 Pratique usitée dans l'Inde.

45 C'est l'explication que l'on a aussi donnée du surnom d'Artaxerce *Longue-main*.

46 Il est question ici ou des huit facultés surnaturelles appelées *vibhoûtî*; ou des huit présages heureux, tels que ceux que l'on nomme *achtamangala* (voyez ce mot dans M. Wilson); ou de ces huit formes que l'on donne à Siva, surnommé pour cette raison *achtamoûrttidhara* et qui sont invoquées dans le prologue du drame de Sacountalâ; ou bien encore de la présidence qui aurait été accordée au dieu sur les huit points cardinaux.

¹ Dans la lecture précédente on ne lui donnait que quatre bras: le lecteur doit être accoutumé à ces petites contradictions.

² Le manuscrit dévanâgari de Paris à la place de ce mot met une fleur de lotus, *padma*.

³ Sancarchana ou Balarâma est une incarnation du serpent Ananta, à qui la mythologie donne mille têtes, servant de pavillon au dieu Crichna

⁴ Voyez lecture XVII, tom. I.

A ces mots, Garouda s'élance vers le Gange céleste: il se donne à lui-même mille têtes, plonge dans le fleuve, y boit une grande quantité d'eau, et vient ensuite la rejeter en forme de pluie, pour éteindre le feu dont la clarté s'étendait au loin. Ce feu a jeté sa dernière lueur, et Garouda, étonné lui-même de ce résultat, s'écrie: «Quelle doit être un jour la force du feu qui brûlera les mondes à la fin des âges, si celui-ci a pu altérer la couleur du sage Crichna! Mais je vois en ce moment réunis ensemble trois feux capables sans doute de consumer les trois mondes, Crichna, Sancharchana et le vaillant Pradyoumna.» Après avoir détruit ce grand rempart, le roi des oiseaux prit son vol, formant avec ses ailes un bruit terrible. Les Feux⁷, serviteurs de Roudra, à cette vue, se demandaient: Et en même temps ils engagent le combat avec les trois Yâdavas. Le bruit des armes, leurs cris pareils à des rugissements de lion s'étendent au loin. Alors le roi des Feux⁹ envoie ses gens sur le lieu du combat: leur dit-il. Tel est l'ordre qu'il leur transmet de la part de Bâna. Ils arrivent, ils voient que leurs compagnons sont engagés dans un grand combat avec le fils de Vasoudéva. Ce sont Calmâcha, Cousouma, Dahana, Sochana, et le violent Tapana, c'est-à-dire les cinq Feux employés dans l'offrande de la swâhâ¹⁰. D'un autre côté, se présentent avec toutes leurs forces les cinq Feux qui accompagnent la swadhâ¹¹, Pithara, Pataga, Swarna, Agâdha et Bhrâdjâ. Ajoutez à ceux que je viens de nommer les deux Feux du Djyotichtoma¹², employés aussi dans le Vachatcâra¹³, et entourés d'un éclat étincelant. Monté sur un char enflammé, armé d'un trident flamboyant, entre ces deux Feux brille le grand Richi Angiras; Crichna qui l'aperçoit, animé d'une ardeur héroïque, s'écrie en riant: A ces mots Angiras s'élance avec son trident enflammé, et croit, dans sa colère, pouvoir trancher les jours de Crichna. Celui-ci, de ses traits aigus, courbés en croissant, brûlants comme les feux d'Yama ou du soleil, brise le trident d'Angiras, et, poursuivant sa victoire, d'une flèche enflammée, longue, énorme¹⁵, meurtrière, il frappe son rival dans la bouche. Angiras couvert de sang, éperdu et tremblant, tombe par terre. Tous les autres Feux et les quatre enfants de Brahmâ¹⁶ s'enfuient aussitôt vers la ville de Bâna, et Crichna les suit jusqu'à l'endroit où est ce prince.

CENT-SOIXANTE ET DIX-HUITIÈME LECTURE. DÉFAITE DE DJWARA.

Vêsampâyana dit:

A la vue de la ville de Bâna, Nârada dit à Crichna: Crichna répondit à Nârada: En parlant ainsi, ils arrivèrent promptement avec Garouda. Alors le guerrier à l'oeil de lotus prenant sa conque, en tira avec force des sons qui remplissaient le ciel. En voyant cette conque rapprochée de la bouche de Crichna, on aurait dit un nuage amassé par le vent, et du sein duquel sort la lune qu'il avait dévorée. Au bruit de cet instrument redoutable, le héros

7 On voit ici que les feux sont personnifiés: अनुचराग्रयः.

9 अग्निराद्.

10 La *swâhâ* est une exclamation usitée dans les sacrifices offerts aux dieux. On en a fait un personnage: c'est l'épouse du Feu et la déesse qui préside aux holocaustes.

11 La *swadhâ* est l'exclamation employée dans les sacrifices offerts aux mânes, et en même temps la nourriture qu'on leur présente. On en a fait aussi une épouse d'Agni, dieu du feu.

12 Ce mot signifie *sacrifice à la lumière*. On distingue ce sacrifice par le nombre de seize prêtres qui doivent y officier.

13 Holocauste offert avec l'exclamation *vachat*.

15 Littéralement, *pareille à une enclume*, स्थूणाकर्ण, *sthoûnâcarna*.

16 Je ne sais pas quels sont ces quatre fils de Brahmâ, mais je soupçonne qu'il y a quelque rapport entre ces mots et ceux par lesquels dans la lecture précédente on désignait quatre espèces d'holocaustes. Voyez la note 24 de cette lecture.

entre dans la ville de Bâna, le merveilleux enchanteur. Cependant le son des conques et des tambours avait appelé rapidement l'armée de ce prince. D'après ses ordres ses satellites se précipitaient au combat par milliers, et leurs armes étincelaient au soleil. C'était une masse pareille à un immense nuage noir, une foule innombrable, infinie. Ces Dêtyas, ces Dânavas, ces Râkchasas, ces Pramâthas réunis étaient conduits contre le grand Crichna; ils brandissaient leurs armes, et les yeux enflammés comme des astres rayonnants, ils s'élançaient, se baignant déjà en idée dans le sang de leurs quatre adversaires.

L'impétueux Râma, placé en face de cette troupe ennemie, dit à son frère que tant de triomphes ont illustré: Ainsi parlait le sage Râma; à l'instant, d'une main exercée le grand Késava lance un trait meurtrier, que la flamme entoure, que semble pousser Yama lui-même, et qui, de son éclat éblouissant, épouvante les barbares Asouras. Crichna, sans hésiter, s'avance rapidement vers cette armée menaçante où brillent des tridents, des haches, des dards, des épées, des arcs, des massues, et qui présente une élite de Pramâthas fameux. On les voit élevés sur des chars de forme variée, terribles et pareils à des montagnes mobiles ou à des nuages poussés par le vent. Tel était l'aspect de ces innombrables bataillons sous la masse brillante de ces arcs, de ces haches, de ces lances, de ces tridents, de ces masses de fer qu'ils agitaient de toute part.

A ce spectacle, Sancarhana, placé avec Crichna sur Garouda, dit au vainqueur de Madhou: C'est ainsi qu'ils parlaient, élevés sur la croupe de Garouda, et armés de massues, de haches, de socs qui ressemblaient à des pics de montagne. L'apparence du fils de Rohinî était formidable: tel on verra à la fin des siècles Câlâ qui doit tout dévorer. Habile dans tous les genres de combat, il frappait de sa massue, ou de son soc invincible labourait les rangs ennemis. Pradyoumna accablait de ses flèches les chefs Dânavas. Djanârdana, pareil à une masse sombre et noire² combattait armé de son tchakra et de sa massue, effrayant les Dêtyas des sons de sa conque. Le fils de Vinatâ de ses ailes, de son bec, de ses serres harcelait ses ennemis, et, de ses coups meurtriers, les envoyait au séjour d'Yama.

Attaquée par ces quatre adversaires, cette formidable armée des Asouras se trouvait inondée d'un déluge de flèches, et commençait déjà à plier. Alors pour la soutenir accourt Djwara³, monstre à trois pieds, à trois têtes, à six bras, à neuf yeux: son arme, c'est la cendre⁴; aussi effroyable que Câlâ, aussi bruyant que mille nuages, aussi impétueux que l'ouragan, il respire avec peine, il bâille; son corps semble affaissé par le sommeil; son regard est troublé, son air effaré, son poil hérissé, son oeil affaibli et son âme abattue. Transporté de colère, il gourmande en ces termes le héros qui porte le soc: Ainsi s'exprime Djwara; il sourit, et marche au devant de Râma. Il agite ses poings, aussi terrible que le feu dévorant de la fin des âges. Le fils de Rohinî brandit sans relâche sa terrible massue, qu'il tourne avec rapidité. Djwara lui lance une cendre enflammée, qui vient jaillir contre la poitrine de ce grand corps, semblable à une montagne. Une partie de cette cendre brûlante s'élève de là en tourbillons jusqu'au Mérou, dont elle recouvre et déchire le sommet: le reste de cette poussière rouge et dévorante s'attache sur le frère de Crichna, qui soupire et bâille: la somnolence le gagne; son regard est incertain, sa tête éprouve des vertiges, son poil se hérissé, ses yeux s'affaiblissent, et sa raison se trouble.

Le héros éperdu dit à Crichna: lui répond Crichna en riant; et en même temps il embrasse tendrement son frère, et le délivre des feux dont il se plaignait. Mais ensuite il s'adresse à Djwara, et lui dit avec colère: Alors Djwara, de ses deux mains, jette des poignées de

² Cette idée de *masse noire* est toujours exprimée par अञ्जन, *andjana*, qui est le cosmétique dont on se sert pour teindre le poil des paupières.

³ Djwara est la fièvre personnifiée. M. Wilson croit que les poètes lui donnent trois pieds et trois têtes, pour représenter les trois périodes successives de froid, de chaleur et de transpiration. Cependant voyez la lecture suivante.

⁴ भस्मप्रहरण, *bhasmapraharana*.

endre rouge, qui, en un instant, répandent la flamme sur tout le corps du héros. Crichna trouve le moyen d'apaiser ce feu. Djwara revient à la charge: il jette autour du cou de Crichna ses bras, pareils à des serpents, et le frappe d'un coup de poing dans la poitrine. Un bruit terrible annonce au loin ce duel de Djwara et du grand Crichna. Les coups que se portent les deux rivaux sont aussi retentissants que le fracas du tonnerre qui tombe sur la montagne. Mais la lutte fut bientôt terminée. Le maître de la terre saisissant de ses deux mains le monstre tout brillant de parures d'or, pour finir les tourments du monde, lui brise le corps entre ses doigts.

CENT-SOIXANTE ET DIX-NEUVIÈME LECTURE. RETRAITE DE DJWARA.

Vésampâyana dit:

Crichna, voyant Djwara vaincu, le jette de toute sa force contre terre. Mais celui-ci s'attache aux bras de son ennemi, et de là, sans lâcher prise, pénètre dans son corps. Crichna, envahi par son puissant adversaire, songe à se défendre lui-même, et se débat avec force. Il bâille, il soupire, il tressaille; tout son corps frémit, le sommeil l'enchaîne peu à peu. Cependant il rappelle de temps en temps toute sa fermeté; mais malgré lui, malgré la puissance que lui donne l'yoga, il bâille et perd sa contenance. Il sent qu'il est vaincu par Djwara.

Aussitôt pour détruire cet ennemi et lui faire éprouver toute sa force, il crée un autre Djwara¹, terrible, menaçant, épouvantant tout ce qui respire, et né de la substance de Vichnou. Celui-ci va saisir l'adversaire qui lui est désigné, et le livre à Crichna, qui le prend, et fait sortir de son corps les deux Djwaras. Mais dans sa colère il écrase contre terre celui qui s'était déclaré son ennemi, et se dispose à le déchirer en cent morceaux. Celui-ci s'écrie: En ce moment la voix d'un être invisible se fait entendre du ciel: En entendant ces mots, Hari le laisse aller; Djwara, se prosternant devant Hrichîkésa, se jette à ses pieds et demande sa protection. Il lui dit: Crichna lui répondit: Ainsi parla le glorieux Crichna: il ajouta encore ces mots: «Écoute, ô Djwara, ce que je vais te dire sur la manière dont tu dois te trouver dans le monde, mêlé à tous les êtres, animés et inanimés. Si tu veux mériter ma faveur, tu te diviseras en trois parts, qui résideront l'une dans les quadrupèdes, la seconde dans les substances inanimées, et la troisième dans les hommes. Les habitants de l'air n'échapperont pas à ta juridiction. Dans cette troisième division on te verra sous quatre formes, désignées par le nombre d'un, de deux, de trois ou de quatre jours pendant lesquels tu apparaîtras². Tu n'habiteras chez les mortels que pour leur douleur. Tu existeras aussi dans les autres êtres. Dans les arbres tu te glisseras sous la forme d'un ver: tu seras la chute³ et la couleur jaune des feuilles⁴, et la pourriture⁵ des fruits. Tu seras la teinte noirâtre⁶ des eaux croupissantes, la maladie qui abat la couronne du paon⁷, le froid qui glace les lotus, la chaleur qui entr'ouvre et sillonne la terre⁸, l'ocre⁹ des montagnes,

¹ Je ne chercherai pas à expliquer cette fable, de laquelle il résulte que Crichna guérit la fièvre par la fièvre même. Toute cette lecture est allégorique; le lecteur s'en apercevra facilement, et trouvera lui-même le sens de cette énigme.

² एकाहिकी द्वहिकश्च त्रयाहिकश्च चतुरथकः. Ce vers m'a semblé désigner les fièvres quotidienne, tierce, quarte, que le poète personnifie.

³ असङ्कः पत्रकः, *asanch patracah*.

⁴ पाण्डुपत्रः, *pândoupatrah*.

⁵ आतुय्य□, *âtouryyam*.

⁶ निलिका, *nîlicâ*.

⁷ शिखोद्धेदः, *sikhodbhédas*.

⁸ अखरः, *akharah*.

l'effrayante épilepsie des vaches¹⁰. C'est ainsi que tu seras revêtu de mille formes: ta vue, ton toucher tuera les êtres. Personne, sans en excepter les hommes ni les dieux, ne pourra te résister.»

Ces paroles de Crichna transportèrent de joie Djwara, qui, la tête baissée avec respect, lui répondit: «O Mâdhava, je suis heureux de cette domination que vous m'accordez sur tous les êtres. Je suis maintenant soumis à vos ordres, que je vous prie de me communiquer. Je dois sans doute la naissance au vainqueur de Tripoura, à Hara¹¹, terrible adversaire des Asouras; mais vous m'avez vaincu sur le champ de bataille: vous êtes désormais mon maître, et je suis votre esclave.» répondit Djwara au grand Crichna. Satisfait de la grâce qu'il avait obtenu, il salua son vainqueur avec respect, et, leur traité une fois conclu, il se retira du champ de bataille.

FIN DU TOME DEUXIÈME

9 गैरिकः, *gêricah*. M. Wilson fait ce mot du genre neutre. Le dictionnaire anglais traduit cette expression par *red chalk*, ce qui doit être la sanguine, ou l'oxyde rouge de fer. Voy. lect. LXX, tom. I.

10 अपस्मारकः, *apasmâracah*.

11 Nom de Siva.

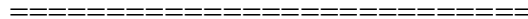
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME TROISIÈME
(BHAVICHYAPARVAN)

CENT-QUATRE-VINGTIÈME LECTURE. COMBAT DE CRICHNA ET DE SIVA.

Vésampâyana dit:

Les trois héros, montés sur Garouda, et pareils à trois flammes étincelantes, s'avancent avec rapidité et continuent le combat: ils poussent de grands cris, frappent leurs ennemis avec vigueur et couvrent au loin leurs bataillons d'une grêle de flèches. L'armée des Dânavas, sillonnée par le tchakra et par le soc, accablée sous une pluie de traits, frémissait de colère. L'incendie allumé par les flèches de Crichna s'étendait avec la fureur d'un feu lancé au milieu d'un amas de bois desséché, consumant sans pitié des milliers de Dânavas, et non moins brillant que ces flammes dévorantes que doit amener la consommation des âges. Bâna veut ranimer le courage de ces troupes brûlées ou déchirées par les armes de ses adversaires. Il s'élance au devant de ses soldats, et leur dit: «Vaillants Dêtyas, pourquoi quittez-vous le champ de bataille? Quoi! vous jetez vos armures, vos épées, vos massues, vos dards, vos poignards, vos boucliers et vos haches, et vous fuyez par les plaines de l'air! Est-ce ainsi que doivent se conduire des gens qui pensent à leur origine, à leur patrie, à l'alliance qui leur donne l'appui de Hara? Pour moi, je ne céderai pas.» Il dit; mais les Dânavas, sans faire attention à ces paroles, continuaient à fuir. Le roi, rassemblant un reste de Pramâthas dispersés, pensait encore à combattre; Coumbhânda, son ami et son conseiller, au milieu de cette déroute générale, criait aussi aux chefs Dânavas: «Voyez votre chef, voyez Bâna vous donnant l'exemple du courage. Rappelez-vous que Sancara lui-même est son maître. Pourquoi donc renoncer au combat, et vous laisser dominer par la crainte? Vous sacrifiez à la fois et votre honneur de guerriers, et votre vie.» La voix de Coumbhânda n'était pas mieux écoutée; et, effrayés par les feux terribles du tchakra, les Dânavas fuyaient sur tous les points de l'horizon.

Le dieu qu'on surnomme Sthânou¹ voit cette armée dispersée par le puissant Crichna. Il se prépare lui-même au combat: son oeil est rouge de colère; pour voler à la défense de Bâna, Siva monte sur son char étincelant de lumière, et conduit par Nandin². A ses côtés est le divin Coumâra; Roudra, en se mordant la lèvre, arrive à l'endroit où se trouve Hari. Son char retentissant est attelé de lions, et semble dévorer l'espace³: il brille comme la lune en son plein, se dégageant des nuages qui l'obsèdent. Autour de ce char apparaissaient mille formes d'êtres fantastiques, aussi effrayants par leur aspect que par leurs cris variés: les uns avaient des têtes de lion, de tigre, de serpent, de cheval, de chameau, d'âne, d'éléphant, de chèvre, de loup, de chat ou de bélier; les autres, au lieu du cordon consacré, portaient un serpent; d'autres étaient couverts de haillons, et sur leur tête leurs cheveux s'élevaient en pointe menaçante. Quelques-uns étaient nus, et faisaient retentir le bruit des conques ou des tambours. On en voyait qui, distingués par leur extérieur, étaient ornés de guirlandes de fleurs divines et de traits guerriers. Quelques autres se présentaient sous la forme de nains, à l'épaisse carrure, vêtus de peaux de lion et de tigre, montrant leurs longues dents rouges de sang, et affamés de chair. Tel était le cortège du dieu qui a la force d'abattre les grands: et par des gestes brusques et joyeux, tous ils témoignaient le désir qu'ils avaient de commencer le combat.

Crichna, élevé comme il est sur la croupe de Garouda, aperçoit le char divin du puissant Roudra, et il s'avance pour l'attaquer. Hara le voit, et dans sa colère il lui lance cent flèches. Hari, outré des atteintes qui lui sont portées, pour résister à cet ennemi terrible prend un

¹ Surnom de Siva, signifiant *fixe, ferme*.

² Le texte porte नन्दी र, *nandîswara*, que j'ai traduit comme M. Wilson traduit नन्दीश, *nandîsa*, appliquant ce mot à Nandin, officier de la maison du dieu Siva.

³ पिबान्निवाकाशं, *bibens sicut atherem*.

trait nommé Pârdjanya⁴. Sous les coups de Vichnou et de Roudra la terre tremble: les éléphants, surpris de ce désordre, frémissent et lèvent leurs trompes avec inquiétude. Les montagnes, surchargées de nuages, fléchissent sous le poids, et quelques-unes même perdent leur couronne de rochers. Les points principaux de l'horizon et les points intermédiaires, la terre, l'éther, paraissent comme enflammés dans cette lutte que soutiennent l'un contre l'autre ces héros divins. De tout côté les ouragans fondent sur la terre: les Sivâs⁵ poussent un cri sinistre et prennent un air menaçant; les Vasous font entendre un son terrible, et du ciel tombe une pluie de sang. Sur le front de l'armée de Bâna descend un météore brûlant qui le couvre entièrement. Le vent cesse de souffler, et le jour pâlit. Les planètes sont privées de la lumière, et les oiseaux n'osent plus s'élancer dans l'air.

En ce moment Brahmâ, témoin des efforts de celui qui a détruit Tripoura, arrive, entouré de la troupe sacrée des dieux: au milieu du ciel on aperçoit des groupes de Gandharvas, d'Apsarâs, d'Yakchas, de Vidyâdharas, de Siddhas. Le trait Pârdjanya, que Vichnou vient de lancer à Roudra, arrive à sa destination, et de tous les points du ciel tombent sur le char de ce dieu cent mille flèches aiguës. Contre cette arme terrible il se défend par une autre non moins redoutable et appelée Âgnéya⁶. O prodige! les quatre adversaires qu'il combat se trouvent de tout côté assaillis, couverts et brûlés par des flèches enflammées: ils ont disparu à tous les yeux. Les Asouras poussent un cri de lion: «Ce trait de feu a tué l'ennemi,» se disent-ils. Mais le fils de Vasoudéva est trop expérimenté dans le métier des armes pour succomber à une semblable attaque; il prend un autre trait, nommé Vârouna⁷; il le lance, et les flammes de son rival se trouvent bientôt éteintes.

Toujours obstiné à combattre, Siva emploie quatre traits semblables au feu destructeur des derniers âges: ce sont le Pêsâtcha, le Râkchasa, le Rôdra, et l'Ângirasa⁸. A ces quatre traits Vichnou aussi répond par quatre autres non moins puissants. ce sont le Vâyavya, le Sâvitra, le Vâsava et le Mohana⁹. Telles sont les armes dont il se sert, et qu'on distingue par le nom général de Vêchnava¹⁰; la Mort ouvrant sa bouche formidable est moins effrayante que lui. A cette vue, les chefs Asouras, les démons¹¹, les Yakchas, les satellites de Bâna fuient de tout côté, emportés par la crainte, et Bâna lui-même, quand les Pramâthas ont déserté le champ de bataille, est obligé d'en sortir: il presse le pas, et cependant sa face est toujours tournée vers l'ennemi. Couvert d'armes terribles, ce vaillant prince des Dêtyas, environné de ses grands officiers, apparaît, majestueux comme le dieu du tonnerre.

Par le moyen de prières et de mantras, par le charme de plantes efficaces, on essaie encore de rétablir sa fortune¹². Ce fils de Bali, avec la magnificence du dieu des richesses¹³, donne aux plus illustres Brahmanes des étoffes magnifiques, des vaches, des fruits, des fleurs et des monceaux d'or¹⁴. Son char l'attend, brillant comme un feu dévorant, orné de mille soleils, de mille lunes, de mille étoiles, enrichi d'or et de peintures. Bâna, son arc à la main, environné des Dânavas, s'élance encore sur ce char: il va affronter les coups des Yâdavas,

⁴ C'est-à-dire, *formé de nuages*.

⁵ Voyez lect. CLXII, note 7.

⁶ C'est-à-dire, *enflammée*.

⁷ Ce mot veut dire *marin*.

⁸ Le premier mot signifie *ordinaire aux Pisâtchas* (voyez lect. III, note 5); le second, *ordinaire aux Râkchasas* (voyez *ibid.* note 3); le troisième, *terrible* ou *ordinaire à Roudra*; le quatrième, *familier à Angiras*. Ce Richi est quelquefois confondu avec le feu.

⁹ C'est-à-dire, le trait de Vâyou ou le Vent, le trait de Savitri ou le soleil, le trait des Vasous, et le trait qui inspire la folie.

¹⁰ Appartenant à Vichnou.

¹¹ Autrement les Bhoûtas. Voyez lecture III, note 6.

¹² स्वस् ययनं प्रचक्रुः.

¹³ Couvéra.

¹⁴ C'est-à-dire, des *nichcas*. Voyez ce mot dans le dictionnaire de M. Wilson.

et revêt la forme la plus effrayante. Comme une mer gonflée par le vent et menaçant d'engloutir le monde sous ses vagues furieuses, cette masse de Dânavas, où s'agitent les chevaux et les guerriers, s'avance avec rapidité. Semblables à ces forêts qui couvrent le front des montagnes, ces bataillons se présentent, inspirant la terreur, hérissés de grands chars de bataille, et garnis d'archers tout prêts à lâcher leurs flèches.

CENT-QUATRE-VINGT-UNIÈME LECTURE. HYMNE EN L'HONNEUR DE HARIHARA.

Vêsampâyana dit:

Le monde était plongé dans l'obscurité. On ne voyait d'autre lumière que celle de Tryambaca; le char, et Nandin, et Cârlikéya¹ avaient disparu. Brillant à la fois de sa propre nature et des feux de sa colère, le dieu dont le front est orné de trois yeux s'arme de la flèche à quatre pointes² qui détruisit Tripoura; il l'appête sur son arc, disposé à la décocher. En ce moment le sage Crichna, qui a deviné son dessein, saisit celui de ses traits qu'on appelle Djrimbhana³, et à l'instant Hara ne peut s'empêcher de bâiller. En vain il veut se défendre contre l'effet du trait que son rival vient de lui lancer: son arc et sa flèche restent sans force dans ses mains. Crichna lui-même céderait à la puissance de ce charme, si les sons éclatants qu'il tire de sa conque Pântchadjanya, et le bruit terrible de son arc Sârnga ne tenaient ses esprits éveillés. A la vue de ce dieu qui bâille, tous les êtres tremblent de peur. Cependant les compagnons de Roudra avaient attaqué le héros qui porte sur ses enseignes la figure d'un poisson. Pradyoumna, employant contre eux des armes magiques, leur lance çà et là des traits qui les jettent dans un profond assoupissement, et frappe avec vigueur les Dânavas qui osent l'approcher. De la bouche du puissant Hara, ouverte pour bâiller, sortaient des flammes étincelantes, qui embrassaient les dix régions du ciel. La Terre, pressée sous le poids des deux combattants, vient en tremblant se présenter devant le grand Brahmâ. «Dieu des dieux, s'écrie-t-elle, je suis la victime de cette lutte terrible: je succombe sous le poids de Crichna et de Roudra. Bientôt je serai dans l'état où je me trouve quand une mer universelle couvre ma surface. Aïeul du monde, c'est un fardeau que je ne puis supporter; fais que je sois soulagée, et que je puisse soutenir tous les êtres animés et inanimés.» «Encore un moment de patience, répondit Brahmâ à la déesse surnommée Câsyapî⁴; bientôt tu seras délivrée.»

Alors le dieu dit à Roudra: «Tu as accordé au grand Asoura un privilège. Pourquoi veux-tu encore le protéger toi-même? Ta lutte avec Crichna m'afflige. Ne sais-tu pas que Crichna est un autre toi-même, qu'à sa nature divine et infinie il a uni un corps?» Roudra, par le moyen de l'yoga, considère alors les trois mondes, la nature animée et inanimée: il se voit lui-même, l'arc et la flèche à la main, et soumis à un funeste bâillement; il reconnaît les trois rivaux qu'il combat, et se rappelle quels sont les héros de Dwâravatî. Il ne répond rien à Brahmâ, mais il cesse de menacer son adversaire: il sait que Crichna et lui ne sont qu'une seule et même substance. Crichna aussi s'approche sans parler. Alors Roudra dit à Brahmâ: O dieu, c'en est fait, je ne combattrai plus contre Crichna, et la terre sera délivrée

¹ J'ai substitué dans le texte le mot गृहः, *gouhah*, nom de Cârlikéya, à l'expression रुद्रः, *roudrah*.

² चतुर्मुख, *tchatourmoukha*: épithète que les deux manuscrits dévanâgaris font rapporter au mot बाण, *bâna*.

³ Ce mot signifie *bâillant*. Je n'ose prêter un sens allégorique à toutes ces fictions du poète, qui peuvent n'être qu'un caprice de son imagination. Cependant quand il dépeint plus bas la bouche enflammée de Siva qui s'ouvre et se ferme tour à tour, je ne puis m'empêcher de me représenter l'effet physique que produit dans le ciel l'éclair de chaleur, qui par un mouvement alternatif semble aussi fermer et ouvrir l'horizon

⁴ Conquise par le fils de Djamadagni, Parasourâma, la terre avait été donnée en présent à Casyapa

de nos divisions.» En même temps les deux rivaux s'embrassent, et, remplis de joie, sortent du champ de bataille. Personne ne saurait reconnaître ces dieux ainsi confondus dans leur saint yoga⁵: l'oeil seul de Brahmâ les distingue encore. L'aïeul des mondes, à la vue de cette union miraculeuse, dit au grand et sage Mouni Mârcandéya, qui se trouvait alors à ses côtés:

«Non loin de la Nalinî⁶, sur le flanc du Mandara, ô saint Brahmane, pendant le sommeil du monde, au sein de la nuit, j'ai déjà vu cette merveilleuse confusion de Hara et de Hari: Hara a la forme de Hari, comme Hari a celle de Hara. Hara est couvert d'un vêtement jaune et porte dans ses mains la conque, le tchakra et la massue, comme Hari est vêtu d'une peau de tigre et armé du trident et de la masse de fer. Garouda est la bannière de Hara, comme le taureau se présente sur celle de Hari. A la vue de ce mystérieux rapprochement, ma surprise est extrême. O divin pénitent, considère cet étonnant prodige et tâche de l'expliquer.»

Mârcandéya répondit: «Je ne vois aucune différence entre ces deux personnages que tu me montres, entre Siva ressemblant à Vichnou et Vichnou ressemblant à Siva. Je vois ici Harihara⁷, forme éternelle et divine, qui n'a ni commencement, ni milieu, ni fin. Celui qui est Vichnou est Roudra; celui qui est Roudra est aussi Brahmâ. Vichnou, Roudra et Brahmâ sont trois dieux sous une seule forme⁸, tous trois bienfaisants, créateurs et maîtres du monde, nés d'eux-mêmes⁹, à la fois mâles et femelles, et soumis à une pénitence sévère. De même que l'eau, tombant dans l'eau, ne cesse pas d'être eau, ainsi Vichnou, uni à Roudra, devient Roudra sans changer de nature: de même que le feu jeté dans le feu est toujours du feu, ainsi Roudra s'unissant à Vichnou devient Vichnou sans altérer son essence. De Vichnou, sous la forme de Soma, et de Roudra sous la forme d'Agni, naît l'Agnichtoma¹⁰, source de tous les êtres animés et inanimés. Ces dieux font et détruisent les mondes; ils sont les fondateurs de l'univers, les maîtres de la création, qu'ils gouvernent en souverains et qu'ils pénètrent¹¹ de tout côté, première cause et premier agent, esprit supérieur, dieux du passé, du présent et de l'avenir, instituteurs divins et infinis, protecteurs des êtres qui leur doivent la naissance. Ils sont la pluie, le vent et la force qui ranime la nature; ils sont, ô Brahmâ, ce grand mystère que tu nous révéles. L'homme qui lit ou entend lire ces hautes vérités obtient, par la faveur de Roudra et de Vichnou, le séjour le plus relevé.

5 Ce mot signifie en cet endroit *union*; plus haut il voulait dire *réflexion, méditation, union pieuse avec Dieu*.

6 C'est un nom que l'on donne au Gange du ciel. La Nalinî est encore regardée comme une rivière qui coule à l'est, arrose le pays de Caserou, et va tomber dans la grande mer. Voyez le tom. VIII des Recherches asiatiques, p. 329 et suiv.

7 Cette union toute philosophique de Siva et de Vichnou a été exprimée par un symbole que l'on retrouve dans les Hermapollons des Grecs. La statue de ces deux divinités confondues se nommait Harihara: elle avait quatre pieds et deux têtes; une moitié était noire et l'autre blanche. Les poètes à ce sujet racontent qu'un jour Lakchmî et Dourgâ se disputaient devant Siva sur la prééminence de leurs époux. Vichnou survint, et pour prouver qu'ils étaient égaux, il entra dans le corps de Siva et ne forma plus qu'un tout avec lui. Il existe une autre légende sur l'origine de ce symbole: on dit que Siva pria un jour Vichnou de reprendre cette forme de femme qui avait autrefois charmé les Asouras. Vichnou eut pour lui cette complaisance, et Siva, épris de cette beauté, la poursuivit avec ardeur. Vichnou avait cependant repris sa forme ordinaire; mais Siva, dans la chaleur de ses embrassements, s'était confondu avec lui comme Salmacis avec le fils de Mercure.

8 एकमूर्तिस्त्रयो देवाः.

9 स्वयंभूवः.

10 Voyez lecture XL, tome I.

11 C'est là le sens du mot *Vichnou*. Voyez lect. I, tom. I.

Je chanterai la gloire de Hari et de Hara unis à Brahmâ. Hari et Hara sont les premiers des dieux, et leur puissance infinie brille dans le monde qui est leur ouvrage. Vichnou est l'essence de Roudra; Roudra est l'essence de Vichnou; ce n'est qu'un seul être qui s'est doublé, et existe sans cesse et partout dans la nature. Vichnou n'est pas sans Siva, et Siva sans Vichnou: dès le commencement ces deux divinités n'en font qu'une. Aum! adoration à Crichna et à Roudra ensemble confondus!

Adoration à celui qui a trois yeux¹² ! adoration à celui qui en a deux!

Adoration à celui qui a les yeux rouges! adoration à celui dont les yeux ressemblent au Lotus!

Adoration au maître de Coumâra¹³ ! adoration au maître de Pradyoumna!

Adoration à celui qui porte le Gange¹⁴ ! adoration à celui qui porte la terre!

Adoration à celui qui effraie le paon! adoration à celui qui porte un bracelet sur le haut du bras¹⁵ !

Adoration à celui qui est orné d'une guirlande de crânes¹⁶ ! adoration à celui qui se pare d'une guirlande de fleurs sauvages!

Adoration à celui dont la main est armée du trident! adoration à celui qui lance le tchakra!

Adoration à celui qui porte le sceptre d'or! adoration à celui qui a le sceptre de la mortification!

«Adoration à celui qui est vêtu d'une peau¹⁷ ! adoration à celui dont le vêtement est jaune!

Adoration à l'époux d'Oumâ! adoration à l'époux de Lakchmî!

Adoration à celui qui tient le Khatwânga¹⁸ ! adoration à celui qui tient la massue!

Adoration à celui dont les membres sont couverts de cendre¹⁹ ! Adoration à celui dont les membres sont noirs!

Adoration à celui qui habite les cimetières²⁰ ! adoration à celui qui habite les ermitages!

Adoration à celui qui est porté sur un taureau! adoration à celui qui est porté sur Garouda!

Adoration à celui qui a plus d'une forme! adoration à celui qui a de nombreuses formes²¹ !

Adoration à celui qui cause la fin des choses! adoration à celui qui fait la création!

Adoration à celui qui a l'extérieur terrible²² ! adoration à celui qui a une apparence aimable!

12 Littéralement: *qui a six demi-yeux*.

13 Nom de Cârtikéya, fils de Siva.

14 On dit que le Gange, descendant du ciel, tombe sur la tête de Siva, et coule quelque temps au milieu de sa chevelure.

15 Je crois que l'esprit de ce vers est tout dans une vaine opposition des mots मयूर, *mayoûra* et केयूर, *kéyoûra*. Au sujet de l'effroi du paon, on raconte que Siva, voulant amuser sa femme, inventa certaines danses bruyantes et exécutées au son d'un tambour que battait Nandin. Son fils Kârtikéya était présent avec le paon, son oiseau favori; celui-ci, effrayé du bruit, poussa un cri qui causa un grand désordre dans la cour de Siva. Voyez le Prologue du drame de *Mâlatî et Mâdhava*.

16 J'ai lu कर्पर au lieu de कर्पल, que le dictionnaire ne donne pas. C'est peut-être aussi कर्पट, qui signifie *haillons*.

17 Siva a pour vêtement une peau d'éléphant, ou plutôt celle d'un Asoura tué sous cette forme et qui se nommait *Gadjâsoura*. D'autres fois il porte une peau de tigre.

18 Bâton surmonté d'un crâne, que portent les pénitents, et que l'on regarde comme une arme de Siva.

19 Le dieu Siva, et ceux qui l'honorent, se couvrent d'une poudre grisâtre qui provient de la bouse de vache, et que l'on appelle *vibhoûti*,

20 Voyez le 5e acte du drame de *Mâlatî et Mâdhava*.

21 अनेकरूप est opposé à बहुरूप.

22 C'est-à-dire, *la forme de Bhêrava*.

Adoration au dieu qui a un oeil difforme! adoration à celui qui a un oeil charmant!
 Adoration à celui qui a troublé le sacrifice de Dakcha²³ ! adoration à celui qui a enchaîné Bali²⁴ !
 Adoration à celui qui habite la montagne! adoration à celui qui habite la mer!
 Adoration au destructeur de Tripoura! adoration à l'ennemi victorieux des Asouras!
 Adoration à celui qui a consumé le corps de Câma²⁵ ! adoration à celui qui a tué Naraca²⁶ !
 «Adoration à celui qui a donné la mort à Andhaca²⁷ ! adoration à celui qui a ôté la vie à Kêtabha²⁸ !
 Adoration à celui dont les bras sont innombrables! adoration à celui qui a mille mains!
 Adoration à celui dont les têtes sont innombrables! adoration à celui qui a mille têtes!
 Adoration à celui qui a une ceinture de moundja²⁹ ! adoration à celui qu'on appelle Dâmodara³⁰ !
 Adoration à toi, Siva! adoration à toi, Vichnou!
 Adoration à toi, objet de l'adoration des dieux! adoration à toi, dieu excellent!
 Adoration à toi, que célèbrent les chants de l'Yadjour! adoration à toi, que célèbrent les chants du Sâma!
 Adoration à toi, qu'honorent les Souras! adoration à toi, qui as tué les ennemis des Souras!
 Adoration à toi, être infiniment puissant! adoration à toi, oeuvre des oeuvres!
 Adoration à toi, Swarnakésa³¹! adoration à toi, Hrichikésa³² !»
 Celui qui lit cet hymne en l'honneur de Roudra et de Vichnou, hymne récité par les grands Richis, par Vyâsa, savant dans les Vèdes, par le sage Nârada, par Bhâradwâdja, Gârgya, Viswâmitra, Agastya, Poulastya, et l'illustre Dhômya³³, celui, dis-je, qui lit cet hymne à la louange de Harihara, sera exempt de maladie et rempli de force: il possédera des richesses et arrivera un jour au Swarga. S'il est sans enfant, il en obtiendra; s'il veut une épouse, il aura une femme soumise et vertueuse. La femme enceinte qui lira cet hymne accouchera heureusement. Là où cet hymne a répandu sa sainte influence, on ne craint ni les Râkchasas, ni les Pisâtchas, ni les mauvais esprits, ni les Vinâyacas³⁴.

CENT-QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LECTURE. APPARITION DE COTAVI.

Djanamédjaya dit:

Après le départ du dieu Siva¹, comment se passa ce terrible combat?

Vêsampâyana reprit:

23 Voyez lect. CXXIX, note 29.

24 Voyez lect. XLI, t. I.

25 Voyez l'histoire de Pradyoumna, lect. CLXI.

26 Voyez lect. CXX.

27 Voyez lect. CXLIII et CXLIV.

28 Cette histoire sera racontée plus loin.

29 *Saccharurn munja*. Voyez Lois de Manou, lect. II, sl. 41.

30 Voyez lect. LXIII, t. I

31 *Dieu à la chevelure dorée*.

32 Où le poète joue sur les consonances des mots Swarnakésa et Hrichikésa, où il indique pour ce dernier mot une autre étymologie que celle que lui donne M. Wilson, en ayant l'air de la chercher dans le mot केश *késa*.

33 Ou Dhôbya.

34 Oiseaux de l'espèce de Garouda.

1 Le texte porte le nom de Crichna; mais, comme ce dieu va reparaître dans cette lecture, j'ai cru devoir substituer à son nom celui de Siva.

Cârtikéya, monté sur le char guidé par Coumbhânda, se présenta devant Crichna, Balarâma et Pradyoumna, qui, tout couverts de ses flèches, resplendissant comme trois feux, et le corps inondé de sang, répondirent aux attaques de ce nouvel adversaire. Transporté par la colère, Cârtikéya fait pleuvoir sur eux, comme en se jouant, une grêle de traits meurtriers. Les trois héros, habiles à manier les armes, lui lancent trois traits, le Vâyavya, l'Âgnéya et le Pârdjanya². Le dieu surnommé Pâvaki³ se défend contre eux par trois autres traits, qui sont le Sêla, le Vârouna et le Sâvitra⁴; mais ces torrents de flèches enflammées qui jaillissent de son arc brûlant sont à l'instant dévorés par les armes magiques de ses ennemis. Alors Cârtikéya, encore plus irrité, étincelant de colère, saisit un trait de feu, trait invincible et meurtrier, nommé Brahmasiras⁵, et le lance en se mordant la lèvre. Le Brahmasiras est parti, brillant de mille rayons, menaçant et terrible pour le monde qu'il va détruire. Tous les éléments ont frémi d'effroi; mais Késava, qui a vu le désastre de la nature, Késava, le vainqueur de Késin, prend son tchakra, contre lequel aucune autre arme ne saurait lutter. L'incomparable tchakra, de son éclat, éclipse le Brahmasiras: ainsi les nuages, pendant la saison des pluies, couvrent le disque du soleil.

Cârtikéya, qui voit le Brahmasiras sans force, sans éclat, sans vigueur, se sent rougir de colère: il brille dans le combat comme le feu sur lequel on verse le beurre liquide. Il prend une lance d'or, qui est sa force et son espoir, l'effroi et la perte de ses ennemis: le monde entier redoute cette arme enflammée, qui reluit telle qu'une comète ou telle que l'incendie de la fin des âges, et qui est entourée d'un cercle de clochettes. Le dieu, qu'on nomme Brahmanya⁶, poussant un cri effrayant, lâche cette lance, qui déchire le ciel, et arrive tout en feu, comme pour dévorer Crichna. Indra, entouré de la troupe des Immortels, l'a vue; il en frémit et s'écrie: «Crichna est brûlé!» Mais celui-ci avec un ton d'autorité gourmande cette arme qui s'approche, et aussitôt elle tombe à terre. A cette vue, Indra et tous les dieux jettent un cri de lion, applaudissant à cet exploit. Cependant le fils de Vasoudéva élève le tchakra qui frappe et détruit les mondes: il va le lancer, quand, sur l'avis de Siva, et pour défendre Cârtikéya, devant lui se présente Cotavî⁷, sous celle de ses huit formes⁸ que l'on distingue par le nom de Lambâ: elle n'a d'autre vêtement que l'air qui l'environne⁹; son corps est peint de diverses couleurs¹⁰; elle tient une lance d'or, et elle se place entre les deux combattants. Le vainqueur de Madhou, en la voyant, détourne les yeux, et lui dit: «O déesse, retirez-vous! malheur! malheur! pourquoi venez-vous arrêter mon bras prêt à donner la mort?»

A ces mots de Crichna, Cotavî, toujours disposée à défendre Cârtikéya, ne songe pas à relever ses vêtements. Alors Crichna lui dit: «Emmenez Cârtikéya, et sortez promptement du champ de bataille. Recevez cette preuve de mon respect: c'est vous qui le délivrez aujourd'hui de mes coups.» C'est ainsi qu'à la vue de la déesse apparaissant au milieu du

2 C'est-à-dire, les traits formés avec le vent, le feu et 1c nuage.

3 Surnom de Cârtikéya, considéré quelquefois comme né du feu. C'est ce que nous avons vu lect. III, t. I.

4 C'est-à-dire, les traits formés des rochers, de la mer et du soleil.

5 Voyez lect. XXV, t. I.

6 Surnom de Cârtikéya; on dit aussi *Soubrahmanya*. Cârtikéya est ainsi surnommé ou parce qu'il est le protecteur de l'ordre des Brahmanes, ou parce qu'il dut sa naissance un conseil donné aux dieux par Brahmâ

7 Ce mot, qui signifie *femme nue*, est un surnom de Dourgâ, épouse de Siva.

8 Siva est appelé *le dieu aux huit formes*: il est naturel que la même division existe pour son épouse. On reconnaît aussi quelquefois huit *Mâtris*; mais parmi leurs noms on ne trouve pas le mot Lambâ.

9 दिवासः, *digvâsah*. C'est aussi un surnom de Siva.

10 J'ai cru pouvoir rendre de cette manière le mot चित्र, *tchitra*, qui signifie aussi *admirable*.

combat, le divin Késava retient son tchakra. Suivant l'avis du sage Crichna, Dévî emmène Cârthikéya et va rejoindre Hara.

Cependant le combat n'en continue pas moins. Après avoir vu Cârthikéya sauvé par Dévî, Bâna se présente pour lutter contre Crichna. «Cârthikéya, se dit Bâna, a quitté la partie, et son ennemi l'a épargné. Eh bien! c'est moi qui vais combattre Mâdhava.»

CENT-QUATRE-VINGT-TROISIÈME LECTURE. GRÂCES ACCORDÉES A BÂNA.

Vésampâyana dit:

Les mauvais génies, les Yakchas, tous les soldats de Bâna s'enfuyaient de tout côté, l'oeil troublé par la crainte. A la vue de ses guerriers dispersés, Bâna s'avance lui-même pour combattre. De même que le maître du tonnerre entouré des grands Souras, ce prince arrive escorté d'une foule de princes Dêtyas, couverts d'armes terribles et montés sur des chars magnifiques. Ses prêtres et les autres sages, instruits dans la science des livres saints, pour lui ouvrir une voie favorable¹, prononcent les prières et les versets, et emploient les plantes qui ont la vertu de causer la mort d'un ennemi. Au bruit des instruments de musique, au son des tambours, aux cris de lion que poussent ses compagnons, Bâna s'approche de Crichna. En voyant cet intrépide rival qui demande le combat, Crichna monte sur Garouda, et se présente hardiment. Bâna ne peut contenir son indignation quand il aperçoit devant lui le héros des Yâdavas, l'incomparable Crichna élevé sur la croupe du fils de Vinatâ; il s'écrie: «Arrête, arrête, tu n'auras pas impunément affronté aujourd'hui ma présence. Tu laisseras la vie dans ce combat; ô Mâdhava, tu ne reverras plus Dwâravatî et ses habitants. Tu peux dire adieu à tes amis, à tes arbres d'or, à tes jardins. Tu viens te mesurer avec moi! tu veux donc mourir, et c'est le Trépas qui t'appelle. Tu n'as que huit bras: comment peux-tu espérer de lutter contre moi qui en ai mille? C'est en vain que Garouda te sert de drapeau. Aujourd'hui tu vas avec tes compagnons trouver sous mes coups et la défaite et la mort. Tu vas tomber dans Sonitapoura; tu n'as plus qu'un souvenir à donner à Dwâravatî. Vois si tu peux résister à ces mille bras armés de glaives et de traits menaçants, et ornés de bracelets.» Il parlait, et les paroles sortaient de sa bouche terribles et pressées, comme les flots de la mer soulevés par le vent. Ses yeux sont gonflés par la colère: tel le soleil se lève dans le ciel quand il doit dévorer le monde. Nârada, en entendant le discours menaçant de Bâna, se prit à rire, mais d'un rire qui retentit au loin dans les airs. Rattachant autour de ses reins son vêtement inférieur, et ouvrant de grands yeux, le Mouni court çà et là pour mieux voir le combat.

Crichna répond à son adversaire: «Bâna, pourquoi ces cris insensés? Est-il digne d'un héros de crier? Allons, viens, combattons. Pourquoi perdre le temps en vaines clameurs? Enfant de Diti, si des paroles suffisaient pour décider le sort des combats, tu serais déjà vainqueur. Commence par enchaîner ton ennemi pour lui parler ensuite à ton aise. Allons, Bâna, viens me vaincre; ou bientôt, fier Asoura, tu vas, tête baissée, étendu sur la poussière, expier ton fol orgueil.» Ainsi parle Crichna, et de ses flèches aiguës il attaque Bâna, qui répond lui-même à ses coups par une grêle de traits. Ce ne sont pas seulement des flèches acérées que le Dêtya lance à son rival, ce sont des massues, des masses de fer, des cimenterres, des dards, des lances, des épées dont il menace Késava, et de ses mille bras armés il semble, aussi prompt, aussi lesté que le guerrier qui n'en a que deux, se faire un jeu de ce combat avec le héros qui a huit bras et qui porte le cimenterre, le tchakra et la massue. Le fils de Bali, le père d'Ouchâ, témoin de l'habileté de Crichna à se défendre, prend un trait qui jadis appartient à Hiranyacasipou, trait merveilleux et divin, donné autrefois par Brahmâ et obtenu à force de pénitences, trait formidable et toujours invincible. Bâna le lance; et à l'instant le ciel se couvre de ténèbres: de funestes prodiges apparaissent de tout côté. Au milieu de cette obscurité profonde l'oeil ne peut plus rien distinguer. Les Dêtyas, à ce coup, encouragent Bâna par leurs acclamations. Les Dévas

¹ C'est la même expression que celle qui est mentionnée dans la note 12 de la CLXXXe lecture.

font déjà entendre des cris plaintifs². Avec force et rapidité un déluge de flèches piquantes et lumineuses fondaient sur la terre. Les vents avaient cessé de souffler, les nuages étaient immobiles. Le trait de Bâna allait dévorer Késava, quand celui-ci décocha à son adversaire le trait rapide et meurtrier appelé Pârdjanya³, et, au milieu des ténèbres épaisses qui couvraient le monde, les feux de l'arme du Dêtya se trouvèrent apaisés, aux yeux des Dânavas, étonnés de l'impuissance de leurs efforts, et des Dévas, qui de leurs cris et de leurs rires faisaient retentir le ciel.

Ce mauvais succès de Bâna n'a fait qu'augmenter sa colère, et Késava est de nouveau exposé aux coups de ses massues, de ses cimenterres, de ses tridents. Mais le dieu, vainqueur de Késin, repousse comme en se jouant la grêle de flèches dont il est assailli. Avec les traits fulminants que décoche son arc il abat⁴ le char, les chevaux, le drapeau, la bannière de son rival; il lui brise sur son corps son armure, la garniture de son bras⁵, son aigrette brillante, son arc redoutable: il le frappe lui-même à la poitrine, et Bâna, incapable de résister à cette atteinte, tombe évanoui. A la vue du Dâna pressé si vivement, étendu sans connaissance, le grand Mouni Nârada, qui s'était assis sur le haut d'un palais⁶, se lève avec enthousiasme, et, se frappant les flancs⁷, faisant claquer ses doigts⁸, il pousse des cris de joie. «Oui, dit-il, je suis heureux d'être né, puisque j'ai pu voir cet exploit de Dâmodara. Noble héros, digne objet des louanges de tous les dieux, achève de vaincre le Dêtya Bâna, et mets la dernière main à l'oeuvre pour laquelle tu es descendu sur la terre.» Après avoir par ces paroles encouragé Cricna, Nârada va sur le lieu même du combat à travers les flèches qui tombaient de toute part, illuminant le ciel de rayons éclatants.

Tandis que Bâna et Késava combattaient l'un contre l'autre, leurs deux montures s'attaquaient aussi mutuellement. Garouda et Mayoûra⁹ avec leurs becs, leurs serres et leurs ailes se portaient des coups terribles. Enfin le fils de Vinatâ, emporté par la colère, saisit par la tête le brillant Mayoûra, lui fait sentir la dureté de son bec, le frappe violemment du fouet de son aile droite, lui enfonce ses serres dans le flanc, et après l'avoir de mille manières tourmenté, tirillé, déchiré, il le rejette privé de connaissance. Mayoûra tombe du ciel, comme le soleil qu'un ennemi viendrait de détrôner: avec lui est précipité du haut des airs le belliqueux Bâna, qui maintenant déplore son imprudence: «Insensé que j'étais, se dit-il, de n'avoir pas suivi les conseils de mes amis! Parmi les Dévas et les Dêtyas il n'est pas d'être aussi infortuné que moi.» Cependant le dieu Roudra apprend le malheur et la défaite de Bâna; il veut le sauver, et dit à Nandin d'une voix forte. «Nandin¹⁰, rends-toi à l'endroit où est Bâna. Prends mon char, attelé de lions, et va joindre rapidement cet imprudent monarque. C'est assez de combats pour moi: mon intention n'est plus de reparaître au milieu des guerriers. Va défendre Bâna, que la fortune trahit aujourd'hui.»

2 L'acclamation par laquelle on encourage est साधु, *sâdhou*: les exclamations de douleur sont हाहा धिग्, *hâhâ, dhig*.

3 Formé de nuages.

4 L'expression sanscrite est तिलशश्चरे, *tilasastchacré*: il réduit en morceaux, aussi petits que les graines de tila.

5 Je ne suis pas sûr du sens que je donne ici au mot हस्तावाप, *hastâvâpa*, que j'ai traduit différemment lect. CXXX.

6 प्रासादवरꣳङ्गस्थ.

7 कक्षास्पुटनतत्परः.

8 नादमानो नखान्.

9 Ce mot signifie paon: or le paon était la monture de Cârतिकéya, qui l'avait sans doute mise à la disposition de Bâna. Mais le poète a oublié que plus haut, lect. CLXXIV, il nous a montré ce prince porté sur un char magnifique.

10 Ce personnage est appelé ici *Nandikésvara*.

Docile aux ordres de Roudra, Nandin arrive avec le char divin à l'endroit où se trouvait Bâna, et il lui dit: «Roi des Dêtyas, monte promptement sur ce char que je conduis, hâte-toi, et combats.» Aussitôt Bâna s'élance sur le char du sage Mahâdêva, sur ce char fabriqué par Brahmâ et donné par lui au tout-puissant Bhava¹¹. Poussé par son courage et le désir de la vengeance, il lance à son ennemi le trait redouté, indomptable, enflammé, que l'on nomme Brahmasiras¹². A ce coup, les mondes sont agités: car ce trait a été créé pour leur destruction par le dieu qui est né du sein d'un lotus. Mais l'effet qu'il devait produire est arrêté par le tchakra du grand Crichna.

Alors ce héros, s'adressant à l'incomparable Bâna, à ce guerrier si vanté dans le monde, s'écrie: «Eh bien! où sont donc tes exploits, que tu racontes avec tant de complaisance? Pourquoi restes-tu muet aujourd'hui? Me voilà prêt à te combattre. Du courage, montre-nous ta vaillance. Il fut jadis un guerrier célèbre, nommé Ardjouna et fils de Critavîrya: il avait mille bras, et Râma ne lui en a laissé que deux. Je vais aujourd'hui punir ton fol orgueil, et couper tous ces bras qui te donnent tant d'arrogance. Arrête; tu ne saurais m'échapper.»

Cependant Nârada sautait de joie en contemplant cet horrible combat, qui lui rappelait ceux que s'étaient jadis livrés les dieux et les Asouras. Le reste de l'armée, vaincu par le vaillant Pradyoumna, s'enfuyait, le front baissé, auprès de Mahâdêva. Crichna, jetant un cri pareil au bruit d'un nuage orageux, pour abattre les bras de Bâna, lève le tchakra aux mille rayons, qui réunit en lui l'éclat des astres, de la foudre et du maître des dieux, celui du Trêtâgni¹³, les feux du Bramatchârin, ceux de la science et de l'austérité des Richis, la force des mérites obtenus par la piété des femmes fidèles, le souffle vital des oiseaux, des animaux des bois, des serpents¹⁴, des Nâgas, des Râkchasas, des Yakchas, des Gandharvas, des Apsarâs, des trois mondes enfin. Le tchakra, entouré de toute cette lumière, brillait, comme un soleil étincelant, aux yeux de Bâna épouvanté.

Mais Siva, qui a vu dans la main de Crichna cette arme resplendissante, inévitable, infaillible, dit à Roudrânî: «Voilà Crichna qui lève son tchakra, que rien dans les trois mondes ne saurait vaincre; ô déesse, il faut secourir Bâna avant que cette arme soit lancée.» Après avoir entendu ces paroles de Siva, Dêvî s'adresse à Lambâ¹⁵: «Va, dit-elle, hâte-toi de secourir Bâna.» Alors la fille d'Himâlâya invisible pour tous, excepté pour Crichna, se présente à ce héros. Elle est nue, et dans l'attitude d'un combattant. C'est Cotavî, n'ayant d'autre vêtement que l'air qui l'entourne, et prenant Bâna sous sa protection. A la vue de l'épouse de Roudra, de Lambâ qui vient pour la seconde fois arrêter son bras, le fils de Vasoudêva lui dit: «O déesse, vous voilà encore, nue et au milieu des combattants. Vous voulez protéger Bâna, mais sa mort est résolue.» La déesse, protectrice du Dêtya, lui répond d'une voix douce: «Je sais que tu es le créateur suprême, le souverain de tous les êtres, généreux, élevé entre tous les dieux, infini, mystérieux¹⁶, impérissable; je sais que tu es Hrichîkêsa, la source primordiale du monde, et que de ton ombilic est né le lotus. O dieu, daigne épargner ce Bâna, héros incomparable dans les combats. Accorde-moi la vie de Bâna, qui a sauvé lui-même celle de ton fils¹⁷. Il a reçu de

11 Épithète de Siva.

12 Voyez lect. XXV.

13 Voyez lect. XXVI, t. I.

14 J'ai cru pouvoir traduire ainsi le mot चक्रधर, *tchacradhara*. On distingue les serpents par cette épithète, sans doute à cause des anneaux représentés sur leur peau.

15 Dêvî s'adresse à une forme d'elle-même. Voyez la lecture précédente.

16 Il me semble que ce mot peut rendre नील, *nîla*, qui signifie *noir*, expression synonyme de *Crichna*.

17 जीवपुत्रो वं. On se sert ordinairement du mot *djîvapoutra* pour désigner une personne qui a le bonheur de conserver ses enfants.

moi un privilège, que je maintiens et que sans doute tu respecteras. O Mâdhava, fais que ma protection ne soit pas vaine.»

Ainsi parlait la déesse à l'invincible Crichna. Celui-ci lui répond: «Écoutez la vérité. Bâna est trop fier de ses mille bras: il faut qu'aujourd'hui ces bras soient coupés, et qu'il n'en conserve plus que deux. Je laisserai la vie à votre fils¹⁸, mais cet Asoura aura perdu ce qui fait son orgueil.» Ainsi parla le tout-puissant Crichna; la déesse, mère de Cârthikéya, lui répondit: «Eh bien, que Bâna devienne un dieu!» Alors le vaillant Crichna, poursuivant le cours de sa vengeance, dit à Bâna: «Combattons, combattons: voilà Cotavî qui vient se mêler de nos débats. Allons, Bâna, de la fermeté.» Il dit, et, de l'oeil ajustant son arme, il lance son tchakra sur le vaillant Bâna. Ce coup a fait trembler les êtres animés et inanimés. Les mauvais génies, avides de chair¹⁹, poussent des cris de joie. Cependant Crichna, toujours enflammé par la colère, ramenant à lui son arme incomparable, brûlante comme le soleil, la lançait de nouveau contre le Dâna: le tchakra de Vichnou, tel qu'un météore dévorant, allait coupant les bras de Bâna, avec une telle rapidité que l'oeil ne pouvait suivre ses mouvements. Le disque tranchant abattit les mille bras du prince, et ne lui en laissa que deux: en voyant Bâna, on aurait dit un arbre privé de ses branches. Cet exploit achevé, le terrible Soudarsana²⁰ revint de lui-même dans la main de Crichna. Le dieu était vengé: son tchakra meurtrier avait mutilé le Dêtya, qui, baigné dans des flots de sang, ressemblait à une montagne privée de ses cimes orgueilleuses. Le malheureux jette des cris tels que les sons qui s'échappent de la nuée orageuse. Ces cris irritent encore plus Késava, qui, pour l'achever, lève son tchakra. En ce moment Mahâdéva, accompagné de Cârthikéya, se présente et lui dit: «Crichna, ô vaillant Crichna, je sais que tu es le premier des êtres, le vainqueur de Madhou et de Kêtabha. Oui, tu es le fils de Vasoudéva, et le souverain éternel des mondes, le créateur de tout ce qui existe. Dans la nature entière il n'est personne qui puisse te vaincre, parmi les dieux, les Asouras et les hommes. Retiens donc ton tchakra divin, formidable, invincible. Vainqueur de Késin, je protège Bâna: que ma protection ne soit pas vaine, je t'en prie.» «Qu'il vive, répondit Crichna; je retiens mon tchakra. O Siva, tu mérites d'être respecté de tous les dieux et des Asouras. Je t'adore, et vais achever l'oeuvre qui m'appelle. O maître souverain, permets-moi donc de prendre congé de toi.» Il dit, et aussitôt, porté sur Garouda, il se rendit à l'endroit où était le fils de Pradyoumna, couvert des flèches amoncelées sur lui.

Après le départ de Crichna, Nandin dit à Bâna: «Malgré tes blessures viens en la présence de Siva.» Bâna consent à suivre ce conseil, et son ami l'emporte rapidement sur son char au lieu où se trouvait le dieu. Là Nandin lui dit: «Bâna, il faut danser²¹: c'est pour ton plus grand bien. C'est un moyen de t'assurer la faveur du Mahâdéva.» Et Bâna, excité par ces paroles, quoique tout couvert de sang et tremblant encore d'épouvante, mais privé de tout moyen d'existence, dansa devant Sancara²². Le malheur le réduisit à cette extrémité: cependant un reste de honte lui faisait baisser les yeux, et la crainte agitait son coeur.

Le dieu l'aperçut, et l'espoir de Nandin se réalisa. Siva eut pitié de ce prince: il l'admit au nombre de ses serviteurs, et lui dit: «Bâna, choisis la faveur qu'il te plaît de me demander. Mon amitié n'a rien à te refuser dans ce moment.» «Faites, seigneur, répondit Bâna, que je ne connaisse jamais la vieillesse et la mort. Telle est la première faveur que j'ose implorer

18 जीवपुत्रो भविष्यसि. Je lirais plutôt जीवपुत्रा. Voy. la CLXXXIIe lecture, où Bâna demande à devenir le fils de Roudrânî.

19 Ce sont des Râkchasas, surnommés *Cravyâdas*.

20 Nom que l'on donne au *tchakra* de Vichnou, arme intelligente qui d'elle-même revient dans la main de son maître.

21 Le mot sanscrit désigne une danse accompagnée de gestes, une pantomime. S'il est permis de tirer de toutes ces fictions quelque résultat historique, on doit penser que le prince Bâna, détrôné par Crichna, fut forcé de devenir prêtre du dieu Siva, que la mythologie indienne représente comme environné d'un cortège de serviteurs, qui sont des espèces de Dactyles ou de Corybantes.

22 Surnom de Siva.

de vous.» «Prince, reprit Siva, tu seras désormais semblable aux dieux; tu ne mourras pas. Choisis une autre faveur, je suis encore prêt à exaucer tes vœux.» «Je demande, dit Bâna, tout couvert que je suis de sang et de blessures, et accablé sous le poids du malheur, à naître avec la qualité de votre fils²³, et à compter parmi ceux de vos vieux compagnons qui vous honorent par la danse.» Siva lui répondit: «Oui, tu seras désormais au nombre de ces dévots serviteurs, qui, exercés par le jeûne et la pénitence, amis de la justice et de la vérité, consacrent leurs soins aux danses religieuses. Je te donne encore une troisième faveur à choisir: allons, mon fils²⁴, tu es certain de n'être pas refusé.» «Je veux, dit Bâna, que les plaies que m'ont causées les coups du tchakra se trouvent cicatrisées.» «Ainsi soit, dit Bâna, tu seras guéri; tu n'auras à souffrir d'aucune infirmité. Mais profite de ma bonne volonté, et choisis une quatrième faveur.» «O seigneur, reprit Bâna, que je devienne le premier de vos Pramâthas, et que je sois à jamais Mahâcâla.» «Ton désir sera comblé, ajouta Mahâdéva; par un don particulier que je t'accorde, tu auras une forme divine, tu seras exempt de blessures, de maladies et de crainte. Noble et vaillant héros, forme un cinquième vœu, et je te promets de le remplir.» «Je désire, dit Bâna, que mes membres ne présentent aucune difformité, et, si je n'ai plus que deux bras, je demande à être préservé de tout défaut corporel.» «Je te l'accorde, illustre Asoura, répondit Siva: tu es mon serviteur, et mes serviteurs n'ont jamais éprouvé aucun refus. Tout ce que tu as désiré se trouvera accompli.»

Ainsi parlait à Bâna le dieu dont le front est orné de trois yeux: il était environné de son divin cortège. Bientôt il disparut aux regards de tous les êtres.

CENT-QUATRE-VINGT-QUATRIÈME LECTURE. MARIAGE D' ANIROUDDHA.

Vésampâyana dit:

Heureux des grâces qu'il venait d'obtenir, Bâna partit avec Roudra, et fut désormais Mahâcâla. Cependant le fils de Vasoudéva, le vainqueur de Madhou, disait à Nârada: «Où est Anirouddha, enchaîné par des noeuds de serpents? Hâtez-vous de m'éclairer; je sens mon coeur qui se trouble. L'enlèvement d'Anirouddha a répandu l'alarme dans Dwâravatî. Je veux le délivrer promptement: c'est lui qui est la cause de mon voyage en ces lieux, et j'ai le plus vif désir de voir ce fils dont je viens d'abattre l'ennemi. Sans doute, ô saint pénitent, vous savez en quel lieu il se trouve.» Nârada répondit à Crichna: «O Mâdhava, c'est dans le gynécée que ce héros est retenu enchaîné par les serpents.» En ce moment se présente à leurs yeux Tchitalékhâ: «O dieu, dit-elle à Crichna, entrez heureusement dans le gynécée du grand Bâna, du magnifique roi des Dêtyas.» Et aussitôt pour délivrer Anirouddha se précipitèrent Bala, Garouda, Crichna, Pradyoumna et Nârada. Mais à la vue de Garouda¹, les serpents qui couvraient le corps du prisonnier s'éloignèrent avec rapidité, tombèrent à terre et reprirent leur première nature de flèches². Le courageux Anirouddha fut serré dans les bras de Crichna qui le contemplait avec tendresse. Pénétré de joie, il s'inclina devant son aïeul, et lui dit: «Dieu des dieux, vous êtes

²³ पुत्रजन्म, *poutradjanma*. C'est une faveur qu'il possédait déjà.

²⁴ पुत्र, *poutra*. Voyez lecture XXIX, tom. I, note 9, le sens de ce mot fils, dont le Journal des Débats du 11 juin 1835 me fournit un exemple remarquable. Ce journal nous représente le bey de Tunis montant sur son trône, et assisté par son ministre de la justice, soupçonné d'avoir intrigué contre lui. Celui-ci, lui baisant la main, lui dit: ' Je te reconnais pour mon souverain et maître, et je suis ton esclave.' Non, lui répondit le bey, tu es mon fils.

¹ Garouda est l'ennemi des serpents.

² Voyez la fin de la CLXXIVe lecture. Le poète me semble ici avoir oublié que dans la CLXXVe lecture Anirouddha avait déjà été délivré de ses chaînes par la déesse Dourgâ, qui avait ouvert elle-même cette espèce de prison.

toujours victorieux dans les combats. Et qui peut vous résister? vous êtes plus qu'Indra lui-même. » Crichna l'interrompt: «Monte avec nous sur Garouda, et retournons à Dwâravatî.» Mais Anirouddha, heureux de la défaite de Bâna et du discours de Crichna, regardait Ouchâ avec inquiétude. Il salue avec respect le grand Mâdhava, l'illustre et courageux Balabhadra, le vaillant roi des oiseaux, Garouda, et le héros qui porte sur ses drapeaux la figure d'un poisson, dont la main lance des flèches de cinq espèces différentes³, Pradyoumna son père. Entourée de ses suivantes, Ouchâ reçoit dans le palais et salue en rougissant le robuste Bala, Crichna doué de quatre bras, Garouda qui parcourt les plaines immenses de l'air, et le prince qui, sous la forme de Câma, porte des flèches de fleurs. Nârada, exécutant les ordres d'Indra, s'approche en riant du fils de Vasoudéva, et le félicite d'avoir retrouvé Anirouddha. Celui-ci et tous les assistants témoignent leur respect à ce saint Mouni, qui les bénit, et dit ensuite à Crichna: «Il faut célébrer le mariage⁴ d'Anirouddha; que tel soit le fruit de tant de valeur. Il me semble voir ici la mâlicâ⁵ enlacée au djamboûla⁶.» L'assemblée sourit du propos de Nârada, et Crichna s'écria: «Allons, que la noce se fasse promptement.»

En ce moment Coumbhânda se présente avec les ornements nuptiaux, et prenant devant Crichna une posture respectueuse, il lui dit: «Puissant Crichna, je viens implorer votre protection, et me confier à votre générosité.» Késava, qui avait connu par Nârada la conduite de Coumbhânda, le rassure et lui dit: «O le plus sage des ministres, je suis content de te voir. Je sais le service que je te dois: je veux que tu règues en ces lieux, entouré de ta famille, et jouissant de la gloire et du bonheur que tu mérites. Oui, tu vas être roi: puisses-tu vivre longtemps!»

Ainsi fut élevé sur le trône le sage Coumbhânda: ensuite on célébra le mariage d'Anirouddha. C'est alors que le dieu du feu apparut, et souhaita que l'astre d'Anirouddha fût toujours éclatant. Les Apsarâs vinrent augmenter par leurs jeux les plaisirs de cette journée, où Anirouddha, parfumé d'essences, couvert de riches parures, brillait à côté d'Ouchâ. Les Gandharvas, de leurs voix douces et tendres, célébrèrent leur bonheur, et les Apsarâs dansèrent en l'honneur des nouveaux époux.

CENT-QUATRE-VINGT-CINQUIÈME LECTURE. RETOUR DE CRICHNA A DWÂRAVATÎ.

Vêsampâyana dit:

Quand les fêtes du mariage d'Anirouddha furent terminées, le sage et heureux vainqueur de Madhou, Crichna, entouré de tous les dieux, prit congé du puissant Roudra, objet de l'adoration de tous les êtres, et songea à se mettre en route pour Dwâravatî. Alors Coumbhânda, se prosternant devant lui, s'écria: «O dieu à l'oeil de lotus, écoutez mes paroles. Bâna possédait des vaches dont le lait, aussi doux que l'ambrosie, procurait la victoire à celui qui le buvait. Elles sont maintenant en la possession de Varouna.» Ces mots de Coumbhânda ramenèrent la joie de Crichna, qui n'en eut que plus d'empressement à partir. Le divin Brahmâ, après avoir béni Késava, se retira avec son cortège au Brahmaloça. Indra, accompagné des Marouts, se dirigea du côté de Dwâravatî; car Crichna attire vers

³ Pradyoumna est l'Amour régénéré. Or les poètes donnent à Câmadéva ou l'Amour autant de flèches que nous avons de sens, et arment ces flèches, chacune d'une fleur particulière savoir: l'*amra*, ou fleur du manguier, le *nâgakésara* (*mesua ferroa*), le *tchampaca* (*michelia tchampaca*), le *kétaca* (*pandanus odoratissimus*) et le *mâloûra* ou *bilwa* (*egle marmelos*).

⁴ Il est ici question du mariage solennel, car le prince avait déjà épousé Ouchâ suivant le rite *gândharva*, comme nous l'avons vu dans la CLXXIV^e lecture.

⁵ *Jasminum zambac*, *floribus multiplicatis*.

⁶ *Pandanus odoratissimus*. On appelle aussi *djamboûla* les plaisanteries adressées à la mariée par ses parentes et ses amies: d'où il résulterait que le mot जम्बूलमालिका, *jambûlamâlikâ*, peut signifier, dans un sens figuré, *guirlande de plaisanteries*.

lui tous ceux qui peuvent désirer la victoire. Entourée de ses compagnes, et traînée par des paons¹, que dirige Dévî, Ouchâ se rendit à Dwâravatî, tandis que Bala, Crichna, Pradyoumna et Anirouddha partirent de leur côté, montés sur Garouda. Sur son chemin, le roi des oiseaux déracinait les arbres, ébranlait la terre, agitait l'horizon, et semblait couvrir le ciel d'un nuage de poussière. Les rayons du soleil étaient comme obscurcis. Après avoir parcouru une longue route, les vainqueurs de Bâna portés par Garouda à travers les airs, arrivèrent dans la région de Varouna², et aperçurent les vaches de Bâna, dont le lait passait pour être divin, et qui, par milliers, erraient dans les bois marins, distinguées par leurs couleurs variées. Le vaillant et sage Crichna les reconnut à la peinture que lui en avait faite Coumbhânda, et, sachant qu'elles appartenaient à Bâna, il résolut de s'en emparer. Le dieu maître du monde dit à Garouda: «Dirige-toi vers le pâturage de Bâna. On rapporte que ceux qui boivent du lait de ces vaches obtiennent l'immortalité. Satyabhâmâ m'a recommandé de lui en amener quelques-unes: leur lait empêche, dit-elle, les Asouras de vieillir, et de ressentir la maladie. Si la chose est possible, a-t-elle ajouté, je veux les avoir: s'il existe des obstacles insurmontables, n'y pense pas. Voilà donc les vaches dont on nous a parlé.» «Oui, répondit Garouda; mais ne t'aperçois-tu pas qu'à ma vue elles se réfugient dans le séjour de Varouna? Allons, il nous faut agir.» Il dit, et du vent de son aile il agite la mer, où il pénètre lui-même.

En voyant Garouda s'élançer dans l'empire de Varouna, les compagnons de ce dieu frémirent d'effroi. Une armée formidable se rassemble, et agite devant le fils de Vasoudéva des armes de toute espèce. Ce fut un combat terrible que celui qui eut lieu entre les sujets de Varouna et l'oiseau ennemi des serpents. Enfin, cette armée innombrable et superbe fut mise en déroute par le grand Késava, et alla cacher sa honte au milieu des abîmes de Varouna. En vain soixante-six mille⁶ chars de guerre avaient été rangés en bataille, remplis d'armes étincelantes. Ces bandes invincibles, brûlées par les flèches de Crichna et enfoncées de tout côté, ne trouvaient aucun moyen de salut, pressées par les torrents de traits acérés dont les accablaient à la fois Djanârdana, Baladéva, Pradyoumna, Anirouddha et même Garouda.

Varouna, qui voit ses troupes repoussées par le tout-puissant Crichna, s'avance, effrayé, au devant de son ennemi. Ce dieu, que célèbrent de tant de manières les Richis, les Dévas, les Gandharvas et les Apsarâs, apparaît avec son parasol jaune, brillant, magnifique, tout dégouttant d'onde salée. Il agite avec fureur un arc menaçant; environné de ses fils et de ses petits-enfants, il porte un défi à son adversaire, et fait retentir les sons terribles de sa conque marine. Tel que Hara dans son courroux, il couvre Hari d'une grêle de flèches. De son côté Djanârdana fait résonner son Pântchadjanya, et remplit l'air d'un déluge de traits dont il inonde, comme en se jouant, le roi des eaux. Mais bientôt il s'arme d'un trait plus terrible que les autres, et avertit son adversaire en ces termes: «Voilà un trait formidable et meurtrier qui va causer ta perte: c'est le Vêchnava⁴. Attends-le, si tu l'oses.» Au Vêchnava le dieu de la mer oppose le Vârouna⁵. Un bruit horrible s'élève: les ondes, écrasées par le trait de Crichna, sortent de leur lit, et cherchent à éteindre les feux qui les consomment. Mais le Vêchnava l'emporte, et les eaux fuient épouvantées.

A l'aspect de cette arme étincelante, Varouna dit à Crichna: «Grand dieu, rappelle-toi ta nature, immatérielle dans son origine, mais s'entourant d'organes physiques. Dissipe ces

¹ Nous avons vu que le paon était l'oiseau favori de Cârtikéya, fils de Dévî. Il n'est pas étonnant que cette espèce de monture soit ici prêtée à la princesse que chérissait Dévî, comme plus haut elle avait été aussi mise à la disposition de Bâna.

² Le texte porte वारुणां दिसं, *vârounâm disam*: ce qui semblerait indiquer l'occident, et non le séjour de l'océan, dont Varouna est le dieu.

⁶ Voici ce nombre, tel qu'il est exprimé dans le vers sanscrit: षष्ठी रथसहस्राणि षष्ठी रथशतानि च.

⁴ C'est-à-dire, *trait de Vichnou*.

⁵ Trait composé de l'élément de Varouna.

ténèbres trompeuses⁶, au milieu desquelles tu sembles te plaire. Maître de l'yoga, source de toute lumière, tu as toujours existé dans la vérité⁷. Renonce à ces souillures qui te viennent du contact des cinq éléments; quitte l'individualité⁸. Je suis supérieur à cette forme de Vichnou sous laquelle tu te manifestes: pourquoi donc veux-tu brûler ce que tu dois respecter à raison même de sa nature supérieure? Le feu n'est pas l'ennemi du feu. O noble guerrier, oublie ta colère. Les eaux n'existent-elles pas en toi, qui es la source première de ce monde? Un être créé par toi perdra donc sa forme et sa beauté, parce qu'il a voulu remplir le devoir qui lui a été assigné dès l'origine? N'as-tu pas dès le commencement distingué ce qui appartenait à la nature d'Agni et à celle de Soma⁹? Ce monde est ton ouvrage: pourquoi donc veux-tu me maltraiter? Tu es invincible, immense, éternel; tu ne dois la naissance qu'à toi-même¹⁰; tu es l'essence des mondes, inaltérable, infini, tu es l'être et le non-être¹¹. Dieu sage et source de toute pureté, tu dois me protéger. Je t'adore, toi le premier auteur de tout ce qui existe, et cependant tu m'accables! Pourquoi t'amuses-tu de ma perte comme un enfant s'amuse de ses jouets? Je ne suis ni l'ennemi, ni le fléau de la nature. O vainqueur de Madhou, tes soins tendent à régulariser les changements qui s'opèrent dans cette nature; mais tous ces changements successifs, sans influencer aucunement sur toi, tout en paraissant s'éloigner de l'ordre, n'altèrent cependant que des formes matérielles. La nature, au milieu de toutes ces souillures des éléments, est constamment déçue par le *tamas* et reconstruite par le *radjas*¹²: nos sens ne cessent jamais d'être abusés par les apparences. Tu connais quels sont les devoirs des grands et des petits, toi qui exerces la suprême domination¹³. Pourquoi donc consens-tu à fasciner nos yeux, toi qui es le premier des Pradjâpatis?»

Ainsi parlait Varouna à Crichna, souverain des mondes, trésor de la science universelle. Le héros, loin de s'offenser de ce discours, sourit, et dit: «Adversaire puissant et redoutable, si tu veux la paix, donne-moi les vaches de Bâna.» Telles furent les simples paroles du savant Crichna. Varouna lui répondit: «O dieu, j'ai fait autrefois un traité avec Bâna, et comment puis je ne pas le tenir? Tu connais toi-même les règles saintes: quiconque viole un traité manque au devoir; aucun être vertueux ne peut consentir à perdre ainsi le fruit de ses mérites, il sait qu'il renoncerait au prix de ses bonnes oeuvres, et que même en ce monde le pécheur n'a rien à espérer. Pardonne, ô Mâdhava, ne me reproche pas d'être fidèle au devoir. Ne me force pas à manquer à un traité. Tant que je vivrai, je ne céderai pas ces vaches, ô dieu à l'oeil de taureau. Il faut me donner la mort pour pouvoir les emmener: tel est le traité qui me lie, telle est ma ferme résolution. Je t'ai déclaré, ô maître des dieux, avec la plus grande franchise, la vérité tout entière. Si je mérite de toi quelque faveur, protège-moi. Mais si tu veux enlever ces vaches, je te l'ai dit, il faut commencer par m'ôter la vie.»

Le chef des Yâdavas, voyant que Varouna était disposé à observer son traité, ne lui répondit rien au sujet de ces vaches; seulement il lui adressa en riant ces paroles douces, aimables et flatteuses: «Si tel est le traité fait avec Bâna, je n'insiste plus. Comment pourrais-je, ô Varouna, me montrer cruel envers toi? Va, tu es libre de toute inquiétude. Entre nous qu'il existe une alliance fondée sur la justice. A cause de toi je ne demande plus

⁶ Ces ténèbres sont le *tamas*, d'où proviennent dans ce monde la folie, l'ignorance, l'aveuglement d'esprit et la déception des sens. Voy. le Bhagavad-gîtâ, lect. XIV

⁷ C'est-à-dire, dans le *satwa*; voyez cette même lecture XIV du Bhagavad-gîtâ.

⁸ C'est ainsi que j'ai rendu le mot *ahancâra*. L'âme universelle, s'unissant à un corps composé des cinq éléments, quitte son caractère originel pour devenir individuelle. Voy. lect. 1, t. I, note 12.

⁹ Agni et Soma sont considérés comme les principes, l'un du chaud, l'autre de l'humide. Voyez lect. XL, t. I.

¹⁰ *Swayambhou*.

¹¹ भावाभावौ.

¹² Des trois qualités constitutives c'est celle qui produit le désir, la convoitise, la fausseté et le chagrin. Voyez la XIVe lecture du Bhagavad-gîtâ

¹³ C'est-à-dire *qui possède la qualité d'Īswara*, ऐ व्यं. Voyez lect. I, t. I.

les vaches de Bâna.» Alors, au son des instruments de musique et des tambours, Varouna offrit à Késava les présents de l'argha, que celui-ci reçut avec plaisir. De grands honneurs furent également rendus au divin Bala; et après avoir fait sa paix avec Varouna, le petit-fils de Soûra prit le chemin de Dwâravatî, accompagné de l'époux de Satchî. Les plaines de l'air étaient remplies de troupes de Dévas, de Marouts, de Sâdhyas, de Siddhas, de Tchâranas, de Gandharvas, d'Apsarâs, de Kinnaras, de Vidyâdharas, qui suivaient le héros maître du monde, l'auteur infini de tous les êtres. Les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les Aswins, les Yakchas, les Râkchasas l'entouraient de leurs respects et de leurs brillants hommages. Le grand Nârada se rendit aussi à Dwâravatî, heureux de la défaite de Bâna et de la réconciliation de Crichna avec Varouna.

De loin, à la vue de cette ville, couronnée de portes et ornée de palais vastes et majestueux, semblables aux pics du Kêlâsa, le dieu qui porte le tchakra et la massue fit retentir les sons du Pântchadjanya, et avertit de son arrivée les habitants de Dwâravatî. A ce bruit la joie se répandit dans toute la cité. Ces rues si régulières, si riches, si brillantes de pierres précieuses, offrent çà et là des vases remplis de liqueurs agréables¹⁴, des grains appelés lâdjas¹⁵, et des guirlandes de fleurs. Les Brahmanes et les citoyens les plus distingués¹⁶ présentent à Mâdhava l'argha, qu'ils accompagnent de mille félicitations¹⁷. Assis sur Garouda, et distingué par sa couleur noire¹⁸, Crichna, couvert des plus riches parures, reçoit leurs hommages. Les trois castes viennent successivement lui offrir leurs respects; devant lui se présentent les différentes corporations, précédées de leurs doyens¹⁹. Le dieu s'arrête d'abord dans le faubourg de Dwâravatî, où de toute part retentissent les louanges que font de lui les Richis, les Dévas, les Gandharvas et les Tchâranas. O prodige! les Dâsârhas, comblés de joie, contemplaient avec admiration le grand Crichna, ce héros puissant et divin, revenant vainqueur de Bâna; et les habitants de Dwâravatî, en voyant cet illustre guerrier, terreur et fléau des Dânavas, arriver de ce long voyage qu'il avait entrepris avec Garouda, proclamaient hautement sa gloire: «Oui, s'écriaient-ils, nous sommes heureux et favorisés du ciel, nous dont ce maître du monde est le sauveur et le gardien. Son bras est long pour atteindre et frapper son ennemi. Le voilà, ce dieu à l'oeil de lotus, qui, porté sur Garouda et vainqueur du terrible Bâna, revient ici pour charmer nos regards et nos esprits.» Ainsi parlaient entre eux les habitants de Dwâravatî, et les héros arrivaient au palais de Vasoudéva, où descendaient Crichna, Bala, Pradyoumna et Anirouddha en quittant Garouda. Cependant l'air était rempli de milliers de chars divins, traînés par des cygnes, des taureaux, des cerfs, des éléphants, des chevaux, des grues, des paons. Crichna, s'adressant avec douceur à Pradyoumna et à tous les autres guerriers qui l'environnaient: «Vous voyez, leur dit-il, les Roudras, les Âdityas, les Vasous, les Aswins, les Sâdhyas et les autres dieux. Saluez-les tous avec respect. Honorez aussi le grand Indra, le dieu terrible pour les Dânavas, le roi aux mille yeux porté sur l'éléphant céleste. Voilà les grands Saptarchis qui sont venus ici par amitié pour moi, et les plus illustres d'entre les Richis: adressez-leur les hommages qu'ils méritent. N'oubliez pas d'honorer les serpents²⁰, les mers, les lacs, les Disas et les Vidisas²¹ les grands Nâgas²² qui ont pour chef Vâsouki, les vaches, les astres, les constellations, les Yakchas, les Râkchasas et les Kinnaras, qui tous m'accompagnent ici par complaisance.»

14 Voyez lect. CLXXIV, note 3.

15 Voyez lect. CXXXVI, note 10.

16 कुलनैगमाः, *coulanêgamâh*.

17 जयशब्द, *djayasabda* (*cri de victoire*).

18 नीलाञ्जनचपोपमः.

19 Ces corporations se nomment *sréni*: leurs chefs ou doyens, *srechthin*.

20 C'est le mot *tchacradhara* que j'ai ainsi rendu. Voyez plus haut lect. CLXXXIII, note 14.

21 Voyez lect. XLI, t. I, note 43.

22 Synonyme du mot *serpent*.

Après avoir entendu ces paroles du fils de Vasoudéva, les héros Yâdavvas s'inclinèrent respectueusement devant chacun de ces nobles visiteurs. A la vue de ces habitants du ciel, les mortels sont dans l'étonnement: ils arrivent, les mains chargées d'offrandes: «Quel miracle, s'écriaient-ils, s'opère ici devant nous par la faveur du fils de Vasoudéva!» En l'honneur de ces dieux s'élèvent dans les airs la poussière de sandal et les parfums de l'encens: ce ne sont pas seulement des offrandes de lâdjas, des salutations respectueuses, c'est aussi le pur hommage d'une voix humble et d'un coeur soumis qu'on adresse à ces hôtes divins. Eux, de leur côté, reconnaissants de cette brillante réception, honorent à leur tour le fils d'Ahouca, Vasoudéva, Sâmba, Sâtyaki, Oulmouca, le vaillant Viprithou, le grand Acroûra et Nisatha. Indra les embrasse, et devant toute l'assemblée il fait l'éloge du vainqueur de Késin: «Cet illustre rejeton d'Yadou, dit-il, ce noble Sâtвата²³, unit en lui les vertus de tous ses ancêtres à la gloire et à la vaillance. Il revient à Dwâravatî, dans sa ville chérie, après avoir, malgré Mahâdéva et Kârtikéya, vaincu Bâna, qui de ces mille bras dont il était si fier n'en a conservé que deux. Cet exploit du grand Crichna a immortalisé son nom parmi les hommes. Tous, nous avons été par lui délivrés d'inquiétude. Vous, depuis le jour que son affection vous a protégés, vous avez vu vos domaines s'étendre, vous avez bu sans cesse à la coupe du plaisir²⁴, et votre félicité n'aura pas de terme. Nous autres Immortels, nous pouvons, tranquilles à l'abri de son bras, nous livrer à tous nos jeux.» Ce fut en ces termes que le roi du ciel fit l'éloge du grand Késava, intrépide ennemi des Dânavas, objet de l'adoration des mondes: ensuite il l'embrassa, et retourna dans son séjour avec son cortège de dieux et de Marouts. Les Richis, après avoir béni et félicité Crichna, partirent également, ainsi que les Yakchas, les Râkchasas et les Kinnaras. Après le départ d'Indra, le dieu fort et tout-puissant sur l'ombilic duquel est né le lotus salua avec affection²⁵ toute l'assemblée. Des cris de joie²⁶ s'élèvent de toute part; le visage de Crichna est à leurs yeux comme une pleine lune sans nuage. Son retour est pour les Yâdavvas le signal de mille plaisirs variés; et lui-même, au sein des richesses et de l'abondance, s'abandonne aux douces jouissances de l'amour.

CENT-QUATRE-VINGT-SIXIÈME LECTURE. CONCLUSION DE L'HISTOIRE DE BÂNA.

Vêsampâyana dit:

Ougraséna, dans la joie qui le transporte, dit à Crichna: «Noble enfant d'Yadou, il faut faire une fête à l'occasion de l'heureux retour d'Anirouddha et de ses vengeurs. La belle Ouchâ est maintenant la joie de son heureux époux; mais parmi ses compagnes il en est une que favorise la princesse de Vidarbha¹: c'est Râmâ², fille de Coumbhânda. Qu'elle devienne l'épouse de Sâmba, et que les autres compagnes d'Ouchâ soient unies à nos jeunes héros.» En conséquence le palais du vaillant et riche Anirouddha devint le théâtre d'une fête magnifique. Des groupes de femmes, ivres de plaisir, çà et là dans la ville, font entendre le bruit des instruments; d'autres dansent ou chantent. Les unes goûtent les joies de la fête, les autres les charmes de la conversation. Elles se couronnent de fleurs, et

²³ Voyez lect. XXXVI, t. I. Ce vers renferme une espèce de jeu de mots fondé sur le rapprochement de सा वतः et de स वता.

²⁴ पिबन्तो मधुमध्वीकं, J'ai pris cette expression au figuré. Le *madhoumadhwîca* est distillé des fleurs du *bassia latifolia*.

²⁵ Le texte porte *il leur dit cousalam*.

²⁶ किलकिलाशब्दः.

¹ Trois princesses peuvent être ainsi désignées, Roukminî, épouse de Crichna, Soubhângî, épouse de Pradyoumna, et Roukmatî, première épouse d'Anirouddha. Voyez lect. CXVII, t. I. Je suppose qu'il est ici question de la mère ou plutôt de l'aïeule d'Anirouddha.

² Voyez lect. CLXXIII, note 7.

s'occupent de mille jeux différents; celles-ci se visitent mutuellement pour se communiquer leur allégresse; celles-là jouent aux dés³ et ne dissimulent pas la gaieté qui brille dans leurs yeux. En ce moment, environnée de ses compagnes, portée sur un char traîné par des paons qu'a dirigés elle-même la déesse Roudrânî, arrive la belle et illustre Ouchâ. On s'empresse d'accueillir la fille de Bâna, l'épouse d'Anirouddha. Les dames de Dwâravatî la reçoivent et l'introduisent dans le riche palais de son époux. Dévakî, Révatî, Rohinî et la princesse de Vidarbha, en voyant Anirouddha, ont poussé un cri de tendresse et de joie. Révatî et Roukminî s'empressent d'accueillir Ouchâ, et font des souhaits pour son bonheur avec Anirouddha. Les bayadères⁴ les plus distinguées par leur beauté viennent par les doux sons de leurs instruments célébrer la félicité d'Ouchâ, qui, unie au héros Yâdava, va jouir de tous les biens que procurent l'amour et la beauté.

Cependant la bonne et charmante Tchitralékhâ salue Ouchâ et ses compagnes, et va dans le ciel rejoindre les autres Apsarâs. Après le départ de toutes ses amies, la fille de Bâna est menée dans le palais de Mâyâvatî, où elle reçoit le plus touchant accueil. L'épouse de Pradyoumna, en voyant sa charmante bru⁵, lui fit présent d'étoffes, de pierres précieuses, et lui offrit des liqueurs agréables. Ensuite toutes les femmes des Yâdavas vinrent tour à tour rendre à l'épouse d'Anirouddha les respects d'usage.

O fils de Courou, je t'ai raconté comment Bâna fut vaincu et cependant épargné par Vichnou. Crichna, triomphant et entouré des Yâdavas, se livra au plaisir dans la ville de Dwâravatî, et gouverna toute la terre qu'il étonnait par sa magnificence. Or ce Crichna, fils de Vasoudéva et descendant d'Yadou, était, comme je te l'ai expliqué, un avatare de Vichnou sur la terre; ce dieu, pour les motifs que je t'ai dits, était né de Vasoudéva et de Dévakî, dans la noble famille des Vrichnis. Lorsque je t'ai rapporté l'allocution de Nârada⁶, je t'ai raconté sommairement ses actions. J'ai répondu à toutes les questions que tu as voulu me faire sur cette manifestation dans Mathourâ de Vichnou comme fils de Vasoudéva. Il n'est point d'être plus admirable que Crichna: et quel autre que Vichnou peut dans toutes ses oeuvres étonnantes fixer notre admiration? Il est l'être fortuné parmi les êtres fortunés, l'auteur et l'essence de toute fortune. Personne parmi les Dévas et les Détyas n'est plus fortuné que Crichna. Il faut reconnaître en lui les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les Aswins, les Marouts, le ciel, la terre, les points de l'horizon, l'eau, la lumière. Il est celui qui soutient et qui contient tout, celui qui détruit tout continuellement: il est la vérité, le devoir, la pénitence, Brahmâ l'aïeul de tous les êtres, le monde tout entier, le maître des dieux. O fils de Bharata, tu dois l'adorer. On l'appelle Ananta parmi les serpents, Sancara parmi les Roudras; il est toute cette matière, animée et inanimée, issue de Nârâyana. C'est Djanârdana qui a enfanté ce monde, être éternel, à qui tous les dieux doivent à jamais leurs hommages.

J'ai fini de te raconter l'histoire de Bâna, les traits de courage de Késava, et l'excellence incomparable de sa famille. Quiconque aura lu cette histoire de Bâna et ces traits de courage de Késava ne connaîtra jamais l'impiété. Après le sacrifice, ô Djanamédjaya, tu m'as prié de te parler des oeuvres de Vichnou: j'ai satisfait à ta curiosité. Celui qui lira toute la portion de cet ouvrage où il est question de la grande merveille (âstcharya⁷) sera délivré de tout péché, et arrivera au Vichnouloca⁸. Celui qui, se levant dès l'aurore, fait cette lecture avec recueillement, obtiendra dans ce monde et dans l'autre tout ce qu'il y a de plus difficile. S'il est Brahmane, il connaîtra tous les Vèdes; s'il est Kchatriya, il aura la

3 अक्ष *akcha*. Voyez à l'occasion de ce jeu la lecture CXVII, t. I.

4 वरनाय्यः, *varanâryyah*.

5 Mâyâvatî n'est pas la belle-mère d'Ouchâ: c'est Soubhângî. Voy. les lectures CXVII et CLXI.

6 Voyez lect. CLVIII et CLIX.

7 La grande merveille, c'est la manifestation de Vichnou dans les avatares; et toute la série des lectures, depuis la XLe, porte le nom général d'Âstcharya. Une pareille série de lectures s'appelle *parwan*.

8 Monde de Vichnou.

victoire; s'il est Vêsyâ, il deviendra riche; s'il est Soûdra, il entrera dans le chemin des êtres vertueux⁹. Tout lui réussira, et il s'assurera une longue vie.

Le fils de Soûta¹⁰ prend la parole:

Le roi, fils de Parikchit, après avoir entendu de la bouche de Vêsampâyana ce récit du Harivansa, éprouva la plus vive satisfaction. O Sônaca, je t'ai raconté en abrégé, et cependant avec quelques détails, l'histoire de toute la famille de Hari; que veux-tu que je te dise encore?

CENT-QUATRE-VINGT-SEPTIÈME LECTURE. FAMILLE DE DJANAMÉDJAYA.

Sônaca répond:

Quels sont les fils que le Mahâbhârata¹ donne à Djanamédjaya? Dans quelle famille des Pândavas se soutient la prééminence? Ce sont là des détails que j'ai le plus grand désir de connaître, et, toi qui sais tout, tu peux facilement m'éclairer sur ce point.

Le fils de Soûta reprend:

Le fils de Parikchit eut de Câsyâ deux fils, Tchandrâpîda, qui fut roi, et Soûryâpîda, qui connut la science du salut. Tchandrâpîda donna le jour à cent enfants, tous excellents archers: ce sont les Kchatriyas connus dans le monde sous le nom de Djânamédjayas. L'aîné fut roi dans la ville de Vâranasa²: c'était Satyacarna, prince aimant les sacrifices et magnifique en présents. Il eut pour fils le généreux Swétacarna, qui, se trouvant sans enfants, se retira dans un bois pour s'y livrer aux exercices de la pénitence. Là il obtint que sa femme devînt enceinte: or sa femme, c'était la belle Mâlinî, fille de Soutchârrou, de la famille d'Yadou. Les frères de cette princesse étaient pour elle comme une espèce de guirlande (mâlâ), et de là lui était venu son nom. Swétacarna, certain d'avoir un héritier, retourna à la forêt pour y poursuivre le grand voyage qu'il avait commencé. Mâlinî voulut l'y suivre; mais sur la route elle accoucha dans un bois d'un enfant, qui fut nommé Râdjîvalotchana; pieuse envers son mari, comme autrefois Drôpadî envers ses cinq époux, elle laissa son fils pour aller rejoindre Swétacarna. Le pauvre enfant, abandonné sur une colline, se mit à pleurer; et, prenant pitié de lui, des nuages vinrent miraculeusement l'allaiter³. Deux fils de Sravichthâ, Pêppalâdi et Côlica, en le voyant, furent touchés de compassion et l'emportèrent. Ils voulurent purifier dans l'eau ses flancs meurtris par les pointes des rochers, et tout sanglants, et ils les en retirèrent noirs comme la peau de certaines chèvres⁴: circonstance qui fit donner à cet enfant, par ses deux tuteurs, le surnom d'Adjapârswa⁵. Introduit par eux dans le palais de Vémaca, il y fut élevé, et adopté plus tard par la femme de ce prince. C'est ainsi qu'il devint le fils de Vémakî, et l'ami de deux Brahmanes.

⁹ Je crois que ces mots signifient que lors d'une autre naissance il passera dans une caste plus relevée; ce qui est le prix accordé à la vertu, et un progrès dans la route qui tend à la délivrance finale.

¹⁰ Voyez la I^{ère} lecture, où ce même personnage est introduit comme interlocuteur principal, racontant à Sônaca ce que Vêsampâyana avait autrefois dit à Djanamédjaya. Voyez plus bas, lect. CLXXXVIII, note 11

¹ Le texte ne cite pas le Mahâbhârata: il emploie le mot *lomaharchana*, qui me paraît signifier un livre qui fait frémir de plaisir ou de terreur.

² Voyez lect. CLXVI, note 1.

³ J'ai ajouté ce dernier mot pour rendre raison de l'intervention des nuages, ou bien il faut supposer que ces nuages avaient servi comme de char aux deux personnages qui recueillirent cet enfant. Ces personnages peuvent être considérés comme divins, si leur mère Sravichthâ est la 211^e constellation, appelée aussi *Dhanichthâ*, et correspondant au Dauphin.

⁴ अजश्याम, *adjasyâma*.

⁵ *Adja* signifie chèvre, et *pârswa*, flanc.

Les enfants et les petits-enfants de ces rois leur ressemblèrent. Toute cette famille de Pândavas, issue de Poûrou, fut illustre et prédominante. Elle justifia l'oracle prononcé par Yayâti, fils de Nahoucha, lorsque la vieillesse vint mûrir sa raison: «La terre, avait-il dit, peut bien se passer de lune, de soleil et d'étoiles, mais elle ne sera jamais sans Pôravas.»

CENT-QUATRE-VINGT-HUITIÈME LECTURE. RÉVÉLATION DE L'AVENIR.

Sônaca dit:

Tu m'as exposé les diverses sections¹ du Harivansa, comme autrefois le fit le sage disciple de Vyâsa. Tu m'as communiqué cet immense recueil d'*itihâsas*², dont l'effet est de nous charmer comme l'ambrosie, d'effacer tous nos péchés, et de réjouir notre esprit en flattant nos oreilles. Cependant, fils de Soûta, après avoir entendu ces mêmes récits et après avoir achevé le sacrifice des serpents³, que fit Djanamédjaya?

Le fils de Soûta répond.

Je vais te dire ce que fit le roi Djanamédjaya après avoir entendu ce long récit. Le sacrifice des serpents une fois terminé, le fils de Parikchit se disposa à célébrer un *vâdjimédha*⁴. Il assembla ses chapelains⁵, ses pontifes⁶ ses docteurs⁷ et leur dit: «Mon intention est de faire le sacrifice d'un cheval. Que cet animal soit mis en liberté⁸.» Alors le grand Crichna Dwêpâyana⁹, apprenant le dessein de ce prince si riche en vertus, vint lui faire une visite. A la vue de ce Richi qui connaît toute chose, petite et grande, Djanamédjaya prépara l'*argha*, le bain de pieds, le siège, et les lui présenta avec respect. Quand ils furent assis tous les deux, l'assemblée commença à s'occuper de diverses histoires et de saintes réflexions sur les Vèdes.

A la fin d'un récit, le roi dit au Mouni, aïeul des Pândavas¹⁰ et mon propre bisaïeul¹¹: «Les récits du Mahâbhârata, si riches en faits éclatants, si féconds en exemples merveilleux, sont venus charmer mon oreille, et ce long plaisir ne m'a paru durer qu'un moment: cette

1 पर्वाण, *parwâni*.

2 On donne le nom d'*itihâsas* aux récits transmis parla tradition sur les antiques événements, et à l'histoire héroïque de l'Inde.

3 Le roi Parikchit ou Parikchit, père de Djanarnédjaya, était mort de la piqûre d'un Nâga ou serpent. Son fils fit un sacrifice solennel, où par la force de ses mantras, il fit venir tous les Nâgas, qu'il extermina, à l'exception d'un petit nombre de chefs, comme par exemple Takchaca. Cette circonstance a fait donner à Djanamédjaya le surnom de *Sarpasatrin*.

4 Sacrifice du cheval.

5 ऋविज्, ainsi s'appelle le prêtre particulier d'une famille. Voyez Lois de Manou, lect. II, sl. 143.

6 पुरोहित, *pourohita*. Le *pourohita* est aussi un prêtre attaché spécialement à une famille, dont il est comme le directeur spirituel. Je crois qu'il avait un rang supérieur à celui qu'on appelait *ritwidj*.

7 आचार्य्य, *âtchâryya*, maître et guide spirituel, qui, après avoir donné à son pupille l'investiture du cordon et l'avoir initié à la connaissance des Vèdes et des lois sacrées, le dirigeait encore par ses conseils, pendant le reste de sa vie. Voyez Lois de Manou, lect. II, sl. 140.

8 Voyez lect. XIV, tom. I, note 19.

9 C'est le même que Vyâsa. Voyez lect. XL, tom. I.

10 Voyez lect. XXXII, tom. 1, note 49.

11 प्रपितामहः, *prapitâmahah*. Pour ce qui regarde la descendance de Vyâsa, voyez lecture XVIII, tom. I. On ne trouve pas dans cette lecture le mot *soûta*, mais je crois que c'est un surnom de Souca, fils de Vyâsa, et signifiant *le barde, le narrateur-poète*. Par suite de cette explication et de la phrase présente, le nom patronymique Sôti voudrait dire descendant ou petit-fils du *Soûta*, c'est-à-dire du narrateur.

histoire admirable et glorieuse pour tant de héros a été pour moi, ô saint Brahmane, comme un lait pur déposé dans une coquille. L'ambrosie, et tous les plaisirs célestes ne valent pas le bonheur d'entendre de ta bouche le Mahâbhârata. Avec tout le respect que je te dois, je voudrais bien te faire une question. En réfléchissant qu'un Râdjasoûya fut la cause de la mort des Courous, je pense qu'un pareil sacrifice n'a jamais été célébré que pour la perte des princes les plus formidables. Soma jadis fut le premier qui l'offrit¹², et c'est à la suite de son sacrifice qu'eut lieu le grand combat de Târacâ. Varouna en fit un aussi, qui fut suivi d'une guerre pernicieuse pour tous les êtres, entre les dieux et les Asouras. Le Râdjarchi Haristchandra célébra un Râdjasoûya qui occasionna, pour le malheur des Kchatriyas, la bataille nominée Adîvaca¹³. C'est également le sacrifice offert par le premier des Pândavas¹⁴ qui a été comme le foyer où s'est allumé l'incendie de la guerre racontée dans le Mahâbhârata. Puisque le Râdjasoûya est la cause de ces fléaux qui accablent le monde, quelque important qu'il soit, pourquoi n'a-t-il pas été défendu? En conservant imprudemment ce sacrifice et ses cérémonies si dangereuses, on compromet le salut des mortels. Tu as été l'aïeul de ces anciens rois; tu connais l'avenir aussi bien que le passé; tu as été notre maître à tous et notre conseiller: comment donc nos devanciers se sont-ils éloignés des règles, lorsqu'ils avaient ta sagesse pour guide? C'est quand les princes ont de mauvais conseillers que l'on peut concevoir leurs erreurs.»

Vyâsa répondit: «C'est Câla, c'est leur mauvais destin qui les a entraînés. Ils ne m'ont pas interrogé sur l'avenir, et par conséquent je n'avais rien à leur dire. Je ne vois même pas de force capable de t'arrêter toi-même. La voie tracée par Câla doit être nécessairement suivie. Tu me demandes quel sera l'avenir; je te le dirais bien, mais Câla est puissant; et même après m'avoir entendu, tu n'en seras pas moins emporté par le torrent. Il n'est point d'effort, point de résistance, point de courage qui puisse parvenir à faire effacer les lignes tracées par Câla¹⁵. Le sacrifice du cheval est le meilleur qui ait été institué pour les Kchatriyas. Indra le sait bien¹⁶, et cherchera toujours à troubler cet acte de religion. Le destin l'a prononcé: tu ne feras pas ce sacrifice. Cependant plaise au ciel que tu puisses aller contre cet arrêt! mais tu n'as que la force d'un homme. Ce n'est pas la malveillance d'Indra, ce ne sont pas les fautes des prêtres ou du sacrificateur lui-même qui sont le plus à craindre: c'est la force invincible de Câla. Câla est le souverain maître¹⁷; il a fixé les destins de tous ces êtres qui arrivent au jour pour marcher à la destruction, et cela jusqu'à la fin des âges. Il viendra donc un temps où les Brahmanes seront comme des marchands et vendront les fruits du sacrifice. Tel est le mouvement qui entraîne dans les trois mondes tous les êtres animés et inanimés.»

Djanamédjaya reprit: «Dis-moi quelle sera la cause de l'abolition de l'Aswamédha; et, si tu le crois possible, je la préviendrai.» «Cette cause, dit Vyâsa, ce sera ta colère contre les Brahmanes¹⁸. Essaie donc de la prévenir; je le souhaite pour toi. Mais après toi, tant que la terre existera, les Kchatriyas n'offriront plus ce sacrifice du cheval.» «Je crains autant que je rougis, s'écria Djanamédjaya, d'être l'exécuteur de l'abolition de ce sacrifice, et de me

¹² Voyez lect. XXV, tom. I.

¹³ L'histoire de Haristchandra, lect. XIII tom. I, ne fait pas mention de cette circonstance.

¹⁴ Youdhichthira.

¹⁵ Câla est ici le destin, et il est par conséquent confondu avec Brahmâ, qui, sous le nom de *Vidhâtri*, vient, dit-on, après la naissance d'un enfant écrire sur son front toute sa destinée. Cette croyance a inspiré ce vers que l'on trouve au commencement de l'Hitopadésa, fable I: लिखितमपि ललटे

प्रोज्झितुं कः समर्थः

¹⁶ Cent sacrifices de cheval donnaient à un prince le droit de devenir Indra: il est donc de l'intérêt de ce dieu d'empêcher ce sacrifice, et les fables indiennes rapportent tous les efforts qu'il fait pour arriver à ce but.

¹⁷ Le poète se sert du mot परमेष्ठिन्, *paramésthin*, que l'on attribue ordinairement à Brahmâ.

¹⁸ Voyez plus bas la lecture CXCI.

permettre une imprécation contre les Brahmanes. Car comment une race royale et pieuse pourra-t-elle, ainsi déshonorée, traverser le monde? Ne fera-t-elle pas comme le Brahmane enchaîné qui voudrait s'élancer vers le ciel? Mais toi qui vois les maux dont est plein l'avenir, ne peux-tu me consoler en me disant si un jour ce sacrifice ne sera pas repris?»

Vyâsa répondit: «Il n'y aura plus à la fin de sacrifice que parmi les dieux et les Brahmanes. Quand le feu est partout éteint, c'est dans le foyer qu'on peut encore espérer de retrouver quelques étincelles. Un Brahmane de la famille de Casyapa, nommé Ôbhidjdja, deviendra chef d'armée¹⁹, et dans le Cali-youga offrira l'Aswamédha; mais le rādjasoûya de ce personnage²⁰ sera aussi faible, aussi pâle que la planète quand l'heure de la destruction est arrivée²¹. Les mortels recueilleront de leurs oeuvres des fruits proportionnés à leurs mérites. La porte de la fin des âges se couvrira de Richis errants et incertains²². Les hommes abandonneront alors les anciennes coutumes: le monde se relâchera peu à peu des saintes observances. On verra s'affaiblir l'amour du devoir, devoir si important dans ses résultats, si difficile dans la pratique, et fondé, à cette époque, sur le seul esprit de libéralité²³. Les quatre divisions de la vie dévote²⁴ s'effaceront insensiblement. Les hommes croiront qu'une légère pénitence peut mener à la perfection, et vers la fin de cet âge les voies du devoir et de l'impiété se trouveront confondues.»

CENT-QUATRE-VINGT-NEUVIÈME LECTURE. DÉSORDRES DE LA FIN DES AGES.

Le fils de Soûta continue:

Djanamédjaya dit à Vyâsa: «N'ayant pas plus de connaissance des temps à venir que je n'en avais des temps anciens, je voudrais bien savoir ce que sera cette fin des siècles, qui doit effacer les traces du Dwâpara¹. Il me semble que nous sommes arrivés à cette époque malheureuse où, entraînés par l'amour du vice et de l'impiété, nous croirons, par quelques oeuvres, avoir satisfait au devoir et mérité le bonheur.»

Sônaca prit la parole:

Daigne m'apprendre, ô pieux Mouni, à quel signe on reconnaîtra ces derniers temps qui jetteront l'inquiétude parmi les êtres, et amèneront l'extinction de la piété.

Le fils de Soûta dit:

Je te répéterai ce que répondit le divin Vyâsa, quand on le pria aussi de s'expliquer sur cet âge où tous les êtres paraîtront sortir de leurs voies. «A la fin des siècles, dit ce grand Richi, les princes, au lieu de protéger les sacrifices, enlèveront eux-mêmes les offrandes: ils ne connaîtront que leurs intérêts particuliers. Des rois qui ne seront pas Kchatriyas monteront sur le trône; des Brahmanes se mettront aux gages des Soûdras; des Soûdras

¹⁹ सेनानीः, *sénânîh*. Ce passage peut être un renseignement important pour juger de l'âge de cet ouvrage, ou du moins de ce passage. Le Brahmane Ôbhidjdja est peut être le même que celui qui est appelé *Calkin*, dixième avatare de Vichnou. Voyez lect. XXXXI, tom. I.

²⁰ Le mot employé ici mérite d'être remarqué: c'est कुलीनः, *coulînah*, mot qui signifie *un homme de bonne ou de haute famille*, mais qui désigne particulièrement un Brahmane de l'une des trente-deux divisions, appelées Rârhiyas, et formées des cinq familles auxquelles avaient donné naissance cinq Brahmanes anciennement venus du Canyâcoumbdja, aujourd'hui le Canouj. Cette organisation de l'ordre brahmanique était due au roi Ballâlaséna, qui a régné dans le XIIIe siècle.

²¹ Je ne me flatte pas d'avoir saisi le sens de cette phrase: राजसूयं प्राहरिष्यति तं ग्रहमिवान्तकः.

Le mot *swéta*, qui signifie *blanc*, se dit aussi de la planète de Vénus.

²² Traduction vague de ce vers obscur: वृहान्तद्वारमृषिभिः संवृतं विचरिष्यति.

²³ Je crois que cette idée se trouve expliquée par le sloca 86 de la Iere lect. des lois de Manou.

²⁴ C'est-à-dire, les quatre *âsrarnas*.

¹ Nom du troisième âge qui précède le Cali. Voyez lect. VIII, tom. I.

suiront les règles des Brahmanes; des soldats expliqueront la sainte Écriture²; les sacrifices seront privés de leurs cérémonies. Il n'y aura plus de distinction dans la manière de prier³. Les hommes n'aimeront que les arts mécaniques⁴; ils excelleront dans la danse; ils se gorgeront de viande et de vin; ils ne respecteront pas la femme d'un ami. Les brigands deviendront rois, et les rois mèneront la vie des brigands. Les richesses seules seront en honneur; les pieuses coutumes seront en oubli. Les serviteurs ne connaîtront plus l'obéissance. Il n'y aura pour le vice aucune espèce de contrôle.

Les mortels, sans énergie, sans activité, laisseront pendre leurs cheveux et négligeront la cérémonie de la tonsure⁵. Les hommes, à quinze ans, seront déjà pères. Les simples particuliers seront tourmentés et punis⁶ par leur manie d'élever de superbes pavillons⁷, les Brahmanes par leur amour des jouissances, les femmes par leur coquetterie⁸. Tout le monde enseignera la science divine et offrira des sacrifices, les Soûdras usurperont les formules honorables de salutation⁹, les Brahmanes feront alors marchandise des fruits de la pénitence et du sacrifice. Les saisons mêmes seront changées. Des hommes, que distingueront leurs dents blanches, la couleur dont ils peindront le bord de leurs yeux¹⁰, leur tête rasée et leur vêtement rouge¹¹, se livreront aux habitudes impies des Soûdras, et

2 J'ai rendu de cette manière le mot श्रोत्रियाः, *srotriyâh*

3 Ces derniers mots sont la traduction du mot एकपंक्ति, *écapankti*, qui désigne une réunion de gens appartenant à la même caste.

4 शिल्पवन्तः, *silpavantah*.

5 मुक्तकेशाः, *mouktakésâh*. L'enfant, à l'âge d'un ou trois ans, était soumis à une cérémonie religieuse, appelée *tchoudâcarana*, qui consistait à lui raser toute la tête, à l'exception d'une seule mèche sur la couronne de la tête. Voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 35.

6 Cette lecture est remplie de mots techniques dont la signification. m'a fort embarrassé: surtout la phrase que nous traduisons ici renferme trois épithètes composées du mot शूल, *soûla*, qui signifie ordinairement un *dard*, et qui s'emploie aussi pour l'arme de Siva, c'est-à-dire un *trident*. Il était évident pour moi que ces trois mots étaient en rapport, mais il m'a été bien difficile de trouver l'idée commune aux trois membres de la phrase. J'avais d'abord supposé que dans ces temps malheureux le culte de Siva devait prévaloir, et que le *soûla*, comme symbole de ce dieu cruel, apparaîtrait partout: mais comme le mot *soûla* signifie aussi *peine*, *tourment*, je me suis décidé à traduire, dans ce sens, le sloca que je transcris:

अशूलाः जनपादाः शिवशूलाश्चतुष्यथाः ।

प्रमदाः केशशूलाश्च भविष्यन्ति युगक्षये ॥

7 Le mot अशूला, *atta*, se dit de toute espèce de constructions, et surtout de ces pavillons qu'on élève sur le haut des maisons.

8 Le texte parle des cheveux des femmes, केश, *késa*. Le soin donné à la chevelure comprend ici, selon moi, tous les autres détails de toilette qui occupent les femmes coquettes.

9 Mot à mot: les Soûdras diront, *bhoh!* Voyez lois (le Manou, lect. II, sl. 124).

10 शुक्लदन्ताञ्जिताक्षः, *soucladantândjitâkchha*.

11 काषायवासासः, *câchâyavâsasah*. Cette couleur, qui est rouge, ou du moins brune, provient ou d'une terre d'ocre, ou de l'écorce d'un arbre, appelé *lodhra*, vulgairement *lodh* (*symplocos racemosa*). Ainsi dans le 8^e acte du *Mritchchacatî* on voit entrer sur la scène un mendiant bouddhiste qui porte sous son bras son vêtement encore tout humide de teinture, et qui va le laver dans un étang. Le poète représente ce mendiant avec la tête rasée. Les lois de Manou, lect. X, sl. 87, défendent le commerce des étoffes rouges.

suivront les principes de Sâkya-Bouddha¹². Comparables à des bêtes féroces, ils détruiront les vaches. Un des caractères principaux de cet âge sera la disparition des gens de bien. Les rangs seront confondus: ceux qui doivent être à la fin se trouveront au milieu, ceux qui sont au milieu descendront à la fin. Tous les êtres sembleront comme s'enfoncer dans l'abîme. Les taureaux, à peine âgés de deux ans, trembleront déjà sous le joug, et les nuages enverront à la terre des pluies surnaturelles. Nés de pères brigands, tous les mortels se livreront au brigandage. C'est avec peine qu'ils pourront arriver à se faire une petite fortune. La piété n'existera plus parmi eux. La terre sera brûlée par le soleil, et les routes couvertes de voleurs. Dans le Cali-youga tout le monde exercera le commerce. Les fils dissiperont le patrimoine de leurs pères, et par le mensonge et l'injure chercheront à réparer leurs pertes. Après avoir follement perdu leur jeunesse, leur beauté et leurs trésors, les femmes auront recours à la coquetterie, et s'occuperont de parer leurs cheveux. Le chef de maison¹³, livré à toutes les craintes et renonçant aux plaisirs, n'aura qu'une seule épouse, avec laquelle il ne connaîtra que des jouissances uniformes. Les femmes, remplies de mauvaises qualités, feront un usage répréhensible de leurs avantages extérieurs. Un des signes particuliers de cet âge sera le petit nombre d'hommes et la multiplicité des femmes.

Les hommes, pauvres et mendiants, n'exerceront plus la générosité, et les classes inférieures recevront les bienfaits sans reconnaissance. Sous la verge brûlante de ses rois brigands le peuple dépérira chaque jour. Les champs seront frappés de stérilité; les jeunes gens passeront rapidement à la vieillesse. Chacun n'aura pour règle que son vain caprice. Les pluies seront accompagnées d'ouragans, les laboureurs se fatigueront sur un sol sablonneux¹⁴. On mettra en doute l'existence d'une autre vie. Sans esprit de conduite, les hommes se moqueront des choses saintes. ils s'estimeront beaucoup eux-mêmes, et accuseront les Brahmanes de cupidité. Les Kchatriyas exerceront le commerce et se conduiront comme des Vêsyas: telle sera aussi avec le temps la destinée des Brahmanes¹⁵. On verra les hommes fréquenter les méchants, et cheminer avec eux sur le même char¹⁶. Personne ne rougira d'avoir des dettes. La bienveillance sera stérile, la colère seule portera des fruits. Les chèvres cesseront de donner du lait. Par suite de l'ignorance, les Pandits ne pourront plus citer les livres saints. Chacun prétendra tout savoir, la vieillesse ne sera plus respectée, et tout le monde se croira le talent de poète¹⁷. Les constellations, infidèles à leur devoir, se refuseront aux conjonctions accoutumées. Des rois brigands, enfants du libertinage¹⁸, incrédules, gorgés de liqueurs fortes, oseront profaner les paroles de la divine Écriture, et offrir l'Aswamédha. Les Brahmanes, entraînés par la soif des richesses, feront des actes de religion et mangeront des mets que la loi défend. Ils inviteront à lire les

¹² Ce personnage passe pour avoir été le fondateur de la secte des Bouddhistes on le désigne encore sous le nom de *Sâkya-mouni* ou *Sâkya-sinha*. Il était de la race royale des descendants d'Ikchwâcou; son père était roi de Vâranâsi, et se nommait *Souddhodana*; sa mère s'appelait *Tchandrâ* ou *Mâyâdêvi*. Ce Bouddha devait vivre mille à huit cents ans avant notre ère, et les Brahmanes le considèrent quelquefois comme le dixième avatare de Vichnou, qui est descendu sur la terre, disent-ils, pour tromper et perdre les Dêtyas trop puissants. La chronique chinoise et japonaise, dont il est fait mention dans le nouveau Journal Asiatique, n° LXI, pag. 1107, place la naissance de Sâkya en 1027 avant Jésus-Christ.

¹³ *Grihastha*.

¹⁴ Ce passage pourrait s'expliquer autrement: ' Les hommes seront petits de taille et se traîneront sur le sable.

¹⁵ Les lois de Manou ne permettent cette dérogation que dans les temps de détresse. Voyez lect. X, sl. 81 et suivants.

¹⁶ Ce fait entraîne la dégradation. Voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 180.

¹⁷ न कश्चिदकविः.

¹⁸ Est-ce bien là le sens du mot कुण्डीवृष, *coundîvricha*?

livres sacrés, et personne ne lira¹⁹. Les femmes ne respireront que les parfums²⁰, et porteront des robes de couleur rouge²¹. Les étoiles perdront leur éclat, les régions du ciel seront déplacées, et la teinte du crépuscule se ressentira de l'incendie de l'horizon. Les pères et les fils recevront pour leurs ouvrages les ordres de leurs femmes et de leurs belles-mères; les disciples adresseront des reproches à leurs maîtres. Les hommes se livreront à des amours contre nature²², et passeront leur vie au sein des plaisirs et de l'ivresse. Ils négligeront d'entretenir le feu des sacrifices et d'offrir les saints holocaustes. Point d'aumône, point d'offrande pieuse, point de repos religieux. Les épouses profiteront du sommeil de leurs maris pour s'échapper de la maison conjugale; les maris, pendant le sommeil de leurs épouses, iront visiter d'autres femmes. Enfin faiblesse du corps et corruption de l'âme, tels seront les signes distinctifs de ce dernier âge, bien différent de l'âge Crita²³.»

CENT-QUATRE-VINGT-DIXIÈME LECTURE. NOUVEAUX DÉTAILS SUR LE DERNIER ÂGE.

Le fils de Soûta continue:

«Mais, dit Djanamédjaya, au milieu de ce désordre universel, qui gouvernera les mortels? Donne-moi encore des détails sur leur conduite, leur nourriture, leurs voyages, leurs actions, leurs travaux, leur instruction et la durée de leur vie. Dis-moi par quelle décadence ils reviendront à l'âge Crita.» Vyâsa reprit: «Par suite de ce profond oubli de leurs devoirs, les mortels perdront toute espèce de bonnes qualités, et verront s'affaiblir leur santé. Cet affaiblissement produira la langueur, la langueur la pâleur du teint, la pâleur du teint la maladie, et la maladie l'indifférence pour les choses humaines¹. Cette indifférence conduira les mortels à réfléchir sur eux-mêmes, et cette réflexion les ramènera à la pratique des devoirs. c'est ainsi qu'une ère nouvelle apparaîtra pour eux, et qu'ils arriveront à l'âge Crita.

Parmi les hommes, les uns ne se conformeront aux règles saintes que par obéissance, et languiront dans cette espèce d'apathie qui ne s'élève ni ne s'abaisse²: les autres, doués de l'esprit de discussion³, rechercheront avec ardeur de spécieux raisonnements. Quelques-uns, fiers de leur science, n'admettront que des preuves philosophiques, telles que celles qui résultent de la perception et de l'induction⁴; d'autres rejetteront l'autorité des Vèdes. Les femmes même se mêleront de discussion. Il y aura des gens qui se feront un honneur

¹⁹ Mot à mot, *ils diront, bhoh! et personne ne lira*. Je crois que pour avoir le sens de cc vers il faut se référer au sloca 73 de la IIe lecture des lois de Manou.

²⁰ Traduction hasardée du mot एकशङ्ख, *écasankha*. Le *sankha* est un parfum appelé vulgairement *nakhî*, et d'une couleur brune.

²¹ Cette couleur porte le nom de *gavédhouca* ou *gavérouca*, mot qui signifie *ocre (red chalk)*. Voyez lect. CLXXIX, note 9.

²² वियोनिषु संस्यन्ति प्रमदासु नराः.

²³ Nom de l'âge appelé aussi *Satya*.

¹ निर्वेद, *nirvéda*.

² मध्यस्थता, *madhyasthatâ*.

³ विमर्ष, *vimarcha*.

⁴ प्र यक्षमनुमानं प्रमाणं. Les Bouddhistes sont appelés प्र यक्षवदिनः.

de ne rien croire⁵ et d'abjurer toute espèce de devoir: on verra des êtres stupides et insensés s'ériger en docteurs. De beaux parleurs, sans foi et sans instruction, abuseront les esprits égarés.

Cependant il y aura, dans ce siècle dégénéré, quelques hommes respectés des autres, et qui feront encore le bien, distingués par leur générosité et leur amour de la vertu. Mais le reste du monde, sans mesure et sans principe, ne gardera aucune règle pour ses aliments; dépourvu de toute bonne qualité, il n'aura que de l'impudence; les gens de la dernière classe usurperont les fonctions éternelles du Brahmane: tels seront les signes particuliers de cette époque connue par le nom de Cachâya⁶. Au milieu de l'absence de toute instruction et de toute croyance, ce sera peu de chose que la sagesse de ceux qui seront sages parmi ces hommes privés d'une règle de conduite; alors il y aura de grands combats, de grandes pluies, de grands vents, de grandes chaleurs. Des Râkchasas prendront la forme des Brahmanes: des rois, attachés aux oeuvres mondaines⁷, posséderont la terre. Ces Râkchasas, déguisés en Brahmanes, ne feront ni la lecture des saintes écritures⁸, ni le Vachat⁹; pleins d'orgueil et d'immoralité, fous, intéressés, cupides, avares et mesquins, ils seront iniques dans leurs jugements, et quitteront la voie éternelle de la justice. Animés par leurs mauvais désirs, partisans de la fraude et de la violence, ils enlèveront aux autres leurs richesses et leurs épouses. Tels seront les hommes de cette époque; on ne verra aucun de ces Mounis, formés à l'image de Brahmâ¹⁰, et qui apparaissent dans l'âge Crita pour être à la tête de la création et devenir l'objet de la vénération et du culte des mortels. Les humains de cet âge malheureux enlèveront sans pudeur les récoltes, les étoffes¹¹, les aliments, les paniers d'osier¹². Mais ils se puniront par eux-mêmes, et, voleurs ou assassins, ils seront volés ou tués par un autre brigand plus adroit. Pour se soustraire aux maux de ce temps dépourvu d'honneur et de religion, les hommes, accablés sous le poids des impôts, fuiront dans les bois. Les fils donneront des ordres à leurs pères, les brus à leurs belles-mères; les disciples adresseront des réprimandes à leurs maîtres. Tout sacrifice ayant cessé, les Râkchasas, les animaux sauvages, les insectes, les mouches, les serpents tourmenteront les mortels. Plus de bonheur, de santé, d'attachement entre les parents. Accablés de douleurs, sans chef et obligés de vivre de brigandage, les hommes iront de province en province, errant à l'aventure, s'exilant de leur propre contrée, et emmenant, loin d'un pays désolé, leur famille privée de tout asile. Poussés par le tourment de la faim, ils passeront la Côsikâ¹³: ils se disperseront dans les vallées qui sont au bas des hauteurs

5 Cette idée est ainsi exprimée par le mot नास्तिक्यपरमाः. L'homme qui révoque en doute l'authenticité des Vèdes et des légendes est appelé par les Indiens orthodoxes, *athée*, नास्तिक. C'est une épithète que l'on donne aux Bouddhistes.

6 Ce mot *cachâya* désigne une couleur rouge ou brune, qui est celle que les Bouddhistes avaient adoptée. Voyez la CLXXXIXe lect., note 11. Il est possible que cette circonstance ait fait donner le nom de *Cachâya* à l'âge Cali.

7 कर्मवेदिनः, *carmavédinah*.

8 *Swâdhyâya*.

9 Le *vachat* est une exclamation employée au moment où le prêtre verse le beurre dans le feu du sacrifice. De là vient le mot *Vachatcâra*.

10 ब्रह्मरूपिनः, *brahmarôpinah*.

11 चैल, *tchêla*. Voyez lecture LXI, tom. I.

12 करण्ड, *caranda*.

13 Rivière du Bahar, aujourd'hui le Cusi ou Cousa. Ce passage et les suivants semblent indiquer que l'intention de l'auteur n'est pas de raconter la fin du monde, mais plutôt la ruine et la désolation de la province qui était le patrimoine de Djanamédjaya.

du Richica¹⁴, et chez les Angas, les Bangas, les Calingas¹⁵, les Casmîras¹⁶ et les Mécalas¹⁷. Ils iront sur toute la longueur de l'Himâlaya, ou sur les rivages de l'onde salée, et habiteront dans les forêts au milieu des Mletchhas¹⁸. Ainsi la terre habitée deviendra déserte, et ceux qui devaient la garder seront les premiers à la dévaster. Les hommes auront pour nourriture les animaux des bois, les poissons, les oiseaux, les bêtes sauvages, les reptiles, les insectes, le miel, les herbes, les fruits, les racines. Ils seront vêtus, comme les anachorètes, de haillons¹⁹ de feuillage, d'écorce²⁰ et de peaux. Ils formeront dans les vallées des enclos, composés de pieux, pour y déposer quelques semences, et élèveront avec peine des troupeaux de chèvres, de brebis, d'ânes et de chameaux. Placés sur le bord des rivières, ils en arrêteront le cours par des digues²¹, afin de pouvoir arroser les terres. La vente qu'ils se feront entre eux de vivres et de comestibles²² deviendra une source de contestations. Les vaches autrefois fécondes, le poil hérissé et malpropre, n'auront point de veaux et perdront la pureté de leur race. Voilà ce que seront les hommes, tels que le temps les aura faits. Chaque jour verra décroître leur amour de la justice. Leur âge sera au plus de trente ans²³: faibles, languissants, tourmentés par la fièvre et le chagrin, ils perdront l'usage de leurs sens. L'affaiblissement de leur santé amènera le découragement; c'est alors que, se soumettant aux sages remontrances, ils éprouveront du plaisir à la vue des gens vertueux: ils commenceront à pratiquer le bien et mettront un terme à leurs disputes. En voyant le peu de profit que l'on retire des passions, ils reviendront à l'accomplissement de leurs devoirs. Désolés de la perte de leurs concitoyens, ils chercheront à se rapprocher. Dociles aux avis qu'ils recevront, ils recouvreront le goût de la libéralité, de la sagesse, du respect pour tout ce qui respire, et avec le bonheur reviendra dans ce monde le Devoir, représenté sous la figure d'un taureau aux quatre pieds²⁴.

Ils se sentiront encouragés à persévérer dans leurs bonnes résolutions, et connaîtront le prix de la vertu. De même que la décadence vers le mal aura été progressive, le retour vers le bien se fera aussi par degrés. A l'apparition du Devoir, recommencera le cours de l'âge Crita, dont le caractère est la vérité, comme le vice est celui de l'âge Cachâya. On peut comparer ce dernier siècle, appelé Cali, à la lune dépouillée de ses rayons et couverte d'une profonde obscurité, et le Crita à ce même astre brillant dans toute la plénitude de sa grandeur. C'est le Crita qui possédera la véritable richesse, c'est-à-dire la science du grand Brahma, la connaissance des Vèdes, trésor qui semble lui appartenir en propre, trésor non connu qui est en quelque sorte son héritage. C'est encore le Crita qui connaîtra le véritable sacrifice, c'est-à-dire la pénitence constante en sa résolution, épurée dans son oeuvre et dégagée de toute pensée mondaine. La bénédiction du ciel, s'appropriant au temps et au lieu, descendra sur l'homme constamment vertueux: telle sera cette heureuse époque,

14 Voyez lect. CXVII, tom. I, note 7.

15 Voyez lect. XXXI, tom. I, note 10.

16 Habitant le Cachemire.

17 Ce peuple devait être sur les bords de la Narmadâ, qui sort du mont Mécala, lequel fait partie du Vindhya. Le Varâsanhita place le pays des Mécalas parmi les provinces de l'est.

18 Nations barbares et étrangères aux coutumes indiennes.

19 चीर, *tchîra*.

20 वल्कल, *valcala*.

21 Les lois de Manou condamnent cette pratique, lect. III, sl. 163.

22 La même lecture des lois de Manou défend de vendre des viandes, sl. 152. Le passage que je traduis ici ne parle pas de viandes, mais de nourritures préparées, पक्वान्न, *pakwâna*.

23 Le sloca 83 de la Iere lecture des lois de Manou dit que dans le premier âge les hommes vivent quatre cents ans, et que leur existence perd successivement dans les autres âges un quart de sa durée.

24 Cette allégorie se trouve dans les lois de Manou, lect. I, sl. 81. Les quatre pieds de ce taureau symbolique représentent la pénitence, la science divine, le sacrifice et la libéralité. A chaque âge, ce taureau perd un de ses pieds. Voyez plus loin, lect. CXCIV.

chantée par les Richis. Les hommes ressembleront aux dieux qui savent concilier l'amour du devoir avec le désir des richesses et des plaisirs²⁵: le bonheur sera parfait, et la vie toujours pure. Ainsi se succèdent, suivant les lois de leur nature, les révolutions des âges. Le monde, toujours vivant, ne s'arrête pas un moment, et la destruction est sans cesse remplacée par l'aurore d'une création nouvelle.»

CENT-QUATRE-VINGT-ONZIÈME LECTURE. ABOLITION DU SACRIFICE DU CHEVAL.

Le fils de Soûta continue:

«C'est en ces termes que le Richi Vyâsa mettait sous les yeux du roi Djanamédjaya le tableau des événements et passés et futurs. Ces paroles charmaient l'assemblée, et elles étaient pour l'oreille du roi ce qu'est l'ambrosie pour le goût, et la lumière de la lune pour les yeux. Les récits variés du Maharchi, dans lesquels se trouvaient vantées les trois qualités du trivarga¹, et qui étaient capables d'attendrir l'âme comme de l'élever, faisaient sur les assistants la plus vive impression. En entendant les paroles du fils de Parâsara, les uns répandaient des larmes, les autres restaient plongés dans la réflexion. Vyâsa, saluant le roi en tournant autour de lui par la droite², lui dit: «Nous nous reverrons,» et il partit. Tous les saints pénitents qui étaient présents suivirent le savant Richi, et quand ils se furent retirés avec le divin Vyâsa, les prêtres et les héros s'approchèrent. Le roi, tirant une vengeance terrible des Nâgas, épuisa sa colère comme un serpent épuit son venin. Cependant le grand Mouni Âstîca obtint de lui la vie de Takchaca³, dont la tête brillait comme le feu du sacrifice, et retourna ensuite dans son ermitage, tandis que Djanamédjaya rentra avec sa cour dans Hastînâpoura. Ce prince régnait, heureux du bonheur de ses sujets, quand il voulut célébrer le sacrifice du cheval. Déjà il avait fait les préparatifs nécessaires, et, suivant l'usage, avait apprêté de magnifiques présents; déjà les proclamations ordinaires étaient achevées⁴, et, pour se conformer aux rites indiqués, la reine, fille du roi de Câsi, et à cause de sa beauté surnommée Vapouchtamâ, s'était placée près du cheval⁵. En ce moment Indra la vit; charmé de sa beauté, il se substitua lui-même à la victime, et parut souiller le sacrifice de ses embrassements adultères. Cette métamorphose fut à l'instant connue: le dieu lui-même se dénonça au Brahmane qui présidait au sacrifice: «Voilà, lui dit-il, un cheval sur lequel tu ne comptais pas, et qui te fait perdre le fruit de tes oeuvres.»

Après avoir entendu cette déclaration, le Brahmane vint raconter la chose au Râdjarchi, qui maudit sur-le-champ Indra. «Si j'ai retiré quelque fruit de mes sacrifices et de ma pénitence, s'écria Djanamédjaya, si j'ai mis quelque zèle à défendre mes sujets, que ma

25 Ces trois qualités forment ce qu'on appelle le *trivarga*.

1 Voyez la dernière note de la précédente lecture.

2 C'est-à-dire, en faisant le *pradakchina*.

3 Voyez lect. CLXXXVIII, note 3.

4 Voyez dans une des scènes de l'*Outtara-Râmatcharitra*, acte 4, quelques détails sur le cheval du sacrifice. Ce cheval, mis en liberté pour un an, portait sur son front une inscription ainsi conçue: ' Je donne la liberté à ce Cheval destiné au sacrifice; quiconque a la force de l'arrêter peut le faire, mais je viendrai et le délivrerai. Pour ceux qui n'ont pas la force de l'arrêter, ils doivent le laisser passer, et venir au sacrifice en apportant leur tribut, ' Le mot सञ्ज्ञप्त, me paraît ici désigner cette proclamation cependant il signifie aussi *tué, immolé*.

5 La reine jouait un rôle particulier dans ce sacrifice. Ce passage doit faire supposer qu'elle remplissait seule quelque cérémonie pieuse auprès du cheval. C'était elle qui, avec le roi, lavait les pieds de l'animal. Placés près de l'autel, tous deux ils recevaient la fumée du sacrifice qui les purifiait. Le prêtre, après avoir jeté quelques gouttes d'eau sur la face du prince et de son épouse, marquait avec de la cendre, tirée du foyer sacré, leur front, leurs épaules, leur poitrine et leur gorge.

malédiction ait tout son effet. Je déclare à ce roi des dieux, libertin, sans foi et sans constance, que les Kchatriyas ne feront plus désormais le sacrifice du cheval.» O Sônaca, ainsi parla le roi. Toujours excité par la colère, il dit ensuite aux prêtres: «C'est votre faiblesse qui est cause que le sacrifice a manqué. Vous ne pouvez plus rester dans mon royaume: retirez-vous avec vos familles.» En entendant ces paroles, les Brahmanes se retirèrent. Cependant les autres femmes de Djanamédjaya étaient aussi présentes; le roi, dans son amour extrême pour le devoir et dans l'indignation qui le transportait, leur intima ses ordres: «Chassez de mon palais, leur dit-il, l'infâme Vapouchtamâ, qui a secoué sur ma tête ses pas empreints de poussière, qui a brisé ma force et flétri ma gloire. Je ne veux plus voir cette femme, qui est désormais pour moi comme une guirlande fanée. L'homme placé près d'une femme qu'il aime et qui a été souillée par un autre ne goûte plus de plaisirs ni dans les banquets, ni sur la couche conjugale. Ne repousse-t-on pas avec horreur l'offrande qui a été effleurée par la langue d'un chien?»

C'est en ces termes que s'exhalait la colère du fils de Parikchit. Le roi des Gandharvas, Viswâvasou, lui dit: «Indra n'a pu souffrir les trois cents⁶ sacrifices que tu voulais célébrer. Vapouchtamâ ton épouse n'a pas manqué à son devoir: la coupable est l'Apsarâ Rambhâ. Mais la fille du roi de Câsi est la meilleure des épouses et la perle des femmes. En troublant ton sacrifice, Indra a voulu en détruire l'effet. Il savait bien que les fruits de ta piété devaient être de t'égaliser à lui et de lui enlever sa couronne. Pour se conserver il lui fallait interrompre ton sacrifice. Il a formé une apparence magique: il s'est substitué au cheval du sacrifice, et ses amours avec Rambhâ ont été regardés comme un adultère commis avec Vapouchtamâ. Cependant tes Brahmanes, qui te servaient dans tes trois cents sacrifices, sont devenus l'objet de ton imprécation: eux et toi, vous avez perdu tous ces mérites qui devaient vous élever à Indra. Oui, ce dieu ne le cache pas: il a redouté le résultat de vos trois cents sacrifices. Il a eu recours à la magie, et seul il vous a vaincus, tes Brahmanes et toi. Indra a le désir légitime de conserver sa puissance et sa supériorité; mais il respecte ce que tout autre n'oserait outrager, c'est-à-dire la femme de son petit-fils⁷. Il est grand sous le rapport de la science, de la justice, de la pénitence, de la puissance: et sa force devait surtout éclater contre toi qui amassais les mérites de trois cents sacrifices. Cependant n'accuse ni Indra, ni ton prêtre, ni toi-même, ni Vapouchtamâ: le vrai coupable, c'est le Temps, dont il est difficile de triompher. Tu t'es emporté contre le roi des dieux qui, par un effet de sa suprême puissance, s'était substitué à ton cheval. Si tu veux vivre heureux, il faut te réconcilier avec Indra. La contrariété est difficile à surmonter, aussi difficile qu'un courant contre lequel on veut lutter. Mais calme tes esprits, et possède en paix la meilleure des femmes, dont l'innocence est incontestable. Songe que les femmes, quand on les délaisse injustement, peuvent se venger par des imprécations. O roi, les femmes vertueuses sont des êtres divins. La lumière du soleil, la flamme du feu, l'emplacement⁸ du sacrifice, l'offrande sans tache, et la femme exempte de passions, voilà autant d'objets connus pour leur pureté. Les sages doivent toujours rechercher, désirer, honorer les femmes vertueuses, et les adorer même comme des déesses⁹ du bonheur.»

⁶ Je ne sais pas pourquoi l'auteur parle ici de trois cents sacrifices, त्रियशत. Ordinairement il n'est question que de cent sacrifices pour faire obtenir à un mortel le rang d'Indra.

⁷ Djanamédjaya descendait, par Abhimanyou, son aïeul, d'Ardjouna qui était considéré comme le fils d'Indra.

⁸ Autrement le *vedi*.

⁹ J'ai rendu ainsi le mot composé पूज्यश्री. J'ai pensé que le mot *srî* indiquait ici non la richesse, mais la déesse elle-même qui présidait au bonheur et à l'opulence; et en effet, il y a des sectes indiennes qui adressent aux femmes une espèce de culte. Les Vêchnavas, qui joignent à l'adoration de Crichna celle de Râdhâ sa favorite, présentent à leurs femmes les offrandes destinées à la déesse: quelques-uns veulent même qu'elles soient nues pendant les sacrifices.

CENT-QUATRE-VINGT-DOUZIÈME LECTURE. REPENTIR DE DJANAMÉDJAYA.

Le fils de Soûta continue:

Ce discours de Viswâvasou réconcilia le roi avec Vapouchtamâ: Djanamédjaya reconnut qu'il l'avait soupçonnée à tort, et répara les effets de son injuste colère. Revenu de ses préventions et soigneux de sa propre gloire, il fit publier la chose dans son royaume: fidèle aux règles du devoir, et heureux de ce dénouement, il chercha par son amour à consoler Vapouchtamâ. Il rendit aussi aux Brahmanes les honneurs qu'ils méritaient; il continua à déployer sa générosité par des présents, sa piété par des sacrifices. Il protégea ses sujets par son courage, et ne pensa jamais à faire aucun reproche à Vapouchtamâ. Il reconnut la vérité de ce que lui avait annoncé le grand pénitent, l'illustre Vyâsa, sur l'impossibilité de lutter contre la destinée, et toute sa colère se trouva épuisée. L'homme qui lit ce grand poème du fameux Richi¹ sera un jour le plus honoré des mortels: il obtiendra une vie heureuse, et, ce qui est encore plus difficile, il recueillera tous les fruits de la science. Celui qui lira cette justification d'Indra se trouvera délivré du péché: il verra tous ses désirs comblés, et jouira d'un long bonheur. Comme les arbres produisent d'abord des fleurs, comme de ces fleurs proviennent des fruits qui plus tard donneront naissance à d'autres arbres, de même les paroles du grand Richi sont pour les mortels la source d'un bonheur qui va toujours croissant. L'homme privé d'enfants devient père d'une charmante famille: l'homme déchu recouvre sa première dignité. Les uns sont délivrés de leurs maladies, ou d'esclavage; les autres obtiennent que leurs sacrifices soient exempts de toute souillure. La jeune vierge qui prête l'oreille aux récits de l'illustre Mouni épouse un homme vertueux, et donne le jour à des enfants doués d'excellentes qualités, remplis de force et vainqueurs de leurs ennemis. La lecture de ce poème procurera au Kchatriya la domination sur la terre, la possession de richesses immenses et la victoire sur ses rivaux; au Vêsyâ, une brillante fortune; au Soûdra, l'assurance d'arriver à une condition meilleure. Le Brahmane² qui lit cette histoire des anciens héros acquerra la science: il se trouvera délivré de tout mal, son esprit sera éclairé, son âme dégagée de passion, et il traversera heureusement cette terre. Et vous, qui dans les cercles composés de Dwidjas, rappelez en votre mémoire ces récits que vous leur racontez, persistez dans vos fermes et saintes résolutions, et le bonheur vous suivra partout dans ce monde.

O Sônaca, je t'ai exposé d'une manière sommaire ce qu'avaient fait nos anciens héros, je t'ai répété les récits d'un vénérable Richi³, que désires-tu encore que je te dise?

CENT-QUATRE-VINGT-TREIZIÈME LECTURE. MANIFESTATION DU POUCHCARA¹.

Djanamédjaya dit:

Le Richi Vyâsa a célébré la puissance du dieu qui dormait sur les eaux de l'océan, et sur l'ombilic duquel s'élevait un lotus: il a dit comment ce lotus a donné naissance aux dieux, aux divers ordres de Richis, aux Âdityas, aux Vasous, aux Roudras, aux Marouts, aux

¹ Ce poème, comme on l'a vu dans la Ière lecture, est attribué à Vyâsa. Il fait partie du Mahâbhârata, appelé *mahâcâvya* ou *grand poème*.

² नैष्ठिकी, *nêchthikî*: ainsi porte le texte. Le dictionnaire ne donne que नैष्ठिकः, *nêchthicah*, et dit que c'est un Brahmane qui continue à demeurer avec son précepteur spirituel.

³ Ce Richi est sans doute Vêsampâyana que Sôti ou le fils de Soûta a introduit comme interlocuteur dès la Ière lecture. Il y a ici quelque lacune, car dans la lecture suivante, Djanamédjaya et Vêsampâyana vont reprendre la parole, sans aucune transition. Sôti termine la lecture présente par une question à laquelle il n'est pas répondu.

¹ Voyez lect. XLI, tom. I

Ouchmapâs², aux deux grands Aswins, à des milliers d'autres êtres, et aux Sâdhya, et aux Viswadévas³. Voudrais-tu bien nous redire son récit? Tu es pour nous le premier d'entre les sages, profond dans la science de l'yoga, savant dans les Vêdes et dans leurs commentaires: donne-moi les détails que je te demande. Quand j'entends célébrer la gloire de ce dieu, je ne puis plus supporter d'autre plaisir. Explique-moi combien de temps dure le sommeil du souverain des êtres⁴, appelé Pourouchottama⁵; ce qui arrive pendant ce sommeil; à quel moment se réveille le maître des Souras; comment à son réveil ce dieu produit le monde entier; quels sont les premiers Pradjâpatis; par quels moyens cet être éternel reconstruit le monde; comment, au milieu de la mer universelle où se trouvent plongés les êtres animés ou inanimés, et où gisent confondus et détruits les dieux et les Asouras, les serpents, les Râkchasas, le feu, l'éther, le vent et la terre, comment, dis-je, dans ce grand abîme où sont mêlés tous les éléments, réside et agit le maître suprême de ces éléments, l'être aux grandes formes, le puissant créateur, le souverain des Souras. O saint Mouni, je crois fermement à Nârâyana, et je te prie de me raconter sa gloire. J'adore ses manifestations passées et futures, et devant ces fidèles assemblés, je t'engage à me parler de sa haute puissance.

Vêsampâyana répondit:

Je suis prêt à satisfaire le désir que tu témoignes de connaître la gloire de Nârâyana, source de toute pureté. Écoute, je te dirai ce que les dieux eux-mêmes ont consigné dans les antiques Pourânas, ce que nous avons appris de la bouche des plus illustres Brahmanes, ce que l'auguste fils de Parâsara, le savant et pieux Dwêpâyana, aussi renommé que Vrihaspati⁶, a daigné me raconter. Je t'exposerai ce que je sais, et je m'acquitterai de cette tâche aussi bien que je pourrai. Et quel Richi, ô fils de Bharata, serait en état de me révéler convenablement tous ces mystères? Qui peut connaître la gloire de Nârâyana, de celui qui est l'âme de toute la nature? Brahmâ lui-même ne saurait s'en flatter. Je répéterai ce que j'ai entendu: Nârâyana est le mystère des Viswadévas et des Maharchis, le désiré de tous les dieux qui connaissent la vérité, la pensée de tous ceux qui comprennent l'être suprême nommé Adhyâtma⁷, l'agent des oeuvres; parmi les choses divines, il est ce qui est supérieur à la divinité (adhidêva); parmi les êtres créés, il est ce qui est surnaturel (adhibhoûta); il est l'essence suprême (para) reconnue par les Maharchis, le bien (satya) enseigné par les Vêdes, et le grand principe (tatwa) entrevu par les pénitents, l'agent, l'instrument, l'intelligence, (bouddhi), le sentiment (manas), l'âme incorporée (kchétradjna⁸), la cause première (pradhâna), l'esprit fécondant (pouroucha), le directeur (sâstri⁹), le temps, le maître du temps, le voyant (drachtri), l'indépendant (swâdhîna) les cinq souffles¹⁰, la chose ferme (dhrouvam), la chose inaltérable (akcharam). Il reçoit un nom de ces natures diverses auxquelles il s'assujettit: car c'est lui qui fait et défait tout, c'est lui qui nous soutient dans nos actions et nous trouble dans notre désordre; maître divin (îsa¹¹), objet constant de notre attention dans le sacrifice et hors du sacrifice¹², il est

² Ce mot désigne les Pitris, appelés dans les Sradhas à prendre leur part des mets *chauds* qui leur sont offerts. Voyez les lois de Manou, lect. III, sl. 236 et 237.

³ Le texte porte *Viswéswaras*.

⁴ Voyez lect. VIII, tom. I, note 12.

⁵ C'est-à-dire le premier des Pourouchas, le premier mâle, l'esprit fécondant. Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. XV.

⁶ C'est le maître des dieux.

⁷ Voyez, pour l'explication de ce mot et de quelques-uns de ceux qui vont suivre, la lecture VIII du Bhagavad-gîtâ.

⁸ Voyez lect. XIII du Bhagavad-gîtâ

⁹ La lecture XV du Bhagavad-gîtâ appelle ce directeur *Îswara*.

¹⁰ Voyez lect. XL, tom. I. L'air se subdivise en cinq souffles qui agissent dans les diverses parties du corps.

¹¹ Ce mot doit être synonyme d'Îswara.

celui qui parle et celui dont on doit parler; et il est moi-même en ce moment, et les saints discours que vous entendez, et le sujet même de vos conversations, les histoires que l'on vous raconte, et les mystères¹³ des livres saints: il est ce grand tout dont l'âme est Nârâyana: souverain de toute la nature, il est aussi tous ces dieux qui y président. Enfin tout ce qu'il y a de bon, d'immortel, d'originel, tout ce qui est, a été et sera, tout ce qui dans les trois mondes est éternel, animé ou inanimé, voilà ce qui constitue cet être supérieur et infini.

CENT-QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME LECTURE. CARACTÈRE DES QUATRE AGES.

Vêsampâyana dit:

On assigne quatre mille ans de durée à l'âge Crita: son Sandhyâ et son Sandhyânsa sont chacun de quatre cents ans¹. Pendant cet âge le devoir a quatre pieds², le vice n'en a qu'un; les hommes suivent avec plaisir les obligations de leur caste. Les Brahmanes remplissent leurs fonctions de prêtres, les Kchatriyas celles de protecteurs des peuples; les Vêsyas s'occupent de l'agriculture, et les Soûdras se résignent à l'obéissance. Cet âge est renommé pour la sagesse, la piété et la justice qui sont alors le partage des mortels, et fécond en personnages d'une heureuse naissance et disposés à aimer la vérité (satya).

Le Trétâ se compose de trois mille ans; son Sandhyâ et son Sandhyânsa de trois cents ans chacun. Le vice alors marche sur deux pieds, et le devoir n'en a plus que trois. La sagesse et la vertu de l'âge Crita commencent à décroître; les castes, par suite de l'inconstance humaine, subissent des altérations; c'est avec tiédeur que l'on observe la distinction des quatre conditions de la vie dévote³. Tel est le caractère que les dieux ont imposé à l'âge Trétâ: voici maintenant celui du Dwâpara.

Le Dwâpara est formé de deux mille ans; son Sandhyâ et son Sandhyânsa en renferment chacun deux cents. Alors les Brahmanes sont attachés aux richesses; ils ont de la science, mais, entraînés par la passion (radjas), ils sont, comme les autres hommes, corrompus, malveillants et avarés. Le devoir n'a que deux pieds, et le vice s'élève sur trois. C'en est fait de cet amour de la vertu qui possédait les hommes dans l'âge Crita; peu à peu s'éteignent les bons sentiments qui animaient les Brahmanes, et la foi périt. On perd l'habitude des jeûnes et des autres pratiques de pénitence.

Enfin arrive le méchant âge Cali qui, en comptant ses deux Sandhyâs, est composé de mille deux cents ans. Le vice alors a quatre pieds, et le devoir n'en a qu'un: les hommes ont le coeur rempli de mauvais désirs, et l'esprit couvert d'obscurité (tamas). Personne ne pratique le jeûne; plus de vertu, plus de vérité, plus de foi. La vie des Brahmanes n'est plus respectée. Possédé de l'égoïsme, on n'a plus d'attachement pour sa famille. Les Brahmanes se conduisent comme les Soûdras, et les Soûdras s'élèvent au-dessus de leur condition dégradée. Les hommes corrompus méconnaissent la distinction des castes et des quatre états de la vie dévote; ils mettent leur joie dans des plaisirs défendus: enfin l'esprit de l'âge Cali est l'incrédulité pour les Vêdes.

485

¹² Cette dernière idée me semble contenue dans le mot निर्वृत, *nirvrita*. Cependant ce mot pourrait aussi indiquer l'état de l'âme dégagée des liens du corps: il faudrait alors modifier le sens de la phrase, et dire que *Nârâyana est contemplé par ceux qui ont obtenu l'émancipation finale*.

¹³ Ce mot est la traduction de गह्वर, *gahwara*, employé comme adjectif féminin, श्रुतयो वाथ गह्वराः.

J'ai hasardé le sens de *mystérieux* que ne me donnait pas le dictionnaire.

¹ Voyez lect. VIII, tom. I.

² Voyez plus haut lect. CXC, note 24

³ C'est-à-dire des *âsramas*.

O Djanamédjaya, il y a encore une division du temps, appelée Manwantara et composée de soixante et onze de ces périodes dont nous venons de parler et qui renferment douze mille années, mais des années qui, au rapport des poètes, sont d'une nature divine. La durée d'un Manwantara⁴ forme un jour de Brahmâ. Quand ce jour est fini, arrive une période de mille âges, pendant laquelle Roudra, qui connaît le moment de la destruction générale (samhâra), anéantit le corps de tous les êtres animés: tous les dieux et Brahmâ lui-même, les Dêtyas, les Dânavas, les Yakchas, les Gandharvas, les Râkchasas, les Dêvarchis, les Brahmarchis, les Râdjarchis, les Kinnaras, les Apsarâs, les serpents, les montagnes, les fleuves, les quadrupèdes, les animaux de toute espèce, les hôtes des bois et les oiseaux, tout cesse d'exister. Le dieu créateur et maître des cinq grands éléments met les diverses parties du monde en hostilité avec elles-mêmes, et fait qu'elles coopèrent à leur propre destruction. Le soleil retire à lui la lumière qui éclaire nos yeux⁵, l'air supprime le souffle qui anime les êtres, le feu brûle tous les mondes, et la nuée ne cesse de répandre la pluie.

CENT-QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LECTURE. INCENDIE ET INONDATION DU MONDE.

Vêsampâyana dit:

Nârâyana, se soumettant aux exercices de l'yoga¹, devient Vibhâvasou aux sept formes²; de ses rayons enflammés il dessèche les mers: ses chaleurs tarissent l'eau de l'océan, des rivières, des puits, des montagnes. Des milliers de crevasses se forment sur la surface de la terre, et il pompe et attire à lui du fond du Rasâtala³ toute l'humidité qu'il dévore. Enfin Pourouchottama, aux yeux de lotus, épuise toute cette fraîcheur que le souffle vital dépose au sein des êtres animés. Le même dieu se fait vent, et de son haleine il souffle et agite le monde entier; les Souras et les autres créatures cessent de respirer; ils tombent en dissolution; leurs sens et leurs facultés diverses retournent aux principes dont ils sont formés: l'ichor⁴, l'odeur, le corps reviennent à la terre; la langue, la saveur⁵, la graisse⁶, à l'eau; la forme, l'oeil, la digestion⁷, à la lumière; le tact, la respiration, l'action, à l'air⁸.

Brûlés par les rayons du dieu, et soulevés par son souffle, ces éléments quittent l'asile qui leur est particulier et se réunissent dans Hrichîkésa⁹, maître suprême de la nature. Ce mouvement imprimé à tout ce qui existe anime encore plus l'incendie: le feu terrible nommé samvarttaca dévore tout, les montagnes, les arbres, les bois, les plantes, les gazons,

⁴ Voyez lect. VIII, torn. I.

⁵ Mot à mot, *il reprend les deux yeux*, चक्षुषो चौददानः.

¹ Ce mot *yoga* désigne ici l'application du souverain artiste à son oeuvre; plus bas ce même mot indiquera l'union de l'âme suprême à la matière.

² *Vibhâvasou* est un des noms du feu. Les Indiens donnent au dieu du feu sept langues, appelées, suivant M. Colebrooke (Recherches asiatiques, tom. VII, pag. 273), *Pravaha*, *Avaha*, *Oudvaha*, *Samvaha*, *Vivaha*, *Parivaha* et *Nivaha* ou *Anouvaha*. Cependant nous verrons, lecture CCXXXI du Harivansa, que ces mêmes noms sont ceux des sept vents; ce que la signification et le genre masculin de ces mots m'avaient déjà fait soupçonner.

³ Le Pâtâla ou l'enfer est divisé en sept régions, dont le Rasâtala est la plus basse.

⁴ पूयं, *poüyam*: telle est la correction du mss. bengali. Les mss. dévanâgaris donnent à la place de ce mot रूपं, *roûpam*, qui est un double emploi.

⁵ रस, *rasa*.

⁶ स्नेह, *snéha*.

⁷ विपाक, *vipâca*.

⁸ Comparez avec ce passage les slokas 75, 76, 77, et 78 de la Iere lecture des lois de Manou.

⁹ Ce mot signifie *maître des organes des sens*.

les demeures¹⁰ des dieux, les villes, les ermitages sacrés, les temples¹¹, enfin tout ce qui peut servir de refuge aux êtres.

Quand tous les mondes ont été réduits en cendres, le grand Hari se sert de l'eau pour les créer de nouveau. Ce puissant être, aux mille yeux, prend la forme immense d'un nuage noir, et arrose la terre d'une onde divine, de même qu'une libation de beurre arrose le feu du sacrifice. Cette eau douce, salubre et comparable à un lait pur, couvre la terre, qui disparaît entièrement; partout règne une vaste mer, où la nature entière est engloutie, où tous les éléments sont confondus. Dans cette solitude où il n'y a plus ni soleil, ni air, ni éther, réside seul l'Éternel, qui a desséché, épuisé, agité, brûlé, consumé tous les êtres. Sous une forme merveilleuse¹², ce dieu infiniment sage, ce maître savant dans l'art de l'yoga, s'unit à cette mer universelle: cette fusion mystérieuse (yoga) dure des milliers d'années, et personne n'est en état de connaître celui qui est ainsi tout à la fois esprit et matière¹³.

Djanamédjaya dit:

Et cependant je voudrais bien avoir quelques éclaircissements sur cette période de l'inondation universelle, sur la nature de cet être spirituel¹⁴ s'entourant d'organes matériels, sur l'union (yoga) de ces deux substances.

Vêsampâyana reprit:

Quelle est la durée de l'inondation? quelles règles s'impose lui-même le dieu à ce sujet? Voilà des questions auxquelles personne ne peut répondre: personne n'est dans sa confiance. Qui peut le voir, le connaître, parler de lui, si ce n'est lui-même? Divin Îswara, il fait apparaître le ciel, la terre et l'air, il montre bientôt aux regards étonnés le souverain Pradjâpati, le maître du monde et des Souras, l'aïeul des êtres, le possesseur des Vêdes, le grand Mouni dormant au sein du grand océan.

CENT-QUATRE-VINGT-SEIZIÈME LECTURE. VISION DE MÂRCANDÉYA.

Vêsampâyana dit:

Cependant au-dessus des ondes de cette mer universelle dort le puissant Hari, le divin Nârâyana; celui qui est le Brahmane par excellence, l'être toujours exempt de passion, toujours inaltérable, daignait prendre naissance au sein de l'élément humide¹, au milieu de ces vagues immenses qui l'environnaient d'une enveloppe ténébreuse et semblable à sa propre couleur². Après un long sommeil, Pourouchottama voulut procéder au grand sacrifice, et pourvoir à l'accomplissement des autres devoirs spirituels. C'est alors qu'il tira de son propre corps les Brahmanes et les prêtres nécessaires pour ces oeuvres solennelles. Le premier qu'il créa, ce fut le Brahman³, ensuite l'Oudgâtri et le Sâmaga, le Hotri et l'Adwaryou: il forma le premier de sa bouche, et les autres de ses bras. Pour assister le Brahman, il produisit de son dos le Prastotri, le Sâmitra, le Varouna et le Praticthâtri; de son ventre, le Pratihatri et le Potri; de ses cuisses, l'Adhyâpaca et le Nechtri; de ses mains,

10 विमानानि, *vimânâni*.

11 आयतनानि, *âyatanâni*, littéralement autels

12 La traduction littérale indiquerait que cette forme est ou *ancienne*, ou *chantée par les Pourânas*, पौराण, *pôràna*.

13 अव्यक्तं व्यक्तं.

14 Pouroucha.

1 रसजः, *rasadjah*. On sait que le *rasa* est l'élément aqueux.

2 La couleur mystérieuse que l'on donne à ce dieu est le noir: de là vient le nom de *Crichna*.

3 Ces fonctions de Brahman sont remplies dans les occasions solennelles par un Brahmane instruit. Mais comme il est assez difficile d'en trouver un qui réunisse toutes les conditions nécessaires, on le remplace par un paquet de cinquante brins de *cousa*, qui le représente.

le vénérable Agnîdhra; de ses pieds, le Grâvan et l'Ounnétri. Ainsi le dieu, père du monde, créa les seize officiers des cérémonies religieuses⁴; et Pouroucha, non content d'être lui-même le sacrifice, voulut encore être les Vèdes, les Védângas, les Oupanichats, le culte tout entier. Dans le temps que Hari était ainsi couché sur la mer universelle, il arriva un incident merveilleux, que je vais te raconter. Cet incident est l'apparition de Mârcandéya. Ce grand Mouni, déjà vieux de plusieurs milliers d'années, par un privilège spécial, voyagea dans le ventre du dieu; infatigable pèlerin, ce saint avait visité les saints ermitages, les Tîrthas, les autels⁵, les pays, les royaumes et les villes diverses. Un instant Mârcandéya, occupé de prières et de sacrifices, pieusement mortifié et livré aux exercices d'une rigoureuse pénitence, s'était laissé abuser par la divine magie qui l'enveloppait, et il était insensiblement, et sans s'en apercevoir, sorti par la bouche de Hari. Il commença à marcher sur cette mer immense, où partout il ne voyait que ténèbres. La crainte s'empara de lui, et il douta un instant de sa propre existence. Mais, rassuré à la vue du dieu, il passa au sentiment de la plus vive surprise. Il lui restait encore quelque crainte, et, placé au milieu de ces objets nouveaux pour lui, il s'abandonnait à la réflexion. «Suis-je bien éveillé? se disait-il à lui-même, n'est-ce pas une erreur de mes sens ou de mon esprit? Évidemment je me trouve dans une nature toute différente de celle que je connais. La vérité n'a pas cet aspect d'incohérence et de confusion. Je ne vois plus de lune, de soleil, d'air, de montagnes, de terre. Quel est donc ce monde?» Ainsi se parlait Mârcandéya, et il voyait, étendu et dormant sur cette vaste mer, Pouroucha pareil à une haute montagne ou à un nuage gonflé de vapeurs, entouré de rayons qui brûlaient, de splendeurs qui éblouissaient, s'élevant du fond de l'abîme au-dessus duquel il surnageait comme un large serpent.

Mârcandéya s'approchant du dieu, lui dit dans son étonnement: «Qui es-tu?» et en même temps il rentra sans hésiter dans le ventre de Hari, où il fut favorisé d'une vision qui lui apparut comme une espèce de songe. Les voyages qu'il avait faits autrefois sur la terre, il les recommença dans le ventre du dieu, qui offrit à ses regards et à sa dévotion des Tîrthas, des autels, tels qu'il en avait vu dans ses anciennes excursions, des milliers de Brahmanes offrant des sacrifices et honorés par de riches présents: il y vit les quatre castes, fidèles chacune à son devoir, et les quatre ordres de dévots, poursuivant chacun la route qui lui est indiquée. Le grand Mouni Mârcandéya employa cent mille ans à parcourir toute cette terre, sans trouver aucune limite dans le ventre de Hari. Enfin, un jour il sortit encore par la bouche du dieu, et aperçut un enfant endormi sur une branche de nyagrodha⁶. En voyant cet enfant, brillant comme Âditya, au sein de cette mer universelle, hérissée de glaçons, au milieu de ce monde désert et privé de tout être animé, il fut étonné, et se demandait comment il pouvait vivre.

Telle était la pensée du Mouni, seul et debout sur le bord des eaux: il n'avait encore rien vu de pareil, et cette divine magie l'épouvantait. Après avoir nagé sans relâche sur cette mer profonde, il sentit ses forces s'affaiblir. Enfin le dieu qu'on surnomme Hansa⁷, Pourouchottama, qui s'était lui-même, par suite de l'yoga, réduit à cet état d'enfance, dit à Mârcandéya d'une voix aussi éclatante que celle du tonnerre: «Sois tranquille, mon ami. Tu n'as rien à redouter. Approche-toi. O Mârcandéya, tu es un Mouni bien connu pour ta sagesse, et cependant tu te montres comme un enfant, abattu par la fatigue.»

Mârcandéya répondit: «Quel est celui qui m'adresse la parole pour m'insulter et mépriser ma pénitence? Quel est celui qui dédaigne ma vieillesse qui a résisté à tant de milliers d'années? De pareils sentiments n'existent pas chez les dieux. Brahmâ lui-même, le maître de cet univers, daigne respecter un vieillard. Quel est donc l'insensé assez peu attaché à sa

⁴ Il paraît que c'est surtout pour le sacrifice appelé *Djyotichtoma* que l'on exige la présence de ces seize officiants.

⁵ आयतनानि, *âyatanâni*. Ce sont les lieux consacrés par les sacrifices.

⁶ *Ficus indica*.

⁷ Surnom donné à Vichnou, comme à Brahmâ.

propre vie pour oser braver la mort en parlant sans respect à Mârcandéya, dont la pénitence a entouré la tête de rayons menaçants et redoutables?»

Ainsi parlait le Mouni emporté par la colère. Le dieu reprend la parole, et calme en ces termes son ressentiment: «Mon ami, je suis l'auteur de toute lumière, Hrichíkésa, père et maître du monde: c'est moi qui donne la vie, moi qui suis véritablement ancien. Pourquoi refuses-tu de t'approcher de moi? Jadis le Mouni Angiras, ton père⁸, voulant avoir des enfants, m'engendra le premier par la vertu de sa pénitence. C'est moi ensuite qui te donnai à lui: car tu étais en moi, ô saint Maharchi, ô toi dont les années sont incalculables, dont la tête est si vénérable et si terrible, et dont l'éclat ressemble à celui du feu. Et quel autre, à moins qu'il ne fût comme toi formé de ma substance, pourrait m'apercevoir errant sur cette mer universelle et me jouant dans les magiques détours de mon yoga?»

Ce fut alors que le grand Mârcandéya, baissant la tête et prenant une posture respectueuse, laissa éclater toute sa joie: ses yeux s'ouvrirent d'admiration; et ce vieillard, que le monde vénère avec de si grandes marques de respect, inclina lui-même avec humilité son front devant le dieu. «O seigneur, s'écria-t-il, je désire connaître le secret de cette magie divine qui te fait paraître sous la forme d'un enfant endormi au milieu des flots de la mer universelle. En effet, quel nom te donner? Quel rôle remplis-tu dans ce monde? Comment reconnaître en toi le premier des êtres, quand il n'existe plus rien?» Le dieu répondit:

«Je suis Nârâyana, ô Brahmane, la source de tous les êtres vivants, le souverain créateur comme le destructeur suprême. Dans l'empire des dieux, je suis Indra⁹; pour les saisons je suis l'année, comme pour les années je suis l'yoga. Je suis la réunion de tous les êtres vivants et des dieux. Parmi les serpents je suis Sécha, parmi les oiseaux, Garouda. J'ai mille têtes et mille pieds, mille yeux, mille bras. Je suis Âditya, l'essence du sacrifice¹⁰, le sacrifice des dieux, le feu du havya¹¹; je suis sur la terre, parmi ces Brahmanes mortifiés par la pénitence et purifiés par l'épreuve de renaissances nombreuses, celui qu'on appelle yati¹². En moi se trouve le maître de la science, l'âme de tout ce qui frappe la vue, le premier des Yogins, le terme fatal où aboutissent tous les êtres. Je suis l'oeuvre, l'action, la vie, le souffle qui anime les créatures sans participer à leurs actions, la lumière, l'être éternel, sans commencement et sans fin, le dieu infini, la matière (pradhâna) et celui qui la féconde (pouroucha). «Je suis le devoir et la pénitence des dévots de chaque ordre; je suis le dieu à tête de cheval¹³ qui réside dans la mer de lait¹⁴; en moi est le juste, le vrai; je suis le seul Pradjâpati. Je suis le Sânkhya et l'Yoga¹⁵, l'asile suprême de celui qu'on appelle Tad¹⁶. Je suis l'être vénérable, l'être par excellence, le roi de l'instruction; en moi tu reconnais la lumière, l'air, la terre, le ciel, l'eau et les mers, les étoiles, les dix points de l'horizon, l'année, la lune, le soleil, le nuage, la mer de lait, l'océan, le volcan¹⁷, le feu Samvarttaca¹⁸ qui dévore l'eau comme le feu du sacrifice dévore l'holocauste. Je suis l'être ancien, premier, suprême, source du passé, de l'avenir et du présent; enfin ce que tu vois

⁸ Je ne connais pas assez l'histoire de Mârcandéya pour essayer de donner sa généalogie, et d'expliquer sa singulière existence. M. Wilson suppose qu'Angiras est un personnage astronomique: l'histoire de sa famille doit se ressentir de cette origine fabuleuse.

⁹ Tout ce passage a quelque ressemblance avec la Xe lecture du Bhagavad-gîtâ

¹⁰ यज्ञपुरुषः, *yadjanpourouchah*.

¹¹ Voyez lect. XL, tom. I, note 30.

¹² Voyez la VIe lecture des lois de Manou

¹³ Je crois que ce passage fait allusion à la métamorphose du soleil en cheval. Voy. tom. I, lect. IX. Ou bien le poète rappelle à son lecteur ce cheval allégorique qui représente le sacrifice.

¹⁴ Séjour ordinaire du dieu Vichnou.

¹⁵ Noms de deux des *darsanas* ou systèmes philosophiques.

¹⁶ Le Bhagavad-gîtâ, vers la fin de la XVIIe lecture, donne l'explication de ce même mot *tad*.

¹⁷ Le texte dit: *badavâmourkha*. Voyez lecture XLV, tom. I.

¹⁸ Voyez la lecture précédente.

ou entends, ce que tu sens dans ce monde, tout cela est de moi. Tout a été autrefois créé par moi, et je suis aujourd'hui la matrice d'une nouvelle création. O Mârcandéya, d'âge en âge je produirai le monde entier: tout ce qui existe est la substance du grand Tad. Toujours soumis aux règles du devoir, sois heureux, et continue dans mon ventre tes saints pèlerinages. Dans mon corps sont contenus Brahmâ, les dieux et les Richis. Je réunis dans mon être immense ce qui est spirituel et matériel. Je suis la prière monosyllabique¹⁹, la prière composée de trois lettres; je suis l'hymne formé de trois versets²⁰, et j'offre en moi l'assemblage merveilleux du Trivarga²¹.»

Ce langage du dieu est celui que reproduisent les Pourânas. Aussitôt Hari aux mille formes, reprenant le grand Mârcandéya dans sa bouche, l'introduisit de nouveau dans son ventre, où le sage Mouni profita de la complaisance de l'éternel Hansa pour satisfaire sa curiosité. Cependant l'être inaltérable travaillait à diversifier ses formes; et ce maître souverain des êtres, le prudent Hansa, se promenant lentement sur cette mer privée des rayons du soleil et de la lune, créait le monde et attendait la révolution des temps.

CENT-QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME LECTURE. NAISSANCE DU GRAND LOTUS.

Vêsampâyana dit:

Le dieu qui est né au sein des ondes¹ poursuivait sa pénitence, sous la forme d'Âpava², tirant de lui-même le corps sous lequel il désirait d'apparaître. L'être fort et spirituel, voulant devenir ce grand univers, songea, avant de former le monde, à créer les cinq éléments. Il méditait au milieu de ces rudiments informes et ensevelis dans l'eau: les rigueurs de sa pénitence croissaient de plus en plus. Il agita d'abord légèrement la mer; les ondulations prolongées de l'eau formèrent un petit creux. Là, du sein de l'élément liquide, le dieu naquit sous la forme de l'air³, qui est la voie du son. L'air ainsi comprimé, par suite du mouvement, se dilata, et la mer fut bientôt vivement agitée. Les flots, poussés les uns contre les autres, se soulevèrent avec force. Au milieu de cette onde tumultueuse naquit le dieu Agni, aux rayons puissants, aux noires atteintes⁴. Le feu dessécha l'eau; et par suite de cette diminution de l'onde, il se forma un creux qui devint le ciel. C'est ainsi que les eaux, pures et semblables au liquide immortel, furent produites d'elles-mêmes; l'éther vint de la retraite de ces eaux, et l'air naquit de l'éther. Le dieu, essence première des éléments, avait vu avec plaisir l'heureux résultat⁵ de la lutte qui s'était établie entre l'eau et l'air, et la naissance du feu du sein même de l'eau. Continuant sa création avec la plus profonde intelligence, il avait approuvé les êtres déjà produits, et, habile à revêtir toutes les formes,

¹⁹ C'est-à-dire le mot *aum*, qui en une même syllabe renferme trois lettres.

²⁰ L'hymne de Visvâmitra au soleil est composé de deux strophes, de trois *padas* ou versets chacune. La deuxième strophe de cet hymne est probablement ce qu'on appelle la *sâvitrî*.

²¹ Réunion des trois qualités qui sont l'objet des désirs des hommes, savoir: l'amour, le devoir et les richesses, *câma*, *dharma*, *artha*; ou des trois qualités qui entrent dans la composition du monde, le *satya*, le *radjas* et le *tamas*.

¹ कुम्भसम्भवः, *cumbhasambhavah*. *cumbha* signifie jarre d'eau, et ce mot me semble ici désigner le lit de la mer, où habite le dieu créateur. Cette épithète est synonyme d'*abdja*, que nous avons vu lect. XXIX, tom. I.

² Voyez lect. I, tom. I.

³ Le poète, dans cette cosmogonie, me semble reconnaître deux espèces d'air, l'air formé de l'eau, ôsvâśaśñBaśva, et l'air formé de l'éther, आकाशसम्भव,

⁴ कृष्णवर्त्मा, *crichnavartmâ*. Voyez lecture XLIV, tom. I.

⁵ Le poète donne à l'eau le nom de आज्य, *âdjya*, lequel mot signifie proprement le beurre liquide que l'on jette dans le feu du sacrifice.

il pensait à se donner un second et à faire naître Brahmâ⁶. Il prend ce qui, sur la terre, parmi tous les Brahmanes soumis au joug de la pénitence et purifiés par leurs naissances successives, a servi à former un Yati, ce qui est éminent en science et en dévotion, ce qui anime toute la nature, ce qui réunit en soi les hautes qualités de l'éswarya⁷, et il en fait la base même de Brahmâ⁸. Cependant le souverain créateur, le puissant Hari, le maître du mystérieux yoga, pur et brillant comme le feu, poursuit le cours de ses jeux variés et admirables, et de son ombilic il fait sortir un lotus d'or, qui a mille feuilles et tout l'éclat du soleil, plante miraculeuse, dont le sommet est un foyer de lumière étincelante, qui s'élève avec la douce splendeur du soleil d'automne, et dont la tige magnifique, en se dressant sur le corps du dieu, éblouit tous les yeux de son incomparable beauté.

CENT-QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME LECTURE. MYSTÈRE DU GRAND LOTUS.

Vêsampâyana dit:

Dans ce lotus d'or, large de plusieurs yodjanas, tout resplendissant et portant l'empreinte des provinces terrestres¹, Hari avait créé Brahmâ, le premier des Yogins, le manas de tous les êtres, l'auteur de toute la nature, le dieu dont la face se trouve partout². C'est là le lotus que célèbrent les grands Richis, instruits dans les Pourânas, et qu'ils regardent comme la terre, sortie de Nârâyana. Voilà pour quelle raison les poètes disent que la déesse Prithivî est assise dans son calice. Les têtes des pétales de la fleur³ sont les montagnes: comme l'Himâlaya, le Mérou, le Nîla, le Nichada⁴, le Kêlâsa, le Crôntcha⁵, le Gandhamâdana⁶, le beau Mandara, mont sacré aux trois sommets, le grand Oudaya⁷, le Vindhya. Ces montagnes, qui réunissent les biens de toute espèce, sont les demeures des dieux, des Siddhas et des mortels pieux. Sur le prolongement de ces pétales se trouvent les divers dwîpas, tels que le Djamboû, convenable pour les sacrifices⁸. Du fond du calice découle une eau pareille au breuvage de la divine ambroisie, et qui alimente des milliers de saints tîrthas et les rivières consacrées. Les filaments qui de toute part entourent ce lotus, ce sont ces chaînes innombrables de montagnes riches en métaux. Dans les feuilles d'en haut, ô roi, reconnais les pays des Mletchhas, inaccessibles et couverts de rochers. Les feuilles d'en

⁶ Brahmâ est ici la matière organisée, le monde animé par l'esprit éternel. Consultez à ce sujet la VIIe lecture du Bhagavad-gîtâ.

⁷ Pouvoir surnaturel qui rend celui qui le possède tout-puissant, présent partout, invisible, etc. Ce mot est dérivé d'*Îswara*, qui veut dire *maître*. Cependant voyez la CCIVe lecture.

⁸ पदे ब्रह्माणि नियोजयति.

¹ Voyez le VIII^e volume des Recherches asiatiques, où Wilford a donné la carte du lotus terrestre. Consultez aussi *ibid.*, la page 273.

² सर्वतोमुख, *sarwatomoukha*. On a représenté Brahmâ avec quatre têtes, de manière à ce qu'il envisage à la fois toutes les parties de la terre. Autrefois, disent les mythologues, il en avait cinq, et il en perdit une à la suite d'une querelle qu'il eut avec Siva M. Haughton explique cette fable avec autant d'esprit que de science. Les cinq têtes de Brahmâ, suivant lui, représentent les cinq éléments; mais l'*âvâsa*, étant moins sensible que les autres, n'a pas été reconnu par les Bouddhistes et par d'autres sectaires, circonstance qui a donné lieu à la fable de la décapitation de Brahmâ.

³ C'est une traduction hasardée de ces mots गर्भाङ्कुराः साराः, *garbhâncourâh sârâh*.

⁴ Voyez lect. CXVIII, tom. I, note 28.

⁵ Voyez *ibid.*, note 32.

⁶ Montagne qui sépare l'llâvritta du Bhadrâswa, à l'est du Mérou.

⁷ C'est la montagne orientale derrière laquelle le soleil semble se lever.

⁸ Le Djamboû est l'Inde, que le sloca 23 de la Iere lecture des lois de Manou reconnaît pour la terre du sacrifice

bas, ce sont les divers étages du Pâtâla, assignés pour demeures aux Dêtyas et aux serpents. La partie inférieure de la plante, qui est dans l'eau, sert de séjour aux grands pêcheurs. L'onde⁹ dans laquelle baigne ce lotus, c'est la grande mer, ce sont les quatre océans s'étendant jusqu'à l'horizon. Telle fut la première manifestation de Nârâyana, apparaissant sous la forme d'un grand lotus; et c'est pour cette raison qu'on a donné à cette manifestation le nom de Pôchcara¹⁰. C'est là ce que les antiques Richis, qui connaissaient la vérité, qui possédaient les secrets du sacrifice et la profonde raison des Vèdes, ont appelé le mystère du lotas (padmavidhi)¹¹. Ainsi le dieu sut placer dans le lotus le monde entier, les montagnes, les rivières, les provinces. Ainsi ce maître incomparable, auteur de toute lumière, source divine de toute existence, Swayambhou se créa à lui-même un lit sur la grande mer; et ce lit, ce fut le monde, ce fut le lotus mystérieux.

CENT-QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME LECTURE. MORT DE MADHOU ET DE KÊTABHA.

Vêsampâyana dit:

A la période des mille ans¹ venait de succéder celle des quatre âges. Alors du sein des ténèbres (tamas) naquit, pour s'opposer aux desseins du créateur, un grand Asoura, nommé Madhou. Un autre, nommé Kêtabha, né au sein de la passion (radjas), apparut pour le seconder. Ces deux Asouras, enveloppés des qualités qui leur avaient donné naissance, forts et puissants, agitaient l'eau de la grande mer. Ils étaient vêtus l'un de noir, l'autre de rouge; à travers leurs dents blanches et terribles brillait la flamme; leurs têtes étaient ornées d'aigrettes, leurs bras de bracelets; leurs yeux étaient grands, laids et rouges, leurs poitrines larges, leurs mains longues, leurs fronts et leurs corps énormes. On aurait dit deux montagnes mouvantes: pareils, l'un à un nuage noir qui couvre le ciel, l'autre à un soleil éblouissant, les mains aussi rouges que la nue sillonnée par l'éclair, ils étaient dans leur démarche non moins rapides que le flot de la mer. Ils agitèrent l'eau, et troublèrent le sommeil de Hari: ils pénétrèrent jusque dans le lotus pour y voir le dieu qui est le premier des Yogins, dont l'extérieur brille comme le feu, dont la face est tournée de tous les côtés, le dieu qui, sous la direction de Nârâyana, créait tous les êtres, les dieux, les hommes et les Richis ses fils.

Ces Asouras superbes, ardents à combattre, remplis de fureur, les yeux rouges de colère, dirent à Brahmâ: «Qui es-tu donc, toi qui sièges au milieu du lotus, distingué par ton diadème blanc et tes quatre faces, toi qui, calme et tranquille, oses nous dédaigner? Allons, viens, combattons ensemble, enfant du lotus. Il est impossible de résister à notre force. Qui es-tu? A quoi dois-tu la naissance? Qui t'a placé ici? Qui t'a créé? Qui te conserve? Quel est ton nom?» Brahmâ leur répondit: «Quoi? vous ignorez qui je suis, moi qui porte mille noms dans le monde? Comment ne savez-vous pas que ma nature est celle du grand Tad, que ma force est celle de l'yoga?»

Madhou et Kêtabha reprirent: «Grand Mouni, il n'est rien dans le monde au-dessus de nous. Nous couvrons tout du tamas et du radjas, qui sont notre nature; nous sommes faits pour tourmenter les yatis, et tromper les êtres pieux; nous défions toutes les créatures, qui ne sauraient triompher de nous. Dans tous les âges nous venons pour induire le monde en erreur. Nous sommes la richesse, le désir, les sacrifices intéressés². Nous nous trouvons là où est le bonheur, la volupté, l'opulence. Entre tous ces biens, nous sommes précisément celui qu'on souhaite le plus.» Brahmâ leur dit: «Il est un dieu qui contient ce qu'il y a de

⁹ कुशं *cousam*.

¹⁰ Du mot *pouchcara* qui signifie *lotus*. Voyez tom. I, XLIIe lect..

¹¹ J'ai cru pouvoir rendre ainsi le mot *vidhi*, qui signifie plutôt *ordre* que *mystère*.

¹ Voyez lect. VIII, tom. I.

² सर्वपरिग्रहाः.

mieux dans les yogins; qui, incréé et immatériel, possède en lui les trois gounas³, mais qui excelle surtout dans le satwa; dieu inaltérable et vrai, supérieur à toute espèce de dévotion, créateur du radjas et du tamas, source de l'existence, d'où naissent tous les êtres et ceux, entre autres, qui sont pénétrés du satwa. C'est lui qui vous combattra, c'est lui qui saura vous vaincre.»

A ces mots, Madhou et Kêtabha vont réveiller et saluer l'auguste Hrichîkésa, large de plusieurs yodjanas, et soutenant le lotus sur son ombilic. Ils lui disent: «O toi dont la face est tournée de tous les côtés, nous te reconnaissons pour le principe actif et le principe passif de tout ce qui existe. Nous venons pour te rendre hommage. Puisque nous avons le bonheur de te voir, ô seigneur, que ta présence ne soit pas vaine pour nous. Accorde-nous une grâce (vara), puissant vainqueur. Nous t'honorons, et demandons le fruit de ta vision.» Le dieu répondit:

«Illustres Asouras, parlez; je suis disposé à vous accorder la faveur que vous désirez. Doués aujourd'hui de la vie, mais dévoués à la mort, voulez-vous que je vous accorde de renaître un jour sous la forme de puissants et généreux Kchatryas? Choisissez, votre voeu sera accompli.» Madhou et Kêtabha s'écrièrent: «O maître des Souras, frappez-nous aujourd'hui dans un endroit où la blessure ne soit pas mortelle, et accordez-nous de naître un jour vos enfants.» «J'y consens, dit le dieu; dans le prochain Calpa vous serez mes fils⁴. Cette parole aura son effet.» Ainsi parla l'être éternel et bienfaisant. Après avoir accordé à ces enfants du Radjas et du Tamas ce qu'ils lui demandaient, il les frappa à la cuisse⁵ et justifia sur eux son titre d'ennemi des Asouras.

DEUX CENTIÈME LECTURE. CRÉATION DE TOUS LES ÊTRES.

Vésampâyana dit:

Au sein du lotus était donc Brahmâ, docteur habile dans la science sacrée, pénitent livré aux plus rigoureuses austérités. Sa splendeur illuminait les ténèbres, et il brillait comme un soleil aux mille rayons. Cependant le puissant Nârâyana, appelé aussi Sambhou, esprit éternel et incompréhensible, voulut revêtir une autre forme, et se présenta sous une double apparence, savoir, celle du brillant et glorieux maître de l'Yoga, et celle du savant maître du Sâmkhya, de l'illustre Brahmane Capila¹. Entourés des Dévarchis, et honorés de tous les saints, les plus savants dans cette science qui embrasse la nature entière, distingués eux-mêmes par leur instruction profonde, ces deux docteurs s'approchèrent de Brahmâ: «O toi, dont les formes sont si diverses, âme universelle placée dans le monde, chef suprême de tous les êtres et souverain de la nature, Brahmâ, commence la création.»

³ Voyez la XIV^e lecture du Bhagavad-gîtâ.

⁴ Voyez lect. LII, tom. I, l'explication que j'ai cru pouvoir indiquer de cette fable de Madhou.

⁵ ऊरुतले, *ouroutalé*. HoIwell entend cette fiction différemment; car il dit: *he smote them in his thigh*. Voyez lecture XLVIII, tom. I.,

¹ Je me garderai bien de vouloir expliquer au lecteur ce que signifie l'apparition, dès le commencement du monde, des maîtres de deux grands systèmes philosophiques, et qui pourraient être la personnification l'un de la synthèse, l'autre de l'analyse. Je m'abstiendrai de mettre des hypothèses hasardées à côté d'un texte assez obscur par lui-même: je me contenterai de rendre ma traduction aussi claire qu'il me sera possible, malgré la difficulté et le peu de liaison des idées. Les lectures dont nous nous occupons maintenant sont une preuve que l'ouvrage entier du Harivansa n'appartient pas au même auteur, et qu'il est composé de poésies diverses assemblées après coup. En comparant cette lecture avec les lectures I et III, on verra de telles différences pour le système cosmogonique et surtout pour les noms propres, qu'on en devra conclure que ce n'est pas la même main qui a écrit ces deux parties du même ouvrage.

Le dieu, après avoir entendu leurs paroles, créa les trois Vyâhritis², qui sont les trois mondes, suivant la sainte tradition. Il produisit d'abord l'immortel Mânasa³, qui a la conscience du Bhoûr. A peine né, celui-ci dit à Brahmâ: «En quoi puis-je vous aider? Répondez-moi, grand dieu.» Son père lui dit: «Sois soumis à l'ordre que tu recevras de celui qui est Brahmâ, Nârâyana et Capila.» Après cette réponse de Brahmâ, Bhoûr se tourna vers les deux personnages qui l'accompagnaient, et prenant la posture respectueuse de l'obéissance: «Qu'exigez-vous de moi, leur dit-il, j'attends vos ordres.» Les deux maîtres suprêmes lui répondirent: «Cherche ce qui est vrai, inaltérable, immortel, supérieur, l'essence divine (brahma) revêtue de dix-huit formes⁴.»

Après avoir entendu ces mots, Bhoûr partit vers le nord, et là, dirigé par l'oeil de la science, il entra dans l'essence suprême (brahma). Le créateur produisit en second lieu Bhouvah, qu'il forma dans son esprit et de son esprit (manas). Aussitôt après sa naissance, celui-ci demanda à son père ce qu'il avait à faire; dirigé par Brahmâ et accompagné des deux Brahmanes, il s'éleva dans la région divine⁵, où il occupe à leur côté une place distinguée. Après le départ de ce fils, le maître du monde en créa un troisième connu sous le nom de Bhoûrbhouva⁶, et qui est la voie bienheureuse de la délivrance finale⁷. Disposé à remplir son devoir, Bhoûrbhouva rechercha les traces du divin Nârâyana et de Capila, le chef des Yatis, qui, prenant avec eux ces trois fils du grand Brahmâ, poursuivirent leur route ordinaire.

Cependant le dieu créateur se livra à une pénitence encore plus sévère. Seul et sans hymen, de la moitié de son corps il forma une femme, déesse brillante, compagne semblable à lui pour l'ardeur de son zèle, la force de ses austérités, l'excellence de sa piété et capable de le seconder dans l'oeuvre de la création⁸. Des amours de Brahmâ et de cette épouse divine sortirent les Pradjâpatis, les mers, les fleuves. Brahmâ donna aussi naissance à la Gâyatrî aux trois pieds⁹, mère des Vèdes, et aux quatre Vèdes qui naquirent de la Gâyatrî.

Le père suprême des mondes tira encore de sa substance des fils qui furent les ancêtres de tout ce qui existe. C'est ainsi qu'un de ses premiers enfants fut le grand pénitent Dharma, maître souverain des êtres¹⁰ source sacrée des saintes lois de la dévotion. Avec Dharma naquirent Dakcha, Marîtchi, Atri, Poulastya, Poulaha, Cratou, Vasichtha, Gôtama, Bhriou

² Les *Vyâhritis* sont trois mots sacrés, prononcés dans les prières. Voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 76 et suiv. Ces mots sont *bhoûr*, *bhouvah* et *swar*, qui signifient *terre*, *atmosphère*, *ciel*.

³ Ce mot indique un être formé du *manas*.

⁴ Il me semble que ces dix-huit formes sont d'abord ce qu'on appelle *dasendriyas*, ou les dix organes de sentiment et d'action, savoir: la peau, l'oeil, la langue, le nez, l'oreille, l'organe de la parole, les mains, les pieds, l'anus et les parties génitales. Les huit autres formes sont celles que l'on distingue par le mot général d'*achtamoûrtti*, et qui sont les cinq éléments, le *manas*, le *bouddhi* et l'*ahancâra*. Cependant voy. sur l'*achtamoûrtti* le Bhagavad-gîtâ, lect. VII, l'invocation de la pièce de Sacountalâ, et les notes de M. de Chézy. Voyez aussi le IXe volume des Recherches asiatiques, pag. 407; consultez encore le Mémoire de M. Colebrooke sur le Sânkhya.

⁵ Le texte porte seulement le mot भगवती, *bhagavatîm*. J'ai sous-entendu le mot दिशं, *disam*.

⁶ Le nom de ce personnage devrait être *swar*, qui est la troisième *vyâhriti*.

⁷ Appelée *mokcha*.

⁸ Voyez lect. I, tom. I,

⁹ Voyez lect. CXCVI, note 20.

¹⁰ विश, *viswésa*.

et le Mouni¹¹ Angiras. Ces grands Brahmarchis distingués par le titre d'Atharvabhoûtas furent les souches de treize familles de Maharchis¹².

Aditi, Diti, Danou, Câlâ, Anâyouchâ, Sinhicâ, Mouni, Prâdhâ¹³, Crodhâ, Sourasâ, Vinatâ, Cadrou, sont douze¹⁴ filles de Dakcha. Ce patriarche donna aussi le jour aux vingt-sept Nakchatras. Il fit épouser les douze premières à Casyapa, noble fruit de la pénitence de Marîtchi, et les constellations (nakchatras), telles que Rohinî et ses soeurs, au grand et illustre Soma. Lakchmî, Kîrtti, Sâdhyâ, Viswâ, et la divine Saraswatî, fille de Brahmâ, devinrent toutes les cinq épouses de Dharma¹⁵. Formée de la même substance que Dharma, l'épouse de Brahmâ habile à changer de forme, Sourabhi¹⁶ se fit vache, et son époux s'unit avec elle pour le fait de la création du monde et la production des vaches. Ce fut alors qu'il donna naissance à onze fils, compagnons de Dharma, pareils au ciel rougi par le crépuscule, et remplis d'une ardeur dévorante. A peine nés, ces enfants pleurent et courent auprès du père commun de la nature; et de ces pleurs (rodana), de cette course (dravana) leur est venu leur nom de Roudras¹⁷. Ce sont Nêrrita, Sarpya, Adjêcapâd, Mrigavyâdha, Pinâkin, Hara, Khara¹⁸, Ahirvradhna, Capâlin, Aparâdjita et le brillant Sênâni¹⁹. Sourabhi produisit les taureaux, les mâchas qui poussent sans culture²⁰, les sicutâs²¹, les petites graines²², les chèvres attachées à leur progéniture, le précieux trésor du lait, et les plus belles plantes.

De Lakchmî et de Dharma naquit Câma. Sâdhyâ donna le jour aux Sâdhyas, tels que Vyavana, Prabhava, Îsâna, Sourabhi, Aranya, Marout, Viswâvasou, Baladhrouva, Mahicha, Tanoûdja, Vidhâna, Anagha, Vatsara, Vibhoûti; parmi ces Sâdhyas, que révère le monde, on compte encore Souparwata, Vricha et Nâga.

La déesse que Vâsava²³ honore (comme son aïeule) fut mère des Vasous²⁴, dont le premier est Dhara, le second l'immortel Dhrouva, le troisième Viswâvasou, le quatrième le grand Soma, le cinquième Parwata, le sixième le chef des Yogins²⁵, le septième Vâyou et le huitième Nicriti. Ces Vasous durent la naissance à Dharma et à Sourabhi.

Les Viswadévas²⁶, maîtres de l'univers²⁷, naquirent aussi de Dharma et de Viswâ: ce sont le vaillant Soudharman, le robuste Sankhapâd, le courageux Dakcha, Vapouchmân,

11 Le manuscrit bengali remplace ce mot par celui de Manou.

12 Ce passage est obscur, et j'ignore comment ces patriarches ont pu former treize familles. Peut-être ces mots ont-ils rapport à Casyapa, qui, suivant la IIIe lecture, tom. I, a épousé treize filles de Dakcha. En général, le texte de cette lecture n'est pas d'une grande netteté d'expression.

13 Le manuscrit de M. Tod donne *Tâmrâ*. Au lieu de *Crodhâ* on dit aussi *Crodhavasâ*.

14 Voyez lect. III.

15 La IIIe lecture, tom. I, donne à Dharma dix épouses.

16 Nous verrons tout à l'heure que Sourabhi est aussi l'épouse de Dharma: ce qui me fait croire que Sourabhi n'est que Saraswatî transformée, à la fois fille et épouse de Brahmâ, et unie aussi à Dharma

17 L'intention évidente de l'auteur est de dériver le mot Roudra des deux racines रुद् et दुद्.

18 Le ms. bengali, à la place de ces deux noms, porte *Dahana* et *Îswara*.

19 Comparez avec la IIIe lect., tom. I.

20 अकृष्टा माषा: *acrictâh mâchâh*. Le *mâcha* est le légume appelé *phaseolus radiatus*.

21 Le dictionnaire donne à ce mot le sens de sable; mais je pense qu'ici il désigne un genre de graine aussi menue que les grains de sable.

22 *prichnayo 'kchatâh*.

23 Nom du dieu Indra.

24 Voyez lect. III, tom. I.

25 Désignation bien vague, qui s'applique ordinairement à Siva.

26 En sanscrit वि देवा: *viswe devâh*.

27 वि षा: *viswésâh*.

Ananta et Mahîrana, qui apparurent sous le Manou Tchâkchoucha²⁸, Viswâvasou, Souparwan, le glorieux Nicoumbha, et Roudra, qui, fils d'un Richi, avait tout l'éclat du soleil.

Maroutwatî fut la mère des Marouts, Agni, Tchakchous, Havis, Djyotis, Sâvitra, Mitra, Amara, Saradrichti, Sankchaya aux grands bras, Viradja, Soucra, Viswâvasou, Vibhâvasou, Asmanta, Tchitrarasma, Nicharchin, Nahoucha, Âhouti, Tchâritrya, Bahoupannaga, Vrihan, Vrihadroûpa, Paratâpana; c'est Dharma que les Marouts reconnaissent pour père.

Aditi eut de Casyapa les Âdityas, Indra, Vichnou, Bhaga, Twachtri, Varouna, Ansa, Aryaman, Ravi, Poûchan, Mitra, Manou, et Pardjanya²⁹. Tels sont les noms des douze Âdityas, habitants du ciel. Un d'eux rendit Saraswatî³¹ mère de deux enfants, couple brillant, plein de beauté et de force, ornement du séjour céleste.

Aditi fut la mère des dieux, Diti des Dêtyas, Danou des Dânavas, Sourasâ des serpents, Câlâ des Câlakéyas³², Khasâ des Yakchas et des Râkchasas, Anâyouchâ des maladies et des infirmités, Sinhicâ des planètes (grahas)³³, Mouni des Gandharvas, Prâdhâ des Apsarâs, Crodhâ des mauvais génies appelés Bhoûtas, et des Pisâtchas. Sourabhi, outre les vaches, produisit encore les oiseaux, les Gouhyacas, et tous les quadrupèdes. Garouda et Arouna naquirent de Vinatâ, et les serpents, soutiens de la terre, de Cadrou.

Telle fut l'origine de tous les dieux: c'est là ce qu'on appelle la manifestation du lotus. Cet antique récit m'a été transmis par Dwêpâyana, qui par tradition l'avait appris des anciens Richis. Celui qui écoute cette histoire divine connaîtra toujours le bonheur: il verra ses désirs comblés dans ce monde, et dans l'autre il recueillera les fruits du paradis.

DEUX CENT ET UNIÈME LECTURE. EXPLICATION SUR LE GRAND ÊTRE.

Djanamédjaya dit:

Saint Brahmane, tu m'as raconté l'histoire¹ de mes illustres ancêtres: tu m'as dépeint cette longue succession de princes recommandables par leurs hautes qualités. J'ai admiré la beauté de tes vers et de ta diction, la légèreté et la douceur de ta poésie. Tes récits m'ont représenté les effets combinés du trivarga, c'est-à-dire du devoir, des richesses et du désir aux mille formes, quand ils viennent s'incarner sous des formes humaines². Tu as mis sous mes yeux les vertus éminentes des Brahmanes, la puissance des guerriers, la fureur des vengeances, la violation des traités, la mauvaise foi dans les trêves; j'ai vu comment la violence des Kchatriyas et de leur chef³ a concouru à la ruine de leurs familles, et comment ces princes, victimes d'une guerre terrible, ont laissé tous leurs trônes à leurs enfants; j'ai vu un descendant de Courou⁴, docile aux ordres d'un dieu, arriver à la royauté, et mériter le surnom de Dharma, titre que lui décerna la reconnaissance de ses héros pour les soins

28 Traduction fort incertaine.

29 Voyez lect. III, tom. I, et lect. IX.

31 Le nom de Saraswatî est employé pour celui de Sandjnâ, femme du soleil, dont l'histoire est racontée, lect. IX, tom. I, et qui devint mère des deux Aswins.

32 Ce mot signifie sans doute ministre et serviteur de Câlâ, dieu du Temps.

33 C'est-à-dire de Râhou et de Kétou.

1 Il veut parler du Mahâbhârata, dont le Harivansa est un appendice.

2 शरीरान्तर्गत.

3 Il désigne ici Douryodhana, l'antagoniste des Pândavas.

4 Le nom de Cârava est donné spécialement aux fils de Dhritarâchtra. Cependant les Pândavas descendaient comme eux de Courou; il est ici question d'Youdhichthira, l'aîné des Pândavas, qui fut surnommé *Dharma*, et se distingua par sa justice. Le dieu dont il avait suivi les ordres était Crichna, qui prit les armes en faveur des fils de Pândou.

qu'il donna au bonheur des trois castes, quand il cherchait à obtenir le ciel par son attachement pour les autres êtres et par sa modestie. Aussi les quatre castes, contenues dans leurs limites légales, s'empressèrent-elles de se reproduire avec une heureuse fécondité. A la justice il joignit encore la libéralité, vertu nécessaire dans un temps où le service des dieux avait besoin de secours et d'encouragement. Ta douce voix a célébré ces deux qualités de ce grand prince; mais il n'est guère possible en un jour, même lorsqu'on aurait l'oeil de la divine science, de parcourir l'immense histoire du Mahâbhârata. Mon seul désir maintenant est de recevoir de toi quelques renseignements sommaires sur ce que l'on appelle le Jour de Brahmâ.

Vêsampâyana reprit:

O roi, écoute mes paroles avec une attention soutenue et en te rendant maître de tes cinq sens. L'univers, considéré soit comme actif, soit comme passif, a ses faces formées de Brahmâ: c'est Brahmâ qui est la base, c'est lui encore qui est le lien de ses diverses parties. L'être éternel, spirituel, duquel on dit qu'il est et qu'il n'est pas⁵, se rend agent invisible, et Pouroucha qui, de sa nature, est dépouillé d'organes⁶, naît dans les matrices des choses, distingué alors par ses formes divines, souverain de tous les êtres, incompréhensible, infini, source intarissable des âges, apparent et cependant insensible, de manière qu'on ne peut pas dire qu'il a existé et qu'il est né. Telle est l'idée que les hommes savants dans les Pourânas nous donnent de la première opération de l'avyakta. De tous les côtés il est main et pied, oeil, tête, bouche, oreille; il couvre l'univers de son immensité, sans rien perdre de son énergie⁷. On peut bien connaître le produit de l'action de celui qui est et n'est pas; l'invisible se revêt de formes visibles. Mais il est impossible de le saisir dans sa marche.

L'immatériel Pouroucha s'introduit dans des organes physiques, et circule partout d'une manière incompréhensible, comme un feu caché dans le bois. Source première du passé et de l'avenir, maître suprême, père des êtres, souverain de l'univers, voici les noms qu'on lui donne.

Le grand esprit, n'ayant pas de demeure, voulut s'en créer une⁸; il fut alors Nârâyana; invisible, il se rendit visible en s'unissant à Brahmâ. En prenant la nature de Brahmâ, il obtint le nom de Sat⁹. Maître de tous les mondes, animés et inanimés, il dit: «C'est moi (aham); je veux être créateur.» Et de lui sont sortis tous les êtres, de lui a été formée toute la nature; lui et tout ce monde sont Ahancâra¹⁰. Brahmâ, c'est le feu¹¹; partout répandu, indépendant, insaisissable, et toujours triomphant.

L'être incorporel, entouré de substances corporelles, objet et matière des cinq sacrifices¹², étendu et pénétrant, supporte les diverses apparences de Brahmâ. C'est dans cet état que, voulant se produire au monde, il a formé de lui-même l'eau dont est sortie toute la création. Au sein de cette eau il a créé le vent¹³, qu'il y sut contenir, et reçut pour cette raison le nom de Dhâtri. De ce vent est née la terre, qui est visitée par les dieux et

5 सदसत् *sadasat*.

6 निष्फलः *nichphalah*. Ce mot veut aussi dire *stérile*.

7 सर्वमावृ य तिष्ठति, Voyez lect. I, tom. I. Ce sloca se trouve en entier dans le Bhagavad-gîtâ, lect. XIII, sl. 13.

8 अपदात् पदो जतः.

9 Voyez la XXVIIe lect. du Bhagavad-gîtâ.

10 Mot formé de अहं, *aham* (*ego*) et de कार, qui signifie *agent*.

11 ज्योतिस्, *djyotis* au masculin.

12 Voyez les lois de Manou, lect. III, sl. 69 et suiv.

13 Voyez plus haut lect. CXCVII.

personnifiée dans Saraswatî¹⁴. La séparation de l'élément liquide et de la substance solide en deux parties distinctes (*prithak*) a fait donner à cette terre le nom de Prithivî¹⁵. L'eau (*salila*) avait été le séjour du principe fécondant, surnommé pour ce motif *Salilodbhava* (né de l'eau). Une voix forte et sonore se fit alors entendre au sein de ces flots profonds et agités: «Je tombe, soutiens-moi, je demande à revenir à la surface des eaux.» Cette voix était celle de Prithivî, déesse brillante, née du mystérieux yoga de Brahmâ, couverte d'êtres de toute espèce, étendant de tout côté ses vastes régions. Après avoir entendu cette prière, le dieu prit la forme d'un sanglier et plongea dans la mer. Il éleva la terre hors de l'eau: oeuvre difficile, exécutée par un être qui, livré à ses profondes méditations, semblait avoir partagé la destruction générale, et cependant existait toujours. L'éther lumineux est Brahmâ: il fut, comme les autres éléments, le berceau du père commun de tous les êtres. Aujourd'hui même la matrice qui renferme ce dieu, c'est le *Manas* dans lequel sont contenus les types élémentaires et la sagesse qui les ordonne pour le bien des créatures. La terre venait de naître: le soleil, la fendait par la moitié, s'éleva pour l'échauffer de ses rayons. Du milieu du disque solaire sortit un autre disque rival; l'immortel Brahmâ devint *Soma*. De la circonférence du globe lunaire naquit *Pavana* (l'air), qui par sa vivacité amplifia la nature impérissable de cet astre¹⁶.

Cette union merveilleuse de l'esprit et de la matière a donné naissance à un divin *Pouroucha*¹⁷, dont l'eau compose la substance liquide, la terre la substance solide, dont l'éther est la partie creuse, et la lumière l'oeil, le vent la marche rapide, le feu le choc impétueux. De ce *Pouroucha* est formée la substance appelée *Pôroucha*, substance spirituelle connue aussi sous le nom de *Mahat*, esprit uni aux cinq éléments, âme des êtres (*bhôtâtman*), tantôt s'enfermant dans un corps semblable au nôtre, tantôt retournant au corps éternel; elle est la sagesse mystérieuse, le sacrifice perpétuel fait par la vertu de l'yoga, le feu qui anime les animaux, brille dans le soleil, et se mêle à tous les corps. Sa nature est de naître et de mourir, de passer du repos au mouvement. L'esprit égaré par les sens, au milieu de la création de Brahmâ, s'engage dans les oeuvres et connaît la naissance, comme la mort. Tant qu'il ne cherche pas à se rapprocher du grand être, il subit ici-bas des renaissances successives. Mais lorsque, dégagé des sens, il a compris le secret de l'yoga, il s'unit à Brahmâ, à jamais affranchi de toute destruction. Arrivé dans un monde parfait, il participe à l'essence divine; il est exempt de passions et d'attachements impurs. Placé dans ce haut degré, il voit, il sait tout dans la nature, ce qu'est la mort et l'existence, la bonne et la mauvaise voie. Les organes des sens sont les voies de l'esprit (*âtâmâ*), et son oeuvre (*carma*) se manifeste dans cette création formée par Brahmâ. La pensée tourmentée par les désirs (et plus elle en admet, plus elle éprouve de peines) est comme la mer déchirée par le vent.

Brahmâ l'a dit: le coeur rempli d'affections étrangères doit être ici-bas épuré par la sagesse. L'esprit est chargé des liens du corps; qu'il se crée à lui-même un autre monde, et qu'il l'obtienne par la science. Ici-bas même, revêtu déjà comme d'une forme lumineuse, qu'il se prépare une demeure sûre et permanente. Que, toujours attaché à Brahma par des oeuvres de pénitence, il se délivre de la nécessité de revenir habiter de nouveaux corps. Dans l'yoga on apprend à discerner ce qui est impérissable de ce qui ne l'est pas: on ne doit point mettre au nombre des choses périssables celles qui sont appuyées ici-bas sur des oeuvres dignes de l'essence suprême.

¹⁴ Le nom lui-même de Saraswatî indique sa naissance du sein des eaux. Cette déesse est fille de Brahmâ et devint son épouse, symbole de la terre qui, produite par le souverain créateur, est aussi fécondée par lui.

¹⁵ J'ai cru découvrir dans le rapprochement des mots *prithak* et *prithivî* l'intention de l'auteur de donner une mauvaise étymologie de ce dernier mot.

¹⁶ Je traduis aussi littéralement qu'il m'est possible tous ces détails exprimés en style d'oracle; mais je n'ai pas la prétention d'expliquer cette cosmogonie aussi obscure que confuse.

¹⁷ Voyez la XV^e lecture du *Bhagavad-gîtâ*, vers la fin.

DEUX CENT-DEUXIÈME LECTURE. CRÉATION DES VÈDES.

Vésampâyana dit:

Au fond d'un creux formé dans la terre par la chaleur du soleil, se plaça le mont Mênâca¹. Le Mérôu, avec ses larges noeuds et ses jointures (parwan), devint un parwata(montagne); immobile (atchala) de sa nature, il devint un atchala (montagne). Sur sa vaste cime habite un pouroucha, radieux, igné, revêtu d'organes sensibles, et animé du grand esprit qui est sa substance. Sa forme est lumineuse et brillante, et sa première place est dans la tête de Brahmâ. Il en sort par la bouche, resplendissant de tout l'éclat de son auteur, avec quatre visages et quatre bras. C'est ainsi que le grand principe (mahâbhoûta) prit naissance: la déesse Prithivî (la terre) fut relevée de l'eau où elle était plongée. Brahmâ apparut; et l'univers sortit du néant².

Dans la région qui est la limite du monde de l'éternel Brahma et du monde matériel³, s'élève le sommet du Mérôu. Sa hauteur est d'un million d'yodjanas: il a quatre faces, dont personne ne peut calculer la largeur, formées de larges rochers d'une immense étendue que l'oeil même des dieux ne saurait apprécier, mais que ceux qui possèdent la science sacrée portent à plusieurs millions d'yodjanas. Là, pour protéger la terre et ses princes, habite une foule de génies livrés aux saints exercices de l'yoga et perfectionnés par la pratique des saints préceptes; là se tient le dieu avec les Marouts, Indra, les Roudras, les Vasous, les Viswadévas, les Âdityas, Vichnou, Vivaswân, Varouna et leurs divins collègues, tous revêtus de la substance de Brahmâ.

Ainsi la puissante énergie de Vichnou s'identifiant aux objets sensibles⁴, suivant les Brahmanes instruits dans les Vèdes et sanctifiés par la pénitence, c'est Brahmâ. Brahmâ, ce sont ces trois mondes qui apparaissent pendant le jour de ce dieu; c'est l'être immatériel revêtu d'organes physiques qu'il anime par le souffle vital; c'est l'oeuvre (carma) du grand esprit; c'est le réservoir de toutes les forces élémentaires; c'est la suprême unité devenue l'universalité. Le nombre de ses propriétés lui a fait donner tous les noms; il est le grand principe; de lui viennent la forme de l'univers, la forme du sentiment (manas) et celle de l'intelligence (bouddhi); de lui vient encore la dualité, car c'est lui qui a créé le premier couple, c'est lui qui, avec sa divine épouse, parcourt le monde heureusement fécondé par ses amours.

Brahmâ est encore le premier de ceux qui connaissent la science sacrée, qui entrent dans la voie de l'anéantissement final, et qui veulent un jour être confondus dans l'essence suprême.

Du sein de l'onde pure des nuages Soma venait de s'élever; l'eau, avec laquelle le créateur l'avait baptisé en qualité de souverain des dieux, rendit un son (nâda) et devint une rivière (nadî), qui, après mille circuits dans le monde de Brahmâ, descend sur la terre, et, déesse bienfaisante, y coule par sept canaux.

¹ Le Mênâca est une montagne ou un roc que l'on place entre la partie méridionale de la presqu'île et Ceylan. Cette montagne représenterait-elle ici le pôle du midi, comme le Mérôu représente celui du nord.

² अलोऽको लोक्तां गतः.

³ Cette idée m'a semblé indiquée par le mot पद *pada*, qui se représente souvent; ce mot me paraît désigner le séjour apparent de la divinité, ce monde qui est en quelque sorte son escabeau, et dont ces empreintes de pieds divins, représentés en tant de lieux, sont probablement le symbole mystérieux. Voyez les Transactions de la Société asiatique de la Grande-Bretagne, tom. III, part. I. Cette même expression, *pada*, est traduite par *nature* au mot ब्रह्मपद, *brahmapada*, dans le dictionnaire de Wilson.

⁴ Je doute cependant du sens que j'ai donné à ces mots, सर्वत्र समतां गतः. Ce mot समता se trouve au sloca 44 de la VIe lecture des lois de Manou.

Cependant, s'insinuant par mille et mille voies, le dieu organise ce monde passager et un autre monde formé d'éléments impérissables. Les principes de la nature deviennent féconds, et les êtres grandissent. Des quatre bouches du maître suprême sortent ces livres qui doivent régler les actions des sages. Alors l'éternelle perfection prend une forme: alors, sous la mystique apparence d'un quadrupède, se révèle au monde le saint, l'immortel quaternaire de la science. Brahmâ, par l'effet de son heureuse fécondité, est bientôt l'aïeul de la création. Le Devoir se montre aussi avec ses quatre pieds, qui soutiennent la terre, et portent l'homme vers le ciel; savoir, les quatre états⁵ de brahmachârin, de maître de maison, de gourou, et de solitaire qui cache sa vie. L'observation des règles du devoir a sur Soma une influence telle qu'elle augmente son disque, comme la pratique des lois saintes assure la grandeur de Brahmâ et l'éternité des Vèdes, comme les offrandes pieuses réjouissent les Pitris et contribuent à la prospérité des maîtres de maison.

Mais les Richis, animés par l'amour du devoir, se sont réunis sur le sommet du Mérou. Là, au milieu d'eux, le dieu réfléchit: il est assis, les jambes croisées⁶, le cou tendu, le dos incliné, les mains appuyées sur le ventre, tout le corps tranquille; sa tête travaille, et de son esprit (manas) et par la vertu du maître de l'yoga, il produit un Vichnou sensible, et semblable pour l'apparence aux deux moitiés d'un bimba⁷. Le dieu aux formes lumineuses s'élève dans le ciel comme l'astre des nuits ou comme l'astre aux mille rayons, et brille au milieu des airs, entouré de splendeurs incomparables. L'ignorant ne voit pas que c'est là l'être éternel qui s'est rendu perceptible dans ce double disque du soleil et de la lune, et qui semble avoir placé sur son front ces deux yeux où éclate sa divine lumière. Les Brahmanes, qui possèdent la science des Vèdes et pratiquent la vertu, qui se plaisent à étudier l'adhyâtma⁸, ont l'intelligence de ce mystère caché pour tous les autres: car l'adhyâtma n'est pas compris de celui qui s'écarte des règles de l'yoga et forme des attachements pernicieux, capables de le retenir dans le tourbillon de ce monde. Or l'esprit, maître des éléments (bhoûtésa), est fixé sur la terre par suite des folles pensées qui poussent les hommes à des oeuvres répréhensibles et les engagent constamment dans les liens de la mort; tandis que, s'il se livre à l'yoga au milieu même de ses liens corporels, s'il se recueille et aspire à l'émancipation finale (mokcha), il se confond un jour dans Brahma. Brahmâ, enveloppé d'une lumière semblable à celle de la lune, s'unit à Gâyatrî⁹, et dans son âme, dont le siège est placé entre ses deux yeux¹⁰, il produisit un être quadruple, brillant comme lui, immatériel, éternel, stable, infini, et qui, lorsqu'il se revêt des organes des sens, resplendit comme un pur rayon de la lune. Les quatre parties de cet être sont le Rig et l'Yadjour, que le dieu créa de ses yeux, le Sâma et l'Atharva, qu'il forma l'un de l'extrémité de sa langue, l'autre de sa tête.

Aussitôt après leur naissance, les Vèdes prennent un corps, sous lequel ils apparaissent sur la terre; et eux-mêmes, de leur propre esprit, ils produisent à leur tour un être distingué par sa forme divine, éternel et n'ayant au-dessus de lui que les auteurs sacrés de

⁵ Ce sont les quatre *âsramas*, dont le troisième et le quatrième comprennent ordinairement les solitaires, *vanaprasthas*, et les mendiants, *bhikchous*. Une autre observation à faire sur ce passage, c'est qu'on donne ailleurs pour pieds au Devoir (*Dharma*) quatre vertus, et non pas les quatre *âsramas*. Voyez les lois de Manou, lect. I, sl. 86.

⁶ Cette posture rappelle, pour quelques-uns de ses détails, celle que l'on nomme *padmâsana*. Ces mots *jambes croisées* sont une traduction de mots sanscrits plus pittoresques पद्म्यां सम्पौह्य वृषणौ. Voy. Oupnék'hat, tom. II, pag. 197.

⁷ *Momordica monadelphica*.

⁸ Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. VIII. Le dictionnaire de Wilson ne donne que le nom masculin अध्यात्मन्, *adhyâtman*. Le Bhagavad-gîtâ et mon texte portent le neutre अध्यात्मं, *adhyâtmam*.

⁹ Voyez lect. CLXIV, notes 12 et 13.

¹⁰ हृदये नयनान्तरे. Voy. ces idées dans l'Oupnék'hat, torn. II, pag. 203 et suivantes.

son extraction. Cet être, c'est le Sacrifice (yadjna); et dans sa formation, l'Atharva contribua pour la tête, le Rig pour le cou et la poitrine, le Sâma pour le coeur et les côtes, et l'Yadjour pour le ventre, les reins, les jambes et les pieds. Tel se présente l'immortel Yadjna, né de l'essence des Vèdes; par lui tous les êtres sont heureux, par lui les deux mondes sont préservés de tout mal.

Celui qui, par la connaissance des Vèdes et la pratique de l'yoga, a obtenu la perfection des oeuvres, et l'éternel brahmacharya¹¹, et qui est ainsi remonté à la source de tous les êtres, se trouve à jamais délivré de la nécessité d'agir: les Mounis instruits dans la science sacrée lui donnent le nom de Siddha(parfait), car la perfection peut exister dans ce monde.

Les Brahmanes savants et éprouvés. Par la pénitence ont aussi, dans les vers des Vèdes et des Oupanichats, attribué à Vichnou la naissance d'Yadjna.

Djanamédjaya dit:

Je conçois que le Siddha maîtrise à son gré sa pensée. Mais à quelles actions doit-il se soumettre?

Vésampâyana reprit:

Il doit s'abstenir de toute action extérieure. L'opération qui conduit le Brahmane pieux et pénitent à la connaissance de la vérité est tout intérieure, intellectuelle, mentale. Ce ne sont pas les pratiques¹² ordinaires qui peuvent porter la lumière dans l'âme du Brahmane toujours humble et soumis à la loi divine, toujours attentif à suivre les règles saintes et plein du désir d'arriver à la perfection. Sans doute il doit se maintenir dans une pureté continuelle et, soumis aux préceptes des Vèdes, honorer son maître et prendre devant lui la posture respectueuse de l'andjali. Mais le Mouni qui désire son émancipation finale aura soin, soir et matin, de dompter ses sens, de fixer son esprit sur l'essence divine, et de se transporter par la force de son âme dans l'éternelle demeure de Vichnou. Il se plongera dans la méditation la plus profonde, et sa pensée ira s'anéantir dans l'être suprême (Brahma). Dégagé de tout intérêt personnel, libre de tout lien terrestre, il sait comment on s'affranchit de la nécessité des renaissances. Ce à quoi l'on donne le nom d'Akchara (impérissable), ce qui est l'éternel Brahma, se perd par l'attachement aux oeuvres et s'obtient par l'attachement à la science véritable. Le Brahmane qui passe modeste et réservé au milieu de ce monde fécondé par Vichnou, qui s'élève au-dessus de toute la nature, et réprime toute espèce de désir, est sûr de ne pas renaître ici-bas; quoiqu'il ait participé aux oeuvres, il n'en porte pas la chaîne, parce que son âme ne s'y attache pas. L'être revient dans la vie par suite de l'affection qu'il a portée aux choses terrestres: il se trouve émancipé, lorsqu'il n'a eu pour elles que de l'indifférence. Cependant le Brahmane peut exercer les oeuvres religieuses¹³, car telle est sa destinée primitive. Mais, un jour, délivré des liens des sens et admis au séjour suprême, il ne revient plus s'enchaîner dans un corps humain.

DEUX CENT-TROISIÈME LECTURE. PHÉNOMÈNES DE L'OUPASARGA.

Djanamédjaya dit:

Je voudrais bien avoir quelques détails circonstanciés sur l'oupasarga¹, sur l'yoga, sur l'objet des méditations du Siddha, sur la perfection et les qualités qui l'accompagnent.

¹¹ Voyez torn. I, lect. XLV.

¹² Par le mot *carma* qui est ici employé on entend les pratiques religieuses faites dans l'espoir d'une récompense future, et opposées aux pratiques saintement désintéressées de l'yoya.

¹³ क्रिया *cryiâ*.

¹ Ce mot, que l'auteur n'explique pas, me semble signifier *création secondaire*; ce qui doit s'entendre de cette création que Brahmâ exécute par ses agents. Je crois même qu'au nombre de ces agents le poète met les saints *yogins* qui, parvenus à l'émancipation finale, font désormais partie du grand être, et coopèrent avec lui à la production du monde. Je n'ose affirmer que telle est la pensée de

Vêsampâyana répondit:

Je te dirai quels sont les effets de la méditation sur le manas de ceux qui s'élèvent jusqu'à Brahmâ: car le Brahmane, par la vertu du mystérieux yoga, tout revêtu qu'il est des cinq sens, devient Brahmâ quand il renonce aux qualités des sens qui l'enveloppent. Je te parlerai plus tard des facultés de l'êswarya; mais je vais maintenant te détailler les mille et mille formes que prend le dieu (ou plutôt le Brahmane²), lorsqu'il réfléchit sur le sacrifice éternel. Alors l'yogin, qui se trouve comme confiné dans la cité aux neuf portes³, que constitue l'assemblage des cinq sens, a soin de la fermer au désir et à la colère et de ne l'ouvrir qu'à la réflexion. En ce moment, dans sa tête se forment, s'agitent de grands nuages, sur le flanc desquels se peignent le noir, le rouge, le jaune et le blanc, l'éclat de la garance⁴, la teinte grise⁵ de la colombe, les couleurs du lapis-lazuli, du rubis, du cristal, les nuances du serpent⁶, de l'indragopa⁷, du rayon lunaire, de la foudre et de la fumée. Ces nuages, assemblés en aussi grand nombre que dans la saison des pluies, semblent obstruer le ciel: on dirait autant de montagnes ailées. Ils recèlent en leur sein une onde abondante qu'ils vomissent par torrents, et qui pénètre profondément la terre. Cependant un grand feu, né du manas de Brahmâ, s'élève aussi dans sa tête, immense, couronné de mille flammes, environné de mille et mille étincelles, qui jaillissent de tous ses membres: tel brillera l'incendie de la fin des âges. Ces rayons lumineux sont aussi nombreux que les nuages auxquels ils s'unissent pour tomber ensemble sur la terre.

De ses oreilles⁸ s'échappe un grand vent, merveilleux produit d'une perfection divine, alimenté par un souffle élémentaire⁹, rapide, sonore, violent, vivifiant, et s'associant au feu et aux autres éléments pour former mille et mille figures variées.

Le feu, le vent, l'eau et la terre, tels sont les agents conservateurs détachés de Brahmâ: ils se combinent, et deviennent des germes remplis d'une énergie divine. Entre les yeux de Brahmâ siège un être principe, c'est Virâdj. Ces yeux eux-mêmes sont le foyer de beaucoup d'autres principes, créés par Pourouchottama, autrement par Vichnou, divin Pradjâpati, doué d'une double nature, spirituelle et matérielle, immense réservoir de tous les êtres, destructeur du monde qui fut son ouvrage. Le dieu est comme vêtu des éléments: les agents de Brahmâ pénètrent dans sa tête, et tous ces principes vivifiants, doués de la science du bien et du mal, commencent à agir. Les formes déterminées par le créateur se dessinent, et, perçant la terre, se répandent dans les dix régions du ciel. Les Richis, formés de Brahmâ, et qui ont subi la loi de la destruction, vont prendre chacun leur poste terrestre. Ils ne doivent plus connaître les liens de l'action, affranchis désormais des

502

l'auteur; cependant elle me paraît ressortir de divers passages de cette lecture, dont les détails sont en général assez vagues et parfois très-obscur. La difficulté provient surtout de la double signification du mot ब्रह्मन्, *brahman*, lequel s'entend du dieu créateur aussi bien que du Brahmane dévoué à l'yoga.

² Le sens de tout ce passage est tellement incertain que je doute si l'être que l'auteur appelle ici Brahmâ n'est pas l'yogin qui contemple en lui-même un microcosme, un Brahmâ en miniature, dans lequel se réalisent les mystères de la création. Voyez Oupnék'hat, tom. I, pag. 258, 338, et tom. II, pag. 104, 153, 275, et *passim*, les pratiques singulières et les merveilleux effets de l'yoga.

³ Ainsi se nomme le corps humain. Voyez Oupnék'hat, tom. II, pag. 198, et Bhagavad-gîtâ, lect. V, sl. 13. L'Oupnék'hat, tom. I, pag. 79, appelle le corps la cité de Brahmâ.

⁴ *Mandjichthâ* (*rubia manjith*).

⁵ Ce sens m'est donné par M. Wilson au mot कपोताभ.

⁶ नागेन्द्र, *nâgendra*. Cependant le mot *nâga* s'emploie aussi pour signifier *étain*, *plomb*; *nâgagarbha* et *nâgadja* veulent dire *minium*.

⁷ *Coccinella*.

⁸ Les manuscrits portent वर्णाभ्यां *varnâbhyâm*. J'ai cru pouvoir lire कर्णाभ्यां, *carnâbhyâm*.

⁹ सूक्ष्म, *soûkchma*.

dommages que causent les oeuvres, des travaux de l'émancipation et des chaînes de la matière; cependant ils se mêlent à la nature, qui reste étrangère à leurs sens. Lumineux et brillants¹⁰, ils se couvrent d'une vapeur humide, sous laquelle ils semblent ne plus exister, quoique existant toujours, semblables au fil qui se perd et se confond dans la trame. De la vapeur naît le nuage, du nuage l'onde pure, de l'onde la terre, de la terre la variété des fruits, des fruits le fluide élémentaire (*rasa*¹¹), du *rasa* le souffle des êtres animés. Or le *rasa* souverain, c'est Brahmâ lui-même; Brahmâ, c'est la cause première (*pradhâna*), comme le disent les pieux Brahmanes, éprouvés par la pénitence et les saintes oeuvres; c'est l'invisible se faisant lui-même visible, siégeant dans tous les êtres, circulant partout avec intelligence, oeuvre et agent à la fois, se diversifiant pour devenir objet des sens. Il reste inconnu pour ceux dont le feu de la pénitence n'a pas brûlé les péchés, vu et compris des sages qui possèdent la science divine. Il sort de ce point qui est entre les deux sourcils de Brahmâ, et apparaît tel que le soleil qui se débarrasse d'un nuage. Libres dans ce monde, comme les oiseaux dans l'air, dégagés de toute espèce de chaînes, ceux qui ont pratiqué l'yoga recueillent en Brahmâ le fruit certain de leurs oeuvres.

Ce dieu déjà mille fois s'est manifesté pour cesser d'être et rentrer un jour en lui-même: il naît pour mourir. Il accomplit son oeuvre dans les êtres qu'il développe et livre ensuite à la destruction, établissant pour tous les règles du devoir qu'il suit lui-même avec exactitude. L'âge de Brahmâ, qui est le premier de tous les âges, se compose de douze mille ans et d'une période de mille yougas, au bout desquels arrive la destruction générale (*samhâra*)¹². Cependant le premier principe (*soûkchma*) de la nature, invariable, insensible, subsiste toujours; et c'est ainsi que ce monde, à la fois éternel et périssable, n'est autre chose que Brahmâ, atome originel, se manifestant par des oeuvres et des qualités.

DEUX CENT-QUATRIÈME LECTURE. FACULTÉS DE L'ÊSWARYA.

Djanamédjaya dit:

O saint Mouni, je désire connaître le *prâgvansa*¹ ou l'état de l'homme arrivé dans Brahma, pendant les deux premiers yougas².

Vésampâyana dit:

Je vais m'expliquer avec quelque détail sur la vertu que la méditation donne au *manas* de ces êtres identifiés avec Dieu par la perfection. Le grand *Îswara*³, né de Brahmâ et fort de la puissance de l'yoga, a pris de l'accroissement, et a formé l'universalité des créatures. Le trône de Brahmâ a été posé, et ce dieu l'a occupé rapidement sous la forme d'une substance matérielle. Mais il se plaît surtout dans cette région, brillante de science, qui est celle du salut, et de laquelle naissent mille autres régions.

¹⁰ Cette phrase semble désigner les régents des étoiles.

¹¹ Je crois que c'est ce mot *rasa* qui, dans l'Oupnêk'hat, est rendu par *aqua* ou *gutta genitilis*. Voyez tom. II, lect. CXXX. L'idée contenue dans tout ce passage que nous expliquons se retrouve en partie dans le même ouvrage, t. II, lect. CLXXXV.

¹² Voyez tom. I, la VIIIe lecture

¹ Ce mot est sans doute technique, et désigne l'état de l'yogin uni à Brahmâ, et destiné à participer à la création. Le *Prâgvansa* s'entend ordinairement de la chambre qui est vis-à-vis de celle où se trouvent les offrandes du sacrifice: cette chambre contient la famille et les amis du sacrificateur. Brahmâ est considéré comme le grand sacrificateur, quand il crée le monde, et lors de l'exercice de cette fonction il semble retenir dans une espèce de *prâgvansa* les Yogins ses amis qu'il fait participer à son sacrifice. Telle est l'explication que j'ai cherché à me donner à moi-même pour cette expression.

² J'ignore quels yougas l'auteur veut ici désigner. Voyez le commencement de la CCVIe lecture.

³ *Îswara* est Dieu revêtu d'organes matériels. De ce mot est formé celui d'*êsvarya*, qui exprime le pouvoir obtenu par le Siddha sur l'un des éléments formant une partie du grand *Îswara*, autrement de la nature.

Le Brahmane, qui, suivant les règles de l'yoga et l'esprit des Vèdes, offre le sacrifice de Brahmâ⁴, acquiert une science profonde et les divers êswaryas.

Le premier êswarya dont jouit l'yogin devenu Brahmâ et pénétré d'amour pour tous les êtres, c'est celui qu'on appelle éthéré. Désormais immuable, le Brahmane plane dans l'immense firmament, que remplit l'essence pure et divine, et dans lequel se trouvent rassemblés tous les saints instruits dans la science sacrée. Au-devant de lui se présentent, à lui se joignent avec empressement les esprits de ceux qui par leur savoir et leur dévotion sont déjà parvenus dans ce degré suprême.

Après mille épreuves rigoureuses, le Brahmane peut aussi obtenir l'êswarya aérien. Il subit avec courage toutes les vicissitudes de l'atmosphère, et, siddha victorieux, il s'élance hors de son corps pour parcourir les airs, libre et indépendant, embrassant l'espace par son manas. Aurait-on autant d'yeux qu'Indra⁵, on ne saurait apercevoir dans ses courses célestes l'esprit subtil, que peuvent seuls distinguer ces Brahmanes qui, ayant renoncé à toutes les oeuvres, ne pensent qu'à répéter l'Aum⁶ mystérieux. Aum est en effet l'essence suprême, telle que la conçoivent les sages; c'est ce Brahmâ qui circule dans les êtres et y porte avec lui l'intelligence. Aum est, suivant les saints docteurs, le verbe⁷ antique, né de Brahmâ, sonore, aérien, et s'exprimant par une lettre; c'est l'être dépourvu de formes sensibles et s'environnant d'une enveloppe matérielle, se mêlant aux éléments, pénétrant dans tout ce qui existe, et néanmoins toujours libre; c'est le maître enfin qui, après avoir enfanté ce monde dans sa pensée, le remplit en quelque sorte de son manas. Cependant les Brahmanes sages, purs et mortifiés, en célébrant le sacrifice dont les Vèdes sont l'âme, ont par la vertu du nom de Brahmâ obtenu une grande gloire. Aspirant à ce monde où réside l'essence divine et qu'habite Vichnou, ils accomplissent toutes les cérémonies, exempts d'infirmité, et affranchis du désir de renaître à cette vie. Par une triple offrande de guirlandes ils honorent l'esprit supérieur, Vichnou, puissant en sagesse et en vertu; par des sacrifices et des processions⁸ ils témoignent de leur respect pour Brahmâ et les autres dieux. Or, ce Brahmâ, d'après les paroles des Vèdes, c'est l'énergie de Vichnou; quand les Brahmanes, instruits dans la science divine, purs, libres de toute oeuvre, éprouvés par des pratiques de vertu et de pénitence, sont arrivés au moment de leur émancipation finale, ils sont admis à contempler le grand esprit, qui est l'essence suprême et la haute merveille de Vichnou.

Un autre êswarya est l'êswarya humide. Le courageux yogin passe, pour l'obtenir, par plusieurs épreuves terribles. Inondé, battu par les vagues, éperdu, il se trouve couvert de flots tour à tour froids ou brûlants, submergé tantôt dans les abîmes de la mer, tantôt dans les eaux d'un fleuve. Au milieu des tourbillons qui l'entourent, il frissonne, privé de nourriture, d'abri, de sentiment. Précipité au fond d'un gouffre, il tombe la tête la première dans un torrent blanchi d'écume; et quand il lève ses yeux vers la lumière, sa vue est éblouie des lueurs blanches et jaunes de mille éclairs qui semblent jaillir du sein des nuages orageux. C'est par la voie d'une pareille initiation que le Brahmane se fait siddha et arrive à l'êswarya humide qui a pour base le rasa: du bout de sa langue sortent de nombreuses nuées aux bords dentelés; perfectionné par l'yoga, il forme les divers fluides (rasas) qui constituent les éléments de tous les êtres.

D'autres épreuves conduisent à l'êswarya igné le Brahmane affermi dans sa résolution et triomphant des obstacles qui naissent autour de lui. Des fantômes terribles et menaçants, une verge à la main, l'oeil ardent, viennent l'assaillir; ils relèvent sa paupière, et saisissent l'extrémité de sa langue; de leur bouche béante sortent des sons discordants. Ils prennent

⁴ Ce sacrifice de Brahmâ est la lecture des Vèdes, car le mot *brahma* s'entend aussi de la science sacrée, objet principal des études du Brahmane.

⁵ Indra, comme on le sait, a mille yeux.

⁶ Voyez tom. I, lect. I.

⁷ पुराणे ब्रह्मसंभवः शब्दः.

⁸ Je ne suis pas sûr du sens que je donne ici à विक्रम, *vicrarna*.

ensuite mille formes variées; ils cherchent à le charmer par leurs chants et leurs danses. Ils se changent en femmes, s'attachent au cou de l'yogin, s'efforcent d'exciter ses désirs, lui adressent les noms les plus doux; ou bien, droits sur leurs pieds, ils inclinent leurs têtes devant lui, tâchant par leurs récits, leurs danses et leurs courses d'attirer son attention et d'interrompre le cours de ses dévotions. Vainqueur de ces attaques, le Brahmane est siddha et arrive à l'êswarya igné; c'est alors qu'il est honoré à l'égal des feux, ou des rayons du soleil. Les yogins doués des qualités de cet êswarya deviennent des météores lumineux, des astres qui roulent dans l'espace; ils suivent à jamais les routes du soleil et de la lune. Ils forment ce cortège (câlatchakra) divin et brillant qui, animé par ces deux astres, accompagne le Temps dans sa marche éternelle: je veux dire les Pakchas, les mois, les saisons, les années, les Kchanas⁹, les Lavas, les heures, les Calâs, les Câchthâs, les jours, les instants¹⁰, les voies des étoiles et des planètes.

Enfin l'êswarya terrestre est aussi le fruit de longues vicissitudes, auxquelles se soumettent les yogins. Ils se trouvent assaillis et renversés de leur siège. Calmes et sans désirs, ils sont battus, déchirés, terrassés à plusieurs reprises, passant à travers les organes de tous les êtres qui habitent le sol terrestre. Attaqués à la fois par les éléments de toute espèce, ils sentent les atteintes de la lance, du glaive, de la massue, de l'épée tranchante, de la flèche acérée. C'est à la suite de ces diverses épreuves que le Brahmane, désormais affranchi de tout changement, mérite le titre de siddha, et possède l'êswarya terrestre.

Ainsi l'yogin, absorbé dans la contemplation, contribue pour sa part à la création: il respire un parfum tout divin, il entend des choses toutes merveilleuses. Des formes divines le traversent sans le déchirer, et, uni à la nature qui lui est propre, il va, il agit comme animant la matière originelle (pradhâna).

DEUX CENT-CINQUIÈME LECTURE. CORPS DE BRAHMÂ.

Vêsampâyana dit:

L'aïeul des mondes, l'âme libre et le corps immobile dans la méditation¹, commence son ouvrage divin, et de son manas, par la vertu de l'yoga, il tire, comme en se jouant, toute une création. De son oeil il forme les belles Apsarâs; de son nez, les Gandharvas distingués par leurs riches vêtements, les Toumbourous et les autres innombrables génies, habiles à danser et à jouer des instruments, habiles à chanter les airs du Sâma. De sa pensée, toujours pieuse et féconde, le maître et l'âme des êtres animés produisit la divine, l'adorable Srî, aux yeux brillants, au noble front, aux beaux sourcils, au visage éclatant, à la douce parole, Srî, amie de la justice et ornée d'un magnifique lotus aux cent feuilles.

Avec les Apsarâs et les harmonieux Gandharvas, il fit aussi ces Brahmanes dont la voix chante les cantiques sacrés. De ses pieds il produisit une foule d'êtres animés et inanimés, hommes, Kinnaras, Yakchas, Pisâtchas, serpents, Râkchasas, éléphants, lions, tigres, antilopes, quadrupèdes divers et végétaux. Pour les mortels, qui se livrent au travail des mains, de ses mains il créa l'oeuvre; pour les êtres qui désirent le bien-être, de son fondement il créa le soulagement², et de son pénis le bonheur³ pour ceux qui sont maîtres de leurs cinq sens.

⁹ Un *kchana* équivaut à 4 minutes, un *lava* à 1/2 seconde, une *calâ* à 8 secondes, une *câchthâ* à 1/30° de cala. Une heure ou *mouhoûrtta* est de 48 minutes. Voy tom. I, lect. VIII.

¹⁰ Autrement *niméchas*. Voyez *ibid.* lecture VIII.

¹ Le mot particulier qui exprime ici cette idée de méditation est धारणा, *dhâranâ*. On entend par là un exercice religieux dans lequel le dévot tient son âme recueillie, sa respiration suspendue, toutes ses facultés naturelles comme interrompues.

² धारणा au féminin.

³ आनन्द, *ânanda*.

De son coeur il forma les vaches, et les oiseaux, de son bras. Les autres parties de son corps donnèrent naissance à d'autres êtres. Dans l'intervalle de ses deux sourcils, le seigneur, savant dans l'art de l'yoga, enfanta deux patriarches divins, le saint et fervent Richi, Angiras, et le juste Bhrigou; du milieu de son front il tira Nârada, puissant pour ses amis, et de sa tête, le grand Sanatcoumâra.

Ensuite il appela à la succession⁴ du trône céleste Soma, qu'il sacra en qualité de chef des Brahmanes et des rois, et il le chargea d'être à jamais le flambeau de la nuit. Alors le dieu de la lune, fort par sa pénitence et accompagné des planètes, parcourut le milieu du ciel, éclairant le monde de ses rayons.

Ainsi Brahmâ, qu'avait perfectionné l'yoga, produisit de ses membres, par la vertu de son manas, tous les êtres animés et inanimés, qu'il sema par milliers dans le monde, et lesquels vivent et agissent en lui. Et voilà ce qu'on appelle le sacrifice de Brahmâ: il faut bien comprendre ce que c'est que l'Yoga et le Sânkhya, ce que signifie la science du monde, nommée vidjnâna⁵; ce que l'on entend par le Kchétra de chaque nature, et le Kchétradjna⁶. Il faut apprendre à connaître l'unité et la division de l'être, la vie et la mort, l'existence et la cessation du temps, enfin le secret du Djnéya⁷.

DEUX CENT-SIXIÈME LECTURE. CRÉATION DES CASTES.

Djanamédjaya dit:

O pieux Brahmane, tu m'as parlé du brahmayouga, qui est le premier des âges. Je voudrais bien avoir quelques détails sur le Kchatrayouga¹, âge aussi renommé par les austérités des pénitents et les sacrifices des saints, et sur lequel les savants se sont expliqués avec plus ou moins de développements.

Vésampâyana répondit:

Je te parlerai de cet âge illustré par des oeuvres de piété, par des aumônes et des actes de justice, et par sa population. C'est alors que se confondirent dans les rayons du soleil ces petits Mounis de la longueur du pouce². Ils s'étaient, loin des obstacles du monde, exercés aux oeuvres qui préparent l'émancipation finale, attentifs à observer la loi dans ses défenses comme dans ses prescriptions, unis sans cesse à Brahmâ, réglés et purs dans leurs actions, suivant avec exactitude les saintes pratiques de la dévotion, et instruits dans la science sacrée. Au bout de la révolution des mille ans, ces pieux Brahmanes subirent la loi de la destruction générale (pralaya), consommés dans leurs oeuvres et perfectionnés dans la science.

Vichnou, mortifié par la pénitence, animé par l'yoga et sortant de Brahmâ, devint le Pradjâpati Dakcha, et créa diverses espèces d'êtres. Les Brahmanes furent formés d'un élément solide et inaltérable³, les Kchatriyas d'un principe fluide⁴, les Vêsyas de parties légères comme la vapeur, les Souâdras de la fumée. Vichnou imagina quatre couleurs, le

4 यौवराज्य, *yôvarâdjya*. Wilson donne युवराज्य.

5 M. Wilson dit que le *vidjnâna* est la science qui comprend tout excepté l'intelligence de la véritable nature de Dieu, laquelle ne peut être obtenue que par la méditation sur les Vêdes.

6 La XIIIe lecture du Bhagavad-gîtâ explique ces mots.

7 Voyez la même lecture XIIIe du Bhagavad-gîtâ, sl. 12

1 Ce mot signifie l'âge des *Kchatriyas*, et semble devoir former une opposition avec le *kchara*. *brahmayouga* ou l'âge des *Brahmanes*. Mais la lecture n'explique en aucune façon la raison de cette qualification inusitée.

2 Voyez tom. I, XVIIe lect., note 2.

3 अक्षर, *akchara*.

4 क्षर, *kchara*.

blanc, le rouge, le jaune et le noir: ce furent celles des castes⁵, c'est-à-dire des Brahmanes, des Kchatriyas, des Vêsyas et des Soûdras. Tous présentant le même extérieur⁶, se soutenant sur deux pieds, mais soumis à des devoirs différents, admirables dans leur organisation, remplissent avec courage leurs diverses fonctions, et suivent dans toutes leurs actions la voie qui leur est prescrite. Les Vèdes enseignent aux trois premières castes les rites qu'elles doivent observer. Tel fut le résultat de l'union de Brahmâ et de Vichnou. Dans cette oeuvre, Vichnou, le grand yogin, agissant en sa qualité de fils des Pratchétas⁷, fit preuve de sagesse et de puissance. Les Soûdras, nés d'un principe aussi vain que la fumée⁸, ne sont tenus à aucun sacrifice; ils ne connaissent point les cérémonies du sanscâra⁹, et ne lisent pas les Vèdes¹⁰. Quand l'arani¹¹ est agitée et produit le feu, la fumée aussi apparaît, avec ses tourbillons, mais elle ne sert de rien dans le sacrifice; de même les Soûdras existent sur la terre pour le labourage, privés des saintes cérémonies du sanscâra et des sacrifices prescrits par les Vèdes.

Dakcha eut encore d'autres fils, dans lesquels habita Brahmâ, comme dans une espèce de matrice, forts, puissants, robustes, brillants, généreux dans les sacrifices. Leur père leur dit: «Je veux savoir jusqu'à quelle distance, sur la terre, s'étend mon influence. Je veux produire une grande quantité d'êtres pour remplir la multitude de ces Kchétras¹²; car la terre n'a pas encore montré à mes yeux la forme de mes fils qui désirent jouir de ses biens. Dans le Critayouga, elle va pour moi devenir la mère de tous les êtres, des oiseaux et des plantes.»

Telles furent les paroles de celui qui renfermait les êtres (dhâtri); la terre, qui est leur mère et qui les contient (dhâtrî), conçut aussitôt les atomes et les corps de toutes ces créatures appelées à agir.

DEUX CENT-SEPTIÈME LECTURE. FAMILLE DE DAKCHA.

Djanamédjaya dit:

C'est bien, ô saint Brahmane; mais je désire savoir ce qui s'est passé dans le Trêtâ-youga, et connaître les oeuvres de ce personnage distingué entre tous par son immense savoir.

Vêsampâyana reprit:

Dakcha, le premier des mâles, par la vertu de l'yoga dont il est le maître suprême, prit lui-même le corps d'une femme, belle, aimable, charmant tous les coeurs, brillante comme le lotus, attirant tous les regards par l'élégance de ses jambes, l'embonpoint de sa taille, la

5 Le mot वर्ण, signifie *couleur* et *caste*.

6 एकलिङ्ग, *écalinga*.

7 Voyez tom. I, IIe lect.

8 L'auteur qui faisait naître tout à l'heure les Soûdras de la fumée, धूम, leur donne ici pour première origine l'espace, l'air, निर्वाण *nirvâna*. J'ai cherché dans ma traduction à concilier ces deux idées.

9 Rites particuliers aux trois premières classes. Voyez ce mot dans le dictionnaire de Wilson. Ces rites sont au nombre de dix.

10 Les Soûdras ne peuvent étudier ce qu'on appelle les *six sâstras*, savoir les Vèdes, les Oupavédas, les Védângas, les Pourânas, les livres des lois ou Dharma, et les Darsanas. Mais cependant ils ne sont pas privés de toute espèce de littérature, et ils ont pour leur usage des livres qui suppléent aux ouvrages sacrés.

11 Voyez tom. I, Ve lect., note 9.

12 Le mot क्षेत्र, *kchétra* signifie *champ* et *corps*.

grâce de ses sourcils¹, les taches rouges qui ornaient le coin de ses yeux². L'hymen du fils des Pratchétas et de cette vierge eut lieu sur le sommet de la montagne³, et de cette union mystérieuse naquirent de nombreuses beautés. Ainsi Dakcha, revêtu de la double forme de mâle et de femelle, produisit tous les autres êtres, ajoutant de cette manière à ses charmes par des charmes nouveaux.

Le puissant fils des Pratchétas maria ses filles suivant le rite de Brahmâ⁴; il en donna dix à Dharma, treize à Casyapa, vingt-sept à Soma, et, après avoir ainsi établi ses filles, il se rendit dans la sainte région, habitée par les Brahmanes, et appelée Champ de Brahma (Brahmakchétra⁵). Là le saint Mouni, livré à la méditation et à la pénitence, vivait au milieu des habitants des bois, parcourant la terre, se nourrissant d'herbes, de racines et de fruits, et croissant chaque jour en mérite. Son bonheur était d'être entouré de ces innocents animaux, et des Brahmanes purifiés par le sacrifice et brûlant leurs péchés par l'ardeur de leur pénitence. Le Mouni, prévoyant pour eux les temps de contestations et de combats, leur enseignait par son exemple à commander à leur propre corps; et eux ne pensaient qu'à la perfection que procurent les bonnes oeuvres et le sacrifice. Après s'être distingués par leur noblesse et leur générosité, exempts d'emportement, renonçant aux voluptés, ils venaient avec leurs femmes et leurs enfants achever leur vieillesse au milieu des animaux des forêts. Ces Brahmanes fameux habitèrent donc le pays que leur père affectionnait le plus, et qui, pour cette raison, fut nommé Brahmakchétra, heureux séjour de ces yatis⁶ qui ont renoncé à l'action et vaincu leurs passions et leurs sens, et de ces sages qui parcourent le monde après avoir fait vœu de pauvreté.

Ainsi cette même race, sainte et pieuse, qui n'existait d'abord que dans le manas de son auteur, fut revêtue d'organes sensibles et périssables. Mais si la substance invisible et spirituelle se couvre d'une enveloppe visible et matérielle, cette seconde substance, par l'effet du temps, disparaît et rentre dans la première. Les êtres obéissant à l'empire de la destinée et à la vertu de l'yoga⁷ s'associent à l'existence ou s'en séparent, et sont tour à tour animés ou inanimés, atomes ou organisés⁸.

Quelques-unes de ces filles de Dakcha devinrent les épouses du grand Casyapa, qui subissait lui-même les lois du temps. De là naquirent les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les Viswas, les Marouts, les serpents à plusieurs têtes, les dragons, les Sâdhyas, les Gandharvas, les Kinnaras, les Yakchas, les Souparnas, Garouda, les vaches, les quadrupèdes, les hommes, les nuages, la terre, les montagnes qui la supportent, les éléphants, les lions, les tigres, les chevaux, les oiseaux, les rhinocéros, les animaux cornus, les taureaux, les antilopes, les cerfs à quatre cornes⁹, les reptiles brillant de mille couleurs et comparables au lotus, enfin tous les êtres, quelles que soient leurs formes et leurs descriptions.

1 सुजानुः पानजधना सुभ्रूः.

2 रक्तान्तनयना

3 Cette montagne est sans doute le mont Mérou.

4 ब्रह्मदेयेन विधिणा Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 21 et 27.

5 Le sens de cette expression peut être mystique, ainsi que celui de *Dharmakchétra*, que l'on trouve plus bas; ou plutôt l'auteur désigne la contrée sainte qui avoisine le mont Mérou, et qui passe pour le séjour particulier de Brahmâ. Je ne pense pas qu'il veuille faire allusion au premier établissement d'une colonie dans la contrée appelée *Brahmâvartta*, située au nord-ouest de Dehli. Voyez cependant la lecture CCXII, et surtout la lecture CCXVI, où l'auteur confond le Brahmakchétra avec l'Antarvédî

6 Voyez la VIe lecture des lois de Manou.

7 Le mot *yoga* signifie en cet endroit-ci *union, agrégation*.

8 स्थूलाः सुक्ष्माश्च.

9 चतुर्वषाणा. Je crois que l'auteur désigne par ce mot le *cervus hippelaphus, black deer of Bengal*.

Ainsi doués de corps mortels et de facultés physiques et morales, les Mounis naissent successivement dans le champ éternel du devoir (*dharmakchétra*¹⁰). Leurs âmes (*kchétrajna*), dans ce monde humain, viennent se soumettre aux lois divines et aux règles des Vèdes; elles animent ces héros, aussi éminents dans le ciel que sur la terre; ces maîtres de maison perfectionnés par la pénitence, formés par l'épreuve du *brahmacharya*, et pleins de respect pour leur gourou; ces pieux Brahmanes qui, jaloux d'arriver à l'état de *siddha*, se livrent aux pénibles pratiques de l'yoga et aux saints exercices de la prière; enfin ces hommes vertueux et austères qui s'occupent des affaires mondaines¹¹ et vivent entourés de leurs femmes¹². Tels sont ces antiques Mounis, quand ils passent par les épreuves de la vie humaine.

DEUX CENT-HUITIÈME LECTURE. SACRIFICE DE BRAHMA.

Vésampâyana dit:

Les Brahmanes, distingués par la djatâ et la peau d'antilope noire¹, l'âme recueillie et le corps mortifié, honoraient le père commun des êtres sur le mont Mérou, dans une vallée couverte d'arbres épais, ceinte de rochers riches en métaux précieux, hérissée de buissons, et retentissant au loin des cinq rythmes² qui servent pour les trois Vèdes divins. Toujours occupés de mantras et de sacrifices, toujours livrés à leurs pieuses pratiques, ils n'avaient d'abord qu'un feu. Ces sages Mounis le divisèrent ensuite en trois espèces différentes³ qu'ils consacrèrent par des mantras particuliers. C'est ainsi que le feu, qui était unique, devint triple. Mais celui qui mérite le nom de grand est, au moment de la *swâhâ*⁴, nourri par l'oblation de beurre (*havis*), et ajoute un nouveau prix à la récitation des mantras.

Lui-même, le divin Dakcha, l'auteur de tous les êtres, et le père des Brahmanes, Dakcha, objet d'une vénération universelle, se présente sous l'apparence de *Brahmâ*⁵. Portant dans ses mains la verge de l'autorité, le bouclier, la flèche, le poignard, orné d'une aigrette brillante, ayant la face resplendissante comme le lotus, l'âme exempte de désir et de colère, les sens domptés par la pénitence, il se plonge dans la méditation et sacrifie au sein du Pouchcara. Les prêtres chantent les airs du Sâma-Véda indiqués par Indra. Le beurre, le lait, l'orge, le riz, enfin tout ce qui compose l'oblation, ainsi que l'ordonnent les Vèdes, est apporté pour le sacrifice et rassemblé autour de *Brahmâ*. L'*Aranî*⁶, formée de bois de *samî*, est agitée, et *Brahmâ* en extrait un feu nouveau. De cet instrument naît la flamme, qui se nourrit de la substance des offrandes. Les sages Mounis ajoutent encore des fruits aux diverses oblations.

Dans ce sacrifice de *Brahmâ*, son fils *Vrihaspati* remplit les fonctions d'*oudgâtri*⁷, et récite les quatre Vèdes avec une merveilleuse expression. Sa voix douce et harmonieuse fait

¹⁰ On donne aussi le nom de *Dharmakchétra* à une plaine voisine de Dehli, dans le nord-ouest de l'Inde, où se livra la grande bataille entre les Courous et les Pândous.

¹¹ शिलीञ्छवृत्तयः J'ai adopté pour ce mot un sens que me présentait le dictionnaire de Wilson. Il pourrait s'entendre aussi de l'homme qui vivrait en glanant.

¹² सपत्नीकाः, *sapatnîcâh*.

¹ Lois de Manou, lect. II, sl. 41.

² पञ्चस्वर, *pantchaswara*.

³ Voyez tom. I, lect. XXVI.

⁴ Exclamation prononcée en faisant l'oblation au feu.

⁵ Quelques auteurs regardent Dakcha comme un avatare de *Brahmâ*.

⁶ Voyez tom. I, lect. V, note 9.

⁷ L'*Ougâtri* est le prêtre chargé dans les sacrifices de réciter les prières du Sâma-véda.

ressortir, par une prononciation⁸ savante, la beauté des rythmes de ces livres divins. L'enceinte sacrée, qui retentit de ces accents d'origine céleste, ressemble en ce moment au monde de Brahmâ (brahmaloca); elle répète les pures et saintes prières qui sont jadis sorties de la bouche du dieu. Cependant çà et là sont placées les matières⁹ qui doivent alimenter le feu, les vases pleins de soma ou d'eau, les ustensiles du sacrifice, l'orge, le riz, le beurre, les troupeaux disposés en ordre, les vaches nourricières entourées de leurs veaux. Tout concourt à la pompe de la cérémonie, les rites pieux, les prières sacrées, la présence de la jeunesse et des saints pénitents, l'intervention religieuse de la science divine. Environné de ces Richis, qu'on surnomme Mânasas, et qui sont nés de lui spontanément, assisté des Marouts, Brahmâ offre le sacrifice d'après le mode indiqué par les Vèdes à tout ce qui respire, sans toutefois revêtir en cette oeuvre les formes de créateur radieux. La forme qu'il prend est celle de pontife, et après avoir agité l'Aranî, où le feu agit au sein de la samî, le dieu puissant célèbre l'agnichtoma¹⁰.

La réunion est brillante, les cérémonies touchantes, les voix douces et mélodieuses, les assistants voués aux oeuvres de mortification, instruits dans les Vèdes et les Védângas, et resplendissants comme le soleil et la lune. Au bruit de ces chants sacrés, qui rendent la terre semblable au séjour de Brahmâ, tous les habitants du ciel arrivent en foule: les saints pénitents du Swarga, les docteurs de la loi sacrée, ces Brahmanes enfin qui brillent comme les trois feux allumés pour le sacrifice, forment de cette assemblée une assemblée toute céleste. Indra donne le signal, et les bouches savantes des Mounis font entendre les airs du Sâma et les versets de l'Yadjour. Car à cette fête sont accourus, d'un coeur tout dévoué, ces sages qui font de la pénitence, de l'étude sainte, de la pratique des bonnes oeuvres l'objet de leurs pensées habituelles. Le fils de Brahmâ, l'antique Vrihaspati, qui connaît tous les mystères de la science du devoir, remplit en cette circonstance l'office de hotri¹¹. Le sacrifice se termine par une offrande adressée à Vichnou. Cependant les Âdityas brillent dans la région de l'occident¹², témoin de l'ardeur de leur pénitence. Le fondement du sacrifice, c'est Vichnou qui n'est point né¹³; c'est Brahmâ, insensible aux objets extérieurs et à l'entraînement des affections contraires¹⁴, Brahmâ, source éternelle de mille et mille lotus¹⁵ mystérieux, indépendant, incommensurable, infini dans ses oeuvres. Son souffle, ce sont ces Mounis dont l'âme est calme et indifférente. O roi, les objets extérieurs séduisent nos sens et nous entraînent au péché. Le péché couvre l'intelligence d'un voile ténébreux. Il faut que nous passions dans la vie en restant maîtres de nos sens et inaccessibles aux attraites des choses qui nous environnent. La seule qui mérite de nous captiver, c'est la science divine qui éclaire notre âme, dès l'instant que nous écoutons la voix des sages initiés aux saints mystères des Vèdes et de la pénitence. Dans le ciel il est un lieu que l'on appelle le monde par excellence¹⁶, séjour des âmes pieuses, où les dieux, honorés par le Havya, ne risquent pas de périr. Aussi l'homme qui fait le sacrifice, en suivant les règles

8 L'art de bien prononcer les mots des Vèdes se nomme *sikchâ*, et forme un des six Védângas.

9 समिध् *samidh*.

10 L'*agnichtorna* est ordinairement le sacrifice consistant en offrandes présentées au feu, et célébré pendant cinq jours au printemps

11 Ainsi se nomme le prêtre qui dans les sacrifices récite les prières du Rig.véda

12 पश्चिमे गर्भे, *pastchimê garbhé*.

13 अज, *adja*.

14 La perfection consiste à nous rendre insensibles aux affections que nous font éprouver le plaisir comme la douleur, le froid comme le chaud, etc., et ces sensations contraires se distinguent par le mot द्वन्द्व, *dwandwa*.

15 Le lotus est considéré comme symbole d'un monde.

16 लोकानां लोकः

sacrées et attribuant à chacun la part qui lui est due, jouira-t-il sur la terre, en récompense, du bonheur qu'il désire avec ses épouses, préservé des incommodités de la vieillesse. A la fin de la cérémonie, le dieu qui de son souffle anime tous les êtres, le dieu pur et bienfaisant, donna en présent aux Brahmanes le mont sur lequel il venait de sacrifier. Alors commencèrent entre eux des débats; et la dispute dégénéra en combat. Mais malgré tous leurs efforts, ils ne purent parvenir à partager la montagne. Fatigués de leurs divisions, ils tombèrent à terre, pâles et accablés de douleur. Le génie de cette montagne aux riants coteaux¹⁷ se présenta devant eux, et, inclinant son front, leur dit avec douceur: «C'est en vain que vous essaieriez de me partager entre vous, si vous voulez rester ainsi désunis: cent années divines y suffiraient à peine. Mais tâchez de vous entendre; une fois que vous aurez mis un terme à vos dissensions, le partage deviendra facile. La violence croît avec la colère et l'inimitié, ô nobles Brahmanes. Mais l'éternelle sagesse (Brahma) en a-t-elle besoin pour augmenter son empire? Comment puis-je être pour vous un objet de dispute avec mes rochers aigus qui s'élèvent jusqu'au ciel, mes veines de métaux, mes collines escarpées, mes larges coteaux, avec ces troupes de serpents et de reptiles qui sillonnent la terre ou se cachent dans mes cavernes?» Ainsi parla le génie de la montagne; après l'avoir entendu, les Brahmanes restèrent en silence.

DEUX CENT-NEUVIÈME LECTURE. NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LES VÈDES.

Vêsampâyana dit:

Les jours se suivent, et ramènent de nouveaux sacrifices offerts par ces Brahmanes, riches en oeuvres de pénitence et soumis aux devoirs domestiques. Instruits dans la science divine, ils adressent leurs hommages aux dieux et à tous ceux que la loi dit d'honorer. C'est donc là, sur les coteaux sacrés de la montagne, dans les plaines du Brahmakchétra, hérissées de buissons, dans ces vallées qui leur offrent en abondance du gazon et du bois, que s'établissent, en voyant les cérémonies du dieu, ces hommes qui portent en eux les trésors de la pénitence, qui aiment les épreuves du Brahmacharya, qui se plaisent dans les fonctions de Grihasta¹, et pratiquent l'aumône; ces yatis, qui ne sentent d'autre amour que celui du devoir; ces Brahmanes, qui n'ont d'autre bonheur que celui d'allumer le feu du sacrifice, initiés qu'ils sont à l'oeuvre sainte, et qui domptent avec soin leurs passions et leurs sens; enfin ces sages soumis avec résignation aux décrets du destin, couverts d'un vêtement d'écorce, mortifiant leur corps, et se livrant, en qualité de Brahmachâtrins, aux dernières rigueurs de la pénitence.

C'est ainsi que, par une succession non interrompue, cette race pieuse a suivi les divers degrés de l'initiation sainte, appelée védasanscâra, comme l'avaient fait avant eux les antiques et savants Mounis. Mais cet état de perfection n'est pas pour celui qui ignore les Vèdes: que l'homme, s'il ne s'est pas muni de cette science sacrée, se garde bien d'embrasser ces pratiques rigoureuses; qu'il n'aille pas renoncer à ses devoirs domestiques et abandonner le monde pour suivre cette pénible route. Même il est bon d'apprendre plus d'un Vède; et les gens instruits dans le Sâma ne doivent pas pour cela négliger le Rig et les autres livres. Les Brahmanes qui n'ont pas d'enfants, s'ils se dévouent aux oeuvres de pénitence et au service de leur gourou, peuvent obtenir de l'étude des Vèdes le fruit qu'ils désirent. Quant à celui qui aurait négligé cette étude sacrée, le roi fidèle à son devoir peut l'assujettir aux travaux des Soûdras pour le punir de sa mauvaise volonté. Qu'on ne voie

¹⁷ Idée exprimée par le mot *Soupârswa*, qui me paraît une épithète du mont Mérou. Cependant la montagne dont il est ici question se trouve encore désignée par le mot *Sêlendra*, qui veut dire en général *roi des montagnes*, mais qui dans la CCXXe lecture s'applique à une montagne de la région occidentale, comme aussi à l'Himâlaya. L'Agni-pourâna considère le Soupârswa comme une des quatre divisions du Mérou; selon cet ouvrage, c'est la branche septentrionale.

¹ Chef de maison

donc pas un Brahmane indifférent pour la science divine: que toute son âme se recueille dans la région de ses oreilles. Que toutes ses affections, que tous ses sentiments se portent vers les Vèdes: tel est le moyen qui lui est donné pour acquérir cette puissance merveilleuse distinguée par le nom de bhoûti.

DEUX CENT-DIXIÈME LECTURE. QUERELLE DES DÉVAS ET DES DÊTYAS.

Vêsampâyana dit:

Les hommes adressaient des hommages aux vaches et aux Brahmanes¹, objets du respect de la lune et du soleil. A leurs sacrifices se joignaient les Vasous, issus de Brahmâ, Nârada et ses collègues, les Gandharvas, tous les Richis; mais surtout c'était le père commun des êtres que tous ces personnages honoraient par leur piété. Charmé de leurs doux concerts, faits pour séduire les cinq sens, et capables de flatter la nature entière et de faire son bonheur, vers la fin du sacrifice, Brahmâ prit la parole, pour leur témoigner sa satisfaction, et dit à Casyapa: «Tu seras sur la terre honoré, ainsi que tes enfants, par des sacrifices accompagnés de riches présents; Yakchas, Souras de chaque degré, nous serons tous honorés, et moi, avant tous les autres.»

Dès lors une cruelle inimitié sépara les Dévas et les Dêtyas; rivaux jaloux, ils se provoquent au combat en balançant leurs bras avec fureur. En vain les Richis, dont le feu de la pénitence a brûlé les péchés, en vain les autres Brahmanes instruits dans les Vèdes et les Védângas voudraient les arrêter: tels que des taureaux dans un pâturage, ils se précipitent les uns sur les autres. Avec toute l'ardeur de l'espérance ils commencent le combat, et à la vue de tous les êtres qui les contemplent, ils vont pour la victoire braver la mort. Ils poussent de grands cris, et redoublent d'efforts; pour se saisir ils étendent leurs bras avec colère, de même que les oiseaux déploient leurs ailes. La terre tremble sous leurs pieds, et frémit, comme quand elle s'affaisse sous le poids de deux nobles combattants. Les montagnes battues de leurs pas rendent un son pareil au mugissement des taureaux. L'air est agité et les fleuves troublés dans leur cours.

Alors eut lieu le combat de Vichnou et de Madhou, combat affreux, épouvantable, aussi terrible que la catastrophe de la fin des âges. Vichnou abattit la force de son ardent ennemi, comme l'eau éteint la violence du feu.

DEUX CENT-ONZIÈME LECTURE. COMBAT DE VICHNOU CONTRE MADHOU.

Vêsampâyana dit:

Le robuste Dêtya¹, Madhou, puissant par la terreur, enchaîna sur la montagne le grand Indra. Suivant les conseils et les indications de Prahlâda, et, pour son malheur, possédé du désir d'usurper la domination du roi des dieux, il osa porter la main sur lui, l'attacha par le milieu du corps de chaînes de fer fortes et pesantes, et le serra de cette étreinte douloureuse. Alors Vichnou, chef des Dévas, expérimenté dans l'art des combats, défia ce superbe adversaire, et, entouré des différents ordres de dieux, il descendit dans l'arène où

¹ गोब्राह्मणाः, *gobrâhmanâh*. Voyez au sujet de l'association de ces deux mots la lecture LVI, tom. I où se trouve indiquée leur signification mystérieuse

¹ Le lecteur me pardonnera-t-il de lui confier une idée folle qui m'a quelquefois occupé? En pensant aux combats livrés à Vichnou par un antique personnage, nommé Madhou, j'ai involontairement rapproché ce mot du nom des Mèdes, et je me suis demandé si la mythologie n'aurait pas défiguré la tradition de quelques anciens démêlés des Indiens avec ce peuple. Au reste, voyez la CXCIXe lecture, où la même légende est racontée avec quelques variantes.

règne la mort. D'autres enfants de Casyapa, rangés sous la bannière de Madhou², coururent aussi au combat en brandissant de larges massues. Cependant les Gandharvas et les Kinnaras, musiciens habiles, chanteurs agréables, préludaient à la bataille par des chants, des ris et des danses. Le son des cordes harmonieuses de leurs instruments trouble l'âme agitée de Madhou. La mission que Vichnou a confiée aux Gandharvas est d'abattre les forces de son ennemi en amollissant son cœur; et ces divins génies la remplissent avec empressement. A la vue des deux partis retenus en présence l'un de l'autre, ils chantent. Mais bientôt Vichnou, avec l'oeil de l'yoga, a vu l'effet produit sur l'esprit de Madhou. Il se rend secrètement sur le Mandara, pareil au feu qui brûle mystérieusement au sein des arbres. Cependant les Richis, l'esprit brûlant et le cœur troublé, vont saluer le père commun des êtres, et disparaissent.

Madhou, transporté de colère et l'oeil aussi jaune que le miel³, commence par pousser son bras contre la tempe de Vichnou; mais celui-ci n'a pas perdu l'équilibre, et de son côté le frappe à la poitrine. Le Détya tombe sur ses genoux, et vomit le sang. Son adversaire ne veut pas profiter de sa chute pour redoubler ses coups, trop certain de sa force et de son habileté. Madhou se relève, semblable au large étendard d'Indra⁴; il ne se possède plus de colère, et son regard est flamboyant. Les deux rivaux se provoquent mutuellement par des mots piquants, et continuent le combat avec une ardeur nouvelle. Tous deux ont un bras vigoureux, tous deux sont également habiles dans l'art de la guerre, éprouvés par la pénitence et puissants en vertu. Ils se heurtent avec violence, ils se choquent comme deux montagnes qui viendraient, les ailes étendues⁵, à se rencontrer dans l'air. Ils luttent sur le sol, se déchirant mutuellement de leurs ongles, tels que deux éléphants qui s'attaquent avec leurs défenses. Leur visage est inondé du sang qui coule de leurs blessures, pareil à ces veines d'or qui brillent à la fin de l'été sur le flanc des rochers. Tout couverts d'une sueur sanglante, épuisés de fatigue, ils tracent avec leurs pieds de larges sillons sur la terre. Enfin ces deux héros se portent des coups répétés, et ressemblent à deux oiseaux⁶ qui battent des ailes en se disputant leur proie. Tous les êtres, au ciel et sur la terre⁷, ont entendu le bruit de ce terrible débat. Alors les Siddhas, avec leur talent accoutumé, avec toute la force de la vérité, élèvent la voix pour célébrer les louanges de Vichnou:

«En toi nous voyons un grand corps formé des éléments et uni à la pensée: tu es l'être simple revêtu de sens, l'être actif soumis à la naissance et toujours éternel. Quand la création périt, tu ne meurs pas; quand elle renaît, atome impérissable, tu te couvres de mille formes diverses. Tu donnes dans les trois mondes l'éveil à la nature, inspirant aux êtres le désir de se reproduire. Orné de formes agréables et variées, tu parcours ces mondes sans rien perdre de ta liberté. Tu animes le corps humain, et le soutiens dans ses opérations. Esprit de l'yoga sacré et du serpent mystérieux, maître des dieux, c'est toi qui portes la terre; tu es Īswara en qui réside cet univers issu de Brahmâ, ce grand tout composé de ton souffle et de l'immortel atome.

Par toi les Brahmanes sont prêtres, les Kchatriyas guerriers, les Vêsyas marchands, les Soûdras serviteurs; par toi les vaches donnent un lait pur, les chevaux servent de victimes dans les sacrifices⁸, les Pitris reçoivent l'offrande de nourritures brûlantes⁹ et les dieux

2 Voyez tom. I, la lecture III, où il est dit que Casyapa était aussi le père des Détyas et des Dânavas, les ennemis des dieux.

3 L'auteur a sans doute voulu jouer sur le mot मधु, *madhou*, qui signifie aussi *miel*.

4 इन्द्रध्वज, *indrathwadja*. L'étendard d'Indra est l'éléphant Êrâvata.

5 Nous avons déjà vu que, suivant les Indiens, les montagnes dans l'origine avaient des ailes.

6 J'ai rendu ainsi le mot पतङ्ग, *patanga*, qui se dit aussi des sauterelles.

7 J'ai donné ce sens au mot *pouchcara*.

8 L'auteur fait allusion à l'*aswamédha*.

9 उष्मण, *ouchmana* : de là vient le surnom Ouchmana que l'on donne aux Pitris. Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 237. Quant aux sept ordres de Pitris, voyez tom. I, lect. XVIII.

l'oblation du beurre. Par le moyen des sept ordres de Pitris éternels et bien distincts, tu conserves les trois mondes. Âme éternelle du soleil et de la lune, image du grand Tad¹⁰, esprit animant la matière (niyata) et se manifestant par son énergie dans tout ce qui est visible ou invisible, par toi, trois ordres de Pitris entretiennent l'astre du jour, les quatre autres augmentent le disque de la lune; par toi, tous ces ordres de Pitris, et les Siddhas qui forment un ordre de plus qu'on ajoute aux quatre derniers, sont admis à l'offrande des pindas¹¹; en toi sont les devoirs des uns et des autres, ô seigneur éternel, divin, source immortelle d'où provient à jamais Brahmâ. De toi l'air et le feu tirent leur force. Tu prenais une part active à l'oeuvre du créateur, quand, à la fin des âges, arrivé au comble de la perfection, il reproduisait ce monde, tout resplendissant du feu de ses rayons.

Âme vivifiante et cachée, aux jours appelés Parwasandhi¹² et Amâvasî¹³, tu parcours le monde humain avec les Richis dont l'éclat ressemble à celui du soleil, de la lune et des Vasous. Tu empêches que le sacrifice soit stérile et sans effet. Cause première, tu veilles au maintien de l'ordre établi. Tu existes aussi dans les arbres et dans les plantes. La terre te porte dans ses flancs, et t'enfante comme son nourrisson, toi le souverain des êtres, toi l'essence de tout ce qui existe. Tout ce qui frappe nos yeux, tout ce qui flatte nos sens ici-bas, c'est toi. Tu es l'oeuvre éternelle et toujours variée du créateur, l'holocauste perpétuel des dieux, la parole de la prière, le sacrifice de l'esprit habitant au milieu des hommes, la double voie tracée dans le ciel, la lune et le soleil, Tchandramas¹⁴, char des Pitris¹⁵, Soûrya, char des dieux. Diversifiant tes formes, tu remplis l'univers de ta divine magie. Créateur universel, tu es la source de l'existence pour la vie future. Être unique, principe fécond, antique Virâdj¹⁶, indestructible, incommensurable, indépendant, absolu. Veux-tu naître et prendre une forme?

Sous l'enveloppe lumineuse de l'air, tu voles et traverses le ciel. Enfin, que tu formes les éléments des êtres, ou que tu les fasses disparaître au sein du nirvâna¹⁷, soit que tu retires à toi la création ou que tu la détruises, que tu supportes l'univers, que tu sièges dans l'oeil du ciel¹⁸, ou que tu circules par toute la nature, dans ces sept états divers, c'est toi qui subsistes constamment; c'est toi qui de ton inépuisable énergie remplis ce monde que tu contiens.»

Ainsi parlaient ces saints Mounis, purs de tout péché, justes dans leurs oeuvres, exempts de passions et vainqueurs de leurs sens. Excité par les louanges des Siddhas, Hari imagine une vaste forme, distinguée par une tête de cheval¹⁹. Il prend une figure composée des Vèdes et de tous les dieux; il porte Mahâdéva sur son front, Brahmâ dans son coeur; les rayons d'Âditya sont ses cheveux; le soleil et la lune, ses deux yeux; les Vasous et les Sâdhyas, ses deux jambes; les dieux, les jointures de ses membres; Agni, sa langue; Saraswatî, son langage; les Marouts, ses genoux. Après s'être formé ce corps miraculeux, objet de l'admiration des Souras, Hari, les yeux étincelants de lumière, foula aux pieds l'Asoura. La terre fut toute couverte de la moelle (médas) de Madhou, et parut semblable à une femme qui se pare, dans l'automne, d'un vêtement rouge. Cette circonstance a fait

10 Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. XVII.

11 Voyez tom. I, XVIe lect. note 3.

12 Le moment où la pleine lune subit son premier changement, la transition du quinzième jour d'un demi-mois au premier du demi-mois suivant.

13 Jour de la nouvelle lune

14 Nom du dieu de la lune.

15 La lune est le séjour d'une certaine classe de Pitris

16 Voyez tom. I, lect. I.

17 État de l'être dégagé de la matière.

18 दिशश्चक्षुस्, *disastchakchous*.

19 Voyez Oupnék'hat, tom. I, pag. 99.

donner à la terre le surnom de Médini²⁰, surnom que des milliers d'Asouras lui ont imposé.

DEUX CENT-DOUZIÈME LECTURE. FORMATION DU SATYALOCA.

Vêsampâyana dit:

En voyant tomber Madhou dans le Pouchcara, tous les êtres sont comblés de joie: ils chantent, ils dansent avec transport. Cependant la montagne aux beaux coteaux¹ brille d'un éclat nouveau, et semble caresser le ciel de ses nombreuses cimes dorées. Ses hautes collines avec leurs veines métalliques ressemblent à des nuages sillonnés par l'éclair. La poussière que le vent de ses ailes soulève au-dessus de son front apparaît à l'oeil comme un immense toit de vapeurs. C'est ainsi que le Mérou porte vers le ciel sa tête environnée de nuages, et colorée par les reflets de l'or qui le recouvre². Le mouvement de ses ailes agite les arbres, et dans sa course à travers les airs³ il épouvante les oiseaux. Les autres montagnes sont également riches en or comme en pierres précieuses, en cristaux, en Soûryacântas et en Tchandrâcântas⁴.

Le grand Himâlâya se distingue par sa teinte argentée. Cependant quelques-unes des cimes placées entre ses deux ailes sont dorées par les rayons du soleil, ou étincellent des feux du diamant, ou se rougissent de la couleur de l'airain.

L'âpre sommet du Mandara brille, comme le Swarga, par ses cristaux et ses mines inépuisables de diamants.

Le Kêlâsa élève avec orgueil ses masses de rochers, ses larges portiques de pierre, ses arbres magnifiques; séjour merveilleux, où règne le plaisir, où les doux accents des Gandharvas, les chants des Kinnaras, les danses des vierges célestes, le bruit des instruments les plus mélodieux, les pantomimes les plus gracieuses, tout enfin se réunit pour charmer les sens et enflammer l'amour.

Avec ses cimes noires, éclairées par le ciel, le Vindhya ressemble à un nuage chargé de vapeurs épaisses.

Pour l'accroissement des êtres rassemblés sur le sommet du Mérou, il s'épancha de ses coteaux une onde pure, telle que celle qui s'épand du sein des nuages: elle brille comme le cristal sur toutes ces roches variées et ces couches de métaux différents, et tombe en bruyantes cascades. Des arbres, parés de fleurs diversement nuancées, élèvent leurs nobles cimes, pareils à des nuages ornés des feux de l'éclair, et que le vent tourmente pendant l'automne. Quelques-uns de ces arbres semblent avoir emprunté à l'or son heureuse couleur: dans cette douce saison⁵, les branches, aimable retraite des oiseaux, frémissent au souffle du vent, et jonchent la terre d'une pluie de fleurs, de même que l'océan jette sur le rivage ses vagues soulevées. La campagne disparaît sous les branches touffues, garnies de feuilles et de fruits. Les mouches, laborieuses ouvrières de miel, bourdonnent gaiement, et célèbrent par leurs chants le retour de l'amour. Le vainqueur de Madhou, Vichnou, forma une rivière au cours paisible, aux ondes pures et limpides, douces comme le miel, au sable noir comme le charbon, aux rives agréables et fleuries. Cette rivière, d'après l'ordre de Brahmâ, entre dans le Pouchcara⁶, où elle se trouve visitée par les saints Richis.

20 Voyez tom. I, lect. LII.

1 Voyez lect. CCVIII, note 17.

2 Une des épithètes du mont Mérou est le mot *hémâparwata*, lequel signifie *montagne d'or*.

3 Indra, dit-on, fit la guerre aux montagnes, qui jadis avaient la faculté de s'élever dans les airs il les frappa de sa foudre, qui coupa leurs

4 Voyez, Recherches asiatiques, tom. VIII, le dessin de la carte I, qui représente le lotus terrestre

...

5

6

La Terre (dhâtrî), prenant la forme d'une vache noire⁷, vient aussi, docile à la voix de Brahmâ, apporter au moment du sacrifice le nectar de son lait. La crème (saras) de ce lait divin, tombant sur la terre qui a repris sa forme de Prithivî, traverse le monde éternel et brillant, siège de toute merveille, et arrive dans le Brahmakchétra où elle apparaît dans le grand et illustre tîrtha de Saraswatî, et coule au milieu des lotus.

Celui qui possède toute beauté et toute piété, cachant sous l'apparence d'Adja⁸ sa forme dorée, et se livrant aux saintes pensées de l'yoga, produit, de sa propre émanation (adjagandha⁹), une grande montagne, placée à la porte du souverain maître¹⁰, éternelle comme lui, douée de ses qualités, fréquentée par les Siddhas, ornée de superbes édifices¹¹ tout brillants d'or, entourée de merveilleux lotus, et embellie de toute manière par les soins de Twachtri¹²: enfin cette montagne est une image du Mérou matériel, mais une image toute spirituelle et miraculeuse. «Je veux, dit le créateur, par la vertu de mon manas, créer une terre de vertu et de piété qui soit une forme intellectuelle de l'autre terre, car les formes sont infinies pour moi dans l'univers. Avec les cinq éléments j'existe dans les trois mondes; avec un sixième, qui est mon manas¹³, je prétends faire cette création. Je vois de loin les efforts des êtres que leur aveuglement engage dans les chaînes des renaissances, et je renferme en moi ceux qui, délivrés des vains désirs et des nécessités de la vie mortelle, ne sont plus contenus dans les cinq éléments, ni appelés à faire partie de l'immense variété de la nature. C'est alors qu'ils arriveront dans cette terre invisible, qui n'est autre chose que moi-même. Ceux qui cherchent par l'étude des livres saints à connaître Vichnou et brûlent leurs péchés par le feu de la pénitence finissent par me voir sous ma forme immatérielle. Les hommes fidèles aux règles du devoir, et qui essaient de monter jusqu'à moi, ont conquis le Swarga, et peuvent me contempler, à jamais délivrés de toute fatigue. Pour arriver à cette montagne, élevée sur le sommet du Mérou, il faut livrer plus d'un combat à ses passions, et se purifier par le sacrifice souvent répété de la vie. Là, ces êtres bienheureux se trouveront dans la société des aimables Apsarâs, et se promèneront sous les ombrages délicieux du Nandana. Telle est la récompense qui attend ici, dans le Pouchcara, ceux qui connaissent ma science, et qui, dévoués à mon service, soumettent le corps et l'affaiblissent par la pénitence.

Une fois arrivés à la perfection, ils verront combler tous leurs désirs, et posséderont le bonheur dans ce monde et dans l'autre. Or cette terre de perfection et de pureté portera dans les trois mondes le nom de Gôri¹⁴. Que les hommes, recueillant leurs esprits, fassent briller tout l'éclat de leur pénitence: purs, étrangers à la fraude et à la cupidité, ils s'exemptent de la nécessité de recommencer la vie et de se trouver encore enchaînés dans les éléments. Respectueux envers les Brahmanes, et chastes dans leurs oeuvres, qu'ils soient généreux, qu'ils prodiguent les présents, les fruits, les cadeaux de toute espèce, certains que leur récompense sera immense dans ce monde que je leur annonce, et où ils se retrouveront avec toute leur famille, fidèle comme eux aux règles du devoir. Ceux qui auront sur la terre aimé les sacrifices et la présence des Brahmanes, continueront à

7 *Capilâ* signifie *noire* : c'est le nom de la vache merveilleuse célébrée si pompeusement par les Pourânas.

8 Le mot *adja* signifie *non né*, et c'est un des noms de Brahmâ et de Vichnou. Il signifie également chèvre, *αιξ*, *αγρος*

9 Mot à mot *odeur d'Adja*.

10 Passage obscur, *गुरुद्वारो*.

11 Tel est le sens que j'ai donné ailleurs au mot *वेदिचा*, *védicâ*.

12 Nom de l'artiste céleste Viswacarman.

13 Le *manas* est aussi considéré comme un sixième sens. Voyez le Bhagavad-gîtâ, lect. XV,

14 Sous le nom de *Gôri*, on désigne aussi l'épouse de Siva, qui se distingue par sa pénitence et sa piété. Je n'ai pas cru qu'il fût ici question de cette déesse, mais plutôt d'une terre idéale que l'auteur personnifie et appelle *पृथिवीचेतना*

s'occuper de sacrifices et de saintes libations. Ainsi, que votre esprit soit rempli de cette pieuse Gôrî, et, désormais fixés dans le séjour d'une heureuse pénitence, vous ne reviendrez plus vous unir aux êtres. Ce séjour, suprême et divin, c'est le Satya-loca¹⁵: là seront récompensées les oeuvres de ceux qui auront marché dans la voie du devoir.

DEUX CENT-TREIZIÈME LECTURE. MORTIFICATIONS ET PÉNITENCES DES DIEUX.

Vêsampâyana dit:

Vichnou, modèle de sainteté, eut le désir de se rendre dans la région divine qui s'étend vers le nord. Sur les coteaux de la montagne sacrée et fertile en métaux précieux, le dieu, à l'oeil de lotus, au coeur plein de piété, se livra pendant dix mille ans, dans le Pouchcara même, aux rigueurs de la pénitence. Immobile sur un pied¹, recueilli en lui-même, celui dont sortit Brahmâ procéda par les mortifications les plus pénibles à la formation du monde. Soleil immortel, il resta pendant neuf mille ans, le corps tout couvert de cendres. Par un effet de sa puissance il donna l'existence aux corps célestes, et, poursuivant le cours de ses pénitences, ce premier des Brahmanes animé du véritable esprit de l'yoga, produisit le monde. Lune merveilleuse, il s'entoura de splendeur², et, maître de sa pensée, habile dans la science de l'yoga et dans celle du devoir, il arriva à la perfection de Brahmâ³. Il ouvrit son oeil lumineux dans le ciel et dans l'espace qui sépare le ciel de la terre, et, couvert de formes variées, il compléta le système céleste.

Maître souverain, esprit mystérieux, il prit la forme d'un taureau, et, le pied droit levé⁴, jeûnant et recueilli, pendant neuf mille cent ans, il se montra fidèle aux règles sévères de l'yoga. Alors l'Air s'épaississant s'approcha du taureau, qui l'absorba, et le rendit par la bouche sous une apparence d'écume. Cette écume ainsi chassée par la respiration et imprégnée des qualités du grand esprit, sans être précisément ni liquide, ni solide, tomba sur la terre et pénétra dans l'eau⁵. Ensuite l'Air et l'Eau, agissant au sein de cette écume, lui donnèrent un mouvement qui la poussa vers le firmament où elle se soutint. Là cette même écume s'étend en vapeurs qui ne tiennent ni de l'état liquide, ni de l'état solide, et ressemblent à ces nuages foncés qu'amène avec soi l'aurore. C'est ainsi que l'Air, de sa nature libre et indépendant, subit pendant mille ans les épreuves d'une rude pénitence pour arriver à se revêtir d'une forme de Brahmâ.

Le Feu, sous l'apparence d'un pénitent à l'épaisse djatâ, au vêtement d'écorce, continua ses austérités pendant trois mille et un ans, dans le Pouchcara, se nourrissant de feuilles et observant le silence. De sa splendeur naquit ce grand fanal, qui brille dans le Swarga, et dont la lumière dissipe au loin les ténèbres. Tel est dans le ciel l'effet de la pénitence du feu de Brahmâ destiné à éclairer tous les êtres et même à constituer les mondes. Les ténèbres régnaient sur la terre, séjour des humains. Le soleil, foyer merveilleux de lumière, lança les rayons qui donnèrent la vie à tous les êtres mortels. Le Brahmane et lui, ce sont là deux

15 Le *satya* est le plus élevé des sept *locas*.

1 पदेनैकेन, *pâdenêkéna*.

2 Dans ce passage se trouve विषय, *vichaya*, dont nous avons cherché à donner le sens, tom. I, lect. I, note 6.

3 ब्राह्मी सिद्धिमुपागतः, c'est-à-dire que la lune matérielle se trouva créée; car Brahmâ est ici la matière, c'est Dieu revêtu d'organes.

4 Il y a un genre de pénitence qui consiste à tenir son bras élevé: n'est-ce pas par analogie que l'auteur représente ici ce taureau avec son pied levé? Le pénitent qui s'astreint à cette austérité s'appelle *Oûrddhabâhou*.

5 वारिमाविष्य. Le dictionnaire donne au mot वारि, féminin le sens de *jarre*, ou *vase à contenir de l'eau*. Il faut comprendre ici que c'est la terre qui est le réceptacle de l'eau.

sources de lumière, fortifiées par l'yoga. Les ténèbres sont puissantes pendant la nuit, mais dans le jour elles cèdent à l'influence de ce couple brillant⁶. Éclatant et libre, ami des fleurs et escorté des Yakchas, le génie du feu poursuit sa pénitence au milieu des Pouchcaras, animé par l'amour du devoir et absorbé dans la méditation. Les années qu'il passe dans cette sainte occupation sont aussi nombreuses que les pluies qui, du sommet du Mahendra, descendent sur la terre. A genoux sur le sol, il tient ses regards fixés vers le ciel, et durant mille ans ses yeux sont restés fixes. Il s'en échappe mille et mille rayons lumineux, qui vont s'attacher au soleil parvenu au milieu de sa course, et le couronner de leurs lueurs étincelantes, comme les éclairs ceignent le nuage de leurs flamboyantes clartés. Quand l'oeuvre de ce monde aux formes si diverses est achevée, ou quand la fin des âges est arrivée, ce feu devenu dévorant se précipite sur la terre, où sa pénitence se prolonge pendant mille ans.

Cependant Couvéra descend sur le sommet du Mérou, et ce dieu que les Yakchas accompagnent et qui se fait porter sur les épaules des hommes⁷, ce dieu qui se plaît aux jeux des Apsarâs, et allume le feu des désirs, maintenant commande à ses sens et donne l'exemple de la patience et de la mortification. Mais le chef de toute pénitence, c'est Vichnou, dont rien ne saurait ralentir le zèle; et dans les trois mondes il n'est personne qui, sous ce rapport, puisse lui être comparé. Le roi des serpents, Vâsouki aux têtes nombreuses, se soumet au silence, travaille à subjuguier ses sens et pratique aussi de pénibles austérités. Le puissant et vertueux Sécha, serpent d'une origine céleste, s'élève sur un arbre, et, animé d'un saint zèle, y reste suspendu, la tête baissée. De ses langues découle un noir poison que fournissent tous ses membres: pendant mille ans il demeure en cette posture, jeûnant et se mortifiant. Le poison qu'il distille brûle le monde, et le désole. Ce n'est pas seulement sur la race des serpents qu'il se répand, c'est encore sur tous les êtres animés et inanimés. Le mal s'accroît de ses propres ravages, et une chaleur dévorante consume les membres du premier auteur de ce fléau. C'est en vain que le grand Brahmâ, pour le bonheur du monde, lui donne un mantra salutaire, et composé de lettres divines. Garouda, les ailes étendues, les serres et la crête pendantes, durant mille ans, reste immobile au-dessus de la terre. La terre voit dessécher ses plantes et pâlir les feuilles de ses arbres. Tel est le sort de tous les êtres vivants soit dans ce monde, soit dans le séjour des dieux. Les champs sont couverts de serpents, comme le ciel est chargé d'étoiles.

Indra, au moment de l'hiver, seul, humble et pieux, se plonge dans l'eau du Pouchcara, et des poissons caressent sa chevelure. Prithivî, au corps élancé, à l'âme recueillie, au coeur échauffé par la dévotion, tenant son bras droit élevé, pendant mille cent et un ans, se livre aux saints exercices de la pénitence, jeûnant, méditant et s'unissant par la pensée à l'être divin. Elle se trouve supportée par le dieu qui est la matrice de Brahmâ, qui n'a ni commencement ni fin, et qui se confine dans la matière, par Vichnou, esprit suprême et mystérieux, être dépouillé de formes extérieures, brillant pendant le jour, et subsistant toujours durant la nuit, trésor de vérité, de sagesse et de bienfaisance. Le bras du dieu qui soutient la terre semble se confondre avec elle, brillant au milieu de la nuit comme un soleil, ornement du ciel, couvrant les domaines⁸ de la lune, et remplissant les voies des planètes et des étoiles. L'ombre de ce bras droit de Vichnou qui porte Prithivî s'étend jusqu'au disque de Soma, qu'elle pénètre et remplit. La terre privée jusqu'alors d'un principe fécondant⁹, en reçoit un qui assure sa durée; Vichnou, qui la tient embrassée, poursuit le cours de ses pénitences, et cependant, sous cette influence divine, Prithivî, desséchée par les rayons du soleil, sentait ses pieds défaillir, et s'enfonçant tristement dans l'eau, elle s'en trouvait tout enveloppée, comme elle le sera à la fin des âges.

⁶ Comme le soleil dissipe les ténèbres de la nuit, le Brahmane dissipe celles de l'esprit.

⁷ Voyez Nouveau Journal Asiatique, n° 8, pag. 465

⁸ विषय, *vichaya*.

⁹ अलिङ्ग, *alingâ*.

Au milieu des rayons du soleil brille la grande rivière, coulant à travers le cristal et l'or. Son éclat est égal à celui de l'astre du jour. D'abord enfermée dans le disque resplendissant, la déesse n'apparaît point à l'oeil; mais bientôt, se dégageant de ce foyer étincelant, elle s'élançait, elle se précipite en torrents impétueux. On la reconnaît pour la céleste Gangâ à ses rives ombragées, à ses arbres odorants, à ses lotus suaves. L'or compose son collier, le cristal sa ceinture, le pollen du lotus ses parfums, les oies sauvages ses boucles d'oreille, les lotus noirs ses cheveux, les fleurs sa parure. Elle marche comme une femme éclatante de beauté, et arrive dans le Pouchcara, remplie d'une sainte ardeur, et disposée, comme Tchandra, à faire le bonheur des mondes.

Saraswatî, dont la voix claire et sonore fait entendre des chants divins, s'avance à pas lents sur le sommet du grand Mandara. Elle lit les quatre Vèdes qui se soutiennent sur leurs quatre pâdas, le Rig, l'Yadjour, le Sâma, prononcés avec tout l'art de la sikchâ¹⁰. Les Richis, qui brillent comme des feux et brûlent leurs péchés par l'ardeur de leur pénitence, les collines de la montagne aux beaux coteaux¹¹ répètent ces sons merveilleux, et tous les êtres écoutent avec respect ces accents que promène par tout le monde l'invisible Mandara. Quand le moment du repos est venu, la déesse se tut, et ne prononça plus aucune de ces paroles pieuses. Tous les êtres aussi se turent, et n'élevèrent plus la parole. Saraswatî, saintement occupée de l'yoga, eut pitié des êtres; elle parla, et fit entendre sa voix. Alors de tout côté il lui fut répondu par des chants dirigés avec art.

Les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les Marouts, les Aswins, distingués par la djatâ, vêtus d'écorce et ceints de moundja¹², les Gandharvas, les Kinnaras, les serpents, les eaux, les insectes, les oiseaux et les reptiles, tous enfin, au sein des Pouchcaras, se recueillent avec sagesse, et dessèchent leur corps au milieu des efforts d'une pénitence rigoureuse.

Dieu, sous la forme de Vichnou, devient l'yogin par excellence et le défenseur de tous les êtres auxquels il se mêle. Ensuite se doublant lui-même, il se livre dans le Pouchcara à mille jeux amoureux, brillant comme le feu qu'enveloppe la fumée. Une flamme, née de son manas, pour échauffer la terre, remplit un disque large de dix yodjanas. Les rayons étincelants qui en jaillissent ressemblent à un foyer brûlant, et alimenté de feuilles sèches. L'oeil n'en pouvait pas plus soutenir l'éclat que celui du soleil: telle était la force de cette flamme, comparable à ces feux que le prêtre allume au moment du sacrifice. Cette flamme ne fit qu'augmenter, s'enveloppant de tourbillons de fumée, tout le temps que Vichnou resta occupé de ses exercices religieux. De la cendre ce dieu fit une boule, dont il sortit lui-même sous la forme d'un serpent à cent corps, nommé Bâlâhaca¹³; et alors sur ce feu merveilleux, né de la même substance que lui-même, et toujours croissant en ardeurs dévorantes, Bâlâhaca, pour le bien du monde, versait une onde heureusement rafraîchissante. Cependant, honoré par la troupe des Siddhas, le premier des yogins, au milieu du Pouchcara, continuait sa pénitence, recueillant son âme en lui-même, contenant ses pieds et tous ses membres, fixant son manas dans sa tête, immobile et silencieux. Or, ce genre de mortification, observé avec foi et constance, convient à tous les êtres et pour ce monde et pour l'autre.

Les Dêtyas, qui déjà avaient été vaincus par Vichnou, se rassemblèrent aussi en brandissant leurs armes, et se mirent à l'abri dans des villes de formes diverses et d'une nature magique. Ces robustes géants voulurent avec des débris de montagnes éteindre ces flammes prodigieuses; même, orgueilleux de leur force, et recourant à leur science magique, ils se changent en nuages, et retombent en pluie sur ce feu ainsi doublement attaqué. Mais les rayons du dieu dévorent ces milliers de rochers avec autant de rapidité

¹⁰ Voyez torn. I, lect. XX, note 4.

¹¹ Il me semble que ce mot *souparswa* se rapporte au mont Mandara. Suivant l'Agni-pourâna, le Mandara est la branche occidentale du Mèrou.

¹² Le *moundja* (*saccharum munja*) sert à orner la ceinture du Brahmane. Voyez lois de Manou, lect. II, sl. 42.

¹³ Bâlâhaca semble être ici le nuage personnifié. Au reste toute cette cosmogonie est remplie de contradictions.

que le soleil, à la fin des âges, consume les êtres. Les Dêtyas, malgré leur magie, ne peuvent pas plus soutenir ce feu qui s'élève jusqu'à leur visage, que le ciel ne soutient l'ardeur de l'astre du jour, quand il s'élance des portes de l'Orient. Ils s'épuisent en vains efforts; abattus, découragés, ils s'en vont tomber sur le sommet du Gandhamâdana. Enfin ce feu de Vichnou, se précipitant dans le monde avec la rapidité de l'éclair, va dans les airs brûler les Dêtyas. Quant au serpent Bâlâhaca, comme un nuage chargé de pluie, il envoie sur la terre une onde abondante, et, plein de respect pour la race des Brahmanes qui l'appellent par leurs mantras, il accorde à leurs vœux une eau bienfaisante.

DEUX CENT-QUATORZIÈME LECTURE. ARMURES DES DIEUX.

Djanamédjaya dit:

Cependant quel était pour les dieux le fruit de cette pénitence? On ne sait pas assez tout ce que la pénitence peut opérer.

Vêsampâyana dit:

Tous les dieux, attachés à Vichnou, donnaient leurs soins au sacrifice, et, suivant l'usage, allumaient le feu sacré qui s'élevait du sein du Pouchcara¹. Les Brahmanes, en prononçant les mantras ordonnés, faisaient les saintes libations de beurre (havis). Le feu brillait d'une splendeur admirable; par la vertu de Brahmâ il s'étend, il grandit, et subit une métamorphose; il devient un être d'une forme éclatante, appelé Brahmadaṇḍa, et chargé d'armes merveilleuses, telles qu'une épée, un bouclier, un arc, une massue, un soc, un disque, une lune, une hache, un trident, un tonnerre, un poignard, une lance. Vichnou prend pour lui le disque, le poignard, la massue et le soc: ces deux dernières armes doivent lui servir quand il revêtira la forme d'un homme robuste et courageux. Par la vertu de leur pénitence, Indra et Roudra obtiennent, l'un la foudre invincible, l'autre le trident et l'arc; la Mort, la verge et le lacet; Câla, la lance; Twachtri, la cognée; Couvéra, la hache. Ces armes impérissables, innombrables, sont fabriquées par l'artiste céleste², qui a aussi donné un char de feu à Indra, au brûlant Soûrya, à Vichnou et au grand Roudra. Viswacarman confectionna également d'autres chars pour toute l'armée des dieux. Vichnou, soulevant une partie de son corps, au moment du Parwan, fit sortir du Pouchcara une foule de nuages qu'il rangea en bataille, et Soûrya couvrit le ciel de la troupe des étoiles, à la tête desquelles il devait marcher au combat.

Le puissant Brahmâ, en disparaissant, emmena l'être merveilleux qui venait de naître, étonnant assemblage d'armes immortelles, réunissant en lui les quatre espèces de traits que portent Indra, Agni, Vâyou et Roudra.

Les enfants de Diti participèrent aussi à quelques-uns des avantages des dieux: comme eux ils se livrèrent aux exercices de la pénitence, apprirent l'art de la sikchâ, et obtinrent des armes. Formés en armée composée de quatre corps, et distingués par leur valeur, ils présentaient une force difficile à vaincre. Tous, par les plaines de l'air et sur des chars richement ornés, se rendirent au pied du Mandara. Vichnou lui-même, le grand yogin, à la tête de l'armée céleste, vint aussi sur la terre. Les Souras, vêtus d'écorce, et les Brahmanes reprirent en cet endroit les saints exercices de la pénitence.

¹ Le *pouchcara* doit être ici le vase dans lequel on allume le feu sacré.

² Cet artiste céleste est Viswacarman, appelé aussi *Twachtri*. Cependant la traduction littérale de ce passage tendrait à distinguer ces deux noms. Mais le mot *viswacarrnan* peut aussi être considéré comme une épithète. Dans la CCXXXIXe lecture, Maya, artiste des Dêtyas, se trouve aussi désigné par l'épithète de *Viswacarman*.

DEUX CENT-QUINZIÈME LECTURE. BARATTEMENT DE LA MER.

Djanamédjaya dit:

A l'époque où Râhou ne faisait qu'un seul corps¹, comment les êtres se sauvèrent-ils de la destruction?

Vésampâyana reprit:

Le souverain Pradjâpati et les Richis, voulant pourvoir à l'ordre sur la terre, avaient élevé au trône et sacré Prithou², fils de Véna. On était alors dans le Trétâ-youga, et les mortels se disaient en bénissant ce prince: «Voilà notre grand roi: à lui nous devons et nos moeurs et nos arts. Par ses vertus il est le père de tous les êtres.» C'était dans ce temps que les dieux se trouvaient sur les coteaux du Gandhamâdana³, où ils se macéraient par mille austérités. Les Dânavas s'étaient réunis avec eux sur cette montagne. La saison de Mâdhava⁴ venait de naître: la vue de ces lieux enchantait et les Dêtyas et les dieux. Le vent apportait jusqu'à eux l'odeur délicieuse des fleurs, qui charmait leur âme. Les Dêtyas surtout, étonnés et ravis, ne pouvaient contenir leur joie, et ils disaient: «Si les fleurs ont un pareil parfum, que serait-ce de l'élixir qu'elles produiraient? Essayons de tous les moyens, quels qu'ils soient, que nous fournit l'expérience. Battons les plantes dans la mer de lait avec le grand et large Mandara. Il faut d'abord baratter cette onde blanche, et pour cette opération réunissons tous nos efforts. Que le grand Vichnou soit le directeur de l'ouvrage. Nous partagerons avec nos ennemis le ciel et la terre. Prenons tout, les racines, les feuilles, les branches, les fleurs et les arbres, tout ce que la terre pourra nous offrir, et formons-en un heureux mélange.»

Ainsi parlèrent les Dêtyas, et ils arrachèrent sur le Gandhamâdana les plantes qui garnissaient ses coteaux. Ils veulent ensuite soulever le Mandara; mais la force de leurs bras réunis ne peut réussir à le remuer: la terre tremble sous leurs efforts. Épuisés de fatigues, les genoux éternés, ils tombent au fond de la vallée. Alors se recueillant en eux-mêmes, et brûlant leurs péchés au feu de la pénitence, ils vont trouver le père commun des êtres, et baissent devant lui leurs fronts respectueux. Brahmâ, grand et présent partout, connaissant le désir de leur coeur, leur fit une réponse inspirée par l'amour qu'il porte aux mondes dont il est le créateur, et la voix de l'être invisible frappa agréablement leurs oreilles. A cette voix immortelle les Âdityas, les Roudras, les Marouts, les Dévas, les Yakchas, les Gandharvas et les Kinnaras répondirent par leurs chants. «Réunissez tous vos efforts pour obtenir le breuvage d'immortalité, avait dit le dieu, et vous pourrez remuer cette montagne si brillante par ses métaux.» Et aussitôt les Dévas et les Asouras soulevant ensemble la montagne, la font mouvoir avec rapidité au milieu de ce liquide aussi blanc que la neige. Les paroles de Brahmâ ont enflammé leur courage: les Dêtyas aux bras vigoureux s'animent mutuellement par leurs paroles. L'eau de la mer rejaillit sur la terre, au moment où les Dévas et les Dânavas y plongèrent le Mandara qui leur servait de ribot⁵, et prirent le serpent Vâsouki pour être la corde qui devait le faire tourner. Cette onde,

¹ Râhou fut coupé en deux par le *tchakra* de Vichnou; sa tête et sa queue ainsi séparés forment, suivant les astronomes, deux planètes, qui correspondent aux nœuds ascendant et descendant. L'histoire du barattement de la mer est racontée plus longuement, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, dans l'épisode du Mahâbhârata, dont M. Wilkins a inséré la traduction dans ses notes du Bhagavad-gîtâ

² Voyez tom. I, lect. V.

³ Montagne que l'on place à l'est du Mérou: l'Agni-pourâna en fait une branche méridionale de cette montagne. Par abréviation on l'appelle aussi Gandha. Le mot *Gandhamâdana* marque que les parfums de cette montagne sont *enivrants*. Il y a aussi un bois qui porte le nom de *Gandhamâdanam*.

⁴ Voyez la note 5 de la CCXIe lect., माधवे समय.

⁵ Les mots par lesquels on désigne ici le ribot et la corde sont पुष्कर et नेत्र. M. Wilson dit que नेत्र est l'anneau qui tient la corde.

battue durant mille ans avec les diverses plantes, se changea en un lait épais, et produisit enfin l'Amrita. Les Asouras furent les premiers à s'en emparer; mais les Dévas, furieux de cette perte, le reprirent ensuite en employant les artifices de l'amour⁶. De cette mer sortirent avec le breuvage d'immortalité Dhanwantari, la liqueur enivrante⁷, la déesse Srî, la pierre précieuse appelée Côtoubha⁸, la lune dans toute sa pureté, le cheval Outchêhsravas. Râhou parvint à se glisser parmi les Dévas et à boire aussi de l'Amrita: «Aucun autre Asoura, dirent les Dévas, n'aura cet avantage.» Alors Hari, attaquant Râhou, lui trancha d'un coup de tchakra la tête qui depuis lors est restée avec les Pitris et les Mounis éternels. Indra prit ensuite cet Amrita et le remit à la Terre, qui, obéissant à l'ordre de Brahmâ, disparut aussitôt.

DEUX CENT-SEIZIÈME LECTURE. INDRA ÉLEVÉ AU TRÔNE.

Djanamédjaya dit:

Après avoir vu immoler un si grand nombre des leurs, et certains de la supériorité de Vichnou, que peuvent désirer les Dêtyas et les Dânavas?

Vêsampâyana répondit:

Fiers de leur force, les Dânavas désirent l'empire. Les Dévas, qui ont pour eux la vertu, ne veulent que le mérite de la pénitence.

Djanamédjaya reprit:

Comment le puissant Hiranyacasipou, sacrifiant dans le Brahmakchétra, fut-il dupe de sa générosité? Vêsampâyana dit:

Cet illustre et grand Dânavas célébrait un Râdjasoûya où il prodiguait l'or et les présents: c'était dans la province située entre le Gange et l'Yamounâ que s'accomplissait cette cérémonie accompagnée de grands actes de mortification, et les dévots y étaient accourus en foule. On y voyait des Brahmanes instruits dans les Vèdes et éprouvés par de saintes austérités, des Yatis fameux dans les exercices de l'yoga et les oeuvres de perfection, les Mounis Bâlakhilyas¹ illustres dans la science du devoir, de nombreux Dwidjas constants dans la pratique des vertus, de célèbres Richis accompagnés de milliers d'autres saints personnages. Des richesses immenses brillaient çà et là; les pierres précieuses étincelaient de mille feux. Soucra² avec son fils présidait au sacrifice, et, rayonnant comme un feu éclatant au milieu de cette foule, dirigeait Hiranyacasipou. Celui-ci prononça ces mots: «Je suis prêt à donner ce que chacun me demandera. Que les voeux soient exprimés, et ils seront exaucés.»

A l'instant Vichnou se présenta sous la forme d'un nain³, et demanda l'aumône. Hiranyacasipou lui accorda la portion de terre qu'il pourrait parcourir en trois pas. Le puissant Vichnou se mit à marcher, et, reprenant sa forme divine, en trois pas il remplit les trois mondes. Les Dêtyas privés de leur empire se retirèrent dans le Pâtâla.

Ce fut alors que rassemblant leurs armées, où brillaient de tous côtés des lances, des épées, des dards, des machines, des massues, des chars, des enseignes, des drapeaux, des armures, des boucliers, des haches, des traits de tout genre, les dieux, sous les ordres de Vichnou, reconnurent Indra pour roi des mondes, et s'empressèrent de le sacrer en cette

⁶ Vichnou, pour ravir aux Asouras le breuvage d'immortalité, prit la forme d'une femme, nommée *Mohini*, et qui par sa beauté troubla leurs esprits

⁷ C'est-à-dire la nymphe Sourâdêvî, déesse des liqueurs spiritueuses.

⁸ Joyau que Crichna attachait sur sa poitrine.

¹ Voyez tom. I, XVIIe lect., note 2. Ces Brahmanes étaient fils du Richi Cratou et de Criyâ.

² Soucra est fils de Bhrigou; il a le titre de maître spirituel des Asouras. On l'appelle aussi Ousanas, et je ne sais si c'est une ressemblance fortuite que celle qui se trouve entre ce mot et le nom de Houcheng, qui fut, dit-on, l'antique législateur des Perses sous la dynastie des Pichdadiens.

³ Le poète confond ici l'histoire de Bali et celle d'Hiranyacasipou. Voyez tom. I, lect. XLI.

qualité. Bientôt après Indra accorda aux Pitris l'offrande de la Swadhâ, et Brahmâ, éternel, infini, occupé d'organiser les choses, lui donna à lui-même la divine ambroisie. Alors dans le pays qu'affectionne le plus le père des êtres, retentirent les sons de la conque marine, qui glace de terreur les ennemis des dieux, et que le maître de la nature avait de sa propre main présentée à Vichnou. En entendant le signal de cette conque divine, les trois mondes entrèrent dans un pieux recueillement: les saints travaux se trouvaient terminés; Indra était roi des dieux, et, sur le sommet du Mandara, environné de toutes leurs armes enflammées, il avait l'air d'être entouré d'une multitude de feux.

DEUX CENT-DIX-SEPTIÈME LECTURE. INTERRUPTION DU SACRIFICE DE DAKCHA.

Vêsampâyana dit:

Cependant un royaume s'était formé à Mahodaya¹, et les dieux étaient venus s'y établir avec les mortels. Ils se livraient ensemble aux saints exercices de la prière, et prenaient chacun une part dans l'oeuvre du sacrifice. Le divin Vrihaspati, accompagné des Richis, célébra un jour pour Dakcha, fils des Pratchétas, un grand aswamédha. Ce sacrifice devint l'occasion d'une dispute qui s'éleva entre le sage Dakcha et Roudra. Celui-ci, privé de la portion qu'il désirait, vint avec Nandin se venger de cet outrage. Ce Nandin était une seconde forme de Roudra, qui se doublait ainsi pour soutenir ses droits. Déjà les saintes paroles avaient été prononcées par le pieux Richi: l'éternel sacrifice s'accomplissait, lorsque le dieu se présenta entouré de compagnons à l'extérieur hideux, aux yeux difformes, au ventre énorme comme une jarre. Les uns ont la taille d'un géant ou celle d'un nain; les autres sont d'une largeur démesurée; ils portent leurs cheveux relevés en aigrette ou en djatâ; quelques-uns ont trois yeux²; leurs oreilles sont pointues; vêtus d'écorces d'arbres ou de peaux, ils balancent de lourdes massues ou d'immenses sonnettes. Leur ceinture est de moundja. Des bracelets entourent leurs bras; l'or brille à leurs oreilles. Plusieurs frappent des tambours de diverses dimensions³, ou jouent de la flûte. Le dieu, qui porte l'arc Pinâca⁴, apparaît lui-même avec une conque, un tambour, des cymbales dans ses mains; mais, tel que le dieu de la mort, il tient aussi un dard formidable. Il brille au milieu du sacrifice de mille rayons terribles, semblable au feu de Câla prêt à dévorer le monde.

Nandin et Siva ont en un instant renversé tous les apprêts du sacrifice: leurs coups sont aussi funestes que ceux du Temps à la fin des âges. Cependant une troupe de Râkchasas accourt, les yeux rouges de colère, et répand la terreur parmi les Mounis couverts d'écorces et de peaux. Les uns trempent leurs langues dans le beurre clarifié, les autres lèchent la chair des victimes; ceux-ci arrachent les poteaux consacrés, et s'agitent avec violence; ceux-là jettent de l'eau sur le feu avec de longs éclats de rire. Quelques-uns lancent un regard profane sur le Soma, et le dérobent, ou bien dans le creux de leurs mains⁵ brisent les brins de cousa. Ils arrachent les boucles qui couronnent les têtes des

¹ Le dictionnaire de Wilson dit que c'est là un des noms de l'antique Canoge. Ce mot signifie grand orient, et, comme le récit que nous allons lire, est entièrement allégorique, j'ignore s'il faut voir ici le nom d'une ville réelle ou imaginaire.

² On sait que les poètes représentent ainsi le dieu Siva, et que Siva a pour synonyme le mot *Roudra*. Voyez tom. I, lect. III; les Roudras, personnages astronomiques, sont au nombre de onze.

³ Il me semble qu'il y a dans cette description quelques traits qui conviennent à ces prêtres de Cybèle, frénétiques et furieux comme les compagnons de Siva. Je ferai remarquer comme un effet singulier du hasard que les mots *Dindyme* et *Bérécynthe* ont quelque analogie avec les mots sanscrits *dindima* et *bhêrî* employés ici même pour signifier *tambours*.

⁴ Ainsi se nomme l'arc ou le trident de Siva.

⁵ Je ne sais pas pourquoi le poète compare ces mains à des feuilles de lotus, पद्मतरु.

poteaux⁶, fendent ou percent de flèches les arbres d'or qui ornent le lieu du sacrifice, mettent tous les vases en pièces et s'amuse à remuer l'Aranî. Ils abattent et détruisent le Prâgvansa⁷, prennent les offrandes, les souillent avec leurs ongles, les mangent ou les jettent.

Le Sacrifice (cratou⁸) ainsi attaqué jour et nuit poussa un grand cri, pareil au bruit de l'océan déchiré par les vents. Roudra prenant le grand arc de roseau⁹ que lui donna jadis Swayambhou, ajuste ses flèches dont il accable le Sacrifice. Celui-ci percé de flèches s'élança dans le ciel, prit la forme d'une antilope, et vint en criant se réfugier auprès de Brahmâ; comme il ne trouvait plus de sûreté sur la terre, il s'approcha du dieu, portant le trait dans sa blessure. Brahmâ accueillit cette antilope avec bonté, et lui dit d'une voix forte et éclatante: «Tu resteras au ciel sous cette forme. Percée de la flèche d'un dieu, tu te fixeras désormais dans le Nakchatrasiras¹⁰, où tu te joindras à Roudra lui-même et à l'immortel Soma¹¹. Tu vas faire partie des constellations célestes, astre étincelant et ferme dans ta marche éternelle. Ce sang divin, sorti de ta blessure, dont tu as marqué le ciel dans ta course rapide, et dont la couleur est empreinte sur la face de Kétou¹², deviendra pour les êtres un signe infaillible de pluie¹³.»

Si l'ouïe est pour les mortels une source de bonheur ou de malheur, quand ils entendent dans le ciel la foudre d'Indra, la vue ne leur procure pas moins de jouissance ou de crainte. O prince, nos yeux contemplant avec admiration et transmettent à l'âme le spectacle merveilleux et varié de cet univers. La nuit voile sans doute une partie de cette ravissante création; mais le jour vient nous développer ce grand ouvrage, qui s'étend de la terre jusque dans les plaines de l'éther.

Tous les autres Pratchétas¹⁴ arrivent également en grand nombre, poursuivis par la crainte des flèches du grand Roudra. Nandin, le pinâca à la main, apparaît avec tous les génies compagnons d'un dieu terrible; tel sera le sceptre flamboyant de Brahmâ, quand il annoncera la fin des siècles. Alors Vichnou saisit son arc qu'il élève à la hauteur de son front; ses autres mains soutiennent son tchakra, sa massue retentissante et son poignard. En face de Roudra toujours menaçant, Hari frappant des mains¹⁵, le doigt défendu contre la corde par un cuir protecteur, tenant sa conque incomparable, son arc et ses flèches rapides, se montre à la tête des siens, comme la lune environnée de nuages. Les Âdityas, les Vasous couverts d'armes divines, se tiennent devant Vichnou, pareils à des feux brillants. Plus rapprochés de Roudra sont les Marouts et les Viswas, avec les Gandharvas,

6 कलश *calasa*.

7 Voyez la note 1 de la CCIVe lecture.

8 Le sacrifice se trouve ici personnifié. Le lecteur, en consultant la note 28 de la CXXXe lecture, verra jusqu'à quel point cette légende diffère de celle qui y est rapportée sur le même événement.

9 Voyez lect. CXLVII, note 7.

10 Le poète parce mot désigne le premier des Nakchatras, appelé *Mrigasiras*, figuré par une tête d'antilope, et contenant trois étoiles dont une est le λ d'Orion. Le mot *Mrigasiras* a servi à former le nom du mois Mârgasira (novembre- décembre) autrement appelé *Agrahâyana*, parce que, suivant l'ancien système, il était le premier de l'année indienne.

11 Les Nakchatras ou constellations lunaires sont considérées comme les épouses du dieu Soma, qui est la lune.

12 Nœud descendant, regardé comme un des neuf grahas ou planètes.

13 Le lecteur remarquera que les poètes latins donnent aussi à Orion le surnom d'*Aquosus*, parce que son lever annonce la pluie et l'orage.

14 Je regarde ici ce mot comme un nom de famille ce sont tous les enfants de Dakcha, qui lui-même était né des Pratchétas. Voyez tom. I, lect. II.

15 संहतञ्जलि, *samhatândjalih*.

les Kinnaras, les dragons, les Yakchas, les serpents; les Richis, appuyés sur leurs bâtons¹⁶, se trouvent à droite et à gauche, priant pour la paix et le salut des mondes.

Roudra le premier frappe Vichnou d'une flèche aiguë qui le touche au coeur; mais Vichnou, âme de l'univers et premier auteur de Brahmâ, Vichnou n'a pas chancelé: il conserve toute sa fermeté et l'usage des six sens¹⁷. Il tend son arc, ajuste sa flèche comparable au sceptre terrible de Brahmâ, et vise à l'épaule le fier Mahâdéva. Celui-ci n'a point tremblé sous le coup: ainsi le superbe Mandara reste inébranlable aux atteintes de la foudre. Alors l'éternel Vichnou, s'élançant avec violence, va prendre Roudra à la gorge, circonstance qui a fait donner à ce dernier le surnom de Nîlacantha¹⁸. «O dieu, qui ne connais ni commencement ni fin, épargne-moi!» Ainsi parlait Roudra à celui qui est le corps universel, le maître de la création, l'être immuable. Car, ô fils de Bharata, Vichnou fait et défait ce qui existe: il est par sa bonté le premier de tous les êtres. Il s'enferme lui-même dans son oeuvre. Des deux substances qui existent il est la plus noble: c'est lui qui a créé l'autre.

Des cris d'admiration se font entendre dans le ciel. «Adoration éternelle à Vichnou!» disaient les Siddhas. Cependant l'autre Roudra, Nandin, irrité tend son arc et atteint Vichnou à la tête. Le chef des Souras, le père de tous les êtres, regarde Nandin en riant et l'arrête. Pareil à Brahmâ et tout rayonnant, constant et ferme comme une montagne, ce dieu incompréhensible, infini, inconnu et vainqueur, le grand Hari, calme et tranquille, aussi brillant que le feu de la fin des âges, Vichnou enfin, sait triompher de son ressentiment; équitable et bon, il assigne au sage Roudra la portion qu'il demandait. Il établit pour l'avenir l'ordre du sacrifice¹⁹ et marque à chaque ordre de dieux la place qu'il doit occuper. Voilà ce qui a été raconté sur le combat que se livrèrent Vichnou et Siva²⁰ à l'occasion du sacrifice de Dakcha, sur l'interruption de ce sacrifice et le tumulte qui se répandit dans le monde. Le sacrifice éternel est établi pour tous les êtres, ô roi; Dakcha, comme les autres Pradjâpatis, en a recueilli les fruits. Telle est la manifestation de Vichnou, qui porte le nom de Pôchcara, c'est-à-dire son apparition dans l'antique Pouchcara. Cette histoire m'a été racontée par Dwêpâyana, qui la tenait par tradition des premiers Richis.

Celui qui, sage, pur et mortifié, écoute ce récit divin de la bouche des Brahmanes, et qui étudie la nature de l'Adhyâtma²¹, parviendra un jour au Dévaloca²²: s'il a toujours avec joie entendu parler de l'être antique et suprême, après avoir vu combler ici-bas tous ses désirs, il passera dans l'autre monde sans connaître l'inquiétude, et jouira de la félicité du Swarga.

16 न्यस्तदण्डाः, *nyastadandâh*.

17 Nous avons déjà vu que les Indiens considéraient le *manas* comme un sixième sens.

18 Voyez la lecture CXXXII, et la note 13 de cette même lecture.

19 Nous avons vu ailleurs que cette idée de sacrifice entraîne l'idée de devoir constant et consacré par la religion. Le sacrifice ici désigné, c'est l'accomplissement des devoirs imposés à chaque génie dans l'administration de l'univers. L'histoire de Dakcha a été interprétée de diverses manières : les uns y ont vu une querelle des partisans de Vichnou et de Siva; les autres n'y ont aperçu qu'une légende astronomique. Telle qu'elle est présentée ici, elle ne me paraît faire allusion qu'à l'histoire du ciel, et nullement à l'histoire des hommes.

20 Le texte lui donne le nom d'*Ougra*.

21 Esprit supérieur.

22 Monde des dieux.

DEUX CENT-DIX-HUITIÈME LECTURE. FORMATION DE L'OEUF DU MONDE.

Djanamédjaya dit:

O Brahmane, les saints racontent dans les Pourânas l'apparition du grand Vichnou sous la forme de sanglier; c'est une histoire dont j'ignore les détails et les circonstances. Quelle fut la sainteté de cette oeuvre? Quel en fut le motif, l'intention? Pourquoi ce sanglier vint-il au jour? Que signifiait cette forme? Quel dieu l'animait? Pour quelle raison ce dieu se soumit-il à cette existence? Pourquoi déploya-t-il ce pouvoir? Pourquoi daigna-t-il agir ainsi? Raconte-moi l'histoire entière de ce sanglier devant ces pieux Brahmanes assemblés ici pour le sacrifice.

Vêsampâyana répondit:

Je te dirai la sainte et antique histoire du grand sanglier; écoute, ô Djanamédjaya, comment ce dieu qui fut plus tard l'admirable Crichna, comment ce Nârâyana, si saint, si pur, si terrible, célébré si magnifiquement par les poètes, se fit sanglier et releva sur une de ses défenses la terre submergée. Mais l'homme qui pour son bonheur a connu cette histoire noble, antique et pure, dont parlent les Vèdes et que mentionnent mille récits pieux, doit, comme celui qui a étudié le Sânkhya et l'Yoga, éviter d'en donner communication à un incrédule.

Les Viswadévas, les Sâdhyas, les Roudras, les Âdityas, les Aswins, les Pradjâpatis, les sept Maharchis, les Richis surnommés Mânasas¹, les saints nés dès l'origine des choses, les Vasous, les Apsarâs, les Gandharvas, les Yakchas, les Râkchasas, les Dêtyas, les Pisâtchas, les serpents, les génies² de tous les ordres, les Brahmanes, les Kchatriyas, les Vêsyas, les Soûdras, les Mletchhas et les autres habitants de la terre, les quadrupèdes, les oiseaux, tous les êtres enfin vivants et animés, approchaient du moment³ de leur anéantissement; la période de mille yougas s'accomplissait, le jour de Brahmâ venait de finir⁴. Les phénomènes les plus funestes apparaissaient au ciel. Vrichâcapi⁵, à la semence d'or⁶, à la triple aigrette⁷, se montre en ce moment, soufflant sur le monde le feu de ses aigrettes et desséchant tout ce qui vit. Brûlés par ses rayons dévorants, défigurés et privés de tout leur éclat, les Vèdes, le Védângas, les Oupanichats, les Itihâsas⁸, la Science sacrée, les Cérémonies, la Piété, le Devoir, se présentèrent devant Brahmâ, auteur de toutes choses, et offrant de tout côté sa face vénérable. Ils étaient accompagnés de ces trente-trois ordres⁹ de dieux à qui la sagesse du créateur a donné avec la vie des devoirs à remplir.

En effet le jour de Brahmâ était fini, mais pour renaître; en attendant ils entrent dans ce dieu qui est l'âme suprême, l'essence spirituelle et indestructible, le maître puissant par l'yoga, Hari, Nârâyana. C'est ainsi que pour ces êtres il y a successivement destruction et vie (nidhanotpatti); car de même que le soleil se lève et se couche pour nous, il y a aussi pour la création des alternatives d'existence et de mort. A la fin des mille yougas arrive le moment où le Calpa se trouve complet. A cette époque la vie est éteinte partout, et Brahmâ, enlevant les mondes avec les dieux, les Asouras et les serpents, les renferme en

1 Voyez tom. I, lect. I.

2 Ceux qu'on désigne par le nom de *bhoûta*.

3 Cet état s'appelle निर्वाणं, *nirvânam*.

4 Voyez tom. I, lect. VIII.

5 La IIIe lecture, tom. I, donne le nom de Vrichâcapi comme celui d'un Roudra

6 हिरण्यरेतः, *hiranyarétas*. Cette épithète s'emploie pour le feu, le soleil et Siva.

7 त्रिशिख, *trisikha*. Ce mot peut aussi désigner les trois pointes du *triwâla* de Siva

8 Nom que l'on donne aux récits historiques

9 Voyez tom. I, lect. III, note 32,

son sein, et reste seul, maître souverain de toutes choses; car cet univers dépend de ce dieu invisible et éternel, qui à chaque nouveau Calpa renouvelle sa création.

Ainsi le monde n'est plus vivifié par les rayons du soleil et de la lune; plus de fumée, de feu, d'air; plus de sacrifices, de libations, de cérémonies; les oiseaux ne traversent plus les plaines du ciel, les animaux ne foulent plus la terre; l'horreur, la confusion et les ténèbres règnent de tout côté; partout l'obscurité, partout l'inertie; plus de mouvement de sympathie ou d'opposition; les éléments, dont Nârâyana était l'âme, se trouvent dissous. Cependant le maître suprême, Hrichîkésa, se livre au sommeil; son vêtement est jaune, ses yeux rouges; sa chevelure, ramassée en djatâ sur sa tête, y forme mille aigrettes; sa poitrine sacrée et marquée de sandal, porte le signe du Srîvatsa; il éblouit comme le nuage chargé d'éclairs. Mille lotus composent sa guirlande. Près de lui est Lakshmî son épouse qui le tient embrassé. Il dort, le père de tous les mondes, il dort, l'être juste et puissant. Mais quand la révolution des mille ans est achevée, le grand esprit, le dieu des dieux, s'éveille de lui-même pour prouver sa force. Créateur souverain, il forme d'abord en lui-même un nouveau type de ce monde avec les Pitris, les dieux, les Asouras et les hommes; car, toujours ferme et invincible, il est le grand Pradjâpati et la source de cet univers, qu'il fait, défait et renferme en lui, qu'il porte et contient, qu'il règle, réforme et sanctifie. Il n'a rien existé, il n'existera rien au-dessus de Nârâyana, ni les Vèdes, ni les cérémonies, ni les sacrifices, ni les saintes traditions, ni la délivrance finale, ni la voie du salut, ni la science, ni la pénitence, ni la vérité; Nârâyana est plus grand que ce qui est vraiment grand; il est Swayambhou, Brahmâ, le roi de la terre; il est l'air, le sacrifice, le maître de cette nature qu'il a créée. On peut dire de lui qu'il est et qu'il n'est pas¹⁰. Il sait tout. Il connaît ce que connaissent les dieux; mais les dieux ignorent ce qu'il veut savoir seul. Les Pradjâpatis, les sept Richis, tous les immortels ne peuvent lui trouver de bornes; de là vient que l'écriture l'appelle Ananta(infini). Les dieux ne voient pas sa forme première: ils honorent celle qu'il manifeste dans ses diverses incarnations. Ils n'aperçoivent que ce qu'il leur montre. Mais ce qu'il ne révèle pas, qui peut se flatter de le découvrir?

Chef de tous les êtres, feu, voie des deux vents opposés¹¹, trésor de splendeur, de pénitence et d'ambrosie, protecteur des quatre ordres de dévots (âsrama), consumant les fruits des quatre holocaustes¹², circonférence des quatre mers, révolution des quatre âges, ce dieu voulant reformer le monde qu'il a renfermé dans son sein, produisit un oeuf qu'il conserva mille ans; et c'est ainsi que le grand Yogin, le premier des Pradjâpatis, l'auteur sacré des Vèdes, créa de lui-même ce monde qui contient les Souras et les Asouras, les Oiseaux et les serpents, les Apsarâs, les plantes, les montagnes, les Yakchas, les Gouhyacas, les Râkchasas.

DEUX CENT-DIX-NEUVIÈME LECTURE. AVATARE DU SANGLIER.

Vêsampâyana dit:

Or cet oeuf du monde était d'or, formé à l'image du grand Pradjâpati: ainsi le rapportent les Vèdes. A la fin des mille ans, le dieu, pour produire la création, commença par frapper de plusieurs coups le dessus de l'oeuf, qui se fendit en huit parties. Celui qui est la matrice sacrée des trois mondes procéda sagement à la division des diverses parties de son oeuvre. Le côté creux et supérieur devint l'éther, voie sainte des êtres vertueux; le côté inférieur fut le Rasâta¹. Des huit trous dont le dieu avait percé l'oeuf il fit les points principaux et

10 सदसत्

11 मारुतयोर्गतिः.

12 Voyez, lect. CLXXVI, note 24, ce que l'on doit entendre par ces quatre holocaustes.

1 Ce sont les régions infernales placées au-dessous de la terre.

intermédiaires² de l'horizon; des coquilles marquées de diverses couleurs il composa les nuages qui présentent des teintes si variées; le jaune qui se trouvait au milieu de l'oeuf servit à former la terre; le liquide qui entourait ce jaune devint la mer, qui, comme à la fin des âges, couvrait entièrement le sol. Cependant quelques points, qui, au moment de la création, s'étaient trouvés en dessus, s'élevaient sur l'eau, et apparaissaient tels que des montagnes d'or; mais le reste, régions terrestres et célestes, était submergé. L'eau couvrait tout sur la terre et à l'horizon, excepté dans ces endroits, où se dressaient au milieu des ondes ces montagnes, larges de plusieurs yodjanas, et hérissées de mille rochers aigus.

Chargée du poids de ces lourdes masses, la Terre chancelait déjà. Mais ce fardeau d'une onde dorée, que le souffle de Nârâyana agite et féconde, surpasse entièrement ses forces: elle s'affaisse, et cède à l'influence du dieu puissant qui pèse sur elle. Cependant le vainqueur de Madhou, qui la voit s'abaisser de plus en plus, réfléchit au moyen de la sauver et de la soutenir. «O Terre, lui dit-il, je vois que tu succombes sous mon corps, et que tu t'enfonces dans le Rasâtala, semblable à la vache débile qui se plonge dans le bournier.» La Terre lui répondit: «Adoration au dieu tout-puissant qui parcourt les mondes en trois pas, qui a pris la forme de l'homme-lion et celle d'un héros aux quatre bras³, qui porte un arc merveilleux, un disque, un cimenterre et une massue! Adoration au premier des êtres! O dieu, tu me contiens comme tu contiens l'univers entier. Tu conserves les êtres et tu portes le monde. Ce que tu soutiens avec force et puissance, par un effet de ta faveur je le soutiens aussi. Ce qui est supporté ou repoussé par toi, je le supporte ou le repousse également. Il n'existe point d'être qui ne voie en toi son soutien. C'est toi, ô Nârâyana, qui, dans le cours des âges, me délivres, pour le bien du monde, du fardeau qui vient à m'accabler. Aujourd'hui pressée par ton poids puissant, voilà que je tombe dans le Rasâtala. Chef des Souras, daigne me sauver, j'implore ton appui. Toutes les fois que j'ai à souffrir les persécutions des Dânavas et des Râkchasas, c'est à toi que j'ai recours. Ma crainte ne peut se calmer que quand je verrai les effets de ta protection; et sans cesse j'implore ta bonté.»

Le dieu dit à la Terre: «O déesse, ne crains rien: sois calme et tranquille. Je veux te remettre à la place que tu dois occuper.» Et aussitôt il pense à la forme qu'il lui faut prendre pour exécuter son dessein. Quel moyen emploiera-t-il pour relever la Terre? Sous quelle apparence se montrera-t-il pour la retirer de l'onde où elle est plongée? Ainsi réfléchissait Nârâyana en se jouant au sein des ondes. Tout à coup l'idée lui vient de revêtir, afin de soutenir la Terre, la forme d'un sanglier, forme adorée de tous les êtres, et célébrée par les poètes et les auteurs sacrés. Cet animal mystérieux a dix yodjanas de large et cent de haut; sa couleur est celle du lotus noir; son grognement ressemble au bruit du nuage. Aussi élevé qu'une montagne, il étincelle comme les feux de l'éclair et brûle comme le soleil. Il montre des défenses blanches et formidables. Ses épaules sont grasses, arrondies, allongées, ses reins épais et flexibles; il marche avec la rapidité du tigre superbe. Le dieu qui a le taureau pour emblème honore cet être prodigieux, énorme, infini; car c'est Hari qui plonge dans le Rasâtala pour relever la Terre⁴. Il a pour pieds les Vèdes, pour défenses les poteaux du sacrifice, pour bras les sacrifices eux-mêmes, pour bouche le foyer sacré, pour langue le feu, pour soies le darbha, pour tête la science divine. Il excelle dans les oeuvres de pénitence: le jour et la nuit sont ses deux yeux; les Védângas et les Srotis⁵, sa parure; le beurre clarifié, son nez; la cuiller, son boutoir; les airs du Sâma, son grognement; grand, vénérable, terrible, juste, pieux, honoré par de saintes pratiques⁶, il a pour ongles

2 दिशश्च विदिशः.

3 Il y a ici un anachronisme, car les trois avatares que le poète vient de désigner sont postérieurs à l'avatare du sanglier.

4 Cette description, sauf quelques petits détails, se trouve déjà dans le tome I, lecture XL

5 Noms que l'on donne aux saintes écritures.

6 Je n'ai pu adopter ici le sens que j'ai discuté dans la note 31 de la XLe lecture parce que le texte se trouve modifié: क्रमविक्रमसत्कृतः.

les oeuvres de mortification; pour genoux, les offrandes; pour entrailles, les stances sacrées⁷; pour pénis et autres organes génitoires, l'holocauste, les graines et les plantes employées dans les sacrifices; pour respiration, le son des instruments; pour anus, les mantras; pour excréments, les oblations; pour sang, le soma; pour épaules, le Védi; pour corps, le Prâgvansa; pour coeur, les présents. Son odeur est celle du beurre consacré. Le Havya et le Cavya composent sa force; les rites divers, son ornement; l'Yoga, sa puissance; les pieuses lectures, l'opiat qui rougit ses lèvres; les tourbillons du feu sacré, l'enveloppe qui l'entoure; les saintes poésies, la jonchée que foulent ses pieds; les Oupanichats, sa nourriture. Il est enfin le sacrifice lui-même, et s'élève avec la majesté de l'astre dont le front semble couronné de pierres précieuses et qui marche accompagné de son épouse Tchhâyâ.

Le maître suprême, le grand Pradjâpati, ainsi devenu le sanglier du sacrifice, plein de commisération pour la Terre plongée dans le Rasâtala, et couverte par les ondes, va se placer au-dessous d'elle. Sauveur du monde, avec une de ses défenses il soulève la malheureuse, la rétablit à sa place, et la laisse à elle-même après l'avoir bien fixée. La Terre revenue à l'air⁸ adore le dieu Vichnou.

C'est ainsi que cette déesse submergée sous la mer en fut retirée par le sanglier du sacrifice, animé de l'amour des êtres. Mais, pour mieux consolider le monde, le dieu aux yeux de lotus, le grand Vrichâcapi, qui venait de revêtir la forme de sanglier, le seigneur tout-puissant, glorieux et vénérable, après avoir relevé la Terre, jugea qu'il était à propos de la diviser par provinces.

DEUX CENT-VINGTIÈME LECTURE. FORMATION DES MONTAGNES.

Vêsampâyana dit:

La Terre étendant sa large masse au-dessus des eaux s'y soutenait comme un grand vaisseau sans courir le risque d'être submergée. Le maître du monde songea à la partager par provinces et à élever toutes les montagnes pour creuser un lit aux rivières. Il détermina en lui-même le cours de ces rivières, leur largeur, leur route, leur rapidité, leur force et leur variété. Il voulut que la terre eût quatre faces, et quatre mers pour bornes. Au milieu il plaça un mont d'or: ce fut le Mérou. Vers l'orient il établit le mont Oudaya, large de cent yodjanas et haut de mille; les pics de cette montagne sont d'or et brillants comme le soleil à son lever, aussi resplendissants que le dieu qui les a créés. Çà et là se déploient de riants plateaux¹, couverts d'arbres magnifiques et variés, que parent des fleurs et des fruits toujours nouveaux.

Le dieu fit ensuite le mont Sômanasa, qui a cent yodjanas de large et le double de haut. Ce mont, enrichi de mille espèces de pierres précieuses, et orné de plateaux agréables, présente à l'oeil les couleurs de l'aurore, et dresse vers le ciel ses mille pics que couronnent les feux des pierreries. Là s'élève une forêt de soixante yodjanas, noble séjour révérend de tous les êtres et habité par le Pradjâpati Viswacarman.

⁷ उद्गता, *oudgatâ*, stance de quatre lignes, dont les trois premières ont dix syllabes, et la dernière treize.

⁸ J'ai donné ce sens au mot निर्वाण, *nirwâna*.

¹ C'est ainsi que je rends le mot वेदिका, *védicâ*, que le dictionnaire donne comme synonyme de *védi*, et assimile à *vitarddhi*: or ce mot *védi* s'entend d'une place carrée sur laquelle est élevé un hangar. Je crois que वेदिका indique ici ces plateaux ombragés où les arbres forment un couvert naturel, ou plutôt un endroit d'où la vue s'étend au loin, une espèce de balcon naturel, où le voyageur s'arrête pour contempler la campagne qui s'étend à ses pieds.

La main de Vichnou forma le mont Sisira, comparable à une masse de glace, hérissé de rochers et rempli de grottes. De cette montagne le dieu fit sortir une rivière d'une eau limpide, couverte d'îles et appelée Vasoudhârâ. Cette rivière traverse tout le pays d'orient, et sur ses bords, que garnissent des arbres à l'ombre épaisse, aux fleurs et aux fruits sans cesse renaissants, se célèbrent des milliers de sacrifices où à la douceur des saintes offrandes s'unit l'éclat des perles et des coquillages.

Après avoir partagé l'orient, le sanglier divin tourna son attention vers le midi. Il y fonda le mont Râmya, tout éclatant d'or et d'argent, et qui se présente avec deux sommets, dont l'un brille comme le soleil, et l'autre comme la lune, mont aussi agréable que majestueux, couvert d'arbres fertiles en fruits de toute espèce.

Il donna au Coundjara² la forme d'un éléphant, une étendue de plusieurs yodjanas et des grottes toutes reluisantes d'or.

Le Vrichabha³ reçut de lui la forme d'un taureau: orné d'une riante parure de fleurs, il est tapissé de tchandanas dorés⁴.

Par la volonté du dieu, le Mahendra s'éleva de cent yodjanas, avec ses cimes dorées et ses arbres fleuris, comme si la terre eût eu besoin de cette masse pour lui servir de contre-poids.

Vichnou forma encore le Malaya aussi resplendissant que le soleil et la lune, riche en pierres précieuses, et en arbres aux fleurs élégantes, et le Mênâca, remarquable par la hauteur de ses rochers.

Mais le mont dont il orna surtout le midi, c'est le Vindhya aux mille sommets, aux arbres touffus et majestueux; de là s'élance une rivière, nommée Payodhârâ, qui roule des flots aussi blancs que le lait, et forme dans son cours de vastes tourbillons et des îles agréables. Ayant ainsi réglé la région du midi, région délicieuse, coupée de rivières abondantes et limpides, embellie de sites variés, remplie d'étangs sacrés, le maître du monde se rendit dans l'occident. Là il établit le roi des monts (sêlendra⁵), haut de cent yodjanas, élevant avec orgueil ses sommets larges et dorés, couvert de rochers ou percé de grottes tout éclatantes d'or, étalant ses trois magnifiques plateaux, où brillent à l'égal du soleil les sâlas⁶, les palmiers et les bhâsouras⁷. Le dieu plaça dans ce même quartier soixante mille montagnes, pareilles au mont Mérou pour la forme, l'éclat et la beauté.

Par ses soins s'éleva un mont véritablement l'émule de ce Mérou, étendu comme mille nuages, fameux par ses saints tîrthas, large et haut de soixante yodjanas. A cause de sa forme, qui rappelle celle de Vichnou changé en sanglier, il a été nommé Vârâha.

Non loin de là, le créateur plaça le divin Vêdoûrya, riche en lapis-lazuli et en métaux d'or et d'argent.

A quelque distance il fonda le Tchacravân, pareil à un disque, montagne immense et remarquable par ses mille pics, et le grand Sankha, semblable à une conque, mont argenté et couvert d'arbres aux fleurs toutes blanches. C'est sur le sommet du Sankha qu'il planta le fameux Pâridjâta, formé de l'essence même de l'or⁸, et chargé de fleurs magnifiques. C'est aussi de là que descend une rivière sainte, agréable et brillante qui arrose les contrées de l'occident, et qui se nomme Ghritadhârâ.

2 Ce mot signifie *éléphant*.

3 *Vrichabha* veut dire *taureau*.

4 Le *tchandana* est le sandal, qui porte le nom de *souvarna*, *doré*.

5 L'auteur ne donne à cette montagne que ce nom qui est général. Voyez à ce sujet la note 17 de la CCVIIIe lecture, pag. 337.

6 *Shorea robusta* (*sâl tree*).

7 *Costus speciosus*. Ce mot se dit aussi du cristal.

8 सुवर्णरिससंभव. Je ne suis pas sûr du sens que j'ai donné à ce mot, qui semble faire allusion à la couleur des fleurs de cet arbre

Le dieu établit encore de ce côté un mont à mille sommets, appelé Asta, aussi riche en métaux qu'en pierres précieuses⁹.

Telles furent les montagnes toutes resplendissantes d'or que le sanglier divin créa dans l'occident: celles qu'il plaça dans le nord ne sont pas moins admirables. Il fit le Sômya aux belles collines, le Sômya aussi élevé que le ciel, tout étincelant d'or et semblable au soleil. L'astre du jour manque dans ces climats: c'est ce mont qui le remplace; sa lumière est aussi vive, sa chaleur aussi subtile, aussi pénétrante que celle du soleil.

Vichnou créa l'agréable Mandara, et le Gandhamâdana parfumé de l'odeur des fleurs, sur le sommet duquel il planta le djambou¹⁰, formé aussi de l'essence de l'or, étonnante merveille faite pour charmer les regards.

Enfin Hari, métamorphosé en sanglier, fonda le Pouchcara aux trois sommets, le brillant Kêlâsa, comparable à un nuage doré, le divin Himâlaya, roi des monts, paré de ses métaux précieux. Il fit aussi pour cette région septentrionale une rivière toute divine, ornée de mille avantages précieux et nommée Madhoudhârâ¹¹: sur les bords de cette rivière s'accomplissent des milliers de sacrifices.

Ainsi furent formées par le dieu créateur toutes ces montagnes diverses, qui à cette époque avaient des ailes et la faculté de se mouvoir à volonté.

Après avoir terminé son partage du monde en provinces, le maître de la nature, roulant des yeux étincelants et rouges comme le sang, employa à créer les dieux et les Asouras cette science infinie qu'il venait de montrer en formant, pour le bien des êtres, les montagnes qui séparent les contrées et les rivières qui les arrosent de leurs ondes limpides.

DEUX CENT-VINGT ET UNIÈME LECTURE. CRÉATION D'HIRANYAGARBHA.

Vêsampâyana dit:

L'ancien des dieux voulut poursuivre la création. Il continua de réfléchir, et de sa bouche il sortit un être, qui s'arrêta devant lui, et lui dit: «Que faut-il que je fasse?» Le maître des dieux, le père du monde, lui répondit en souriant: «Partage-toi!» et, après avoir dit ce mot, il disparut. Or, la voie du dieu qui venait de disparaître n'est pas plus facile à reconnaître que celle d'une lumière qui vient de s'éteindre.

Cet être divin créé par Vichnou est dans les chants sacrés appelé Hiranyagarbha; il se mit à réfléchir sur la parole du dieu. Il existait seul alors; et, Pradjâpati fécond, c'est lui qui établit l'ordre et la première division du grand sacrifice. «Le créateur, pensait-il en lui-même, m'a dit de me partager. Comment le ferai-je? voilà mon embarras.» Tout à coup il s'écria: «Oum¹ !» Ce même son fut répété par le Mouni pendant qu'il se jouait sur la terre, dans l'atmosphère et dans le ciel. Il sortait de son coeur avec le mot vachat. Ainsi sont nées les grandes Vyâhritis² de la terre, de l'atmosphère et du ciel, connues comme étant Bhoûr, Bhouvah et Swar, et célébrées dans les saintes écritures. Le Pradjâpati, prononçant le pada

9

C'est le ms. dévanâgari de Paris qui place ce passage en cet endroit. Les autres mss. le mettent plus bas : ce qui produit un mauvais effet. Car le mot *asta* signifie mont occidental, et ne saurait se trouver dans la description de la région septentrionale.

¹⁰ *Eugenia jambolana* (rose apple).

¹¹ Je n'ai fait aucune remarque géographique sur ces noms de rivières, parce qu'elles me semblent imaginées dans un esprit systématique, et qui ne saurait présenter rien de réel.

¹ Ce mot est une exclamation qui marque l'assentiment. Le dieu répond ainsi à sa propre pensée. Ne confondez pas ce mot avec le mot mystérieux *aum*.

² Ce mot signifie *voix, parole*; et les expressions dont il est ici question commencent les prières journalières des Brahmanes. Voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 76 et 78.

divin qui commence par tad³, fit la Sâvitri, la déesse suprême des hymnes, composée de vingt-quatre lettres⁴. Poursuivant la création de tout le corps de la science sacrée, il forma les quatre Vèdes, le Rig, le Sâma, l'Yadjour et l'Atharva.

Ensuite de son manas il produisit Sana, Sanaca, le divin, l'éternel, le bienfaisant Sanandaca; le grand, l'immortel Sanatcoumâra. Il créa ces êtres surnommés Mânasas, tels que Roudra et les six Maharchis; il mit au jour Brahmâ, Capila, ces six yogins, pères des êtres que les Brahmanes célèbrent dans leurs saints tantras⁵. Il fit Maritchi, Atri, Poulastya, Poulaha, Cratou, Bhrigou, Angiras, le Pradjâpati Manou, les Pitris de tous les êtres, des dieux, des Asouras, des Râkchasas. Ce génie divin, qu'on surnomme Sambhou, donna la naissance, toujours par la vertu de son manas, à huit Maharchis⁶ qui, à la fin de la période de mille ans, apparaissent avec leurs enfants, pour se retirer après la révolution du Calpa, et céder la place à une nouvelle génération d'êtres divins qui ont des noms et des fonctions diverses, et qui se succèdent les uns aux autres dans la suite des âges.

De son pouce droit il fit Dakcha, et de son pouce gauche, l'épouse de ce Richi. Celui-ci devint le père de filles qui furent les mères de tout ce qui existe, et qui peuplèrent les trois mondes: savoir, Aditi, Diti, Danou, Prâdhâ, Mouni, Khasâ⁷, Anâyouchâ, Cadrou, Vinatâ, Sourabhi, Irâ, Crodhavasâ, Sourasâ, au nombre de treize: elles épousèrent Casyapa.

Pensant toujours au bien des êtres, Dakcha donna dix de ses autres filles au juste Manou⁸; elles s'appelaient Aroundhatî, Vasou, Yâmî, Lambhâ, Bhânou, Maroudwatî, Sancalpâ, Mouhoûrttâ, Sâdhyâ et Viswâ.

Dix autres, distinguées par leurs grâces et leur beauté, épousèrent Dharma: c'étaient Kîrtti, Lakshmî, Dhriti, Pouchti, Vriddhi, Médhâ, Criyâ, Mati, Ladjdjâ et Vasou.

Atri avait eu un fils, nourri au sein des ondes⁹: ce fils devint le roi des planètes, l'ennemi des ténèbres, l'astre aux mille rayons. Dakcha, l'héritier des Pratchétas¹⁰, l'adopta pour son enfant en lui donnant en mariage les vingt-sept constellations (Nakchatra) ses filles, dont Rohinî est la première.

Je vais te dire quels furent les enfants de ces femmes, et de Casyapa, Manou, Dharma et Soma.

³ तत्पदं, *tatpadam*. L'hymne de Viswâmitra au soleil, d'où est extraite la Sâvitri, et qui fait partie du Rig-véda, se trouve formé de deux strophes. Le premier vers de la seconde strophe commence par le mot *tad*; et cette circonstance m'a dirigé pour traduire le mot *tatpadam*.

⁴ Le premier vers de la seconde strophe de l'hymne au soleil se nomme ordinairement *Gâyatri* mais il paraît que ce mot est quelquefois confondu avec celui de *Sâvitri*. Je ferai remarquer que dans l'édition que M. Rosen a donnée de l'hymne de Viswâmitra, les trois padas de la première strophe ont vingt-quatre syllabes, les deux premiers de la seconde n'en ont que vingt-trois.

⁵ Les *tantras* sont des traités des Vèdes qui enseignent les formules des *mantras*.

⁶ Je ne relèverai pas toutes les différences que cette lecture peut offrir pour les noms propres, mais je ne saurais m'empêcher de faire remarquer que les huit Maharchis dont on parle ici correspondent aux Manous, dont on porte le nombre à sept ou à quatorze. Voyez tom. I, lect. VII., et les lois de Manou, lect. I, sl. 61 et suiv.

⁷ J'ai suivi pour ces noms le texte du ms. bengali. Les autres présentent des différences, et la suite prouve qu'il y a en effet incertitude pour les noms des femmes de Casyapa. Les autres manuscrits citent Câlâ et Sinhicâ, dont il sera parlé plus bas. Voyez tom. I, lect. III, et tom. II, lect. CC.

⁸ L'auteur met ici Manou à la place de Dharma. Voyez tom. I, lect. III, voyez aussi la CCE lecture.

⁹ On raconte que des yeux d'Atri il sortit une humeur blanchâtre qui tomba dans la mer, et que ce patriarche recommanda à l'Océan, en lui disant que c'était son fils. L'Océan la négligea d'abord et la laissa flotter au gré des vents. A la fin, il la fixa, lui donna une forme humaine, l'admit à sa cour et l'adopta pour son fils. Ce fut Soma, dieu de la lune.

¹⁰ Nouvel exemple de l'inattention du poète, qui vient de donner ici dieu lui-même pour père à Dakcha, et qui cependant s'obstine à l'appeler fils des Pratchétas. Voyez tom. I, lect. II.

Casyapa eut d'Aditi les dieux Aryaman, Varouna, Mitra, Poûchan, Dhâtri, Indra, Twachtri, Bhaga, Ansa, Savitri et Pardjanya¹¹.

Diti donna à Casyapa deux fils, Hiranyacasipou et le vaillant Hiranyâkcha, tous deux puissants par leur pénitence, tous deux semblables à leur père. Hiranyacasipou eut cinq enfants célèbres par leur force, Prahrâda, Samhrâda, Anouhrâda, Hrâda et Anouhrada. Prahrâda fut père de trois héros courageux, Virothana, Djambha et Coudjambha. Virothana eut pour fils Bali; de Bali naquit Bâna. Une race nombreuse d'Asouras dut le jour à Danou: leur aîné fut le roi Vipratchitti.

Crodhavasâ eut une foule de fils et de petits-fils, tous redoutables par leur penchant à la colère et par leurs oeuvres cruelles.

Sinhicâ mit au monde Râhou, planète (graha) terrible pour le soleil et la lune qu'il dévore tour à tour.

Câlâ donna le jour à un ordre de génies formidables, forts comme Câlâ lui-même, ayant des yeux aussi brillants que le soleil, et semblables à un nuage chargé de tempête.

Parmi les nombreux enfants de Cadrou, Sécha, Vâsouki et Takchaca occupent le premier rang.

Pieux et savants dans les Vèdes, toujours animés de l'amour des autres êtres, habiles à diriger le monde¹², bienfaisants et remplis de beauté, tels furent les fils de Vinatâ, savoir Târkchya¹³, Arichtanêmi, Garouda, Arouna et Arouni.

Voici maintenant l'origine des saintes et divines Apsarâs. Prâdhâ mit au jour huit beautés honorées par les Dévarchis, et dont six se nomment Anavadyâ, Anoucâ, Arounâ, Arounapriyâ, Anougâ et Soubhagâ.

De Mouni naquirent les Apsarâs, Alambouchâ, Misrakésî, Poundarîcâ, Tilottamâ, Souroûpâ, Lakchmanâ, Kchémâ, l'aimable Rambhâ, Asitâ, Soubâhou, Souvrittâ, Soumoukhî, Soupriyâ, Sougandhâ, Souramâ, Pramâthinî, Casyâ, Sâradwatî, et les Gandharvas Viswâvasou et Bharanya.

Quant aux Apsarâs, doux charme de la terre et surnommées Vêdikîs, telles que Ménacâ, Sahadjanyâ, Parnicâ, Poundjicathalâ, Ghritâsthalâ, Ghritâtchî, Viswâtchî, Ourvasî, Anoumlotchâ, Pramlotchâ et Manovatî, elles naquirent du Pradjâpati par un effet de son bon vouloir¹⁴.

L'ambrosie, les Brahmanes, les vaches et les Roudras durent leur naissance à Sourabhi: c'est du moins ce que rapportent les Pourânas.

Telle fut la race de Casyapa: je vais maintenant te donner quelques légers détails sur celle de Manou.

De Viswâ sortirent les Viswadévas; de Sâdhyâ, les Sâdhyas; de Maroudwatî, les Maroudwâns; de Vasou, les Vasous; de Bhânou, les Bhânous; de Mouhoûrttâ, les Mouhoûrttas; Lambâ mit au jour Ghocha; Yâmî, Nâgavîthî; et Aroundhatî, les êtres qui avoisinent la terre¹⁵. De Sancalpâ vint aussi Sancalpa.

Le fils de Dharma et de Lakchmî fut Câma: Câma eut de Rati deux enfants, qui sont la Gloire (yasas) et le Plaisir (harcha).

De Soma et de Rohinî naquirent le brillant Vartchas et le brillant Vartchaswin¹⁶.

Les enfants de ces déesses sont innombrables, et se propagent aussi longtemps que durent les mondes. Le divin Pradjâpati, les dirigeant suivant les qualités qu'ils possèdent, leur

¹¹ Il n'y a ici que onze noms, et cependant les Âdityas sont au nombre de douze. Le poète a oublié Vichnou. Voyez tom. I, lect. III et IX et tom. II, lect CC.

¹² लोकतन्वधराः.

¹³ Ce mot est quelquefois une épithète de Garouda ou d'Arouna, nom patronymique formé du mot *Trikcha* ou *Târkcha*, que l'on considère comme un nom de Casyapa.

¹⁴ *Sancalpa*; voyez tom. I, lect. II.

¹⁵ Voyez tom. I, lect. III

¹⁶ Le manuscrit de M. Tod donne ici un vers d'un sens tout différent. Il dit que de Soma descendit *Pourouravas* qui épousa *Ourvasî*.

assigne à chacun, dans sa prudence, une fonction convenable; et c'est ainsi qu'il créa les dix régions célestes, la terre, les Richis, la mer, les montagnes, les arbres, les plantes, les serpents, les rivières, les Souras, les Asouras, les Pradjâpatis, pères du monde, le ciel, l'atmosphère, les cérémonies, les sacrifices et les collines.

DEUX CENT-VINGT-DEUXIÈME LECTURE. DISTRIBUTION DES ROYAUMES DU MONDE.

Vêsampâyana dit:

Le créateur fit Indra roi des trois mondes et des Âdityas, et lui donna l'éclat d'un soleil. Il naquit lui-même dans le sein d'Aditi sous le nom de Vichnou, dieu armé du tonnerre, couvert d'une armure éclatante, brillant de lumière, célébré par les livres saints et chanté par les Brahmanes. Indra venait de naître, et déjà il était entouré de cousa: de là le surnom de Côsica¹ qu'on donne au maître des dieux. Surnommé également Pourandara et le prince aux mille yeux, il reçut l'eau du baptême royal. Mais les autres, à commencer par Brahmâ, eurent aussi le caractère et le titre de roi². Soma fut roi des sacrifices, des mortifications, des constellations, des planètes, des Brahmanes et des plantes; Dakcha, des pradjâpatis; Varouna, des eaux. Câla³, aussi brillant que le génie du feu, Câla, la fin de tous les êtres, devint le maître des Pitris; Vâyou, celui des odeurs, des êtres dépourvus de corps, des sons et de l'air; Mahâdêva, de tous les mauvais génies, des Pisâtchas, des Mâtris, des vaches, des météores, des Grahas⁴, des maladies, des pestes, des fléaux, des morts; Couvéra, appelé aussi Vêsravana, des Yakchas, des Râkchasas, des Gouhyacas, des richesses, des pierreries; Sécha, des dragons; Vâsouki, des serpents; Takchaca, des reptiles; Pardjanya, le plus jeune des Âdityas, des mers, des rivières, des nuées et de la pluie; Tchitraratha, des Gandharvas; Câmâdêva, de toutes les Apsarâs; le taureau, emblème du grand Îswara, des quadrupèdes et des bêtes de somme. Le brillant Hiranyâkcha fut déclaré roi des Dêtyas, et Hiranyacasipou, prince royal; Vipratchitti, fils aîné de Danou, eut le premier rang parmi les guerriers Dânavas. Mahâcala devint le chef des Câlakéyas⁵; Vritra, des enfants d'Anâyouchâ⁶; le grand Asoura fils de Sinhicâ, Râhou, des météores menaçants et funestes; Samvatsara (l'année), des saisons, des mois, des yougas, des pakchas, des nuits, des jours, des tithis⁷, des parwans, des calâs, des câchthâs, des heures, des deux voies du soleil⁸, de l'yoga⁹ et du comput astronomique¹⁰; le vaillant ennemi des serpents, Garouda, des oiseaux au bec pointu.

Arouna, frère de Garouda, tout couronné de fleurs de djavâ¹¹, fut nommé roi de l'orient¹² par Vâsava¹³, qui plaça dans le midi le fils de l'Âditya Vivaswân, le glorieux Dharmarâdja, appelé aussi Yama. Le noble fils de Casyapa, qui préside aux eaux, dont il est le roi, devint

1 Cette étymologie est différente de celle que l'auteur a donnée tom. I, lect. XXVII.

2 Voyez, tom. I, la lecture IV

3 Nom d'Yama.

4 Classe particulière de mauvais génies, dont Poûtânâ est la première, et qui sont accusés de produire les convulsions dont se trouvent saisis les enfants

5 Enfants de Câlâ. Voyez la lecture précédente.

6 Voyez la lecture CC.

7 Jours lunaires. Voyez pour ce passage, tom. I, lect. VIII.

8 Autrement appelés *ayanas*.

9 Période astronomique de vingt-trois heures et quelques fractions. Voyez le dictionnaire de Wilson.

10 गणित, *ganita*.

11 *Hibiscus rosa sinensis*.

12 Arouna est nommé ici à la place d'Indra, régent ordinaire de l'orient.

13 Nom d'Indra.

le régent de l'occident. L'illustre fils de Poulastya, non moins brillant que le grand Indra, le borgne Couvéra au teint jaune, fut appelé à présider à la région du nord¹⁴.

Le créateur suprême, le grand Swayambhou, après avoir assigné à chacun son royaume, forma aussi dans le ciel des demeures particulières, ou brillantes comme le soleil, ou brûlantes comme le feu, ou étincelantes comme l'éclair, ou bien doucement resplendissantes comme la lune, demeures mobiles, de couleurs diverses, larges de plusieurs centaines d'yodjanas, destinées aux justes et fermées pour les impies. Ceux dont la vie est toujours pure, qui offrent des sacrifices accompagnés de riches présents, qui, contents des chastes plaisirs du mariage, patients, équitables, sages dans leurs discours, font des libéralités aux pauvres, et tiennent peu à ce monde, qui enfin ont su dompter leurs passions, ceux-là, pour jamais affranchis de toute crainte, arrivent dans ces régions bienheureuses où ils brillent comme des étoiles.

Le Pradjâpati, père et aïeul du monde, après avoir ainsi pourvu ses enfants, monta dans le Pouchcara¹⁵, séjour de Brahmâ. Cependant tous les habitants du ciel gouvernés par Indra se livraient au bonheur dans les diverses provinces que le créateur leur avait assignées; soumis au prince que le dieu leur avait donné, ils goûtèrent les délices du ciel aux postes différents qu'ils étaient chargés de garder, et prirent leur part dans le grand sacrifice.

DEUX CENT-VINGT-TROISIÈME LECTURE. AMBITION D'HIRANYÂKCHA.

Vêsampâyana dit:

Dans le temps que les montagnes avaient des ailes, un jour profitant de ce privilège magique que le créateur leur avait donné, elles quittèrent la terre, et partirent du côté de l'occident pour le pays des Asouras gouverné par Hiranyâkcha. Là, en arrivant elles plongèrent dans un lac, et se mirent ensuite à parler aux Asouras du royaume des Dévas, leur inspirant le désir d'y obtenir la suprématie. Ces récits produisirent leur effet; et les Asouras résolurent de faire un grand effort, et de développer, pour la conquête de cette terre, la science terrible et incomparable dont ils sont doués. Ils saisirent tous leurs armes, des tchacras, des foudres, des poignards, des flèches¹, des arcs, des dards, des lacets, des lances, des masses de fer ou de bois. La terreur les suivait partout: les uns, couverts de cuirasses et d'armures, sont portés sur des éléphants furieux; les autres sur des chars ou des chevaux; quelques-uns sur des chameaux, des rhinocéros, des buffles, des ânes. Il y en a qui restent à pied, et ne se fient qu'à la force de leur bras. Ils environnent Hiranyâkcha; les archers ont leur main gauche garnie d'un cuir qui la défend². Çà et là les Asouras accourent avec joie avides de combattre.

Alors les dieux, connaissant les desseins des Dêtyas, se mettent en devoir de leur résister sous la conduite d'Indra leur chef. Ils se rassemblent, forment leur armée en quatre corps de bataille; chargés de flèches, couverts de carquois, le doigt protégé par une lanière de cuir³, ils portent des armes terribles, gardant chacun le poste qui lui est confié. A leur tête s'avance Indra, monté sur Êrâvata.

Tout à coup au son des instruments, au bruit des tambours, Hiranyâkcha vient attaquer Indra, et l'accable de coups de haches, de cimenterres, de massues, de lances, de cognées, de

14 Le texte donne à cette région l'épithète सौम्य, *sômyâ*.

15 Lotus symbolique.

1 Le mot que j'ai traduit ainsi est भुशुण्डी ou भुसुण्डी, que le dictionnaire de Wilson indique comme signifiant une arme à feu. Le ms. bengali dans une seconde copie de ce vers presque effacée porte पृषत्क, *prichatca*, lequel mot signifie *flèche*; j'ai pensé que c'était un synonyme de *bhousoundî*.

2 तलबद्धाः, *talabaddhâh*.

3 बद्धगोधाङ्गुलित्राणाः, *baddhayodhângulitrânâh*.

masses de fer. Des pluies de traits tombent avec force et rapidité, terribles, éblouissantes. Avec leurs haches au tranchant affilé, leurs masses de fer, leurs poignards et leurs dards, avec de vastes quartiers de rochers, aussi larges que des maisons, avec ces lourds instruments qui donnent la mort à cent hommes, avec des machines en forme de joug de char ou des espèces de balistes et de béliers⁴, les Dêtyas frappent tous les Dieux. Hiranyâkcha combat à la tête des siens: sa chevelure est rouge, sa barbe est verdoyante⁵, son corps pareil au nuage rougi par le crépuscule, son aigrette haute et menaçante, son vêtement noir et jaune, ses dents éblouissantes de blancheur, ses bras tombant jusqu'à ses genoux, son oeil vert⁶, sa parure formée de lapis-lazuli: il porte des armes de toute espèce, qu'il lève avec fureur, pour encourager l'armée des Dêtyas, et devant eux il apparaît comme la Mort à la fin des âges. A cette vue, les Souras, malgré la présence d'Indra, ont frémi de crainte: ils apercevaient Hiranyâkcha marchant à eux et tel qu'une haute montagne mobile. Troublés à cet aspect, ils prennent leurs arcs, et se rangent en bataille d'après les ordres du prince aux mille yeux.

D'un autre côté, l'armée des Dêtyas brillait avec ses armes d'or, semblable à un beau ciel semé d'étoiles resplendissantes. Ces rivaux s'attaquent mutuellement et se frappent à l'envi. Quelques-uns engagent des combats singuliers, luttant corps à corps contre un ennemi qu'ils choisissent, et déployant la vigueur de leurs bras. On en voit çà et là qui tombent, les membres brisés par les coups de massue, ou la poitrine percée par les flèches. Les uns frappent leurs ennemis eux-mêmes; les autres font voler les chars en éclats. Ceux-ci sont écrasés sous les roues; ceux-là ne peuvent au milieu de la confusion faire avancer leur char de bataille. L'armée des Dânavas ressemblait à un grand nuage tout éclairé par la foudre des dieux; et les deux partis combattaient dans l'obscurité sous la vaste pluie de traits qu'ils se lançaient l'un à l'autre.

Le vaillant fils de Diti, Hiranyâkcha, emporté par la colère, s'élevait avec une impétuosité bouillante, comme la mer à l'époque du Parwan⁷. De sa bouche irritée sortaient des flammes, qui allaient, en tourbillons de feu, d'air et de fumée, brûler les bataillons des Dévas. Ses armes diverses, ses arcs, ses massues paraissaient autant de pics de montagnes et obstruaient l'air où s'agitaient les Dévas. Il pénètre dans leurs rangs, et avec ses traits et ses cimenterres, il perce ou tranche leurs poitrines et leurs têtes. Les dieux épouvantés n'osent plus faire un mouvement; leur courage les abandonne, et ils ne sauraient tenter aucun effort généreux; Indra lui-même sur l'éléphant Êrâvata est percé d'un trait habilement lancé, et reste sans défense. Le Dânavas, vainqueur de tous les Dévas et de leur roi qu'il vient de rendre immobile et sans force, pense que le monde est désormais à lui. Sa voix terrible résonne comme la nuée chargée d'orage; il s'agite avec la force de l'éléphant furieux; il menace encore les vaincus de son arc, et, à la vue des Souras humiliés, il brille et triomphe avec orgueil.

DEUX CENT-VINGT-QUATRIÈME LECTURE. MORT D'HIRANYÂKCHA.

Vêsampâyana dit:

Le dieu, qui porte le tchakra et la massue, voyant les Souras vaincus et leur roi privé de mouvement, résolu de donner la mort à Hiranyâkcha. Sous la forme de la montagne qui jadis avait été nommée Vârâha¹, le dieu arriva pour venger les Souras de leur défaite. Alors il prit sa conque merveilleuse, brillante comme la lune, et son tchakra aux mille

⁴ Voyez tom. I, lect. XLVII.

⁵ हरिश्मश्रु *harishmasrou*.

⁶ हर्यक्ष, *haryâkcha*.

⁷ Époque particulière de l'année, comme l'équinoxe, le solstice, etc.

¹ Voyez plus haut la lecture CCIX. *Vârâha* signifie *de sanglier*.

tranchants, aussi large qu'une montagne. Ce dieu qui a pour lui la grandeur, la sagesse, la piété en partage, l'être infini de qui l'on peut dire qu'il est et qu'il n'est pas, célébré par les immortels sous mille noms mystérieux, et honoré constamment par les hommes vertueux; qui, antique et bon en lui-même, se voit révééré dans le monde, dont il est la véritable essence; qui porte parmi les Souras le nom de Vêcountha, parmi les serpents celui d'Ananta. Parmi les personnes instruites des secrets de l'yoga celui de Vichnou, et parmi les saints qui s'occupent de sacrifices, celui de sacrifice même; qui fait jouir les habitants du ciel, autrefois habitants de la terre, de la triple offrande de beurre consacré que prennent les Maharchis²; qui est pour les Dêtyas le feu de la mort, pour les Souras la voie suprême, la purification par excellence, Swayambhou, le maître toujours bienveillant; qui, dans tous les âges, accablant les Dânavas sous les coups de son tchakra, jette la confusion parmi ces tribus si fières de leurs forces; ce dieu enfin rempli de son souffle puissant sa conque terrible, célébrée dans les Pourânas et dont le son met en fuite les Dêtyas. A ce bruit formidable et menaçant pour eux, les Dânavas sont troublés; la crainte glace leur courage, et ils jettent les yeux autour d'eux vers tous les points de l'horizon.

Alors le grand Asoura, Hiranyâkcha, les yeux rouges de colère, en voyant apparaître, sous la forme de sanglier, le divin Nârâyana, s'écrie: «Quel est celui-ci?» Le défenseur des Souras élevait dans ses mains sa conque et son tchakra, et s'étendait comme un vaste nuage placé entre le soleil et la lune. Aussitôt les Asouras, imitant leur chef Hiranyâkcha, accourent en agitant leurs armes et leurs épées. Hari n'a pas plus remué que la montagne qu'on essaierait d'ébranler. Le courageux et robuste Hiranyâkcha lance à la poitrine du sanglier un trait enflammé. Brahmâ lui-même reste étonné de ce coup. Mais le trait est repoussé, et ce fait d'armes excite encore plus l'admiration du dieu. Le divin sanglier, le maître de tous les Souras, attaqué par Hiranyâkcha, saisit son tchakra comparable à un soleil, et le lance à la tête du roi Dânavas. Cette tête abattue sous ce coup merveilleux roule à terre, comme un des pics dorés du Mérou, frappé de la foudre. Après la mort d'Hiranyâkcha, les Dânavas qui résistaient encore, saisis de crainte, s'enfuirent rapidement par les dix régions du ciel. Le sanglier mystérieux, terrible surtout dans le combat par les coups de ce tchakra dont il repousse les atteintes de ses adversaires, brillait à la vue de tous les êtres, tel que Câla apparaissant à la fin des âges avec sa verge formidable.

DEUX CENT-VINGT-CINQUIÈME LECTURE. ALLOCUTION DE VICHNOU A INDRA.

Vêsampâyana dit:

Les Asouras venaient d'être mis en fuite; le dieu donna la liberté aux compagnons d'Indra qui avaient été enchaînés. Alors tous ces Dévas, rendus à leur existence naturelle¹, se présentèrent, conduits par leur prince, pour saluer le maître du monde, et lui dirent: «O dieu, c'est par ta protection, c'est par la force de ton bras que nous vivons aujourd'hui, et que nous avons échappé à la mort. Les fils d'Aditi viennent prendre tes ordres. Dieu immortel, nous nous mettons à tes pieds.» Satisfait de ces paroles, le sage et puissant Vichnou leur répondit:

«Que chacun de vous reste au poste qui lui a été jadis assigné dans le monde; qu'il y exerce l'autorité qui lui fut confiée. Vous avez reçu de moi l'empire et une part dans les sacrifices: continuez à gouverner la région que je vous ai autrefois donnée.» Puis s'adressant à Indra lui-même, d'une voix éclatante comme le tonnerre il lui dit: «Tu traiteras selon leurs oeuvres les hommes vertueux et les impies. Les Mounis doivent, pour fruit de leur pénitence, obtenir le Swarga. Ton monde, source inépuisable de plaisirs, est destiné à ceux qui, parmi les Brahmanes, les Kchatryas et les Vêsyas, offriront de fréquents sacrifices: ces

² Ce passage fait allusion à l'offrande des trois pindas présentée aux Pitris dans les Srâddhas et mangée par les Brahmanes. Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 215 et suiv.

¹ प्रकृतिमापन्नाः.

lieux de délices seront la récompense de leur piété. La vertu recueillera la vie, le vice n'aura que la mort. Le ciel s'ouvrira pour ceux qui auront suivi les pratiques dévotes de chaque âsrama, qui se seront distingués entre tous par leur justice, leur libéralité, leur courage², qui auront détesté la calomnie. Mais les hommes sans foi, remplis de désirs et d'avarice, méchants, ennemis de la parole divine et incroyables, iront dans le Naraca. Roi du ciel, ma parole sera accomplie, et devant moi disparaîtront tous tes ennemis.»

Ainsi parla le dieu qui porte la conque, le disque et la massue; et toute la troupe céleste resta dans l'admiration. Après avoir adoré le sanglier mystérieux, les Souras se retirèrent dans le ciel, et reprirent chacun leurs fonctions, sous la haute direction d'Indra, roi du monde entier. Délivrée de l'oppression des Dânavas, la Terre fut rendue à sa destinée³. Pour lui donner une solidité permanente, Indra voulut fixer les montagnes dans la place qui leur était assignée. De sa foudre, terrible par ses cent carreaux, il leur coupa les ailes. Le seul Mênâca conserva les siennes.

Telle est l'antique⁴ manifestation du grand Nârâyana sous la forme d'un sanglier; tel est le récit que les saints Brahmanes ont consigné dans les Pourânas, et que Crichna-Dwêpâyana nous a transmis au milieu de plusieurs autres histoires. Il faut bien se garder de le communiquer à des gens impurs, ingrats ou malfaisants. Mais ceux qui désirent de longs jours, de la gloire, des enfants, des triomphes, doivent écouter ce récit de la victoire des dicux; récit antique, contenu dans les Vêdes, procurant le bonheur, noble, fécond en bénédictions, capable de purifier tous les êtres, et donnant la victoire aux princes de la terre. O fils de Courou, je t'ai raconté en toute vérité et sans rien omettre l'histoire de l'avatare du grand sanglier. Sacrifier aux dieux et aux Pitris, c'est sacrifier à Vichnou lui-même, objet et matière du sacrifice. Adoration au grand sanglier, à Nârâyana, qui est la voie du monde, des dieux, de Brahmâ, de l'esprit, en qui vivent et prospèrent tous les êtres!

DEUX CENT-VINGT-SIXIÈME LECTURE. DESCRIPTION DU PALAIS D'HIRANYACASIPOU.

Vêsampâyana dit:

Telle fut l'apparition du sanglier: voici celle de l'homme-lion, qui donna la mort à Hiranyacasipou. Durant le Crita-youga le grand Hiranyacasipou, roi des Dêtyas, se livra à une pénitence rigoureuse. Pendant onze mille cinq cents ans¹ il habita le bord de l'eau², et garda le silence. Brahmâ, satisfait de ses austérités, de sa dévotion, de l'empire qu'il avait exercé sur tous ses sens, se présenta à lui sur un char brillant comme le soleil et traîné par des cygnes, escorté des Âdityas, des Vasous, des Sâdhya, des Marouts, de tous les dieux, des Roudras, des Yakchas, des Râkchasas, des Kinnaras, des points cardinaux et intermédiaires, des rivières et des mers, des constellations, des heures, des planètes, des Dévarchis, des Brahmarchis, des Siddhas, des Saptarchis, des saints Râdjarchis, des Gandharvas, des Apsarâs. Le maître auguste des êtres animés et inanimés, le sage des sages, Brahmâ, entouré de tous ces dieux, dit avec bonté au Dêtya: «O pieux pénitent, je

² L'expression sanscrite est plus forte, *qui auront été des héros de vérité et de libéralité, des héros dans le combat*, स यशूराः दानशूराः राणे शूराश्च.

³ प्रकृति गता.

⁴ आद्य, qui signifie peut-être aussi *première*.

¹ Voyez tom. I, lect. LI.

² Je crois que j'ai eu tort, lect. XLI, de suivre le sens du dictionnaire pour traduire le mot जलोपवासः, lequel est ici remplacé par जलवासिन्. Ces deux mots, expliqués l'un par l'autre, me semblent désigner un pénitent qui vit sur le bord de l'eau. Voyez lecture CXXVIII, note 5.

suis satisfait de tes mortifications et de ta ferveur. Choisis toi-même ta récompense, et je comblerai tes vœux.»

Alors le grand Asoura, heureux de ces paroles, prit devant le dieu la posture du critândjali, et lui répondit: «Je demande que parmi les dieux, les Asouras, les Gandharvas, les Yakchas, les serpents, les Râkchasas, les mortels et les Pisâtchas, nul ne puisse me donner la mort. O père du monde, que les Richis, forts de leur pénitence, n'aient pas le pouvoir, dans leur colère, de m'atteindre par leurs imprécations. Que je ne périsse ni blessé par aucune espèce d'arme meurtrière, ni frappé par une pierre ou par un arbre, ni saisi par le sec ou par l'humide, ni surpris d'aucune autre manière. Que je ne meure ni dans le ciel, ni dans l'enfer, ni dans l'air, ni sur la terre, ni pendant le jour ou la nuit. Que je ne succombe que sous la force de celui qui, au milieu de mes officiers, de mes soldats et des animaux qui nous servent de monture, triomphera de moi par la puissance de son bras. Que je sois le soleil, la lune, l'air, le feu, l'eau, le ciel, les constellations, les dix régions célestes, l'esprit qui anime, le souffle qui détruit³, Varouna, Indra, Yama, Couvéra, dieu des richesses et roi des Kimpourouchas. Enfin que les armes divines⁴ soient dans le combat à ma disposition, et accourent à mon ordre, ô roi des dieux, aïeul de tous les mondes.» Brahmâ lui répondit: «Je t'accorde ces merveilleux privilèges. Ton vœu sera rempli, compte sur ma faveur.»

Il dit, et disparut dans les airs, retournant dans sa brillante demeure, accompagné des Brahmarchis. Cependant les dieux, les serpents, les Gandharvas et les Richis, qui venaient d'entendre ces paroles, osèrent adresser leurs remontrances au père commun des êtres: «Fort d'un pareil privilège, cet Asoura nous donnera la mort. Ayez pitié de nous, grand dieu, et avisez plutôt au moyen de perdre notre ennemi.» Le dieu, premier auteur de tous les êtres, créateur des sacrifices, l'Éternel à la fois esprit et matière, en entendant ces mots qui intéressaient tous ces êtres dont il est le père, rassura les dieux, sur qui ses paroles produisirent l'effet d'une onde rafraîchissante: «O dieux, leur dit-il, l'Asoura ne peut manquer de recueillir le fruit de sa pénitence; mais Vichnou saura bien borner ses prétentions, et l'arrêter par un coup mortel.» Après cette réponse du dieu qui sortit jadis du lotus, les dieux retournèrent avec joie dans leurs demeures.

A peine le Dêtya Hiranyacasipou jouissait-il du privilège qu'il avait reçu, que déjà il opprimait tous les êtres. Les saints Mounis dans leurs ermitages se trouvaient exposés à ses violences; leur piété, leur pénitence ne pouvait les garantir. Le puissant Asoura, déclarant la guerre à tous les dieux, soumit les trois mondes, et établit sa demeure dans le Swarga. Poussé par l'orgueil et par sa propre destinée, il n'admit plus aux sacrifices que les Dêtyas, à l'exclusion des dieux. C'est alors que les Âdityas, les Sâdhyas, les Viswas, les Vasous, les Roudras, tous les ordres des dieux, les Yakchas, les saints Maharchis se présentèrent devant le puissant Vichnou, dieu des dieux, maître du sacrifice et de la science divine, qui est, qui a été et qui sera, éternel objet des hommages du monde: ils implorèrent sa protection. «Illustre Nârâyana, lui dirent-ils, nous venons demander votre secours. Vous êtes notre soutien, notre maître, notre dieu; nous vous reconnaissons comme bien supérieur à Brahmâ et à tous les autres. O seigneur, dont l'oeil ressemble à la feuille du lotus, ô souverain vainqueur de tous vos ennemis, sauvez-nous de la fureur des enfants de Diti.» Vichnou leur répondit: «Dieux immortels, cessez de craindre; que ma parole vous rassure; avant peu vous rentrerez en possession du ciel. Je saurai donner la mort à ce Dêtya, environné de toute son armée, orgueilleux du privilège qu'il a obtenu et placé hors de l'atteinte de vos coups.»

Il dit, et congédiant les dieux, il pensa au moyen de détruire Hiranyacasipou. «Ce prince, se dit-il, depuis quelque temps habite l'Himâlaya; choisissons une forme qui me permette de vaincre cet Asoura.» Et en même temps il apparut sous une forme qui n'existe pas dans

³ Tel est le sens que j'ai donné à ces deux mots अहङ्कार, *ahancâra* et क्रोध, *crodha*. Deux des manuscrits à la place de अहङ्कार donnent अहं काम, *aham câmah*. Voy. tom. I, lect. I.

⁴ Voyez tom. I, lect. III.

la nature, celle de l'homme-lion, terrible pour les Dêtyas, les Dânavas et les Râkchasas. Le dieu prit avec lui pour compagnon Oumcâra⁵, et se dirigea vers la demeure d'Hiranyacasipou, environné, comme le soleil, d'un éclat vif et brillant, de même que la lune est entourée d'une lumière douce et gracieuse⁶. La moitié de son corps est d'un homme, l'autre moitié d'un lion; il frappe ses deux mains l'une contre l'autre.

Bientôt il arrive au palais d'Hiranyacasipou, vaste, brillant, délicieux, divin, réunissant tous les genres d'agrément, large de cent yodjanas, haut de cinq, long de cent cinquante. Aussi solide que resplendissant, ce palais, aimable séjour du bonheur et du plaisir, garni de sièges magnifiques, pourvu d'eaux intérieures, est l'ouvrage de Viswacarman. On n'y connaît ni la maladie, ni le chagrin, ni la fatigue. Des arbres, brillant de tout l'éclat des pierres précieuses, chargés de fruits et de fleurs, étalent leur feuillage bleu, jaune, noir, blanc, rouge, et se couronnent de mille festons. En ces lieux le ciel se couvre de nuages blanchâtres, et semble se plonger dans les ondes limpides. L'intérieur de cette riante demeure, non moins élégante que magnifique, est orné de riches divans, et parfumé de divines odeurs. On admire non-seulement la beauté de cette habitation, mais aussi sa situation sous un ciel salubre, où l'air, tempéré par un heureux mélange de chaud et de froid, n'expose les habitants ni aux incommodités de la toux, ni aux inconvénients de la soif ou de l'accablement. Des colonnes de pierres précieuses, aussi variées pour leur forme que merveilleuses pour leur éclat, soutiennent ce palais immortel, qui s'élève jusque dans le ciel, et, splendidement illuminé par les feux du soleil et de la lune, brille comme un rival de l'astre du jour. Tous les plaisirs que peuvent souhaiter les mortels et les dieux s'y trouvent rassemblés: les mets les plus agréables et les plus délicats⁷, les guirlandes les plus odorantes, des plantes toujours couvertes de fleurs et de fruits, au moment de la chaleur des eaux fraîches, au moment du froid des eaux chaudes, des arbres dont la cime est couronnée de fleurs, dont le tronc sert d'appui aux lianes rampantes, et qui d'un dôme⁸ de rameaux ombragent les torrents et les rivières.

Telle était la scène qui se présentait aux yeux de Vichnou: arbres agréables et variés, fleurs odoriférantes, fruits délicieux, ondes fraîches, ruisseaux charmants, étangs couverts de lotus bleus, blancs et rouges, aux cent feuilles et doucement parfumés. Quel spectacle que ces étangs fréquentés par les cygnes, les flamants, les oies, les sarcelles, les grues, les orfraies, les canards, résonnant au loin des cris divers de ces oiseaux, formés d'une eau pure comme le cristal, et cachés sous l'ombrage des arbustes à fleurs jaunes! Quelle variété dans ces arbres chargés de brillantes couronnes de fleurs et riches en parfums suaves, tels que le kétaka⁹, l'asoca¹⁰, le sarala¹¹, le pounnâga¹², le tilaca¹³, l'ardjouna¹⁴, le tchoûta¹⁵, le nîpa¹⁶, le nâgapouchpa¹⁷, le cadamba¹⁸, le beau vacoula¹⁹, le priyangou²⁰ le pâтали²¹, le

⁵ Je ne sais quel est ce personnage allégorique. Je remarquerai seulement qu'au commencement de la CCXXIe lecture, nous avons vu le créateur prononçant le mot *oum*, et méritant pour cette raison le nom d'*Oumcâra*. Plus bas dans la CCLVIIe lecture, au lieu d'*Oumcâra* on lit *Hoûmcâra*.

⁶ Cânti ou la Grâce est considérée comme une des maîtresses du dieu de la lune. Voyez tom. I, lecture XCVII.

⁷ *Bhakchya* et *bhodjya*, voyez tom. II, lecture CXXXVII, note 25.

⁸ वितान, *vitâna*.

⁹ *Pandanus odoratissimus*.

¹⁰ *Jonesia asoca*.

¹¹ *Pinus longifolia*.

¹² *Bottleria tinctoria*.

¹³ Arbre appelé communément *tila*.

¹⁴ *Pentaptera arjuna*.

¹⁵ *Mangifera indica*, le manguier.

¹⁶ Nom du *nauclea cadamba* ou du *nîlâsoca*.

sâlmali²², le haridrou²³, le sâla²⁴, le tâla²⁵, le priyâla²⁶, l'agréable tchampaca²⁷, et bien d'autres encore qui de leur éclat décorent ce magnifique séjour!

Rouges comme le corail, pareils à une forêt tout en feu, larges et touffus, hauts de plusieurs coudées, on voyait encore, non moins éclatants que l'ardjouna et que l'asoca, le vandjoula²⁸, le varouna²⁹, le vatsanâbha³⁰, l'asana³¹, le tchandana³², le jasmin³³ noir et jaune, l'aswattha³⁴, le tindouca³⁵, le prâtchînâmalaca³⁶, le lodhra³⁷, le mallicâ³⁸, le bhadradâr³⁹, l'âmâtaca⁴⁰, le djambou⁴¹, le lacoutcha⁴², le sêlabâluoca⁴³, le sardja résineux, le coundourou⁴⁴, le patanga⁴⁵, le coutadja⁴⁶, le couravaca⁴⁷ rouge, l'agourou⁴⁸, le bhavya⁴⁹, le dâdima⁵⁰, le vîdjapoûraca⁵¹, le câlîyaca⁵², le doucouûla⁵³, le hingou⁵⁴, le télapanica⁵⁵, le

541

-
- 17 Ce mot convient à trois arbres, au *rottleria tinctoria*, au *mesua ferrea* (*nagesar*), et au *melichia champaca*.
- 18 *Nauclea cadamba*.
- 19 *Minusops elengi*.
- 20 Cet arbre porte communément le même nom
- 21 *Bignonia suaveolens* (*trumpet flower*)
- 22 *Bombax heptaphyllum* (*silk cotton tree*).
- 23 Arbre dont le nom n'est pas désigné.
- 24 *Shorea robusta* (*sâl tree*), autrement *sardja*.
- 25 *Borassus flabellifornis*, le palmier.
- 26 *Buchanania latifolia* (*piyal*).
- 27 *Michelia champaca*.
- 28 *Dalbergia ougeinensis*.
- 29 *Tapia cratâva*, ou *capparis tnfoliata*.
- 30 Le dictionnaire ne donne ce mot que comme le nom d'un poisson
- 31 *Pentaptera tomentosa*.
- 32 *Sirium myrtifolium* (*sandal*).
- 33 En sanscrit *soumanas*. Ce mot se dit encore du *nimba* (*melia azidarachta*)
- 34 *Ficus religiosa*.
- 35 *Diospyros glutinosa*, espèce d'ébénier.
- 36 *Flacourtia cataphracta*.
- 37 *Symplocos racemosa*.
- 38 *Jasminum zarnbac*.
- 39 *Pinus devadar*
- 40 *Spongias mangifera* (*hog-plum*)
- 41 *Eugenia jambolana* (*rose apple, jambosier*).
- 42 *Artocarpus lacucha*.
- 43 Le dictionnaire dit *élabâlouca*.
- 44 *Boswellia thurifera* (*olibanum tree*).
- 45 Espèce de sandal. Ce nom est masculin.
- 46 *Echites antidysenterica*, communément *coraya*.
- 47 Espèce de *barleria* ou *jhinti*, dont la fleur est de couleur pourpre.
- 48 *Aquilaria agallocha* (*aloe tree*).
- 49 Nom du *câmaranga* (*averhoa carambola*).
- 50 Le grenadier.
- 51 Nom du citronnier.
- 52 Espèce de sandal, ou bien d'*agallochum*.
- 53 Le dictionnaire ne donne pas de renseignement sur ce mot.
- 54 *Assa foetida*.

khardjoûra⁵⁶, le nârikéla⁵⁷, le tcharmavrikcha⁵⁸, la harîtaki⁵⁹, le madhoûca⁶⁰, le saptaparna⁶¹, le bilwa⁶², le pârvata⁶³, le panasa⁶⁴, le tamâla⁶⁵, tous chargés de bouquets de fleurs, de branches de diverses couleurs, tous remarquables par leurs fleurs, leurs feuilles et leurs fruits. Je n'ai cité que quelques-uns des arbres qui embellissaient cet heureux séjour: beaucoup d'autres encore y déployaient leur brillant feuillage et leurs fruits merveilleux; sous ces ombrages s'agitaient les perdrix, les paons⁶⁶, les Cokilas, les Saricâs⁶⁷, les faisans, enfin une foule d'oiseaux rouges, jaunes, empourprés, qui se regardaient mutuellement avec plaisir.

DEUX CENT-VINGT-SEPTIÈME LECTURE. COUR D'HIRANYACASIPOU.

Vêsampâyana dit:

Dans ce palais le roi des Dêtyas, Hiranyacasipou était assis sur un trône orné de peintures, long de quatre cents nalwas, brillant comme le soleil, et couvert de magnifiques tapis. Ses pendants d'oreilles étaient d'or, et par son éclat ce prince effaçait tout autour de lui. Un vent agréable apportait en ces lieux un air embaumé. Là les Gandharvas et les Apsarâs réunis faisaient entendre autour de lui des chants divins. Viswâtchî, la tendre Sahadjanyâ, la noble Sôrabhéyî, Samîtchî, Poundjicasthoulâ, Misrakésî, Rambhâ, la riante Tchitrasênâ, Ghritâtchî aux beaux yeux, Ménacâ, Ourvasî, et d'autres Apsarâs par milliers, toutes habiles dans l'art de la danse et du chant, attendent les ordres d'Hiranyacasipou.

Lui, paré de riches vêtements, s'élève au milieu de ses mille épouses. Autour de leur souverain sont placés tous les fils de Diti, fiers des privilèges qu'il a obtenus: Bali, Virotchana, Naraca vainqueur de la terre, Prahlâda¹, Vipratchitti, le grand Gavichtha², Tchacrahantri, Crodhahantri, Soumanas, Soumati, Ghantodara, Mahâpârswa, Crathana, Pithara, Viswaroûpa, Souroûpa, le brillant Viroûpâkcha, Dasagrîva, Bâlin, Méghavâsas, Mahâravas, Ghantâbha, Vicatâbhi, Samhrâda, Tchandratâpana, enfin tous les Dêtyas et Dânavas, ornés de pendants d'oreilles, parés de guirlandes, habiles dans tous les arts et surtout dans celui de la parole, héros immortels et heureux de la fortune de leur chef. Telle était la cour du grand Hiranyacasipou. D'autres arrivaient sur des chars aussi resplendissants que des astres, couverts de vêtements magnifiques et de riches parures, ornés de festons de fleurs, chargés d'armures étincelantes; leurs drapeaux flottants, leurs superbes chevaux, leurs membres entourés de bracelets comparables à l'arc d'Indra, leur taille qui les faisait ressembler à des montagnes, leurs aigrettes d'or aussi éclatantes que

55 Espèce de sandal.

56 *Phoenix sylvestris*, le dattier

57 Le cocotier.

58 Je ne trouve rien sur cet arbre, que le manuscrit de M. Tod écrit *dharmavrikcha*. Le *bhoûndja* (*bhoj*), espèce de bouleau dont l'écorce sert pour écrire, porte aussi le nom de *tcharmin*.

59 *Terminalia chebala*.

60 *Bassia latifolia*.

61 *Alstonia scholaris*.

62 *Egle marmelos* (*bed*).

63 Espèce d'ébénier.

64 *Artocarpus integrifolia* (*jaca tree*, le jaquier)

65 *Xanthocymus tinctorias*

66 शतपत्र, *satapatra*. Ce mot se dit aussi des grues, des perroquets et des piverts.

67 *Tardus salica*, ou bien *gracula religiosa* (*maina*)

1 Autrement Prahrâda.

2 Au lieu de *Gavichtha* le manuscrit dévanâgari de Paris donne *Garichtha*, lect. XLI, t. I.

des soleils, tout se réunissait pour exciter l'admiration. Au milieu de ce palais rayonnant d'or et de pierreries, formé de plates-formes³ et de terrasses⁴ admirables, garni de faîtes pointus⁵ et de fenêtres⁶ élégantes, apparut tout à coup l'homme-lion, qui vint étonner de sa vue le Dêtya tout couvert d'or, de fleurs et de perles, brillant comme l'astre du jour, et entouré de ses innombrables sujets.

DEUX CENT-VINGT-HUITIÈME LECTURE. DISCOURS DE PRAHLÂDA A SON PÈRE.

Vêsampâyana dit:

Tel que le disque menaçant de Câla, ou tel qu'un feu couvert de cendres, ainsi se montre l'homme-lion, dont les cheveux sont retenus par un noeud sur le devant de la tête, et dont la forme brille comme la lune en son plein. «Voyez donc, s'écrièrent les Dânavas et Hiranyacasipou lui-même, voyez cette figure qui ressemble à une conque, à une jarre ou bien à la lune.» Pendant qu'ils parlaient ainsi en riant, le vaillant fils d'Hiranyacasipou, Prahlâda, fut averti que cet homme-lion avait à remplir une mission de mort: il le vit avec l'oeil divin¹, tandis que les autres tout étonnés ne découvraient dans cet être extraordinaire qu'une masse comparable à une montagne d'or.

Prahlâda dit à Hiranyacasipou: «Grand roi, prince puissant, souverain des Dêtyas, c'est la première fois que cette figure d'homme-lion nous apparaît: jusqu'à présent nous n'en avons point entendu parler. Quelle est donc cette forme admirable et divine, qui tient d'une nature toute spirituelle, forme terrible et menaçante pour les Dêtyas? Nous ne pouvons nous empêcher de l'admirer. Dans ce corps nous voyons les dieux, les mers, les fleuves, l'Himâlaya, le Pâripâtra et les autres montagnes célèbres, Tchandramas et les constellations, les Âdityas, les Aswins, Couvéra, Varouna, Yama, Indra l'époux de Satchî, les Marouts, les Gandharvas, les saints Richis, les serpents, les Yakchas, les pisâtchas, les terribles Râkchasas; sur son front brillent Brahmâ et le dieu surnommé Pasoupati²; en lui sont renfermés tous les êtres animés et inanimés. Nous-mêmes, Dêtyas, nous l'accompagnons; en lui sont et toute cette cour et ces chars innombrables. Dans cet homme-lion, ô roi, je vois les trois mondes et l'ordre éternel, comme on voit la terre dans la lune, quand elle est sereine. En lui se trouvent le grand Pradjâpati, Manou, les planètes, les yogas, la terre et le ciel, les météores, la constance, le souvenir, la passion, la vérité, l'obscurité, la pénitence, l'illustre Sanatcoumâra, les Viswas, les divines Apsarâs, la colère, le désir, la joie, l'orgueil, l'erreur, tous les Pitris.»

Ainsi parla avec fermeté au terrible roi des Dêtyas son propre fils Prahlâda; puis, s'arrêtant, il resta la tête baissée et plongé dans ses sages méditations.

3 Ainsi est traduit le mot वेदिका, *védicâ*, lequel m'a semblé désigner, lect. CCXX, note 1, un plateau de montagne ombragé, et qui me paraît ici s'entendre d'une plate-forme, peut-être couverte d'une toile.

4 वीथिका, *vîthicâ*.

5 दन्त, *danta*.

6 गवाक्ष, *gavâkcha*.

1 Voyez tom. I, lecture XVIII et lecture LVIII.

2 Épithète de Siva, laquelle signifie *maître des animaux*.

DEUX CENT-VINGT-NEUVIÈME LECTURE. ARMES D'HIRANYACASIPOU.

Vésampâyana dit:

Après avoir entendu ce discours de Prahlâda, Hiranyacasipou dit aux Dânavas assemblés: «Qu'on arrête ce lion extraordinaire, et, pour lever toute espèce de doute, qu'on le tue.» A ces mots tous les Dânavas environnent ce terrible ennemi, et cherchent à l'effrayer de leur nombre. Mais ce lion, la bouche ouverte comme la Mort, pousse un cri qui ébranle le palais. Aussitôt Hiranyacasipou, déployant sa merveilleuse puissance, épuise sur lui les armes formidables qu'il a jadis enlevées à tous les dieux: c'est d'abord, la première de toutes, le danda¹ fécond en terreurs, les grands et terribles disques de Câla et de Vichnou, celui de Dharma, nommé l'invincible, ceux d'Indra et des Richis, enfin celui de Pitâmaha², fameux dans les trois mondes, la foudre, et celle qui gronde dans le temps sec, et celle qui éclate dans le temps humide, le trident redoutable, l'os de mort³ et la massue, le trait divin appelé Brahmasiras⁴, ceux d'Îsa et d'Indra, ceux qui se trouvent formés de feu, de froid, de vent, le collier de crânes humains⁵, la lance incomparable, le trait de Crôntcha⁶, l'Hayasiras⁷, celui de Soma formé de frimas⁸, ceux des Pisâtchas et des serpents, non moins étonnants que les autres, les armes qui causent l'évanouissement⁹, qui dessèchent¹⁰, qui brûlent¹¹, qui font pleurer¹², bâiller¹³, ou tomber¹⁴, le trait pesant de Twachtri, la massue de Câla qui ébranle tout et que rien ne peut ébranler, le Samvarttana¹⁵, l'arme de la magie, le trait des Gandharvas, le Nandaca¹⁶, le glaive par excellence, l'arme qui paralyse¹⁷ et celle qui agite¹⁸, le trait de Varouna et celui de Pasoupati, dont l'atteinte est inévitable. Voilà tout ce qu'Hiranyacasipou lance à l'homme-lion: ainsi l'on jette l'offrande de beurre dans le feu qui n'en brille qu'avec plus d'éclat. L'Asoura couvre son ennemi de ses traits enflammés, de même que le soleil en été couvre l'Himâlaya de ses rayons. L'armée des Dêtyas, pareille à l'océan soulevé, et poussée par le vent de la colère, environne Hari de tout côté et l'attaque avec des épées, des lacets, des tridents, des massues, des haches d'armes, des traits fulminants, des pierres, de grands arbres, des quartiers de rochers, des mortiers armés de pointes, des instruments qui brûlent cent ennemis et de lourds dandas.

1 Sceptre ou bâton, lequel est le symbole de l'autorité.

2 Surnom de Brahmâ, signifiant *pater magnus*.

3 कङ्काल, *cancâla*. On donne à Siva le surnom de *Cancâlarnâlin*, parce qu'il porte une guirlande formée d'os humains. Il existe une légende dans laquelle le Mouni Dadîtchi se dévoue à la mort, pour que les dieux s'arment de ses os contre les Dêtyas.

4 Voyez tom. I, lect. XXV.

5 कापाल, *câpâla*. Telle est la parure du dieu Siva

6 Voyez tom. I, lect. XLVI.

7 Ce mot signifie tête de cheval.

8 Voyez tom. I, lect. XLVI.

9 Le *Mohana*.

10 Le *Sochana*.

11 Le *Santâpana*.

12 Le *Vilâpana*.

13 Le *Djirimbhana*.

14 Le *Pâtana*.

15 Arme qui doit tout bouleverser.

16 Nom particulier que l'on donne au glaive du dieu Vichnou.

17 Le *Prasthâpana*.

18 Le *Pramathana*.

Mais Hari est resté inébranlable. Les Dânavas jettent leurs lacets, et s'élancent sur lui avec la rapidité de la foudre d'Indra; ils lèvent leurs bras, brandissant leurs dandas, et pareils à des serpents à trois têtes; leurs membres sont ornés de tresses d'or, d'anneaux, de bracelets, de guirlandes, et de rivières de perles, qui brillent sur leur corps comme des files de cygnes aux ailes étendues. Leurs têtes, s'agitant avec l'impétuosité du vent, apparaissent sous leurs nombreux ornements d'or avec l'éclat des rayons du soleil levant. D'un autre côté, au milieu de tous ces traits enflammés qui l'entourent, Hari s'élève comme une montagne couverte de nuages noirs et orageux, de profondes cavernes et d'arbres majestueux. Malgré ces traits innombrables dont il est de tout côté assailli par les courageux Dêtyas, le dieu ne tremble pas plus que le superbe Himâlâya; et ces ennemis, brûlés par les feux que lance l'homme-lion, frémissent de crainte, aussi agités que les flots de l'océan soulevés par le vent.

DEUX CENT-TRENTIÈME LECTURE. L'HOMME-LION ATTAQUÉ PAR LES DÂNAVAS.

Vêsampâyana dit:

Ainsi les Asouras, enflammés de colère et l'arc tendu, dirigeaient vers un seul but leurs flèches rapides, terribles comme les coups que porte Câla à la fin des siècles. Ces combattants furieux apparaissent sous mille formes diverses; on voit dans cette foule des têtes d'âne, de poisson, de serpent, de cerf, de porc, de cygne, de coq, de corbeau, de vautour, de crocodile, de dragon à cinq gueules. Les uns ressemblent à un petit soleil ou bien au sombre Kétou¹, au disque lunaire, ou à une demi-lune; les autres à un feu brûlant, à l'éclair ou bien au météore enflammé; d'autres ouvrent une bouche béante ou dressent trois têtes menaçantes; fiers de leur nombre, ils lancent une grêle de flèches à ce lion invulnérable, qui, pour sa masse, est comparable au mont Kêlâsa; cependant c'est en vain qu'ils épuisent leur rage contre cet ennemi. Tels que des serpents irrités qui soufflent leur venin, ils adressent leurs traits à la poitrine du lion; mais ces traits si redoutables se perdent dans l'air comme ces vaines lueurs qui traversent le ciel et tombent sur la montagne. Alors les Dânavas, outrés de dépit, saisissent leurs disques divins et resplendissants, et les jettent rapidement au formidable adversaire qui les brave. Le ciel est encombré de tous ces disques qui le traversent, tels que le soleil, la lune et les planètes, quand ces astres lanceront leurs dernières clartés: ils viennent tous avec leurs rayons flamboyants s'engouffrer dans la bouche du lion, et disparaissent comme les astres les plus éclatants au sein d'un vaste nuage.

Hiranyacasipou prend une lance d'or tout enflammée et la jette avec force. Le lion la voit arriver, et d'un seul cri² terrible brise cette lance qui tombe à terre en éclats lumineux, semblable au météore ardent qui se précipite du ciel. De tous les arcs des Dêtyas partent de loin des flèches qui se suivent, pareilles à une guirlande brillante de feuilles de lotus noir. Hari, par ses cris, par ses bonds, écarte et fend cette armée, comme le vent abat le sommet des pointes de gazon. Ses ennemis lui envoient à travers les airs une grêle de pierres, des fragments de rochers, des débris de collines qui tombent lourdement sur son corps, après avoir rempli l'espace des dix régions célestes ainsi que de larges météores. Mais le dieu, aussi remarquable par sa légèreté que par sa force, restait inébranlable, inspirant une terreur qu'il ne ressentait pas, et non moins inébranlable que le Mandara battu vainement par les mers.

A cette pluie de pierres succéda une autre pluie, mais d'une nature humide et sortie d'un vaste rideau de nuages, qui tout à coup vint cerner l'horizon et les points principaux et intermédiaires des régions célestes. Ces nuages, le vent, les éclairs, ces torrents de pluie avaient de tout côté répandu les ténèbres; le ciel et la terre semblaient se tenir. Mais ces

¹ Le noeud descendant personnifié.

² Ce cri est représenté par le son ह्रम्, *houm*.

ondes désordonnées ne touchaient même pas le lion, et, par un effet de sa puissance magique, elles ne tombaient pas d'à-plomb, mais obliquement. Voyant qu'ils l'avaient inutilement attaqué par ces deux pluies de pierres et d'eau, les Dânavas employèrent une arme magique formée d'air et de feu, et qui, dans sa course rapide, brûlait tout à travers les airs. Mais ce trait, couronné de flammes dévorantes, et imaginé par le roi des Dêtyas lui-même, malgré son ardeur, ne put rien sur celui qui est souverainement ardent. L'époux de Satchî, le dieu aux mille yeux, Indra, rassemblant ses nuages, éteignit ces feux sous un déluge d'eau. Cette arme magique se trouvant anéantie, les Dânavas, réduits à leurs derniers moyens, créèrent une vaste obscurité qui couvrit le monde; mais le dieu, s'enveloppant de sa propre splendeur, brilla tel que l'astre du jour, et ses ennemis virent avec effroi sa triple aigrette³, qui sur son front sourcilleux formait comme trois gerbes lumineuses, semblable au Gange qui s'écoule par une triple voie⁴.

DEUX CENT-TRENTE ET UNIÈME LECTURE. TERREUR UNIVERSELLE.

Vêsampâyana répond:

Les Dêtyas, trompés dans l'espoir que leur donnait leur science magique, abattus et découragés, demandent l'intervention d'Hiranyacasipou lui-même. Celui-ci, enflammé de colère, comme s'il devait tout brûler du feu qui le dévore, s'élançe, et sous son poids ébranle la terre. Toutes les mers en sont troublées, les collines tremblent avec les forêts qui les couronnent. Le courroux du Dêtya répand les ténèbres sur le monde, où l'oeil ne peut plus rien distinguer. En ce moment les sept vents, Avaha, Pravaha, Vivaha, Parâvaha, Samvaha, le puissant Oudvaha, et Parivaha¹, fameux par les craintes qu'ils inspirent, se trouvent détournés de leur route céleste. Les météores, qui n'apparaissent qu'aux derniers jours du monde, se montrent en toute liberté. La lune, sans règle et sans mesure², erre dans les constellations. La nuit règne au ciel, où brillent les planètes et les étoiles. Le soleil, en plein jour, perd sa splendeur. On ne voit plus dans les airs qu'un vaste cadavre³ d'une couleur noire, d'où s'exhale une épaisse et horrible fumée, qu'échauffe la présence de l'astre voilé. Des soleils effrayants s'élèvent dans le ciel, et au lieu de sept rayons⁴ lumineux ne présentent que sept mèches fumantes. Les planètes dirigent leur course au-dessus de la lune⁵. Soucra⁶ et Vrihaspati⁷, placés à droite et à gauche, Sanêstchara⁸, au corps rouge, à la lumière sanglante, enfin tous les corps célestes vont occuper des postes trop élevés pour eux, et qu'ils ne prennent qu'à la fin des âges. Le Dieu de la lune, dont la marche est entravée par les constellations et les sept⁹ planètes, au grand détriment des

³ Dans la lecture CCXVIII, Vrichâcapi est aussi représenté avec une triple aigrette.

⁴ Suivant la mythologie, le Gange se partage en trois courants qui forment le Gange céleste, le Gange terrestre, et le Gange des enfers.

¹ Voyez lecture CXCIV, note 2. Voyez aussi la lecture III, tome I.

² अयोगतः, *ayogatah* (sans suivre les *Yogas*).

³ कबन्ध, *cabandha*.

⁴ Les Indiens donnent au feu sept rayons ou sept flammes

⁵ Nous avons vu ailleurs que les Indiens considèrent la lune comme la plus élevée des planètes. Voyez lect. LXXV, tom. I

⁶ Vénus.

⁷ Jupiter.

⁸ Autrement appelé *Sani*, Saturne.

⁹ Ordinairement les Indiens en comptent neuf, en y comprenant les deux noeuds sous les noms de *Râhou* et de *Kétou*.

êtres animés et inanimés, ne songe plus à ses amours pour Rohinî. Saisi par Râhou¹⁰, il heurte contre des comètes formidables et brûlantes, qui tombent sur lui. Le roi des dieux n'envoie plus à la terre que des pluies de sang. Du haut des airs se précipite un météore qui brille comme l'éclair et retentit comme la foudre. Tous les arbres se couvrent de fleurs et de fruits hors de la saison: abondance funeste, présage mortel pour les Dêtyas. Le fruit naît sur le fruit, la fleur sur la fleur. Les figures de tous les dieux ouvrent et ferment les yeux, rient et pleurent, gémissent profondément, jettent de la fumée ou des flammes, comme si elles annonçaient la fin du monde. Les animaux sauvages et domestiques, et les oiseaux, poussent des cris horribles à la vue de ce lion qui soutient un si terrible combat. Les fleuves épouvantés retournent vers leur source. Au milieu de la nuit profonde qui semble présager la dernière catastrophe, les régions célestes apparaissent comme couvertes d'une poussière rouge. Le figuier sacré¹¹ ne reçoit plus les hommages accoutumés: abattu par la violence du vent, il se brise en gémissant. L'ombre a cessé de tourner autour des êtres qu'elle accompagnait autrefois. Durant l'obscurité, une matière visqueuse et pareille au miel est tombée sur le palais d'Hiranyacasipou, et a pénétré dans son arsenal et dans sa salle d'armes, où tourbillonne encore une sombre fumée.

A la vue de tous ces prodiges, le Dêtya s'adresse à Soucra, son pourohita¹², et lui dit: «Prêtre divin, que signifient tous ces phénomènes? J'ai le plus grand désir de savoir ce qu'ils annoncent.» Soucra lui répondit: «O roi des Asouras, retiens bien ce que je te déclare à l'occasion de ces prodiges menaçants. Quand de semblables présages se montrent dans un empire, le prince est averti qu'il va perdre et le trône et la vie. Vois donc si la science t'indique les moyens de prévenir ici ce résultat. Certes, ô roi, le danger est grand.» Ainsi parla Soucra à Hiranyacasipou; puis il le bénit¹³ et retourna dans sa demeure.

Après son départ, le roi des Dêtyas médita longtemps sur sa position: le malheureux se rassurait en se rappelant les paroles de Brahmâ. Cependant il était clair que tous ces prodiges effrayants, et beaucoup d'autres encore, venaient de Câla, proclamant d'avance la victoire des Souras, la mort des Asouras et de leur prince. Alors Hiranyacasipou, brandissant sa massue, accourt avec impétuosité, et sous les pas du Dêtya courroucé le monde entier tremblait. Ce prince irrité et se mordant la lèvre apparaissait tel que l'antique sanglier. La terre frémit de ses mouvements: du sein des montagnes ébranlées dans leurs fondements s'élancent les grands serpents éperdus de crainte, vomissant de leurs gueules la flamme et le venin, serpents à quatre, à cinq, à sept têtes, tels que Vâsouki¹⁴, Takchaca, Carcotaca, Dhanandjaya, Élàpatra, Câlîya, le robuste Mahâpadma. Le serpent aux mille têtes, qui sur son étendard porte un palmier d'or¹⁵, l'immortel Sécha, gardien inébranlable de la terre, se trouve lui-même ébranlé. Les brillants soutiens du globe, qui ont leurs pieds dans l'eau, participent à la commotion générale. Les serpents, heureux habitants du Pâtâla, sont effrayés, et leur trouble se communique aux ondes tranquilles qui coulent dans ce même lieu et qui leur doivent leur éclat. Tout s'émeut à la fois; la Bhâgîrathî¹⁶, la Sarayoû, la Côsikî¹⁷, l'Yamounâ, la Câverî, la Crichnavennâ¹⁸, l'illustre Souvennâ¹⁹, la Godâvarî, la Tcharmanvatî, le Sindhou, le roi des fleuves et des rivières, le Sona qui sort du Mécâla, et

10 Le noeud ascendant, l'éclipse personnifiée.

11 *Vata* (*ficus indica*).

12 Prêtre de la famille.

13 Il lui dit *swasti* (*bene est*).

14 Voyez tom. I, lect. III.

15 Le serpent Sécha s'est incarné sous la forme de Baladéva, lequel porte sur son étendard un palmier.

16 *Bhâgîrathî* est un nom du Gange. Voyez tom. I, lect. XV. Presque tous les autres noms de rivières ici mentionnés se retrouvent dans la CXVIIIe lecture. Voyez les notes de cette lecture.

17 Rivière du Bahar, aujourd'hui *Cosi* ou *Cousa*.

18 Les mss. dévanâgaris portent *Crichnavénâ*.

19 La même sans doute que la Vennâ de la CXVIIIe lecture.

dont les ondes ont l'éclat des pierres précieuses, la paisible Narmadâ²⁰, la Tchêtravatî, la Gomatî, bordée de riches pâturages, la Saraswatî, la Mahî, la Câlamahî, la Tamasâ, la Pouchpavâhinî, la Sîtâ²¹, l'Ikchoumatî, la grande Dévicâ²², le Djâmboûnada²³, resplendissant de l'éclat des pierres précieuses, et orné de mines d'or, le grand Lohitya²⁴, entouré de rochers et de forêts magnifiques. Dans ce tumulte s'agite et tremble la ville des Côsicâras²⁵, le Drâvida²⁶ tout brillant d'or, le pays des illustres Mâgadhas²⁷, des Pôndras, des Bangas, des Souhmas, des Mallas²⁸, des Vidéhas, des Mâlavas, des Câsis, des Cosalas; le palais du fils ailé de Vinatâ, construit par Viswacarman sur le sommet du Kêlâsa; la mer aux ondes rouges, aux flots orageux, appelée Lohitya; celle qu'on nomme Kchîroda²⁹, et qui a la couleur d'un nuage doré; le mont Oudaya, élevé de cent yodjanas, habité par les serpents et les Yakchas, étalant ses plateaux et ses arbres aussi éblouissants que l'or, aussi resplendissants que le soleil, et couverts de sâlas³⁰, de palmiers, de tamâlas³¹, de carnîcâras³² fleuris; le mont Ayomoukha, riche en métaux; le brillant Malaya³³, embaumé par ses bois de tamâlas; la région des Sourâchtras³⁴, des Soubâhlîcas³⁵, des Soûrâbhîras, des Bhodjas, des Pândyas, des Calingas³⁶, des Tâmrâliptacas³⁷, des Ôdras³⁸, des Vâmaboûlas³⁹, des Kéralas⁴⁰. La crainte et la confusion s'étendent jusqu'au séjour des dieux, parmi les Apsarâs, même dans l'inaccessible demeure d'Agastya, fréquentée par les Siddhas, les Tchâranas et les Apsarâs, distinguée par la variété de ses arbres fleuris et de ses oiseaux harmonieux, et par la beauté de ses collines dorées. On voit trembler le Lakshmîvân, agréable et fleuri, qui du sein de la mer élève vers le ciel ses pics rivaux, pour leur éclat et leur hauteur, du soleil et de la lune; le Vidyoutwân, qui a cent yodjanas, et qui va braver dans les nuages les éclairs et la foudre; le Richabha, qui ressemble à un taureau⁴¹; le Coundjara, qui fut habité par Agastya; Bhogavatî, la ville des serpents, aux

20 Le Nerbudda

21 On dit que la Sîtâ est une des quatre branches du Gange céleste, laquelle coule vers l'est dans le Bhadrâswa.

22 Wilfort croit que la *Dévicâ* est la même que la Sarayoû. Cependant les tables géographiques les distinguent ainsi que mon texte.

23 Rivière descendant du Mérou, et que les poètes représentent comme le Pactole indien.

24 Cette rivière doit couler dans la presqu'île orientale de l'Inde.

25 Je n'ai aucune notion sur ce mot.

26 La côte de Coromandel.

27 Le Bahar méridional. Quant aux autres noms de peuples, voyez la lecture XC, tom. I.

28 Suivant Quinte-Curce, les Malli sont sur les bords de l'Hydraote, au delà de l'Acésine.

29 Le Varâsanhita place dans l'est une rivière *Lohitya*, et une mer qu'il appelle *Kchîroda*.

30 *Sâl-tree*.

31 *Xanthocyrnus tinctorius*.

32 *Pterospermum acerfolium*, communément *Caniyar*.

33 Les Ghates occidentales.

34 Surate.

35 Je suppose que c'est le même peuple que les Bâhlîcas qui habitaient le pays de Balkh. Les Abhîras se trouvaient dans le Candeish. Le mot *abhîra* s'entend d'un peuple berger; aussi les géographes placent des Abhîras sur divers points. Le Tarâtantra dit que l'Abhîra s'étend du Concana au sud vers la rive occidentale de la Tapî.

36 Voyez ces mots, lect. XC, et ailleurs.

37 Le pays de Tamlook.

38 La contrée d'Orissa.

39 Mot incertain.

40 Le Malabar.

41 Ou Vrichabha. Voyez lect. CCXX. Les traités de géographie mettent dans la presqu'île occidentale deux pays nommés *Richabha* et *Coundjara*.

larges rues, aux remparts invincibles; le grand Méghagiri, le Pâripâtra⁴², le Tchacravân, le Vârâha; la cité dorée de Prâgdjyoticha⁴³, où demeure l'impie Dâna, nommé Naraca; le mont Mégha, qui retentit du bruit terrible des nuages; enfin soixante mille montagnes ressentent la secousse qu'imprimait à la terre le terrible Dâna, et qui ébranlait aussi le roi des monts, le Mérou aux pics dorés, sainte demeure des dieux, aussi brillante que le soleil; l'Hémagarbha, le Méghasakha, le Kêlâsa, beau, riche et solide, couvert d'arbres toujours en fleurs, présentant ses grottes charmantes pour retraites aux Yakchas, aux Râkchasas, aux Gandharvas, et glorieux de ses lotus d'or et de ses ravins délicieux; le Mânasa⁴⁴, peuplé de cygnes et de canards; la montagne au triple sommet; la belle rivière de la Coumârî⁴⁵; le Mandara, semblable à une masse de glace; l'Ousîravîdja, le grand Oudraprastha, le mont Pouchcara, sur lequel habite le suprême Pradjâpati; le Dêvâvridha, le Bâlouca, le Crôntcha⁴⁶, le mont des Saptarchis, le Dhoûmravarna. Ces montagnes et bien d'autres encore, ces pays, ces peuples, ces rivières et ces mers frémissaient donc sous les pas d'Hiranyacasipou.

DEUX CENT-TRENTE-DEUXIÈME LECTURE. MORT D'HIRANYACASIPOU.

Vêsampâyana dit:

Alors les Âdityas, les Sâdhyas, les Viswas, les Roudras, les Vasous, et tous les dieux s'approchent de ce lion qui brillait comme le soleil, et, tremblant de crainte pour le monde, ils lui disent: «O Dieu, triomphe de ce funeste et impie Dêtya, qui par son exemple excite au mal tous les Asouras. Toi seul peux détruire ces Dêtyas. Que leur chef reçoive la mort de ta main; qu'il périsse pour le bonheur du monde, et que ton nom soit béni; car tu es le maître, le roi et le père des mondes: le salut ne peut jamais leur venir que de toi.»

En entendant ces mots, le dieu de qui découlent tous les êtres poussa un grand cri. Ce cri alla retentir au coeur des chefs Asouras, et leurs âmes en furent profondément émues. A ce bruit frémirent les Crodhavasas¹, les Câlakéyas, les Angapoutras, les Bâhousâlins, les Végas, les Vêgaléyas, les Sênhikéyas, les Samhrâdîyas à la voix puissante, les Vidwéchas, Capila, fils de la Terre, Vyâghrâkcha, assez fort pour ébranler le sol, les oiseaux, enfants de la nuit, les habitants du Pâtâla, et les Rôdras, armés de serres, dont l'oeil ressemble au soleil, dont la voix retentit comme le nuage, et qui s'élancent dans l'air, aussi redoutables par leur vitesse que par la cruauté de leurs oeuvres.

Alors le terrible Hiranyacasipou, armé du tonnerre et du trident, aussi brillant et aussi rapide que la nuée, retentissant, éblouissant comme elle, l'ennemi des dieux, le fils orgueilleux de Diti, malgré sa force de léopard, malgré la foule des Dêtyas qui l'entourent, est saisi par l'homme-lion, qui s'élance sur lui, le déchire de ses ongles puissants, et, secondé d'Oumcâra² lui donne le coup de la mort. Le monde entier, la terre, la lune, le ciel, les planètes, le soleil, les régions célestes, les fleuves, les montagnes, les mers, par la mort du Dêtya, recouvrèrent leur ancien éclat.

⁴² Chaîne occidentale du Vindhya.

⁴³ Ancienne capitale de l'Asam, aujourd'hui *Gohati*, dit Wilford.

⁴⁴ Autrement le Mânasarovara, lac situé sur l'Himalaya.

⁴⁵ Rivière qui, suivant le Brahânda-pourâna, descend du Souktimân, qui est une des sept principales chaînes de montagnes de l'Inde.

⁴⁶ Partie orientale de l'Himâlaya, au nord de l'Asam.

¹ Je suppose que les êtres dont il est ici question sont tous des génies du mal et de la destruction. Les lectures III (tom. I.), CC et CCI, parlent des Crodhavasas, des Câlakéyas et des Sênhikéyas. Je n'ai aucune notion sur les autres.

² Voyez, au sujet de l'intervention de ce personnage, la lecture CCXXVI, note 5.

DEUX CENT-TRENTE-TROISIÈME LECTURE. ÉLOGE DE L'HOMME-LION.

Vésampâyana dit:

Alors les dieux et les saints Richis, pénétrés de joie, élevèrent leurs actions de grâces vers le Dieu suprême et éternel. «O dieu, dirent-ils, cette forme d'homme-lion est ton ouvrage: les mortels instruits dans la science divine l'honoreront comme nous. Tous les mondes, tous les êtres exalteront ta puissance. Les Mounis te célèbreront à jamais sous le nom de lion: par toi, ô seigneur, nous avons recouvré notre dignité.»

Après les dieux, Brahmâ, qui partageait la joie générale, prononça lui-même l'éloge de Vichnou fait homme-lion.

«Tu es la substance indestructible, immatérielle, mystérieuse, supérieure, éternelle, inaltérable, universelle, créée; la pensée ne peut te concevoir. Tu es la science enseignée par le Sâmkhya et l'Yoga; ton esprit, ce sont les Vèdes eux-mêmes. Dieu fécondant, immortel, immuable, par toi existe tout ce monde, animé et inanimé. Nous-mêmes, nous ne sommes qu'en toi; tu es notre souffle, notre seigneur. Maître et instituteur de tous les mondes, tu aimes les quatre formes; souverain des quatre mille yougas¹, par toi meurt la mort de tous les êtres; tu es les quatre Vèdes, les quatre sacrifices², l'âme des combinaisons quaternaires. En toi réside l'éternité, l'infini, la force, la vertu, la qualité supérieure dans tous les êtres: tu es la voix suprême de Capila et des autres Richis. Tu n'as ni commencement, ni milieu, ni fin; tu animes tout, être spirituel. Unique essence du monde, tu le crées et tu le détruis. Tu es Brahmâ, Roudra, Indra, Varouna, Yama; tu fais et défais l'univers, qui sans cesse renaît par toi. Pouroucha antique et supérieur, tu es ce qu'il y a de plus grand dans la perfection, l'essence divine, les mantras, la pénitence, le devoir et la gloire; dans la vérité, l'holocauste, le gazon sacré, la voie sainte³, le sacrifice et l'offrande; parmi les corps, les demeures, les unions⁴; dans la voix, le rire et le chemin du salut; dans la sagesse, le plaisir, le savoir, l'expérience, la science divine et la haute intelligence; tu es au-dessus de ce qu'il y a de plus grand dans les mondes, dans les mystères, dans l'universalité des choses, dans les jours et dans les saktis⁵; parmi les dieux et les souverains, dans les secrets de la nature et les éléments. Enfin c'est ta substance supérieure et sainte qui, unie à tout ce qui existe, le conserve et le vivifie.»

Après avoir en ces mots loué Nârâyana, le dieu aïeul du monde retourna dans sa demeure. Alors, au milieu du bruit des instruments de musique et des danses des Apsarâs, le grand Vichnou se rendit sur les rives septentrionales de la mer de lait⁶: le dieu, dont Garouda est le drapeau et dont la nature est immatérielle, arriva dans sa région, porté sur un beau char à huit roues, que traînaient des génies⁷; et là, quittant sa forme d'homme-lion, il reprit son ancienne apparence. C'est ainsi que l'ennemi des dieux, Hiranyacasipou, fut tué par le grand Vichnou revêtu de la forme d'homme-lion.

1 L'auteur, voulant poursuivre son idée, qui est que Vichnou a de la préférence pour les divisions par quatre, चतुर्विभक्तमूर्ति, compte 4,000 *yougas*, lorsqu'il ne devrait en admettre que quatre.

2 Voyez lect. CLXXVI, note 24.

3 मार्ग, *mârga*: j'aimerais mieux le mot मार्ज, *mârdja*, qui aurait le sens de purification.

4 Je rends ainsi le mot *yoga*.

5 On appelle Sakti l'énergie active d'un dieu, personnifiée comme étant sa femme. Lakchmî est la Sakti de Vichnou.

6 Kchîroda.

7 *bhoûtayoukta*

DEUX CENT-TRENTE-QUATRIÈME LECTURE. SACRE DE BALI.

Vêsampâyana dit:

Je t'ai raconté l'histoire de l'homme-lion; je vais te dire maintenant à quelle occasion le plus beau des êtres prit la forme d'un nain. Le puissant Bali faisait un sacrifice; le puissant Vichnou s'y présenta, et en trois pas occupa les trois mondes. Il prit cette terre couverte de forêts et entourée de mers, et la donna à Indra, roi des Souras.

Djanamédjaya dit:

O pieux Brahmane, ici une pensée de doute me trouble et m'embarrasse. Quoi! le divin Nârâyana s'est fait nain, lui que les Pourânas, dont il est l'esprit, nous représentent comme le maître et le père des êtres, lui qui de son ombilic fit naître le grand Lotus! N'est-il pas en effet le dieu des dieux, le souverain des Souras, fort, immuable, infini, substance des trois mondes où il tient le premier rang, éternel, sans commencement, sans milieu et sans fin, Crichna¹, objet de nos adorations, sacrificateur auguste qui présente à la fois et consomme l'offrande?

Maître suprême, comment naquit-il dans le sein d'Aditi? Créateur d'Indra, comment était-il son frère puîné? Dieu des dieux, comment devint-il Vichnou dans le ciel? Raconte-moi donc, ô Brahmane, l'apparition de ce grand dieu. Vêsampâyana reprit:

Écoute, ô roi, un récit divin, objet de respect pour les Richis, récit transmis par les anciens poètes, et extrait de nos livres sacrés. Le grand Soura, Casyapa, fils de Marîtchi, eut deux épouses, Aditi et Diti. D'Aditi et de Casyapa naquirent les Dévas, Dhâtri, Aryaman, Mitra, Varouna, Ansa, Bhaga, Indra, Vivaswân, Poûchan, Pardjanya, Twachtri, et Vichnou le douzième. Diti fut mère du puissant Hiranyacasipou, qui eut pour frère² le superbe Hiranyâkcha. Hiranyacasipou donna le jour à cinq fils redoutables par leur force, Prahlâda, Hrâda, Samhrâda, Djambha et Anouhrâda. Le fils de Prahlâda fut Virotschana; le fils de Virotschana, Bali.

La postérité de Diti s'était multipliée d'une manière inconcevable; une foule innombrable de Dêtyas, sages, puissants, et ennemis des Souras, s'était étendue sur mille régions. Ces Dêtyas, après avoir vu Hiranyacasipou immolé par l'homme-lion, résolurent, pour parvenir à se venger des Dévas, de se choisir un roi: ce fut Bali. Ils avaient remarqué que toujours ami de la justice, sage en ses discours, austère en sa conduite, aussi brave que savant, il était instruit dans tous les détails de la grande science, et voyait clairement la vérité. Brillant et magnifique, comme Hiranyacasipou, il haïssait les Souras. Ce fut donc à Bali, fils de Virotschana, le fort par excellence, que les Dêtyas discernèrent le souverain pouvoir: il fut sacré solennellement, et Brahmâ lui-même se réjouit de le voir assis sur le trône d'Hiranyacasipou. Du sein des vases d'or l'eau sainte fut versée sur sa tête, et les Dânavas firent en son honneur retentir le cri de victoire, au moment où ce prince apparut sur son siège royal. Après la cérémonie de l'inauguration, se prosternant la tête contre terre, ils lui dirent: «Roi des Dêtyas, tu sais qu'Hiranyacasipou a possédé les trois mondes, et qu'il a régné sur tous les êtres animés et inanimés. Les Souras, tes ennemis, après avoir donné la mort à ton aïeul, se sont emparés de ses domaines, et ont pris Indra pour leur roi. Il te convient de recouvrer le royaume d'Hiranyacasipou; avec notre secours, seigneur, il te sera donné de rentrer dans ton héritage, dans la possession des trois mondes. Environné de ces milliers d'Asouras qui te promettent l'appui de leurs bras, tu dois triompher des dieux et de leur roi; ta puissance est immense, et par tes vertus tu l'emportes sur ton aïeul.»

¹ L'avatare de Crichna est postérieur à celui du nain, et l'anachronisme disparaîtrait, si l'on forçait un peu le texte, en ajoutant *celui qui fut depuis Crichna*. Peut-être aussi cette expression Crichna, laquelle signifie *noir*, a-t-elle un sens mystique.

² Mes manuscrits ne sont pas d'accord: en cet endroit le bengali et celui de M. Tod disent frère puîné; le dévanâgari de Paris porte au contraire frère aîné.

DEUX CENT-TRENTE-CINQUIÈME LECTURE. ARMEMENT DES DÊTYAS.

Vêsampâyana dit:

A ces mots, le sage et vaillant Bali, transporté de joie, dit aux Dêtyas: «Aujourd'hui nous allons reconquérir les trois mondes.» Après avoir entendu ces paroles du fils de Virotschana, les belliqueux Dânavas se préparèrent au combat. On distinguait parmi eux Mahâpadma, Nicoumbha, le vaillant Coumbhacarna, Cântchanâkcha, Capiscandha, Mênâca, qui ébranle la terre, Sitakésa, Ardhakésa, Vadjranâbha, dont les cheveux se redressent en djâtâ, Vicatcha aux mille bras, Vyâghrâkcha¹ à l'oeil flatteur, Mounda, qui n'a qu'un oeil et qu'un pied, Vidyoudakcha, armé de ses quatre bras, Gadjodara, Gadjasiras, Gadjasandha, Gadjekchana, Achtadanchtra, Tchatourvaktra, Méghanâda, Djalandhama, Carâla, Djwâladjihwa, Satânga, Satalotchana, Soumoukha aux mille pieds, le grand Crichna, Ranotcata, Dânapati, Sêlacampin, Coulâtchala, Samoudra, Nabhasa, Tchanda le terrible, Dhoûmra, Govradja, le formidable Gokchoura, Godanta, l'inébranlable Swastica, Mânsapa, Mânsabhakcha, le rapide Kétoumân, Sivi, Pancadigdha, Sarîra, Vrihatkîrtti, Mahâhanou, Vicoumbhânda, non moins illustre que les autres, Viroûpâkcha, Hara, Ahara, Swétasîrcha, Tchatourhanou, Tchandrahan, Tchandratâpana, Vikchara, Dîrghabâhou, Madyapa, Mâroutâsana, le célèbre Tâladjangha, Salabha, Sarabha, Cratha, Samoudramathana, Nâdin, le robuste Pithara, Pralamba, Naraca, Bâlin, Dhénouca, Câlalotchana, Varichtha, Gavichtha, le puissant Bhoûtalonmathana, Souprasâda à l'aigrette brillante, le grand Vaktra, armé d'un trident, Soubâhou, Coumbhabâhou, Carouna, Calasodara, Somapa, Dévayâdjîn, Pravara, Vîramardana, l'obéissant Khandasakti, Cousinétra, Sasidhwadja, et bien d'autres que citent les livres dépositaires de nos traditions: tous illustres guerriers et brillants de parures, portés sur des chars de bataille, couverts de vêtements magnifiques, de guirlandes élégantes, de riches armures. Leurs étendards flottent dans les airs, leurs traits éblouissent les yeux, et les larges roues de leurs chars font trembler la terre. Les cris qu'ils jettent au loin ressemblent au fracas des nuages d'automne. Ces enfants de Diti, les yeux rouges comme le sang, le coeur plein d'une ardeur belliqueuse, élèvent leurs bras menaçants et pareils à de grands serpents qui s'agitent. Aussi brillants que le soleil, la lune ou le feu, aussi rapides que le tonnerre d'Indra, ils font grincer leurs dents et secouent leur chevelure ardente² ou noire.

Le fils de Bali, Bâna aux mille bras, conduit des millions de chars qui portent d'innombrables Dêtyas, habiles dans l'art de la magie et armés de traits magiques, orgueilleux de leur force et fiers des privilèges qu'ils ont jadis obtenus, comparables à des montagnes d'or, vêtus de soie jaune, ornés de diadèmes, d'aigrettes, de turbans, de parures magnifiques, remarquables par leur armure et leurs enseignes d'or; sur leurs chars élevés ils brillent comme les étoiles sur un ciel d'automne; et leurs ornements, qui étincellent avec tout l'éclat de la flamme, leur donnent l'apparence de kinsoukas³ fleuris et placés sur le sommet du Mérrou⁴. Au milieu d'eux se présente Bâna, tel que le nuage qui s'élève dans la saison des pluies. Il agite dans ses mains sa lance et sa massue; il est monté sur un char long de trois nalwas⁵, rempli de massues et de haches, et admirable pour ses ornements d'or, pour la richesse de son essieu, de son drapeau, de son joug et de ses divers compartiments. Il s'avance escorté de ses Dêtyas, qui l'entourent comme les Bâlakhilyas⁶

¹ Le manuscrit de M. Tod porte *vyâghrâsin*. Je ferai remarquer que dans ce passage je donne peut-être comme noms propres des mots qui ne sont que des épithètes, comme aussi je puis traduire comme épithètes d'autres mots qui sont des noms propres.

² C'est ainsi que je rends ici le mot हरि, *hari*, qu'ailleurs j'ai traduit par verdâtre.

³ *Butea frondosa*.

⁴ Appelé ici l'*Hémaparwata*, ou *montagne d'or*.

⁵ Un *nalwa* forme 400 coudées.

⁶ Voyez torn. I, lect. XVII, note 2,

entourent le soleil, et qui, dressant en tumulte leurs armes menaçantes, ressemblent à une armée de serpents à la dent envenimée. Mais surtout cinq guerriers Dânavas renommés pour leur bravoure, Soubâhou, Méghanâda, Bhîmavéga, Gaganamoûrddhan, et le rapide Kétoumân, se tiennent près de ce char, où l'or et l'argent brillent de tout côté, et qui, léger comme l'oiseau, retentissant comme le nuage, est lancé pour la perte des Souras.

Un fils d'Anâyouchâ⁷, Bala, vient entouré de cent mille chars d'une forme effrayante. Celui que monte le vaillant Bala est attelé de mille ours, forgé d'un fer noir, orné de figures de corbeaux, formidable à la vue seule, et terrible dans le combat. Le Dânavas lui-même, couvert de vêtements noirs et pareil à un mont de lapis-lazuli, se distingue, au milieu de cette foule de combattants, tel que le soleil qui le matin s'élève au-dessus de l'océan. Resplendissant comme l'or, brillant comme la lune ou comme l'éclair, il balance sur son front une aigrette étincelante, qui s'élève semblable au pic d'une haute montagne. L'Asoura Namoutchi conduit au combat soixante mille chars traînés par des ânes, et bruyants comme le nuage orageux. Les guerriers qui les dirigent sont armés de traits divers; légers, courageux et pareils à ces noires vapeurs qui couvrent le ciel. Leur chef, brave et impétueux, couvert de pierres précieuses, se montre à tous les yeux sur un char attelé de mille tigres. L'image d'un léopard flotte sur son enseigne d'or, qui, parmi celles des autres Asouras, reluit de même que le soleil à son midi. Aussi robuste que rapide, le terrible Dêtya, l'arc en main, ressemble au mont Himâlaya; son vêtement est noir et rattaché par une ceinture dorée: tel apparaît, orné de sa large sangle, un des éléphants qui président aux régions célestes.

D'un autre côté, sur un char garni d'or et de sonnettes bruyantes, surmonté de drapeaux, pareil au nuage qui se lève avec le crépuscule, porté sur quatre roues, long de huit *nalwas*, brillant comme le disque de Câla, chargé d'armes de toute espèce, couvert de peaux de tigre, orné sur ses divers compartiments de figures de loups, rempli de carquois, de lances, de massues et de haches d'armes, sur ce char enfin, attelé de mille ours aux poils pendants, remarquable par sa bannière d'argent avec l'effigie d'un lion, et poussé par une force toute magique, se montre le Dêtya Maya, tel que le soleil sur le mont Oudaya⁸. Tous les membres de ce chef sont chargés d'ornements formés d'un or pur; sur les diverses parties de son corps reluisent l'or et les pierres précieuses. Des millions de chars le suivent au combat d'une course précipitée.

DEUX CENT-TRENTE-SIXIÈME LECTURE. SUITE DE L'ARMEMENT DES DÊTYAS.

Vêsampâyana dit:

Le grand Dêtya Pouloman s'élance sur un char magnifique, effrayant par sa couleur sombre. Ce char, comparable à une haute montagne, se trouve çà et là percé d'ouvertures fermées par des grilles de fer: le bruit de ses roues retentit au loin comme celui de l'océan. Il est rempli de massues, de haches, d'épées, de leviers, de cognées, de lances, de masses de fer: telle apparaît la nuée grosse d'orage. Le belliqueux Pouloman monte sur ce char que traînent mille chameaux aussi rapides que le vent, et se fait suivre de soixante mille autres aussi étincelants que le soleil. Il porte sur son étendard doré l'image d'un oiseau, et debout sur le milieu de son char il ressemble au soleil brillant sur le haut d'une montagne. Sa massue, entourée d'un cordon d'or, est aussi formidable que la verge de Câla; il la brandit avec force, et au milieu de sa troupe, à sa couleur de fer noir, on le prendrait pour Kétou se levant dans le ciel.

Hayagrîva, escorté d'Asouras aux cous de cheval¹, s'avance avec cent mille chars. Habile et vaillant guerrier, il est porté lui-même sur un char pareil au nuage, char redoutable et funeste pour ses ennemis. Semblable à une roche blanche, orné de pendants d'oreilles

⁷ Nom d'une des femmes de Casyapa, comme on peut le voir lect. CC, et lect. CCXXI.

⁸ Montagne que les poètes placent au levant, comme l'indique le mot.

¹ Telle est la signification du mot *hayagrîva* lui-même.

blancs, il s'élève tel qu'une montagne à la cime blanchie. Sur son étendard enrichi de pierres précieuses, de lapis-lazuli, de corail, est représentée la figure d'un serpent à sept têtes. A sa suite viennent des milliers d'Asouras pleins de force et de courage, habiles à conduire les chars dans les combats; ils marchent derrière lui comme les dieux derrière Indra.

Le sage Prahlâda, savant dans toute espèce de science, instruit dans l'art magique, sacrificateur infatigable, porte une armure qui le fait briller au loin de même qu'un feu éblouissant. Tel que Brahmâ au milieu des dieux, il apparaît au milieu de ces Dêtyas dont les chars innombrables font le même bruit que la tempête, au milieu de tous ces héros magnanimes, aux larges pendants d'oreilles d'or. Fier de sa force et du nombre de ses éléphants, il semble prêt à presser l'armée des Souras, comme le ribot presse le beurre: pareil à l'océan pour son impétuosité, à la flamme pour sa vivacité, au soleil pour son éclat, à la terre pour sa solidité. Au-dessus de son char flotte sa riche bannière, qui porte l'image d'un palmier; à sa suite s'élancent des milliers de Dânavas, tous couverts d'armures d'or, de pierres précieuses, de parures éblouissantes, de bijoux d'or, de bracelets de lapis-lazuli, tous habiles guerriers, qui, sur leurs chars magnifiques, brillent comme des planètes au milieu des airs. Prahlâda, plein de respect pour les règles saintes, vainqueur de ses propres sens, heureux de ses devoirs, grand par sa vertu, irréprochable dans sa conduite, semble réunir en lui les qualités du feu, de l'eau, du nuage et du vent, tel que Câla, qui doit un jour tout détruire.

Sambara, habile magicien et guerrier adroit, conduit les Dêtyas, monté sur un char merveilleux. Ses yeux sont rouges de sang, ses bras allongés, ses pendants d'oreilles étincelants. Pareil au nuage, il porte une guirlande magnifique sur sa poitrine, et sur sa tête une aigrette qui éblouit comme l'éclair et rayonne comme le soleil. Son armure large et resplendissante est enrichie de diamants, de pierreries et de lapis-lazuli entremêlés: tel brille le ciel éclairé par le crépuscule. Lui-même il ressemble à la montagne derrière laquelle se couche le soleil. Trois millions de Dêtyas diversement armés, vaillants et terribles, suivent Sambara, dont le char se précipite, traîné par mille chevaux blancs, et dont l'enseigne, flottant avec orgueil, porte l'emblème d'un héron. Du reste ce char, sur lequel le chef Dêtya se montre dans toute sa splendeur, est orné de lapis-lazuli, de grilles d'or, de peintures d'oiseaux divers sur ses panneaux; solide, léger, étincelant comme l'éclair.

DEUX CENT-TRENTE-SEPTIÈME LECTURE. CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Vêsampâyana dit:

Un Dêtya redoutable, un fils d'Hiranyacasipou, Anouhrâda, se présente avide de combattre. Sous son char que soutiennent quatre roues, long de trois nalwas, attelé de chevaux vigoureux et ornés de tresses et de harnais d'or, il fait trembler la terre, les rochers et les forêts avec le bruit terrible de ses roues. Autour de lui s'avancent des millions de Dêtyas portés sur des chars tout brillants d'or, armés de massues, de traits, de piques, de lacets, de cognées, de tridents, de haches d'armes, de foudres dorés, de disques, et couverts de cuirasses éclatantes.

Lui-même, sur son char, qui semble avoir la force incomparable de la vérité, le prince tout resplendissant de ses parures d'or s'élève tel qu'une large colline.

Le vaillant Virochana, aussi éclatant qu'Agni lui-même, habile dans le maniement de toute espèce d'armes et dans l'art des évolutions militaires, instruit dans les secrets de la science divine et de la science humaine, se fait remarquer parmi les Asouras comme Indra parmi les dieux. Il est le père de Bali; et dans la multitude de tous ces chars de bataille, le sien se distingue, garni de toute sorte d'armes, orné de sonnettes retentissantes, attelé de mille chevaux rapides, surmonté d'une figure d'éléphant dessinée sur la bannière, et de drapeaux de la même couleur que le crépuscule, chargé sur ses divers panneaux de corail, d'or, de perles, et offrant en bordure la représentation de fruits variés. Placé sur ce char,

Virothana apparaît comme un autre Mérou, et marche au combat paré d'une guirlande et d'une aigrette merveilleuses. A la suite de ce prince, s'avance le Dânavâ Coudjambha, conduisant des milliers de chars ornés d'or et de pierreries. Autour de lui frémissent des Dânavas, furieux ennemis des dieux, avides d'en venir aux mains, et armés de dards, de lacets, de massues. Coudjambha, pareil à une montagne ou à une vaste masse de collyre noir¹, portant une grande aigrette étincelante comme le soleil et une armure enrichie de pierres précieuses, arborant sur son étendard l'emblème d'un grand palmier d'or, brille sur son char magnifique, tel que la lune ou le soleil élevé au-dessus du Mérou. Habile et vaillant guerrier, savant dans la science de la vérité, il va se placer, avec les Asouras qui l'entourent, devant le front de l'armée des Souras: on dirait Indra lui-même, le vainqueur de Vritra, environné de ses Dévas.

Armé d'un large quartier de rocher, terrible par sa forme et son extérieur, robuste et formidable géant, le Dânavâ Asiloman, vêtu de noir, dressant son horrible aigrette, montrant ses longues dents et sa face rougeâtre, arrive à la tête d'innombrables Dêtyas, armés de rochers et d'arbres. La forme de ces ennemis des dieux est diverse; quelques-uns agitent des tridents et courent dans le ciel, avec le bruit de la tempête, comme dans la saison des pluies les nuages se répandent dans les airs et les obscurcissent de leurs noires vapeurs.

Le grand Asoura, Vritra, fils d'Anâyouchâ, mène au combat une foule de chars qui le suivent: la face de ce géant, ennemi des dieux, est rouge, son ventre énorme, sa langue enflammée, sa barbe verdâtre², son poil hérissé, sa mâchoire allongée, ses membres noirs, son cou et ses bracelets de la couleur du sang, ses bras pendants jusqu'à ses genoux, ses dents blanches et aiguës, ses yeux étincelants comme l'or, sa figure large comme la feuille du lotus. Horrible par sa laideur, ce Dêtya terrible excelle dans l'art de la magie; il porte une aigrette et des anneaux d'or, une armure ornée de pierres précieuses, une guirlande d'or. Sa bannière rouge est empreinte de la figure d'un disque. Vif, impatient, il monte un char enrichi d'or, retentissant du bruit de mille sonnettes, et attelé de mille chevaux. On voit aussi paraître Écatchacra, élevé comme le disque du soleil, terrible comme celui de Câla, formidable comme le trait d'Indra. Il s'avance sur un char magnifique, tout forgé de fer. A ses ordres obéissent des milliers de Dêtyas orgueilleux, armés de rochers aussi noirs que le fer; et quatrevingt mille chars le suivent, chargés de guerriers vigoureux, formés à toute espèce de combats, tous semblables au noir Câla. Leurs yeux sont aussi rouges que le sang: l'éclat que jette leur noire armure les fait ressembler à de sombres nuages amoncelés dans l'air. Tels que ces vagues obscures et profondes que pousse vers le rivage le flux de la mer, ces Dêtyas se précipitent fermes et irrésistibles; ou bien, tels que ces montagnes qui, déployant leurs ailes, s'élançaient jadis dans les airs, ils s'en vont, larges, terribles, parés de leurs aigrettes et de leurs anneaux d'or, agitant leurs armes étincelantes.

Le frère de Vritra, Bala, obéissant à l'ordre du fils de Bali, conspire aussi contre les Souras; fort et belliqueux, il étale avec orgueil ses colliers d'or, ses pendants d'oreilles magnifiques, ses guirlandes de fleurs rouges, son vêtement de même couleur, sa riche aigrette; il roule ses larges yeux et découvre ses dents effrayantes; sa poitrine est vaste et son teint pareil au lotus qui développe les pâles trésors de son calice. Égal en fureur à l'éléphant, en force au léopard, il agite son arc aussi haut qu'un grand palmier, garni d'une flèche brillante et rapide, et retentissant comme le tonnerre. Il se tient sur un char attelé de mille ânes, et surmonté d'un serpent qui forme sa bannière; tel le soleil se lève avec l'aurore. Autour de lui se pressent, de même que des nues gonflées de tempêtes, des milliers de chars, ornés de cordons d'or, et remplis de massues et de tridents. Non moins impétueux que le vent, le chef Dêtya s'élanche avec une majesté qui étonne les dieux eux-mêmes.

Le grand Asoura, fils de Sinhicâ, Râhou, apparaît, aussi élevé qu'une montagne, monstre à cent têtes, à cent ventres, qui, tout couvert d'or et de pierres précieuses, porte une guirlande de fleurs jaunes et un vêtement également jaune. Son teint est de la couleur du

¹ Comparaison que nous avons déjà vue plusieurs fois, et qui doit nous paraître triviale.

² Je rends ainsi le mot हरि, *hari*.

lapis-lazuli, son oeil semblable à la feuille du lotus. Son char, traîné par de superbes chevaux et environné de cent drapeaux, fait frémir la terre sous le bruit de sa course rapide. Maya lui-même a fabriqué sa bannière toute resplendissante d'un or pur. Son armure est de fer et aussi brillante que le plumage du paon. Entouré d'autres chars aussi rapides, aussi bruyants que le sien, non moins éclatants, non moins redoutables par la multitude d'armes qui les remplit, ce prince Asoura, tel que l'éléphant qui conduit ses sauvages compagnons, mène au chemin de l'honneur ses nobles guerriers, et se place au front de bataille devant l'ennemi, semblable au soleil suspendant son disque enflammé sur le grand mont Asta³.

L'illustre fils de Danou et de Casyapa, fervent sacrificateur, instruit dans les Vèdes, humble pénitent, fier de la faveur de Brahmâ et de la puissance qu'il a reçue de lui, second Brahmâ par sa splendeur et les qualités supérieures⁴ qu'il possède, pouvant à son gré s'élargir, commander à la nature ou en changer le cours, enfin le vaillant Viprachitti marche avec ses fils et ses petits-fils. Tous ces héros, habiles dans l'art de la magie, possèdent également la science des combats. Comparables pour leur éclat à la fleur du lotus ou à l'Hémacoûta⁵, à l'or ou au Kêlâsa, ils ont reçu de Maya des chars magnifiques, qui volent dans la plaine avec la rapidité des nuages d'automne. Leurs vêtements, leurs guirlandes, leurs parasols, leurs pendants d'oreilles, tout est blanc; ils se dressent comme autant de dandas blancs et terribles, et sur leurs bannières flotte la figure d'un cygne. Sur leur poitrine descendent de longs colliers de perles. A les voir, on les prendrait pour les rois des serpents parés de toutes leurs richesses. Leur chef monte un char qui s'appelle Trêlokyavidjaya (victoire des trois mondes), comparable au mont Kêlâsa, long de huit nalwas, attelé de mille chevaux blancs et semblables à la lune, entouré de cent drapeaux, plein d'armes de toute espèce, surmonté d'un parasol blanc et présentant à la vue la couleur du cygne, de la lune ou du counda⁶. Sur ce char brille le prince Dânaava comme la lune sur le sommet du mont Swêta⁷.

Fameux parmi les Dânavas, Késin, à l'oeil rouge et enflammé, au regard farouche, à la voix sonore, au corps noir comme la nue, à la barbe verdâtre, aux oreilles aiguës, apparaît comme Câla personnifié, ou tel qu'un météore effrayant, objet d'horreur pour ses ennemis. Il a cent yeux et cent mains; son vêtement est riche, ses guirlandes élégantes, ses parures de couleur rouge. Son char, traîné par des buffles superbes, retentissant du bruit de mille et mille clochettes, et large comme l'océan, porte des drapeaux de toutes les couleurs et une bannière redoutée sur laquelle est dessinée l'image d'un lion noir. Cinquante-deux mille chars accompagnent le formidable ennemi des Souras, et répandent au loin la terreur. En voyant la face noire et arrondie de ces guerriers, et leurs dents que leurs lèvres laissent à découvert, on dirait des nuages entourés d'un cercle d'oies sauvages. L'aigrette de leur chef, formée d'or et de lapis-lazuli, lance des éclairs et rayonne comme une montagne dont la cime est devenue la proie d'un incendie.

Tel que le soleil sur le sommet du Mérou, tel se présente le terrible Asoura Vrichaparwan sur son char riche et solide, dont le timon et les roues sont ornés d'or, d'argent et de corail, et qui brille de l'éclat des étoiles et des éclairs. Les bras entourés de bracelets pesants, la poitrine couverte d'une lourde cuirasse, le corps chargé de parures militaires, le doigt garanti par une pièce de cuir, les yeux fiers et roulant dans leur large orbite, ce guerrier

³ Montagne derrière laquelle se couche le soleil.

⁴ La réunion de ces qualités supérieures se nomme ऐ र्य *éswarya*, et ces qualités sont les huit

vibhoûtis; les trois dont le poète parle ici se nomment मह वं ou महिमा, ईशि वं ou ईशिता et le वशि वं ou

वशिता. Voyez le dictionnaire de Wilson, au mot *Vibhoûti*.

⁵ Chaîne de montagnes au nord de l'Himalaya.

⁶ *Jasminum rmultiflorum* ou *pubescens*

⁷ Chaîne de montagnes, située entre l'Hiranmaya et le Ramanaca, et dont le nom signifie *blanc*.

saisit son arc tout resplendissant d'or, et se montre avec la majesté de l'astre du jour à midi.

Enfin le grand roi des Asouras, Bali, entouré de ses vassaux, monte un char long de seize *nalwas*, enrichi d'or et de lapis-lazuli, étincelant comme l'éclair, attelé de mille Dêtyas cachés sous la forme d'éléphants, tout caparaçonnés d'or, et grondant comme les nuages dans la saison orageuse; char véritablement divin, ouvrage merveilleux du grand magicien Maya, portant sur ses panneaux la figure de loups furieux, orné de bruyantes clochettes et de lotus d'or. Mille autres chars guerriers l'accompagnent. Bali porte une guirlande de fleurs d'or appelée *vêdjayantî*: d'autres guirlandes de diverses espèces, un superbe collier où semblent avoir été réunies toutes les perles des Asouras, de magnifiques bracelets, des parures éblouissantes de richesses, donnent au fils de Virochana l'apparence du soleil resplendissant sur son trône céleste, ou de la lune illuminant les nuits d'automne. Des dards, des lacets garnis d'or, des cuirasses, des poignards, des haches, des arcs non moins terribles que le tonnerre, des massues, des lances dont la pointe est aussi solide que le diamant, des cimenterres, des flèches brûlantes, des carquois se dressent autour du char du grand Dêtya comme autant de comètes menaçantes. Des serviteurs richement vêtus, couverts d'or et de pierreries, distingués par la blancheur de leurs dents et placés avec lui sur ce char⁸, agitent pour l'éventer d'élégants *tchâmaras*. Dix princes *Dânavas* lui servent de gardes du corps; ce sont *Ayahsiras*, *Aswasiras*, *Dourâpa*, *Sivi*, *Matanga*, *Vicatcha*, *Satâkcha*, *Djaya*, *Nicoumbha* et *Coupatha*. Non moins agiles que le vent, des milliers de gardes à pied marchent devant lui, tenant dans leurs mains des instruments qui tuent cent hommes, des disques, des foudres, des lances. La marche du roi Dêtya est annoncée par des cloches retentissantes et revêtues d'or, par des tambours, des cymbales, des *tamtams*. Sur la plate-forme dorée⁹ de son char, au milieu de mille drapeaux, s'élève, comme un soleil, sa grande bannière enrichie d'or. Le parasol étendu sur sa tête brille aussi de ce métal précieux, de même que la guirlande qui pend sur sa poitrine. Sur son passage accourent les *Richis Dêtyas*; et, dans une posture respectueuse, ils prononcent de ferventes prières. Pour obtenir la mort de leurs ennemis, les prêtres, habiles dans les saintes écritures, le bénissent et emploient à la fois la puissance des mantras et la force des herbes sacrées. Bali distribue aux *Brahmanes* des vêtements, des vaches, des fruits, de l'argent, et dans sa générosité il ressemble au dieu des richesses. Superbe, menaçant et l'arc en main, il s'est élancé sur son char qui a l'éclat de mille soleils, de mille lunes, de mille et mille étoiles, qui est orné de mille clochettes, à qui l'or le plus pur donne l'apparence d'un feu rayonnant; et il marche à la tête des *Dânavas* dans l'espérance de voir fuir devant lui les *Dévas*. La scène que présentaient ces flots confus de guerriers et de chars ressemblait à cette mer immense qui doit à la fin des siècles submerger le monde. Les soldats de Bali effrayaient la nature par leurs formes diverses; à voir ces géants, agitant leurs arcs redoutables, on aurait dit ces vastes forêts qui couvrent les montagnes.

DEUX CENT-TRENTE-HUITIÈME LECTURE. ARMEMENT DES DÉVAS.

Vêsampâyana dit:

O *Djanamédjaya*, je t'ai dit quel était l'armement des Dêtyas; je vais te dire aussi quels furent les préparatifs des Dévas. Le dieu, chef des *Souras*, assembla son armée, les *Marouts*, les *Âdityas*, les *Viswas*, les huit *Vasous*, tous les *Yakchas*, les *Râkchasas*, les grands serpents, les *Vidyâdharas*, les généreux *Gandharvas*, les mers, les montagnes

⁸ Le texte emploie ici le mot *वेदिक*, *védica*, qui ne se trouve pas dans le dictionnaire, et qui me semble désigner le balcon du char ou la plate-forme sur laquelle se tient le guerrier, l'espèce de plancher supporté par l'essieu, et ombragé par les drapeaux. Cette dernière idée semble indiquée surtout dans le premier vers de la strophe 88 de cette même lecture.

⁹ Ou le balcon. Le mot *वेदिक*, *védica*, désigne peut-être ici le fond carré du drapeau.

terribles et impétueuses¹, Yama et Vêsrâvana², Varouna, roi des eaux, les nobles Siddhas, les Pitris pieux, les Râdjarchis éprouvés par l'yoga. Le magnanime Indra a fait publier une proclamation qui les appelle tous aux armes pour l'extermination des Dêtyas, et, fidèles à ses ordres, les habitants du ciel se préparaient au combat avec une ardeur égale à celle de leur chef. Leurs armes et leurs enseignes sont variées; tels que des éléphants furieux, ils agitent leurs bras menaçants, montés les uns sur des tigres, les autres sur des éléphants, ceux-ci sur des serpents, ceux-là sur des taureaux.

Le maître du monde, le prince des Souras, le divin époux de Satchî, dont la barbe et les yeux sont de la couleur qu'on appelle hari³, s'élève sur un char attelé de chevaux de la même couleur, char magnifique, large, rapide, aussi brillant que le soleil; ouvrage digne d'un souverain des dieux et sorti des mains de Twachtri lui-même, orné de croisées, de compartiments, de guirlandes d'or, remarquable par la beauté de son timon, de son joug, de son essieu, de ses roues, étincelant comme l'éclair, comparable au superbe Kêlâsa, entouré d'une couronne d'étoiles rayonnantes, surmonté d'un étendard qui n'est autre chose que l'éléphant Êrâvata lui-même. Ainsi s'avance le dieu gardien de la terre et possesseur de la foudre, revêtu d'une armure où brillent mille étoiles, et égalant en éclat le soleil et le feu. Telles que l'astre du jour, telles brillent sur son front son aigrette, et sur sa poitrine sa guirlande d'or nommée vêdjayantî. Le dieu s'arme de sa foudre terrible, brûlante comme le soleil, toujours teinte du sang des Asouras, chef-d'oeuvre de Twachtri remarquable par ses cent noeuds. Deux de ces foudres pareilles à deux grandes comètes, une lance formidable et enflammée, un disque et un arc énorme, telles sont les armes offensives que prend Indra marchant au combat. Un cimenterre et une peau de tigre complètent le costume du seigneur aux mille yeux, roi des Souras et père des êtres, immortel souverain des Immortels. Aditi lui a donné ses pendants d'oreilles de pierres précieuses, non moins brillants que le soleil, la lune, les étoiles et l'éclair. Sortis jadis, en même temps que l'ambroisie, du sein de la mer de lait barattée par les dieux, ces bijoux furent plus tard conquis par les Dévas sur les Asouras⁴. Indra, fier de cet ornement, jette des flots de lumière sur tous les points de l'horizon, et apparaît comme un ciel d'automne chargé d'épais nuages à travers lesquels percent les rayons de mille étoiles.

Sur son passage retentissent les voix d'Atri, de Vasichtha, de Djamadagni, d'Ôrwa, de Vrihaspati, de Nârada et de Parwata⁵, qui font des voeux pour son triomphe et célèbrent sa puissance, sa vertu, son courage. Semblable au soleil, le dieu est suivi de tous les ordres de divinités, des Viswas, des Marouts, des Sâdhyas, des Âdityas. Ses chevaux, dirigés par Mâtali et frémissant sous la charge qu'ils portent, semblent de leurs pieds embrasser l'espace éthéré. Les Brahmarchis, les Sourarchis, les Râdjarchis, les habitants des mondes éternels se précipitent sur les pas de celui qui, plein de majesté et de force, fait sentir à ses ennemis le poids de son bras. Ils vont, armés de tridents, de haches, d'arcs, de foudres, et couverts de cuirasses d'or aussi éblouissantes que les rayons du soleil.

Ainsi, le dieu des richesses, Couvéra, une massue étincelante à la main, s'avance au combat sur un char divin et invincible, qu'entourent mille de fumée qui enveloppe le feu, les Râkchasas marchent devant ce dieu ami de Siva, tenant dans leurs mains des traits enflammés. Les Yakchas, les yeux rouges et le corps aussi noir que le cosmétique andjana, environnent leur souverain, agitant leurs lances, leurs massues, leurs épées. Le maître de toute purification et des esprits vitaux⁶, le chef des êtres pieux, le fils de Vivaswân⁷, l'âme contrite, monte sur un char attelé de cent chevaux et brillant comme le soleil ou comme l'éclair. Le dieu est suivi des Pitris, purs de tout péché, resplendissants du feu de la

1 Elles avaient alors des ailes.

2 Autrement Couvéra.

3 *Hari* signifie *vert* ou *jaune*, comme nous l'avons dit bien des fois.

4 Voyez tom. I, lect. CXX et CXXI.

5 Nom d'un Richi.

6 Voyez tom. I, lect. L.

7 Ce fils de Vivaswân est Yama, dont l'histoire est racontée avec détail, torn. I, lect. IX.

pénitence, et de tous ceux qui jadis ont paru avec éclat dans le monde; la terreur accompagne leurs pas, et ils brandissent des armes de diverse nature. Yama tient dans sa main son grand danda, avec lequel il presse et frappe le monde; sa poitrine est ornée d'une guirlande de lotus dorés; ou bien, prenant une forme horrible, il est Câla aux yeux sombres, à la barbe verdâtre, brandissant une formidable massue; juge inflexible, il se montre entouré du cortège nombreux des Maladies, tout couvert de sang, de moelle, de chairs et d'ossements, et conspire avec les autres pour la mort des superbes Asouras.

Non moins acharné contre eux, le dieu des eaux s'élance sur son char, traîné par de larges serpents à trois têtes; l'or et l'argent qui décorent ce char le font ressembler au soleil, aussi bien qu'à la lune ou à la fleur du *counda*⁸. Orné de pierreries, de perles et de lapis-lazuli, portant autour de ses bras de riches bracelets d'or, armé d'un lacet, suivi des divinités de l'onde, obéi de tous les monstres marins, célébré par les Maharchis et honoré des grands serpents, Varouna se présente avec grâce et majesté, tel que la lune ou tel que le Kêlâsa, grand, magnifique, immortel, riche en vertu et en puissance. Il marche au combat, entouré des serpents, ses fils, et les êtres, en le voyant, frissonnent de plaisir et baissent la tête avec respect.

Dhâtri, Aryaman, Ansa, Bhaga, Vivaswân, Pardjanya, Mitra, le dieu de la lune, Twachtri, qui est aussi l'ingénieur Viswacarman, Poûchan, animés de la même ardeur que leur roi, se couvrent de cuirasses qu'embrassent des cordons de grelots, et, parés de colliers d'or ou de lapis-lazuli, se placent sur des chars que traînent de superbes chevaux semblables à ceux d'Indra. Quant aux chars eux-mêmes, ils reluisent les uns comme le soleil ou la lune, les autres comme le feu du sacrifice ou l'éclair; d'autres sont noirs comme le fer ou comme le nuage orageux. Ainsi parés de leurs cuirasses magnifiques, brillant ouvrage de Twachtri, et de guirlandes à fleurs dorées, ces dieux se précipitent, égaux en vitesse à l'air et à l'eau.

Les illustres Aswins, aussi beaux que pieux, sont portés sur un char de guerre enrichi d'or, resplendissants eux-mêmes comme ce métal.

Les fils de Manou⁹ et les Vasous, entraînés par leur haine contre les Dêtyas, veulent aussi déployer leur force, et apparaissent, montés sur des chars ou sur des éléphants merveilleux, agitant leurs armes étincelantes.

Les Roudras, au teint rougeâtre, arrivent sur d'énormes taureaux blancs; puissants par leurs qualités, remarquables par l'ardeur de leurs feux, ils élèvent leurs bras armés de traits divers dont ils semblent devoir brûler les mondes, ornés de colliers d'or, et pareils à des nuages que l'éclair entoure comme une ceinture.

Les Viswas, distingués par leur pénitence, leur valeur et leur force invincible, parés de guirlandes de lotus et aussi éclatants que les rayons du soleil, se montrent sur des chars dorés et que décorent des cordons divers de lapis-lazuli, de perles et de pierres précieuses. On admire leurs armes, leurs ornements, leurs parasols blancs et mobiles, leurs cuirasses enrichies d'or et brillantes comme le feu, leurs chevaux aussi légers que le vent. Ils ont aussi pour monture les grands éléphants gardiens des régions célestes, et non moins élevés que le Kêlâsa.

Leurs mains sont armées de traits flamboyants qui ressemblent à ces comètes qui apparaîtront à la fin des quatre âges.

Les divins Sâdhya, superbes et triomphants, au visage enflammé, aux vêtements ornés de lapis-lazuli, de pierreries, de cristal et d'or, s'avancent dans l'air avec l'impétuosité du Gange, illuminant tout l'horizon et dressant chacun leurs huit bras armés de tchacras. Leur éclat est égal à celui de Vêswânara¹⁰ et du soleil. Honorés de tous les êtres qui connaissent la science sacrée, respectés des Souras et escortés des Gandharvas, ils se présentent terribles et armés pour la perte des Dêtyas. Tous ces dieux, qui accompagnent les Sâdhya,

⁸ *Jasminum multiflorum* ou *pubescens*.

⁹ Voyez lecture CCXXI.

¹⁰ Nom d'Agni, dieu du feu.

éblouissent les yeux des lueurs diverses qui jaillissent de leurs corps, de leurs armures et de leurs bannières. Élevés sur leurs chars, ils soufflent dans leurs conques d'où ils tirent un son terrible comme le cri du lion, et ils s'avancent au combat, forts, menaçants et agitant leurs grandes armes.

Les Marouts viennent aussi déployer, pour la perte des Asouras, cette vigueur et ce courage qui les ont rendus célèbres. Ils arrivent avec l'impétuosité et le bruit du nuage, dont ils ont la couleur: aussi larges que l'éléphant d'Indra, avides de combat, ils élèvent leurs armes et surtout leur massue exterminatrice. Leurs corps sont marqués de taches de sandal, leurs membres ceints de guirlandes odorantes, leurs bras tendus avec force, leurs yeux rouges de colère, leurs poitrines chargées d'une couronne de lotus. Revêtant toute espèce de formes, volant comme l'oiseau ou cachés au sein d'un noir tourbillon, couverts d'armures enrichies d'or et de lapis-lazuli, et capables de résister aux coups des Dêtyas, ils prennent leur rang à la suite d'Indra.

Ainsi s'avance l'armée des Souras, jetant au loin un éclat terrible, poussant des cris de lion, dressant ses bannières, qui rayonnent comme le soleil, et qui recouvrent la plate-forme dorée des chars¹¹. Elle court avec ardeur au combat ou plutôt à la victoire, majestueuse, formidable, et funeste pour les Dêtyas.

DEUX CENT-TRENTE-NEUVIÈME LECTURE. NOMS DES PRINCIPAUX COMBATTANTS.

Vêsampâyana dit:

Alors commence entre les dieux et les Asouras une bataille merveilleuse: tels se heurteront les océans soulevés à la fin des âges. Leurs armes dressées, leurs arcs tendus, les combattants répandent autour d'eux mille lueurs sinistres; forts, ardents, intrépides, élevant leurs bras qui ressemblent à des trompes d'éléphants, résonnant comme la foudre; ils agitent leurs arcs; ils lancent leurs tchacras comparables à des soleils, et leurs foudres terribles; ils brandissent leurs cimenterres, leurs grandes massues garnies d'une chaîne d'or, leurs lances, dont la pointe est aussi forte que le diamant, leurs tridents et des arbres entiers tout enflammés. En même temps ils poussent des cris effroyables, et se portent des coups terribles.

Cependant des combats singuliers s'engagent entre les héros des deux partis. Le cinquième des Marouts, nommé Sâvitra¹ et distingué par sa force entre les Souras, attaque l'Asoura Bâna. Un autre Asoura, Bala, fils d'Anâyouchâ, vient essayer sa force contre le Vasou Dhrouva. Le grand Dêtya Pouloman, entouré de ses gens et pareil à une haute montagne, combat contre le robuste Vâyou, et le redoutable Namoutchi contre Dhara². Les deux célèbres artistes parmi les dieux et les Asouras, Viswacarnan et Maya, se mesurent l'un contre l'autre, et Viswacarman, à la tête de ses guerriers, avait l'air de la Mort prête à dévorer le monde. Le Dêtya Hayagrîva lutte contre Poûchan³, héros plein de force et comparable à l'astre du jour. Le grand Sambara, savant dans l'art magique et formidable sur le champ de bataille, en vient aux mains avec Bhaga⁴; Sarabha et Salabha, qui sont le soleil et la lune des Dêtyas, avec le sage Soma armé de frimas; le vaillant Virochana, père du courageux Bali, avec le Sâdhya Viswakséma; le magnifique Coudjambha, fils d'Hiranyacasipou, avec Ansa⁵, qui est armé d'une pique; l'affreux Asiloman à la face

¹¹ Voyez la lecture précédente, notes 8 et 9.

¹ Ce nom ne se trouve pas parmi les noms des sept Marouts cités lect. CCXXXI.

² Nom d'un Vasou. Voyez tom. I, lecture I.

³ Un des douze Âdityas.

⁴ Autre Âditya

⁵ Autre Âditya

enflammée, au bras armé d'une montagne, avec le vigoureux Mârouta nommé Hari⁶; l'illustre Vritra, fils d'Anâyouchâ, avec les deux Aswins, médecins des dieux; le Dêtya Écatchacra, habile à lancer le disque guerrier, avec le divin Sâdhya, le robuste Ranâdji; Bala, frère de Vritra, aux yeux jaunes comme le miel, avec le Roudra Mrigavyâdha⁷; l'horrible Râhou, aux cent têtes, aux cent ventres, avec Adjêcapâd⁸; le fameux Késin, pareil à un nuage d'automne, avec le grand Couvéra⁹; Vrichaparvan avec le magnanime Nichcambhou; le courageux Viswésa avec Viswédéva¹⁰; le puissant Prahlâda, entouré de ses fils, avec Câla, auquel il est comparable; Anouhrâda, le bras chargé d'une massue funeste aux Dévas, avec le riche Couvéra; le roi Dêtya, Vipratchitti, l'espoir de sa race, avec le généreux Varouna, qu'il harcèle vigoureusement. Enfin la lutte la plus remarquable avait lieu entre Bali et le chef des Souras, lutte où chacun des rivaux déployait une force pareille, une habileté semblable.

Les autres dieux aussi et les autres Asouras, en poussant de grands cris, s'attaquaient également avec des dards, des épées, des flèches et des lances. Mais en même temps on voyait apparaître les phénomènes qui signaleront la fin du monde. Les sept vents se détournaient de leur route, les montagnes s'affaissaient; sept soleils brillaient à la fois et desséchaient les mers; la terre se déchirait sous les efforts du vent; de grands nuages s'élevaient, sur le sein desquels se dessinait l'arc d'Indra. Tous les êtres poussaient des cris de terreur. L'horizon était couvert de ténèbres. Tels aux derniers jours se présenteront les horribles prodiges qui doivent précéder la destruction des dieux eux-mêmes. Les flots de poussière qui s'élèvent empêchent de voir le ciel, les points de l'horizon, la terre, le soleil. Les vents soufflent avec violence, et une espèce de fumée voile de tout côté l'atmosphère. Ces phénomènes, et d'autres encore, sont produits par les dieux et troublent le ciel et la terre pour préluder au combat furieux que se livrent de terribles rivaux.

Cependant, au milieu des Souras, des Siddhas, des grands Richis, se montre l'éternel Brahmâ, avec les quatre Vèdes, les Védângas et les autres membres de la science sacrée¹¹. Le dieu né au sein du lotus, l'auguste Swayambhou, est monté sur un char orné de mille colonnes, couvert de pierres précieuses, resplendissant de mille feux, traîné par mille génies¹², tout brillant d'or, retentissant comme mille tambours, réunissant en lui les rayons des étoiles et de la lune, offrant sur ses diverses parties le soleil et la lune figurés avec le lapis-lazuli. Près de ce char se trouvent placés les fils de ce dieu bienfaisant, Poulaha, Poulastya, Marîtchi, Bhrigou, Angiras, qui chantent en son honneur les hymnes du Rig et du Sâma. Autour de celui qui est le maître et le précepteur du monde, et la source de toute pureté, de toute grandeur, se tiennent les Vèdes, les Védângas, les dieux, les Maharchis, les saints anachorètes, les génies de toute espèce, et les prêtres des Dévas, curieux de voir le combat qui va avoir lieu. Les maîtres sacrés de l'yoga, resplendissants comme des soleils et parés de tous les ornements de l'éloquence, et Nârâyana avec Nara¹³, cessent d'être invisibles. Et Brahmâ, tel que la lune au commencement de l'automne, illumine l'horizon de ses quatre têtes qui ont produit les quatre Vèdes, et qui ressemblent pour leur beauté à l'astre de la nuit brillant de toute sa splendeur.

⁶ Les noms de *Hari* et de *Ramâdji* ne sont pas cités ici; mais ils se trouvent dans les lectures suivantes.

⁷ La lecture III, tom. I, ne porte pas ce nom.

⁸ Roudra, appelé aussi quelquefois *Adjêcapâda* et *Adja écapâda*.

⁹ Le texte désigne bien ce personnage, qui cependant, plus bas, est donné pour antagoniste à Anouhrâda. Dans la CCXLIIIe lecture Késin combat contre un Roudra, qui doit être le même qu'*Adjêcapâd*.

¹⁰ Le texte porte bien *Viswedéva* au singulier, quoique le mot विँ, *viswé* soit le pluriel de विँ, *viswa*.

¹¹ Le texte présente le mot विद्या, *vidyâ* au pluriel.

¹² On les appelle du nom général de *bhoûtas*.

¹³ Noms de deux Richis

DEUX CENT-QUARANTIÈME LECTURE. BATAILLE ENTRE LES DÉVAS ET LES ASOURAS.

Vésampâyana dit:

Les deux armées avaient engagé le combat, et les trois mondes frémissaient de leurs cris: le son de mille trompettes, des tambours et des cymbales, retentissait au loin dans le ciel. Ainsi, au milieu du bruit et du tumulte et sur un champ de bataille, se célèbre l'horrible sacrifice dans lequel le Dêtya Prahlâda sert de directeur (nétri), Virothana de prêtre récitant l'Yadjour (adwaryou), Namoutchi de Brahmane chantant le Rig (hotri), Vritra d'assistant (oupacalpa); où, suivant les avis de son père, le vaillant Bâna fait l'office de sacrificateur (yachtri); où les Mantras employés ne sont autre chose que les plus illustres Dêtyas; où ces Mantras, sur les indications d'Anouhrâda, sont dirigés contre les poteaux sacrés d'Indra, de Siva, de Brahmâ; où le terrible Maya, remplissant les fonctions de lecteur (oudgâtri), étonne d'abord de sa voix l'armée que sa force renverse; enfin où Bali, aussi brillant que le dieu Agni et occupé de prières et d'oblations, est revêtu de la dignité de Brahman¹. Le feu de ce sacrifice, c'est celui du combat qu'alimente la haine des Asouras; les sons des conques guerrières et le bruit des tambours y représentent le murmure de la prière. Bala, Balaca, et Pouloman y font les invocations qui doivent assurer la paix et le bonheur. Les noirs dandas, larges et tachés de sang, sont les poteaux de cette cruelle cérémonie; les flèches barbelées², les dards, les haches d'armes, les arcs, en voilà les instruments; les os, les entrailles, les crânes, les têtes, en voilà les offrandes. Le sang y coule à la place du beurre consacré; les massues y servent à attiser le feu. Hayagrîva, Asiloman, Râhou, Késin, Virothana, Djambha, le robuste Coudjambha, le vaillant Viprachitti y composent l'auditoire (sadasyâh): des flèches aussi larges que l'essieu d'un char, des arcs garnis de leurs cordes y remplacent les cuillers qui versent le ghrita. Vrichaparwan y remplit la charge de maître des cérémonies³. Dans ce sacrifice que célèbre Bali, l'armée est son épouse⁴, qu'il initie à son oeuvre fatale. Sambara y fait les fonctions de Sâmitra pour la partie appelée atirâtra⁵; le grand Câlanémi pourvoit aux présents ordinaires; c'est lui encore qui dans le Vêtâna⁶ est le feu qui emporte l'offrande (havyavâh). C'est le sang des Dévas privés de vie qui fournit le bain (savana) des Dêtyas: c'est encore ce sang qui remplace pour eux le Soma; et, dans la fureur qui les transporte, ils s'écrient: «Quand le grand Bali aura vaincu les Souras, nous aurons encore à célébrer le sacrifice supplémentaire (avabritha).» Tels sont les rites affreux qu'accomplissent les Asouras, pareils à de saints pénitents, vêtus de la peau de l'antilope noire, parés du cordon de moundja⁷, savants dans les Vèdes et dans la science des moeurs, et magnifiques dans leurs présents; tous ces héros consentent à perdre la vie, pourvu que la victoire et la conquête des trois mondes soient le prix de leur dévouement.

¹ Le lecteur doit être accoutumé aux mots techniques employés pour les détails des sacrifices indiens, de manière à ce que cette longue comparaison ne lui offre rien de difficile à expliquer. La plupart des noms donnés aux officiers des sacrifices se retrouvent lecture CXCVI.

² Ici est placé le mot व सद्न्त, *vatsadanta*, qui désigne sans doute une espèce particulière de flèche.

³ प्रतिप्रस्थानिकं कर्माकरोत्.

⁴ La reine intervenait dans l'*aswamédha*, dont elle recevait avec son époux la fumée, qui les purifiait tous deux.

⁵ Je n'ai aucun renseignement sur ce mot, qui semble désigner la partie d'une fête que l'on prolonge dans la nuit.

⁶ Cérémonie qui consiste à prendre du feu dans le trou creusé pour celui des trois feux qu'on appelle *gârhapatya*, et à le porter dans les deux trous préparés pour les feux qu'on nomme *âhavanîya* et *dakchina*.

⁷ *Saccharum munja*.

Les Souras et les Dânavas, brandissant toute espèce d'armes et courant çà et là avec vitesse, formaient le tumulte le plus épouvantable, dans lequel se confondaient des clameurs pareilles aux cris de l'éléphant, le fracas des roues, le son des conques et des tambours, les hennissements des chevaux, le bruit de ces guerriers dont les mains, les pieds, les ongles se heurtaient. C'est alors que les deux partis firent éclater la grandeur de leur courage par de terribles exploits. Les éléphants et les chars, tout brillants d'or, apparaissaient comme des nuages chargés d'éclairs. De chaque armée s'élevaient des lueurs menaçantes que renvoyaient les piques, les cimenterres, les brûlantes massues, les tridents, les lances et les haches. On pouvait comparer ces milliers de chars de guerre, avec leurs sommets dorés, à des montagnes resplendissantes; ces bataillons rivaux, avec leurs armures également dorées, à des soleils éblouissants; les combattants eux-mêmes, à des astres. Les Souras, aux yeux de taureau, briguaient tous les premiers rangs, élevant leurs armes, se distinguant par leurs drapeaux et couvrant leur bras gauche de la pièce de cuir appelée tala. Le vent agitait les bannières diverses et les enseignes flottantes. Le soleil frappait de ses rayons lumineux ces riches étoffes, ces cuirasses, ces armures. Sous les pieds de ces innombrables combattants s'élevaient des tourbillons d'une poussière jaune qui, comme un vêtement de soie, couvrait l'horizon. Le feu semblait jaillir de tous leurs traits, de toutes leurs armures; et, placés en présence les uns des autres, les dieux et les Dânavas, portés sur leurs chars, allaient, ainsi que de hautes montagnes, se heurter mutuellement, se frappant de leurs flèches brillantes, aiguës, ailées, inévitables, de leurs massues, de leurs tridents, de leurs mortiers de fer⁸, de leurs foudres, de leurs cimenterres, de leurs disques.

Voici les principaux incidents de cette merveilleuse bataille. Bâna, attaquant Sâvitra, prend son arc et couvre son ennemi d'une multitude de flèches. Pareil au feu du sacrifice, il s'élève avec éclat, et de ses flèches brûlantes il dessèche les flots de l'armée des Dévas, comme les rayons du soleil dessèchent la mer. Le Mârouta rapide, Sâvitra, dirige contre le fils de Bali une lance énorme: ainsi Indra frappe une montagne de sa foudre. Cette lance, arrivant telle qu'une comète flamboyante, se trouve brisée par une flèche de Bâna. Pour répondre à son étonnant rival, Sâvitra saisit un cimenterre, ouvrage admirable de Viswacarman, arme funeste pour les Dêtyas: ce cimenterre éclatant est allongé comme un serpent et courbé comme le croissant de la lune. Sâvitra le brandit dans l'air et s'approche de Bâna. A cette vue, le fils de Bali, roulant ses yeux non moins rouges que le sang, agitant ses longs bras, pousse un cri et attaque son adversaire. Il prend des traits aussi brillants que les rayons du soleil aussi rapides que la foudre, aussi déliés que le serpent; leur tête est d'or, leur pointe est enflammée. Le héros tire jusqu'à son oreille la corde de son arc, et lâche ces terribles flèches qui reluisent comme le feu et vont couvrir Sâvitra, de même que les nuages couvrent le Kêlâsa. Le Soura baisse la tête et s'éloigne avec son char et sa bannière. Bâna, fier de sa victoire, élève son arc formidable et s'avance vers le char d'Indra lui-même.

Le chef Asoura, Bala, prenant sa lourde massue, en assène un coup sur la tête de Dhrouva, brise ses armes d'or, et le terrasse. A l'instant tous les autres Vasous, outrés de colère, lancent sur le Dêtya leurs traits divins, qui le cachent à tous les yeux de même que les nuages cachent le soleil. Accablé sous leur nombre, Bala descend de son char et se précipite, la massue à la main. Il frappe la tête de ses ennemis, et les met en fuite dans toutes les directions: telle éclate avec fracas la foudre d'Indra. Poursuivis avec la rapidité de l'éclair, étourdis par le bruit de cette massue, les Vasous effrayés abandonnaient même leurs chars. Des rangs ainsi rompus de l'armée des Dévas, naguère resplendissante comme le soleil, bruyante comme le nuage orageux, partait une grêle de flèches aiguës⁹. Cette

8 अपस्तुण्डौरुखलौः.

9 Ce vers cite plusieurs espèces de flèches le *kchourapra*, dont la tête ressemble à un fer à cheval; le *bhalla*, qui probablement a la forme d'un croissant; le *silîmoukha* et le *vatsadanta*, dont la forme ne m'est aucunement connue.

nouvelle attaque ne fit qu'irriter davantage le grand Bala¹⁰, qui, tel que la Mort dévorante, pareil à un soleil éblouissant, à un incendie brûlant, semble tarir¹¹ toutes ces flèches divines. Il s'élevait avec la fureur de l'océan courroucé, répandant la terreur autour de lui, abattant les dieux avec une violence égale à celle des flots de la mer qui renversent les montagnes, ou du vent qui brise les arbres. Telle était l'ardeur du Dânavas, combattant avec Maya contre les Vasous. En vain Âpa et Anila¹², accoutumés à vaincre leurs ennemis, lancent une pluie de traits qui tombent sur lui comme l'eau du sein des nuages: ces flèches, dans leur vol rapide, sont brisées par la massue de Bala. Dhrouva, indigné, revient au combat. Les deux nobles héros s'attaquent, se harcèlent avec leurs flèches, ou du haut de leurs chars se déchirent de leurs longues lances¹³, comme des léopards font avec leurs ongles, ou les éléphants avec leurs défenses. Tantôt ils se présentent de face, tantôt ils se détournent pour revenir à la charge, poussés tous deux par la colère, tous deux excités par l'orgueil. Ces guerriers, remarquables par leur large poitrine et leurs longs bras, s'élevant ainsi que deux hautes collines, frappent de leur cimenterre pesant la cuirasse ou le carquois de leur rival, ou bien, avec toute la vigueur de leurs bras, élèvent, abaissent, retirent leurs masses de fer. Le bruit de cette lutte acharnée ressemblait à celui de la foudre retentissant dans la montagne. Tels que deux éléphants ou deux taureaux s'attaquant avec leurs défenses ou leurs cornes, tels Bala et Dhrouva combattaient avec acharnement; mais enfin le Déva succombe sous les coups du Dêtya: il abandonne son char, tremblant de peur et le front abattu.

DEUX CENT-QUARANTE ET UNIÈME LECTURE. SUITE DE LA BATAILLE.

Vêsampâyana dit:

Ensuite commença le combat entre l'Asoura Namoutchi et le grand Dhara; vaillants et intrépides, habiles à manier l'arc, et animés par la colère, tous les deux semblaient vouloir se brûler de leurs regards. Le Vasou, armant son arc, combattait décidé à vaincre ou à mourir, et de ses flèches innombrables et aiguës il couvrait le char du Dêtya, et obscurcissait le jour. Mais Namoutchi rit de ses vains efforts, et répond à ces flèches par des traits enflammés et rapides, difficiles à vaincre. Fort, vaillant et léger, du haut de son char il décoche neuf flèches à Dhara. Furieux comme l'éléphant qui se sent percer, celui-ci s'avance vers son adversaire, qui lui-même se présente à lui, animé de la même colère: tels se rencontrent dans la forêt deux éléphants sauvages. Namoutchi fait retentir une conque qui résonne autant que cent tambours, et trouble cette armée qui forme une espèce de mer agitée. Il presse ses coursiers semblables aux étoiles contre les chevaux de son rival dont la couleur est aussi blanche que le plumage du cygne, et en même temps il remplit l'air de ses traits. En voyant les chars du Vasou et du Dêtya ainsi rapprochés, l'armée des Dévas a frémi. Les deux combattants, les yeux rouges de colère, se considèrent mutuellement, et grondent comme deux tigres ou comme deux éléphants furieux. Leur lutte, au milieu de cette multitude confuse d'hommes, de chevaux et de chars fut terrible: le royaume d'Yama n'offre rien de plus épouvantable. Les guerriers s'arrêtaient pour contempler ce combat, et chacun souhaitait la victoire à son champion. Les Siddhas, les Gandharvas, les Mounis d'un côté, et les Dânavas de l'autre, regardaient les efforts prodigieux de ces deux adversaires, qui, l'arc toujours tendu, s'envoyaient des flèches acérées dont le ciel était tout obscurci, et qui, au milieu des menaces qu'ils se faisaient l'un à l'autre, ressemblaient à deux nuages chargés de pluie. On aurait cru que les flèches dorées qu'ils se décochaient

¹⁰ Le texte lui donne ici le nom de *Balaca*.

¹¹ पिबन्निव, (bibens sicut).

¹² Noms de deux Vasous. Voyez tom. I, lecture III.

¹³ Lance particulière appelée *lance de char*, रथशक्ति. Voilà pourquoi je lui ai donné l'épithète de longue.

étaient autant de comètes qui traversaient les airs ou bien une file de canards sauvages qui dans l'automne sillonnent le ciel. Les corps des dieux, des chevaux et des éléphants, en un instant couvrent la terre, comme les nuages jonchent l'atmosphère. Enfin Namoutchi lance à Dhara un disque tranchant, non moins éblouissant que le disque du soleil, et aussitôt le char resplendissant du Déva, avec sa bannière et son drapeau, est réduit en cendres. Dhara, privé de son char et pressé par la crainte que lui inspire le Dêtya, fuit jusque dans sa demeure. Après ce triomphe, Namoutchi, fier de sa force, poursuit sa marche avec son armée et se rapproche de l'armée des Souras.

Les deux héros qui parmi les Dévas et les Dêtyas sont renommés pour leur habileté dans les arts et dans les secrets de la magie, Maya et Twachtri, commencèrent ensuite le combat le plus acharné. A l'envi l'un de l'autre ils s'attaquent avec violence: Twachtri lance au superbe Dêtya trente flèches, auxquelles Maya répond par d'autres flèches acérées, rapides, reluisantes et dorées. En frappant le Dêtya, Twachtri pousse un cri de colère, menaçant pour toute l'armée ennemie. Il prend une lance terrible, dont la hampe est ornée d'or et de lapis-lazuli, et dont le fer brille comme le feu ou le soleil: dans sa main cette lance ressemble à la foudre d'Indra. Maya décoche sept flèches brûlantes qui la brisent; d'autres garnies de plumes de paon sont lancées aussi sur Twachtri lui-même par cet ennemi forcené qui semble braver la mort; mais ces flèches du Dêtya se trouvent dans leur vol rapide arrêtées par les traits brillants, affilés et dorés de Twachtri. Tels que deux taureaux ou deux tigres qui se disputent une femelle, en grondant ils se précipitent l'un sur l'autre, se portant des coups terribles, cherchant à se donner la mort, et s'observant ainsi que deux serpents irrités. De même que deux éléphants s'attaquent avec leurs défenses, de même ces deux rivaux se harcèlent incessamment de leurs longues flèches. Maya élève avec fureur une massue large, brillante, meurtrière, garnie de cercles d'or: il en frappe le char et les chevaux de Twachtri, comme Indra de sa foudre frappe les montagnes. En même temps il lance deux traits aigus et tranchants¹ qui brisent le char du Déva, abattent sa bannière, précipitent son écuyer dans le séjour d'Yama, et tuent ses chevaux vigoureux et rapides. A cette vue, Twachtri quitte son char, et, descendant à terre, il se met en défense en agitant son arc. Ses mouvements n'échappent point à Maya; le succès accroît le courage de celui-ci; resplendissant comme une montagne, formidable comme le dieu de la mort, il semble qu'il dévore les bataillons ennemis, de même que l'incendie consume la forêt. De son arc fatal s'échappent quatorze flèches ardentes, aiguës, précieuses d'or et d'ornements, lesquelles vont s'abreuver du sang des Dévas, ainsi que des serpents furieux excités par Câla. Ces flèches, toutes baignées de sang, retombent sur la terre, où elles entrent de la moitié de leur longueur, telles que des reptiles qui se réfugient dans leurs trous. Twachtri, à son tour, lui lance aussi quatorze flèches dorées, qui traversent le bras gauche du Dêtya en le déchirant horriblement, et vont ensuite s'enfoncer en terre, semblables à de rapides serpents, ou bien aux rayons du jour qui se concentrent dans le soleil descendant à l'horizon. Maya lui répond par trois autres flèches ailées, brûlantes, avides de sang, qui atteignent Twachtri, et le forcent à quitter honteusement le combat. Le Dânavas, en voyant son rival sans char, sans écuyer, sans chevaux, tel qu'un serpent sans venin, triomphe avec orgueil, agite son arc éblouissant et orné d'anneaux d'or, et se dresse sur le champ de bataille, ainsi que le feu du sacrifice.

Le robuste et superbe Pouloman mesure ses forces avec celles de Vâyou que traînent des chevaux blancs, et que les Brahmanes célèbrent comme le souffle vital de tous les êtres. Ce dieu, aussi terrible que Câla, en entendant résonner la corde de l'arc de Pouloman, ne peut retenir sa colère: tel frémit l'éléphant qui entend le cri de son rival. Les flèches lancées par le Dêtya couvrent les dix régions du ciel; de même le monde se trouve enveloppé des rayons du soleil. Vâyou, les yeux rouges de colère, souffle comme un serpent, et sous les flèches qui le couvrent rayonne comme le soleil voilé par les nuages. Les flèches de Pouloman, garnies de plumes de paon et ornées d'une tête d'or, ressemblent à une troupe de cygnes voyageant dans l'air: elles tombent par milliers sur les arcs, les bannières, les

¹ J'ai pris ici क्षुर pour क्षुरप्र.

drapeaux des ennemis, sur leurs parasols et les diverses parties de leurs chars. En les voyant avec tant de promptitude, avec tant d'éclat traverser le ciel, on croit voir une armée de sauterelles se précipiter vers le feu. Vâyou, hors de lui-même à la vue de cet adversaire qui se présente comme un autre Câla, accourt et le frappe de neuf flèches; mais trouvant qu'elles restent sans effet, il s'arme de toute sa violence, il souffle une multitude de traits, dont vingt surtout, aigus et affilés, sont destinés à Pouloman. En cet instant dix chefs des Marouts, distingués par leur agilité, poussent un cri de lion, et l'encouragent de leurs acclamations. A ce bruit horrible, accourent en courroux les fils de Pouloman. Ils remplissent l'air d'une grêle de flèches, de même que dans l'automne les nuages déchargent sur les montagnes le poids de leurs ondes. Ces sept guerriers harcèlent Vâyou, comme à l'époque de l'anéantissement des êtres sept grahas² poursuivront la lune. Alors Vâyou élève sa main invincible et ornée de pierres précieuses, sa main aussi subtile que la trompe d'un éléphant: il la laisse tomber sur la tête de ces Dêtyas, qui succombent tous les sept sous la violence des coups. Pouloman désespéré lui décoche neuf flèches enflammées; mais Vâyou, qui s'aperçoit qu'il ne peut rien sur lui, sans s'inquiéter de cette grêle de traits, s'acharne sur les Dânavas dont les aigrettes couvertes de sang ressemblent à des arbres chargés d'ocre rouge³, et qui, les nerfs déchirés, les membres brisés, sont comme des arbres fleuris qu'une troupe d'éléphants vient de saccager. De leurs corps en lambeaux coulait un ruisseau de sang, capable de frapper de terreur non seulement de faibles femmes, mais encore l'âme la plus ferme; horrible ruisseau où se confondait le sang des Dévas et des Dânavas, des éléphants, des chevaux. Le champ de bataille était affreux à contempler; des milliers de cadavres d'Yakchas et de Râkchasas étendus sans vie; des chars abattus, des étendards et des drapeaux traînés dans la poussière, des éléphants ornés de sonnettes et le front enfoncé, des flèches aux ailes dorées naguère brûlantes et rapides en sortant des arcs des Dévas ou des Dânavas et maintenant sans mouvement comme des serpents sans poison; des dards, des masses, des traits, des lances, des cimenterres, des haches, des arcs brillants d'or, des massues, des piques, des bracelets d'or, des pendants d'oreilles de pierres précieuses, des cuirasses, des gardes d'épée, des colliers de perles, des amas de richesses, des parures de toute espèce dispersées çà et là; des Dêtyas, par milliers, privés de vie, quelques-uns sans armes et sans char, les autres foulés aux pieds ou percés de coups: telle était l'apparence que présentait ce combat des Dévas et des Dânavas, théâtre de confusion où parmi les débris de chars et les lambeaux de bannières gisaient les corps des chevaux et des éléphants. Alors mille Dêtyas, fils de Pouloman, la massue à la main, environnent le terrible Vâyou, et le frappent tous à la fois. A cette attaque, Vâyou frémit comme l'éléphant piqué par le croc de son conducteur. Il s'ouvre un chemin à travers ces combattants, dont il tue huit cents; cette belle et large voie est encore dans le ciel apparente aux yeux des Siddhas, et se nomme Vâyoupatha⁴.

Le Dêtya Hayagrîva, s'approchant de Poûchan, pousse un cri pareil à celui d'un lion formidable. Il agite son arc tout enrichi d'or, et jette à son ennemi des regards menaçants et courroucés. Aussitôt bander son arc, ajuster la flèche, la décocher, ramener la corde, tout cela n'est que l'affaire d'un instant. Cet arc incessamment tendu avait l'air d'un disque arrondi et brûlant; et le Dânavas possédait l'art de le tirer de la main droite comme de la main gauche⁵. Ses flèches aux ailes dorées, à la pointe acérée, remplissaient le ciel et obscurcissaient la lumière du soleil. Elles traversaient les airs avec la rapidité de l'oiseau, innombrables, meurtrières, et, en partant de l'arc qui s'élevait comme le pic d'une colline, elles ressemblaient à une ligne de hérons voyageurs. Ornées de plumes de vautour et

² C'est le nom général qu'on donne aux planètes, mais en particulier à Râhou, qui est le noeud ascendant ou l'éclipse personnifiée.

³ Le nom de cette substance est *gérica*, dont il a déjà été question dans la lecture CLXXIX, note 9.

⁴ Ce passage dénote assez que ces grands combats ne sont que des allégories météorologiques.

⁵ Le guerrier qui possède ce talent est désigné par l'épithète सव्यसाचित्, *savyasâtchit*. Ainsi était surnommé le fameux Ardjouna, l'un des frères Pândavas.

enrichies d'or, rapides, aiguës, affilées, elles enveloppaient tout le corps de Poûchan, et brillaient dans le ciel, telles que ces feux qui en été voltigent dans l'atmosphère; elles couvraient le dieu de même que dans l'automne les nuages inondent la montagne. En ce moment éclata aux yeux des Dévas l'admirable courage de poûchan: il montra toute sa force, sa constance, sa valeur, sa sagesse. Sans faire attention au déluge de traits dont il était assailli, il s'approche en courroux du Dêtya, il tend son grand arc doré, qui retentit comme la foudre d'Indra, et, de ses flèches garnies de plumes de héron, il remplit les plaines de l'air, où, portées sur leurs ailes dorées, elles forment une espèce de guirlande allongée. Mais tous ces traits, en se rencontrant, se brisent l'un l'autre, et le ciel est plein de débris qui volent et tombent de toute part. Si d'un côté Poûchan accablait Hayagrîva de ses flèches aiguës, aussi brillantes que le soleil, garnies d'un or pur et marquées de son nom⁶, le Dânaiva furieux, et pareil à un feu dévorant, lui répondait de son côté par une grêle de traits plus funestes encore, car bientôt il eut renversé à terre la bannière de Poûchan, son drapeau, son arc, le frein et le joug de ses chevaux; avec quatre autres il perça le char et les chevaux eux-mêmes, et précipita l'écuyer qui les conduisait. Le Déva, privé de son char, éprouva un sentiment de crainte, et frémit comme les flots d'une mer agitée. Poursuivi par son ennemi, il alla chercher un refuge près du char d'Indra.

Ce combat fut suivi d'une lutte terrible entre Sambara et Bhaga. Sambara, les yeux rouges de colère, tenait dans ses mains un arc large de sept coudées⁷ et long de douze, résonnant comme le tonnerre d'Indra, lourd et pourvu d'une excellente corde. Les flèches qu'il lançait étaient aussi fortes que l'essieu d'un char. En le voyant, les dieux tremblaient de même que les vagues de la mer. A l'approche de cet ennemi horrible de figure et redoutable pour son habileté dans toutes les sciences, Bhaga, dont les lèvres frémissent d'impatience, s'avance pour l'attaquer. Tendant son arc divin, il inonde de ses traits l'armée des Dânavas, et arrive en face du Dêtya, tel que l'éléphant ou le taureau qui va combattre un rival. Ces deux adversaires s'accablent mutuellement des flèches que décochent leurs arcs pesants. Rencontre effrayante et sans pareille! De leurs traits longs et meurtriers ils se fendaient leurs noires cuirasses, et, tout ébranlés de ces cruelles atteintes, tout couverts de sang, ils ne pouvaient même s'apercevoir l'un l'autre au milieu de cette obscurité qu'ils créaient eux-mêmes. Le Dêtya, l'oeil enflammé, le corps aussi noir que Câla, ne cessait de harceler Bhaga, et ses flèches, brillantes de l'éclat du soleil, arrivaient sur son rival avec la rapidité de Garouda venant par les routes de l'air attaquer les serpents. Mais la plupart n'atteignaient pas leur but, brisées dans leur vol par celles de Bhaga, auxquelles l'Asoura répondit par d'autres au nombre de soixante et quatorze. Cette lutte se soutint longtemps à peu près égale. Mais Sambara, employant l'art de la magie, disparaît tout à coup. On entend seulement le bruit de l'arc qui se tend, et qui retentit comme le tonnerre; on entend le bruit d'un guerrier placé sur le char, mais sans l'apercevoir. Cependant les chevaux de Bhaga sont frappés, son étendard abattu; une grêle de traits fond sur le Déva lui-même. Aucune partie de son corps n'était épargnée, pas même le doigt. Bhaga cherchait, par ses armes divines, à repousser l'attaque du Dêtya, qui, recourant à mille métamorphoses magiques, trompait adroitement son ennemi. Tantôt il paraissait couvert de mille flèches, et tombait comme privé de vie; tantôt il revenait au combat plein de force, se redressait avec fierté et monté sur un des éléphants qui président aux régions célestes; quelquefois il n'est pas plus long que l'intervalle qui sépare le pouce et le premier doigt étendu⁸; ensuite il apparaît élevé comme une montagne; plus tard c'est un grand nuage ou un oiseau qui plane majestueusement. Enfin il se revêt de toute espèce de formes affreuses, sous lesquelles il épouvante l'armée des Dévas. Ceux-ci, remplis d'effroi, fuient de même que les taureaux à l'aspect du lion. On voit Sambara, prenant un corps nouveau et brillant,

⁶ L'épithète que j'ai traduite de cette manière est नामाङ्क, *nâmânca*.

⁷ Cette phrase renferme deux mots qui ont la même signification किक्षु, *kichcou* et रत्नि, *ratni*. Le *ratni* est la distance du coude au poing fermé.

⁸ प्रादेश, *prâdésa*.

s'élançant dans les airs qu'il remplit d'un bruit terrible et d'où il tombe en pluie comme Indra. Tantôt il est l'ouragan qui dévaste la terre, tantôt le feu puissant qui consume le monde; dans un moment, c'est un monstre qui a cent têtes, ornées de cent aigrettes, et qui dévore les Souras; dans un autre, c'est une montagne à cent pics, à cent collines, qui, telle que le Kêlâsa, paraît être une colonne du ciel. Tous les traits que lancent les Âdityas, les Sâdhyas, les Viswas sont absorbés par l'Asoura, qui, au milieu du combat, disparaît tout à coup, semblable à une ville de Gandharvas. La valeur étonnante qu'il déploie, les ressources magiques auxquelles il a recours, la terreur qui l'environne, tout concourt à étonner les Dévas. L'illustre Bhaga épouvanté abandonne son char, et va implorer le secours d'Indra. Le superbe Dâna, vainqueur de ce Déva, s'approche de l'endroit où brillait Agni; il l'insulte par ses paroles: «C'est moi, lui dit-il, qui te donnerai la mort,» et aussitôt il disparaît.

C'est alors que paraît sur la scène le grand roi des Brahmanes, Soma aux froids rayons, pareil à un pic du Kêlâsa et entouré des planètes resplendissantes. Armé du danda, il ressemble à la Mort: il frappe les Dêtyas, renverse les chars et les chevaux avec la force destructive que montrera Câlâ à la fin des âges. Sous ses pieds il brise les armes de ses ennemis; il les enveloppe eux-mêmes et les consume, tel qu'un incendie dévorant. Il écrase les conducteurs de chars sous leurs roues, les maîtres des éléphants sous la masse de ces animaux, les cavaliers sous le dos de leurs coursiers, et les fantassins contre terre. Comme le vent dessèche les arbres, lui de sa froide haleine il glace l'armée des Dêtyas. Son arme est trempée du sang de ses ennemis, de même que le Pinâca⁹ du terrible Roudra l'est du sang des animaux. Semblable au soleil de la fin des âges, il tombe sur les Dêtyas, et met en fuite leurs innombrables bataillons. En le voyant arriver sur eux comme le dieu de la destruction, ceux-ci restent interdits. De quelque côté que Soma lance son trait glacial, il chasse devant lui les Dânavas, qui reconnaissent en fuyant son ascendant et sa force. A l'aspect de ce redoutable Soma, qui semble, ainsi que Câlâ, dévorer leur armée, ceux qui chez les Dêtyas sont le soleil et la lune, Salabha et Sarabha, tendent leurs arcs faits de bois de palmier, et de leurs flèches couvrent Soma, de même que deux nuages couvriraient la plaine de leurs ondes. En ce moment le bruit que faisaient les arcs des Souras et des Asouras était si fort qu'il s'élevait jusqu'au ciel et portait l'effroi dans tous les cœurs. A ce bruit se mêlaient les cris des éléphants, les hennissements des chevaux, le son des tambours et des conques. Tous ces rivaux ardents et superbes, emportés par la colère et le désir de la victoire, s'attaquaient avec fureur, comme les taureaux dans les pâturages. Les têtes qui tombaient tranchées par le fer ressemblaient à ces pluies de pierres qui traversent le ciel. On les voyait rouler sur la poussière, chargées de diadèmes, de pendants d'oreilles, de couronnes d'or et d'autres parures. Des membres percés de flèches, des bras coupés et tenant encore l'arc, d'autres couverts de mille ornements, des mains toutes sanglantes et abattues, des corps revêtus de cuirasses, des jambes déchirées, des têtes larges comme le disque lunaire et parées de pendants d'oreilles, des débris épars çà et là d'éléphants, de chevaux et de guerriers, tel fut le spectacle que la terre offrit en peu d'instants. Les arcs retentissaient au loin, les armes étincelaient comme l'éclair, les montures des combattants poussaient des cris aussi effrayants que le tonnerre. Les succès semblaient se balancer entre les Souras et les Dânavas. Le combat s'échauffait, le sang coulait à flots, l'horreur était à son comble, des grêles de flèches tombaient des deux côtés. Les éléphants criaient percés de tous ces traits, et les chevaux, après la mort de leurs cavaliers, erraient çà et là à l'aventure. Les flèches portaient la confusion, et troublaient également soldats, chevaux, éléphants. Le bruit continu des cordes de tous ces arcs empêchait de rien distinguer. Les flèches, les lances, les massues, les cimenterres étaient des instruments de mort dont se servaient également les deux partis pour s'accabler. On voyait sur ce champ de bataille voler les bras, les têtes, les débris d'arcs. Des chevaux, des éléphants, des chars sans nombre tombaient sous les coups des Souras et des Asouras. Les massues, les épées, les dards, les flèches meurtrières abattaient les guerriers comme les éléphants et les chevaux.

⁹ Nom de l'arc de Siva.

Entre les deux armées coulait un fleuve de sang, rapide et impétueux, où les chevelures des combattants tenaient lieu de sêvalas¹⁰ et de gazon. Les dieux frappés par les Dêtyas jetaient des cris de douleur. Ainsi se poursuivait entre les Dévas et les Asouras cette lutte épouvantable, horrible à voir, pleine de terreur et de désastres.

Le Sâdhya Viswakséna, l'oeil tout rempli de sang, se distinguait par son adresse à tirer de l'arc: Virothana l'attaque. Le grand Viswakséna, en le voyant arriver, lui lance trois flèches à la poitrine. Le Dêtya irrité de ces coups, et semblable à l'éléphant que presse le croc du conducteur, brille dans sa colère tel que le feu au moment du sacrifice, et lui-même de sept flèches aiguës, rapides et brûlantes, frappe Viswakséna. Celui-ci, étourdi de ces atteintes, perd un instant connaissance et se retient à sa bannière. Mais bientôt, reprenant ses esprits, il s'élance de nouveau au milieu des Dêtyas, son arc à la main. Cependant le vaillant Virothana continue à troubler avec ses traits aigus l'ordre des bataillons Souras. Ses cris s'élèvent comme les sons du tonnerre: il éclate sur l'armée des Dévas, tel que le nuage brûlant, chargé d'éclairs, de tonnerre et d'aérolithes. La terreur de ses armes poursuit ses ennemis sur tous les points de l'horizon: ils fuyaient épouvantés; les chars se trouvaient sans conducteurs, les chevaux sans cavaliers, les fantassins étaient renversés par terre. Au bruit foudroyant de l'arc de Virothana, les rangs des Souras semblaient se confondre; les guerriers, précipités du haut de leurs chars, s'enfuyaient avec la foule des piétons du côté d'Indra. Quatorze mille gardes du Sâdhya Viswakséna tombèrent sous les coups du Dêtya, qui frappait à la fois les chevaux, les éléphants, les chars et les fantassins. Étendu au-dessus de l'armée ennemie comme un vautour aux ailes déployées, il ne cessait de fendre et d'abattre les têtes. Les cavaliers, les chars et les fantassins qui restaient encore se réunirent à Viswakséna pour venir attaquer Virothana. Dirigeant contre lui seul leurs épées, leurs massues, leurs lances, leurs haches, leurs dards, leurs masses de fer, ils poussent le cri du lion; mais le Dânavas élève rapidement son glaive; il abat les têtes et les arcs, atteignant sans distinction les conducteurs et leurs chars, les éléphants et les chevaux. Les vingt et une manières d'attaquer un ennemi sont connues et employées par lui; il tourne, il revient sur ses pas, il recule, il avance, il escarmouche, il bondit, il se baisse, il se hausse¹¹. Quelques-uns, frappés de son épée, avaient les nerfs coupés, et tombaient en poussant un dernier cri. Les éléphants blessés dans le dos se retournaient en fureur contre ceux de leur propre parti qu'ils écrasaient. On voyait tomber du ciel à terre sous les coups de ce vigoureux archer les haches d'armes, les arcs et les têtes des maîtres d'éléphants. En vain les éléphants détournaient la tête, en vain les chevaux se lançaient à la course; il les atteignait, comme aussi il abattait de loin les têtes ou brisait les arcs des conducteurs de chars. Quelquefois il se précipitait sur eux, les attaquait de près, et de son cimenterre pourfendait les chars et tuait les écuyers. Les Souras admiraient avec terreur l'agilité du Dânavas qui, se portant sur tous les points de l'horizon, les poursuivait partout et les assaillait de toutes les manières. Il saisissait les uns par le pied et les secouait pour leur donner la mort, les autres expiraient sous son cimenterre; ceux-ci étaient effrayés de ses cris, ceux-là tombaient par terre arrêtés par la jambe; quelques-uns enfin mouraient de frayeur à sa seule vue. Dans cette sanglante mêlée de chars, de chevaux, d'éléphants et de héros, le chef Asoura, Coudjambha, attaqua l'Âditya Ansa, de même qu'un taureau attaque un autre taureau son rival. Pareil à une haute montagne, fort comme un éléphant, il lance ses flèches aiguës, brûlantes, rapides, et les guerriers Dévas sur leurs chars n'osent approcher à la portée de ses traits. Tout gémissait dans la nature, le ciel était obscur, et le malheur pesait sur les dieux. Le puissant Ansa, il est vrai, détruisit un corps de dix mille éléphants Dânavas, et marcha avec les siens vers l'ennemi; mais, à cette vue, Coudjambha descend de son char, tenant à sa main sa lourde massue; il court au devant de ces

¹⁰ *Vallisneria octandra*. On écrit aussi *sêvâla*.

¹¹ Sans doute ces mots désignent quelques-unes des vingt et une manières d'attaquer un ennemi. J'ignore si j'ai bien rendu ces mots techniques, que je crois devoir transcrire ici: भ्रन्तमुद्गमाविद्धमापुत विपुतं पुत संपातं समुदीर्णं

éléphants, semblable au génie dévorant de la Mort; il les frappe, brise leurs défenses, fracasse leurs fronts, et les harcèle sans relâche. Ces animaux ainsi maltraités fuient en désordre de tout côté. Les terribles Dânavas, compagnons de Coudjambha, lançaient leurs flèches aiguës sur les guerriers qui montaient ces éléphants. Le chef Dêtya s'armant de toute espèce d'armes, de sabres, de flèches, de dards, de disques¹² tranchants, abattait les têtes, qui jonchaient la terre comme le ferait une pluie de pierres. Les bras tombaient serrant encore le cimenterre. Quelques-uns de ces guerriers dont la tête venait d'être tranchée, retenus sur le dos des éléphants ou des chevaux, ressemblaient à de hauts palmiers privés de leur cime. Le grand éléphant d'Ansa devint surtout le but d'une des flèches de Coudjambha qui parvint à lui couper la tête; les autres tombèrent sous les coups de sa massue, aux yeux mêmes des Souras, qui les voyaient étendus par terre comme de larges montagnes écrasées sous la foudre d'Indra. Coudjambha était pour les Dévas Câla personnifié, et produisait sur eux l'effet que produit sur les autres animaux l'odeur seule du lion. La bouche ouverte, l'air formidable, il criait et brandissait sa massue teinte du sang des éléphants. Tel que le dieu destructeur des êtres, l'Asoura semblait se jouer avec son arme terrible au milieu du combat; ou tel qu'un souverain armé de son danda, il avait l'air de passer en revue ses éléphants. Aux yeux des Souras il apparaissait comme le dieu de la Mort élevant dans l'air sa verge fatale. Ainsi la plupart des éléphants, privés de leurs conducteurs, périrent abattus par sa massue ou percés par ses flèches. Incapables de résister à l'impétuosité de son attaque, ils fuyaient foulant aux pieds les bataillons des Dévas. De même que le souffle du vent chasse les nuages, Coudjambha avec sa massue repoussait les éléphants: il était sur le champ de bataille comme l'ouragan de la fin des âges.

DEUX CENT-QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE. CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Vêsampâyana dit:

Alors, par l'ordre du roi des dieux, se présentèrent au combat tous les corps de son armée, en poussant des cris terribles: armée innombrable et belliqueuse, composée de chars, d'éléphants, de chevaux, animée par le son des conques et des tambours, difficile à vaincre, partout couverte de poussière, mer immense dont les vagues sont aussi vastes que celles de l'empire des poissons, assemblage incalculable, étonnant, magnifique, incroyable de forces toutes diverses. A l'instant Coudjambha, ferme comme le Mérou, se mit en devoir de soutenir cette attaque, et sa massue à la main, il commença à repousser cette armée, qui, étonnée de cette résistance, s'arrêta d'abord sans mouvement.

Le combat recommença bientôt. Asiloman et Hari s'avancèrent l'un contre l'autre. Asiloman, fier de sa force et poussé par la colère, s'élevait tel qu'un Dhoûmakétou¹ pour l'armée des Dévas. De même que le soleil dissipe les ténèbres, de même ce héros disperse les Souras; son char brille de mille rayons; ses flèches sont comme une pluie qui tombe, ardente et horrible, sur l'armée ennemie. Tel est le rival de Hari, rival formidable, cruel, invincible, impitoyable: il apparaît aux premiers rangs de l'armée, aussi redoutable par la vigueur de ses flèches que par son extérieur; il foule sous ses pieds les éléphants, et tranche les têtes des Souras. Monstre dévorant, ses flèches sont ses dents, son épée est sa langue, le tchakra ses bras, l'arc sa main, la hache ses ongles, le son du tambour sa voix. Moins fort, moins actif se montre le tigre des forêts. On peut comparer cet Asoura à un

¹² Le texte porte ici un mot que le dictionnaire n'explique pas, अञ्जलिक ou अञ्जलिक. J'ai supposé que c'était une arme qui pouvait avoir la forme arrondie de l'*andjali*, et ressembler à un disque. Mais si ce mot est un adjectif, *andjanica* pourrait signifier *noir*; et *andjalica*, *recourbé*, ou peut-être *effilé comme un lézard*.

¹ On se rappelle que c'est le nœud descendant personnifié, et regardé comme sinistre: dans la mythologie. On le nomme aussi simplement Kétou

vaste nuage, le bruit de la corde de son arc au tonnerre, ses flèches aux gouttes d'eau qui s'allongent, son arc à l'éclair. Qu'on se figure pour cette grande scène une mer impétueuse, dont les alligators se reconnaîtraient dans les bras des combattants, les vagues dans les arcs tremblants, les tourbillons dans les flèches rapides, les poissons dans les massues et les épées, les monstres dans les fantassins, le flux et le reflux dans le mouvement de la corde de l'arc manié avec adresse, le bruissement dans les clameurs du combat. Le terrible Dêtya submergeait dans cette horrible mer chevaux, éléphants, fantassins, chars et conducteurs; tout succombait sous ses efforts. Les dieux le voyaient couvert d'une armure étincelante de l'or le plus pur et resplendissant comme le feu. Personne ne pouvait regarder en face ce Dâna non moins éblouissant que le soleil à midi. Tel qu'un bois sec consumé par les ardeurs de l'été, tels sont les Souras consumés par les rayons de leur ennemi. Les deux armées poussent de grands cris; partout la fureur, partout la confusion. Les héros, fiers de leur force et montés sur leurs éléphants, leurs chevaux ou leurs chars, veulent se montrer dignes d'eux-mêmes et soutiennent le combat avec fermeté. La lutte était horrible, le champ de bataille inondé de sang. Troublés, agités, ils ne reconnaissent plus rien autour d'eux, et ne distinguent pas les traits qui viennent de l'ennemi. Furieux, ils se jettent les uns sur les autres, sans distinguer leurs amis ou leurs adversaires. Ils se prennent par les cheveux, et les plus forts, en se mordant la lèvre de fureur, coupent la tête du plus faible. Quelques-uns, jetant leurs armes, déploient dans le combat la force seule de leurs bras et de leurs poings qui tombent comme la foudre: rencontre tumultueuse, meurtrière, qui excite la terreur dans toutes les âmes et va ébranler même la porte du ciel. Les chevaux, les éléphants, les guerriers se précipitaient tous les uns sur les autres et s'attaquaient avec rage. Les chefs les plus distingués parmi les Souras et les Asouras faisaient généreusement le sacrifice de leur vie. Les cheveux épars, sans cuirasse, sans char, sans arc, ils combattaient encore des pieds et des mains. Hari lance une flèche, qui va frapper le haut de l'arc de son rival et qui l'abat: il envoie cent autres flèches meurtrières au Dâna. Ces traits poussés par le vent pénétraient dans le corps d'Asiloman, pareils aux rayons du soleil qui se plongent dans l'eau ou à des serpents qui entrent dans le flanc d'une montagne. Le Dêtya, dont les membres étaient affaîsés et baignés de sang, ressemblait au Mérou tout couvert d'un métal rouge. Outré de colère, il saisit un autre arc, et décoche à son ennemi des flèches rapides et garnies d'ailes dorées. Les nerfs de Hari en sont frappés, et tout son corps est couvert de ces traits qui le piquent comme des serpents, de la même manière qu'une montagne est couverte de larges nuages. Enfin le Dâna ajuste une dernière flèche que Câla lui-même semble animer, flèche fatale, soutenue sur une aile légère et aussi brillante que le soleil. Atteint de ce trait redoutable, le dieu perd connaissance et tombe à terre. Des cris plaintifs s'élèvent de toute part à la chute de Hari; le monde est comme frappé en même temps que lui, on dirait que le soleil lui-même vient de tomber. L'Asoura frappe aussi trente et un mille guerriers, compagnons de Hari; et, paré de ses trophées, resplendissant comme le feu, il s'élance, son arc à la main, vers le char d'Indra.

Les deux Aswins prennent part au combat, et avec leurs troupes viennent combattre le courageux Vritra. Le Dêtya, non moins élevé qu'une montagne, déterminé à vaincre ou à périr, est armé d'un arc avec sa flèche et d'un cimenterre. Il attaque les Aswins. Il souffle dans sa conque et en tire un son effrayant. Tous les êtres frémissent en entendant le bruit de la corde de son arc. Sa conque retentit comme le mugissement des flots, et fait frissonner la troupe des Yakchas, des Râkchasas et des Dévas. Dans leurs mains brillaient les massues et les masses de fer, les sabres, les lances, les tridents, les haches. Vritra avec ses flèches rapides et sonores brise toutes ces armes qu'agitent ces géants. Sur la terre, dans le ciel retentissent les cris de ces Dévas que le Dêtya frappe comme en se jouant. Ses flèches percent les corps et les têtes des Yakchas et des Râkchasas, et une pluie de sang, coulant des blessures faites aux dieux par les massues, tombe sur la terre. Un instant le terrible Dêtya se trouva couvert de leurs flèches, et semblable à un soleil privé de ses rayons; mais bientôt comme un astre lumineux il se dégagea de cette obscurité, et leur fit sentir ses brûlantes atteintes: vaillant et irrité, il les perça de ses traits acérés. Il avait bien poussé quelques cris de douleur et de rage, il avait senti l'approche cruelle des épées, des

lances, des massues, des masses de fer, des haches, des tridents, mais ses ennemis n'avaient pas eu le plaisir de le voir tomber sans connaissance. C'est alors que, transporté de colère, pour venger ses affronts il leur décoche cent flèches envoyées d'une main ferme et sûre. Les dieux tremblants et harcelés par le Dêtya poussent un cri de détresse: ils jettent leurs massues, leurs lances, leurs tridents, leurs épées, leurs haches d'armes, leurs tonnerres, et s'enfuient du côté du septentrion. Vritra, étalant sa large poitrine et ses longs bras, brandissant son trident et sa massue, effrayait de son seul aspect les êtres animés et inanimés. Un des deux Aswins, armé d'un trident, accourut pour arrêter l'incomparable Dêtya, qui s'avançait comme un éléphant furieux, et lui lança dans le flanc trois flèches. L'illustre guerrier a senti la blessure; non moins adroit à manier la massue qu'à tirer de l'arc, il prend sa lourde et terrible massue, s'élance vers l'Aswin et le frappe avec violence. Celui-ci, aussi fort que Hara lui-même, donne au Dêtya un coup de son trident large, ferme, étincelant. Du bout de sa massue l'habile Vritra brise ce trident, et se jette rapidement sur l'Aswin comme Garouda sur un serpent. Il s'élève dans les airs, agitant sa massue pareille à un pic de montagne et en assène un coup sur la poitrine de Nâsatya²; celui-ci blessé laisse son trident et s'échappe vers le côté où combat Indra. Vainqueur du redoutable Aswin, Vritra jouit avec orgueil de la gloire de son triomphe.

DEUX CENT-QUARANTE-TROISIÈME LECTURE. CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Vêsampâyana dit:

Le Sâdhya Ranâdji vient tenter aussi la fortune des armes contre le sage Écatchacra. Les gens de ce Dêtya s'avançaient sur des chars de bataille et poussaient de grands cris: une pluie de flèches arrive sur eux. Ces guerriers y répondent à coups de tridents, de lances et de massues, coups difficiles à parer et funestes pour les êtres animés et inanimés. Les Dévas et les Asouras sont en présence, forts, courageux et semblables à de grands arbres. Écatchacra était, comme le grand Hiranyacasipou, porté sur un char attelé de cent chevaux. Les Souras succombaient par milliers sous les pas des éléphants, sous les roues des chars retentissants, sous les coups des flèches aiguës. Leurs traits innombrables se trouvaient brisés par les flèches légères, brillantes et meurtrières du Dâna. Néanmoins les traits des Dévas arrivaient aussi jusqu'aux éléphants et aux chevaux Dêtyas qui étaient ainsi arrêtés par la mort. Les Dêtyas, en voyant ce désastre, prennent leurs meilleures armes, décidés à tout pour se venger. Les points principaux et intermédiaires de l'horizon étaient occupés par eux, et de leurs traits acérés ils frappaient les dieux. Ranâdji lance sur le Dêtya un javelot formidable et enflammé, appelé Mathana. Écatchacra, de son côté, par la force de son arme brisait par milliers les lances et les tridents affilés de ses adversaires; en même temps il lançait dix flèches aiguës au Sâdhya, et, tout en détournant les coups qu'on lui portait, il accablait les compagnons de son rival de ses traits rapides et brûlants. De leurs membres coupés le sang coulait à flots, tel qu'en automne l'eau découle du sommet des monts arrosés par la pluie. Atteints par ces armes meurtrières, inévitables, foudroyantes, les héros Dévas étaient consternés. Écatchacra vit alors s'avancer un corps d'éléphants chargés d'ornements retentissants, grondant de même qu'une mer furieuse, marchant en ordre, pleins d'orgueil et de force, montés par de vaillants guerriers, bien dressés et pareils à Êrâvata. Ils attaquèrent avec ardeur les éléphants du parti contraire, furieux¹, emportés, bruyants comme le tonnerre, élevés comme de grands arbres, présentant une largeur démesurée, couverts d'ornements et de caparaçons d'or, et aussi brillants que le soleil à son lever. Écatchacra, semblable lui-même à un vigoureux

² Nom de l'un des deux Aswins.

¹ Le texte renferme une idée que je n'ai pas rendue: *विक्षरन्तो मदं त्रिधा*, *vikcharanto madam tridhâ*. On appelle *mada* l'humeur qui coule des tempes de l'éléphant dans le temps de ses amours. J'ignore la portée de l'adverbe *tridhâ* (*tripliciter*)

éléphant, frappe de sa massue ces monstrueux animaux, et les chasse devant lui, de même que le vent pousse les vastes nuages. Il aperçoit ensuite une multitude de chevaux impétueux qui présentaient à l'oeil les couleurs diverses du perroquet, du taureau, du paon, de la colombe, du cygne, du héron; les uns ont des regards effrayants, les autres offrent autour de leurs yeux des taches blanches comme le jasmin². Écatchacra, toujours armé de sa redoutable massue, repousse cette vaillante troupe de Dévas; et Ranâdji, témoin des exploits de cet ennemi des Souras, malgré sa force étonnante et l'ardeur de ses compagnons, malgré son habileté dans l'art de manier la massue et de conduire un char, renonça au combat et se retira du côté où était Indra. Après avoir immolé trois millions d'ennemis, le Dêtya apparaissait sur le champ de bataille tel qu'un feu se dégageant de la fumée.

Un superbe Asoura, Bala, mesura de nouveau³ ses forces contre le généreux Mrigavyâdha, invincible Roudra dont les compagnons, à la vue de Bala, se précipitèrent au combat, brillant comme le feu du sacrifice, poussant en avant leurs éléphants furieux, leurs chars magnifiques, leurs chevaux rapides, et lançant leurs javelots aigus et leurs flèches brûlantes. Cependant l'illustre Asoura leur apparaissait aussi rayonnant que le soleil, grand et fort, plein d'ardeur, de sagesse, de prudence, d'impétuosité, remplissant de sa masse toutes les régions célestes. Ils l'attaquent de toute part avec fureur, et Mrigavyâdha frappe la tête de ce Dêtya, aussi haute qu'une montagne, de flèches de fer affilées et pointues. Bala, percé de ces traits, s'élance dans les airs et fait retentir de son cri les dix régions. Le dieu, rempli de joie, pousse son char vers lui, l'arc tendu, et le couvre au milieu des airs d'une grêle de traits, de même que le nuage orageux, à la fin de l'été, couvre de pluie la montagne. Alors le Dânavas pousse un cri aussi formidable que la voix de la tempête. Il bondit avec force et arrive près du char de Mrigavyâdha avec la légèreté d'une montagne ailée. Il brise le char du Roudra, qui est obligé de descendre à terre pour le combattre. Les compagnons de celui-ci, en le voyant hors de son char, accourent à travers les plaines de l'air; la colère enflamme leurs yeux, ils agitent leurs massues, et ramènent avec eux leur chef qu'ils ont relevé. Pressé de leurs coups de massue, comme l'arbre est frappé par les haches des bûcherons, l'Asoura se défend avec vigueur. Il descend à terre aussi rapide que Garouda, déracine un arbre orné de toutes ses branches, et assomme avec cette arme ses nombreux ennemis. De leurs corps coule un torrent de sang où se baigne le Dânavas, semblable au soleil à son premier lever. Il arrache ensuite un pic de montagne tout chargé de ses cerfs, de ses serpents, de ses arbres, il en écrase les gens de Mrigavyâdha, et renverse le reste de cette troupe sur les corps de leurs compagnons, jetant les chevaux sur les chevaux, les éléphants sur les éléphants, les guerriers sur les guerriers, les chars sur les chars, aussi destructeur que le sera Câla à la fin des âges. Après cet épouvantable désastre, la terre se trouva encombrée des corps des Dévas. Ainsi combattaient le Dêtya Bala et le vaillant Mrigavyâdha, tels que deux éléphants furieux.

Un autre combat avait lieu entre Râhou et un autre Roudra, Adjêcapâd, connu dans les trois mondes; combat épouvantable, horrible entre deux rivaux également avides de victoire. Le champ de bataille était traversé par un fleuve sanglant, qui roulait les corps des Dévas et des Dânavas, et offrait au lieu d'herbes les chevelures des guerriers. Le Roudra, dans sa colère impitoyable, frappait Râhou aux cent têtes; pour punir ce Dêtya, qui avait osé lancer sur l'armée d'Indra ses flèches meurtrières, Adjêcapâd n'épargnait ni le char doré, ni les chevaux, ni l'écuyer de son adversaire: un de ses compagnons avec une longue lance perça la poitrine du Dânavas. Celui-ci, assailli par le Roudra et par sa troupe, s'approche en colère du char de son ennemi, et l'ébranle d'un coup de sa main. Aux flèches que lui lance le puissant Déva il répond par une grêle de traits dont il accable les gens d'Adjêcapâd: celui-ci continue à le harceler de ses flèches acérées. A la suite de ce combat plein d'horreur, des fleuves de sang inondaient la plaine. Tel que le soleil frappe le Mérou de ses rayons, tel le Roudra épuise ses flèches brûlantes sur le noir Dânavas. Les chefs

2 मल्लिकाक्ष, *mallicâkcha*.

3 Il a déjà combattu contre Dhrouva.

Dêtyas, armés de lances, de tridents et de haches et pareils à des montagnes, tombaient de tout côté. Dans cet affreux combat, au bruit des tambours et des timbales, au son des conques et des flûtes, se mêlaient les gémissements des Dêtyas blessés et les cris redoutables des Dévas. Une poussière épaisse couvrait la terre sous les pas des chevaux et les roues des chars, et empêchait les combattants de rien voir. Le sol au lieu de fleurs ne présentait que des armes, de la chair et du sang au lieu de lotus: spectacle affreux dont la vue était justement révoltée! Des tchacras, des massues, des cimenterres, des lances, des javelines brisées, des chars de bataille fracassés, des éléphants, des dieux, des Dânavas étendus sans vie, des essieux, des jougs, des armes, des flèches éparses çà et là, tel était l'aspect de ce champ de bataille, qui offrait une pâture abondante aux oiseaux de proie. Des cadavres gisaient de tout côté, triste fruit de la haine qui animait ces héros avides de triomphe, et combattant avec intrépidité sous les ordres d'Adjêcapâd et du vaillant Râhou. Ces armées en se heurtant formaient le même bruit que feront les mers soulevées à la fin des temps. Le terrible Roudra, les yeux rouges de colère, frappa le Dêtya de son trident, brandissant aussi dans ses mains une lance, une massue, une hache d'armes. En même temps ses compagnons, non moins formidables que lui, suivaient son exemple, portant des armes de toute espèce.

C'est alors que l'invincible Késin, les oreilles ornées de pendants d'or, monta sur son char, et, entouré de ses Dânavas, se précipita vers l'ennemi. De la bouche de ce héros altéré de combats et redoutable pour sa vigueur sortaient des tourbillons de flammes. Il a les épaules du lion, la force du tigre, la couleur du nuage orageux, la voix du tambour. Il arrive environné d'une troupe de Dânavas, et les cris qu'il pousse troublent le ciel. L'armée ennemie s'effraie de ce bruit, et combat armée de rochers et d'arbres. Le monde tremblait de la rencontre tumultueuse de ces fiers rivaux, et frémissait de les voir se heurter avec fureur, décidés à acheter la victoire au prix de leur vie: tous, héros courageux, s'élevant comme de hautes montagnes, habiles dans toute espèce d'exercices, adroits à manier toutes les armes. Ils s'élancent avec force, et jettent des clameurs terribles qui épouvantent les êtres animés et inanimés. Une poussière jaunâtre⁴ s'élève sous les pas de cette foule de Dévas et de Dêtyas et obscurcit l'horizon. Les combattants paraissent comme enveloppés d'un voile épais de la même couleur que la soie; on ne distingue ni étendard, ni drapeau, ni arme, ni cuirasse, ni cheval, ni char, ni écuyer; on n'entend que les cris forcenés des guerriers, on ne voit pas leurs formes. Au milieu du tumulte, des Dévas tombèrent sous les coups des Dévas, ainsi que des Dânavas sous ceux des Dânavas. Les Asouras frappaient indistinctement dans l'obscurité amis et ennemis; les deux partis baignaient la terre de leur sang, et la poussière ainsi détremmée formait sous leurs pieds une boue glissante. Des milliers de cadavres jonchaient le sol. Les tridents, les lances, les massues, les cimenterres, les haches d'armes, les javelots, les quartiers de rochers, tels étaient les instruments de mort dont se servaient ces ennemis les uns contre les autres. Les compagnons du Roudra frappaient les Dânavas, qui à leur tour les accablaient sous une masse d'arbres et de rochers. Le grand Késin, transporté de colère et enivré de l'ardeur du combat, ranime ses troupes; lui-même, il lance un tonnerre qui terrasse tous ces guerriers jusqu'alors invincibles. Éperdus et frappés de cette arme terrible, ensevelis sous les arbres que leur jettent leurs ennemis, ils tombent comme des rochers atteints de la foudre. Ainsi se termina le merveilleux combat entre Késin et le Roudra.

DEUX CENT-QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE. COMBAT DE VRICHAPARWAN ET DE CÂLA.

Vêsampâyana dit:

Le Dêtya Vrichaparwan se chargea d'attaquer un puissant Viswa, Nichcambhou, qui brille tel que le soleil quand sa teinte est rouge; habile archer, il mord sa lèvre de colère à la vue de l'armée ennemie, et dit à son écuyer: «Târa, allons, pousse rapidement mon char. Ces

⁴ Le nom de cette couleur est *aruna*.

Dévas pressent nos bataillons, je veux confondre leur orgueil, et réparer cette brèche qu'ils viennent de faire dans nos rangs.» Alors, de dessus son char emporté par des chevaux vigoureux, il lance à ses ennemis une grêle de flèches. Les dieux ne sauraient soutenir son attaque, et, percés de ces traits, sans oser résister ils se retirent devant lui. Nichcambhou, qui voit ses parents devenus la proie d'Yama¹, prétend arrêter le Dêtya; et les Dévas les plus vaillants, témoins de sa résolution, se sentent plus forts de sa force et de ses armes, et l'environnent pour combattre avec lui. Nichcambhou se présentait aussi ferme qu'un rocher. Vrichaparwan le couvre de ses flèches, de même qu'Indra couvre une montagne de ses nuages; mais le Déva, sans faire attention à tous ces traits qui viennent frapper son char, se présente avec majesté à la tête de sa troupe, et semble se rire des efforts de Vrichaparwan. Il s'avance avec rapidité, et la terre tremble sous lui. Son apparence est terrible, et, entouré du plus brillant éclat, il ressemble au soleil dans toute sa splendeur. Bientôt le guerrier aux yeux de lotus descend de son char, déracine un arbre qui s'élève comme une haute montagne, et le jette à Vrichaparwan. Celui-ci, d'une seule main, saisit cet arbre, et avec un bruit horrible le brandit sur sa tête; il en frappe les Dévas, les éléphants avec leurs conducteurs, les chars avec leurs écuyers. Les dieux fuyaient comme s'ils eussent vu dans Vrichaparwan Câla l'exterminateur. Nichcambhou a rougi de la crainte de ses compagnons; à la vue de cet ennemi qui approche, il s'indigne et pousse un cri. Il lance au Dânavas trente flèches acérées et meurtrières; mais lui-même, exposé au milieu du champ de bataille aux flèches, aux lances des Dêtyas, assailli de tout côté, perdait des flots de sang, tandis que ses guerriers, épuisés, les cheveux épars, haletants, humiliés dans leur orgueil, pressés par la terreur que leur inspirait le belliqueux Vrichaparwan, fuyaient, éperdus, se frappant eux-mêmes par erreur, osant à peine regarder derrière eux, et jetant honteusement leurs armes.

Câla fut lui-même aussi attaqué par le fils d'Hiranyacasipou, Prahlâda aux yeux rouges et enflammés. Pour mettre le héros Dânavas en état de soutenir la lutte contre Câla, le fils de Bhrigou² pratiqua promptement les cérémonies qui devaient lui assurer la victoire. Le feu fut allumé par les Brahmanes et les prières prononcées; le vent répandit dans les airs le parfum du beurre consacré; des mantras particuliers donnèrent à des guirlandes diverses la puissance de procurer le triomphe, et Ousanas lui-même, au moment du combat, les attacha sur la tête du brillant Prahlâda, pour lui garantir l'objet de ses vœux. Dix mille disciples du fils de Bhrigou remplissaient en même temps les mêmes fonctions auprès des héros Dânavas, récitant le divin Atharwa et les hymnes extraits des Vèdes, et célébrant le rite préparatoire au combat appelé Vêdjayica. C'est alors que tous ces héros, habiles dans l'art des batailles, initiés à la science sacrée et aux secrets de la pénitence, après avoir fait bénir leurs armes, se réunirent, agitant leurs arcs et couverts de leurs cuirasses. Ils présentèrent d'abord leurs hommages au roi Bali, et de là se rendirent auprès de Prahlâda qu'ils entourèrent, montés sur des chars magnifiques, solides, environnés d'armes de toute espèce, et pareils à la montagne que couvre un cercle de canards sauvages. En un instant le sommet du Mérou retentit de clameurs assourdissantes; ainsi résonne le ciel à l'approche des nuages orageux. Ornés de leurs parures et de leurs guirlandes de lotus, ces héros embrassent leurs parents et vont prendre leurs rangs. Parmi eux on distingue leur chef à ses armes grandes et brillantes, au casque dont il défend sa tête, à l'arc qui doit le rendre invincible. L'avant-garde se compose de cent mille Dêtyas, qui ont l'extérieur de lions ou de léopards, tout étincelants d'or, et remplissant l'air de cris menaçants. Sur les flancs s'avancent soixante et dix mille chars de guerre, et autant d'éléphants. Au centre de cette division, sur un char, s'élève le grand Câlânémi, qui agite son arc formidable, et jette des cris accompagnés de rires sardoniques. De chaque côté sont aussi disposés cent mille Dânavas, courageux et forts comme Indra, puissants contre tous les efforts des Dévas; ils portent des armes de toute espèce, des arcs, des massues, des haches, des sabres, des tridents. Leur ardeur éclate en bruyantes clameurs, et les cris sont bientôt suivis de

1 Dieu de la mort.

2 C'est à dire Ousanas ou Soukra, prêtre et instituteur des Asouras.

terribles effets. L'air répète au loin le son de mille instruments de musique, des conques et des tambours aussi retentissants que la foudre, le frémissement des chevaux et des éléphants, et le fracas des chars. Environné de cette mer immense de soldats, Prahlâda combat, semblable lui-même à Câla. Le bruit formidable que faisait ce puissant ennemi s'étendait dans les trois mondes, et troublait tous les êtres. Une comète tombe du ciel, le vent souffle avec violence, et les sivrâs³ vomissent un feu effrayant et jettent des cris sinistres. L'invincible Prahlâda, souriant d'espérance, tint à ses compagnons ce discours, pour les engager à résister à Câla: «Ce jour va être témoin de la force de mon bras: vous verrez aujourd'hui tomber sous mes flèches ces Dévas, qui ont immolé nos parents. Leurs corps seront aujourd'hui livrés en proie aux bêtes sauvages, et la poussière du champ de bataille se trouvera détrempeée dans des flots de sang ennemi. Mes flèches, comme des météores, traverseront l'air privé de la lumière du soleil, et rougi d'une poussière épaisse. Livrez-vous à la joie, et laissez ces terreurs que vous inspiraient ces dieux. Aujourd'hui même mon arc triomphera de Câla. Je réjouirai le coeur du grand roi Bali en perçant de mes flèches meurtrières ces innombrables Dévas. Mon carquois est inépuisable, et mes flèches rapides comme des serpents. Qui peut aimer la vie et se présenter devant moi sur le champ de bataille? Le bonheur et la gloire des héros sont dans la mort de leurs ennemis. Celui qui expire dans le combat est certain d'habiter le ciel; c'est même la voie la plus sûre pour y arriver. Illustres Dânavas, poursuivez vos ennemis, ôtez-leur une odieuse vie, et les plaisirs du Nandana vous attendent. »

Ainsi parla le vaillant Prahlâda à son armée, au moment d'attaquer Câla. Habile à manier toutes les armes, il était fier de la force de son bras, toujours intrépide et toujours invincible. Il entraîna à sa suite soixante mille chars armés en guerre et montés par ses propres fils; race féconde de héros obtenus par de nombreux et magnifiques sacrifices, tous sages, vertueux, aimant la piété et la pénitence, généreux, bienveillants, expérimentés dans l'art de la guerre, toujours réglés dans leurs amours, amis de la vérité et de la science divine, occupés de sacrifices et de saintes lectures, habiles à tirer de l'arc, à se servir de toutes les armes, à diriger les éléphants, remplis de connaissances, foulant à leurs pieds les bataillons ennemis, faisant par le bruit de leurs pas frémir⁴ leurs rivaux, sans cesse occupés de batailles; les yeux rouges de colère, ces Dêtyas se mordent la lèvre et poussent des cris tels que les éclats du tonnerre, pour s'encourager mutuellement. Au son des flûtes et des conques, au bruit de ces cris de lion, ils se précipitent ensemble au combat; leurs longs bras tendent un arc aussi élevé qu'un palmier, et la flèche s'agite sous leur main impatiente. Ils vont combattre un ennemi ordinairement invincible. L'or étincelle dans leurs parures, leurs vêtements sont blancs; remplis d'orgueil, ils appellent de tous leurs vœux la victoire et la mort de leurs ennemis, et aspirent à la possession du swarga. Telle est l'apparence de cette armée superbe, ornée de mille drapeaux et bannières, mêlée d'éléphants, de chars et de chevaux.

De l'autre côté s'avance Câla, fort de la terreur qu'il inspire, géant dont la voix s'élève avec violence, et qui marche escorté des Maladies. Ses regards se portent sur cette immense armée de vaillants Dânavas déjà triomphant en idée, et le provoquant avec audace. La présence de Câla et de ses compagnons arrête subitement la marche rapide des Dânavas. Lui, aussitôt, pénètre dans leurs rangs: les yeux enflammés, et suivi de sa troupe, il attaque l'armée menaçante de Prahlâda et le vaillant Prahlâda lui-même, et les frappe de son danda, de sa massue, de sa hache d'armes. Les Maladies se servent aussi contre les Dânavas de massues, de haches, de marteaux, d'arcs, et de ces instruments qui tuent cent guerriers. Les deux partis comptent également déjà bien des victimes: les uns sont percés par les tridents, les autres coupés par les haches, quelques-uns écrasés par les massues, d'autres taillés en deux parties par les cimenterres. Les Dânavas d'un côté, les Maladies de l'autre, employaient avec une dextérité meurtrière les armes diverses dont ils étaient

³ Voir lect. CLXII, note 7.

⁴ Traduction décolorée d'une expression qui me semble marquer un des effets de la peur, et qui est d'une trivialité trop ordurière pour être rendue littéralement: ईरपन्तः पदाक्षेपैः सुघोरान् वौतरेक्षकान्.

pourvus, les sabres affilés, les javelots, les masses de fer, les tridents, les cognées, leurs poings mêmes. Ils vomissaient un sang noir; leur regard restait fixe et morne: c'était un concert épouvantable de plaintes douloureuses et de menaces hautaines. Les guerriers les plus redoutables allaient mesurer la terre, abattus par les coups de poing qui tombaient sur leurs têtes, ou les flèches qui déchiraient leurs membres. Un fleuve de sang coulait avec rapidité, retentissant au loin de sinistres clameurs, et présentant, au lieu d'écume, les vêtements des guerriers, au lieu de tourbillons des drapeaux, au lieu de serpents d'eau des bras coupés, au lieu de poissons des tridents et des lances, au lieu d'alligators des arcs, au lieu de digues des timons de chars, au lieu d'arbres des étendards. Les Dêtyas et Câla formaient avec leurs flèches comme deux nuages, où leurs arcs servaient d'arc-en-ciel, où les éclairs étaient leurs bracelets d'or. Arrivant en fureur sur leurs chars ou leurs éléphants, ils ressemblaient à des masses de vapeurs orageuses. Ornés d'un or pur et de perles magnifiques, ils brillaient de même que le soleil; et, pareils à de grands nuages, ils se frappaient les uns les autres d'armes qui retentissaient ainsi que la foudre. Le combat était terrible des deux côtés, comme entre gens qui avaient fait le sacrifice de leur vie. Percés de flèches, tout couverts de sang, les principaux guerriers tombaient mutuellement blessés. La terre était jonchée de cadavres; à peine tombé, on était foulé sous les pieds des combattants acharnés. Il n'y avait point d'intervalle entre le moment où l'archer prenait sa flèche et celui où il la lançait, et l'oeil trompé croyait voir l'arc toujours arrondi par la tension: telle était l'ardeur, telle était la prestesse de ces héros ivres de combats. Enfin, dispersée par les flèches de Prahlâda, l'armée de Câla s'enfuit de tout côté, comme chassée par un vent violent. Prahlâda, après avoir dompté l'orgueil de ses ennemis, apprenant que son rival avait quitté le combat, acheva son triomphe et anéantit l'armée qui lui avait été opposée. Cette rencontre de Câla et de Prahlâda fut telle que dans tous les mondes on n'en vit et on n'en verra jamais de pareille. C'est ainsi que par l'issue de ce combat l'illustre Prahlâda vit augmenter sa gloire, et que Câla fut obligé de renoncer à la lutte.

DEUX CENT-QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE. COMBAT D'ANOUHRADA ET DE COUVÉRA.

Vêsampâyana dit:

Le jeune frère de Prahlâda, Anouhrâda, attaqua avec son armée le dieu des richesses et la troupe des Yakchas; son courroux s'enflamma à la vue des Dévas et de leurs armes menaçantes. Superbe et fort de son habileté à tirer de l'arc, il jeta un cri formidable. A l'instant les vagues des deux armées s'agitèrent et se confondirent. La terre se trouva bientôt couverte des corps des Dévas et des Dânavas, accumulés comme des montagnes. Le Mérou parut teint de sang, tel que les kinsoucas¹ couverts de fleurs au mois de Mâdhava². Le sang des guerriers, des éléphants, des chevaux, forme un torrent impétueux, qui va engraisser les domaines d'Yama; dont les excréments des animaux et la moelle des morts forment la vase; qui offre à l'oeil des intestins déchirés au lieu de sêvalas³; des corps, des têtes meurtries au lieu de poissons; des jambes, des membres coupés au lieu de sable; des vautours affamés à la place de cygnes; des corbeaux à la place de hérons; de la graisse écrasée au lieu d'écume: torrent redoutable, dont les bords, retentissant de cris foudroyants, font frémir le mauvais soldat; aussi large que le fleuve dont l'automne a grossi le cours, et que visitent les oies sauvages et les grues. Quant aux Dévas et aux Dânavas, ils le traversent avec cette ardeur que montre l'éléphant céleste lorsqu'il se baigne dans la Nalinî⁴, teinte du pollen des lotus. Couvéra, qui voit Anouhrâda de dessus son char accabler de ses traits la troupe des Yakchas, outré de colère, charge à son tour

1 *Butea frondosa.*

2 Nom du mois de Vêsâkha (avril-mai).

3 Plante aquatique appelée *vallisneria octandra.*

4 Nom du Gange céleste.

l'armée des Dêtyas, tel que le vent dans le ciel, quand il chasse devant lui les nuages amoncelés. Anouhrâda pousse aussitôt du côté de son rival son char aussi brillant que le soleil, et, tendant son arc, il écarte avec ses flèches celles de Couvéra. Il s'approche, frappe Couvéra lui-même, et atteint dans leur fuite les Yakchas et les Râkchasas. Le dieu, percé de ces traits brûlants, s'élance vers Anouhrâda, et fait aussi pleuvoir sur lui une grêle de traits. De même que le taureau, qui ne peut se défendre contre la pluie d'automne, la reçoit en clignant les yeux, de même le Dêtya soutient, en fronçant le sourcil, les attaques de Couvéra. Dans la colère que lui causent les flèches de son ennemi, Anouhrâda aperçoit devant lui un arbre pareil à l'étendard d'Indra⁵, large, touffu et couvert de jeunes rameaux; il l'arrache avec ses branches et ses fruits, et s'en sert pour frapper les chevaux impétueux de Couvéra. A cet exploit de leur chef, les Asouras poussent un cri de lion. Le dieu et le Dêtya se livrent le plus terrible des combats. Tous deux, les yeux rouges de colère, se portent des coups violents avec toute espèce d'armes. A leur exemple, les Dévas harcèlent les Dânavas, qui de leur côté renversent leurs ennemis, et les percent de leurs flèches aiguës, étincelantes, garnies de plumes de héron. Poursuivis à toute outrance, les dieux, malgré leurs pertes, continuaient à faire preuve d'intrépidité. Leurs massues, leurs haches d'armes, leurs tridents frappaient les Dêtyas; et ceux-ci, dont les membres étaient percés de flèches et les poitrines sillonnées par le cimenterre, prenaient pour leur répondre des pierres et des arbres. Ils redoublaient de fureur, et abattaient les Dévas par milliers: lutte horrible et tumultueuse, où les mains des guerriers balancent des quartiers de rochers, des arbres entiers, des masses de fer, des tridents, des flèches, des haches. Parmi ces combattants, les uns sont étendus, la tête tranchée ou le corps meurtri; les autres sont couchés à terre dans leur propre sang; quelques-uns fuient; d'autres donnent et reçoivent la mort; ceux-ci ont le coeur percé, ceux-là les pieds coupés; un certain nombre ont expiré sous les tridents qui les ont déchirés. C'était une épouvantable mêlée que celle où ces dieux et ces Dânavas, à leurs armes ordinaires, joignaient encore des arbres et des masses de rochers. C'était un affreux concert que ce combat de Gandharvas, où les instruments à cordes étaient les arcs, où la mesure était marquée par le râle de la mort, où les tons divers étaient les plaintes des blessés.

Couvéra, l'arc à la main, obscurcissait tout l'horizon de ses flèches. Anouhrâda, voyant plier devant lui les Dânavas, accourt et s'arme d'une large pierre. Sa colère redouble et rougit ses yeux, sa force est égale à celle de son père. Il lance cette pierre sur le char de Couvéra, qui, la voyant arriver, ne prend que sa massue et s'élance à terre avec précipitation. La pierre brise les roues et le timon, l'étendard, le carquois, écrase les chevaux, et roule ensuite sur le sol. Après avoir frappé le char de Couvéra, le jeune frère de Prahlâda, avec les arbres qu'il arrache, fait un cruel carnage parmi les Souras. La tête fracassée, les membres rompus, tout dégouttants de sang, les Dévas tombaient à terre. Anouhrâda, après sa victoire, s'approche encore de Couvéra, le menaçant d'un énorme quartier de rocher. A cette vue, le dieu des richesses lève sa massue; il crie, provoque le vaillant Dânava, et lui décharge sur la poitrine un coup de son arme pesante. La fureur transportait également les deux rivaux. Le Dêtya se venge de ce coup en lançant son rocher sur Couvéra. Le dieu à l'oeil jaune⁶, écrasé sous ce poids, tombe lourdement, et sur la terre où il est étendu il ressemble à une montagne qui vient de perdre ses ailes. Les Yakchas et les Râkchasas, à la chute de leur chef, accourent et l'environnent pour le défendre. Le fils de Visravas, un instant étourdi, reprend bientôt ses esprits et se relève promptement. Il pousse un cri qui retentit dans les trois mondes; le son se prolonge au loin

⁵ *Indradhwadja*: on donne le nom de *dhwadja* et à l'étendard lui-même, et à l'être réel ou fantastique qui est le symbole d'une divinité. Garouda est le *dhwadja* de Vichnou, le taureau celui de Siva, comme l'éléphant, qui porte le nom particulier d'*Êrâvata*, est celui d'Indra, roi du ciel.

⁶ Le dieu des richesses passe pour avoir une tache jaune à la place d'un de ses yeux. Les Indiens traitent leur Plutus aussi mal que les Grecs ont traité le leur: ce dieu a trois jambes et huit dents seulement, et son corps, naturellement noir, est blanchi par la lèpre.

dans les montagnes qui le répètent. Les Dânavas, en voyant se relever celui qu'ils avaient cru mort, et reconnaissant qu'il est immortel, prennent la fuite à son approche. Anouhrâda les retient; il leur parle, il apostrophe Câlânémi, Sounémi, Mahânémi, il leur rappelle ce qu'ils sont, leur naissance: «Où allez-vous, leur dit-il, poursuivis par la peur comme des lâches? Dânavas, arrêtez, usez de votre bravoure pour défendre au moins votre vie. Revenez au combat, et rougissez qu'un Râkchasa vous ait causé tant de frayeur. Venez, je vais dissiper comme une vaine fumée cet objet de vos craintes; arrêtez-vous, illustres Asouras.»

Et ces Asouras s'arrêtent, grondant comme des éléphants furieux. Ils reviennent à la charge, et attaquent de nouveau les Dévas. Quelques-uns dont les armes ont été brisées élèvent orgueilleusement leurs bras, frémissant avec le bruit du nuage orageux. Ils s'arment de pierres ou d'arbres, ou bien ils balancent leurs bras et menacent l'ennemi de leurs poings, de la paume de leurs mains et de leurs ongles. Anouhrâda s'élance en courroux sur cette armée de Dévas, tel que l'incendie qui se répand dans une forêt. Les plus braves guerriers tombèrent bientôt sous ses coups, noyés dans leur sang, pareils à ces arbres dont la fleur est rouge et que la hache aurait abattus. Cependant Couvéra, toujours invincible, ne cessait d'accabler de ses flèches le rival qui l'attaquait. Anouhrâda était outré de ses blessures, et des rayons d'une lumière sombre dardaient de ses yeux. Mille de ses flèches vinrent frapper le dieu, et dans sa fureur il apparaissait comme Câla avec sa verge effrayante. Percé de coups, Couvéra perdait tout son sang, qui coulait avec l'abondance des sources que produit la montagne. Par un dernier effort il saisit sa massue, et, cédant à la colère, il veut frapper le Dêtya; mais son arme, avant d'arriver à son but, est brisée par celle de l'Asoura, qui rugit furieux et menaçant. O constance prodigieuse! Couvéra prend une autre massue, et attaque encore le Dânava. Alors Anouhrâda, qui le voit approcher, déracine un pic de montagne pareil au Kêlâsa, et vient au devant de son rival; tel que la Mort dévorante, et capable de braver les efforts de tous les Souras, il accourait, et semblait dans sa colère prêt à écraser les trois mondes. A cette vue, Couvéra tremblant abandonne le combat; il frémit de l'audace de son adversaire, et se retire du côté où se tenait le divin époux de Satchî.

DEUX CENT-QUARANTE-SIXIÈME LECTURE. COMBAT DE VIPRATCHITTI ET DE VAROUNA.

Vêsampâyana dit:

Vipratchitti lança au grand Varouna une grêle de flèches aussi acérées que la langue des serpents. Ces flèches brûlent et déchirent le dieu des eaux, qui ne savait encore comment s'en défendre. Comparable au souverain Pradjâpati, Varouna ne pouvait résister à Vipratchitti, qui avait l'air du maître de tous les mondes. Celui-ci avait fait prendre à son armée l'ordre de bataille appelé *vadjra*¹, présentant de tout côté un front impénétrable. C'était ainsi que les Dânavas attaquaient les Dévas, brillant comme le feu, resplendissant comme le soleil. Cependant le puissant Varouna contemplait les efforts de Vipratchitti, et brûlait du désir de lui disputer la victoire. Chargé de guirlandes et de couronnes, orné de pendants d'oreilles et de bracelets, le Dêtya prend sa masse de fer, pareille à un pic du Kêlâsa, entourée de franges et de festons d'or, masse aussi terrible que la verge d'Yama, espoir et soutien des Dânavas: elle s'élève de même que l'étendard d'Indra, et Vipratchitti, en la balançant dans les airs, ouvre la bouche pour laisser échapper des cris effrayants. Ainsi, la poitrine chargée d'un riche collier, les bras entourés d'anneaux, les oreilles parées de pendants précieux, le front orné d'une couronne d'or, il se montre tel que le nuage ceint de l'arc d'Indra. Quand sa masse repose sur son épaule gauche, il brille comme le feu qui dégage ses rayons des tourbillons de la fumée. Quand il brandit cette même masse, on dirait en même temps qu'il ébranle le ciel, avec ses planètes et ses constellations, avec le

¹ Voyez les lois de Manou, lect. VII, sl. 187 et 191. Le *vyoûha* ou ordre de bataille appelé *vadjra* consiste à ranger les troupes en une longue file, ou en trois corps.

soleil et la lune, avec les Vidyâdharas, les villes des Gandharvas, la cité d'Amarâvatî et les mondes des Siddhas. Vipratchitti porte avec orgueil l'arme qui le rend invincible; et le feu dont il reluit ressemble au feu de la fin des siècles, et ce sont les Souras qui lui servent d'aliment. En vain les dieux et Varouna essayaient de lutter contre lui. Seul, le roi du ciel, le fils de Cousica, paraissait être à l'abri de ses coups.

Avec sa masse terrible, aussi éblouissante que le soleil, Vipratchitti attaque les troupes du maître des ondes, et immole dix mille de ses guerriers. L'arme pesante ne tombait que pour briser leurs membres, et cent météores réunis n'auraient pas eu dans le ciel un aspect plus effrayant. Enfin le Dêtya, faisant encore une fois tourner sa masse de fer, en porte un coup à Varouna lui-même; mais de ce coup, l'arme se brise, et ses débris, en volant dans l'air, brillent comme autant de météores. Le roi des ondes a frémi de cette attaque, ainsi qu'une montagne agitée par un tremblement de terre. En voyant ses soldats blessés, accablés de toute part, il se sentit un instant troublé; cependant, reprenant ses forces, il se raffermi et rassembla contre son ennemi toutes les ressources dont il pouvait disposer. Environné des quatre mers et des terribles serpents, tout couvert de coquillages, de perles, de pierreries, il a pris sa forme aqueuse. Vêtu d'une robe jaune, orné de bracelets précieux, armé d'un lacet, escorté de tortues et de poissons, il s'adresse à ses compagnons et cherche à les pénétrer de ses ressentiments: «Combattez sans crainte les Dânavas, leur dit-il: je vais vous donner l'exemple.» Alors tous ces serpents, habitants de la mer, attaquent les Dêtyas. Ardents et pleins d'espoir, ils sifflent, et ces compagnons de Varouna frappent les superbes Dânavas de leurs flèches ou de leurs massues. Mais le puissant Vipratchitti fait sentir à ces serpents le souffle de sa colère, et, avec une espèce de traits particuliers, qui sont des Garoudas² ennemis des serpents, il repousse ces terribles ennemis. Ces traits enrichis d'or et aussi brillants que le soleil percent le corps des défenseurs de Varouna, et ceux ci, déchirés sans relâche, tombent comme de faibles éléphants victimes d'éléphants plus robustes. Tel que l'astre du jour avec ses rayons brûlants, tel était Vipratchitti avec ses flèches dévorantes. Varouna, irrité, s'élance vers lui, et les Dânavas à leur tour se trouvent percés de mille traits, et s'enfuient éperdus sur tous les points. Le dieu des eaux, se dévouant pour la cause d'Indra, poussait des cris en combattant, et lançait son lacet avec adresse. Ses compagnons, le poing menaçant ou le bras chargé d'un rocher, accouraient pour combattre Vipratchitti. Celui-ci, avec toute espèce d'armes et surtout avec de larges pierres, répondait à ses agresseurs. Enfin ses flèches rapides, éblouissantes, atteignirent les chevaux impétueux de Varouna. Cet exploit alluma soudain son ardeur: ainsi s'enflamme le feu du sacrifice quand il dévore le beurre consacré. Il accable de flèches également sûres, brillantes et rapides, l'armée entière de Varouna, qui, les armes brisées, le désespoir dans l'âme, fuit dans toutes les directions sur un champ de bataille inondé de son sang. Le Dêtya triomphe, et le roi des eaux, craignant les armes de Vipratchitti, va se mettre sous la protection d'Indra.

DEUX CENT-QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE. ÉLOGE D'AGNI.

Vêsampâyana dit:

Le grand Agni, témoin de la défaite des dieux, résolu de mettre un terme, avec les Brahmarchis, au triomphe des Dêtyas. Ce dieu, que soutient le havya, naquit un jour de la brillante Sândilî¹; sa semence est dorée, ses yeux jaunes, son teint rouge, son cou de la même couleur, ses cheveux blanchâtres, sa trace noire; élevé au rang des dieux, il mange le

² On se rappelle que Garouda est l'oiseau favori de Vichnou, et l'ennemi des serpents, auxquels il ne cesse de faire une guerre d'extermination.

¹ Agni ordinairement est fils de Casyapa et d'Aditi. J'ignore la légende qui le fait naître de Sândilî, laquelle doit être une fille du sage Sandila, père d'une famille particulière de Brahmanes. Du nom de Sândilî, on surnomme Agni Sândilya. Voyez lect. CXXXVIII, note 28.

sacrifice, qu'il ne reçoit que pour le dévorer. On le surnomme l'holocauste (havis), le poète (cavi), le purificateur (pâvaca); il consomme tout, dieu puissant et suprême, feu divin, âme de Brahmâ, plein de beauté, étincelant de mille rayons, trésor de lumières (vibhâvasou), riche en clartés diverses, prince souverain, témoin du monde, invoqué par les Brahmanes, cher à celui qui fait le vachat²; brillant et radieux, il dévore le havya; né au sein de la samî³, et fier de son heureuse naissance, il préside à toutes les cérémonies, purifie tous les êtres, garde précieusement les mérites des dieux, efface les péchés; de sa langue il effleure l'offrande; saint et pénitent, il est le centre de la promenade pieuse appelée pradakchina⁴, l'ornement des sacrifices, le maître du passé et de l'avenir; il boit le soma et mange l'holocauste, remarquable par son éclat, souverain, âme, créateur et destructeur des êtres, invincible, pur, merveilleux, roi de la Swadhâ⁵, époux de Swâhâ⁶, célébré par le Sâmavêda, couronné de splendeur, dieu des dieux, esprit terrible de Roudra, chanté par les livres saints.

Ce Dêva est porté sur un char que traînent des chevaux rouges, et à qui les vents servent de roues. Vêtu de noir, il a pour étendard et pour aigrette la fumée. Il lève un trait flamboyant, dont il brûle des millions de Dânavas: aussi funeste sera un jour le dernier embrasement du monde. Ce dieu, qui se quintuple pour être le souffle vital⁷ de tous les êtres, qui dévore l'holocauste, qui est le grand moteur du monde, l'ami, le maître, le souverain des hommes, le destructeur de toute la nature à la fin des âges, dont la naissance est chantée sur les sept tons⁸, qui habite l'éther, rapide, léger comme le son, qui fait et défait tout ici-bas, voie suprême de ceux qui ont une voie, père des Vêdes⁹, éternel, égal dans ce monde à Brahmâ; ce dieu, dis-je, dont on ne connaît pas la forme, et qui est le plus grand des éléments, s'élance en tourbillons de feu qui s'élèvent jusqu'au ciel et touchent les dix régions. Il aspire à l'anéantissement des Dânavas, aussi dévorant que l'incendie de la fin des âges. Les Dêtyas sont effrayés de le voir dessécher ce fleuve formé par la bataille, où le sang tient lieu d'eau, la moelle de limon, les cheveux de sêvalas et de gazon, les aigrettes de cailloux, les cadavres des éléphants de digues. Tous les compagnons de Prahlâda, vaincus par Agni, poussent des clameurs inutiles. Là ce sont leurs aigrettes, leurs vêtements, leurs chars ou leurs étendards, ici leurs cheveux, leurs bras, leurs visages ou leurs jambes qu'embrase et consume l'élément furieux.

Les Dêtyas abandonnent leurs armes, leurs chars et leurs drapeaux: brûlés, vaincus par Agni, ils fuient de tout côté: ce n'est pas la figure du dieu qu'ils voient au front de bataille; c'est l'horizon, le ciel, la terre, les nuages tout en feu. Effrayés et troublés par la peur, les Dânavas s'écrient que la fin des temps est arrivée, que le dieu sorti du lotus veut détruire son ouvrage. Cependant Maya et Sambara, pour opposer l'onde au feu, imaginent des armes magiques formées avec les éléments de Varouna et de Pardjanya¹⁰. Ces armes éteignent les feux d'Agni sous des torrents pareils à ceux qui descendent des nuages.

L'illustre et brillant Vrihaspati, voyant que le dieu funeste aux Dêtyas avait perdu toute son énergie, lui adressa ce discours:

2 Exclamation usitée au moment de l'holocauste.

3 Voyez tom. I, lect. V, note 9.

4 Elle consiste, comme nous l'avons vu, à tourner par la droite autour du foyer sacré.

5 Exclamation employée dans les offrandes faites en l'honneur des Mânes. Les poètes en ont fait une nymphe qui, comme Swâhâ, est l'épouse d'Agni.

6 *Swâhâ* est une exclamation usitée dans les offrandes adressées aux dieux. Elle a été personnifiée, et les poètes l'ont donnée pour épouse au dieu du feu.

7 Voyez tom. I, lect. XL

8 सप्तस्वर, *saptaswara*. Voyez Recherches asiatiques, tom. IX.

9 Une légende fait sortir les Vêdes de la bouche d'Agni; de là vient l'épithète de *Djâtavêdas* qu'on a donnée à ce dieu.

10 Varouna est la mer et Pardjanya le nuage

«Reprends courage, ô Dieu fort, toi dont la semence est dorée, l'aigrette éclatante, la flamme indestructible, la bouche garnie de sept langues¹¹; toi qui dévores tout et laisses partout ton empreinte ineffaçable. Ton souffle, c'est le vent; ton corps, ce sont les plantes; ton berceau, ce sont les eaux¹². En haut, en bas, de tout côté vont et s'étendent tes rayons: ta prééminence est incontestable. O Agni, tu es tout; en toi est ce monde; tu contiens les êtres et tu portes la terre. C'est toi qui reçois le havya, c'est toi qui es l'holocauste (havis) lui-même, et par qui se fait le sacrifice perpétuel. Tu es la nourriture des êtres, et le monde te sert de nourriture et de breuvage. De toi dépend la victoire, en toi existe toute la nature. Tu te contentes longtemps du havya, mais quand les temps sont venus, tu fais ta pâture des trois mondes. De toi sont nés les Vèdes: les vaches savent que de toi seul vient la chaleur. En toi on reconnaît Vrichâcapi¹³ et le maître de la mer; tu es dans les sacrifices le solitaire saintement détaché de tout¹⁴. Tu as l'énergie merveilleuse, et la force productrice de l'univers, la qualité dominante de chaque être. Tes rayons forment les eaux, les plantes et leurs saveurs diverses. C'est toi qui, à la fin des temps, renfermes le monde, et toi qui le crées de nouveau, quand le jour de la création est venu. O Agni, les dieux te célèbrent comme étant la source de tous les êtres: pour leur salut tu avais dans le combat donné la mort aux Dânavas. O Dieu dont tant de sacrifices attestent la gloire, l'eau sans doute est ton berceau; mais pourquoi te renfermer aujourd'hui dans ce berceau funeste pour nous? Défends les dieux contre les Dêtyas, ô toi qui consommes l'holocauste, toi dont l'oeil est jaune, le cou rouge, et les empreintes noires.»

DEUX CENT-QUARANTE-HUITIÈME LECTURE. VICTOIRE DE BALI.

Vêsampâyana dit:

Agni, après avoir entendu le discours de Vrihaspati, reprit dans le combat un nouvel éclat, tel que celui que lui donne le havis¹ dans le sacrifice. Les armes magiques des Dêtyas se trouvèrent amorties par la force d'Agni. Ceux-ci, voyant leurs espérances trompées et leurs troupes vaincues, se présentèrent devant Bali, et Prahlâda, lui montrant son parti abattu par le merveilleux Agni, lui adressa ces paroles: «Prince des Asouras, n'es-tu pas le feu, le vent, le soleil, l'eau, la lune, les constellations, les régions célestes, l'atmosphère et la terre, l'avenir, le passé et le présent? C'est là un privilège que tu as reçu du divin Swayambhou. Ce dieu ne t'a-t-il pas accordé le titre d'Indra, le droit de porter le tchâmara, le triomphe dans la guerre, l'empire, la puissance, la force d'une armée innombrable, la domination sur tous les êtres, la prééminence, la souveraine vertu de l'yoga, l'héroïsme dans les combats, l'immensité, la légèreté, enfin toutes les qualités précieuses? Ainsi, ô roi des Dêtyas, ta destinée est de vaincre les dieux et leurs adhérents: c'est Brahmâ qui l'a dit.»

Bali entendit avec plaisir ces paroles du grand Prahlâda, et se dirigea aussitôt du côté où se trouvait le char d'Indra. Tandis que le roi des Asouras marchait vers le roi des dieux, les saints Brahmanes venaient le saluer avec respect; les êtres privés de raison donnaient des signes d'heureux présage. Les pénitents, les cheveux relevés en djatâ, bénissaient ses armes; les poètes célébraient sa grandeur. Et lui, chargé de parures d'or et de pierres précieuses, et distingué par son extérieur, brillait de même que le disque du soleil. Bali voyait son armée pressée par celle d'Indra, et telle que l'horizon en automne, quand le vent amène les nuages au ciel. Il voyait les troupes ennemies protégées de tout côté par

11 Les Indiens donnent au feu sept rayons, qu'ils appellent ses sept langues.

12 Cette idée est sans doute une allusion aux diverses cosmogonies que nous connaissons, et qui représentent le monde comme détruit par le feu, submergé ensuite par les eaux, puis séché encore par le feu. Le premier livre des lois de Manou, sl. 78, fait sortir l'eau du feu ou de la lumière.

13 Voyez lect. CCVIII.

14 Ces mots rendent l'idée contenue dans अग्रह, *agraha*, employé, dit-on, pour *agriha*.

1 L'offrande de beurre, le *ghrita* (*ghee*).

Agni s'élever avec violence comme les flots de la mer à l'époque des parwasandhis². Aussitôt il attaque ces vaillants adversaires avec des tridents, des lances, des javelines, des massues, des épées, des flèches. Aussi terrible que le nuage qui renferme la foudre, il pousse un cri semblable à celui du lion, du taureau ou de l'éléphant. Il apparaît tel que le feu de Câlâ qui dévore tous les êtres; ses armes magnifiques sont comme la fumée qui enveloppe ce feu, ses bras agités comme le vent qui l'anime, sa valeur héroïque comme l'aliment qui l'entretient. C'est sous cette horrible forme que Bali se montre dans le combat.

DEUX CENT-QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE. RETRAITE D'INDRA.

Vêsampâyana dit:

Les Souras, en défendant leur roi, furent accablés des flèches de Bali, et forcés de céder à son ascendant. L'armée des Dévas prit la fuite, et, vaincus par Bali, les dieux dirent au grand Indra: «Tu es, ô Indra, le maître et le conservateur des mondes; tes oeuvres, comme ta gloire, sont incomparables. Cependant nos armées ont été mises en déroute par les Asouras; les roues, les essieux de nos chars, nos étendards ont été brisés. Nos éléphants, nos chevaux, nos conducteurs de chars, nos fantassins, ont succombé par milliers sous les massues de nos ennemis. Le roi des Dêtyas a pris dans le combat une forme terrible. Eh quoi! verras-tu donc ton armée anéantie par les Dêtyas? O dieu, sauve ceux qui ont recours à ta protection.»

Le roi des Immortels, après avoir entendu ce discours, s'enflamme et brûle les Dânavas, non moins violent que l'incendie de la fin du monde. Ce dieu, orné d'une aigrette aussi lumineuse que le soleil, couvert de bracelets de pierreries, brillant comme le lapis-lazuli, ce grand roi qui a cent têtes, cent bras, mille yeux, le poil bouclé et pareil aux taches du paon¹, l'oeil pourpre, les cheveux et la barbe de la couleur appelée hari, ce prince guerrier, armé de la foudre et de mille autres instruments, éblouissant comme mille soleils, présentant un éléphant pour étendard, ce pieux yogin, accompagné de milliers de Dévas, de Gandharvas, d'Yakchas, célébré par les saints Richis savants dans le Sâma-Vêda et les pieuses prières, Indra enfin, saisit sa foudre aux cent noeuds, arme terrible qui ne s'étend que pour brûler, arme inévitable, partout présente, tachée de sang, et brisant les objets qu'elle ne consume pas. Ce fils chéri d'Aditi, ce vainqueur de Pâca, dont tous les êtres réunis ne sauraient triompher, poursuit les Dêtyas. Rien n'était plus horrible et en même temps plus merveilleux que ce combat de Bali et d'Indra, du chef des Dévas et du prince des Dêtyas. Tous deux y déployaient leur force et leur puissance. Excité par les éloges de Prahlâda et par ses propres succès, Bali brille comme un feu éclatant. Témoins du combat de leurs chefs, les Dévas et les Asouras recommencent aussi leur lutte acharnée.

Indra décoche à son ennemi mille et mille flèches, que le Dêtya brise dans leur vol. Le roi des dieux, irrité, prend un trait de feu et le lance. Le trait part et laisse dans le ciel un sillon enflammé, non moins terrible que le feu de la fin des âges. Bali lui oppose un trait de la nature de Varouna². Le dieu, habile et courageux, pour se venger, saisit sa foudre aussi lourde qu'une montagne, et va pour en frapper son adversaire. Alors le prince des dieux, le fils de Cousica³, le monarque que traînent des chevaux verdâtres⁴, entendit en ce moment solennel une voix qui lui dit: «Arrête, illustre roi des dieux, il ne t'est pas donné de vaincre Bali. Le Dêtya a obtenu de Swayambhou, pour prix de sa vertu et de sa pénitence, un privilège qui le protège contre toi. Tu ne saurais, ni toi, ni aucun des Dévas,

² Voyez lect. CCXI, note 12.

¹ मयूररोमन्् *mayûraroman*. Cette épithète fait peut-être allusion aux yeux dont les poètes couvrent le corps d'Indra, et qui ressemblent aux taches de la queue du paon.

² Dieu des eaux

³ Voyez tom. I, lect. XXVII.

⁴ *Harivâhana*. Voyez tom. I, lecture XXXIV, note 3.

trionpher de lui. Cependant il trouvera un jour son vainqueur dans celui qui est l'universalité de Brahmâ, le grand mystère, la voie des dieux, la voie du devoir et de la vérité, la voie supérieure, plus élevé que tout ce qui est élevé, auguste et souverain, matériel et immatériel, maître du passé, du présent et de l'avenir, être à mille têtes, à mille yeux, à mille pieds, portant dans ses mains la conque, le disque et la massue, vêtu de jaune, fléau des Asouras, vainqueur invincible, qui est la victoire elle-même.»

Indra, entendant cette voix divine, se retira du combat avec tous les Marouts. Après le départ du noble Côsica, les Dânavas poussèrent un cri de lion: des clameurs de joie s'élevèrent dans les airs, et du bruit réuni des conques, des guerriers, des quadrupèdes, des instruments de musique, se formait une grande voix qui proclamait la défaite des dieux. Le roi des Dêtyas, Bali, entouré de son armée, fut complimenté par ses amis, et se montra à tous les yeux avec la majesté d'Hiranyacasipou.

DEUX CENT-CINQUANTIÈME LECTURE. RÈGNE DE BALI.

Vêsampâyana dit:

Les Dieux avaient succombé; les trois mondes reconnaissent la domination des Dêtyas; la victoire du grand Bali était proclamée au loin par Maya et par Sambara. Cependant la sérénité régnait dans l'atmosphère; la justice réglait toutes les actions, la lune avait repris son cours accoutumé, le soleil suivait sa route ordinaire, et les diverses régions du ciel, devenu la conquête des Dêtyas, étaient gardées par Prahlâda, Sambara, Maya et Anouhrâda. Les sacrifices avaient retrouvé leur éclat; les moyens d'arriver au Swarga étaient encore enseignés. Le monde marchait dans les voies de la nature; la vertu était pratiquée, les péchés soigneusement évités, les oeuvres de pénitence religieusement observées. La Piété se soutenait sur quatre pieds, et l'impiété n'en avait qu'un¹. Les rois veillaient au salut des êtres: chacun suivait le devoir de son état et les saintes obligations de la vie dévote². C'est alors que le roi Bali fut sacré au milieu des transports de joie et des cris de fête de tous les Asouras. En ce moment la bienfaitrice Lakshmî vint se placer près du trône de ce prince, et, tenant une fleur de lotus à la main, bénit le monarque Asoura.

«O Bali, dit-elle, noble et vaillant roi, au milieu des malheurs qui accablent les Dévas, je suis heureuse de tes succès. Le roi des dieux a été vaincu par ta force; mais en voyant ta justice je me console et viens auprès de toi. Je ne m'étonne plus qu'un Asoura tel que toi, qu'un fils d'Hiranyacasipou ait exécuté de pareilles oeuvres. Tu es la gloire de ce prince ton aïeul, toi qui gouvernes avec tant de bienveillance les trois mondes. Sous ton règne tous les devoirs sont remplis avec une louable exactitude; aussi l'empire de ces trois mondes est-il pour toujours assuré à ta puissance.»

Ainsi parla la divine Lakshmî au roi des Dêtyas, déesse bonne, charmante, aimée de tous les êtres. Quelques autres des plus illustres déesses vinrent aussi se ranger auprès du grand roi Bali, telles que la Pudeur (Hrî), la Gloire (Kîrtti), la Lumière (Dyouti), la Splendeur (Prabhâ), la Fermeté (Dhriti), la Constance (Kchamâ), la Puissance surnaturelle (Bhoûti), la Moralité (Nîti), la Science (Vidyâ), la Miséricorde (Dayâ), la Sagesse (Mati), la Tradition (Smriti), la Réflexion (Médhâ), la Modestie (Ladjdjâ), la Beauté (Vapouhpouchti), la Sainte-Écriture (Srouiti)³, la Volupté (Prîti), l'Éloquence (Idâ), la Grâce (Cânti), la Tranquillité (Sânti), la Prospérité (Vridhhi), l'Humanité (Cripâ). Toutes les Apsarâs déployèrent devant ce prince leurs talents dans les arts de la danse et du chant. C'est ainsi que le pieux Bali obtint la possession des trois mondes et l'empire sur tous les êtres animés et inanimés.

1 Voyez Tome I, lecture XLVI, note 9.

2 C'est-à-dire les *âsramas* qui sont au nombre de quatre.

3 Un manuscrit porte *Stouti*, la Louange

DEUX CENT-CINQUANTE ET UNIÈME LECTURE. VOYAGE DES DIEUX AU MONDE DE BRAHMÂ.

Djanamédjaya dit:

O saint Mouni, que firent les dieux vaincus par les Asouras? Comment parvinrent-ils à reconquérir le ciel?

Vésampâyana reprit:

Après avoir entendu la voix divine qui lui avait parlé, le roi des Souras se rendit avec ses sujets vers l'orient, au palais d'Aditi. Il raconta à cette déesse comment cette voix était venue frapper ses oreilles. Aditi lui répondit: «O mon fils, s'il en est ainsi, il vous est impossible, même avec le secours de tous les Marouts, de triompher de Bali, fils de Virotchana. Il n'est qu'un seul être capable de le vaincre, ô Indra; c'est le dieu aux mille têtes¹. Allons interroger là-dessus votre père Casyapa: il sait la vérité, il nous dira par quel moyen le grand Dêtya Bali doit être vaincu.»

Alors les Souras allèrent avec Aditi se présenter devant l'antique Casyapa, saint Mouni, tout brillant des feux de la pénitence, précepteur des dieux, toujours humide des eaux de ses triples ablutions², éclatant comme le soleil, couronné d'une flamme lumineuse, pur et mortifié, appuyé sur son danda³, couvert d'un vêtement d'écorce, et par-dessus d'une peau d'antilope noire⁴, aussi beau que Brahmâ, aussi resplendissant que le feu du sacrifice alimenté par le beurre consacré et sanctifié par la prière, toujours occupé de lectures pieuses, profond dans la science divine, maître des Souras et des Asouras, illustre fils de Marîtchi, lequel, par l'excellence de sa nature, a contribué à la création des êtres, et est connu pour être le troisième⁵ Pradjâpati. Les Souras, se prosternant devant lui avec Aditi, lui font tous quatre salutations, de même que les Mânasas⁶ font à Brahmâ. Ils lui rapportent qu'une voix a déclaré à Indra que le grand Bali ne pouvait être tué par aucun des dieux. En entendant le discours de ses fils, le Pradjâpati Casyapa conçut la pensée de se rendre avec eux dans le monde de Brahmâ. «Transportons-nous, leur dit-il, dans la demeure de Brahmâ, toujours retentissante des accents de la vérité, pour y entendre la décision même de ce dieu.»

Alors les Souras, avec Aditi, suivirent Casyapa au séjour de Brahmâ, lieu divin, fréquenté par les dieux et les Richis. Ils y arrivèrent en un moment, portés sur des chars magnifiques qui roulaient à leur volonté. Pressés de voir Brahmâ et de jouir de son éclat immortel, ils entrent dans la salle des assemblées, vaste, magnifique, objet de désir pour les uns, de terreur pour les autres. Là résonnent sans cesse les airs du Sâma et les chants modulés sur des strophes de six padas⁷. On y entend les cantiques mélodieux du Rig-véda sortir de la bouche des grands Brahmanes, instruits dans les Vèdes et les Védângas, aussi habiles dans l'art de la musique que dans l'art de réciter les vers sacrés et les formules du sacrifice, savants dans toute espèce de science. Les accents du bonheur retentissent dans ce séjour, non moins riant que la demeure des dieux. Les fils de Casyapa, en arrivant, frappés de la douceur de ces chants, songèrent à toute la pureté qu'exigeait d'eux cette sainte demeure. Silencieux, réfléchis, uniquement attachés à la pensée de Brahmâ, ils se regardaient, ouvrant leurs yeux étonnés. Ensuite ils adorèrent le maître des mondes, se mettant à la suite de Casyapa. Cependant ils entendaient toujours ce doux et magnifique concert, aussi harmonieux que le ramage des cygnes, et formé des paroles des Vèdes prononcées par ces

1 Vichnou est ici confondu avec le serpent Ananta qui a mille têtes.

2 C'est-à-dire les ablutions du matin, de midi et du soir.

3 Voyez lois de Manou, lect. i, sl. 45, 46 et 47.

4 Voyez *ibid.* sl. 41.

5 Ces mots sont obscurs ils signifient peut-être que Casyapa appartient à la troisième génération, étant fils de Marîtchi, lequel doit sa naissance à Brahmâ.

6 Voyez tom. I, lect. I.

7 Voyez les extraits du Rig-véda publiés par M. Rosen. Le mot *pada* signifie ici *demi-vers*, *hémistiche*.

sages, instruits dans les mystères du Mîmânsa⁸, du Locâyata⁹, et les secrets de toute autre science. Ils voyaient ces pieux Brahmanes, renommés pour leurs pénitences et ornés de tous les mérites que donnent la prière et le sacrifice. Au milieu de cette salle était assis Brahmâ, aïeul des mondes, maître auguste des Souras et des Asouras, auteur sacré des Vèdes, entouré d'une magie toute divine. Près de lui étaient placés les pères des êtres, Dakcha, Pratchétas, Poulaha, Maritchi, Bhrigou, Atri, Vasichtha, Gôtama, Nârada. Avec eux se montraient la Science (vidyâ), le Sentiment (manas), l'Éther¹⁰, l'Air, le Feu, l'Eau, la Terre, le Son, le Toucher, la Forme, le Goût, l'Odeur¹¹, la Nature, le destructeur des formes (Vicâra), et les autres grands agents, les Védângas, les Oupângas¹², les quatre Vèdes, avec leurs Oupanichats, leurs Mètres (Pâdas), et leurs Préceptes (Cramas), les Rites, les Sacrifices, la Volonté créatrice (Sancalpa), le Souffle conservateur. Tels étaient les êtres placés près de Brahmâ, ainsi que bien d'autres; la Richesse, le Devoir, le Désir, la Haine, la Joie, Soucra, Vrihaspati, Samvartta, Boudha, Sanêstchara, Râhou, toutes les planètes, les Marouts, Viswacarman, les Constellations, le Soleil, la Lune, la Sâvitri victorieuse, la Voix aux sept formes¹³, les Smritis¹⁴, les Chants¹⁵, les Saintes Écritures¹⁶, les Commentaires¹⁷, tous les Livres enfin revêtus d'une forme corporelle; les Kchanas¹⁸, les Lavas¹⁹, les Mouhoûrttas²⁰, le Jour et la Nuit, les Demi-mois, les Mois, les six Saisons, les Années, les quatre Âges, le Crépuscule, la Nuit aux quatre formes²¹, la Révolution divine²², toujours constante dans son mouvement éternel.

Casyapa et ses pieux enfants étaient entrés dans cette salle de Brahmâ, brillante, merveilleuse, remplie de Brahmarshis. A la vue du dieu couvert de parures éblouissantes, incompréhensible, inaltérable, assis sur son trône éclatant, ils baissèrent la tête jusqu'à ses pieds divins, qu'ils touchaient de leurs fronts. Leur conscience était calme, leur âme pure de tout péché. Le puissant Brahmâ, apercevant tous ces Souras qui venaient d'arriver avec Casyapa, éleva la voix.

⁸ Système philosophique ou plutôt théologique des Indiens, fondé par Djêrnini. Vyâsa fut aussi l'auteur d'une école, appelée *Outtara mîmânsa*.

⁹ M. Wilson regarde l'opinion des Locâyaticas comme fondée sur l'athéisme, et leur donne pour maître Tchârwâca. Le poète citerait-il ici de cette manière cette secte philosophique, si elle avait été réellement fondée sur le scepticisme et l'absence de tout principe religieux

¹⁰ Le texte porte अन्तरीक्षं, *antarîkcham*, que j'ai cru devoir ici regarder comme un synonyme

आकाश, *âcâsa* : c'est dans le même sens que la VIIe lecture du Bhagavad-gîtâ, sl. 4, emploie ख, *kham*.

Plus bas j'ai pris aussi तेजस्, *tédjas* pour un synonyme d'अग्नि, *agni*.

¹¹ Ces cinq qualités sont celles que les Indiens attribuent aux cinq éléments. Voyez lois de Manou, lect. I, sl. 75 et suiv.

¹² On appelle *oupânga* une division des ouvrages sanscrits rangés en quatre sections, savoir: 1° les Pourânas, 2° le Nyâya, 3° le Mîmânsa, 3° le Dharmasâstra. Voyez Recherches asiatiques, tom. I, pag. 340.

¹³ Allusion aux sept notes de musique.

¹⁴ Corps de lois.

¹⁵ *Gâthâs*.

¹⁶ *Niyamas*.

¹⁷ *Bhâchyâni*.

¹⁸ Mesure de temps équivalant à 4 minutes.

¹⁹ Le *lava* équivaut à une demi-seconde.

²⁰ Le *mouhoûrtta* est l'heure indienne, composée de 48 minutes.

²¹ Je ne sais quelles sont ces quatre formes de la nuit, à moins de la supposer divisée en quatre parties qui seraient ses quatre formes.

²² *Câlatchacra*.

**DEUX CENT-CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE.
RÉPONSE DE BRAHMÂ.**

Vésampâyana dit:

«Héros courageux, leur dit-il, je connais le motif qui vous amène en ces lieux. Vous verrez vos désirs accomplis par celui qui est le plus grand des Souras, et qui triomphera du Dânavâ Bali. Ce n'est pas à toi, Indra, qu'est réservée la gloire de vaincre les Asouras; les trois mondes deviendront la conquête du dieu suprême, qui est déjà leur soutien, leur créateur, leur matrice; du dieu antique qui apparut jadis dans le germe d'or. C'est lui qui saura te donner la victoire, et qui soumettra Bali à ses lois. Et n'est-il pas en effet parmi nous le plus grand et le premier-né? Être incompréhensible, esprit universel, occupé des saints exercices de l'yoga, et des austères pratiques de la pénitence; personne ne connaît sa nature, et lui nous connaît tous; rien ne lui est caché dans cet univers. Par sa faveur, il m'est permis de dire quelle est sa voie supérieure, et de quel côté, plongé dans les méditations de l'yoga, il poursuit une rigoureuse pénitence. Vers le nord, sur le rivage septentrional de la mer de lait, il habite une demeure que les sages connaissent sous le nom d'Amrita. C'est là que vous devez vous rendre, et, après vous être soumis à de rudes mortifications, vous entendrez alors une voix douce et sonore, comparable au bruit qui provient en été de la nuée orageuse, voix divine, harmonieuse, remplie de poésie, d'élégance et de vérité, source de bonheur, de tranquillité et de pureté. Cette voix sera celle du premier de tous les dieux, toujours sanctifiée par sa pénitence, et se modifiant suivant sa générosité. Illustres Souras qui êtes venus auprès de moi, je vous souhaite donc un heureux voyage. Cependant, avant de me quitter, dites-moi quelle grâce vous pouvez désirer de moi. Je n'ai rien à refuser à Casyapa et à Aditi.»

Alors ceux-ci, se prosternant aux pieds du Brahmâ: «Faites, dirent-ils, que le Dieu que vous nous promettez devienne notre enfant.» «Ainsi soit-il! répondit le créateur des mondes. Que les Dévas lui disent avec assurance: Sois notre frère!» «Oui, je vous l'accorde, ajouta le maître souverain des êtres; certains d'obtenir cette faveur, continuez votre voyage. » Les Souras, Casyapa et Aditi, satisfaits de ce résultat, se mirent en devoir d'obéir à Brahmâ; après avoir baisé ses pieds, ils se dirigèrent vers la belle¹ contrée que leur avait indiquée le dieu, et arrivèrent bientôt sur les bords septentrionaux de la mer de lait. En un instant ils avaient traversé toutes les mers, les montagnes et les fleuves de la terre. Ils voyaient une région horrible, déserte, privée de la lumière du soleil, et plongée dans une obscurité profonde. Cherchant le lieu appelé Amrita, ils commencèrent avec Casyapa à se livrer, pendant mille ans, aux rigueurs d'une pénitence sévère, dans la vue de se rendre favorable le divin Nârâyana, le seigneur aux mille yeux, maître des Souras et souverain de la terre, savant dans l'art de l'yoga. Appliqués aux pratiques du Brahmacharya, silencieux, immobiles, exposés aux injures de l'air², mortifiant tous leurs sens, ils poursuivaient le cours de leurs austérités. Pour achever de fléchir le dieu, Casyapa prononça la prière enseignée par les Vêdes, et qui est la première de toutes pour son efficacité.

¹ Traduction de l'épithète सौम्य, *sômya*. Ce mot veut dire aussi septentrional.

² स्थानवीरासन, *sthânavîrâsana*. *Virâsana* dans le dictionnaire de Wilson a deux sens: il s'applique à l'action de dormir en plein air, et à la posture de l'homme qui est à genoux.

**DEUX CENT-CINQUANTE-TROISIÈME LECTURE.
PRIÈRE AU GRAND ÊTRE.**

Casyapa dit:

Adoration à toi, dieu des dieux, unique et sans pareil¹, sanglier, noble habitant de la mer², Vrichâcapi³, prince des Souras, créateur des Souras, incréé, heureux, Capila⁴, Viswakséna⁵, ferme dans le devoir, roi de la justice, Vêcountha, soumis à cent révolutions⁶, n'ayant ni commencement, ni milieu, ni fin; possesseur de richesses⁷, montrant une oreille brillante⁸, né d'Agni⁹, né de Vrichni¹⁰, non engendré, invincible, dormant sur l'Amrita¹¹, éternel, contenu dans tout, commensal de trois demeures¹², orné d'une triple pointe¹³, retentissant¹⁴, possédant un grand ombilic, portant le monde sur ton ombilic, produisant le lotus de ton ombilic, maître du monde, auteur des êtres¹⁵, très-vaste, couvert de formes innombrables, exempt de formes, forme universelle, créateur de toutes les formes, indestructible, immuable malgré tes pertes, inaltérable malgré tes actes, inépuisable en vérité, inépuisable en beauté¹⁶, mangeant le havya, armé d'une hache tranchante, blanc, ornant tes cheveux de moundja¹⁷, Hansa¹⁸, grand Hansa, principe intellectuel¹⁹, impérissable, Hrichîkésa²⁰, atome, atome primitif, plein de vitesse et de force²¹, prenant toutes les formes, aîné des Souras, noir, ne connaissant ni les ténèbres, ni la passion, étant lui-même ténèbres et passion, trésor de pénitence et de vertu, composant le monde entier, premier du monde, illuminé²², pénitent, premier des pénitents, éminent, premier par l'âge,

1 Celte litanie renferme quelques épithètes qu'il est difficile d'expliquer littéralement. Telle est celle-ci, *écastringa*, qui mot à mot signifie *unicornis*.

2 Mot à mot *taureau de la mer, sindhouvrîcha*.

3 Voyez lect. CCXVIII.

4 Voyez tom. I, lect. XIV, note 20.

5 Ce mot signifie *possédant une armée de tout côté*.

6 *Satâvartta*.

7 *Dhanandjaya* : ce surnom est aussi celui d'Ardjouna.

8 *Soutchisravas* : cette épithète fait sans doute allusion aux pendants d'oreilles du dieu.

9 Le feu, comme l'eau, sert à régénérer le monde.

10 Ces mots sont une allusion à l'avatare de Crichna. Voyez tom. I, lect. XXXIV et XXXV.

11 *Amrita* est le nom d'une partie de la mer de lait. Voyez la lecture précédente.

12 *Tridhâman* : allusion aux trois mondes.

13 Ou plutôt portant *trois bosses, tricacoud* : je crois que Vichnou est ici comparé au boeuf indien, et les trois mondes qu'il soutient, assimilés à trois bosses que ce taureau mystérieux est censé porter.

14 *Doundoubhi*.

15 *Viriutchi*.

16 J'ai voulu rendre le mot *Hansa*.

17 *Saccharum munja*.

18 Par ce mot on désigne l'âme suprême, supérieure à tout en bonté.

19 *Mahat*.

20 Ce mot signifie *maître des organes des sens*.

21 *Tourâchât*.

22 *Sipivichta*.

foyer de justice²³, centre rayonnant²⁴, roue de justice²⁵, trésor de vérité, couronné de rayons, libre d'entraves, ayant la lune pour char²⁶.

Tu es l'habitant de l'océan, Adjêcapâd²⁷, l'esprit vivifiant et supérieur, le dieu aux grandes têtes, dont le visage est tourné en bas; l'être aux mille têtes, aux mille yeux, aux mille sourires, aux mille regards, aux mille pieds, aux mille bras, aux mille formes, aux mille bouches, aux mille mains, aux mille rayons; car les Vèdes ne comptent tes qualités que par milliers.

Tu es Viswédéva²⁸, la source de l'univers, la voie de tous les dieux dès le commencement; riche en qualités merveilleuses, tu donnes au monde son accroissement, tu es cet univers lui-même.

Tu ris au milieu des fleurs, être suprême et unique, tu es libéral de tes dons, tu es Vôchat²⁹, Aum, Vachat, Swadhâ. Tu prends la meilleure part du sacrifice.

Tu coules sur la terre par cent, par mille torrents³⁰. De toi viennent Bhoûr, Bhouvah et Swar³¹. Tu as pris l'existence, et tu es devenu le monde³². Ton lit est Brahmâ, tu es Brahmâ lui-même, plus que Brahmâ. Tu es le ciel, la terre, l'air, la chaleur.

Tu es le lecteur (hotri), le purificateur (potri), le victimaire (hantri), le directeur (nétri), le conseiller (mantri), l'éclat du sacrifice, l'holocauste, l'onde sacrée, l'autel bien orienté³³, la cuiller, les instruments, l'objet des hymnes saints, l'offrande, le sacrifice, le sacrificateur, l'aliment du feu, le rite préparatoire, le présent, le poteau sacré.

Ta voix retentit partout: tu contiens l'univers comme tu es contenu par lui. Tu es la voie de ceux qui en suivent une, tu es mystérieux, parfait, prospère, supérieur; tu es le soleil et la lune, tu es le grand tout.

Large, solide, rapide, tu es Nârâyana tout brillant d'or; ton ombilic, ton sein, tes cheveux sont d'or. Tu renfermes en toi Nârâyana, tu es la voie des hommes; ta couleur, ton éclat est celui du soleil. Parmi les dieux tu occupes le premier rang; de ton ombilic est sorti le lotus, tu dors sur le lotus, tu te couches dans son sein; tes yeux, ton sourire rappellent sa forme ou sa douceur.

Ta face est tournée de tout côté, tu es tout oeil, tu as donné naissance à tout, cet univers est ton aliment. Tu poursuis dans les trois mondes ta marche féconde, graduelle, efficace.

Maître puissant, auteur de la lumière, Sambhou, Bhava, Swayambhou, chef des êtres, premier des éléments, être universel, tu as tout créé, tu conserves tout, l'univers n'est que ta forme.

Tu es le pavitra³⁴, l'oblation, la vérité, la splendeur, le monde entier. Tu sais répandre le havis³⁵, et consumer dans le feu cette sainte ambroisie. Précepteur des Souras et des

23 *Dharmanâbha.*

24 *Gabastinâbha.*

25 *Dharmanémi.*

26 *Tchandraratha.*

27 Ce mot est ordinairement le nom d'un Roudra. Voyez t. I, lect. III et t. II, lect. CC.

28 Le texte porte bien Viswédéva, et non Viswadeva, quoique le mot soit au singulier.

29 Exclamation prononcée au moment du sacrifice.

30 Traduction des mots *satadhâra* et *sahasradhâra*, qui peuvent s'entendre autrement, et désigner les cent et les mille tranchants avec lesquels on représenterait le dieu: dans ce sens ces épithètes s'appliquent à la foudre. Le mot *dhâra* peut signifier aussi *contenir*, *renfermer*.

31 Ce sont les trois *vyâhritis*. J'ai modifié le texte, qui m'a paru en cet endroit un peu altéré.

32 *Bhouvana,*

33 *दिग् यः, digtyah.* Ce mot, qui ne se trouve pas dans Wilson, m'a paru formé suivant la règle 919

de la grammaire de Wilkins. Le mot autel a été ajouté par moi

34 Ce mot, qui signifie *purifiant*, s'applique à différents objets, comme on peut le voir dans le dictionnaire de Wilson. Je n'ai pas osé faire le choix entre tous ces objets, tels que le gazon sacré, le cordon brahmanique, le *ghee*, le *mantra* tiré des Vèdes, etc.

Asouras, être incorporel, supérieur à tous les dieux, prince souverain, barde divin, tu produis le fil dont s'ourdit la trame de la vie; immortel, feu sacré, trésor de science, tu éblouis comme la flamme, tu touches tout, tu gouvernes tout. Le ciel est ton domaine, c'est par toi que brille le beurre consacré, toi, précieux aliment de la flamme du sacrifice, père éternel de la nature, base inébranlable de l'univers. Né de toute éternité, tu as cependant daigné naître parmi nous. O toi qui soutiens tout, nous implorons ton secours, sauve-nous!

DEUX CENT-CINQUANTE-QUATRIÈME LECTURE. NAISSANCE DU NAIN.

Vésampâyana dit:

Lorsque le savant Brahmane Casyapa eut achevé l'hymne magnifique, mélodieux, retentissant comme le murmure du nuage orageux, le divin Nârâyana fit entendre sa voix aux Dévas transportés de la joie la plus vive. L'être immatériel, restant invisible, fit arriver jusqu'à eux par les airs ces paroles qui attestaient sa satisfaction. «Je suis content de vos hommages, ô Souras; demandez-moi une grâce, je vous l'accorderai.» «Grand dieu, répondit Casyapa, puisque tu es content de nous, notre bonheur est déjà assez grand. Cependant, si dans ta bonté tu consens à nous accorder une grâce, daigne devenir le frère d'Indra et le sauveur de tes parents; daigne naître de moi dans le sein d'Aditi.»

En ce moment Aditi, mère des dieux, joignit sa prière à celle de Casyapa, suppliant le bienfaisant Vichnou de vouloir bien devenir son fils. Les dieux s'écrièrent aussi: «Dans ces temps d'alarme et de malheur, sois notre frère, notre gardien, notre refuge, notre protecteur. Fais-toi fils d'Aditi. Tous les dieux et Indra élèvent vers toi un seul vœu: sois le fils de Casyapa.»

Vichnou répondit aux dieux et à Casyapa: «Votre vœu sera exaucé. Tous vos ennemis ne pourront tenir un instant devant moi. Je frapperai les Asouras et vos autres adversaires, et je vous rendrai votre part dans les sacrifices. Rétablissant l'ordre du créateur, je ferai que les Souras reçoivent le havya, et les Pitris, le cavya¹. Vous pouvez, ô dieux, retourner dans vos demeures; allez, je me conformerai aux désirs d'Aditi et du grand Casyapa.»

Ainsi parla le puissant Vichnou; les dieux remplis de joie adorent le maître des mondes, et tous ensemble, Aditi, Casyapa, les Viswadévas, Indra, les Sâdhya, les Marouts, se dirigent vers l'orient, et arrivent dans la demeure sacrée de Casyapa, fréquentée par les Brahmarchis. Là, ils se livrèrent à de saintes lectures, en attendant qu'Aditi devînt mère. Enfin elle conçut celui qui est l'âme de tous les êtres, et garda son fruit pendant mille ans. Au bout de ce temps elle enfanta le dieu qui devait causer le salut des Souras et la perte des Asouras, maître et conservateur des trois mondes dont il renferme en lui-même toutes les splendeurs, apportant avec lui le bonheur pour les Dévas, et la terreur pour les Dêtyas.

DEUX CENT-CINQUANTE-CINQUIÈME LECTURE. REQUÊTE DES DIEUX A VICHNOU.

Vésampâyana dit:

Les sept Pradjâpatis et les sept Maharchis adorèrent le dieu qui venait de naître; savoir: Bharadwâdja, Casyapa, Gôtama, Viswâmitra, Djamadagni, Vasichtha et Atri qui n'arriva qu'après l'extinction du soleil¹, Marîchi, Angiras, Poulastya, Poulaha, Cratou et Dakcha. A ces saints se joignirent Ôrva, le fils de Vasichtha, Stamba, le fils de Casyapa, Capîvân, Acapîvân, le pénitent Atri, Tchyavana, les sept fils de Vasichtha, appelés Vâsichthas; les

35 Offrande de beurre.

1 Voyez tom. I, lect. XLXX, note 331.

1 Je ne comprends pas la portée de cette circonstance, que rien ne m'explique, et qui peut être astronomique

enfants d'Hiranyagarbha, ceux d'Oûrdja, Gârgya, Prithou, Djahnou, Vâmana, Dévabâhou, Yadoudhra, Pardjanya, fils de Soma, Hiranyaroman, Védasiras, Satyanétra, Viswa, Ativiswa, Soudhâman, Viradjas, Atinâman, Sahichnou².

Devant Vichnou, roi des Dieux, dansaient les brillantes Apsarâs, couvertes de parures. Les Gandharvas faisaient retentir l'air du bruit de leurs instruments: on entendait chanter Toumbourou, Mahâsrouti, Tchitrasiras, Poûrnâyous, Anagha, Gomâyou, Soûryavartchas, Somavartchas, Yougapa, Trinapa, Cârchni, Nandi, Tchitraratha, Sâlisiras, Pardjanya, Cali, Nârada, Hâhâ, Hoûhoû, et le brillant Hansa. Tous ces Gandharvas rivalisaient de talent, tandis que les belles Apsarâs aux yeux allongés, à la taille charmante, au corps voluptueux, au visage ravissant, formaient ou des choeurs de danse délicieux ou des concerts admirables: parmi ces milliers de beautés on distinguait Anoucâ, Djâmî, Misrakésî, Alambouchâ, Marîtchi, Soutchicâ, Vidyoutparnâ, Tilottamâ, Adricâ, Lakchmanâ, la charmante et brune Rambhâ, aux beaux bras, aux regards séduisants; Ourvasî, Tchitralékhâ, Sougrîvâ, Soulotchanâ, Poundarîcâ, Sougandhâ, Sourathâ, Pramâthinî, Nandâ, Sâradwatî, Ménacâ, Sahadjanyâ, Parnicâ, Poundjicasthalâ. Là se trouvaient réunis les douze enfants de Casyapa, Dhâtri, Aryaman, Mitra, Varouna, Ansa, Bhaga, Indra, Vivaswân, Poûchan, Twachtri, Savitri et Vichnou lui-même³. Ces Âdityas, aussi brillants que le soleil, adoraient le maître des Souras. Les Roudras Mrigavyâdha, Sarwa⁴, Nirriti⁵, Adjêcapâd, Ahirvradhna, Pinâkin, Aparâdjita, Havana, Îswara, Capâlin, Sthânou, Bhava⁶, les deux Aswins, les huit Vasous, les vigoureux Marouts, les Viswadévas, les Sâdhya lui adressaient leurs hommages respectueux.

Les jeunes frères de Sécha, à la tête desquels sont Vâsouki, Catchhapa, Apahartri, Takchaca, invincibles serpents, redoutables par leur force, terribles dans leur colère, l'entouraient avec vénération. Arichtanémi, fils de Târka⁷, Garouda, Arouna et Arouni, enfants de Vinatâ, étaient placés à ses côtés.

Le créateur du monde, le père des êtres, Brahmâ se présenta lui-même dans cette divine assemblée, et s'écria: «L'auteur de ce monde éternel reconnaît aussi que Vichnou en est le seigneur souverain.» Ainsi parla le dieu, et, après avoir salué le prince des Souras, il retourna au ciel avec les Richis.

Cependant ce prince des Souras, ce nouveau fils de Casyapa ressemble à la nuée nouvelle qui obscurcit l'air. Ses yeux sont rouges, il a l'apparence d'un nain; sur sa poitrine son poil se frise pour former les boucles du srîvatsa. Les Apsarâs fixent sur lui des regards d'admiration. Si tout à coup dans le ciel mille soleils venaient à briller, leur lumière donnerait une idée de celle de Vichnou. Comparable aux plus illustres Richis, cet être supérieur, essence de la nature entière, dont les cheveux sont brillants, la poitrine large et l'éclat miraculeux; qui sert de voie à la vertu, et repousse le péché; que les Mounis, savants dans l'art de la dévotion, appellent le grand Yoga; qui possède une puissance douée de huit qualités surnaturelles⁸; qui délivre de la crainte de la mort et de la renaissance les Brahmanes saintement mortifiés et confondus à jamais en lui; qui, pour les personnes fidèles aux règles des quatre âsramas, est la pénitence même; qui reçoit les hommages des gens livrés à l'abstinence et à l'austérité la plus rigoureuse; qui, orné de mille têtes et

² La plupart de ces noms se trouvent tom. I, lect. VII.

³ Il est singulier de voir figurer Vichnou parmi ceux qui rendent hommage à Vichnou. Le texte n'admet aucune distinction.

⁴ Le manuscrit de M. Tod donne *Sarpa* au lieu de *Sarwa*.

⁵ Nirriti n'est pas ordinairement un Roudra, mais le régent du sud-ouest.

⁶ Je ferai remarquer que l'auteur donne ici douze noms; et les Roudras ne sont qu'au nombre de onze. Voyez tom. I, lect. III, où les noms de quelques-uns des Roudras diffèrent de ceux que l'on cite ici.

⁷ Nom de Casyapa.

⁸ Voyez dans le dictionnaire de Wilson le mot *vibhoûti*. Cette puissance s'exerce aussi peut-être sur les huit éléments désignés dans le 4e sloca de la VIIe lecture du Bhagavad-gîtâ

roulant des yeux rouges comme le feu, est appelé Ananta par tous ces grands serpents qui ont Sécha pour chef; que les premiers d'entre les Brahmanes, jaloux de s'ouvrir le chemin du swarga, honorent sous le nom d' Yakcha⁹ ; qui est la substance unique, le grand Cavi¹⁰ , le guide des mortels dans les carrières diverses qu'ils ont à parcourir; que les Vèdes célèbrent sous le titre de Vétri¹¹ , de Vrichânca¹² , et qu'ils représentent comme assignant à chacun sa part du sacrifice, comme étant l'oeil du soleil et de la lune et l'âcâsa personnifié, Vichnou enfin dit aux dieux d'une voix compatissante: «J'ai appris vos malheurs, et je me suis fait enfant. Illustre Casyapa, et vous, nobles Souras, que puis je encore pour vous? quelle grâce avez-vous à me demander? exprimez-moi librement l'objet de vos désirs.» Après avoir entendu ces paroles du généreux nain, tous les Souras et Indra leur chef, transportés de joie, s'inclinèrent devant lui et dirent à ce fils de Casyapa: «Par suite d'un don que Brahmâ a fait à Bali, le monde nous a été enlevé, et ce prince des Dêtyas, aussi distingué par sa science que par son courage, a obtenu cette conquête pour récompense de sa pénitence et de sa mortification. Aucun de nous ne saurait le vaincre. Toi seul, ô seigneur, es plus fort que lui. C'est pourquoi nous venons, implorant ton secours dont nous avons besoin. O dieu, sois notre protecteur, toi qui es notre roi et qui participes de notre nature, sauve les Richis et les mondes, satisfais à l'amour que tu portes à Aditi et à Casyapa. Rétablis l'ordre ancien dans les offrandes du cavya et du havya. Affranchis le roi des Souras, le grand Indra, et rends-lui l'empire des trois mondes. Le prince Dânavas célèbre le sacrifice du cheval. Vois ce qu'en cette circonstance tu peux faire pour le salut des mondes.»

DEUX CENT-CINQUANTE-SIXIÈME LECTURE. MANIFESTATION DE LA FORME UNIVERSELLE.

Vêsampâyana dit:

Le nain merveilleux rassura les dieux par ces paroles: «Que l'illustre et savant Maharchi Vrihaspati, fils d'Angiras, me conduise au lieu où se passe le sacrifice. Là je ferai ce qu'il faudra pour enlever les trois mondes aux Dêtyas.» Alors le sage Vrihaspati le mena à l'endroit où le grand roi des Dânavas célébrait son sacrifice. L'auguste nain, qui n'est autre que le maître du monde, honoré de tous les Souras et de Brahmâ lui-même, avait pris la ceinture de moundja¹ et le cordon consacré² ; il porte un parasol³ , un bâton⁴ , une peau d'antilope noire⁵ ; ses cheveux sont relevés en djatâ; il a l'apparence d'un faible enfant. Lui qui ne connaît pas la vieillesse, il a toute la gravité d'un vieillard. Ce dieu, que l'esprit ne saurait comprendre, entre dans l'enceinte du sacrifice, où venait d'arriver le roi des Dânavas, Bali, fils de Virochana. Il pénètre rapidement par une porte que gardait une troupe nombreuse de soldats, et encombrée d'une multitude immense de Dânavas. Il s'approche sans crainte du prince qu'entourait une foule de prêtres attentifs à réciter leurs mantras. Une fois arrivé dans ce lieu rempli de Richis⁶ illustres, Vichnou se met à disserter sur la cérémonie. Lui qui est le sacrifice éternel, il décrivait les rites convenables à cette

⁹ Il faut peut-être lire *Yadjna*.

¹⁰ Ce mot *cavi* signifie poète.

¹¹ Littéralement *connaisseur*.

¹² C'est ordinairement un surnom de Siva, dont le taureau, *vricha*, est le symbole.

¹ Lois de Manou, lect. II, sl. 42.

² *Ibid* Sl. 44.

³ Les lois de Manou ne parlent pas de cet instrument de luxe, quand elles font la description du jeune Brahmane.

⁴ Lois de Manou, lect. I, sl. 45.

⁵ *Ibid.* sl. 41.

⁶ Les personnages distingués par leur piété, même parmi les Dânavas, portent le nom de *Richis*.

espèce de sacrifice. Il avertissait de leurs devoirs et Soucra⁷ et les autres prêtres, et les rendait muets d'étonnement et de confusion. En présence de Bali et de son pieux auditoire, il expliquait, avec la science la plus variée et la plus profonde, l'origine, les motifs, les détails des diverses cérémonies, telles que les Vèdes les ordonnent. Les Richis se voyaient, malgré leur vieillesse et l'éclat de leur extérieur, vaincus par un enfant et un nain.

A ce spectacle, le fils de Virochana ne put s'empêcher de soupçonner dans ce fait quelque miracle; et, baissant la tête avec respect, il lui dit: D'où viens-tu? qui es-tu? quelle est ta famille? quel motif t'amène en ces lieux? je n'ai jamais vu de Brahmane aussi instruit que toi. Tu parais enfant, et cependant tu es le premier des docteurs pour la science des choses divines et humaines: tu as autant de beauté que de savoir, et tu charmes les yeux aussi bien que l'esprit. Tels ne sont pas les enfants des Dévas, des Richis, des Nâgas⁸, des Yakchas, des Asouras, des Râkchasas, des Pitris, des Siddhas, des Gandharvas. Qui que tu sois, je t'honore; dis ce que je puis faire pour toi.»

Le sage et incompréhensible nain sourit d'abord et répondit ensuite à ces paroles: «Prince des Asouras, ton sacrifice est magnifique, et aussi riche que celui que fit autrefois Brahmâ. Le roi des Souras, Indra, Yama ni Varouna n'en ont jamais fait de semblable. Tu veux, et ton intention est excellente, immoler un cheval pour effacer tous tes péchés et gagner le Swarga. Oui, certes l'aswamédha, au jugement de toutes les personnes instruites, est le plus grand de tous les sacrifices: c'est celui qui comble tous les voeux. Il est superbe⁹ et riche, source féconde de considération et d'argent, de grandeur, de force et de pureté: tendant vers le ciel, il a le sein rempli d'or, il enfante tous les biens. Il sert aux hommes à leur faire passer heureusement la mer du péché: aussi les Brahmanes qui connaissent les Vèdes appellent-ils le cheval de ce sacrifice Vêswânara¹⁰. L'état de père de famille (grihastha) est le premier des Âsramas; les Brahmanes, les premiers des hommes; toi, le plus grand des Asouras, et l'aswamédha, le plus grand des sacrifices.»

A ce discours du nain, le roi des Dêtyas, transporté de plaisir, lui dit: «Quelle est ta famille, bon Brahmane? je t'accorderai tout ce que tu voudras. Choisis un présent, et, quel qu'il soit, tu l'obtiendras.» Le nain lui répondit: «Je ne veux ni royaume, ni chars, ni pierres précieuses, ni femmes. Si tu es content de moi, si tu as le dessein, suivant l'usage, de gratifier un Brahmane, accorde-moi en terre la valeur de trois pas, et cela pour l'honneur du feu de ton sacrifice. Tel est le voeu que je forme.» «Mais, illustre Brahmane, reprit Bali, qu'est-ce que trois pas pour toi, quand tu as autour de toi tant de millions de pieds?»

«Grand roi, interrompit Soucra, n'accordez rien. Vous ne connaissez pas ce Brahmane. C'est Hari lui-même ainsi déguisé. Sous la forme d'un nain et l'apparence d'un jeune Brahmane, il cherche à vous tromper pour servir Indra son ami.» A ces mots de Soucra, Bali resta quelque temps pensif. Mais bientôt, se livrant à un accès de joie et entraîné par son destin, il demande un vase d'or, et, le tenant à la main, il s'écrie: «Brahmane à l'oeil de lotus, tourne-toi comme moi vers l'orient. Parle, que veux-tu? la terre? non, trois pas. Je te les donne. Reçois cette libation d'eau. qu'ainsi ma parole ne soit pas vaine.» «Un instant, criait toujours Soucra; prince, connaissez-vous ce Brahmane? Je vous le répète, c'est Vichnou. Quel est donc votre plaisir de vous laisser volontairement tromper?» «Comment, lui répondait Bali, Vichnou, le grand Vichnou honorerait mon sacrifice de sa présence? Eh bien, s'il veut accepter de moi un présent, je suis prêt à le lui accorder. Et quel autre en serait plus digne que lui?» En disant ces mots, Bali se mit en devoir de répandre l'eau.

⁷ Soucra, régent de la planète de Vénus, est le prêtre et le précepteur des Asouras, et préside à leurs sacrifices.

⁸ C'est-à-dire les serpents.

⁹ Le texte dit: सुवर्णशृङ्ग, *souvarnasinga*, expression que je n'ai pu traduire littéralement, et qui signifie *aureus cornu*.

¹⁰ Ce mot signifie: *bon, convenable pour tous les hommes*. Cette épithète, formée du nom de Viswânara, se donne aussi au feu.

Le nain lui dit: «Roi des Dêtyas, je ne veux que trois pas. Je tiens à ma première demande.» En entendant ces derniers mots du nain, le fils de Virotschana, prenant le bord¹¹ de sa peau d'antilope noire, dit aussitôt: «Ainsi soit fait!» et il commença à répandre l'eau du vase. Le nain, saisissant le moment fatal pour le roi des Asouras, avança rapidement la main qui leur était si funeste; et le prince, tourné vers l'orient, et le coeur rempli de bienveillance, versa toute l'eau sur cette main. Cependant Prahlâda, placé devant lui et les yeux attachés sur cette forme de l'être infini et incompréhensible, de l'être extraordinaire qui allait ravir aux Asouras leur puissance, crut reconnaître en elle des signes inquiétants: «O prince, s'écriait-il, ne versez pas l'eau sur la main de Vichnou déguisé en nain. Oui, c'est là ce Vichnou qui jadis a tué votre bisaïeul, et qui vient vous tromper aujourd'hui.» Bali lui répondit: «J'accorderai à ce dieu tout ce qu'il me demandera. Je veux me le rendre propice, et m'en faire un protecteur plus sûr que Brahmâ. Nécessairement je dois des présents aux saints Brahmanes qui assistent à notre sacrifice» Et c'est ainsi que le fils de Virotschana, au milieu de cette foule d'Asouras, accorda au dieu Vichnou les trois pas qu'il avait demandés.

«Roi des Dânavas, répétait Prahlâda, ne donnez pas à ce Brahmane ce qu'il sollicite. Je ne le crois pas enfant de Brahmane; son apparence est trompeuse, croyez-en mes paroles. Je pense que c'est l'homme-lion qui revient parmi nous.» Tels étaient les discours de Prahlâda; Bali lui répondit pour le rappeler aux principes: «Quand un homme demande un bienfait et qu'un autre le lui refuse, il arrive que l'infortune du premier passe au second. Celui qui ne tient pas la promesse qu'il a faite à un Brahmane commet un péché, et, malheureux pendant sa vie, tourmenté par la crainte malgré ses amis et la famille à laquelle il appartient, il finit par tomber dans l'enfer. Je donne la terre à ce Brahmane, parce que je le trouve supérieur à tout. J'éprouve en mon coeur une joie extraordinaire à la vue de ce saint personnage qui, sous la forme d'un nain, m'adresse une demande. Ainsi c'est sans regret que je fais droit à sa requête.» Puis, s'adressant encore au nain: «O Brahmane, tu as tort de ne demander que trois pas; je te donne toute la terre jusqu'aux mers qui l'entourent.» Le nain répondit: «Je ne demande pas toute la terre; je suis content de trois pas. Tel a été mon premier voeu, et j'y persiste.» «Ainsi soit!» dit Bali avec joie; et les trois pas furent accordés au tout-puissant Vichnou.

Mais à peine l'eau eut-elle été versée dans sa main, que le nain cessa d'être nain. Il développa toute sa forme divine. La terre devint ses pieds, le ciel sa tête, la lune et le soleil ses yeux, les Pisâtchas les doigts de ses pieds, les Gouhyacas les doigts de ses mains, les Viswadévas ses genoux, les Sâdhya ses jambes, les Yakchas ses ongles, les Apsarâs les lignes tracées sur son visage, les éclairs ses regards, les rayons du soleil ses cheveux, les étoiles les places velues de son corps, les Maharchis ses poils, les points intermédiaires de l'horizon ses bras, les points principaux la partie extérieure de ses oreilles, les Aswins l'intérieur de ses oreilles¹², Vâyou son nez, Tchandramas l'éclat de sa face¹³, le devoir son sentiment (manas), la vérité sa voix, la divine Saraswatî sa langue, Aditi son cou, la lumière du soleil son palais, la porte du ciel son ombilic, Mitra et Twachtri ses sourcils, Agni sa bouche, Pradjâpati ses testicules, le dieu Brahmâ son coeur, le Mouni Casyapa sa semence, les Vasous son dos, les Marouts ses jointures, les Tchhandas ses dents, les astres les doux reflets de son corps, le grand Roudra ses cuisses, l'océan son assiette ferme et solide, les Gandharvas et les serpents son ventre, la prospérité, la réflexion, la constance, la grâce, la science, ses reins; sur son front siège le grand esprit, les plus belles constellations et Indra, roi des dieux, sont l'ardente vigueur de ce souverain dieu; les Vêdes, les

¹¹ Ce passage n'est pas clair sur le texte, et l'action que je désigne dans ma traduction n'est pas suffisamment indiquée: अकृष्णाजिनोत्तरीयं स कृ वा.

¹² J'ai cru devoir établir cette différence, non indiquée par le dictionnaire, entre स्रोत्र, *srotra* et स्रवण, *sravana*, pris pour synonymes

¹³ प्रसाद, *prasâda*.

sacrifices, les liens des victimes et les oeuvres des Brahmanes sont ses seins, ses flancs et ses lèvres. A la vue de cette forme divine de Vichnou, les Asouras irrités se précipitent vers lui, comme les sauterelles vers un foyer ardent.

DEUX CENT-CINQUANTE-SEPTIÈME LECTURE. BALI RELÉGUÉ DANS LE PÂTÂLA.

Vêsampâyana dit:

Je vais te dire les noms, les formes et les armes de ces principaux Dânavas. C'étaient¹ Viprachitti, Sivi, Sancou, Ayassancou, Ayassiras, Aswasiras, le robuste Hayagrîva, le rapide Kétoumân, Ougra, Ougravyagra, Pouchcara, Pouchcala, Aswa², Aswapati, Prahlâda, Aswasiras, Coumbha, Samhrâda, Gaganapriya, Anouhrâda, Hari, Hara, Varâha, Sambara, Aroudja, Vrichaparwan, Viroûpâkcha, Mounîndra, Tchandrilotchana, Nichprabha, le riche Souprabha, Niroûdara, Écatchacra, Mahâtchacra, Dwitchacra comparable à Câla, Sarabha, Salabha, Coupatha, Câpatha, Cratha, Vrihadkîrtti, Mahâgarbha³, Sancoucarna, Mahâdhvani, Dîrghadjihwa, Arcanayana⁴, Mridoutchâpa⁵, Mridoupriya, Vâyou, Djavichtha, Namoutchi, Sambara, le grand Vikchara, Tchandrahantri, Crodhanantri, Crodhavarddhana, Câlaca, Câlacâkcha, Vritra, Crodha, Vimokchana, Gavichtha, Havichtha, Pralamba, Naraca, Prithou, Indratâpana⁶, Vâtâpin, le vigoureux Kétoumân, Asiloman, Pouloman, Vâchcala, Pramada, Mada, Sringâlavadana⁷ Carâla, Kési, Écâkcha, Râhou, Hounda, Srimara, et beaucoup d'autres encore. Tous ces Dêtyas s'approchèrent de Vichnou, au moment où il faisait ses trois pas. Quelques-uns de ces géants, la bouche ouverte et criant aussi fort que des ânes, élèvent dans leurs mains des lacets; d'autres tiennent de ces instruments qui tuent cent hommes, des tchacras, des tridents, des mortiers, des tonnerres, des cimenterres, des masses, des cognées, des javelots, des haches d'armes, des quartiers de rochers, des arbres tout entiers, des arcs, des massues, des flèches, des épées. Ces terribles et courageux ennemis agitent leurs armes diverses; leur extérieur et leurs vêtements sont aussi variés que leur armure. On reconnaît parmi eux des figures de tortue, de coq, d'éléphant, d'âne, de chameau, de sanglier, de poisson, de dauphin, de chat, de perroquet, de panthère, de Garouda, de rhinocéros, de paon, de cheval, de loup, de porc-épic, de cerf, d'ichneumon, d'épervier, de colombe, de canard sauvage, de crocodile, de singe, de veau, de brebis, de buffle, de lézard, de tigre, d'ours, de léopard, de lion. Les uns sont couverts de peaux d'éléphant ou d'antilope noire, ou bien de vêtements d'écorce; les autres, de riches étoffes. Leurs têtes sont ornées d'aigrettes, de turbans, de diadèmes; leurs oreilles, de superbes pendants; leurs poitrines, de colliers magnifiques et de guirlandes diverses.

Armés de leurs traits enflammés, ces Asouras entourent Hrichîkésa qui marche. Celui-ci les repousse de ses pieds et de ses mains. sa taille s'élargit, et il occupe rapidement le monde. Il marche sur la terre, et alors le soleil et la lune touchent à sa poitrine; il s'élève dans le ciel, et ces astres sont à la hauteur de sa cuisse; il monte encore plus haut, et il les foule sous ses pieds. Les Brahmanes rapportent que le puissant Vichnou, vainqueur des Asouras, après avoir conquis les trois mondes, donna la terre à Indra, et à Bali la région inférieure du Pâtâla⁸, nommée Soutala. Le roi des Asouras l'accepta avec reconnaissance,

1 La plupart de ces noms se retrouvent ailleurs. Voyez surtout tom. 1, lect. XLI,

2 Les manuscrits Dévanâgaris portent *Sâkha*.

3 Le manuscrit de M. Tod donne *Mahâdjihwa*.

4 Le même manuscrit appelle ce personnage *Arcavadana*.

5 Sur le manuscrit dévanâgari de Paris on lit *Mridoucâya*.

6 Les deux manuscrits dévanâgaris donnent *Tchandratâpana*.

7 Au lieu de ce mot, le manuscrit de M. Tod en porte deux, *Swasrima* et *Câlavadana*.

8 On donne le nom de *Pâtâla* aux sept régions souterraines, demeure ordinaire des Nâgas ou serpents et des Asouras, sous le commandement de Sécha, de Bali et autres chefs. On appelle encore

et fixa sa demeure près du Rasâtala. Là, après s'être livré à une méditation profonde, il dit à l'adorable Vichnou: «O dieu, que dois-je faire maintenant? j'attends votre décision.»

Vichnou répondit au roi des Dêtyas: «Illustre Asoura, je suis satisfait de tes sentiments, et je t'accorderai la grâce que tu voudras me demander; pourvu que tes désirs ne nuisent point aux droits d'Indra, je te le déclare, tu obtiendras le bien que tu auras souhaité.» Ainsi s'adressait au roi des Dêtyas le frère du roi des dieux, le bienfaisant seigneur des mondes.

«Oui, disait-il, j'ai reçu sur ma main l'eau que tu m'as donnée: je t'accorde à mon tour la faveur de ne pouvoir être tué ni par les dieux ni par les Dêtyas. Habite avec tes compagnons et les autres Asouras la région du Pâtâla que je te donne. Rappelle-toi toujours ma puissance, et songe que tu ne dois pas attenter à la domination du roi des Dévas. Souviens-toi aussi d'honorer tous les dieux; et pour prix de ta soumission, tu verras tes désirs magnifiquement satisfaits. Tu posséderas dans ce monde et dans l'autre un bonheur aussi varié que certain. Tu régneras toujours sur les Dêtyas, goûtant les plaisirs les plus purs, et célébrant des sacrifices accompagnés des plus riches présents. Mais si jamais tu franchissais les limites, qui te sont assignées, tu te trouverais enchaîné par des noeuds de serpents. N'oublie donc pas d'honorer toujours le roi des dieux, que je reconnais pour mon aîné, pour le premier des Souras, et auquel j'ai moi-même donné l'empire.»

Bali répondit:

«Dieu des dieux, qui portez la conque, le tchakra et la massue, maître auguste des Souras et des Asouras, souverain du monde entier, dites-moi quel sera mon partage dans le Pâtâla. Comment m'y tiendrai-je? Quels y seront mes aliments et mes moyens de subsistance? O chef des Souras, vous qui faites à jamais mon bonheur, expliquez-vous sur ce sujet. »

Le dieu lui dit:

«Tu jouiras, ô noble Dêtya, de six privilèges: tu pourras faire un Srâddha sans Brahmane⁹, une lecture sans mortification, un sacrifice sans présents, une offrande sans prêtre, recevoir un cadeau de gens incrédules, célébrer un holocauste sans pratiquer les cérémonies du sanscâra. Que tu fréquentes mes amis ou mes ennemis, que tu communique avec des marchands ou avec de pieux adorateurs du feu, que tu acceptes un cadeau d'hommes incrédules ou religieux, tu ne contracteras aucune souillure: telle est la faveur que je t'accorde, ô roi des Dêtyas.» En entendant ces mots du grand Vichnou, Bali s'écria. «Ainsi soit-il!» et descendit dans le Pâtâla pour se conformer à l'ordre du dieu. Ensuite le vainqueur assigna aux divers régents les postes qu'ils devaient occuper. Il donna l'orient au puissant Indra, le midi à Yama, roi des Pitris, l'occident au noble Varouna, le nord à Couvéra, chef des Yakchas, la région inférieure au prince des serpents, la région supérieure à Soma.

Après avoir ainsi partagé les trois mondes, et rétabli le trône d'Indra, le dieu fort par excellence, le nain seigneur de tous les êtres, se rendit au ciel au milieu des adorations des Maharchis. Sur le passage de l'invincible Vichnou, tous les dieux avec Indra exprimèrent leurs sentiments de reconnaissance et de joie. Cependant le fils de Virochana, Bali, se trouvait gardé¹⁰ par les serpents à sept têtes, Cambalâswa, Tara et les autres; le Dévarchi Nârada s'approcha de ce prince ainsi tristement enchaîné, et, touché de son malheur, il lui dit: «Je veux t'indiquer un moyen de te délivrer. Je t'enseignerai un hymne en l'honneur du premier des dieux, de l'être infini, impérissable, sans commencement et sans fin, lequel

ces régions du nom général de *Rasâtala*: mais le Rasâtala est quelquefois la septième région, comme le Soutala est la sixième. Il ne faut pas confondre le Pâtâla avec le Naraca, séjour des hommes coupables après leur mort.

⁹ Ce Brahmane porte le nom particulier de *Srotriya*.

¹⁰ Il faut supposer que Bali avait essayé de s'enfuir, ou que les Nâgas abusaient de leur pouvoir pour le tyranniser.

un jour sera¹¹ fils de Vasoudéva. O roi des Dêtyas, en récitant d'un coeur vraiment pur, d'une âme recueillie, cet hymne merveilleux, tu obtiendras ta délivrance.» Alors le fils de Virotchana apprend de Nârada cette prière composée de vingt strophes, et, dans l'attitude du plus profond respect, il récite ces mots dont la terre est doucement émue:

«Adoration au seigneur immortel, impérissable, généreux, au dieu qui dort sur les eaux, à Vichnou sur l'ombilic duquel s'élève le lotus!

Tel que le soleil qui amortit ses feux, ô dieu, tu prends la forme d'un enfant pour conquérir les trois mondes. Use envers moi de la même bonté.

Le soleil et la lune avaient disparu du ciel; les sacrifices, la pénitence, les cérémonies étaient mis en oubli. Dans ta pensée tu formas les mondes. Use envers moi de la même bonté.

Alors apparurent Brahmâ, Roudra, Indra, Vâyou, Agni, les fleuves, les serpents, les montagnes et le roi des Brahmanes¹². Use envers moi de la même bonté.

Jadis à la fin d'un Calpa, Mârcanda¹³ entra dans ton ventre, et y vit tous les êtres animés et inanimés. Use envers moi de la même bonté.

Seul et n'ayant d'autre compagnon que la science, par la sainte vertu de l'yoga, tu as produit ensuite les trois mondes. Use envers moi de la même bonté.

Lorsque tu es étendu sur les ondes, plongé dans un mystérieux yoga, tu formes encore alors les mondes dans ta pensée. Use envers moi de la même bonté.

Tu as revêtu la forme de sanglier célébrée dans les Vèdes et mentionnée dans les sacrifices, et sur une de tes défenses tu as relevé la terre. Use envers moi de la même bonté.

O Hari, en élevant les Sacrifices sur ta défense de sanglier, tu as établi les trois pindas¹⁴ en l'honneur des Pitris. Use envers moi de la même bonté.

Tous les Souras tremblants de peur fuyaient devant Hiranyâkcha: ô dieu, tu les as sauvés. Use envers moi de la même bonté.

Ton bras, armé du tchacra arrondi, a dans le combat tranché la tête d'Hiranyâkcha¹⁵. Use envers moi de la même bonté.

Jadis par le moyen de Hoûmcâra¹⁶ tu as ôté la vie à Hiranyacasipou, dont les os, la tête, la cervelle ont été brisés. Use envers moi de la même bonté.

Autrefois, sous les yeux mêmes de Brahmâ, les Vèdes avaient été enlevés par deux Dânavas; c'est toi, ô dieu, qui les as recouverts. Use envers moi de la même bonté.

Prenant la forme d'un cheval¹⁷, tu as tué Madhou et Kêtabha, et rendu les Vèdes à Brahmâ. Use envers moi de la même bonté.

Les dieux, les Dânavas, les Gandharvas, les Yakchas, les Siddhas, les grands serpents ne connaissent pas ta fin. Use envers moi de la même bonté.

Tu es sous le nom d'Apântaratamas¹⁸ devenu le fils de Véda, et par toi les Vèdes ont été jadis enseignés. Use envers moi de la même bonté.

Les Vèdes, les sacrifices, les holocaustes, les offrandes en mémoire des Pitris, voilà, ô dieu, ton grand mystère. Use envers moi de la même bonté.

Le Richi Dîrghatapas, par suite de la malédiction d'un gourou, était né aveugle¹⁹: par ta faveur il a vu le jour. Use envers moi de la même bonté.

11 J'ai ajouté ce futur pour sauver l'anachronisme que commettait ici le poète en parlant de Vasoudéva.

12 Ce roi des Brahmanes, c'est Soma ou la lune.

13 Ce mot *Mârcanda* est ici pour *Mârcandéya*.

14 Voyez lect. CXCVI.

15 Voyez lois de Manou, lecture III, sl. 215 et 216.

16 Voyez lect. CCXXIV.

17 Voyez lect. CCXI.

18 Je ne connais pas la légende qui concerne ce personnage, dont le nom signifie *aquarum navis obscuritas*.

19 Une aventure presque semblable est racontée d'Aktivacra.

Un éléphant, voué à ton service, avait été dévoré par un alligator, et se trouvait déjà au pouvoir de la Mort: tu l'as sauvé²⁰. Use envers moi de la même bonté.

Éternel, infini, sage et savant, tu chéris ceux qui t'honorent, tu confonds les orgueilleux. Use envers moi de la même bonté.

Je m'incline avec respect, et j'honore ta conque, ton tchacra, ta massue, ton carquois, ton arc et Garouda lui-même: délivre-moi des liens dont tu m'as enchaîné.»

Le dieu touché de cette prière dit à l'oiseau Garouda, l'ennemi des serpents: «Va délivrer Bali de ses liens.» Alors le vigoureux Garouda, déployant ses ailes, descendit aux racines mêmes de la terre, où se trouvait le malheureux Bali. Les serpents, effrayés à l'arrivée du fils de Vinatâ, laissèrent le prince Asoura et s'enfuirent dans la ville de Bhogavatî²¹. Bali, délivré de sa captivité par la faveur de Vichnou, restait pensif, l'oeil baissé et le front morne. Garouda lui dit: «O roi des Dânavas, Vichnou me charge de te dire: Habite désormais librement le Pâtâla avec tes fils, tes parents et tes sujets. Cependant ne t'en éloigne pas d'une gavyouti²². Si tu manques à cette condition, que ta faute retombe cent fois sur ta tête.»

A ces mots du roi des oiseaux, le prince Dânavâ répondit: «Je suis sous la puissance de ce grand dieu. Lui-même il m'a indiqué mes moyens d'existence. Mais comment, ô roi des oiseaux, puis-je vivre heureux en ces lieux?»

Garouda, répliquant à Bali, lui dit: «Telles sont les conditions que t'a dictées ce dieu. Ceux qui sacrifient sans cérémonies, sans prêtre, sans pratiques de pénitence, et qui sans discernement font part de leur sacrifice aux uns et aux autres, ne doivent pas espérer de se voir agréer par les dieux. Il en sera autrement de toi²³, et ce privilège doit ici améliorer ton sort.»

C'est ainsi que Vichnou, le maître des trois mondes, par l'entremise du fils de Casyapa, délivra Bali. O grand roi, celui qui lit avec dévotion cet hymne en l'honneur du dieu immortel, efface tous ses péchés. La récitation de cet hymne procure à celui qui a tué une vache ou un Brahmane l'abolition de sa faute; un enfant, à l'homme privé de famille; un mari, à la jeune fille; une heureuse délivrance, à la femme en couches; un fils, à l'épouse enceinte. Les yogins, disciples de Capila²⁴, savants dans le Sânkhya, et qui veulent arriver au salut, par le moyen de cet hymne, se purifient de leurs fautes et parviennent dans le Swétadwîpa²⁵. Oui, cette prière donne tout ce qu'on peut désirer. L'homme qui la lit le matin en se levant, le corps exempt de souillure, l'âme soumise par la pénitence, verra sans aucun doute tous ses voeux accomplis. Le roi qui, bien disposé par la piété, écoute dans les Parwans²⁶ cette histoire de l'apparition divine du nain, devient vainqueur de ses ennemis, comme Vichnou lui-même. Il obtient une gloire complète, et de nombreuses richesses. Il est, de même que le nain, l'objet de l'amour de tous les êtres. Ses enfants et ses petits-enfants croissent en santé, en vertu, en bonheur. Le dieu des dieux, Djanârdana, est lui-même heureux de cette lecture: c'est ce qu'a dit Crichna Dwêpâyana qui en éprouva pour sa part le favorable effet, et ne forma aucun voeu qu'il n'ait vu comblé.

20 Cette légende ne m'est pas connue.

21 Capitale des serpents.

22 Mesure itinéraire qui équivaut peu près à une lieue.

23 Le texte se prêterait à un sens tel que Garouda aurait l'air de dire que *Bali profitera de la part du sacrifice destinée aux dieux*.

24 Fils de Cardama et de Dêvahoûti, auteur du système philosophique appelé *sânkhya*.

25 Autrement l'*île blanche*, séjour de Vichnou.

26 Jours de fête. Voyez tom. I, lect. IV, note 18.

DEUX CENT-CINQUANTE-HUITIÈME LECTURE. VERTUS DU MAHÂBHÂRATA.

Djanamédjaya dit:

O saint Brahmane, avec quelle cérémonie les sages doivent-ils écouter la lecture du Mahâbhârata? quel est le fruit de cette lecture? dans quelles fêtes¹ doit-on la faire? quels dieux honore-t-on dans ces fêtes? quels cadeaux doit-on offrir à la fin de chaque parwan²? quel lecteur faut-il désirer? Daigne répondre à ces questions.

Vêsampâyana reprit:

Apprends, ô roi, quelles sont les cérémonies qui accompagnent, et les fruits qui suivent la lecture du Mahâbhârata: je vais me conformer à tes désirs. Les dieux du ciel, voulant un jour, s'amuser, vinrent sur la terre, composèrent cet ouvrage, et repartirent ensuite pour le ciel. Écoute donc avec recueillement ce que j'ai à te dire. Dans le Mahâbhârata on trouve l'origine, sur la terre, des Richis et des dieux: on y voit, comme dans un tableau curieux, les Roudras, les Sâdhyas, les Viswadévas, les Âdityas, les divins Aswins, les Maharchis régents du monde, les Gouhyacas, les Gandharvas, les serpents, les Vidyâdharas, les Siddhas, Dharma, Swayambhou, le Mouni Câtyâyana, les montagnes, les mers, les rivières, les Apsarâs, les planètes, les années, les ayanas³, les saisons, les êtres animés et inanimés, les Souras et les Asouras. Il suffit d'écouter les récits qui détaillent la nature, les noms, les oeuvres de tous ces personnages, pour que le pécheur soit aussitôt délivré du fardeau de ses fautes.

L'homme qui a formé le projet d'écouter convenablement cette histoire depuis le commencement jusqu'à la fin, doit d'abord dompter tous ses sens et purifier son âme. Il a des srâddhas à célébrer et des présents à faire aux Brahmanes, suivant sa fortune et sa dévotion. Ces présents, ce sont des pierreries, des vaches, des vases⁴ de cuivre, de jeunes filles parées et pourvues de toute espèce de talent, des voitures magnifiques, des maisons, des terres, des étoffes, de l'or, des bêtes de somme, des chevaux, des éléphants, des lits, des litières et des chars magnifiques. Tout ce qu'il y a de plus beau et de plus riche doit être offert non-seulement aux Brahmanes, mais à leurs femmes et à leurs enfants. La foi fera surtout le premier mérite de tous ces dons.

Mais si l'auditeur du Mahâbhârata doit, autant qu'il est possible, être animé de bons sentiments, humble, soumis, rempli de droiture et de sagesse, purifié par la pénitence, croyant et doux, il est aussi des qualités que doit posséder le lecteur. Que celui-ci soit pur de toute souillure, recommandable par toute espèce de bonnes qualités. Qu'il porte un vêtement blanc; qu'il ait rempli les cérémonies du sanscâra; instruit dans toute science, plein de foi et de bienveillance, beau, vif, ami de la vérité, maître de ses sens, qu'il ne soit dominé ni par l'avarice ni par l'orgueil. Qu'il lise avec fermeté ce poème admirable, si bien ordonné, aussi distingué par la sagesse du plan que par l'excellence des détails et la vivacité du style, offrant soixante-trois varnas et huit sthânas⁵. Assis à sa place, qu'il se

¹ Le mot qui signifie fête est पराण, *pârana*. On se prépare à un *pârana* par le jeûne et la mortification.

² *Parwan* a ici le sens de *grande division d'un livre*.

³ Voyez tom. I, lect. VIII.

⁴ Littéralement des vases à mettre le lait, उपदोह, *oupadoha*.

⁵ Je n'ai pas osé traduire ces deux mots, dont le sens est incertain pour moi. Je suppose que par le mot *varna* on peut entendre les *qualités du style*, les *beautés de diction*; le dictionnaire de Wilson donne à *sthâna* le sens de *chapitre, section d'un livre*. *Varna* signifie aussi *description*.

recueille, et adore Nârâyana et Nara, père des êtres; qu'il célèbre la gloire de la divine Saraswatî⁶.

Pourvu d'un pareil lecteur, ô roi, et préparé par la pénitence, l'auditeur du Mahâbhârata est sûr d'en recueillir le fruit. Le premier jour de fête destiné à cette lecture, qu'il donne aux Brahmanes ce qu'ils peuvent désirer, et il recueillera les fruits de l'agnichtoma⁷ : il obtiendra d'être porté sur un char couvert d'Apsarâs, et d'être admis dans le ciel avec les dieux. Le second jour lui procurera les fruits de l'atirâtra⁸ : il montera sur un char divin, orné de pierres précieuses; ses guirlandes, ses parfums, ses bracelets, tout sur lui sera divin, et il habitera le monde des dieux. Le troisième jour de fête lui fera obtenir les mérites du dwâdasâha⁹. Pendant dix mille ans il restera dans le ciel, pareil à l'un des Immortels. Un quatrième jour lui donnera les fruits du vâdjapéya¹⁰ ; un cinquième doublera ces mêmes fruits. Il montera au ciel dans la compagnie des dieux sur un char aussi brillant que le feu ou que le soleil levant. Durant dix mille ans il goûtera dans la demeure d'Indra tous les plaisirs qu'il est possible de souhaiter. Le sixième jour lui procurera le double des fruits du cinquième, et le septième le triple. Porté sur un char semblable au mont Kêlâsa, et orné¹¹ de lapis-lazuli, de pierreries, de corail, volant dans les airs à sa volonté, escorté d'une troupe d'Apsarâs, il parcourra les trois mondes, tel qu'un autre soleil. Le huitième jour aura pour l'auditeur les mêmes résultats qu'un râdjasoûya¹². Il montera sur un char brillant comme la lune à son lever, attelé de chevaux aussi beaux que les rayons de l'astre des nuits, aussi légers que la pensée. Il aura pour le servir des femmes dont la face resplendira de même que la pleine lune, et à son réveil il trouvera à ses côtés des beautés dont la ceinture et les pieds retentiront de l'harmonieux bruissement de leurs parures¹³. Le neuvième jour sera pour lui aussi méritoire qu'un aswamédha. Élevé sur un char orné de colonnes d'or, d'un balcon¹⁴ de lapis-lazuli, environné de croisées¹⁵ d'or et escorté d'Apsarâs et de Gandharvas, lui-même étincelant de riches parures, couvert de guirlandes magnifiques, exhalant le parfum du sandal, il restera dans la compagnie des dieux, heureux lui-même comme un dieu. Le dixième jour de fête, il saluera avec respect les Brahmanes; et pour récompense de sa piété, il montera, après sa mort, sur un char retentissant de clochettes, orné de drapeaux et d'étendards, formé d'un balcon¹⁶ de diamants, d'arcades¹⁷ de lapis-lazuli et de pierreries, de croisées¹⁸ d'or, d'un toit¹⁹ de corail, environné d'Apsarâs et de Gandharvas habiles dans le chant. Ce char sera son heureuse

⁶ Voyez comment cette recommandation est observée dès les premiers mots du Harivansa, t. I. Saraswatî, déesse de l'éloquence et protectrice des arts, inventa, dit-on, la langue sanscrite et l'alphabet dévanâgari.

⁷ Sacrifice au feu, qui dure cinq jours au commencement du printemps

⁸ J'ai déjà dit lecture CCXL, note 5, que je n'avais sur ce mot aucun renseignement. Je ferai remarquer que le manuscrit bengali et le manuscrit dévanâgari de Paris portent tous deux *Atrirâtra*.

⁹ Probablement sacrifice de douze jours.

¹⁰ Voyez tom. 1, lect. I.

¹¹ Le texte contient ici et plus bas l'adjectif वेदिक, *védica*, pour lequel on peut recourir à la note 8 de la CCXXXVIe lecture.

¹² Voyez tom. I, lect. I.

¹³ Cet anneau, formé avec des clochettes qui entourent la jambe et les doigts des pieds, se nomme *noûpoura*.

¹⁴ *Védica*.

¹⁵ गवाक्ष, *gavâkcha*.

¹⁶ *Védica*.

¹⁷ तोरण, *torana*.

¹⁸ जाल, *djâla*.

¹⁹ वलभि *valabhî*.

demeure. Quant à lui, paré d'une aigrette enflammée, brillant d'or, parfumé de sandal, il parcourra les trois mondes, honoré des dieux, et non moins heureux qu'eux. Pendant vingt et un mille ans il habitera le Swarga: toujours escorté des Gandharvas, entouré de femmes divines, égal à un Immortel, transporté dans des chars superbes, dans des villes volantes, dans des mondes roulants, il passera de l'agréable séjour d'Indra dans les palais du soleil et de la lune, dans la demeure de Siva ou de Vichnou. Tel est le sort réservé au fidèle croyant; et cet avenir est certain: c'est mon maître qui l'a dit. Il faut donner à l'écrivain²⁰ de l'ouvrage tout ce qu'il peut désirer: des éléphants, des chevaux, des chars, des voitures, des bêtes de somme, des bracelets, des pendants d'oreilles, un cordon brahmanique, des étoffes, des parfums. Qu'il soit honoré comme un dieu. C'est là un moyen d'obtenir le monde de Vichnou.

Je vais te dire maintenant, ô roi, ce qu'il faut offrir aux Brahmanes à la fin de chaque parwan du poème. Celui qui donne la fête doit avec soin s'enquérir de la naissance des Kchatriyas présents, de leur pays, de la manière dont ils remplissent leurs devoirs, de leurs actes de piété ou de bravoure. Ensuite, saluant les Brahmanes du mot swasti²¹, qu'il fasse commencer la lecture. A la fin de chaque parwan, qu'il présente aux Brahmanes des cadeaux suivant ses facultés; qu'il donne en particulier à son lecteur des vêtements, des parfums; qu'il lui serve à manger du miel, du lait, des racines, des fruits, un mélange de lait, de miel et de beurre. Au premier parwan, qu'il lui offre des boules de riz avec des gâteaux de fleur de farine, et des confitures. Au parwan de l'assemblée (sabhâ), qu'il serve aux Brahmanes du beurre; à celui de la forêt (âranyaca), des racines des bois, des fruits, des vases remplis d'eau²², des friandises²³ de toute espèce; à celui de Virâta, qu'il leur présente toutes les nourritures qu'ils voudront, et des étoffes diverses; à celui de l'attaque (oudyoga), qu'il donne aux Brahmanes les nourritures qu'ils peuvent désirer, des parfums et des guirlandes; à celui de Bhîchma, qu'il leur fasse cadeau d'un beau char, et place devant eux toute espèce de mets bien préparés. Au parwan de Drona, qu'il leur donne une nourriture de choix, des flèches, des arcs, des épées; à celui de Carna, que, l'âme pieusement recueillie, il fasse faire aux Brahmanes un repas composé de tout ce qu'ils peuvent souhaiter; à celui de Salya, qu'il les régale de boules de riz, de confitures, de gâteaux, de friandises. Au parwan de la massue (gadâ), qu'il leur serve un plat de moudgas²⁴; à celui de la femme (strî), qu'il leur donne des pierres précieuses. Au parwan du maître (êsica), qu'il leur présente du riz bouilli avec du beurre, et toute autre espèce d'excellente nourriture; à celui de la sânti, qu'il leur offre du beurre; à celui de l'aswamédha, qu'il leur fasse manger toute espèce de mets. Au parwan de l'ermitage (âsrama), qu'il leur serve aussi du beurre; à celui de la masse de fer (môsala), qu'il leur offre des parfums, des guirlandes, des cosmétiques de tout genre; à celui du grand départ (mahâprâsthânica), qu'il leur fasse accepter tout ce qu'ils peuvent souhaiter; à celui du swarga, qu'il leur serve du beurre. Au parwan du Harivansa, qu'il leur offre du lait.

Chaque jour de fête, qu'une personne lettrée, prenant les divers volumes²⁵ de cet ouvrage, les dépose dans un endroit propre, et qu'elle-même, pure, vêtue d'une robe de lin blanc ornée de guirlandes, rende chaque fois aux manuscrits²⁶ une espèce d'hommage, en les entourant de parfums et de fleurs. C'est ainsi qu'aux présents d'or, d'argent, et d'autre espèce, le maître de la fête ajoutera des boissons, des mets, des guirlandes, tout ce qu'il est possible de désirer. Il honorera tous les dieux, Nara et Nârâyana. Il donnera aux

20 लेखक, *lékhaca*. Le lecteur porte le nom de वाचक, *vâtchaca*.

21 C'est-à-dire *bene est*.

22 जलकोम्भ, *djalacoumbha*.

23 तर्पण, *tarpana*. Le sens que je donne à ce mot est hasardé.

24 *Phaseolus mungo*.

25 संहिता, *samhita*.

26 पुस्तक, *poustaca*.

Brahmanes des parfums, des couronnes, des cadeaux variés, et obtiendra, de cette manière, les fruits du sacrifice de l'atirâtra²⁷. Chacun des parwans lui méritera les fruits d'un sacrifice. Qu'il ait soin de donner à son lecteur des cadeaux de tout genre: il en recueillera lui-même un grand avantage. Le bonheur des Brahmanes rend les dieux plus propices. Il s'agit donc de les attirer par l'attrait de tous les biens qui peuvent les flatter.

Voilà les instructions que tu m'as demandées et que j'avais à te donner sur cet objet. Tels sont les avantages que procurent à l'homme qui a la foi les fêtes où se lit le Mahâbhârata. Celui qui a constamment en vue son bien futur doit toujours écouter et faire lire ce poème. La victoire est dans la main de celui qui possède le Mahâbhârata dans sa maison; ouvrage important et sacré, dépôt d'histoires diverses, honoré par les dieux eux-mêmes, et placé par tous au premier rang. C'est le premier de tous les livres. Tu trouveras en lui ton bien et ton salut, je te le dis. L'objet de ses chants, c'est la terre, la vache, Saraswatî, les Brahmanes et Késava. Dans les Vêdes, dans le Râmâyana et le Mahâbhârata, au commencement, à la fin, au milieu, partout, c'est Hari que l'on célèbre: c'est l'histoire sacrée de Vichnou, et les sroutis²⁸ éternelles. Voilà ce que doit écouter l'homme qui aspire au bonheur suprême. Ce livre est la première des purifications, et le maître le plus éloquent des devoirs. Il réunit toutes les qualités; et celui qui veut se préparer le sort le plus merveilleux suivra avec soin les prescriptions indiquées pour chacun des parwans de l'illustre Mahâbhârata.

DEUX CENT-CINQUANTE-NEUVIÈME LECTURE. DESTRUCTION DE TRIPOURA.

Djanamédjaya dit:

O Brahmane, je voudrais bien apprendre de quelle manière le dieu aux trois yeux donna la mort aux trois Asouras qui volaient dans des villes aériennes¹.

Vésampâyana répondit:

Écoute les détails de l'histoire que tu me demandes. Sancara, de trois flèches bien ajustées, mit jadis à mort ces héros Asouras doués d'une force de bras extraordinaire, et acharnés à la perte de tous les êtres. Tripoura, dont tu as tant de fois entendu parler, traversait les airs comme une masse de nuages. Avec ses larges murailles d'or, ses portiques de pierres précieuses, elle éblouissait les yeux, et brillait telle qu'une des villes des Gandharvas, si magnifiquement ornées. Des chevaux ailés et vigoureux la traînaient partout au gré de ses habitants. Ils s'élançaient en hennissant, pleins d'ardeur et de courage, fendant l'air de leurs sabots semblables à la feuille du lotus, et l'ébranlant de leur course aussi rapide que le vent. Aux yeux des maîtres vénérables de la science, des Richis resplendissants et purifiés par la pénitence, cette cité apparaissait comme une ville de Gandharvas remplie de chanteurs et de musiciens. Ses maisons magnifiques et peintes d'une couleur jaune, couvertes d'un or étincelant et d'armes brillantes, lui donnaient l'apparence du séjour du roi des dieux. A voir le sommet de ses palais immenses, comparables à la cime du Kêlâsa, on l'aurait prise pour un ciel orné de plusieurs soleils. Ses tourelles et ses pavillons, tout scintillants d'or, semblaient former comme autant de points lumineux. Des cris aussi formidables que celui du lion faisaient trembler les échos. Les rues étaient couvertes d'un peuple innombrable; le parc de Tchêtraratha n'offre pas plus d'agrément que n'en présentait cette ville parée de mille drapeaux, et rayonnante comme un ciel semé d'éclairs.

²⁷ Voyez la note 8. Je trouve encore ici Atirâtra.

²⁸ C'est-à-dire les saintes écritures, comme les Vêdes.

¹ Cette légende est racontée de diverses manières. Le récit que l'auteur donne ici est assez mal conçu, et le style ne m'en paraît pas le même que celui des lectures qui précèdent. On y remarque une certaine affectation à répéter une seconde fois les détails déjà exprimés. J'ai fait un peu disparaître ce défaut dans la traduction. Le poète confond ensuite les deux personnages de Siva et de Vichnou d'une manière peu adroite.

Le prince Dêtya, Soûryanâbha, Tchandranâbha², et d'autres Dânavas distingués par leur force, s'y livraient au plaisir, et, fiers de la faveur de Brahmâ, parcouraient les routes réservées aux dieux seuls, et la voie des Pitris. Ainsi ces Dânavas, l'arc à la main, occupaient ce chemin qui n'était pas fait pour eux. Alors les Souras vinrent trouver Brahmâ, tristes, pâles de crainte, et se voyant hors d'état d'aller vaquer à leurs fonctions. Élevant vers lui leur voix plaintive, ils lui dirent: «Tourmentés par nos ennemis, nous sommes privés de la part que tu nous as assignée dans ce monde. Indique-nous le moyen de nous venger par leur mort.» Le bienfaisant Brahmâ, cherchant à les calmer, leur répondit: «Allez, dieux immortels, vous adresser à Roudra. Lui seul a le pouvoir de dompter ces Dânavas.»

Après avoir entendu cette réponse de Brahmâ, les dieux, accompagnés des Roudras, descendirent et se placèrent au pied du Vindhya, sur le Mérou, et au centre de la terre même. Par les rigueurs de leur pénitence, ces Mounis, enfants de Casyapa, cherchèrent à se rendre dignes d'approcher de Hara occupé des exercices de l'yoga ils se mirent à réciter les paroles du texte sacré. Insensibles aux charmes des plus belles femmes, couchés sur des lits de darbha³, ils n'avaient plus pour ornements que du cuivre et du fer, et pour vêtements que les belles et douces peaux des antilopes noires, qu'une mort naturelle avait frappées. Mais après avoir longtemps habité la forêt, protégés par une puissance magique, ils s'élevèrent dans les airs et entrèrent dans le palais de Hara; ainsi couverts de peaux, et accablés par la douleur, ils se prosternèrent aux pieds du maître du monde, et lui adressèrent un discours respectueux. «Les plus beaux privilèges, ô dieu, quand tu es contre nous, ne nous servent pas plus qu'une oblation de beurre que l'ignorant jette sur un feu couvert de cendres.» - «Que les désirs de Brahmâ soient remplis: il ne s'agit que de choisir le temps et le lieu convenables.» Ainsi parla aux Immortels l'être puissant qu'honorent également les Souras et les Asouras.

Touché des maux des dieux, celui qui a le taureau pour étendard résolut la perte des Asouras. Il s'élança sur sa monture, et dit aux sujets d'Indra: «Suivez-moi, vous tous qui désirez la chute de Tripoura. Nous allons nous conformer à l'oracle de Brahmâ, et guérir tous vos maux.» Aussitôt il s'arme en même temps que les dieux et Indra. Les Âdityas montent sur un char, tous menaçants, tous brillants d'or, et pareils à des feux étincelants. Les Roudras, accompagnés du dieu qui porte lui-même le nom de Roudra, prennent leurs armes, distingués par leur aigrette et leur éclat brûlant, et s'élevant aussi haut que des montagnes. Les Viswas, forts par leur forme universelle, qu'ils changent à volonté, entrent aussi dans cette conjuration formée contre les Dânavas. Entouré de tous ces illustres dieux, Siva court attaquer Tripoura, et les flèches partent bientôt de son arc. Les Dêtyas, percés subitement et précipités du haut de leurs palais, tombaient à terre, semblables à des rochers ébranlés et abattus par la foudre. Sous les épées, les lances, les disques, les haches et les flèches des Dévas, ils roulaient comme les montagnes, quand Indra trancha leurs ailes. Déjà leurs forces s'éteignaient sous les coups qui leur étaient portés: les deux partis s'attaquaient avec acharnement, et, pour s'y reconnaître au milieu de cette oeuvre de destruction, il fallait plus que les yeux ordinaires; il fallait l'oeil divin.

Le soleil penchait vers l'occident, et ce fut alors que les Asouras, vaincus et tout sanglants, reprirent quelque avantage. A la faveur de la nuit ils retrouvèrent la victoire, et firent retentir leurs cris, pareils au bruit du nuage orageux. Leurs traits aigus perçaient les dieux

² Le texte ne donne pas le nom du troisième prince Asoura, annoncé au commencement. Je trouve ailleurs que ces princes sont appelés Sourapadma, Taraca et Sinhavacra. La faveur de Siva même leur avait accordé la faculté de traverser le monde en un seul jour sur un chariot volant; dans leurs villes situées au milieu des airs ils avaient emprisonné un grand nombre de dieux. Siva, pour les punir, fit sortir de ses yeux des rayons qui prenaient une forme de géants à six bras et à douze têtes. Un de ces géants fut Scanda Coumâra qui détruisit ces trois Asouras, lesquels étaient ses cousins. Le plus âgé fut partagé en deux parties, qui se métamorphosèrent l'une en paon, monture du dieu, et l'autre en poule (fowl), qui fut son étendard.

³ C'est le *cousa* (*poa cynosuroides*).

épouvantés, qui avaient trop présumé de leur triomphe. Armés de pierres, de dards, d'épées et de massues, et encouragés par le sacrifice d'Ousanas⁴, les Dêtyas soutenaient le combat avec honneur.

En ce moment Sancara, montant sur son char et ralliant tous les Souras, vient par ses cris arrêter les Dêtyas. Tout l'horizon est éclairé de sa splendeur: il brûle comme le soleil de la fin des âges, qui dévore tous les êtres et reste seul dans la destruction générale. Le char du dieu, emporté par des chevaux aussi rapides que la pensée, et surmonté du signe du taureau, brille au milieu des airs et ressemble à la nuée chargée d'éclairs et de tonnerres. Cependant les Siddhas, élevés dans les plaines célestes, chantaient le dieu qui a le taureau pour étendard, qui est le premier de tous pour ses oeuvres sacrées, et que l'on appelle Tryambaca. A ces louanges applaudissaient les Richis, exténués par la pénitence et amis de la vérité, les innombrables Souras, qui se nourrissent de l'ambrosie, et les Gandharvas aux voix harmonieuses. Remplis de joie, rayonnants de beauté, les combattants se trouvaient alors dans la région du ciel consacrée aux Pitris⁵. Les dieux attaquent cette ville formidable des Dânavas, couverte d'une foule de pavillons et de tours, et garnie d'une multitude de ces instruments destinés à tuer cent personnes. Les Dêtyas, à leur tour, lancent au milieu des rangs ennemis une grêle de flèches brûlantes et de tridents. Leurs exploits étaient merveilleux: guerriers expérimentés, avec leurs massues, leurs traits, leur magie, ils repoussaient, ils détruisaient les massues, les traits, la magie de leurs adversaires. Les flèches, les lances, les haches, les armes fulminantes, les cimenterres magiques et vivants pour donner la mort, frappaient de tout côté les dieux. Même le char qui portait Hara, et que l'on pouvait comparer à une ville de Gandharvas, tombait sous la force des coups ennemis. L'époux de Satchî se voyait arrêté par cette attaque puissante des Dêtyas.

En ce moment une clameur horrible retentit dans le ciel. Un cri d'effroi sortit de la bouche de tous les grands Richis, enfants de Brahmâ, quand ils virent le char invincible de Sancara tomber à terre aux yeux du monde entier. Tous les êtres se trouvèrent abattus avec lui. Les cimes des montagnes tremblèrent, les arbres furent agités, les sept mers se troublèrent, et les dix régions cessèrent de briller. Alors les vieux Brahmanes commencèrent une de ces invocations pieuses qui appellent la victoire; ils implorèrent cette puissance qui réside en Brahmâ, et qui procure toujours, et à tous les êtres, le salut et la gloire dans ce monde et dans l'autre. Le maître souverain, par la vertu de l'yoga, se donna une forme. Merveilleux effet du sâma divin! Le char fut tout à coup illuminé de l'éclat de cet être qui contient Vichnou, Siva, les dieux de toute espèce, les saints Richis, habitants de la forêt.

Vichnou⁶, le grand yogin, sous la forme d'un taureau, traîna ce char, escorté de tous ces dieux qui avaient perdu la force et le courage. Balançant ses cornes vigoureuses, il poussa un mugissement pareil au bruit de la mer agitée. Le taureau courut vers la troisième région de Vâyou⁷, et jeta un cri aussi terrible que le son de l'océan à l'époque du parwan. Les belliqueux Dêtyas sont épouvantés, et cependant ils veulent encore faire usage de leurs armes. Fiers de la force de leurs bras, de leur bravoure, de leur habileté à tirer de l'arc, ils croient pouvoir renverser l'armée des Souras. Le dieu, plaçant sur son arc trois flèches enflammées, et qu'il forme lui-même de trois éléments merveilleux, de la vérité, de la science divine et de la pénitence, les lance sur la ville des Dêtyas. Les traits divins⁸, semblables au danda de Brahmâ, retentissent trois fois, et, ardents, dorés, purs, terribles,

⁴ Ousanas ou Soucra est la planète Venus, qui précisément apparaît vers le soir.

⁵ Au lieu de ce mot, le manuscrit bengali dit *la région de Mitra*.

⁶ Il est probable que l'auteur de cette légende appartenait à la secte de Vichnou, et que, voulant retirer à Siva l'honneur du dénouement, il a substitué son dieu à celui qui était jusqu'à présent l'acteur principal. Siva porte l'épithète de Hariscira, parce que Vichnou lui a servi, dit-on, de trait enflammé pour brûler Tripoura. Ailleurs nous avons vu que Vichnou s'était changé en roche blanche pour écraser cette ville.

⁷ *Vâyouvichaya*. Veut-on, par ce mot, désigner la région du nord-est, dont Vâyou est le régent ?

⁸ L'auteur les appelle *traits de Brahmâ*.

légers et tels que des serpents armés d'un poison puissant, ils arrivent sur les trois quartiers de cette ville. Tripoura, sillonnée de ces flèches brûlantes, est bientôt consumée avec ses portes et ses édifices, et s'évanouit en fumée comme le nuage desséché par la chaleur. Elle tombe sur la terre en éclats aussi noirs que le lapis-lazuli, et pareils à des cimes du Vindhya brisées par la tempête.

Le trait divin de Sancara⁹ avait détruit Tripoura: les dieux poussent des cris de joie, et demandent que tous leurs superbes ennemis soient exterminés. Le grand yogin Vichnou reçoit les félicitations des Richis semblables à Brahmâ, de Sancara lui-même, des dieux qu'accompagne Brahmâ, et qui reprennent enfin leur courage et leur force¹⁰.

DEUX CENT-SOIXANTIÈME LECTURE. EXCELLENCE DU HARIVANSA.

Djanamédjaya dit:

O saint Mouni, quel est le fruit que l'on retire de la lecture du pourâna¹ du Harivansa? Dis-moi aussi l'espèce de présent que cette lecture nécessite.

Vêsampâyana dit:

O prince, la lecture de ce pourâna comble tous les voeux: les autres désirs que l'on pourrait former s'évanouissent alors comme la glace au lever du soleil. L'homme dévoué à Vichnou obtient, par la lecture de ce poème, le fruit que lui procurerait celle des dix-huit pourânas. Hommes ou femmes, tous méritent ainsi la faveur de baiser les pieds de Vichnou²: c'est le privilège réservé à ceux qui, remplis de foi, écoutent avec attention les slocas et les demi-slocas du Harivansa. Sans doute l'âge Cali offrira, même dans le Djamboudwîpa, peu d'auditeurs du Mahâbhârata. Je te le dis en vérité, ô roi! les femmes qui souhaitent un fils doivent aussi écouter ce poème qui célèbre la gloire de Vichnou.

Pour récompense de cette lecture, l'homme riche, qui désire son véritable intérêt, doit donner une vache aux cornes dorées, noire, avec son veau, et couverte d'étoffes. Qu'il présente au Brahmane et à sa femme des parures et des pendants d'oreilles; qu'il offre aussi à ce Brahmane des terres. Il n'est rien au-dessus d'un cadeau de cette nature. Qu'il lui donne encore un cheval et un boeuf avec son joug.

Ainsi celui qui écoute et qui fait faire la lecture du Harivansa se délivre de tout péché, et un jour il habitera le séjour de Vichnou. Il élève onze des Pitris, ses ancêtres, et se prépare à lui-même et à son fils un pareil sort. Il doit pendant dix jours de fête prolonger cette lecture. Tels sont les conseils que j'avais aujourd'hui à te donner, ô prince vertueux!

⁹ Pour être conséquent avec lui-même, l'auteur aurait dû dire Vichnou.

¹⁰ Ici se termine le manuscrit bengali. Ce manuscrit finit par ces mots हरिवंशभट्टारकः. La lecture suivante ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris; la dernière sur les deux manuscrits dévanâgaris.

¹ Le mot *pourâna* signifie *ancien*; et l'on donne quelquefois ce nom aux vieilles légendes des Indiens. Cependant on compte spécialement dix-huit *pourânas* et dix-huit *oupapourânas* dont voici les noms, tels que M. Wilson les a donnés. Les Pourânas sont: 1° le Brâhma; 2° le Pâdma; 3° le Brahmânda; 4° l'Agnéya; 5° le Vêchnava; 6° le Gârouda; 7° le Brahmavâyartta; 8° le Sêva; 9° le Linga; 10° le Nâradiya; 11° le Scanda; 12° le Mârcandéya; 13° le Bhavichyat; 14° le Mâtsya; 15° le Vârâha; 16° le Côrma; 17° le Vâmana; 18° le Bhâgavata. Les Oupapourânas sont: 1° l'Adi; 2° le Nrisinha; 3° le Vâyou; 4° le Sivadharmâ; 5° le Dourvâsas; 6° le Nârada; 7° le Nandikésvara; 8° l'Ousanas; 9° le Capila; 10° le Varouna; 11° le Sâmba; 12° le Câlicâ; 13° le Mahésvara; 14° le Padma; 15° le Dévî; 16° le Parâsara; 17° le Marîcha; 18° le Bhâscara.

² C'est ainsi que j'ai traduit cette phrase, lect. I, tom. I. Cependant ces mots peuvent se rendre d'une manière plus simple, et वैष्णवं पदं peut signifier tout simplement le séjour de Vichnou.

DEUX CENT-SOIXANTE ET UNIÈME LECTURE. TABLE DES MATIÈRES¹.

Vésampâyana dit:

Voici un sommaire des matières contenues dans le Harivansa. La première création (âdisarga); la production des créatures; l'histoire de Prithou, fils de Véna; la description des règnes des Manous; l'origine de la maison de Vêvaswata; l'histoire de Dhoundhoumâra; la naissance de Gâlava; l'histoire de la famille d'Ikchwâcou et de Sagara; le culte des Pitris; la naissance de Soma et de Boudha; la gloire de la famille d'Amâvasou; la prééminence d'Indra dans le ciel²; la race de Kchatravridha; l'histoire d'Yayâti; la gloire de la famille de Pourou; l'histoire de la pierre Syamantaca; le sommaire des avatares de Vichnou; le grand combat de Târacâ; la description du monde de Brahmâ; le réveil de Vichnou; l'allocution de Brahmâ; le discours de la Terre; les avatares partiels des dieux; le discours de Nârada; l'histoire des germes endormis; l'éloge d'Âryâ; la naissance de Crichna; le départ de Vichnou pour le Govradja; le char renversé; la mort de Poûtanâ; les deux ardounas arrachés; l'apparition des loups; l'émigration dans le Vrindâvana; la description de la saison des pluies; la description du lac d'Yamounâ; la victoire remportée sur Câliya; la mort de Dhénouca; celle de Pralamba; la peinture de l'automne; le sacrifice de la colline; le Govardhana soulevé; le sacre de Govinda; les jeux des Gopis; la mort de l'Asoura Arichta; la mission d'Acroûra; la réponse d'Andhaca; la mort de Késin; le voyage d'Acroûra; la vision du monde des serpents; l'histoire de l'arc brisé; la révélation de Cansa; la mort de Couvalayâpîda; celle de Tchânoûra et d'Andhra; la mort de Cansa; les plaintes des femmes de Cansa; les funérailles de Cansa; le sacre d'Ougraséna; le retour de Crichna et de Râma de chez leur gourou; le siège de Mathourâ; la fuite de Djarâsandha; le discours de Vicadrou; l'apparition de Parasourâma et son discours; l'assaut de Gomanta; le conseil de Djarâsandha; l'incendie du mont Gomanta; la visite à Caravîra; la mort de Srigâla; le retour à Mathourâ; l'Yamounâ traînée avec le soc; le départ de Mathourâ; l'histoire de la mort de Câlayavana, victime de la ruse de Crichna; la fondation de Dwâravatî; l'enlèvement de Roukminî; le mariage de Roukminî; la mort de Roukmin; la prière quotidienne de Baladéva; les exploits de Bala; la mort de Naraca; l'enlèvement du Pâridjâta; nouveaux détails sur la fondation de Dwâravatî; l'entrée à Dwâravatî; l'établissement de la salle du conseil; la mort de Chatpouara; celle d'Andhaca; la fête maritime; les jeux sur l'eau donnés par Crichna; les banquets des héros Bhêmas; la danse des Tchhâlikyas-Gandharvas; la promesse de Hari à Satyabhâmâ; l'enlèvement de Bhânoumatî, fille de Bhânou; les discours de Nârada; l'histoire de la famille de Vrichni; la mort de Sambara; les explications données sur le bonheur; les exploits de Vâsoudéva; les combats de Bâna; les révélations sur l'avenir; les détails sur le Pouchcara; les histoires du sanglier, de l'homme-lion et du nain; la destruction de Tripouara.

Ici finit le Harivansa.

Heureux soient l'écrivain et le lecteur!

Aum! Si en jetant les yeux sur ce livre on y découvre des fautes, qu'on veuille bien me les pardonner.

¹ Il n'y a pas une exactitude très-rigoureuse dans l'énonciation des matières, et un grand nombre des sujets traités dans cet ouvrage ne sont pas mentionnés dans ce sommaire.

² C'est la lecture intitulée *Chute et restauration d'Indra*.